



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

**THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS**

LIBRARY

922

C69g

v. 13

GRANDE
VIE DES SAINTS

~~~~~  
**Boulogne (Seine). — Imprimerie JULES BOYER.**  
~~~~~

GRANDE VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRÉS CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'abbé E. DARAS

TOME TREIZIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

43, RUE DELAMBRE, 43

1873.

922
C699
v. 13

GRANDE VIE DES SAINTS

PREMIER JOUR DE JUILLET.

Saint Thibault, ermite. — Saint Aaron, premier prêtre de l'ordre lévitique. — Saint Jules et saint Aaron, martyrs. — Saint Lupien. — Saint Domitien, moine. — Saint Léonce, évêque d'Autun. — Saint Thierry, abbé du Mont-d'Hor. — Saint Gal, évêque de Clermont. — Saint Calais, premier abbé d'Anille. — Saint Léonor ou Lunaire, évêque. — Saint Siméon Salus. — Saint Cybard, solitaire. — Saint Goulhen ou Golwein, évêque de Léon. — Saint Ludwin ou Lutwin, évêque de Trèves. — Saint Rumold, évêque et martyr. — Saint Pierre le Patrice. — Sainte Reine de Denain. — Saint Conrad, archevêque nommé de Trèves, martyr. — Saint Arnold de Solenhove, archevêque de Mayence, martyr. — Le miracle de la rue des Billelles. — La vénérable Clarisse, vierge. — La vénérable Anne Leblanc et sa fille Anastasie. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT THIBAUT,

ERMITE

Ce Saint, dont le nom est si célèbre dans l'Église, descendait des premiers comtes de Brie et de Champagne. Il était fils du comte Arnoul et de Gisle ou Guille, dont la noblesse n'était pas moins illustre que celle de son mari. Il naquit à Provins, vers l'an 1017, sous le règne de Robert; et il reçut au baptême le nom de Thibault, archevêque de Vienne, grand-oncle maternel de sa mère, pour la mémoire duquel on avait

une extrême vénération dans la famille, parce que ce saint prélat avait prédit à sa petite-nièce qu'elle aurait un fils qui serait un jour un grand serviteur de Dieu. Ses parents eurent soin de lui choisir de bons maîtres pour faire son éducation : et comme il avait un naturel fort heureux et toutes les inclinations portées à la vertu, il répondit parfaitement à leurs soins. On ne voyait rien de puéril dans ses mœurs ; on ne remarquait ni faiblesse ni légèreté dans sa conduite. Il faisait paraître beaucoup de pudeur et de modestie, beaucoup de sagesse et de piété : ce qui le rendait aimable à tout le monde, et ce qui le faisait respecter de ceux même qui avaient le plus de tendresse pour lui. Il ne prit point de part à la corruption du siècle, et la contagion qui se communiquait aux autres ne put gagner son cœur. Il trouvait dans la maison de son père tout ce qui pouvait flatter la cupidité ; mais la grâce de Dieu le rendit insensible aux voluptés, et lui donna beaucoup d'indifférence pour tous les biens de la terre. Plus on cherchait à lui faire voir et goûter le monde, plus il en découvrait la vanité : et le mépris qu'il eut pour lui augmentait toujours par l'amour violent qu'il sentait pour la solitude. Il admirait sans cesse la conduite que le Prophète Élie, saint Jean-Baptiste, saint Paul l'ermite et saint Antoine avaient tenue dans les déserts, et soupirant après le bonheur d'un genre de vie semblable, il s'étudiait à en faire les essais chez lui en gardant le plus qu'il lui était possible le silence, la retraite, l'abstinence, la simplicité, et la pauvreté même dans ses habits et ses meubles, et en tâchant de ne plus converser qu'avec Dieu par la prière et la contemplation.

Le désir de suivre de plus près ces chefs de la vie solitaire le fit aller consulter un ermite nommé Burchard, homme de grande sainteté, qui, bien que caché dans une petite île de la Seine, ne laissait pas d'être fort connu par la grande réputation que lui donnait sa vertu. Il lui découvrit les mouvements de son cœur, et il lui déclara la résolution où il était de quitter ses parents et son pays pour embrasser la vie solitaire. Burchard le reçut fort bien, et le retint pendant quel-

ques jours pour éprouver sa vocation. Il employa ce temps à l'exercer dans les pratiques les plus rigoureuses de la pénitence, et après lui avoir donné de bonnes maximes pour mortifier ses sens et pour faire oraison, il le laissa retourner à Provins. Il rentra chez lui plein d'une ardeur toute nouvelle pour servir Dieu, et il n'était plus occupé que des moyens d'exécuter son dessein. Mais son père à qui il ne l'avait point communiqué, et qui avait sur lui des vues fort différentes, le traversa d'abord par la double proposition qu'il lui fit de se marier, et de prendre une charge à la cour avec un emploi dans les armées. Thibault n'agréa point la jeune fille que son père lui présenta, quoiqu'elle fût d'ailleurs digne de lui, tant par sa naissance, ses richesses et sa beauté, que par les qualités de son esprit. Mais le dégoût qu'il fit paraître ne venait que de la persuasion où il était que toutes les beautés de la terre passent promptement, et que, comme elles ne manqueraient pas de le quitter bientôt, il était plus à propos qu'il les prévînt.

Le comte de Champagne, Eudes, son parent, qui était aussi comte de Chartres et de Blois, était alors en guerre contre l'empereur Conrad, dit le Salique, au sujet du royaume de Bourgogne que le dernier roi Rodolphe avait donné à celui-ci, au préjudice des droits que Eudes croyait y avoir en qualité de neveu et d'héritier de la reine de Bourgogne, sa femme. Le comte Arnoul, père du Saint, fut obligé de lever à ses dépens quelques compagnies de soldats pour cette guerre; et l'on rapporte qu'il en voulut donner le commandement à son fils encore fort jeune, qui, par ce moyen, aurait été à la tête de la noblesse de Champagne. Mais Thibault, désireux d'acquérir une gloire plus solide et de plus de durée que celle des armes, fit connaître à son père qu'il s'était déjà engagé dans la milice de Jésus-Christ. Il vécut encore quelques années dans la maison paternelle, suivant les maximes que lui avait données le saint ermite Burchard, mais toujours résolu de se retirer du monde; jusqu'à ce qu'enfin, ne pouvant plus différer l'exécution de son généreux dessein, il quitta le pays

avec un gentilhomme de ses amis nommé Gauthier, n'ayant chacun que leur écuyer pour toute compagne.

« Vers l'an 1033, ils s'en allèrent à Reims, logèrent dans l'abbaye de Saint-Remy, et sous prétexte de vouloir converser plus librement avec l'abbé et les religieux, ils renvoyèrent leur équipage à l'hôtellerie avec leurs écuyers. La nuit suivante, ils sortirent à pied de la ville, changèrent d'habits avec deux pauvres pèlerins qu'ils rencontrèrent sur le chemin, et couverts ainsi de haillons, ils marchèrent nu-pieds vers l'Allemagne, passèrent le Rhin et s'arrêtèrent dans les bois de Piting, en Souabe, où ils commencèrent à vivre en solitaires et en pauvres de Jésus-Christ.

Persuadés qu'ils ne devaient vivre que du travail de leurs mains, ils allèrent de temps en temps, comme des manœuvres, par les villages et les hameaux voisins, porter des pierres et du mortier pour les maçons, travailler aux prés avec les faucheurs, aider à charger et décharger les chariots avec les charretiers, nettoyer les étables et les écuries avec les valets des fermiers, et surtout faire du charbon pour les forges. Ils mettaient ainsi leur satisfaction dans les fonctions les plus viles et les plus laborieuses de la vie champêtre. Ce qu'ils recevaient de leur travail, ils l'employaient à avoir du gros pain fort bis, en quoi consistait toute la provision de leur ermitage. Tant qu'elle durait, ils passaient les jours et les nuits à prier et à contempler les grandeurs et la miséricorde de Dieu, mortifiant leur corps par les jeûnes et les veilles. Lorsqu'elle venait à manquer, ils retournaient au travail dans les villages, où la bonne odeur qu'y répandait leur vertu, leur attira des honneurs que leur humilité leur rendit bientôt insupportables.

C'est ce qui les fit résoudre à abandonner un pays où ils ne pouvaient plus vivre dans l'obscurité et l'humiliation. Ayant amassé quelque argent de leur travail, ils entreprirent des pèlerinages de piété. Ils partirent ensemble pour le voyage de Saint-Jacques de Compostelle, en Galice, les pieds nus. Ils endurèrent avec joie sur les chemins toutes les peines du chaud, du froid, de la faim, de la soif, des cailloux, des épines,

de la lassitude, de l'insomnie, et toutes les autres incommodités que peuvent souffrir des voyageurs qui sont dans l'indigence. Ils passèrent plusieurs jours en prières auprès du tombeau du saint Apôtre de Jésus-Christ. Après avoir satisfait leur dévotion, ils revinrent en France dans le même équipage, où ils parurent méconnaissables à tout le monde par leur teint basané, par leur visage tout décharné, et par leur extérieur qui les faisait prendre pour des mendiants et des étrangers.

Cependant Thibault pria son compagnon de chercher quelque pauvre clerc qui lui apprît à lire, parce que c'était un moyen de mieux savoir et de mieux pratiquer les commandements de Dieu. Gauthier trouva un maître qui lui enseigna les sept psaumes de la Pénitence; mais Thibault n'avait pas de psautier ni de quoi en acheter. Gauthier persuada au maître d'aller à Provins trouver Arnoul, père de Thibault, et lui demander un psautier pour son fils. Le maître partit, chargé d'un pain que Thibault envoyait à ses parents, n'ayant point d'autre présent à leur faire. Encore le lui avait-on donné par charité. Arnoul et Guille, sa femme, apprenant la sainte vie de leur fils, en rendirent grâces à Dieu, reçurent le pain comme un grand présent, et en firent manger à plusieurs malades de diverses fièvres, qui furent tous guéris.

Arnoul, qui désirait ardemment de voir ce cher fils, suivit le maître, qui le mena à Trèves et le fit attendre hors de la ville, sous un arbre où Thibault avait accoutumé de venir lire. Il l'y mena lui-même, sous prétexte de voir le progrès qu'il avait fait dans la lecture en son absence; mais quand il vit son père, il s'écria : « Vous m'avez trahi ! » et retourna promptement. Arnoul le suivit, fondant en larmes, et disant : « Pourquoi me fuyez-vous, mon cher fils ? Je ne veux pas vous détourner de votre bon dessein ; je ne veux que vous voir et vous parler une fois, et porter de vos nouvelles à votre mère affligée. » Thibault répondit : « Seigneur (car depuis qu'il l'eut quitté il ne le nomma plus son père), ne troublez point mon repos ; allez en paix, et permettez-moi d'avoir la paix en Jésus-Christ. » Son père lui dit : « Mon fils, vous manquez

de tout, nous avons de grands biens, recevez quelque chose, au moins pour vous souvenir de nous. » Il répondit : « Je ne puis rien prendre après avoir tout quitté pour Dieu, » et se retira. Gauthier dit au père que son fils n'avait besoin que d'un psautier, et il le donna avec joie ¹.

Pour éviter à l'avenir de pareilles visites, Thibault s'en alla à Rome, dans le dessein de faire encore un plus long voyage. Il partit avec son compagnon, le Bienheureux Gauthier; ils visitèrent le tombeau des saints Apôtres, et les autres lieux de la ville consacrés par le sang des Martyrs. S'étant acquittés de ces devoirs de piété, ils prirent la résolution de passer dans le Levant et la Palestine, pour aller adorer les vestiges du Sauveur du monde, et visiter les lieux où s'étaient opérés les mystères de notre Rédemption. Ils s'en allèrent à Venise dans le dessein de s'y embarquer pour ce long voyage. Mais lorsqu'ils croyaient que tout était prêt, ils apprirent avec beaucoup d'affliction que la guerre allumée entre les chrétiens et les Sarrasins fermait l'entrée de la Terre-Sainte, et rendait ce pèlerinage impossible.

Comme ils ne cherchaient qu'à suivre la volonté de Dieu dans toutes leurs démarches, ils se soumirent humblement à cette disposition de sa Providence, et ils se mirent à voyager en divers endroits de l'Italie, priant Dieu partout de leur inspirer ce qu'ils devaient faire pour accomplir sa volonté et lui être agréables. Ils arrivèrent ainsi dans un lieu couvert de bois appelé Salanigo, auprès de la ville de Vicence, dans le domaine de la seigneurie de Venise. Ils y trouvèrent une vieille chapelle, qui avait été dédiée sous le nom des martyrs saint Hermagore et saint Fortunat, mais qui était toute en ruine et tellement abandonnée, que depuis longtemps l'on n'y célébrait plus les divins Offices. Ils la jugèrent d'autant plus propice au dessein qu'ils avaient de se choisir une retraite dans la solitude pour le reste de leurs jours, qu'ils la voyaient écartée des routes publiques et du grand commerce. L'ayant obtenue

¹ Nous rétablissons d'après Rohrbacher ce passage de la vie de saint Thibault, que Baillet avait supprimé.

du maître du lieu pour s'y établir, ils y bâtirent deux petites cellules où ils vécurent ensemble, jusqu'à ce qu'au bout de deux ans, Dieu retira du monde le Bienheureux Gauthier, vers l'an 1059. Saint Thibault, loin de se laisser abattre ou de se relâcher par la perte qu'il faisait d'un si fidèle compagnon de ses travaux, s'excita à marcher avec encore plus de courage dans la voie étroite et difficile où il était entré, comme si la mort de son ami l'eût averti que le terme de sa course n'était pas éloigné.

Ses austérités étaient si grandes qu'on ne pouvait pas même en entendre parler sans frémir. Il s'était absolument interdit tout usage des viandes et de tout ce qui provenait des animaux, comme la graisse, les œufs et le laitage. Il ne vivait que de pain d'orge et ne buvait que de l'eau. Il s'endurcit même de telle sorte dans la suite, que, s'étant accoutumé peu à peu aux fruits, aux herbes et aux racines de son ermitage, il se passa entièrement de pain et de toute boisson pendant quelques années. Il portait un rude cilice en tout temps et affligeait son corps par toutes sortes de mauvais traitements, persuadé qu'il n'y avait point de moment dans tout le cours de sa vie où il ne fût obligé de porter sa croix pour suivre Jésus-Christ. Son lit était dans les commencements un coffre de bois, puis une simple planche; son chevet, un tronc d'arbre; et, dans les cinq dernières années, il n'eut plus d'autre lit que le siège de bois sur lequel il avait coutume de s'asseoir. Son sommeil était fort court en tout temps; mais il avait l'adresse de tromper en ce point celui qui l'assistait, en ce que passant presque tout le temps du repos dans la prière, il se mettait dans la posture d'un homme dormant, aux deux extrémités de la nuit, lorsque ce Frère entraît ou sortait de sa cellule.

L'évêque de Vicence, nommé Sindeker, prélat de grande capacité et fort soigneux du salut de son peuple, admirant en Thibault une sainteté dont l'exemple était si rare en ce siècle, crut qu'il procurerait un grand ornement à son église, s'il l'élevait aux ordres sacrés, et s'il le mettait en état de rendre

encore de plus grands services aux fidèles en lui confiant l'autorité du saint ministère. Il le fit donc passer par tous les degrés de l'ordination jusqu'au diaconat, et il le fit prêtre peu de temps après. Cette nouvelle dignité parut suivie d'un surcroît de grâces que le Saint reçut du ciel, surtout de celles qui devaient servir à l'édification du peuple de Dieu, parmi lesquelles brilla surtout le don des miracles. Mais pour empêcher son esprit de s'élever à la vue de ces faveurs extraordinaires, et éprouver en même temps sa fidélité, Dieu permit qu'il fût tourmenté par diverses tentations, qui ne servirent qu'à purifier et à perfectionner sa vertu.

Sa réputation lui attira plusieurs disciples, qu'il ne put se défendre de recevoir sous sa discipline. Elle passa même les Alpes, quelque soin qu'il prît de demeurer caché, et elle alla jusqu'en Brie, où son père et sa mère vivaient encore. Transportés l'un et l'autre de la joie qu'ils avaient d'apprendre que leur fils, dont ils avaient pleuré la perte, n'était point mort, mais que de plus il était devenu un grand serviteur de Dieu, ils entreprirent le voyage de l'Italie pour l'aller voir et se réjouir avec lui de l'heureux choix qu'il avait fait. La vue de son visage tout défiguré par la pâleur et le dessèchement de son corps tout brisé par les austérités de la pénitence, de son habit grossier et méprisable, de tout son extérieur affreux, put bien leur tirer les larmes des yeux ; mais loin de leur en donner de l'horreur ou du mépris, ils ne purent se lasser de l'embrasser et de louer Dieu de la grâce qu'il lui avait faite. Puis joignant le respect et l'estime à l'amour qu'ils avaient pour lui, ils commencèrent à souhaiter d'avoir pour directeur dans le chemin du salut celui qu'ils n'avaient regardé jusque-là que comme leur fils. Ils lui marquèrent le désir qu'ils auraient eu de faire pénitence à son exemple ; surtout sa mère Guille, profondément pénétrée de la crainte de Dieu, n'ayant plus que du dégoût et de l'aversion pour les vanités du monde, pour les richesses et pour tous les attrait du siècle auxquels elle s'était laissée aller, pria instamment le comte son mari de lui permettre de demeurer dans une cel-

lule auprès de son fils. Elle l'obtint après de fortes instances ; et saint Thibaut l'ayant logée dans une cellule à quelque distance de la sienne, prit un soin particulier de l'instruire et de lui faciliter les voies du salut.

Il y avait longtemps que le Saint combattait contre les ennemis de son salut, dont le plus terrible et le plus difficile à vaincre semblait n'être autre que lui-même. Dieu, satisfait de son humilité, de sa fidélité et de la confiance qu'il avait toujours eue en lui, le récompensa deux ans avant sa mort par une grâce fort singulière, qui fut de l'affranchir de toutes sortes de tentations et d'illusions du démon, de toute impureté et des mouvements déréglés de la chair dont il avait toujours redouté les insultes. Mais, pour le mettre plus hors d'état de perdre une telle grâce, Dieu lui envoya presque en même temps une maladie terrible, qui ne le quitta qu'avec la vie, et qui lui causa ces longues et violentes douleurs qui ont mis le comble à sa sanctification. Son corps devint tellement couvert de pustules et d'ulcères, qu'il ne lui resta point un membre sain et dont il eût l'usage libre. Il ne pouvait remuer le pied, ni porter la main à sa bouche. Cependant on ne put dans cet état l'obliger à rien relâcher de son jeûne ni de ses austérités ; et l'admirable patience qu'il fit paraître dans tous ces maux fut pour le public une leçon plus instructive encore que n'avaient été ses plus éclatantes vertus.

Lorsqu'il se sentit approcher de sa fin, il envoya prier Pierre, abbé de Vangadice, de l'Ordre de Camaldules, son ami particulier, qui depuis un an lui avait donné l'habit monastique de son institut, de le venir voir pour le consoler. L'abbé vint en diligence, et Thibaut lui recommanda si bien ses disciples, que celui-ci les regardant depuis comme ses propres enfants, les incorpora à sa communauté ; ce qui a pu donner lieu à l'erreur de ceux qui ont cru que le Saint avait été lui-même abbé de Vangadice, et qui l'ont confondu avec un autre Thibaut qui en fut véritablement abbé. Il lui recommanda aussi sa mère, du soin de laquelle cet abbé se chargea avec beaucoup d'affection.

Trois jours avant sa mort, il se fit un grand tremblement de terre, dont sa cellule reçut cinq secousses qui furent suivies d'une rude agonie, où Thibault souffrit extraordinairement. Il en sortit victorieux, et ayant reçu le saint Viatique, il expira dans un grand calme le dernier jour de juin, qui était un vendredi, la quatrième année de l'Indiction romaine, sous le règne de l'empereur Henri IV.

Ces caractères du temps de la mort du Saint spécifiés par l'auteur de sa Vie, qui ajoute que le jour de sa sépulture fut le lundi 3 juillet, semblent marquer assez nettement l'année de Jésus-Christ 1066, si ce n'est que la quatrième année de l'Indiction ne devait commencer qu'au mois de septembre suivant. Mais il se présente un autre obstacle à ce sentiment, qui vient de la difficulté d'accorder le temps de la guerre d'Eudes, comte de Blois et de Champagne, qui mourut en 1037, avec ce que dit l'auteur de la Vie de saint Thibaut, qu'il ne vécut que douze ans après avoir quitté la maison de son père et renoncé au monde, qu'il en employa trois à voyager dans ses pèlerinages, et qu'il en passa neuf dans l'ermitage de Salanigo, près de Vicence. Il faudrait dire qu'il serait demeuré dans le monde depuis l'an 1037, auquel saint Thibaut avait déjà refusé de se marier et d'entrer dans les charges, ce qui suppose un âge propre à les exercer, jusqu'à l'année 1053, où l'on devrait marquer sa retraite pour ne placer sa mort qu'en 1066.

Lorsqu'on apprit à Vicence et dans les pays voisins que le bienheureux solitaire était mort, le peuple de la ville et les gens de la campagne accoururent en foule à sa cellule, d'où ils enlevèrent le corps, qu'on devait mettre dans sa chapelle pour le porter en pompe dans la ville. Les habitants et le clergé vinrent au-devant de lui de trois quarts de lieue. Les embarras de la multitude y furent si grands, que l'on se trouva obligé de passer la nuit en chemin, et l'on ne put lui donner la sépulture que le lundi, troisième jour de juillet. Il fut déposé dans l'église de Notre-Dame et mis dans la chapelle de saint Léonce et de saint Carpophore, où Dieu ren-

dit son tombeau glorieux par un grand nombre de miracles. Quelques-uns prétendent que son corps fut transporté depuis, de la ville de Vicence dans l'abbaye de Vangadice, qui est du diocèse d'Adria, séparé de celui de Vicence par ceux de Padoue et de Rovigo. Mais il paraît qu'ils ont confondu notre Saint avec un abbé de Vangadice qui portait le même nom, comme nous l'avons remarqué, et qui est honoré le premier jour de juin, de même qu'un autre saint Thibaut de la ville d'Alba, au Montferrat, à qui l'on a aussi attribué quelques-unes des actions de saint Thibaut de Salanigo.

Mais on est plus généralement persuadé que le corps du Saint fut rapporté de Vicence en France quelques années après sa mort¹. Il fut placé d'abord dans une chapelle dépendante de l'abbaye de Sainte-Colombe de Sens, par les soins d'un frère du Saint même, qui en était abbé et qui s'était employé auprès des Italiens pour l'avoir. Dans la suite, on le transféra dans une autre chapelle près d'Auxerre, qui dépend de l'abbaye de Saint-Germain et qui se nomme encore aujourd'hui saint Thibaut-aux-Bois. De ce lieu il se fit tant de distributions des reliques du Saint en divers endroits de la France, et même dans les Pays-Bas et en Allemagne, qu'on ne peut plus dire maintenant où est la principale partie de son corps. C'est ce qui a contribué à rendre son culte si célèbre dans le diocèse de Sens, surtout à Provins dont il est patron, tant à cause du lieu de sa naissance, que pour deux os de l'un de ses bras et une partie de son crâne que possédaient les Cordeliers de la ville ; dans celui de Metz, où l'on célébrait sa fête solennellement avec octave ; dans ceux d'Autun, de Langres, d'Auxerre, de Toul, de Trèves, de Liège, de Paris, d'Amiens, de Beauvais, où se voient les restes d'un ancien pèlerinage dans un prieuré de son nom, qui était au bord de la forêt de la Neuville-en-Hez ; dans celui de Bâle, en Suisse ; dans la Haute-Allemagne jusqu'à Vienne, en Autriche, et dans Venise même, où l'on a vu une paroisse érigée sous son nom dès l'an 1171, et où on l'appelait par corruption *San Boldo*.

¹ En 1078.

On croit que saint Thibault fut canonisé par le Pape Alexandre III, environ cent ans après sa mort ; mais il n'est point fait mention de lui dans le martyrologe romain. Sa fête principale se célèbre en quelques endroits le 30 juin, qui est le jour de sa mort. Mais à cause de la commémoration de saint Paul, cette fête se remet plus communément au premier jour de juillet dans les lieux où elle l'emporte sur l'octave de saint Jean, et au 3 du même mois dans les autres. (BAILLET.)

SAINT AARON,

PREMIER PRÊTRE DE L'ORDRE LÉVITIQUE.

Aaron, de la tribu de Lévi, qui était son bisaïeul par son père Amram et par sa mère Jochabed, naquit en Égypte avant qu'on exécutât l'édit que le roi avait donné pour faire mourir tous les enfants mâles des Hébreux dans le temps de leur naissance. Il avait une sœur nommée Marie, qui était son aînée de plusieurs années, et il était de trois ans plus âgé que son frère Moïse. Il épousa Élisabeth, fille d'Aminadab, sœur de Nahasson, de la tribu de Juda, et des ancêtres de Jésus-Christ, et il en eut quatre fils, qui furent Nadab, Abiu, Éléazar et Ithamar. Quand Moïse voulut s'excuser d'aller à Pharaon demander la liberté des enfants d'Israël, alléguant son empêchement de langue qui le rendait lent à parler, Dieu lui dit de prendre son frère Aaron avec lui, parce qu'il s'exprimait facilement, ajoutant qu'il serait son organe pour parler au peuple. Moïse étant parti de Madian pour retourner en Égypte, Dieu commanda à Aaron d'aller au-devant de lui dans le désert. Il le joignit au pied de la montagne de Dieu, où ils s'embrassèrent. Moïse lui raconta tout ce que le Seigneur lui avait dit en lui donnant sa mission, et lui déclara les miracles qu'il lui avait ordonné de faire. Étant venus ensemble en Égypte, ils rassemblèrent les anciens des Israélites, à qui Aaron rapporta tout ce que Dieu avait dit et ordonné à Moïse.

Ils allèrent ensuite parler au roi Pharaon, et lui demandèrent, pour le peuple d'Israël, la liberté d'aller dans le désert

sacrifier à Dieu. Nous verrons dans la vie de Moïse de combien de plaies Dieu affligea l'Égypte, pour punir la résistance et l'endurcissement de Pharaon. Il nous suffit de remarquer ici que ce fut la verge d'Aaron qui en fit les premiers prodiges, qui fut changée en serpent, qui fit changer les eaux en sang, qui fit remplir toute l'Égypte de grenouilles, et qui couvrit ensuite tout le pays de moucheron. Aaron eut part à tout ce que Moïse fit depuis pour la délivrance du peuple d'Israël. Il était l'interprète de son frère tant auprès de Pharaon que devant le peuple, Dieu l'ayant établi le prophète de Moïse, comme il avait établi Moïse le Dieu de Pharaon.

Aaron continua toujours cette fonction après le passage de la mer Rouge. C'était lui qui parlait au peuple et aux anciens dans les assemblées. Ce fut lui qui recueillit de la manne dans un vase qui fut mis depuis dans le Tabernacle, pour la conserver à la postérité. Pendant le combat que Josué donna contre les Amalécites, Aaron et Hur, son beau-frère, mari de sa sœur Marie, assistèrent Moïse, qui priait pour la victoire sur le haut de la colline, et ils lui soutinrent les bras chacun de son côté, ayant remarqué que les ennemis avaient l'avantage lorsque la lassitude les lui faisait abaisser. Peu de jours après, on alla camper au pied de la montagne de Sinaï, et Dieu voulut qu'Aaron montât avec Moïse pour entendre ses commandements, quoiqu'il fût défendu à tout autre, sous peine de mort, de toucher seulement à la montagne. Il paraît néanmoins que ce ne fut qu'après que Dieu eut donné ses commandements à Moïse, qu'Aaron monta avec lui, accompagné de ses deux fils Nadab et Abiu, et des soixante et dix anciens d'Israël. Ils ne passèrent pas le milieu de la montagne, d'où ils adorèrent de loin la majesté de Dieu, qui leur fit voir quelque extérieur de sa gloire. Aaron fut établi avec Hur lieutenant ou substitut de Moïse, pour répondre aux consultations et terminer les difficultés qui pourraient subvenir pendant son absence, qui devait durer quarante jours.

Le peuple, impatient de revoir Moïse, s'abandonna jusqu'à oublier Dieu même. Il vint assiéger Aaron pour l'obliger à

lui donner d'autres dieux, disant qu'on ne devait plus s'attendre à Moïse, et qu'on ne savait ce qu'il était devenu. Aaron, croyant peut-être les rebuter et les détourner d'un dessein si criminel, leur demanda pour cela les pendants d'oreille et autres bijoux de leurs femmes et de leurs filles. Ils les lui apportèrent, et ne sachant plus comment s'en défendre, il en fit fondre un veau. Il dressa même un autel devant cette idole, et fit crier par un héraut que le lendemain on ferait la fête solennelle du Seigneur. Le peuple, qui n'en voulait plus reconnaître d'autre que cette idole¹, à l'imitation des Égyptiens, vint en foule lui offrir des sacrifices, fit ensuite la débauche, se mit à danser et à jouer. Moïse, descendant de la montagne, vit ces désordres, et ayant brisé de colère les tables de la loi que Dieu lui avait données, il mit le veau d'or au feu, et en fit avaler la poudre aux enfants d'Israël. Il fit ensuite une sévère réprimande à Aaron : « Que vous a fait ce peuple, lui dit-il, pour avoir attiré sur lui un si grand péché ? » Aaron tâcha de s'excuser sur le penchant que le peuple avait au mal, et sur la violence qui lui avait été faite. Mais quoique ses excuses ne fussent pas recevables, on ne voit pas que son crime ait été puni comme le fut celui du peuple par l'épée même des Lévites.

On ne peut pas douter que Dieu ne lui ait fait expier son péché de quelque autre manière que nous ne connaissons pas. Il lui conféra même l'honneur du sacerdoce, et il le choisit pour être le grand-pontife de la religion de son peuple, dignité qu'il fit passer à sa race. Moïse fit son sacre le jour même de la consécration du Tabernacle, au commencement de la seconde année depuis la sortie de l'Égypte. Après l'avoir purifié et sanctifié par diverses cérémonies, il lui donna l'onction sacerdotale. Il le revêtit des habits pontificaux, qui étaient la tunique de fil de lin, la ceinture, la robe d'hyacinthe, l'éphod ou surhuméral, et le rational du jugement. La robe d'hyacinthe avait par le bas tout autour comme de

¹ Apis, bœuf ou veau adoré en Égypte.

petites grenades d'hyacinthe, de pourpre et d'écarlate qui étaient entremêlées alternativement de sonnettes d'or. L'éphod qui était de couleurs diverses sur de l'or, était un petit habillement sans manches, prenant depuis les épaules jusqu'au bas de l'estomac ou jusqu'aux reins, ayant deux pierres d'onyx par-dessus les épaules, où l'on avait gravé les noms des douze tribus, six sur une et six sur l'autre. Le rational du jugement était carré double, de la grandeur d'une palme ou d'une demi-coudée. Il avait quatre rangs de pierres précieuses, trois à chaque rang, toutes d'espèce différentes enchâssées dans l'or, chaque pierre gravée du nom d'une tribu des enfants d'Israël. Sur le tour du rational étaient gravés ces deux mots : *Urim* et *Thummim*, c'est-à-dire, illuminations et perfections, autrement science et pureté de vie, ou selon notre Vulgate, doctrine et vérité. Le rational se mettait sur la poitrine du grand-prêtre, par-dessus l'éphod. Moïse ayant ainsi revêtu Aaron, lui mit sur la tête une tiare, au bord de laquelle était attachée une lame d'or où l'on avait gravé ces mots : *La sainteté est au Seigneur*, et la lame couvrait le front du grand-sacrificateur. Les quatre fils d'Aaron furent faits prêtres en même temps avec des cérémonies presque égales pour la purification, pour l'onction sainte et la consécration. Moïse les revêtit aussi d'habits sacerdotaux qu'il avait fait faire exprès, et que tous les prêtres portèrent dans la suite. La fête du sacre d'Aaron jointe à celle de la dédicace du Tabernacle, dura sept jours de suite. Dès le lendemain, qui était le huitième du premier mois de la seconde année, huit jours avant la fête anniversaire de Pâques et des Azymes, Aaron et ses fils exercèrent les fonctions de leur sacerdoce par divers sacrifices et oblations faites au Seigneur. Mais peu de temps après Nadab et Abiu ses aînés périrent par le feu du ciel, pour avoir mis du feu étranger dans leurs encensoirs, contre l'ordre exprès du Seigneur. Il fut défendu à leur père et à leurs frères de les pleurer et d'en porter le deuil, à cause de l'onction sainte qui les élevait au-dessus de toute considération de la chair et du sang, comme appartenant plus particulièrement

au Seigneur que le reste des hommes. On interdit aussi le vin et tout ce qui peut enivrer à Aaron, à ses enfants et à tous les prêtres après eux, lorsqu'ils devaient faire leurs fonctions, sous peine de mort ; et l'on croit que Nadab et Abiu donnèrent lieu à cette défense, parce que leur faute n'était venue que de ce qu'ils avaient bu avec excès, et qu'ils étaient ivres lorsqu'ils prirent le feu étranger.

Il semblait que rien ne dût jamais altérer la bonne intelligence et l'union qui attachait Aaron à Moïse par tant de liens. Cependant le démon de la jalousie le fit joindre quelques mois après avec sa sœur Marie, qui fit éclater son mécontentement au sujet de sa belle-sœur Séphora, femme de Moïse. La punition que Dieu fit de Marie ouvrit les yeux à Aaron, qui se jeta promptement aux pieds de Moïse, lui demanda pardon pour lui et pour sa sœur, le priant de ne leur pas imputer un péché qu'ils avaient commis si follement, et le porta même à demander la guérison de Marie.

Aaron demeura toujours depuis étroitement uni à Moïse. La révolte que Coré, leur cousin germain, l'un des chefs des Lévites, fit contre Moïse quelque temps après, regardait principalement la personne d'Aaron, à qui ce rebelle voulait contester le sacerdoce que Dieu n'avait conféré qu'à lui, à ses enfants et à sa race, quoiqu'il disputât aussi l'autorité à Moïse. Les deux frères eurent recours à Dieu, qui promit de faire connaître le lendemain ceux qui lui appartenaient, et qu'il avait destinés seuls pour les fonctions du sacerdoce. Moïse dit à Coré de se ranger le lendemain avec sa troupe, et de prendre tous l'encensoir pour offrir de l'encens au Seigneur, ajoutant qu'Aaron en ferait autant de son côté, et que celui-là serait saint et reconnu prêtre que le Seigneur marquerait qu'il aurait lui-même choisi. Il lui reprocha ensuite son orgueil et son ingratitude envers Dieu en ces termes : « Est-ce donc peu de chose pour vous que le Dieu d'Israël vous ait séparé avec les vôtres de tout le reste du peuple, et vous ait joints à lui pour le servir dans le culte du tabernacle ? Est-ce pour vous élever contre lui qu'il vous a approchés de

lui, vous et tous vos frères les Lévites? Est-ce pour vous faire usurper le sacerdoce? C'est le Seigneur même que vous attaquez, vous et votre troupe, par votre rébellion. Car qui est Aaron, pour être l'objet de vos murmures? »

Coré se présenta le lendemain avec les deux cent cinquante hommes de son parti, tous l'encensoir à la main, comme aspirant tous au sacerdoce. Dieu fit sortir alors un feu qui tua les deux cent cinquante hommes qui lui offraient de l'encens. Éléazar, fils d'Aaron, ramassa, par ordre de Dieu, tous les encensoirs d'airain, dans lesquels ceux qui venaient d'être dévorés par l'embrasement avaient offert de l'encens au Seigneur. Il les réduisit en lames et les attacha à l'autel comme ayant été sanctifiés dans la mort des pécheurs, pour être un signe et un avertissement à tout le monde que nul étranger, ni quelque personne que ce fût qui ne serait pas de la race d'Aaron, n'entreprît de s'approcher du Seigneur pour lui offrir de l'encens, de peur qu'il ne subît une punition semblable à celle de Coré et de ses adhérents, selon que le Seigneur l'avait prédit à Moïse. Le lendemain, le peuple murmura de cette exécution contre Moïse et Aaron, les accusant d'avoir tué tant de personnes. Dieu prit encore la vengeance des deux frères, envoyant sur l'heure un feu qui commença à faire beaucoup de ravages. Moïse pour l'arrêter dit à Aaron de prendre son encensoir, et d'aller promptement au-devant de la colère de Dieu. Aaron courut au milieu de la multitude que le feu embrasait déjà, offrit l'encens, et se tenant debout entre les morts et les vivants, il pria pour le peuple, et la plaie cessa. Il en mourut quatorze mille sept cents hommes, sans ceux qui avaient péri la veille dans la sédition de Coré.

Le mal étant arrêté, Aaron alla rejoindre Moïse à l'entrée du Tabernacle, et le sacerdoce lui fut confirmé par un nouveau miracle. Moïse eut ordre de Dieu de prendre douze verges pour chaque tribu, d'écrire le nom de chaque prince de tribu sur sa verge, marquant celui d'Aaron sur une treizième verge pour la tribu de Lévi, et de mettre ces verges dans le Tabernacle, devant l'Arche d'alliance. Dieu lui promit de faire fleurir

la verge de celui qu'il aurait élu pour le sacerdoce, et d'arrêter ainsi les plaintes et les murmures des enfants d'Israël contre lui et Aaron. Moïse exécuta ponctuellement tout ce qui lui était prescrit, et le lendemain, étant retourné dans le Tabernacle, il trouva que la verge d'Aaron qui était pour la famille de Lévi, avait germé, et qu'ayant poussé des boutons, il en était sorti des fleurs, d'où après que les feuilles s'étaient ouvertes, il s'était formé des amandes. Moïse prit toutes les verges et les porta aux principaux des tribus, qui reconnurent chacun la sienne. Il fit reporter ensuite par ordre de Dieu la verge d'Aaron dans le Tabernacle, pour y être gardée en témoignage de la rébellion des enfants d'Israël.

Le Seigneur dit alors à Aaron qu'il les rendrait responsables, lui et ses fils, de toutes les fautes qui se commettraient contre le sanctuaire. Il les chargea ainsi du soin de veiller sur tous ceux de la tribu de Lévi qui leur étaient soumis pour le saint ministère et qui devaient recevoir et exécuter leurs ordres. Nous ne savons plus rien de ce que fit Aaron en particulier jusqu'au commencement de la quarantième année depuis la sortie d'Égypte, auquel sa sœur Marie mourut à Cadès, dans le désert de Sin. Ce fut là que Dieu, pour le punir, aussi bien que Moïse, de quelque défiance qu'ils avaient eue aux eaux de contradiction, lui dit qu'il n'entrerait point dans la terre promise, et qu'il n'y ferait point entrer le peuple, non plus que Moïse, parce qu'ils ne l'avaient pas suffisamment glorifié en cette occasion.

De Cadès, on alla camper à la montagne de Hor, autrement Mosera, sur les confins du pays des Iduméens. Ce fut là que Dieu ordonna à Aaron de mourir. Il dit à Moïse : « Qu'Aaron aille se joindre à son peuple. Car il n'entrera point dans la terre que j'ai donnée aux enfants d'Israël, parce qu'il a été incrédule à ma parole aux eaux de contradiction. Prenez donc Aaron et son fils, menez-les sur la montagne, dépouillez le père des habits sacerdotaux et revêtez-en le fils. Aaron y demeurera et sera réuni à ses pères. » Moïse fit tout ce que le Seigneur lui avait commandé. Ils montèrent sur la montagne

de Hor en présence de tout le peuple. Moïse y dépouilla Aaron de ses vêtements et en revêtit son fils Éléazar. Aaron mourut à l'heure même, sur le sommet de la montagne, âgé de cent vingt-trois ans, le premier jour du cinquième mois, et il fut pleuré du peuple dans toutes ses familles pendant l'espace de trois jours.

L'Église a toujours été persuadée que Dieu a purifié Aaron, par une longue et rigoureuse pénitence, du crime qu'il avait commis en succombant aux sollicitations et aux violences de ceux qui lui avaient demandé l'idole du veau d'or en l'absence de Moïse. Il faut regarder aussi l'exclusion qu'il eut de la terre promise et sa mort au désert, comme l'expiation de la faute qui lui avait été commune avec Moïse son frère, lorsqu'ils étaient entrés en quelque défiance aux eaux de contradiction ; et la sévérité avec laquelle Dieu voulut châtier d'une peine passagère une faute qui nous paraîtrait si légère, doit nous faire juger qu'Aaron (aussi bien que son frère) est sorti de ce monde sans tache, et en état d'entrer dans le royaume des cieux avec les autres Saints que Jésus-Christ devait y introduire.

Les Juifs ont marqué dans leur calendrier le nom d'Aaron au premier jour de leur cinquième mois, qu'ils appellent Ab, pour renouveler la mémoire qu'ils ont voulu faire de lui tous les ans. Mais cette fête ne consiste qu'en un jeûne indiqué pour pleurer sa mort qui était arrivée en ce jour, et elle concourt avec une autre espèce de fête réglée, qu'on appelle de Néménie ou de nouvelle lune, parce qu'elle se fait tous les premiers jours de chaque mois.

Parmi les chrétiens, on peut remarquer que les Grecs se sont contentés de faire mémoire d'Aaron comme de Moïse et des autres Prophètes en général le premier dimanche de carême, sans lui assigner de jour particulier dans les mois de l'année solaire. Les Égyptiens en font aussi commémoration, mais au jour qui répond au 27 de notre mois de mars. Les Latins ont choisi pour le culte qu'ils lui rendent le premier jour de juillet, comme pour répondre au premier jour du cinquième mois lunaire des Juifs, auquel Aaron était mort. On

peut juger combien ce culte est ancien dans l'église d'Occident, puisqu'il est marqué dans les premiers martyrologes du nom de saint Jérôme, sous le nom de Déposition sur la montagne d'Hor; ce qui a été suivi par Adon, par Usuard et les autres.

Quoiqu'il ne soit point dit que Dieu ait voulu cacher aux Juifs le corps d'Aaron comme il fit celui de Moïse, il ne paraît pas qu'il ait été découvert et transporté du lieu de sa sépulture. On n'a guère montré d'autres reliques d'Aaron que sa verge, qui avait poussé des feuilles et des fleurs comme nous l'avons remarqué, et que Moïse avait fait placer auprès de l'Arche d'alliance en mémoire de cette merveille. Depuis la ruine du temple, cette verge, conservée par les chrétiens, se garde à Rome, avec celle de Moïse, dans l'Église de saint Jean-de-Latran.

SAINT JULES ET SAINT AARON,

MARTYRS.

Ces deux Saints, qui paraissent avoir reçu au Baptême, le premier un nom romain, et le second un nom hébreu, étaient Bretons d'origine. Ils glorifièrent Dieu par le martyre à Caerlëon, sur l'Usk, dans le comté de Monmouth, sous le règne de Dioclétien. Quelques écrivains représentent leur triomphe comme un des plus illustres qui aient paru dans l'Église; d'autres disent qu'ils étaient d'abord venus à Rome, et qu'ils s'y appliquèrent à l'étude de l'Écriture-Sainte. Bède ajoute qu'ils ne furent pas les seuls qui, après saint Alban, scellèrent alors leur foi par l'effusion de leur sang, et que beaucoup d'autres chrétiens de l'un et l'autre sexe parvinrent aussi avec eux à la béatitude céleste par des tourments inouïs.

Nous apprenons de Giraldus Cambrensis, qu'on vénérât autrefois à Caerlëon les corps des deux Martyrs, et qu'il y avait deux églises dédiées, l'une sous l'invocation de saint Jules, et l'autre sous celle de saint Aaron. La première était desservie par des religieuses, et la seconde par des Chanoines réguliers.

SAINT LUPIEN.

Lupien était dans le pays de Retz, au diocèse de Nantes, un jeune cathécumène élevé dans une grande piété et vivant comme un saint. On ramena à saint Hilaire, l'illustre évêque de Poitiers, ce jeune enfant. Il reçut des mains de ce grand Saint le Baptême selon son ardent désir. Il mourut quelques jours après.

« Des miracles éclatants signalèrent son éminente vertu, et le tombeau qui lui fut élevé dans la ville principale du canton de Retz fut le témoin de ces merveilles. On cite un aveugle, un paralytique et un muet, qui recouvrèrent l'usage des sens qu'ils avaient perdus au seul attouchement de la pierre qui renfermait les cendres de cet enfant.

» Ces faits, attestés par saint Grégoire de Tours, acquièrent un degré d'authenticité que l'on n'a jamais refusé à cette autorité si justement respectée ¹. »

SAINT DOMITIEN,

MOINE.

Domitien, né à Rome dans la première moitié du iv^e siècle, n'eut pas plus tôt achevé ses études qu'il se consacra entièrement à Dieu, et résolut de quitter le monde. Aussitôt il partit de Rome, prit le chemin des Gaules. Apprenant qu'il y avait dans les îles de Lérins, à deux lieues d'Antibes, un monastère où brillaient des Saints, il y embrassa la vie religieuse. Il marcha bientôt si merveilleusement dans les voies de la perfection, que ses frères admirèrent sa sainteté. Il s'en aperçut, et craignant la vanité, il s'échappa du monastère de Lérins. Il gagna le diocèse de Lyon, où il vécut dans une solitude paisible. Mais sa sainteté lui attira des disciples ; ce qui l'obligea à fonder un monastère qu'on appela Bébrou, à cause d'une rivière qui coulait près de là et qu'on appelait la Bèbre.

¹ M. Ch. de Chergé, *Vie des Saints du Poitou*.

Sa vie fut longue, riche en vertus et remarquable par de nombreux miracles. Il est honoré le premier juillet.

Son monastère s'appela, dans la suite, le monastère de Saint-Rambert, du nom d'un de ses successeurs.

SAINT LÉONCE,

ÉVÊQUE D'AUTUN.

Il y a peu d'évêques d'Autun dont la sainteté soit plus unanimement reconnue que celle de saint Léonce. Les meilleurs martyrologes et les hagiographes les plus exacts s'accordent à le mettre au rang des saints évêques d'Autun. On croit qu'il est mort en l'an 460. Les savants auteurs de la *Gallia Christiana* concluent de la diversité des textes des martyrologes, que saint Léonce, évêque d'Autun, avait deux fêtes, l'une le premier juillet, l'autre le 6 du même mois. C'est tout ce qu'on sait de ce saint prélat.

SAINT THIERRY,

ABBÉ DU MONT D'HOR.

Thierry, fils de Marquard, naquit au v^e siècle dans le village d'Almancourt, aujourd'hui Menancourt, fut la rivière de Suippe, à trois lieues de la ville de Reims. Son père, abandonné aux désordres que la licence et l'impunité peuvent inspirer à des voleurs et à des brigands durant les troubles de la guerre, n'était guère en état de lui donner des exemples de vertu, ni de lui procurer une éducation chrétienne dans une famille aussi déréglée que la sienne. Mais Dieu y pourvut par sa miséricorde, et permit que le jeune Thierry fût mis entre les mains de saint Remy, évêque de Reims, l'Apôtre des Français. Il eut ainsi l'avantage d'être élevé aux pieds de ce grand prélat, et sans se contenter d'apprendre de lui les maximes de la piété dans ses instructions, il étudia encore ses actions, et tâcha de se former sur les exemples de sa vertu. Le plan de vie qu'il commençait à se tracer sur ce grand modèle fut un peu traversé par l'au-

torité de ses parents qui l'engagèrent dans le mariage, sans lui laisser la liberté de son choix dans le chemin qu'il aurait voulu prendre. Mais Thierry, si nous en croyons quelques auteurs de sa Vie, eut le courage de proposer à sa femme de garder la virginité ; et saint Remy ayant achevé de la déterminer sur une résolution si sainte et si hardie, rendit ainsi leur mariage tout spirituel. Cette société, qui n'éloignait leurs corps que pour unir plus étroitement leurs cœurs et leurs esprits, leur laissa toute la liberté qu'il pouvaient souhaiter pour se donner à la pratique des conseils de l'Évangile. C'est tout ce que l'on a su de la femme de saint Thierry ; mais pour lui, on assure qu'après avoir mené quelque temps une vie ascétique dans le monde, il embrassa l'état monastique. Il s'y rendit si parfait, que saint Remy l'établit abbé d'un monastère qu'on veut qu'ils aient bâti ensemble sur la montagne d'Hor, à deux petites lieues de Reims vers le nord, assez près du lieu de la naissance de saint Thierry. Si l'on trouve de la difficulté à croire que cet établissement soit si ancien, et que saint Thierry ait été véritablement de la profession religieuse, on ne peut au moins disconvenir qu'il n'ait été fait prêtre par saint Remy, qui l'employa au ministère de la prédication. Ce qui n'empêche pas qu'il n'ait pu choisir pour le lieu de sa retraite ordinaire le mont d'Hor, et que sa cellule n'ait donné les commencements au célèbre monastère qui subsiste encore aujourd'hui sous son nom, et sous la règle de saint Benoît.

Saint Thierry s'acquittant du ministère de la parole de Dieu, qui était l'une des principales obligations de son sacerdoce, fit un grand nombre de conversions, parmi lesquelles on compte celle de son père Marquard, qui finit ses jours dans les larmes de la pénitence sous la conduite de son fils. Il aida aussi saint Remy à convertir avec l'autorité de Thierry, roi d'Austrasie, un lieu de débauche en un monastère de vierges chrétiennes, et à faire ainsi d'une retraite d'impureté un sanctuaire de religion. Le reste de ses actions nous est peu connu, parce que ceux qui se sont chargés d'écrire son histoire se sont arrêtés moins à ses vertus et à ses souffrances, qui auraient été

d'une grande instruction pour nous, qu'aux miracles qu'il opéra de son vivant et après sa mort. On croit qu'il mourut le premier jour de juillet de l'an 533. D'autres veulent qu'il ait même précédé en l'autre monde saint Remy, dont on rapporte que la mort était arrivée dès le 13 janvier de cette année.

On rendit de grands honneurs à sa mémoire dans l'appareil de ses funérailles, et l'on dit que le roi Thierry, fils du grand Clovis, qui l'avait fort honoré de son vivant, non content d'assister à son convoi, voulut encore porter lui-même son corps en terre. Les religieux qui s'établirent sur le mont d'Hor, ou dès son vivant, ou peu après sa mort, furent les dépositaires de ce saint corps. Le relâchement s'étant mis dans leur discipline vers la fin de la première race de nos rois, les moines de Saint-Thierry se sécularisèrent et se firent chanoines, jusqu'à ce qu'en 970 on y rétablit la régularité, en y introduisant l'institut de saint Benoît.

Ce fut alors que l'on songea sérieusement à découvrir le trésor de ce lieu que l'on avait tenu jusque-là enfoui dans le sein de la terre pour le dérober à la fureur des Normands qui faisaient la guerre aux reliques des Saints, pour piller leurs chasses et les autres richesses que la piété des fidèles y avait jointes. Il fut trouvé le 20 avril de l'an 976. Mais parce qu'on voulut attendre le roi Lothaire, on remit la cérémonie de cette élévation au mois de décembre suivant. La solennité fut grande. Le roi s'y trouva avec la reine Emme, les principaux seigneurs de la cour, et une partie de l'armée.

On conservait religieusement ce saint corps dans une chasse d'argent.

Le martyrologe romain fait mention de saint Thierry au premier jour de juillet, comme font aussi les autres martyrologes. Usuard assigne en ce jour un culte sur le mont d'Hor ; mais c'est pour la mémoire du grand-sacrificateur Aaron, frère de Moïse. Le mont d'Hor ou d'Or, que plusieurs confondent mal à propos avec celui d'Horeb, contigu à la montagne de Sina en Arabie Pétrée, était sur les confins de l'Idumée. Aaron

y était mort, après s'y être dépouillé des ornements sacerdotaux pour en revêtir son fils.

SAINT GAL,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

Saint Gal premier d'un nom, évêque de l'Auvergne, issu d'une famille très-qualifiée et fort ancienne dans les Gaules, naquit vers l'an 489 dans la ville à qui l'on a depuis donné le nom de Clermont. Il était fils du sénateur Georges, et de Léocadie, qui descendait de l'illustre martyr Vettius Épagathe, mort à Lyon pour la défense de la foi de Jésus-Christ du temps de l'empereur Marc-Aurèle. La grâce dont il plut à Dieu de le prévenir, lui éclaira l'esprit de telle sorte, qu'il reconnut dès sa jeunesse la vanité et le néant des choses du monde auxquelles ses parents voulaient l'attacher. Elle lui donna en même temps la force de les mépriser, pour ne rien mêler d'impur dans l'amour qu'il avait pour Dieu. Elle l'éleva au-dessus des affections naturelles, et lui fit heureusement éviter les pièges que lui tendaient la tendresse de son père et de sa mère, les caresses de ses nourrices, et tout les artifices dont usaient les domestiques et les amis de la maison pour lui faire goûter les douceurs pernicieuses du siècle. Il combattit généreusement contre ces sollicitations. Mais lorsqu'il commença à sentir que sa propre chair voulait conspirer avec le monde et le démon pour lui déclarer la guerre de tous les côtés, il ne crut pas pouvoir résister à tant d'ennemis, ni mieux pourvoir à sa sûreté, qu'en prenant la fuite pour se sauver dans quelque asile où l'innocence de ses mœurs et sa vertu pussent être à couvert de leurs insultes. C'est ainsi que renonçant au siècle et à tous les plaisirs, les honneurs et les richesses que la grandeur de sa naissance et la haute fortune de sa famille lui promettaient, il sortit de la maison de son père avec un seul valet, et il alla se retirer à trois petites lieues de la ville, dans le monastère de Cronom ou Cournon. Il s'adressa à l'abbé, le conjurant de vouloir lui couper les cheveux. Celui-ci voyant

un jeune homme bien fait, qui faisait paraître beaucoup d'esprit et de sagesse, voulut savoir qui il était ; et l'ayant appris, il le loua de son dessein ; mais il lui dit qu'il ne pouvait rien faire sans le consentement de son père. Il se chargea d'envoyer chez lui, pour lui donner avis de ce qui se passait, et lui demander quelle était sa volonté sur l'état de son fils. Le père, extrêmement surpris de cette nouvelle, dit en versant des larmes. « Hélas ! c'était mon aîné ; j'avais déjà pris des mesures pour le marier ; mais si Dieu daigne l'appeler à son service, que sa volonté soit faite plutôt que la mienne. » Il ajouta, s'adressant aux députés de l'abbé, qu'il leur permettait de faire tout ce que Dieu inspirerait à son fils. Avec cet agrément, l'abbé reçut le jeune Gal dans sa maison, et lui donna la tonsure qu'il avait demandée.

Ce nouveau religieux s'étant ainsi assujetti au joug du Seigneur, marcha dans ses voies avec une ardeur merveilleuse, et s'appliqua fortement à dompter toutes ses passions par les armes de la pénitence. Il était humble, chaste, sobre, vigilant, exact aux devoirs de sa discipline, sage, et d'une gravité modeste qui le rendait déjà égal aux anciens dans une si grande jeunesse. Il avait la voix si agréable, qu'il enlevait tous ceux qui l'entendaient chanter au chœur. C'est ce qui fut cause qu'il ne demeura point jusqu'à la fin dans le cloître, selon qu'il se l'était proposé. Car l'évêque saint Quintien l'ayant entendu chanter, et sachant qu'outre ce talent de la voix il avait encore beaucoup de piété, il le prit auprès de lui et le retint dans la ville épiscopale, où il l'instruisit dans la science de Dieu et de l'Église. Les grands progrès qu'il lui vit faire dans la vertu plus encore que dans les lettres, le portèrent à l'élever aux ordres ecclésiastiques, et il le fit monter jusqu'au diaconat. Saint Gal perdit son père quelques années après ; et Thierry, roi d'Austrasie, à qui l'Auvergne était échue dans le partage de la monarchie de son père Clovis, ayant ouï parler de son mérite et de l'excellence de sa voix, envoya un ordre exprès pour le faire venir à sa cour. Lorsque ce prince l'eut vu, et qu'il eut reconnu par lui-même la vérité de ce qu'on

lui avait dit de sa vertu, il le prit en telle affection, qu'il témoignait hautement qu'il l'aimait plus que son propre fils. La reine n'en fit pas moins de son côté, déclarant qu'elle était charmée principalement de la pureté admirable de ses mœurs. C'est ce qui fit qu'encore que le roi eût besoin d'un grand nombre d'ecclésiastiques pour remplir le clergé de la ville de Trèves, et qu'il en eût tiré beaucoup de la ville et du pays d'Auvergne même pour ce sujet, il ne voulut jamais souffrir que saint Gal le quittât, et il le menait partout dans ses voyages. Comme ce prince passait un jour par la ville de Cologne, le Saint, qui l'accompagnait, vit avec beaucoup de douleur les superstitions du peuple, et les abominations qui se commettaient dans un temple consacré aux divinités des idôlâtres du lieu. Le zèle qu'il avait pour la gloire de Dieu ne put souffrir ces impiétés, de sorte que la nuit suivante, n'étant accompagné que d'un clerc, il alla mettre le feu au temple, pendant que tout le monde était retiré chez soi. Les païens voyant la fumée de leur temple s'élever jusqu'au ciel, accoururent en grande rumeur éteindre l'incendie. Ils en cherchèrent l'auteur, et l'ayant trouvé, ils le poursuivirent l'épée à la main pour venger leurs idoles. Gal crut devoir céder aux premiers mouvements de cette fureur, et il se réfugia dans le palais du roi, où on ne put lui nuire. Le roi ayant su ce qui s'était passé, et voyant son palais entouré de mécontents qui ne respiraient que la vengeance, apaisa leur animosité par des paroles pleines de douceur. De sorte qu'ayant calmé ces esprits irrités, il fit par sa modération que le zèle de notre Saint, qui aurait paru d'ailleurs un peu précipité, produisit le bon effet qu'il s'en était promis. Cependant saint Gal ne fut satisfait qu'à demi de ce qu'il avait fait, et il se reprocha bien des fois depuis, et toujours les larmes aux yeux, la timidité qui l'avait fait fuir devant ceux qui le poursuivaient, et qui l'avait empêché de répandre son sang pour Jésus-Christ en cette occasion.

Durant le séjour que saint Gal faisait en Auvergne, où il était retourné pour quelques affaires, l'évêque de Clermont,

saint Quintien, qui l'avait été autrefois de Rhodéz et dont nous avons parlé au 14 du mois de juin, passa de cette vie en une plus heureuse. Aussitôt les citoyens s'assemblèrent chez le prêtre Impétrat, oncle maternel de notre Saint, pour pleurer la perte qu'ils avaient faite de leur saint évêque, et chercher quelqu'un qui fût capable de lui succéder. Lorsqu'après avoir longtemps agité cette matière sans rien conclure, ils se furent retirés, saint Gal ayant su le sujet qui les avait ainsi occupés, dit par un pressentiment que saint Grégoire de Tours attribue à une impulsion subite du Saint-Esprit : « Ces gens se tourmentent fort inutilement ; ils ont beau faire, je serai évêque, Dieu daignera bien me faire cet honneur. » Nous ne savons si saint Gal avait une connaissance suffisante de l'épiscopat, lorsqu'il parlait de la sorte, ou si l'Esprit qui avait autrefois animé les prophètes en leur prescrivant ce qu'il faisait dire, lui ôtait la liberté de parler autrement. Quoi qu'il en soit, il dit au clerc à qui il parlait : « Quand vous saurez que j'aurai pris congé du roi pour revenir en cette ville, venez vous-en au-devant de moi avec le cheval de mon prédécesseur que je monterai pour faire mon entrée. Si vous ne le faites, prenez garde que vous ne vous en repentiez. » Le clerc, surpris d'un tel discours, s'emporta contre lui, l'accusant de témérité et d'orgueil. La colère l'échauffa même si fort, que dans le transport où elle le jeta, il le poussa rudement contre le bois du lit où il reposait, et l'ayant blessé au côté, il se retira tout hors de lui-même. Le prêtre Impétrat vint ensuite trouver son neveu, pour lui dire d'aller rendre compte au roi de tout ce qui s'était passé, ajoutant que si le Seigneur inspirait à ce prince la bonne volonté de lui donner l'évêché, ils en rendraient tous grâces à Dieu ; sinon, que ce serait au moins une espèce de recommandation pour lui auprès de celui qui serait nommé. A peine Gal eut-il apporté à la cour la nouvelle de la mort de l'évêque de Clermont, qu'il en vint une autre de celle d'Apruncule, évêque de Trèves. Le clergé de cette ville s'étant assemblé pour lui nommer un successeur, donna toutes ses voix au diacre Gal, dont tout le monde connaissait

déjà la vertu , et pour l'obtenir, il envoya des députés au roi Thierry. Mais ce prince ne pouvant se résoudre à se priver de la présence du Saint, les renvoya sans satisfaction et se contenta de leur dire qu'il destinait Gal pour autre chose. Cependant il arriva d'autres députés de la ville de Clermont, qui venaient offrir au roi une somme d'argent pour avoir un évêque ; car la simonie commençait à jeter de profondes racines et la corruption était déjà si grande dans l'Église, qu'on ne voyait rien de plus commun en ce siècle que des évêchés vendus par les princes et achetés par les ecclésiastiques. Le roi, par un changement soudain de la résolution qu'il avait faite de retenir toujours saint Gal auprès de lui, dit aux députés qu'ils l'auraient pour évêque. Aussitôt il le fit ordonner prêtre , lui donna deux prélats pour l'accompagner jusqu'à Clermont et manda aux officiers qu'il avait dans la ville que l'on fit un festin aux dépens du public, pour traiter les bourgeois en réjouissance du sacre et de l'entrée du Saint. Nous ne savons pas si Thierry reçut l'argent qu'on lui avait offert, mais nous savons que saint Gal n'eut aucune part à cette simonie. On lui entendit quelquefois dire assez agréablement qu'il n'avait point donné d'autre argent pour être évêque, qu'un quart d'écu au cuisinier qui avait apprêté le dîner.

Le clerc, qui s'était mis si fort en colère lorsqu'il lui avait prédit ce qui devait arriver et qui l'avait blessé au côté, tâcha de réparer sa faute et alla promptement au-devant de lui, pour lui présenter le cheval du feu évêque selon l'usage du lieu ; et le Saint fut reçu en pompe au chant des hymnes et des psaumes, avec une joie universelle de la ville. Depuis qu'il fut installé, il fit paraître tant d'humilité et de douceur, une si grande affabilité et une charité si générale envers tout le monde, qu'on ne voyait personne qui ne fit éclater pour lui beaucoup d'affection avec beaucoup du respect. Il portait la patience qu'il avait en toutes choses au-delà de tout ce qu'on saurait imaginer, et si on l'ose dire, elle égalait celle de Moïse même, que l'Écriture appelle le plus doux des hommes, dans la modération qu'il témoignait pour souffrir les injures ; jus-

que-là qu'un de ses prêtres l'ayant frappé outrageusement à table et l'ayant blessé à la tête, il ne lui dit pas un mot qui marquât la moindre aigreur et il remit toute l'affaire au jugement de Dieu.

Un autre prêtre nommé Ennode, qui était de famille illustre dans le pays et de race sénatoriale, l'attaqua un jour au milieu d'un festin que faisait le clergé et le chargea d'injures atroces. L'évêque, après avoir longtemps tout souffert en silence, voyant qu'il continuait, se contenta de se lever de table sans s'émouvoir et s'en alla visiter les églises de la ville, aussi tranquillement que s'il ne lui fût rien arrivé. Ennode, rentré en lui-même, courut après lui et se jetant à ses pieds en pleine rue, il lui demanda pardon de son insolence. L'évêque le releva et l'embrassa avec beaucoup de tendresse. Il l'excusa même sur ce qui s'était passé, se contentant de l'avertir de ne plus se permettre tant de licence à l'égard des évêques et des prêtres. Il lui prédit en même temps qu'encore qu'il pût aspirer à l'épiscopat, il n'y arriverait pourtant pas, à cause qu'il avait déshonoré ainsi le caractère du sacerdoce. L'événement vérifia la prédiction ; car Ennode ayant été nommé pour être évêque de Javoux, en Gévaudan, et étant déjà entré dans l'église où il allait être sacré, tout le peuple se souleva de telle sorte contre lui, qu'il s'estima trop heureux de trouver une porte pour se sauver, et il mourut simple prêtre.

Le Saint travailla au salut de ses peuples avec beaucoup de zèle et de vigilance dans tout le cours du ministère épiscopal. Il se trouva aussi, autant qu'il lui fut possible, à toutes les assemblées que tinrent les évêques du royaume pour maintenir la pureté de la foi et rétablir la bonne discipline dans l'Église. Il s'en tint une dans sa ville l'an 533, que l'on appelle communément le Concile d'Auvergne, où on lui donne le premier rang après le métropolitain, qui était Honorat, évêque de Bourges. Ne pouvant assister au troisième d'Orléans, que l'on assembla trois ans après, il y députa en son nom, comme il avait fait au second de cette même ville, l'an 532. Mais il se trouva en personne au qua-

trième et au cinquième tenus dans la même ville, l'un l'an 541, l'autre en 549, où il eut part à tout ce qui se fit pour la réformation des mœurs dans les églises de France. D'Orléans, les évêques de l'obéissance de Thibaut, roi d'Austrasie au nombre de dix, parmi lesquels étaient six métropolitains, allèrent à Clermont, en Auvergne, tenir un nouveau Concile, pour confirmer et publier une partie des canons que l'on venait de dresser dans cette grande assemblée nationale. On a lieu de s'étonner de ne point voir parmi leurs souscriptions celle de saint Gal, et l'on n'en peut attribuer la cause qu'à quelque maladie, ou à quelque absence indispensable.

On peut voir dans la Vie du Saint écrite par saint Grégoire de Tours, son neveu, divers miracles qui font connaître en quel crédit il était auprès de Dieu. L'un des plus remarquables est celui que cet auteur lui attribue à l'occasion d'une grande peste qu'on appelait *inguinaire*, du nom des parties du corps où elle se jetait principalement. Elle fit de grands ravages dans diverses provinces l'an 546, surtout en celle d'Arles ; mais le diocèse de notre Saint en fut préservé, et l'on rapporte qu'un Ange l'assura de cette grâce dans une vision, où il lui apprit aussi qu'il avait encore huit ans à vivre. A son réveil, il rendit grâces à Dieu de cette double consolation, et il institua des Rogations à la Mi-Carême, pour aller en procession à pied, chantant des psaumes, jusqu'à Saint-Julien de Brioude, qui était loin de la ville de trois cent soixante stades, qui font précisément quinze lieues.

La dernière maladie qu'il eut fut si violente, qu'elle lui fit tomber entièrement la barbe et les cheveux ; elle ne servit qu'à faire éclater encore en ces derniers moments la patience qu'on avait admirée en lui dans tout le cours de sa maladie. Trois jours avant sa mort, il fit assembler les fidèles dans sa chambre, et par un effort où Dieu l'assista visiblement, il rompit encore à tous le pain de la Communion. Le troisième jour, qui était un dimanche, étant venu, il voulut encore achever l'office des matines, que nous appelons maintenant laudes, qu'il termina vers le point du jour par le

psaume cinquantième qui est de pénitence ¹, avec un autre de louanges et d'actions de grâces. Après quoi il rendit l'esprit à Dieu, âgé de soixante-cinq ans, dont il en avait passé près de vingt-sept dans l'épiscopat, le dimanche d'avant les Rogations du temps pascal qui précèdent l'Ascension, vers l'an de Jésus-Christ 554.

Les évêques provinciaux arrivèrent quatre jours après sa mort pour faire ses funérailles, qui furent accompagnées d'une foule incroyable de peuples. Ils enterrèrent son corps dans l'église de Saint-Laurent. Il y demeura jusqu'à ce qu'en 1285, Guy, évêque de Clermont, en fit la translation dans l'église cathédrale, que l'on appelle maintenant Notre-Dame-du-Port, qui avait porté d'abord les noms de Saint-Vital et Saint-Agricole, et ensuite celui même de Saint-Laurent, aussi bien que celle du lieu de la première sépulture de ce Saint. C'est peut-être le jour de cette translation que l'on célèbre au 1^{er} juillet, quoique quelques-uns veuillent que ce soit celui de son enterrement, supposant qu'il serait mort le 28 juin; ce qui paraît contraire à ce que nous avons rapporté de saint Grégoire de Tours. Le martyrologe romain fait mention de lui au 1^{er} juillet, et l'on a quelque sujet de s'étonner qu'il ne soit point parlé d'un saint si célèbre en France, dans ceux d'Adon et d'Usuard.

SAINT CALAIS ²,

PREMIER ABBÉ D'ANILLE.

Saint Calais naquit en Auvergne de parents très-nobles selon le siècle, mais beaucoup plus relevés devant Dieu par la noblesse de leur vertu et de leur piété que par celle de leur sang. C'est ce qui leur fit regarder l'éducation de leur fils comme l'une de leurs principales obligations. Ils le firent élever dans le monastère de Ménat, sur la rivière de Sioule, au diocèse de Clermont. Il y apprit la piété avec les lettres, et

¹ Miserere.

² Lat. Karileffus ou Carilephus.

n'étudiant pas moins la conduite des religieux de la maison que les leçons du maître qu'on lui avait donné, il n'eut point de repos qu'il n'eût été reçu parmi eux, faisant consister tout son bonheur en cette vie à pouvoir embrasser leur profession.

Lorsqu'il en eut l'habit, il donna tous les jours de nouvelles preuves de la vérité de sa vocation. On ne voyait rien de plus humble ni de plus docile, dispositions les plus propres à le faire avancer dans la perfection. Il écoutait avec beaucoup de soumission et de déférence les sages avis des anciens, et tâchait d'y conformer toute sa conduite. Il passa ainsi plusieurs années dans les saints exercices du cloître, et plus il faisait de progrès dans la vertu, moins il se trouvait parfait à ses propres yeux. C'est ce qui lui fit venir la pensée de se retirer dans le désert pour y mener la vie des anachorètes. Il s'en ouvrit à saint Avit, qui était, dit-on, le cellérier de la communauté. Celui-ci, ne se contentant pas d'approuver son dessein, voulut y entrer lui-même et être le compagnon de sa retraite. Ils s'appliquèrent le commandement que Dieu avait fait à Abraham de quitter sa parenté et son pays, et se retirèrent comme des fugitifs.

Avant de chercher le désert qu'ils jugeraient convenable à leur entreprise, ils furent attirés à Micy, monastère situé à deux lieues d'Orléans, par la réputation de l'abbé saint Maximin, que nous appelons saint Mesmin. Ils en furent reçus avec beaucoup de charité, et quoiqu'ils semblassent n'être venus que pour voir et observer, ils furent admis dans la communauté et employés dans les fonctions comme les autres religieux. C'était vers l'an 517. Saint Mesmin fut très-satisfait de leur conduite, et l'on eût dit en effet qu'ils n'étaient venus à Micy que pour y apporter un nouveau modèle de perfection. Leurs actions expliquaient beaucoup mieux que tous les interprètes l'esprit de cette parole de Jésus-Christ : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » Saint Mesmin ne voulait point les empêcher d'accomplir le dessein qu'ils avaient de passer dans une solitude ; mais il les disposa auparavant à

recevoir l'ordre de la prêtrise, et les fit ordonner par l'évêque d'Orléans vers l'an 525. Il les laissa aller ensuite où l'Esprit de Dieu voudrait les conduire, et ils vinrent dans le pays du Perche, après s'être arrêtés quelque temps à Vibraie, dans le diocèse du Mans. Ils passèrent environ deux ans ensemble dans une solitude qu'ils trouvèrent dans le pays Dunois, au diocèse de Chartres. Saint Avit, jugeant à propos de s'y fixer, y bâtit le monastère qui portait son nom à Châteaudun.

Ce fut alors que saint Calais se sépara de cet ami, le voyant par ce nouvel engagement rentrer dans la vie commune des Cénobites. Il prit avec lui deux religieux de leurs compagnons, appelés l'un Daumer, et l'autre Gal, qui les avaient suivis depuis Micy, et retourna dans le Maine. Il s'arrêta en un lieu appelé la Case-Gayan, de la paroisse de Lavrecine, où passait la petite rivière d'Anille, dont la source n'était pas éloignée. Le lieu était écarté, fort solitaire, mais assez agréable : le terrain y était fertile et ne demandait qu'à être cultivé. Saint Calais, voulant essayer de s'y établir, se logea d'abord dans la mesure d'un ancien château dont il ne restait plus que quelque pan de muraille, et commença à défricher les environs avec ses deux compagnons. Ils y vécurent d'abord à la manière des anachorètes, s'étant pratiqué chacun une cabane de branches contre la muraille pour leur servir de retraite la nuit lorsqu'ils revenaient de leur travail. Mais le Saint, ayant reçu de la libéralité du roi Childebert un fonds de terre qui était près de là, nommé Madwal¹, et où il se retirait lorsqu'il chassait en ces pays, il y jeta les fondements d'un monastère qu'il appela Anisole ou Anille, du nom de la petite rivière qui l'arrosait. Il ne fit point difficulté d'employer aussi à cet établissement un trésor qu'il avait trouvé en bêchant la terre dans le voisinage.

Reconnaissant par cette disposition de la Providence que la volonté de Dieu était de lui faire reprendre l'institut de la vie cénobitique comme à son ami saint Avit, il assembla des

¹ En notre langue Bonneval.

disciples dans cette demeure, et il en forma, en 532, une communauté sur le modèle de la perfection marquée dans les préceptes et les conseils de l'Évangile. L'exemple qu'il leur donnait était la principale règle de leur conduite, quoiqu'il ne manquât point d'y joindre toujours l'instruction, et il priaît sans cesse pour eux, afin que l'un et l'autre leur fût utile. Il se mortifiait sans relâche par la pratique de toutes les austérités propres à dompter les passions, et à rendre la chair parfaitement soumise à l'esprit. Les besoins où pouvait être son monastère dans ces commencements n'empêchaient point sa charité de pourvoir à ceux des pauvres, et il trouvait toujours les moyens de la satisfaire par les ressources que lui fournissaient le travail des mains et l'abstinence rigide qu'il faisait garder dans la maison.

La reine Ultrogothe, femme de Childebert, ayant appris une partie des grandes choses que la renommée publiait de lui, conçut une si haute idée de sa sainteté, qu'elle souhaita de le voir. Elle lui envoya de ses gens pour l'en prier, marquant qu'elle avait dessein de faire du bien à son monastère. Le Saint, après y avoir fait réflexion, s'excusa modestement, et fit dire à la reine que ne pouvant se résoudre à la voir, il ne laisserait pas de continuer de prier Dieu pour le salut de son âme et pour la prospérité de toute sa famille. Il voulait donner ainsi lui-même à ses frères l'exemple de l'exactitude avec laquelle il était résolu de faire garder le règlement qu'il avait fait de ne voir jamais de femme, et de n'en laisser entrer aucune dans son monastère, non pas même dans l'église, sous quelque spécieux prétexte que ce pût être ; règlement que l'on pratiquait encore en diverses autres abbayes du royaume dans son siècle et le suivant. Il remercia aussi la reine des revenus qu'elle voulait ajouter au fonds que lui avait donné le roi Childebert, son mari, persuadé de l'importance qu'il y avait d'écarter tout ce qui pourrait nuire à l'amour de la pauvreté qu'il souhaitait de voir régner dans sa maison après lui comme de son vivant.

La mort de saint Calais répondit parfaitement à la sainteté

de sa vie, et il parut aux hommes qu'elle avait été précieuse devant Dieu par la gloire des miracles qui furent opérés à son tombeau. On convient assez du jour auquel elle arriva, mais non pas de l'année : les uns la mettent en 540, les autres en 542, et d'autres encore plus tard. Son corps fut enterré dans l'église de son monastère. Il y demeura jusqu'à ce que la crainte que causait dans tout le pays l'irruption des Normands le fit lever de terre. On le transporta alors à Blois, sur la Loire, et on le mit dans la chapelle du château qui a ensuite porté son nom, et où on l'a toujours conservé depuis. En 1171, l'archevêque de Sens, Guillaume, qui passa depuis à l'archevêché de Reims, et qui était légat du Pape en France, fit l'ouverture du tombeau du Saint, à Blois, dont le comte Thibault, son frère, gendre du roi Louis-le-Jeune, était le seigneur. Il en ôta une partie des ossements, dont il fit la translation le 25 août de la même année. La chapelle du château ou l'église dédiée sous le nom de Saint-Calais, était alors desservie par des moines de saint Benoît. Elle fut depuis réduite en prieuré dépendant de l'abbaye de Bourg-Moyen, qui appartint ensuite aux Chanoines réguliers dans la même ville.

En 1653, l'évêque de Chartres, Jacques Lescot, ouvrit aussi la châsse de saint Calais en présence de Gaston, duc d'Orléans, comte de Blois, frère du roi Louis XIII. Il en tira quelques reliques consistant en une partie considérable de son crâne et en quelques vertèbres qui furent transportées le dimanche 21 septembre, et déposées dans l'abbaye d'Anille, que depuis longtemps l'on ne connaissait plus que sous le nom de Saint-Calais, qu'elle conserve toujours, de même que la petite ville qui s'y est formée.

La fête du Saint est marquée au 1^{er} juillet, qui passe pour le jour de sa mort, dans les martyrologes de Wandalbert et d'Usuard. Adon de Vienne, qui a écrit après Wandalbert et avant Usuard, ne l'a point oublié dans le sien, il l'a seulement mis au 8 juin, sans que nous en sachions la raison.

(BAILLET.)

SAINT LÉONOR OU LUNAIRE,

ÉVÊQUE.

Il naquit au pays de Galles, vers 509, de Hoël le Grand, roi des Bretons, et de sainte Pompée, qui le mirent, à peine âgé de cinq ans, à l'école de saint Illut. Le jeune prince donnait aux pauvres tout ce qui était à sa disposition. Cette tendre charité, son esprit solide, sa prudence prématurée décidèrent le bon maître mourant à présenter Léonor à saint Dubrice, évêque de Caerlëon, pour qu'il fût admis dans le ministère ecclésiastique. Le pieux et savant élève fut successivement promu à tous les ordres. Le saint pontife, comblant le vœu général, le sacra évêque.

Pour être utile à ses concitoyens établis aux pays de Quimper et de Vannes, le nouveau prélat s'embarqua avec soixante-douze disciples, quelques serviteurs, et atteignit la côte entre la Rance et l'Arguenon, à une lieue et demie de Saint-Malo. Ils se fixèrent en un lieu que lui céda sans doute son frère Hoël II, alors roi de l'Armorique. Notre Saint restaura un oratoire qu'il y trouva délabré, et y plaça l'autel qu'il avait apporté. Édifiés de ses exemples, touchés de ses instructions, les habitants se mirent tous à défricher la forêt qu'il habitait, pour qu'il y élevât un monastère.

Instruit du bien que faisait ce vertueux étranger, le roi Childebert le fit venir à la cour. Le Saint y parut avec quelques disciples et fut accueilli par le monarque, et par son épouse Ultrogothe, avec un respect religieux. Pendant ce voyage, en 547, fut assassiné Hoël II. Son frère, de retour, sanctifia son temps par le travail et la prière : il entretint la ferveur de la communauté par ses touchantes exhortations.

Assez près du couvent était le palais des rois, et Canao, meurtrier de Hoël, l'habitait avec la veuve du prince qu'il avait épousée. Judual, fils de Hoël, demanda asile à Léonor, qui, afin de sauver son neveu, l'embarqua pour les îles Britanniques et eut le courage de montrer au fratricide le vaisseau qui emportait son seigneur légitime.

Canao craignit cette fois de tremper ses mains dans le sang d'un prêtre, crime qui eût été funeste à son ambition ; car la cour de France et les peuples affectionnaient et vénéraient le prélat comme un homme divin.

Ce méchant prince, soutenant Cramne contre le roi Clotaire, périt en 560 avec ce fils révolté. La mort de l'usurpateur permit la rentrée de Judual. Saint Léonor contribua puissamment à cette restauration et mourut bientôt après dans son couvent de Pontual, à cinquante-un ans. Son corps fut transporté dans une église de Saint-Malo appelée Saint-Lunaire, et la fête de cette translation se fait le 13 juillet ; mais la principale fête du Saint se célèbre le 1^{er} juillet.

SAINT SIMÉON SALUS.

Pour confondre la fausse sagesse du monde, Dieu s'est choisi de temps en temps des serviteurs qui se sont plus étudiés à passer pour fous aux yeux des enfants du siècle, que ceux-ci n'ont pris de soin pour paraître sages aux yeux des hommes. Tel a été le Saint dont on écrit ici la vie.

Saint Siméon, surnommé Salus, c'est-à-dire l'Insensé, naquit à Édesse, ville de cette partie de la Mésopotamie qui était comprise dans la Syrie au-delà de l'Euphrate. On ignore comment s'écoulèrent ses premières années ; on sait seulement qu'il était d'une famille distinguée dans le pays par ses grands biens, et surtout par son attachement à la religion catholique, dans un temps où les hérésies désolaient l'Église d'Orient. La facilité qu'il eut à apprendre parfaitement la langue et les sciences des Grecs montre assez l'excellence de son esprit, et l'on peut juger de la pureté de ses mœurs par le grand désir qu'il eut, dès sa tendre jeunesse, de se consacrer au Seigneur.

Il avait à peine vingt ans, et il était déjà, par sa piété et par son savoir, l'admiration de toute la ville ; il eut alors envie d'aller visiter les Lieux Saints, à l'exemple des peuples d'Édesse, qui, tous les ans, se rendaient à Jérusalem pour la

fête de l'Exaltation de la sainte Croix, qui s'y célébrait avec beaucoup de solennité. Siméon et un jeune homme de ses amis, nommé Jean, firent ensemble ce voyage. La vue du précieux instrument de notre salut et des lieux où se sont opérés les grands mystères de notre rédemption, réveilla toute leur piété, et le dégoût du monde suivit de près les pieux mouvements de la grâce. La fête étant passée, nos deux pèlerins prirent le chemin de leur pays par la vallée de Jéricho, d'où ils découvrirent un grand nombre de monastères bâtis le long du Jourdain. Un spectacle si édifiant les frappa ; ils commencèrent à s'entretenir du bonheur de ceux qui les habitaient ; les réflexions excitèrent les bons sentiments, et les sentiments le désir de leur ressembler.

Quels hommes, disaient-ils, que ceux qui vivent dans ces déserts, loin du tumulte, et à l'abri de ces révolutions de fortune si ordinaires dans le siècle ! que leur vie doit être sainte, et leur mort douce ! Il n'est point d'hommes plus heureux. — Que j'aurais envie, dit Siméon, d'aller voir ces anges de la terre ! — Et moi, repart Jean, j'en ai encore une plus grande de les imiter. — Allons les visiter, reprit notre Saint, peut-être que Dieu nous fera cette grâce. Aussitôt, laissant le grand chemin, ils prirent un petit sentier qui conduisait aux monastères.

Le premier qu'ils rencontrèrent fut celui de Saint-Gérasime, dont le bienheureux Nicon était abbé. Ils trouvèrent à la porte un vénérable vieillard qui les reçut d'un air si gracieux et avec tant de joie, qu'il semblait que Dieu lui avait révélé l'arrivée de ces deux nouveaux hôtes. Le profond silence qui régnait dans ce monastère, l'accueil cordial que leur fit l'abbé, la modestie et l'air de sainteté de tous ces religieux, leur humilité, leur douceur, leur vie austère, charmèrent nos deux étrangers ; et dès le jour même ils prirent la résolution de tout quitter pour Jésus-Christ, et de ne plus retourner à Édesse.

Leur ferveur croissant tous les jours, ils ouvrirent leur cœur à l'abbé, et firent de si vives instances pour être admis au

nombre des religieux, qu'on leur coupa enfin les cheveux, et on leur donna l'habit. On ne vit jamais de novices plus fervents. Leur fidélité à la grâce leur fit faire en peu de temps de si grands progrès dans les voies de la perfection, qu'ils furent d'abord en état d'être proposés pour modèles.

Cependant la vie dure qu'on menait dans ce célèbre monastère parut encore trop douce à Siméon; son attrait l'appelait à une plus grande retraite. Il s'en expliqua à son ami, et lui dit qu'il se sentait inspiré d'aller finir ses jours dans une plus affreuse solitude. « Je suis prêt, répond Jean, de vous suivre partout; mais pour ne faire rien légèrement, et pour avoir une preuve que c'est l'Esprit de Dieu qui vous donne cette pensée, je serais d'avis d'aller trouver notre saint abbé, pour savoir de lui s'il l'approuve. — J'y consens, répond notre Saint : exposons-lui notre dessein, et sa volonté sera la nôtre. » Le saint abbé, qui avait le discernement des esprits, connut que leur désir n'était pas l'effet de la légèreté ou de l'illusion, et la volonté de Dieu lui parut trop bien marquée pour qu'il s'opposât à cette vocation. Il les embrassa avec tendresse, et leur ayant donné sa bénédiction : « Allez, mes enfants, leur dit-il, suivez l'Esprit qui vous conduit dans le désert, et soyez fidèles à une si grande grâce. »

Les deux solitaires munis, pour ainsi dire, de ce passe-port, partent avec joie, et prennent leur route vers la mer Morte.

Après avoir marché quelque temps, ils trouvèrent sur le rivage une petite cellule abandonnée; c'était la demeure d'un saint anachorète décédé depuis peu. Ce séjour leur parut offert par la Providence, ils s'y arrêrèrent, et ne se lassèrent point de louer le Seigneur de les y avoir conduits.

Les exercices de l'oraison et de la pénitence firent toute l'occupation de nos deux solitaires. Ils priaient sans cesse, et le peu de sommeil qu'ils se permettaient, ils le prenaient appuyés sur des cailloux. On ne peut pousser plus loin l'austérité : leur jeûne était continu, et la nourriture qu'ils prenaient était elle-même, par sa mauvaise qualité, une fort rude pénitence. Leur vie ressemblait en tout à celle des pre-

miers fondateurs de l'état monastique, il ne leur manquait que d'être épouvés par la tentation. L'enfer ne leur en fit pas faute; le souvenir de ce qu'ils avaient quitté, le manque de tout secours, l'ennui, le dégoût et les suggestions les plus humiliantes les auraient ébranlés, s'ils n'eussent été soutenus par la grâce. Ils avaient sans cesse devant les yeux leur première résolution, les exemples des Saints et les fruits qu'ils attendaient de leurs peines. Leur ressource était la prière; ils s'animaient mutuellement par leurs pieux entretiens; leur confiance en Dieu croissait avec leurs austérités, et, avec le secours du ciel, ils remportèrent une pleine victoire.

Il y avait près de dix-neuf ans que nos deux solitaires vivaient ensemble dans cet affreux désert, lorsqu'il vint à Siméon une forte pensée de quitter sa retraite, et d'aller combattre le monde par des armes peu usitées jusqu'alors. Son dessein était de contrefaire l'insensé, et de s'humilier aux yeux des hommes par des marques d'une folie apparente, pour confondre, disait-il, par cette conduite la vaine sagesse des gens du siècle, et vaincre par là l'orgueil de l'homme jusque dans ses derniers retranchements. Il communiqua son dessein à son cher compagnon; celui-ci, effrayé d'une résolution si extraordinaire, n'oublia rien pour l'en détourner; mais notre Saint fut inflexible. « Quelque obscure et quelque austère que soit la vie que je mène ici, disait-il, mon amour-propre s'accommode encore de mon repos, et mon orgueil se nourrit même de ma pénitence : personne ne m'exerce; qui peut me répondre que cet ennemi domestique soit dompté? » Jean lui représenta tout ce qu'il crut devoir opposer à un projet si inouï : la tendre amitié qu'il avait pour ce cher compagnon lui fournissait mille raisons propres à l'ébranler, les dangers où il s'exposait, les ruses de l'ennemi, la facilité de s'égarer dans une route si peu connue; mais l'inspiration était trop forte, et la volonté de Dieu était trop marquée pour changer de résolution. Les deux amis se quittèrent fondant en larmes, avec promesse pourtant de se revoir avant la mort. Siméon alla de nouveau à Jérusalem visiter les saints lieux;

le souvenir des humiliations que Jésus-Christ y avait souffertes, y ayant même passé pour fou dans la cour d'Hérode, le confirma dans son dessein. De là il passa à Émèse, en Syrie, où il s'arrêta pour le reste de ses jours.

Tout ce que saint Siméon crut devoir le rendre méprisable aux yeux des hommes, fut l'objet de son ambition. Il commença par se mêler avec les enfants pour jouer avec eux dans les places publiques. Les extravagances qu'il affectait au milieu de la populace le firent bientôt passer pour insensé ; on le voyait dans les carrefours tenir des discours tout à fait risibles, et prendre un air, une conduite et des manières si ridicules, si méprisables, si contraires en apparence au bon sens, qu'on ne savait si c'était bêtise ou folie.

Jamais homme n'eut plus d'ambition pour la gloire, que notre Saint en eut pour les mépris. Devenu la risée du peuple et le jouet des enfants, tout son plaisir était d'être rassasié d'opprobres : bien souvent roué de coups, il en riait. On regardait cette insensibilité comme une preuve de sa folie, et c'était les effets de la plus héroïque vertu.

La fin qu'il s'était proposée n'était pas seulement de se rendre méprisable aux yeux des hommes, mais encore de gagner par mille industries des âmes à Dieu. On était quelquefois surpris de lui entendre dire, au milieu de ses extravagances, des vérités qui faisaient impression, et dont plusieurs profitaient. Toute cette folie apparente n'était qu'un voile dont il se servait pour couvrir les grâces que Dieu lui faisait, et un artifice diversifié pour cacher et pour faire réussir plusieurs bonnes œuvres. Il s'adressait quelquefois à des femmes débauchées, leur donnait de l'argent, les amusait par ses plaisanteries, et tout cela pour avoir occasion de leur reprocher leurs dérèglements. Ces moyens si extraordinaires, qui auraient été pernicioeux à tout autre, lui réussirent si bien, que ce prétendu fou rendit bien des gens sages : il retira du péché un très-grand nombre de personnes de tout âge et de tout état, et arracha au vice beaucoup de jeunes débauchés et plu-

sieurs courtisanes ; mais il ne craignait rien tant que d'être reconnu pour ce qu'il était.

Rencontrant quelquefois par les rues des possédés, et connaissant que Dieu voulait les délivrer par sa présence, il se mêlait avec eux, contrefaisait en quelque façon leurs grimaces et leurs contorsions, criait même plus haut qu'eux. Les possédés, à la vérité, étaient délivrés ; mais personne n'en soupçonnait celui aux mérites duquel Dieu leur accordait cette grâce.

C'était encore sous ces excès d'humiliation qu'il cachait ses plus grandes austérités. Son jeûne fut excessivement rigoureux ; il passait ordinairement trois jours sans boire ni manger, et souvent même toute la semaine. On le voyait quelquefois entrer dans des cabarets, se mettre à table avec les plus débauchés, et, leur donnant le change par ses bons mots, il leur faisait des leçons très-touchantes, sans avoir jamais aucune indulgence pour ses sens. Au milieu d'une vie si agitée, il ne relâcha rien de ses premières austérités ; rien ne put jamais altérer son recueillement intérieur ; il ne reposait que deux ou trois heures la nuit, couché sur des fagots, et passait le reste du temps en prière, fondant en larmes continuellement. On le voyait quelquefois les yeux fixement arrêtés vers le ciel, le visage tout enflammé du feu divin dont il était embrasé ; mais il avait l'adresse de si bien cacher ces faveurs célestes, que tout cela était regardé comme des effets de sa prétendue folie.

Dieu lui avait communiqué plusieurs dons surnaturels, et entre autres celui de connaître les choses futures, qu'il prédisait ordinairement d'une manière obscure et cachée, de peur d'être admiré. Il entra un jour dans un édifice public, tenant en main des cordes dont il frappa quelques-unes des colonnes qui le soutenaient, en disant : « Tenez-vous fermes, car il vous faudra bientôt danser. » C'était la prédiction d'un violent tremblement de terre qui arriva peu de temps après, et l'on remarqua qu'il n'y eut que les colonnes que le Saint avait touchées, qui ne furent point renversées.

Il prédit aussi le ravage que fit la peste dans Èmèse, en disant à plusieurs des enfants de l'école publique de la ville, qu'ils se préparassent à faire un grand voyage; et ce furent justement ceux qui furent enlevés par la contagion. Il guérit plusieurs malades en contrefaisant l'insensé en leur présence. Son étude était de cacher tout le bien qu'il faisait, et il avait si bien réussi, que l'auteur de sa Vie remarque que le Seigneur, qui a coutume d'employer les miracles pour manifester les autres Saints, semblait en faire chaque jour pour cacher la gloire de celui-ci; cela n'empêcha pas que quelques serviteurs de Dieu fort éclairés n'entrevisse, à travers cette dissimulation, sa haute vertu et son vrai mérite. Enfin son amour des humiliations alla si loin, qu'une fille de mauvaise vie l'ayant accusé d'être le père de l'enfant qu'elle portait, le Saint en souffrit toute la confusion sans dire un seul mot, et se comporta d'une manière à faire croire que ce n'était rien moins qu'une calomnie. Dieu prit sa défense, et cette malheureuse fille, tourmentée par de cruelles douleurs, ne put jamais accoucher qu'elle n'eût déclaré le véritable père de l'enfant, et avoué que son accusation était une noire calomnie.

Saint Siméon, averti par révélation que sa fin était proche, voulut tenir la promesse qu'il avait faite à son ancien ami de le revoir avant sa mort : il part, et se rend dans sa première solitude. Son arrivée surprit son cher compagnon, et après s'être tendrement embrassés avec une joie qui ne s'exprimait que par les larmes : « Me voici enfin, lui dit saint Siméon; j'ai, par la grâce de Notre-Seigneur, rempli ma carrière, et me voici arrivé au bout de ma course; je tiens ma promesse, et je viens vous embrasser pour la dernière fois. » A ces mots, les larmes recommencèrent, et ne furent interrompues que par le récit que fit le Saint des miséricordes de Dieu à son égard, et de ses aventures. Le Bienheureux Jean admira la conduite de la Providence; il en bénit mille fois le Seigneur, et après s'être promis de prier l'un pour l'autre, saint Siméon retourna à Èmèse, où il fit confidence de tout le secret de sa vie à son hôte. C'était un diacre de l'Église d'É-

mère, homme charitable, et qui avait toujours soupçonné en lui quelque chose d'extraordinaire. Le Saint demanda un secret inviolable durant sa vie, et le pria de le laisser seul pendant quelque temps dans un coin fort retiré de sa maison.

Deux jours s'étant passés sans que saint Siméon parût, on voulut voir s'il était malade; mais on le trouva mort, et caché sous les sarments qui lui servaient de lit. Comme le monde était déjà entièrement désabusé à son égard, et que sa sainteté avait fini par se trahir, sa mort fut suivie d'une grande démonstration de respect, et Dieu manifesta bientôt par des miracles la sainteté de son serviteur. On leva son corps du cimetière où il avait été d'abord enterré; chacun publia alors ce qu'il avait remarqué de merveilleux dans ce Saint caché, et l'on découvrit aisément les traits singuliers d'une sagesse toute chrétienne, dissimulée sous le voile d'une folie apparente. Toute l'Église a consacré sa mémoire par les honneurs d'un culte religieux qu'elle lui a décerné. Après avoir lu la vie d'un si grand Saint, on est convaincu qu'il est difficile de porter plus loin l'amour des humiliations et la haine de soi-même.

(CROISSET.)

SAINT CYBARD,

SOLITAIRE.

Cybard, né d'une famille élevée aux plus hautes charges de la magistrature de son pays, vit le jour à Périgueux en 504. Ses parents n'étaient pas moins recommandables par la sainteté de leur vie que pour l'illustration de leur race, et les historiens du Périgord attestent que Dieu fit plusieurs miracles à leur tombeau. L'heureux enfant n'eut donc à recevoir que des principes de foi et des exemples d'édification. Il n'avait que sept ans quand son père lui fit commencer ses études. A dix-huit ans, il les avait terminées, et avec tant de succès que son aïeul, qui était comte de la province, plein de confiance d'ailleurs dans les bonnes qualités qu'il lui reconnaissait, résolut de l'acheminer à une belle position dans le

monde, et lui conféra la charge de chancelier de son gouvernement. Ces fonctions qui laissaient beaucoup à désirer et étaient fort considérées, avaient de quoi flatter un jeune homme de cet âge et de cette condition à qui elles ouvraient une large carrière de dissipation et d'amusements. Mais Cybard se laissait guider par de tout autres pensées. Tout en remplissant de son mieux les fonctions de sa charge, il s'adonnait à la prière, il pratiquait l'aumône, et conciliait avec ses devoirs du monde ce qu'il devait à sa conscience et à son titre de chrétien. Ramené plusieurs fois par sa famille à la pensée d'un établissement, il craignait que des engagements de cette nature ne lui fissent oublier le soin de sa perfection en l'exposant aux séductions du siècle. Résolu donc de quitter le monde, mais prévoyant que ses parents mettraient obstacle à un tel dessein, il crut devoir le leur cacher, et un jour, il quitta secrètement la maison de son grand-père, conduit par cet Esprit de Notre-Seigneur qui avait dit que pour être digne de lui il fallait savoir renoncer aux affections de la chair et du sang.

Non loin de Périgueux s'élevait un monastère depuis longtemps détruit et dont le nom même n'est pas sûrement parvenu jusqu'à nous. On le nommait alors Sedaciacum. Cybard y fut reçu, âgé déjà de trente-trois ans, sous la discipline d'un vénérable abbé nommé Martin, qui l'exerça tout d'abord, pour mieux éprouver sa vocation, tantôt à la culture de la terre, tantôt aux emplois de la maison les plus pénibles et les plus humiliants. Ces œuvres pourtant ne suffirent point à la ferveur de l'humble novice, qui y joignait des jeûnes, de longues veilles, l'assistance des pauvres et des malades. Tant il est que rien ne coûte à l'âme fidèle quand elle veut assurer ses droits à la conquête du ciel.

De tels progrès dans les vertus les plus difficiles lui valurent de précieuses faveurs du Dieu auquel il s'abandonnait avec une si complète abnégation. Dieu, en effet, dans ces temps où des nations farouches se pliaient difficilement au joug de l'Évangile, donnait à ses saints des pouvoirs surnaturels qui rentraient dans le plan de sa providence en opérant

de nombreuses et solides conversions. Saint Cybard fut de ceux en qui brilla ce don des miracles qui devenait à la fois pour lui-même une récompense de sa vie austère, et pour les autres un encouragement à suivre avec lui les traces du Sauveur crucifié. On le vit guérir des malades, se faire obéir des animaux les plus sauvages, et, comme saint Maixent, apprivoiser instantanément des oiseaux qui se laissaient caresser de ses mains sur leur nid. Il n'en fallait pas plus pour répandre la réputation de sa sainteté. Mais ce fut aussi la cause de sa fuite ; car il craignait de compromettre en lui l'esprit de recueillement et d'humilité s'il restait longtemps exposé aux fréquentes visites qu'il recevait de toutes parts et résolut de quitter secrètement le monastère qui n'était plus pour lui une solitude.

Après deux ans de voyages dans les contrées voisines, il arriva près d'Angoulême, où l'évêque saint Aptonius II, qui venait de prendre la conduite de cette Église en 542, lui persuada de demeurer. Cybard ayant obtenu de Sabaudus, évêque de Périgueux, cette permission que Aptonius sollicita par lui-même, et qui ne fut pas donnée sans difficulté, consentit à recevoir des mains de celui-ci l'onction du sacerdoce. Mais ce dut être sans préjudice du goût décidé qui le portait vers une solitude absolue, car Aptonius dut permettre sur ses instances réitérées qu'il s'enfermât dans une cellule, et que là, semblable à d'autres reclus qui adoptaient ce genre de pénitence, il vécût tout à Dieu dans le saint exercice d'une prière et d'une contemplation continuelles.

Quand notre Saint commença cette vie si extraordinaire en 542, il avait trente-huit ans. La grotte qu'il habitait dominait un vaste horizon s'étendant au-delà du bassin de la Charente, où se déroulait une campagne riche des plus beaux sites. Là tout parlait au cœur du solitaire et l'élevait jusqu'à Dieu en présence de ses plus belles œuvres. Tel fut le séjour où, pendant un long espace de trente-neuf ans, il mena la vie parfaite dans une pénitence qui n'était jamais interrompue, s'imposant un carême continu, qu'il redoublait chaque année quand

revenait celui de l'Église, et y ajoutant de telles austérités qu'il fallait une grâce particulière pour ne pas succomber à ce que le monde appellerait de pieux excès.

On ne tarda pas au dehors à s'entretenir de cette vie angélique : on accourut vers lui pour avoir ses conseils et sa direction. Le saint homme, mû par une pensée de charité qui lui inspirait de se rendre utile à ses frères, ne refusait jamais de parler des choses de Dieu et s'entretenait volontiers par la petite fenêtre de sa cellule avec ceux qui désiraient cette faveur. De ces entretiens auxquels certaines âmes, désireuses de leur avancement, participaient chaque jour, résulta un ensemble de règles qui firent autant de disciples de ceux qui aimaient à les écouter et à les suivre. Pour être plus constamment près de lui, un certain nombre se logea dans quelques grottes du voisinage, soit à côté, soit au-dessous de la sienne ; et il fallut même, vers 570, établir au bas de la colline un monastère, où fut suivi avec beaucoup de ferveur un silence austère et le saint exercice de la prière, qu'interrompait seule l'étude des saintes Écritures et des Pères de l'Église. Cette famille de cénobites vivait donc sous les inspirations de saint Cybard, et c'est sans doute ce qui lui a fait donner le titre d'abbé dans le martyrologe romain.

Cependant les disciples ne se présentaient pas seuls à la cellule du célèbre solitaire : de nombreux malades y venaient aussi et s'en retournaient en santé. Il guérit entre autres un énergumène que le démon tourmentait depuis longtemps, et plus tard ce malheureux, jouissant d'une paix parfaite, put servir Dieu dans l'ordre sacré du diaconat. Et comme l'affluence qui se rendait à la grotte, édifiée de tant de grandes œuvres que Dieu accordait à son humble serviteur, se faisait un plaisir de pourvoir à ses besoins et à sa nourriture, il distribuait en aumônes le superflu qui lui en restait. Après avoir nourri de la sorte ses disciples et beaucoup de pauvres, il trouva encore le moyen de racheter, par un généreux emploi des libéralités qui lui restaient, jusqu'à deux mille captifs en diverses rencontres.

Sa grande ressource pour produire cette suite de miracles opérés par sa charité, était surtout le signe de la croix et de pressantes sollicitations près de Dieu, avec une angélique douceur quand il voulait réussir auprès des hommes. C'est en s'insinuant ainsi par une aménité irrésistible, et que la grâce ne manquait jamais de seconder, qu'il parvint plus d'une fois à arracher des criminels à leur châtiment. L'un d'eux, au rapport d'un de ses historiens qui l'avait appris de son vivant, fut conservé par les prières du Saint au milieu même de son supplice, obtint après ce miracle la remise de sa peine, et vécut ensuite saintement dans un sincère repentir.

Cette vie surnaturelle, dont les fidèles pouvaient si bien profiter pour leur sanctification, ne pouvait cependant toujours durer sur la terre, et dut arriver au terme de sa récompense. Le premier jour de juillet 581, Cybard expira doucement dans sa cellule, sans avoir éprouvé de maladie, après trente-neuf ans de cette pénitence volontaire dont les mérites enrichirent le trésor de l'Église. Il fut transporté dans l'église de son monastère et il y reçut la sépulture, au milieu d'un immense concours des fidèles touchés de regrets, de malades qui y furent guéris, et de ceux qui, délivrés par lui de captivité, ne pouvaient oublier qu'il les avait rendus à leur famille et à leur pays. Quelques années après, l'évêque d'Angoulême, Nicasius, ayant fait bâtir à Bordeaux un monastère sous son nom, y transporta une partie de ses reliques.

Au XI^e siècle, une autre portion de ces reliques fut apportée à Poitiers, et placée dans une église construite à leur intention à l'extrémité occidentale de la ville. Cette église fut le centre d'une paroisse jusqu'en 1791. Détruite alors par la Révolution, elle resta profanée jusqu'en 1854. A cette époque, ayant été restaurée en partie par les soins de Mgr Pie, évêque de Poitiers, elle fut consacrée par Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême, le 11 juin 1854, et rendue au culte pour l'usage des pieuses Sœurs de la Miséricorde, dont la maison y est annexée. C'est à titre de patron de cette église que saint Cybard fut honoré dans la ville et le diocèse de Poitiers, où

l'on fait sa mémoire le 1^{er} juillet, dans l'octave des saints Apôtres Pierre et Paul. (AUBER.)

SAINT GOULHEN OU GOLVEIN,

ÉVÊQUE DE LÉON.

Saint Goulhen ou Golvein (en latin *Vulvinnus*) naquit dans la seconde moitié du vi^e siècle à Plouider, dans la Basse-Bretagne, de parents honnêtes mais pauvres. L'opulent et pieux Godien le tint sur les fonts de Baptême, l'adopta pour son héritier, donna à ses parents une aisance convenable, et ne négligea rien pour son éducation.

L'enfant réussit parfaitement. Mais bientôt il perdit son père et sa mère. Il les pleura beaucoup et ne se consola que par les espérances de les revoir un jour dans le ciel. Il faisait tous les jours de nouveaux progrès dans la vertu au point que Dieu lui accorda le don des miracles. Plus touché des besoins de l'âme que de ceux du corps, il instruisait en même temps qu'il guérissait ou consolait ceux qui venaient à lui.

Craignant la vaine gloire, il voulut se cacher dans un désert. Son père adoptif, pour le retenir, lui montra un testament par lequel il lui donnait sa fortune. Le Saint sacrifia tout, se retira dans un bois qui bordait les marais des côtes voisines, y bâtit un oratoire et s'y renferma. Il était habitué à ne manger qu'une fois le jour ; il ne se nourrissait guère que de pain et d'eau, et donnait tout son temps à la méditation et aux louanges de Dieu. Il ne sortait qu'une fois par vingt-quatre heures, pour aller faire des stations à trois croix qu'il avait plantées dans le bois.

Le comte Éven, dont le palais donna naissance à la ville de Lesneven, à quatre milles de l'ermitage du solitaire, vint lui demander le secours de ses prières pour le succès de ses efforts à chasser les Normands, qui ravageaient le pays. Il l'obtint, triompha et se hâta d'aller remercier le Saint ; il le trouva au même lieu. Goulven n'avait cessé, depuis la veille, de prier, le corps contre terre et les bras en croix.

« Homme de Dieu, lui dit Éven, les païens sont vaincus ! C'est vous qui les avez défaits. Demandez-moi ce que vous voudrez ; je vous le donnerai. »

L'humble solitaire répondit que c'était au Très-Haut qu'il fallait attribuer le succès, qu'il ne demandait rien pour lui-même ; mais que, si le comte voulait donner quelque chose à Dieu, il pouvait bâtir auprès de sa solitude une église et un monastère, où des religieux perpétueraient des prières pour lui et pour son peuple. Le comte y consentit. Le Saint assigna une part du présent à Maden, sur qui il se reposait du soin de préparer le peu de nourriture qu'il prenait. Le clergé et le peuple voulaient le contraindre d'accepter l'épiscopat. Il fit vœu d'aller à Rome et partit pour l'accomplir et éviter ainsi l'honneur qu'on lui offrait. Mais le décret de son élection fut envoyé au Souverain Pontife avec l'éloge de sa vie angélique. Le Pape sacra un si digne sujet et l'envoya gouverner son Église.

Quelques années après, des affaires ecclésiastiques l'appelèrent à Rennes.

D'Argentré dit de lui : « Il fut premièrement successeur de saint Pol, en l'évêché de Léon, et depuis fut évêque de Rennes. Ayant quelque temps administré sa charge, il la quitta pour suivre une vie plus austère, se retirant près du bourg de Saint-Didier, à quatre lieues de Rennes, au lieu appelé la Motte-Mérioul, dont il fit son ermitage. » Il mourut le 1^{er} juillet 616.

Il avait une sœur nommée Pétronille, à qui l'on a donné le titre de sainte et qui mourut de la même maladie que son frère. Elle est honorée en Bretagne le 25 mars ¹.

SAINT LUDWIN OU LUTWIN,

ÉVÊQUE DE TRÈVES.

Ludwin, né au milieu du vii^e siècle, appartenait à l'une des plus illustres familles de l'Austrasie. Il fut élevé par saint Basin, son oncle, qui occupait le siège épiscopal de Trèves.

¹ Extrait de la *Vie des Saints de Bretagne*, par M. de Garaby.

Lorsqu'il fut en âge, ses parents, qui voulaient perpétuer leur race, le marièrent sans le consulter. Il avait eu jusque-là le désir de se consacrer tout à Dieu, mais il n'osa résister aux désirs de son père. Il eut un fils à qui on donna le nom de Milon. Sa femme mourut peu de temps après. Alors Ludwin se retira au monastère de Methloch, qu'il avait fondé en se mariant, résolu de ne s'occuper que de son salut, et trop pieux pour vivre dans les tracasseries du monde. Il était très-versé dans les sciences chrétiennes, doux et compatissant à toutes les misères. Son oncle, le saint évêque Basin, qui lui avait inspiré ces goûts, voulant aussi se préparer à la mort, après plus de vingt ans d'épiscopat, descendit de son siège de Trèves, où on éleva son neveu Ludwin ; puis il s'en alla mourir en Dieu dans le monastère de Saint-Maximin. Ludwin occupa vingt ans aussi le siège de Trèves et y mourut saintement le 1^{er} juillet 718. Il fut inhumé dans son monastère de Methloch.

Milon, qu'il avait eu pour fils, mena une vie scandaleuse et, comme le disent les historiens, il marcha dans des voies que ni son père, ni sa famille ne pouvaient approuver.

SAINT RUMOLD,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Un des Saints dont le culte a été de tout temps le plus célèbre dans la religieuse Belgique, est l'Apôtre saint Rumold, patron de la ville de Malines. Il était Irlandais d'origine, et avait reçu le jour dans une famille princière. Ses parents déjà avancés en âge regardèrent la naissance de cet enfant comme une bénédiction nouvelle que le ciel leur envoyait. Dès ses premières années, le jeune Rumold annonça d'heureuses dispositions, et elles ne firent que se développer de plus en plus, grâce aux soins que ses parents prirent de son éducation et à la fidélité avec laquelle il y correspondit.

Arrivé aux années de l'adolescence, on le voyait grandir en sagesse et en vertu devant Dieu et devant les hommes, sous les yeux d'un saint prélat à qui il avait été confié. L'a-

mour de Dieu se développant toujours dans cette âme pure et innocente, on jugea bientôt que le Seigneur voulait se l'attacher irrévocablement. Aussi, quand l'âge lui ouvrit les portes du sanctuaire, Rumold s'y présenta avec bonheur et fut unanimement accueilli comme un jeune lévite sur qui le ciel avait de grands desseins.

Un profond silence nous dérobe la connaissance des faits qui embellissent la première partie de cette vie si admirable. Les auteurs sont unanimes à nous représenter saint Rumold, gouvernant avec sagesse une importante église d'Irlande, peut-être celle de Dublin. C'est de cette ville, dit-on, qu'il se rendit ensuite à Rome, comme la plupart de ses compatriotes, avant d'aller prêcher l'Évangile dans d'autres contrées, comme le Seigneur lui en avait inspiré le désir. « Arrivé dans cette capitale, il adressait chaque jour sa prière au Pêcheur apostolique et le priait de lui ouvrir un jour la porte du ciel. Il parcourait avec admiration cette cité, dans laquelle autrefois les démons semblaient s'être réunis, et qui aujourd'hui avait embrassé le culte du vrai Dieu. »

Lorsqu'il eut quitté la ville de Rome, si justement appelée la Mère et Maîtresse de toutes les Églises, saint Rumold se rendit dans le Brabant, par une inspiration divine, comme semblent l'insinuer plusieurs auteurs, ou peut-être parce que beaucoup de ses compatriotes avaient paru dans ce pays. Cette contrée, où la Foi avait déjà fait d'immenses progrès, depuis un siècle surtout, renfermait cependant encore un grand nombre d'idolâtres. Le saint missionnaire se proposa aussitôt de leur annoncer l'Évangile, et en particulier aux habitants de Malines. On croit même qu'il y avait fixé sa demeure. Les travaux du saint archevêque et les succès qu'il obtint dans ce pays ne sont connus que d'une manière générale. Les auteurs font mention de ses rapports avec un noble seigneur nommé Adon, dont la vertu fut récompensée par la naissance d'un fils, que saint Rumold tint lui-même sur les fonts de Baptême. Il disent aussi que saint Gomer, dont il a été parlé plus haut, fut en relation avec lui, et qu'une sainte amitié s'établit

entre eux jusqu'au jour où saint Rumold fut cruellement assassiné, vers l'an 775.

Le martyre fut en effet la récompense que Dieu réserva à son fidèle serviteur, et elle répondait aux désirs les plus intimes de son cœur. Deux hommes, poussés l'un par un esprit de cupidité, l'autre par la haine qu'il avait vouée à saint Rumold depuis qu'il en avait reçu quelques reproches sur sa conduite scandaleuse, se concertèrent ensemble pour lui donner la mort. Un jour donc ils se jetèrent sur lui par surprise et le précipitèrent dans l'Escaut, après l'avoir auparavant accablé de coups. Le seigneur Adon, à la nouvelle de cet attentat, se mit en devoir de retirer le corps de la rivière et de lui faire rendre les honneurs de la sépulture. De nombreux miracles s'opérèrent depuis au tombeau du saint Martyr et y attirèrent un grand nombre de pèlerins ¹.

Le corps de saint Rumold a été dans la suite levé de terre et transporté à diverses époques en différents lieux. On trouve dans les Bollandistes un rescrit de Jean de Bourgogne, évêque de Cambrai, en date de l'année 1479, par lequel il est ordonné que ces saintes reliques soient visitées et exposées à la vénération publique. Elles furent placées successivement dans plusieurs châsses d'un travail précieux. Les hérétiques les profanèrent horriblement lorsqu'ils s'emparèrent de la ville de Malines, en 1578 ; mais on prit soin de les recueillir. L'archevêque Hauchin les ayant de nouveau reconnues en 1585, on les replaça avec honneur dans leur ancienne demeure. Il existe à Malines, depuis l'an 1304, une Confrérie en l'honneur de saint Rumold ; elle a compté, de tout temps, parmi ses membres, les personnages les plus illustres. Plusieurs Papes l'ont enrichie d'indulgences et d'autres faveurs spirituelles. On fait chaque année, dans cette ville, le quatrième

¹ Saint Rumold est mort le 24 juin ; mais sa fête, à cause de celle de saint Jean-Baptiste qui arrive ce même jour, fut remise au 1^{er} juillet par ordre du Pape Alexandre IV, en 1254.

jour après la fête de Pâques, une procession solennelle, dans laquelle on porte les reliques du saint Patron de la cité.

(DESTOMBES.)

SAINT PIERRE LE PATRICE.

Lorsque l'abominable empereur Nicéphore I^{er} fut vaincu et pris en l'an 811 par Crumnus, roi des Bulgares, qui lui trancha la tête et fit une coupe de son crâne, ses troupes furent dispersées et ses capitaines emmenés prisonniers. Le patrice Pierre, l'un d'eux, trouva moyen de s'échapper, et dans cette détresse immense, il comprit le néant des gloires de ce monde. Il gagna le mont Saint-Olympe, où il connaissait le saint abbé Joannice. Il y prit l'habit monastique des mains de ce vénérable Saint, et pendant trente ans qu'il passa dans ce monastère, il fut le modèle des religieux.

Saint Joannice étant mort à l'âge de cent seize, ans en 845, le patrice Pierre, moine consommé, reprit le chemin de sa patrie, qui était Constantinople. Depuis longtemps on le croyait mort, et cependant il recouvra dans cette ville quelques débris de sa fortune. Avec ces ressources, il fit bâtir une église, à laquelle il attacha une cellule où il se retira, menant la vie austère des moines fervents. Dieu lui accorda le don des miracles, qui le firent vénérer de son vivant et proclamèrent sa sainteté après sa mort, qui eut lieu en 850 ou 851.

SAINTE REINE DE DENAIN.

On célèbre aujourd'hui, principalement dans le Hainaut, la mémoire d'une sainte femme de haute naissance, qui se nommait Reine, et qu'il ne faut pas confondre avec l'illustre vierge dont il sera fait mention au septième jour de septembre. Celle que l'on fête le 1^{er} juillet avait épousé Aldebert, comte d'Os-trevant, que Dieu retira du monde après peu d'années de mariage.

Reine demeura veuve, et, résolue de passer désormais sa vie tout entière au service de Jésus-Christ, elle ne s'occupa

plus que du salut de son âme et de l'éducation de sa fille, sainte Ragenfrède, pour laquelle elle fonda le monastère de Denain, près de Valenciennes.

La mère et la fille menèrent, sous le voile religieux, une vie pleine de mérites; et, après avoir édifié le monde par la pratique de toutes les vertus, Reine alla recevoir, au sein des Anges, les récompenses éternelles. C'était au ix^e siècle.

Sainte Reine est ordinairement représentée avec une couronne sur la tête, sans doute parce qu'elle appartenait à la famille de Pépin. On lui donna aussi la crosse abbatiale, soit parce qu'elle fut la première abbesse du monastère de Denain, soit qu'on la considère comme la principale fondatrice.

Sainte Reine est fêtée le 1^{er} juillet, saint Aldebert le 21 avril; sainte Ragenfrède (qu'on appelle vulgairement sainte Refroie), le 8 octobre.

Dans l'office de sainte Reine, la quatrième leçon offre ce passage relatif à la vie de saint Aldebert et de Reine :

« Unis par les liens de la charité, ils s'étudiaient à plaire à Dieu et à s'entr'aider mutuellement, disposant en toute honnêteté les jours de leur vie, afin qu'au milieu des honneurs du siècle et des séductions des richesses, ils aimassent mieux la sainte pureté des mœurs que la gloire mondaine. Devenus humbles de cœur, ils se firent riches par leurs œuvres et leurs aumônes. Jésus-Christ ne meurt pas dans la nudité à leur porte; il ne souffre ni la faim, ni la soif; car ils portent secours à ceux que pressent la nécessité ou l'injustice. »

SAINT CONRAD,

ARCHEVÊQUE DE TRÈVES, MARTYR.

Conrad était primicier, c'est-à-dire premier dignitaire du clergé de l'église de Cologne, et on vénérât ses vertus, sa piété, en même temps qu'on admirait sa science et sa modestie, lorsque le siège archiepiscopal de Trèves venant à vaquer, saint Annon, alors archevêque de Cologne et régent de l'empire pendant la minorité de l'empereur Henri IV, vou-

lant favoriser la ville de Trèves, lui envoya pour archevêque l'homme le plus distingué de son clergé.

• Mais le peuple de Trèves et le clergé de cette ville s'irritèrent de n'avoir pas été consultés, il s'éleva une émeute où les meneurs jurèrent de ne pas laisser Conrad prendre possession de son siège. On avait tort des deux parts, le régent de l'empire d'innover, et le peuple de s'insurger avant d'avoir vu le prélat qu'on lui envoyait. Un seigneur, nommé Déodoric, et qui avait le titre de comte de Trèves, crut faire sa cour au peuple en empêchant le vénérable Conrad d'entrer dans sa ville. La lie du peuple alla avec lui au-devant de l'archevêque nommé. Déodoric s'arrêta dans un lieu où un précipice bordait la route, il attendit là l'élu du régent, comme on l'appelait, et dès qu'il parut, les soldats du comte de Trèves le saisirent et le jetèrent dans le précipice. Quelques-uns des turbulents n'approuvèrent pas cette cruauté ; ils remontèrent Conrad. Mais il leur fut enlevé, précipité une seconde fois, puis une troisième encore, et les plus féroces de la troupe achevèrent le meurtre en coupant la tête à leur victime. Ce grand crime eut lieu le 1^{er} juillet 1066.

On enterra le Martyr dans l'abbaye de Tholey, de l'Ordre de Saint-Benoît, fondée par le roi Dagobert, auprès de Trèves, et de nombreux miracles ont constaté sa sainteté.

SAINT ARNOLD DE SOLENHOVE,

ARCHEVÊQUE DE MAYENCE, MARTYR.

Arnold de Solenhove, après avoir été chancelier de l'empereur Frédéric I^{er}, était prévôt du chapitre de Mayence, lorsqu'en 1153 il fut élu archevêque de cette ville. Après avoir gouverné sept ans son diocèse, il vit s'élever contre lui une tempête. Les bourgeois de la ville s'insurgèrent pour réclamer certains privilèges qui amoindrirent les droits du prélat. Voyant grandir l'émeute, l'archevêque se réfugia dans le cloître de son église, espérant qu'on respecterait la maison de Dieu. Mais Arnold y fut massacré ; les révoltés traînèrent

ensuite son corps dans les rues, et l'ayant à peu près mis en pièces, ils l'abandonnèrent sur un fumier. L'empereur, qui aimait Arnold, courut à Mayence, résolu de venger ce meurtre horrible. Il fit mettre à mort les trois principaux assassins, anéantit tous les privilèges de la ville et démolit ses remparts.

Saint Arnold est honoré comme martyr, le 1^{er} juillet.

LE MIRACLE DE LA RUE DES BILLETTES.

En l'an 1290, il arriva à Paris un miracle célèbre sur l'Eucharistie. Une pauvre femme avait emprunté trente sols à un Juif, et lui avait donné en gage sa meilleure robe. Les trente sols valaient la moitié d'un marc d'argent. La fête de Pâques approchant, la femme vint trouver le Juif et le pria de lui rendre son habit pour ce seul jour, qui, cette année, était le 2 avril. Le Juif lui dit : « Si tu m'apportes ce pain que tu recevras à l'église, et que vous autres chrétiens appelez votre Dieu, je te rendrai ta robe pour toujours et sans argent. » La femme en convint, et ayant reçu la communion à Saint-Merry, sa paroisse, elle garda la sainte Hostie et la porta au Juif. Il la mit sur un coffre et la perça à coups de canif; mais il fut bien étonné d'en voir sortir du sang. Il y enfonça un clou à coups de marteau, et elle saigna encore. Il la jeta dans le feu, d'où elle sortit entière, voltigeant par la chambre : enfin il la jeta dans une chaudière d'eau bouillante, qui parut teinte de sang, et l'Hostie s'élevant au-dessus, la femme du Juif, qu'il avait appelée, vit à la place Jésus-Christ en croix.

La maison où ceci se passait était dans la rue nommée alors des Jardins, à présent des Billettes, à cause, comme l'on croit, de l'enseigne du Juif. Un de ses enfants était à la porte quand on sonna la grand'messe à Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, qui est tout proche; et voyant passer quantité de gens, il leur demanda où ils allaient. « Nous allons, dirent-ils, à l'église adorer notre Dieu. — Vous perdrez votre peine, dit l'enfant, mon père vient de le tuer. » Les autres méprièrent le discours de l'enfant; mais une femme, plus curieuse,

entra dans la maison du Juif, sous prétexte de prendre du feu. Elle trouva l'Hostie encore en l'air, la reçut dans un petit vase qu'elle portait, et la remit au curé de Saint-Jean-en-Grève, qui est la paroisse de cette rue. Elle lui raconta ce qui s'était passé, et il en rendit compte à Simon de Bussy, évêque de Paris, qui fit prendre le Juif et toute sa famille. Le coupable interrogé confessa tout; et l'évêque l'ayant exhorté à se repentir et à renoncer au judaïsme, il demeura obstiné. C'est pourquoi il fut livré au prévôt de Paris, qui le condamna au feu et le fit exécuter.

La femme et les enfants du Juif se convertirent, et reçurent le Baptême et la Confirmation de la main de l'évêque. L'Hostie miraculeuse fut gardée à Saint-Jean-en-Grève, où on la montrait encore à la fin du xvii^e siècle; et le peuple nomma la maison du Juif la Maison des Miracles. Quatre ans après, Rénier Flaming, bourgeois de Paris, y fit bâtir à ses dépens une chapelle, donnée ensuite aux Frères Hospitaliers de la Charité-Notre-Dame. Ce miracle fut connu dans les pays étrangers, et Jean Villani, auteur du temps, le rapporte dans son *Histoire de Florence*. Les Carmes de l'Observance, à qui la chapelle appartenait, en faisaient la fête le 1^{er} juillet.

(FLEURY.)

LA VÉNÉRABLE CLARISSE,

VIERGE.

Clarisse vit le jour à Malines, dans la Belgique, et fut confiée aux soins d'une nourrice chrétienne. Son père, qui voyageait dans les pays étrangers, y périt par le poison; sa mère, ayant appris cette mort, accepta la main d'un autre époux, et laissa son enfant aux soins de sa nourrice pendant un temps assez long.

Quand elle fut assez grande, on l'envoya aux écoles, pour apprendre à lire, à écrire et à connaître sa religion; mais la petite Clarisse ne trouvait aucun goût à ces choses, trop sérieuses pour elle: son unique plaisir, son seul goût était

dans les jeux et les amusements. Aussi aimait-elle beaucoup les jours de dimanche et de fête, parce qu'en ces jours on n'allait pas à l'école. Ses maîtresses, s'étant aperçues de ces dispositions, en profitèrent pour élever son cœur vers le Ciel : « En Paradis, lui dirent-elles, c'est toujours dimanche, toujours fête ; on n'y va jamais à l'école ; on y joue sans cesse et on s'y amuse, sans jamais être grondé ni châtié. » L'enfant s'écria qu'elle voulait aller en Paradis, imaginant que c'était un séjour dont on allait lui indiquer immédiatement le chemin. Elle rêvait au moyen d'y monter ; comme on lui dit qu'on n'arrivait point à ce lieu par des degrés qui se gravissent avec les pieds, mais par des degrés de l'âme, qui sont la bonne conduite et les bonnes œuvres, elle résolut d'être bien sage, afin d'arriver à ce lieu bienheureux, où l'on n'allait plus à l'école, et où l'on jouait toujours.

Elle s'adonna franchement à la dévotion, autant que le peut faire un enfant ; elle fut exacte à l'école, dans le désir de n'y plus aller ; elle fut obéissante, pour n'avoir plus à obéir. La raison vint et la bonne volonté resta ; l'habitude commencée continua, et Clarisse conçut un puissant désir de servir Dieu avec toute la perfection possible. Aussi, dès l'âge de treize ans, elle se mit à pratiquer une rare austérité de vie, s'adonnant à une piété fervente, renonçant à toute espèce de luxe, et méprisant les amusements et les jeux dont elle avait été si éprise.

La jeune vierge fréquentait l'église des Pères Franciscains ; elle y cherchait quelque coin solitaire et s'y livrait à la prière et à la méditation des choses célestes. Elle s'y sentit un jour inspirée de s'engager au Seigneur par un vœu de chasteté perpétuelle ; d'abord elle résista ; mais cette inspiration persévérante, et se sentant fortement poussée à la suivre, elle crut ne pas agir avec trop de témérité en la suivant : elle voua donc à Dieu sa virginité, sans lutter davantage contre la grâce.

Craignant plus tard, amorcée par les vanités et les entraînements du monde, de se laisser aller à quoi que ce fût qui

pût tant soit peu déplaire à l'Époux qu'elle s'était choisi, et se sentant grandement enflammée du désir de la perfection, elle pria instamment la Reine des vierges de lui inspirer ce qu'elle devrait faire pour éviter les pièges de Satan, et ne point se laisser envelopper dans les filets du monde. La Reine du ciel exauça sa prière, et lui apparaissant, par deux fois, durant son sommeil, elle lui dit de se retirer au Béguinage de Malines, où elle serait à l'abri de tous les dangers.

Clarisse n'hésita pas un seul instant ; elle entra chez les Béguines, et quoique sa mère ait essayé de l'en faire sortir, et qu'elle y ait même réussi, elle ne persévéra pas moins dans son entreprise de se retirer du monde, et parvint enfin à trouver une maison où on la laissa demeurer en paix, et se livrer aux exercices de la vie spirituelle.

Mais si elle avait ainsi réussi à échapper au monde, il lui restait à vaincre le démon et ses propres passions. Il est comme incroyable ce qu'elle eut de tentations affreuses et d'épreuves à subir. Avec la grâce de Dieu, le secours puissant de la prière, et l'aide efficace des Sacrements, surtout de la sainte Communion, elle surmonta tout, demeura victorieuse de tout, et, après une sainte vie, s'endormit dans une sainte mort, le 1^{er} juillet 1460.

(CHAPLA.)

LA VÉNÉRABLE ANNE LEBLANC ET SA FILLE ANASTASIE.

Une pauvre femme de Morlaix, qui se nommait Anne Leblanc, et qui avait quatre-vingts ans, vivant dans la détresse avec sa fille Anastasie, osa donner asile, dans son humble demeure, à un prêtre dont la tête était mise à prix. C'était en 1793. Elle gagnait sa vie à tricoter. Cependant elle trouva moyen de nourrir du pain de la pitié le pauvre prêtre qu'elle cachait. Mais elle fut découverte par ses odieux persécuteurs, devant qui tout sentiment de vertu était sans force. On la traduisit devant le tribunal révolutionnaire de Brest, qui la condamna à la peine de mort, avec sa fille et le prêtre qu'elles avaient caché. Ces trois martyrs témoignèrent pour la foi le 1^{er} juillet 1793.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

NOTRE-DAME DE LIESSE.

Parmi les chevaliers qui se distinguèrent en Palestine, au *xii^e* siècle, on remarquait trois frères de la maison d'Eppe, en Picardie, très-illustres par leur piété et leurs belles actions. Or, dans un petit combat que livrèrent les chrétiens aux habitants de l'ancienne ville d'Ascalon, les trois frères picards furent pris et conduits dans les prisons du soudan d'Égypte.

Ce prince ayant voulu les voir, fut si charmé de leur bonne mine et de leur taille imposante, qu'il leur proposa de se faire musulmans, promettant de leur donner de bons emplois dans ses armées. Les trois frères rejetèrent ces propositions, et furent mis au cachot avec de l'eau et du pain.

Ces traitements et les insultes qu'on y ajouta ne détournèrent pas les trois frères de la bonne voie. Le soudan y perdit son éloquence ; il les fit prêcher par ses docteurs, qui n'y gagnèrent pas davantage ; il les tenta par les plus belles promesses, sans réussir d'aucune façon.

A la fin, il avisa un moyen plus sûr : ce fut d'envoyer aux chevaliers sa fille même, la princesse Ismérie. Elle était jeune, belle, charmante ; elle avait une touchante douceur, des regards expressifs, un esprit agréable, et parlait avec une grâce qui entraînait tous les cœurs.

Elle pénétra dans la prison, séduisante et parée, et dit aux frères qu'ils devaient sa visite à leur renommée ; qu'elle avait été curieuse de les voir, et qu'elle serait désolée que des chevaliers si braves fussent empalés. Elle leur insinua doucement qu'ils pouvaient retrouver la liberté, la vie, les honneurs, en abandonnant une religion malheureuse, pour le culte du grand prophète.

Les charmes du sexe sont bien puissants et bien funestes à la religion. Mais la foi de nos chevaliers était grande : au lieu de se laisser séduire par les discours de la belle Ismérie, ils lui expliquèrent si bien le mystère de l'Incarnation, la

Trinité et les autres mystères de notre religion, qu'ils la convertirent elle-même dans la même séance, et que la princesse conçut le plus vif désir de voir la très-sainte Vierge.

« Écoutez, dit l'un des chevaliers, je ne suis ni sculpteur ni peintre; néanmoins, si vous voulez m'envoyer du bois et des instruments, je vous en ferai une figure qui vous en donnera quelque idée..... » La princesse sortit, envoya ce qu'on lui demandait, et retourna vers son père, qui l'attendait avec impatience. Elle se garda bien de lui dire qu'elle était convertie; elle dissimula, et lui fit espérer au contraire qu'elle convertirait bientôt les trois frères picards.

Cependant les trois chevaliers étaient bien embarrassés de faire leur image ou statue : après y avoir travaillé plusieurs jours, ils prièrent le ciel de les aider, et s'endormirent là-dessus. De beaux songes les enchantèrent pendant leur sommeil; mais quel fut leur ravissement lorsqu'à leur réveil ils virent une image de la très-sainte Vierge, envoyée d'en haut, ravissante de beauté, et presque lumineuse!

Ils attendirent impatiemment la princesse, pour lui faire part de ce miracle. Ismérie ne les fit pas languir longtemps. Le matin de cette favorable nuit, elle arriva à la prison. On se figure aisément son agréable surprise à la vue de la miraculeuse image, que les chevaliers d'Eppe lui présentèrent comme une insigne faveur du ciel. Ses yeux furent éblouis de la beauté de la statue, son esprit pénétré des vives lumières de l'Esprit saint, son cœur si fortement touché de la grâce, qu'elle fut dès lors tout à fait bonne chrétienne. Elle adora et baisa la précieuse image, qu'on appela *Notre-Dame de Liesse*, à cause de la joie qu'elle apportait dans cette prison.

Bref, la princesse, ayant fait ses réflexions, proposa aux chevaliers de les délivrer, à condition qu'ils l'emmèneraient avec eux dans un pays où elle pût faire son salut. Les trois frères picards se jetèrent à genoux, rendant grâces à Dieu, à la très-sainte Vierge et à la princesse.

Au commencement de la nuit, la très-sainte Vierge apparut, au milieu d'une splendeur céleste, à la bonne Ismérie, l'en-

gagée à passer en France, et lui promit qu'après avoir mené une vie chaste et sainte, elle recevrait dans le ciel la couronne de gloire. Ismérie n'hésita plus ; elle fit retirer ses filles, se chargea de ses pierreries, de la céleste image, de tout ce qu'elle avait de précieux, délivra les prisonniers et sortit avec eux de la ville, dont les portes s'ouvrirent miraculeusement devant l'image sainte.

Arrivés au bord du Nil, un jeune homme se présenta pour les passer à l'autre bord dans sa barque ; et quand le fleuve fut traversé, le jeune homme et la barque disparurent.

La princesse et les chevaliers, frappés de ces miracles, marchent par le premier chemin qu'ils trouvent, en s'entretenant des miséricordes de Dieu. Après avoir marché quelque temps, le ciel permit que la princesse (dont la complexion était délicate et qui avait déjà passé deux nuits sans dormir), se trouvât fatiguée et hors d'état de continuer la route. Cela les obligea de s'arrêter, et ils s'endormirent au pied d'un arbre.

Ils eurent un nouvel étonnement à leur réveil ; ce fut de se trouver dans un autre pays et sous un autre climat. Les chevaliers reconnurent, à quelques pas, une fontaine de la Picardie, et un peu plus loin leur château, avec les tours et les ponts-levis. En un mot, la princesse et les trois frères de la maison d'Eppe s'aperçurent qu'un Ange les avait transportés, pendant leur sommeil, d'Égypte en Picardie.

Les chevaliers ravis dirent donc à la princesse qu'elle pouvait être tranquille : « Nos libertés et nos vies sont en sûreté, continuèrent-ils, nous sommes en France, et qui plus est en Picardie, et sur les terres de notre maison, et le château qui est devant nous est à nous. »

La princesse cherchait la miraculeuse image ; mais la miraculeuse image avait aussi voyagé, et s'était arrêtée auprès de la fontaine qu'ils avaient distinguée d'abord. On jugea prudemment que la sainte image voulait rester là, d'autant plus qu'il fut impossible de l'en ôter : c'est pourquoi on y bâtit une chapelle, où la princesse Ismérie fut baptisée sous

le nom de Marie, et où il se fit depuis tant de miracles, que le nombre en est innombrable.

Telle est l'histoire miraculeuse de la céleste image de Notre-Dame de Liesse, qui est arrivée en Picardie, l'an de Notre-Seigneur 1134. La chapelle et le bourg de Liesse s'élèverent la même année ; il s'y fit un pèlerinage perpétuel qui est encore célèbre aujourd'hui, et qui est continuellement encouragé par les miracles de la sainte image.

Avant la Révolution, l'église de Liesse était pleine d'*ex-voto* semblables, d'enfants d'argent, de navires d'argent, de figures d'argent, de bras, de pieds, de têtes d'argent, etc. On y comptait, tant en argent qu'en or, quinze calices, vingt-six images de la Vierge, quatre-vingt-quatre lampes, cinquante-quatre statues d'enfants, trente-cinq cœurs, seize couronnes, etc.

Charles VI, Charles VII, Louis XI, François 1^{er}, Henri II, firent le pèlerinage de Notre-Dame de Liesse. Charles IX y allait souvent faire ses dévotions. Marie de Médicis et Anne d'Autriche en firent aussi le voyage, et donnèrent divers objets précieux.

En 1675, la reine de Pologne, qui avait déjà présenté à l'image de Liesse un enfant d'argent représentant Alexandre Sobieski son fils, avec une chaîne d'or enrichie de diamants, envoya une mamelle d'or, pour remercier Notre-Dame de ce qu'elle se trouvait délivrée d'un grand mal de sein.

En 1793, le sanctuaire fut détruit, mais les fidèles parvinrent à sauver la sainte image, qui fut solennellement couronnée en 1837, au milieu d'un immense concours du clergé et du peuple.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

Octave de saint Jean-Baptiste.

1

KALENDAS JULII.

Octava sancti Joannis Baptistæ.—In monte Hor, depositio sancti Aaron, primi Sacerdotis ordinis Levitici. — In Britannia, sanctorum Martyrum

XIII.

5

Sur le mont Hor, mort de saint Aaron, premier prêtre de l'ordre Lévitique.

En Angleterre, les saints Jules et Aaron, qui, durant la persécution de Dioclétien, souffrirent le martyre après saint Alban. Dans le même lieu et au même temps, plusieurs saints Martyrs qu'on avait appliqués à diverses tortures, et cruellement déchirés, ayant terminé leurs combats, entrèrent dans la joie de la Jérusalem céleste.

A Malines, saint Rombaud, martyr, fils d'un roi d'Irlande, et évêque de Dublin.

A Sinuessa, les saints Caste et Secondin, évêques et martyrs.

A Vienne, saint Martin, évêque, disciple des Apôtres.

A Clermont, en Auvergne, saint Gal, évêque.

Dans le diocèse de Lyon, le décès de saint Domitien, abbé, qui, le premier, mena dans ce pays la vie érémitique, et assembla dans sa retraite un grand nombre de personnes qui se dévouèrent au service de Dieu. Illustre par les grandes vertus qu'il avait pratiquées, et les miracles éclatants qu'il avait faits, il alla dans une heureuse vieillesse se réunir à ses pères.

Dans le diocèse de Reims, saint Thierry, prêtre, disciple de saint Remy.

Julii et Aaron, qui post sanctum Albanum in persecutione Diocletiani passi sunt : quo tempore ibidem quamplurimi diversis cruciatibus torti, et sævissime lacerati, ad supernæ civitatis gaudia consummato agone pervenerunt. — Mechliniæ, passio sancti Rumoldi Martyris, Scotorum Regis filii, et Episcopi Dublinensis. — Sinuessæ, sanctorum Martyrum Casti et Secundini Episcoporum. — Viennæ, sancti Martini Episcopi, Apostolorum discipuli. — Arvernus, sancti Galli Episcopi. — In territorio Lugdunensi, depositio sancti Domitiani Abbatis, qui primus illic eremiticam vitam exercuit, et cum plurimos ibi in Dei servitio congregasset, magnis virtutibus et gloriosis miraculis valde clarus, collectus est ad Patres in senectute bona. — In territorio Rhemensi, sancti Theodorici Presbyteri, discipuli beati Remigii Episcopi. — Engolismæ, sancti Eparchii Abbatis. — Apud Emesam, sancti Simeonis Confessoris, cognomento Sali, qui stultus propter Christum factus est : sed altam ejus sapientiam Deus magnis miraculis declaravit. — Vicentiæ, depositio sancti Theobaldi Eremitæ, ex Campaniæ Comitibus, quem Alexander Tertius ob sanctitatis et miraculorum famam Sanctorum Canonis adjunxit.

A Angoulême, saint Cybard, abbé.

A Émèse, saint Siméon, confesseur, surnommé Salus, qui contrefit l'insensé pour l'amour de Jésus-Christ, mais dont Dieu fit connaître la profonde sagesse par de grands miracles.

A Vienne, saint Thibault, ermite, de la famille des comtes de Champagne, qui, par sa sainteté et ses miracles, mérita d'être mis au nombre des Saints par Alexandre III.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Fleuret, évêque, honoré à Étaing, dans le diocèse de Rhodéz, et dont la fête se célèbre le 5 juillet, jour où nous raconterons sa vie.

Saint More (*Moderatus*), honoré dans les diocèses de Sens et d'Auxerre. Il y a près de Vézelay une paroisse qui porte son nom.

Sainte Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, dont la vie est au 4 septembre.

Saint Clair, premier évêque d'Albi, qui fit de nombreuses conversions, couronnées par le martyre. Il est fêté non-seulement à Albi, mais aussi à Bordeaux, à Auch, à Sarlat, à Périgueux, à Lectoure et à Limoges.

Saint Zèle et ses compagnons, martyrs en Mésopotamie.

Saint Hilaire d'Oisé, mort dans la première moitié du vi^e siècle, honoré dans la ville du Mans, où une église portait son nom et possédait sans doute de lui quelques reliques. Il était simple confesseur.

Saint Léon, anachorète, et saint Basile, abbé, honorés chez les Grecs.

Saint Servan, évêque d'Orkney, en Écosse.

Saint Siméon, laboureur, en Castille.

Saint Zosime, martyr à Antioche, avec une sainte du nom de Thècle, aux débuts du iv^e siècle, sous Dioclétien.

Saint Zoïle, martyr, honoré à Nicomédie, mentionné dans le martyrologe de saint Jérôme.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Yrieix de la Borderie de Férignac, prêtre du diocèse de Limoges, pourrefus de serment, déporté, mort sur le navire le 1^{er} juillet 1794.

Augustin Cleich, prêtre du diocèse de Tréguier, pour refus de serment, guillotiné à Brest, avec deux pauvres qui lui avaient donné asilo, le 1^{er} juillet 1794.

Janvier Savel, prêtre du diocèse de Mende, condamné à mort comme prêtre réfractaire, exécuté à Mende le 1^{er} juillet 1794.

Jean-Baptiste Mosnier, prêtre du diocèse de Clermont, toujours pour refus de serment, condamné à mort, exécuté au Puy, le 1^{er} juillet 1794.

Jean-Antoine Knoepscler, prêtre français du diocèse de Spire, arrêté dans le département de la Moselle, condamné à mort, exécuté à Metz, le 1^{er} juillet 1794.

Jean-Baptiste Duverneuil, religieux prêtre de l'Ordre des Carmes déchaussés à Angoulême, ayant refusé le serment, déporté, mort sur le navire le 1^{er} juillet 1794.

DEUXIÈME JOUR DE JUILLET.

La Visitation de la très-sainte Vierge. — Saint Proesse et saint Martien, martyrs. — Saint Aceste et saint Longin, martyrs. — Saint Ariston et ses compagnons, martyrs. — Saint Boniface et ses compagnons, martyrs. — Sainte Monégonde. — Saint Oudocée, évêque de Landaff. — Saint Géroche, abbé. — Saint Swithin, évêque de Winchester. — Le Bienheureux Hervé, archevêque de Reims. — Saint Otton, évêque de Bamberg, apôtre de la Poméranie. — Le Bienheureux Jean de Vincence, frère prêcheur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA VISITATION DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Aussitôt après l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le sein de la très-sainte Vierge, la grâce de Chef et de Sauveur qui était en lui ne put demeurer longtemps renfermée : il lui fallut la mettre en exercice, afin qu'il imitât en quelque sorte dans ses émanations surnaturelles la fécondité de son Père Éternel, qui n'a jamais été sans produire et sans se communiquer. Le premier sujet qu'il choisit pour exercer son office, fut saint Jean-Baptiste, fils de saint Zacharie et de sainte Élisabeth, et choisi pour être son Précurseur. Ainsi dès que l'Ange Gabriel, qui avait annoncé à la glorieuse Vierge les merveilles qui se devaient accomplir en elle, et qui lui avait aussi révélé que sainte Élisabeth sa cousine était enceinte de six mois, se fut retiré, Notre-Seigneur lui inspira d'aller rendre visite à sa cousine, afin de travailler au plus tôt à l'œuvre de la sanctification de son fils. Marie reçut cette inspiration avec un profond respect, et s'y soumit sans aucun retard. Elle se leva, dit l'Évangéliste saint Luc, et s'en alla en diligence sur les montagnes, dans une ville de Juda, et entrant dans la maison de Zacharie, elle salua Élisabeth.

Admirons en cette action son obéissance, sa charité et sa

gratitude. Son obéissance, puisque sans raisonner sur la longueur et la difficulté du chemin, ni sur l'incommodité de la saison, qui était la fin de l'hiver, elle exécuta aussitôt ce que l'esprit de son Fils lui inspirait ; sa charité, puisqu'elle entreprit ce voyage dans le dessein d'assister sa cousine dans les besoins de sa grossesse, et de lui rendre tous les services que les femmes ont coutume de se rendre mutuellement dans ces occasions ; sa gratitude, puisqu'elle le fit sans doute en partie pour reconnaître les attentions qu'elle-même avait reçues dans son enfance de cette sainte dame, laquelle ayant autorité dans les appartements du Temple, comme femme de l'un des principaux pontifes, avait eu un soin particulier, selon plusieurs Docteurs, que rien ne lui manquât pendant qu'elle y était retirée.

Mais la vertu qui éclate le plus en cette résolution, et que saint Ambroise y remarque aussi plus particulièrement, est l'humilité. Marie vient d'être élevée au-dessus de toutes les créatures du ciel et de la terre par la grâce incomparable de la maternité divine ; elle vient d'être établie Reine des Anges et des hommes et souveraine de tout l'univers : cependant elle ne fait point difficulté d'aller visiter cette femme âgée qui était infiniment au-dessous d'elle, et elle entreprend un long et pénible voyage pour se rendre, pour ainsi dire, sa servante dans le reste de sa grossesse. Quel prodige d'abaissement ! Il ne faut pas néanmoins s'en étonner : l'humilité ne pouvait être séparée de la Maternité divine, et il était convenable qu'elle fût aussi profonde en Marie, que sa dignité de Mère de Dieu était sublime, afin qu'elle ne ressemblât pas moins à son Fils dans l'excès de son abaissement, qu'elle approchait de lui par la grandeur de son élévation. Aussi pouvons-nous dire que le mépris d'elle-même qu'elle a fait paraître en cette occasion est une des grâces les plus signalées qu'elle ait reçues de sa libéralité, et la disposition par laquelle elle lui a été le plus agréable, et lui a gagné le cœur avec plus de force et de pouvoir.

C'est donc en cette disposition qu'elle partit de Nazareth, et

qu'elle s'avança vers la ville où demeuraient Zacharie et Élisabeth. Il ne faut point douter qu'elle n'eût pour cela la permission de son Époux saint Joseph ; car elle connaissait trop bien les devoirs d'une femme envers son mari pour entreprendre un voyage de cette durée sans son agrément. Nous ne pouvons savoir comment elle l'obtint, et comment elle s'ouvrit sur la nouvelle de la grossesse de sa cousine, qui lui avait été révélée par l'Ange Gabriel, sans s'ouvrir sur le mystère de l'Incarnation qui lui avait été annoncé en même temps, et par le même Ange. C'est un secret que le Saint-Esprit n'a pas voulu découvrir dans l'Évangile et que nous ne devons pas vouloir pénétrer par nos propres lumières.

Quelques auteurs ont cru que saint Joseph accompagna son Épouse dans le chemin et que l'ayant conduite chez Zacharie, il revint sur ses pas pour continuer son travail, sans avoir rien su de ce qui s'était passé entre elle et Élisabeth dans le moment de leur salutation mutuelle. Ils disent avec raison qu'il n'y a guère d'apparence qu'une jeune fille de quatorze ans, telle qu'était la très-sainte Vierge, eût voulu aller seule dans la campagne, dans un pays éloigné de Nazareth de dix-huit ou vingt lieues. Mais cet accompagnement de Joseph est incertain ; et n'en trouvant point de fondement ni dans l'Écriture ni dans la Tradition, nous n'en pouvons rien assurer : car la très-sainte Vierge put se faire accompagner dans son voyage par quelqu'une de ses parentes. Je ne le crois pas néanmoins improbable, et la raison que l'on apporte ordinairement pour le combattre, que Joseph étant avec Marie, n'eût pu ignorer ce qu'Élisabeth lui dit et ce qui se passa à son arrivée dans la sanctification de saint Jean-Baptiste, n'est pas suffisante, puisqu'il s'est bien pu faire que durant que ces saintes femmes se saluaient, il fût allé rendre ses devoirs à saint Zacharie.

L'Évangile ne nomme point la ville où demeurerait ce saint pontife, mais on tient communément que c'était Hébron, parce qu'entre les villes sacerdotales, il n'y avait que celle-là qui fût sur les montagnes de Juda. Cette ville était très-an-

cienne et des plus considérables de la Palestine ; elle avait été autrefois la capitale des Géants, si célèbre dans l'Écriture sous le nom d'Énakim, et depuis elle était devenue très-illustre par la sépulture d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, par la translation des ossements de Joseph, et par le premier siège du règne de David. Il y avait près de ses portes un térébinthe que l'on disait être aussi ancien que le monde, et qui durait encore du temps d'Hégésippe et de saint Jérôme, c'est-à-dire après plus de quatre mille quatre cents ans de la création de l'univers.

La très-sainte Vierge y étant arrivée, accompagnée invisiblement d'un grand nombre d'Ange, qui n'admiraient pas moins son humilité et son courage qu'ils honoraient sa Maternité divine, elle salua sa cousine Élisabeth. Saint Luc ne rapporte point ce qu'elle lui dit, et quel salut elle lui donna. Il y a grande apparence que le Saint-Esprit en a ainsi disposé pour favoriser l'humilité de la très-sainte Vierge, dont toute l'inclination était de parler fort peu d'elle-même, et qu'on n'en parlât que fort peu. On pourrait même penser que, comme ce fut elle qui apprit à saint Luc toute la suite de cette sainte histoire, elle lui cacha exprès cette circonstance, ne lui disant que ce qu'il était absolument nécessaire de découvrir aux fidèles pour leur édification, afin de confondre la vanité et la présomption des enfants d'Adam, qui ne peuvent s'empêcher de parler de leurs propres actions, bien qu'elles soient remplies de défauts et d'imperfections, et qu'elles portent depuis le commencement jusqu'à la fin les marques évidentes de leur dépravation et de leur faiblesse. Ne cherchons donc point curieusement de quelles paroles cette excellente Vierge aborda sa cousine, et qu'il nous suffise d'en admirer les effets, qui sont tout à fait surprenants, et montrent clairement que la sagesse éternelle qui résidait en son sein, a parlé aussi par sa bouche, et donnait force et bénédiction à tout ce qu'elle disait.

Elle prononça deux ou trois mots, comme on a accoutumé de faire en saluant un ami, et aussitôt l'enfant qu'Élisabeth

portait dans son sein tressaillit de joie ; et cette sainte dame fut remplie elle-même du Saint-Esprit et s'écria d'une voix forte : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le Fruit de vos entrailles est béni. Et d'où m'arrive ce bonheur que la Mère de mon Seigneur me vienne visiter ? car voilà qu'aussitôt que votre salut a frappé mes oreilles, l'enfant que je porte a tressailli de joie dans mon sein. Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur seront infailliblement accomplies. »

A ce moment, le petit saint Jean-Baptiste reçut la grâce et la raison, et son esprit fut élevé à la connaissance et à l'adoration du Seigneur tout-puissant qui était devant lui. Et ce fut par l'abondance de cette grâce et par la force de cette lumière qu'il eut un mouvement extraordinaire dans le sein de sa mère, comme s'il eût voulu saluer Jésus-Christ et la très-sainte-Vierge, selon ce beau mot de saint Augustin : *De utero in uterum salutabat* : d'un sein il le saluait dans un autre sein ; et sans doute aussi afin de témoigner la grandeur de son allégresse pour leur aimable présence. Non-seulement il fut rempli de grâce et de lumière, mais il en remplit aussi sa mère, suivant cette autre parole de saint Ambroise : *Spiritu Sancto repletus, replevit et matrem* : ayant reçu la plénitude du Saint-Esprit, il la communiqua à celle qui le portait dans ses flancs ; de sorte qu'Élisabeth, par une illustration toute divine qui lui fut donnée en considération de son fils, connut à cet instant les deux plus grands ouvrages qui soient jamais sortis de la main de Dieu, je veux dire l'Incarnation du Verbe divin dans le sein d'une Vierge et l'élévation d'une Vierge à l'auguste qualité de Mère de Dieu ; et elle fut aussi la première qui rendit un hommage extérieur et public à ces deux mystères, en disant : Vous êtes bénie entre les femmes, et le Fruit de vos entrailles est béni.

Je prie de remarquer ici, avec saint Ambroise, qu'Élisabeth entendit la première la parole de Marie, mais que Jean sentit le premier la grâce merveilleuse qui en sortait ; que la grâce qui fut donnée à Élisabeth fut un rejaillissement de celle dont

Jean avait été rempli ; que Marie fut l'organe de l'une et de l'autre, et que Jésus parlant par sa bouche en fut le premier principe, ou plutôt que Marie portant Jésus, et Jésus porté et appliqué par Marie, en furent comme un seul principe, parce que Marie avait alors cet honneur incomparable d'être comme une même substance avec Jésus.

C'est donc ici un mystère de manifestation et de sanctification : mais d'une manifestation et d'une sanctification si extraordinaires, qu'elles n'ont jamais eu et n'auront jamais de semblable. Des enfants qui ne sont pas encore nés, éclairent leurs mères et s'entre-parlent par leurs mères. Jésus encore résidant dans les entrailles de Marie, se fait sentir à Jean renfermé aussi dans le sein d'Élisabeth ; il le purifie du péché originel, il lui confère la grâce, il le justifie et le sanctifie, il le remplit du Saint-Esprit ; il l'élève à une haute contemplation de la Divinité et du mystère de notre Rédemption ; il lui fait connaître l'éminence de l'état où il l'appelait ; il répand dans son âme les dispositions nécessaires pour en remplir tous les devoirs : enfin, tout Enfant qu'il est lui-même, il fait de cet enfant un Prophète, un Apôtre, un grand Prédicateur, et un prodige de sagesse et de sainteté. Et comment opère-t-il ces merveilles ? Il les opère par un mot qu'il met dans la bouche de Marie, mot si puissant et si efficace, que passant par les oreilles d'Élisabeth, il entre jusque dans l'esprit et dans le cœur de son fruit, et que d'un vase de colère qu'il était, il en fait un vase de grâces et de toutes sortes de bénédictions.

D'un autre côté, saint Jean répond à Jésus et à Marie, il leur parle par ses bonds, dit saint Jean Chrysostome : *Non-dum nascitur, et saltibus loquitur*. Il leur témoigne sa joie et sa reconnaissance, il leur exprime le désir qu'il a de sortir de sa prison pour commencer son office de Prédicateur, de Prophète et de Précurseur. *Quid hic sedeo vinctus*, lui fait dire cette bouche d'or, *exibo, præcurram et prædicabo omnibus, ecce Agnus Dei*. « Pourquoi demeurerai-je ici lié ? J'en sortirai, j'irai au-devant de mon Seigneur, et je prêcherai à tout

le monde que l'Agneau de Dieu est venu. » Mais comme il était encore muet, il se sert de sa mère pour manifester ses sentiments. Il influe dans son esprit une lumière prophétique qui lui fait connaître les grandes merveilles qui étaient devant ses yeux. *Spiritus sui et gratiæ superabundantiam in eam refundit*, dit l'abbé Gueric : « il répand sur elle la surabondance de son esprit et de sa grâce. » Il fait naître dans son cœur, avec une joie inestimable, une singulière révérence pour la très-sainte Vierge, enceinte de son souverain Seigneur. Enfin il lui met dans la bouche les paroles les plus obligeantes et les plus aimables que cette Vierge pût attendre de sa piété. Paroles d'une profonde humilité, lorsqu'elle dit : « Et d'où me vient cet honneur que la Mère de mon Seigneur me daigne visiter ? » Paroles de louange et de bénédiction, lorsqu'elle dit : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le Fruit de vos entrailles est béni. » Paroles de remerciement et de congratulation, lorsqu'elle dit : « Dès que votre voix a frappé mes oreilles, l'enfant que je porte a tressailli de joie dans mes entrailles. » Paroles d'applaudissement et d'admiration, lorsqu'elle dit : « Vous êtes en vérité bienheureuse d'avoir cru. » Enfin, paroles de foi et de prophétie, lorsqu'elle dit : « Les choses qui vous ont été annoncées de la part du Seigneur s'accompliront infailliblement dans la suite de tous les siècles. »

Il y a pour nous dans toutes ces choses un sujet d'admirer et d'imiter. Nous devons admirer les merveilles que fait le Tout-Puissant pour manifester son Fils, et pour relever la bassesse de son état d'enfant : mais nous devons imiter les vertus qui éclatent dans ces deux Enfants et dans ces deux Mères, qui sont, en trois mots, l'humilité, la charité, la reconnaissance, la dévotion, la ferveur, et beaucoup d'autres que les âmes saintes y pourront remarquer par une pieuse méditation. Il est temps d'écouter la très-sainte Vierge, et de voir ce qu'elle répondit aux louanges qu'Élisabeth lui donnait.

« Mon âme, dit-elle, glorifie le Seigneur. » Élisabeth loue Marie, mais Marie s'élève au-dessus de ces louanges, et s'ap-

plique uniquement à bénir Jésus-Christ qu'elle portait dans son sein. Elle ne ressemble pas aux enfants d'Adam qu'on ne peut louer de leurs actions et des dons même qu'ils ont reçus de Dieu, qu'ils ne s'occupent honteusement de ce qu'on leur dit, et qu'ils n'y prennent plaisir par un amour criminel et insupportable de leur propre excellence. Comme elle est toute retirée en Dieu et toute remplie de la considération, ou pour mieux dire du sentiment et du goût de sa grandeur, de sa puissance et de sa bonté, devant lesquelles toute créature n'est rien, elle ne peut recevoir de louange que pour lui, elle lui renvoie toute sorte d'honneur, et son âme qui est véritablement sienne, parce qu'elle ne se la laissait pas dérober par les choses fragiles et périssables, n'a d'action que pour le bénir et l'exalter. Elle le glorifie par ses paroles, elle le magnifie par les profonds anéantissements de son cœur, elle le magnifie en reconnaissant devant le ciel et la terre que lui seul est grand, lui seul est glorieux, lui seul est digne de respect, lui seul mérite les adorations des Anges et des hommes ; elle le magnifie, dit saint Augustin, sur le *Magnificat*, par un amour plein de révérence, et une révérence toute remplie d'amour, de tendresse et d'affection.

« Et mon esprit, ajoute-t-elle, s'est réjoui en Dieu mon Sauveur. » L'âme et l'esprit dans l'homme sont une même substance, mais considérée sous des aspects différents. L'âme est cette substance, en tant qu'elle est tournée vers le corps, et qu'elle lui donne la vie, le mouvement et le sentiment ; l'esprit est cette substance, en tant qu'elle est tournée vers la fin pour laquelle Dieu l'a créé, et qu'elle s'y élève par les facultés et les opérations spirituelles. Dans l'état d'innocence, l'homme se portait à Dieu par l'une et par l'autre, c'est-à-dire, non-seulement selon la partie raisonnable et intellectuelle, mais aussi selon la partie que nous appelons animale : car la grâce de cet état florissant, que l'on nomme justice originelle, était si douce et si puissante, qu'elle tenait la chair et tous les sens agréablement assujettis à l'esprit : ce qui faisait qu'ils tendaient à Dieu sous sa conduite sans aucune con-

tradition, et qu'ils participaient même en quelque manière à la dignité de la partie raisonnable. Mais cette heureuse condition a été entièrement ruinée par le péché du premier homme, et au lieu que la chair était alors un peu spirituelle, l'esprit depuis cette chute est devenu charnel et grossier, n'ayant plus que des pensées et des sentiments qui l'appliquent aux choses de la terre. Et bien que notre nature ait été réparée par la grâce du Médiateur, cette parfaite obéissance de la chair à l'esprit n'a pas néanmoins été réparée, et les plus justes ont sujet de se plaindre, avec saint Paul, qu'ils ressentent en leurs membres une loi maudite et criminelle, qui s'oppose à la loi de leur raison.

Mais il n'en est pas de même de la très-sainte Vierge : comme elle n'avait point eu de part au péché de notre père, et qu'elle était incomparablement plus pure et plus privilégiée non-seulement qu'Adam innocent, mais aussi que les Esprits célestes, son âme et son esprit n'étaient point opposés entr'eux, ils n'avaient ni l'un ni l'autre qu'un même objet et une même fin, ils se portaient l'un et l'autre à Dieu, et elle pouvait dire continuellement ce que le Roi Prophète a dit une fois : Mon cœur et ma chair se sont réjouis dans le Dieu vivant. C'est ce qu'elle exprime admirablement dans les paroles de son cantique, lorsqu'elle dit que son âme magnifie le Seigneur, et que son esprit se glorifie en Dieu son Sauveur. Car, par ce peu de mots, elle fait voir que son âme a les mêmes fonctions que son esprit, qui sont de glorifier Dieu, et que son esprit s'étend aussi aux fonctions de son âme, qui sont de se réjouir d'avoir un Fils d'un mérite si grand et si au-dessus du mérite de tous les hommes. Elle magnifie donc Dieu, et elle se réjouit en lui par son esprit et par son âme ; et sa joie est d'autant plus grande, que les sujets qu'elle a de se réjouir, tant selon la nature que selon la grâce, sont éminents et surpassent tout ce qui peut donner de la joie à une créature. Au reste, c'est avec beaucoup de justice qu'elle appelle Dieu son propre Sauveur, puisqu'au lieu qu'il n'a été Sauveur des autres hommes que du salut de délivrance et de rédemption, il a été le sien

du salut d'une préservation parfaite, en l'empêchant par les mérites de son sang, auquel Dieu a eu égard dès le commencement du monde, d'avoir aucune part au péché d'Adam.

Elle dit ensuite : « Parce que Dieu a regardé l'humilité de sa Servante. » Quelques auteurs traduisent de la bassesse de sa Servante, fondés sur ce que la très-sainte Vierge était trop humble pour s'attribuer à elle-même la vertu d'humilité et pour dire que cette vertu l'avait rendue digne d'être Mère de Dieu. Mais ils ne considèrent pas que Marie parlait comme d'elle-même et comme organe du Saint-Esprit, qui lui faisait dire des vérités auxquelles elle ne s'attendait pas et que son admirable modestie lui cachait. Parlant comme d'elle-même, elle ne parlait que de sa bassesse et de son néant ; et le sens de ses paroles est qu'elle se réjouit en Dieu son Sauveur, parce qu'il a jeté un regard de faveur et de miséricorde sur son indignité, et que sans nul mérite de sa part, il l'a élevée à une gloire inestimable ; mais comme organe du Saint-Esprit, elle parle de son humilité prodigieuse, parce que le Saint-Esprit nous a voulu apprendre par sa bouche, sans qu'elle le prétendît, que c'est cette humilité qui l'a faite agréable au Très-Haut, qui a attiré sur elle les regards de la très-sainte Trinité, qui a consommé les dispositions qui lui étaient nécessaires pour être Mère de Dieu et qu'il l'a rendue digne de porter dans son sein Celui qui est le plus grand et en même temps le plus humble de tous les enfants des hommes. Ainsi pour rendre toute la force de ces mots : *Respicit humilitatem ancillæ suæ*, il ne faut pas traduire la bassesse de sa Servante, mais l'humilité de sa Servante ; parce que ce mot d'humilité signifie l'une et l'autre, c'est-à-dire la bassesse et la vertu d'humilité ¹.

¹ On pourra dire que le mot grec *Tapeinasis* dont se sert le saint Évangéliste, ne signifie que petitesse et abjection : mais cela n'est pas véritable, puisque, selon l'observation de saint Jérôme dans sa lettre à Algasia, il y a d'autres passages dans l'Écriture, comme en saint Matthieu chap. xi, en l'épître de saint Jacques chap. iv, et en la première de saint Pierre chap. v, où il signifie aussi la vertu d'humilité. Car en effet la bassesse reconnue et ressentie est une véritable humilité. Sur quoi on peut voir le savant Benzoni dans l'explication de ce verset.

Car c'est de là que toutes les générations m'appelleront Bienheureuse. C'est là la continuation du même verset, où cette Reine renfermée dans un coin de la Judée et dans la petite maison de Zacharie, fait une prédiction dont nous voyons tous les jours la vérité. Elle dit que parce que Dieu a regardé la bassesse et l'humilité de sa servante, et qu'il l'a regardée d'un œil si favorable, qu'il a bien voulu l'élever jusqu'à l'éminente dignité de Mère de Dieu, toutes les nations et tous les siècles la proclameront Bienheureuse. C'est ce qui s'accomplit dans tous les lieux où l'Église est répandue ; c'est ce qui s'accomplit depuis la naissance du christianisme, et qui s'accomplira jusqu'à la consommation du monde : car où est-ce qu'on ne chante pas avec allégresse : Bienheureuses les entrailles de la vierge Marie, qui ont porté le Fils du Père éternel, et bienheureuses ses mamelles qui ont allaité Jésus-Christ Notre-Seigneur ?

Mais bien que les paroles de Notre-Dame ne soient qu'au temps à venir, je crois néanmoins qu'elles se peuvent et se doivent même étendre à tous les temps. Car si l'Église chrétienne, et tout ce qu'il y a eu de fidèles dans le Nouveau-Testament, l'ont appelée Bienheureuse, ce qui se fera encore jusqu'au jour du jugement et dans l'éternité, il est constant que les Patriarches et les Prophètes de l'Ancien-Testament, qui la voyaient en esprit, ont aussi applaudi à son bonheur. Et c'est ce qui lui a mérité l'union de la fécondité avec la virginité, car si elle eût été Vierge et qu'elle n'eût pas été Mère, la Synagogue, qui préférait les mères aux vierges et aux stériles, ne l'eût pas appelée singulièrement Bienheureuse. Et si au contraire elle eût été féconde et mère, et qu'elle n'eût pas été vierge, l'Église, qui estime beaucoup plus la virginité que la fécondité, n'eût pas préféré son bonheur à celui des vierges. Mais unissant en elle les qualités de Mère et de Vierge, et les unissant si étroitement que sa virginité honore sa fécondité, et que sa fécondité relève infiniment sa virginité, elle est l'objet de la vénération et des bénédictions de tous les âges, et il n'y en a point qui ne la publie Bienheureuse

et la plus heureuse de toutes les vierges, de toutes les mères et de toutes les femmes.

Elle s'explique ensuite davantage et ajoute : « Parce que le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses. » Expression merveilleuse, et où l'humilité de cette Reine des Anges éclate encore admirablement, car elle ne dit pas que le Tout-Puissant a fait de grandes choses par elle, mais elle se contente de dire qu'il a fait de grandes choses pour elle, *Fecit mihi*. Cependant il est constant que c'est en elle et par elle que ces grandes choses ont été faites ; c'est par elle que le Verbe Éternel a pris une chair humaine, qu'il a été conçu, et qu'il a été fait le Christ et le Sauveur des hommes. Ainsi Marie ne peut ouvrir la bouche qu'elle ne donne des marques de sa modestie et de son humilité parfaite ; elle ne parle que pour louer Dieu, et bien qu'il semble impossible qu'elle loue Dieu sans rapporter les choses qui la rendent infiniment recommandable, elle le fait néanmoins d'une manière si industrieuse, qu'elle renvoie toute la gloire à Dieu, et qu'elle ne s'attribue que le bonheur d'avoir reçu les effets de sa libéralité et de sa miséricorde.

Au reste, les termes dont elle se sert, « le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses, » ont une signification infinie, et nous montrent que ce que Dieu a fait pour Marie, en Marie et par Marie est si grand, si auguste et si ineffable, qu'il n'y a point de paroles qui le puissent représenter. « Il m'a fait, dit-elle, de grandes choses. » Il m'a donné pour Fils dans le temps Celui qui est son Fils dans l'éternité. Il m'a fait concevoir dans mes entrailles Celui qu'il conçoit dans le sein de son entendement divin. Il m'a fait Vierge et Mère tout ensemble, et m'a fait porter cette Lumière éternelle sans nulle atteinte à ma pureté virginale.

Le Saint-Esprit, dont elle est l'organe, lui fait encore exprimer par ces mots ce que son humilité profonde lui défend de nous rapporter. Car il nous apprend que Dieu a réuni en elle tout ce que le ciel et la terre, la grâce et la nature, les Anges et les hommes ont de rare et d'excellent. Il nous ap-

prend qu'il lui a donné la foi des Patriarches, le zèle des Prophètes et les vertus de tous les Justes qui seront dans le Nouveau-Testament, qu'elle surpasse les Trônes en beauté, les Chérubins en lumière, et les Séraphins en ardeur ; que son innocence est parfaite, sa fidélité inviolable, et sa charité consommée ; que comme elle renferme le Saint des Saints dans son chaste sein, elle est aussi revêtue de sa vie, de son esprit, de ses sentiments et de ses inclinations ; qu'elle participe éminemment à sa sainteté divine et humaine, et qu'elle est comme un autre lui-même ; qu'il n'y a point de réserve pour elle, et que tous les trésors de la grâce et de la gloire lui sont ouverts.

Le Saint-Esprit nous découvre encore par ces termes, que comme les mères ont part à toutes les prérogatives de leurs enfants, Marie, enceinte du Verbe incarné, est élevée à trois sociétés avec lui : une société de grandeur, qui la doit faire reconnaître pour la Reine des cieux, la Dame et la Maîtresse des Anges, et la Souveraine de l'univers ; une société d'office, qui la fera appeler par les Pères et les Docteurs la réparatrice du monde, la rédemptrice du genre humain et la réconciliatrice des pécheurs, en tant que c'est elle qui a fourni le corps et le sang par lesquels nous avons été rachetés ; une société d'influence qui la fait coopérer jusqu'à la fin du monde à toutes les œuvres de grâce que Dieu opérera dans l'économie du salut. Elle n'avait garde de nous vouloir rapporter ces grandes choses d'elle-même ; mais l'Esprit de Dieu entre les mains duquel est la langue et la voix des Prophètes et des Prophétesses, les a toutes renfermées sous les deux mots qu'elle nous a dits, de sorte que par une conduite admirable de la divine Providence où elle voulait louer Dieu sans se louer, elle nous a donné occasion de reconnaître ce qui est de plus grand et de plus louable en elle.

Elle achève ce verset, en disant : « Et son nom est saint. » Elle parle du nom de Dieu comme Dieu, qu'il n'était permis à personne de prononcer, et du nom de Dieu fait homme que l'Ange Gabriel lui avait déjà apporté du ciel, et qui était le

nom de Jésus ; et elle appelle l'un et l'autre Saint, parce qu'ils signifient la source de toute sainteté. Mais elle n'en parle que comme d'un seul nom, parce que celui de Dieu est renfermé dans celui de Sauveur et de Jésus. Au reste, je ne doute point qu'elle ne représente ici la sainteté de son Seigneur par un nouveau secret d'humilité, afin de détourner les yeux d'Élisabeth de ses perfections par la considération de la sainteté divine, devant laquelle toutes les perfections des créatures ne sont qu'une faible lueur qui s'éclipse et disparaît entièrement. Dans le reste de son cantique, elle s'étend d'une manière admirable, et pleine de religion et de révérence, sur les perfections de Dieu, principalement sur sa justice contre les riches, les superbes et les grands du monde qui abusent de leur puissance, et de sa miséricorde envers les pauvres et les humbles qui marchent dans la crainte de l'offenser. Elle représente aussi qu'il n'y a plus lieu de se plaindre que les promesses de Dieu ne s'accomplissent point, puisqu'enfin cette bonté souveraine s'était souvenue de sa miséricorde, et qu'il avait regardé d'un œil favorable Israël son serviteur, en l'associant à sa divinité, comme il l'avait promis aux saints Patriarches, et surtout à Abraham, le chef de la nation Judaïque.

Voilà un faible résumé des grands mystères renfermés dans le cantique que Marie prononça en présence de sainte Élisabeth, sa cousine. Disons encore que son humilité s'oppose directement aux louanges que cette sainte Dame lui avait données avec tant de justice. Élisabeth l'avait glorifiée, et son âme ne glorifie que le Seigneur. Élisabeth s'était réjouie de sa visite et de son salut, et son esprit ne trouve de joie qu'en Dieu, son sauveur. Élisabeth l'avait congratulée de sa nouvelle dignité de Mère de Dieu, et elle ne prend point d'autre qualité que celle de sa très-humble servante. Élisabeth avait attribué à sa foi les miracles qui s'étaient accomplis, et qui se devaient encore accomplir en elle, et elle se contente de dire que le Seigneur a bien daigné jeter les yeux sur sa petitesse, et qu'il l'a traitée avec beaucoup de libéralité. Enfin, continuant avec la même humilité, elle attribue à son bonheur

et non à ses mérites, les grandes choses que la puissance et la sagesse de Dieu avaient opérées en elle, et passe promptement aux louanges générales de ce Seigneur qui est toute sa joie et l'objet de tout son amour. C'est ainsi que nous devons détourner adroitement les louanges qu'on nous donne, et au lieu d'y prendre plaisir, les renvoyer promptement à celui à qui tout l'honneur en est légitimement dû.

Au reste, si les deux mots que Marie proféra à la première rencontre de sa sainte cousine, furent si efficaces, qu'ils portèrent la sanctification et la lumière prophétique dans l'âme de saint Jean, pour de là rejaillir sur l'esprit et sur le cœur de sa mère, quels furent les effets de ce beau cantique, composé de dix versets et prononcé par cette Vierge très-sainte dans les ardeurs d'un amour incomparable? Car il ne faut point douter que le Saint-Esprit qui en était le premier auteur, et qui le mettait dans sa bouche, ne le fit aussi entendre au saint Précurseur, et ne lui en expliquât le sens et tous les mystères. Oh ! quelle connaissance ne lui donna-t-il pas sur le grand mystère de la Rédemption des hommes ? quels actes de foi, d'adoration, de remerciement et d'amour ne lui fit-il pas faire dans la considération des bontés du Tout-Puissant ? quelle tendresse ne lui imprima-t-il pas pour cette auguste Mère qui était le sujet et l'organe de tant de miracles ? enfin, quels nouveaux desirs ne lui inspira-t-il pas de s'employer au plus tôt à publier les grandeurs de son Fils, et à le glorifier partout, en disant aux Juifs qu'il n'était pas même digne de délier le cordon de ses souliers ?

L'Évangile ne nous dit point ce qu'Élisabeth répondit à ce cantique, ni quelle fut la conclusion de l'entretien de ces illustres Mères. Il se contente d'ajouter que Marie demeura environ trois mois en la maison de Zacharie, et qu'elle retourna ensuite à Nazareth. C'est à nous à penser quelles bénédictions une si longue demeure attira sur cette maison. Nous lisons dans le second livre des Rois, que l'Arche d'alliance ayant été mise par David dans la maison d'Obédédôm, où elle demeura trois mois, toutes sortes de bénédictions tombèrent sur lui et sur

tous ses biens, ce qui fit résoudre David à la transporter dans Jérusalem. Or Marie était incomparablement plus que l'Arche d'alliance, et elle portait dans son sein, non pas les tables de la Loi, ni la verge de Moïse, ni un peu de la manne qui avait servi d'aliment aux Enfants d'Israël dans le désert, comme cette arche ; mais elle portait le Seigneur de toutes choses, dont ces tables, cette verge et cette manne n'étaient que des figures très-imparfaites. Quelles furent donc les grâces spirituelles et temporelles que sa demeure de trois mois procura à toute la maison de Zacharie, et quels progrès ne firent pas en ce temps dans la vertu et la sainteté les trois augustes personnes qui la composaient, je veux dire Zacharie, Élisabeth et saint Jean !

Il y a des auteurs qui pensent que la très-sainte Vierge assista aux couches de sa cousine, et qu'elle ne revint chez elle qu'après l'accomplissement des merveilles qui arrivèrent à la naissance et à la circoncision du saint Précurseur. Toutefois saint Luc rapporte son retour avant que d'écrire l'histoire de cette naissance. « Marie, dit-il, demeura environ trois mois avec Élisabeth et retourna ensuite en sa maison, et le temps des couches d'Élisabeth arriva, et elle accoucha d'un fils. » Nicéphore Calixte dit que c'était la coutume des Vierges de se retirer lorsque les femmes étaient prêtes d'accoucher. Siméon Métaphraste, dans son Sermon de saint Jean, ajoute que ce fut pour éviter le grand monde qui se devait trouver au temps de la nativité de cet enfant. Et l'abbé Rupert dit encore que ce fut de peur que sa grossesse ne parût aux autres avant que de paraître à saint Joseph : *Ne prius ab illis deprehenderetur in utero habens quam ab ipso Beato Joseph.*

Mais l'Église en fixant la fête de la Visitation au 2 juillet, c'est-à-dire après la Nativité et la Circoncision de saint Jean-Baptiste, nous fait clairement entendre que la très-sainte Vierge était encore dans la maison de sa cousine.

Il semble, d'ailleurs, que la bonté de Marie ne lui permettait pas de s'éloigner dans le temps que sainte Élisabeth allait

avoir le plus besoin d'elle, et que sa vie même pouvait courir un grand danger à cause de sa vieillesse.

Le mystère de la Visitation de Notre-Dame est si relevé et si plein de merveilles, qu'il méritait bien d'être honoré dans l'Église par une fête particulière. Celui qui pensa le premier à l'établir fut saint Bonaventure, général de l'Ordre des Frères-Mineurs ; il en fit le décret pour tout son Ordre dans le chapitre général tenu à Pise en l'année 1263. Depuis, le Pape Urbain VI étendit cette fête à toute l'Église ; sa Bulle est de l'année 1329, mais elle ne fut publiée que l'année suivante par Boniface IX, son successeur. Outre cette fête qui se célèbre avec solennité dans l'Église, Dieu a voulu encore honorer le mystère de la Visitation par un Ordre de religieuses qui en porte le nom. C'est saint François de Sales qui en est l'instituteur, avec sainte Jeanne-Françoise Fremiot de Chantal, première religieuse et première mère de cette illustre congrégation. Le grand nombre et la splendeur des maisons qui la composent, surtout la bonne odeur de Jésus-Christ et sa sainteté qui y règnent partout, font assez voir que ce n'est pas un ouvrage des hommes, mais de Dieu, et qu'il a part aux grâces dont la Visitation de Notre-Dame a été la source.

Pour le cantique *Magnificat*, que l'on appelle le cantique de la très-sainte Vierge, on sait assez qu'on le chante tous les jours à Vêpres, ce qui est d'une très-grande antiquité, puisque le vénérable Bède, qui vivait au VIII^e siècle, en fait mention dans une Homélie des quatre-temps de l'Avent. Le savant Benzonius, qui en a donné un riche commentaire, croit qu'en sa langue originelle, qui était la syriaque, il était écrit en vers comme les cantiques de Marie sœur de Moïse, de Jaël femme d'Aber, de Débora la Prophétesse, d'Anne mère de Samuël, de Judith et d'Esther, afin que la Mère de Dieu ne cédât en rien à ces illustres femmes de l'Ancien Testament. Il ajoute que sa prononciation seule est extrêmement redoutable au démon, et qu'on l'a vu souvent à Lorette s'agiter extraordinaire à ces mots : Il a regardé l'humilité de sa servante, et à ces autres : Il a renversé les puissants de leurs sièges, et

il a relevé les humbles. Enfin, il rapporte plusieurs miracles qui ont été faits par la force invincible des paroles qui le composent. (GIRY.)

SAINT PROCESSE ET SAINT MARTINIEN,

MARTYRS.

Saint Proceſſe et ſaint Martinien étoient deux ſoldats prépoſés à la garde de la priſon Mamertine où Paulin, maître des offices, tenait enfermés les Apôtres ſaint Pierre et ſaint Paul, par l'ordre de Néron. Voyant avec admiration les prodiges que les Apôtres opéraient en faveur de ceux qui venaient les implorer juſque dans les fers, Proceſſe et Martinien demandèrent le Baptême. Saint Pierre fit ſortir de la roche du Capitole une fontaine qui exiſte encore, et les baptiſa avec les autres priſonniers, qui ſe convertirent auſſi. Paulin l'ayant ſu, fit arrêter les deux nouveaux chrétiens, et comme ils reſuſaient d'adorer les idoles, il les fit ſuspendre au chevalet, diſent leurs Actes, ordonnant qu'on tirât leurs membres avec violence, et qu'avec des bâtons on les frappât à coups redoublés. Mais les Martyrs, avec un viſage radieux où ſe peignait la joie qui enivrait leur âme, chantaient : « Nous vous rendons grâces, Seigneur Jéſus-Chriſt. » Le maître des offices, Paulin, enflammé de fureur, fit appliquer ſur leurs flancs des torches ardentes. Les Martyrs continuèrent leurs ſaints cantiques : « Béni ſoit le nom de Notre-Seigneur Jéſus-Chriſt, que les bienheureux Apôtres Pierre et Paul ont annoncé ! »

Or, il y avait là une noble matrone romaine, nommée Lucine ; elle aſſiſtait les Martyrs, et par ſes diſcours fortifiait leur courage. « Soldats du Chriſt, leur diſait-elle, ſoyez fermes, et ne craignez pas des ſupplices qui ne durent qu'un moment. » Paulin de ſon côté leur criaient : « Malheureux, quelle eſt donc cette folie qui vous aveugle ? » Mais la parole de Lucine était plus puiſſante ; encouragés par elle, les Saints ſe riaient des tortures. C'eſt pourquoi Paulin, pendant qu'ils étaient encore ſur le chevalet, ordonna d'eſſayer ſur eux cette eſpèce de

fouets armés de fers tranchants, que l'on appelait scorpions, en même temps que la voix d'un héraut répéterait aux victimes : « Ne méprisez pas les princes. » Mais tout à coup, se sentant privé de l'usage de l'œil gauche, il jeta, avec un cri de douleur, cette exclamation insensée : « O puissance de la magie ! » et fit descendre du chevalet les Martyrs, dont les membres étaient déjà broyés sous les coups.

On les enferma dans la prison Mamertine, où Lucine s'empressa de leur prodiguer ses soins pieux. Cependant le démon était entré dans Paulin, qui expira au bout de trois jours. Pompinius, son fils, accourut au palais, en poussant des cris entremêlés de sanglots : « Princes et gouverneurs de la république, disait-il, venez à mon secours ; exterminatez la race impie des magiciens qui ont fait périr mon père. » Le préfet de la ville fit aussitôt connaître à l'empereur Néron ce qui venait de se passer. Celui-ci ordonna qu'on mit à mort sur-le-champ Procèsse et Martinien. Pompinius pressa l'exécution de la sentence, et les deux Saints furent tirés de prison et conduits hors des murs de la ville, sur la voie Aurélia, où ils eurent la tête tranchée. Leurs corps furent laissés à la voirie, pour servir de pâture aux chiens. Mais la très-vénérable matrone Lucile avait suivi avec toute sa famille jusqu'auprès de l'aqueduc ; et quand les bourreaux se furent retirés, elle enleva les corps, les embauma de précieux parfums, et les ensevelit dans l'arénarium de sa villa, près du lieu de leur martyre, le six des nones de juillet. » (BÉNÉDICTINS DE SOLESME.)

Saint Grégoire-le-Grand prêcha sa trente-deuxième homélie pour leur fête, dans une église où reposaient leurs corps. Les malades, dit ce saint Pape, reçoivent la santé à leur tombeau ; les énergumènes y sont délivrés, et les parjures y sont tourmentés par les démons. L'ancienne église dont nous venons de parler étant tombée en ruines, le Pape Pascal I^{er} transféra les reliques des deux Martyrs dans celle de Saint-Pierre sur le mont Vatican. On lit leurs noms dans les martyrologes de la plus haute antiquité.

(GODESCARD.)

SAINT ACESTE ET SAINT LONGIN,

MARTYRS.

Aceste et Longin, soldats de Néron, furent chargés avec deux autres de conduire saint Paul au lieu où il devait être décapité. Mais le saint Apôtre pria pour eux et pour leurs compagnons. Lorsqu'ils virent la tête du Saint se détacher de son corps et répandre du lait au lieu de sang, Aceste et ses compagnons s'écrièrent qu'ils étaient chrétiens.

Les gardes les emmenèrent aussitôt ; et comme la grâce de la foi les soutenait, ils furent mis à mort, trois jours après les deux saints Patrons de Rome.

Un des deux soldats, qu'on ne nomme pas, s'appelait Mégiste.

SAINT ARISTON ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

L'Église honore encore en ce jour la mémoire de plusieurs Martyrs qui avaient été convertis à la foi de Jésus-Christ par saint Sébastien. Ils sont nommés Ariston, Crescentien, Eutychien, Urbain, Vital, Juste, Félicissime, et Félix, autrement Symphorien ; outre deux femmes appelées Marcie et Symphorose. Les six premiers étaient amis de Tranquillin, père des martyrs saint Marc et saint Marcellien. Félicissime et Félix étaient enfants de Claude, geôlier de la prison où le vicaire du préfet de ville avait fait renfermer beaucoup de chrétiens. Marcie était femme de Tranquillin et mère de Marc et Marcellien. Symphorose était femme en secondes noces de Claude le geôlier. Ils furent baptisés tous à Rome avec cinquante-huit autres personnes par le prêtre saint Polycarpe ; saint Sébastien servant de parrain aux hommes, tandis que Béatrix, qui fut depuis martyre, et Lucine firent l'office de marraines auprès des femmes. Les deux enfants de Claude, dont l'un était hydropique, l'autre affligé de divers maux, sortirent des eaux du Baptême aussi sains que s'ils n'eussent jamais été malades, ce qui fut regardé comme la récompense de la foi de leur père.

Dioclétien étant devenu le maître de l'empire, voulut le partager peu de temps après avec Maximien Hercule, homme cruel et ennemi des chrétiens. On croit que ce fut à l'instigation de celui-ci, que Dioclétien fit renouveler les poursuites que l'on faisait de temps en temps contre les chrétiens de la ville. La persécution fut assez violente, et nos saints Martyrs après s'être mis à couvert pendant quelque temps dans la maison de Chromace, vicaire du préfet, qui de persécuteur était devenu chrétien, sortirent de Rome, par l'avis du Pape saint Calus, et allèrent avec ce magistrat chercher leur sûreté dans une terre qu'il avait en Campanie ou Terre-de-Labour. Il n'y eut des dix que nous célébrons en ce jour que l'un des fils du geôlier Claude, nommé Symphorien, qui voulut rester dans la ville avec son père, saint Sébastien, Tranquillin, et quelques autres qui crurent devoir attendre l'ennemi et en soutenir les attaques pour la défense de la foi. Tous les autres moururent dans la Campanie, par l'épée du persécuteur. Quelques-uns pensent que les six amis de Tranquillin souffrirent le martyre à Sesse, ville de cette province.

Les martyrologes d'Usuard et d'Adon font mention de ces dix Martyrs au second jour de juillet.

SAINT BONIFACE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Boniface, le saint diacre, vivait dans le monastère de Capse, en Byzacène, lorsque le roi des Vandales Hunéric II, de qui dépendait cette province, ordonna qu'on en amenât tous les moines à Carthage. Infecté de l'hérésie arienne, il voulait l'imposer à tous. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer les tortures variées à l'infini que les ariens imaginaient pour entraîner les catholiques à quitter la sainte doctrine de l'Église romaine. Dès que les moines de Capse furent arrivés à Carthage, on leur envoya des prédicateurs de l'arianisme. A l'honneur de la sainte Église, aucun de ces religieux ne se laissa tenter. Aussitôt on les enferma tous dans un sombre cachot. Après

bien des efforts qui n'aboutirent à rien, Hunéric imagina pour eux des tortures horribles, et n'arrivant pas à son but, il fit embarquer tous ces pieux moines dans un vieux navire où il voulait qu'on les brûlât en pleine mer. Mais on essaya en vain d'y mettre le feu : aussitôt qu'on allumait les amorces tout s'éteignait, ce qui eut lieu à plusieurs reprises. Hunéric, qui s'était réjoui d'avance de ce spectacle, devint furieux, et par son ordre on assomma à coups de rames tous les moines et on jeta tous leurs corps à la mer, qui les repoussa sur la côte ; de sorte qu'ils furent, la nuit suivante, enterrés par les fidèles.

Ce martyre eut lieu le 2 juillet 483. On honore en ce jour saint Boniface de Capse et ses compagnons.

Hunéric mourut l'année suivante, qui était la huitième de son règne. Saint Victor de Vite rapporte qu'il fut mangé des vers, qui sortaient de toutes les parties de son corps.

SAINTE MONÉGONDE.

Sainte Monégonde naquit à Chartres d'une famille honnête, et fut engagée par ses parents dans un mariage d'où lui vinrent deux filles qu'elle aimait tendrement, et qui semblaient lui causer toute la joie qu'elle avait dans le monde. Mais Dieu voulant l'attacher à lui par un effet de sa miséricorde, lui ôta bientôt ces deux objets auxquels il était à craindre qu'elle ne bornât son amour. La mort de ces deux enfants la jeta dans un accablement d'où ni les prières, ni les raisons de son mari, de ses parents, de ses amis, ne purent la relever. Dieu le permit ainsi pour la rappeler à lui, et pour l'obliger à ne point chercher ailleurs de consolation. Elle y fit réflexion, et la crainte qu'elle eut qu'il ne lui fit un crime de son affliction déréglée la porta à quitter son deuil. Elle se fit faire une cellule étroite, sans autre ouverture qu'un guichet qui devait demeurer toujours fermé sur elle, et une petite fenêtre par où elle devait recevoir le jour. Elle s'y retira après avoir dit adieu au monde, et pris congé de son mari, et ne vit plus qu'une jeune servante qui avait soin de lui apporter ce qui

était nécessaire à la vie, ce qui consistait en un peu de farine d'orge dont elle pétrissait elle-même son pain avec de l'eau passée à travers de la cendre. C'était toute sa nourriture, et elle n'en usait même que quand la faim que lui causaient ses longs jeûnes la mettait à l'extrémité. Elle faisait distribuer aux pauvres les restes du revenu de sa maison qui pouvait lui appartenir.

Elle passa de la sorte un temps considérable, priant Dieu sans cesse pour ses péchés et pour ceux du peuple, jusqu'à ce que se voyant abandonnée de la fille qui la servait, et ne pouvant plus résister d'ailleurs aux importunités que lui causait sa propre réputation, elle prit le parti de se retirer ailleurs. Elle sortit de la ville de Chartres, et prit le chemin de Tours pour venir à l'église de Saint-Martin, tâcher de trouver près de là une retraite propre à son dessein, et se mettre sous la protection de ce grand Saint. Après avoir rendu ses devoirs à Dieu sur son tombeau, elle se renferma dans une petite cellule où elle commença à faire toute son occupation de la prière et de la contemplation divine dans les veilles et les jeûnes continuels. Elle y acquit la réputation de faire des miracles que son humilité aurait bien voulu confondre avec ceux de saint Martin. Mais ce fut en vain, parce qu'elle avait déjà eu le bruit d'en faire avant qu'elle eût quitté la ville de Chartres.

Son mari ayant ouï parler de ces merveilles la vint voir avec quelques-uns de ses amis et de ses voisins, et la ramena à Chartres, où il lui laissa la liberté de vivre seule comme elle faisait auparavant. Elle y continua ses exercices spirituels, mais on ne put lui faire passer le désir qu'elle avait de retourner dans sa cellule près de Saint-Martin de Tours. Elle en reprit enfin le chemin, ayant obtenu de son mari qu'il l'y laisserait sans l'y aller inquiéter davantage. Ce fut lorsqu'après avoir imploré le secours de saint Martin auprès de Dieu, elle se fit une règle constante pour le genre de vie austère qu'elle avait embrassé. Elle assembla ensuite dans le même lieu quelques religieuses qui cherchaient à profiter de ses

exemples et de ses instructions, ce qui forma autour d'elle une petite communauté de servantes de Jésus-Christ.

Cette nouvelle famille la dédommagea heureusement de la perte qu'elle avait fait de ses filles dans le siècle ; la grâce de Dieu la rendit mère d'une manière d'autant plus avantageuse, que ce n'était plus pour la terre, mais pour le ciel qu'elle formait sa communauté. Elle demeura, persévérant avec ses filles spirituelles dans la foi et l'oraison, ne vivant que de pain d'orge à son ordinaire, ne buvant que de l'eau, hors les jours de fêtes auxquels elle prenait un peu de vin, mais fort trempé. Elle n'avait ni matelas, ni paillasse dans son lit, mais une simple natte qu'elle étendait sur la terre ou sur des planches. Tout le reste chez elle répondait à cette grande simplicité, tout y inspirait à ses compagnes la pauvreté et la mortification. Elle mourut saintement entre leurs bras vers l'an 570, et elle fut enterrée dans son petit monastère où Dieu fit connaître aux hommes la gloire dont il l'avait couronnée dans le ciel, par divers miracles qui se firent à son tombeau.

Saint Grégoire, évêque de Tours, qui vivait alors, et qui était sur les lieux, semble en parler comme témoin. Mais quelque éclat que ses miracles donnassent dès lors à sa mémoire, nous ne savons si sa fête était publiquement établie de son temps. Usuard l'a marquée dans son martyrologe au 2 juillet, comme étant le jour de sa mort ; ce qui a été suivi dans le martyrologe romain. Celui d'Adon fait mention d'elle au premier de ce mois, mais avec la qualité de vierge comme celui d'Usuard, qualité qu'on a quelquefois donnée à de saintes veuves retirées dans les monastères, ou consacrées à Dieu chez elles. Son corps fut enterré dans l'église du monastère qu'elle avait bâti pour ses filles spirituelles, que l'on a appelé pour ce sujet Saint-Pierre-le-Puellier, et qui fut ensuite une église collégiale de Chanoines séculiers sous la dépendance et la juridiction du chapitre de Saint-Martin. L'on y a conservé les reliques de sainte Monégonde dans une châsse fort riche, jusqu'à ce qu'en 1562 la châsse fut pillée par les Calvinistes, et les os de la Sainte, jetés au feu. On en retira quel-

ques-uns à demi brûlés que l'on enterra secrètement, et que l'on tint cachés jusqu'à ce qu'en 1657 on les déterra le 2 juillet, jour de l'octave de la fête de la Sainte, pour les exposer à la vénération publique des fidèles. (BAILLET.)

SAINT OUDOCÉE,

ÉVÊQUE DE LANDAFF.

Oudocée était fils de Budich II, roi des Bretons. Il fut élevé par saint Théliau, son oncle, qui était évêque de Landaff, en Angleterre; il fit sous lui de bonnes études, et, en l'an 580, saint Théliau étant passé de ce monde dans une vie meilleure, Oudocée fut élevé sur son siège. Sa science, sa bonté et ses autres vertus lui acquirent l'estime de tous, et Maurice, prince de Glamorgan, estimant son mérite, l'aida, par son influence, à diriger son troupeau dans la sainteté. Oudocée vivait donc dans une assez douce paix lorsqu'un grand crime vint la troubler. Un autre prince, appelé Cynédu, jaloux de la prospérité de Maurice, l'assassina. Oudocée aussitôt excommunia le meurtrier, qui comprit que désormais tous les fidèles l'allaient fuir. Il en fut effrayé, et annonça qu'il se soumettait à la pénitence qu'on lui imposerait. Il le fit, et parvint à obtenir d'être rétabli dans la communion chrétienne à la fin de sa pénitence. On ne sait pas autre chose de saint Oudocée, sinon qu'il mourut d'une mort sainte à la fin du vi^e siècle. On l'honore le 2 juillet.

SAINT GÉROCHE,

ABBÉ.

Saint Géroche était prêtre et abbé dans le diocèse de Meaux. On rapporte qu'il mena une vie très-austère par ses jeûnes, mais très-douce par son amour pour Jésus-Christ. Selon la tradition, il était confesseur de sainte Fare et curé de Saint-Pierre de Gilmoutier, près de Pommeuse; mais son zèle s'étendait à tous les pays voisins. On raconte qu'allant visiter un malade, il planta son bâton à la porte, et que, ne pouvant

ensuite l'arracher du sol, parce que la gelée avait durci la terre, il dit : « Puisque Dieu veut que tu restes ici, prends-y racine, et fleuris tous les ans. » Le bâton d'épine devint un buisson, et fleurit en effet tous les ans aux approches de Noël; ce que plusieurs savants ont constaté, sans pouvoir l'expliquer; car, transplantée ailleurs, l'épine fleurit en temps ordinaire, de même que les autres épines du village de Dagny. En 1793, quelques impies voulurent détruire cette épine; mais le premier qui leva sa hache sur le tronc tomba mort, ce qui épouvanta ses compagnons ¹.

Saint Géroche mourut dans la seconde moitié du **VII^e** siècle, et son corps fut longtemps conservé dans l'abbaye de Faromoutier. On l'honorait aussi à Rebais et à Dagny, près de la Ferté-Gaucher. Il existe encore dans ce village une église qui lui fut dédiée, probablement en mémoire du prodige qu'il y opéra, et à laquelle on donna une partie de son Chef, qui s'y conserve religieusement de temps immémorial. (E. DARAS.)

SAINT SWITHIN,

ÉVÊQUE DE WINCHESTER.

La ville de Winchester était fameuse du temps des Romains, qui y avaient établi un de leurs quartiers; elle devint depuis le siège principal du royaume des West-Saxons. Kinégils, un des rois de ces peuples, ayant embrassé le christianisme vers l'an 635, donna à saint Birin la ville de Dorchester pour son siège épiscopal; mais il fonda en même temps une église à Winchester, que le saint évêque dédia sous l'invocation de saint Pierre, suivant l'auteur de la Chronique saxone. Thomas Radburn dit qu'elle fut dédiée sous l'invocation de la sainte Trinité. Vini, troisième évêque des West-Saxons, fixa son siège à Winchester, dont l'église devint une des plus florissantes de la Bretagne. Saint Swithin y reçut la tonsure cléricale; il prit

¹ J'ai souvent entendu rapporter ce fait par des contemporains, et j'ai vu fleurir à Noël des branches de l'épine conservées dans l'eau.

ensuite l'habit religieux dans l'ancien monastère fondé dans la même ville par le roi Kinégils.

Ce Saint, issu d'une famille noble, montra, dès sa jeunesse, beaucoup de vertu. Son cours d'humanités et de philosophie achevé, il s'appliqua à l'étude de l'Écriture sainte. Son mérite le fit élever aux ordres par Helmstan, évêque de Winchester. Devenu prêtre, on le choisit pour remplir la place de prévôt ou de doyen de l'ancien monastère. Le roi Egbert, instruit de sa piété, de son savoir et de sa prudence, le fit son prêtre, et le Saint souscrivit en cette qualité une charte que le prince accorda en 833 à l'abbaye de Croyland. Il lui confia l'éducation de son fils Ethelwolf, et il eut toujours lieu de s'applaudir d'avoir suivi ses conseils dans les affaires importantes.

Depuis quelque temps, les royaumes de Mercie et de Northumberland étaient déchirés par des divisions intestines. Egbert profita de ces troubles. Il vainquit d'abord Swithred, roi des Est-Saxons, et le déposa de ses États. Ayant été plusieurs fois attaqué par les Merciens, il les défit, et s'empara de leur pays en 828 ; mais peu de temps après, il rétablit Withlaf leur roi, à condition qu'il tiendrait la couronne de lui, et qu'il lui paierait un tribut annuel. Il traita de la même manière Eandred, dernier roi des Northumbres. Les Est-Angles se soumirent aussi après une guerre longue et sanglante. Le pays de Kent, alors tributaire de la Mercie, éprouva le même sort. Egbert, vainqueur de ses ennemis, convoqua à Winchester tous les grands de ses États, et il fut décidé dans l'assemblée que le royaume s'appellerait désormais *Angleterre*, et qu'on donnerait le nom d'*Anglais* à tous ceux qui l'habitaient. Le prince se fit couronner de nouveau ; il commença dès lors, c'est-à-dire en 829, à prendre le titre de roi d'Angleterre, et mit fin à l'heptarchie.

Egbert mourut en 837, ou au plus tard l'année suivante. Il avait régné trente-sept ans sur les West-Saxons et neuf ans sur toute l'Angleterre. Il eut pour successeur son fils Ethelwolf.

Ce prince avait été élevé dans la piété et les sciences par

saint Swithin, prévôt de l'ancien monastère de Winchester. Il avait même été ordonné sous-diacre par l'évêque Helmstan, mais après la mort de son frère aîné, dont on ignore le nom, il obtint du Pape une dispense pour se marier. Il épousa Osberge, princesse remplie de vertu, qui lui donna quatre fils, Ethelbald, Ethelbright, Ethelred et Alfred. Il se conduisit par les avis d'Alstan, évêque de Scherborn, dans le gouvernement civil ; mais il consultait saint Swithin dans les matières ecclésiastiques, ainsi que dans tout ce qui concernait le règlement de son intérieur. Aidé de ces deux grands hommes, il régna avec gloire et sans troubles, quoiqu'il eût peu de capacité par lui-même. Il repoussa souvent les Danois, et exécuta plusieurs projets qu'il avait formés pour le bien de la religion et de l'État. Toujours plein de vénération pour saint Swithin, qu'il appelait son maître et son précepteur, il le fit élever sur le siège épiscopal de Winchester en 852, après la mort de Helmstan.

On lit dans Guillaume de Malmesbury que Swithin était un riche trésor de vertus, mais qu'il excellait surtout en humilité et en charité pour les pauvres, qu'il se montrait animé du zèle le plus pur, et qu'il remplissait avec la dernière exactitude tous les devoirs d'un bon pasteur. Il bâtit plusieurs églises, et en répara d'autres. Dans ses voyages, il allait toujours à pied avec les clercs qui l'accompagnaient, et souvent il ne marchait que de nuit pour éviter l'ostentation.

Lorsqu'il s'agissait d'exercer quelque fonction épiscopale, comme de consacrer une église, il s'y préparait avec la plus grande ferveur. Son plaisir était de se trouver, non avec les riches, mais avec les pauvres. En même temps qu'il invitait les pécheurs à la pénitence, il précautionnait les âmes fidèles contre les rechutes. Dur à lui-même, il ne buvait et ne mangeait que pour satisfaire aux besoins indispensables de la nature. Ce n'était qu'après de longues veilles et des travaux pénibles qu'il prenait un peu de repos. Il se plaisait singulièrement à réciter les Psaumes. On ne lui entendait jamais tenir de discours qui ne fût édifiant.

Ce fut par ses conseils que dans une assemblée générale de la nation, qui se tint en 854, le roi Éthelwolf porta une loi par laquelle il donnait à l'Église la dixième partie des terres de son domaine, sans imposer d'autres charges aux Églises particulières que de prier pour lui tous les mercredis. Pour rendre l'acte plus sacré, le prince l'offrit à Dieu sur l'autel de Saint-Pierre dans un pèlerinage qu'il fit à Rome l'année suivante ; il pria aussi le Pape de le confirmer. Il s'était fait accompagner à Rome par son fils Alfred, qui était encore fort jeune ; il y rebâtit l'école fondée par les Anglais. Entr'autres marques de libéralité qu'il donna à cette ville, il ordonna d'y envoyer tous les ans trois cents *mancuses*¹, cent pour le Pape, et deux cents pour entretenir, la veille de Pâques, le luminaire des églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Il étendit aussi à tout son royaume le *romescot*, ou denier de Saint-Pierre. De retour en Angleterre, il fit de sages règlements pour que les pauvres fussent assistés. Ce bon prince mourut en 857.

Saint Swithin, qui l'avait aidé dans toutes ses pieuses entreprises, lui survécut de quelques années. Il mourut le 2 juillet 862, sous le règne d'Ethelbert. On l'enterra, comme il l'avait demandé, dans le cimetière public.

En 964, saint Ethelwold, évêque de Winchester, leva son corps de terre, et le transporta dans l'église. On lit, dans Guillaume de Malmesbury, qu'il s'opéra en cette occasion plusieurs miracles très-éclatants. Il se fit en 1093 une seconde translation des reliques du Saint dans l'église du nouveau monastère de Winchester. On gardait un de ses bras dans l'abbaye de Péterborough.

Saint Swithin est nommé le 2 juillet dans le martyrologe romain. On célébrait autrefois le 15 juillet la translation de ses reliques.

¹ On ignore la valeur précise d'une mancuse ; on pense communément qu'elle valait à peu près un marc.

LE BIENHEUREUX HERVÉ,

ARCHEVÊQUE DE REIMS.

Hervé fut sacré archevêque de Reims le 6 juillet 900, et présida ce même jour à un Concile composé de plusieurs évêques, où il anathématisa les assassins de Fulcon, son prédécesseur, et fit éteindre les lumières de l'église (c'est le premier exemple de cet usage). Il tint divers autres Conciles avec ses suffragants. Le plus célèbre est celui de Trosley, village près de Soissons, l'an 909, dont il a écrit les Actes. Il travailla beaucoup à la conversion des Normands, qui étaient encore ensevelis dans les ténèbres du paganisme. Le Pape Jean X lui témoigna la satisfaction qu'il avait de son zèle. Enfin, après s'être fait estimer par sa douceur, par sa charité et par son amour pour la discipline ecclésiastique, il mourut en odeur de sainteté le 2 juillet 922. Outre les Actes du Concile de Trosley, on a encore de ce prélat un ouvrage adressé à Widon, archevêque de Rouen, divisé en vingt-trois chapitres, sur la pénitence qu'il faut imposer aux relaps qui, après avoir été baptisés, retournent aux idoles. On le trouve inséré dans la Bibliothèque des Pères, et dans les dernières éditions des Conciles.

SAINT OTTON,

ÉVÊQUE DE BAMBERG, APOÏRE DE LA POMÉRANIE.

Otton naquit en Souabe, de parents nobles, mais dont les biens étaient médiocres. Ils le firent étudier dès sa première jeunesse; mais, pendant qu'il était absent pour ses études, ils moururent, et son frère, destiné aux armes, lui envoyait petitement de quoi subsister. Otton, après les humanités et la philosophie, n'ayant pas de quoi fournir aux frais des plus hautes études et ne voulant pas être à charge à sa famille, passa en Pologne, où il savait que les gens de lettres étaient rares. Là, il se chargea d'une école, où instruisant les autres et s'instruisant lui-même, il acquit des richesses et de l'honneur; il apprit aussi la langue du pays, et, comme il menait

en même temps une vie pure et frugale, il se fit aimer de tout le monde ; à quoi servaient encore sa bonne mine et son extérieur avantageux. Ainsi il s'insinua dans la familiarité des grands, qui l'employèrent à porter des paroles et à traiter des affaires entre eux ; et, par ses députations, il se fit connaître au duc de Pologne, qui le goûta tellement, qu'il en voulut faire l'ornement de sa cour.

Après qu'Otton s'y fut conduit sagement pendant quelques années, le duc perdit sa femme, et on parla de le remarier. Otton proposa la sœur de l'empereur, et fut choisi lui-même pour en aller faire la demande. L'affaire réussit, le crédit d'Otton en augmenta. Il devint le médiateur entre l'empereur et le duc de Pologne. L'empereur, ayant ainsi connu son mérite, le voulut garder pour lui-même, et le demanda à sa sœur et au duc, qui le lui accordèrent, quoiqu'à regret. D'abord l'empereur l'occupa à de moindres emplois, comme de réciter avec lui des psaumes et des prières, en sorte qu'Otton était toujours prêt à lui donner son psautier. Le chancelier de l'empereur ayant été élevé à l'épiscopat, l'empereur lui donna cette charge ; et comme la construction de l'église de Spire n'avancait point, il lui en confia le soin, et le chancelier fit notablement avancer l'ouvrage, avec une grande diminution de dépense. Tel était Otton quand il fut promu à l'évêché de Bamberg.

L'empereur le fit conduire dans cette ville par les évêques d'Augsbourg et de Wurtzbourg, avec d'autres seigneurs et une nombreuse suite, et il y arriva la veille de la Purification, 1^{er} février 1103. Dès qu'il vit l'église cathédrale, il descendit de cheval, se déchaussa, et fit le reste du chemin marchant pieds nus sur la neige et sur la glace, au milieu du clergé et du peuple, qui étaient venus le recevoir solennellement en procession. Peu de jours après, et avant toute autre affaire, il envoya des députés à Rome, avec une lettre au Pape, en ces termes :

« A son seigneur et père, Pascal, évêque universel du saint et apostolique Siège : Otton, ce qu'il est de l'église de Bam-

berg, les prières et l'obéissance aussi dévouées qu'elles sont dues. Comme la solidité de toute dignité ecclésiastique et de la religion réside dans la Pierre de Jésus-Christ et dans Pierre, son disciple, ainsi que ses successeurs, j'ai cru insensé de m'écarter de cette ligne, de ce sceptre de droiture, de ce sceptre des royaumes, des pontificats et de toutes les puissances dans l'Église. Me soumettant donc avec humilité, très-saint Père, à vous et à notre sainte Mère, l'Église romaine, j'implore aide et conseil sur mes affaires. J'ai passé quelques années au service de l'empereur, mon maître, et j'ai gagné ses bonnes grâces : mais, me déflant de l'investiture donnée de sa main, j'ai refusé deux fois des évêchés qu'il voulait me donner. Il m'a nommé pour la troisième fois à celui de Bamberg ; mais je ne le garderai point, si Votre Sainteté n'a pour agréable de m'investir et de me consacrer elle-même. Faites-moi donc savoir votre bon plaisir, à moi, votre serviteur, de peur que je ne coure en vain en courant à vous. Que le Tout-Puissant conserve Votre Sainteté et me la rende propice ! » Cette lettre fit grand plaisir au Pape, parce qu'il y avait alors peu d'évêques dans le royaume d'Allemagne qui rendissent à l'Église romaine la soumission convenable. Le Pape répondit en ces termes : « Pascal, serviteur des serviteurs de Dieu, à Otton, bien-aimé frère, élu de l'église de Bamberg, salut et bénédiction apostolique. Un fils sage réjouit sa mère. Vos œuvres et votre dessein manifestent un homme sensé. Nous avons donc cru convenable d'honorer et d'aider votre avancement. N'ayez aucun doute sur notre bienveillance, et faites-nous jouir de votre présence au plus tôt ; car nous savons que la divine sagesse sait user des méchants mêmes pour le bien. » Saint Otton de Bamberg fut trois ans avant de pouvoir accomplir son vœu et celui du Pape. La cause en fut la confusion qui régnait en Allemagne. Son métropolitain Ruothard, archevêque de Mayence, légat apostolique, était chassé de son siège et demeurait depuis huit ans dans la Thuringe. Mais les choses changèrent enfin de face.

Otton écrivit au Pape Pascal, dans les commencements de

1106, une seconde lettre en ces termes : « Comme, par la miséricorde du Seigneur qui gouverne le vaisseau de son Église, après les sombres tempêtes de l'erreur, la lumière sereine de la vérité a resplendi sur l'Église d'Occident, je veux, avant tout et surtout, que Votre Sainteté sache que nous avons obéi en toutes choses à votre légat, l'évêque de Constance, et que tout ce qu'il nous a appris, nous en avons, avec une dévotion souveraine, exécuté une partie, et sommes prêt à exécuter l'autre, si Dieu nous prête vie. C'est pourquoi, prosterné à vos pieds, nous vous supplions instamment d'écouter avec patience le serviteur de Votre Paternité ; car, le monde étant déjà posé dans le mal, comme on ne peut presque plus se fier à aucune personne ni à aucun lieu, nous ne sommes pas peu tourmenté touchant l'exécution de notre ordination. Dans le doute et l'inquiétude, tel qu'un naufragé au milieu des flots, je crie vers vous, comme le Prince des Apôtres dont vous tenez la place : Seigneur, sauvez-moi ! Pour tout dire en peu de mots, dans cette heure et cette puissance des ténèbres, c'est vous seul que nos yeux regardent : nous sommes prêt à vous rendre l'obéissance qui vous est due ; nous avons résolu de tenir ferme avec vous, ou d'aller avec vous en prison. Nous désirons de toute notre âme nous appuyer sur votre autorité ; ordonnez ce que vous voulez que nous fassions. Si vous nous mandez de venir à vous, quoique nos biens soient consumés par la rapine et l'incendie, tel est notre désir de vous voir et de recevoir de vous la grâce de la consécration, que nous nous présenterons aux yeux de Votre Majesté, avec l'offrande de notre servitude. Daignez donc, dans les entrailles de votre piété, nous écrire quelque chose de certain à cet égard, afin que nous puissions savoir par quelle voie nous pouvons plus sûrement arriver à vous, et si nous recevrons de vous la bénédiction que nous souhaitons si ardemment. Si nous désirons si fort la recevoir des mains de Votre Sainteté, c'est que notre métropolitain, encore qu'il ait par vous la grâce de la consécration, toutefois nous ne pouvons le dire sans répandre des larmes, il éprouve une grande di-

sette de coopérateurs pour communiquer ce don spirituel. »

Le Pape, ayant lu cette lettre, invita le Saint de la manière la plus tendre à venir sans délai. Otton se mit donc en route avec les évêques députés vers le Pape par l'assemblée de Mayence.

Il arriva à Rome le jour de l'Ascension. Comme le Pape était à Anagni, il alla l'y trouver avec les députés de l'Église du Bamberg, qui le demandaient pour évêque. Otton raconta fidèlement au Pape la manière de son élection, et mit à ses pieds la crosse et l'anneau, lui demandant pardon de sa faute ou de son imprudence.

Le Pape lui ordonna de reprendre les marques de l'épiscopat ; et comme il protestait toujours de son indignité, le Pape ajouta : « La fête du Saint-Esprit approche, il faut lui recommander cette affaire. » Otton, étant retourné à son logis, pensa toute la nuit et le jour suivant à la difficulté des temps, aux périls des pasteurs, à l'indocilité des peuples ; il craignait, de plus, qu'il n'y eût quelque tache de simonie dans son élection ; enfin, après avoir mûrement délibéré, il résolut de tout quitter et de vivre en repos, comme personne privée. Il déclara sa résolution à ceux qui l'accompagnaient ; et, ayant pris congé du Pape, il se mit en chemin pour s'en retourner. Mais le Pape lui envoya l'ordre de revenir, en vertu de la sainte obéissance. Ceux de sa suite le ramenèrent, et il fut ordonné évêque de la main du Pape, assisté de plusieurs évêques, le jour de la Pentecôte, le troisième des ides ou troisième jour de mai, comme dit expressément le biographe Ebbon ; ce qui ne convient qu'à l'année 1106, au lieu de 1103 que met Fleury. Le Pape ne lui fit point prêter de serment, quoiqu'il n'en dispensât alors aucun de ceux qu'il consacrait. Les évêques de Bamberg, étant autrefois immédiatement soumis au Saint-Siège, avaient déjà le privilège de la croix et du pallium comme les archevêques, mais seulement quatre fois l'année : le Pape en ajouta quatre autres en faveur d'Otton.

Pascal II écrivit à cette occasion trois lettres : l'une à Otton lui-même, pour lui expliquer les privilèges du pallium et les

saintes obligations qu'il impose ; la seconde à l'archevêque Ruothard de Mayence, son métropolitain, pour le lui recommander comme son bien-aimé fils et frère, et l'assurer qu'il l'a ordonné sans aucun préjudice de sa métropole ; la troisième au clergé et au peuple de Bamberg, à qui le Pape rappelle combien leur Église, depuis son origine, était attachée à l'Église romaine ; il en voyait la preuve dans leur lettre pleine d'affection ; il leur mande que, suivant leurs désirs, il a consacré leur évêque comme par les mains de saint Pierre, et les exhorte à l'aimer comme leur père et à l'écouter comme leur pasteur. Otton leur écrivit, de son côté, pour rassurer au plus tôt leurs inquiétudes, en leur apprenant avec quelle bienveillance et quelle distinction il avait été reçu du Chef de l'Église, et pour leur recommander d'en bénir Dieu avec lui. Toutes ces lettres respirent la douceur, la paix et une charité réciproque.

Ce fut par l'autorité des Papes Calixte II et Honorius, que le saint évêque de Bamberg alla travailler à la conversion des peuples de la Poméranie. Depuis vingt ans que ce saint prélat gouvernait son église, il avait rempli avec édification tous les devoirs d'un digne pasteur. Il favorisait tellement la vie religieuse, que l'on compte jusqu'à quinze monastères et six prieurés, qu'il fonda tant dans son diocèse qu'en plusieurs autres d'Allemagne. Et comme quelques-uns se plaignaient de la multitude de ces fondations, il répondit : Qu'on ne peut bâtir trop d'hôtelleries pour ceux qui se regardent comme voyageurs en ce monde. Lui-même, étant tombé dangereusement malade, appela un saint abbé qui avait toute sa confiance et lui demanda d'être reçu parmi ses religieux. L'abbé, qui joignait beaucoup de prudence à beaucoup de piété, reçut aussitôt son vœu d'obéissance, mais différa de lui donner l'habit. Quand il le vit revenu en santé, il lui ordonna, en vertu de la sainte obéissance, de continuer à gouverner son peuple en qualité d'évêque. Dès lors Otton se livra avec plus d'ardeur que jamais à toutes sortes de bonnes œuvres. Une longue stérilité ayant amené la famine et la mortalité, il

transforma tout son évêché en aumônes et en hôpitaux, visitant lui-même les malades, nourrissant lui-même les affamés, ensevelissant lui-même les morts, ou les faisant ensevelir. A l'approche de la moisson, qui fut abondante, il fit faire des milliers de faucilles, les distribua aux pauvres, avec une pièce d'argent à chacun, et leur dit : « Voici, mes chers enfants, que les jours de l'affliction sont passés : le pays tout entier est devant vous ; allez faire la moisson. Et ils s'en allèrent pleins de joie.

Comme le saint évêque était connu en Pologne par le long séjour qu'il y avait fait en sa jeunesse, le duc Boleslas, qui avait subjugué la Poméranie et voulait y établir la religion chrétienne, lui écrivit en ces termes : « A son seigneur et bien-aimé père, Otton, vénérable évêque ; Boleslas, duc des Polonais, l'humble dévotion d'une filiale obéissance. Comme je me souviens qu'en ma jeunesse vous vous êtes conduit auprès de mon père de la manière la plus honorable, et que maintenant le Seigneur est avec vous, vous fortifiant et vous bénissant dans toutes vos voies, j'ai résolu, si cela ne déplaît à Votre Dignité, de renouveler avec vous les anciennes amitiés et de me servir de votre conseil et de votre secours pour procurer la gloire de Dieu, moyennant sa grâce. Vous savez, je pense, comment la sauvage barbarie des Poméraniens, humiliée non par ma vertu, mais par celle de Dieu, a demandé à être admise à la société de l'Eglise par le Baptême. Mais depuis trois ans que j'y travaille, je ne puis engager à cette œuvre aucun des évêques ou des prêtres de mon voisinage qui en sont capables. C'est pourquoi, comme j'apprends que Votre Sainteté est toujours prête à toute bonne œuvre, je vous prie, bien-aimé Père, de ne pas refuser, assuré de notre concours, d'entreprendre ce travail pour la gloire de Dieu et l'accroissement de Votre Béatitude. Moi, le dévot serviteur de Votre Paternité, je ferai tous les frais du voyage, je vous donnerai une escorte, des interprètes, des prêtres pour vous aider et tout ce qui sera nécessaire ; seulement, très-saint Père, daignez venir. »

Otton reçut cette lettre comme une voix du Ciel, et rendit grâces à Dieu de ce qu'il voulait bien se servir de son ministère pour une telle entreprise. Il prit conseil de son chapitre et de son clergé, et envoya à Rome pour obtenir la permission et la bénédiction du Pape Calixte. Les ayant reçues, il communiqua l'affaire à l'empereur et aux seigneurs, dans une diète qui se tint à Bamberg au mois de mai 1124. La cour et toute l'assemblée y consentirent avec joie ; il n'y eut que l'église de Bamberg qui pleura son pontife, comme s'il eût déjà été mort. Il se prépara donc au voyage. Or, il savait que la Poméranie était une contrée opulente, qu'il ne s'y trouvait point de pauvres, que les pauvres y étaient même fort méprisés, au point que quelques serviteurs de Dieu y étant entrés dans cet état n'avaient pas été écoutés, parce qu'on les regardait comme des misérables qui ne cherchaient qu'à soulager leur indigence. Tout cela bien considéré, saint Otton crut devoir paraître en ce pays non-seulement comme n'étant pas pauvre, mais comme étant riche, pour montrer aux barbares qu'il ne cherchait point à profiter de leurs biens, mais à gagner leurs âmes à Dieu. Il prit donc avec lui des ecclésiastiques capables, avec des provisions suffisantes pour le voyage ; il prit des missels et d'autres livres, des calices, des ornements, et tout ce qui était nécessaire au service de l'autel, et qu'il savait bien qu'on ne trouverait pas chez les païens ; il prit des robes, des étoffes précieuses et d'autres présents convenables pour les principaux de la nation.

Après ces préparatifs, il partit le lendemain de Saint-Georges, 24 avril 1125, et ayant traversé la Bohême, il entra en Pologne et arriva à Gnésen, qui en était alors la capitale. Il fut reçu partout en procession, comme un homme apostolique, et le duc de Pologne, avec tous les grands, vinrent nu-pieds au-devant de lui, à deux cents pas de la ville. Le duc le retint pendant sept jours, et lui donna pour l'accompagner des hommes qui savaient les deux langues, la polonaise et la teutonique, trois de ses chapelains et un capi-

tainé nommé Paulicius, capable de l'aider même dans sa prédication. Après avoir traversé à grand'peine pendant six jours une forêt immense, ils s'arrêtèrent sur le bord d'une rivière qui séparait la Pologne de la Poméranie. Le duc de Poméranie, averti de leur venue, était campé de l'autre côté avec cinq cents hommes. Il passa la rivière avec peu de suite, et vint saluer l'évêque, plus par ses gestes que par ses paroles, et ils demeurèrent longtemps embrassés ; car ce prince était chrétien, mais encore caché par la crainte des païens. Pendant qu'ils s'entretenaient tous deux à part avec Paulicius, qui leur servait d'interprète, les Barbares qui accompagnaient le duc, voyant les clercs étonnés, prenaient plaisir à augmenter leur crainte, tirant des couteaux pointus dont ils faisaient semblant de vouloir les écorcher ou du moins couper leurs couronnes, ou de les enterrer jusqu'à la tête et de les tourmenter de plusieurs autres manières ; en sorte que les pauvres ecclésiastiques se préparaient tout de bon au martyre. Mais le duc les rassura bientôt, en leur faisant entendre que lui et tous ceux qui étaient là étaient chrétiens ; et cette vaine frayeur se tourna de part et d'autre en risée. Le saint évêque, entre autres présents qu'il fit au duc, lui donna une canne d'ivoire, sur laquelle le prince s'appuya aussitôt avec reconnaissance, disant à ses soldats « : Voyez quel père Dieu nous a donné et quels présents ce père nous fait ? Jamais présent ne m'a fait plus de plaisir. » Il ordonna de recevoir l'évêque par toutes les terres de son obéissance, et lui fournit abondamment toutes choses, lui donnant des guides et des gens pour le servir. Saint Otton et ceux de sa suite passèrent donc la rivière et entrèrent avec confiance en Poméranie.

Ils marchèrent d'abord à Piritz, et, sur le chemin, ils trouvèrent quelques bourgades ruinées par la guerre. Le peu d'habitants qui y restaient, interrogés s'ils voulaient être chrétiens, se jetèrent aux pieds de l'évêque, le priant de les instruire et de les baptiser. Il en baptisa trente, qu'il compta pour les prémices de sa moisson. Approchant de Piritz, ils

virent de loin quatre mille hommes qui s'y étaient assemblés de toute la province pour une fête païenne, qu'ils célébraient par des réjouissances très-bruyantes. Comme il était tard, Otton et les siens ne jugèrent pas à propos de s'exposer pendant la nuit à cette multitude échauffée par la joie et la débauche. Le lendemain matin, Paulicius et les députés du duc Vraïslas de Poméranie allèrent trouver les principaux de la ville, pour leur annoncer la venue de l'évêque et leur ordonner, de la part du duc de Poméranie et de celui de Pologne, de bien le recevoir et de l'écouter avec respect, ajoutant que c'était un homme considérable, riche chez lui, qui ne leur demandait rien et qui n'était venu que pour leur salut : qu'ils se souvinssent de ce qu'ils avaient promis et de ce qu'ils venaient de souffrir, et ne s'attirassent pas de nouveau la colère de Dieu ; que tout le monde était chrétien et qu'ils ne pouvaient résister seuls à tous les autres.

Les païens, embarrassés, demandèrent du temps pour délibérer, attendu l'importance de l'affaire. Mais Paulicius et les députés, voyant que c'était un artifice, leur dirent qu'il fallait se déterminer promptement, que l'évêque était arrivé, et que, s'ils le faisaient attendre, les ducs se tiendraient offensés de ce mépris. Les païens, surpris que l'évêque fût si proche, se déterminèrent aussitôt à le recevoir, disant qu'ils ne pouvaient résister à ce grand Dieu qui rompait toutes leurs mesures, et qu'ils voyaient bien que leurs dieux n'étaient pas des dieux. Ils communiquèrent cette résolution au peuple, qui était encore assemblé, et tous crièrent à haute voix que l'on fit venir l'évêque, afin qu'ils pussent le voir et l'entendre avant de se séparer. Otton vint donc avec toute sa suite, et campa dans une grande place qui était à l'entrée de la ville. Les barbares vinrent au-devant en foule, regardant ces nouveaux hôtes avec grande curiosité, et ils leur aidèrent avec beaucoup d'humanité à se loger.

Cependant l'évêque, revêtu de ses habits pontificaux, monta sur un lieu élevé et parla par interprète à ce peuple, très-avide de l'entendre. « Bénis soyez-vous, dit-il, de la part de

Dieu, pour la bonne réception que vous nous avez faite. Vous savez peut-être déjà la cause qui nous a fait venir de si loin : c'est votre salut et votre félicité ; car vous serez éternellement heureux si voulez reconnaître votre Créateur et le servir. » Comme il exhortait ainsi ce peuple avec simplicité, ils déclarèrent tout d'une voix qu'ils voulaient recevoir ses instructions. Il employa sept jours à les catéchiser soigneusement, avec ses prêtres et ses clercs ; puis il leur ordonna de jeûner trois jours, de se baigner et de se revêtir d'habits blancs pour se préparer au Baptême. Il fit faire trois baptistères, l'un où il devait baptiser lui-même les jeunes garçons ; dans les deux autres, des prêtres devaient baptiser séparément les hommes et les femmes. Ces baptistères étaient de grandes tonnes enfoncées en terre, de telle sorte que leur bord vint environ au genou de ceux qui étaient dehors, et qu'il fût aisé d'y descendre quand elles étaient pleines d'eau. Elles étaient entourées de rideaux soutenus de petites colonnes, et, à l'endroit où devait être le prêtre avec ses ministres, il y avait encore un linge soutenu d'un cordon, afin de pourvoir en tout à la modestie, et pour qu'en cette action si sainte, il ne se passât rien qui pût choquer la bienséance, ni en détourner les personnes les plus honnêtes.

Quand donc ce peuple vint pour recevoir le Baptême, l'évêque fit une exhortation convenable ; puis, ayant mis les hommes à droite et les femmes à gauche, il leur fit l'onction des catéchumènes et les envoya aux baptistères. Chacun y venait avec son parrain seul, à qui, en entrant sous le rideau, il donnait son cierge et l'habit dont il était revêtu, que le parrain tenait devant son visage, jusqu'à ce que le baptisé sortit de l'eau. Le prêtre, de son côté, sitôt qu'il apercevait que quelqu'un était dans l'eau, détournait un peu le rideau et baptisait le catéchumène, en lui plongeant trois fois la tête ; puis il lui faisait l'onction du saint Chrême, lui présentait l'habit blanc, et lui disait de sortir de l'eau : après quoi le parrain le couvrait de l'habit qu'il tenait, et l'emmenait. En hiver, le Baptême se donnait avec de l'eau chaude,

dans des étuves parfumées d'encens et d'autres odeurs ; et c'est ainsi que l'on baptisait par immersion, gardant en tout l'honnêteté et la modestie chrétiennes.

Otton et ses disciples demeurèrent à Piritz environ trois semaines, instruisant les néophytes de tous les devoirs de la religion : de l'observation des fêtes, du dimanche et du vendredi, des jeûnes du carême, des Quatre-Temps et des Vigiles. Ne pouvant si promptement bâtir une église, il se contenta de dresser un sanctuaire et d'y consacrer un autel, où il ordonna de célébrer la messe en attendant, leur donnant un prêtre avec des livres, un calice et les autres meubles nécessaires. Ce que les nouveaux fidèles, qui étaient environ sept mille, reçurent avec une joie et une dévotion merveilleuses, rejetant toutes leurs anciennes superstitions. Avant que de les quitter, le saint évêque leur fit un sermon, où il les exhorta à demeurer fermes dans la foi, sans jamais retourner à l'idolâtrie. Il leur expliqua sommairement la doctrine des sept Sacrements, qu'il met en cet ordre : le Baptême, la Confirmation, l'Onction des malades, l'Eucharistie, la Pénitence, le Mariage, l'Ordre. Il recommande de faire baptiser les enfants par les mains des prêtres, au temps, c'est-à-dire à Pâques et à la Pentecôte, parce que quiconque meurt sans baptême est privé du royaume de Dieu et souffre éternellement la peine du péché originel. Il recommande d'entendre souvent la messe et de communier au moins trois ou quatre fois l'année. A l'occasion du mariage, il défend la pluralité des femmes, qui était en usage parmi ces peuples, ainsi que de tuer les enfants ; car, quand il leur venait trop de filles, ils les faisaient mourir au berceau : crime que nous avons vu non-seulement autorisé, mais commandé par les plus fameux législateurs de l'antiquité païenne. Il les exhorte enfin à donner de leurs enfants pour les faire étudier, pour avoir des prêtres et des clercs de leur langue comme les autres nations.

De Piritz, Otton passa à Camin, où il trouva la duchesse de Poméranie, qui, étant déjà chrétienne dans le cœur, le reçut avec une extrême joie. Il y demeura environ six semaines,

et y baptisa tant de peuple, que, bien qu'il fût aidé par ses prêtres, souvent, dans cette fonction, son aube était trempée de sueur jusqu'à la ceinture ; mais ce travail le comblait de consolation. Le duc Vratislas y vint lui-même, renonça publiquement à vingt-quatre concubines qu'il entretenait, outre la duchesse, suivant l'usage de la nation, et plusieurs suivirent son exemple.

Mais le saint évêque ne fut pas reçu de même à Völlin, ville alors célèbre et de grand commerce, dans l'île de Julin, qui en a pris le nom, à l'embouchure de l'Oder. Les habitants étaient cruels et barbares ; et, quoique l'évêque avec sa suite se fût logé dans la maison du duc, ils vinrent l'y attaquer en furie. Ceux qui l'accompagnaient étaient affligés et consternés ; mais lui se réjouissait, croyant aller souffrir le martyre. Enfin il se sauva à l'aide de Paulicius, après avoir reçu quelques coups et être tombé dans la boue ; et les habitants de Julin convinrent de faire ce que feraient ceux de Stettin, qui était, comme elle est encore, la capitale de toute la Poméranie. L'évêque y passa donc, et Paulicius, avec les députés des deux ducs, alla trouver les premiers de la ville pour leur proposer de le recevoir. Ils répondirent : « Nous ne quitterons point nos lois, nous sommes contents de notre religion. On dit qu'il y a chez les chrétiens des voleurs à qui on coupe les pieds et on arrache les yeux ; on y voit toutes sortes de crimes et de supplices : un chrétien déteste un autre chrétien. Loin de nous une telle religion ! »

Ils demeurèrent deux mois dans cette obstination. Dans l'intervalle, on convint de part et d'autre d'envoyer des députés au duc de Bologne. Les Stettinois donnèrent l'espoir d'embrasser la religion chrétienne, si le duc leur accordait une paix stable et une diminution de tribut. En attendant, l'évêque et les prêtres prêchaient deux fois par semaine, c'est-à-dire les jours de marché, dans la place publique, revêtus de leurs ornements et portant une croix ; et cette nouveauté attirait surtout les habitants de la campagne, qui écoutaient volontiers la parole, mais aucun n'osait croire. Enfin deux beaux

adolescents, d'une noble et puissante famille, vinrent trouver l'évêque et le prièrent de les instruire. Le saint apôtre le fit avec une effusion de bonté et de tendresse, les regardant comme les prémices d'une moisson nouvelle. Il les baptisa, et les garda près de lui les huit jours qu'ils portèrent les habits blancs. Leur mère, ayant appris que ses enfants avaient reçu le Baptême, en ressentit une joie indicible. Elle appela un de ses domestiques, et lui dit : « Allez dire à monseigneur l'évêque que je viens le voir, lui et mes enfants. » A cette nouvelle, le saint évêque sortit de la maison, s'assit en plein air, sur une pelouse, entouré de ses prêtres et ayant à ses pieds les deux adolescents vêtus de robes blanches. Quand ils virent arriver leur mère, ils se levèrent modestement, s'inclinèrent devant l'évêque, et allèrent au-devant d'elle. Quand elle aperçut ses fils vêtus de blanc, elle fut saisie d'une joie si grande, qu'elle fondit en larmes et tomba à terre. L'évêque accourt, ainsi que ses clercs : ils la relèvent, la soutiennent et la consolent ; car ils pensaient que c'était l'excès de la douleur qui l'avait fait tomber en défaillance. Elle, respirant de nouveau, s'écria : « Je vous bénis, Seigneur Jésus-Christ, auteur de toute espérance et de toute consolation, de ce que je vois mes enfants régénérés par vos Sacrements, et éclairés par la vérité de votre foi ; car vous savez, Seigneur Jésus-Christ, ajouta-t-elle en embrassant ses deux fils, que, dans le secret de mon cœur, j'ai toujours recommandé ceux-ci à votre miséricorde, vous priant de leur faire ce que vous leur avez fait. » Puis, se tournant vers l'évêque : « Bénie, s'écria-t-elle, bénie soit votre entrée dans cette ville, seigneur et révérendissime Père ; car vous avez ici un grand peuple à conquérir au Seigneur par votre persévérance. Que le retard ne vous fatigue pas ; car moi-même, que vous voyez devant vous, encouragée par la grâce de Dieu et par votre présence, ô Père ! appuyée surtout du secours de ces enfants, je me confesse chrétienne : ce que je n'osais jusqu'à présent. »

On sut alors que cette dame, étant toute jeune, avait été enlevée d'un pays chrétien, et qu'étant noble et belle, elle

avait été unie à un seigneur riche et puissant, dont elle avait eu ses deux fils. Le saint évêque, bénissant Dieu, la fortifia par ses exhortations, et lui donna une pelisse de grand prix. Dès ce moment elle se mit à prêcher et à convertir tous ses domestiques, ses voisins, ses amis, avec leurs familles. Ses deux fils reçurent de l'évêque des tuniques brodées d'or, avec une ceinture d'or, et des chaussures peintes. Revenus auprès des jeunes gens de leur âge, ils racontèrent ce qu'ils avaient vu auprès de l'évêque, où ils étaient restés huit jours : la pureté, la régularité de sa vie, sa douceur, sa charité, sa munificence. « Pour preuve, disaient-ils, voyez de quelles robes il nous a vêtus après tous ses bienfaits, voyez de quelles ceintures d'or il nous a honorés. Il rachète de son argent les captifs qui pourrissaient dans les fers ; il les nourrit, les habille et les met en liberté. A-t-on jamais vu ou entendu rien de semblable en Poméranie ? Aussi plusieurs de nos concitoyens ont-ils pensé que c'était un dieu visible et descendu parmi les hommes ; mais lui proteste qu'il n'est pas un dieu, mais seulement le serviteur du Dieu très-haut, qui nous l'a envoyé pour notre salut. » La jeunesse païenne, prêchée par eux, suivit leur exemple : les deux néophytes revenaient à l'évêque comme des colombes qui en amènent d'autres. La vieillesse suivit bientôt les leçons et les exemples de la jeunesse. La ville entière fut émue et entraînée.

Domuslas, le père des deux jeunes néophytes, était absent pendant leur conversion et leur baptême. Quand il les sut chrétiens, ainsi qu'une grande partie de sa famille, il entra en fureur et jura de persécuter l'évêque. Mais, apaisé par les prières de sa femme, touché par la grâce de Dieu, il vint trouver le saint évêque, se prosterna à ses pieds, fondant en larmes, lui confessa qu'il avait reçu le Baptême en Saxe, mais que les richesses que lui avait offertes le paganisme l'avaient empêché de se montrer chrétien. Après cette humble confession, il fut l'apôtre de la foi qu'il avait reniée et persécutée.

Pendant que ces choses se passaient à Stettin, les députés qu'on avait envoyés au duc de Pologne en apportèrent une

lettre qui leur accordait la diminution des tributs et l'assurance de la paix qu'ils demandaient. Ainsi, par délibération publique, ils se soumirent à recevoir l'Évangile. L'évêque les prêcha et les persuada d'abattre même leurs idoles. Mais comme la crainte les empêchait de le faire de leurs propres mains, Otton lui-même y marcha avec ses prêtres, et commença à faire détruire les temples des faux dieux. Les païens, voyant qu'il ne leur en arrivait aucun mal, conçurent du mépris pour ces dieux qui ne pouvaient se défendre, et achevèrent eux-mêmes de ruiner les temples. Le principal contenait de grandes richesses, qu'ils voulurent donner à l'évêque et à ses prêtres. Mais il dit : « A Dieu ne plaise que nous nous enrichissions chez vous ! Nous avons chez nous en abondance de tous ces biens : prenez plutôt ceci pour votre usage. » Et ayant tout purifié par l'eau bénite et le signe de la croix, il le fit partager entre eux. Il retint seulement une idole à trois têtes, qu'il envoya au Pape comme le trophée de sa victoire. Il demeura encore trois mois à Stettin, pour instruire, baptiser et établir la religion. Ceux qui les premiers avaient reçu la foi et le Baptême instruisaient les autres ; on faisait le catéchisme dans les rues et sur les places publiques, on érigeait des croix, on adorait le crucifix, tout le monde était occupé, soit à enseigner, soit à apprendre la foi chrétienne.

Saint Otton revint ensuite à Wollin, dont il trouva les habitants parfaitement disposés à recevoir l'Évangile ; car, tandis qu'il était à Stettin, ils avaient envoyé secrètement des hommes intelligents pour observer ce qui s'y passait, et ils leur rapportèrent qu'il n'y avait ni imposture ni artifice dans la conduite de ces chrétiens ; que leur doctrine était bonne et pure, et qu'elle avait été reçue unanimement à Stettin. L'évêque fut donc reçu par ceux de Wollin avec une joie incroyable, et ils s'efforcèrent de réparer en toutes manières les mauvais traitements du premier voyage. A peine put-on suffire, pendant deux mois d'un travail continu, à baptiser tous ceux qui se présentaient. Comme Wollin était au milieu de la Poméranie, les deux ducs résolurent d'y établir le siège

épiscopal, pour la commodité d'y prendre le saint Chrême et le reste de ce que l'évêque doit donner. Otton passa ensuite à Colberg et à d'autres villes, particulièrement à Belgrade, aujourd'hui Belgart, où il mit le terme de son voyage ; car c'était l'hiver, et il était pressé de retourner à Bamberg. Il repassa toutefois aux lieux où il avait prêché, dédia les églises bâties en son absence, donna la Confirmation et même le Baptême à plusieurs qui n'étaient pas chez eux à son premier passage. Comme on savait qu'il était sur son départ, les peuples accouraient en foule, estimant malheureux ceux qui ne recevaient pas sa bénédiction. Ils faisaient tous leurs efforts pour le retenir et lui persuader d'être leur évêque, lui promettant une entière soumission ; et il l'avait résolu lui-même, mais son clergé l'en détourna. Il vint par la Pologne, dont le duc lui donna, pendant tout ce voyage, tous les témoignages possibles d'amitié ; le même duc nomma pour évêque de Poméranie, Albert, un des trois chapelains qu'il avait envoyés avec Otton. Enfin le saint évêque, après une absence de près d'un an, revint à Bamberg, comme il s'était proposé, avant le dimanche des Rameaux, qui, cette année 1126, était le 4 avril. Ce récit est tiré de sa Vie, écrite par un de ceux qui l'accompagnaient dans ce voyage. Puissent les habitants de la Poméranie revenir à la foi de leurs pères et à la source d'où elle leur est venue !

En 1127, avec la bénédiction du Pape Honorius et l'agrément du roi Lothaire, saint Otton quitta de nouveau Bamberg et se rendit en Poméranie. Voici les raisons qui le déterminèrent à ce voyage :

Lorsqu'en 1125, dans la ville de Julin, on brûlait publiquement les idoles, quelques insensés en déroberent des plus petites et les cachèrent chez eux. Plus tard, au retour d'une ancienne fête d'idoles, comme le peuple se livrait à des festins et à des réjouissances, ces insensés lui montrèrent ces idoles qu'ils avaient cachées ; ce qui, au milieu de la dissolution des plaisirs publics, suffit pour ramener le paganisme. Mais la punition ne tarda pas. La population était encore occupée

de jeux et de danses païennes, quand le feu du ciel tomba sur la ville et y alluma un incendie tel, que les habitants purent à peine sauver leurs personnes par la fuite. L'église, dédiée à saint Adalbert de Prague, et qui n'était que de bois, devint elle-même la proie des flammes; mais le sanctuaire, qui n'était séparé de la nef que par un rideau, et qui n'était couvert que de chaume, demeura entièrement intact au milieu de cette fournaise. A la vue de ce miracle, tout le peuple confessa que le Christ était le vrai Dieu, appela les prêtres, fit pénitence publique, abjura les idoles sans retour, et rebâtit la ville.

Dans la ville de Stettin, capitale de la Poméranie, il y avait deux églises, l'une sous le nom de Saint-Adalbert, l'autre sous celui de Saint-Pierre. Les prêtres des idoles, qui voyaient avec chagrin diminuer leurs offrandes, cherchaient une occasion pour ramener le peuple à l'idolâtrie. Une mortalité survint. Les prêtres des faux dieux, consultés par le peuple, répondirent que ce malheur n'arrivait que parce qu'on avait rejeté les idoles, et que tout le monde mourrait subitement, si l'on n'apaisait les anciens dieux par des présents et des sacrifices. Aussitôt on s'assemble, on se consulte; on reprend la superstition du paganisme; on détruit les églises chrétiennes, mais seulement à moitié. La populace, en fureur, étant arrivée au sanctuaire, n'ose aller plus avant, et dit au grand pontife des idoles : « Voilà, nous avons fait notre part, c'est à vous de faire le reste et d'abattre le sanctuaire du Dieu des Allemands. » Il saisit alors une hache, la brandit en l'air; mais son bras devint aussitôt raide, il tomba lui-même à la renverse, en poussant des cris de douleur. Il conseilla au peuple de bâtir à leur dieu particulier un temple à côté de celui du Dieu des Allemands, et d'honorer également l'un et l'autre, de peur que celui-ci, qui venait de se montrer si puissant, ne détruisît leur ville de fond en comble. Le peuple suivit ce conseil.

Saint Otton de Bamberg, ayant appris cet état de choses, résolut d'aller au secours de ses chers néophytes. Ayant donc

obtenu la bénédiction du Pape Honorius et l'agrément du roi Lothaire, il fit tous les préparatifs convenables, non-seulement pour n'être point à charge aux populations qu'il allait visiter, mais encore pour exercer envers elles la libéralité la plus généreuse. C'était le jeudi-saint 1127.

Après avoir béni le saint Chrême et célébré la messe solennelle, il se mit en route, revêtu de ses habits pontificaux. Au lieu de passer par la Bohême et la Pologne, il voulut passer par la Saxe, afin d'évangéliser les populations de Poméranie, qu'il n'avait pu voir dans son premier voyage. Arrivé à Magdebourg, il y fut reçu avec grand honneur par saint Norbert. Entré dans le diocèse de Havelsberg, il le trouva tellement ravagé par les païens, qu'il y restait à peine quelques traces de christianisme. Les habitants célébraient précisément, avec grande pompe, la fête d'une idole. Saint Otton refusa pour cela d'entrer dans leur ville, les prêcha devant la porte, et leur persuada, sans beaucoup de peine, de renoncer à cette sacrilège superstition. Ayant traversé ensuite une immense forêt pendant cinq jours, il rencontra une peuplade barbare, qui, ayant su qui il était, demanda d'elle-même d'être instruite dans la foi. Il lui répondit avec bonté, qu'il lui fallait aller d'abord chez les nations qui lui étaient spécialement commises ; mais qu'après cela, s'ils persistaient dans leur bonne volonté, il viendrait à eux de grand cœur par l'autorité et la permission du Pape, et avec le consentement de l'archevêque Norbert, à la province duquel ils appartenaient.

Arrivé à Témin, ville de la Poméranie, il la trouva sous les armes et en guerre avec les Lutices. Mais cette nuit-là même, le duc de Poméranie, Vratisslas, devait venir au secours de la ville. En effet, le lendemain on vit tout le pays des Lutices en feu ; le duc arriva au soir, avec un immense butin, et non moins charmé de la venue de l'évêque que du succès de la guerre. On partagea les dépouilles, ainsi que les captifs ; il y eut bien des cris et des pleurs, lorsque la femme se vit séparée de son mari, le mari de sa femme, les parents de leurs enfants. Ils étaient tous païens ; cependant l'évêque, toujours

compatisant pour la misère humaine, ne put retenir ses larmes. Le duc, pour lui faire plaisir, rendit la liberté à quelques-uns des plus jeunes et des plus faibles, et ordonna de laisser ensemble ceux qui ne pouvaient être séparés sans douleur. L'évêque en racheta lui-même un grand nombre, qu'il instruisit dans la foi chrétienne et baptisa, et laissa ensuite aller en liberté.

De Témin, Otton se rendit dans la ville d'Uznohm, où il y avait déjà quelques chrétiens, convertis par les missionnaires qu'il avait laissés dans le pays. Le duc y convoqua, pour le jour de la Pentecôte, une assemblée générale des seigneurs et des magistrats, et leur parla lui-même en ces termes : « Vous voyez comment ce saint Pontife, pour votre salut, a laissé toute la gloire et toutes les richesses qu'il avait parmi les siens, s'est avancé dans des contrées lointaines et inconnues, n'épargnant ni ses biens, ni ses amis pour l'amour de de Dieu ; mais, exposant sa vie à la mort pour vous rappeler de la mort à la vie, il n'a pas hésité d'entreprendre un voyage aussi difficile. Beaucoup d'autres ont déjà précédemment annoncé la parole de Dieu dans ces quartiers ; mais, dans votre malice, vous les avez mis à mort. Récemment encore, vous en avez crucifié un. Les chapelains de mon seigneur, ayant recueilli ses ossements, les ont ensevelis avec crainte et respect. De pareils outrages, vous ne devez ni ne pouvez les faire à mon bien-aimé père et seigneur, l'évêque que voilà ; car il est l'envoyé du seigneur Pape et de l'invincible roi Lothaire. Vous saurez donc que, si vous lui faites quelque déplaisir ou quelque chicane, ceux qui l'ont envoyé le regarderont comme fait à eux-mêmes, et qu'ils vous extermineront, vous et votre terre. Il ne m'appartient pas de vous contraindre à cette religion ; car, comme je l'ai appris de la bouche de l'évêque, Dieu ne veut pas de serviteurs forcés, mais volontaires. C'est pourquoi assemblez-vous en commun, considérez l'affaire de votre salut, et, si vous recevez la parole de Dieu et l'ambassadeur de cette parole, décrétez-le d'un commun accord. »

Après ce discours, les princes et les anciens s'assemblèrent dans un lieu convenable. La délibération fut longue et longtemps douteuse, surtout parce que les prêtres des idoles, dans des vues d'intérêt, s'y opposaient de toutes leurs forces. Mais la partie la plus saine du conseil soutenait qu'il était d'une infinie démente, lorsque tout le monde romain et les nations circonvoisines avaient subi le joug de la foi chrétienne, de s'éloigner volontairement, comme des avortons, du giron de la sainte Mère Église ; qu'il est juste d'aimer le Dieu des chrétiens, qui depuis tant d'années les supportait rebelles, attendant avec patience leur conversion ; qu'ils avaient trop à craindre, s'ils continuaient à repousser son joug, que le Ciel n'exercât sur eux une effroyable vengeance. Enfin, par l'effet de la clémence divine, ils rejetèrent unanimement le culte des idoles, et commencèrent à demander la grâce du Baptême. A cette nouvelle, le bon pasteur, pleurant de joie, se mit à genoux et rendit grâces à Dieu.

Bientôt, ayant baptisé dans cette ville tous les princes, il envoya de ses prêtres, deux à deux, dans les autres villes, devant lui, afin d'annoncer au peuple la conversion des princes et sa prochaine arrivée. Deux de ces prêtres, dont l'un était Udalric, de la bouche de qui le biographe Ebbon apprit toutes ces particularités, se rendirent dans une ville très-opulente, nommé Hologast, où ils furent reçus avec honneur par la femme du premier magistrat de la ville : elle leur lava les pieds avec une humble dévotion, dressa la table et leur servit abondamment à manger. Eux étaient dans un étonnement extrême de trouver dans le royaume du diable une telle grâce d'humilité et d'hospitalité. Après le repas, l'un d'eux, nommé Albuin, la prit à part, lui apprit le motif de leur arrivée, et comment, dans l'assemblée d'Uznoïm, tous les princes avaient rejeté les idoles et embrassé la foi du Christ. A cette nouvelle, la bonne femme fut si épouvantée, qu'elle tomba à terre et resta longtemps demi-morte. Lorsqu'elle fut revenue à elle, Albuin lui demanda pourquoi elle abhorrait à ce point la grâce de Dieu, tandis qu'elle devait se réjouir de ce que Dieu visitait son peuple.

« Ce n'est pas là ce qui m'épouvante, dit-elle ; mais mon cœur a tremblé de la mort qui vous menace d'un moment à l'autre ; car les magistrats de cette ville ont résolu avec tout le peuple, que, si vous paraissez quelque part, on vous mette à mort à l'instant, et ma maison que voici, jusque-là si tranquille et si pacifique, qui a toujours été ouverte au voyageur, sera profanée par votre sang ; car si un des magistrats vient à savoir que vous êtes entrés ici, à l'heure même ma maison sera assiégée, et moi, malheureuse, si je ne vous livre, je serai brûlée avec tous les miens. Montez donc dans le haut de ma maison et cachez-vous-y, et moi j'enverrai mes domestiques, avec votre bagage et vos chevaux, dans les plus éloignées de mes fermes, afin que si les inquisiteurs viennent, je puisse vous excuser, en ce qu'on ne trouvera chez moi ni vos vêtements ni vos chevaux. » Eux, rendant grâces à sa pieuse prévoyance, firent comme elle leur avait enseigné. A peine étaient-ils cachés et les chevaux partis, que le peuple, en fureur, se jeta dans la maison, la bouleversa dans tous les sens, demandant avec des cris de mort les étrangers qui y étaient entrés. La dame leur dit : « Ils sont entrés chez moi, il est vrai, mais après avoir mangé, ils sont partis à la hâte : je n'ai pu découvrir d'où ils venaient ni où ils allaient. Suivez-les, vous les atteindrez peut-être.—S'ils sont partis, répondit la populace, il est inutile de les poursuivre ; qu'ils s'en aillent leur chemin ! Mais s'ils reviennent ici, ils doivent s'attendre à une mort certaine. » Voilà comme la Providence fit cesser leur recherche ; et les serviteurs de Dieu restèrent cachés sur le toit de cette matrone, comme d'une autre Rahab.

La cause de cette inquisition et de ce tumulte fut un prêtre d'idoles. Ayant entendu parler de la nouvelle prédication, il employa cette ruse. Vêtu du manteau et des insignes d'une idole très-connue, il sortit secrètement de la ville, entra dans une forêt du voisinage, et se montra tout d'un coup à un paysan. Celui-ci, croyant voir son dieu, se prosterna contre terre, et lui entendit prononcer ces paroles : « Je suis le dieu que tu adores. Ne crains pas, mais lève-toi, et va dans la

ville dire aux magistrats et au peuple de ma part : Si les disciples du séducteur qui demeure à Uznoim avec le duc Vratisslas viennent à se montrer chez vous, mettez-les à mort sans délai, autrement la ville périra avec ses habitants. » Le paysan s'étant empressé de faire la commission, les citoyens résolurent unanimement d'exécuter les ordres de leur dieu ; mais la divine Providence sauva ses serviteurs, comme il a été dit ; et, le lendemain, l'évêque étant survenu avec le duc, ils sortirent de leur cachette.

Mais, ce jour-là même, il y eut encore une aventure. Vers le soir, quelques-uns des compagnons de l'évêque, voulant considérer le temple de la ville, s'avançaient sans assez de précaution. Ce que voyant quelques-uns des habitants, ils s'imaginèrent qu'ils voulaient mettre le feu au temple. Aussitôt il se forma une émeute, qui vint au-devant d'eux en tumulte. Le prêtre Uldaric dit à ceux qui l'accompagnaient : « Ce n'est pas pour rien que ces gens se rassemblent ; sachez que nous sommes trahis. » Sur quoi ses compagnons rebroussèrent chemin, et s'enfuirent ; mais un clerc, nommé Ditrich, qui s'était avancé jusqu'aux portes du temple, ne sachant où se réfugier, entra hardiment dans le temple, saisit un bouclier d'or appendu à la muraille et consacré au dieu de la guerre, puis s'avança au-devant des séditeux. Ceux-ci, gens d'une simplicité extrême, croyant voir arriver sur eux leur dieu Gérowit, retournèrent sur leurs pas et se jetèrent par terre. Ditrich, voyant leur imbécillité, jeta le bouclier et s'enfuit, bénissant Dieu de l'avoir délivré de la main de ses ennemis.

L'apôtre de la Poméranie employa sept jours à prêcher et à baptiser dans cette ville, y laissa ensuite le prêtre Jean, et s'en alla dans une autre ville nommée Cozegow. Les habitants lui offrirent de l'argent, pour qu'il laissât debout un temple magnifique qu'ils venaient de bâtir ; mais le saint homme craignit que ce ne fût pour eux une occasion d'apostasie. Le temple fut donc abattu, et une église chrétienne bâtie à sa place. Le prince de la ville, nommé Mizlas, qui avait

déjà reçu le Baptême à Uznoïm, étant venu pour la dédicace de la nouvelle église, le saint pontife lui dit : « Très-cher fils, que j'ai engendré au Christ par l'Évangile, cette dédicace extérieure demande la dédicace intérieure de votre cœur ; car vous êtes le temple de Dieu, dans lequel le Christ daigne habiter par la foi. Si donc vous voulez orner la maison de votre cœur de telle sorte qu'elle soit pour Dieu, qui en est l'inspecteur, une demeure agréable, je pourrai faire cette dédicace extérieure avec une joie spirituelle. » Touché de ces paroles, le prince dit d'une voix attendrie : « Que faut-il donc que je fasse, pour que Dieu daigne habiter la maison de mon cœur ? — Voici ce que je vous recommande, répondit l'évêque : Examinez les secrets de votre conscience ; si vous avez enlevé quelque chose à quelqu'un par violence, restituez-le dignement. Si vous avez fait des prisonniers pour de l'argent, renvoyez-les pour l'honneur de Dieu. — Je n'ai fait de violence à personne, dit le prince, mais j'ai beaucoup de prisonniers qui me doivent beaucoup. — Voyez, dit le saint évêque, s'il y a des chrétiens parmi eux. » Le prince y ayant regardé, trouva plusieurs chrétiens danois, il les déchargea de toute dette, et les offrit au bienheureux Père. L'homme de Dieu le félicita, et dit : « Le sacrifice si agréable à Dieu que vous avez commencé, rendez-le parfait, donnez également la liberté aux païens, afin qu'ils se soumettent plus volontiers au joug de la foi. — Pour ceux-ci, répliqua le prince, ils sont coupables de bien des crimes, et m'ont fait des préjudices intolérables ; mais, bien-aimé Père, ils seront délivrés, selon votre parole. » Le pieux Otton lui rendit grâces en versant des larmes, et dit : « C'est maintenant que cette dédicace sera agréable à Dieu, puisque vous lui avez préparé une demeure dans votre cœur. » Et il commença la dédicace solennelle.

Mais, par la permission divine, on ne trouva plus les cendres qu'on avait préparées pour tracer sur le pavé de l'église l'alphabet grec et l'alphabet latin, ainsi qu'il est marqué dans le *Pontifical*. Les servants jurèrent qu'ils les avaient placées

depuis longtemps auprès de l'autel ; cependant on n'en découvrait pas la moindre trace. Alors le prêtre Udalric, comme par inspiration, courut dans un souterrain où l'on gardait des cendres. Au bruit de ses pas, un prisonnier qui y était caché poussa des cris plaintifs, et avança la main hors de sa cage. Udalric, stupéfait, s'approcha pour voir ce que c'était, et il vit un jeune homme garrotté de chaînes de fer, au cou, à la poitrine et aux pieds. Ayant fait venir un interprète, il entendit de lui ces paroles : « Serviteur de Dieu, ayez pitié de moi, et faites en sorte de me délivrer de cette dure captivité. Je suis fils d'un très-noble prince danois, et le duc Mizlas me tient ici enfermé pour cent marcs d'argent que doit lui donner mon père. » A ce récit, Udalric alla trouver l'évêque et lui conta secrètement ce qu'il venait de découvrir, ajoutant que, sans aucun doute, la dédicace ne pourrait se parfaire, si ce captif n'était délivré avec les autres. L'évêque répondit : « Le prince nous a déjà fait et accordé tant de choses, que je n'ose presque pas lui demander davantage ; et je ne crois pas qu'il y ait en Allemagne aucun prince qui cède si facilement aux prières que cet étranger. Cependant, allez le trouver en secret, peut-être acquiescera-t-il à vos paroles, quoique la chose soit bien difficile. » Udalric, prenant avec lui Adelbert, l'interprète de l'homme de Dieu, conduisit le prince Mizlas hors de la foule ; puis, l'ayant salué d'abord au nom de Jésus-Christ, Adelbert lui demanda si tous les captifs avaient été relâchés. Il répondit qu'ils l'étaient tous. « Pourquoi, reprit Adelbert, voulez-vous tromper Jésus-Christ, qui ne peut pas être trompé ? Pourquoi contristez-vous son apôtre, en niant et en dissimulant ? Voilà que, par votre dissimulation, vous avez mis un empêchement à cette dédicace ; car les cendres qu'on avait préparées hier ont disparu par la permission divine, et lorsque le coopérateur de mon seigneur Udalric ici présent, est allé, non par hasard, mais par la disposition de la Providence, chercher d'autres cendres, il a trouvé le captif que vous avez voulu cacher à Dieu, qui voit tout. »

Le prince, étrangement surpris, dit alors : « Pour ce prisonnier, j'y tiens plus qu'à tous les autres ; c'est pourquoi je vous prie de ne pas divulguer son affaire, mais de le laisser dans son cachot. — A Dieu ne plaise, répondit Udalric, que tant d'œuvres de piété que vous faites pour l'amour de Dieu et qui vous ont gagné l'admiration de mon seigneur l'évêque, périssent par une seule cruauté ! — Mais, reprit le prince, qu'en sera-t-il de ces cinq cents talents que devait me donner son père pour m'indemniser de cet incomparable préjudice ? — Le Seigneur, répliqua Udalric, le Seigneur a de quoi vous le rendre au centuple. » Alors enfin, le prince Mizlas, gémissant et frémissant en lui-même, s'écria : « Je prends Dieu à témoin que, si je lui consacrais mon corps par le martyre, je ne ferais pas une action plus pénible que maintenant ; ce captif, auquel je tenais plus qu'à tout le reste, ce captif que j'avais résolu de ne délivrer jamais, eh bien ! malgré moi-même, pour l'honneur du Dieu tout-puissant et pour l'amour de mon seigneur l'évêque, je lui rends la liberté. » Aussitôt il envoya le tirer de son cachot, le plaça de ses propres mains sur l'autel, l'offrit à Dieu comme un holocauste d'agréable odeur, et fit rompre ses fers, tous les assistants pleurant de joie et bénissant Dieu de la grande dévotion du prince. Le saint pontife acheva dès lors la dédicace avec plus d'allégresse qu'il n'avait commencé. Peu après, il réconcilia les habitants de la province avec le duc de Pologne, leur suzerain, qu'ils avaient offensé et qui se disposait à leur faire la guerre.

Non loin de la ville d'Uznoïm, où demeuraient alors le duc Mizlas et l'évêque Otton, à une journée de navigation, se trouvait l'île de Rugen, nommée alors Vêranie. Les habitants en étaient extrêmement barbares et féroces. Ayant entendu parler de la prédication du saint homme, ils menaçaient de le mettre à mort, s'il osait venir parmi eux. Lui, au contraire, plus on lui apprenait de leurs menaces, plus il avait le désir d'aller chez eux, dans l'espérance du martyre. Comme ses familiers, ainsi que le duc, l'en dissuadaient à cause de l'imminence du péril, il avisait un moyen de s'y rendre à leur

insu; mais eux, ayant remarqué son dessein, l'observaient continuellement, pour ne pas lui en laisser l'occasion. Le saint homme, de son côté, leur reprochait leur peu de foi et de courage. Enfin le prêtre Udalric, voyant que cela lui tenait si fort au cœur, s'offrit généreusement à y aller lui-même. Ayant donc reçu la bénédiction du saint évêque, trois fois il se mit en mer, mais trois fois une tempête le força de regagner le rivage. Le Saint comprit alors que les Rugiens n'étaient pas encore dignes de recevoir la grâce de l'Évangile.

Après cela, ayant distribué de ses compagnons en divers endroits de la province, pour achever l'œuvre commencée, il proposa d'aller lui-même à Stettin, pour ramener les habitants de leur apostasie; mais les clercs qui le devaient accompagner, sachant les Stettinois barbares et cruels, craignaient pour lui et pour eux. Ils mirent tout en œuvre pour l'en détourner. Fatigué de leurs instances, il leur dit : « Je le vois, nous ne sommes venus que pour les délices; tout ce qui se présente d'âpre et de difficile, nous jugeons devoir l'éviter. Soit; car, comme je ne veux forcer personne à la gloire du martyr, de même je voudrais vous y exhorter tous, s'il était possible. Mais, je vous prie, si vous ne voulez pas m'aider, au moins ne m'empêchez pas. Que chacun ait le pouvoir de sa vie : vous êtes libres et moi aussi. De grâce, messieurs, laissez-moi. » Et, les ayant fait sortir de sa chambre, il se mit en prière jusqu'au soir. Alors il appela son valet de chambre, lui ordonna de fermer toutes les portes, d'écarter tout le monde et de ne laisser approcher personne à son insu.

Cela fait, il mit secrètement ses habits de voyage, plaça les ornements pontificaux avec le livre et le calice dans une malle, prit le tout sur ses épaules, sortit silencieusement de la ville, et sans être accompagné de qui que ce fût, prit la route de Stettin. Se voyant tout seul, il bénissait Dieu de son stratagème, et commença les matines, s'empressant d'arriver à Stettin cette nuit-là même. Vers dix heures, ses clercs s'étant relevés pour l'office de la nuit, le cherchèrent vaine-

ment. A force de questionner ses domestiques, ils devinèrent ce qui était arrivé. Aussitôt, les uns à pied, les autres à cheval, ils courent dans toutes les directions pour le retrouver. Vers le matin, ceux qui étaient à cheval et qui s'étaient dirigés vers la mer, l'atteignent au moment qu'il allait monter dans un navire. Dès qu'il les reconnut, il éprouva un grand trouble et dit en gémissant : « Hélas ! Seigneur Jésus, Fils unique de Dieu, Fils unique de la très-sainte Vierge, doux Nom de mon espérance, me priverez-vous de mon désir ? Faites, je vous prie, que ceux qui arrivent s'en viennent avec moi, ou que du moins ils ne m'empêchent pas d'exécuter mon dessein. » Eux, arrivés, se prosternent à ses pieds, lui se prosterne de son côté, ils pleurent les uns et les autres, la tristesse les empêche longtemps de parler. Enfin, après bien des larmes, l'évêque leur demanda tristement : « Que venez-vous faire ? De grâce, retournez à votre logis, et moi j'irai mon chemin. — A Dieu ne plaise ! s'écrièrent les autres. Ce nous est assez de cette grande confusion ; nous ne vous quittons plus jamais. Si vous voulez revenir, nous reviendrons avec vous ; si vous aimez mieux aller en avant, nous avancerons avec vous. Mais daigne Votre Sainteté agréer notre conseil. Retournons ensemble à nos frères et à nos serviteurs aujourd'hui ; demain, nous le disons en toute sincérité, nous vous suivrons tous à la vie et à la mort. »

L'évêque étant retourné à cette condition, repartit le lendemain avec tout son monde et arriva heureusement à Stettin. Les habitants de la ville étaient divisés : les uns persévéraient encore dans la foi, les autres, en plus grand nombre, étaient retournés au paganisme. Les premiers se réjouissaient de la venue de l'évêque, les autres en étaient troublés. Il se logea dans une église qui était à l'entrée de la ville et qu'il avait dédiée dans son premier voyage. Les apostats, amentés par les prêtres des idolâtres, la vinrent environner en armes et en tumulte, criant qu'il fallait massacrer tous ceux qui étaient dedans, principalement le chef. L'évêque, avide du martyre, se revêtit de ses habits pontificaux, fit élever la croix et les

reliques, et entonnant des Psaumes et des Hymnes, recommandait au Seigneur son dernier combat. Les barbares les entendant chanter, furent étrangement surpris de ce que, au moment de mourir, ces hommes pouvaient chanter encore. Ils écoutaient, ils se regardaient et, comme enchantés par la vertu des paroles, ils commencèrent à s'adoucir et à se dire entre eux que, pour recevoir ou repousser des choses pareilles, il fallait consulter la raison plutôt que la force. Les plus sages remontraient en particulier aux prêtres des idoles que leur devoir à eux était de défendre leur religion par des raisons convenables. En chuchottant ainsi les uns avec les autres, ils se retirèrent peu à peu chacun chez soi. C'était le vendredi ; l'évêque, avec les siens, employa ce jour et le suivant en jeûnes et en prières.

Cependant un des premiers de la ville, son nom était Witsac, ne cessait de prêcher le royaume de Dieu et la foi chrétienne, soit dans les assemblées du peuple, dans les places publiques, soit dans les maisons, soutenant que les traditions chrétiennes et la doctrine de l'évêque étaient saintes et pleines de vérité. Peu auparavant, cet homme, faisant la piraterie contre les païens, avait été surpris et fait prisonnier, après avoir perdu beaucoup des siens. Plongé dans un cachot, chargé de fers, il pria le Seigneur par les mérites du saint évêque Otton, qui lui avait donné le Baptême. Le Saint lui apparut, fit tomber ses chaînes et lui donna ses ordres pour les habitants de Stettin. Ainsi miraculeusement délivré de sa prison, Witsac trouva de même sur le bord de la mer une petite barque dans laquelle il arriva heureusement en sa patrie. Il suspendit la petite barque à une des portes de Stettin, comme un témoignage public de sa miraculeuse délivrance, et ne manqua pas de reprocher à ses compatriotes, au nom de son saint libérateur, le mélange sacrilège qu'ils faisaient du culte des idoles avec celui du vrai Dieu. Lors donc que le saint évêque fut arrivé devant la ville, Witsac, qui parlait dès lors bien plus hardiment encore, alla le trouver avec ses parents et ses amis, se prosterna à ses pieds, lui rendit grâces, lui

raconta en détail l'histoire de sa captivité et de sa délivrance, l'exhorta à prêcher courageusement l'Évangile, lui promettant, avec tous les siens, de le soutenir et de l'assister en tout.

Le dimanche donc, après la messe solennelle, le saint évêque, revêtu de ses ornements pontificaux, entra processionnellement dans la ville. Witsac lui fit voir, en passant, sa petite barque suspendue à un poteau, et raconta de nouveau, devant tout le peuple, l'histoire de sa délivrance. L'évêque monta sur une estrade pour parler à la foule. Witsac lui servait de héraut pour apaiser le bruit et faire faire silence. La plupart des apostats écoutaient assez volontiers, lorsque le pontife des idoles, qui cette nuit-là même s'était proposé de tuer l'évêque, arrive plein de fureur, vomit contre lui mille injures, ameuté contre lui la populace païenne ; à son commandement, tous les apostats brandissent leurs lances pour en percer le saint évêque ; mais leurs bras restent suspendus en l'air et immobiles. Le pontife des idoles ayant voulu leur donner exemple, resta, comme eux, le bras et la lance en l'air à l'égal d'une statue. Les fidèles étaient dans l'admiration et bénissaient Dieu. « Vous voyez, mes frères, disait l'évêque, quelle est la puissance du Seigneur ; car, comme je vois, c'est Dieu qui vous a liés. Pourquoi ne jetez-vous pas vos lances ? pourquoi ne retirez-vous pas vos bras ? Jusqu'à quand resterez-vous dans cette posture ? » Comme ils ne répondaient rien l'évêque ajouta : « Voilà vos dieux pour qui vous combattez ; qu'ils viennent à votre secours, s'ils peuvent quelque chose ! Voilà votre prêtre qui a causé ce tumulte ; qu'il invoque maintenant ses dieux sur vous ; qu'il vous donne conseil et secours ! S'il sait ou peut quelque chose, voici le temps. » Le prêtre des idoles, aussi bien que la foule des apostats, demeura muet et immobile.

Enfin, touché de compassion, l'évêque dit tout haut : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que, suivant votre coutume, vous déployez, quand il en est temps, la puissance de votre force, pour terrifier vos adversaires et proté-

ger vos serviteurs. Mais comme vous êtes bon et miséricordieux, pardonnez, de grâce ! pardonnez à l'ignorance et à la témérité de ce peuple, et, selon votre miséricorde accoutumée, rendez-leur l'usage de leurs corps, duquel vous les avez privés. » En même temps il fit sur eux le signe de la croix, et l'effet suivit la prière. Il en profita pour leur faire sentir leur égarement, leur donna sa bénédiction, les renvoya fort radoucis, et s'avança lui-même à l'église de Saint-Adalbert, dont il n'existait plus que le chœur. Il la rebâtit tout entière à ses frais.

Un jour qu'il s'y rendait, il trouva sur la place une troupe d'enfants qui jouaient ; il les salua dans leur langue, et, comme prenant part à leurs jeux, il les bénit du signe de la croix. S'étant avancé vers l'église, il s'aperçut que ces enfants, quittant leurs jeux, le suivaient tous ensemble, curieux de regarder sa figure et son costume, comme il est naturel à cet âge. Il s'arrêta au milieu d'eux, et, leur parlant d'une manière caressante, il demanda s'il y en avait parmi eux qui eussent reçu le Baptême. Ils se regardèrent l'un l'autre, et firent connaître ceux qui étaient baptisés. L'évêque les prit à part, et leur demanda s'ils voulaient garder la foi du Baptême. Ils répondirent avec assurance qu'ils le voulaient de grand cœur. « Eh bien ! reprit l'évêque, si vous voulez être chrétiens et garder la foi du Baptême, vous ne devez plus admettre à votre jeu ces enfants infidèles qui ne sont pas baptisés. » Aussitôt, suivant la parole de l'évêque, se réunissant avec leurs pareils, les enfants baptisés commencèrent à repousser ceux qui ne l'étaient pas, et ne communiquaient plus avec eux dans aucun jeu. C'était beau de voir les uns, glorieux d'être chrétiens, en agir familièrement avec l'évêque, le regarder et l'écouter avidement, même au milieu de leurs jeux ; tandis que les autres, honteux et confus de leur infidélité, se tenaient au loin. Mais le bon père, avec de douces paroles et suivant leur capacité, instruisit plus pleinement de la foi les enfants chrétiens, et en même temps il exhorta si bien les autres, qu'ils finirent

tous par demander à être baptisés et à devenir chrétiens eux-mêmes.

Cependant les plus anciens et les plus sages de la ville se consultaient fréquemment et longuement ensemble, sur le meilleur parti à prendre pour le salut du peuple et de la patrie. Ils considéraient avec soin toutes les paroles et toutes les actions de l'évêque, son désintéressement, ses immenses aumônes, tant de captifs rachetés, tant d'églises bâties ou rebâties à ses frais. Et plus ils considéraient tout cela, plus ils concevaient d'admiration et de vénération pour sa personne. Enfin, après une délibération qui dura depuis le matin jusqu'au milieu de la nuit, ils résolurent, d'une voix unanime, d'extirper complètement l'idolâtrie et de se donner entièrement à la religion chrétienne. Witsac, qui assistait à la délibération, vint la nuit même informer l'évêque de cette heureuse issue. Le lendemain, saint Otton trouva le peuple disposé à tout, les apostats se soumirent à la pénitence, on brisa les idoles et leurs temples, on restaura les églises, on administra le Baptême à ceux qui ne l'avaient pas encore reçu. Ce n'est pas que les prêtres des idoles ne cherchassent encore plus d'une fois à tuer le saint évêque; mais Dieu protégeait son serviteur, et punissait ses ennemis d'une manière si visible, que l'excès de leur malice ne faisait qu'affermir le bien.

Après avoir tout réglé à Stettin, il se rendit à Julin, dont les habitants, beaucoup moins coupables, étaient d'eux-mêmes beaucoup mieux disposés. Ils reçurent avec une humble soumission ses remontrances paternelles, et réformèrent tous les abus. Dieu y fit, par son serviteur, plusieurs miracles, et entre autres rendit la vue à une femme aveugle. Mais, avec les miracles de bonté envers les malheureux, il y eut aussi des miracles de châtimement envers les indociles. Le jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, le prêtre Bocétis trouva un paysan et sa femme moissonnant du blé. Le prêtre leur représenta que ce jour, étant une fête de la Vierge, devait être chômé. Or, c'était un lundi : ce qui convient à l'année

1127. Le paysan répondit : « Hier, parce que c'était dimanche, il n'était pas permis de travailler ; aujourd'hui encore il faut ne rien faire. Quelle est cette doctrine, qui empêche les hommes de s'occuper de leurs intérêts nécessaires ? Quand est-ce que nous verrons nos moissons rentrées ? Je crois bien que vous êtes envieux de notre bien-être. » Il allait proférer quelque blasphème et donnait de grands coups de faucille dans le blé, lorsqu'il tomba roide mort, tenant sa faucille d'une main, une poignée de blé de l'autre, mais si fortement, qu'il fut impossible de les lui ôter. La femme ne fut pas frappée de mort, mais ne resta pas impunie ; elle suivit le corps de son mari à l'église, tenant elle-même sa faucille d'une main et une poignée de blé de l'autre, sans pouvoir s'en défaire, jusqu'après l'enterrement et jusqu'à ce que tout le monde fût convaincu qu'elle était punie pour une action illicite.

Les Rugiens ayant su que les Stettinois étaient revenus parfaitement au christianisme, leur firent la guerre ; mais ils furent eux-mêmes complètement défaits et profondément humiliés. Saint Otton conçut de nouveau le dessein de passer chez eux ; mais on lui remontra que, d'après un décret du Seigneur apostolique, c'est-à-dire du Pape, l'île de Rugen avait été recommandée au zèle de l'archevêque des Danois. Il envoya lui demander la permission d'y prêcher l'Évangile. L'archevêque différa de répondre, parce qu'il voulait consulter auparavant les princes de Danemark. Sur ces entrefaites, le roi Lothaire et les autres princes d'Allemagne mandèrent à Otton et même le prièrent de revenir. Il revint donc, par la Pologne et la Bohême, à Bamberg, la veille de la fête de l'apôtre saint Thomas, 20 décembre, à la grande joie de son peuple, après avoir converti deux fois la Poméranie, la première fois avec la bénédiction du Pape Calixte, la seconde avec la bénédiction du Pape Honorius.

(ROHRBACHER.)

LE BIENHEUREUX JEAN DE VICENCE,

FRÈRE PRÊCHEUR.

« Le Bienheureux Jean de Vicence, dit son historien, dom Basile, fut recommandable dès sa jeunesse par l'éclat de ses vertus ; il parut admirable par les dons extraordinaires qu'il avait reçus de Dieu, pour traiter les plus grandes affaires, pour terminer les différends, et défendre les droits de l'Église. La force de ses prédications et la pureté de sa doctrine ne lui ont pas fait moins d'honneur que ses belles actions, mais ce qui rendra son nom immortel, c'est particulièrement la sainteté de sa vie, à laquelle Dieu même a rendu témoignage par un grand nombre de miracles. »

Les villes de Vicence, de Padoue et de Bologne s'attribuent l'honneur d'avoir été sa patrie. Mais le témoignage commun des historiens est en faveur de la première. Il est vrai qu'il étudiait à Padoue, lorsqu'il fut appelé à l'Ordre de saint Dominique, par les prédications et les miracles du saint Fondateur, qui lui donna son habit, et cultiva avec soin les riches talents dont il connut tout le prix. On peut juger des progrès que le jeune religieux fit d'abord dans les études et la piété, non-seulement par le mérite de celui qui lui servit de guide, mais aussi par les grandes actions qui ont illustré sa vie. L'office de prédicateur fut le premier qu'il exerça dans son Ordre, et le seul que ses autres occupations ne lui firent jamais interrompre. L'an 1231, il était déjà prieur de la communauté de Saint-Augustin, à Padoue ; il remplissait tous les devoirs de sa charge avec la vigilance qu'on pouvait attendre de lui, quand le Pape Grégoire IX le nomma un des trois commissaires apostoliques, qui devaient faire les informations requises pour la canonisation de saint Antoine de Padoue, qui venait de finir sa carrière dans une grande opinion de sainteté. Il est fait mention de cette commission dans la Bulle même de la canonisation, dont on conserve l'original dans le couvent des Franciscains de Padoue.

Les troubles, que les factions des Guelfes et des Gibelins

excitaient tous les jours dans la Lombardie, fournirent une ample matière au zèle de notre saint prédicateur, et l'éclat de ses vertus le mit en état de travailler avec succès à la réconciliation non-seulement des particuliers ou des familles, mais des villes et des républiques. Les supérieurs l'employèrent souvent à cette œuvre également intéressante et difficile ; les commissions qui demandaient le plus de sagesse, de courage et de fermeté, le Vicaire de Jésus-Christ les confiait à Jean de Vicence, et les peuples, plus d'une fois, joignirent leurs prières à celles de leurs pasteurs pour se procurer la médiation d'un homme qu'ils appelaient communément un Ange de paix et le restaurateur de la tranquillité publique. Cette grande réputation qu'il s'était acquise dans tout le pays, et qui augmenta toujours, attirait à ses prédications une si prodigieuse foule d'auditeurs, qu'il était plus ordinairement obligé de prêcher en pleine campagne ou dans les plus grandes places. C'est ce qu'il fit d'abord à Bologne, où il déclama avec beaucoup de force contre la malice de ceux qui semaient la division parmi les citoyens, ou qui travaillaient à la fomentation par une criminelle politique. Il représenta avec des couleurs si vives toute la grandeur de ce crime et les funestes suites, qu'il porta les Bolognais à se donner les uns aux autres des marques sincères d'une parfaite réconciliation, à se prévenir, et à se saluer mutuellement au nom de Jésus-Christ. Cet usage si digne des Chrétiens passa de Bologne dans les autres villes de Lombardie, et ensuite dans les toutes les provinces d'Italie.

Ses prédications produisirent un semblable effet à l'égard des usuriers, qui, pour augmenter toujours leurs richesses d'iniquité, suçaient impitoyablement la substance des peuples, et profitaient de la misère ou de la faiblesse des pauvres pour élever leur fortune sur les ruines de plusieurs familles. Si tous ceux qui étaient dans le cas ne se laissèrent pas toucher à ses exhortations, ils se virent du moins obligés d'abandonner leur illicite commerce, pour se dérober à l'indignation publique. Contre l'intention du prédicateur, il ar-

riva quelquefois que le peuple irrité contre les usuriers de profession, se fit à lui-même une cruelle justice, prévenant par son impatience ordinaire le temps que Dieu s'est réservé pour exercer ses vengeances.

L'affreuse désolation que causait la guerre civile parmi les citoyens de Padoue, porta le Pape à écrire à Jean de Vicence, pour lui ordonner (ou selon les termes du Bref, pour le prier) de se rendre incessamment sur les lieux, afin d'éteindre, par ses soins, un feu qui dévorait tout. La ville de Bologne osa bien s'opposer à la sortie de son prédicateur et au désir de Sa Sainteté ; il fallut que le Souverain-Pontife usât de menaces, et de toute son autorité, pour obliger les Bolonais à laisser partir un homme qui leur était aussi cher que son ministère leur était utile. Ceux de Padoue ayant appris qu'il venait à eux, sortirent au-devant de lui jusqu'à un village voisin, et le conduisirent comme en triomphe dans leur ville. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il fit assembler le peuple dans le Champ-de-Mars (appelé aujourd'hui le Pré de la Vallée). Son premier discours fut le commencement de la paix ; pendant un mois qu'il resta à Padoue, il continua heureusement à la cimenter et à la perfectionner, soit dans ses conférences particulières avec les principaux citoyens, soit dans les discours publics, qu'il faisait tous les jours, pour satisfaire au grand concours du monde qui venait des environs, et quelques-uns même de fort loin, pour avoir le plaisir de l'entendre. Les auteurs italiens assurent qu'il guérissait toutes sortes de malades, et qu'il rendait quelquefois la vie aux morts. Il semble qu'il n'en fallait pas moins pour réussir à réconcilier les esprits aussi cruellement divisés, et faire enfin cesser les animosités que la jalousie ou l'intérêt avait fait naître, que la vengeance irritait, et que l'orgueil rallumait dans toutes les occasions. Mais le Seigneur bénissant le zèle de son ministre, les conditions de paix qu'il proposa furent acceptées de tous, et servirent pendant quelque temps à assurer un bien si précieux, que plusieurs désiraient avec ardeur, et qu'ils ne savaient se procurer, quoiqu'il ne

leur manquaît pour cela qu'une volonté sincère et constante.

Le saint prédicateur ayant rempli les intentions du Pape, reprit sans délai le chemin de Bologne, pour se trouver au chapitre général de son Ordre, et continuer l'exercice de son ministère. Parmi les conversions qui en furent le fruit, on peut mettre celle du célèbre Jean Boncampio, qui renonça aux plaisirs du siècle et aux espérances de la fortune, pour entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique, d'où il fut quelque temps après élevé sur le siège épiscopal de Bologne. Cependant l'inquiétude des Bolonais, ou la crainte de perdre une seconde fois leur prédicateur, augmentait à proportion des services qu'ils recevaient tous les jours de lui. Leur conseil fut de députer quelques citoyens des plus distingués vers le Père Jourdain de Saxe, général de l'Ordre, pour lui représenter que Jean de Vicence avait semé dans leur ville la parole de Dieu avec beaucoup d'applaudissement et de succès, mais que tout le fruit qu'on en espérait, pourrait se perdre par son absence, si on ne l'arrêtait dans un pays où la Providence l'avait envoyé si à propos. Le B. Jourdain loua leur zèle ; mais il ne parut pas fort touché de leurs raisons : « Car, leur répondit-il, les semeurs n'apportent point leur lit sur le champ qu'ils ont ensemencé, pour y coucher jusqu'à ce qu'ils voient comment la semence fructifie ; il la recommandent à Dieu, et vont semer un autre champ. Ainsi peut-être serait-il expédient que votre prédicateur allât porter ailleurs la parole de Dieu, suivant ce que disait le Sauveur : Il faut que j'aille prêcher aussi à d'autres villes. Nous délibérerons cependant de cette affaire avec nos définiteurs et nous ferons en sorte que vous ayez sujet d'être contents. »

Il parut en effet, par la suite, que les Bolonais obtinrent une partie de ce qu'ils désiraient avec tant d'ardeur ; mais ils portèrent leur zèle un peu trop loin, comme nous allons voir. Le serviteur de Dieu, qui ne goûtait de repos que dans un travail continuel, après avoir prêché aux environs de Bologne, comme il revenait un jour en cette ville, le magistrat, suivi d'un nombre infini de personnes de toute condition,

fut le recevoir avec un magnifique dais. L'humble religieux eut beau se défendre d'accepter un honneur si peu conforme à sa modestie et à son état, on ne voulut point l'écouter ; malgré ses prières et toutes ses résistances, il fut introduit dans la ville avec une pompe et parmi des acclamations qui marquaient, à la vérité, l'estime qu'on faisait de son mérite et l'affection extraordinaire qu'on lui portait, mais qui ne pouvaient servir qu'à l'humilier plus profondément devant Dieu. Ces sentiments de son cœur étaient sincères, mais ils étaient cachés ; au lieu que l'éclat extérieur des honneurs qu'on s'efforçait de lui rendre, frappait les yeux des spectateurs, dont quelques-uns furent étrangement scandalisés. Il s'en trouva qui en prirent occasion d'accuser ce saint homme auprès du Pape, comme s'il avait affecté de paraître dans le même état où on a coutume de voir le Vicaire même de Jésus-Christ, lorsqu'il fait son entrée dans une ville. C'est ainsi, disait-on à Grégoire IX, qu'on voit le Père Jean de Vicence, monté sur un cheval blanc, et couvert d'un superbe dais, que les personnes les plus qualifiées de Bologne se font honneur de porter sur lui.

Le plaignant était lui-même un homme de beaucoup de réputation et de grande autorité. Le Pape ne douta point de la vérité du fait : il déplora la prétendue chute du serviteur de Dieu, et, résolu de le punir ou de l'humilier, il assembla les cardinaux et les prélats de sa cour pour en délibérer avec eux. Guillaume, évêque de Modène, se trouva du nombre, et il eut le courage de représenter modestement à Sa Sainteté que ce n'était pas la coutume des Romains de condamner un accusé sans l'avoir entendu, bien moins un homme dont le mérite était si éclatant, et la réputation si bien établie. Le Pape ayant dit que puisque la faute était certaine, et le scandale public, il ne fallait point différer de sévir contre le coupable. « Eh bien, reprit alors le pieux prélat, ordonnez, Saint-Père, qu'on me présente une Bible. » Ayant mis ses mains sur l'Évangile, il dit : « Je jure sur ces paroles saintes, que le Père de Jean de Vicence prêchant un jour au peuple, j'ai

vu de mes yeux qu'un Ange lui imprimait une croix d'or sur le front. Ce que je me crois obligé de révéler dans un cas où il s'agit de justifier un innocent calomnié, et d'épargner à ses juges la peine qu'ils pourraient avoir, s'ils reconnaissaient trop tard son innocence. »

Un témoignage si précis, rendu par un prélat dont la sainteté était en vénération, eut tout l'effet qu'il pouvait attendre : on reprit les premiers sentiments en faveur du saint prédicateur ou du moins on suspendit les fâcheux préjugés que l'accusation avait fait concevoir contre lui ; on se donna le loisir de tout examiner, et cet examen fut sa justification. Sa vertu reçut même un nouvel éclat de cette épreuve : les miracles, aussi-bien que les conversions, qu'il continuait de faire dans tous les lieux où il annonçait la parole de Dieu, firent connaître que pour être partout applaudi, il n'en était pas moins humble. C'est ainsi qu'en ont parlé les auteurs italiens, dont quelques-uns sont contemporains. Mais cela n'a point empêché qu'un Anglais, qui écrivait longtemps après à Londres, n'ait avancé que ce célèbre prédicateur ayant laissé enfler son cœur par la vaine gloire, avait enfin mérité de perdre l'amour de Dieu, l'estime des hommes, et la confiance des prélats qui l'avaient le plus respecté. Les traits envenimés que Mathieu Paris répand partout contre les plus illustres personnages, sans respecter même le Vicaire de Jésus-Christ, ni la personne sacrée des rois, ne permettent pas qu'on s'en rapporte à son seul témoignage, quand il médit. On a bien plus sujet d'être surpris que Spondani, qui a souvent fait remarquer la malignité de cet auteur, et qui a réfuté la plupart de ses calomnies, ne se soit pas tenu assez en garde contre celle-ci.

Il n'était pas bien difficile d'en reconnaître toute la noirceur, ne fût-ce que par le grand nombre de Brefs que le Pape Grégoire IX continua depuis d'adresser à Jean de Vicence, tantôt pour le charger des plus importantes négociations, qui regardaient les intérêts de l'Église et le repos des peuples, tantôt pour le féliciter du succès de ses travaux ; quelquefois (selon

la remarque de Fleury) pour le consoler des calomnies qu'on répandait contre lui. Son mérite était trop éclatant pour ne point exciter la jalousie des envieux, et les grandes choses que Dieu faisait par son ministère contribuaient trop à détruire l'empire de Satan, pour que cet ennemi commun ne travaillât pas aussi à détruire, à son tour, l'autorité que ses vertus lui avaient acquise dans l'esprit des peuples. Cependant, malgré les efforts de l'enfer, cette autorité était toujours plus grande, et les Souverains Pontifes l'employèrent à propos pour pacifier les peuples et les villes. Comme l'empereur Frédéric pouvait profiter de leur division pour se les assujettir, Grégoire IX fit Jean de Vicence son légat dans la Marche d'Ancône, et l'envoya ensuite en Toscane, pour faire conclure la paix entre Florence et Sienne. L'entreprise n'était pas facile, attendu la haine mortelle que ces peuples se portaient. La hauteur des Florentins et leurs prétentions semblaient devoir les rendre peu traitables, et les plaintes amères que les Siennois ne cessaient de faire contre eux, les disposaient encore moins à écouter les voies d'accommodement. Le légat néanmoins réussit, parce qu'il n'y avait rien qui résistât à la douceur de son éloquence, ou plutôt à l'Esprit du Seigneur, qui parlait en lui. Quelque irrités que fussent les partis opposés, également résolus de rejeter toutes les propositions qu'on voudrait leur faire, dès que le saint prédicateur commençait à leur représenter les avantages de la paix, les calamités ou les horreurs de la guerre, et la sévérité des jugements de Dieu, les plus opiniâtres, gagnés par l'éclat de ses vertus, ou vaincus par la force de ses discours, suivaient l'exemple des autres, et tous s'empressaient de remettre leurs intérêts entre ses mains, afin qu'en équitable médiateur il décidât absolument, et mît fin à leurs cruelles dissensions.

Le succès de sa légation ne fut ni moins prompt ni moins heureux dans la Marche d'Ancône et dans la Marche Trévissane, où, ayant provoqué les peuples séparément, et puis leurs chefs dans une assemblée générale, il les fit convenir sur tous les articles qu'il jugea nécessaire de leur proposer,

pour terminer leurs querelles et les faire vivre désormais dans une parfaite union. Nous ne pouvons mieux représenter cet événement si glorieux à la mémoire de cet homme apostolique, qu'en traduisant ici les paroles d'un auteur contemporain, qui a écrit l'*Histoire d'Italie*. C'est dans le second tome de sa relation, que Gérard Maurisse s'exprime ainsi :

« Il parut en ce temps-là un religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, appelé Jean, fils d'un avocat de Vicence, homme d'une rare piété, dont je vais raconter des choses qui paraîtront, sans doute, merveilleuses, mais qui n'en sont pas moins attestées : car pour établir une paix générale, il rassembla un si grand nombre de seigneurs et de peuples, et les porta si efficacement à s'unir tous par les liens de la charité de Jésus-Christ, dont il leur faisait chanter les louanges, qu'on peut bien assurer que depuis la naissance de l'Église, on n'avait encore rien vu de semblable. S'étant d'abord rendu à Padoue, il parla avec tant de grâce et de force de la nécessité ou du bonheur de la paix, qu'il bannit la discorde qui régnait dans la ville, tous les citoyens ayant fait un compromis pour laisser à son jugement la dernière décision de leurs disputes. Il alla ensuite à Trévise, et les Trévisans imitèrent l'exemple de Padoue. Les habitants de Bellune et de Feltre firent paraître la même docilité, ainsi que les seigneurs de Conéglione et plusieurs autres. Les peuples de Vicence, de Vérone, de Mantoue, de Brescia, le comte de Saint-Boniface et tout son parti se rendirent aussi avec joie au désir de ce restaurateur de la tranquillité publique. Il exerçait un si grand empire sur les cœurs, que dans toutes les villes où il paraissait on ne faisait point difficulté de lui remettre les statuts et les délibérations, avec le pouvoir de les corriger, d'en retrancher ou d'y ajouter ce qu'il jugerait à propos. Tous ceux qui avaient été faits prisonniers, il les mit en liberté. Et après avoir réconcilié entre eux les habitants des villes qu'il avait parcourues, il leur marqua à tous le jour et le lieu où tant de différents peuples devaient se trouver ensemble pour y signer une paix solide et durable.

» Dans cette belle et nombreuse assemblée on vit en même temps, non-seulement les députés, mais la plupart des citoyens de Brescia, de Mantoue, de Vérone, de Vicence, de Trévise, de Feltre, de Bellune, de Padoue et de plusieurs autres villes, bourgs et châteaux. Le patriarche d'Aquilée s'y rendit avec tous les évêques ses suffragants et un nombreux clergé. Le marquis d'Este, une multitude d'officiers et d'autres personnes de toute condition y parurent sans armes, n'ayant tous pour étendard que la croix de Jésus-Christ, au nom duquel ils s'assemblaient.

» Jean de Vicence prêcha au milieu de ce célèbre auditoire, et (ce qui ne paraît presque pas croyable) tout le monde l'entendait très-distinctement. Après son discours, il publia le traité de la paix générale, menaçant ceux qui le violeraient, de la colère de Dieu, de l'indignation de Jésus-Christ et de l'anathème de l'Église; promettant au contraire les bénédictions du Ciel à tous ceux qui en seraient des religieux observateurs. L'assemblée ayant été congédiée, ils se retirèrent chacun dans son pays, bénissant tous le Seigneur et lui rendant de sincères actions de grâces. Ceux qui avaient longtemps vécu dans des inimitiés mortelles, s'étaient donné mutuellement le baiser de paix, pendant la prédication de cet homme extraordinaire, qui était considéré de tous comme un prophète et que le Saint-Père lui-même avait en vénération. On ne doit pas en être surpris, vu le grand nombre de miracles qu'il faisait : outre les malades guéris, on comptait dix morts ressuscités par ses prières. C'est ce que j'ai entendu prêcher à des religieux de Saint-François dans l'église cathédrale de Vicence. »

Tout ce récit est d'un auteur qui pouvait avoir vu les faits qu'il rapporte, et qui, bien loin d'être trop favorablement prévenu pour le saint Prédicateur, après avoir raconté ses actions les plus héroïques, semble vouloir faire douter de la droiture de ses intentions, ainsi que le remarquent les Bollandistes en relevant la témérité de sa critique.

Les Gibelins, dont la faction était toujours fort puissante, troublèrent bientôt cette paix, que le pieux légat venait d'éta-

blir, et mirent souvent sa vertu à de rudes épreuves ; mais Dieu était sa force, et avec le puissant secours de sa grâce, il parut toujours semblable à lui-même, humble et modeste dans les plus heureux succès, ferme et tranquille dans les mauvais, ayant à combattre ce que les passions des hommes ont de plus violent, et à se tenir continuellement en garde contre les artifices des hérétiques, contre la malignité des envieux, enfin contre tout le parti de l'empereur Frédéric, dont les démêlés avec le Pape rendaient toujours suspects à bien des gens ceux qui étaient honorés de la qualité de légats ou de nonces apostoliques. Toutes ces difficultés ne servirent qu'à faire mieux connaître la sagesse et le courage du ministre de Jésus-Christ, également incapable de se laisser ou intimider par les menaces, ou éblouir par les applaudissements. Après avoir prêché avec le succès qu'on a vu dans la Toscane et dans la Marche d'Ancône, il parcourut les États de la République de Venise et les villes considérables de la Gaule Cisalpine. De retour à Bologne, il termina le différend qui s'était élevé entre le corps de ville et son évêque, à l'occasion de la juridiction criminelle. Du consentement des magistrats, il fit sortir des prisons ceux qui n'y étaient retenus que pour des dettes et il porta les créanciers à faire des remises considérables en faveur des pauvres.

Un officier bolonais, nommé Milanti, avait porté si loin ses excès ou ses brigandages, particulièrement contre les habitants de Viterbe, que le Pape en ayant pris connaissance, retrancha cet officier de la société des fidèles, et fit publier la sentence d'excommunication dans tous les lieux où les violences et les injustices de Milanti avaient été commises. Ce coup de foudre ne put ébranler un homme depuis longtemps accoutumé à suivre aveuglément toutes ses passions et à ne pas faire plus de cas des censures que des menaces. Notre zélé prédicateur entreprit cependant la conversion de ce fameux coupable, et il réussit. Milanti s'humilia ; il confessa ses crimes et s'offrit à faire une réparation convenable. Ses amis, qui étaient en grand nombre et fort puissants en

Lombardie, envoyèrent aussitôt des députés vers le Saint-Siège pour obtenir son absolution. Mais, soit qu'à Rome on se défîât de la sincérité de son repentir, soit qu'on jugeât qu'un exemple de sévérité était nécessaire pour contenir les plus audacieux dans quelques bornes, le Saint-Père refusa de lever les censures portées contre Milanti, à moins qu'après avoir réparé tout ce qu'il avait causé de dommage à l'Église et aux habitants de Viterbe, il ne s'engageât encore à passer les mers pour combattre tout le reste de sa vie contre les infidèles. C'était le condamner à un exil perpétuel auquel il ne pouvait se résoudre. Jean de Vicence écrivit à Sa Sainteté en faveur de son pénitent, et le Pape lui répondit ainsi : « Nous avons reçu avec notre bonté, ordinaire les lettres que vous nous avez envoyées, et nous sommes entré dans vos sentiments. Ce que nous avons refusé aux vives instances des ambassadeurs de la Lombardie et aux prières réitérées que plusieurs nous ont faites en faveur de Milanti, nous vous l'accordons avec plaisir, afin de vous faire connaître par des effets dans quelle estime vous êtes auprès du Saint-Siège. Comme nous avons une entière confiance en votre sagesse, nous consentons qu'après avoir bien examiné les dispositions de Milanti, vous lui donniez par notre autorité l'absolution qu'il demande, en lui faisant promettre de satisfaire la ville de Viterbe et de servir pendant deux ans dans la Palestine. »

On voyait souvent des conversions non moins éclatantes que celle-ci. La vénération des fidèles augmentait aussi tous les jours envers le serviteur de Dieu, et il profitait de ces favorables dispositions pour retirer les uns de leurs égarements ; pour faire avancer les autres dans la pratique des vertus, et pour les retenir tous dans l'obéissance du Saint-Siège, dont bien des gens travaillaient à les séparer. L'empereur Frédéric comprenant bien que les prédications continuelles de Jean de Vicence seraient toujours le plus grand obstacle au dessein qu'il avait formé sur l'État de l'Église et sur l'autorité du Pape, chercha tous les moyens de faire imposer silence à un prédicateur si incommode. Il écrivit pour cela une longue

lettre au chapitre général des Frères-Prêcheurs, qui était assemblé à Paris l'an 1241. Ce prince y fait d'abord paraître beaucoup d'estime et d'affection pour un Ordre qu'il relève par de magnifiques éloges. Il représente ensuite les calamités présentes de l'Eglise et de l'Empire, qu'il ne craint point d'attribuer à la conduite du Pape, ou aux conseils de ses ministres ; pendant qu'il s'efforce de persuader qu'il ne fait lui-même la guerre que pour avoir la paix, et que ses intentions toujours pures ne tendent qu'au bien général de la religion, à la conservation des lois et au repos des peuples. Après ce prélude, l'empereur, venant au point qui était le principal objet de sa lettre, continue ainsi : « Mais parce que les fidèles règlent leur conduite sur vos décisions, et que par vos prédications vous avez jusqu'ici ramené dans les voies du salut ceux qui s'en étaient écartés par la légèreté de leurs démarches, prenez garde de ne point faire changer le monde de sentiment, et ne le portez point à se former une conscience toute opposée à la première. Nous vous parlons de la sorte sur le bruit qui court, qu'il y en a parmi vous qui entreprennent des légations, et qui se chargent des lettres contraires à nos intérêts et à ceux de l'empire, dans la confiance de faire en cela une œuvre agréable à Dieu et de procurer le salut des âmes. Il est de la sagesse de votre sainte assemblée de veiller de telle sorte sur ces excès, qu'il soit généralement ordonné à tous vos religieux de s'abstenir à l'avenir de semblables commissions : afin qu'uniquement appliqués à la piété, ils continuent à mériter l'affection de tout le monde et à rendre au public des services qui soient véritablement agréables à Dieu. Par là votre ministère sera sans exception dans une approbation générale, et vous éviterez le blâme de ceux à qui il paraît peu séant que des religieux d'un si saint Ordre prennent intérêt dans des différends ou des démêlés personnels. Au reste, dans la sincère disposition où nous sommes de vous favoriser en tout ce qui pourra contribuer au bien et à l'honneur de votre Ordre, nous espérons que vous répondrez aussi au désir que nous avons de vous faire plaisir. »

Cette lettre, du 27 février 1241, fut écrite pendant que l'empereur assiégeait la ville de Faënza, dans l'État de l'Eglise. Bzovius et Fernandez, qui la rapportent, ne nous apprennent point la réponse qu'on y fit ; mais nous savons que le Pape Innocent IV, successeur de Grégoire IX, continua à employer Jean de Vicence, qui rendit encore des services signalés à l'Eglise pendant ces temps orageux. Dans un Bref du 13 de juin 1247, le Saint-Père, après avoir représenté d'une manière pathétique les maux infinis qui inondaient toujours l'Italie, parle ainsi à notre prédicateur : « Nous vous avertissons, nous vous conjurons et vous exhortons en N.-S. J.-C. de travailler de toutes vos forces, et selon l'ardeur du zèle que le Seigneur vous a donné, à extirper l'hérésie en chassant les hérétiques de toute la Lombardie. Recevez charitablement à la pénitence ceux qui voudront sincèrement se convertir, et obéir désormais à l'Eglise ; punissez les opiniâtres selon la rigueur des Canons, et agissez avec vigueur contre tous leurs fauteurs... Nous défendons expressément à tous vos supérieurs de vous occuper à quelqu'autre emploi sous quelque prétexte que ce puisse être, ou de substituer un autre à votre place sans une permission spéciale du Saint-Siège. » Le serviteur de Dieu exécuta fidèlement et pendant longtemps les intentions de Sa Sainteté, puisqu'il remplissait encore avec succès l'office de prédicateur et d'inquisiteur de la Foi en 1259, qu'il leva les censures dont les Vicentins avaient été frappés, pour avoir violé le traité de paix, en s'unissant aux ennemis de l'Eglise.

Toutes ces occupations, dans un pays où la vigilance ne pouvait être trop grande pour prévenir ou dissiper les complots des factieux, ne nous permettent pas de penser que Jean de Vicence ait été envoyé en ce même temps nonce en France et en Allemagne, ni qu'il ait rempli la charge de Provincial dans la province de Lombardie. Quelques écrivains modernes assurent l'un et l'autre, ils lui attribuent la fondation des convents de Reggio, de Sainte-Agathe, et de Saint-Romain de Lucques. Mais les anciens auteurs n'en par-

lent point. Il est vrai qu'ils ont écrit avec assez peu d'exactitude l'histoire de ce grand homme. Les belles actions qu'ils en racontent, et les louanges qu'ils donnent à ses vertus, rendent moins excusable leur négligence à distinguer les temps, à remarquer les époques, et à nous instruire de plusieurs circonstances de sa vie, que nous ignorons, aussi bien que le jour et l'année de sa mort.

Les Bollandistes, après une foule d'auteurs italiens, lui donnent le titre de Bienheureux, et ne doutent pas que son culte ne soit permis à Vicence, à Padoue et peut-être à Bologne. Augustin de Florence, Camaldule, dans l'histoire de son Ordre, ne fait aucune difficulté de dire que l'éclat des vertus et des miracles de cet homme illustre l'a égalé à saint Antoine de Padoue. Jules Carcamo, historien de Vicence le met parmi les Saints et les Bienheureux de sa ville. « Il est certain, dit un auteur vicentin de l'Ordre de Saint-François, que Jean de Vicence a toujours été regardé comme un Saint, soit pendant sa vie, soit après sa mort, et que les Souverains Pontifes ont permis, non-seulement de publier ses miracles, mais aussi de lui donner le nom de Bienheureux et d'exposer son image à la vénération des peuples. » On la voit en effet dans l'église de la Couronne à Vicence avec cette inscription : *Pacem meam do vobis*; pour marquer que ce fidèle disciple de Jésus-Christ n'a travaillé toute sa vie qu'à conserver, ou à rétablir parmi les enfants de l'Église, cette désirable paix, que le Fils de Dieu nous a méritée, et que lui seul peut nous donner.

Tout ce qui a été dit de la sainteté, de la grande réputation et des belles actions de ce défenseur de la Foi, nous pouvons le confirmer par le témoignage que deux Papes ont rendu à son mérite. On nous a conservé dix ou douze Brefs tout remplis de ses éloges. Il suffira d'en rapporter ici un ou deux qui ne peuvent que faire plaisir au lecteur. Dans celui du 28 avril 1233, le Pape Grégoire IX parlait ainsi à Jean de Vicence :

« Nous rendons de très-humbles actions de grâces à Celui qui est le Sauveur et le Roi de tous les siècles, de ce que dans ces derniers temps de malédiction et de révolte, où la pervers

sité des hérétiques fait de si violents efforts pour altérer les dogmes de la Foi et rompre l'unité de l'Église, la divine bonté a suscité parmi les enfants d'Israël l'esprit saint d'un jeune homme, qui, par l'éclat des miracles, venge glorieusement l'Église et confond la malice de ceux qui ne cessent de persécuter l'innocence ou de la calomnier. Nous avons appris avec une singulière satisfaction, que vous n'attendez point le commandement pour vous porter avec zèle à tout ce qui est de la piété, parce que vous jouissez déjà de la liberté des enfants de Dieu et que son onction intérieure vous instruit de toutes choses.

» Les cris des Florentins et des Siennois sont parvenus jusqu'à nous : notre cœur n'a point été insensible aux plaintes de ceux qui gémissent dans les liens, parmi les horreurs des cachots. La faim dévore les uns et le glaive fait périr les autres. Tant de sang déjà répandu, et celui qu'on se prépare à répandre, nous demande un médiateur ou un Ange de paix. Nous souhaiterions, si le Seigneur vous l'inspirait, que faisant l'office d'ambassadeur pour Jésus-Christ, vous allassiez au secours de ces villes affligées pour travailler à la conversion de ceux qui sont sur le point de périr et au salut de tous. Nous ne voulons point vous le commander, sachant que vous êtes conduit par l'Esprit de Dieu, auquel nous devons tous obéir ; mais nous prions Celui qui se sert de votre ministère pour le soulagement des malheureux, de vouloir vous inspirer ce que vous devez faire en faveur des deux peuples si cruellement acharnés à se détruire, afin que vous ne soyez point obligé de verser avec nous des larmes inutiles sur une perte qu'on ne pourrait plus réparer. »

La résolution qu'avaient prise les Bolonais de ne point souffrir que notre prédicateur les abandonnât, comme il a été dit, obligea le Pape à leur écrire en ces termes : « Si le peuple de Dieu, après avoir détruit la tribu de Benjamin, témoigna une si grande douleur de cette perte et se porta avec une incroyable ardeur à la réparer, quoiqu'en punissant un crime énorme par la destruction des Benjamites, les en-

fants d'Israël eussent agi par le zèle de la loi et selon l'ordre qu'ils avaient reçu de Dieu, quels sentiments de compassion ne doit pas vous inspirer l'état si déplorable où les deux plus illustres villes de Toscane, Sienne et Florence, se trouvent aujourd'hui réduites ! La malice de Satan a aveuglé ces peuples et les a remplis de fureur jusqu'à les porter à se détruire entièrement l'un l'autre, afin de perdre en même temps leur âme et leur corps. Or, quoique tout soit déjà en combustion parmi eux, et qu'il soit à craindre que leurs villes, aujourd'hui dans la plus affreuse désolation, ne soient bientôt qu'un tombeau, les gens de bien ont une ferme espérance (et c'est même le sentiment commun) que pour prévenir ce dernier malheur, il suffirait que notre très-cher fils, le Frère Jean, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, voulût seulement se rendre sur les lieux ; car on ne doute point que le Dieu de paix ne mît fin à ces calamités, et n'arrachât la semence même des discordes par le moyen d'un homme qui lui est agréable, ainsi qu'il a daigné se servir de son ministère pour faire parmi vous de si grandes choses à la gloire de son saint Nom et à la confusion de l'hérésie. Nous vous prions donc, nous vous exhortons en même temps dans le Seigneur et vous enjoignons pour la rémission de vos péchés, d'empêcher qu'aucun de vous ne mette obstacle à une si bonne œuvre. Au contraire, si l'Esprit du Seigneur agit selon nos désirs pour porter cet homme respectable à détourner le malheur dont on est menacé de si près, vous devez tous applaudir à son entreprise, afin que votre bonne volonté vous fasse participer à la récompense que ses travaux lui auront méritée. »

Jean de Vicence s'étant rendu à Florence, puis à Sienne, et ayant terminé cette grande affaire de la manière que nous avons dit ailleurs, il rendit compte de tout au Souverain-Pontife, qui l'honora aussitôt d'un autre Bref, où il dit que le bruit de cette agréable nouvelle avait prévenu ses lettres. Sa Sainteté marque ensuite sa joie et rend grâce à Dieu par son Fils Jésus-Christ, auteur de ces merveilles. Enfin, après avoir adoré la justice divine, toujours mêlée de miséricorde.

qui frappe et qui guérit, le Pape ajoute : « Il ne nous reste plus qu'à faire des vœux et des prières pour demander au Seigneur qu'il veuille toujours conserver en vous, et augmenter même, pour la gloire de son nom et pour le salut des fidèles, la grâce des miracles qu'il vous a donnée, afin que continuant à marcher dans les voies de la justice, avec toute sorte de patience et d'humilité, vos œuvres soient un jour couronnées de la mort précieuse des justes. »

Mais parce que les pressants besoins de l'Église demandaient en plus d'un endroit la présence d'un homme du caractère et de la réputation de notre saint prédicateur, le Vicaire de Jésus-Christ écrivit bientôt aux archevêques et aux évêques d'Italie, pour défendre à toutes sortes de personnes de retenir le serviteur de Dieu, après qu'il aurait fait dans chaque lieu ce qu'il aurait jugé nécessaire, afin que suivant le mouvement du Saint-Esprit, il pût porter la parole de Dieu partout où les intérêts de la religion l'appelaient. C'est ce que nous trouvons dans un Bref du 28 juin 1233, adressé au clergé et aux magistrats de Bologne, à qui le Pape parle de la sorte :

« Le zèle si ardent, et la vénération particulière que vous avez en Notre-Seigneur Jésus-Christ pour le prédicateur de son nom, notre cher fils Jean, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, ne peuvent que nous être fort agréables. Mais quoique nous consentions qu'il fasse sa demeure ordinaire parmi vous, pour votre instruction et consolation, nous ne saurions, sans porter préjudice aux autres, permettre qu'ils fussent entièrement privés du secours qu'ils ont aussi droit d'attendre de lui, surtout dans le cas d'une extrême nécessité, lorsque nous ne pouvons douter que sa présence ne soit très-utile aux fidèles, comme elle sera agréable à Dieu. C'est pourquoi, après avoir ajouté nos exhortations à nos prières, nous vous commandons expressément par la vertu du Saint-Esprit de laisser à ce religieux la liberté de suivre le mouvement de la grâce, pour aller dans tous lieux où l'Esprit de Dieu voudra le conduire. Votre docilité en ce point vous attirera de nouvelles bénédictions du ciel, et les faveurs du Saint-Siège. Et afin que

vous n'ignoriez pas ce que nous avons fait pour procurer partout la même liberté au ministre de Jésus-Christ, nous sommes bien aise de vous faire savoir que nous avons adressé nos lettres apostoliques à nos vénérables Frères les archevêques et évêques, de même qu'à tous les autres supérieurs ecclésiastiques, pour leur enjoindre de réprimer par des censures la témérité de quiconque oserait faire violence au même prédicateur pour le retenir contre sa volonté. Nous voulons que les Prélats punissent les désobéissants par l'excommunication, qu'ils jettent l'interdit sur leurs terres, et qu'ils menacent de notre indignation les communautés des villes qui auraient la présomption de mépriser notre ordonnance, afin que nous ne soyons point obligés de les priver de la dignité du siège épiscopal, etc. »

Tous les autres Brefs qui regardent le Bienheureux Jean de Vicence, ou qui sont adressés à lui-même, contiennent de semblables marques de la parfaite confiance qu'on avait en ses talents et ses vertus. Il serait inutile de faire ici la traduction de toutes ces lettres apostoliques, car que peut-on ajouter aux témoignages que nous venons de rapporter ? Les Souverains-Pontifes ont-ils jamais écrit à un simple religieux dans des termes plus honorables ? ont-ils jamais pris tant de précautions pour faire en sorte que les villes et les provinces puissent successivement profiter du ministère d'un prédicateur ? Et les peuples ont-ils marqué, dans une autre occasion, une déférence plus entière aux conseils d'un homme sage, ou un plus grand empressement à l'entendre et à le retenir longtemps parmi eux ? (TOURON.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Le 2 juillet, couronnement de Notre-Dame de Verdélais. — Ce sanctuaire est ainsi nommé à cause de la fraîcheur des ombrages d'un bois sacré, *Viridi Luco*, au milieu duquel il fut élevé, et dont il reste encore un bouquet d'arbres séculaires. La cérémonie se fit en dehors de l'église. Une estrade appuyée contre le mur du clocher supportait un vaste dôme

enrichi d'or et de velours cramoisi. Trente mille personnes l'environnaient ; à neuf heures, le canon retentit, les cloches sonnent à toute volée ; la musique fait entendre ses fanfares les plus éclatantes. Un frémissement indicible parcourt en un instant la foule des pieux fidèles, accourus à cette fête de tous les points du département et de la province. Le cortège paraît. Après la Croix, se rangent sur deux files quatre ou cinq cents prêtres, en habit de chœur. Puis, s'avance majestueusement, sur les épaules des vétérans du sacerdoce, la très-sainte image de Notre-Dame de Verdélais, dont les traits noircis par le temps rappellent à la mémoire cette parole de l'Épouse du Cantique : *Nigra sum sed formosa*. Huit évêques s'échelonnent successivement à la suite de la statue vénérée : ce sont NN. SS. d'Avignon, de Nevers, d'Agen, de Saint-Flour, d'Angoulême, de Beauvais, de Gap et de Périgueux, entourés chacun de ses assistants ; Son Éminence Mgr Donnet, cardinal-archevêque de Bordeaux, ferme la marche. Deux couronnes d'or massif, rehaussées d'une ceinture de rubis, d'émeraudes et de topazes, reposent sur des coussins de velours. C'est un royal cadeau envoyé par Pie IX à la célèbre Madone de Verdélais. Le moment est venu où la Reine du ciel va recevoir de ses serviteurs le plus beau de tous les hommages. Son Éminence le cardinal a pris la plus petite des deux couronnes, et il l'a posée sur la tête de l'Enfant Jésus ; tous les prélats joignent leur main à la sienne, et forment ainsi comme une seconde couronne, vivante et radieuse, autour de la divine image ; le même tableau se renouvelle sur l'auguste front de la Vierge Mère. Le manteau dont elle est revêtue est en parfaite harmonie avec les cercles d'or si habilement ciselés qui ceignent sa tête et celle du Fils de Dieu. C'est une sorte de chape, dont le riche tissu semble près de se rompre sous le poids des arabesques et des fleurs d'or qui en décorent la surface. On ne peut rien imaginer de plus beau et de plus délicatement brodé.

Après le couronnement, la Vierge est placée sur un piédestal qui domine l'autel, et l'on commence le Saint Sacrifice.

Le plus profond recueillement n'a cessé de régner pendant la célébration des divins Mystères.

Qui saurait dire la joie douce, les pieuses larmes, les aspirations ardentes de tous ceux qui doivent à Notre-Dame de Verdélais la vie du corps ou celle de l'âme, des grâces précieuses de guérison ou de conversion pour eux ou pour leur famille, la consolation dans la tristesse, le salut dans le danger, l'espérance jusque dans l'agonie, et qui assistaient au triomphe de leur Mère, de leur bienfaitrice et de leur souveraine? Qui pourrait peindre ce mélange de reconnaissance et de bonheur? Ceux-là seuls, sans doute, et ils étaient nombreux, qui ont éprouvé par eux-mêmes les bienfaits miraculeux de la Vierge vénérée.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

Visitation de la bienheureuse Vierge Marie à sainte Élisabeth.

A Rome, sur la voie Aurélienne, la fête des saints martyrs Proesse et Martinien, qui, ayant été baptisés par l'Apôtre saint Pierre, dans la prison Mamertine, au temps de Néron, furent frappés sur la bouche, mis sur le chevalet, frappés de coups de nerf de bœuf et de bâton, exposés aux flammes

¹

SEXTO NONAS JULII.

Visitatio beatæ Mariæ Virginis ad Elisabeth. — Romæ, via Aurelia, natalis sanctorum Martyrum Processi et Martiniani, qui a beato Petro Apostolo in custodia Mamertini baptizati, sub Nerone oris contusionem, equuleum, nervos, fustes, flammæ, scorpionisque perpassi, novissime gladio cæsi, martyrio coronati sunt. — Item Romæ, passio sanctorum trium militum, qui in martyrio beati Pauli Apostoli ad Christum conversi, cum eo cœlestis gloriæ participes fieri meruerunt. — Eodem die, sanctorum Martyrum Aristonis, Crescentiani, Eutychiani, Urbani, Vitalis, Justi, Felicissimi, Felicis, Marcæ et Symphorosæ, qui omnes apud Campaniam, cum Diocletiani Imperatoris persecutio desæviret, martyrio coronati sunt. — Wintoniæ, in Anglia, sancti Swithuni Episcopi, cujus sanctitas gratia miraculorum effulsit. — Bambergæ, sancti Othonis Episcopi, qui Pomeranis Evangelium prædicans, eosdem convertit ad fidem. — Turonis, depositio sanctæ Monegundis, religiosæ feminae.

et aux scorpions ; à la fin, ayant été frappés de l'épée, furent couronnés par le martyre.

A Rome encore, supplice de trois saints soldats, qui, convertis à la foi de Jésus-Christ, au martyre de l'Apôtre saint Paul, méritèrent de devenir avec lui participants de la gloire céleste.

Le même jour, les SS. Ariston, Crescentien, Eutychien, Urbain, Vital, Juste, Félicissime, Félix, Marcie et Symphorose, qui tous furent couronnés par le martyre dans la Campanie, lorsque la persécution de Dioclétien était en vigueur.

A Winchester, en Angleterre, saint Swithin, évêque, dont la sainteté brilla par le don des miracles.

A Bamberg, saint Othon, évêque, qui, prêchant l'Évangile aux habitants de la Poméranie, les convertit à la foi.

A Tours, mort de sainte Monégonde, femme pieuse.

Additions des autres martyrologes.

Saint Adéodat, prêtre, honoré à Milan.

Saint Beimas, vénéré chez les Éthiopiens.

Saint Bélana, prêtre en Éthiopie.

Saint Bessoi, solitaire au désert d'Anub.

Saint Consul, évêque de Côme, en Lombardie, à la fin du v^e siècle.

Saint Juvénal, évêque de Jérusalem, mort en 445, après un épiscopat de trente-six ans.

Saint Adegryn, religieux de Saint-Benoît, solitaire, honoré en France au monastère de la Baume.

Saint Lindane, abbé de Sezza, près de Piperno, en Italie, au xii^e siècle.

Saint Maxime, évêque de Naples, au iv^e siècle.

Saint Phaule, confesseur, honoré chez les Éthiopiens.

Saint Eutyques, martyr.

Saint Savin et saint Cyprien, martyrs à Brescia, en Italie, au iv^e siècle.

Martyrologe de la dernière persécution.

Antoine Lapinois de Betout, chanoine de Sarlat, condamné à mort comme prêtre réfractaire par les révolutionnaires du Périgord, exécuté le 2 juillet 1794.

Jean-Élie Borie, prêtre de la Congrégation de Saint-Lazare, condamné à mort comme prêtre réfractaire par le tribunal criminel de la Dordogne, exécuté le 2 juillet 1794.

Jean de Grézel, chanoine de Sarlat, condamné et mis à mort le 2 juillet 1794.

Pierre Lavergne, curé de Saint-Louis de Castelnau, condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné à Périgueux le 2 juillet 1794.

Pierre Vernet de Marqueyssat, chanoine de Sarlat, pour refus de serment, condamné à mort par le tribunal criminel de la Dordogne, mis à mort le 2 juillet 1794.

Jacques Vallentin, curé de Chaillou, au diocèse de Verdun, arrêté comme prêtre réfractaire, transporté malade à Rochefort, mort à l'hôpital de cette ville le 2 juillet 1794, à l'âge de soixante-quatre ans.

TROISIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Phocas, martyr, patron des matelots. — Saint Hyacinthe, martyr. — Les saints martyrs Félix, Irénée et Mustiola. — Saint Euloge, martyr. — Saint Anatole, évêque de Laodicée. — Saint Héliodore, évêque d'Altino. — Saint Guthagon, reclus. — Le Bienheureux Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. — Le Bienheureux Robert Stuart, frère mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PHOCAS,

MARTYR, PATRON DES MATELOTS.

Le Bienheureux Astérius, évêque d'Amasée, a raconté le martyre de saint Phocas dans le discours qu'il prononça pour sa fête :

Entrant aujourd'hui dans ce temple que la piété des fidèles a élevé au bienheureux Phocas, je rappelle en ma mémoire tout ce que la tradition a conservé des actions de ce saint Martyr. Je me représente un homme simple, sans artifice, né au village, et nourri dans l'innocence de la campagne : un jardinier, qui des fruits de la terre paye libéralement son travail, entretient sa famille et assiste les pauvres, exerçant l'hospitalité et redonnant à cette vertu, si peu pratiquée de nos jours, le lustre qu'elle avait du temps des Patriarches. Je le considère comme l'honneur de ces rivages, l'ange tutélaire de la Méditerranée ; comme un grand saint, comme un confesseur de Jésus-Christ, oserai-je le dire ? comme un des plus illustres Martyrs de l'Église. Il est beau sans doute d'être placé dans le catalogue de ces braves et généreux Martyrs, qui ont souffert pour Celui qui avait souffert pour eux ; qui ont donné leur vie pour Celui qui leur avait sacrifié la sienne ; qui ont mêlé leur sang à celui de l'Agneau, et qui ont rendu en quelque sorte au Sauveur ce

qu'ils avaient reçu de lui. Dans ce saint catalogue il n'y a point de place qui ne soit très-honorable : je sais même que la gloire dont ils jouissent dans le ciel les met au-dessus des autres ordres des Saints ; mais je sais aussi qu'elle n'est pas également partagée entre eux : les couronnes qu'on met sur leurs têtes sont plus ou moins brillantes ; et dans ce catalogue enfin, il y a un premier et un second. Cette inégalité, s'il m'est permis de dire là-dessus ma pensée, vient de la grande équité du Juge qui préside aux combats de tant d'illustres athlètes. Ce Juge intègre et infiniment éclairé a toujours égard, dans la distribution des prix, et à la grandeur des tourments et à la constance de celui qui les endure. Et qu'on ne s'étonne pas de voir Dieu mettre ces différences entre ceux qui combattent pour lui, puisque même les empereurs et les magistrats, qui président aux combats et aux jeux publics de l'amphithéâtre et du cirque, en mettent parmi les athlètes, et ont divers prix pour les divers degrés de force, de valeur ou d'adresse qu'ils remarquent dans les combattants. Ce principe établi, mes frères, il me sera facile de vous faire voir que de tous les Martyrs, celui qui nous assemble aujourd'hui en ce lieu est le plus digne de nos respects et de notre vénération. Car enfin, ou le nom des autres est peu connu, ou leur vertu est restée dans l'obscurité ; mais quel homme sur la terre qui ignore le nom de Phocas ? Quels yeux n'ont pas été frappés de l'éclat de sa gloire, et quelles oreilles n'ont pas ouï le bruit de ses louanges ? Partout où l'on connaît Jésus-Christ on connaît Phocas, son fidèle serviteur. Mais sans m'arrêter à ce qu'il a de commun avec les autres Saints, je réduirai tout son éloge aux seules vertus qu'il a fait paraître en qualité de Martyr.

L'ancienne ville. Sinope, notre voisine, si féconde en grands hommes ¹, fut la patrie de saint Phocas. Un petit jardin situé à l'entrée de l'isthme et à une des portes de la ville, était tout

¹ Strabon, Biogène le Cynique, et Aquila, célèbre interprète de l'Écriture.

son patrimoine. Ce qu'il en retirait, lui servait à nourrir les pauvres et à se nourrir lui-même. Il en avait fait un hospice qu'il tenait ouvert à tous ceux que la Providence lui adressait; comme il était sur le grand chemin, plusieurs y venaient, et il leur fournissait, avec une charité pleine de joie; tout ce qui leur était nécessaire. C'était un autre Lot; avec cette différence que les habitants de Sinope étaient bien plus honnêtes gens que ceux de Sodome. Il ne fut pas longtemps sans recevoir la récompense de son hospitalité, et ce fut cette vertu même qui la lui procura de la manière que nous l'allons rapporter, en reprenant notre récit d'un peu plus haut.

L'Évangile était annoncé, et se répandant par toute la terre, il commençait à faire connaître Jésus-Christ et ses mystères, lorsque les nations s'assemblèrent en tumulte, et les princes se liguèrent contre le Seigneur et contre son Christ. Le royaume du Fils de Dieu, qui s'établissait, excitait de grands troubles parmi les peuples. On faisait partout d'exactes recherches des chrétiens, on les poursuivait comme magiciens. Ceux dont on pouvait se saisir et qui se trouvaient comme sous la main des persécuteurs, étaient punis sur-le-champ, et l'on faisait chercher avec soin ceux qui étaient éloignés. La condition peu relevée et la profession de jardinier ne purent dérober Phocas à la connaissance des délateurs; il fut dénoncé comme disciple de Jésus-Christ. On envoya aussitôt des gens pour le faire mourir, sans autre formalité, et sur la simple dénonciation. Ceux qui étaient chargés de cette commission vinrent chez lui, et certes le crime dont il était accusé était de telle nature, qu'un homme de cœur comme lui faisait gloire de le confesser hautement sans qu'il fût besoin de l'interroger et d'instruire son procès selon les formes ordinaires.

Ces hommes donc envoyés pour tuer le Saint, demandèrent à loger chez lui : ils y furent très-bien reçus, sans qu'ils le connussent, ou qu'ils fussent connus de lui. Ils ne lui dirent pas d'abord le sujet qui les amenait à Sinope. Leur dessein était de s'informer du peuple de ce faubourg, sans marquer

d'affectation, quel homme c'était que Phocas et où il demeurait ; et ils l'eussent sans doute surpris dans son jardin, par la trahison de quelque Judas, comme les Juifs se saisirent autrefois du Sauveur dans le jardin des Oliviers, si la chose n'était arrivée d'une autre sorte.

Cependant ils ignorent que celui qu'ils viennent chercher de bien loin est en leur pouvoir, et qu'ils tiennent, sans le savoir, la proie dans les filets ; ainsi un innocent agneau se trouvait au milieu d'une troupe de loups, et une colombe sans fiel et sans malice parmi des vautours cruels et carnassiers ; ou, comme dit Isaïe, le chevreau était couché auprès du léopard et le veau paissait avec les lions. Enfin cette liaison qui se forme d'ordinaire à la table, ayant fait naître la confiance entre les soldats et leur hôte, le Saint leur demanda qui ils étaient et ce qu'ils venaient faire à Sinope. Eux, qui étaient charmés de la manière honnête et pleine de bonté avec laquelle Phocas les avait reçus, ne crurent pas devoir lui faire plus longtemps un secret de leur commission. Ils lui dirent donc, après qu'il leur eut promis qu'il ne découvrirait à personne ce qu'ils allaient lui confier, qu'ils cherchaient un certain Phocas, et qu'ils avaient ordre de lui faire bonne et brève justice, aussitôt qu'ils le pourraient rencontrer ; qu'ils le priaient donc d'ajouter une nouvelle grâce à celle qu'il leur avait faite en les traitant si bien, qui était de les aider à découvrir l'homme qu'ils cherchaient.

Le Serviteur de Dieu écouta tranquillement une nouvelle qui le touchait de si près. Elle ne lui causa pas la moindre émotion ; il ne dit rien, il ne laissa rien voir qui pût faire soupçonner qu'il eût peur. Il ne songea point à se garantir par la fuite d'un aussi grand péril, et quoique rien ne lui fût plus facile, puisqu'il n'était point encore découvert, cette facilité toutefois ne le tenta point. Mais répondant aux soldats d'un air qui n'avait rien d'embarrassé, sur la prière qu'ils lui avaient faite : « Je ferai votre affaire, dit-il, je connais le personnage et je me fais fort de le dépister ; je ne vous demande pour cela que vingt-quatre heures, et je vous promets de vous

en donner des nouvelles certaines avant qu'il scit demain nuit. Reposez-vous cependant dans mon petit logis. »

Il employa le délai qu'il avait pris à faire deux choses : la première à régaler ses meurtriers le mieux qu'il put, et la seconde à préparer ses funérailles. Lors donc qu'il eut creusé une fosse et qu'il eut mis ordre à tout ce qui était nécessaire pour sa sépulture, il va trouver ses hôtes : « Eh bien, leur dit-il en les abordant, la bête est dans les toiles, je vous l'avais bien promis ; j'ai fait de si bonnes enquêtes que j'ai trouvé Phocas, et il ne tiendra qu'à vous de vous en saisir tout présentement. »

Eux, tout joyeux de ces bonnes nouvelles, lui dirent : « Où est-il ? montrez-le-nous, conduisez-nous où il est. — Il n'est pas loin d'ici, leur répliqua-t-il ; il est devant vous ; c'est moi-même. Exécutez vos ordres, que rien ne vous arrête, et terminez promptement l'affaire qui vous a fait entreprendre un si long voyage. »

Qui pourrait exprimer l'étonnement où ces soldats se trouvèrent à ces paroles ? Ils demeurèrent immobiles ; ils ne pouvaient se résoudre à tremper leurs mains dans le sang d'un homme qui les avait si bien reçus, et qui s'était montré un hôte magnifique, même dans sa pauvreté. Mais lui, les voyant irrésolus, les encourageait : « Ne craignez point, leur disait-il, de me faire mourir ; ce ne sera pas tant de vos mains que je recevrai le coup de la mort, que des mains de ceux qui vous ont envoyés. » Il parla, il persuada, il obtint ce qu'il demandait ; on lui coupa la tête, et il fut offert à Dieu par les Anges comme une hostie d'agréable odeur.

Depuis ce jour, l'Église le reconnaît comme une des principales colonnes qui la soutiennent : elle le révère comme un Martyr d'une très-grande distinction, qui tient un des premiers rangs entre les plus distingués. Toutes les villes, toutes les provinces envoient leurs habitants à son tombeau, et tous les chemins sont couverts de ceux qui vont lui offrir leurs vœux. Aussi de tous les temples qui lui sont dédiés, le plus superbe comme le plus fameux est celui qui possède son

saint corps. Êtes-vous dans l'affliction, allez à Phocas, il vous consolera. Êtes-vous infirme, accablé de maux, visitez le tombeau de Phocas, vous y trouverez la santé. Êtes-vous famélique, courez au temple de Phocas, vous y trouverez une table toujours servie pour les pauvres. Phocas, tout mort qu'il est, fournit aux besoins de ceux qui ont recours à lui avec bien plus d'abondance et d'une manière plus grande et plus royale que ne fit autrefois Joseph durant sa vie; car enfin si Joseph ouvrait les greniers de l'Égypte, s'il distribuait aux peuples le blé que sa prévoyance y avait amassé, personne n'y était reçu qu'avec de l'argent, des bestiaux ou des terres; et Phocas en donne libéralement à tous ceux qui se présentent pour lui en demander ¹. Cet isthme de Sinope est comme un magasin public toujours ouvert aux indigents, et un hospice toujours prêt à recevoir ceux qui n'ont aucune retraite.

Mais ce n'est pas seulement le lieu où repose le corps du Saint qui est l'objet de la dévotion des fidèles, et le terme de leurs pieuses courses; tous ceux à qui il a bien voulu accorder quelque partie de ses reliques, et qui sont comme autant de colonies saintes tirées de Sinope, tous ces lieux, dis-je, consacrés par ces précieuses particules, ne sont pas moins révéérés par les chrétiens. Tel est le temple où je parle qui est devenu une salle, si j'ose m'exprimer de la sorte, où les pauvres sont tous les jours en festin. Tel est encore dans la ville impériale, dans la première ville d'Italie et du monde entier, tel est dans Rome ce temple d'une structure admirable, que les Romains ont bâti à notre saint jardinier, pour qui ils ont une vénération qui va presque de pair avec celle qu'ils ont pour saint Pierre et saint Paul. Ils n'ont épargné ni soins ni dépenses pour avoir son chef; en cela bien différents de la détestable Hérodiade, qui ne voulut avoir la tête de saint Jean que pour la déshonorer, au lieu que le peuple romain a cru ne pouvoir assez acheter celle de

Prodigieuses aumônes qui se faisaient aux tombeaux des Martyrs.

saint Phocas, dans le dessein de lui rendre tous les honneurs dus à un martyr d'une si grande réputation ¹.

Mais entre tous ceux qui honorent saint Phocas, il n'y en a point qui lui soient plus dévots que les gens de mer, non-seulement ceux qui traversent le Pont-Euxin ², mais encore ceux qui naviguent sur la mer Adriatique ³, ceux qui côtoient les îles de la mer Egée ⁴, ceux qui voyagent sur l'Océan, ceux enfin qui parcourent les divers golfes de la mer du Levant; tous ont pour refrain de leurs chansons nautonières : « Phocas, Phocas » ; les louanges du Martyr en font le sujet le plus ordinaire : ils ont à tout moment son nom à la bouche, c'est leur cri dans toutes les manœuvres qu'ils font, et ils assurent qu'ils ont reçu de lui une infinité de marques d'une protection particulière. Car on l'a vu, plus d'une fois, et surtout durant la nuit, et au fort d'une tempête, éveiller le pilote endormi auprès du gouvernail ; on l'aperçoit souvent, tantôt prenant soin des voiles et des cordages, tantôt du haut de la proue marquer aux matelots les bancs de sable et les écueils. Aussi ces bonnes gens, par une espèce de reconnaissance à leur manière, ont coutume de l'appeler à leurs petits repas ; mais parce que les viandes qu'on y sert ne peuvent être à l'usage du Saint, qui est maintenant sans corps, voyez ce que l'ingénieuse piété de ces matelots leur a fait inventer, pour rendre en quelque sorte possible ce qui ne peut l'être suivant le cours de la nature. Ils font donc chaque jour la part du Martyr ; quelqu'un de ceux qui sont à table l'achète et consigne l'argent ; le lendemain, un autre fait la même chose, et un troisième en fait autant le troisième jour ; et jusqu'à la fin du voyage, chacun à son tour achète cette part : enfin, au premier port où on débarque, on dis-

¹ Pancirole écrit que le corps de saint Phocas est sous le grand autel de l'église de Saint-Marcel, à Rome.

² La Mer Noire.

³ Le golfe de Venise.

⁴ L'Archipel, l'Océan occidental, la Mer des Indes.

tribue cet argent aux pauvres, et ainsi la part de Phocas devient la part des pauvres.

Les rois même et les grands de la terre viennent déposer leur faste et l'orgueil du trône aux pieds de ce villageois, et pleins d'admiration pour sa généreuse fidélité envers Dieu, ils aiment à charger son tombeau de riches et de magnifiques offrandes. Au reste, il y a, parmi tant de dévots pèlerins qui accourent de toutes les provinces de l'empire, une sainte émulation à qui donnera au Martyr de plus fortes marques de respect et de vénération; les jeunes gens ne le veulent point céder aux vieillards, et les vieillards le disputent aux jeunes gens. Mais doit-on s'étonner que des Romains, que des hommes instruits dans la piété, dont la vie est réglée par des lois toutes saintes, aient de la dévotion pour un serviteur de Jésus-Christ? La merveille est de voir des barbares se prosterner devant ses reliques. Mais quels barbares? Des Scythes, ces peuples féroces qui habitent autour des Palus-Méotides¹, sur les bords du Bosphore, le long du Tanais, et qui boivent l'eau du Phase. Ils s'empressent tous à rendre leur culte à ce pauvre jardinier. Et quoiqu'ils soient entièrement différents de nous par leurs coutumes, leur génie ou leur langage, ils s'accordent avec nous en cela seul qu'ils honorent saint Phocas. N'avons-nous pas vu un de leurs princes s'ôter de dessus la tête sa propre couronne, tout étincelante de pierreries, et se dépouiller de ses armes d'une richesse extraordinaire, et en faire un présent à Dieu sur le tombeau du Martyr, lui consacrant ainsi, par les mains de son serviteur, les marques de sa dignité et de son pouvoir? Il envoya ce prince couronné, pour témoigner sa reconnaissance du royaume qui lui était échu, et il offrit ses armes pour marquer qu'il tenait d'en haut la valeur et les autres vertus militaires qui éclataient en sa personne. Finissons, en rendant à Jésus-Christ mille actions de grâces de ce qu'il veut bien accorder à ses serviteurs une si grande puissance que, quoique privés de vie, ils ne

¹ La mer de Zabaque. Les Petits Tartares.

laissent pas de rendre la santé aux malades, de donner en songe des avis salutaires à ceux qui en ont besoin, et de répandre partout les bienfaits de Dieu.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

Saint Chrysostome reçut à Constantinople une portion des reliques de saint Phocas. La ville, en cette occasion, fêta deux jours de suite, et saint Chrysostome prononça deux sermons, dont l'un se trouve encore parmi ses ouvrages. Il y est dit que les empereurs quittaient leurs palais pour venir honorer les reliques du saint Martyr, et qu'ils tâchaient de participer aux grâces que ce culte procurait aux hommes.

L'empereur Phocas bâtit depuis à Constantinople une belle église sous l'invocation du Saint, et y fit transférer une partie considérable de ses reliques. Les Grecs appellent souvent saint Phocas *hiéro-martyr* ou *martyr sacré*, épithète qu'ils donnent quelquefois aux illustres martyrs qui n'étaient point évêques. Ce Saint est honoré par les Grecs le 22 décembre, et par les Latins le 14 juillet; mais quelques hagiographes parlent de lui sous le 3 de ce dernier mois.

GODESCARD.

SAINT HYACINTHE,

MARTYR.

Saint Hyacinthe était chambellan de l'empereur Trajan, et il était chrétien. On lui en fit un crime, et, pour le ramener au culte des idoles, on le soumit à divers supplices qu'il supporta sans fléchir. Sans doute que Trajan n'en savait rien. Ce qui appuie cette présomption, c'est que le fidèle Hyacinthe ne souffrit plus rien en public. On l'enferma dans un cachot où on le laissa mourir de faim.

LES SAINTS MARTYRS FÉLIX, IRÉNÉE ET MUSTIOLA.

Durant la très-cruelle persécution que l'empereur Aurélien suscita contre les chrétiens, Turcius, son lieutenant, reçut l'ordre de faire une recherche exacte de ceux qui étaient dans la province de Toscane. Il vint à Sutri, et apprit que Félix

était renommé entre ceux qui faisaient profession de la foi chrétienne. Il sut même qu'à son arrivée il avait exhorté les fidèles à endurer tous les tourments plutôt que de renoncer à leur religion. Il le fit donc saisir et amener devant lui.

— Quel est ton nom? lui dit-il.

— Je m'appelle Félix, répondit le chrétien.

— Quel état de vie mènes-tu? Es-tu gouverneur ou magistrat de la ville?

— Je suis un des prêtres de Jésus-Christ, encore que mes péchés m'en rendent indigne.

— Pourquoi donc, reprend Turcius avec colère, fais-tu en divers lieux des assemblées d'hommes à qui tu persuades de ne point adorer les dieux, ce qui est contraire à notre religion, aux anciennes coutumes et au commandement du prince?

— Mais, répond Félix, c'est précisément mon devoir et l'occupation de ma vie de prêcher au peuple les vertus et la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour le détourner de l'infâme culte des idoles et le faire jouir de la vie éternelle.

— Qu'appellez-vous la vie éternelle?

— C'est, dit Félix, d'aimer, craindre et honorer Dieu le Père, le Seigneur Jésus-Christ et le Saint-Esprit.

— Ah! Félix, reprend Turcius, abandonne ce malheureux Dieu, et obéis aux commandements des empereurs tes seigneurs.

— Nous ne souhaitons qu'une chose, répliqua Félix : c'est de pouvoir obéir à Jésus-Christ, et saintement invoquer son nom.

Turcius, irrité de cette réponse courageuse, ordonna à ses bourreaux de meurtrir à coups de pierre cette bouche insolente qui séduisait le peuple; ce qui fut exécuté avec tant de barbarie, que Félix rendit à Dieu son âme dans le supplice et alla recevoir la couronne immortelle.

Turcius commanda qu'on laissât son corps exposé aux corbeaux et aux bêtes sauvages; mais il en fut garanti par les soins du diacre Irénée, qui le cacha et l'ensevelit honorablement.

Turcius en ayant été averti, fit arrêter Irénée, et comme il était sur le point de partir pour Chiusi, il le fit attacher et courir devant son char. Dès qu'ils furent arrivés dans la ville, il ordonna qu'on l'enfermât avec d'autres prisonniers chrétiens. Une noble dame nommée Mustiola, qui était cousine de l'empereur Claude, les vint visiter dans la prison. Elle les consola, les nourrit, et les confirma dans la foi.

Turcius le sut : il en fut irrité ; mais gardant quelque mesure à cause du rang de Mustiola, il l'alla trouver en son palais, et lui fit des reproches au nom de l'empereur. Pendant qu'il lui parlait ainsi, il fut ravi de la beauté et de la majesté de cette princesse, et il lui rappela plusieurs fois la grandeur de ses ancêtres, en sorte que Mustiola lui répondit : « Notre noblesse, Turcius, ne se mesure pas à la gloire de nos aïeux, mais par l'humilité des saints qui croient en Jésus-Christ.

— Ah ! madame, reprit Turcius, pourquoi me faites-vous une réponse qui s'éloigne autant des sentiments de vos ancêtres ?

— Ceux dont tu me parles, Turcius, leur ignorance et leurs fautes les ont rendus petits pour jamais ; mais Dieu m'a fait la grâce, et à tous ceux qui croient en Jésus-Christ, son Fils, d'attendre une part de son royaume céleste ; c'est dans cette espérance que je méprise tous les biens et les plaisirs de ce monde.

— Madame, insista Turcius, je vous prie d'y penser à deux fois, et de ne rien faire qui soit contre l'honneur de votre maison.

— Oh ! si tu savais le don de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ, reprit Mustiola, tu ne fermerais pas si facilement les yeux à la lumière éternelle !

— Et quelle est cette lumière ? demanda Turcius.

— C'est l'esprit et la vie, répondit-elle.

Turcius ne comprit point ce qu'elle avait voulu lui dire, et revenant sur le sujet de sa visite, il reprit l'interrogatoire en ces termes :

— Pourquoi êtes-vous si mal conseillée que de parcourir les prisons pendant la nuit, pour captiver les prisonniers?

— C'est l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui m'y porte, répondit la princesse; car ces hommes n'ont été enfermés que pour l'amour de son nom.

— Ne pensez plus à cela, dit alors Turcius, mais seulement à sacrifier aux dieux pour obéir au prince et sauver votre vie avec vos biens.

Mustiola lui répondit indignée : « Certes, tu blasphèmes sans savoir ce que tu dis. »

Turcius, tout en colère, résolut de se venger du mépris de la princesse. Il fit d'abord trancher la tête à tous les chrétiens qui étaient dans la prison, hors le diacre Irénée, qu'il fit déchirer avec des peignes de fer ; puis on lui brûla le corps avec des lames ardentes, en sorte qu'il expira, en rendant grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Turcius fit ensuite frapper Mustiola avec des fouets plombés, jusqu'à ce qu'elle eût rendu son âme à son divin Époux. La mort de ces saints Martyrs arriva le troisième jour de juillet. (E. DARAS.)

SAINT EULOGÉ,

MARTYR.

Euloge professait hautement, à Constantinople, la doctrine du Concile de Nicée ; il était un des défenseurs de la foi, lorsque parut l'édit de Valens qui proscrivait tout ce qui s'opposait à l'arianisme. Valens avait été entraîné dans cette hérésie par Albia Dominica, sa femme. Il poursuivit partout la foi orthodoxe, et Eutrope qui la soutenait gagna le ciel par le martyre, le 3 juillet 376.

Valens, deux ans après, ayant perdu la bataille dans une guerre qu'il faisait aux Goths, se réfugia dans une maison où les Goths mirent le feu et où il fut brûlé vif.

SAINT ANATOLE,

ÉVÊQUE DE LAODICÉE.

Anatole, né à Alexandrie, de parents nobles et chrétiens,

fit ses études dans la célèbre école de cette ville. Doué par la bonté divine des plus heureuses dispositions, il fit de rapides progrès dans les sciences, et dans un âge où l'on peut à peine rendre compte de ses idées, il était regardé comme l'homme le plus habile de son pays et même de la Grèce et de l'Italie. Il parvint aux premiers emplois, qu'il remplit tous dignement, car il était chrétien fervent. C'était au temps où l'empire romain se disloquait, vers le milieu du III^e siècle. On comptait, sous Valérien et Gallien, vingt-neuf chefs de troupes qui prétendaient se faire empereur. Théodote, l'un d'eux, voulut s'emparer d'Alexandrie. Cette ville confia sa défense au sage Anatole, qui sut habilement défendre la citadelle et sauver ses concitoyens. Mais quand le calme fut rétabli, Anatole passa en Syrie. Théoctène, évêque de Césarée, le retint quelque temps avec lui. De là, ce qui fait supposer qu'il était dans les ordres, Anatole se rendit au Concile de Laodicée, où fut condamné Paul de Samosate. Il y brilla par sa science et son orthodoxie, et l'évêque de Laodicée Eusèbe étant mort, les habitants s'emparèrent d'Anatole, et l'obligèrent à lui succéder. C'était en l'an 269. Anatole, qui vit dans son élection la volonté de Dieu, mit tous ses soins à préserver son peuple des hérésies, qui ajoutaient aux troubles des éléments, les troubles de la conscience. Il mourut saintement le 3 juillet de l'an 283.

Il avait écrit plusieurs ouvrages estimés et loués par saint Jérôme ; mais de tous ses écrits il n'est resté que son *Traité de la Pâque*.

SAINT HÉLIODORE

ÉVÊQUE D'ALTINO.

Nous ne connaissons ni le temps ni le lieu précis de la naissance de saint Héliodore ; nous savons seulement qu'il était de Dalmatie, de même que saint Jérôme, dont il était contemporain. Il était né de parents riches, et il en avait reçu une éducation chrétienne. Il paraît que l'exemple de saint Jérôme le fit sortir de son pays, pour venir en Italie s'a-

donner à l'étude des lettres, et choisir un genre de vie. Il l'alla rejoindre à Aquilée, ville principale de l'Istrie, lorsqu'il sut qu'il y était venu demeurer à son retour des Gaules ; mais on ne croit pas qu'il entrât sitôt dans la cléricature. Il s'y consacra néanmoins au service de Dieu, et il embrassa dès lors la profession monastique, c'est-à-dire qu'il commença un genre de vie ascétique et solitaire chez lui, sans se renfermer dans le cloître d'un monastère. Lorsque saint Jérôme entreprit son voyage d'Orient, il voulut être de sa compagnie avec le prêtre Évagre et Innocent. Ils parcoururent ensemble la Thrace, la Bithynie, le Pont, la Galatie, et passèrent en Syrie. Ils s'arrêtèrent quelque temps à Antioche, où ils firent connaissance avec le célèbre Apollinaire, dont l'hérésie n'était pas encore publiquement reconnue. Ils prirent des leçons de lui, et principalement ses explications sur l'Écriture Sainte, mais ce fut sans entrer dans aucune discussion de ses opinions particulières. Saint Jérôme se retira ensuite dans un désert de la province de Chalcide, aux extrémités de la Syrie, du côté de l'Arabie. Héliodore voulut encore le suivre dans cette retraite avec Innocent, et un esclave nommé Hylas, venus avec lui d'Occident. Le prêtre Évagre resta dans Antioche ; mais comme il était riche, il se chargea de leur fournir toutes les choses nécessaires, et il se rendit le correspondant de saint Jérôme pour entretenir les habitudes qu'il avait faites avec les savants et les saints personnages, depuis les Gaules et l'Italie jusqu'en Orient.

Quelque temps après, Héliodore fut tenté du désir de revoir son pays et sa parenté : il quitta donc saint Jérôme, mais avec promesse de revenir auprès de lui. Le séjour qu'il fit en Dalmatie parut un peu long à saint Jérôme, et lui donna de l'inquiétude. Il appréhendait que l'affection qu'il avait pour ses parents et le désir qu'il pourrait avoir de recueillir la succession de son père, ne lui fissent perdre sa vocation, et ne l'engageassent de nouveau dans l'amour et la vie du siècle. Il souffrait d'ailleurs son absence assez impatiemment, et il comptait pour un grand sujet d'affliction de se voir privé de

la douceur de sa compagnie, surtout après la mort d'Innocent, qu'une fièvre avait enlevé du monde. Poussé par ces deux raisons, et surtout par la première, qui l'intéressait particulièrement, il lui écrivit de son ermitage de Chalcide pour le rappeler au désert. Sa lettre est l'éloge continu de la vie solitaire ; nous n'avons rien de lui qui renferme plus de force et plus de beauté, la solidité des raisons s'y trouve revêtue de tous les ornements de l'éloquence chrétienne. Héliodore y est sollicité d'une manière fort pressante de satisfaire à la promesse qu'il lui avait faite de retourner dans son désert. On juge par tout ce que lui dit saint Jérôme, qu'il était lié par une profession vraiment religieuse, et qu'il ne lui était plus libre de prendre des engagements séculiers dans le monde. Cependant il ne retourna point en Syrie.

Après avoir quitté son pays et ses proches, il repassa en Italie, et fut admis dans le clergé de l'église d'Aquilée, qui était alors très-florissante par le grand nombre de savants et vertueux ecclésiastiques qui la servaient. Quelques années après, il fut élevé à la prêtrise, et fut choisi ensuite pour être évêque d'Altino, ville suffragante de la métropole d'Aquilée, peu distante de Trévise, mais ruinée depuis par les Huns, et dont le siège a été transporté à Torcello. Personne ne nous a laissé le détail de ce qu'il a fait durant son épiscopat. Mais nous voyons qu'il fut du nombre des prélats catholiques qui soutinrent la foi orthodoxe contre les ariens. Il assista pour ce sujet au Concile d'Aquilée, assemblé l'an 381, selon les ordres qu'en avait donnés l'empereur Gratien. Saint Valérien, évêque d'Aquilée, sous lequel saint Héliodore avait fait les fonctions de prêtre avant son épiscopat, tenait le premier rang dans ce Concile, soit à cause de son âge, soit parce qu'il était l'évêque du lieu ; mais saint Ambroise en fut l'âme et conduisit toute cette affaire comme métropolitain du vicariat d'Italie, dont Milan était la capitale. Depuis ce Concile, saint Héliodore, retiré dans son église, s'appliqua tout entier à conduire son peuple dans les voies sûres de l'Évangile, à le nourrir de la parole de Dieu et à le soutenir par l'exemple

qu'il lui donnait de toutes sortes de vertus. Saint Jérôme, dans l'Épître ou l'éloge funèbre qu'il a fait de son neveu Népotien, lui rend témoignage d'avoir conservé dans l'épiscopat toute l'austérité et l'exactitude de la vie monastique. Nous ne savons en quel temps ni de quelle manière arriva la mort de saint Héliodore. Mais l'Église a été persuadée qu'elle avait été précieuse devant Dieu, puisqu'elle a consacré sa mémoire. Son nom ne paraît point dans les anciens martyrologes, mais il se trouve dans le martyrologe romain au troisième jour de juillet.

SAINT GUTHAGON,

RECLUS.

Guthagon, prince royal d'Écosse, selon Molanus, et selon d'autres, prince royal d'Irlande, ayant reçu une éducation chrétienne, comprit de bonne heure la vanité des splendeurs de ce monde, et se résolut de ne compter que sur les promesses de Dieu. Pour les mériter, il ne voulut vivre qu'avec Dieu, et il se sentit entraîné à la vie solitaire. Il quitta donc son pays et vint en Flandre. Aidé par un pieux chrétien de ce pays, il se fit une cellule auprès du village d'Oostkerck, et il y mena aussitôt la vie de reclus. Le jeune chrétien qui s'était attaché à lui ne voulut pas le quitter. Il en eut sa récompense, car il avait une main sèche qui ne lui rendait aucun service, et que les prières de Guthagon ranimèrent.

Honoré par la bonté de Dieu de quelques autres miracles, Guthagon mourut dans sa cellule. Sa mort fut glorifiée de signes qui attestèrent sa sainteté. On ignore l'époque de son départ pour l'autre monde. Son pieux compagnon (il s'appelait Gillon), qui ne l'avait jamais quitté, pour ne pas se séparer de lui à sa mort, vécut à côté de sa tombe le reste de ses jours. Le 3 juillet 1039, Gérard, évêque de Tournai, fit la translation de ses reliques. Le pieux Grégoire, curé d'Oostkerck, qui se sanctifia dans l'Ordre de Saint-Dominique, a fait, deux ou trois siècles après la mort de saint Guthagon, un poème latin où il chante quelques-uns de ses miracles.

LE BIENHEUREUX LANFRANC,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

Le Bienheureux Lanfranc, que beaucoup d'auteurs qualifient du nom de saint, était fils d'un conseiller du sénat de Pavie, en Lombardie, nommé Hambalde, que quelques-uns croient avoir été garde du trésor des chartres et des archives de la ville. Ayant perdu son père dans un âge où il ne pouvait pas espérer de lui succéder, il s'en alla étudier le droit romain à Bologne, où il fit aussi de très-bonnes études d'humanités. Il en revint parfaitement instruit de toutes sortes de sciences humaines, au-delà même de ce que l'état pitoyable de son siècle semblait le permettre. Il quitta ensuite son pays et passa en France du temps du roi Henri 1^{er}. Il vint à Avranches, en Basse-Normandie, avec quelques écoliers de grand nom qu'il amenait de divers endroits, et il y enseigna pendant quelque temps. Mais considérant que tout n'est que vanité dans le monde, et que tout ce qui ne tend point au souverain Être doit périr, il commença à le regarder vivement comme sa dernière fin et à s'attacher à lui par un amour sincère. Il résolut en même temps de lui rapporter tous ses sentiments et toutes ses actions comme à son unique centre. Il ne chercha plus que Dieu dans ses études ; et pour lui plaire davantage, il conçut le dessein de se consacrer entièrement à son service.

Avant que de commencer, il voulut faire un voyage à Rouen, et il tomba malheureusement entre les mains des voleurs dans une forêt au-delà de la rivière de Rille, qui sépare le diocèse de Lisieux d'avec celui de Rouen. Ils lui prirent tout ce qu'il avait, le dépouillèrent, lui couvrirent les yeux avec son camail, et l'ayant lié les mains derrière le dos à un arbre dans l'enfoncement du bois, ils le laissèrent ainsi exposé aux bêtes et aux injures de l'air. Lanfranc, réduit en un si triste état, déplora son malheur, attendant la mort à tout moment. Mais après beaucoup de lamentations, il rentra en lui-même, et tout résigné à la volonté de Dieu, il ne songea plus qu'à le

prier et à chanter ses louanges dans le silence de la nuit. Comme il n'avait encore rien appris de l'Office de l'Église, il demeurait court à chaque mot qu'il voulait prononcer. Il s'accusait devant Dieu, dans l'amertume de son cœur, d'avoir tant consumé d'années à l'étude, et de ne savoir pas même encore comme il fallait le prier. Mais il lui protestait que s'il lui rendait la vie et la liberté, il lui consacrerait l'une et l'autre sans délai et renoncerait au siècle.

Vers la petite pointe du jour, il entendit marcher de loin, et se mit à crier à l'aide de toutes ses forces. Les passants eurent peur tout d'abord, mais ayant remarqué à la fin que c'était la voix d'un homme, ils entrèrent du côté où ils entendaient crier. Ils le délièrent, le remirent dans le chemin, et comme il leur demanda s'ils ne connaissaient point quelque pauvre monastère dans le voisinage, ils lui dirent qu'ils n'en connaissaient point de plus pauvre que celui que l'on venait de bâtir proche de là, sur le ruisseau du Bec, à sept ou huit lieues de Rouen. Lanfranc y alla dès qu'il les eut quittés, et il y fut reçu par Herluin, qui en était le premier abbé. Il y pratiqua la règle de saint Benoît avec tant d'exactitude et de facilité, que l'abbé jugea bientôt de ce que l'on pouvait en attendre. L'épreuve qu'il fit de son savoir, de son esprit et de sa vertu, le porta à mettre toute sa confiance en lui et à lui donner les emplois de la maison où il fallait le plus de conduite. Lanfranc s'y comporta avec tant de sagesse, de douceur, et, qui plus est, avec tant d'humilité et de soumission à l'égard de tout le monde, qu'il fut jugé digne de commander aux autres. Il fut établi prieur du monastère, avec l'agrément de toute la communauté, par l'abbé Herluin, qui rompit ainsi le dessein qu'il avait de se retirer dans une solitude pour y vivre en ermite, rebuté de l'ignorance, de la brutalité et des vices des moines avec lesquels il avait à vivre, et qui ne pouvaient souffrir qu'il fût plus savant, plus poli et plus vertueux que les autres.

Son mérite fut connu, peu de temps après, du duc de Normandie, Guillaume, qui fut surnommé le Conquérant, depuis

qu'il fut parvenu à la couronne d'Angleterre. Ce prince voulut se servir de lui dans l'administration des affaires de l'État et de la religion, et l'obligea de recevoir une charge de conseiller. Mais par une révolution d'esprit surprenante, le même prince, sur je ne sais quelles calomnies, conçut de lui une si grande aversion, qu'il lui ordonna de sortir de ses terres, et fit brûler même la ferme du parc qui appartenait à l'abbaye du Bec. Lanfranc obéit et se retira, pendant que tous les religieux étaient en prières pour demander à Dieu son rétablissement. Comme il n'avait pu trouver qu'un cheval boiteux, il alla en cet équipage se présenter devant le duc, appuyé sur le témoignage de sa bonne conscience. Il lui dit que pour lui obéir et s'en aller hors de la Normandie, il serait obligé de marcher à pied, quoique conseiller d'État, s'il n'avait la bonté de lui faire donner un meilleur cheval. Le duc, qui avait douté d'abord s'il ne devait point se fâcher de le voir, lui dit en souriant qu'il avait fort mauvaise grâce de demander une faveur à un juge offensé, au lieu de songer à se justifier. Lanfranc, le voyant en humeur de l'écouter, lui fit connaître son innocence avec tant de force et d'éloquence, que Guillaume, après l'avoir embrassé, le renvoya à son monastère, avec promesse de rendre ce qu'on avait enlevé à cette abbaye par son ordre, de rétablir ce qui avait été brûlé ou détruit et d'en confirmer tous les privilèges. L'abbé et les religieux eurent tant de joie du retour de leur prieur, qu'ils en chantèrent solennellement le *Te Deum*, et tous eurent depuis ce temps une parfaite déférence pour ses instructions et ses conseils.

Lanfranc avait alors quelque habitude de lettres avec Bérenger qui, d'écolâtre ou théologal, était devenu trésorier de Saint-Martin de Tours, et qui fut fait ensuite archidiacre d'Angers. Mais comme il n'y avait que l'amour de la vérité qui faisait cette liaison de son côté, il ne l'eut pas plutôt reconnu novateur sur la réalité du corps et du sang de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie, qu'il s'éleva contre lui et se servit même du droit de leur ancienne amitié pour combattre sa doctrine avec plus de liberté. L'affaire lui parut

même assez importante pour le faire aller à Rome trouver le Pape saint Léon IX, afin d'avoir plus d'autorité à défendre ensuite la vérité si ce dogmatiste, qui se faisait tous les jours des sectateurs, continuait de l'attaquer. Béranger, averti que Lanfranc n'était point favorable à ses sentiments, lui écrivit qu'il trouvait fort à redire à la liberté qu'il prenait de faire passer pour hérétique l'opinion de Jean Scot sur le Sacrement de l'autel, opposée à celle de Pascal Radbert; qu'il souhaitait conférer avec lui sur cela en présence de personnes intelligentes, pour le faire convenir qu'il n'agissait et ne parlait que par prévention; qu'au reste, il ne pouvait accuser Jean Scot d'hérésie, en ce point qu'il ne prît en même temps saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, et beaucoup d'autres Pères, pour des hérétiques.

Lanfranc était parti pour Rome, quand la lettre de Béranger fut apportée au Bec. L'abbé et les religieux, au lieu de la lui faire tenir secrètement, la laissèrent divulguer par toute la Normandie; elle y fit grand bruit, et y scandalisa beaucoup de gens qui craignirent que Béranger et Lanfranc ne s'entendissent ensemble sous quelque collusion. Cela fit peine aux amis du dernier, qui donnèrent la lettre de l'autre à un clerc de l'Église de Reims, qui allait à Rome, pour la lui rendre. Ce clerc la montra à diverses personnes, et la rendit aussi publique en Italie qu'elle l'était en Normandie. Elle fut lue publiquement dans le Concile qui se tenait à Rome l'an 1050. Le Pape Léon y cita Béranger pour répondre; mais lui, n'osant comparaître, envoya deux clercs à Rome qui défendirent fort mal sa cause, ce qui porta le Pape et le Concile à condamner d'hérésie le sentiment de Béranger. Lanfranc, qui était présent, fut obligé de se purger du soupçon sur lequel il était devenu suspect d'intelligence avec lui, et de rendre raison de sa doctrine. Il le fit avec plaisir: il expliqua ses sentiments, dont il fit voir la conformité avec la foi de l'Église, et prouva si bien tout ce qu'il avançait par le témoignage des Pères, que tout le monde fut satisfait. Mais outre la persuasion de la pureté de sa foi, il laissa encore au Pape et aux Pères du

Concile une haute opinion de son savoir et de son mérite. Il fut prié de vouloir se trouver encore au Concile que le Pape indiqua à Verceil, pour le mois de septembre suivant, afin d'y défendre la vérité contre Bérenger, qui y fut cité. Celui-ci fit encore défaut; mais Lanfranc y parla admirablement devant le Pape et les évêques. Toute sa doctrine y fut approuvée et confirmée, et celle de Bérenger condamnée de nouveau.

Lanfranc revint d'Italie à son monastère plein de gloire, et animé d'un zèle tout nouveau pour la défense de la foi de l'Église contre son adversaire. Le Pape Victor II confirma tout ce que son prédécesseur Léon IX avait fait contre Bérenger, et fit tenir par son légat Hildebrand, dans la ville de Tours, un Concile où l'on donna à Bérenger la liberté de défendre ses opinions. Mais il aima mieux les abandonner, par la défiance qu'il avait de ses propres forces, et il s'obligea par serment à tenir la doctrine commune de l'Église, touchant la vérité du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Il ne tint pourtant pas longtemps sa parole, car il se mit à dogmatiser dès qu'il se vit dégagé de la présence du légat, sans autre ménagement que celui d'être plus réservé à l'égard de ses adversaires. Le Pape Nicolas II, qui fut élevé sur le Saint-Siège au commencement de l'année 1059, ne l'eut pas plutôt appris, qu'il manda Bérenger à Rome pour le faire expliquer nettement sur la foi de l'Eucharistie.

Lanfranc y retourna en même temps, et pour défendre la vérité, si elle était attaquée, et pour demander au nouveau Pape la dispense du mariage de Guillaume, duc de Normandie, avec la fille du comte de Flandre, sa parente. Il assista au Concile de Latran, où Bérenger abjura son hérésie devant le Pape et promit solennellement de ne plus s'écarter. Il obtint aussi la dispense qu'il était venu demander, mais à condition que le duc et son épouse bâtiraient chacun un monastère pour les personnes de leur sexe, ce qui fut ponctuellement exécuté. Bérenger, après avoir été réfuté en plein Concile par Albéric, moine du Mont-Cassin, et par Lanfranc, prieur du Bec, avait signé une formule de foi catholique que le cardinal

Humbert, évêque de Silve-Candide, avait dressée par ordre du Pape et du Concile. Il avait ensuite brûlé publiquement ses écrits et le livre de Jean Scot. Mais il ne fut pas plutôt revenu en France, que, voyant le roi Henri mort, et se trouvant délivré de la crainte qu'il avait de la cour par le bas âge du nouveau roi Philippe, qui était en tutelle, il reprit la défense de son erreur, se repentit d'avoir brûlé ses écrits et en composa un nouveau contre la profession de foi qu'on lui avait fait faire à Rome, disant qu'elle était de Humbert et non pas de lui. Ce fut pour répondre à cet écrit que Lanfranc composa son *Traité du Corps et du Sang de Jésus-Christ*.

Pendant ce temps-là, comme les premiers édifices du petit monastère du Bec, qui avaient été construits à la hâte sur de mauvais fondements et avec de méchants matériaux, tombaient en ruine, Lanfranc entreprit, au défaut de l'abbé Herluin, de le rebâtir tout de nouveau et de le rendre plus spacieux et plus solide. Il choisit un emplacement moins humide et où l'air était plus sain. Il conduisit l'ouvrage avec tant de soin et d'habileté, que l'on fut surpris de voir paraître un grand monastère en si peu de temps. Il en fut considéré comme le second fondateur, et il y ouvrit une école dont il fut le premier professeur. Mais lorsqu'il commençait à la rendre florissante, il fut choisi, à la sollicitation du duc de Normandie et des grands du pays, pour être le premier abbé de Saint-Étienne de Caen, que ce prince venait de fonder, suivant les conditions auxquelles il avait obtenu la dispense de son mariage, de même que la duchesse Mathilde, sa femme, bâtissait encore actuellement celui de la Sainte-Trinité, pour des filles, dans la même ville. En sortant du Bec, il eut la satisfaction de voir mettre à sa place son cher disciple Anselme, venu des Alpes pour l'entendre et l'imiter, qui de prieur devint abbé du lieu après Herluin, et enfin archevêque de Cantorbéry, en Angleterre, après Lanfranc.

Le nouvel abbé de Caen était encore occupé de l'établissement de la discipline et des règlements de son monastère, lorsque le duc Guillaume alla en Angleterre recueillir la suc-

cession du roi saint Édouard, son cousin, qui l'avait déclaré héritier de sa couronne par son testament. Étant demeuré victorieux de Harold, prince danois, qui avait voulu lui disputer le royaume, il se fit couronner à Londres, le jour de Noël de l'an 1066, par Aelrède, archevêque d'York. Dès qu'il se vit dans une possession paisible, il s'appliqua à faire refleurir la religion en Angleterre, et, pour mieux réussir dans un dessein de cette importance, il fit venir Lanfranc près de lui, du consentement des grands du royaume. Ils firent ensemble le plan d'une réformation générale, et le roi envoya aussitôt Lanfranc à Rome pour prendre l'avis et l'approbation du Pape Alexandre II sur ce point.

A son retour, il fut demandé par le clergé et le peuple de Rouen pour remplir la place de leur archevêque Maurille, mort le 9 août, l'an 1067. Par une humilité dont il avait donné des exemples continuels depuis qu'il était religieux, il refusa absolument cette grande dignité, témoignant que s'il osait, il quitterait encore la charge d'abbé qu'on l'avait obligé d'accepter malgré lui. Cette modestie ne servit qu'à augmenter encore l'estime que le roi d'Angleterre avait pour lui, et comme il était bien aise de ne le pas éloigner de sa personne, dans les vues qu'il avait sur l'Église de son royaume, il consentit volontiers que l'on donnât l'archevêché de Rouen à Jean, évêque d'Avranches. Il envoya Lanfranc à Rome pour faire approuver cette translation au Pape Alexandre, et solliciter de nouveau l'affaire de la réformation de la discipline et des mœurs dans l'Église d'Angleterre. Lanfranc obtint facilement l'un et l'autre du Pape, qui lui donna le *pallium* pour le nouvel archevêque de Rouen, et envoya avec lui trois légats¹ en Angleterre, tant pour couronner et confirmer le roi Guillaume, que pour travailler à la réformation des Églises du royaume, et le faire souvenir du Denier de Saint-Pierre accordé à l'Église romaine par ses prédécesseurs.

Les légats tinrent un Concile à Windsor où ils déposèrent

¹ Ermenfred, évêque de Sion, et Jean et Pierre, clercs.

plusieurs évêques convaincus de crimes, d'ignorance ou d'incapacité, et entre les autres Stigand, archevêque de Cantorbéry, qui s'était emparé de ce siège par brigues et par violence. Il fallait, pour remplir dignement cette place vacante, trouver un sujet capable d'être à la tête des évêques du royaume, et chacun jeta les yeux sur l'abbé Lanfranc. Le roi, les légats apostoliques, les prélats et les grands de la cour le pressèrent tous fortement d'accepter cette dignité. Mais lui, persuadé qu'il n'avait ni assez de vertu, ni assez de lumière, ni assez de force pour soutenir le poids d'une telle charge, s'opposa fortement à ce choix, et allégua plusieurs raisons pour justifier sa résistance. On fut obligé de recourir à l'autorité du Pape Alexandre pour le réduire; son ancien supérieur Herluin, abbé du Bec, y joignit la sienne, par le pouvoir qu'il avait toujours sur son esprit et par le droit qu'il s'était réservé sur la liberté de ses actions. De sorte que Lanfranc, accablé plutôt que vaincu, se vit contraint, avec son extrême répugnance, de recevoir l'ordination épiscopale et de monter sur le siège métropolitain de Cantorbéry. Il se plaignit au Pape par des lettres très-fortes et très-touchantes, et fit auprès de lui de nouveaux efforts pour être exempté de l'épiscopat, mais ils furent inutiles; de sorte qu'il fut sacré le dimanche 29 août de l'an 1070.

Il gouverna son Église pendant l'espace de près de dix-neuf ans avec beaucoup d'application, de zèle et de sagesse. Il réforma ses clercs et ses religieux, qui vivaient pour la plupart dans une dissolution égale à celle des laïques les plus déréglés. Il corrigea les vices de son peuple avec beaucoup de succès; il rétablit dans sa ville et dans son diocèse la paix et la charité que la barbarie des Danois y avait beaucoup altérée pendant les guerres. Il fit rebâtir la grande église de Cantorbéry qui avait été brûlée, et rétablit son Chapitre, qui était toujours composé de religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, depuis sa fondation faite par saint Augustin, l'apôtre du pays. Il répara aussi les autres églises et monastères de son diocèse, fit bâtir deux nouveaux hôpitaux qu'il pourvut abondamment

de tout ce qui était nécessaire pour l'entretien des pauvres et des malades. Il fit revenir tous les biens de l'Église qui avaient été aliénés; il défendit puissamment la liberté et les privilèges de ses diocésains et du reste des peuples de la province contre les prétentions et les entreprises de l'évêque de Bayeux, Eudes, frère du roi Guillaume, et comte de Kent. Il soutint pour ce sujet un grand procès dont l'issue lui fut heureuse, et qui lui fit donner la qualité de protecteur avec celle de père de son peuple. Il affranchit aussi les prêtres de ses paroisses situées hors du royaume de Kent, des charges onéreuses qui les obligeaient d'aller aux tribunaux et aux synodes des évêques voisins, et il maintint avec une vigueur extrême la primatie de son siège sur toutes les Églises de l'Angleterre contre l'archevêque d'York, qui avait ému la contestation dès le commencement de son épiscopat, lorsqu'il avait fallu se faire consacrer à Cantorbéry.

Comme celui-ci n'avait cédé qu'avec protestation de défendre les prétentions de son Église, il fallut porter l'affaire à Rome où ils allèrent ensemble, dès que Lanfranc eut reconnu son troupeau et reçu les professions de foi des évêques ses suffragants. Le Pape Alexandre II fit à Lanfranc des honneurs extraordinaires, et comme on était surpris qu'il se fût levé lorsqu'il était entré, il répondit que ce n'était point à l'archevêque de Cantorbéry qu'il avait rendu cet honneur, mais à son maître, et qu'il n'oublierait jamais les leçons qu'il avait reçues de Lanfranc dans le monastère du Bec. Ce qu'il faut peut-être moins entendre de ce Pape, que de quelques-uns de ses parents en la personne desquels Lanfranc lui avait rendu ces services, parce que nous ne voyons pas en quel temps Alexandre aurait pu avoir été son disciple avant son souverain pontificat et son épiscopat de Lucques. Le lendemain de cette réception, Lanfranc déclara au Pape que l'ordination des deux prélats qui étaient venus avec lui était illégitime, parce que l'un était fils d'un prêtre concubinaire, l'autre était simoniaque. C'étaient Thomas, archevêque d'York, qu'il avait sacré lui-même sans savoir cette irrégularité, et

Remy, évêque de Lincoln. Ces deux évêques, obligés d'avouer la chose, remirent leur bâton pastoral et leur anneau entre les mains du Pape, qui les leur rendit à la prière même de Lanfranc, qui, touché de leur disposition, obtint pour eux cette dispense du Saint-Siège, mais sans conséquence contre l'observation des canons. Il demanda ensuite pour lui-même la permission de se démettre de son archevêché, afin de pouvoir se retirer dans un monastère. Mais le Pape la lui refusa avec la même autorité qu'il avait employée pour l'obliger à l'accepter. Il lui donna même deux *pallium* pour orner sa dignité, l'un qu'il prit de dessus l'autel selon les cérémonies accoutumées, l'autre dont il se dépouilla lui-même et dont il avait coutume de se servir quand il officiait, pour lui marquer jusqu'où allait l'affection qu'il avait pour lui.

Lanfranc trouva bon que l'archevêque d'York proposât les prétentions de son Église touchant la primatie de l'Angleterre. Mais le Pape renvoya l'affaire à un Concile national qui s'assemblerait sur les lieux, afin qu'on la jugeât sur la tradition et l'usage du pays. Le Concile fut convoqué à Winchester, l'an 1072, par le roi, qui voulut y assister avec quelques-uns des principaux seigneurs du royaume. On y prouva, par l'histoire ecclésiastique d'Angleterre que le Vénérable Bède avait écrite, par les actes des Conciles, et par les Décrétales des Papes, depuis saint Grégoire-le-Grand, que l'Église de Cantorbéry avait toujours joui du droit de primatie sur toutes les Iles-Britanniques, et que les évêques des lieux qui lui étaient contestés par l'archevêque d'York, avaient été ordonnés, cités au synode, et déposés par celui de Cantorbéry depuis plus de cent quarante ans. L'archevêque d'York n'ayant que de faibles raisons à opposer à tant d'autorités, offrit de céder, pourvu que les droits et les honneurs de la primatie se terminassent en la personne de Lanfranc, dont il voulait bien reconnaître le mérite. Mais notre Prélat, protestant qu'il ne méritait aucun honneur personnellement, insista si fortement sur le droit incontestable de son Église, qu'elle y fut maintenue par le jugement de tous les prélats et des grands du

royaume, et l'archevêque d'York employa la médiation du roi, son patron particulier, pour se réconcilier avec celui de Cantorbéry.

Lanfranc ayant ainsi fait reconnaître l'autorité de son siège, ne s'appliqua plus qu'à la bien employer pour le service de l'Église. Il assembla un Concile national à Londres, l'an 1073, où il fit beaucoup d'excellents règlements pour la discipline, dont il fut le principal auteur. Son autorité s'étendait aussi sur l'État, car le roi ayant éprouvé en toutes rencontres son intégrité et sa suffisance, l'établit régent du royaume en son absence, parce qu'il était obligé de passer souvent en Normandie et d'y faire de longs séjours. L'occupation que lui donnaient ces engagements ne diminuait pourtant rien ni des exercices particuliers de sa piété, ni de son assiduité à l'étude. Le temps que lui laissaient ses affaires et ses prières était employé ou à composer des ouvrages pour l'utilité de l'Église, ou à méditer sur les vérités éternelles, ou à corriger des exemplaires de l'Écriture sainte. Il conservait parfaitement l'humilité dans son élévation, et l'esprit de pauvreté parmi les grandes richesses de son Église. Il en regardait les revenus comme le patrimoine des pauvres, dont il ne devait être que le dispensateur fidèle. Enfin, Dieu combla la mesure de son mérite par une suite continuelle d'actions saintes qu'il lui fit faire, et il le retira à lui pour lui donner la récompense éternelle des travaux qu'il avait essuyés pour sa gloire et pour le service de son Église.

Lanfranc mourut le lundi de la Pentecôte, qui était le 28 mai de l'an 1089, en la dix-neuvième année de son épiscopat; d'autres prétendent, avec assez d'apparence, que sa mort arriva le 24 de ce mois, qui était un jeudi. Il fut enterré dans la grande église dont il était le restaurateur. Lorsqu'en 1130, il fallut faire la dédicace de cette église, le 4 mai, on retira son corps avec ceux qui avaient eu la sépulture dans le même lieu. On le remit ensuite à sa place, et il s'en fit une nouvelle translation l'an 1180. Il n'en restait que les plus grands ossements, les autres avec les chairs ayant été réduits en pous-

sière. On les posa sur ses cendres dans une nouvelle caisso de plomb, qui fut mise devant l'autel de saint Martin.

Les martyrologes des Bénédictins, ceux de diverses Églises de France, d'Allemagne et d'Italie même, principalement ceux qui ont paru depuis Pierre Natal, marquent son nom au 3 juillet, que cet auteur a pris pour celui de sa mort. Mais ceux d'Angleterre mettent sa fête au même jour que les historiens du pays, c'est-à-dire au 28 ou au 24 mai ; quelques-uns même marquent le 24 mars. Plusieurs lui donnent le titre de Saint, et quelque chose qu'aient pu dire certains moines Augustins de son temps, et ceux qui ont, dans la suite, fait valoir leurs calomnies pour noircir sa réputation, parce qu'il avait voulu les obliger à vivre en vrais religieux, on ne laisse pas de le regarder toujours comme un homme de bienheureuse mémoire. Mais on ne voit pas qu'elle ait été honorée ni en Angleterre, ni en Normandie, d'une fête publique ou d'un Office ecclésiastique.

L'Église lui fait l'honneur de le compter au rang de ses Pères, c'est-à-dire de ceux qui l'ont enrichie, instruite ou défendue par leurs écrits. Tous ceux qu'il a laissés ne sont pas venus jusqu'à nous. Ce que l'on en a pu recouvrer a été recueilli et publié par les soins d'un savant Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, qui a joint à son édition des notes fort utiles. Ces écrits de Lanfranc font connaître qu'il avait fort bien étudié les anciens Pères latins et les canons de l'Église, qu'il savait raisonner juste et presser les adversaires de la vérité par des arguments très-forts. Aussi sa manière d'écrire et de disputer, qui est nette et précise, a-t-elle servi de modèle à ceux qui, dans le siècle suivant, ont introduit la méthode des scholastiques dans la théologie.

LE BIENHEUREUX ROBERT STUART,

FRÈRE-MINEUR.

Le Bienheureux Robert Stuart était de la maison royale d'Écosse, et proche parent du roi Jacques V. Il prédit les calamités qui devaient affliger ce royaume et l'heure de sa

mort, dont on ignore le temps et le lieu, ainsi que l'époque où il embrassa l'Ordre de Saint-François.

Les auteurs rapportent que pendant sa vie, et après sa mort, il a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour opérer plusieurs miracles, et que la conduite pure qu'il a tenue sur la terre, a rendu sa mémoire vénérable aux fidèles d'Écosse.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

NOTRE-DAME-DE-LA-DRESCHÉ.

Si l'on en croit une ancienne tradition conservée dans le pays, mais qui ne se trouvait écrite nulle part au moment de l'enquête, voici l'origine de la statue miraculeuse de Notre-Dame-de-la-Dresche. Au commencement du XII^e siècle, des bergers qui faisaient paître leurs troupeaux sur la montagne aperçurent un jour, à leur grand étonnement, un ermite paraissant en prière devant une image de la très-sainte Vierge placée dans un buisson. A leur approche, l'ermite disparut, mais la statue resta. Les bergers l'honorèrent aussitôt, à l'exemple du mystérieux religieux qui leur avait apparu ; puis ils allèrent prévenir le curé, qui vint en procession chercher l'image et la porta dans son église. Mais le lendemain on la retrouva au même lieu sur la montagne, et l'ermite se montra encore en prière devant elle. On en conclut que la très-sainte Vierge voulait être honorée en cet endroit même, et l'on se hâta d'y bâtir une chapelle.

Sans examiner le degré d'authenticité de cette tradition, il est bien certain que la dévotion particulière envers Notre-Dame-de-la-Dresche commença au temps même où le haut Languedoc était en proie aux premiers troubles excités par l'hérésie des albigeois, ces manichéens du moyen âge condamnés une première fois par le Concile d'Alby en 1176, et une seconde par le Concile de Latran en 1179. Nous n'avons pas à raconter les événements déplorables causés par cette funeste hérésie qui, sortie des montagnes de la Savoie et du Dauphiné, et protégée d'abord par le comte Roger d'Alby, remplit le pays de désolation, amena une guerre sanglante,

obligea le Pape Honorius III et le roi Louis VIII de s'unir entre eux dans une croisade, et qui s'éteignit enfin après la conversion du chef des révoltés, le comte Raymond de Toulouse. Contentons-nous d'admirer que ce fut au milieu de ces désastres que se développa et grandit la dévotion de Notre-Dame-de-la-Dresche, protestation éclatante des catholiques du Languedoc contre l'hérésie fatale qui faisait couler tant de sang sur ce territoire désolé.

Un acte, autrefois conservé aux archives de l'église de Sainte-Claire d'Alby, attestait que la chapelle de la Dresche avait été réparée en 1185 ; elle est aussi indiquée comme limite, dans l'acte d'une donation faite en 1234 par Raymond de Toulouse à un certain Allemand. — En 1289, elle était le siège d'une Confrérie régulièrement établie, dont le syndic se plaignait au roi des vexations du viguier d'Alby. Tous ces titres ne laissent point de doute sur l'existence du pèlerinage à la fin du xii^e siècle, et il continua sans interruption jusqu'au xvii^e, sans qu'il existe de traces écrites de son histoire, antérieures à l'enquête faite par l'évêque Gaspard du Lude.

Thomas Mourre rapporte un grand nombre de miracles constatés par cette enquête ; nous n'en citerons qu'un seul. En 1631, une sorte de peste affligeait la ville d'Alby et ses environs ; les magistrats firent vœu de jeûner le samedi de chaque semaine jusqu'à la cessation du fléau, et d'offrir à Notre-Dame une lampe d'argent du prix de quatre cents livres. L'épidémie cessa, et le 2 juillet de l'année suivante, une procession solennelle se rendit à l'antique sanctuaire pour y porter le témoignage de la reconnaissance des populations. La lampe, suspendue devant l'autel, portait une inscription par laquelle la ville d'Alby consacrait à la très-sainte Vierge Marie les larmes qu'elle avait versées sur la perte de tant de citoyens.

De nos jours, comme par le passé, Notre-Dame-de-la-Dresche est l'objet d'un culte très-suivi ; trente-huit paroisses ont conservé la coutume d'y aller une fois l'an en procession, et un grand nombre de fidèles s'y rendent de toutes parts, surtout

pendant le mois de mai et aux approches de la fête de la Nativité. Beaucoup d'entre eux suivent, dans l'accomplissement de cet acte pieux, les anciens usages, qui voulaient qu'on montât à genoux la colline jusqu'à la hauteur de quatre-vingt-deux toises, lieu où se trouve un premier oratoire. Puis on continuait debout jusqu'à une seconde station, marquée par une croix deux cents toises plus haut, et l'église formait la troisième étape de cette marche laborieuse, qu'accompagnait toujours le chant des cantiques.

Citons une dernière pratique spéciale au culte de Notre-Dame-de-la-Dresche, et qui, pas plus que les autres, n'est tombée en désuétude.

Parmi les pèlerins, celui qui dans le cours d'une maladie grave s'est voué à Notre-Dame-de-la-Dresche, avant d'entrer dans la chapelle, s'arrête auprès d'une troisième croix située en dehors de l'enceinte crénelée. Là, il se met à genoux sur le piédestal, la tête couverte d'un suaire et tenant un cierge à la main. Le curé, revêtu de sa chape, sort de l'église et se rend auprès de cet homme vivant, qui n'a ainsi revêtu la livrée de la mort que pour mieux montrer qu'il doit son retour à la santé à l'intercession de la Mère de Dieu. Le prêtre asperge le pèlerin d'eau bénite, le conduit en procession dans l'église en chantant l'*Ave, maris Stella* ; puis le pèlerin s'agenouille devant la balustrade du sanctuaire, et le prêtre, la prenant sur l'autel, donne à baiser au chrétien reconnaissant l'image vénérée de sa divine bienfaitrice ¹.

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Alexandrie, les saints martyrs Tryphon et douze autres.

¹ Extrait d'une notice sur Notre-Dame-de-la-Dresche, par M. A. de Santeul.

²

QUINTO NONAS JULII.

Alexandriæ, sanctorum Martyrum Tryphonis et aliorum duodecim. — Constantinopoli, sanctorum Eulogii et Sociorum Martyrum. — Cæsareæ, in Cappadocia, sancti Hyacinthi, cubicularii Trajani Imperatoris, qui accusatus quod Christianus esset, plagis varie afflictus, et in carcerem trusus, ibi consumptus fame exspiravit. — Clusii, in Etruria, sanctorum

A Constantinople, saint Euloge et ses compagnons, martyrs.

A Césarée, en Cappadoce, saint Hyacinthe, chambellan de l'empereur Trajan, qui, ayant été accusé d'être chrétien, tourmenté par divers supplices et jeté en prison, y mourut épuisé par la faim.

A Chiusi, en Toscane, les saints martyrs Irénée, diacre, et une dame nommée Mustiola, qui tourmentés de divers supplices affreux, sous l'empereur Aurélien, méritèrent la couronne du martyre.

Le même jour, les saints martyrs Marc et Mucien, qui périrent par le glaive pour la foi de Jésus-Christ. Un petit enfant les engageant à haute voix à ne pas immoler aux idoles, on le fit déchirer de coups de fouet ; et comme il confessait encore plus hautement le nom de Jésus-Christ, il fut mis à mort avec un homme appelé Paul, qui encourageait les Martyrs.

A Laodicée, en Syrie, saint Anatole, évêque, qui a laissé des écrits admirés non-seulement des personnes pieuses, mais aussi des philosophes profanes.

A Altino, saint Héliodore, évêque, illustre par son savoir et sa sainteté.

A Ravenne, saint Dath, évêque et confesseur.

A Édesse, en Mésopotamie, translation des reliques de saint Thomas, Apôtre, apportées des Indes, et dans la suite transférées à Ortone.

Martyrum Irænei Diaconi, et Mustiolæ Matronæ, qui sub Aureliano Imperatore diversis atrocibusque suppliciis cruciati, coronam martyrii meruerunt. — Eodem die, sanctorum Martyrum Marci et Muciani, qui pro Christo gladio cæsi sunt : quos cum puer parvulus, ne immolarent idolis, alta voce moneret, verberibus jussus est cædi, cumque vehementius Christum confiteretur, una cum quodam Paulo Martyres exhortante necatus est. — Laodiceæ, in Syria, sancti Anatolii Episcopi, qui non solum religiosis viris, sed et philosophis admiranda scripta reliquit. — Altini, sancti Heliodori Episcopi, doctrina et sanctitate insignis. — Ravennæ, sancti Dathi Episcopi et Confessoris. — Edessæ, in Mesopotamia, Translatio sancti Thomæ Apostoli ex India : cujus reliquiæ Ortonam postea translatae sunt.

Additions des autres martyrologes.

Saint Chrest, premier évêque de Syracuse.

Sainte Serène, martyre à Tarse, en Cilicie, avec saint Adrien, saint Germain, saint Hélion, saint Montan, saint Hésyque, saint Parthène et saint Stratège.

Saint Anatole, évêque de Constantinople, mort en 458.

Sainte Guibrande, vierge, qui mourut vers l'an 900, et qui est honorée dans le Rhinfald.

Sainte Théodote, martyre, avec saint Diomède, saint Eulampe, saint Asclépiodote, sainte Golinduche.

Saint Héliodore, martyr à Bysance, avec plusieurs autres.

Saint Jarmans (Germanus), évêque d'une des îles détachées de l'Irlande, au ^v^e siècle.

Saint Paul, surnommé Cèleuste, honoré chez les Grecs.

Saint Paul, martyr. Témoin du courage des saints Marc et Mucien, il les encourageait à souffrir. Ce qui déplut au juge, qui le fit mourir comme eux dans les tortures.

Saint Germain, évêque dans l'île de Man.

Saint Sidoine, martyr de Rome, porté en Flandre par la comtesse Adèle, femme de Baudouin-le-Pieux.

Martyrologe de la dernière persécution.

François-Siméon Berbiguier, Capucin-prêtre du Comtat-Venaissin, condamné à mort comme fédéraliste par la commission populaire d'Orange, exécuté le 3 juillet 1794.

Jérôme-François-Joseph Berbiguier de Larnage, vicaire d'une paroisse près d'Uzès, condamné aussi, à vingt-sept ans, comme fédéraliste, exécuté le 3 juillet 1794.

Antoine Ayrant, vicaire à Niort, réfugié à Paris, condamné à la mort comme ennemi du peuple, guillotiné le 3 juillet 1794.

François-Dominique Castin, curé au diocèse de Sens, déporté, rentré en France, guillotiné le 3 juillet 1793.

Henri-Blaise Castian, prêtre du diocèse d'Orange, condamné par la commission populaire comme contre-révolutionnaire, exécuté le 3 juillet 1794.

Jean-Jude de la Ferrière, curé au diocèse de Sarlat, n'ayant pas fait le serment schismatique, arrêté dans sa paroisse en 1793, emmené à Périgueux, condamné à mort, guillotiné le 3 juillet 1794.

Louis-Réné-Patrice Legal, curé au diocèse de Saint-Brieuc, passa en Angleterre aux premiers troubles, voulut rentrer en France, y débarqua le 3 juillet 1793 et fut fusillé en mettant le pied sur le sol français.

Pierre Sainson, Frère convers d'un couvent d'Augustins, ne fit aucun serment et se retira dans un village après la suppression des Ordres monastiques; il fut condamné à mort comme réfractaire par le tribunal criminel de Périgueux, et guillotiné le 3 juillet 1794.

QUATRIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Ulric ou Udalric, évêque d'Augsbourg. — Le saint prophète Osée. — Le saint prophète Aggée. — Saint Théodore, évêque de Cyrène. — Saint Élie, patriarche de Jérusalem, et saint Flavien II, patriarche d'Antioche. — L'Ordination et la Translation de saint Martin. — Saint Sisoès, solitaire. — Saint Laurien, évêque de Séville, martyr. — Sainte Berthe, abbesse de Blangy. — Saint André de Crète, martyr. — Le Bienheureux Aurélien, archevêque de Lyon. — Le vénérable Salocon, évêque de Dol. — Sainte Modwène, vierge. — Le bienheureux Bernold et le bienheureux Bruno, bénédictins. — Le bienheureux Hatton, bénédictin. — Saint Odon, archevêque de Cantorbéry. — Le bienheureux Guillaume, abbé de Hirschau. — Le bienheureux Gelduin, abbé d'Anchin. — Saint Raymond de Toulouse, chanoine régulier. — Le bienheureux Jean Vespignano. — La bienheureuse Camille, clarisse. — Le vénérable confesseur de la Foi, Hugues Baudus. — La vénérable sœur Marie Dubert. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ULRIC OU UDALRIC,

ÉVÊQUE D'AUGSBOURG.

Saint Ulric naquit l'an 890, d'une des plus nobles familles de la Haute-Allemagne, et fut élevé dans l'abbaye de Saint-Gall, où il fit ses études. Les jours de fêtes, il allait visiter sainte Viborade ou Guiborat, la Recluse, qui, lui parlant par sa fenêtre, lui donnait de saintes instructions, particulièrement pour conserver la pureté, et, pour marque de cette vertu, elle lui donna sa ceinture, avec une partie de son cilice, pour lui servir d'oreiller en dormant. L'affection pour cette sainte, qu'il nommait sa nourrice, lui fit prolonger ses études; il lui demanda s'il devait se faire moine à Saint-Gall, comme il y était invité par les Frères qui voulaient l'avoir pour abbé; mais elle lui dit qu'il était destiné à être évêque sur un fleuve plus à l'orient, et qu'il y souffrirait de grandes peines. Udalric ayant achevé ses études à Saint-Gall, retourna chez ses pa-

rents, et ils le mirent au service de saint Adalbéron, évêque d'Augsbourg, qui lui donna, entre autres bienfaits, la charge de camérier de son église : et c'était lui qui distribuait les habits au clergé et aux pauvres. Enfin, l'an 909, par conséquent sous le Pape Sergius III, qui ne mourut qu'en 911, saint Udalric alla en pèlerinage à Rome. Il fut reçu avec bienveillance par le Pape, que son biographe nomme, par inadvertance, Marin, mais qui ne peut être que Sergius III. Le Pape lui ayant demandé de quelle province et de quelle ville il était originaire, saint Udalric répondit : « Je suis originaire de la province d'Allemagne et de la ville d'Augsbourg, et je suis au service d'Adalbéron, évêque de cette ville. — Ne vous troublez pas, mon frère, reprit le Pape, Adalbéron, votre seigneur, a quitté ce monde, et, Dieu l'ordonnant, il convient que vous soyez pasteur de la même Église. » Comme Udalric s'y refusait, il ajouta : « Pourquoi résistez-vous à la destination de Dieu? Si vous refusez aujourd'hui de recevoir et de gouverner tranquillement cette Église, non ébranlée et non désolée, vous la recevrez détruite et ravagée au milieu des troubles, vous la gouvernerez et la réédifierez avec de grands travaux. » Le lendemain, sans prendre congé du Pape, tant il était contristé de la mort de son maître et tant il craignait que le Pape ne fît des instances plus pressantes pour lui faire accepter l'épiscopat, Udalric quitta Rome et revint à Augsbourg, où il trouva tout comme le Pape le lui avait prédit. C'était, comme nous avons vu, l'an 909. Hiltin fut alors ordonné évêque d'Augsbourg, et Udalric, ne le trouvant pas d'assez grande qualité pour demeurer à son service, se retira près de sa mère, devenue veuve, pour prendre soin d'elle, suivant le commandement de Dieu.

Hiltin étant mort en 924, Udalric lui succéda. Il trouva la ville d'Augsbourg dans l'état le plus déplorable. Les Hongrois et les Slaves l'avaient pillée depuis et en avaient brûlé la cathédrale. Le nouvel évêque fit bâtir à la hâte une église pour assembler le peuple. Il joignait les vertus d'un solitaire à celles d'un évêque. Depuis la mort d'Henri l'Oiseleur, il

s'était dispensé d'aller à la cour, et de mener ses troupes en personne au service du roi, s'étant déchargé de ce devoir sur Adalbéron, son neveu. Il se donnait donc tout entier à ses fonctions spirituelles, et voici le règlement de sa vie. Il disait tous les jours l'Office avec le clergé de sa cathédrale, et, de plus, l'Office de la très-sainte Vierge, celui de la Croix et un troisième de tous les Saints, outre plusieurs autres psaumes et le psautier qu'il récitait entier tous les jours, autant qu'il pouvait. Il disait tous les jours une, deux ou trois messes, selon qu'il en avait le temps.

Il gardait toutes les observances monastiques, couchant sur une natte, ne portant point de linge et ne mangeant point de chair, quoiqu'il en fît servir abondamment à ceux qui mangeaient avec lui. Le premier service de sa table était, pour la plus grande partie, distribué aux pauvres, outre les invalides de toutes sortes qu'il faisait nourrir tous les jours en sa présence. Il exerçait l'hospitalité avec joie envers tout le monde, principalement les clercs, les moines et les religieuses, et prenait grand soin de l'éducation et de l'instruction du clergé. Il écoutait avec bonté les plaintes des serfs de sa dépendance, soit contre leurs seigneurs, ses vassaux, soit contre les autres serfs, et leur faisait rendre justice avec fermeté. Il n'était jamais oisif, mais toujours occupé ou à régler ses chanoines et son école, ou à pourvoir à l'entretien de sa famille, ou à réparer et orner son église, ou à fortifier sa ville contre les insultes continuelles des Hongrois.

Dans le saint temps de carême, il passait presque la journée entière et la moitié de la nuit dans l'église. Il y allait après minuit ou vers les trois heures du matin, assistait aux offices nocturnes que nous appelons matines, puis aux laudes jusqu'au point du jour. Il commençait alors à dire le psautier, et ensuite les litanies et les prières qui y étaient jointes, jusqu'à ce qu'on sonnât les vigiles des morts. Lorsque ces vigiles, auxquelles il assistait, étaient finies, il chantait prime avec les autres ; puis il demeurait dans l'église pendant qu'on faisait la procession au dehors, et disait un abrégé des psaumes,

avec d'autres prières réglées. On chantait la messe commune du chœur au retour de la procession, et il y offrait son oblation comme les autres, baisant humblement la main du prêtre, sans avoir égard au caractère épiscopal. Après la messe, il disait tierce avec les Frères, c'est-à-dire avec les chanoines. Tandis que les Frères allaient de là au chapitre, il demeurait à l'église jusqu'à l'heure de sexte. Cet office étant dit, il faisait les stations devant les autels. De là, il allait à sa chambre se laver et se préparer pour dire la messe lui-même. Après la messe, il disait vêpres au chœur avec les autres. Lorsque tout l'office du jour était ainsi achevé, il s'en allait à l'église de l'hôpital, où il lavait les pieds à douze pauvres, et leur donnait l'aumône séparément. Étant retourné chez lui sur la fin du jour, il se mettait à table, où il faisait la lecture et où il faisait entrer tous les pauvres de dehors qui se présentaient, pour les faire manger autour de lui. En se levant de table, il disait ses complies ; puis il se retirait dans sa chambre, pour n'avoir plus de commerce qu'avec Dieu jusqu'au lendemain. C'est la conduite que, d'après l'auteur de sa Vie, témoin oculaire, il gardait depuis le commencement du carême jusqu'au dimanche des Rameaux. Trois jours après, il tenait son synode, qu'il recommençait encore au mois de septembre suivant. Il faisait les bénédictions et toutes les autres cérémonies de la semaine sainte et de celle de Pâques, avec une majesté et une dévotion tout extraordinaires.

Il faisait régulièrement la visite de son diocèse dans une voiture trainée par des bœufs, non pas tant qu'il eût peine d'aller à cheval, que pour être seul avec un chapelain et chanter des psaumes en liberté ; car il avait toujours une grande suite de prêtres et d'autres clercs, de laïques d'entre ses vassaux, de serfs choisis de sa famille et de pauvres, et il les défrayait tous largement. Dans la visite, il prêchait, il écoutait les plaintes, il examinait les prêtres des lieux, il donnait la Confirmation et continuait quelquefois, la nuit, aux flambeaux. Telle était la vie ordinaire de saint Udalric.

Il ne se montra pas moins grand ni moins admirable dans

les occasions extraordinaires. Dès l'année 953, Ludolfe, fils du roi Othon, mais d'une première femme, se révolta contre son père et excita une guerre civile en Allemagne. Le plus grand effort fut en Bavière. Augsbourg fut pris et pillé ; mais saint Udalric, qui en était évêque, quoique beaucoup plus faible que les rebelles, fut toujours fidèle au roi Othon ; et, comme l'armée de ce prince et celle de son fils étaient en présence et près d'en venir aux mains, le saint Pontife, prenant avec lui Haribert, évêque de Coire, négocia la paix entre eux si heureusement, qu'il les mit d'accord l'an 954.

L'année suivante, les Hongrois inondèrent l'Allemagne avec une armée innombrable, et ravagèrent tout le pays, depuis le Danube jusqu'à la Forêt-Noire. Ils assiégèrent Augsbourg, qui n'avait que des murailles basses, sans tours ; mais le saint évêque avait rassemblé au-dedans un grand nombre de très-bonnes troupes de ses vassaux. Ils combattirent avec avantage devant une des portes de la ville, ayant avec eux l'évêque, qui, sans autres armes que son étole, ne laissait pas de s'exposer aux coups de pierre et de trait, dont toutefois il ne fut point blessé. Le combat fini, après avoir donné les ordres pour la défense de la ville, il passa la nuit en prières, et excita les femmes pieuses à se partager en deux troupes, dont l'une ferait le tour de la ville en-dedans, portant des croix et priant Dieu à haute voix ; l'autre, prosternée sur le pavé de l'église, implorerait le secours de la très-sainte Vierge. Il fit aussi apporter tous les enfants à la mamelle, et les fit étendre à terre autour de lui devant les autels, afin que, par leurs cris, ils priassent à leur manière.

Après avoir pris un peu de repos, il célébra la messe au point du jour, donna la Communion à tous les assistants, et les exhorta à ne mettre leur espérance qu'en Dieu. Le jour venu, comme les Hongrois étaient prêts à donner l'assaut, leur roi apprit que le roi Othon approchait, ce qui l'obligea de quitter la ville pour aller à lui, espérant la prendre sans résistance après l'avoir défait. L'évêque Udalric, le comte Tietbald, son frère, et plusieurs autres sortirent de nuit et

allèrent se joindre au roi Othon, qui, pour se préparer au combat, se prosterna devant Dieu, se reconnaissant le plus coupable de tous, et fit vœu de fonder un évêché à Mersebourg, si Dieu lui donnait la victoire. S'étant relevé, il entendit la messe et communia de la main du saint évêque, son confesseur ; puis il prit le bouclier et la sainte lance, marcha contre les ennemis, et les défit par la victoire la plus signalée qui eût encore été remportée sur eux. C'était le jour de Saint-Laurent, dixième jour d'août 955.

Vers l'an 969, saint Udalric fit son troisième et dernier pèlerinage à Rome, quoiqu'il sentit ses forces diminuer de jour en jour ; en sorte qu'après avoir fait un peu de chemin en voiture, à son ordinaire, il fallut le mettre sur une espèce de litière où il était couché. Ayant fait ses prières à Rome, reçu des indulgences et pris congé du Pape, il passa à Ravenne ; et sachant que l'empereur Othon y était, il envoya l'avertir de son arrivée, et sans attendre la réponse, il vint à la porte de la chambre. L'empereur avait tant d'affection pour le saint vieillard, qu'il courut le recevoir n'ayant qu'un pied de chaussé, et fit appeler l'impératrice, sainte Adélaïde. Ils s'entretinrent quelque temps familièrement. L'évêque, profitant de cette occasion, pria l'empereur de donner à son neveu Adalbéron l'administration du temporel de l'évêché d'Augsbourg pendant ce qui lui restait de vie, afin qu'il eût plus de liberté de s'appliquer à la prière et à ses fonctions spirituelles, le priant de donner à ce neveu, après sa mort, le titre même et la chaire épiscopale. L'empereur lui accorda ce qu'il demandait, lui donna plusieurs livres d'or, et pourvut à la commodité de son voyage jusqu'à la frontière de la province. Adalbéron accompagnait l'évêque, son oncle ; et, quand ils furent arrivés à Augsbourg, il rassembla tous les vassaux et les serfs de l'évêque, et se fit prêter serment de fidélité en sa présence. Saint Udalric commença dès lors à porter un habit semblable à celui des moines dont il pratiquait déjà la règle ; mais Adalbéron portait publiquement la fêrule et le bâton pastoral, pour ôter toute espérance à ceux qui prétendaient

à cet évêché. Mais il mourut lui-même sur la fin de mars 973.

Quelque temps après, saint Udalric apprit la mort de l'empereur Othon, arrivée le mercredi d'avant la Pentecôte, septième jour de mai 973. Il avait assisté à matines et à la messe, et fait ses aumônes à l'ordinaire. Étant à vêpres, après le *Magnificat*, il se trouva mal ; les seigneurs qui étaient présents le firent asseoir sur un banc. Il pencha la tête comme s'il eût déjà passé ; on le fit revenir, on lui donna le corps et le sang de Notre-Seigneur, et, après l'avoir reçu, il expira tranquillement dans sa soixante-deuxième année. Il en avait régné trente-six comme roi de Germanie et onze comme empereur ; il est connu sous le nom d'Othon-le-Grand, et fut en effet le plus grand prince de l'empire d'Occident après Charlemagne. Le lendemain matin, son fils, Othon II, déjà couronné empereur par le Pape, fut de nouveau élu par tout le peuple, qui lui fit serment de fidélité ; puis il fit porter le corps de son père à Magdebourg, où il fut enterré à côté de sa première femme, la pieuse reine Édith.

Pendant deux mois que saint Udalric lui survécut, il fit beaucoup d'aumônes et de prières pour ce prince, et continua de dire la messe tous les jours, tant que ses forces lui permirent de se tenir debout. Quand il ne put plus dire la messe, il se faisait mener tous les jours à l'église pour l'entendre. Puis, étant assis dans sa chambre, après avoir achevé l'office et tout le Psautier, il se faisait lire les Vies des Pères et les Dialogues de saint Grégoire, par Gérard, prévôt de son église, et s'en entretenait avec lui. Un jour il dit, comme s'éveillant d'un profond sommeil : « Hélas ! hélas ! je voudrais n'avoir jamais vu mon neveu Adalbéron ; parce que j'ai consenti à son désir, ils ne veulent pas me recevoir en leur compagnie que je n'en aie été puni. »

Le jour de la Saint-Jean, il se fit habiller dès le matin et revêtir des ornements, et alla à l'église, où il célébra deux messes de suite, ce qu'il regarda comme un miracle. La veille de Saint-Pierre, qui était un dimanche, avant que l'on commençât vêpres, ayant pris un bain et s'étant revêtu des

habits qu'il avait préparés pour ses funérailles, il attendait la mort ; mais elle n'arriva que le vendredi suivant. La sentant approcher, il fit étendre de la cendre en croix et jeter de l'eau bénite, puis il y demeura couché jusqu'à ce qu'il expirât. C'était le quatrième de juillet 973 ; il avait quatre-vingt-trois ans d'âge et cinquante d'épiscopat. Il fut enterré à Sainte-Afre, et saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne, officia à ses funérailles. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau ; il en avait fait plusieurs pendant sa vie. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort. Il est connu sous le nom de saint Ulric, vulgairement saint Ouri. Sa vie a été écrite par un auteur qui avait vécu dans sa familiarité. (ROHRBACHER.)

LE SAINT PROPHÈTE OSÉE.

On peut considérer tous les Prophètes de la loi ancienne dans quatre ordres différents : dans le premier, ceux qui n'ont rien laissé par écrit, comme Élie, Élisée, etc. ; dans le second, ceux dont les ouvrages ne portent point le titre de prophétie, comme sont Moïse, Samuël, David, Esdras, etc. ; dans le troisième, ceux dont les prophéties composent seules un livre à part, comme sont Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel, que l'on appelle grands Prophètes pour ce sujet ; dans le quatrième, ceux dont toutes les prophéties jointes ensemble ne composaient qu'un livre et que l'on appelle petits Prophètes par rapport à leurs écrits et non pour marquer qu'ils aient été moindres que les autres. Ces douze Prophètes sont Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie.

Osée, fils de Béeri, est regardé comme le premier des douze, parce qu'il a passé pour le plus ancien ¹ de tous. Il a devancé même le premier des quatre grands Prophètes, et il a prophétisé pendant l'espace de près de cent ans sous le règne d'Ozias, de Joathan, d'Achaz et d'Ézéchias, roi de Juda, et sous celui de Jéroboam second du nom, et de tous ses suc-

¹ Quelques-uns estiment que Jonas était encore plus ancien.

cesseurs rois d'Israël jusqu'à la destruction de leur royaume. Le Seigneur ne se contenta point de l'organe de sa voix pour lui faire annoncer ce qui devait arriver à ces deux royaumes. Il voulut encore que ses actions prophétisassent, et que tout fût prophétie dans sa personne et dans sa famille, jusqu'aux noms de ses enfants. Ayant dessein de lui faire prophétiser principalement la ruine du royaume d'Israël, la destruction de Samarie, la dispersion et la captivité des dix tribus qui composaient ce royaume, il lui commanda pour rendre ses prédictions plus sensibles de prendre pour femme une prostituée, et d'en avoir des enfants de prostitution (qui auraient le malheur d'imiter leur mère), pour marquer que la terre d'Israël devait, en se prostituant aux idoles, abandonner entièrement le Seigneur son Dieu. Osée ne crut pas devoir s'arrêter à la peine et à la confusion que pourrait lui donner une telle action lorsqu'il s'agissait d'obéir à Dieu. Il prit donc pour femme Gomer, fille de Débelaïm, dont il eut trois enfants, un fils et deux filles, à qui il fit porter des noms de funeste signification, pour apprendre au peuple d'Israël que Dieu ne le regarderait plus comme son peuple, qu'il le traiterait sans miséricorde, et qu'il l'abandonnerait à de cruels ennemis.

Ce Prophète reçut encore du Seigneur dans une autre occasion un commandement aussi étrange que le premier, et plus impraticable encore en apparence. Ce fut d'aimer une femme adultère, qui entretenait publiquement un homme qui ne l'avait point épousée, et qui par conséquent était étranger, abusant de la liberté où son mari l'avait laissée, soit par sa mort, soit par le divorce qu'il avait fait avec elle. Il voulait que l'amitié que le Prophète aurait pour une personne qui en était si indigne, fût la figure de celle qu'il avait pour la Synagogue, depuis même que contre la fidélité, l'amour et le culte qu'elle lui devait comme à son Époux, elle recherchait les dieux étrangers, et s'abandonnait aux idoles par une espèce d'adultère. Osée n'épousa point, ce semble, cette femme adultère, il se contenta de l'acheter pour pouvoir seulement disposer d'elle comme son esclave jusqu'à l'année sabbat-

tique¹. Il lui donna quinze pièces d'argent et la mesure de deux setiers d'orge, selon qu'ils étaient convenus ensemble. La condition qu'il lui imposa lorsqu'il l'eut fait venir chez lui, fut qu'elle l'attendrait pendant plusieurs jours, sans avoir commerce avec aucun homme, et qu'elle demeurerait seule et séparée de tout le monde, promettant qu'il l'attendrait aussi de son côté et qu'il n'en prendrait point d'autre durant tout ce temps. Dieu voulait se représenter dans son Prophète, et figurer par cette femme adultère ainsi réduite, l'état où seraient les Juifs pendant un long espace de temps dans la captivité, sans roi, sans république, sans sacrifice, sans autels : mais qu'après ce temps, lorsqu'ils auraient recherché le Seigneur leur Dieu, il les rétablirait et leur rendrait sa protection et son alliance.

Trente ans environ après les premières prédictions qu'Osée avait faites contre le royaume d'Israël ou des dix tribus, il recommença à prophétiser les malheurs dont leurs peuples devaient être accablés, et il exhorta ceux de Juda qui s'étaient un peu remis dans les voies de la justice sous le roi Ozias, à ne plus tomber dans le péché d'idolâtrie et les autres désordres, en imitant ceux d'Israël. Mais ceux de Juda étant retombés sous les règnes suivants, principalement sous celui d'Achaz, le Prophète renouvela contre eux les menaces du Seigneur, leur prédit un sort semblable à celui de leurs frères des dix tribus d'Israël, et il déclara aux uns et aux autres, qui au lieu de retourner à Dieu avaient mis leur confiance en la protection des rois d'Assyrie ou d'Égypte, qu'il les châtierait par le bras de ceux même à qui ils prétendaient avoir recours. Parmi toutes les menaces et les reproches qu'il faisait aux uns et aux autres, il ne laissait pas de mêler diverses consolations pour ceux qui se convertiraient au Seigneur. Il marque bien évidemment la vocation des Gentils et l'adoption de l'Église à la place de la Synagogue répudiée.

Nous ne savons rien de plus concernant la vie particulière

¹ Qui arrivait tous les sept ans et où l'on remettait les esclaves en liberté.

de ce saint Prophète. Nous ne nous sommes pas arrêté à l'opinion de ceux qui prétendent qu'il était de la tribu d'Issachar et d'une ville qu'ils appellent Bélémouth et qui nous est entièrement inconnue, parce qu'elle n'a rien que d'incertain.

Ce que nous avons remarqué du commandement que Dieu lui fit de prendre une prostituée pour en avoir des enfants, et d'aimer une femme adultère qui aimait et entretenait un homme qui n'était pas son mari, a paru une chose si extraordinaire et si incompréhensible, que plusieurs n'ont pu se persuader qu'il fallût l'entendre littéralement. Les Juifs eux-mêmes ont cru que tout cela ne s'était passé qu'en songe ; d'autres l'ont pris pour une parabole ou une énigme ; et saint Jérôme l'a regardé comme une simple vision prophétique. Mais on y trouve tous les caractères d'une véritable histoire, comme l'ont reconnu saint Basile, saint Augustin, et presque tous les Pères qui ont considéré la chose avec attention ; et il est aisé de voir que ce saint homme a obéi à ces ordres, non pour se rendre semblable à ces femmes, mais pour tâcher plutôt de les rendre semblables à lui. Plusieurs aussi ont regardé son mariage avec la prostituée, comme la figure de Jésus-Christ avec l'Église des Gentils, qui ayant vécu dans la prostitution avant qu'il l'eût épousée, est devenue pure et sainte par cette alliance.

Les Grecs font la fête de ce saint Prophète le dix-septième jour d'octobre. C'est ce qu'observent aussi les peuples qui suivent leur rit, entr'autres les Russes ou Moscovites, dans le calendrier desquels quelques auteurs ont mal lu Josias pour Osée. Les Égyptiens rendent de même un culte au prophète Osée, et ils ont choisi pour ce sujet un jour qui se rapporte au 20 de notre mois de février.

Les Latins honorent aussi sa mémoire, mais au 4 de juillet, et seulement depuis le milieu du ix^e siècle. C'est ce qui paraît par les martyrologes d'Adon et d'Usuard, et par le martyrologe romain.

(BAILLET.)

LE SAINT PROPHÈTE AGGÉE.

Aggée, dont on ne connaît ni la famille, ni la tribu, était sans doute du nombre des Juifs retournés de la captivité de Babylone en Judée. En la seconde année du règne de Darius, fils d'Hystaspes, roi des Perses, dix-sept ans après la délivrance procurée par Cyrus, ce Prophète fut envoyé du Seigneur le premier jour du sixième mois pour porter sa parole à Zorobabel, prince de Juda, petit-fils du roi Jéchonias, chef des Juifs, qui étaient revenus de Babylone, et à Jésus ou Josué, fils de Josédech, qui était grand sacrificateur. C'était pour faire des reproches aux Juifs de ce qu'ils différèrent de rebâtir le temple, tandis que chacun songeait à se loger commodément, et qu'ils prenaient ainsi plus de soin de leurs intérêts particuliers, que de ce qui regardait la gloire de Dieu. Il attribuait à cette négligence la stérilité et la famine qu'on souffrait dans le pays depuis quelque temps. Le prince Zorobabel et le grand-prêtre Jésus, qui n'étaient point coupables de la faute des autres, firent valoir si bien ces remontrances du Prophète, que dès le 24 du même mois on reprit les ouvrages du temple qui avaient été interrompus.

Quatre semaines après le 21 du septième mois, Aggée dit au peuple de la part de Dieu, dont il se disait l'ambassadeur, qu'encore que l'édifice du temple qu'ils bâtissaient ne fût pas si magnifique que celui que Nabuchodonosor avait détruit, la gloire de cette dernière maison serait plus grande que n'avait été celle de la première, parce qu'elle serait honorée de la venue et de la présence du Messie qu'il appelait *le désiré de toutes les nations*. Le 24 du neuvième mois, il déclara que Dieu, pour marquer qu'il agréait leurs travaux, avait fait cesser la stérilité et rétabli l'abondance, et qu'il donnerait sa protection au prince Zorobabel, qu'il avait choisi et rempli de son Esprit.

La mémoire du prophète Aggée se célèbre le 16 décembre chez les Grecs et les autres peuples qui suivent leur rit.

Les Latins ont joint son culte avec celui d'Osée au 4 juillet,

comme on le voit dans les martyrologes du ix^e siècle, dans le romain et dans celui d'Adon. (BAILLET.)

SAINT THÉODORE

ÉVÊQUE DE CYRÈNE.

La persécution de Dioclétien s'étendit partout où la domination romaine avait pénétré; un certain Dignien, qui présidait à Cyrène en Lybie, fit arrêter le saint évêque de cette ville, qui s'appelait Théodore. Dignien le fit comparaître devant lui et le somma de brûler de l'encens devant les idoles qu'il appelait les dieux de l'empire. Théodore lui répondit qu'il n'y avait qu'un Dieu et qu'il ne pouvait honorer que lui. Il lui exposa en peu de mots l'enseignement chrétien, en protestant qu'il ne le renierait pas. Dignien, ne pouvant le séduire, le fit battre avec des fouets plombés; et comme ce traitement n'affaiblissait pas sa foi qu'il confessait hautement, il lui fit couper la langue. Mais le courage de Théodore dans ces supplices frappa si vivement un sénateur qui était présent et qui s'appelait Lucius, qu'il s'écria : « Et moi aussi je veux être chrétien. » Dignien termina la séance, et il accompagna Lucius en lui disant : « Me voilà chrétien aussi; » et ils le prouvèrent tous deux un peu plus tard par le martyre.

Théodore de Cyrène survécut à ses tortures et recouvra la parole; il gouverna son peuple jusque dans une longue vieillesse.

SAINT ÉLIE,

PATRIARCHE DE JÉRUSALEM,

ET SAINT FLAVIEN II,

PATRIARCHE D'ANTIOCHE.

Saint Élie était né vers les extrémités de la Palestine, et s'étant voué au service de Dieu dès sa jeunesse, il passa en Égypte pour se retirer dans quelque monastère du pays où il pût vaquer plus librement aux saintes obligations qu'il s'était imposées. Il choisit le désert de Nitrie, où il vécut assez

tranquillement, travaillant à se mortifier le corps par de continuelles austérités, et à élever son esprit pour s'unir à Dieu par la prière et la contemplation. Ce calme dura jusqu'à ce qu'un misérable moine nommé Timothée Élure vint, en 457, mettre le trouble dans l'Église d'Alexandrie et par toute l'Égypte. Ce scélérat, qui était eutychien, après avoir fait assassiner le patriarche saint Protère, envahit le siège épiscopal d'Alexandrie ; il se mit à exercer toutes sortes de cruautés dans la ville et la province contre les catholiques, principalement contre les défenseurs du Concile de Chalcédoine, qui s'était tenu six ans auparavant. Plusieurs solitaires se virent obligés de sortir de l'Égypte pour se soustraire à cette persécution.

Élie quitta alors son monastère de Nitrie, et s'en vint en Palestine avec un solitaire de ses confrères nommé Martyre. Ils se retirèrent l'un et l'autre auprès du grand Euthyme, dont la réputation était connue par tout l'Orient, et ils demeurèrent longtemps dans sa laure ou son ermitage, où ils reçurent et donnèrent réciproquement de grands exemples de mortification et des autres vertus monastiques. Pendant le carême, c'est-à-dire depuis l'Épiphanie jusqu'au dimanche des Rameaux, ils se retiraient avec saint Euthyme dans ce désert de Ruban, vers le Jourdain, désert que l'on croyait être celui où Notre-Seigneur jeûna quarante jours et quarante nuits. Pour honorer la pénitence de ce divin Sauveur, ils tâchaient d'imiter un jeûne si extraordinaire. Ils n'avaient commerce avec personne, et ne se voyaient eux-mêmes que le dimanche pour assister aux saints Mystères, que célébrait saint Euthyme dans un petit oratoire pour les anachorètes d'alentour.

Martyre et Élie quittèrent depuis la laure¹ de saint Euthyme, mais sans s'écarter beaucoup. Élie alla s'établir près de la ville de Jéricho, où l'on vit dans la suite tellement accroître sa cellule, qu'il s'en fit deux ou trois monastères on

¹ Cette laure ne fut changée en monastère par Martyre, devenu Patriarche de Jérusalem, qu'en 484.

assez peu de temps. Cet éloignement n'empêchait pas qu'il ne se rendit exactement tous les ans, le lendemain de l'octave de l'Épiphanie, avec Martyre, auprès de saint Euthyme pour le suivre dans le désert, et se préparer par la rigueur du Carême qu'ils y pratiquaient à célébrer dignement la grande fête de Pâques. Étant venus l'un et l'autre pour ce sujet huit jours après l'Épiphanie de l'an 473, il leur prédit qu'ils seraient Patriarches de Jérusalem, mais il leur déclara aussi qu'il n'avait plus que huit jours à vivre.

Élie ne quitta point ce saint abbé qu'il ne lui eût rendu les derniers devoirs avec ses autres disciples ; mais il paraît qu'il y avait encore un autre solitaire de son nom auprès de ce Saint durant sa maladie. C'était Élie, économe du monastère de saint Téoctiste, qui fut nommé en présence de saint Euthyme pour être supérieur de la communauté après Domitien, son successeur, que ce Saint avait prédit ne devoir lui survivre que peu de jours.

Le Patriarche de Jérusalem, Anastase, retournant des funérailles de saint Euthyme chez lui, amena dans la ville les ermites Élie et Martyre, les ordonna prêtres, et les associa au clergé de l'église patriarchale de la Sainte-Résurrection. Après la mort d'Anastase, Martyre fut fait Patriarche de Jérusalem, et Élie travailla fortement avec lui et sous lui à purger d'eutychiens l'Église de cette ville et du diocèse, à faire rentrer dans la communion du légitime pasteur beaucoup de solitaires schismatiques que quelques faux moines avaient séduits.

Martyre eut Salluste pour successeur sur le siège patriarchal de Jérusalem, et ce fut de son temps que celui d'Antioche étant venu à vaquer, vers l'an 493, par la mort du patriarche Pallade, successeur de Pierre le Foulon, l'empereur Anastase le fit remplir par Flavien, qui fut ainsi le second des évêques d'Antioche de son nom. Car cent ans auparavant cette Église en avait eu un autre dont nous avons rapporté la vie au 21 de février. Celui dont nous parlons ici avait été religieux à Tilmogne, monastère de la Seconde Syrie ; mais

dans le temps de son élection, il était membre du clergé de l'Église d'Antioche, et était député pour en solliciter les affaires à Constantinople. On ne le laissa point longtemps dans la possession paisible de son siège, et cette grande dignité ne fut pour lui qu'un sujet de persécution de la part de ceux qui portaient envie à son élévation, ou plutôt qui cherchaient à infester l'Église de cette ville du poison des nouvelles hérésies.

Celui qui se déclara le premier contre lui, fut un faux évêque d'Hiéraple, nommé Xénaïa, esclave de naissance, manichéen de secte, créature de Pierre le Foulon, le premier qui osa s'élever contre l'honneur dû aux saintes Images et qui donna la naissance à l'hérésie des Iconomaques. Cet homme qui avait été sacré évêque avant que d'être baptisé, et sans avoir presque une teinture de la foi, entreprit de persécuter Flavien, dès qu'il s'aperçut qu'il s'éloignait des traces de ses deux derniers prédécesseurs. Il le fit sommer d'abord de condamner le Concile de Chalcédoine ; autrement, qu'il le ferait déclarer nestorien. Il attira dans son parti quelques évêques à qui les fêtes étaient assez indifférentes, et un grand nombre de moines eutychiens de la Première Syrie. Ces méchants solitaires s'étant ramassés par troupes à Antioche allèrent attaquer le Patriarche dans son église et voulurent le forcer de prononcer anathème contre le Concile de Chalcédoine et contre l'Épître que le Pape saint Léon avait écrite à Flavien, de Constantinople. Mais le peuple d'Antioche se mit en devoir de défendre son évêque : il s'excita par la ville une sédition violente où plusieurs de ces moines hérétiques furent tués, et leurs corps furent traînés dans la rivière d'Oronte. Cependant les moines de la Seconde Syrie, parmi lesquels l'évêque Flavien avait été élevé, ayant appris ce qui se passait à Antioche, vinrent à son secours. Mais leur zèle excessif donna lieu à un nouveau tumulte qui mit toute cette Église en combustion.

L'empereur Anastase, qui n'était alors ni catholique, ni eutychien formé, et qu'on croyait seulement de la secte de ceux

qu'on appelait acéphales ou sans chef, avait mis, vers l'an 496, Macédone sur le siège de Constantinople à la place d'Euphème, prélat catholique, mais séparé de communion d'avec le Pape au sujet d'Acace, l'un de ses prédécesseurs, dont on voulait à Rome qu'il effaçât le nom des diptyques de son Église, Macédone n'était pas moins orthodoxe qu'Euphème, que l'empereur n'avait banni que parce qu'il avait défendu la foi catholique, et qu'il l'avait menacé des censures de l'Église s'il persistait dans la communion des hérétiques. Mais on l'accusa d'avoir eu la faiblesse de signer autrefois l'Kénotique de Zénon¹, c'est-à-dire l'Édit de conciliation, sous prétexte de rechercher la paix, outre qu'il demeura séparé de Rome comme son prédécesseur, parce qu'il s'obstina à retenir le nom d'Acace dans les diptyques. Cela ne l'empêcha point d'entretenir la communion avec les autres Patriarches de l'Orient qui étaient catholiques, je veux dire avec saint Flavien d'Antioche, et saint Élie de Jérusalem, qui avait été élu vers l'an 495, après la mort de Salluste, successeur de Martyre, et qui n'avait point fait aussi difficulté de communiquer avec saint Euphème, prédécesseur de saint Macédone.

L'empereur Anastase fut trompé dans l'opinion qu'il avait eue de Macédone en le substituant à Euphème. L'union qu'il voyait entre Élie de Jérusalem et lui, causa du trouble dans son esprit, et lorsqu'il sut que Flavien, d'Antioche, était entré dans les mêmes sentiments qu'eux, sa fureur s'augmenta de telle sorte qu'il résolut de perdre ces trois Patriarches à la fois. N'ayant pu fléchir l'esprit de Macédone pour le porter à condamner le Concile de Chalcédoine, il lui fit imputer mille calomnies, afin de le décrier et de faire croire qu'il y avait du fondement aux plaintes qu'il faisait de lui, et à la peine du bannissement auquel il le condamna en lui faisant perdre son siège en 510. Il mit à sa place Timothée, et il n'y eut point d'efforts qu'il ne fit pour porter Flavien et Élie à approuver son établissement. Ils n'en voulurent rien

¹ Prédécesseur de l'empereur Anastase.

faire l'un et l'autre, parce qu'ils ne voyaient dans le procédé de l'empereur que violence et qu'injustice, surtout après que Macédone se fut purgé par serment de tout ce que ce prince et ses ennemis lui imputaient sur les mœurs et sur la foi. Ils se contentèrent seulement de communiquer avec ce Timothée, croyant qu'il avait des sentiments orthodoxes : en quoi néanmoins ils reconnurent depuis qu'il les avait trompés par les lettres captieuses qu'il avait envoyées aux évêques d'Orient, pour leur demander leur communion.

L'empereur se trouva fort offensé de ce que Flavien et Élie refusaient de souscrire à la déposition de Macédone et de ce qu'ils autorisaient les défenseurs du Concile de Chalcédoine. Il se déclara plus ouvertement que jamais l'ennemi de ce Concile, et donna sa protection à tous ceux qui voulurent s'élever contre, ce qui excita dans l'Église des troubles et des scandales déplorables. Élie, de Jérusalem, apprenant qu'il avait reçu très-favorablement deux cents moines séditieux et hérétiques de Syrie venus à Constantinople sous la conduite du fameux Sévère, qui fut depuis hérésiarque, résolut, pour s'opposer aux maux qu'ils voulaient faire, d'envoyer à ce prince plusieurs solitaires catholiques de Palestine, à la tête desquels il mit le célèbre saint Sabas, supérieur général des monastères et des ermitages de sa province. Anastase traita saint Sabas avec honneur, à cause de la haute réputation de sa sainteté ; mais comme il était toujours fort prévenu contre Élie, il se plaignit que ce prélat soutenait le Concile de Chalcédoine, qu'il avait entraîné le Patriarche d'Antioche Flavien dans ses sentiments, et qu'il traversait les desseins du Synode assemblé à Sidon, en Phénicie, pour la condamnation des nestoriens.

Par ce Synode de Sidon, l'empereur entendait un faux Concile qu'il avait convoqué pour l'Asie, la Syrie et la Palestine, et ces nestoriens qu'il s'agissait de condamner dans cette assemblée n'étaient autres que les catholiques mêmes, que les eutychiens, par malignité ou par ignorance, décriaient comme des sectateurs de Nestorius. Saint Sabas, après avoir

tâché d'adoucir l'esprit de l'empereur et fini sa légation, alla passer l'hiver à Chalcédoine, et se transporta de là en Cappadoce, lieu de sa naissance, avant que de retourner en Palestine.

Cependant les Patriarches Élie, de Jérusalem, et Flavien, d'Antioche, étaient allés au faux Concile de Sidon, où dominait le misérable Xénaïa, évêque prétendu d'Hieraple, dont nous avons parlé et qui se faisait appeler alors Philoxène. On y condamna le Concile de Chalcédoine, selon le désir de l'empereur, et l'on y fit valoir tous les dogmes impies de l'hérésarque Eutychès et de Dioscore d'Alexandrie. Élie et tous les prélats catholiques y furent fort maltraités, mais plus que tous les autres, le Patriarche Flavien, parce qu'on l'accusait d'avoir lâchement trompé l'empereur, qui ne l'avait fait évêque d'Antioche que dans l'espérance qu'il condamnerait le Concile de Chalcédoine, comme avaient fait ses deux prédécesseurs. On voulut procéder à sa déposition et à celle même d'Élie, de Jérusalem, dans ce conciliabule de Sidon; mais ces deux prélats détournèrent le coup pour cette fois, par des lettres qu'ils écrivirent à l'empereur, qui crut devoir user de quelque modération à leur égard en considération de saint Sabas. Cette condescendance ne fit qu'augmenter la haine et la fureur de Philoxène Xénaïa, et de Soterie de Césarée¹, président du conciliabule. Ils firent si bien, par leurs calomnies et leurs instantes sollicitations, qu'ils irritèrent de nouveau l'esprit de ce prince contre les deux Patriarches, en lui persuadant qu'ils se moquaient de lui sans cesse, et qu'ils parlaient outrageusement de sa majesté.

Anastase s'étant ainsi laissé surprendre, donna tout pouvoir à Xénaïa et à ceux de sa cabale, qui, pour parvenir à leurs fins, commencèrent par corrompre une partie du peuple d'Antioche avec de l'argent. Puis ils tourmentèrent le Patriarche Flavien, de telle sorte qu'ils le contraignirent de prononcer anathème contre le Concile de Chalcédoine, ensuite de quoi

¹ En Cappadoce, et non en Palestine.

ils le chassèrent honteusement de son siège et de la ville métropolitaine. Les peines de l'exil servirent à lui faire expier une faute que sa faiblesse seule lui avait fait commettre. Car on est persuadé que la violence de ses ennemis ne fut point capable de lui faire changer les sentiments qu'il avait de la foi orthodoxe, et qu'il reprit avant de mourir la défense du Concile de Chalcédoine. Plusieurs ont même cru que tout ce qu'on a avancé de cette chute de saint Flavien, n'était qu'une imposture inventée par ses ennemis, comme ils inventèrent aussi celle d'Élie, de Jérusalem.

Le cardinal Baronius insiste principalement sur la falsification qu'il croit avoir été faite, par les hérétiques, des lettres de quelques moines de Palestine, écrites à Alcison, évêque de Nicople, et du passage de la Vie de saint Sabas, composée par son disciple Cyrille, contenant le fait dont il s'agit, passage rapporté dans le septième Concile général, sans cette circonstance. On voit assez, du reste, que les eutychiens ne cherchaient point tant à le rendre leur sectateur, qu'à lui faire perdre son siège, qu'ils voulaient donner à un de leurs chefs. Contents de lui avoir fait perdre, à ce qu'ils croyaient, la gloire d'une confession catholique, ils se soucièrent peu de le conserver, ou pour mieux dire, ils se vengèrent de ce qu'il condamnait nommément Eutychès et Dioscore avec Nestorius dans le temps qu'il ne souscrivait à la condamnation du Concile de Chalcédoine que pour donner quelque chose à la volonté de l'empereur Anastase en faveur de la paix de l'Église.

Il est moins difficile de justifier la conduite d'Élie de Jérusalem, qu'on a accusé d'une semblable faiblesse, quoiqu'on lui ait fait, comme à Flavien, la justice de le croire toujours orthodoxe dans ses sentiments intérieurs. Quelques-uns prétendent que pour pacifier les choses, étant encore à Sidon durant la tenue du conciliabule, il écrivit à l'empereur qu'il voulait bien ne point admettre le Concile de Chalcédoine. Ils allèguent, pour le prouver, le témoignage de Théodore le Lecteur et celui de Théophane, deux auteurs anciens sans

doute ; mais on peut leur opposer celui d'un auteur encore plus ancien, et sans contredit encore plus sûr et plus exact, qui n'est autre que ce Cyrille, le disciple de saint Sabas dont nous avons déjà parlé. Cet écrivain, reconnaissant la faute de Flavien, toute involontaire qu'elle était, nous apprend de quelle manière Dieu empêcha Élie de tomber dans une faute semblable par la prudence et la courage de saint Sabas.

Les hérétiques, par l'autorité de l'empereur, établirent sur le siège d'Antioche, à la place de Flavien, Sévère, ce méchant moine que nous avons vu aller à Constantinople à la tête de deux cents de ses semblables, et qui fut le chef de cette secte d'acéphales que l'on a depuis appelés les sévériens, de son nom. Cet hérésiarque s'étant saisi de l'autorité patriarcale, fit souffrir des maux incroyables à tous ceux qui refusèrent de communiquer avec lui dans la ville d'Antioche. Il écrivit à divers évêques, et principalement à Élie de Jérusalem, pour lui demander sa communion. Un premier refus ne le rebuta pas : il lui demanda encore la même chose, mais à main armée, et de la part de l'empereur. Il lui envoya de nouvelles lettres par des moines, accompagnés de quantité de gens de guerre, pour faire violence à ceux qui ne seraient pas de son sentiment ou qui refuseraient de condamner le Concile de Chalcédoine.

Saint Sabas, sachant le péril extrême où se trouvait le patriarche Élie, assiégé dans Jérusalem par ces soldats et par les moines hérétiques de Syrie, sans aucune espérance de secours, rassembla les plus résolus et les plus vertueux d'entre les religieux et les anachorètes du pays, et, par une générosité toute singulière, il alla percer la foule qui environnait le patriarche. Il chassa ceux que l'empereur avait envoyés et tous les gens du parti de Sévère, comme s'il eût chassé devant lui et le bâton à la main de misérables esclaves. L'empereur, irrité de cette hardiesse, envoya à Jérusalem le commandant Olympe avec les troupes qui étaient dans la Palestine, pour contraindre le patriarche Élie d'accorder sa communion à Sévère, ou pour le chasser de son siège s'il per-

sistait dans sa résolution. Il l'y trouva inébranlable, et selon l'ordre qu'il en avait reçu de l'empereur, il l'envoya en exil, et mit à sa place Jean, fils de Marcien, qui était entré dans la communion de Sévère, et avait anathématisé le Concile de Chalcédoine.

Saint Sabas n'eut pas plutôt appris ce qui se passait à Jérusalem, qu'il rassembla promptement une armée de solitaires pour retourner au combat. Mais Élie était déjà transporté et Olympe n'était plus dans la ville. Il y trouva seulement le nouveau patriarche, Jean, auquel il fit changer de sentiment en le portant à quitter le parti de Sévère pour embrasser la foi du Concile de Chalcédoine.

Ce récit de Cyrille rend très-probable ce que l'historien Évagre rapporte d'une lettre des religieux de la Palestine à l'évêque Alcison, dont nous avons parlé, où ils témoignaient que le patriarche Élie ayant donné sa confession de foi aux sectateurs d'Eutychès et de Dioscore, pour la présenter à l'empereur, ceux-ci l'avaient corrompue par quelques changements, pour faire croire qu'il était de leur sentiment; et que depuis, ayant désavoué ce que les hérétiques lui avaient fait dire, il avait produit l'explication de sa croyance telle qu'il l'avait écrite d'abord.

Dans leur exil, Flavien à Pétra, en Arabie, Élie au diocèse d'Aile, furent regardés l'un et l'autre comme de généreux défenseurs de la foi orthodoxe, pour la cause de laquelle tout le monde savait qu'ils avaient été chassés de leurs sièges. Flavien était renfermé dans la ville de Pétra avec d'autres évêques catholiques, que l'on y conduisit chargés de chaînes, et quantité d'ecclésiastiques et de religieux que l'on n'avait pu porter à recevoir la communion de Sévère. Élie, de son côté, semblait avoir emporté avec lui la bénédiction du ciel que Dieu avait attachée à sa présence dans le temps qu'il gouvernait son Église. Car Cyrille a remarqué que depuis son exil la famine, la sécheresse, les sauterelles et d'autres fléaux affligèrent la Palestine pendant les cinq ans entiers qu'il eut encore à vivre : ce qui réduisit à une extrême nécessité la

plupart des monastères de saint Sabas, parce qu'ils n'avaient point de revenus.

Ce saint abbé avait accoutumé d'aller visiter tous les ans le patriarche dans le diocèse d'Aile durant son bannissement, et de demeurer quelques jours avec lui à s'entretenir des choses de Dieu et du salut des hommes. La cinquième année, qui était de Jésus-Christ 518, il se sentit inspiré de lui rendre cette visite annuelle plus tôt qu'il n'avait accoutumé, et il mena avec lui deux autres supérieurs de monastères, Étienne et Euthale. Élie les reçut avec tant de joie, qu'il paraissait avoir oublié les maux que lui faisaient souffrir son exil et sa grande vieillesse. Ils les retint plusieurs jours au-delà du temps qu'ils avaient destiné pour demeurer auprès de lui. Il ne manquait point de venir chaque jour manger avec eux à l'heure de none, c'est-à-dire à trois ou quatre ¹ heures après midi, et les entretenait alors avec beaucoup d'affection et d'ouverture de cœur, demeurant tout le reste du temps dans la retraite et le silence, sans que sa compagnie l'empêchât de garder la solitude avec sa régularité ordinaire. Dans les premiers jours de juillet, ces trois abbés s'étant rendus à leur ordinaire au lieu où ils devaient prendre leur repas, attendirent longtemps le patriarche, qui ne vint que sur le minuit. Lorsqu'il parut, il leur dit, comme tout troublé et les larmes aux yeux, de manger sans lui, parce qu'il ne pouvait leur tenir compagnie. Ils lui en demandèrent la raison : il leur dit, en jetant un profond soupir, que l'empereur Anastase venait de mourir, et qu'il fallait que dans dix jours il le suivît dans l'autre monde, afin qu'ils plaidassent leur cause l'un et l'autre devant le terrible tribunal de Dieu.

Saint Sabas avait eu la nuit précédente une révélation toute semblable, car il avait vu comme la foudre du tonnerre lancée d'en haut sur l'empereur, qui lui avait paru rendre l'esprit, s'enfuyant dans les lieux les plus écartés de son palais pour tâcher d'éviter son malheur, ce qui marquait clairement le

¹ C'était à quatre heures dans les grands jours.

genre de mort de ce prince. On rapporte aussi que le patriarche Flavien fut averti, par une grâce du ciel aussi miraculeuse, du jour de la mort de l'empereur, de la sienne et de celle de son saint collègue à qui il en écrivit, ce qui est appuyé sur l'autorité du *Pré spirituel*. Ils moururent ainsi l'an 548, dans le mois de juillet, et le même jour, selon l'opinion commune, et leur fête est marquée au 4 du même mois dans le martyrologe romain. Parmi les auteurs anciens qui ont parlé d'eux après leur mort, les uns ont donné à saint Élie la qualité de défenseur du Concile de Chalcédoine, les autres ont appelé saint Flavien patriarche catholique et confesseur de Jésus-Christ. Mais rien n'est plus propre à justifier la mémoire de ce dernier que le Concile de Tyr, qui pria l'empereur Justin I^{er} et les évêques du conciliabule assemblé à Constantinople au commencement de son règne, d'agréer que le corps de ce saint homme fût rapporté du lieu de son exil en son Église d'Antioche, et que son nom fût inscrit dans les diptyques sacrées, conformément aux désirs et aux vœux de tout le peuple, étant juste de lui rendre cet honneur pour avoir tant souffert pour la défense de la vraie foi. On voit son nom marqué au 27 septembre dans quelques livres d'église dont les Grecs se servent. (BAILLET.)

L'ORDINATION ET LA TRANSLATION DE SAINT MARTIN.

Saint Martin, qui était déjà le disciple de saint Hilaire avant que l'illustre évêque de Poitiers partît pour l'exil, s'attacha à lui après son retour plus étroitement encore. Il se fixa dans sa retraite de Ligugé, près Poitiers, et commença à évangéliser les campagnes voisines. Sa réputation de sainteté et le bruit de ses miracles le firent demander sans qu'il s'y attendît, en 374, pour l'évêché de Tours, où saint Lidoire venait de mourir. Mais c'était une grande difficulté de le faire consentir à quitter sa chère solitude. Un habitant de Tours usant d'un innocent stratagème laissa supposer au saint prêtre que sa femme était malade, et se jetant à ses pieds le conjura de venir la voir. Par ce motif de charité, Martin se laissa persua-

der. Mais il n'avait pas compté sur une embuscade qui l'attendait sur la route, et qui, s'emparant de lui, le mena jusqu'à Tours, où devait se faire l'élection d'un évêque, selon l'usage établi de ce temps-là. Déjà s'y étaient rendus avec le clergé et un peuple considérable les évêques de la province, à qui appartenait le droit de proposer les candidats. Martin était adopté tout d'une voix et chacun se réjouissait de donner à l'Église un tel pasteur. Un seul parmi ceux qui étaient présents se trouvait moins bien disposé que les autres. C'était Défenseur, évêque d'Angers ; il avait fait entendre à quelques laïques de l'assemblée que le pauvre moine dont il s'agissait n'était point d'assez bonnes façons, et que la dignité épiscopale lui irait fort peu avec le négligé de ses cheveux et de ses vêtements. Mais le peuple ne fit que rire de telles censures, et une circonstance qui parut providentielle vint le confirmer à l'instant même dans l'opinion qu'il s'en faisait. Déjà on récitait les prières solennelles qui précédaient l'élection. Le lecteur cherchait à percer les rangs du peuple pour se rendre à sa place, où devait se lire un passage de la sainte Écriture. Mais la foule était si compacte qu'il ne put parvenir à la pénétrer : ce qui ayant donné occasion à l'un des assistants de s'emparer du livre, et de l'ouvrir au hasard, il lut à haute voix ce verset du psaume vin^e : « Seigneur, vous avez tiré la louange de la bouche des enfants à cause de vos ennemis, pour détruire le *défenseur* qui s'opposait à vous. » On regarda ce mot comme une manifestation de la volonté divine contre l'opinion de Défenseur. Un cri unanime s'éleva, l'élection se fit aussitôt, et le nouvel évêque fut sacré. Ce grand événement, qui élevait à la plus haute dignité d'une Église déjà célèbre le Saint dont les nombreux miracles occupaient le monde entier, arriva le 4 juillet 371 : il ouvrit pour la Gaule une ère nouvelle d'abondantes bénédictions. Martin avait alors cinquante-six ans. Il occupa le siège de Tours jusqu'en 397, et mourut après vingt-six ans d'épiscopat à Cande, petite localité de la Touraine, au confluent de la Vienne et de la Loire. Il fut porté de là à Tours et enterré

sur le territoire de son monastère de Marmoutiers, comme nous le dirons au 11 novembre.

Ce fut là que, placé entre saint Gatien et saint Lidoire, ses deux prédécesseurs, il reposa quelque temps, déjà honoré d'un culte autorisé par des prodiges de chaque jour : ce qui engagea saint Brice, son successeur, à bâtir une petite église sur son tombeau. En 461, les treize évêques assemblés au premier Concile de Tours rendirent à sa mémoire des honneurs solennels, mais ils ne touchèrent point à son corps. La première translation s'en fit en 472, lorsque saint Perpet, son cinquième successeur, remplaça la petite église due à saint Brice par une nouvelle plus grande et plus magnifique. Cette cérémonie eut lieu le 4 juillet, jour anniversaire auquel on a continué depuis lors d'en faire annuellement la mémoire. Elle avait été d'abord fixée au 1^{er} du même mois, et tout le clergé des diocèses voisins y avait été convoqué. Mais ce jour-là, après que le saint tombeau eut été dégagé de la terre qui l'entourait, on ne put parvenir à le soulever. Un clerc ayant fait observer que l'anniversaire de l'ordination du Saint ne devait revenir que trois jours après, l'évêque prit le parti de différer jusque-là pour renouveler sa tentative. On jeûna, on pria beaucoup dans cet intervalle, et quand le moment d'essayer de nouveau fut arrivé, un vieillard aux cheveux blancs sortit de la foule et déclara avoir vu saint Martin, ajoutant que le grand thaumaturge était prêt à seconder de nouveaux efforts. Lui-même alors mit la main à l'œuvre, d'autres se joignirent à lui, et le sépulcre soulevé sans peine fut transporté dans la nouvelle basilique si longtemps illustre sous le nom de Saint-Martin de Tours.

Là furent placés des moines qui vécurent en communauté à la garde des reliques jusqu'en 795. Alors leur règle ayant été modifiée, le Pape Adrien I^{er} les institua en chapitre et ils continuèrent leur pieuse fonction jusqu'en 853, époque où les Normands menaçant la Touraine, on prit le parti d'enlever le précieux dépôt. Il fut d'abord caché non loin de là dans le monastère de Cormery, sur la position duquel on comptait

contre toutes les attaques. — Bientôt néanmoins on crut qu'il serait mieux en sûreté à Orléans, puis à Saint-Benoît-sur-Loire ; de là on le transporta à Chablis, en Bourgogne, et enfin à Auxerre en 856. Toutes ces stations furent favorisées de miracles que le Saint semblait se plaisir à prodiguer après sa mort comme il avait fait pendant sa vie. Cependant les Tourangeaux, après un long espace de trente et un ans, voyant la France plus tranquille, réclamèrent leur trésor, qui leur fut rendu et reprit possession de son ancienne demeure au milieu d'un magnifique concours d'évêques, de clercs et d'une immense population, le 13 décembre 887. Près de sept cents ans s'écoulèrent, et les saintes dépouilles partout célèbres, toujours vénérées, seraient encore avec tant d'autres le digne et consolant objet d'un culte pieux, si les hordes calvinistes, véritables Normands du xvi^e siècle, n'étaient venus les brûler et en dissiper les cendres. Ce qui en reste maintenant se réduit donc à quelques parcelles, disséminées avant cette dernière catastrophe entre les diverses églises qui en avaient été favorisées.

Les Poitevins, en célébrant aujourd'hui la première translation de ces reliques si justement honorées, aimeront à se rappeler quels soins en prirent nos ancêtres, et leur dévotion suppléera par la prière et la confiance aux honneurs qu'ils pourront bientôt rendre à un tombeau miraculeux. (AUBER.)

SAINT SISOËS,

SOLITAIRE.

Sisoès fut une des plus éclatantes lumières de la solitude, et mérita d'être appelé, un peu avant sa mort, par Notre-Seigneur, le vase d'élection du désert. Il renonça au siècle étant encore jeune, et demeura d'abord à Scété, sous la conduite de l'abbé Hor. Après qu'il s'y fut exercé pendant quelques années dans le renoncement à soi-même et les travaux de la pénitence, le désert de Scété lui paraissant trop fréquenté, il passa le Nil et se retira sur la montagne où saint Antoine était mort depuis peu de temps.

La mémoire toute récente des vertus de ce saint Patriarche ne contribua pas peu à ranimer sa ferveur, comme s'il l'eût vu présent, et qu'il eût ouï de sa bouche les admirables leçons qu'il avait données de son vivant à ses disciples. Ainsi il entreprit, plus qu'il n'avait fait jusqu'alors, une vie parfaite. Sa pénitence était très-austère, son silence rigoureux, et il donna des exemples si éclatants des vertus monastiques, qu'il s'attira la confiance de tous les solitaires qui le conurent.

Cela paraît par les fréquents avis qu'on venait lui demander ; car quelque soin qu'il prit de se cacher, il ne pouvait se dérober à leurs visites, et il était contraint de faire céder à la charité envers ses frères, le plaisir qu'il trouvait à garder la retraite. La vertu qu'il leur recommandait était l'humilité. On voit par ses réponses, qui sont dans le recueil des Sentences des Pères des déserts, qu'il insistait presque toujours sur ce point ; et il pouvait d'autant mieux en donner des leçons, qu'il était lui-même un modèle de l'humilité la plus profonde.

Un solitaire lui dit un jour : « Mon père, je me considère comme étant toujours devant Dieu. » A quoi il répondit : « Ce n'est pas beaucoup, mon fils ; mais ce serait bien davantage, si vous vous considériez comme étant au-dessous de toutes les créatures, car cela sert efficacement pour acquérir l'humilité. » Il dit à un autre, en pareille occasion : « Rendez-vous bien petit ; renoncez aux satisfactions des sens ; dégagez-vous des vaines sollicitudes du siècle, et vous trouverez la paix du cœur. » Un autre frère lui ayant dit qu'il n'était pas encore parvenu à la perfection de saint Antoine. « Ah ! s'écria-t-il, si j'avais dans le cœur un seul des sentiments de ce grand homme, je serais tout embrasé du feu de l'amour de Dieu. »

Il avait de si bas sentiments de lui-même, que, quelque austère que fût son genre de vie, il se regardait comme un sensuel et un gourmand, et voulait qu'on le crût ainsi. Des solitaires l'étant venu voir, et l'ayant prié de leur dire quel-

ques paroles d'édification, il s'excusa, et les laissa conférer avec son disciple. Mais son exemple suppléa bientôt à son refus, et les édifia davantage que s'il leur avait fait un long discours ; car comme ils parlaient avec son disciple, il prit occasion, sur quelque chose qu'il leur ouït dire, de leur crier de l'endroit où il était, qu'il n'était qu'un gourmand, qui mangeait sans règle et sans besoin : en quoi ces bons frères, qui n'ignoraient pas quelle était sa mortification, reconnurent son humilité, et s'en retournèrent édifiés et satisfaits de leur visite.

Ce ne pouvait être en effet que le désir d'être méprisé des autres et l'amour de la sainte abjection qui le faisait parler ainsi, puisque, bien loin de manquer aux règles de l'abstinence, qui étaient en usage parmi les solitaires, il ne pensait pas, la plupart du temps, à prendre sa nourriture, et il fallait que son disciple Abraham l'avertît, lorsque c'était l'heure de manger ; encore quelquefois il s'en étonnait, croyant l'avoir déjà fait, tant il faisait peu d'attention aux besoins du corps.

Que s'il arrivait par hasard que la charité l'obligeât de prévenir l'heure du repas en faveur des étrangers qui le venaient voir, il s'en dédommageait ensuite par un long jeûne, faisant payer à son corps la condescendance qu'il n'avait eue que pour mieux pratiquer la charité. Les solitaires du voisinage savaient là-dessus sa coutume ; et un jour que l'abbé Adelphe, évêque de Nicopolis, qui ignorait son usage, l'étant venu voir, l'avait prié de déjeûner avec lui le matin qu'il devait partir, le Saint ne voulut pas le lui refuser ; mais quelques anciens survinrent dans ce temps-là, et firent des reproches à son disciple, disant qu'il aurait dû l'en empêcher, parce qu'il savait que son maître, après cette indulgence, pratiquerait selon sa coutume un jeûne très-long et très-austère ; ce que l'évêque ayant ouï, il lui en fit de grandes excuses.

Les solitaires s'étant assemblés pour assister à la célébration de la messe, après le Sacrifice un d'entr'eux vint lui présenter du vin par deux fois. Sisoës en but un peu à cha-

que fois, plutôt pour ne pas contrister son frère par un refus, que pour quelque envie qu'il en eût. Mais comme il lui en présenta une troisième fois, croyant par les deux autres avoir suffisamment donné au besoin et à la charité, il s'excusa d'en prendre, disant que le vin était un sujet de tentation ; et il conseilla d'en user ainsi à un autre solitaire qui lui demanda comment il devait se conduire en pareil cas.

Il redoutait si fort les louanges des hommes, que priant quelquefois les mains élevées vers le ciel, il les baissait aussitôt qu'il croyait qu'on pouvait le voir, de peur qu'on n'en prit occasion de l'estimer davantage. Faisant un jour son oraison en la compagnie d'un autre solitaire, il lui échappa de pousser quelques soupirs ; mais à peine fut-il revenu à lui, qu'il en eut du regret, et dit à ce religieux avec beaucoup d'humilité : « Pardonnez-moi, mon Frère, je vous en prie ; car il paraît bien que je ne suis pas un vrai solitaire, soupirant ainsi devant un autre. »

Toujours prêt à s'accuser, il semble qu'il ne voyait rien de bon dans les autres, qu'il ne prit sujet de se condamner lui-même. Comme il se promenait seul sur la montagne, où il y avait dix mois qu'il n'avait vu personne, le hasard fit qu'il rencontra un chasseur, à qui il demanda d'où il venait et combien il y avait de temps qu'il était dans ce lieu. « En vérité, mon Père, lui dit le chasseur, il y a onze mois que je parcours cette montagne sans avoir vu d'autre homme que vous. » Le Saint là-dessus se retira dans sa cellule, où frappant sa poitrine avec un grand sentiment de componction, il disait : Ah ! Sisoës, tu croyais avoir beaucoup gardé la solitude en demeurant seul pendant quelque temps, et voilà un séculier qui l'a gardée plus longtemps que toi.

Trois solitaires, attirés par la réputation de sa sainteté, vinrent le voir, et l'un d'eux lui dit : « Mon Père, comment ferai-je pour éviter le feu de l'enfer ? » et il ne lui répondit rien. « Et moi, mon Père, continua le second, comment pourrai-je éviter le grincement des dents et ce vers qui ne mourra point ? » Et le troisième lui dit : « Que ferai-je aussi ? Car

toutes les fois que je me représente les ténèbres extérieures, je suis saisi d'une frayeur mortelle? » Alors prenant la parole, il leur répondit : « Je vous avoue, mes frères, que je ne pense point à ces choses ; et comme je sais que Dieu est plein de bonté, j'espère qu'il aura pitié de moi. » Ces religieux, qui s'attendaient à une réponse plus directe et plus étendue, se retirèrent en témoignant quelque tristesse ; mais le Saint, ne voulant pas les laisser aller mécontents, les appela et leur dit avec beaucoup d'humilité : « Vous êtes bien heureux, mes frères, et j'envie votre vertu : vous m'avez parlé des peines de l'enfer, et je comprends que vous en êtes si pénétrés, qu'elles peuvent vous aider puissamment à éviter le péché. Eh ! que ferai-je donc, moi qui ai le cœur si insensible, que je ne pense pas seulement qu'il y ait après la mort un lieu de supplice destiné pour punir les méchants, ce qui sans doute est la cause que je commets tant de fautes? » Ces solitaires, édifiés d'une réponse si humble, lui demandèrent pardon, et s'en retournèrent chez eux, en avouant que ce qu'on leur avait rapporté de son humilité était très-véritable.

Il disait que depuis trente ans il faisait cette prière à Jésus-Christ : « Mon Seigneur Jésus, ne permettez pas que je pèche aujourd'hui par ma langue ; et cependant, ajoutait-il, je commets toujours quelque faute de ce côté-là. » Ceci ne pouvait être encore en lui qu'un effet de son humilité ; car il gardait exactement la retraite et le silence, et tenait la porte de sa cellule toujours fermée, afin d'être moins interrompu.

Comme la douceur est la fidèle compagne de l'humilité, Sisoès était aussi doux qu'il était humble. Son zèle n'avait aucune amertume. Il ne s'étonnait point des fautes de ses frères, et au lieu de les leur reprocher avec indignation, il les aidait avec une extrême patience à s'en corriger. Un solitaire, qui demeurait à son voisinage, venait souvent lui dire qu'il avait fait faute ; et le Saint lui répondait toujours de se relever. « Mais, mon Père, lui dit un jour ce religieux, combien de temps me donnez-vous pour me relever dès que je serai

tombé? — Faites-le, lui dit-il, jusques à ce que la mort vous trouve ou tombé ou relevé. »

Quelques Frères lui demandèrent si, quand un religieux était tombé dans le péché, il ne devait pas faire pénitence pendant un an entier; et il répondit : « Cela me paraît bien fort. — Mais, dirent-ils, il doit donc le faire au moins six mois? — C'est beaucoup, » répondit-il. Ils répliquèrent : « Tout au moins quarante jours? — C'est encore beaucoup, ajouta-t-il. — Eh quoi, dirent les frères, vous voulez donc que si après sa chute on célébraît le saint Sacrifice, on l'admit aux saints Mystères? — Je ne dis pas cela, répondit le Saint; mais je pense que la bonté de Dieu est telle, que s'il se convertissait à lui avec un sincère regret de sa faute, il l'y recevrait lui-même en moins de trois jours. » On rapporte une semblable réponse de l'abbé Pasteur.

Un solitaire lui dit : « Si, lorsque je suis dans ma cellule, un barbare y venait pour me tuer, ne pourrais-je pas, me sentant plus fort que lui, le tuer lui-même? — Non, répondit-il; mais abandonnez-le au Seigneur; car, dans quelque danger qu'on se trouve, on doit penser que c'est en punition de nos péchés; et lorsqu'il nous arrive du bien, il faut reconnaître que nous ne le tenons que de la bonté de Dieu. »

Un autre solitaire lui demanda si, lorsqu'étant en voyage, il s'apercevait que son guide le détournait du chemin, il devait l'en reprendre. Il lui répondit : « Je ne vous le conseillerais pas. — Mais quoi! lui dit le solitaire, il faudrait donc souffrir, sans rien dire, qu'il me laissât égarer? — Voudriez-vous donc, répondit le Saint, prendre un bâton et l'en frapper? » Sur quoi il lui raconta l'exemple suivant : « Des Frères, au nombre de douze, étant en chemin, la nuit les surprit, et ils s'aperçurent que leur guide se trompait. Ils ne voulurent pourtant pas rompre le silence pour l'en reprendre, et chacun d'eux pensa dans son cœur qu'il s'apercevrait de sa méprise quand le jour serait venu, et les ramènerait alors au droit chemin. Ils le suivirent ainsi en patience et marchèrent jusqu'à douze milles. Lorsque le jour fut venu, le

conducteur, voyant son erreur, leur en fit de grandes excuses. Ils lui répondirent tout doucement : Nous y avons bien pris garde ; mais nous n'avons rien voulu dire. Cet homme, admirant alors leur patience et leur exactitude à garder le silence, en fut très-édifié, et cela servit à lui faire rendre gloire à Dieu. »

Il tenait pour maxime qu'un solitaire ne doit pas choisir le travail des mains qui lui plaît davantage. Il ne voulait pas non plus que, quand un Frère qui avait besoin, ou pour son grand âge, ou pour ses infirmités, du secours de ses frères, il les commandât facilement : « Car, disait-il, quand on fait tant que de prendre soin de nous, qu'avons-nous besoin d'ordonner ? » Son disciple ayant été obligé de faire un voyage, il se présenta d'autres Frères pour le servir ; mais il s'excusa de profiter de leur charité, et souffrit jusqu'à son retour en patience.

Dieu permit, pour l'éprouver, que des Sarrasins vinssent jusqu'à sa montagne, qu'ils le dépouillassent, lui et son disciple, et lui enlevassent le peu qu'ils avaient de provisions. Quand les barbares se furent retirés, ils allèrent par les champs chercher quelque nourriture, et le saint vieillard ayant trouvé quelques grains d'orge, se contenta d'en mettre un dans sa bouche, et réserva dans sa main le reste pour son disciple.

Dieu, qui se plaît à exalter ceux qui s'abaissent davantage, honora saint Sisoès du don des miracles ; mais comme tout ce qui pouvait lui attirer l'estime des hommes alarmait son humilité, il ne voulait pas qu'on publiât qu'il eût reçu ce don merveilleux ; et on n'obtenait guère de prodiges de lui, à moins qu'on n'usât de quelque stratagème. C'est ce que fit un homme qui venait le voir avec son fils, encore fort jeune, pour lui demander sa bénédiction. L'enfant étant mort en chemin, le père, sans s'alarmer, et plein de confiance aux prières de saint Sisoès, ne laissa pas de le lui porter. Étant entré dans sa cellule, il le mit à ses pieds comme s'il n'était point mort, et s'y mit aussi, afin qu'il les bénît l'un et l'autre. Après que le Saint eut fait sa prière sur eux, le père se leva, sortit de la cellule.

et laissa son fils auprès du Saint, qui, voyant qu'il ne remuait point, lui dit de se lever aussi et de suivre son père. Alors, ce père, transporté de joie et d'admiration, rentra pour se jeter de nouveau aux pieds du Saint, lui déclara ce qu'il avait fait, et lui rendit de grandes actions de grâces de la résurrection de son fils. Mais Sisoès, qui craignait extrêmement qu'on ne sût qu'il faisait des miracles, s'en affligea beaucoup, et fit dire à cet homme, par son disciple, qu'il se donnât bien garde d'en parler avant sa mort. Il délivra aussi ce même disciple d'une violente tentation, en disant à Notre-Seigneur, avec une fervente simplicité de cœur : « Mon Dieu, je ne vous quitte point que vous ne l'ayez délivré du démon qui le tourmente. »

Il ne faut pas s'étonner que ses prières fussent si efficaces, puisqu'il les faisait avec une ferveur extraordinaire, et que ses oraisons étaient si sublimes, qu'elles allaient jusqu'à l'extase. D'autres fois, son cœur y était si fort embrasé d'amour de Dieu, que n'en pouvant presque soutenir la véhémence, il se soulageait par de fréquents soupirs, sans qu'il s'en aperçût et même contre sa volonté.

La confiance que les solitaires avaient en lui l'obligeant à leur donner ses soins, il les prémunissait, avec une extrême attention, contre les nouveautés de l'hérésie, autant qu'il travaillait à les former dans les vertus. Quelques ariens osèrent venir à sa montagne pour y dogmatiser parmi ses frères. Il ne leur répliqua rien, mais il ordonna à son disciple de lire en leur présence un traité que saint Athanase avait fait contre leurs erreurs, ce qui mit en évidence la fausseté de leurs dogmes et leur ferma la bouche. Après qu'il les eut ainsi confondus, il les renvoya avec sa douceur ordinaire.

Son disciple Abraham le voyant usé de vieillesse et d'infirmités, lui dit qu'il ferait bien de s'approcher des pays habités, où il pourrait être plus aisément secouru ; à quoi il répondit : « Puisque vous le jugez ainsi à propos, menez-moi du moins à un endroit où il n'y ait point de femmes. — Mais, lui dit son disciple, il y en a partout, excepté dans

le désert. — Si cela est, répliqua-t-il, menez-moi au désert. »

Il paraît, par le recueil de ses sentences, qu'il se rendit ensuite au sentiment de son disciple et qu'il alla demeurer quelque temps à Clysmā, ville située sur le bord de la mer Rouge, ou au moins au voisinage. Ce fut là que quelques séculiers l'étant venus voir, voulurent entrer dans de grands discours avec lui ; mais il gardait le silence. Sur quoi un d'eux dit aux autres : « Pourquoi vous rendez-vous importuns à ce bon vieillard ? Il ne mange point, ainsi il ne peut point parler. » Le Saint prit alors la parole et lui dit : « Je mange, lorsque le besoin du corps le demande. »

L'abbé Ammon, ou Amun de Rayte, l'y vint aussi visiter : et voyant qu'il était affligé d'avoir quitté sa solitude, lui représenta qu'étant cassé de vieillesse, il avait besoin de secours qu'il n'aurait pas eus dans le désert. Mais le Saint jetant sur lui un regard de tristesse : « Que me dites-vous ! Ammon, lui répondit-il ; la liberté d'esprit dont j'y jouissais ne me suffisait-elle pas ? »

Enfin, cet homme de Dieu, étant retourné à sa chère solitude, et s'y trouvant à la fin de sa course, les solitaires s'assemblèrent autour de lui pour recueillir ses derniers sentiments. Rufin, qui raconte ceci, dit que son visage parut lumineux, et que ravi hors de lui-même, il dit : « Voici que l'abbé Antoine vient à moi. » Un peu après il s'écria : « Je vois le chœur des Prophètes ; » et à ce moment sa face parut plus lumineuse. Il dit encore : « Voici les Apôtres qui viennent, » et continua à parler tout bas comme s'il conversait avec quelques saints personnages. Les solitaires le prièrent de leur dire avec qui il s'entretenait ; et il ajouta : « Voici les Anges qui viennent prendre mon âme, et je les prie d'attendre encore quelque temps pour me donner le loisir de faire pénitence. » Ils lui répondirent : « Notre Père, vous n'avez plus besoin de faire pénitence ; » et il leur répliqua : « Je ne sais pas si j'ai seulement bien commencé à la faire. » Ces dernières paroles leur firent comprendre, par la connaissance qu'ils avaient de sa profonde humilité, que sa vertu était

consommée. Enfin son visage parut éclatant comme le soleil, et en même temps il s'écria : « Voyez, voyez Notre-Seigneur qui vient à moi. » Il expira en prononçant ces paroles, et sa cellule fut en ce moment embaumée d'une odeur céleste. C'est avec ces circonstances que Rufin raconte sa mort. Elle arriva vers l'an 429, soixante-douze ans au moins après qu'il s'était retiré sur la montagne de saint Antoine, ce qui montre qu'il y était venu fort jeune et qu'il mourut dans une grande vieillesse. Sa fête est marquée dans quelques martyrologes latins au 5 juillet. Les Grecs l'ont mise au lendemain dans leur ménologe.

Il ne faut pas confondre ce Saint avec les autres Sisoës qui vivaient dans le même siècle, dont l'un, surnommé le Thébéen, demeurait à Calamon, au territoire d'Arsinoë, et l'autre avait sa cellule à Pétra. On rapporte du Thébéen, qu'un solitaire qui avait été offensé par un autre, vint le lui raconter, et lui dit qu'il avait résolu de s'en venger. Sisoës le conjura d'en laisser le soin à Dieu ; mais ce Frère irrité continua de protester qu'il s'en vengerait hautement. Le saint vieillard lui dit : « Puisque je ne puis rien gagner sur votre esprit, adressons-nous au moins tous les deux ensemble à Dieu, » et se levant il fit tout haut cette prière : « Mon Dieu, il n'est plus besoin que vous preniez soin désormais de nos intérêts, et que vous vous rendiez notre protecteur, puisque ce Frère soutient que nous pouvons et que nous devons nous-mêmes nous venger. » Cela toucha si fort ce solitaire, qu'il se jeta aux pieds de Sisoës, lui demanda pardon de sa résistance, et lui promit de ne vouloir jamais du mal à celui dont il se croyait offensé.

Le même Saint aimait si fort sa retraite, que quand il se trouvait à l'église des solitaires, il en sortait dès qu'on avait achevé le saint Sacrifice, et se hâtait de se rendre à sa cellule. Quelques-uns dirent à ce sujet qu'il semblait être possédé du démon ; mais il ne faisait que suivre en cela l'Esprit de Dieu. Il paraissait bien dans l'occasion que son goût pour le silence ne venait que d'un bon principe, puisqu'il savait se rendre

aux devoirs de la société, quand la charité l'exigeait; et alors on ne le trouvait pas attaché à ses pieuses pratiques avec cette opiniâtreté qui vient de l'amour-propre. Il ne mangeait pas ordinairement du pain; et il arriva que pour les fêtes de Pâques, les Frères le prièrent de prendre part au petit repas qu'ils faisaient dans ce saint temps de joie spirituelle. Il y consentit, et leur dit : « Je mangerai, ou du pain, ou des autres choses que vous avez préparées. » Ils lui répondirent : « Nous nous contentons que vous mangiez au moins du pain; » et il en mangea tout de suite contre son usage.

Dans une autre rencontre, il dit à son disciple : « Faites-moi connaître ce que vous voyez en moi de défectueux, et je vous rendrai aussi le même service. » Son disciple lui dit donc : « Vous êtes bon; mais quelquefois vous me paraissez un peu trop sévère. » A quoi il répondit : « Vous aussi, mon enfant, vous êtes bon, mais vous me paraissez aussi quelquefois un peu trop lâche. »

SAINT LAURIEN,

ÉVÊQUE DE SÉVILLE, MARTYR.

Saint Laurien (*Laureanus*) florissait en Espagne par ses vertus et sa sainteté sur le siège de Séville, au milieu du vi^e siècle. Il n'était pas Espagnol, mais né en Pannonie. Il était venu en pèlerinage à Rome; de là il s'était rendu à Milan, où l'évêque Maxime l'avait fait diacre. Or Totila étant venu en Italie et s'étant emparé de Milan, donna ordre à ses gens de tuer Laurien, on ne sait pour quel sujet. Laurien trouva moyen de s'enfuir et gagna l'Espagne, où son mérite et sa vie pieuse le firent admettre dans le clergé de Séville. Bientôt il en devint évêque et gouverna sagement et saintement son clergé. Ayant fait un pèlerinage à Saint-Martin de Tours, il vint à Vatan, dans le Berri, où il fut assassiné par les ariens qui le cherchaient et qui lui coupèrent la tête en 544. Son corps, abandonné dans une caverne, fut ensuite enterré par Eusèbe d'Arles, d'après un avis du ciel, dans le lieu où s'éleva la chapelle de Saint-Laurien, puis transporté dans

l'église de Vatan. Séville obtint le chef de son saint évêque, dont la translation mit fin à une sécheresse qui affligeait ce pays depuis sept années.

SAINTÉ BERTHE,

ABBESSE DE BLANGY.

Berthe était fille du comte Rigobert, l'un des seigneurs de la cour de Clovis II, et d'Ufane, parente d'un roi de Kent, en Angleterre. A l'âge de vingt ans, elle fut mariée à un grand seigneur nommé Sigefroy, allié, dit-on, à la famille royale, et elle en eut cinq filles, qui furent sainte Gertrude, sainte Déotile, et trois autres appelées Emma, Gésa et Ghestède ; les deux dernières moururent en bas âge.

Elle vécut avec son mari l'espace de vingt années. Mais la mort de Sigefroy l'ayant remise dans sa première liberté, et voyant tous ses enfants en âge de pouvoir se passer de ses soins, elle prit le voile de religieuse, et se renferma dans le monastère qu'elle avait fait bâtir à Blangy, dans le pays d'Artois. Gertrude et Déotile se retirèrent avec elle et se consacrèrent au service de Dieu, sous sa direction ; car elle avait été élue abbesse de son monastère.

Quelques années après, sainte Berthe se vit persécutée par un homme de qualité nommé Roger, qui voulait épouser sa fille Gertrude. Elle avait tâché souvent de lui faire cesser ses poursuites ; mais, étant venu un jour au monastère plein d'impatience, il protesta qu'il n'en sortirait point qu'on ne lui eût accordé ce qu'il demandait. Berthe, pour le couvrir de confusion et l'obliger enfin à se désister, plaça Gertrude à un des coins de l'autel et Déotile à l'autre, et dit à Roger : « Vous voyez Gertrude qui a reçu le voile de la main des évêques, elle appartient à Dieu ; auriez-vous bien la hardiesse de la lui ravir ? » Roger, étonné de ce discours, sortit brusquement, dans la résolution de se venger de l'affront qu'il croyait avoir reçu. Il s'en alla à la cour accuser la Sainte d'infidélité envers le roi, comme si elle eût fait quelque entreprise contre le bien de l'État.

La calomnie trouva créance dans l'esprit des ministres, et Berthe fut mandée pour répondre. Thierry III régnait alors. Ayant été informé de l'innocence et du mérite de la Sainte, il la reçut très-favorablement et la prit sous sa protection.

Lorsqu'elle fut retournée à Blangy, elle s'appliqua principalement à régler sa communauté, qui n'était pas encore entièrement formée. Elle acheva l'édifice de son monastère, qui était spacieux ; elle y bâtit trois églises, et les fit dédier, l'une sous le nom de Saint-Omer, patron du diocèse, pour les prêtres de sa communauté ; l'autre sous le nom de Saint-Waast, évêque d'Arras ; la troisième, sous celui de Saint-Martin de Tours, en l'honneur duquel elle fit faire encore sept églises en différents endroits de ses terres.

Après avoir pourvu à tout ce qu'elle croyait nécessaire pour rendre stable l'établissement de son monastère, et l'avoir rempli de soixante religieuses, elle se démit de sa charge d'abbesse et établit sa fille Déotile en sa place. Ensuite elle se renferma dans une cellule pour ne plus s'occuper que de la prière et de la contemplation. Mais elle ne fut pas entièrement déchargée des soins spirituels de sa communauté. Tous les jours, à une certaine heure, l'abbesse Déotile, accompagnée de sa sœur Gertrude et de toutes les religieuses, allait la voir par une chapelle que les évêques de Théroüanne et d'Arras avait consacrée pour l'usage de la cellule où elle s'était recluse. Berthe ouvrait une fenêtre qui donnait sur cette chapelle, et faisait de là une instruction à toute la communauté, puis se renfermait.

Elle garda cette conduite et pratiqua tous ses exercices dans une grande uniformité, jusqu'à l'âge de soixante-dix-neuf ans, au bout desquels elle mourut en paix le 4 juillet, vers l'année 725.

SAINT ANDRÉ DE CRÈTE,

MARTYR.

André de Crète se distingua par son zèle pour la défense des saintes images. Ayant quitté son monastère pour aller à Constantinople, il soutint généreusement la doctrine de l'Église,

et eut assez de courage pour reprocher à l'empereur Constantin Copronyme son attachement à l'hérésie des iconoclastes et sa fureur contre les catholiques. Ce prince affecta d'abord de la modération à son égard ; mais voyant qu'il ne pouvait vaincre sa constance, il le fit déchirer de coups. Enfin, après diverses tortures, il ordonna qu'il fût mis à mort. André consumma son sacrifice le 17 octobre 761. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe des Basiliens.

LE BIENHEUREUX AURÉLIEN,

ARCHEVÊQUE DE LYON.

Aurélien, archidiacre d'Autun et abbé d'Ainay, brillait par un mérite reconnu, lorsqu'il fut élu, en 875, archevêque de Lyon. Il succédait à saint Remi, qui avait été le grand-aumônier de l'empereur Lothaire. Il assista, en 876, au Concile de Pont-Yon, en 878 à celui de Saint-Paul-Trois-Châteaux, et à d'autres encore. En 894, il présida au Concile de Châlon-sur-Saône ; et dans les Actes de ce Concile, on lui donne le nom de primat des Gaules. Il mourut le 4 juillet 895 dans une grande sainteté. C'est lui qui avait fondé le monastère de Saint-Benoît de Sessieu, dans le Bugey, aujourd'hui le département de l'Ain.

LE VÉNÉRABLE SALOCON,

ÉVÊQUE DE DOL.

Le nécrologe de l'abbaye de Flavigny, au diocèse d'Autun, rapporte au 4 juillet la mort sainte de Salocon, évêque de Dol, chassé de son siège par un duc de Bretagne au milieu du 11^e siècle, et, depuis, moine à l'abbaye de Flavigny. Il devint coadjuteur de Jonas, évêque d'Autun. Il assista, en son nom, à la translation des reliques de sainte Reine, en 864.

Le corps de ce vénérable religieux fut retrouvé entier et sans corruption, deux cents ans après sa mort ; mais on ne voit pas qu'il ait été honoré d'un culte public ¹.

¹ M. Péquégnot, *Légendaire d'Autun*.

SAINTE MODWÈNE,

VIERGE.

Modwène naquit en Irlande vers le commencement du ix^e siècle. Il paraît qu'elle était d'une illustre famille et qu'elle possédait de grands biens, car elle a fondé et doté plusieurs monastères.

Dès sa première jeunesse, elle embrassa la vie religieuse. Les vertus qu'elle possédait firent bientôt l'édification de ses compagnes. Au bout de quelques années de profession, elle quitta sa patrie, passa en Écosse, et fonda, à Édimbourg et à Sterling, deux célèbres abbayes de religieuses. La réputation de sa sainteté étant parvenue en Angleterre, Éthelwolf, qui régnait alors, l'appela à sa cour et lui confia l'éducation de sa fille Édith. Il lui donna le gouvernement du monastère de Polles-Worth, qu'il fonda dans le comté de Warwick. Modwène justifia la confiance du monarque, elle forma sainte Édith à toutes les vertus de son état. Lorsqu'elle l'eut amenée au point où elle la souhaitait, se voyant libre du devoir qu'elle s'était imposé, elle forma le désir de s'appliquer plus parfaitement à la sanctification de son âme, et de mener la vie des anachorètes. Pour suivre ce pieux dessein, elle commença par fonder plusieurs communautés en faveur des jeunes personnes sans fortune qui désiraient se consacrer à Dieu. Ensuite elle quitta l'abbaye de Polles-Worth, et se retira dans l'île d'Andresey, s'y fit bâtir une cellule et un oratoire sous l'invocation de saint André. Elle vécut sept ans dans cette retraite, ne s'occupant que de Dieu et de son salut, et pratiquant tous les exercices de piété que son zèle pouvait lui suggérer. Au bout de ce temps, Dieu, voulant récompenser ses vertus, l'appela à lui. Modwène mourut saintement dans un âge avancé.

LE B. BERNOLD ET LE B. BRUNO,

BÉNÉDICTINS.

Le B. Bernold, prêtre de la Souabe, vivait saintement au

milieu du **xi^e** siècle, ne désirant autre chose que de gagner le ciel. Le monde n'ayant rien qui pût le tenter, il le quitta et se réfugia dans l'abbaye d'Ottobuern, où de nombreux religieux menaient une vie très-pénitente. Dans ce même monastère, un frère lai, nommé Bruno, brillait par une sainteté extraordinaire, et plusieurs miracles attestaient la puissance de ses prières. Mais on ne sait pas autre chose de ces deux saints religieux, que l'on honore le 4 juillet.

LE BIENHEUREUX HATTON,

BÉNÉDICTIN.

Le B. Hatton, religieux aussi de l'abbaye d'Ottobuern, était né d'une noble famille de la Souabe, et avait donné à cette maison tous ses biens, qui étaient considérables, voulant, comme beaucoup de chrétiens du **x^e** siècle, vivre dans une pauvreté absolue. Il fut quelques années le modèle de ses frères. Mais aspirant à une vie plus parfaite, il demanda à saint Ulrich, évêque d'Augsbourg, de qui dépendait le monastère d'Ottobuern, la permission de vivre seul dans une petite cellule. Elle lui fut accordée. Dès lors, il put, à son gré, se livrer tout entier à la pénitence et à la prière. Cependant ses supérieurs veillaient sur lui, de crainte qu'il n'oubliât les vœux qu'il avait faits. On remarqua bientôt en lui un attachement réel à certains objets qui étaient à son usage ; on le lui fit observer, et il reçut avec joie le reproche qu'on lui en fit. Pour réparer cette faute, quoique involontaire, il rentra dans son monastère, et mérita, par sa vie résignée, une mort très-sainte, qui arriva vers l'an 985.

Ses reliques, comme celles des Bienheureux Bernold et Bruno, furent illustrées de beaucoup de miracles. On l'honore aussi le 4 juillet.

SAINT ODON,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

Odon, surnommé *Segod* ou *Thegood*, c'est-à-dire le Bon,

issu d'une famille noble du Danemark établie en Angleterre depuis les irruptions que les Danois avaient faites dans le pays, était né de parents païens, qui ne négligèrent pas de le faire élever dans l'étude des lettres, et qui ne l'empêchèrent même pas d'aller aux instructions des chrétiens pendant son enfance. Son père écouta d'abord avec assez d'indifférence ce que son fils racontait, au retour des écoles, de ce qu'il avait entendu dire de Jésus-Christ. Mais s'apercevant de l'impression que cette doctrine faisait sur son esprit, il lui défendit de lui parler davantage de Jésus-Christ, de mettre le pied dans les églises, et de fréquenter aucun chrétien. Odon, qui savait déjà une partie de ce qu'il fallait faire pour devenir disciple de Jésus-Christ, se garda bien de préférer le commandement de son père à celui de Dieu. Il continua donc de se faire instruire dans la foi et dans la science du salut, et se mit sans crainte au rang de ceux qui se préparaient au Baptême. Son père en fut irrité de telle sorte, qu'il le dégrada premièrement de son droit d'aînesse et le déshérita ensuite tout à fait. Odon, loin de s'en affliger, s'estima heureux de se voir ainsi proscrit pour l'amour de Dieu, de qui il espérait un héritage céleste. Il s'enfuit tout nu de la maison de son père chez le duc Adhelme, l'un des grands de la cour du roi Alfred, qui le prit sous sa protection. Il le fortifia dans sa généreuse résolution, pourvut à sa subsistance, et lui donna des maîtres qui lui enseignèrent les sciences humaines et ecclésiastiques, suivant la méthode du célèbre Théodore, archevêque de Cantorbéry, qui était alors la plus estimée en Angleterre. Lorsqu'il se vit parfaitement instruit des vérités et des devoirs de la religion chrétienne, il demanda et reçut le Baptême, puis la tonsure cléricale, et peu de temps après les ordres mineurs de l'Église, jusqu'au sous-diaconat, à la sollicitation de son patron. Il se conduisit dans cet état avec tant de sagesse et de piété, que tout le monde fut édifié de sa vertu. La voix publique appuyée sur les bons exemples de sa vie, et sur la capacité qu'il faisait paraître dans les instructions qu'il donnait au peuple, le déclarait digne

du sacerdoce et des premiers emplois même de l'Église; et l'on n'eut point la patience d'attendre l'âge prescrit par les canons pour le faire prêtre.

Son patron le duc Adhelme, qui avait paru le plus ardent à l'obliger de prendre la dispense et à vaincre sa modestie, le retint à la cour pour avoir la satisfaction d'entendre tous les jours la messe d'un ministre dont il connaissait la pureté et l'innocence. Il en fit même son confesseur; et sachant qu'il avait déjà toutes les lumières des vieillards consommés dans l'expérience, il ne voulut plus rien faire sans son conseil de tout ce qui regardait sa conscience. C'est ce que firent aussi beaucoup d'autres personnes de la cour qui cherchaient sérieusement à servir Dieu et à travailler à leur salut dans leur état. Adhelme ayant entrepris quelques années après le voyage de Rome par dévotion, mena le prêtre Odon avec lui. Étant tombé dangereusement malade en chemin, il n'eut de confiance qu'aux prières d'Odon, de qui il connaissait la sainteté mieux qu'un autre. Sa foi fut récompensée de sa guérison, et il protesta toujours depuis qu'il n'en était redevable qu'au mérite d'Odon. Après la mort de ce duc, notre Saint passa plusieurs années à Londres ou à la cour sous le roi Édouard, fils et successeur d'Alfred, travaillant au salut de son prochain avec une charité qui le rendait tout à tous pour gagner tout le monde à Dieu. Il était partout dans une réputation merveilleuse de sainteté, honoré et aimé du roi et des grands du royaume, comme parmi le peuple. L'évêché de Sherborn, qu'on a depuis transporté à Sarisbury, étant venu à vaquer, chacun jeta les yeux sur Odon pour faire remplir ce siège. Le roi Éthelstan, qui avait succédé à son père Édouard, fut ravi que la Providence lui offrit cette occasion de lui donner des marques de son estime. Odon, qui avait toujours fait paraître beaucoup d'éloignement pour les dignités et les bénéfices de l'Église où l'on a attaché des honneurs et des richesses, résista de toute sa force aux sollicitations qu'on lui fit d'accepter cet évêché. Mais il fut enfin vaincu par l'autorité du roi et des prélats, et par les ins-

tances du clergé et du peuple de Sherborn. Il fut sacré par Wlfelme, archevêque de Cantorbéry ; et la conduite qu'il tint dans l'administration de son diocèse ne permit point de douter que sa vocation ne fût venue de Dieu. Le roi marchant avec ses troupes contre les infidèles qui voulaient envahir son royaume et détruire l'héritage du Seigneur, voulut mener le nouvel évêque de Sherborn avec lui, afin qu'il levât les mains au ciel pendant qu'il combattait les ennemis. C'est ce que fit saint Odon, comme avait fait autrefois Moïse à l'égard de Josué. Il joignit l'exhortation à la prière, et mettant toute sa confiance au Dieu des armées qui avait rendu les Israélites victorieux, il rendit le courage au roi, fit retourner au combat les fuyards de l'armée chrétienne, et fut cause de la victoire que l'on remporta sur les barbares.

Le roi Éthelstan étant mort trois ans après, eut pour successeur son frère Edmond, auprès de qui notre Saint fut en si grande considération, qu'il voulut le placer sur le premier siège de l'Église anglicane, vacant par le décès de Wlfelme, archevêque de Cantorbéry, arrivé sur la fin de l'année 942, ou vers le commencement de la suivante. Odon, qui n'avait point eu de bonnes raisons à opposer à ceux qui l'avaient fait évêque malgré lui, crut avoir des défenses invincibles pour n'être pas obligé de céder aux volontés du roi. Il alléguait au prince que les translations étaient défendues par les saints canons. Mais le roi, qui n'était point mal instruit, ne manqua point de lui faire remarquer qu'il était dans le cas des exceptions que l'Église même avait faites à sa règle. Il lui cita l'exemple du Prince des Apôtres, qui n'avait point fait difficulté de passer d'Antioche à Rome ; et pour lui dire quelque chose de plus pressant, il lui remit devant les yeux ceux de saint Mellit, évêque de Londres, et de saint Juste, évêque de Rochester, qui furent consécutivement évêques métropolitains de Cantorbéry. Odon, ne sachant que répliquer, ajouta que cette Église métropolitaine demandait un moine, et qu'il ne l'était pas. Le roi répartit que cette loi n'était pas si invio-

lable, que l'Église n'en pût dispenser pour un plus grand bien ; mais, qu'au reste, il ne l'empêcherait pas de faire profession de la vie religieuse, pourvu qu'il acceptât l'archevêché de Cantorbéry. Le Saint fut contraint de céder enfin, et le roi n'eut pas plutôt reçu son consentement, qu'il députa au monastère de Fleury, en France, qui est aujourd'hui Saint-Benoît-sur-Loire, pour prier l'abbé d'apporter un habit monastique en Angleterre pour l'archevêque nommé, qui devait faire profession de la règle de Saint-Benoît entre ses mains. Ce n'est pas qu'il n'y eût bien des monastères en Angleterre où le Saint aurait pu faire cette cérémonie ; mais comme parmi les prétextes de refuser l'archevêché il avait allégué le relâchement de la discipline, et la corruption que l'on trouvait dans ces monastères, le roi, pour lui fermer la bouche, avait voulu s'adresser à l'un des plus florissants de de France, dont il lui avait souvent entendu louer l'observance. L'abbé de Fleury, sachant de quoi il s'agissait, vint promptement en Angleterre, revêtit l'évêque de Sherborn de l'habit monastique qu'il avait apporté, et le reçut au nombre de ses religieux avec toutes les cérémonies ordinaires de la profession régulière. Odon fut ensuite placé sur le siège métropolitain, d'où il veilla sans cesse et sur son troupeau particulier, et sur tous les autres pasteurs des églises du royaume. Il n'avait pas moins d'empire sur l'esprit du roi Edmond, qui ne faisait rien d'important sans son conseil et sa participation, surtout dans les affaires où l'Église était intéressée. Ce prince ayant été indignement tué à table l'an 946, eut pour successeur son frère Êdrède, qui fut sacré par l'archevêque Odon, et il n'eut pas moins de confiance en notre Saint qu'en avaient fait paraître ses prédécesseurs. Ce fut sous son règne qu'on vit se montrer en Angleterre les précurseurs des Sacramentaires, qui niaient la réalité du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, cent ans avant que Bérenger eût débité de semblables erreurs en France. Saint Odon signala son zèle pour ramener ces esprits égarés à la foi de l'Église, et pour garantir son troupeau

du venin de cette nouvelle hérésie. L'auteur de sa Vie rapporte même un miracle que Dieu fit sur les espèces du sang de Jésus-Christ entre ses mains, et qui servit à rassurer la foi de quelques ecclésiastiques en qui elle avait été ébranlée. Il n'eut ni la même satisfaction ni le même support du roi Edwin ou Edwy, fils d'Edmond, qui avait succédé l'an 955 à son oncle Édrède. Edwin était un prince vicieux et tout perdu de débauches. L'archevêque Odon n'oublia rien de ce qui était de son devoir pour le retirer de ses désordres. Il employa auprès de lui les exhortations et les menaces même, et devant Dieu les jeûnes et les prières pour obtenir la conversion de son cœur avec un changement de vie. Il fut secondé dans cette sainte entreprise par saint Dunstan, alors abbé de Glastenbury, et depuis archevêque de Cantorbéry. Mais Edwin, toujours endurci dans ses crimes, et toujours aveuglé de ses passions, s'étant rendu insupportable aux grands du royaume et à tous ses sujets, fut honteusement précipité du trône, où l'on éleva Edgar son frère, l'an 957, et deux ans après il périt dans son impénitence et dans l'excommunication que saint Odon avait été obligé de fulminer contre lui avant sa disgrâce. Edgard, qui était un jeune prince de grand mérite, fit connaître à notre Saint qu'il ne prétendait régner que sous sa direction. Il rappela saint Dunstan de l'exil où son prédécesseur l'avait relégué, et le fit évêque de Worcester. Saint Odon le sacra avec beaucoup de joie, et prédit alors qu'il serait un jour archevêque de Cantorbéry en sa place. Il mourut deux ans après, comblé de grâces et de mérites, le 4 juillet 961.

LE BIENHEUREUX GUILLAUME,

ABBÉ DE HIRSCHAU.

Ce Saint, qui a exercé une si grande influence en Allemagne pendant le *xi^e* siècle, par l'établissement ou la réforme de tant de monastères, tirait son origine d'une famille noble de Bavière. Ses parents confièrent son éducation aux religieux de l'abbaye de Saint-Emmeran, de Ratisbonne, et ils eurent la

consolation de voir cet enfant chéri faire les progrès les plus rapides dans la pratique de la vertu, plus encore que dans la connaissance des sciences humaines. Le jeune Guillaume ayant remarqué quelques religieux dont la ferveur ne répondait pas à la sainteté de leur état, s'éloigna d'eux avec soin, et jamais il ne voulut fréquenter que les plus réguliers et les plus exemplaires. Mais le zèle qu'il avait pour sa perfection ne nuisait en rien à ses succès dans l'étude des sciences. L'astronomie, les mathématiques, la poésie même, lui étaient familières, et il donna plus d'une preuve de son savoir en ce genre, remarquable pour le temps où il vivait. Il inventa une horloge très-ingénieuse, et corrigea avec beaucoup de goût plusieurs des hymnes qui se chantaient dans les offices de l'Église. Il composa aussi plusieurs ouvrages ; mais il ne nous en est parvenu qu'un seul, sous le titre de *Coutumes et habitudes du monastère de Hirschau*.

Le monastère de Hirschau venait alors de violer d'une manière scandaleuse les lois de la discipline monastique, en déposant, sur des accusations frivoles et calomnieuses, son abbé, le Bienheureux Frédéric, dont il a été parlé le 8 mai. Guillaume, qui fut élu pour lui succéder, s'éleva avec force contre les auteurs de cette indigne violence, et s'appliqua dès lors à remédier aux désordres qui en étaient la cause ; mais il ne voulut prendre le titre d'abbé qu'après la mort du Bienheureux Frédéric, qu'il regarda toujours comme son supérieur et son maître. Voici les moyens qu'il employa pour ramener l'ordre et la discipline dans sa communauté.

Il travailla en premier lieu à affaiblir le pouvoir tyrannique qu'exerçait Adalbert, comte de Calw, sur son monastère. Exhortations pressantes, menaces de la colère de Dieu, excommunication, mais surtout prières ferventes, rien ne fut épargné. Le comte, affligé de plusieurs calamités qu'il attribua avec raison à un juste châtiment du ciel, consentit enfin à laisser l'abbaye jouir en paix des droits et des privilèges qui lui avaient été accordés, ainsi que des biens dont elle était en possession.

Ces différends heureusement terminés, Guillaume songea à rétablir dans sa maison la discipline qui s'y était malheureusement trop affaiblie. Mais il savait que les exemples sont plus efficaces que les leçons et l'autorité, quand il s'agit de réformer des abus invétérés ; et c'est par là surtout qu'il chercha à exercer sur ses religieux une salutaire influence. Il était le premier partout, dès que la règle se faisait entendre, et ne se distinguait des autres que par plus de régularité, par une plus grande modestie, par une ferveur plus édifiante. Aussi sa réputation s'étendit-elle au loin en peu de temps, et il vit de toutes parts accourir de pieux fidèles, empressés d'embrasser la vie religieuse sous sa direction. Dès les premières années, son monastère renferma plus de cent cinquante religieux, non compris les Frères lais. Il fonda de même, à l'exemple de ce qui se pratiquait à Cluny, une institution pour les personnes qui, en continuant à vivre dans le monde, voulaient observer néanmoins la règle de Saint-Benoît, autant que leur situation le permettait, sous la direction d'un religieux choisi pour cela.

Hirschau avait complètement changé de face par les efforts du saint abbé, mais son zèle n'était pas encore satisfait, et il craignait avec raison que cette ferveur nouvelle ne se ralentit bientôt, s'il ne trouvait des moyens sûrs pour empêcher l'oisiveté dans l'intérieur du couvent. C'est dans cette vue qu'il y établit des écoles pour les uns, qu'il chargea ceux des religieux qui étaient les plus instruits d'examiner et de surveiller les progrès des autres, et qu'il en appliqua un grand nombre à copier les ouvrages des Pères de l'Eglise.

D'un autre côté, il cherchait au loin dans tous les monastères des règles et des usages propres à perfectionner ce qu'il avait fait à Hirschau. Lorsque le célèbre Bernard, abbé d'un monastère de Marseille, vint en Allemagne en qualité de légat apostolique, il séjourna quelque temps auprès de lui, et lui conseilla fortement de suivre autant que possible tout ce qui se pratiquait à Cluny ; car à cette époque cette célèbre abbaye jouissait d'une réputation de régularité et de ferveur qui la

faisait regarder comme le modèle de toutes les autres. C'est tce qui détermina le Bienheureux Guillaume à y envoyer à plusieurs reprises quelques-uns de ses religieux pour prendre sur les lieux mêmes connaissance de tout ce qui pouvait s'y rencontrer d'usages et de pratiques salutaires, encore inconnus dans sa communauté.

La vénération publique pour le saint abbé allait toujours croissant, et l'affluence des fidèles qui désiraient se consacrer à Dieu dans son monastère devint si grande, qu'il fut obligé de songer à en établir de nouveaux. Les fonds ne lui manquèrent pas ; tous les seigneurs du voisinage se firent un plaisir de venir à son secours, jusques-là que le margrave Hermann lui céda tous ses biens, et alla s'ensevelir secrètement dans l'abbaye de Cluny, où il passa le reste de ses jours inconnu au monde, même à l'abbé et aux religieux, gardant les troupeaux du monastère et pratiquant toutes sortes d'austérités. Ainsi furent construits, rétablis ou agrandis les monastères de Reiteimbach, de Saint-Georges dans la Forêt-Noire, de Chiemsé en Bavière, de Saint-Pierre à Erfurth, et plusieurs autres qui lui durent de même leur fondation ou leur retour à la discipline.

On pense bien que ce saint religieux devait gémir profondément sur les dissensions qui existaient entre le Pape et l'empereur ; mais son attachement à l'Église et au Saint-Siège était trop pur, pour qu'il hésitât le moins du monde à se prononcer en faveur du Vicaire de Jésus-Christ. Aussi saint Grégoire VII lui donna-t-il des marques éclatantes d'estime et de respect, dans un voyage qu'il fit à Rome à cette époque, et il lui accorda avec empressement tout ce qu'il lui demanda pour le bien spirituel de ses nombreux enfants.

Un autre objet, bien propre à exciter son zèle, occupa encore le Bienheureux Guillaume pendant sa longue administration. Il y avait alors en Allemagne des milliers de serfs, dont la condition était extrêmement malheureuse. On les accablait de travaux comme de viles bêtes de somme, et personne ne songeait à leur apprendre les premiers éléments de la re-

ligion. Les consolations de la foi leur étaient interdites, et pour soutenir leur courage au milieu des traitements barbares dont ils étaient souvent les victimes, à peine avaient-ils l'espérance d'une vie meilleure. Guillaume, qui était en toute choses bien au-dessus de son siècle, fut touché de leur misérable état et parvint à améliorer leur sort, soit en inspirant à leurs maîtres des sentiments de commisération auxquels jusque-là ils avaient été trop étrangers, soit en établissant des catéchismes et des écoles, où on leur enseignait les vérités essentielles de la religion.

Il faisait une estime particulière de la science. Souvent il fut consulté par les chapitres pour les élections d'évêques, et ses historiens rapportent qu'il indiquait toujours, parmi les candidats proposés, celui qui lui paraissait le plus instruit. Ce n'est pas qu'il crût la vertu moins nécessaire que la science ; mais il avait eu occasion de remarquer combien l'ignorance des premiers pasteurs peut introduire d'abus et de désordres dans l'Église, et il pensait qu'une vertu commune avait alors moins d'inconvénients que des lumières trop bornées.

Le Bienheureux Guillaume, épuisé de travaux et rempli de mérites, mourut saintement le 4 juillet 1091, après avoir vivement recommandé à ses religieux de demeurer toujours inviolablement attaché au Saint-Siège. Des miracles nombreux s'opérèrent sur son tombeau, et on commença bientôt à l'invoquer comme un Saint. Son culte n'a pas souffert dès lors la moindre interruption ¹.

Le Bienheureux Guillaume composa, dit Rohrbacher, un livre de la *Musique*, deux du *Comput ecclésiastique*, deux de la *Correction*, deux des *Constitutions* pour les moines, et les *Usages de Hirschau*, plusieurs lettres et autres opuscules. Il fonda ou rétablit quinze monastères, et forma plusieurs disciples illustres, entre autres saint Thiemon, archevêque de Salzbourg ; Guébehard, évêque de Constance, légat du Saint-Siège ; Guébehard, évêque de Spire ; saint Théoger, évêque de Metz.

¹ Monseigneur Doney.

La grande vertu du saint abbé Guillaume était la charité et la compassion. Un jour, au milieu de l'hiver, ayant rencontré deux pauvres qui lui demandaient de quoi se vêtir, il coupa son manteau en deux et leur en donna à chacun la moitié. Il visitait les paysans malades, leur procurait toutes les consolations et avait soin de leur sépulture. Il avait une compassion particulière pour les aliénés, faisait sur eux des prières avec sa communauté, et les renvoyait guéris. Bien des fois Dieu multiplia les vivres sous sa main, pour nourrir les pauvres. Un jour, traversant un pont, il rencontra un malheureux qui ne pouvait marcher qu'avec deux béquilles. Le saint homme lui en prit une, s'arrêta quelques pas plus loin et lui dit de venir à lui. Le pauvre protesta d'abord que cela lui était impossible ; mais, sur l'ordre réitéré du Saint, il fit des efforts, s'approcha peu à peu, jeta enfin son autre béquille et se trouva guéri. La compassion de Guillaume s'étendait jusqu'aux animaux. Pendant un hiver très-rude, où la terre était couverte de beaucoup de neige, il ordonna de mettre dans les haies des gerbes d'avoine pour les petits oiseaux, qui périssaient de faim et de froid. Enfin, l'année même de sa mort, pour faire la dédicace d'une église qu'il faisait bâtir depuis neuf ans, il commença par la remplir de pauvres d'un bout à l'autre, s'y enferma avec eux et les servit de ses propres mains.

En ce temps-là, un grand nombre de laïques, en Allemagne, embrassèrent la vie commune, renonçant au monde et se donnant, eux et leurs biens, au service de communautés de clercs et de moines, pour vivre sous leur conduite. Quelques envieux blâmèrent leur manière de vivre ; mais le Pape Urbain l'ayant appris, écrivit en ces termes aux supérieurs de ces bons laïques : « Nous approuvons cette manière de vie, que nous avons vue de nos yeux, la jugeant louable et digne d'être perpétuée comme une image de la primitive Église ; et nous la confirmons, par ces présentes, de notre autorité apostolique. » Outre une multitude innombrable d'hommes et de femmes qui se donnèrent ainsi au service des moines et des clercs, il y eut à la campagne une infinité de filles qui, re-

nonçant au mariage et au monde, se mettaient sous la conduite de quelque prêtre, et même des femmes mariées, qui vivaient ainsi, sous l'obéissance, dans une grande piété. Des villages entiers embrassèrent cette dévotion et s'efforçaient de se surpasser l'un l'autre en sainteté¹. Nous ne nous souvenons pas d'avoir vu dans aucun siècle des effets plus merveilleux de cet esprit de vie qui est toujours avec l'Église, et nous en verrons des effets plus merveilleux encore.

(ROHRBACHER.)

LE BIENHEUREUX GELDUIN,

ABBÉ D'ANCHIN.

Après l'abbé Haymeric, qui mourut en 1102, les religieux d'Anchin choisirent, pour les diriger, Gelduin, frère d'Arnould, prévôt du château d'Hesdin. On ne connaît rien touchant ses premières années. D'abord moine à Saint-Vincent-du-Mont, à Laon, il fut ensuite élu abbé de Saint-Michel, en Thiérache; mais sa grande humilité le porta à refuser cette dignité, et à demander dans la suite à se retirer au monastère d'Anchin, dont il devint le modèle. C'est pourquoi les religieux l'élirent unanimement pour succéder à l'abbé Haymeric, et le forcèrent, malgré sa longue résistance, à se rendre enfin à leurs désirs. Il réalisa toutes leurs espérances et les gouverna avec une grande sagesse. Il obtint du Pape Pascal II, et des évêques assemblés à Reims, la confirmation des donations faites à son abbaye, et le droit pour les religieux d'Anchin d'élire un abbé choisi parmi eux ou tiré d'un autre monastère.

Il paraît que le bienheureux Gelduin était en rapports assez intimes avec saint Anselme, car on trouve dans les lettres du saint Docteur une réponse à des questions qui lui avaient été proposées par l'abbé d'Anchin sur certaines matières d'administration spirituelle ou temporelle de sa communauté².

¹ Berthold, an 1091.

² On trouve dans l'*Abbaye d'Anchin*, par M. Escalier, la traduction de cette lettre, qui est la 163^e de saint Anselme.

Au milieu des sollicitudes multipliées et des occupations continuelles auxquelles le soumettait sa charge d'abbé, le bienheureux Gelduin trouvait encore du temps pour suivre l'attrait pieux qui le portait à la méditation et au recueillement. Bientôt même il crut devoir résigner sa dignité, pour reprendre la vie simple et austère qu'il avait menée auparavant à Laon. Malgré toutes les instances que l'on put faire, il se retira au monastère de Saint-Bortin et commença à y pratiquer l'observance religieuse avec la plus scrupuleuse fidélité. Les frères d'Anchin, qui déploraient toujours son départ, firent de nouvelles sollicitations pour le rappeler dans sa communauté qu'il avait dirigée avec tant de sagesse ; mais rien ne put jamais ébranler la résolution de l'humble Gelduin. Soit pour éviter de pareilles instances, soit pour d'autres raisons restées inconnues, il se détermina, peu de temps après, à passer en Angleterre. Là, par le conseil et l'appui de son illustre ami saint Anselme, il se retira au prieuré de Saint-Magulphe ou Machut, situé dans le pays de Galles, et qui dépendait de l'abbaye d'Anchin. C'est en ce lieu, où son âme pieuse se livrait avec délices à la contemplation et à la méditation des choses du ciel, que le bienheureux Gelduin attendit paisiblement l'heure de son passage à l'éternité. Sa mort arriva l'an 1123.

Les religieux d'Anchin ayant entendu rapporter par des hommes dignes de foi qu'un prodige s'était opéré auprès de son corps, obtinrent qu'une partie de ses ossements fût transportée dans leur communauté. On les déposa dans la chapelle de Saint-Michel, avec les ossements de quelques autres saints abbés.

(DESTOMBES.)

SAINT RAYMOND DE TOULOUSE,

CHANOINE RÉGULIER.

Né à Toulouse, capitale du Languedoc, vers le commencement du ^{xii}^e siècle, ce Saint, dès son enfance, se donna au culte de Dieu ; sa plus grande joie était de le prier dans les églises. Après ses études, on le mit au service de l'église de

Saint-Sernin ou Saint-Saturnin, qui était alors aux chanoines réguliers de Saint-Augustin. Il y fit quelque temps l'office de chantre, non pas comme religieux, mais comme clerc séculier. Cependant, se défiant trop de lui-même et craignant de ne pouvoir pas résister aux tentations contre la chasteté, il quitta cet emploi et se maria dans la crainte de Dieu. Il ne fit pas paraître moins d'honnêteté et de dévotion dans ce nouvel état, qu'il avait fait dans les précédents. Il s'y acquitta de tous les devoirs d'un véritable chrétien, rendant à Dieu et à son prochain ce que la loi de l'Évangile ordonnait de leur rendre, et évitant tous les vices qui corrompent les saintes mœurs.

Sa femme étant morte par une conduite particulière de la divine Providence, qui le destinait à une vie plus parfaite, il suivit ce conseil de l'Apôtre : *Êtes-vous dégagé d'une femme, n'en cherchez point, mais demeurez dans la continence.* En effet, il fit dès lors profession d'une charité très-parfaite ; et, pour en empêcher la perte, il commença à châtier son corps par des jeûnes, des veilles et d'autres macérations très-rigoureuses, le regardant comme un rebelle qu'il fallait dompter, et comme un ennemi auquel il fallait ôter le pouvoir de le combattre et de lui nuire. Il ne se considéra plus comme le propriétaire de ses biens, mais seulement comme l'économe et le dispensateur, et il les distribuait si libéralement aux pauvres, qu'il semblait ne les avoir reçus que pour les mettre entre leurs mains : les malades, les prisonniers et toutes sortes d'autres malheureux avaient part à ses charités, et il n'en excluait pas même les Juifs, parce qu'il savait distinguer en eux la qualité d'hommes qui est l'ouvrage de Dieu, et celle d'infidèles et d'opiniâtres qui est l'ouvrage du démon et de l'esprit humain.

Sa miséricorde ne pouvant se contenter de quelques aumônes particulières, il entreprit de grandes choses pour l'utilité du bien public. La première fut la fondation d'un collège pour l'entretien et l'instruction de treize pauvres clercs, en l'honneur de Notre-Seigneur et des douze Apôtres. Il se trouvait

ordinairement avec eux ; et, bien qu'il ne fût pas encore dans les ordres sacrés, il ne laissait pas de les animer beaucoup, par ses exemples et par ses discours pleins de feu, à remplir tous les devoirs de l'état ecclésiastique. Le second ouvrage que sa charité lui fit entreprendre fut la construction de deux ponts sur une rivière, près de Toulouse, qu'on traversait avec de grands dangers. On peut dire que, par ce moyen, il donna la vie à autant de personnes que cette commodité publique en préserva du naufrage. Enfin, sa ferveur ne trouvant rien d'impossible, il forma le dessein de faire rebâtir tout à neuf et avec plus de magnificence et de splendeur, la basilique de Saint-Sernin, premier évêque de Toulouse, qui tombait de vétusté. Lorsque cette église fut presque achevée, il demanda d'être admis au nombre des chanoines réguliers qui la desservaient. Il fit alors une nouvelle entreprise beaucoup plus noble et plus agréable à Notre-Seigneur que toutes celles qu'il avait faites étant dans le monde : ce fut de travailler à la réforme de cette communauté régulière, qui était extrêmement déchue de son ancienne splendeur et ne gardait presque plus rien des observances régulières. Les exemples de sa vertu servirent beaucoup à ce dessein. La bonne odeur de cette maison, renouvelée par ses soins, fit que plusieurs personnes quittèrent le monde et renoncèrent aux vanités du siècle pour se ranger sous le joug de Jésus-Christ dans une si sainte école. Enfin, lorsqu'il y eut vécu quelques années dans une grande réputation de sainteté, Dieu récompensa ses aumônes, ses austérités et son zèle pour le salut des âmes par une heureuse mort, qui servit de passage à une plus heureuse éternité, le 4 juillet de l'année 1159 ¹.

LE BIENHEUREUX JEAN VESPIGNANO.

On doit regretter que les historiens de Florence ne nous aient pas conservé plus de détails sur la vie du bienheureux Jean Vespignano. Le peu qu'ils en disent donne une haute

¹ Tiré de Giry.

idée de sa vertu. Ce serviteur de Dieu naquit dans la capitale de la Toscane, vers le milieu du xiii^e siècle. Il appartenait à une famille distinguée et était membre du sénat. Le Seigneur lui fit la grâce de trouver un ami fidèle nommé Barduccio, et la piété fut le lien de leur union. Ils s'animaient mutuellement à faire l'aumône, à aimer Dieu, à pratiquer la mortification et à vivre dans l'espérance des biens futurs. Ils moururent l'un et l'autre en 1331. Les Florentins avaient conçu une si haute idée de la sainteté de Jean et de Barduccio, qu'ils les honorèrent bientôt d'un culte public. Le corps de ce dernier, inhumé dans l'église du Saint-Esprit à Florence, fut consumé dans un incendie qui, en 1370, détruisit cet édifice et le couvent qui y était joint. Celui du bienheureux Jean est encore conservé dans l'église de Saint-Pierre, et son culte fut approuvé par le Pape Pie VII, le 1^{er} octobre 1800.

LA BIENHEUREUSE CAMILLE,

CLARISSE.

Gilbert Pici, sorti d'une maison illustre de Savoie, et prince de Carpi, dans le Modénais, fut le père de la bienheureuse Camille. Se trouvant héritière de très-grands biens par la mort de ses parents, elle demanda et obtint du Pape Innocent IV, en l'an 1484, des lettres pour l'érection d'un monastère de l'Ordre de Sainte-Claire, dans la petite ville de Carpi. Aussitôt que les bâtiments furent achevés, elle fit venir de la maison de Crémone six religieuses qu'elle y établit.

Le 4 juillet de l'an 1500, Camille ayant renoncé solennellement au monde, et distribué de grandes sommes en aumônes, se renferma dans le monastère qu'elle avait fondé ; elle y fit profession de la règle de Sainte-Claire, qu'elle observa avec la plus sévère exactitude jusqu'à la fin de sa vie, qu'elle termina saintement en l'année 1520.

Les vertus qu'elle avait fait paraître sur la terre, et les miracles que le Seigneur a opérés par son intercession après sa mort, ont porté les religieuses de Carpi et les habitants de

cette ville à lui rendre un culte, quoiqu'elle ne soit pas encore béatifiée canoniquement.

LE VÉNÉRABLE CONFESSEUR DE LA FOI HUGUES BAUDUS.

Baudus, l'une des victimes de la Révolution, lieutenant du sénéchal de Cahors, né dans cette ville en 1725, d'une famille distinguée autant par ses vertus que par sa naissance, soutint et continua la réputation de sa famille dans la charge de sénéchal, qu'il remplit avec l'intégrité, la prudence et le désintéressement d'un magistrat éclairé. Il fut chargé en outre de la surveillance des cinq prisons de Cahors, place qu'il remplit en homme éminemment chrétien. Dénoncé aux ennemis de l'autel et du trône, il fut traduit au tribunal révolutionnaire le 15 juin 1794. La principale accusation portée contre lui était d'avoir mis à la fin d'une lettre : « Priez pour le roi, attendu qu'il court un grand danger. » Un de ses parents qui siégeait dans la Convention, malgré la diversité d'opinion qui régnait entre eux, fit ses efforts pour le sauver, mais il aurait fallu que Baudus déclarât que la lettre n'était pas de lui ; il ne voulut jamais y consentir, et il reconnut qu'elle était de son écriture. En vain ce parent voulut-il faire entendre que la frayeur avait dérangé sa tête. « Plût à Dieu, répliqua-t-il vivement, que vous l'eussiez aussi tranquille que moi ! » Ainsi ce digne magistrat, martyr de la vérité, de la foi et de la royauté, fut condamné à mort, et exécuté le 4 juillet 1794.

LA VÉNÉRABLE SŒUR MARIE DUBERT.

Marie Dubert, religieuse de Bordeaux, chassée de son monastère par les persécuteurs de 1793, donna asile, dans l'humble retraite où elle s'était réfugiée, à un prêtre fidèle, qui y fut découvert. Elle fut traduite aussitôt devant la commission militaire et condamnée à mort avec le prêtre qu'elle avait voulu sauver. Cette sentence fut exécutée le 4 juillet 1794. Marie Dubert avait soixante-cinq ans.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Notre-Dame-de-Grâce et Notre-Dame-du-Retour. — L'église cathédrale de Clermont est dédiée sous le titre de l'Assomption de la très-sainte Vierge, dont elle est un des plus anciens sanctuaires. Au-dessus de la porte septentrionale était une statue miraculeuse de Notre-Dame, célèbre dès le xiv^e siècle, et dont l'évêque Jean de Mible disait qu'elle opérait chaque jour des miracles. On y venait de toute l'Auvergne : les malades y trouvaient la santé, les aveugles la vue, les sourds l'ouïe, les muets la parole, les captifs la liberté. C'est pour quoi on l'appelait Notre-Dame-de-Grâce. Mais elle disparut durant la Révolution.

Notre-Dame-du-Retour est une autre statue de la très-sainte Vierge que l'évêque de Clermont, Jacques d'Amboise, fit, au xvi^e siècle, placer au sommet de la toiture de la cathédrale, là où était la cloche qui avertissait les chanoines de retourner au chœur. Aussi lui donna-t-on le nom de Notre-Dame-du-Retour. Comme elle domine la ville de Clermont, les montagnes de l'Ouest, la riche plaine de Limagne, le peuple, qui l'apercevait de partout, l'invoquait en toute occasion, et toujours avec un heureux succès ; ce qui la fit appeler encore Notre-Dame-de-Tout-Bien, parce que de ses mains miséricordieuses elle répandait de nombreux bienfaits sur la ville et les habitants. Son pèlerinage devint célèbre en Auvergne. On montait à genoux, un cierge à la main, les marches qui conduisaient à ses pieds ; les mères y portaient leurs enfants malades. Lorsque, du sommet des montagnes, le voyageur découvrait la cathédrale, il faisait le signe de la Croix et récitait un *Ave Maria* à Notre-Dame-du-Retour. On appelle *Signadoux* les lieux où se pratique cette dévotion. Comme Notre-Dame-de-Grâce, Notre-Dame-du-Retour fut abattue à la Révolution ; mais la piété des habitants de Clermont la releva en 1873, où on transporta la nouvelle statue de Notre-Dame du Petit-Séminaire à la cathédrale sur un char de triomphe.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Lisbonne, sainte Élisabeth, veuve, reine du Portugal, laquelle, illustre par ses vertus et ses miracles, a été mise au nombre des saints par Urbain VIII.

Osée et Aggée, prophètes.

En Afrique, fête de saint Jucondien, martyr, jeté dans la mer pour Jésus-Christ.

Au territoire de Bourges, saint Laurien, évêque de Séville et martyr, dont la tête a été portée à Séville.

A Sirmich, saint Innocent et sainte Sébastie, martyrs, et trente autres.

A Madaure, en Afrique, saint Namphanion, martyr, et ses compagnons, qu'il encouragea au combat et conduisit à la victoire.

A Cyrène, en Libye, saint Théodore, évêque, qui, dans la persécution de Dioclétien, sous le président Dignien, ayant été déchiré avec des fouets garnis de plomb, et ayant eu la langue coupée, mourut enfin en paix, confesseur de la foi.

Le même jour, fête de saint Flavien II, évêque d'Antioche,

¹

QUARTO NONAS JULII.

Osee et Aggæi Prophetarum. — In Africa, natalis sancti Jucundiani Martyris, pro Christo in mare mersi. — In territorio Bituricensi, sancti Lauriani Episcopi Hispalensis et Martyris, cujus caput Hispalim, in Hispania, delatum est. — Sirmii, sanctorum Martyrum Innocentii et Sebastie cum aliis triginta. — Madauri, in Africa, sancti Namphanionis Martyris et sociorum, quos ille roboravit ad pugnam, et ad coronam proxit. — Cyrene, in Lybia, sancti Theodori Episcopi, qui in persecutione Diocletiani sub Digniano Præsidente plumbatis cæsus, et lingua abscissa, in pace tandem confessor occubuit. — Eodem die, natalis sanctorum Flaviani secundi Episcopi Antiocheni, et Eliæ Episcopi Jerosolymorum, qui pro Synodo Chalcedonensi ab Anastasio Imperatore in exilium acti, victores migrarunt ad Dominum. — Augustæ, in Rhætia, sancti Uldarici Episcopi, miræ abstinentiæ, largitatis et vigilantie, ac miraculorum gratia illustis. — Ulyssipone, sanctæ Elisabeth Viduæ, Regina Portugalliæ, cujus celebritas, ex dispositione Innocentii Duodecimi, octavo Idus Julii recollitur. — Turonis, Translatio sancti Martini Episcopi et Confessoris, et Dedicatio ejus Basilicæ hoc ipso die, quo etiam is ante aliquot annos in Episcopum fuerat ordinatus.

et saint Élie, évêque de Jérusalem, qui, exilés par l'empereur Anastase, à cause de leur attachement au Concile de Chalcédoine, rendirent leur âme au Seigneur, persévérants dans leurs sentiments.

A Augsbourg, en Souabe, saint Ulric, évêque, qui se fit admirer par son abstinence, sa libéralité et sa vigilance, et que le don des miracles rendit illustre.

A Tours, translation de saint Martin, évêque et confesseur, et dédicace de l'église qui est sous son invocation, ce même jour, auquel ce saint avait été ordonné évêque quelques années auparavant.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Florent, évêque de Cahors.

Saint Valentin, confesseur au ^{vi}^e siècle, honoré à Langres.

Saint Albert, évêque de Lodi, mort en 1180.

Saint Antonin, soldat de la légion thébéenne, martyr, honoré à Plaisance.

Saint Guidon, évêque d'Acqui, en Piémont.

Saint Théodote, martyr, et saint Donat, évêque en Libye.

Sainte Sanaé, martyre, avec saint Namphanion.

Sainte Muste (Mustia), honorée à Pesaro, en Italie.

Le Bienheureux Ravel, évêque de Ferrare, au ^{xv}^e siècle.

Martyrologe de la dernière persécution.

François Bachelier, prêtre, condamné à la déportation, noyé au pâté de Blaye, le 4 juillet 1794.

Louis Depans, curé au diocèse de Clermont, ayant résigné sa cure avant la Révolution, ne fit pas le serment schismatique, condamné à la déportation, emballé à Rochefort dans le navire *Les Deux Associés*, mort là à l'âge de soixante-deux ans, le 4 juillet 1794.

Anne de Blutel, religieuse, née à la Rochelle, arrêtée là à l'âge de quarante-deux ans, et condamnée à mort par une commission militaire, exécutée le 4 juillet 1794.

Bernard-Laurent Homage, Frère Mineur Capucin au diocèse de Carpentras, arrêté et conduit dans les prisons d'Orange, condamné à mort comme fédéraliste par la commission militaire et exécuté le 4 juillet 1794, à l'âge de soixante-quatre ans.

Jean Casaux, Frère Mineur Récollet de Bordeaux, condamné à mort comme prêtre insermenté, par une commission militaire, exécuté avec onze pieuses femmes et un porteur d'eau qui l'avait soustrait à la fureur des républicains.

Marguerite Lebrest, religieuse de Bordeaux, arrêtée avec plusieurs autres religieuses, condamnée comme fanatique, exécutée le 4 juillet 1794,

CINQUIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Michel-des-Saints, de l'Ordre des Trinitaires déchaussés. — Sainte Zoé, martyre. — Sainte Cyrille ou Cyprille, veuve, et ses compagnes, martyres. — Saint Domèce, moine persan, martyr. — Saint Domitius, martyr. — Saint Cast, évêque et martyr. — Saint Athanase, diacre de Jérusalem, martyr. — Saint Athanase, moine du Mont-Athos. — Saint Fleuret, évêque. — Saint Vallier, premier évêque de Couserans. — Saint Numérien, évêque de Trèves. — Le Bienheureux Pierre de Luxembourg, évêque de Metz. — Le Bienheureux Archange de Calatafimo, frère mineur. — La Vénérable Jeanne Alix et ses compagnes. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT MICHEL-DES-SAINTS,

TRINITAIRE DÉCHAUSSÉ.

Saint Michel-des-Saints, que ses ravissements ont fait nommer l'*Extatique*, naquit à Vich, en Catalogne, de Henri Argemir et de Marguerite Monserrata Mixana. C'était en 1594, le 29 septembre, jour de saint Michel Archange, ce qui lui fit donner le nom du prince des Armées célestes.

Ses parents, dit le Père Louis de Saint-Jacques, son historien, étaient très-dévots à la très-sainte Vierge, dont ils récitèrent assidûment l'office et le Rosaire, et ils inspirèrent à leurs enfants la même dévotion. Tous les jours, Henri Argemir allait entendre la messe aux pieds de Notre-Dame de la Rotonde, pour lui recommander ses affaires de la journée ; le samedi soir, il y assistait aux complies en son honneur. Sa femme brodait des ornements pour les églises. Elle priait beaucoup et faisait l'oraison mentale deux fois durant la nuit. Les premiers mots qu'elle apprit à ses enfants furent les noms de Dieu, de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère. Leur père les menait avec lui à l'église de la Rotonde, pour leur faire chanter avec les chapelains les louanges de la très-sainte Vierge. Quand Michel eut sept ans, il lui permit de

jeûner trois fois la semaine pendant le carême ; et voyant que sa santé n'en souffrait pas, il le lui laissa jeûner complètement l'année suivante. Il lui faisait cependant donner à manger le matin, comme à ses autres enfants ; mais aussitôt Michel allait distribuer sa portion aux pauvres.

A huit ans, saint Michel-des-Saints résolut de se consacrer à Dieu, et fit vœu de chasteté devant une image de la très-sainte Vierge. Il couchait sur des sarments et n'avait qu'une pierre pour oreiller. Quatre ans après, son père étant mort, il voulut entrer en religion ; mais sa famille s'y opposa. Il s'habitua dès lors à ne plus vivre que d'herbes et de légumes. Il parvint enfin à se faire recevoir chez les Trinitaires de Barcelone, où il prit l'habit au mois d'août de l'an 1603 ; il acheva son noviciat à Saragosse, et y fit sa profession le 30 septembre 1607, à l'âge de seize ans. Il étudia ensuite à Séville, à Baéza et dans l'université de Salamanque ; après quoi il fut ordonné prêtre à Faro, en Portugal. Il revint alors à Baéza, pour y exercer les fonctions du saint ministère, jusqu'à ce qu'il fut nommé supérieur du couvent de Valladolid, en 1622.

Ce fut à Séville que ses extases devinrent publiques. Une nuit qu'il avait à lire au chœur la huitième leçon de l'office de saint Martin, où se trouvaient ces mots : *Illa autem Jerusalem, quæ in cælo est, in quam militat fides nostra* : « Cette Jérusalem, qui est dans le ciel, et pour laquelle nous combattons pour la foi ; » à peine les eut-il prononcés, qu'il poussa un gémissement amoureux et resta absorbé et ravi, semblable à un Séraphin, les yeux levés vers le ciel, les bras en croix, le visage rayonnant d'une beauté céleste et tout enflammé, comme s'il eût été déjà doué des qualités des corps glorieux. La communauté s'arrêta un instant. On essaya de le tirer de son extase, mais ce fut en vain, et un autre religieux se présenta pour lire la leçon. On continua l'office, on chanta le *Te Deum*, on dit les laudes ; et pendant tout ce temps le Frère resta dans son ravissement, à la grande admiration de la communauté. Étant revenu à lui après les laudes, il sortit du

chœur en courant, honteux et confus ; il aurait voulu se cacher sous terre pour n'être vu de personne après un tel malheur, car c'est ainsi que parlait l'humble Frère Michel.

Il arriva un soir, ajoute son historien, au couvent de Cordoue. C'était un samedi. Il se rendit avec la communauté dans le chœur pour faire oraison. On lut la méditation sur le Paradis et sur la joie des Bienheureux, comme c'est l'usage en un tel jour, selon l'ordre des *Méditations* du Père Louis de Grenade. Tandis qu'il se pénétrait de cette pieuse lecture, il lui survint un tel ravissement d'esprit, que, bien qu'il eût saisi un banc des deux mains pour n'être pas enlevé malgré lui, il ne put résister à la force qui l'entraînait, et poussant deux cris ou gémissements, il sortit du chœur avec une telle rapidité, que les religieux ne surent pas s'il marchait ou s'il volait, et il entra dans une cellule qu'il trouva ouverte derrière le chœur. Là, il serra dans ses bras le P. F. Pierre de Jésus, qui eut beaucoup de peine à calmer les mouvements impétueux de son âme. Quand il fut revenu à lui, le serviteur de Dieu demeura tout confus de ce qui lui était arrivé ; car il était très-humble et se regardait comme un criminel, à cause des grâces qu'il recevait et dont il croyait abuser. Il répétait souvent qu'il était le plus grand de tous les pécheurs, un homme rempli d'abominations, ou plutôt l'abomination même ; qu'il n'y avait pas de plus grand coupable au monde ; qu'il était le pire et le plus vil, non-seulement des hommes, mais de toutes les créatures, même de celles qui sont en enfer ; qu'il ne comprenait pas pourquoi Dieu supportait ses iniquités et ne le précipitait pas dans les flammes éternelles, puisque le démon y avait été jeté pour un seul péché. « Si vous me connaissiez bien, disait-il d'autres fois, si vous saviez qui je suis, vous reculeriez d'horreur en me voyant, et vous diriez : Cet homme-là est pire que le démon. »

Mais la basse opinion qu'il avait de lui-même ne l'empêchait pas d'aimer Dieu de toutes ses forces, et Dieu lui donnait tant de témoignages d'amour qu'il avoua, après qu'il eut fait profession, que sa poitrine était trop étroite pour

contenir les grâces dont le Seigneur l'inondait. Il croissait continuellement en amour; et comme le Dieu influiment bon ne se lassait pas de se communiquer à lui, il s'embrasait de ce divin feu, et tous ses désirs étaient d'aimer de plus en plus le Roi éternel, jusqu'à ce que la violence de son amour lui ôtât la vie. On tient pour certain qu'il serait mort mille fois des ardeurs de sa charité, si Dieu ne l'eût conservé par un miracle.

Ce feu divin, cet incendie s'allumait parfois avec une telle force, que son visage en était enflammé, tout son corps embrasé, au point que pour l'amortir il avait besoin, même pendant les plus grands froids de l'hiver, d'aller au jardin, de se découvrir la poitrine et d'y appliquer des linges mouillés et des glaçons. L'eau ne lui paraissait pas froide, et il disait que jamais il n'avait rien bu qui eût pu le rafraîchir.

Un jour qu'il était chez D. Alphonse Carvajal, à Ubida, son hôte, sachant qu'il ne trouvait jamais l'eau assez froide pour amortir le feu qui le brûlait, fit rafraîchir une carafe avec de la neige. Les autres pouvaient à peine boire l'eau ainsi refroidie et la trouvaient glacée. Mais quand on demanda à F. Michel si elle était froide, il répondit qu'elle ne l'était pas beaucoup. Dans une autre circonstance, il sentait, disait-il, une si grande chaleur, qu'il se serait jeté volontiers dans un étang glacé, et quand il parlait ainsi, ses compagnons grelottaient de froid : c'était au cœur de l'hiver.

Cette chaleur que ressentait le serviteur de Dieu, plusieurs personnes s'en aperçurent et s'en convinquirent par leur propre expérience, en venant malgré lui lui toucher les mains par dévotion; elles trouvaient cette main brûlante, quoique ce fût dans une saison où les mieux habillés souffrent du froid. Dans une occasion, un de ses amis, homme recommandable et très-instruit, lui demanda comment il se faisait qu'il eût toujours chaud. A quoi le bienheureux Père répondit que c'était chose ordinaire d'avoir chaud quand on n'a pas l'habitude de trop se couvrir, et d'avoir au contraire toujours froid quand on s'habitue à porter de lourds vêtements. Mais

celui qui avait fait la question comprit bien que le F. Michel voulait lui donner le change, que ce feu si extraordinaire n'était pas naturel dans cette saison chez un homme qui marchait pieds nus, vêtu à la légère, mais qu'il était l'effet de l'amour divin.

Il n'était même pas nécessaire de le toucher pour s'apercevoir de la chaleur extraordinaire de son corps ; il suffisait de s'approcher de lui, comme l'a déposé Marc Gonzalez, qui fut longtemps attaché en qualité de domestique au collège de Baëza. Il dit que lorsqu'il s'approchait du serviteur de Dieu pour lui parler, il sortait de lui, même au plus fort de l'hiver, une chaleur telle qu'on l'aurait prise, ce sont ses termes, pour une torche allumée.

Mais on trouvera plus admirable encore peut-être ce que raconte d'elle-même D. Clara de Bénavidez, femme de D. Barthélemy Ortéga Cabrio, bourgeois de la ville d'Ubéda. Elle assure qu'ayant chez elle comme relique un ceinturon du P. Michel, elle voulut s'en servir, et qu'aussitôt elle sentit un si grand embrasement et un tel feu de l'amour divin, qu'elle ne put l'endurer et qu'elle ôta le ceinturon, mais qu'elle le conserva toujours depuis avec un grand respect.

Il se rendit une fois pour prêcher à la ville de Marmol, distante d'une lieue de Baëza ; et quand il entra dans l'église pour dire la messe, on le vit avec un visage tellement enflammé, qu'on aurait dit qu'il en sortait du feu. Il se mit à genoux pour faire oraison, puis, ayant poussé deux cris de gémissement, arrachés par la violence de l'amour, il entra dans la sacristie pour prendre les ornements sacerdotaux. Il y avait là le curé, qui vit dans la poitrine du serviteur de Dieu comme un volcan de flammes qui répandait autour de lui un grand éclat. Il resta un instant interdit à la vue d'une chose si étrange, puis, comme il aimait beaucoup le bienheureux Père, il s'avança pour l'embrasser. En arrivant près de lui, il fut frappé comme d'un coup de foudre et tomba évanoui, n'ayant pu résister aux traits du feu qui sortaient du volcan renfermé dans la poitrine du serviteur de Dieu. Celui-ci s'af-

fligea de cet accident dont il ignorait la cause ; mais le curé, revenu à lui, raconta partout ce qu'il avait vu et ce qui lui était arrivé, avouant qu'il n'avait pu endurer le simple rayonnement du brasier que le Père portait dans son sein.

Une chose semblable arriva une autre fois au même curé, un jour qu'il se promenait avec le P. F. Michel en s'entretenant du mystère de la très-sainte Trinité. Car le Père en étant venu à expliquer l'amour réciproque des deux Personnes divines, de qui procède la troisième, le curé (il s'appelait François de Mora) vit dans sa poitrine une grande flamme qui entourait et embrasait son cœur. Ému, saisi de respect, il tomba à ses genoux, et le vénéra comme le temple de l'Esprit-Saint, dans lequel la divine Majesté faisait resplendir ses dons et sa présence.

Les mouvements de l'amour divin étaient si vifs et si impétueux en lui, qu'ils le forçaient à éclater en gémissements et en soupirs, comme si on lui eût arraché l'âme. Souvent, en effet, l'âme profondément pénétrée de la charité de Jésus-Christ n'a plus la liberté de se contenir, pour ainsi dire, dans ses propres limites, quelques efforts qu'elle fasse pour réprimer les élans intérieurs qui la font sortir d'elle-même. C'est ce qui se vit bien par ce qui arriva au serviteur de Dieu dans le couvent de la Salona, un jour qu'on y traitait devant lui un point de la doctrine spirituelle, qui devait être le sujet d'une pieuse causerie pendant la récréation. L'impression divine fut si forte, la violence de l'amour qui le ravissait fut si irrésistible, qu'après avoir poussé deux fois son cri ordinaire, les yeux tournés vers le ciel, il se leva rapidement de son siège, monta par un escalier, afin de se soustraire aux regards de la communauté qu'il ne voulait pas avoir pour témoin de ses *désagréments*, comme il appelait ses extases ; mais après qu'il eut franchi quelques degrés de l'escalier, le saisissement devint si puissant, si insurmontable, que le Bienheureux Père resta immobile à la même place, mais tellement au bord de l'escalier, qu'on crut qu'il allait tomber. Aussitôt un Frère robuste alla se placer devant lui pour le soutenir en cas de

besoin, mais le F. Michel voulant continuer à fuir, le saisit dans ses bras, l'enleva, le porta en haut de l'escalier avec la plus grande facilité ; ce qui étonna tout le monde, car on le savait faible, exténué, incapable de soulever le moindre fardeau. On comprit bien que ce n'était pas lui qui agissait alors, mais que la divine charité agissait pour lui, charité qui, au dire de Salomon, est plus forte que la mort, et à laquelle aucune puissance humaine ne saurait résister.

Un autre fait du même genre eut lieu dans le même couvent de la Salona, et en confrontant les documents, je crois pouvoir dire que c'est le premier cas de cette espèce arrivé au serviteur de Dieu. Il était un soir avec la communauté dans la cour de récréation, et quelques religieux y causaient familièrement de l'amour infini que Dieu a pour les hommes. A peine un écho de ces pieuses paroles fut-il arrivé aux oreilles du P. Michel, qu'il sentit son cœur s'enflammer, et que, poussant des cris, étendant les bras, tout à fait hors de lui-même, il se mit à courir, ou plutôt à voler, passant sans y toucher sur un champ d'orge, et franchissant deux murs qui le séparaient du couvent, allant toujours devant lui jusqu'à ce que, arrivé devant le Saint-Sacrement, il s'arrêta pour prier et se retira ensuite dans sa cellule. Le F. Marc de Saint-Jérôme, que le supérieur avait envoyé à sa poursuite, le trouva là immobile, élevé au-dessus du sol, les yeux tournés vers le ciel, la poitrine découverte, embrasée, palpitante, au point que le F. Marc pouvait compter les battements de son cœur.

Dans d'autres circonstances, quand ces transports le prenaient, il franchissait jusqu'à deux ou trois murs très-élevés, ou bien il courait à travers champs avec une telle vitesse que quatre, six et même huit Frères qui se plaçaient devant lui ne pouvaient l'arrêter. Il lui arrivait ordinairement dans ces rencontres d'embrasser tout ce qui se trouvait devant lui, arbres, hommes, portes, colonnes, et il serrait si fort, que malgré son état habituel de faiblesse et d'épuisement, il fallait de grands efforts pour s'arracher de ses bras. D'autres fois on ne pouvait l'atteindre, quelque diligence qu'on mit à le pour-

suivre, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât de lui-même, et que cette effervescence d'amour cessât de l'emporter. D'autres fois encore, les sentiments de son cœur se traduisaient par des cris, des mouvements extraordinaires, par un tremblement convulsif qui agitait tous ses membres, et lui-même, réfléchissant sur tout ce qui lui arrivait, disait qu'on finirait par le croire fou. Mais quelle folie que celle qui n'éclate qu'aux souvenirs des bienfaits de Dieu, et en entendant raconter les merveilles de son amour infini !

Pendant qu'il faisait sa théologie à Salamanque, les étudiants de notre collège, comme les autres Déchaussés, allaient suivre les leçons de l'Université de cette ville. Le professeur qui occupait la place de première année était le célèbre Augustin Antoninez, une des gloires de cette école.

Le F. Michel était du nombre de ses auditeurs à l'époque où il expliquait les matières de la grâce de Jésus-Christ. Et comme un jour, après avoir dicté quelques lignes, il se disposait à expliquer l'extrême reconnaissance que nous devons avoir pour notre Sauveur, à cause de la valeur infinie de son sang qu'il a versé pour nous, il ne put s'étendre sur cette matière autant qu'elle le méritait, car dès ses premières phrases il survint au Saint, qui écoutait très-attentivement les paroles du maître, un transport d'amour si violent, qu'il s'éleva trois fois, comme en volant, environ à trois pieds au dessus de toutes les têtes, poussant en même temps ces cris, ces gémissements amoureux qui exprimaient les sentiments de son cœur au souvenir de la Passion de Jésus-Christ. On peut facilement s'imaginer quelle fut la stupéfaction de tous les assistants, religieux de différents Ordres ou séculiers, qui suivaient les leçons du très-docte professeur. Un des étudiants, croyant que ces enlèvements soudains de F. Michel étaient l'effet de quelque maladie naturelle, se dirigeait vers lui pour le recevoir dans ses bras, de peur qu'il ne se fit mal en tombant de si haut ; mais il fut arrêté par un religieux de notre Ordre, qui lui fit comprendre que ce vol merveilleux, déjà répété plusieurs fois ailleurs, était l'effet de la violente maladie

de l'amour divin dans l'âme du Serviteur de Dieu. Celui-ci, après sa triple ascension au-dessus de l'auditoire, resta absorbé, debout, les bras en croix, les yeux fixés au ciel. Le savant professeur suspendit sa leçon et resta un bon moment les bras croisés sur sa chaire, pour contempler ce prodigieux spectacle. Non moins discret que fervent, il se contenta de dire, en promenant son regard sur l'assemblée : « Une âme touchée de Dieu peut difficilement laisser ignorer son bonheur. » Et les yeux baignés de douces larmes, il descendit de chaire, quoique le moment ne fût pas encore arrivé de terminer sa leçon. A dater de ce jour-là, ce grand homme, l'oracle de Salamanque, et qui gouverna depuis deux grandes églises, s'inclina devant la sainteté de F. Michel.

Ses extases étaient si fréquentes qu'elles lui arrivaient presque à chaque pas. Il tombait en extase en prêchant, en entendant prêcher, en disant la messe, en faisant oraison, en récitant ou en chantant l'office divin, en priant devant le Saint-Sacrement exposé. La plupart de ses portraits le représentent en extase devant le Tabernacle, parce que là l'extase était son état habituel. Ce n'est pourtant pas là ce qu'il y a de plus extraordinaire. Il était surpris par l'extase dans les rues, sur les places, pendant les visites, toutes les fois qu'il entendait un point de spiritualité. Quand dans ces sortes d'occasions l'extase n'arrivait pas, on s'en étonnait comme on s'étonne de la voir arriver chez les autres. On pourra se faire une idée de la multiplicité de ces phénomènes, quand on saura qu'ils avaient lieu même pendant qu'il se confessait. Quelles pouvaient être les fautes de cet Ange, quand au moment où il s'accusait avec la plus vive douleur, Dieu l'élevait jusqu'à lui ? Et quelle ne devait pas être l'admiration du confesseur, en voyant tout à coup ravi et enlevé dans les airs celui qui était venu comme un pécheur se jeter à ses pieds !

Je ne trouve pas moins admirable l'extase dont il fut surpris en entendant la confession de Pierre Lopez de Rahamonde, écrivain royal de la ville de Valladolid.

Cet homme, qui avait entendu parler de la sainteté du

F. Michel, vint le trouver pour se confesser à lui. Le Frère lui ouvrit les bras de la charité et consentit à l'entendre, avec cette sainte joie que lui inspira toujours la vue d'un pécheur repentant. Il le mena à l'écart, se mit en devoir d'écouter ses aveux, mais à peine la confession était-elle commencée, que l'Esprit de Dieu saisit le confesseur avec une telle impétuosité et une telle violence, qu'il fut soulevé et tenu suspendu pendant plus d'un quart d'heure à un mètre au-dessus du sol, s'approchant plus du ciel par son âme qu'il ne s'éloignait de la terre par son corps, dans cet admirable ravissement. Qu'on se figure l'étonnement et la frayeur du pénitent quand il se vit en face d'un pareil prodige ! Il resta immobile, confondu, comptonctionné, plein d'admiration et de respect pour celui qu'il considérait comme le temple de l'Esprit-Saint. D'un côté, la crainte et la vénération lui défendaient de le toucher ; de l'autre, la douleur de ses péchés, douleur augmentée par la vue d'un tel miracle, lui faisait désirer d'en recevoir au plus tôt l'absolution. Enfin ce désir l'ayant emporté, il secoua fortement le Frère par son habit pour le faire revenir à soi ; mais ce fut en vain. Il eut beau le tirer, à plusieurs reprises, l'homme de Dieu ne recouvra l'usage des sens que quand il plut à son Maître de lui rendre sa liberté. Quand l'extase eut cessé, Pierre Lopez continua sa confession avec de tels sentiments de comptonction et de douleur, que jamais il n'avait eu et qu'il n'eut jamais depuis, au moins d'une manière sensible, une contrition semblable.

Ce n'est pas la seule fois que le Saint ait été ravi en confessant ; mais on sait par d'autres témoins que la même chose lui arriva dans un grand nombre d'autres circonstances. C'est pour cela qu'il redoutait d'aller au confessionnal, ainsi qu'il a été déjà rapporté. Pendant qu'il était supérieur à Valladolid, il fit agréer poliment à Son Éminence le cardinal duc de Lerme le refus de recevoir sa confession générale, et il l'adressa à un autre religieux qu'il disait être moins occupé et moins chargé d'affaires que lui ; mais son véritable motif était la crainte de l'extase.

Pendant qu'il disait la messe, rien n'était plus commun que de le voir en extase, surtout après la consécration. Il lui arrivait même d'être élevé deux fois dans une seule messe, comme l'atteste entre autres F. François de Saint-Félix, Frère-lai de notre Ordre, qui lui servait de clerc. Un autre témoin séculier dépose qu'ayant assisté à sept messes du F. Michel, il le vit à chaque messe tomber en extase. Un religieux qui avait entendu sa messe quatre ou cinq fois fait la même déposition. Dans une circonstance, pendant qu'il faisait l'élévation du calice, il fut pris par l'extase et soulevé comme à l'ordinaire au-dessus du sol, tenant toujours le calice en main et conservant la même pose. Ce fut chose merveilleuse qu'étant resté environ un quart d'heure ainsi suspendu, et malgré la grande rapidité avec laquelle se faisait l'enlèvement, il ne lâcha ni remua le calice de manière à faire tomber les Saintes Espèces. Une autre fois, après avoir pris le précieux Sang, comme il tenait le calice en main pour l'ablution des doigts, il fut rapidement soulevé en l'air, resta ainsi suspendu environ sept ou huit minutes, puis retombant sur ses pieds, il continua la messe comme si de rien n'était, par la grande habitude qu'il avait de ces faveurs, surtout pendant le Saint Sacrifice.

Dans toutes ces extases, il devenait insensible. Un jour qu'il disait la messe à Valladolid, ayant ouvert et étendu les bras en forme de croix, ce qu'il faisait presque toujours dans ses ravissements, il arriva qu'une de ses mains rencontra la flamme d'un cierge sans qu'il s'en aperçût. Le clerc n'y fit pas non plus attention. Mais un religieux, nommé F. François de la Madeleine, qui assistait à la messe dans le chœur, voyant que le prêtre ne retirait pas la main, accourut pour enlever le cierge. Malheureusement, pendant qu'il traversait le chœur, la flamme eut le temps d'attaquer les chairs et il s'y fit une profonde brûlure qui fut longue à guérir. Le F. Michel n'avait rien senti. Quand il fut revenu de l'extase, il commença à éprouver de la douleur à la main brûlée ; il prit patience et n'eut pas un mot de plainte contre la mala-

dresse ou l'inattention de son clerc, qui aurait pu prévenir l'accident.

Ses extases en chaire ne furent pas moins fréquentes. Il en eut beaucoup en prêchant à Baëza, soit dans l'église de son couvent, soit dans les paroisses de Saint-Michel et de Saint-Paul. Ubéda, Linarès, Marmol et Valladolid furent témoins de la même merveille, et le virent souvent s'élever et rester ravi pendant ses sermons. Un témoin de Valladolid dépose qu'ayant assisté à quatre de ses sermons, il le vit quatre fois entrer en extase et rester suspendu en l'air pendant l'espace d'un quart d'heure. Il prêchait dans l'église de Baëza un jour de Saint-Marc, et pendant son sermon, qui avait attiré beaucoup de monde, il éprouva un long ravissement, ou plutôt deux, car à peine commençait-il à revenir à lui une première fois, qu'il fut ravi de nouveau en poussant un cri plaintif, et s'éleva même plus haut qu'auparavant.

Pendant l'un des nombreux ravissements qu'il eut dans la chaire de Saint-Paul à Baëza, un étudiant curieux monta par l'escalier de la chaire, et touchant légèrement le bienheureux Père par son habit, lui fit faire un demi-tour en l'air, de sorte qu'au lieu d'avoir le visage tourné vers l'autel, ce qui était son attitude habituelle dans l'état d'extase, il fut vu en face par l'auditoire ; et pourtant il n'avait que légèrement touché le bord de son vêtement ! Mais on eût dit que son corps échappait alors aux lois de la pesanteur, qu'il avait la légèreté des esprits, et qu'il participait déjà aux privilèges de l'état de gloire. Une autre fois qu'il prêchait dans la même chaire, Louis Bravo de Zayas, chevalier de l'Ordre de Calatrava, se tenait derrière lui dans l'escalier, tant par dévotion et pour être plus près du serviteur de Dieu, que pour le protéger contre les indiscretions de la foule. Or, en s'agitant pour empêcher les importuns de monter, il toucha par hasard l'habit du bienheureux Père, qui était suspendu dans les airs, et cela suffit pour lui faire faire un demi-tour semblable à celui que je viens de raconter.

Il prêchait le jour de la Saint-Joseph, en présence du très-

saint Sacrement, dans le couvent de Valladolid, et après avoir parlé environ un quart d'heure sur le chaste amour qui unissait le cœur de la Vierge très-sainte à celui de son très-pur Époux, il s'interrompit et fut ravi selon sa coutume. Il y avait parmi ses auditeurs plusieurs personnes de distinction, et entre autres quatre ou cinq auditeurs de la chancellerie royale. Un de ces derniers, don Grégorio de Tobar, poussé par la curiosité ou pour éclaircir quelque doute, monta par l'escalier de la chaire, et vit que le prédicateur n'en touchait plus le fond, ce qui le jeta dans un grand étonnement, parce qu'il ne l'avait pas encore vu dans cet état.

Les extases n'arrivaient pas toujours de la même manière. Dans certains cas, on remarquait, avant l'extase, que le serviteur de Dieu était saisi d'un tremblement de tout le corps, et on présumait que c'était un effet de l'effort qu'il faisait pour résister aux premières atteintes du ravissement. Quand le ravissement était instantané, ce tremblement n'avait pas lieu ; et souvent la force qui le soulevait agissait avec tant de promptitude, que déjà on le voyait immobile en l'air, avant même qu'on eût aperçu le mouvement qui l'enlevait. Le plus souvent, à l'arrivée de l'extase, il poussait un cri ou gémissement accompagné de plusieurs soupirs. D'autres fois, on l'entendait seulement crier : La ! la ! Ses bras étaient toujours étendus et en croix, excepté le jour où le ravissement eut lieu pendant l'élévation du calice. Son visage était tourné vers le ciel, d'où venait l'appel du Seigneur. Ses yeux restaient ouverts, quoique les fonctions de la vue fussent suspendues ; il n'y avait plus de mouvement ni dans le globe de l'œil, ni dans les paupières ; toute l'attention de l'âme était à l'intérieur. Si quelquefois les yeux étaient fermés, comme par exemple quand il prêchait et quand il était dans l'église, le visage était néanmoins tourné du côté du Saint-Sacrement. Sa respiration était si faible qu'on pouvait à peine savoir s'il respirait ; il en était de même du pouls. Ses mains devenaient froides, sans être raides. Les os des doigts étaient pour ainsi dire déboîtés, de sorte que si on venait à les toucher, ils se

remuaient et rendaient un petit bruit clair et sonore.

Quant à l'élévation du corps, elle n'était pas toujours la même. Quelquefois il n'était pas totalement suspendu en l'air, mais tout le corps portant sur la pointe, tantôt des deux pieds, tantôt d'un seul. D'autres fois, il était réellement et entièrement élevé dans l'air, plus ou moins, comme nous l'avons dit, sans toucher à la terre par aucun point.

Il restait dans cette position un quart d'heure, une demi-heure, quelquefois trois quarts d'heure. Si l'extase commençait pendant le prône à la messe, le célébrant continuait le saint Sacrifice, et souvent il avait fini avant que le Père fût revenu à lui. Et bien que, dans certains ravissements, le serviteur de Dieu se fût appuyé sur la pointe des pieds ou d'un seul pied, néanmoins il commençait toujours par s'élancer en haut, puis il descendait peu à peu jusqu'à ce qu'il touchât le sol de l'extrémité des orteils, et il restait alors immobile dans cette position, qui était encore merveilleuse, puisqu'il n'est personne qui puisse se tenir ainsi seulement un instant.

Quand le moment était venu de sortir de l'extase, on remarquait qu'il ne revenait pas tout à coup à l'état naturel. Il descendait lentement, baissait peu à peu les bras, et, s'il était à l'autel, il se penchait, s'appuyait un instant, comme pour reprendre haleine, puis il reprenait à l'endroit où il s'était arrêté. Quand il se trouvait en chaire, il était si honteux, à la fin de l'extase, qu'il se cachait autant qu'il pouvait, dans la crainte de passer pour un saint et de dérober à Dieu l'honneur et la louange qui ne sont dus qu'à lui seul.

Je regrette de ne pouvoir raconter les miracles et les prophéties du serviteur de Dieu. Je dirai seulement un mot de ses austérités. Il mangeait et dormait à peine. Chaque nuit, il prenait la discipline, et se frappait jusqu'à ce que ses bras fussent fatigués; puis, après un moment de répit, se reprochant sa délicatesse, il recommençait à se flageller de plus belle, et le sang, qui ruisselait jusqu'à terre, montrait quelle vigueur et quelle force il savait donner à ses coups.

Tout son corps était couvert de cilices; à peine y avait-il

une place qui ne portât pas la marque de quelque instrument de pénitence. Aux cuisses, aux jambes, aux bras, il portait des chaînes de laiton dont les anneaux, hérissés de pointes, pénétraient dans sa chair. Au-dessus des épaules, il plaçait parfois des tissus semblables, mais ce n'était pas tous les jours. Il avait autour du corps une chaînette de fer un peu plus légère, mais qui faisait plusieurs tours. Derrière les épaules pendait, sur la chair, une longue et large croix de fer, toute semée de pointes aiguës ; elle était retenue par une chaîne, aussi hérissée de pointes, qui lui entourait le cou. Chose admirable ! il usa plusieurs croix semblables, dont les clous s'émoussaient sur ses épaules ensanglantées : il fallait les faire renouveler. Celle qu'il commanda à un ouvrier de Valladolid avait une *tierce* de long, trois doigts de large, et était parsemée de clous aiguisés. Celle qui se garde encore à Vich a quatre-vingt-un clous, et sa largeur est de plus de trois doigts. Toutes ces croix avaient des charnières qui permettaient de les replier quand elles ne servaient pas, et qui de plus leur donnaient une certaine flexibilité nécessaire pour les ajuster aux épaules.

Le Saint usait de tous ces instruments de pénitence à la fois, quand il avait quelques grâces extraordinaires à demander. Il y en avait qu'il portait continuellement ou qu'il ne quittait que pour les remplacer par d'autres. La croix de fer était du nombre des cilices dont il ne se séparait jamais. Souvent il appuyait fortement ses épaules contre un tronc d'arbre ou contre une muraille, ou bien il se baissait et courbait le dos, afin de faire pénétrer les clous dans sa chair et d'imprimer de plus en plus dans son âme le souvenir des douleurs que notre Sauveur a daigné endurer pour nous. Comme les clous s'émoussaient à la longue dans ce douloureux frottement, le Frère, désireux de ne rien perdre de sa cruelle pénitence, les aiguisait de nouveau avec une lime, ou bien il se procurait une autre croix. Don Francisco de Garita conservait, comme une précieuse relique, une de ces croix mises au rebut à cause de l'usure de ses clous. Il y en avait une

autre à Baëza. Notre-Seigneur s'est servi de l'une et de l'autre pour faire des miracles.

Chaque jour, Notre-Seigneur témoignait par quelque signe évident, combien la pénitence de son serviteur lui était agréable, quoiqu'elle fût extraordinaire et au-dessus des règles de la prudence humaine. Pendant une maladie qu'il fit à Baëza, son supérieur, le P. F. Pierre du Saint-Esprit, lui ordonna de mettre de côté tous les cilices jusqu'à parfaite guérison. Il obéit à l'instant, mais le mal empira aussitôt. Le supérieur, qui connaissait par quelles voies extraordinaires Michel était conduit, lui fit dire de reprendre ses instruments de pénitence, qui étaient alors la croix armée de pointes et une ceinture hérissée de piquants. Ce fut le meilleur remède; le malade se trouva mieux, et dans peu de jours il fut guéri. La même chose lui arriva dans la maison de don Alonzo, à Baëza.

Ce qui eut lieu à Salamanque fut encore plus étonnant. Il lavait la vaisselle, comme cela se pratique dans les communautés religieuses, et on lui avait donné pour compagnon de travail le P. F. François de Jésus-Marie. Celui-ci s'aperçut que Michel avait les bras couverts de plaies, produites par les cilices qui lui avaient déchiré la chair, et il le menaça d'aller en avertir le supérieur, ce qu'il fit aussitôt que leur ouvrage fut fini. Le supérieur fit appeler le Frère et lui commanda, en présence de celui qui l'avait dénoncé, de se découvrir les bras; mais quelle ne fut pas la surprise soit du supérieur, soit surtout du compagnon de travail, quand ils lui virent des bras sains et blancs, comme ceux d'un jeune homme qui se porte bien, sans aucune trace ni de plaies ni de cicatrices. Son compagnon ne pouvait comprendre un tel changement, ni accorder ce qu'il voyait avec qu'il venait de voir. Il prit le Saint en particulier et le supplia de lui dire ce qui s'était passé. Saint Michel tâchait d'éluder la question; mais enfin, ne pouvant plus refuser une réponse catégorique, il avoua qu'il avait demandé à Notre-Seigneur de faire disparaître les traces de ces cilices, de peur que le supérieur ne lui défendît cette

espèce de mortification, et que Notre-Seigneur avait eu la bonté de l'exaucer.

Mais voici un fait plus surprenant encore. Les pointes de la croix qu'il portait derrière les épaules firent dans la chair des plaies qui devinrent purulentes; les matières corrompues qui en sortaient traversaient ses vêtements et répandaient une odeur peu agréable pour ceux qui habitaient avec lui. Soit pour donner satisfaction à leur délicatesse, soit par compassion pour lui et dans la crainte que la gangrène ne finît par se mettre dans ces plaies envenimées, les religieux en parlèrent au supérieur. Celui-ci fit venir le Saint en sa présence, et s'étant assuré de la vérité des rapports, il dit à F. Michel qu'il eût à poser ces cilices et à faire des remèdes pour guérir ses plaies. Le Frère le supplia avec tant d'instances de lui laisser sa chère croix, que le supérieur le laissa tranquille. Mais peu de jours après, comme la mauvaise odeur ne cessait pas, le Père ministre renouvela ses ordres et fit même appeler un chirurgien pour visiter les plaies du bienheureux, qui vit bien cette fois que son supérieur serait inflexible et qu'il fallait en appeler à un autre tribunal. Il leva donc les yeux au ciel et conjura son divin Maître, qui avait voulu mourir sur une croix, de ne pas permettre que la sienne lui fût arrachée. Cette prière *pénétra les nues*, elle fut exaucée, et au même instant toutes ses plaies se fermèrent, toutes les matières putrides disparurent. Quand le chirurgien arriva, il ne trouva qu'une chair nette et saine, au lieu des plaies dont on lui avait parlé. Seulement les taches sangui-nolentes et jaunâtres que portaient encore les vêtements du Frère, à la partie correspondante aux épaules, attestaient qu'on n'avait pas voulu tromper le chirurgien, qui du reste, en voyant les clous dont la croix était hérissée, pouvait juger de l'effet par la cause. Il s'étonna comme les autres; mais ce qui acheva de les convaincre que le doigt de Dieu était là, c'est que l'odeur désagréable qu'on respirait auparavant autour du F. Michel, fut remplacée par une odeur suave, qui s'exhalait de son corps et qui semblait venir du ciel. Tous

ceux qui étaient présents s'en aperçurent ; le chirurgien fut un des premiers à en faire la remarque et il en porta la nouvelle dans toute la ville. Ce phénomène se renouvela souvent depuis ; de célestes parfums semblaient avoir été répandus sur les vêtements de cet ange de la terre ; il embaumait l'air qu'il respirait ; on aurait dit qu'il venait de traverser les jardins éternels où le Seigneur allait bientôt l'appeler.

Trois ou quatre mois avant sa mort, causant familièrement avec le P. F. Mathias de la Mère-de-Dieu, il lui dit qu'il devait mourir au même âge que Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Quel âge avez-vous ? lui demanda F. Mathias. — Trente-trois ans, répondit F. Michel. — C'est donc cette année même que vous devez mourir ! » Le serviteur de Dieu sourit doucement.

Il avait parmi ses pénitentes de Valladolid une vieille femme, très-dévote, appelée Marie Lopez. Elle vint se confesser pendant le mois de mars 1625. Après sa confession, le Père lui dit : « La prochaine fois, vous vous adresserez au F. Laurent-de-la-Croix. » La bonne femme fut très-étonnée de cette recommandation, qui la contrariait, parce qu'elle avait donné toute sa confiance au Père Michel. Elle revint au mois d'avril, et eut la douleur d'apprendre que son confesseur était sur son lit de mort.

Lorsque le Serviteur de Dieu tomba malade, de la maladie qui fut la dernière, son confesseur, le P. F. Benoît de la Très-sainte-Trinité, se trouvait absent ; il était à deux lieues de Valladolid, personne ne pensait à le faire avertir de l'indisposition de son pénitent, qu'on croyait légère ; mais lui, qui savait à quoi s'en tenir, voulut qu'on le fit appeler sans tarder. Les médecins ne voyaient encore aucun caractère alarmant à la maladie qui venait de se déclarer. On ne se pressait pas de se rendre aux désirs du Père. Comme le confesseur n'arrivait pas, le Serviteur de Dieu appela auprès de lui le F. Boniface de Sainte-Marthe et le pria d'aller lui-même avertir F. Benoît, et pour qu'il fit plus de diligence, il lui dit tout bas : « Amenez-le-moi promptement, car je vais mourir. » Le F. Boniface, qui savait par expérience que les prévisions du Saint se véri-

étaient toujours, partit aussitôt pour lui procurer la consolation de s'entretenir encore une fois avec son directeur. Celui-ci eut le temps d'arriver.

Il avait été pris de la fièvre le lundi de Pâques de l'an 1625. Ses amis, l'ayant su, accoururent auprès de lui. Il leur parla de Dieu et de ses jugements avec tant de foi que tous les assistants fondaient en larmes. Quand il eut fini, ils se mirent à genoux devant son lit, en le priant de les recommander à Dieu quand il serait en sa présence. Le Saint leur promit de ne pas les oublier, et les engagea à se retirer chez eux parce qu'il était nuit et que le temps était mauvais. Ils sortirent en pleurant, le cœur déchiré à la pensée qu'ils ne le verraient plus sur la terre, comme il arriva en effet.

Cette nuit-là, qui était celle du mercredi 9 avril au jeudi, il reçut le sacrement de l'Extrême-Onction, avec une grande ferveur et d'abondantes consolations spirituelles. Il suivit tous les détails de la cérémonie et s'unit à toutes les prières avec autant d'attention que s'il n'avait point eu de mal. Il avait la tête libre, malgré la fièvre : Notre-Seigneur lui conserva sa présence d'esprit jusqu'à son dernier soupir. Plus il approchait de ce moment suprême, plus il laissait voir sur ses traits et dans son langage le bonheur dont son âme était inondée. La venue du souverain Juge, bien loin de l'effrayer, le remplissait de consolation, comme si déjà il avait eu connaissance de la sentence favorable que ce juge, qui était son bien-aimé, allait prononcer sur lui. Il ne cessait de manifester sa joie et de prier, répétant sans cesse de ferventes oraisons jaculatoires, et des actes de foi, d'espérance et de charité, sans avoir besoin, comme les autres malades, qu'on lui aidât à faire les actes, mais inspirant au contraire lui-même la ferveur et l'amour de Dieu à ceux qui l'entouraient.

Il continua ainsi à prier et à édifier jusqu'au milieu de la nuit. Alors, sentant sa fin prochaine, il arrangea sa couverture, leva les yeux au ciel, et, au milieu des larmes et des prières de ses enfants, rendit son âme à Dieu pendant que l'horloge sonnait minuit. Il n'eut point de crise, il ne cessa de tenir

son crucifix entre ses mains, il ne fit aucun mouvement, si ce n'est qu'il leva les yeux vers le ciel et parut faire un plus grand effort pour rendre ce dernier soupir par lequel son âme prédestinée, se séparant de son corps, alla dans la gloire aimer et bénir éternellement le Dieu qui déjà, dans cette vallée de larmes, lui avait fait goûter les douceurs et les délices de son amour.

Ainsi mourut le serviteur de Dieu, au moment où commençait le jeudi 10 avril 1625, à l'âge de trente-trois ans six mois douze jours, après avoir passé près de vingt-deux ans en religion.

(L. DE SAINT-JACQUES, traduit par l'abbé Veyrenc.)

Les nombreux miracles du serviteur de Dieu le firent béatifier par Pie VI le 2 mai 1779 et canoniser par Pie IX le 8 mai 1862. Il est honoré le 5 juillet.

SAINTE ZOÉ,

MARTYRE.

Nicostrate, premier greffier de la préfecture de Rome, avait reçu en sa garde deux frères nommés Marc et Marcellin, accusés de christianisme. L'empereur Dioclétien avait accordé trente jours à leur père Tranquillin pour les vaincre et les faire changer de religion. Nicostrate ne leur avait pas donné d'autre prison que sa maison, où leurs parents et leurs amis avaient toute liberté de venir les visiter. Saint Sébastien les fortifia par de continuelles visites et des discours pleins de feu.

Zoé, femme de Nicostrate, assista un jour à l'une de ces exhortations, qui avait duré plus d'une heure. Elle en fut si vivement touchée, que dès que le Saint eut cessé de parler, elle se jeta à ses pieds, tâchant de lui faire entendre par ses gestes ce qu'elle souhaitait de lui, car il y avait près de six ans qu'elle avait perdu l'usage de la parole, par une maladie qui lui avait attiré une paralysie sur la langue. Sébastien, que Dieu avait déjà honoré de plusieurs miracles, pour autoriser la doctrine qu'il prêchait, fut touché de l'état où se trouvait

Zoé ; et, plein de la foi qu'il tâchait d'inspirer aux autres, il fit le signe de la croix sur la bouche de cette femme, demandant tout haut à Jésus-Christ qu'il lui plût de la guérir, si tout ce qu'il venait de dire était véritable. Sa parole fut suivie de l'effet qu'il en attendait. Zoé sentit sa langue dégagée, et elle commença par louer son bienfaiteur et par déclarer qu'elle croyait tout ce qu'elle avait entendu dans son discours.

Nicostrate voyant la guérison de sa femme, qu'il ne pouvait attribuer qu'à la vertu d'une puissance surnaturelle, voulut suivre son exemple et se fit chrétien avec elle. Ils se firent instruire par Sébastien des mystères de la religion qu'ils embrassaient et des devoirs de la vie qu'ils devaient mener. Ils firent paraître l'un et l'autre une impatience extraordinaire de recevoir le Baptême, qui leur fut donné peu de jours après, des mains du prêtre Polycarpe, à eux et à toute leur famille, composée de trente-trois personnes.

Cependant, comme la poursuite que l'on faisait des chrétiens à Rome augmentait de jour à autre, jusqu'à un tel point de violence qu'on ne trouvait plus de sûreté chez soi, plusieurs se retirèrent à la campagne, d'autres se réfugièrent, avec le Pape Caius et saint Sébastien, dans le palais de l'empereur lui-même, chez un nommé Castule, qui était chrétien, et dont l'appartement était au plus haut étage du palais. Là, on s'occupait le jour et la nuit des jeûnes, des instructions et de la prière, pour obtenir de Dieu la vertu de la persévérance et la grâce du martyre. Elle fut accordée à la plupart de ceux de cette sainte compagnie, qui furent couronnés, selon l'ordre des moments que Dieu avait marqués pour la distribution de leurs récompenses. Sainte Zoé fut appelée la première, et son exemple servit de guide aux autres. Étant allée prier sur le tombeau de saint Pierre, au jour de la fête des Apôtres, elle fut prise et menée à l'officier qui avait la surveillance de ce quartier. Cet officier voulut la contraindre à offrir de l'encens à Mars ; mais elle s'en défendit avec beaucoup de résolution, et témoignant qu'elle mettait toute sa confiance en Jésus-Christ, elle accompagna son refus de quelques railleries sur les païens

et de beaucoup de mépris pour les dieux ; ce qui irrita de telle sorte l'officier, qu'il la fit mettre dans une prison où elle demeura cinq jours entiers sans prendre d'aliments, sans voir aucune lumière ni entendre autre chose que les menaces qu'on lui faisait à toute heure de l'y laisser mourir de faim, si elle ne promettait pas de sacrifier.

Le sixième jour, comme on la trouvait toujours également ferme dans sa résolution, on en parla au préfet, qui, sans autre instruction de procès, ordonna qu'on la pendit à un arbre, par le cou et par les cheveux, et qu'on allumât dessous un feu de paille pourrie. Elle rendit l'âme en cet état. Son corps détaché de l'arbre, fut attaché à une grosse pierre et jeté dans la rivière, pour empêcher, disait-on, les chrétiens d'en faire quelque divinité.

Les fidèles cachés dans la demeure de Castule apprirent sa mort de la bouche de saint Sébastien, à qui elle était apparue. Nicostrate et quelques autres fidèles allèrent chercher son corps, ce qui donna lieu aux païens de les découvrir et de les arrêter. On croit que ceci se passa vers l'an 286. Les martyrologes marquent la fête de sainte Zoé au cinquième jour de juillet.

SAINTE CYRILLE OU CYPRILLE,

VEUVE,

ET SES COMPAGNES,

MARTYRES.

Sainte Cyrille était de la ville de Cyrène, en Afrique ; elle vivait dans le cours du III^e siècle. Ayant été unie par les liens sacrés du mariage à un époux qu'elle rendit heureux par une conduite remplie de sagesse, elle vint à le perdre, par une disposition secrète de la Providence, au bout de deux ans. Étant alors tombée elle-même dans une maladie de langueur, causée par des douleurs de tête presque continuelles, elle alla, pleine de foi, trouver l'évêque Théodore, pour le prier de la guérir : ce qui arriva par les prières de ce saint pasteur.

Cyrille, se voyant guérie, et se trouvant tout à fait en pleine liberté, résolut de se vouer au service de l'Église. Elle demeura donc près de la cathédrale du saint évêque pour y remplir l'office des veuves, comme cela se pratiquait dans l'Église primitive, envers le lieu saint, envers les pauvres et les étrangers. Elle avait pour compagnes deux vierges distinguées par leurs éminentes vertus, dont le nom était Lucie et Roée. Ces pieuses femmes se lièrent d'une amitié qui, fondée sur la charité, n'eut pour elles d'autre terme que la mort.

L'évêque Théodore étant venu à mourir, et la persécution de Dioclétien étant venue à sévir dans ces contrées, Cyrille fut arrêtée avec ses deux compagnes et menée au tribunal du président Dignien, qui les interrogea sur leurs qualités, sur leur demeure et sur leurs occupations. « Nous sommes chrétiennes, répondirent ces ferventes disciples de la croix, et nous n'abandonnerons jamais notre religion. » Voyant qu'il n'obtenait rien de ces intrépides chrétiennes, ni par les promesses ni par les menaces, le président fit apporter un réchaud plein d'encens, des statues de dieux et des charbons enflammés, afin que, dans le mouvement causé par la douleur, elle les laissât tomber sur l'encens, qui brûlerait à l'honneur des idoles, et qu'elle semblât ainsi avoir sacrifié aux dieux de l'Empire.

« Quand même, vaincue par la douleur, je viendrais à secouer ces charbons, je proteste, s'écria-t-elle, que je ne veux point offrir d'encens à ces dieux muets et sourds, que je ne veux pas sacrifier aux démons. » Mais cette fière chrétienne ne les laissa point tomber; elle tint sa main étendue, sans aucun mouvement, et soutint, avec une intrépidité stoïque, les brûlures faites à sa chair martyrisée. L'admiration s'empara des assistants, et le juge en fut troublé. Toutefois, attribuant cette merveille à la magie, et voulant dompter ce courage surhumain, il fit dépouiller sa victime de ses vêtements, l'étendre sur le chevalet, la déchirer par tout le corps avec des peignes et des ongles d'acier. Des torrents de sang jailli-

rent de ses plaies, des lambeaux de chair dépecée jonchèrent le sol, et les bourreaux continuèrent l'horrible supplice jusqu'à la mort de Cyrille, qui exhala doucement son âme en un sourire qui annonçait déjà en elle les joies du Paradis.

Le juge permit aux deux compagnes de la sainte Martyre de prendre son corps et de lui donner la sépulture. Pour elles, on ne sait pas ce qu'elles devinrent ensuite; mais comme elles sont honorées de l'éloge de Saintes, il est hors de doute qu'elles ne faillirent point devant leur juge; et comme il est assez connu que les païens étaient impitoyables envers les chrétiens qui ne voulaient pas apostasier, on les tient pour martyres ainsi que sainte Cyrille. Le supplice de celle-ci eut lieu le 5 juillet, vers l'an 300. (CHAPIA.)

SAINT DOMÈCE,

MOINE PERSAN, MARTYR.

Saint Domèce vivait sous Julien l'Apostat, et il était religieux et Persan. Pour éviter les persécutions qui surgissaient de temps en temps dans la Perse, il s'en alla, en l'an 362, dans la Mésopotamie, avec deux de ses disciples. Mais dans ces contrées aussi l'apostasie de Julien avait ranimé la haine des ennemis du nom chrétien. Donc un jour que Domèce et ses deux disciples traversaient la ville de Nisibe, une bande de misérables les assaillit à coups de pierres, et les trois chrétiens moururent lapidés.

On raconte que leur tombeau fut glorifié par de nombreux miracles. On vénère saint Domèce et ses deux disciples, le 5 juillet.

SAINT DOMITIUS,

MARTYR.

Julien l'Apostat, engagé dans la guerre contre les Perses où il périt, traversait la Syrie en 363. En passant sur les bords d'un torrent appelé Marsyas, il vit une foule de peuple réuni à l'entrée d'une grotte. Aussitôt il s'informa du motif

qui l'y avait rassemblée, et il apprit que cette grotte était depuis longtemps habitée par un solitaire nommé Domitius; que tous les habitants du pays professaient pour lui la plus grande vénération, et qu'ils venaient souvent lui demander sa bénédiction et le secours de ses prières. Julien s'approcha lui-même, et dit à Domitius d'un ton hypocrite de ne pas courir après les louanges des hommes, puisque sa religion lui faisait un devoir de les fuir, et que celui qui s'est sincèrement consacré à Dieu, ne doit plus rien avoir de commun avec les vanités de ce monde. Le saint solitaire répondit avec simplicité et candeur qu'il s'inquiétait très-peu des sentiments que les hommes pouvaient avoir à son égard; mais qu'il ne refuserait jamais aux fidèles qui venaient se recommander à lui ni ses conseils, ni ses prières. Irrité de cette réponse, l'empereur, par un raffinement de cruauté bien digne de lui, fit boucher l'ouverture de la grotte, et Domitius y mourut de faim. Le martyrologe romain fait mention de ce saint Martyr le 5 juillet.

SAINT CAST,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Il naquit en Islande, à l'Île-aux-Chiens, de parents pêcheurs, en 304. Il fut élevé par un saint Éloy, et vint dès sa jeunesse en Armorique. On dit qu'il était accompagné de trois ou quatre de ses frères, saints Jaent, Énogat et Germain. Il évangélisa spécialement la commune qui porte son nom, au diocèse de Saint-Brieuc. Quand il eut fait triompher la foi, il visita Rome, y fut sacré évêque, et, quelque temps après, il y mourut pour la foi. Il est représenté en pontife, la palme du martyre à la main droite, la crosse dans la gauche, vers l'âge de cinquante ans.

On l'invoque contre le mal d'yeux et dans les tentations contre la foi. L'église de Saint-Cast possède des reliques très-authentiques de son patron. La tradition rapporte que, pendant son séjour en Bretagne, désirant trouver des consolations auprès de saint Jaent, il se présenta sur le rivage,

vis-à-vis la paroisse de Saint-Jaent, et se mit en prières ; les flots lui ouvrirent un passage, et ses vœux furent exaucés.

SAINT ATHANASE,

DIACRE DE JÉRUSALEM, MARTYR.

Athanase le Diacre était le zélé défenseur de la foi orthodoxe et du Concile de Chalcédoine. Il eut à lutter contre un moine apostat et perdu de mœurs qui semait partout l'hérésie et qui vint dans la Palestine, son pays natal, où, par une calomnie abominable, il se mit à publier que le Concile de Chalcédoine avait enseigné qu'on devait reconnaître deux Fils, deux Christ et deux Personnes en Jésus-Christ, et qu'ainsi il avait autorisé l'impiété de Nestorius. Pour soutenir ce qu'il avançait, il publia de fausses lettres et une traduction infidèle de la lettre du Pape saint Léon à Flavien. Il vint à bout, par ces artifices, de séduire l'impératrice Eudoxie, veuve de l'empereur Théodose le Jeune, qui s'était retirée à Jérusalem, et, par le ministère des moines hérétiques qui se joignirent à lui, il gagna presque tous les religieux de la province, hors ceux qui étaient sous l'obéissance du célèbre saint Euthyme.

Ces bons solitaires, personnes fort simples pour la plupart, mais tous gens fort zélés pour la doctrine qu'ils croyaient orthodoxe, s'étant ainsi laissé abuser à la persuasion de ceux qui accusaient les Pères du Concile de Chalcédoine d'avoir rétabli l'hérésie nestorienne et condamné la vraie foi, secondèrent, avec une impétuosité aveugle, les violences et les excès que le moine Théodose et ceux de sa cabale commirent contre les catholiques. Juvénal, évêque de Jérusalem, voulut s'y opposer d'abord et maintenir l'autorité du Concile, mais la faction de l'imposteur se trouva si forte que ce Patriarche, voyant sa vie en danger, fut réduit à se sauver de la ville et à se retirer à Constantinople, pour se mettre sous la protection de l'empereur Marcien et de l'impératrice sainte Pulchérie.

Théodose, se croyant le maître de la ville par cette retraite de l'évêque, se fit une armée de bandits qu'il ramassa, de

scélérats qu'il fit sortir des prisons et de moines hérétiques à qui il donna des armes. Avec ces secours, il exerça des cruautés inouïes sur les catholiques, et particulièrement sur les ecclésiastiques et les religieux qui défendaient le Concile de Chalcédoine. Il se saisit de l'Église et du siège épiscopal de Jérusalem, se fit ordonner patriarche à la place de Juvénal, ordonna lui-même de nouveaux évêques de sa cabale, qu'il envoya dans la province se saisir des sièges des prélats absents ou incapables de lui résister. Il en fit massacrer quelques-uns, et entre les autres saint Sévérien, évêque de Scythopolis, dont nous avons parlé au 21 février. Il répandit le sang de beaucoup d'autres personnes après les avoir dépouillées de leurs biens, avoir brûlé leurs maisons et les avoir longtemps tourmentées par des supplices inconnus, même aux idolâtres les plus barbares.

Il n'y eut dans la ville de Jérusalem que le diacre Athanase qui osa s'opposer à l'impétuosité de ce torrent, mais il ne le fit pas impunément. Croyant que Théodose aurait conservé quelque reste de respect pour la sainteté des lieux où l'on révérait la résurrection du Sauveur, il lui adressa la parole en pleine église, le conjurant d'épargner le troupeau de Jésus-Christ, et de ne point remplir ainsi de meurtres une place consacrée par la mort de Jésus-Christ. Le tyran, irrité de cette généreuse remontrance, fit enlever Athanase par ses satellites qui, après lui avoir déchiré tout le corps à coups de fouets, le firent mourir d'un coup d'épée dont ils le percèrent. Théodose fit traîner son corps par la ville, et, pour mettre le comble à sa rage, il ordonna qu'on le jetât aux chiens, qui le dévorèrent.

SAINT ATHANASE DU MONT-ATHOS.

Les Grecs honorent ce même jour un autre Athanase dont nous ne savons pas la vie. Né à Trébizonde, il s'appelait Abram; mais, lorsqu'il voulut se consacrer entièrement à Dieu, il prit le nom d'Athanase, et il gagna le Mont-Athos, où

les moines menaient une vie très-rigoureuse, il y fit ses vœux et resta moine dans l'un des monastères de ce lieu. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il persévéra jusqu'à la fin, et qu'il fit une sainte mort le 5 juillet de l'an 551.

SAINT FLEURET,

ÉVÊQUE.

Ferrarius et Du Saussaie, dans leurs martyrologes, font mention de saint Fleuret (*Floregeius*), décédé à Estaing, et spécialement honoré en ce lieu. L'existence de ce Saint, la vénération de ses reliques, son culte et ses miracles sont du domaine de l'histoire, ainsi que nous le montrerons.

Les détails que nous reproduisons de sa vie sont tirés de l'office du Saint, contenu dans un bréviaire d'Estaing, ainsi que de vieux parchemins qui présentent les mêmes récits. Les Bollandistes qui les ont recueillis font remarquer cependant que plusieurs des faits allégués sont en contradiction avec divers points historiques.

Joachim d'Estaing, évêque de Saint-Flour, fit dresser par des prêtres et des laïques recommandables un procès-verbal authentique, au sujet de saint Fleuret, le 24 février 1715. Il résulte de ces renseignements ce qui suit. Le bourg d'Estaing célébrait, de temps immémorial, le culte de saint Fleuret, le 1^{er} juillet; on montre même encore une chambre dans le château d'Estaing, qui aurait été habitée par ce saint et qui porte son nom. L'époque à laquelle il aurait vécu est fort incertaine; on croit que c'était vers l'an 500.

Ses reliques se conservaient et se conservent presque toutes. Elles furent tirées d'un tombeau plus ancien, dont on voit encore la place, pour être renfermées dans une châsse précieuse, l'an 1669. Dans une armoire pratiquée au maître-autel et garnie de fer, se conservait un reliquaire de bois, en forme de bras, plaqué de lames d'argent, dans lequel était contenue une partie du bras du Saint; ce reliquaire, dit le procès-verbal, semblait remonter à trois ou quatre siècles d'antiquité.

Le procès-verbal a constaté que tous les jours on accourait de dix ou quinze lieues à la ronde, pour vénérer les précieux restes de saint Fleuret, et que des miracles s'opéraient très-fréquemment par son intercession. Les pèlerins avaient la dévotion d'emporter chez eux de l'eau bénite de cette église ; et cette eau opérait de nombreuses guérisons. Les habitants d'Estaing avaient souvent éprouvé de merveilleux effets de la puissante protection du Saint, surtout pour la guérison de maladies désespérées ; aussi témoignaient-ils une vénération et une confiance extraordinaires envers leur patron et leur bienfaiteur.

Voilà ce qu'on peut donner comme historique sur saint Fleuret. Aujourd'hui on conserve ses reliques avec le même soin, on vénère sa mémoire avec la même confiance couronnée du même succès ; des miracles s'opèrent de temps en temps par l'intercession de ce Saint. On célèbre encore le culte de saint Fleuret avec la même foi et les mêmes cérémonies que dans le temps passé. Chaque année, le premier dimanche de juillet, au milieu d'un concours de plusieurs milliers d'étrangers, on fait en l'honneur du Saint une procession, dans laquelle on voit des pèlerins, revêtus du costume traditionnel, des personnages évangéliques et des dignitaires ecclésiastiques parés de leurs insignes, entourant la châsse portée sous un dais et précédée par vingt-quatre thuriféraires. Les étrangers, peu accoutumés à de semblables manifestations, croient voir une apparition du moyen-âge ; spectacle aussi édifiant que curieux. Heureux un pays qui a su conserver la ferveur de son culte pour les Saints, au milieu de tant de décadences !

Quel était le siège épiscopal de saint Fleuret ? On croit que ce Saint était évêque dans l'Auvergne, ce qui semble indiquer Clermont. Mais on ne trouve pas le nom de ce prélat dans les listes des évêques de cette église. Nous serions portés à croire que saint Fleuret était évêque régional de la contrée de l'Auvergne et des pays voisins. Dans le ^v^e siècle, on institua les évêques régionnaires sans siège

fixe, mais ayant une certaine étendue de pays sous leur juridiction, comme des missionnaires apostoliques, afin de pourvoir aux besoins pressants de l'époque, et afin d'extirper les hérésies que les malheurs des temps laissaient s'introduire.

Voici maintenant la vie du Saint telle qu'elle est tirée des monuments ci-dessus énoncés.

Saint Fleuret était évêque dans l'Auvergne, lorsque le Pape, faussement appelé Pontius par la légende, manda auprès du Saint-Siège les évêques de l'Aquitaine, pour les interroger au sujet de quelques erreurs qu'on lui avait dénoncées sur leur manière de conférer le Baptême, et qui auraient été introduites par les ariens. Saint Fleuret se rendit à Rome avec les autres prélats, et le Souverain-Pontife eut la satisfaction d'apprendre de leur bouche que ces erreurs ne s'étaient point propagées parmi les peuples de l'Aquitaine.

Les évêques reprirent donc le chemin de leur patrie ; mais le Saint fut retardé dans sa marche par ses deux compagnons qui étaient infirmes. Clarius, abbé d'un monastère de Saint-Amans de Rodez, se joignit à saint Fleuret, et tous ensemble s'arrêtèrent à Verceil. Les prêtres de l'église de Saint-Eusèbe leur firent une réception digne de leurs mérites, et prièrent saint Fleuret de célébrer la messe solennelle.

Avant de commencer, le Saint, selon la coutume, purifia ses mains par une ablution. Un aveugle s'approcha alors de lui, et, plein de foi, se lava les yeux avec l'eau dont le Saint venait de faire usage : aussitôt il recouvra la vue. Le peuple, rempli d'admiration, fit éclater des cris de joie et rendit grâces à Dieu de lui avoir procuré la visite d'un si saint évêque.

Saint Fleuret ne se sépara plus de l'abbé Clarius : tous deux reprirent leur route et arrivèrent dans le Rouergue. Ils s'arrêtèrent à Estaing, où l'abbé exerçait une certaine autorité, et ils furent reçus avec tous les honneurs dus à leur dignité et à leur mérite. Pendant le repas auquel on les avait conviés, un homme, qui depuis huit ans était boiteux et ne pouvait presque plus se mouvoir, implora sa guérison auprès du saint évêque. Celui-ci se contenta de bénir un morceau de pain et

de le lui présenter. Dès qu'il l'eut mangé, le boiteux se trouva subitement guéri.

Le peuple d'Estaing, plein de vénération pour la sainteté du prélat, s'opposa à son départ, et le contraignit de demeurer encore quelques jours avec lui. Mais Dieu avait marqué là le terme de sa carrière.

Le quinzième jour, il fut saisi d'une fièvre mortelle ; il vécut encore huit jours dans cette maladie, et ne cessa d'adresser de saintes exhortations aux nombreux visiteurs qui venaient s'édifier auprès de lui. Lorsqu'il fut mort, le peuple vénéra son corps comme celui d'un Saint et lui fit des funérailles magnifiques.

Ses reliques ont toujours été, depuis, l'objet d'une grande vénération, et Dieu a confirmé ce culte en opérant par leur intermédiaire une multitude de miracles. Aussi, l'église d'Estaing, qui était jusque-là dédiée à saint Amans, ne tarda pas à passer sous le vocable de saint Fleuret, devenu le patron de ce lieu.

On montre encore, tout près d'Estaing, une fontaine que le Saint fit jaillir miraculeusement, pour subvenir à une pénurie d'eau causée par la sécheresse. Un grand nombre de malades viennent boire à cette fontaine, pour y recouvrer la santé. Une chapelle a été élevée en cet endroit en l'honneur du Saint : elle est à usage des pénitents bleus, et la procession de saint Fleuret y fait une station et y expose les reliques du Patron. Depuis longtemps, la fête de ce Saint, qui se célébrait le 1^{er} juillet, a été transférée au 5 du même mois ; mais elle est célébrée à Estaing le 1^{er} dimanche de juillet. (L. SERVIÈRES.)

SAINT VALLIER,

PREMIER ÉVÊQUE DE COUSERANS.

Couserans ou Le Couserans est une partie du département de l'Ariège qui était autrefois un évêché. Son premier évêque fut saint Vallier (Valerius), qui mourut en l'an 504. Grégoire de Tours a fait son éloge dans son livre *De la Gloire des Confesseurs*. Il raconte qu'un de ses successeurs lui bâtit une

église, et qu'il fit de ses habits pontificaux des reliques. Il est vénéré le 5 juillet.

SAINT NUMÉRIEN,

ÉVÊQUE DE TRÈVES.

A la fin du vi^e siècle, un riche sénateur de Trèves se vit père de deux fils dont il voulut assurer l'avenir par une pieuse éducation. Il les donna à leur évêque, saint Modoald, qui en fit de bons chrétiens. Les voyant affermis dans la foi, il les envoya à son ami, saint Arnoul, qui, après avoir occupé le siège épiscopal de Metz, se recueillait dans une solitude, près du monastère de Saint-Romarc. Saint Arnoul leur fit faire de grands progrès dans les sciences ecclésiastiques et dans la piété; après quoi, il les envoya se perfectionner à Luxeuil. L'aîné des deux frères s'appelait Numérien, et le second Herman ou Germain. De temps en temps ils revenaient à Trèves, où ils avaient leurs parents, et où ils étaient considérés et recherchés pour leur mérite. Or, en l'an 640, saint Modoald mourut. Lorsqu'on annonça à Numérien que saint Modoald l'avait recommandé comme digne de lui succéder, il voulut s'enfuir, car il redoutait le fardeau de l'épiscopat. Mais on le retint, et il dut se résoudre à être sacré, selon le vœu unanime des habitants. Il répondit parfaitement à ce qu'on attendait de lui. Il paraît, toutefois, qu'il ne siégea que dix ou douze ans, et qu'il s'en alla à Dieu n'ayant guère que cinquante ans, en l'an 645. On l'honore le 5 juillet.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE LUXEMBOURG,

ÉVÊQUE DE METZ.

La maison de Luxembourg est une des plus illustres de l'Europe : elle a donné des rois à la Hongrie et à la Bohême, cinq empereurs à l'Occident et une reine à la France, Bonne de Luxembourg, première femme du roi Jean II et mère de Charles V, dit le Sage. Elle a reçu encore un grand surcroît de gloire lorsqu'elle est devenue comme la tige de nos rois de

la maison de Bourbon par le mariage de François de Bourbon, duc de Vendôme, bisaïeul d'Henri-le-Grand, avec Marie de Luxembourg, fille de Pierre, comte de Saint-Pol.

Pierre de Luxembourg vint au monde le 20 juillet 1369, en la ville de Ligny-en-Barrois, au diocèse de Verdun. Son père fut Guy de Luxembourg, comte de Ligny, seigneur de Roussy; et sa mère, Mahault de Châtillon, comtesse de Saint-Pol, issue des anciens comtes de Champagne. Cette vertueuse princesse conçut d'abord un amour si tendre pour ce fils, qu'elle ne voulut jamais permettre qu'il fût nourri d'un autre lait que du sien, afin de pouvoir répandre dans son cœur avec le lait les semences de la véritable piété. A l'âge de trois ans, il perdit une si bonne mère, et fut mis sous la conduite de Jeanne, comtesse d'Orgières, sa tante, qui l'éleva dans toutes les pratiques du christianisme; elle lui donna aussi de bons précepteurs pour lui faire apprendre les éléments des lettres humaines, mais à condition que l'unique fin de ces petites études fût de plaire à Dieu et de le rendre capable de le servir plus parfaitement.

Aussi ses mœurs incorruptibles, et toujours accompagnées d'humilité et de modestie, lui attirèrent bientôt l'admiration de tout le monde; on ne voyait rien de puéril en ses discours ni en ses manières; sa dévotion ne le rendait point incommode dans les compagnies, il savait tempérer sa gravité par une ouverture tout à fait agréable. A l'âge de six ans, il voua à Dieu sa virginité, et fit prononcer le même vœu à Jeanne de Luxembourg, sa sœur aînée, qui avait douze ans. Ayant appris que ses ancêtres s'étaient particulièrement distingués par la charité envers les pauvres, il voulut aussi lui-même en faire sa vertu principale. Ainsi, étant revenu chez son père, il n'oublia rien pour en exercer les œuvres. Mais, comme il n'avait encore rien en sa disposition, il crut qu'il ferait une chose avantageuse à toute sa maison s'il se donnait la liberté de prendre le pain et les mets qu'il trouverait sous sa main, pour les porter aux mendiants.

Le comte, son père, fut bien réjoui de cette charité nais-

sante de son fils ; cependant il voulut le surprendre une fois en quelqu'un de ces pieux larcins. Ayant donc été averti qu'il portait des mets à la porte, dans le devant de sa robe, il l'arrêta et lui demanda ce qu'il portait. Le prince, un peu étonné, changea de couleur ; mais, revenant incontinent à lui, il répondit qu'il portait un bouquet de roses aux pauvres. A ce mot, le comte crut l'avoir surpris en mensonge ; feignant d'être un peu en colère contre lui, il lui fit ouvrir sa robe pour voir ce qu'il y avait dedans. Mais, ô merveille de la puissance et de la bonté de Dieu ! il n'y trouva effectivement que des roses, parce que, par un double miracle, la viande, bien que nouvellement cuite et toute chaude, loin de gâter son habit de toile d'argent, s'était divinement changée en roses. Le prodige était d'autant plus surprenant, que c'était au temps d'hiver, où on ne trouvait point de ces fleurs, et qu'elles avaient une odeur extraordinaire. Le comte, ravi, leva les mains au ciel, remercia l'Auteur de tous les biens, prit ces roses miraculeuses, les baisa avec beaucoup de respect et les porta dans son cabinet pour en faire son plus riche trésor. Mais il ne les y conserva pas longtemps : car elles s'évanouirent bientôt après, laissant seulement dans le lieu un parfum si agréable, que tous ceux qui y entraient en étaient embaumés. Dès lors, le père ne douta plus que Dieu ne voulût se servir de son fils pour en faire quelque chose de grand.

Pour y contribuer de sa part, il l'envoya faire ses études à Paris, où, en peu d'années, il fit de grands progrès, tant dans les humanités que dans la philosophie et dans le droit canon, qu'il apprit parfaitement. Il fut néanmoins interrompu dans son cours par la mort de son père et par la captivité de Valéran, son frère aîné, devenu comte de Saint-Pol, qui fut fait prisonnier de guerre par les Anglais, dans un combat entre les troupes du roi de France et celles du roi d'Angleterre. Le Bienheureux Pierre n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il quitta tout pour se rendre à Calais, où il convint, avec les ennemis, de demeurer chez eux en otage, pendant que son frère viendrait lui-même rassembler la

somme qu'ils lui demandaient pour sa rançon. Cette affaire dura neuf mois, pendant lesquels le saint jeune homme gagna tellement le cœur des Anglais, qu'ils lui donnèrent la liberté d'aller où il voudrait sur sa parole. Le roi d'Angleterre le pria même plusieurs fois, par des lettres très-obligeantes, de le venir trouver à Londres, où il l'assurait qu'il serait le bienvenu.

Mais le comte de Saint-Pol ayant enfin repassé la mer avec la somme qui devait leur rendre la liberté, notre Saint fit céder sa curiosité à ses obligations et reprit le chemin de Paris, où il acheva ses études, et, se remettant dans ses exercices de piété avec plus de ferveur que jamais, il les accompagna de nouvelles mortifications, affligeant son corps par des jeûnes, des veilles, des disciplines et d'autres austérités qu'il pratiquait avec un courage invincible. Ce fut alors qu'il lia une étroite amitié avec Pierre de Mazières, ancien chancelier du royaume de Chypre, qui, ayant reconnu par mille expériences la vanité des grandeurs et des plaisirs de ce monde, s'était retiré chez les Célestins de Paris, où, sous un habit séculier, il menait une vie pénitente et religieuse. Cet excellent homme modéra un peu l'ardeur avec laquelle notre bienheureux écolier se portait aux austérités corporelles; mais, en même temps, il lui servit beaucoup pour profiter dans la vie de l'esprit, pour s'avancer dans la pratique de l'oraison, et pour se rendre la présence de Dieu et l'entretien humble et amoureux avec lui familiers et presque continuels.

Le comte de Saint-Pol, son frère, qui fut depuis connétable de France, craignant que cette pieuse assiduité dans le couvent des Célestins ne le dérobat tout à fait au siècle et à sa famille, en l'engageant dans la vie monastique, lui procura un canonicat dans l'église cathédrale de Paris. Le Saint accepta ce bénéfice avec respect, comme un honneur dont il s'estimait indigne, et il s'y comporta avec tant d'humilité, qu'un jour le clerc, qui devait porter la croix à une procession, ayant par orgueil refusé de le faire, il la prit avec une

joie et une ardeur incroyables, et la porta effectivement d'une manière si modeste, qu'il attira sur lui l'estime et l'admiration de tous les Parisiens ; il semblait, en le voyant, qu'on vît un Ange sous une forme humaine, et il sortait de ses yeux et de tout son visage certaines étincelles d'un feu céleste, qui faisaient assez paraître que son cœur était tout rempli et tout possédé du divin amour. L'antipape Clément VII, qui était reconnu pour vrai pape en France, où il avait établi son siège dans la ville d'Avignon, étant informé de son éminente sainteté, et désirant, d'ailleurs, avoir de grands hommes de son côté pour autoriser son parti, le fit d'abord archidiacre de Chartres ; ensuite, voyant que ses mérites devançaient si fort ses années, il ne fit pas difficulté de le créer évêque de Metz, quoiqu'il n'eût encore que seize ans. Notre saint chanoine fit ce qu'il put pour se défendre d'une charge qu'il croyait excéder ses forces et devoir même donner de l'épouvante aux Anges, comme parle saint Bernard. S'estimant néanmoins obligé d'obéir à celui que sa bonne foi lui faisait reconnaître pour chef de tous les fidèles, il baissa la tête sous le joug et soumit ses épaules à la pesanteur de ce fardeau.

Il vint donc dans son diocèse et fit son entrée publique à Metz, non pas avec la majesté d'un prince ni avec le faste et la pompe d'un grand seigneur, mais les pieds nus, monté seulement sur un âne, comme un humble disciple de Jésus-Christ. Ayant pris possession de la dignité épiscopale, il s'appliqua généreusement à en remplir tous les devoirs, et Dieu lui donnant, dans un âge si peu avancé, la sagesse et la maturité d'un vieillard, il travailla par tout son diocèse avec un merveilleux succès à affermir la foi, à désarmer le vice et à mettre en vigueur les saintes lois du Christianisme. Sa charité parut alors dans tout son éclat : car, étant persuadé que les revenus des évêques et des bénéficiers sont les biens de l'Église et des pauvres, il divisa les siens en trois parties égales, destina la première à réparer des temples ruinés et à en bâtir de nouveaux, et ensuite à leur fournir

les vases et les ornements nécessaires pour la célébration des divins mystères ; consacra la seconde à l'entretien des pauvres, des veuves et des orphelins, et ne prit, pour lui et pour toute sa famille, que la troisième, dont il retranchait même assez souvent quelque chose pour augmenter la portion des nécessiteux et de tous ceux qu'il voyait dans la misère.

Le soin infatigable qu'il avait de son troupeau ne lui fit pas oublier sa propre sanctification. Il était d'une conscience si tendre, que l'ombre même du péché lui faisait peur, selon le témoignage de ceux à qui il a été obligé de découvrir les plus secrets replis de son cœur ; il a conservé son innocence baptismale jusqu'à la mort, et ne s'est jamais souillé d'aucun péché mortel. Cependant, il ne laissait pas de se confesser fort souvent avec la même componction que s'il eût été très-grand pécheur ; et, avant d'approcher du saint tribunal, il expiait ses fautes, qui n'étaient ordinairement que de très-légères imperfections, par les larmes de ses yeux, par la contrition de son âme et par la rigueur de la pénitence.

Cependant, le bruit d'une vie si remplie de merveilles continuant de se répandre de tous côtés, Clément VII l'obligea de venir à sa cour, dans la ville d'Avignon, et le créa cardinal du titre de *Saint-Georges au voile d'or*.

Cette dignité lui fit redoubler ses austérités : il les poussa si loin qu'il fallut un ordre exprès du Pape pour les modérer.

Plus il devenait riche, plus il se dépouillait pour les pauvres ; plus on l'élevait, plus il s'abaissait vers les petits. Il se déguisait quelquefois pour arriver mieux jusqu'à la misère qu'il voulait soulager. Il n'aimait pas moins la pauvreté que les pauvres ; il n'avait jamais qu'un seul habit, et ne le quittait point pour en prendre un autre qu'il ne fût tout à fait usé. Sa table était extrêmement frugale, ses meubles communs, et son épargne était si vide, qu'après sa mort on ne lui trouva que vingt sous dans ses coffres, les mains des pauvres ayant porté le reste de ses trésors dans le ciel. Il étendit ce zèle de la pauvreté jusqu'aux cérémonies de sa sépulture :

il la choisit dans le cimetière des pauvres, et ordonna que son corps ne fût couvert que d'un drap de grosse toile, marqué dessus d'une croix rouge, et qu'on n'y portât que trois cierges allumés, deux à la tête et un aux pieds, pour honorer la très-sainte Trinité.

Dieu, auquel il restait sans cesse uni, l'honora de plusieurs extases. A Neufchâtel, près d'Avignon, à la suite de Clément, il se trouva subitement couvert de lumière et consolé de la présence de Notre-Seigneur, qui eut la bonté de le visiter ; il se mit à genoux au milieu de la boue pour l'adorer, et y demeura longtemps tout ravi, sans que ses habits fussent aucunement salis. Clément ordonna, depuis, que dans ses images on le représenterait en cette posture.

Dieu, qui avait avancé la sainteté de son Serviteur en lui donnant, avant dix-huit ans, ce que les plus grands Saints ont eu de la peine à acquérir en soixante ans, voulut aussi avancer sa couronne. Ainsi, dix mois après sa promotion au cardinalat, il fut saisi d'une fièvre dont il mourut.

L'antipape Clément VII, informé de cette mort, se transporta aussitôt à Villeneuve, pour honorer ce grand Serviteur de Dieu dans ses reliques. Ainsi il fut témoin lui-même de la beauté extraordinaire qui paraissait sur son visage et de l'odeur merveilleuse qui sortait de ses membres, laquelle surpassait toute la douceur des parfums de la terre. On transféra son corps à Avignon, où on l'inhuma dans le lieu qu'il avait choisi pour sa sépulture. Il s'y fit les plus grands miracles ; on compte même jusqu'à quarante morts qui furent ressuscités par son intercession. C'est ce qui fit que bientôt après on éleva une chapelle au-dessus de son sépulcre, et qu'ensuite on bâtit au même lieu l'église et le couvent des Célestins d'Avignon.

L'union que notre saint prélat avait eue avec l'antipape Clément VII n'empêcha pas, en l'année 1527, le vrai Clément VII, de la maison de Médicis, de le déclarer Bienheureux, et d'ordonner que son corps fût levé de terre pour être placé dans un lieu plus honorable. Ces saintes reliques, dis-

persées par les guerres et par les révolutions françaises, furent heureusement recouvrées par Mgr Debelay, archevêque d'Avignon. Ce prélat en donna une relique considérable à la ville de Ligny, patrie du saint cardinal, laquelle ne possédait jusque-là que le gland de son chapeau. L'arrivée de ce trésor fut très-solennelle : Mgr Rossat, évêque de Verdun, se transporta à Ligny, pour présider cette importante cérémonie. Mgr Didiot, évêque de Bayeux, alors vicaire-général du diocèse de Verdun, fit le panégyrique de ce bienheureux.

L'histoire du Bienheureux Pierre de Luxembourg, dit un autre de ses historiens, est plus intéressante après sa mort que pendant sa vie : depuis le jour de sa glorieuse sépulture jusqu'aux temps où nous vivons, il s'est opéré bien des prodiges par son intercession. Un an après sa mort, au mois d'octobre 1388, la commission qui informait sur ses miracles pour sa béatification, en comptait dix-neuf cent soixante-quatre, parmi lesquels quarante-deux résurrections de morts. Que l'on ouvre les Bollandistes à leur premier volume de juillet, l'on y trouvera relatés plus de deux cents faits miraculeux dus à la protection de notre Bienheureux. Nous ne pouvons ici ni les raconter tous, ni même en donner la nomenclature : qu'il nous suffise de rappeler le plus éclatant de tous, celui qui décida notre ville à prendre le jeune cardinal pour son second patron.

L'an 1432, sous le pontificat d'Eugène IV, en la ville d'Avignon, un jeune garçon, âgé de dix à douze ans environ, était monté avec quelques-uns de ses compagnons sur la tour de Trouillas, la plus haute du palais des Papes, pour y chercher des nids d'oiseaux. Il s'avança un peu trop sur le couronnement de la tour, le pied lui manqua, et il tomba contre une des gargouilles qui s'avançaient hors de la muraille, puis il alla se briser sur les rochers qui servent de fondements à la tour. Le peuple accourut en hâte sur le lieu du malheur. Le père infortuné de l'enfant, surmontant la douleur de son âme, se jette à genoux, et levant les yeux aux ciel : « Pierre de Luxembourg, s'écrie-t-il, venez à mon aide ! » Il se re-

lève, ramasse les os de son fils et les lambeaux de sa chair, les met dans un sac, et les ayant chargés sur ses épaules, se dirige vers l'église des Célestins. Là, il dépose sur le tombeau du Bienheureux son triste fardeau, et se tournant vers la foule qui l'a suivi, il la conjure à haute voix, au nom de la charité chrétienne, de prier pour la résurrection de son fils. Pendant ce temps, les Pères Célestins arrivent au pied de l'autel; ils commencent à implorer l'assistance du Bienheureux. Tout à coup, au milieu du recueillement universel, on voit le sac s'agiter, puis se dresser, et l'enfant en sortir plein de vie et s'écriant : « Étienne, Étienne, je ne puis saisir le nid. »

Qu'on juge de l'enthousiasme qui transporta le peuple, et surtout le père de l'enfant, à la vue de ce prodige ! On se répandit dans la ville en chantant des cantiques d'actions de grâces et proclamant la puissance du Bienheureux. Le souvenir de cet événement n'est point oublié parmi nous, et il n'est pas un Avignonnais qui ne l'ait appris sur les genoux de sa mère. Le culte du Bienheureux Pierre a survécu dans nos murs à toutes les vicissitudes humaines, et il faut être étranger à notre ville et bien peu instruit de ses mœurs et de ses habitudes, pour ignorer combien le peuple d'Avignon est dévot envers le jeune cardinal.

Le Pape Urbain VIII ratifia la bulle de Clément VII, et permit aux Avignonnais de faire la fête du Bienheureux le 3 juillet, jour anniversaire de ce miracle.

LE BIENHEUREUX ARCHANGE DE CALATAFINO,

FRÈRE MINEUR.

La vie entière du Bienheureux Archange fut une pénitence austère. Il ne suspendait les mortifications de son corps que pour se livrer en esprit à l'oraison et à la contemplation des vérités éternelles. Il mettait au nombre des principales vertus religieuses, l'exacte pauvreté et l'observance stricte de la règle du saint instituteur. Sa conduite fut agréable au Seigneur, dont il reçut des faveurs insignes étant encore sur la terre.

Les détails de sa vie n'ont point été conservés, on sait seulement qu'il a demeuré un assez long espace de temps au couvent de Sainte-Marie-de-Jésus d'Alcame, où il est mort en odeur de sainteté dans le cours de l'an 1540, et où il a été inhumé.

Les habitants de cette ville, qui avaient obtenu diverses grâces du Ciel par les prières d'Archange, tandis qu'il vivait parmi eux, et qui depuis sa mort recouraient à Dieu par son intercession et en recevaient de continuels soulagemens dans leurs afflictions, ont demandé aux religieux de relever son corps du cimetière commun, où il reposait, pour le placer dans un tombeau de marbre, où il est aujourd'hui, et où la puissance de Dieu se manifeste par de fréquents prodiges qu'on attribue aux mérites de cet excellent religieux.

Le Bienheureux Archange est honoré le 5 juillet dans l'Ordre de Saint-François.

LA VÉNÉRABLE JEANNE ALIX ET SES COMPAGNES.

Jeanne Alix, simple domestique d'une bonne veuve de Bordeaux, concourut, avec dix autres pauvres femmes, à cacher un vénérable prêtre vieilli dans le sacerdoce, et qui ne semblait attaché à la terre que pour y répandre encore quelquefois les bienfaits de la religion sainte dont il était le ministre. Jeanne Alix, qui avait soixante-cinq ans, fut arrêtée avec les dix compagnes de son action généreuse. Le 4 juillet 1794, la commission militaire de Bordeaux les condamna toutes à la mort « pour avoir donné refuge, pendant quatorze mois, à un prêtre; pour avoir déclaré qu'elles partageaient ses sentimens religieux, et pour avoir refusé d'indiquer l'asile de quelques autres prêtres cachés. » Cette sentence fut exécutée le lendemain, et Dieu montra, par l'exemple de ces femmes héroïques, qu'il se sert souvent de ce qu'il y a de plus humble dans le monde pour montrer la force et la grandeur de la foi.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 5 juillet de l'an 1472, eut lieu la dernière dédicace de Notre-Dame de Cambrai. Ce fut l'évêque d'Arras qui la fit, Jean Bourguignon, évêque de Cambrai étant alors à la cour du duc de Bourgogne. On célébrait tous les ans la fête de cette dédicace le dimanche qui suivait le 3 juillet, jour de la translation de l'Apôtre saint Thomas. Aussi disait-on dans le clergé de Cambrai :

Post Tho prima Dei lux dedicatio Templi.

« Après saint Thomas, la dédicace de l'Église. »

L'an 1418, un soldat, furieux d'avoir perdu son argent et son habit au jeu, frappa avec un couteau l'image de la très-sainte Vierge, que l'on vénérail dans la rue Aux-Ours, à Paris. Il fut sévèrement puni par arrêt du Parlement, et eut la langue percée d'un fer chaud, à cause de ses blasphèmes. La sainte image fut depuis transportée à Saint-Martin-des-Champs, dans une des chapelles qui sont aux deux côtés de la grande porte du chœur. On appelait cette image *Notre-Dame la Miraculeuse*. On tirait en son honneur tous les ans, le jour de la Visitation, un feu d'artifice dans la rue Aux-Ours, lequel fut dans la suite remplacé par un salut solennel qui se faisait à Saint-Leu, paroisse de ce quartier.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, sainte Zoé, Martyre, femme du martyr saint Nicostrate, qui, du temps de l'empereur Dioclétien, offrant sa prière à Dieu au tombeau de l'Apôtre saint Pierre, fut ar-

1

TERTIO NONAS JULII.

Romæ, sanctæ Zosæ Martyris, uxoris beati Nicostrati Martyris, quæ dum ad confessionem beati Petri Apostoli oraret, sub Diocletiano Imperatore a persecutoribus arctata, et in custodiam obscurissimam trusa, deinde collo et capillis in arbore suspensa, adhibito subter horribili fumo, in confessione Domini emisit spiritum. — In Syria, natalis sancti Domitii Martyris, qui virtutibus suis multa incolis præstat beneficia. — Cyrene, in Lybia, sanctæ Cyrillæ Martyris, quæ in persecutione Diocletiani ardentes carbonibus cum thure super manum positos diu tenuit, ne prunas

rétée par les persécuteurs et renfermée dans une prison très-obscur, puis suspendue par le cou et par les cheveux à un arbre, sous lequel on excita une épaisse et horrible fumée : elle rendit l'esprit en confessant le nom de Jésus-Christ.

En Syrie, saint Domice, martyr, qui, par ses miracles, procura des biens infinis aux habitants de ce pays.

A Cyrène, en Lybie, sainte Cyrille, martyre, qui, durant la persécution de Dioclétien, tint longtemps en ses mains des charbons ardents, avec de l'encens, sans les remuer, de crainte que quelqu'un de ces charbons venant à tomber, elle ne parût avoir sacrifié aux idoles. Enfin, ayant eu le corps cruellement déchiré, elle alla, parée de son propre sang, se présenter au divin Époux.

A Jérusalem, saint Athanase, diacre, qui, pour la défense du saint Concile de Chalcédoine, ayant été arrêté par les hérétiques, éprouva de leur part toutes sortes de cruautés, et périt enfin par le glaive.

En Sicile, saint Agathon et sainte Triphine, martyrs.

A Tomes, en Scythie, les saints martyrs Marin, Théodote et Sédophe.

A Trèves, saint Numérien, évêque et confesseur.

A San-Sévérino, dans la Marche d'Ancône, sainte Philomène, vierge.

Additions des autres martyrologes.

Sainte Agnès, martyre, honorée chez les Græcs.

Sainte Trophime, vierge et martyre, honorée en Italie.

Saint Basile et ses soixante-dix compagnons, martyrs.

excutiendo thus obtulisse videretur : deinde sævissime laniata, proprio sanguine decorata migravit ad Sponsum.— Jerosolymis, sancti Athanasii Diaconi, qui pro sancta Synodo Chalcedonensi ab hæreticis comprehensus, et omnium cruciatuum genera expertus, ferro tandem necatus est. — In Sicilia, sanctorum Martyrum Agathonis et Triphinæ. — Thomis, in Scythia, sanctorum Martyrum Marini, Theodoti, et Sedophæ. — Treviris, sancti Numeriani Episcopi et confessoris. — Apud Septempedanum, in Piceno, sanctæ Philomenæ Virginis.

Saint Paul, évêque de Sens, dans la première moitié du vi^e siècle.

Saint Arpotes, confesseur à Alexandrie.

Sainte Marthe, veuve, mère de saint Siméon Stylite le Jeune.

Saint Lampade, religieux du Mont-Athos.

Saint Étienne, premier évêque de Reggio, en Calabre, et ses compagnons, martyrs.

Le Vénérable Hugues de Saint-Victor, célèbre par ses écrits et sa piété, mort à Paris le 5 juillet 1141.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Baptiste Caix, curé de Paunac, au diocèse de Cahors, emprisonné dans cette ville, puis envoyé à Paris comme accusé de conspiration contre la République, condamné à mort et guillotiné à l'âge de soixante-six ans, le 5 juillet 1794.

Yves-Jean-Baptiste Launay, curé au diocèse de Rennes, pour refus de serment schismatique, condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné à Rennes le 5 juillet 1794.

Paul Quesnel, prêtre du diocèse de Rouen, pour refus de serment, condamné à la déportation, mort de misère à Rochefort le 5 juillet 1794.

Suzanne-Agathe Delage, religieuse Bernardine au diocèse d'Orange, condamnée à mort comme contre-révolutionnaire, exécutée à l'âge de cinquante-huit ans, le 5 juillet 1794.

Jeanne Sauve, du diocèse d'Agen, religieuse à Bordeaux, et l'une des femmes chrétiennes qui avaient soustrait un prêtre aux persécutions, condamnée comme recéleuse d'un prêtre réfractaire et guillotinée à Bordeaux le 5 juillet 1794. Elle avait cinquante-huit ans.

Jeanne Lebert, autre religieuse de Bordeaux, pour avoir pris part à l'acte charitable de la Sœur Jeanne Sauve, guillotinée avec elle le 5 juillet 1794. Elle avait trente-cinq ans.

SIXIÈME JOUR DE JUILLET.

Sainte Godelive ou Godeleine. — Saint Isaïe, prophète et martyr. — Saint Romule, évêque de Fiésolé, martyr. — Saint Aste, évêque de Durazzo, martyr. — Saint Gervais, martyr du Châlonnais. — Saint Tranquillin, martyr. — Sainte Lucie et ses compagnons, martyrs. — Saint Sisoès le Thébéen. — Saint Pallade, apôtre des Scots. — Sainte Noyale, vierge et martyre. — Saint Goar, prêtre et ermite. — Sainte Sexburge, abbesse d'Ely. — Saint Bertier et saint Attalein, martyrs. — Le vénérable Thomas Morus, martyr. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE GODELIVE OU GODELEINE.

Sainte Godelive, qu'on appelle aussi Godeliève, et vulgairement sainte Godeleine, naquit à Longfort, dans le diocèse de Théroutanne. Son père était un chevalier nommé Hemfrid, et sa mère s'appelait Ogine. Chrétiens pieux, ils élevèrent leur fille avec grand soin, et dès son enfance ils virent briller en elle des vertus qui présageaient sa sainteté future.

Godelive était belle ; mais elle était plus belle encore par sa foi. Elle était si miséricordieuse envers les pauvres, que souvent elle se refusait à elle-même les choses les plus nécessaires à la vie, afin de pouvoir les porter aux malheureux qui avaient faim, déroband par un pieux larcin, disent ses Actes, la nourriture que ses parents lui avaient destinée.

Plus d'une fois des provisions disparurent ainsi du château de Longfort. L'intendant que Hemfrid avait chargé de la direction de sa maison, ne pouvant s'expliquer comment avaient lieu ces diverses soustractions, surtout à l'heure des repas, résolut de porter une surveillance plus rigoureuse au dépôt confié à sa garde. Un jour, il surprit, chargée de provisions de bouche, la fille de son maître au moment où elle se hâtait de les distribuer aux pauvres ¹.

¹ *Acta sanctæ Godelevæ.*

L'échanson l'arrêta, l'accabla d'amers reproches, et la dénonça à son père dans les termes suivants :

« Si vous voulez, seigneur, me décharger des soins de votre maison, vous me ferez une chose agréable ; car j'ai découvert par ma vigilance que votre Godelive, par une dissipation incessante de vos biens, jettera sur ma gestion une tache ineffaçable. Il importe donc, si vous ne voulez voir la fin de votre fortune, que vous réprimiez son audace par une juste punition ¹. »

Hemfrid, ayant entendu ces paroles, exhorta son maître d'hôtel à la patience et l'engagea à se calmer. Sur ces entrefaites, Godelive vint à passer. Son père lui fit signe d'approcher, et lui ayant demandé compte de sa conduite, il la gronda. Mais elle se jeta à ses genoux et s'excusa humblement. Le chevalier voulut bien lui pardonner ; mais il lui enjoignit de renoncer à ses prodigalités envers les souffreteux ².

Cette injonction fit une profonde blessure au cœur compatissant de Godelive ³. Se considérant comme l'avocate de ses pauvres, elle s'efforçait de fléchir l'insensibilité de son père ; elle lui montra combien est agréable à Dieu l'aumône, par laquelle le péché est effacé, comme le feu est éteint par l'eau ; combien la charité pèsera dans la balance du Seigneur au jour du jugement dernier. Elle dit que Dieu avait fait toutes choses pour que tous en jouissent, et qu'il ne convenait pas qu'un

¹ Si, Domine, a cura domus tuæ absolutum me tuo obsequio destitueris, rem mihi gratam utique facies, eo quod oculata me frequenter experientia edocuerit, hanc tuam filiam Godelevam, bonorum tuorum, incessanti dissipatione, id mei officii inexpiabilem laborare infamiam.

² Beata autem Godeleva ex casu fortasse illic tunc iter agebat, quam pater, ad se advocatam, de querela examinans, scriose corripuit. Verum illa conscia, quoniam responsio mollis frangat iram, pro patris reverentia verecunda, ut erat vultu humili, dum se excusatione purgaret, irati animus parumper deferbuit ; jussit tamen illam deinceps, solita curiæ conservata consuetudine, prodigua ab hac abstinere eleemosinarum distributione.

³ Quo parentis mandato, juvencula, pio quasi corde vulnerata, adversus impietatem pauperum se exhibens advocatam, cœlitus instigata, rationabili laborabat illorum causam promovere allegatione.

châtelain eût un amour immodéré de la propriété ¹. Aussi, ajouta-t-elle, celui qui possède des biens en ce monde et voit son frère souffrant la faim et la soif, sera jugé sans miséricorde, lorsqu'il ne se sera pas souvenu d'être miséricordieux. Au contraire, la commisération et la générosité sont la consolation des âmes désolées, les compagnes des bonnes mœurs ; elles chassent le vice et subjuguent l'ennemi ; car il n'est pas besoin de rempart à qui est protégé par une main généreuse.

Elle dit encore bien d'autres choses à son père, qui lui prêtait une oreille attentive ; et, s'il vous avait été donné, rapporte la légende, d'entendre ce défenseur du pauvre, vous auriez cru, au charme de sa voix si persuasive, que vous assistiez à une éloquente plaidoirie de quelque profond jurisconsulte ².

Godelive gagna son procès ; le cœur de son père s'épanouit aux bienfaisants rayons de la charité. Hemfrid avait été tellement impressionné par sa fille, qu'il lui assigna une part de son patrimoine pour le soulagement des malheureux ³.

Un jour, le comte de Boulogne ayant convoqué ses vassaux en assemblée générale, pour délibérer avec eux sur les affaires du pays, le chevalier Hemfrid s'y trouva avec eux. Quand tous eurent donné leur avis, ils prirent congé d'Eustache. Mais Hemfrid le pria de venir visiter son manoir de Longfort. Le comte déféra aux désirs de son vassal et lui promit qu'il viendrait, si Dieu lui prêtait vie.

Le chevalier s'en retourna tout joyeux, rapporta cette bonne nouvelle à sa femme, qui en fut plus joyeuse encore, et tous deux se disposèrent à recevoir dignement leur suzerain. Ils

¹ Nimirum cum jure poli communia constet esse universa, a forensi autem foro improbus emerserit amor proprietatis.

² Legalis illius prudentis Themitis Godelevam accepisse eloquentiam opinari potuisses.

³ Quo factum est ut ex tempore jam frigescentem a pietate paterni cordis affectum, vitalibus suscitatis caritatis caloribus, beata hæc Sunamitis ad compatiendum egenis adeo inflammaverit, ut filię devotioni liberum præbens assensum, notabilem illorum pro elevandis inopiis assignaverit honorum quantitatem.

firent de grands préparatifs et occupèrent un nombreux domestique à se procurer du gibier, des oiseaux des forêts, et du bétail de basse-cour. Tout ce que l'on put trouver dans les terres de Hemfrid fut apporté au château ; le vin seul manqua, parce qu'il ne n'en trouvait pas dans le Boulonnais.

Quand le jour de la visite fut venu, un courrier, descendant des hauteurs d'Édensberg, accourut annoncer que le comte approchait. Aussitôt Hemfrid fit atteler des chevaux à son char ; et lui-même, entouré de ses gens qui montaient de magnifiques cavales aux freins écumants et reluisants d'or et de pourpre, alla au-devant d'Eustache, et l'ayant reçu avec les honneurs dus à son rang, il le conduisit à sa demeure¹. Quand le comte de Boulogne entra dans la cour, il se fit une grande joie parmi les chevaliers, l'intérieur du château brillait d'une splendeur toute seigneuriale, un air de fête était répandu par tous les appartements. En voyant ce luxe inusité, les convives pensaient assister aux préludes des flânettes de Godelive².

Dire à quelles danses se livrèrent les nobles dames, quel fut le bonheur qui rayonnait sur le visage de tous, ne serait pas chose facile ! Les tambours retentissaient, les orgues résonnaient ; et, au milieu des chants qui se succédaient, l'oreille était charmée par les sons harmonieux du théorbe et de la flûte³.

¹ *Exspectata igitur convescendi dies aderat; accurit qui nuntiat adesse in januis comitem; dextrantur illico dextrarii, et suberbis caballis, frenis spumantibus auro ostroque exornatis, honestorum caterva stipatus, fit Hemfridus obviu venienti, et urbane susceptum, cum grandi triumpho, suæ introducit habitationis palatium. Fit in aula militum lætitia ingens, domus interior militari splendida luxu instruitur, in mediisque parat convivia tectis.*

² *Nonnullis hæc fieri ad Godelevæ desponsationem præludia asserentibus.*

³ *Nec effari facile potest quæ illic nobilium dominarum tripudia, quæ omnium gaudia; resonabant tympana, concrepabant organa, et inter veloces articulos fractis vocibus auditum demulcere lutana et fistulæ.*

Pendant ce temps, on apprête des mets délicieux ; la chair des volailles rougit à l'ardeur du feu, et les plats se couvrent, dit Dregon, du poivre ennemi des poitrines sèches ¹.

Déjà le soleil a parcouru la moitié de sa course ; c'est l'heure du repas ².

Or, ce jour-là et à cette heure, la foule des mendiants se tenait plus compacte à la herse du château et poussait des clameurs. Comme d'habitude, elle y venait recueillir les miettes du festin ³.

Godelive, touchée de compassion aux cris de tant de nécessiteux, sortit furtivement, et leur apporta, cachés dans les plis de sa robe, quelques-uns des mets destinés à la table de son père ⁴.

Le maître d'hôtel s'aperçut de cette nouvelle disparition et en fit part à Hemfrid. Le châtelain, irrité, appela sa fille et lui dit :

« Que je suis à plaindre ! Vous m'avez couvert de honte, enfant insensée ! Ces mets que je m'étais procurés à grand prix pour fêter mes nobles hôtes, vous les avez donnés à de vils mendiants, la lie de l'espèce humaine... Vous n'avez donc pas compris combien le comte, notre seigneur, nous a honorés en se rendant avec toute sa cour à Longfort ?... Vous n'avez donc pas considéré que je ne pouvais pas me montrer insensible à tant d'honneur ?... Et voilà que par votre témérité vous me ferez encourir sa haine ! Dieu veuille que je ne

¹ Interim accurata coquitur diligentia ; numerosa, placitura gulæ, parantur cibaria ; voluntur verubus aves, et sicci pectoris inimico pipere conduntur fercula.

² Jam sol medium cœli conscenderat igneus orbem, redundabant dapibus multiformibus divitum promptuaria, ex hoc in illud eructantia, totaque domus pretiosarum escarum affluebat deliciis.

³ Mendicorum autem ad portam jam clamitabat turba famelica, de micis saltem cupiens quæ mensis defluebant, saturari se posse.

⁴ Pia Godeleva, non carnalem, sed spiritualem, quem sæculi amatores nesciebant, cibum esuriens, egenorum clamoribus, totis compassa visicerbus.

vous livre pas à la justice du comte pour être punie ! ¹... » Godelive s'excusa de nouveau avec humilité ².

« Respectable père, dit-elle, j'avais pensé que tous ces gentils hommes étaient venus jusqu'à nos pénates, non pas pour manger des viandes et des fruits recherchés (ce qu'ils peuvent se donner tous les jours), mais pour vous donner une marque de leur affection ; il me semblait dès lors qu'il leur suffisait d'un modeste repas. Mais ces pauvres mendiants, travaillés par la faim et la soif, auraient pu mourir, si la charité ne les avait aidés. Convient-il, mon père, que nous nous nourrissions d'aliments exquis, lorsque le Christ souffre dans ses membres ? Je vous le dis en vérité, je n'ai pas cru vous manquer en secourant de vos aumônes Celui qui a ordonné de venir à son secours dans la personne de ses pauvres. C'est là la véritable miséricorde qui, suivant la prophétie, nous érigera un monument dans le ciel. Mettons toute notre confiance dans Celui qui a dit : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné en surcroît. » Faites, mon père, asseoir vos hôtes autour de la table, et je suis persuadée que vous aurez suffisamment de quoi les nourrir. »

Mais Godelive par ce discours irrita davantage son père et dut entendre de dures et sévères paroles. Elle se retira dans son appartement et se mit à prier ³.

¹ Heu me ! inquit, insipiens filia mea, quanti mihi hodie dedecoris occasionem suscitasti !

La Normandie conserve une tradition semblable. — Le seigneur d'Estouteville bâtissait l'abbaye de Valmont en Caux pour accomplir un vœu fait en Palestine, et y employait tous ses vassaux ; mais le rude batailleur, insensible à leurs fatigues, les tenait au travail depuis l'aube jusqu'au tomber du jour, sans autre nourriture que le pain de ses meutes trempé dans l'eau des fontaines. Sa fille, prenant en pitié la misère des vassaux qui travaillaient à l'abbaye, leur réservait les viandes les plus succulentes, les vins les mieux épicés, et les leur apportait en secret, en leur recommandant de n'en parler à personne et de ne remercier que Dieu.

² Cui Godeleva, humili, ut assolet, excusatione respondens : Metuende, inquit, pater, quantum capio, salva tua gratia, tantæ tibi offensæ suppetit ratio nulla, etc.

³ Ad hæc virginis pater, conturbatione ampliori inflammatus, utpote

Tant que dura le festin, Godelive n'y parut pas.

Cependant les convives prennent place à table. Les serveurs portent de l'eau pour les mains, des plateaux et des bassins remplis de mets rares et délicats. Le choc des coupes et le bruit des conversations retentissent au loin ¹.

Le repas terminé, tous se préparent à gagner Boulogne. Un coursier, couvert d'or et de pourpre, frémissant et mordant son frein écumant, est mis à la disposition du comte ².

Eustache se faisait attendre. — Il voulait voir Godelive, dont il avait entendu dire tant de bien, et faire tant d'éloges de sa beauté, de ses vertus. Hemfrid fit venir sa fille ; celle-ci parut, modeste dans son maintien, simple, mais gracieuse dans ses manières, et salua avec timidité le seigneur comte. Eustache se leva et déposa respectueusement un baiser sur son chaste front, puis il l'invita à s'asseoir près de lui. Mais, dans son humilité, Godelive préféra rester debout. Alors le comte lui dit ³.

« Godelive, fille bien-aimée de notre illustre vassal, notre ami, nous vous souhaitons du fond de notre cœur tout ce qui peut vous être prospère sur la terre, tout ce qui peut avancer votre salut dans le ciel. Vous êtes belle entre toutes les fleurs, et vous êtes arrivée à l'âge où l'on peut songer à un époux. Nous vous engageons donc, d'après les conseils de vos amis, à embrasser l'état de mariage, afin de vous rendre agréable à votre père. Si vous déférez à notre désir, nous vous pro-

qui divinæ dignationis affecturæ spem nullam habebat, illam acriori verborum afficiebat increpatione.

¹ Dant famuli lymphas manibus, et aliis atque aliis vasis, illis cibis inferentibus oneratis, accumulabant lancibus mensas... Il strepitus tectis, vocesque lætitiæ per alta volutant.

² Stat sonipes ostro insignis et auro, frenaque ferox spumantia mandit.

³ Per ministros repente adducta, simplici habitu, gestu humili, reverenda facie, moribus modesta, comitem reverenter salutabat. Quam ille, de terra levatam, honesto complexu circumfovens, et juxta se sedandi locum illi aptabat... Cui comes : Godeleva, inquit, filia perdilecta, tanti cum viri, etc.

mettons que notre munificence ne vous manquera jamais. »

Mais la jeune fille, après avoir avec convenance et dignité adressé des remerciements au comte, baissa les yeux ; et, ayant réfléchi sur les avantages du mariage et ceux de l'état de virginité, elle répondit avec onction qu'elle préférerait le célibat, à cause de la noblesse et de l'abondance des mérites qu'on en retire, et qu'elle désirait y vivre et mourir, à moins que ses parents n'en décidassent autrement. Ceux qui entendirent cette réponse s'étonnèrent de la sagesse de Godelive, et n'osant point la dissuader de ses pieuses et saintes intentions, ils firent leurs adieux à Hemfrid et partirent ¹.

Le comte de Boulogne, de retour dans sa ville, dit partout des louanges du généreux Hemfrid, son vassal. Il ne parla que du bienveillant accueil qu'il en avait reçu, que de la beauté et de la modestie de sa fille ; aussi Godelive fut-elle bientôt connue au loin. De jeunes chevaliers recherchèrent l'amitié de Hemfrid, dans l'espoir d'obtenir la main de sa fille ; son renom dépassa même les limites de l'Artois et se répandit par toute la Flandre. Un noble seigneur de cette contrée, Bertolf de Ghisteltes, désirant l'épouser, se rendit en grande pompe avec une nombreuse escorte de gentilshommes au château de Longfort.

Lorsqu'il fut en présence de Godelive, il s'efforça de persuader la jeune vierge par des paroles douces et tendres ; mais il comprit bientôt que ses efforts étaient vains, et repoussé, il n'en sentit que davantage l'aiguillon qui le tourmentait. Il tâcha de la séduire avec de riches présents qu'il étala devant elle, et lui en promit encore plus. Mais rien n'y fit ; il s'adressa alors à son père ², pensant que par son intercession il parviendrait à son but. Mais le père, qui connaissait la piété de sa fille, fit à Bertolf force remerciements pour ses

¹ *Obstupere pro virginis prudentia adstantes, et castis devotisq. illius desiderii dissentire nequaquam audentes, post pusillum, valedicto ejus patre Hemfrido, ad propria abierunt.*

Parentibus ejus animi sui æstus exponit, eamque sibi despondere summopere orat. Erat vero is genere insignis et opibus pollens.

présents, et lui dit qu'il ne voulait pas contrarier Godelive en la détournant du saint et salutaire état qu'elle avait embrassé.

Attristé de cette réponse, Bertolf s'en retourna, emportant avec lui, gravés dans son cœur, la douce image de la vierge et le souvenir de sa profonde et précoce intelligence. Jour et nuit, il roulait dans son esprit mille projets pour arriver à ses fins. L'amour ingénieux lui inspira la pensée d'invoquer l'intervention de son parent le comte de Flandre, Baudouin, afin que par lui il pût obtenir d'Hemfrid l'objet de ses désirs¹.

Le comte, qui avait un bon cœur, eut pitié de son cousin et lui promit son concours. Quelques jours après, il fallut tenir conseil sur les intérêts de l'État ; il convoqua tous ses vassaux et les grands de la Flandre et de l'Artois en assemblée générale. Le comte de Boulogne et le chevalier Hemfrid y assistèrent ; Bertolf y alla aussi, vêtu d'habits magnifiques. Quand le conseil se fut séparé, Baudouin, fidèle à sa promesse et ayant trouvé le moment opportun, dit, en présence de toute la noblesse du pays, qu'une jeune fille, nommée Godelive, était aimée par un riche gentilhomme qui désirait vivement l'avoir en mariage ; que si ses parents consentaient à son union, ils feraient quelque chose d'agréable à Sa Majesté et d'avantageux à la jeune fille².

Personne ne doutait que le gentilhomme que le prince recommandait ainsi ne fût Bertolf. Quant à Hemfrid, il objectait toujours la ferme résolution de sa fille de vivre en célibat. Ce qu'entendant, Bertolf réunit plusieurs de ses amis, auxquels il pria le comte de Boulogne de se joindre, afin

¹ Invenit tandem opportunum fore ingeniosus amor, comitis Flandriæ, Balduini, in tanto negotio adire præsentiam... Comiti igitur, per easum quodam loco invento, quod mente latuit vulnus detexit, affectusque sui ad virginem Godelevam pandens magnitudinem.

² Virginem Godelevam a quodam sui sanguinis viro nobili atque prædivite adamari, vehementer instanterque in legitimum matrimonium requiri asserebat ; cui si parentes assensum promptum præbendum duxerint, Sux Majestati rem gratam, filiæque successibus rem præstarent saluberrimam... Sane cum Bertulfum, qui commendabatur, fore ambi-geret nemo.

d'aviser aux moyens de décider la jeune châtelaine à consentir au mariage. Il fut arrêté que le comte de Boulogne ferait une démarche à Longfort et une dernière tentative auprès de Godelive¹.

Eustache, accompagné de Bertolf et de ses amis, se rendit au château d'Hemfrid, et après bien des instances il finit cependant par triompher. Le père et la mère de Godelive, n'osant ou ne pouvant résister aux raisons du comte, engagèrent aussi de leur côté leur enfant à cette union. Celle-ci, par crainte de désobéir à ses parents et pensant que tant d'efforts et de constance de la part de ces nobles seigneurs étaient la manifestation de la volonté divine, céda. Elle avait alors dix-huit ans.

Le jour des noces fut fixé, et apprêts en furent faits avec une rare magnificence.

Des fêtes et des festins splendides suivirent les fiançailles, auxquelles assistèrent beaucoup de riches et illustres personnages.

Trois jours après, Bertolf conduisit sa fiancée à Ghisteltes.

Une tradition qui se conserve encore dans le Boulonnais rapporte que sainte Godelive, avant de partir avec son époux, planta, dans un petit bois voisin de la demeure de son père, la quenouille dont elle se servait, et qu'une source jaillit à l'instant même de cet endroit. Une chapelle y fut élevée et attira bientôt des pèlerins qui venaient boire de cette eau miraculeuse et implorer l'intercession de la Sainte pour obtenir la guérison de la fièvre, assez commune alors dans le pays.

Depuis, la source a pris une autre issue et coule à quelques pas de la chapelle. Les pèlerins y viennent encore, si l'on en juge par la quantité d'*ex-voto* qu'ils y déposent.

Il y eut de grandes fêtes à Ghisteltes pour la réception de

¹ Multis procerum atque nobilium vix tandem admissum est postulationibus, ut condicto die, Boloniensium comitis in præsentia, quem Bertulfus adiutorem in negotio sibi consciverat, præcipuis aliquot convocatis amicis specialibus, super connubio hujusmodi tractari debeat.

la jeune épouse ; mais la mère de Bertolf, mécontente de ce mariage qu'elle croyait indigne de son fils, lui en fit des reproches si amers, avec des railleries si piquantes, que Bertolf sentit la haine et la colère entrer dans son cœur. Prenant sa femme en mépris, il résolut de rompre les liens qu'il venait de contracter.

Encouragé par les conseils perfides de sa mère, il monta à cheval la nuit même, et s'éloigna en proie à toute la noirceur de ses criminelles pensées. Sa mère se réjouit de son succès ; elle voyait déjà Godelive succomber sous le poids de son ressentiment.

Le lendemain, les hôtes de Ghisteltes demandèrent où était Bertolf ; sa mère leur répondit par un mensonge, en disant qu'il était allé en pèlerinage à Notre-Dame de Bruges pour demander la fécondité de sa femme et une heureuse progéniture ; qu'il serait de retour dès qu'il aurait achevé ses prières et satisfait à sa dévotion, à moins que quelque ami, ajouta-t-elle, ne le retînt en chemin ¹.

Mais, après une longue attente, Bertolf ne revenant pas, ils dirent adieu à Godelive et quittèrent Ghisteltes ².

La jeune mariée, abandonnée à des mains inconnues, pressentant, d'après ce qu'elle avait déjà éprouvé, tous les chagrins qui l'attendaient encore, gémit en secret, et un torrent de larmes mouilla son visage.

Ses amis de Longfort n'étaient pas encore loin, que sa belle-mère la congédia avec de durs reproches, et lui enjoignit de restituer tous les présents, l'argent, les bijoux que son mari lui avait donnés à ses fiançailles. Godelive se soumit à toutes ces exigences, car elle ne tenait pas à l'or et n'en espérait rien.

Lorsque la marâtre eut reçu ces objets, elle assigna à Gode-

¹ Dicens illum peregrinari ad reverentiam Matris Dei, ut, sponsæ suæ se propitiam exhibens, felicem successibus prolem indulgere dignaretur.

² Quam excusationis allegationem frivolum fictitiamque suspicati, cum expectationis illorum spes totaliter eluderetur, post pauca filiæ suæ, iisque qui aderant, honeste valedicentes, ad sua quique remeabant.

tive une étroite cellule, où elle la relégua loin du bruit du château, et lui fit administrer chaque jour une certaine portion d'aliments par une femme de chambre qu'elle lui imposa pour compagne, non par respect pour sa personne, mais parce que telle était la mode du temps ¹.

Godelive, morte au monde, vivait dans la maison de Bertolf comme dans un tombeau. Déchirée, blessée à toute heure par les injures de sa belle-mère, elle souffrait toutes ces douleurs avec patience, sans murmurer ².

Se tenant inébranlablement dans la voie de la vertu, elle ne mangeait pas, suivant l'expression du Sage, son pain dans l'oisiveté, car tantôt elle filait, tantôt elle faisait des ouvrages de couture ³.

Méprisant les tourments et les inquiétudes d'ici-bas, courant au-devant des parfums du ciel, elle n'aspirait qu'après le séjour des élus. Souvent absorbée dans de ferventes prières, elle recommandait au Seigneur son salut et celui de toute l'Eglise; elle s'élevait jusqu'à Dieu dans l'extase de sa piété, lui rendant grâces de ce qu'il l'avait fait sortir d'un lieu de délices pour l'entourer de tribulations; elle le remerciait de ce qu'il la menait sur les traces de son divin Fils, car elle n'ignorait pas, d'après la doctrine de l'Esprit-Saint, que plus nous souffrons de la passion du Christ, plus nous éprouverons de consolations ⁴.

Dans sa misère, elle trouvait encore le moyen de venir au secours des pauvres. La faible portion de pain et de fruits

¹ Sed sæculi honestatem.

² Sponsa itaque Christi, viro odibilis, sed Christo amabilis, domi residet, familiam gubernat, seipsam irreprehensibilem exhibet, semper ingenio modesta, semper pudicitia pudore præcellens, ut nec de ipsa maledicorum quicumque audire, vel posset fama (quidquam) configere (Ms. d'Audenbourg).

³ Quæ, ne otiositate torperet et desidia segnis redderetur, nunc filationi, nunc texturæ, nunc orationi vacabat.

⁴ Per noctem etiam ut viri obstinata et excæcata mens gratia divinæ visitationis illustraretur, orabat cum lacrymis, implens illud de psalterio : Lavabo per singulas noctes lectum meum, lacrymis meis stratum meum rigabo (Ms. d'Audenbourg).

qu'on lui donnait chaque jour (si faible, qu'elle servait plutôt à irriter la faim qu'à l'assouvir), elle pouvait encore la partager avec les malheureux ¹.

La marâtre, apprenant ces aumônes, restreignit la portion de Godelive, de manière que son corps ne pût plus recevoir aucune force. Mais la sainte épouse de Bertolf, fortifiée par le ciel, ne relâcha en rien de sa charité, et aima mieux se priver elle-même de nourriture, que de voir la faim torturer ses pauvres.

Quelques jours après, Bertolf revint à Ghistelles; il s'informa de Godelive et de ses amis qui l'avaient accompagnée. Sa mère lui fit, de tout ce qui s'était passé en son absence, un tableau sombre et mensonger ². Elle représentait Godelive comme la femme la plus inepte, la plus incapable, la plus indigne de diriger une maison, ajoutant que personne ne pouvait la servir à cause de son caractère acariâtre. Bertolf ne crut que trop facilement aux propos insidieux de sa mère; emporté de colère, il fit appeler Godelive.

Celle-ci, pensant qu'on voulait lui infliger une nouvelle épreuve, dit en elle-même ces paroles de l'Évangile : « Si tu supportes l'adversité avec courage, tu auras Jésus-Christ lui-même pour consolateur, cet Agneau d'innocence qui n'a pas craint de souffrir tant d'infamies pour toi. » Forte de cette promesse, elle se hâta de se couvrir d'une mante grossière, la seule qu'on lui eût laissée, et, les traits défigurés par la maigreur, elle vint à son époux d'un air riant, le salua avec bonté et lui tendit la main; mais lui, enflé de colère, la rejeta avec dédain, et s'en alla ³.

¹ Etenim miseris dum ministrari gratissimum arbitraretur, licet panis et aquæ quotidie sibi indulta portiuncula adeo foret exigua, ut irritare magis quam sedare famem crederetur, continuo tamen manus, quantum valuit, inopi tribuit, et palmas extendit ad pauperes.

² Post plures autem dies Bertulfo domum reverso, et cum matre super iis quæ acta fuerant, videlicet de nuptiarum fine, etc.

³ Ad Bertulfi nempe pedes procidens, amoroso hilarique aspectu, manum protendit virginæam; quam ille, pro vehementissima livoris inflatione tumidus, excipere dedignatus, aversa facie ad recessum se convertit.

Sa mère, à la vue de Godelive, se mit à vociférer avec la rage d'une bête féroce¹, et reprocha de nouveau à son fils son mariage en l'accablant de mille anathèmes.

Godelive, accablée de l'iniquité de ces gens superbes, supporta leurs malédictions avec calme et résignation ; mais, sachant qu'on parvient quelquefois à convaincre par la raison les cœurs les plus obstinés et les plus endurcis, elle parla ainsi à sa belle-mère² : « Puisque je ne me sens coupable d'aucune action qui puisse m'attirer tant d'affliction de votre part, je ne cesse de m'étonner de ce que je suis pour vous un objet d'aversion. Si j'ai commis une faute, je me sou mets à toutes les rigueurs de votre vengeance. Si au contraire je n'en ai point commis, il est douloureux pour moi d'entendre toutes ces injures, et de vous voir continuellement exciter mon mari contre moi. » A ces mots, la mère de Bertolf, enflammée de rage, regarde sa fille d'un œil de mépris et lui répond en ces termes : « Quand ta perversité est connue de tous, te faut-il la prouver ? Oui, que mille morts me précipitent dans le tombeau ! c'est moi qui ai soulevé la haine de ton mari contre toi, à cause de ton insupportable orgueil ! »

Et ce disant, elle frappa la pauvre enfant à coups redoublés.

Bertolf survint alors.

« Souvenez-vous, lui dit Godelive, souvenez-vous, mon cher époux, avec quelle ardeur, il n'y a pas longtemps encore, vous recherchiez ma main. Pour l'obtenir, vous n'évitiez aucune peine, vous vous adressiez aux princes et aux chevaliers du pays afin qu'ils voulussent s'intéresser à vous. Et voilà que toutes ces apparences d'un violent amour sont suivies d'une haine implacable. Est-ce que tout ce miel contenait du poison ? Pourquoi, mon seigneur, êtes-vous en colère

¹ Vel certe cruentam bestiam rabido ore vociferans, jam filio, vili de contracto connubio, anathematum millia inclamitat ; lite fremit et furis domus ipsa tota.

² Multiplicata igitur super Godelevam iniquitate superbiorum... Cum, inquit, nullius me criminis, tantis condigni afflictionibus, etc.

contre votre servante ? Pourquoi, Bertolf, persécutez-vous votre amie ? Pourquoi, mon époux, haïssez-vous votre femme ? Je ne veux pas commander, mais obéir. Je suis votre esclave, occupez-moi aux soins les plus vils du palais, vous trouverez que je serai toujours prompte à exécuter vos ordres ; je serai heureuse de travailler pour vous. Détournez de moi, je vous en supplie, votre colère ; détournez-la de moi, pauvre femme ! »

Bertolf se sentait ému, il allait céder peut-être ; mais sa mère était là. Elle lui souffla de nouveau de perfides conseils et lui dit que cette corneille n'était bonne qu'à chasser des corneilles.

Godelive fut donc envoyée aux champs, pour en détourner ces oiseaux, qui infestaient à cette époque le pays. Elle ne s'attrista pas sur son sort ; mais elle craignit pour le salut de son époux. Aussi, au milieu de ses afflictions, elle ne cessa de prier pour lui, comme Jésus sur la croix avait prié pour ses bourreaux ¹.

Pendant qu'elle souffrait de la sorte, Bertolf passait les nuits en fêtes et décriait sa femme partout où il allait. Pourtant les malheurs de sainte Godelive furent connus de quelques personnes, et on lui conseilla de se réfugier chez son père. La Sainte reçut cet avis avec attention ; mais elle pensait en elle-même à tout ce qu'une telle démarche pouvait avoir de dangereux ; elle prévoyait tout le chagrin de ses parents en apprenant son infortune ; elle craignait que son éloignement ne fût un nouveau prétexte aux calomnies de son mari. Cependant elle se décida à s'enfuir, se fiant à Dieu, qui connaissait la pureté de son cœur. Elle pria une pauvre jeune fille, qui s'était attachée à elle comme à une bienfaitrice, de l'accompagner, et toutes deux partirent à la dérobée, la tristesse dans l'âme.

¹ Pro abigendis a satis cornicibus in agro collocaretur protinus præcibente impietate honesta, jussit Bertulfus ut nobilis illa juvencula matris suæ per omnia se inclinaret præceptis, profligandisque infestis illis circa sata aviculis insudaret diligentius...

... Ipsa sponsi sui Christi jam non segnis sectatrix, qui cruci affixus, pro inimicis orare dignatus est.

Vingt lieues séparent Ghisteltes de Longfort; elles parcoururent cette distance à pied, par des chemins peu fréquentés, à travers les marécages de la Flandre et les champs de bruyère de l'Artois.

Lorsque la fille d'Hemfrid toucha au seuil paternel, personne ne la reconnut. Cette jeune femme, si belle quand son fiancé l'emmena, avait les traits altérés, défigurés par une pâleur livide; elle était pieds nus, et un sale manteau couvrait à peine la nudité de ses épaules ¹.

Ogine elle-même, cette tendre mère, qui avait toujours présente à ses yeux la beauté de Godelive, eut peine à reconnaître son enfant bien-aimée, et lorsqu'elle eut appris la cause de son triste retour, elle pâlit et s'évanouit. Dès que ses parents eurent repris leurs sens, Godelive, le visage serein et refoulant la douleur au fond de son cœur, s'efforça d'excuser Bertolf par de douces paroles.

Mais Hemfrid, qui voulait connaître toute la vérité, interrogea la compagne de sa fille, et, lorsqu'il la connut, il se mit à soupirer amèrement.

Il alla se plaindre au comte de Flandre et le supplia d'interposer son autorité pour rétablir la paix et la concorde entre les époux ².

Baudoin, affligé de tout ce qu'Hemfrid venait de lui apprendre sur le sort de Godelive, promit au seigneur boulonnais son assistance et son concours. Mais, comme à cette affaire se rattachait une question qui touchait au Sacrement de mariage, du ressort de l'autorité ecclésiastique, le comte

¹ *Facie nunc exesa deformique, macie pallida, pedes nuda, amictu vili et sordido tecta videretur. Matris tamen suæ Ogenæ oculos immutata hæc filiæ species, licet magna admiratione confunderet, latuit tamen nequaquam; verum causa tam miserabilis ejus adventus audita, roseo genis mutato colore expallescens, inter assistentium manus collapsa ipsa dirigit.*

² *Comitem Flandriæ Balduinum aggressus, omnem rei seriem illi pandens, illius opem, pro restauranda salubri concordia, obnixe interpellabat, utpote cujus diligentia et opera, ipsa conjugii copula effectum sortita fuerat.*

la recommanda vivement à l'évêque de Soissons et de Tournai. Hemfrid partit avec des lettres de Baudouin pour Soissons ; le prélat le reçut avec convenance et dignité. Après examen, le pontife lança un mandement, par lequel il enjoignit à Bertolf de reprendre sa femme et de vivre avec elle selon les saintes règles du mariage ; sinon, il le menaçait des foudres de l'Église ¹.

Bertolf, contraint par l'autorité de l'évêque et le pouvoir du comte de Flandre, reprit sa femme, et, après avoir promis de la traiter avec douceur, il la reconduisit à Ghisteltes. Mais l'avenir fut plus dur que le passé ; car il ne se sentait aucun amour pour Godelive. Il la haïssait comme devant et ne pouvait la voir sans ennui. Ce fut alors qu'il conçut l'infâme dessein de l'étrangler, et qu'il chercha quelqu'un à qui il pût confier l'exécution d'un crime si monstrueux.

Godelive, voyant que Bertolf n'avait pour elle aucune affection et qu'il couvait quelque pensée sinistre, se réfugia dans la bonté de ce Dieu, à qui obéissent les vents et la mer.

Comme beaucoup de personnes avaient pitié de Godelive et disaient du mal de Bertolf, elle leur parla ainsi : « Veuillez ne pas médire de mon mari, mais dites-en plutôt du bien ; ainsi l'ordonne notre divin Maître. Ne médisons pas de ceux qui médisent de nous ; mais disons-en et faisons-leur du bien ; prions pour ceux qui nous persécutent et nous calomnient ; nous ne pouvons vaincre le mal par le mal, mais par le bien. »

Il y en eut qui lui faisaient observer qu'elle était toujours seule, que son mari ne la voyait jamais et qu'elle ne jouissait pas des plaisirs du monde. Elle leur répondit : « Je ne recherche ni les plaisirs, ni les jouissances. A quoi bon ? Toute chair doit mourir et retourner en poussière, d'où elle est sortie. Que sont les délices de la terre en présence de la mort ? »

A d'autres qui cherchaient à la consoler dans son adversité, elle dit : « Ne versez pas inutilement des larmes pour moi ;

¹ Nisi resipiscens ab hac iniquitate vitam revocaverit, extremo se ecclesiasticæ censuræ rigore compulsurum.

ne me croyez pas malheureuse, car je ne le suis pas, quoique je sois accablée d'afflictions ; mais un jour viendra peut-être où je serai élevée et honorée au-dessus des femmes de la Flandre. »

Plusieurs religieux d'une piété consommée vinrent la voir pour la fortifier par de saintes exhortations ; mais elle, au contraire, leur parla avec une telle onction, qu'ils dirent qu'ils n'avaient jamais entendu voix humaine qui parlât avec tant de charme et d'intelligence.

Bertolf, qui n'avait pu jusqu'ici faire mourir sa femme de faim, l'esprit troublé, se livrait à toutes sortes de pensées. Il appela deux de ses dévoués serviteurs et leur fit part de son horrible dessein. Ceux-ci acceptèrent. Toutes les dispositions furent prises pour le meurtre, la nuit indiquée pour le commettre.

Quand tout fut prêt, et comme l'heure du forfait approchait, Bertolf alla trouver sa femme, l'approcha d'un air riant, l'embrassa, et s'assit à ses côtés ; puis il lui dit ¹ : « J'ai grand repentir de tout ce que tu as souffert à cause de moi. Comme je regrette de ne t'avoir apporté aucune consolation ni par ma présence, ni par mes paroles, de n'avoir pas partagé ta couche ! J'ai été poussé à cette indifférence par une volonté plus forte que la mienne. Je n'ai pu résister à l'impulsion du démon. Mais maintenant je veux rompre avec ces sentiments de haine, je veux t'aimer d'un amour sans fin, je veux être uni à toi de corps et d'âme. J'ai à cet effet consulté une matrone qui pût me guérir de mes mauvais penchants, nous faire chérir mutuellement d'une amitié si vive, qu'on ne citera plus d'époux qui s'aimeront plus que nous. J'ai chargé Lambert et

¹ Cui tam impio consilio homicida Bertulfus promptum præbens assensum, die statuto, cum sol medium cœli transcenderet convexum, beatam uxorem in cubiculo residentem, ubi clauso super se ostio, orabat patrem in abscondito, hilari admodum vultu agressus est et amoroso, ut videbatur, amplexu constringens, juxta se, quanquam pro reverentia renitentem, considerare coegit et graves alto e pectore singultus trahens, dolum in corde et ore locutus, dulci, ut videbatur, illam alloquio refovebat, dicens : Doleo, mi Godeleva, conjux carissima, etc.

Hacca, mes bons serviteurs, d'introduire cette femme près de toi, cette nuit. Tu peux te fier à eux. Je te prévien de cette résolution, afin que tu n'aies pas peur quand ils se présenteront avec elle. »

Godelive répondit : « Je suis la servante de Jésus ; je me repose sur lui de toutes choses. Si ce que vous dites peut se faire sans péché, je ne m'y oppose pas. »

Alors Bertolf, se levant de son escabeau, descendit aussitôt dans la cour du château, monta à cheval et courut à Bruges. Il alla y attendre la nouvelle de la mort de sa femme, car il ne voulait pas paraître complice d'une si épouvantable action.

Lorsque Bertolf partit de Ghistelles, la nuit tombait. Quand tout le monde fut endormi au château, Lambert et Hacca vont frapper à la porte de Godelive et lui crient : « Levez-vous, madame ; nous vous amenons la matrone dont notre maître vous a parlé. Elle vous attend ici, levez-vous ¹. »

Godelive se précipite de son lit, fait le signe de la croix et se remet entre les mains de Dieu. Comme elle s'apprêtait à s'habiller, les valets insistent pour qu'elle n'en fasse rien, disant que c'était nus pieds, les cheveux en désordre, que la matrone voulait la voir, afin que son action fût plus efficace. A ces mots : « Dieu est mon guide, pensa l'épouse de Bertolf, il sait ce qui doit m'advenir. — Et maintenant, s'écria-t-elle, je me livre à votre honneur. » En prononçant ces paroles, elle s'avança vers ses meurtriers, vêtue d'une simple tunique sans manches.

On dit que ses pas laissèrent derrière elle une trainée de lumière.

Une fois entre leurs mains, les infâmes propos qu'elle entendit, les indignes traitements qu'elle eut à subir de la part de ces barbares, la plume se refuse à les décrire ². Enfin

¹ Surge ocius, ne desis utilitati tuæ. Illa primum se munit sanctæ crucis signo, deinde totam se commendat Deo : cumque vestibus induere se vellet, illi adstant ne id faciat : Pedibus, aiunt, nudis, passis capillis, in sola interula venies. Ita enim certum est eam rem tibi profuturam.

² Quid vero semel atque iterum illi vel dixerint vel fecerint, relatu indignum arbitramur.

ils lui jetèrent un bandeau autour du cou et l'étranglèrent. Ensuite ils plongèrent son corps dans un puits plein d'eau, afin d'étouffer jusqu'à son dernier soupir ; puis, comme l'aube naissait, ils se hâtèrent de transporter le cadavre dans la chambre de leur victime et de le déposer dans son lit.

Le lendemain matin, les domestiques du château, ne voyant pas paraître Godelive, s'étonnèrent de ce retard, parce qu'elle avait l'habitude de se rendre dès l'aurore à ses travaux ou bien à la chapelle pour prier. Ils montèrent à son appartement, en ouvrirent la porte et trouvèrent la dame couchée ; la croyant endormie, ils se mirent à la remuer.

Mais ils s'aperçurent bientôt que ses membres étaient glacés, et ils poussèrent un long cri de douleur.

On sut rapidement dans le pays la mort de la bienheureuse Godelive ; chacun la commenta à sa manière. Les uns disaient qu'elle était l'effet d'un accident, les autres d'un coup de désespoir ; d'autres encore l'attribuaient à une vengeance de Bertolf ; quelques-uns n'osaient dire ouvertement ce qu'ils pensaient, parce qu'ils craignaient un homme aussi puissant que lui. Enfin l'on apprit qu'un cercle bleuâtre, empreinte d'un lacet trop serré, se remarquait au cou de la défunte ; cette trace du crime dévoila le mystère.

Les hôtes de Ghistelles regardèrent Godelive comme martyre, et beaucoup d'entre eux dirent qu'ils se rappelaient avoir entendu, à une certaine heure de la nuit, comme un concert céleste ; sans doute à l'heure où les Anges du Seigneur recevaient l'âme de la Sainte ¹.

Cependant Bertolf rentre au château ; il voit tous ses gens en pleurs ; on lui annonce la mort de sa chère épouse. Le traître feint alors la douleur la plus violente ; il se jette sur sa femme, l'étreint inanimée dans ses bras, imprime des baisers hypocrites sur ses lèvres décolorées.

¹ Porro plurimorum attestabatur relatio veridica, sancta illa anima, corporis ergastulo soluta, cum rubri sanguinis laureis mirifice ditata ætherea regna conscenderet, ipsa sub intempestæ noctis hora, mirandæ suavitatis angelorum in aere se audivisse concentum.

Quand il eut joué son rôle, il lui fit faire des funérailles splendides. Elles furent célébrées dans l'église de Ghistelles, trois ans après son mariage, le 6 juillet de l'année de l'Incarnation de Notre-Seigneur 1070, Philippe II étant roi de France, et Baudouin-le-Pacifique, comte de Flandre.

La tradition rapporte que, lorsque Godelive fut déposée dans le tombeau, il s'en échappa une colombe d'une blancheur éclatante, et que l'eau du puits dans lequel elle a été plongée a conservé depuis ce moment un mouvement perpétuel de rotation.

Peu de temps après la mort de sainte Godelive, Bertolf contracta une nouvelle alliance. Il eut de sa seconde femme une fille qui naquit et resta aveugle. Lorsqu'elle fut arrivée à l'âge de neuf ans, et comme elle avait entendu souvent parler de notre Sainte, elle mit en elle toute sa confiance et l'invoqua tous les jours avec ferveur.

Un jour, elle se fit conduire au puits où sa patronne avait été noyée; elle y puisa un peu d'eau, mouilla les bords de ses paupières, et le lendemain, en se réveillant, elle ouvrit les yeux et vit.

Bertolf, frappé de ce prodige, ne douta plus de la sainteté de Godelive, et lui attribua la guérison miraculeuse de sa fille. Il résolut, dès lors, de mener une meilleure vie, et se convertit. Pour expier ses forfaits, il alla en Terre-Sainte pleurer et prier sur le tombeau de Jésus-Christ. Après s'être acquitté de cette pénitence, il abandonna ses biens, renonça au monde et embrassa la vie religieuse au monastère de Saint-Winoc, sur la colline du Groenberg, près de Bergues. Ce fut dans cette sainte retraite que Bertolf passa le reste de ses jours, dans les larmes du repentir et l'espoir du pardon. Quand il fut sur son lit de mort, on trouva ses chairs toutes déchirées par les mailles de fer d'un haubert qu'il portait depuis sa conversion. Dans ces plaies, les moines virent la preuve d'une sincère contrition. Ils l'enterrèrent couvert de sa cotte de mailles, à l'entrée de leur église, près de l'ancienne chapelle de Saint-Winoc, et lui firent cette épitaphe :

« *Hic jacet Bertulphus, sanctissimæ Godelevæ quondam maritus. Vir erat dives et nobilis, patria Gestellanus; matris suæ, ut ferunt, impulsu ad tam atrox facinus incitatus perperavit, quod, divina ei aspirante gratia, variis pœnitentiis exsolvit.* »

Bertolf reposait depuis plusieurs années dans sa tombe, quand on l'ouvrit pour y déposer un autre mort. O prodige! son corps exhalait une odeur agréable (*gratissimum spirans odorem*), les vers l'avaient respecté, rien n'était altéré dans ses traits (*suavissimum corpus ejus integritate*). Ce sont là, dit le Père Walloncappelle, qui me fournit ces détails, des indices irrécusables de sainteté, *quo sanctitatis argumento* ¹.

L'abbaye de Saint-Winoc compta un Saint de plus.

Bertolf, avant de se retirer au Groenberg, avait recommandé à sa fille de bâtir à Ghisteltes une abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, sous l'invocation de sainte Godelive. Sa fille se conforma aux volontés paternelles, et fonda cet asile où vinrent se réfugier de pieuses femmes et où elle se déroba elle-même au monde.

Le puits, sanctifié par la mort et le sang de sainte Godelive, fut enfermé dans l'enceinte du monastère.

Aujourd'hui il n'existe plus rien de cette antique demeure des Bénédictines de Ghisteltes, que quelques pierres tombales d'abbesses. Il est probable, cependant, que la moderne chapelle a été bâtie sur les fondements de l'église du monastère. La tradition de l'emplacement de ce couvent est conservée dans le souvenir des habitants du village, qui vous diront, en montrant cette petite chapelle, près de laquelle coule une eau limpide, que ce fut là que notre Sainte rendit le dernier soupir. — (LOUIS DEBAECKER, *Histoire de sainte Godelive de Ghisteltes*.)

¹ *Annales sanctæ abbatiæ Sancti Winoci*, Ms.

SAINT ISAÏE,

PROPHÈTE ET MARTYR.

Isaïe, le premier des quatre grands Prophètes, était de la ville de Jérusalem et issu du sang royal de David, selon la tradition ancienne des Hébreux. Son père, Amos, était fils de Joas, roi de Juda, le septième après Salomon, et frère du roi Amasias. Il reçut une éducation convenable à la grandeur de sa naissance, comme sa manière d'écrire noble et élevée l'a fait juger par les anciens. Il commença fort jeune à se donner particulièrement au service du Seigneur et à se rendre le ministre de sa parole au peuple. Nous apprenons de lui-même qu'il prophétisa sous le règne de quatre rois de Juda qui étaient Ozias, Joathan, Achaz et Ézéchias, ce qui fait un espace de près de cent ans pendant lesquels il donna à la cour et au peuple l'exemple d'une grande sainteté, menant une vie austère et retirée, couvert d'un sac le plus souvent, et prêchant la pénitence par ses actions mieux encore que par ses discours. Il épousa une femme à qui il a donné lui-même le nom de prophétesse, et il en eut quelques enfants, dont nous ne connaissons que celui qui se nommait Jasub, et un dernier qu'il eut dans un âge assez avancé et comme par ordre de Dieu, et qu'il nomma d'un nom qui marquait un victorieux qui emporte des dépouilles à la hâte, parce qu'il devait être la figure du Messie. Il semble témoigner que son mariage avec la prophétesse avait été contracté en présence d'Urie, prêtre, et de Zacharie, fils de Barachias. Si cet Urie était le même que celui qui fut grand-prêtre du temps du roi Achaz, l'âge de Jasub, qui était déjà avancé au commencement de ce règne, nous persuaderait que la prophétesse n'aurait été qu'une seconde femme.

Ce fut, selon saint Jérôme, vers la vingt-cinquième année du règne d'Ozias, fils d'Amasias, et grand-père d'Achaz, qu'Isaïe commença à prophétiser sur ce qui devait arriver au royaume de Juda et à la ville de Jérusalem, pour ne savoir pas profiter des afflictions et des calamités toutes récentes

dont le Seigneur venait de les châtier, et que quelques savants croient n'être autres que les ravages des Scythes qui étaient venus du septentrion faire une irruption en Palestine. Ses remontrances ne furent point vaines : il se fit un changement de mœurs considérable parmi le peuple de Dieu. Vingt ans enviren après, lorsque l'état de la religion était florissant dans le royaume de Juda par les soins du roi Ozias, Isaïe recommença à prophétiser pour exhorter le peuple à bien espérer de la miséricorde et de la protection du Seigneur, pour l'avertir que la loi nouvelle sortirait de Sion, que l'on ne serait plus tourmenté par les guerres, jusqu'à ce que de nouveaux péchés irritassent de nouveau la colère de Dieu, et attirassent sur Jérusalem et sur Juda des malheurs plus grands que les premiers. La piété d'Ozias fut récompensée d'une grande prospérité, mais la présomption lui ayant enflé le cœur, il s'oublia jusqu'à vouloir lui-même prendre l'encensoir et offrir l'encens sur l'autel des parfums. Le grand-prêtre Azarie, accompagné de quatre-vingts autres prêtres, s'opposèrent fortement à une entreprise si téméraire. Ozias, au lieu de se rendre à leurs remontrances, leur fit des menaces et voulut persister. Mais le Seigneur l'en punit sur l'heure et le frappa de lèpre, ce qui obligea le pontife Azarias de le chasser promptement du sanctuaire. Ce prince, ainsi humilié, passa le reste de ses jours renfermé dans une maison séparée, ayant été obligé de se retirer du gouvernement et de le laisser à son fils Joathan. Il mourut trois ou quatre ans après cette disgrâce, et il eut le prophète Isaïe même pour l'historien de sa vie.

Ce fut l'année même de la mort de ce prince que ce saint Prophète eut la célèbre vision de la majesté divine sur le trône de sa gloire, dont il nous a laissé la description en ces termes : « L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône fort élevé, et le bas de sa robe remplissait le temple. Les Séraphins étaient autour du trône ; ils avaient chacun six ailes, deux dont ils voilaient leur face, deux dont ils voilaient leurs pieds et deux autres qui leur servaient à

voler. Il se criaient de l'un à l'autre et disaient : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées, la terre est toute remplie de sa gloire. Le dessus de la porte fut ébranlé par le retentissement de ce grand cri, et la maison remplie de fumée. Alors je dis : Malheur à moi de ce que je me suis tû, parce que mes lèvres sont impures, et que j'habite au milieu d'un peuple qui a aussi les lèvres souillées, et j'ai vu de mes yeux le Seigneur, le Dieu des armées. En même temps, l'un des Séraphins vola vers moi portant un charbon ardent qu'il avait pris de dessus l'autel avec des pincettes, et m'en ayant touché la bouche, il me dit : Ce charbon a touché vos lèvres, votre iniquité sera effacée et vous serez purifié de votre péché. J'entendis ensuite le Seigneur qui dit : Qui enverrai-je ? et qui est-ce qui ira porter notre parole ? Alors, je dis : Me voici, envoyez-moi. Le Seigneur me dit : Allez, et dites à ce peuple : Écoutez ce que je vous dis et ne le comprenez pas ; voyez ce que je vous fais voir et ne le discernez point. Aveuglez le cœur de ce peuple, rendez ses oreilles sourdes, de peur qu'elles n'entendent ; fermez-lui les yeux, de peur qu'ils ne voient, et que son cœur ne comprenne, et qu'ainsi il ne se convertisse à moi, et que je ne le guérisse. »

Cette disposition d'Isaïe, qui se présentait si volontiers pour aller où le Seigneur voudrait l'envoyer, était bien différente de celle où se trouvait Moïse qui fuyait et marquait une grande répugnance pour aller où Dieu l'envoyait. L'une n'était pas moins agréable au Seigneur que l'autre, sans doute, venant d'un même fond de cœur qui, dans l'un, montrait beaucoup de zèle, et, dans l'autre, beaucoup d'humilité, quoique le zèle qui faisait avancer Isaïe n'ait point été suivi de beaucoup de succès, selon ce qui lui avait été prédit, et qu'au contraire la modestie ou la répugnance qui faisait reculer Moïse ait eu toutes les grandes suites qui lui avaient été promises. Ces deux sortes de missions si différentes, quoique également venues de Dieu, ont appris surtout aux ouvriers de l'Évangile à ne pas juger d'une vocation ou d'une mission vraiment divine, ni par la différence des dispositions des ministres

dévoués tout entiers, d'ailleurs, au service de Dieu, ni par le bon ou le mauvais succès de leurs travaux que Dieu se réserve à lui seul.

Sur la fin du règné de Joathan, ou la première année de celui d'Achaz, son fils, Isaïe prédit non-seulement la ruine du royaume d'Israël, qui devait arriver vingt et un ans environ après, mais encore l'anéantissement du nom d'Éphraïm, qui en était la principale tribu, et qui devait périr de telle sorte que l'on cesserait de le compter au rang des peuples. Le prophète a marqué nettement le terme de soixante-cinq ans pour l'accomplissement de cette prédiction, et l'on a remarqué qu'au bout de ce terme, le roi d'Assyrie, Assaradon, fils de Sennachérib, envoya des Chutéens et d'autres étrangers dans le pays de Samarie pour former un autre peuple, sous d'autres lois, à la place des Israélites que son grand-père, Salmanasar, avait transportés quarante-quatre ans auparavant, et dont quelques-uns, qui étaient restés ou qui étaient revenus dans le pays, avaient tâché d'y faire revivre quelque forme de police ou de petite république.

Dans le temps qu'Isaïe faisait cette prédiction, la ville de Jérusalem était assiégée par Rasin, roi de Syrie, et par Phacée, roi d'Israël. Achaz, qui était tout nouvellement monté sur le trône de Juda, étant renfermé avec son peuple, sans apparence d'être secouru d'aucun endroit, tremblait continuellement dans l'appréhension d'être pris avec la ville et d'y périr ou d'être emmené captif. Il ne méritait peut-être pas un meilleur sort, parce qu'il avait déjà abandonné Dieu pour se laisser aller à l'impiété et à l'idolâtrie comme les rois d'Israël. Cependant le Seigneur dit à Isaïe d'aller au-devant de ce prince avec son fils Jasub, et de lui ordonner de demeurer en paix sans rien craindre et sans se troubler devant ces deux bouts de tison fumant de fureur, Rasin et Phacée. En effet, ces deux rois n'ayant pu prendre Jérusalem, furent obligés de se retirer bientôt après : mais ce ne fut qu'un délai du châtiment qui était préparé pour l'impiété du roi de Juda.

Deux ou trois ans après, lorsque les armées des Syriens et

des Israélites, sous Rasin et Phacée, continuaient toujours leurs hostilités dans les terres du royaume de Juda, le Seigneur voulut encore parler au roi Achaz par le ministère du Prophète Isaïe, qui lui dit : « Demandez au Seigneur votre Dieu qu'il vous fasse voir un prodige, ou du fond de la terre, ou du plus haut du ciel. » Achaz répondit : « Je ne demanderai point de prodige et je ne tenterai point le Seigneur. » Isaïe dit : « Le Seigneur vous donnera donc lui-même un prodige. Une Vierge concevra et elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel. Il mangera le beurre et le miel, de telle sorte, néanmoins, que lors même qu'il n'aura encore que la nourriture des enfants, il saura rejeter le mal et choisir le bien. Mais avant que l'enfant soit en état de faire ce discernement, les deux pays que vous détestez à cause de leurs rois (Rasin et Phacée) seront abandonnés. Et le Seigneur fera venir sur vous et sur votre peuple des temps si malheureux par les armes du roi des Assyriens qu'on n'en aura point vu de semblables depuis la séparation d'Éphraïm d'avec Juda. Le Seigneur appellera pour lors comme d'un sifflet la mouche d'Égypte et l'abeille d'Assyrie dans votre pays. »

Isaïe prédit ensuite la destruction totale des royaumes d'Israël et de Syrie par les rois d'Assyrie, déclarant que les Assyriens seraient exterminés à leur tour. Il annonça bientôt après les malheurs qui devaient accabler les Philistins, puis les Moabites. Mais la prophétie qui regardait les Philistins ne fut prononcée que l'année de la mort du roi Achaz, avant laquelle Isaïe avait déjà publié celle de la naissance du Messie et de l'étendue de son règne, si l'on en juge par l'ordre qu'elle tient dans son livre. Sous le règne d'Ézéchias, fils d'Achaz, Isaïe prédit la ruine du royaume de Juda, de la ville de Jérusalem, et la captivité du peuple par les Babyloniens : puis la désolation de Babylone par les Mèdes et les Perses, et ensuite la délivrance des Juifs qui devaient sortir de cette captivité après la ruine du royaume des Babyloniens. Il prophétisa aussi contre l'Arabie et l'Idumée, qui devaient être châtiées à leur tour.

L'année que le général Tartan envoyé par Sargon, autrement Sennachérib, roi des Assyriens, alla attaquer les villes des Philistins, Dieu fit annoncer par Isaïe la désolation de l'Égypte qui devait suivre bientôt après la guerre que ce roi allait porter dans ce pays. C'est ce qu'il lui ordonna de faire d'une manière bien surprenante, mais qui nous apprend que les actions de ses prophètes n'étaient pas moins des prophéties que leurs paroles. Il lui commanda d'ôter le sac de dessus ses reins et les souliers de ses pieds, et d'aller ainsi nu et déchaussé. Le Prophète obéit sans hésiter ni sans marquer la peine que sa pudeur pourrait lui faire souffrir de cet état : car il n'avait rien autre chose pour se couvrir. Le Seigneur dit alors : « Comme mon serviteur Isaïe a marché nu et sans souliers, pour être comme un prodige qui marque ce qui doit arriver durant trois ans à l'Égypte et à l'Éthiopie, c'est ainsi que le roi des Assyriens emmènera d'Égypte et d'Éthiopie une foule de captifs jeunes et vieux, tout nus, à la honte de leur pays, sans habits, sans souliers, sans avoir même de quoi couvrir ce que l'honnêteté doit faire cacher. »

Après la désolation causée en Égypte par une guerre de trois ans, selon qu'Isaïe l'avait marqué, Sennachérib vint avec toutes ses troupes pour désoler aussi le royaume de Juda, et après avoir pris plusieurs villes, il mit le siège devant Jérusalem, comme le Prophète l'avait aussi prédit plus d'une fois. C'était la dix-septième année du règne d'Ézéchias, dans la vie duquel nous espérons parler plus à propos ¹ de l'histoire de ce siège, et de la délivrance miraculeuse de la ville que le Prophète annonça et qu'il obtint lui-même par ses prières, lorsque ce prince, réduit avec son peuple aux dernières extrémités, envoya le consulter et le conjurer d'interposer son crédit auprès du Seigneur pour ce sujet. Nous réservons aussi à rapporter alors ce qui regarde la maladie d'Ézéchias, que plusieurs, suivant l'ordre où elle se trouve placée dans l'Écriture, ont cru n'être arrivée qu'après la dé-

¹ Au 28 août.

faite des Assyriens par l'Ange exterminateur et la délivrance de la ville. On reconnaîtra néanmoins qu'elle l'avait devancée, lorsqu'on voudra considérer qu'Isaïe, qui avait porté au roi l'ordre de la part de Dieu de se préparer à mourir, lui promit de la même part qu'après sa guérison, qui devait être suivie de quinze années de vie, il le délivrerait de la puissance des Assyriens, et garantirait Jérusalem de leurs insultes.

Ce fut Isaïe qui fit le miracle de la rétrogradation de l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz, pour assurer ce prince de la vérité des promesses du Seigneur touchant le rétablissement de sa santé. Ce fut lui aussi qui fit la fonction des médecins, lorsqu'après la grâce de la vie que Dieu lui accordait, il fallut chasser le mal par un remède naturel ¹.

Ézéchias, rétabli en santé, reçut une ambassade honorable que lui envoyait Mérodac-Baladan, roi des Babyloniens, pour le féliciter, et s'informer de la raison du prodige. Mais ayant montré ses trésors à ces ambassadeurs avec une ostentation qui déplut au Seigneur, Isaïe alla le trouver pour l'en reprendre. Il lui prédit que tous ces trésors seraient un jour enlevés par les Babyloniens mêmes, et que ses enfants seraient pris pour être faits eunuques, et servir les rois de Babylone. Ézéchias n'avait pas encore d'enfant. Mais il ne laissa pas de s'humilier devant le Seigneur, et de se soumettre aux décrets de la volonté de Dieu, demandant seulement en grâce par l'entremise d'Isaïe que ces malheurs n'arrivassent point de son vivant : aussi n'arrivèrent-ils qu'à sa quatrième génération, c'est-à-dire aux enfants du saint roi Josias, dont il fut le bisaïeul.

Isaïe, depuis ces grands événements qui vérifiaient si glorieusement ses prédictions, continua de prophétiser encore dans Jérusalem et le royaume de Juda pendant l'espace de près de trente années. Quelques-uns rapportent à la dix-huitième année du règne d'Ézéchias la prophétie qui regarde le

¹ Un cataplasme de figues.

rétablissement des Juifs à Jérusalem après la captivité de Babylone sous Cyrus, roi des Perses, qui y est marqué par son nom près de cent quatre-vingts ans auparavant. Mais toutes ces prédictions particulières étaient toujours accompagnées ou mêlées de la prophétie générale touchant la naissance, la vie et la mort du Messie, qui devait sauver le genre humain en le délivrant du péché. C'en était là l'unique fin : il revenait perpétuellement à ce point capital de notre rédemption et du salut éternel de ceux qui devaient le reconnaître. La manière dont il en a parlé est si développée et tellement circonstanciée en plusieurs endroits, principalement sur la pauvreté de la naissance du Fils de Dieu, sur l'ignominie de sa passion et de sa mort, sur les œuvres merveilleses qu'il devait opérer, sur la prédication de l'Évangile aux Gentils comme aux Juifs, et sur l'établissement et la conduite de l'Église, qu'on est presque porté à le regarder comme un historien des choses passées, plutôt que comme un prophète de l'avenir.

Le saint roi Ézéchias étant mort au bout des quinze années dont Dieu avait voulu prolonger sa vie en lui rendant la santé, eut pour successeur son fils Manassès, âgé seulement de douze ans. Ce jeune prince abandonna Dieu dès qu'il se vit maître des hommes, s'abandonna lui-même à toutes sortes d'abominations, rétablit l'idolâtrie que son père avait heureusement détruite, et commit tous les désordres que la licence de son pouvoir, avec la corruption de son cœur, put lui suggérer. Le Seigneur dans sa colère le fit menacer par tous ses Prophètes. Mais cet impie s'en moqua, et joignant la cruauté à l'abus qu'il faisait de sa puissance, il se mit à persécuter les gens de bien, qu'il regardait comme autant de censeurs de ses crimes. Il fit couler, dit l'Écriture, des ruisseaux du sang innocent et en remplit la ville de Jérusalem. Ce n'étaient que meurtres et que carnage, où l'on ne faisait point d'autre discernement que de tuer ceux qui parlaient pour la vérité ou pour la piété, d'épargner les impies et ceux qui suivaient les volontés du prince.

Comme de tous ceux qui s'y opposaient, personne ne pouvait lui être plus redoutable qu'Isaïe qui s'était fait respecter par les quatre rois précédents et que l'âge de plus d'un siècle joint à une plus longue suite de mérites devait lui rendre encore plus respectable, il n'y eut point aussi d'objet plus exposé à sa fureur. C'est une tradition ancienne chez les Juifs, reçue dans l'Eglise primitive, appuyée du témoignage des Pères, surtout de saint Justin le Martyr, de Tertullien, de saint Jérôme, de saint Augustin, de Théodoret, qu'il fut scié par le milieu du corps avec une scie de bois pour augmenter encore la violence de son supplice. C'est de lui que plusieurs des interprètes et anciens auteurs de l'Eglise expliquent, selon saint Jérôme, l'endroit de l'Épître aux Hébreux où saint Paul, faisant un dénombrement des vertus et des souffrances des Saints de l'Ancien Testament dont le monde n'était pas digne, a dit : « Ils ont été sciés. »

Ceux qui, pour augmenter encore l'indignité du crime du roi Manassès, prétendent qu'il était gendre de ce saint Prophète, de même que ceux qui le font son beau-frère, ne considèrent pas qu'Isaïe avait commencé à prophétiser dès la vingt-cinquième année d'Ozias, trisaïeul de ce prince depuis plus de cent ans, et qu'il ne devait pas être même alors trop jeune, supposant qu'il fût le cousin germain d'Ozias, petits-fils l'un et l'autre du roi Joas. Cela nous porte à croire qu'Isaïe ne pouvait avoir guère moins de cent trente ans lorsqu'il mourut, si l'on rapporte sa mort, comme font les plus savants, à la dix-septième année du règne de Manassès.

Ce fut quatre ans après cette mort, c'est-à-dire l'an vingt-unième de ce roi, que se fit l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe touchant les nouveaux habitants envoyés d'Assyrie pour repeupler le pays d'Éphraïm et du royaume d'Israël, d'où est venue l'origine des Samaritains.

L'Écriture Sainte attribue la ruine de la ville et du temple de Jérusalem et la captivité des Juifs à Babylone sous Nabuchodonosor à l'effusion du sang innocent que Manassès répandit alors dans Jérusalem.

Saint Justin le Martyr, qui vivait au second siècle de l'Église, accusait les Juifs d'avoir retranché du texte de l'Écriture ce qui regardait le genre de la mort d'Isaïe, parce qu'il y avait quelque chose de mystérieux, surtout dans la cruauté avec laquelle on l'avait coupé en deux avec une scie de bois, qui servait à leur condamnation. On dit qu'il fut enterré sous le chêne de Rogel, hors de la ville de Jérusalem, au passage des eaux près de Siloé, du côté de la montagne de Sion. Plusieurs auteurs grecs rapportent qu'Isaïe était encore dans son tombeau, près des sépulcres des rois de Juda, au VII^e siècle. Cependant, si l'on en croit d'autres historiens grecs, le corps avait été transporté longtemps auparavant à Panéade ou Césarée de Philippe, près des sources du Jourdain, et de là à Constantinople, en la trente-cinquième année de l'empereur Théodose le Jeune, vers l'an 442 de Jésus-Christ. On les avait mises dans l'église de Saint-Laurent, où l'on avait institué une commémoration annuelle en l'honneur du saint Prophète au 25 janvier, comme le marquent encore les menées, jusqu'à ce que, dix ou douze ans après, l'empereur Marcien et sainte Pulchérie firent bâtir près de Saint-Laurent une petite église sous le nom même d'Isaïe, où l'on déposa les reliques venues de Palestine et où on les honorait le jour de sa fête.

Ce jour était le 9 mai chez les Grecs, chez les Russes, chez les Coptes en Égypte et en Éthiopie ; le culte a continué dans les Églises de toutes ces provinces jusqu'à présent, tant qu'elles en ont eu la liberté. Les Latins lui ont destiné le 6 juillet dans presque tous leurs martyrologes, depuis celui de Bède, au commencement du VIII^e siècle. Quelques-uns, voulant s'approcher des Grecs, ont mis Isaïe au premier de mai, d'autres l'ont mis même au dix de ce mois. Usuard est le premier qui a inséré dans les martyrologes d'Occident l'histoire de sa mort et de sa sépulture.

(BAILLET.)

SAINT ROMULE,

ÉVÊQUE DE FIÉSOLE, MARTYR.

Romule était disciple de saint Pierre. Il était venu avec lui à Rome, où le saint Apôtre l'ordonna évêque et lui donna pour siège la ville de Fiésole, en Toscane. Il prêcha l'Évangile partout où il passa, et la Toscane lui dut un grand nombre de conversions. Mais, avant la fin du 1^{er} siècle, Domitien ayant renouvelé la persécution de Néron, saint Romule couronna ses travaux apostoliques en témoignant par son sang à Fiésole, dont il était le premier évêque.

SAINT ASTE,

ÉVÊQUE DE DURAZZO, MARTYR.

Au commencement du second siècle, Durazzo avait pour évêque saint Aste, qui fut arrêté et conduit aux juges palens. Sommé de sacrifier aux dieux de l'empire, il s'y refusa courageusement et annonça sa foi. C'était sous le règne de Trajan. Saint Aste, après avoir été battu à coups de cordes plombées, fut attaché à une croix, et heureux de mourir comme son divin Maître, il expira crucifié, vers l'an 105. On l'honore le 6 juillet.

SAINT GERVAIS,

MARTYR DU CHALONNAIS.

Gervais, né au Mans, reçut le Baptême de l'évêque de cette ville, et fut, comme le jeune Samuel, offert à Dieu par ses parents. Dès l'âge le plus tendre, il ratifia cette consécration, et se donna sans partage au Seigneur. Quand il eut atteint l'âge requis, il fut ordonné diacre. Les vertus paraissaient en lui comme naturelles : on admirait surtout sa tendre charité pour les pauvres, et son angélique pureté.

Vers la fin du 1^{er} siècle, après avoir reçu la bénédiction de son évêque, il entreprit le pèlerinage de Rome, où il vénera avec une foi vive les reliques des saints Apôtres. Après

s'être acquitté de ce devoir, il revint dans les Gaules par nos contrées. Tandis qu'il traversait une forêt nommée *Corinna*, située près de la Saône, à quelque distance de Châlon, il rencontra une troupe de brigands. Ceux-ci, prenant Gervais pour un espion, se précipitent sur lui avec fureur, le percent de coups et le mettent à mort. L'un d'eux, plus accessible aux remords que ses complices, pénétré tout à coup du repentir de son crime, reste auprès du corps de saint Gervais pour le garder, se jette à genoux devant ses restes vénérables, et demande, les yeux baignés de larmes, grâce pour un si odieux attentat.

Les habitants de la contrée accoururent pour honorer le corps de saint Gervais et lui donner la sépulture. La dévotion des peuples s'accrut par les miracles qui s'opérèrent à son tombeau. Au commencement du vi^e siècle, saint Loup, évêque de Châlon, voyant que Dieu daignait manifester la sainteté de son serviteur, fit construire une église sur le lieu de son martyre, la dota de biens considérables, et l'unit au monastère de Saint-Pierre. Ce lieu porte aujourd'hui le nom de Saint-Gervais-en-Vallière (canton de Verdun). L'authenticité des reliques du Saint a été reconnue par acte canonique, le 19 juin 1808. On célèbre sa fête le 6 juillet.

SAINT TRANQUILLIN,

MARTYR.

Tranquillin, noble Romain, de famille sénatoriale, vécut jusqu'au temps de sa vieillesse dans les ténèbres de l'idolâtrie avec sa femme Marcie. Mais il avait deux fils appelés Marc et Marcellien, qui avaient été élevés dans le christianisme par des maîtres à qui il avait confié leur éducation. Ces deux frères, déjà mariés, furent arrêtés pour la foi dans les premières années de l'empire de Dioclétien et de Maximien Hercule. Soutenus durant leur première prison par les généreuses exhortations de saint Sébastien, ils souffrirent avec beaucoup de constance les tourments que l'on em-

ploya pour les faire renoncer à leur religion, et leur juge, les y voyant persévérer avec une fermeté inflexible, donna contre eux une sentence de mort qui les condamnait à avoir la tête coupée. Toute leur parenté en fut alarmée ; mais Tranquillin, leur père, qui était en quelque considération dans la ville, obtint du juge ¹ un délai de trente jours pour essayer pendant ce temps de leur faire changer de résolution. On les mit chez le greffier de la préfecture de Rome appelé Nicostrate, où ils furent gardés comme dans la prison par ordre du préfet et de l'empereur. Leur père, leur mère, leurs femmes avec leurs enfants encore tout petits, et leurs amis, employèrent toutes sortes de moyens pour les fléchir. Mais tous leurs efforts devinrent inutiles par les soins de saint Sébastien, qui non-seulement fortifia Marc et Marcellien contre tant de dangereuses tentations, mais qui convertit même à Jésus-Christ Tranquillin, Marcie, et la plupart de ceux qui en avaient voulu détourner les deux Martyrs.

Dieu les affermit dans leur nouvelle croyance par quelques miracles dont les exhortations de saint Sébastien furent suivies, et par un discours fort animé que leur fit ensuite Marc, l'un des deux frères. Marcie, les femmes et les enfants des deux martyrs, reçurent quelques jours après le Baptême des mains du prêtre Polycarpe, avec beaucoup d'autres convertis. Tranquillin ne fut baptisé qu'après eux. Il avait la goutte depuis onze ans, et il en était tellement tourmenté aux pieds et aux mains, qu'il pouvait à peine souffrir qu'on le portât. Il endura d'extrêmes douleurs lorsqu'il fallut le déshabiller pour le plonger dans les eaux du Baptême. Le prêtre Polycarpe lui demanda s'il croyait de tout son cœur que Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, pût lui rendre la santé et lui pardonner tous les péchés de sa vie passée. Tranquillin lui répondit tout haut qu'il reconnaissait de tout son cœur que Jésus-Christ était Fils de Dieu, et qu'il pouvait lui accorder la santé de l'âme et du corps, mais qu'il ne lui demandait que

¹ Agrestius Chromatius.

la rémission de ses péchés, et que quand ses douleurs corporelles continueraient après son Baptême, il ne douterait jamais sur les choses qu'il avait apprises par la foi de Jésus-Christ. Cette réponse édifia de telle sorte ceux qui étaient présents, que chacun se mit en prières pour demander à Dieu qu'il lui plût, pour la récompense d'une foi si pure, de répandre sur son corps même les effets de la grâce que son âme devait recevoir au Baptême. Tranquillin, après cette prière, n'eut pas plutôt fait sa confession de foi sur l'interrogation de Polycarpe, qu'il se sentit guéri de sa goutte, et il descendit de lui-même dans les fonts ou le bassin préparé pour le Baptême, sans souffrir d'y être porté par personne. Polycarpe baptisa ensuite ce qui restait de catéchumènes, et tous ces néophytes, brûlant de l'Esprit-Saint dont ils avaient été remplis, témoignaient n'attendre plus que la grâce du martyr.

Cependant les trente jours du délai accordé à Tranquillin pour ses deux fils expirèrent. Il fut mandé au siège de la préfecture par Chromace, qui est appelé préfet de la ville, peut-être parce qu'il en était le vicaire ou lieutenant et qu'il en faisait l'office. Ce juge lui demandant quelle était la disposition de ses fils, Tranquillin répondit par un remerciement qu'il lui fit du délai qu'il lui avait accordé, par le moyen duquel il avait conservé les enfants au père et rendu le père aux enfants. Chromace, ne comprenant point sa pensée d'abord, lui dit qu'il fallait donc que ses enfants vinssent offrir de l'encens aux dieux et satisfaire aux empereurs. Alors Tranquillin lui découvrit tout le mystère, lui déclara qu'il était devenu chrétien lui-même depuis qu'il ne l'avait vu, et que ce changement lui avait procuré la guérison de sa goutte.

Ce qu'il dit fit impression sur l'esprit de Chromace, qui était sujet au même mal ; mais il n'osa le témoigner encore à cause de l'audience qui était publique, et que le discours de Tranquillin avait été entendu de trop de témoins qui étaient palens. Il se contenta donc, pour garder la forme, de faire arrêter Tranquillin sur la déclaration qu'il faisait de son chris-

tianisme, et il le fit conduire en prison, disant qu'il le faudrait entendre une autre fois. Mais la nuit étant venue, il le fit venir secrètement chez lui pour apprendre de quel remède il s'était servi contre la goutte. Tranquillin lui dit que ce remède n'était autre que la foi en Jésus-Christ, et ils convinrent ensemble qu'il lui enverrait celui dont il l'avait reçu. Telle fut l'occasion que Dieu fit naître pour retirer Chromace et son fils Tiburce des ténèbres du paganisme.

Quelque temps après on vit augmenter dans Rome la sévérité avec laquelle on faisait la recherche des chrétiens. Plusieurs sortirent de la ville pour mettre leur vie en sûreté; Tranquillin et ses enfants voulurent y demeurer avec saint Sébastien. Le Pape saint Calus donna la prêtrise au père, et le diaconat à ses deux fils, afin de pouvoir consoler et aider plus facilement l'Église de leur ministère durant la persécution.

Après la sortie de tous ceux des fidèles qui voulurent se retirer hors de la ville, ceux qui restèrent, cherchant à se mettre à couvert de la poursuite des persécuteurs, se rassemblèrent pour la plupart avec le Pape, dans le palais même de l'empereur, chez un officier nommé Castule. Là, ils attendaient dans la prière et le jeûne que Dieu disposât d'eux; lorsque la nouvelle du martyre de sainte Zoé, femme de Nicistrate, qui avait été surprise sur le tombeau de saint Pierre, fit dire à Tranquillin qu'il était honteux que les femmes prévinssent les hommes dans la gloire de la confession de la foi. Plein de cette pensée, il sortit de l'appartement de Castule et du palais pour aller, sur le chemin d'Ostie, faire sa prière au tombeau de saint Paul. Il y fut pris par les païens comme il l'avait prévu, et comme il semblait l'avoir souhaité. On dit qu'il fut lapidé par la populace, avant que de pouvoir être conduit dans la prison, et que son corps fut jeté dans le Tibre. Il en fut retiré, avec celui de Zoé, pour être honoré de la sépulture; mais il en coûta la liberté et la vie aux fidèles qui leur rendirent ces devoirs.

La fête de saint Tranquillin est marquée au 6 juillet dans

les martyrologes de Florus et de Wandalbert, d'Adon et d'Usuard.

SAINTE LUCIE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Sainte Lucie, vierge chrétienne, fut arrêtée dans la Campanie, avec vingt autres fidèles : Antonin, Apame, Apollone, Cotyas, Dapime, Diodore, Dion, Oron, Papien, Satyre, Séverin, Victor et huit autres dont nous n'avons pas les noms. On les conduisit au tribunal du cruel Riccius Varus. Ce juge qui, dans la longue persécution de Dioclétien, avait dans plus de cinquante lieux fait mourir tant d'innocents, continua son horrible métier et livra à ses tortionnaires ces vingt et une victimes ; il réserva Lucie pour la dernière de ce jour. Les fidèles qui la précédèrent, à la suite de longs supplices, rendirent leur âme à Dieu. Lucie, cruellement torturée, ne poussa pas un soupir. Le monstre hésitait à immoler cette généreuse vierge. Tout à coup, touché de la grâce, il fit signe aux bourreaux de s'arrêter un peu, et il se précipita dans le feu auprès de Lucie en s'écriant : « Et moi aussi, je suis chrétien, et je veux aller au vrai Dieu. »

Le martyrologe romain fait mention de cette conversion, qui frappa vivement les païens.

SAINT SISOÈS LE THÉBÉEN.

Saint Sisoès, qu'on surnomme le Thébéen pour le distinguer de saint Sisoès l'Égyptien qui est fêté le 5 juillet, mena la vie anachorétique à Calamon, près d'Arsinoé. Il ne quittait sa cellule que pour se rendre aux offices qui se célébraient pour les solitaires, et aussitôt après il regagnait sa retraite, où il priait en silence. Cependant, à l'occasion, il recevait quelquefois les visites de ses frères ; mais elles étaient courtes. Un frère, irrité contre un autre, vint un jour trouver Sisoès, lui exposa l'offense qu'il avait reçue et ajouta qu'il voulait absolument se venger. « Laissez à Dieu le soin de votre ven-

geance, mon frère, lui dit Sisoès. — Non, reprit-il, je veux me venger avec éclat. — Eh bien ! répliqua Sisoès, faisons d'abord une prière au Seigneur, » et il dit à haute voix :

« O mon Dieu ! il n'est pas nécessaire que vous preniez soin de ce qui nous intéresse, ni que vous soyez notre protecteur, puisque le frère que voici affirme que nous pouvons nous venger nous-mêmes et nous rendre justice par sa vengeance. »

A ces mots le frère irrité tomba à genoux devant Sisoès et pardonna complètement l'offense qu'il avait reçue.

Saint Sisoès le Thébéen vivait au v^e siècle. Nous ignorons l'époque de sa mort. On l'honore le 6 juillet.

SAINT PALLADE,

APÔTRE DES SCOTS.

Le nom de Pallade, que portait ce Saint, montre qu'il était Romain. La plupart des auteurs s'accordent même à dire qu'il était diacre de l'Église de Rome. Au moins lisons-nous dans la Chronique de saint Prosper, qu'un pélagien, nommé Agricola, ayant troublé par ses erreurs les Églises britanniques, le Pape Célestin envoya en Angleterre, sur les représentations du diacre Pallade, saint Germain, évêque d'Auxerre, en qualité de légat, et que le saint évêque, après avoir exterminé l'hérésie de Pélage, ramena les Bretons à la foi catholique. L'intérêt que prenait Pallade aux Iles-Britanniques ne se borna pas là ; et l'on ne peut guère douter qu'il ne soit ce même Pallade qui partit de Rome en 431, par ordre du Pape Célestin, et qui fut établi premier évêque des Scots qui croyaient en Jésus-Christ.

On voit, par les Vies de saint Albéc, de saint Déclan, de saint Ibar et de saint Kiaran, que ces quatre Saints prêchèrent séparément la foi dans les différentes contrées de l'Irlande, qui était leur patrie, quelque temps avant la mission de saint Patrice. Ibar avait été converti dans la Bretagne, les trois autres avaient été instruits à Rome dans les principes du chris-

tianisme. Les auteurs de leur Vie disent qu'ils repassèrent tous en Irlande et qu'ils furent honorés du caractère épiscopal. Cette dernière circonstance ne paraît pas bien certaine, puisqu'on lit dans la Chronique de saint Prosper que saint Pallade fut le premier évêque des Scots.

Jean de Timouth rapporte que saint Kiaran, surnommé *Siagrius*, est appelé saint *Piram* dans le pays de Cornouailles; qu'il vécut trente ans en Irlande avant d'aller à Rome; qu'il demeura vingt ans dans cette ville; qu'y ayant été sacré évêque, il revint dans sa patrie, où il arriva trente ans avant la mission de saint Patrice. Selon le même auteur, il mourut depuis dans le pays de Cornouailles, près de Padstow. Ussérius met la naissance de ce Saint en 352, et sa mission ou son retour de Rome en 402.

Il est présentement aisé de comprendre comment il a été dit de Pallade qu'il fut envoyé en qualité d'évêque aux Scots qui croyaient en Jésus-Christ, quoique le nombre des fidèles fût très-petit dans ce temps-là. Saint Prosper, après avoir loué le Pape Célestin du soin qu'il prenait de bannir le pélagianisme de la Bretagne, ajoute « qu'il ordonna aussi un évêque pour les Scots, et que, non content de conserver la foi dans l'île romaine, il travaillait en même temps à rendre chrétienne une île barbare ¹. » Ussérius observe que par cette *île barbare*, on doit entendre l'Irlande. En effet, quoiqu'une partie de l'Écosse n'ait jamais été soumise aux Romains, et que dans les premiers temps elle ait été principalement habitée par les Pictes, on n'a pu cependant la regarder comme une île séparée de la Bretagne. On sait d'ailleurs que la lumière de la foi fut portée chez les Pictes, qui n'étaient pas du territoire que les Romains possédaient dans la Bretagne, peu après la mort des Apôtres; ainsi les peuples auxquels saint Pallade fut en-

¹ Le P. Sollier, un des continuateurs de Bollandus, donne comme un fait certain (tom. II *jul.*, p. 286) que saint Pallade, n'étant encore que diacre, fit une mission parmi les Scots, et qu'il en convertit plusieurs; il ajoute qu'ensuite le Saint retourna à Rome, qu'il y fut sacré évêque, et qu'il fut renvoyé chez les mêmes peuples en 431.

voyé, et dont une partie avait au moins une teinture du christianisme, étaient les Scots établis en Irlande. Selon quelques auteurs, saint Pallade, dont la mission a été antérieure à celle de saint Patrice, fut d'abord chassé du pays par le roi de Leinster ; ils ajoutent qu'il retourna dans le nord de la Bretagne où il avait premièrement exercé son zèle. Il est naturel de conclure de là qu'il avait été envoyé à toute la nation des Scots, dont plusieurs colonies avaient passé depuis peu dans le nord de la Bretagne, et s'étaient emparées d'une partie du pays connu sous le nom d'Écosse.

Les Scots étaient un peuple grossier et barbare dans le iv^e et le v^e siècles : c'est ce que nous apprenons des historiens qui parlent des mœurs des anciens Irlandais, et de plusieurs autres ecclésiastiques.

Saint Pallade, selon la Chronique de saint Prosper, arriva chez les Scots sous le consulat de Bassius et d'Antiochus, l'an 431 de Jésus-Christ. On comprend aisément combien la mission qu'il entreprit dut lui coûter de peines et de fatigues. Les Scots ayant été s'établir dans le nord de la Bretagne vers le temps où les Romains commencèrent à abandonner le pays, le Saint les y suivit il prêcha parmi eux avec beaucoup de zèle, et forma une Église fort nombreuse. Les historiens d'Écosse disent que la foi fut plantée dans le nord de la Bretagne vers l'an 200 de Jésus-Christ, sous le règne de Donald, et sous le pontificat de Victor ; mais ils conviennent unanimement que saint Pallade, qu'ils appellent saint Padie, fut le premier évêque du pays ; ils lui donnent même le titre de premier Apôtre d'Écosse : peut-être que le Saint fut le premier qui prêcha la foi à la nation particulière des Scots. Il mourut vers l'an 430, à Fordun, capitale du petit territoire de Mermis, située au midi et à quinze milles d'Aberdeen. Ses reliques se gardaient autrefois dans le monastère de Fordun. En 1409, Guillaume Scènes, archevêque de Saint-André et primat d'Écosse, les mit dans une châsse qui était enrichie d'or et de pierreries. La fête de saint Pallade est marquée au 6 de juillet dans le bréviaire d'Aberdeen et dans les calendriers d'Écosse ;

elle est marquée au 15 de décembre dans quelques calendriers d'Angleterre.

Les historiens d'Écosse et les calendriers du moyen âge disent que saint Pallade eut pour disciples saint Servan et saint Ternan, et qu'il sacra le premier, évêque d'Orkney, et le second, évêque des Pictes ; mais il paraît, par la Chronologie d'Ussérius, que ces deux Saints ne vivaient pas du temps de l'Apôtre des Scots. (GODESCARD.)

SAINT NOYALE,

VIERGE ET MARTYRE.

On sait par tradition qu'elle vint d'Angleterre dans l'Armorique avec sa nourrice, et qu'elle eut la tête tranchée près de la chapelle de Bezo, non loin de Biguan, par ordre du tyran Nezan ou Nizon. On la nomme aussi sainte Nouluenne. Elle est honorée à Pontivy, en Bretagne.

SAINT GOAR,

PRÊTRE ET ERmite.

Saint Goar, originaire de cette partie de la France que l'on appelle l'Aquitaine, était fils de Georges et de Valérie, personnes nobles et d'un rang fort illustre. Il naquit au temps de Childebart, fils de Sigebert l'Ancien, issu par Clotaire de Clovis le Grand. Ses premières années ne furent pas seulement innocentes et exemptes des crimes ordinaires à la jeunesse, mais aussi remplies de bonnes œuvres et de grands témoignages de la sainteté où il devait arriver un jour. Il recevait même dès lors des grâces extraordinaires du Ciel, et faisait des actions miraculeuses de consolation et le soulagement du prochain.

Une vie si pure et si sainte fut bientôt un sujet d'admiration pour tous ceux qui le connaissaient, ce qui fit qu'il prit la liberté d'instruire les ignorants, d'exhorter les pécheurs à faire pénitence et d'animer les gens de bien à pratiquer les plus excellentes vertus du christianisme. Ses exemples aidant

sa parole, il fit de grands fruits parmi le peuple. Ceux qui avaient servi fidèlement Jésus-Christ, ceux qui avaient aimé le monde et ses vanités, commencèrent à marcher dans les voies de la justice et à suivre les règles de l'Évangile, et ceux qui avaient vécu dans la tiédeur et l'indévotion, commencèrent à s'adonner avec ferveur aux exercices de la vie intérieure et spirituelle.

Ces heureux progrès ayant acquis beaucoup de réputation à saint Goar, son évêque crut qu'il procurerait un grand avantage à l'Église, s'il le faisait entrer dans l'ordre ecclésiastique. Ainsi il l'ordonna prêtre, et lui confia le soin de la prédication évangélique. Cet honneur fut un nouvel aiguillon à son zèle. Il monta en chaire, il fit une guerre publique aux vices et aux dérèglements qui régnaient de son temps. Il combattit le luxe, la discorde, la vengeance, l'homicide, l'inceste, la simonie et d'autres vices semblables qui défiguraient alors toute la face du christianisme. Ses travaux eurent tant de succès, qu'il se fit par leur moyen un changement considérable dans les mœurs des fidèles qui avaient le bonheur de l'entendre.

Cependant, comme l'amour de Dieu et le mépris de toutes les choses de la terre s'augmentaient toujours dans son cœur, et qu'étant devenu tout céleste, il ne soupirait plus qu'après les biens de l'éternité, il prit la résolution de quitter tout ce qu'il possédait avec ses parents, ses amis, et son pays même, et de se retirer dans un lieu inconnu. Il s'en alla donc sur les bords du Rhin, à quelques lieues de Trèves, près d'un petit ruisseau appelé Wochaire. L'évêque de Trèves, que l'historien de sa vie appelle Félix, et qui était plutôt saint Fibice, dont il est fait mention au 5 novembre, lui ayant permis de s'y établir, il y fit bâtir un ermitage et une petite église, qu'il enrichit de plusieurs reliques très-considérables.

Sa retraite dans cette solitude fut une source de grâce et de bénédiction pour tout le pays : car après s'être longtemps exercé dans les veilles, les jeûnes, les prières et les autres pratiques de la piété et de la mortification chrétienne, qui le

rendirent digne de recevoir l'esprit apostolique, il se mit à parcourir tous les lieux d'alentour, d'où l'idolâtrie et le culte des faux dieux n'avaient pu encore être entièrement bannis, et il y prêcha avec tant de succès l'unité de Dieu et le mystère de Jésus-Christ, que les païens ouvrirent les yeux à la vérité de l'Évangile, et renonçant à leurs erreurs, embrassèrent le christianisme. Sa prédication était soutenue par de grands miracles : car il y eut des malades qu'il guérit par l'invocation du nom du Sauveur, et on vit des personnes qui avaient perdu l'usage de leurs membres, le recouvrer heureusement par sa prière et par le signe de la croix.

Il s'était fait à lui-même une loi inviolable de dire tous les jours la messe pour le bien commun de l'Église, et de réciter aussi le psautier tout entier : ce qu'il faisait avec une révérence et une attention merveilleses. Après s'être acquitté de ces devoirs, il s'appliquait à l'instruction et au soulagement des pauvres et des pèlerins, dont il y avait toujours bon nombre à son ermitage. Il leur donnait l'horreur du vice, il les avertissait de prévenir cette heure redoutable, où il ne sera plus temps de faire pénitence et qui sera la décision de l'éternité bienheureuse ou malheureuse. Mais il savait par expérience que le moyen de gagner les pauvres à Dieu, était d'exercer à leur égard la charité corporelle : il les recevait avec joie, il les logeait commodément, et leur donnait aussi à dîner et à souper avec toute l'abondance que sa pauvreté lui pouvait permettre. En effet, il n'y a point de Saint qui ait eu plus de zèle pour l'hospitalité que saint Goar, et on peut dire que bien que toutes ses autres vertus fussent très-éminentes, c'est néanmoins principalement en celle-là qu'il a excellé et qu'il s'est distingué des autres Saints. La nécessité de renvoyer les pèlerins qui avaient couché chez lui, et qui voulaient continuer leur voyage, faisait souvent qu'après la messe et la récitation de ses prières, il ordonnait à son disciple de dresser la table pour leur donner à manger : et comme c'était là une occasion favorable de les entretenir des choses célestes et de les confirmer dans la foi et dans la piété, se faisant tout à

tous selon la pratique de l'Apôtre saint Paul, il se mettait à table avec eux, où gardant toutes les règles de la plus sévère sobriété, et ne mangeant que ce qui était nécessaire pour se conserver la vie, il leur administrait en même temps l'aliment délicieux de la parole de Dieu.

Une conduite si charitable, et dont tout le pays recevait de si grands secours, déplut néanmoins à quelques créatures de l'évêque de Trèves, surtout à Albiwi et à Adalwin, deux de ses officiers ou domestiques. Ils vinrent à l'ermitage de saint Goar, sous prétexte d'y lever un tribut pour l'entretien des luminaires de l'église de Saint-Pierre, et ayant vu le nombre des pèlerins qui y étaient, et comment après la récitation des divins offices, et la célébration du redoutable mystère de la Messe, il s'était mis à dîner avec eux, ils résolurent de le dénoncer à l'évêque comme un gourmand et un ivrogne indigne du caractère sacerdotal, et d'approcher si souvent des saints autels. Ils retournèrent à Trèves dans ce dessein, qu'ils ne découvrirent nullement au Saint; et en effet, après avoir rendu compte à leur prélat du succès de leur voyage, ils lui dirent qu'ils étaient fort mal édifiés de ce prêtre solitaire, vu que, contre la coutume des anciens ermites, qui était de ne rien prendre qu'à midi, ou même à l'heure de vêpres, il mangeait bien plus matin, et faisait de son ermitage un honnête cabaret, où il avait souvent part à de bons festins; que véritablement il prêchait avec profit, mais qu'il y avait grande apparence qu'il ne le faisait que pour mieux cacher son intempérance et son libertinage; qu'il ne fallait nullement souffrir ce dérèglement dans le diocèse, surtout de la part d'un étranger qui ne s'y était établi que par une surprise faite à l'un de ses prédécesseurs; que leur avis était de ne point différer à le faire comparaître à son tribunal pour l'examiner, et lui faire ensuite ressentir la juste punition de ses délits.

Dieu permit que l'évêque, qui se nommait Rustique, se laissât tromper par cette accusation, afin de rendre saint Goar plus célèbre dans le monde, et que sa venue à Trèves servît

aussi à la conversion de ce prélat, qui vivait secrètement dans le crime. Ayant donc pris feu sur le rapport de ces calomniateurs, il les chargea eux-mêmes d'aller chercher le saint prêtre, et de le faire paraître devant son tribunal. Ils retournent à son ermitage, et le saluent de la part de leur maître, lui disant qu'ayant une affaire à lui communiquer, il le prie de le venir trouver au plus tôt. Saint Goar vit bien ce qu'ils tramaient contre lui. Il les reçut néanmoins avec une douceur et une bienveillance merveilleuse, et les assura qu'il partirait dès le lendemain matin pour satisfaire au commandement de son prélat. Cependant, comme il était tard, il les arrêta chez lui, et les traita le mieux qu'il put. Il passa ensuite toute la nuit en prière selon sa coutume, car il ne dormait presque point, et dès le point du jour il commença son office ordinaire du chant des psaumes et des cantiques à la louange de Dieu Tout-Puissant, et célébra l'adorable mystère de la Messe, avec tout le calme et la dévotion d'un homme parfaitement uni à Jésus-Christ.

Après son action de grâces, il invita de nouveau ses hôtes à prendre un petit repas avec lui avant que de se mettre en chemin, afin d'en pouvoir porter la fatigue avec moins d'incommodité. Alors ces méchants esprits, ne pouvant plus cacher le venin qui était renfermé dans leur cœur, le traitèrent fort injurieusement, lui reprochant que c'était à tort qu'il portait le nom d'ermite et de solitaire, puisque, contre la règle des moines, il ne faisait point difficulté de manger de si bonne heure, et de les inviter à faire de même. Le Saint ne se rebuta point de ce reproche, mais après leur avoir remontré que les règles monastiques n'étaient pas contraires à la charité qui le faisait pourvoir au besoin de ses hôtes lorsqu'ils avaient un long voyage à faire, il fit entrer un pèlerin, le fit mettre à sa table et déjeuna avec lui. Ses calomniateurs voulant partir, il leur donna des vivres pour le chemin, bien qu'ils fussent à cheval : pour lui, il les suivit doucement à pied, l'esprit élevé vers Dieu, et le cœur disposé à tous les ordres de la divine Providence.

Notre-Seigneur commença bientôt à faire paraître qu'il était le protecteur de l'innocence de son serviteur, car à peine ses envieux eurent-ils fait une ou deux lieues qu'ils furent saisis d'une faim, d'une soif et d'une lassitude si étranges, qu'ils croyaient être à deux doigts de la mort. S'étant communiqué leur mal l'un à l'autre, ils cherchèrent un ruisseau qu'ils savaient être proche, afin d'y étancher leur soif ; mais ils ne le virent plus. Ils eurent recours aux vivres que le Saint leur avait donnés, afin d'apaiser leur faim, mais ils ne les trouvèrent plus. Ils voulurent piquer leurs chevaux pour arriver promptement à Trèves, mais leur lassitude les mit hors d'état d'avancer et fit même que l'un d'eux tomba demi-mort par terre. Tout ce qu'ils purent faire dans cette extrémité fut d'attendre le Saint qui venait après eux, et d'implorer humblement son assistance, quoiqu'ils s'en fussent rendus indignes par leur malice.

Saint Goar, qui avait appris de l'Évangile à aimer ses ennemis et à faire du bien à ceux dont il recevait du mal, ne les rebuta point ; mais après leur avoir remontré doucement que cette incommodité leur était arrivée pour leur donner plus d'estime de la charité, il leur rendit miraculeusement les forces qu'ils avaient perdues, leur fit aussi trouver le ruisseau et les vivres qu'ils n'avaient pu trouver. Ils firent donc en chemin le repas qu'ils n'avaient pas voulu faire dans l'ermitage ; après lequel étant convaincus de la sainteté du serviteur de Dieu, ils coururent à Trèves, non plus comme ses adversaires et ses dénonciateurs, mais comme ses panégyristes et les admirateurs de sa vertu.

L'évêque, qui les attendait avec impatience, et avait déjà résolu de perdre Goar, fut bien surpris de leur changement et de les entendre publier ses louanges, au lieu des accusations dont ils le chargeaient auparavant. Il crut que l'ermitte les avait trompés par quelque prestige, et continuant toujours dans sa mauvaise volonté contre lui, il ordonna qu'à son arrivée on le fit entrer dans la chambre du conseil, où la plupart de son clergé était assemblé.

La première chose que saint Goar fit à son entrée dans Trèves, fut d'aller à l'église pour y adorer la souveraine majesté de Dieu, et lui recommander sa personne et celle de son disciple qui était avec lui. Ensuite il se rendit au palais épiscopal et dans la chambre du prélat, avec une gravité et une modestie angélique. S'étant d'abord dépouillé de sa chape pour paraître plus décemment devant lui, et ne sachant où l'attacher, il la mit sur un rayon de soleil qui entrait par une petite fenêtre, qui semblait être une barre, et elle y demeura miraculeusement suspendue à la vue de tout le monde. L'évêque, bien loin d'être touché de ce prodige, s'en servit au contraire comme d'une preuve que le Saint était magicien, le lui reprocha comme un effet de son orgueil et de sa communication avec le démon ; il lui dit ensuite qu'il ne pouvait pas être bon prêtre ni bon solitaire, puisqu'au lieu que les anciens ermites s'étaient exercés dans le jeûne, l'abstinence et les autres mortifications du corps, il prenait un chemin tout opposé et mangeait dès le matin avec des pèlerins.

Le Saint fut un peu surpris du miracle qu'on lui reprochait, et dont il ne s'était pas aperçu, croyant avoir mis son habit sur un bâton et non sur un rayon de soleil : il en fit des excuses à son prélat et lui dit qu'il prenait Dieu à témoin, lui qui connaît les choses les plus cachées et à qui les plus secrètes intentions sont manifestes, qu'il n'avait jamais eu de commerce avec le démon et que, s'il avait fait quelques actions surnaturelles, c'était par la seule vertu divine qu'il les avait faites. Que pour la gourmandise qu'on lui objectait, il ne s'en sentait nullement coupable, puisque s'il avait quelquefois avancé le repas du matin en des jours où le jeûne n'était pas commandé, il l'avait fait par charité envers ses hôtes et non par intempérance et par une avidité infatigable de manger. Qu'au reste, c'était une grande erreur de mettre toute la perfection dans le jeûne et l'abstinence, puisque les plus grands saints ont toujours reconnu que la miséricorde leur était infiniment préférable.

Pendant qu'il se défendait avec la douceur et la possession d'esprit qui lui étaient ordinaires, un clerc de l'évêque apporta devant lui un enfant qui venait d'être exposé et dont on ne connaissait point les parents ; car c'était la coutume à Trèves de faire bénir par l'évêque les enfants exposés avant de les mettre en nourrice. Alors ce prélat, que Dieu voulait humilier et corriger, se tournant vers ses ecclésiastiques, leur dit : « Nous verrons bien maintenant si les œuvres de Goar sont de Dieu ou du démon ; qu'il fasse parler cet enfant et qu'il lui fasse déclarer qui est son père et qui est sa mère ; et nous croirons que les miracles qu'il a opérés jusqu'à présent sont des effets de la puissance divine ; mais s'il ne le peut pas faire, nous aurons une marque évidente qu'il n'a rien fait que par magie et par le commerce de l'esprit d'enfer. »

Le Saint frémit à cette proposition : il remontra à Rustique qu'il n'y avait point d'apparence d'exiger de lui une si grande merveille ; qu'il n'était qu'un misérable pécheur, à qui il n'appartenait pas d'entreprendre une chose si extraordinaire ; que d'ailleurs elle était inutile, et ne pouvait servir qu'à découvrir la honte et l'infamie de ceux qui avaient mis cet enfant au monde ; que la charité lui avait fait faire quelques miracles par la volonté de Dieu, mais que la même charité l'empêchait de faire celui-là. Rustique se moqua de ces raisons, et se persuadant qu'en ordonnant au Saint une chose qu'il ne pouvait pas exécuter, il le ferait tomber dans la confusion, il lui commanda, s'il ne voulait passer pour un imposteur et un magicien, de faire parler l'enfant sur-le-champ.

Saint Goar, en cette extrémité, leva les yeux au ciel, et Dieu lui ayant fait connaître en ce moment que ce n'était que par une secrète conduite de sa providence que son évêque l'obligeait à cette action, il demanda au clerc qui portait l'enfant, combien il y avait qu'il était né ; le clerc lui répondit qu'il y avait trois jours. Alors adressant sa parole à l'enfant même, il lui dit : « Je t'adjure, petit enfant, au nom de la très-sainte Trinité, qui t'a créé, que tu nous declares sur l'heure distinctement et par leur nom le père et la mère qui t'ont mis au

monde. » A peine eut-il achevé ces mots, que la langue de cette petite créature fut déliée : il étendit sa main vers l'évêque, et le montrant du doigt, il dit : « Voilà mon père l'évêque Rustique, et ma mère s'appelle Flavie. »

O terrible coup de la justice divine ! Rustique veut perdre Goar, en lui imputant un crime dont il est innocent, et Dieu le confond lui-même, en faisant connaître le crime dont il était coupable, et qu'il croyait n'être connu sur la terre que de sa complice. La honte et la confusion lui couvrirent aussitôt la visage, et ne pouvant nier un désordre dont le ciel même rendait un si évident témoignage, il se jeta aux pieds du serviteur de Dieu, reconnut son innocence et sa vertu, et avouant sa propre iniquité, il le pria de lui servir d'intercesseur auprès de Notre-Seigneur pour en obtenir miséricorde.

Le Saint fut extrêmement surpris d'avoir été l'occasion d'une divulgation du crime de son évêque ; il en pleura amèrement, il en gémit du plus profond de son cœur, et adressant la parole à ce prélat, il lui dit : « Il eût été bien plus à propos que vous eussiez lavé cette tache par une confession et une pénitence secrète, qui n'eût pas été au scandale de l'ordre ecclésiastique ; mais puisque Dieu a permis que votre crime ait été découvert, le conseil que je puis vous donner est d'entrer dans les sentiments d'une véritable contrition ; il n'y a point de péché qui ne soit rémissible, et il ne faut jamais désespérer de la miséricorde de notre Dieu, qui surpasse infiniment la grandeur de notre malice, mais il la faut montrer par une douleur sincère et par une grande sévérité contre soi-même. C'est par ce moyen que votre crime, tout énorme et tout scandaleux qu'il est, sera remis. Pour moi, ajouta-t-il, je m'offre à faire sept ans de pénitence pour vous, bien que je ne doute point qu'il n'y ait beaucoup de personnes plus parfaites et plus agréables à Dieu que je ne suis, qui emploieront volontiers leurs larmes avec les austérités d'une vie pénitente et mortifiée, pour vous réconcilier avec le ciel. »

Ces paroles charmèrent tous les ecclésiastiques de l'as-

semblée : l'évêque en fut en même temps confus et consolé et il en profita si bien, qu'après avoir passé plusieurs années dans les rigueurs de la pénitence canonique, il reprit glorieusement les fonctions de sa charge, et est devenu un grand saint que l'on honore en cette qualité au diocèse de Trèves, le 14 octobre, ainsi qu'il est marqué au martyrologe romain.

Cependant le bruit de ce grand événement s'étant répandu de tous côtés, Sigebert, fils de Dagobert et roi d'Austrasie, en fut informé. Pour en être plus certain, il voulut l'apprendre de la bouche même de saint Goar et envoya vers lui des députés qui le lui amenèrent. Lorsqu'il fut en sa présence, il le pria de lui raconter tout ce qui s'était passé entre lui et l'évêque de Trèves ; mais le Saint, dont la modestie était incomparable et qui n'avait garde de rien dire qui fût à sa louange et au déshonneur de son prochain, ne répondit rien et garda un religieux silence. Le roi s'en indigna, et lui commanda par toute l'autorité que lui donnait sa puissance royale de lui découvrir ce qu'il lui demandait. Goar, forcé par ce commandement, pria Sa Majesté de lui dire ce qu'elle savait déjà de cette affaire, et ce que d'autres lui en avaient appris. Le roi le lui ayant expliqué, Goar lui répondit qu'il était obligé de lui obéir, mais qu'il ne pouvait pas lui rien dire davantage que ce qu'il venait de lui rapporter.

Une réponse si humble et si judicieuse remplit ce prince d'étonnement. Toute la cour en admira aussi la sagesse et la discrétion, et chacun s'écria que Goar était digne de l'épiscopat et qu'il fallait le mettre à la place de Rustique. Le serviteur de Dieu fut le seul qui s'y opposa. Il représenta que l'homme étant fragile, il ne fallait pas déposer cet évêque de son siège pour une première faute dont il était disposé de faire pénitence ; que pour lui, il n'était nullement propre à une si grande dignité ; que Dieu l'appelait à la solitude et non aux emplois de la charge pastorale, et qu'il mourrait plutôt que de souffrir qu'on procédât à son ordination.

Comme ces sentiments ne faisaient qu'augmenter l'incli-

nation du roi et des grands à le faire évêque, il demanda vingt jours de délai pour se retirer dans sa cellule et y consulter l'oracle du Saint-Esprit. Les ayant obtenus, il s'en retourna dans son cher ermitage, dont la seule obéissance l'avait arraché, et s'étant prosterné contre terre, le visage baigné de larmes, il pria instamment Notre-Seigneur de lui envoyer une maladie qui le rendît incapable de subir la charge de l'épiscopat. Sa prière fut exaucée : car au même temps il fut saisi d'une fièvre violente et d'une langueur qui lui dura sept ans, sans qu'il pût sortir de la chambre où il était, ce qui fit qu'on ne le pressa plus de consentir à sa nomination.

Durant un si long temps d'infirmité, cet homme tout céleste n'avait point d'autre occupation que les prières et les larmes ; il gémissait assidûment pour lui-même, se reconnaissant un très-grand pécheur, et il gémissait pour son évêque, se souvenant de l'offre qu'il lui avait faite de faire sept ans de pénitence pour lui ; il gémissait pour toute l'Église, afin d'attirer sur elle les bénédictions du Ciel et de la rendre victorieuse de tous ses adversaires.

Après ces sept ans, qui lui acquirent des trésors infinis de mérites, le roi, croyant qu'il se portait mieux, renouvela ses instances pour lui faire accepter l'évêché qu'il lui avait offert, et dont Rustique, qui s'était enfermé dans l'église de Sainte-Marie-aux-Martyrs, n'avait pas encore repris les fonctions. Mais le Saint lui fit répondre que le temps de sa mort était venu, et que toute la grâce qu'il pouvait lui demander était qu'il lui envoyât les prêtres Agrippin et Eusèbe pour l'assister à cette dernière heure. Le roi ne manqua pas de satisfaire à son désir. Ainsi, ce bienheureux solitaire, après avoir participé à tous les Sacraments de l'Église, et s'être dignement préparé à ce grand passage par tous les actes que la piété chrétienne peut inspirer, décéda paisiblement dans son ermitage le 6 juillet, sous le règne des enfants de Dagobert.

Wandelbert, célèbre religieux de l'abbaye de Pruym, qui a écrit sa Vie, ajoute que son corps fut enterré dévotement dans la petite église qu'il avait bâtie, par les prêtres Agrippin

et Eusèbe, qui étaient venus le visiter ; mais que le roi Pépin-le-Bref, père de Charlemagne, en ayant fait depuis bâtir au même lieu une plus ample et plus magnifique à la mémoire de ce saint Confesseur, on y transporta cette sainte dépouille avec beaucoup d'honneur. Les miracles qui se firent en ce nouveau sanctuaire sont en si grand nombre, que je suis obligé de n'en parler qu'en général. Le même Wandelbert en a fait un second livre, rapporté avec le premier par Surius ; ce que je veux principalement faire remarquer est qu'il a souvent paru, par des châtimens terribles, combien le mépris du culte de saint Goar était désagréable à Dieu. Car, outre que ceux qui ont violé l'immunité de son église ont été ou saisis du démon, ou frappés de mort subite, ou affligés de longues maladies qui ont épuisé leurs forces et leurs biens, c'était une chose ordinaire que ceux qui passaient devant ce saint temple, à pied ou à cheval, ou en bateau, sans lui aller rendre leurs devoirs, en recevaient une prompte punition.

On dit même que l'empereur Charlemagne, qui était un prince si religieux, ayant négligé de le faire, parce que le voyage qu'il faisait sur le Rhin était fort pressé, son vaisseau fut agité d'une si grande tempête, et environné d'un brouillard si épais, qu'il erra tout le reste du jour sur l'eau, et ne put arriver au lieu qu'il avait marqué, mais seulement à un petit village, où lui et ses gens souffrirent de grandes incommodités : ce qui fit que dès le lendemain il envoya à l'église de Saint-Goar vingt livres d'argent, avec deux tapis de soie pour satisfaction de sa faute. Deux de ses enfants au contraire qui se détournèrent du chemin pour y aller, y reçurent tant de bénédictions, qu'étant en discorde depuis longtemps, ils s'y réconcilièrent parfaitement. L'impératrice Fastrade, son épouse, y étant allée une autre fois, elle y fut délivrée d'une douleur de dents qui la tourmentait cruellement : ce qui fit que ce prince donna à la maison de Saint-Goar la terre et seigneurie de Nasson, qui lui a longtemps appartenu.

Il me reste à ajouter que le roi Pépin ayant fondé la célèbre abbaye de Pruym, voulut que l'abbé de ce monastère fût

supérieur perpétuel de la maison de Saint-Goar : ce qui fut ratifié et confirmé par un arrêt solennel du même empereur Charlemagne, nonobstant les oppositions de l'évêque de Trèves.

(GIRY.)

SAINTÉ SEXBURGE,

ABBESSE D'ÉLY.

Sexburge naquit dans une famille dont presque tous les membres ont été saints. Elle vit le jour au commencement du vi^e siècle ; elle était fille de sainte Hereswide, que l'on fête le 23 septembre, et du pieux Annas, roi des Est-Angles. Elle fut élevée avec soin dans la foi chrétienne, et jeta dès son enfance les fondements des éminentes vertus qui illustrèrent sa vie.

On la maria au sage Ercombert, roi de Kent, et elle développa, autant par ses exemples que par ses conseils, les excellentes dispositions que ce prince avait reçues de Dieu. Elle le seconda fortement dans les efforts qu'il fit pour avancer son peuple dans la piété. Elle l'encouragea dans les sages lois qu'il fit pour éteindre l'idolâtrie et pour faire observer dans ses États les lois de l'Église.

Sa ferveur et son humilité lui conquirent le respect et l'admiration de tous. Sa charité pour les pauvres lui gagnait tous les cœurs.

Depuis longtemps elle désirait se donner toute à Dieu dans la retraite. Elle fonda pour cela un monastère de femmes dans l'île de Sheppey, sur la côte de Kent. Mais elle ne put l'achever qu'après la mort de son mari, que Dieu appela à lui en l'an 664. On y compta, peu de temps après, soixante-quatorze religieuses. On ne dit pas si la pieuse Sexburge demeura d'abord dans cette maison de prières. Mais elle vivait en 678 dans le monastère d'Ély, dont sa sœur Étheldrède, vulgairement sainte Audry, était abbesse. L'année suivante, Étheldrède mourut en odeur de sainteté, et Sexburge lui succéda.

Quinze ans après, elle fit lever de terre le corps d'Étheldrède, qui fut honoré de plusieurs miracles, et qui eut dès lors un culte public. Sexburge vécut jusqu'à la fin du vi^e siècle, et de nombreux miracles s'opérèrent aussi à son tombeau. On la fête le 6 juillet.

SAINT BERTIER ET SAINT ATTALEIN,

MARTYRS.

Saint Bertier, prêtre, et son diacre Attalein s'étaient attiré la haine de quelques misérables qu'ils avaient paternellement réprimandés. Ces monstres assassinèrent et massacrèrent les deux serviteurs de Dieu, au village de Menou, près de Faverney. Ce crime eut lieu le 6 juillet 715.

Les corps de ces deux Saints furent recueillis par des chrétiens qui emportèrent leurs reliques dans le duché de Luxembourg, à Florival, où ils sont encore vénérés.

LE VÉNÉRABLE THOMAS MORUS,

MARTYR.

Thomas Morus, ou More, naquit à Londres, en 1480, d'un des juges du banc du roi. La science et la vertu eurent beaucoup d'attraits pour lui, et il cultiva l'une et l'autre avec succès. A l'étude des langues mortes, il joignit celle des langues vivantes et les différentes connaissances qui peuvent orner l'esprit. Henri VIII, roi d'Angleterre, se servit de lui dans plusieurs ambassades. La sagacité et les talents de Morus brillèrent surtout dans les conférences pour la paix de Cambrai, en 1529. La charge de grand-chancelier d'Angleterre fut la récompense de son zèle pour le service de son maître. Sa faveur ne fut pas de longue durée. Henri VIII, amoureux d'Anne de Boulen, ayant rompu les liens qui le tenaient à l'Église romaine, Morus se démit de sa charge en 1531, et se retira dans sa maison pour y vivre avec ses livres. On employa toutes sortes de moyens pour lui arracher le serment de suprématie, que ce prince débauché et cruel, le Néron de

l'Angleterre, exigeait de ses sujets. La douceur n'ayant pu le toucher, on eut recours à la violence : on le mit en prison, on lui enleva ses livres, sa seule consolation au milieu des horreurs dont il était environné. Ses amis tâchèrent de le gagner en lui représentant « qu'il ne devait point être d'une autre opinion que le parlement d'Angleterre. » « Si j'étais, dit-il, seul contre tout le parlement, je me défieraais de moi-même; mais j'ai pour moi toute l'Église catholique, ce grand parlement des chrétiens. » Sa femme le conjurant d'obéir au roi, et de conserver sa vie pour la consolation et le soutien de ses enfants : « Combien d'années, dit-il, pensez-vous que je puisse encore vivre? — Plus de vingt ans, répondit-elle. — Ah! ma femme, voulez-vous donc que je change l'éternité avec vingt ans....? » Henri VIII, le voyant inébranlable, lui fit trancher la tête le 6 juillet 1535. Sa mort fut celle d'un martyr. Il avait vécu à la cour sans orgueil, il mourut sur l'échafaud sans faiblesse. C'était un homme solidement vertueux, quoique un peu original, qui mettait de la gaieté dans les matières les plus sérieuses. L'histoire a conservé quelques traits qui peignent bien son caractère. Un grand seigneur lui ayant envoyé deux flacons d'argent d'un grand prix, pour se le rendre favorable dans un procès fort important, le magistrat les fit remplir du meilleur vin de sa cave, et les renvoya à celui de qui ils venaient. « Vous assurerez votre maître, dit-il au domestique qui les avait apportés, que tout le vin de ma cave est à son service. » Il répondit à celui qui vint lui dire que la clémence du roi avait modéré l'arrêt de mort rendu contre lui, à la peine d'être seulement décapité : « Je prie Dieu de préserver tous mes amis d'une semblable clémence. » Il employa en prières le temps qui se passa entre sa condamnation et sa mort. La veille de l'exécution, il écrivit à sa fille Marguerite, avec du charbon et sur du papier qu'il avait surpris, pour lui mander que « bientôt il ne serait plus à charge à personne, qu'il brûlait d'envie de voir son Dieu, et de mourir le lendemain, qui était l'octave du Prince des Apôtres et la fête de la translation de saint Thomas de Cantor-

béry, jour de consolation pour lui. » Il parlait ainsi parce qu'il mourait pour la primauté de saint Pierre, et que toute sa vie il avait eu une dévotion particulière à saint Thomas, son patron. Étant monté sur l'échafaud, il chanta le psaume *Miserere* et prit le peuple à témoin qu'il mourait dans la profession de la foi catholique, apostolique et romaine. L'auteur du *Plutarque anglais*, en mettant de côté les causes de la condamnation de Morus et de Socrate, les compare dans leurs derniers moments : « Le premier, dit-il, est plus grand, puisqu'il dépendait de lui de conserver ses jours, et que l'autre était forcé de subir son arrêt. Socrate philosophait beaucoup dans sa prison, avant de prendre et après avoir pris la ciguë; mais Thomas Morus se montra plus grand philosophe, en ce qu'il ne perdit pas un instant cette gaieté douce qui l'avait accompagné toute sa vie. Les diverses anecdotes de sa mort montrent jusqu'où peuvent aller la tranquillité et le courage qu'inspirent la religion et l'aspect d'un avenir où la justice de Dieu mettra tout à sa place. »

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 6 juillet, fête de Notre-Dame d'Iron, près de Blois. La ville de Blois a toujours eu une grande dévotion à la très-sainte Vierge. Une des plus anciennes églises lui était dédiée sous le titre de Notre-Dame de Bourg-Moyen. Notre-Dame de Champbourdin avait reçu son nom du pieux cultivateur qui trouva en labourant son champ une statue de la très-sainte Vierge, devenue chère au peuple. Notre-Dame de la Garde avait été bâtie en 1272 par Jean de Châtillon, comte de Blois, au lieu où une autre statue de la Reine des cieux avait été trouvée aussi après plusieurs apparitions. Mais Notre-Dame des Aydes, dans le faubourg de Vienne, était le sanctuaire privilégié de Blois. En 1631, la peste ravageant la ville depuis deux ans, sans que la médecine pût arrêter le fléau, les habitants se vouèrent à la Mère des miséricordes. Le corps municipal mit la cité sous sa protection déjà maintes fois éprouvée, et promit de faire célébrer pendant trente ans une messe solennelle

à Notre-Dame des Aydes, avec une procession générale. La peste diminua aussitôt et ne tarda pas à disparaître. Le vœu fut accompli et renouvelé tous les trente ans, jusqu'à la Révolution. Un tableau commémoratif peint en 1634, en perpétua le souvenir dans la chapelle de Notre-Dame des Aydes. En reconnaissance, la ville fit poser des images de Notre-Dame sur ses portes et aux coins des principales rues. Gaston, frère de Louis XIII, donna une rente pour l'entretien d'une lampe « qui brûlerait jour et nuit devant l'autel de Notre-Dame des Aydes » En 1696, le 8 juillet, des pluies torrentielles gâtant les récoltes, on eut encore recours à Notre-Dame, et le beau temps revint aussitôt après la cérémonie religieuse, fait qui est consigné dans les archives de la ville. Louis XIV, dans ses lettres-patentes du mois de novembre 1702, confirmant les dispositions de Gaston, remarque que « l'église du faubourg de Vienne est celle où se font les processions générales, et que les habitants de Blois ne manquent pas de s'y rendre tous les samedis de l'année, avec beaucoup de dévotion, pour remercier Dieu et implorer sa miséricorde par l'intercession de la très-sainte Vierge. » Plusieurs paroisses voisines de Blois, quelques-unes même éloignées de trois et sept lieues, venaient à certains jours en pèlerinage à Notre-Dame des Aydes. Enfin, le 20 mai 1860, le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, couronna solennellement la sainte image de Marie et de son divin Fils, au nom du Souverain Pontife, notre bien-aimé père Pie IX. « C'est ainsi, dit Mgr Pallu du Parcq, évêque de Blois, que ce sanctuaire vénéré, autrefois si fécond en miracles, est désormais reconnu comme un de ces sanctuaires privilégiés où Marie aime à répandre des grâces plus abondantes, des faveurs plus signalées ; un sanctuaire où Marie se complait depuis des siècles, où elle a signalé sa puissance et sa bonté par les grandes victoires qu'elle a remportées sur les ennemis de notre salut, par les bienfaits dont elle a comblé les habitants de ces contrées, par l'empire qu'elle y a exercé sur les cœurs. Et voilà pourquoi elle a été couronnée. Car, mes

frères, la couronne est un symbole de la victoire, un symbole de la reconnaissance, un symbole de la royauté. On couronne les vainqueurs, on couronne les monarques : à tous ces titres, Notre-Dame des Aydes méritait cette gloire. »

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

Octave des Apôtres saint Pierre et saint Paul.

En Judée, saint Isaïe, prophète, qui, sous le roi Manassès, fut scié en deux et enterré sous le chêne de Rogel, auprès du courant des eaux.

A Rome, la fête de saint Tranquillin, martyr, père des saints Marc et Marcellien, qui fut converti à Jésus-Christ par saint Sébastien, martyr, baptisé par saint Polycarpe, prêtre, et ordonné prêtre par le Pape saint Caius. Un jour de l'octave des Apôtres, qu'il faisait sa prière au tombeau de saint Paul, il fut pris par les païens ; et, ayant été lapidé, il accomplit son martyre sous l'empereur Dioclétien.

A Fiésolo, en Toscane, saint Romule, évêque et martyr,

1

PRIDIE NONAS JULII.

Octava sanctorum Apostolorum Petri et Pauli. — In Judæa, sancti Isaïæ prophetæ, qui sub Manasse Rege sectus in duas partes occubuit ; sepultusque est sub quercu Rogel juxta transitum aquarum. — Romæ, natalis sancti Tranquillini Martyris, patris sanctorum Marci et Marcelliani, qui ad prædicationem sancti Sebastiani Martyris conversus ad Christum, a beato Polycarpo Presbytero baptizatus, et a sancto Caio Papa Presbyter ordinatus est. Is cum ad confessionem beati Pauli die Octavarum Apostolorum oraret, sub Diocletiano Imperatore a Paganis tentus et lapidatus, martyrium consummavit. — Fesulis, in Tuscia, sancti Romuli Episcopi et Martyris, discipuli beati Petri Apostoli ; qui ab eodem missus ad prædicandum Evangelium, cum in multis Italiæ locis Christum annuntiasset, rediens Fesulas, sub Domitiano Principe martyrio coronatus est cum aliis sociis. — In Campania, sanctæ Dominicæ virginis et Martyris, quæ sub Diocletiano Imperatore cum fregisset idola, ad bestias damnata, sed ab illis nil læsa, demum capite obtruncata migravit ad Dominum : cujus corpus Tropeæ, in Calabria, summa veneratione asservatur. — Eodem die, sanctæ Lucie Martyris, quæ natione Campana, a Riccio Varo Vicario tenta, et acriter cruciata, eundem convertit ad Christum : quibus adjuncti sunt Antoninus, Severinus, Diodorus, Dion, et alii decem et septem, qui in passione collegæ, et in corona fuere consortes. — In pago Trevirensi, sancti Goaris Presbyteri et Confessoris.

disciple de l'Apôtre saint Pierre, qui lui donna mission de prêcher l'Évangile : ayant annoncé Jésus-Christ en plusieurs endroits de l'Italie, et étant de retour à Fiésolo sous l'empereur Domitien, il reçut, avec quelques-uns de ses compagnons, la couronne du martyre.

En Campanie, sainte Dominique, vierge et martyre, qui, pour avoir brisé quelques idoles, sous l'empereur Dioclétien, fut exposée aux bêtes ; mais, n'en ayant reçu aucun mal, elle eut la tête tranchée, et son âme s'envola au ciel. Son corps est conservé avec une grande vénération à Tropicé, en Calabre.

Le même jour, sainte Lucie, martyre, née en Campanie, qui, ayant été prise et tourmentée cruellement par le lieutenant Riccius Varus, le convertit à Jésus-Christ : on leur adjoignit Antonin, Séverin, Diodore, Dion et dix-sept autres, qui souffrirent avec eux, et partagèrent la même couronne.

Dans le territoire de Trèves, saint Goar, prêtre et confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Nicolas et saint Jérôme, martyrs à Brescia.

Les saints martyrs Alexandre, Amand, Luce et Audile, honorés près de Narbonne le 6 juillet.

Sainte Melchtilde, vierge, morte en 1160.

Sainte Darerque, vierge, honorée en Irlande.

Saint Hilarion le Jeune, abbé à Constantinople d'un monastère de Dalmates.

Saint Basile, martyr à Scythopolis, avec soixante-dix autres chrétiens.

Saint Sévère, évêque de Césène, dans la Romagne.

Saint Rixe (Riccius), martyr, avec vingt-six autres chrétiens.

Sainte Angèle de Bohême, vierge de l'Ordre du Carmel.

Le bienheureux Pierre de la Croix, Servite.

Martyrologe de la dernière persécution.

Suzanne Gaillard, religieuse du Saint-Sacrement à la maison de Boulène, près du Pont-Saint-Esprit, fut expulsée de son couvent, à la suppression des Ordres monastiques. Elle se réunit alors à des Ursulines expulsées aussi. Le 2 mai 1794, elle fut arrêtée et conduite dans les prisons d'Orange. N'ayant pas voulu abjurer ses vœux, elle en fut tirée par ordre de la commission populaire de cette ville, condamnée à mort et exécutée le 6 juillet 1794.

Joseph Desjardins, Frère convers de l'abbaye de Septfonds, n'ayant pas voulu non plus renier ses vœux, fut condamné à la déportation. Emmené à Rochefort, il y mourut le 6 juillet 1794 et fut enterré à l'île d'Aix.

SEPTIÈME JOUR DE JUILLET.

Le Bienheureux Benoît XI, pape. — Saint Pantène, apôtre des Indes. — Sainte Cyriaque, la mégalo-martyre. — Saint Claude, saint Nicostrate, saint Castore, saint Victorin et saint Symphorien, martyrs à Rome. — Saint Félix, évêque de Nantes. — Saint Walfroy, solitaire. — Sainte Edilburge ou Aubierge, abbesse de Faremoutier. — Saint Hedda, évêque des Anglo-Saxons. — Saint Guillebaud ou Wilbaud, évêque d'Eichstadt. — Saint Déochar, abbé de Herrieden. — Saint Angelaume, évêque d'Auxerre. — Le Bienheureux Laurent de Brindes, général des Capucins. — Le Bienheureux Pierre Fourrier, curé de Maltaincourt, chanoine régulier du Saint-Sauveur. — La vénérable Mère Alix Leclerc, fondatrice des chanoinesses régulières de Notre-Dame. — Le vénérable Jean-Baptiste de Fénelon, confesseur de la foi. — La vénérable Adélaïde de Serville. — La béatification des 205 martyrs du Japon. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LE BIENHEUREUX BENOIT XI,

P A P E .

Les auteurs modernes ne s'accordent guère sur la qualité des parents de ce saint Pape, connu, avant son exaltation au pontificat, sous le nom de Nicolas Bocassini. La plupart assurent que son père, nommé Bocassius, était d'une condition fort médiocre, pour ne point dire très-obscur ; simple berger, selon quelques-uns, ou notaire de Trévise, selon d'autres. Un écrivain plus récent en fait un homme noble, pourvu d'une des principales charges de la République de Trévise.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la famille du serviteur de Dieu, noble ou roturière, a reçu de son mérite, de son élévation et de sa sainteté, un éclat qu'elle ne pouvait lui communiquer. L'innocence de ses mœurs dans le siècle, et ses rapides progrès dans la religion, le firent également aimer, estimer, respecter. Il remplit avec honneur toutes les charges de son Ordre ; parce qu'à la supériorité de ses talents, il joi-

gnit toujours une rare modestie, une sage vigilance, un grand amour de la régularité et de l'obéissance des lois. Mais ce fut principalement dans l'éminente dignité de cardinal, et dans celle de Souverain Pontife, qu'il fit admirer toutes les vertus et toutes les qualités qui font le grand homme et le grand saint : la prudence, la modération, la fermeté, et surtout le zèle de la religion : je parle d'un zèle sage, éclairé, que l'amour de la justice règle, et que les difficultés ne rebutent point.

Il naquit l'an 1240 à Trévise, ville d'Italie, capitale de la Marche Trévisane, alors libre, et gouvernée en toute souveraineté par ses propres lois et par ses magistrats, mais tombée depuis sous la domination des Vénitiens, qui s'en rendirent les maîtres dès l'an 1336. La patrie de Bocassini fut aussi sa première école, son éducation ayant été d'abord confiée aux soins de son oncle paternel, curé de la paroisse de Saint-André, l'une des principales églises de Trévise. Envoyé ensuite à Venise pour y continuer ses études, il connut bientôt la volonté de Dieu sur lui, et il suivit sa vocation. C'est de lui-même (dit Bernard Guidonis) que nous savons qu'il était encore dans la quatorzième année de son âge, lorsqu'il reçut l'habit de Saint-Dominique, dans le couvent des Saints-Jean-et-Paul, martyrs, par conséquent en 1254, vers la fin du pontificat d'Innocent IV, ou au commencement de celui d'Alexandre IV, son successeur.

L'esprit du jeune novice paraissait déjà formé. Et sa ferveur ou le désir de se perfectionner, le mirent en état de soutenir toute la rigueur de la règle. Il y aurait même beaucoup ajouté, si l'obéissance n'avait quelquefois modéré la vivacité de ce feu naissant. Obligé de mettre des bornes à ses pratiques extérieures de pénitence et de mortification, il n'en mit point à celles dans lesquelles on ne doit jamais craindre d'excéder. L'amour de Dieu et du prochain, les bas sentiments de lui-même, le renoncement à sa propre volonté, le recueillement intérieur, l'assiduité à la prière, ou la continuelle méditation de la vie et de la doctrine de Jésus-Christ, de ses

actions, de ses maximes, de ses conseils et de ses préceptes : ce fut dans l'exercice de toutes ces vertus, que le saint novice crut pouvoir donner un libre essor à son zèle, et suivre les plus avancés. Ceux qui travaillaient heureusement à former Jésus-Christ dans ce jeune cœur, formés eux-mêmes de la main de saint Dominique, ne manquèrent pas de lui faire comprendre que, pour être l'héritier de son double esprit, et remplir toute l'étendue de sa vocation, il devait aspirer à une sainteté qui rendît son ministère utile au prochain et glorieux à l'Église. Maxime importante qu'il ne perdit jamais de vue dans le cours de ses études. Aussi tous les moments lui étaient-ils précieux ; ceux qui lui restaient après la psalmodie et la prière, il les employait scrupuleusement ou à lire de bons livres, particulièrement les divines Écritures, ou à écouter les leçons de ses maîtres, et à les retenir, ou à proposer avec modestie ses doutes et ses difficultés, cherchant toujours, non à briller, mais à profiter et à s'instruire.

On ne doute point qu'il n'ait eu l'avantage de faire une partie de ses études sous la direction et dans les écoles de saint Thomas d'Aquin. Mais il n'est pas nécessaire de le faire venir pour cela à Paris. Il est vrai, comme le remarque le Père Échard, que la province de Lombardie envoyait tous les ans deux de ses jeunes étudiants au collège de Saint-Jacques : cependant nous n'avons point des preuves que Nicolas Bocassini ait été de ce nombre, et nous savons qu'il étudiait en Italie, pendant que le saint Docteur faisait ses leçons publiques de théologie à Bologne, à Rome ou à Naples. Sous un tel maître on ne pouvait manquer de faire d'heureux progrès, quand à une solide piété, et à toutes les qualités d'un esprit né pour les sciences, on ajoutait un grand désir de savoir, et une sérieuse application à l'étude.

Telles étaient les dispositions de Bocassini ; le travail ne le fatiguait point, parce qu'il l'aimait. Et les nouvelles connaissances qu'il acquérait tous les jours ne le tentèrent point de vouloir se distinguer parmi ses condisciples, parce qu'il avait choisi la dernière place, et qu'il se regardait comme le dernier

de tous. La Providence, pour favoriser sans doute ces modestes sentiments, permit que les supérieurs de leur côté ne se hâtèrent pas de le produire. Pendant quatorze années entières il fut appliqué ou à l'étude de la philosophie et de la théologie, ou à la lecture des Livres saints. Dans le silence et la retraite il médita longtemps les vérités de la religion, avant que de commencer à enseigner aux autres ce qu'il avait appris.

Ce trésor de science et de sagesse qu'il avait acquis, il le communiqua ensuite, et ce ne fut pas moins l'obéissance que le zèle du salut des âmes qui l'engagèrent à faire valoir ses talents, soit dans le ministère de la prédication qu'il exerça avec fruit, soit dans les écoles, où il forma plusieurs disciples dignes de lui. Professeur et prédicateur en même temps, bien loin de négliger ses exercices ordinaires de dévotion pour se livrer tout entier à des occupations si utiles au prochain, l'oraison était toujours comme la première source où il allait puiser ce qu'il devait prêcher aux fidèles, ou expliquer à un grand nombre d'écoliers. Quelque rapide que nous paraisse le temps lorsque nos occupations se multiplient, nous perdons toujours bien des précieux moments, que l'homme sage sait mettre à profit. A voir le P. Bocassini ne sortir du chœur où il venait de chanter les louanges de Dieu avec ses Frères, que pour reprendre ses exercices d'école et ne finir ses leçons que pour annoncer la divine parole à un nombreux auditoire, on eût dit qu'après ces longues prières, ses leçons de théologie et ses fréquentes prédications, il lui restait à peine le temps nécessaire au repos qui doit suivre le travail. C'était cependant dans de nouvelles occupations que le disciple de Jésus-Christ cherchait à se délasser des premières, et les veilles, qui faisaient une partie de sa pénitence, le mettaient en état de se ménager un loisir dont il profitait encore pour écrire divers ouvrages. Saint Antonin, le cardinal Bellarmin et les autres auteurs ecclésiastiques ont parlé avec éloge de ses Commentaires sur une partie de l'Évangile et sur les Psaumes, de ses explications sur le Livre de

Job et sur celui de l'Apocalypse, et de quelque volume de sermons qu'il avait publiés. Il ne faut point douter que tous ces écrits ou la plus grande partie ne soient sortis de sa plume dans le temps qu'il enseignait ; tantôt à Venise, ou dans l'Université de Bologne, et tantôt dans différentes maisons de son Ordre en Italie.

Le serviteur de Dieu eût volontiers consacré le reste de ses jours à lire, à écrire et à prêcher, tout cela étant aussi conforme à son état, qu'à cette modestie qui l'éloignait du désir ou de la pensée même de commander. Mais la Providence avait sur lui d'autres desseins, et c'était en conduisant d'abord quelques communautés particulières, puis une grande province, et ensuite tout l'Ordre des Frères-Prêcheurs, qu'il devait faire comme son coup d'essai, et apprendre à conduire un jour tout le troupeau de Jésus-Christ. Les vœux de ses Frères et l'obéissance, qui fut toujours sa règle, le firent passer successivement par tous les degrés. Sage et vigilant supérieur dans quelques maisons, la douceur de son gouvernement fixa sur lui les regards de toute la province de Lombardie, dont il fut élu deux fois provincial. En cette qualité il se trouva au chapitre général, assemblé à Bordeaux par Munio de Zamora, l'an 1287. Il assista aussi à celui de Trèves en 1289. Et dans celui de Strasbourg, tenu au mois de mai 1296, les suffrages de tous les vocaux se réunirent pour le mettre à la tête de son Ordre, dont il a été le neuvième général, huitième successeur de saint Dominique.

C'est en parlant de cette élection, que le savant évêque de Lodève, Bernard Guidonis, qui vivait dans ce temps-là, et qui avait conversé familièrement avec le bienheureux Nicolas Bocassini, l'appelle un homme digne de toute louange, un vrai Israélite par l'innocence de ses mœurs, un parfait modèle de vertu, et un miroir de religion, de dévotion, de sainteté par la sagesse et la ferveur de son zèle ; un religieux enfin agréable à Dieu et aux hommes par les charmes d'une douceur véritablement chrétienne. Il ajoute que la modestie et l'humilité paraissaient peintes sur son front, et qu'une noble

simplicité, jointe à une gravité sans affectation, lui attirait l'amour et les respects de tous ceux qui avaient le bonheur de le pratiquer.

On ne dira point que cet éloge soit outré, si on fait attention et à la vie qu'avait menée jusqu'alors ce digne supérieur, et à la manière dont il s'acquitta depuis de ses glorieux emplois. Le même écrivain, qui ne parle que de ce qu'il avait vu, nous assure que pendant deux ans et demi que Nicolas Bocassini eut l'administration de son Ordre, il le gouverna dans un esprit d'humilité et de paix, toujours zélé pour le maintien de la discipline régulière, et faisant observer la règle, moins par son autorité que par ses exemples.

Dans le chapitre de son élection (où, selon la *Chronique de Colmar*, ils ne se trouvèrent pas moins de neuf cents religieux) le pieux général reçut un Bref de Boniface VIII, et en conséquence de ces lettres apostoliques, il ordonna que dans tous les couvents et monastères de son Ordre, tant en Italie que dans les autres royaumes, on célébrerait désormais la fête des quatre grands docteurs de l'Église latine : saint Grégoire, saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme, avec la même solennité que le Pape venait de prescrire par sa Bulle du vingtième jour de septembre 1293. Mais en recommandant à tous ses Frères de rendre un culte plus solennel à ces illustres Saints dont les sublimes vertus ont édifié toute l'Église, et qui l'éclairent encore par leurs précieux écrits, notre général ne les exhortait pas moins à se rendre eux-mêmes leurs fidèles disciples et leurs imitateurs, afin que comme des lampes ardentes et lumineuses, ils pussent répandre parmi les peuples la lumière de la doctrine et le feu de la charité.

Si la lettre du général montrait quel était l'esprit qui l'animait, esprit de zèle, de charité, de paix et d'humilité, ses actions s'accordaient parfaitement avec ses paroles, parce que son vrai caractère, ou ses vertus favorites furent toujours la sincérité, la droiture, la candeur. Mais les sentiments dont son cœur était rempli, il voulait les inspirer à tous ceux qui étaient sous sa conduite ; et pour rendre ses exhortations

plus efficaces, il se hâta de commencer les visites de son Ordre, afin de soutenir par sa présence ce qu'il avait voulu persuader par ses écrits. Nous ne trouvons point qu'il ait fait un long séjour dans l'Alsace, ni qu'il ait pénétré dans les provinces d'Allemagne. Des affaires plus pressantes le rappelaient en Italie, divisée alors et comme déchirée par des dissensions intestines, qui semblaient menacer toute l'Église d'un schisme prêt à éclore.

Le zèle du Pape Boniface VIII lui avait déjà attiré un grand nombre de puissants ennemis dans la cour même de Rome. Les deux cardinaux Colonna, oncle et neveu, étaient à la tête de ceux qui osaient disputer au successeur de Célestin V la qualité de Souverain Pontife, ou la validité de son élection. Les grands et les petits prenaient déjà parti, chacun selon ses préjugés, ses inclinations ou ses intérêts. Cette rébellion, qui fut poussée jusqu'à une guerre ouverte, ne pouvait avoir que des suites les plus tristes et les plus funestes. Quoique notre général connût mieux que personne quel était l'attachement de tout son Ordre à la Chaire apostolique et aux successeurs de saint Pierre, il crut qu'il était de son devoir de précautionner de bonne heure ses religieux contre une contagion qui gagnait les esprits, et qui, par ses rapides progrès, avait déjà porté le trouble avec la division dans la plupart des villes et des provinces. Le danger était plus prochain en Italie, et ce fut là qu'il jugea sa présence plus nécessaire.

Après avoir visité la plus grande partie des maisons de son Ordre, non-seulement dans l'État ecclésiastique et la Lombardie, mais aussi dans la Toscane, et peut-être dans l'une et l'autre Sicile, il se rendit à Venise, et il assembla son chapitre général de 1297 dans le même couvent où quarante-trois ans auparavant il avait pris l'habit religieux. Parmi les ordonnances que le sage supérieur publia dans cette nombreuse assemblée, j'en remarque une, qui regardait les troubles dont l'Église était agitée, et que Bernard Guidonis rapporte en ces termes : « Puisqu'il est de notre devoir

et de notre profession particulière de rechercher avec soin la paix de l'Église, et de nous employer avec zèle à la procurer ou à l'entretenir, nous défendons très-expressément, et en vertu de la sainte obéissance à tous nos religieux, de favoriser, en quelque manière que ce puisse être, soit en public, ou en secret, les coupables desseins de ceux qui se sont témérement élevés contre le Souverain Pontife. Et nous voulons qu'ils prêchent partout hautement (et qu'ils soutiennent de même dans toutes les occasions) que notre Saint-Père le Pape Boniface VIII est le véritable successeur de saint Pierre, et le Vicaire de Jésus-Christ. »

Dans la lettre circulaire que le saint général adressa du même chapitre de Venise à toutes les provinces et à toutes les maisons de son Ordre, il ne recommandait pas avec moins de force cet inviolable attachement au Pontife, que les suffrages des cardinaux avaient placé sur le Saint-Siège : « Dans la tribulation, disait-il, que quelques-uns s'efforcent de susciter à la sainte Église, en attaquant la personne de son légitime Pasteur, opposez-vous, mes très-chers frères, comme des colonnes de fer ou des murs d'airain, à leurs injustes et audacieux attentats : repoussez-les avec toute l'ardeur et tout le zèle que des enfants doivent avoir pour l'honneur de leur père outragé, et que notre Ordre en particulier doit faire paraître, lorsqu'on ose calomnieusement attaquer le successeur du Prince des Apôtres. Mais, pour détourner les maux dont la sainte Église est menacée, et avancer la fin des calamités qui l'affligent actuellement, je vous conjure, par la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de frapper sans cesse aux oreilles de la divine Bonté, par des humbles supplications, et par la voix de vos prières, qui doivent être d'autant plus saintes, qu'elles sont plus continuelles. »

Pour connaître combien pur et désintéressé était ce zèle du serviteur de Dieu, il est bon de se souvenir que Boniface VIII venait de donner une Bulle, dont les réguliers n'avaient point lieu d'être contents, et que notre général, devenu depuis son successeur, se crut obligé de révoquer.

Mais l'esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit de justice et de paix, lui avait appris à démêler les intérêts particuliers de ceux de la maison du Seigneur, et à sacrifier les privilèges même de son Ordre (les plus solennellement accordés par plusieurs Papes) à la soumission, à l'obéissance et au respect qu'il fallait rendre à celui qui se trouvait revêtu de la même autorité, quoiqu'il ne montrât pas toujours les mêmes dispositions.

Une conduite si pleine de sagesse et de modération augmenta beaucoup l'estime que la cour de Rome faisait déjà des vertus du pieux général. Le Pape lui-même, connaissant les qualités de son esprit, commença à l'honorer de sa confiance et à le charger de plus importantes négociations. Guidonis nous apprend que Sa Sainteté le joignit aux deux cardinaux légats, qui devaient travailler, ou à procurer une solide paix, ou à suspendre du moins les hostilités entre le roi très-chrétien et celui d'Angleterre.

Pendant le cours de la négociation, Nicolas Bocassini assembla dans la ville de Metz, l'an 1298, son troisième et dernier chapitre général, dans lequel il eut l'honneur de recevoir les lettres du roi Philippe le Bel. Ce prince, voulant donner à l'Ordre de Saint-Dominique des marques de sa reconnaissance pour le zèle avec lequel ces religieux s'étaient portés à solliciter la canonisation de saint Louis, avait résolu de faire bâtir un magnifique monastère à Poissy, dans le propre lieu où le saint roi était né. Et en proposant son dessein à notre général, Sa Majesté l'exhortait à prendre sous sa juridiction ce sanctuaire, destiné à la retraite de cent religieuses, dont la principale occupation le jour et la nuit serait de chanter les louanges de Dieu, de rendre au Saint, nouvellement canonisé, le culte que l'Église venait de lui décerner, et de prier pour la prospérité de la famille royale. On ne nous a point conservé les lettres du roi, ni la réponse du Père général. Mais nous en trouvons une autre, que le même prince écrivit pour le même sujet au provincial de France. Cette dernière lettre est datée de Pontoise, le 12 juin 1291.

Tandis que la magnificence du petit-fils de saint Louis éclatait dans la construction d'un temple auguste, qui devait être consacré à Dieu sous l'invocation du saint confesseur, notre bienheureux Nicolas de Trévise faisait paraître son zèle, tant par ses attentions à étendre le culte du même Saint, dont il fit célébrer dès lors la fête dans toutes les maisons de son Ordre, que par le soin qu'il eut de choisir des hommes apostoliques, pour les envoyer dans les pays des infidèles. Dans le dernier chapitre général, il avait spécialement recommandé à tous les provinciaux de lui faire connaître les sujets qu'ils jugeraient les plus propres pour annoncer la foi aux Gentils et leur donner la connaissance de Jésus-Christ. Mais dans le cours de ses visites, il examinait lui-même la capacité, la vocation, le caractère d'esprit des religieux qui se présentaient pour ces missions au loin et quelquefois il faisait connaître la volonté de Dieu à ceux dont le zèle était encore arrêté ou combattu par une louable humilité. Pendant que dans ces tranquilles occupations, le serviteur de Dieu parcourait nos provinces de France, toute l'Italie se trouvait dans les plus violentes agitations. Boniface VIII, retiré à Riéti avec les cardinaux, venait de publier la croisade contre les Colonna, dont il faisait abattre les maisons, les palais et les places fortes, sans épargner la ville de Palestrina, qui par ses ordres fut ruinée et renversée de fond en comble.

A toutes ces calamités le ciel ajouta de nouveaux fléaux : on sentit de grandes secousses de terre, qui alarmèrent surtout les habitants de Riéti et toute la cour du Pape. Jean Villani et Bernard Guidonis, tous deux auteurs contemporains, en parlent ainsi : « Le premier dimanche de l'Avent 1298, un violent tremblement de terre, qui commença à se faire sentir à Riéti et dans les lieux voisins, renversa plusieurs édifices, bourgs ou châteaux. Une ville entière fut engloutie pendant la nuit et bien des gens eurent le malheur d'y périr. Le Pape et les cardinaux, dans une grande frayeur, se retirèrent au couvent des Frères-Prêcheurs, qui se trouvant dans un lieu solide et fort élevé, paraissait moins exposé. On dressa à la

hâte au milieu du jardin une espèce de tente, où le Saint-Père passa la nuit, sous de faibles planches, pendant que les citoyens de Riéti, hommes, femmes, enfants, pour n'être point écrasés sous les ruines des maisons, erraient le jour et la nuit dans les campagnes et se trouvaient souvent renversés, ne pouvant se tenir sur leurs pieds, tant les agitations de la terre étaient violentes ; mais elles n'étaient point continuelles. »

Ce fut deux jours après cette époque mémorable que le Pape Boniface VIII créa le Père Nicolas Bocasini général des Frères-Prêcheurs, cardinal prêtre du titre de Sainte-Sabine.

La première nouvelle de sa promotion lui fut apportée dans le monastère de Prouille, où il avait fait sa visite et passé les fêtes de Noël. S'étant ensuite rendu au couvent de Carcassonne, Bernard Guidonis, alors prieur de cette maison, eut l'honneur de le recevoir et de l'instruire des troubles nouvellement excités dans ce pays par quelque reste d'Albigéois. Le nouveau cardinal continua sa route par Narbonne, où en présence de plusieurs chanoines de la métropole et d'un grand nombre de ses religieux, il fit lire le Bref pontifical qu'il venait de recevoir.

L'éclat de la pourpre n'éblouit point l'humble et modeste religieux. Bien loin d'avoir jamais aspiré à cette éminente dignité, il s'était toujours cru bien au-dessous de celles où on l'avait élevé dans son Ordre ; les religieux qui étaient auprès de lui, lorsqu'on apprit la nouvelle de sa promotion au cardinalat, assurent qu'il en fut alarmé, et que les ordres précis de Sa Sainteté lui firent répandre un torrent de larmes. Il se soumit néanmoins, soit par la persuasion de ses amis qu'il avait consultés avant que de faire lire le Bref, soit parce que, connaissant mieux que personne le génie et la fermeté du Pape, il n'osait se flatter de le faire changer de résolution. Ainsi, ayant fait rompre les sceaux de son office de général, il partit en diligence pour se rendre auprès du Saint-Siège. On ne vit aucun changement, ni dans ses habits ni dans ses manières, parce qu'il n'y en avait point dans son intérieur. En se présentant au Pape, au lieu d'un discours

étudié, où la flatterie et quelquefois l'hypocrisie ou l'orgueil savent se cacher sous des expressions pleines d'humilité, notre cardinal ne dit que ce peu de paroles : « Pourquoi, Très-Saint Père, avez-vous mis sur mes faibles épaules un si pesant fardeau? » A quoi le Vicaire de Jésus-Christ, comme s'il prévoyait déjà ce qui devait lui arriver, répondit aussitôt : « Le Seigneur vous en imposera un autre bien plus pesant que celui-ci. »

Le saint cardinal fut obligé de s'arrêter auprès du Pape, qui voulait se servir de ses lumières pour le gouvernement de l'Église universelle. Mais au milieu de la cour, il vécut à peu près comme il avait toujours fait dans l'obscurité de la retraite. Peu sensible au faste et aux honneurs, encore moins à l'attrait des plaisirs et des richesses, il parut également modeste, affable, populaire, également exact observateur de ses règles, également pénitent et recueilli. Son unique plaisir (s'il en trouvait quelqu'un dans un poste qui gênait tous les penchants de son cœur) était de pouvoir servir un plus grand nombre de personnes. Il accordait aux uns (surtout aux pauvres) une prompte et favorable audience, et faisait expédier leurs affaires. Il assistait les autres de la sagesse de ses conseils et de son crédit, après s'être assuré de la justice de leur cause. Zélé pour la gloire de l'Église, pour l'honneur du Siège apostolique et les justes prérogatives du successeur de saint Pierre, mais aussi éloigné de flatter les grands que de rebuter les petits ou de mépriser les malheureux, la complaisance ne le porta jamais à parler contre ses propres lumières, ni à approuver, même par le silence, ce qui lui paraissait peu conforme à la justice ou aux règles de la modération.

Cette généreuse et modeste liberté pouvait le faire trouver quelquefois opposé aux desseins de Boniface VIII, cela cependant ne diminua rien de l'estime que ce Pape faisait de lui. Au contraire, le Saint-Père parut toujours l'aimer davantage, à proportion qu'il avait de nouvelles preuves de ce fonds de sagesse, de modération et d'équité que la nature et la grâce avaient mis en lui. Il goûtait infiniment son caractère d'esprit,

quoique si différent du sien; et dans toutes les occasions, il lui donnait des marques réelles de la plus parfaite confiance. Il faut mettre sans doute de ce nombre la dignité d'évêque d'Ostie ou de doyen du Sacré-Collège, dignité dont le Vicaire de Jésus-Christ revêtait le cardinal préférablement à tous ceux qui avaient été honorés avant lui de la pourpre romaine.

Les royaumes du Nord, cruellement déchirés par les guerres civiles, et toujours menacés ou attaqués par des barbares, ayant attiré les attentions du Saint-Siège, le Pape jeta les yeux sur le doyen des cardinaux pour l'envoyer sur les lieux avec la qualité de légat *a latere*. Le sujet de la légation était important et la commission des plus délicates. Pour rétablir l'honneur des autels, le culte, la discipline, les pratiques de piété et de religion dans les provinces du Septentrion, surtout dans la Hongrie, il fallait commencer par faire cesser la guerre civile; et pour pacifier ce vaste royaume, divisé par différentes factions également puissantes et opiniâtres, on devait décider du sort de deux jeunes princes prétendants à la couronne, l'un et l'autre déjà couronnés, chacun par un archevêque de son parti, et tous deux soutenus par les forces de quelque souverain. Le roi de Naples appuyait les intérêts de Charobert ou Charles-Robert, son petit-fils, dont le droit paraissait le mieux fondé. Et Venceslas, roi de Bohême, ayant cédé ses prétentions à son propre fils, que les Hongrois nommèrent Ladislas, il faisait son affaire de la sienne. Les évêques, les princes, les autres seigneurs, les peuples même s'étaient hautement déclarés pour l'un ou pour l'autre, et la confusion n'était pas moins générale que la division. Mais ce qui ne pouvait qu'augmenter infiniment l'embarras du légat, c'est que tout le parti opposé au prince Charobert ne craignait rien tant que de perdre sa liberté en recevant, disait-il, un roi de la main de l'Eglise.

La Bulle que Boniface VIII remit à son légat, en lui donnant toute son autorité pour terminer cette grande affaire, marque d'une manière fort pathétique combien il désirait la pacification de ces troubles, et quelle idée il avait de la sagesse et

des talents de celui qu'il avait choisi pour y travailler : « Plût à Dieu (disait le Pape) qu'il nous fût permis d'aller nous-même sur les lieux, et de prouver, par notre présence, l'ardeur et la sincérité de nos vœux, notre sollicitude et nos attentions ! Mais puisque notre état et la multitude des affaires dont nous sommes accablés ne peuvent nous le permettre, parmi les grands personnages qui partagent avec nous le poids de la sollicitude pastorale, nous choisissons, pour les entreprises les plus difficiles, ceux que le ciel a spécialement favorisés de ses dons.

» Sachant donc par notre propre expérience que le Très-Haut, souverain distributeur de ses grâces, les a abondamment répandues dans votre âme ; qu'il vous a orné des dons de science, de force, de conseil, et qu'à toutes les autres qualités, qui vous rendent singulièrement recommandable, il a ajouté une rare prudence et autant de modération que de sagacité dans les affaires, nous croyons suivre les desseins de la divine Providence en vous remettant le soin de faire réussir une affaire d'où dépendent la tranquillité de plusieurs royaumes et le salut de tant de peuples. Ce n'est que malgré nous et à regret que nous nous privons nous-même de la présence d'un si grand homme, dont les conseils nous seraient fort utiles et même nécessaires ; mais puisque les besoins des fidèles, si cruellement divisés en Hongrie, en Pologne, dans la Dalmatie, la Croatie, la Serbie, la Galatie, la Cumanie, et dans les provinces voisines, demandent le secours d'une personne de votre caractère, nous vous envoyons, de l'avis de nos frères, dans tous ces royaumes avec l'autorité et les honneurs de notre légat *a latere*, afin que, selon les lumières de votre sagesse, vous travailliez, comme un Ange de paix, à bannir les divisions et les discordes, à réunir les cœurs et les esprits, à exterminer enfin et à détruire tout ce qui s'opposerait au rétablissement d'une solide paix. »

Cette Bulle, rapportée dans les Annales ecclésiastiques, est datée d'Anagni, le 13 mai 1301. Le cardinal-légat partit aussitôt, et il suivit exactement les intentions du Vicaire de Jésus-

Christ. Dès qu'il fut arrivé en Hongrie, son premier soin fut d'assembler tous les archevêques et évêques de ces vastes contrées, afin de commencer de traiter de la paix et de l'union avec ceux qui, par leur caractère, étaient le plus obligés de la procurer de toutes leurs forces. Le dessein du légat était de se servir des conseils et du ministère des prélats, pour faire entrer tous les autres dans les vues pacifiques qu'il leur aurait inspirées. Mais il eut la douleur de reconnaître que dans le clergé comme parmi le peuple, les sentiments se trouvaient si partagés et les esprits si prévenus ou si opiniâtrément attachés à différents partis, qu'il n'y eut ni raisons, ni prières, ni considérations du bien public, ni menaces capables de les ramener à cette parfaite concorde qu'il voulait mettre parmi eux. Le cardinal y travailla cependant sans jamais se rebuter par les nouveaux obstacles qui semblaient naître tous les jours. Tout ce que le zèle, la sagesse, la prudence ou l'industrie humaine peuvent mettre en usage pour conduire les affaires importantes à une heureuse fin, l'habile légat l'employa, mais avec plus de mérite que de succès, et il reconnut que le moment marqué par la Providence n'était pas encore venu.

Un écrivain moderne dit que, sans employer ni les censures ni l'autorité dont il était revêtu, et n'usant que de la douce persuasion, le serviteur de Dieu ramena enfin tous les esprits du clergé à l'unité de sentiments et à une parfaite concorde. Il est vrai, ajoute-t-il, qu'il ne termina pas alors les prétentions des deux concurrents, parce que l'un d'eux, fuyant la présence du légat, ne voulut jamais paraître; mais il y laissa des dispositions qui opérèrent dans la suite tout ce que le Pape désirait. Cependant, les anciens historiens ne s'expliquent pas tout à fait de même touchant cette réunion du clergé, quoiqu'ils reconnaissent tous que le légat apostolique n'avait rien omis de tout ce qu'on s'était justement promis de ses lumières et de ses talents.

Boniface VIII en était persuadé : cela paraît par le Bref du 10 juin 1302, où ce Pape, adressant la parole à Venceslas, roi de Bohême, s'expliquait ainsi : « Sensiblement touché

de l'état de désolation où le royaume de Hongrie, autrefois si florissant, se trouve aujourd'hui réduit, non-seulement par les incursions continuelles des Cumains, des Tartares et de plusieurs autres peuples païens ou schismatiques, mais aussi par les scandales et les profanes nouveautés, surtout par les divisions qui le déchirent, nous vous avons envoyé pour légat le cardinal-évêque d'Ostie, un des plus illustres membres de l'Église romaine, homme dont la religion et la sagesse dans le conseil nous rendaient la présence si nécessaire, que nous nous sommes fait un grand préjudice à nous-même en nous en privant; mais nous ne doutions pas que vous ne vous fissiez un devoir, vous et le prince votre fils, de vous montrer dociles aux salutaires avertissements d'un tel homme, qui n'était entré dans ce royaume que pour y être un Ange de paix et un ambassadeur de salut.... Cependant, quoique ce légat apostolique ait déjà essuyé de grandes peines d'esprit et de corps, et qu'il soit certain que les fruits de ses travaux, véritablement glorieux devant les hommes, ne seront pas moins méritoires devant Dieu, ils n'ont pas encore produit la fin des troubles ni procuré cette désirable paix que nous souhaitions avec tant d'ardeur. »

Ces paroles du Pape nous apprennent que le zèle et la constance du légat avaient produit quelques fruits, quoique la malice de Satan ou les péchés des hommes en eussent empêché les plus précieux. Nous l'avons déjà dit, le principal objet de cette légation, et le grand fondement de tous les avantages qu'elle devait procurer aux Églises du Nord, était la réunion des esprits, ou la pacification des troubles. C'est pourquoi tout ce que le serviteur de Dieu pouvait faire d'ailleurs pour abolir bien des abus, qui s'étaient insensiblement introduits parmi les clercs, ou pour proscrire des superstitions populaires et des pratiques scandaleuses, également contraires aux règles des mœurs et à la discipline ecclésiastique, il comptait cela pour peu, et le Souverain-Pontife le considérait de même, tant qu'on voyait toujours allumé le feu de la discorde et de la division.

Nous ignorons combien de temps l'évêque d'Ostie s'arrêta dans le royaume de Hongrie, ou dans les autres provinces de sa légation, mais on sait qu'il était déjà à Vienne, en Autriche, vers le commencement de l'été 1302, dans le temps que le Pape écrivait au roi de Bohême le Bref dont on vient de parler. Il exerçait encore les fonctions de légat apostolique dans l'État de Venise, les premiers mois de l'année 1303. Et le onzième jour d'avril de la même année il se trouvait à Padoue, où, assisté de deux patriarches et de huit archevêques ou évêques, il fit avec beaucoup de solennité la consécration d'une église de son Ordre, sous l'invocation de saint Augustin.

Après le retour du cardinal, le Pape Boniface VIII vit se liquer contre lui tous ses anciens ennemis. Étant entrés dans la ville d'Anagni, le 7 septembre 1303, ils se rendirent maîtres du palais et de la personne du Pontife. Les habitants d'Anagni, ses sujets et ses compatriotes, l'avaient lâchement trahi : ses domestiques et ses amis l'abandonnèrent. Parmi les cardinaux et les prélats du palais, notre doyen, évêque d'Ostie, et celui de Sabine, demeurèrent seuls auprès du Pape, pour le consoler ou le défendre contre les emportements de Guillaume de Nogaret et de Sciarra Colonna. Mais ils ne purent retenir, ni la langue envenimée de celui-ci, qui chargea l'Oint du Seigneur des plus sanglants reproches, ni la main sacrilège de celui-là, encore moins celles de la populace et des soldats, qui, dans la confusion et le tumulte, enlevèrent les meubles de Sa Sainteté et pillèrent son trésor.

Deux jours après, le Pape, délivré enfin par le peuple d'Anagni, qui eut honte de sa lâcheté, se rendit à Rome dans le dessein d'y assembler un Concile. Mais il tomba malade et mourut le 11 d'octobre 1303, après avoir occupé le Saint-Siège huit ans, neuf mois et dix-huit jours.

Le Saint-Siège ne vaqua que dix jours, c'est-à-dire le moins qu'il était possible, car alors, dit Fleury, on observa pour la première fois¹ le règlement prescrit par Grégoire X, renou-

¹ Ce ne fut pas la première fois qu'on observa ce règlement. Nous

velé par Célestin V, et confirmé par Boniface VIII, de n'entrer au conclave pour l'élection du Pape que neuf jours après la mort du prédécesseur. Ainsi les cardinaux s'assemblèrent le 21 d'octobre, et le lendemain ils élurent tout d'une voix, comme par une commune inspiration, Nicolas de Trévise, cardinal-évêque d'Ostie, pour successeur de saint Pierre, Chef et Pasteur de l'Église universelle. Une élection si unanime, et beaucoup plus prompte qu'on ne pouvait l'espérer dans un temps de confusion, fut sans doute une nouvelle preuve des attentions de la Providence sur l'Église de Jésus-Christ ; elle montra aussi la sagesse des cardinaux et la haute idée qu'ils avaient des éminentes qualités de leur doyen, ou de la supériorité de ses talents. Mais elle ne fit pas moins connaître la rare modestie de ce grand homme : si parmi toutes les vertus dont il avait déjà donné les plus beaux exemples, on avait toujours admiré sa profonde humilité, on peut dire qu'elle parut particulièrement en cette occasion. L'éclat du trône fit pâlir et trembler le serviteur de Dieu, et rien ne fut capable de le faire consentir à son élévation, que la crainte trop fondée de jeter par son refus toute l'Église dans de nouveaux troubles, ou de l'exposer à de plus grandes calamités. Il fut sacré et couronné le dimanche 27 octobre, ayant pris le nom de Benoît XI, et pour devise ces paroles du Roi-Propète : *Illustra faciem tuam super servum tuum*¹. Daignez Seigneur, répandre sur votre serviteur la lumière de votre face.

Le nouveau Pape écrivit d'abord au jeune roi de Sicile qui avait manqué aux traités, pour l'avertir en père, et le corriger comme un fils qu'il supposait avoir failli moins par malice que par inconsidération, ou par les mauvais conseils de ses ministres. Cet avertissement plein de charité et de dou-

avons remarqué ailleurs (et Fleury le rapporte lui-même) que la même chose s'était pratiquée après la mort de Grégoire X, décédé le 10 janvier 1276. Les cardinaux s'assemblèrent le 20, et le 24 ils élurent unanimement Pierre de Tarantaise, de l'Ordre des Frères-Pêcheurs, cardinal évêque d'Ostie, qui prit le nom d'Innocent V.

¹ Psal. xxx, 20.

ceur eut tout son effet : Frédéric, que les menaces auraient peut-être irrité, se fit un devoir d'obéir aux sages remontrances du saint Pontife ; il implora humblement sa clémence et lui prêta serment de fidélité par Conrad Doria, son procureur. Benoît XI leva aussitôt l'interdit, fit ouvrir les églises pour l'exercice public de la religion dans tout le royaume de Sicile, et accorda à ce prince un terme convenable pour l'acquit des sommes dont il était redevable envers le Saint-Siège.

Le Saint-Père en usa de même à l'égard de Charles II, roi de Naples. Il le félicita en même temps de ce qu'en chassant les Sarrasins de la ville de Nocéra, où ils avaient été autrefois établis par l'empereur Frédéric II, il avait enfin ôté du milieu des chrétiens le scandale du mahométisme. Et parce que le roi Charles, en rétablissant l'église cathédrale de Nocéra, l'avait richement dotée, Benoît XI lui accorda, ainsi qu'à ses successeurs, la faculté de présenter à l'évêque des personnes capables pour le doyenné, l'archidiaconé, la chantrerie, et la moitié des prébendes. La Bulle est du 26 novembre 1303.

Le zèle du vicaire de Jésus-Christ le rendait attentif à tout, et sa charité répandait principalement les faveurs du Saint-Siège sur les princes chrétiens, soit pour les attacher plus fortement à la religion, au service de l'Église et à la défense de la foi, soit pour prévenir des guerres, ou détourner quelquefois les scandales, qu'une trop grande rigueur à faire observer certains points de discipline ne pouvait manquer de faire naître. Ce fut dans cette vue que ce Pape permit à Albert, roi des Romains, et à son épouse, la reine Élisabeth, de faire célébrer l'office divin en leur présence, nonobstant l'interdit des lieux où Leurs Majestés pourraient se rencontrer. Pour la même raison, Sa Sainteté ordonna à l'archevêque de Lunden de lever incessamment l'excommunication dont ce prélat avait frappé Éric, ou Henri, roi de Danemark, parce qu'il avait épousé Ingeburge, princesse de Suède, sa parente au quatrième degré. Benoît XI, informé qu'on ne pouvait rompre ce mariage sans exposer à toutes les suites

d'une guerre inévitable deux royaumes dont cette alliance avait réuni les intérêts et procuré la tranquillité, accepta la satisfaction offerte par ce prince, lui accorda la dispense qu'il demandait, et autorisa le mariage déjà contracté.

Tout le royaume de Danemark participa à une autre grâce du charitable Pontife envers le même roi. Éric s'était porté aux dernières extrémités contre Jean, évêque de Riga, depuis archevêque de Lunden, et contre le doyen de son chapitre. Il les avait fait jeter l'un et l'autre dans les fers, et il les tenait depuis longtemps dans une étroite prison. Le frère du roi, et plusieurs autres seigneurs, s'étant rendus fauteurs ou complices de tous ces excès, le royaume avait été mis en interdit, et les peuples, privés de l'usage des Sacrements, souffraient pour l'iniquité de leurs princes. Les disputes sur les bornes ou l'étendue de la puissance ecclésiastique et de l'autorité royale étaient en même temps fort vives. Et, comme il arrive ordinairement, de ces disputes naissaient plusieurs autres divisions, toujours préjudiciables au repos de l'État. Benoît XI ayant reçu avec bonté les ambassadeurs du roi de Danemark, il termina tous les différends au gré des parties ; c'est-à-dire en sauvant l'honneur de l'Église, sans porter préjudice aux droits du prince. Les censures furent levées, et les peuples rétablis dans la participation des saints Mystères, mais après que l'évêque offensé eut été mis en liberté, et qu'il eut reçu toute la satisfaction qui lui était due.

Ce saint Pape porta encore plus loin ses attentions, lorsque affligé d'une part de voir hors du sein de l'Église les Orientaux sous l'empire d'Andronic, et consolé de l'autre par l'espérance que lui donnait la pieuse reine de Servie touchant la conversion du roi Orose son fils, il écrivit à ce prince avec une affection de père pour l'inviter, l'exhorter, le presser de mettre au plus tôt en exécution le saint désir que le Seigneur lui avait inspiré. La vertueuse Hélène, sa mère, y travaillait depuis longtemps avec un zèle qu'on ne peut trop louer ; et le Vicaire de Jésus-Christ voulut encore y contribuer par ses

lettres apostoliques, toutes remplies de la plus tendre charité. Il souhaitait cette conversion, et il la demandait à Dieu avec d'autant plus d'ardeur, qu'il espérait en pouvoir retirer de grands avantages pour l'Église, et pour le salut d'un nombre presque infini de schismatiques. On pouvait en effet se flatter que les seigneurs et les peuples qui obéissaient à ce prince, suivraient tous son exemple pour se réunir à l'Église, et le Saint-Père se proposait déjà de se servir utilement de la médiation du roi Orose, pour retirer du schisme Andronie lui-même et ses sujets. Le Bref de Sa Sainteté au roi de Servie est du 21 décembre 1303.

C'est à ce même temps qu'il faut rapporter une marque particulière de sa reconnaissance envers la ville de Trévise, sa patrie, où il fit bâtir une grande et magnifique église sous l'invocation de saint Nicolas. Mais la grande affaire qu'il ne pouvait perdre de vue, parce qu'elle lui tenait particulièrement à cœur, était le rétablissement de la paix dans le royaume et l'Église de France.

Du vivant de Boniface VIII, Philippe-le-Bel avait envoyé en Italie un homme de confiance, pour demander la convocation d'un Concile. Le député n'étant arrivé à Rome que la veille de la mort de Boniface, ne put rien faire pendant le temps des funérailles ou du conclave. Mais Benoît XI ne fut pas plutôt élu, que l'envoyé se présenta devant Sa Sainteté, et fit ses humbles remontrances, exagérant par un discours fort pathétique tous les griefs dont le roi son maître et la nation disaient avoir à se plaindre. Le Vicaire de Jésus-Christ ne crut pas que le Consistoire dût délibérer sur ces articles, jusqu'à ce que le député eût reçu de nouvelles instructions et des lettres de créance pour le nouveau Pape. Philippe-le-Bel envoya aussitôt de nouveaux ambassadeurs à Benoît XI, et il voulut que le clergé envoyât en même temps les siens, pour traiter avec Sa Sainteté sur tous les différends qu'il avait eus avec Boniface VIII, et faire révoquer par le nouveau Pape toutes les censures portées par son prédécesseur.

Le Pape reçut avec bonté les ambassadeurs français, qui

assurèrent Sa Sainteté que le roi leur maître n'avait point eu de part à ce qui s'était passé l'année précédente à Anagni, ceux qui avaient eu la témérité d'arrêter et de traiter avec tant d'insolence le Pape Boniface VIII ayant agi en cela sans ordre de Sa Majesté. Cette déclaration fut très-agréable au nouveau Pape et on ne tarda pas à voir l'entier accomplissement de tout ce que l'on s'était promis de sa générosité ou de sa justice. Déjà, pour accélérer la paix, il s'était fait un plaisir de prévenir les premières démarches du roi, et il avait commencé à répandre des grâces, avant même qu'on les eût demandées. A peine les derniers ambassadeurs de France étaient-ils arrivés à Rome, que Benoît XI tint un consistoire public, où, en présence des députés de Philippe-le-Bel, Sa Sainteté leva toutes les censures que ce prince pouvait avoir encourues sous le dernier pontificat.

La protection du roi très-chrétien et sa recommandation avancèrent encore le rétablissement des Colonna. Cette illustre famille, sous le pontificat précédent, avait été chassée de Rome et de toute l'Italie, proscrite, dépouillée de ses grands biens, et excommuniée. Les deux cardinaux dégradés implorèrent humblement la miséricorde de Benoît XI, et ce sage Pontife, pour ne point punir les coupables dans toute la rigueur, révoqua d'abord les sentences de proscription et de bannissement portées contre cette ancienne et noble maison. Mais par un ménagement nécessaire, il suspendit pour un temps la restitution des places, villes ou châteaux, d'où les Colonna avaient été chassés. Il ne crut pas devoir rendre sitôt l'usage de la pourpre aux deux cardinaux qui s'étaient les premiers révoltés contre le Pape, leur souverain : il annula cependant la sentence de leur déposition, et par ces premières faveurs il les mit en état d'en espérer de plus grandes, ou de les mériter par une conduite désormais plus mesurée.

En même temps que le Vicaire de Jésus-Christ donnait de si grands exemples de clémence et de douceur, il n'oubliait pas qu'il devait aussi en donner quelques-uns de justice, en

vengeant l'honneur de l'Église ou du trône apostolique, outragé dans la personne de son prédécesseur. Sciarra Colonna et Guillaume de Nogaret (les principaux acteurs dans la scène tragique d'Anagni) furent expressément exceptés du pardon accordé à tant d'autres coupables, et la conduite du Saint-Père à leur égard parut toujours la même. C'était à lui seul ou au Saint-Siège qu'il avait réservé le pouvoir de les absoudre, et malgré le caractère d'ambassadeur dont Guillaume de Nogaret était revêtu, Benoît XI qui, sans sortir de son caractère de modération, savait user d'une juste sévérité lorsqu'elle était nécessaire, refusa toujours de traiter avec lui, et même de l'admettre en sa présence. Après l'avoir inutilement attendu à la pénitence pendant près de huit mois, Sa Sainteté fit procéder criminellement contre lui et contre Sciarra Colonna, les cita pour comparaître devant son tribunal, et dans la Bulle du 7 juin 1304, ils furent mis l'un et l'autre à la tête de ces hommes sacrilèges et contumaces qui, après avoir outragé en plusieurs manières le Pape Boniface et pillé le trésor de l'Église, n'avaient jamais donné une marque de repentir. Benoît XI renouvela contre eux, il aggrava même toutes les censures dont ils étaient déjà si justement frappés.

La Bulle fut donnée et publiée avec solennité à Pérouse, où les ambassadeurs de Jacques II, roi d'Aragon, se présentèrent à Sa Sainteté et lui firent hommage, au nom de leur maître, pour les îles de Sardaigne et de Corse. Dès le mois d'avril, Benoît XI était sorti de Rome, soit à l'occasion de quelque tumulte excité par les partisans des Colonna, ou pour punir l'orgueil et le faste des Romains, selon le continuateur de l'*Histoire de Tholomée de Lucques*. D'autres ont cru qu'il n'était allé à Pérouse que pour être plus à portée de pacifier les troubles qui régnaient encore dans plusieurs villes de Toscane, de Lombardie et de la Marche Trévisane. Et en effet il parvint à réconcilier les Vénitiens avec les habitants de Padoue, car il méditait souvent les dernières paroles que Notre-Seigneur avait adressées à ses Apôtres : *Je vous donne la paix, je vous laisse ma paix*. Elles étaient profondément

gravées dans son cœur ; il les regardait, et comme une importante leçon, qui apprend à tous les fidèles à fuir les dissensions, et comme un commandement fait en particulier aux successeurs du Prince des Apôtres, d'employer tous leurs soins, leur vigilance et la suprême autorité dont ils sont revêtus, pour conserver ou rétablir parmi les peuples cette paix que l'Homme-Dieu nous a si souvent et si expressément recommandée. Les Brefs apostoliques de ce saint Pape sont tous remplis de ces mêmes sentiments, et sa conduite est une preuve encore plus sensible qu'il comptait, parmi ses premiers devoirs, celui de bannir du monde chrétien le démon de la discorde et faire servir la paix à la gloire de la religion.

Pendant qu'il s'appliquait avec une charité pleine de sollicitude à réunir tous les peuples d'Italie, à éteindre leurs animosités, et à détourner les fléaux de la guerre, il ne veillait pas avec moins d'attention à tout ce qui se passait dans les autres parties du monde chrétien. Il y avait longtemps que l'empereur faisait une guerre aussi injuste qu'opiniâtre à Gérard, archevêque, électeur de Mayence. Après avoir pris plusieurs châteaux et pillé les terres ou les domaines de cette Église, il avait chassé le prélat et l'avait forcé les armes à la main à faire un accord sous des conditions très-onéreuses. Un historien ajoute (et cela paraît par les lettres de Benoît XI) que Boniface VIII ayant autrefois averti le roi des Romains de mettre fin à ces hostilités et de se réconcilier avec l'archevêque de Mayence, il n'avait pu obtenir ni l'un ni l'autre. Les vives instances et les charitables exhortations de Benoît XI furent plus efficaces. Il ne se contenta pas de représenter avec force à l'empereur Albert le tort qu'il faisait à l'Église, à sa conscience et à sa réputation ; il cassa le concordat injuste que ce prince avait extorqué du prélat opprimé, l'obligea à faire une satisfaction raisonnable et à restituer à l'Église de Mayence tous les biens dont lui-même, ou ses fauteurs à son exemple, l'avaient injustement dépouillé.

Tous les jours du pontificat de Benoît XI étaient marqués par quelque action particulière de zèle, de générosité, de clé-

mence du de religion. A tous les faits déjà rapportés, nous pouvons en ajouter encore plusieurs, qui n'ont point été oubliés par les écrivains ecclésiastiques.

L'inconstance ou l'ambition de Frédéric, roi de Sicile, obligèrent le saint Pontife à renouveler plus d'une fois les salutaires avertissements qu'il lui avait donnés peu de jours après son exaltation, et il le fit toujours avec succès. Quoique le traité que ce prince avait conclu avec les deux cours de Rome et de Naples fût à son avantage, puisqu'il lui assurait une couronne et la paisible possession d'un beau royaume, il y avait néanmoins certaines conditions qui ne flattaient pas sa vanité, et de temps en temps, soit par sa propre inquiétude, soit par les mauvais conseils des flatteurs (dont les cours des princes sont toujours remplies) il paraissait mépriser ses engagements, de l'observation desquels dépendait la continuation de la paix. Les discours empoisonnés de quelques courtisans semblaient irriter continuellement les passions du jeune monarque, et les nouvelles démarches qu'on lui faisait hasarder, ne tendaient qu'à allumer le feu de la guerre dans toute l'Italie. Mais la vigilance du Père commun, sa modération et sa sagesse déconcertèrent toujours les desseins des ennemis de la paix. Attentif à toutes les entreprises de Frédéric, il sut toujours le prévenir à propos, le corriger avec douceur, et lui faire craindre le péril qu'il lui montrait pour le porter à l'éviter.

En travaillant avec tant de soin à procurer le repos et la tranquillité des peuples, la première intention du charitable pasteur était de fournir aux fidèles de nouveaux moyens de conversion et de salut. Il voyait avec douleur que les suites malheureuses de l'interdit général, sous laquelle royaume de Sicile avait longtemps gémi, étaient l'ignorance ou le mépris des choses saintes, le libertinage, la corruption des mœurs, et le venin de l'hérésie qui se répandait partout, avec d'autant plus de rapidité, qu'il n'y avait personne qui pût ou qui osât s'y opposer. Ce fut vers cet objet que Benoît XI tourna ses attentions. Parmi les sages conseils qu'il avait d'abord don-

nés au roi Frédéric en le réconciliant à l'Église, le premier était en faveur de la religion. Il réitéra souvent ses prières et ses exhortations, afin d'engager ce prince à faire paraître son zèle pour la pureté de la foi et l'extirpation de l'hérésie dans ses États. Il y envoya en même temps plusieurs bons ministres, théologiens et prédicateurs choisis dans son Ordre. Frédéric les reçut favorablement, et sous sa protection ils travaillèrent avec fruit à combattre le vice et l'erreur, à instruire les peuples et leur faire reprendre les pratiques de piété ou de religion qui, depuis plus de vingt ans, étaient extrêmement négligées par les uns, et ouvertement méprisées des autres.

Nous n'entrerons point dans le détail de tout ce que le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes fit entreprendre à ce vigilant Pasteur pour l'honneur des autels, le maintien de la discipline ecclésiastique, la décence et la majesté du culte divin. Persuadé que rien n'est plus efficace pour animer les peuples à embrasser les exercices de religion et à mener une vie chrétienne, que l'exemple de ceux qui se sont consacrés au saint ministère, il ne négligeait rien pour faire briller dans le clergé l'intégrité des mœurs, l'étude des saintes Lettres, le zèle, la science et la piété. Le service divin ne se faisait pas toujours avec la décence convenable dans l'église appelée de Latran, la première qui eût été bâtie par les libéralités de l'empereur Constantin, et consacrée par saint Sylvestre. Le zèle de Benoît XI le rendit attentif à une chose qui regardait de si près la gloire de la religion. Il fit pour cela de sages règlements, dont il voulut voir l'exécution; il détermina le nombre de ministres qui devaient chanter les louanges du Seigneur et s'acquitter des saintes fonctions dans cet auguste temple. Mais son exemple et sa piété servirent encore plus que ses règlements à rallumer dans le clergé l'esprit de ferveur et l'amour de la prière.

Ceux qui étaient dévoués par état à travailler à leur propre perfection dans le secret de la solitude, ou au salut des âmes par le ministère de la parole, recevaient tous les jours quel-

que grâce particulière de ce Père commun des fidèles. Il mit spécialement les disciples de saint Pierre-Célestin sous la protection du Siège apostolique et confirma de nouveau l'Ordre des Servites. Nous passerions les bornes que nous nous sommes prescrites, si nous entreprenions de parler de tous les bienfaits dont il ne cessa de combler l'institut dans lequel il se glorifiait d'avoir été autrefois reçu, nourri et élevé à la science et à la vertu.

Le patriarche des Chaldéens lui envoya une ambassade en 1304 pour l'assurer de son obéissance. On voit par sa lettre que le Pape l'avait en quelque sorte prévenu en envoyant, dès le commencement de son pontificat, quelques religieux de son Ordre dans le royaume de Perse, pour reconnaître l'état de la religion dans ce pays, la foi et les mœurs des peuples et les sentiments de leurs pasteurs par rapport au Saint-Siège.

Les ambassadeurs du Grand-Khan des Tartares s'étaient déjà présentés devant le Saint-Père pour lui faire des propositions qui paraissaient fort avantageuses, puisque cet empereur (très-favorable à l'Église) offrait de joindre ses forces à celles des princes chrétiens s'ils voulaient se réunir contre les musulmans qui avaient tout ravagé dans la Syrie, surtout dans la Palestine. Depuis que Benoît XI était assis sur la Chaire de saint Pierre, il n'avait eu rien de plus à cœur que de retirer les Lieux-Saints de l'oppression des Sarrasins, dont la haine contre le nom chrétien était extrême et dont la puissance devenait tous les jours plus formidable. Dans cette vue, le Vicaire de Jésus-Christ avait employé tous les moyens que le zèle et la prudence pouvaient inspirer pour pacifier les troubles qui agitaient presque toutes les parties de l'Europe. Il gémissait sans cesse sur les funestes divisions que les intérêts des princes, l'indocilité des peuples et les desseins ambitieux de quelques particuliers excitaient continuellement. Ces guerres entre chrétiens, il les considérait comme une chose également honteuse à la religion et préjudiciable à une portion du troupeau de Jésus-Christ qu'on laissait en proie à ses en-

nemis, tandis que les fidèles, peu jaloux de leurs véritables intérêts, tournaient les uns contre les autres les armes qu'ils auraient dû porter contre l'ennemi commun.

De là cette vigilance si attentive, ces soins, ces sollicitudes, ces exhortations vives et pathétiques pour procurer une paix générale dans tout le monde chrétien. De là cette sagesse à user, tantôt de condescendance, et tantôt d'une juste sévérité, afin de gagner les uns par la douceur et d'arrêter les autres, du moins par la crainte des peines. De là enfin cette multitude de lettres apostoliques, de nonces et de légats qu'il avait envoyés chez tant de différents peuples pour pacifier leurs troubles et terminer leurs querelles. Nous avons déjà vu que tout cela n'avait pas été sans quelque succès. Mais la réunion des esprits ne se trouvait pas encore au point où le saint Pontife la désirait pour faire éclore les grands desseins qu'il méditait. Cependant, il ne pouvait les perdre de vue ; et le zèle qu'il dévorait fut encore ranimé par le récit que lui firent les ambassadeurs des Tartares et ceux du Patriarche d'Orient, témoins oculaires de tous les maux dont les chrétiens étaient accablés dans les pays qui tombaient sous la domination des mahométans.

Pendant que le Saint-Père, pressé d'une ardente charité, pensait aux moyens de donner quelque sorte de consolation et de secours aux chrétiens de la Palestine, Charles de Valois, frère du roi Philippe-le-Bel, fit avertir Sa Sainteté, par deux députés, qu'il armait pour le recouvrement de l'empire de Constantinople, comme appartenant à Catherine de Courtenai, son épouse. Pour cet effet, ce prince demandait au Pape de commuer les vœux de ceux qui, s'étant déjà croisés pour la Terre-Sainte, voudraient passer avec lui contre les Grecs schismatiques. Il le pria encore de lui accorder, pour les frais de la guerre, les legs pieux et les autres donations destinées au secours des fidèles d'Orient. Enfin, il souhaitait qu'on fit prêcher une croisade générale pour la conquête de Constantinople.

Benoît XI loua le dessein de ce prince, et il lui accorda ses

demandes, excepté la dernière, dont Sa Sainteté jugea à propos de différer l'exécution à un autre temps, soit par la considération de l'état présent de la France, dont toutes les forces étaient alors occupées à la guerre de Flandres, soit par l'espérance d'un prochain passage des croisés dans la Terre-Sainte. Ces deux motifs sont exprimés dans le Bref du 27 mai, adressé à Charles de Valois. Mais le 20 juin, le Pape écrivit à l'évêque de Senlis et aux autres prélats de France une lettre où il dit : « Le zèle de la foi doit sans doute enflammer les cœurs des fidèles à délivrer l'empire de Constantinople du pouvoir des schismatiques. Car, s'il arrivait (ce qu'à Dieu ne plaise) que les Turcs et les autres Sarrasins qui attaquent continuellement l'empereur Andronic, s'en rendissent maîtres, il ne serait pas facile de le tirer de leurs mains. Et quel péril, quelle honte serait-ce pour l'Église romaine et pour toute la chrétienté ! Nous désirons donc que l'entreprise du prince Charles ait un heureux succès, comme très-utile au secours de la Terre-Sainte, si longtemps retardé par diverses causes. C'est pourquoi nous vous prions tous de concourir puissamment à cette bonne œuvre. Si vous faites attention aux erreurs dans la foi que les Grecs ont ajoutées à leur schisme, ou au mépris et à la haine dont ils sont remplis contre l'Église catholique, vous n'aurez pas besoin de nos exhortations pour entreprendre cette affaire avec ardeur. »

En supposant le droit de Charles de Valois sur l'empire de Constantinople, le Saint Père avait plusieurs justes motifs de désirer que les Français s'en rendissent les maîtres. Cette conquête pouvait faciliter celle des Lieux-Saints ; et on n'avait qu'un trop juste fondement de craindre que cet empire ne passât enfin des mains des schismatiques, trop faibles pour le défendre, au pouvoir des mahométans, ennemis déclarés du nom chrétien. On vit en effet arriver dans le xv^e siècle ce qu'on craignait, et qu'on prévoyait déjà dès le commencement du xiv^e.

Le zélé Pontife, voulant remplir tous les devoirs d'un Vicaire de Jésus-Christ, faisait en même temps partir des

prédicateurs de la foi pour annoncer l'Évangile chez les nations infidèles, et il établissait des saints évêques dans les extrémités du royaume de Hongrie, que le schisme avait commencé d'infecter. Mais, tandis que l'Europe et l'Asie se promettaient de recueillir les fruits de bénédiction que présageait un si sage gouvernement; pendant que toute l'Église, édifiée des grandes vertus de son premier Pasteur, commençait à goûter les avantages qu'il procurait à tous les fidèles et admirait avec raison cette vivacité de zèle qui faisait dire de lui, selon l'expression d'un auteur contemporain, que par ses soins les chemins tortus devenaient droits, et les raboteux étaient unis, une main sacrilège fit tout d'un coup évanouir de si douces espérances, et changea en deuil la joie de tous les gens de bien.

Dans la soixante-troisième année de son âge, après avoir saintement gouverné l'Église pendant huit mois et dix-sept jours, Benoît XI fut empoisonné par la noire malice (comme on l'a toujours cru) des ennemis de la paix. Cette mort, qu'un auteur moderne, dans son *Histoire des Papes*, dit « avoir été une véritable perte pour l'Église et pour toute la chrétienté, » arriva le sixième jour de juillet selon quelques auteurs, ou le septième, selon plusieurs autres. L'épithaphe qu'on lit sur son tombeau favorise la première date.

Il serait inutile de faire ici l'éloge de cet homme de la droite du Seigneur : ses actions publient assez ses louanges. On ne saurait faire quelque attention à ce grand nombre d'affaires importantes, qu'il avait terminées en si peu de temps, sans lui appliquer ce que le Saint-Esprit a dit de l'homme juste, qu'ayant vécu peu, il a fourni une longue carrière : *Consummatus in brevi explevit tempora multa*.

Victime et martyr de la paix, il semblait ne vivre que pour la prêcher, et n'être monté sur le trône que pour la faire régner. Solidement humble dans la plus haute élévation, il ne sut jamais, ni estimer les grandeurs de la terre, qu'il considérait comme un songe, ou comme une ombre qui disparaît, ni mépriser les pauvres et les petits, dont il fut toujours

le protecteur et le père. Les saintes pratiques de pénitence, de mortification et d'humilité, qu'il avait fait servir à sa perfection dans le cloître, devenu prince et chef de toute l'Église, il les continua toujours ; il les augmenta même de beaucoup, dit le cardinal Gilles de Viterbe.

Jamais ce disciple de la croix, fidèle imitateur de la pauvreté de Jésus-Christ, ne pensa à enrichir ses parents, ou à rendre leur fortune meilleure selon le monde. On assure qu'il embrassa tendrement sa mère, quand il la vit habillée selon la modestie de son état, lui qui avait refusé de la reconnaître, lorsqu'on l'avait présentée au pied de son trône, couverte des plus riches et des plus précieux habits.

On peut avoir remarqué, par tout ce que nous avons dit jusqu'ici, quelle était l'ardeur et l'étendue de la charité du saint Pontife. Mais il faut ajouter que cette reine des vertus, unique règle de sa conduite, et de toutes les actions de sa vie, ne parut jamais avec plus d'éclat que dans les circonstances de sa mort. Toujours soumis aux ordres de la Providence, sans se plaindre de la méchanceté de ceux qui abrégèrent ses jours, il employa ses derniers moments à demander à Dieu leur conversion, et le pardon de leur crime. Il vit approcher la dissolution de son corps avec la tranquillité et toute la fermeté d'un juste, accoutumé à ne s'occuper que du bonheur du ciel et des joies de l'éternité.

Ainsi mourut ce nouvel Onias, ce Pontife chéri de Dieu, et digne des respects de tous les hommes. Les larmes et les regrets des pauvres, ou plutôt les plaintes des fidèles dans toute l'étendue de l'Église, firent son plus bel éloge. Mais les habitants de Pérouse, qui accompagnèrent son saint corps dans l'église des Frères-Prêcheurs, où il avait voulu être enterré ¹, donnèrent les marques les plus sensibles, et de leur extrême affliction, et de leur parfaite confiance en ses intercessions auprès de Dieu. Témoins de ses héroïques vertus

¹ Dans moins d'un siècle, on vit quatre Souverains Pontifes décédés dans la ville de Pérouse. Innocent III y mourut l'an 1216 ; Urbain IV en 1264 ; Martin IV en 1285 et Benoît XI l'an 1304.

te des dernières actions de sa vie, ils le furent aussi des miracles qui se firent à son tombeau ; car il s'en fit plusieurs, disent nos annalistes, Bzovius, Odéric Raynald, Sponde, Léandre Albert et les autres auteurs après Bernard Guidonis.

Le culte, dont on commença presque dès lors à honorer la mémoire du bienheureux Pape, n'a point été interrompu, et des évêques de Pérouse, aussi bien que tout l'Ordre de Saint-Dominique, ont souvent renouvelé les instances auprès du Siège apostolique, pour faire décerner au serviteur de Dieu les honneurs de la canonisation. Benoît XIII, de glorieuse mémoire, avait fait commencer ou continuer les procédures nécessaires pour cet effet : on les avançait heureusement, lorsque le Seigneur appela à lui cet autre Pontife selon son cœur. Enfin, la Sacrée Congrégation des Rites ayant solennellement approuvé le culte que l'église de Pérouse rendait au saint Pape, son jugement a été confirmé par Clément XII, qui a mis le serviteur de Dieu au nombre des Bienheureux, et a fixé sa fête au 7 juillet. Le Bref apostolique est du 24 avril 1736.

(TOURON.)

SAINT PANTÈNE,

APÔTRE DES INDES.

Ce grand homme, digne des temps apostoliques, florissait dans le second siècle de l'Église. Il était Sicilien de naissance, et faisait profession de la philosophie stoïcienne. Son éloquence lui a mérité, de la part de Clément d'Alexandrie, le titre d'*Abeille de Sicile*. L'amour qu'il avait pour la vertu lui inspira de l'estime pour les chrétiens, et il se lia étroitement avec quelques-uns d'entre-eux. Frappés de l'innocence et de la sainteté de leur vie, il se désabusa des superstitions du paganisme, et ouvrit les yeux à la lumière de l'Évangile.

Après sa conversion, il étudia les Livres Saints sous les disciples des Apôtres. Pour en acquérir une plus parfaite intelligence, il alla fixer sa demeure à Alexandrie, en Égypte. Il y avait dans cette ville une célèbre école où l'on enseignait

la doctrine chrétienne, et qui devait son établissement aux disciples de saint Marc.

Pantène fit de rapides progrès dans la science des saintes Lettres ; mais il cachait par humilité ses rares talents. On les découvrit bientôt malgré lui, et on le tira de l'obscurité dans laquelle il avait cherché à vivre inconnu. Il fut mis à la tête de l'école des chrétiens quelque temps avant l'année 179 de Jésus-Christ, qui était la première du règne de l'empereur Commode. Sa capacité, jointe à l'excellente méthode qu'il suivait en enseignant, lui acquit une réputation dont ne jouirent jamais les plus fameux philosophes. Ses leçons, qui étaient un composé de suc des fleurs qu'il ramassait dans les écrits des Prophètes et dans ceux des Apôtres, portaient la lumière de la science et l'amour de la vertu dans les âmes de tous ceux qui venaient l'entendre. C'est le témoignage que lui rend Clément d'Alexandrie, un de ses disciples.

Les Indiens, que le commerce attirait à Alexandrie, eurent occasion de connaître saint Pantène ; ils le prièrent de passer dans leur pays pour y combattre la doctrine des brahmanes par celle de Jésus-Christ. Il se rendit à leurs instances, quitta son école, et partit pour les Indes avec la permission de son évêque, qui l'établit prédicateur de l'Évangile pour les nations orientales. Cet évêque était Démétrius, qui fut placé sur le siège d'Alexandrie en 189.

Nous apprenons d'Eusèbe que saint Pantène, en arrivant dans les Indes, y trouva quelques semences de la foi qui y avaient été jetées précédemment ; il y vit aussi un livre de l'Évangile de saint Matthieu en hébreu, qui avait été laissé dans le pays par saint Barthélemi. Étant revenu à Alexandrie quelques années après, il y apporta ce livre avec lui.

L'école de cette ville était alors gouvernée par le célèbre Clément. Saint Pantène continua toujours d'enseigner ; mais il ne le fit plus qu'en particulier. Il exerça cet emploi jusqu'au règne de Caracalla, et par conséquent jusqu'à l'année 216. Rufin dit que ce grand homme termina par une heureuse

mort une vie noble et excellente. On lit son nom sous le 7 de juillet dans tous les martyrologes d'Occident.

SAINTE CYRIAQUE,

MÉGALO-MARTYRE.

Les Grecs donnent ce surnom à sainte Cyriaque de Nicomédie ; ce qui l'a fait placer parmi ceux qu'on appelle les grands Martyrs. Elle était de Nicomédie, et à l'ouverture de la persécution de Dioclétien, elle fut des premières qui furent arrêtées comme chrétienne. On la présenta aux juges ; après un interrogatoire où elle confessa généreusement sa foi, elle subit plusieurs tortures avec un si généreux courage qu'elle fut condamnée à avoir la tête tranchée. Aussitôt elle se mit à genoux, et offrit sa vie à Dieu, qui l'appela à lui avant que le bourreau eût fini ses préparatifs. On la fête le 7 juillet.

SAINT CLAUDE, SAINT NICOSTRATE, SAINT CASTORE, SAINT VICTORIN ET SAINT SYMPHORIEN,

MARTYRS A ROME.

Quoique ces cinq Martyrs n'aient souffert la mort que plus de dix jours après saint Tranquillin, dont nous avons parlé au 6 de ce mois, l'Eglise romaine a jugé à propos de choisir le lendemain de sa fête pour célébrer leur mémoire. Nicostrate était mari de sainte Zoé, dont nous avons rapporté le martyre au 5 de ce mois, et il faisait l'office de premier greffier de la préfecture de Rome, dans le temps que saint Sébastien, officier dans les gardes de l'empereur, signalait son zèle pour la foi de Jésus-Christ. On avait choisi sa maison pour tenir en arrêt, sous sa garde, deux frères nommés Marc et Marcellien, condamnés à mort pour cause de christianisme, pendant une surséance de trente jours qu'on avait accordée à leur père, Tranquillin, afin d'essayer, dans cet intervalle, de leur faire changer de résolution. Saint Sébastien ne les abandonna point dans cette extrémité. Il leur rendit de fréquentes visites, pour rendre inutiles celles qu'ils recevaient

de leurs parents et de leurs amis, et pour les fortifier dans la foi pour laquelle ils devaient mourir. Les exhortations ardentes qu'il leur faisait servaient encore à d'autres ; et nous avons vu que l'un de ses discours fut suivi de la conversion de Zoé, que saint Sébastien guérit miraculeusement d'une paralysie sur la langue, qui l'avait rendue muette depuis quelques années. Nicostrate, touché de la guérison de sa femme, reconnut la puissance du Dieu que Sébastien annonçait, et, résolu d'en embrasser la religion, il alla se jeter aux pieds de ce Saint, pour lui demander ce qu'il avait à faire. Il ôta ensuite les chaînes à ses deux illustres prisonniers, les conviant de se retirer où bon leur semblerait, et leur déclarant qu'il se tiendrait heureux d'être mis lui-même dans les fers pour leur avoir rendu la liberté. Marc et Marcellien se contentèrent de louer sa foi et son zèle, sans vouloir abandonner le combat pour l'y exposer au lieu d'eux. Ce zèle allait si loin, qu'on eut de la peine à modérer l'impatience qu'il avait de recevoir le Baptême. Saint Sébastien s'en servit pour le porter à se défaire de sa charge, afin d'être plus libre de servir Jésus-Christ dans sa nouvelle milice. Mais il lui persuada de faire venir chez lui auparavant tous les prisonniers dont il était chargé, afin qu'ils fussent catéchisés, et l'assura que ce premier fruit de sa conversion ne manquerait pas d'être récompensé du martyre, qu'il témoignait souhaiter avec tant d'ardeur.

Nicostrate alla aussitôt trouver le geôlier Claude, pour lui dire d'amener chez lui tous les prisonniers qu'il gardait, sous prétexte qu'il était bien aise de les tenir prêts pour les faire comparaître à la première séance. Ces prisonniers, qui se trouvaient au nombre de seize personnes, étaient tous païens, et arrêtés sans doute pour crimes et pour dettes. Dieu donna tant de force aux exhortations que leur fit saint Sébastien sur le peu de durée de cette vie et sur l'éternité des biens et des maux de l'autre, que tous marquèrent le changement de leur cœur par des larmes véritables et par une sincère protestation qu'ils firent de vouloir être dorénavant à Jésus-

Christ. Sébastien, voyant une si heureuse disposition, alla chercher un saint prêtre, qu'il connaissait, nommé Polycarpe, qui se tenait renfermé pour éviter la rencontre des persécuteurs qui recherchaient les chrétiens dans Rome. Celui-ci étant venu chez Nicostrate, fit une nouvelle exhortation aux prisonniers, leur ordonna de jeûner jusqu'au soir pour se préparer au Baptême et leur fit espérer le pardon de leurs péchés.

Quelques heures après, le geôlier Claude vint donner avis à Nicostrate que le préfet avait trouvé mauvais qu'il eût fait venir tous les prisonniers chez lui, et qu'il le mandait pour lui en rendre compte. Nicostrate y alla et satisfit le magistrat, auquel il fit croire, par un mensonge officieux, qu'il en avait usé de la sorte pour effrayer les chrétiens qu'il tenait chez lui par l'exemple du supplice des autres. Ce n'étaient ni Sébastien ni Polycarpe qui lui avaient suggéré cette défaite, et il n'aurait eu garde sans doute d'y recourir, s'il avait été aussi instruit des maximes de l'Évangile de Jésus-Christ qu'il le fut après son Baptême.

A son retour, il fit à Claude, qui l'avait accompagné, le récit de ce qui était arrivé chez lui et surtout la guérison de sa femme. Claude en fut si touché, qu'il voulut suivre Nicostrate; il fit porter chez lui deux enfants qu'il avait malades, l'un hydropique, l'autre couvert d'ulcères. Il y alla lui-même, et déclara aux Saints qu'il croyait en Jésus-Christ de tout son cœur et qu'il attendait de lui la guérison de ses enfants. C'est ce qu'on lui fit espérer de la fermeté de sa foi et de la confiance que toute l'assemblée avait en la miséricorde de Dieu, dès que ses enfants auraient été lavés dans les eaux du Baptême. Ils s'appelaient, l'un Félicissime, et l'autre Félix, et l'on croit que l'un des deux portait encore le nom de Symphorien, à moins que ce n'en fût un troisième que l'on trouve nommé autrement Sempronien. On prépara chez Nicostrate un baptistère pour soixante-huit personnes, qui reçurent le Baptême des mains du prêtre Polycarpe. Sébastien y servit de parrain aux hommes, Béatrice et Lucine de marraines aux

femmes. Du nombre des baptisés furent Nicostrate, sa femme Zoé, son frère Castore, toute sa famille, au nombre de trente-trois personnes, le geôlier Claude, sa femme Symphorose, qu'il avait épousée en secondes noces, ses deux fils malades, qui furent plongés les premiers dans l'eau, et qui en sortirent parfaitement guéris.

La poursuite qu'on faisait des chrétiens, aux ordres de l'empereur Dioclétien et de Maximien Hercule, nouvellement associé à l'empire, devint si violente dans Rome, que plusieurs furent obligés de sortir de la ville; la plupart de ceux qui y demeurèrent allèrent chercher leur sûreté dans le palais même de l'empereur, chez l'intendant des étuves du prince, nommé Castule. Lorsqu'on sut que les païens avaient jeté dans la rivière les corps de Zoé et de Tranquillin, qu'ils avaient martyrisés, Nicostrate, Claude, Castore, Victorin, frère de Claude, et Symphorien, son fils, sortirent pour les aller chercher et leur donner une sépulture. Ils furent pris et menés au vicaire ou substitut du préfet de la ville, nommé Fabien, qui avait pris la place de Chromace, après que celui-ci, s'étant fait chrétien, se fût démis volontairement de sa charge et se fût retiré dans une de ses terres, en Campanie, avec un grand nombre de fidèles qu'il y réfugiait. Fabien employa dix jours à éprouver la constance des cinq Martyrs, et il tâcha de les ébranler, tantôt par des menaces et tantôt par des caresses. Lorsqu'il vit l'inutilité de l'un et de l'autre de ces moyens, il eut recours au préfet, qui était apparemment Junius Marimus, pour savoir ce qu'il aurait à faire. Le préfet ordonna au nom des empereurs que les martyrs seraient appliqués à la torture jusqu'à trois fois. Mais rien ne put ébranler leur constance, et Fabien, désespérant de les vaincre, les fit jeter dans la mer. C'est ainsi que ces Saints consommèrent leur martyre.

Leur fête est marquée au 7 juillet dans les martyrologes d'Adon et d'Usuard. D'autres encore plus anciens l'ont marquée au 7 novembre, qui est le jour de la translation; c'est ce qu'on voit plus nettement dans celui de Florus, que dans

ceux du nom de saint Jérôme et dans celui de Bède. On les trouve aussi en ce jour dans les anciens sacramentaires des papes Gélase I^{er} et saint Grégoire le Grand.

SAINT FÉLIX,

ÉVÊQUE DE NANTES.

Félix, sorti de l'une des plus anciennes et des plus nobles familles de l'Aquitaine, naquit à Bourges l'an 513, deux ans après le consulat de son grand-père, s'il est vrai qu'il fût petit-fils de Félix qui avait été consul avec Secondin, l'an 511. Il fut élevé avec beaucoup de succès dans l'étude des lettres humaines, particulièrement dans celle de l'éloquence et du droit civil. Il parut quelque temps dans le barreau, où il acquit de la réputation. Mais il renonça généreusement à tous les avantages du siècle qui lui offrait une haute fortune, pour embrasser les humiliations et la pauvreté de Jésus-Christ.

Résolu de se consacrer particulièrement au service de Dieu, il entra dans l'état ecclésiastique et il fut ordonné prêtre vers l'an 540, en la vingt-septième année de sa vie.

On connut alors plus évidemment quel était son mérite ; sa rare vertu, son savoir et sa suffisance parurent à découvrir dans les fonctions qu'il fit du saint ministère sous l'évêque de Bourges, saint Désiré. Sa réputation le fit connaître au-delà même des bornes de la monarchie française qui était alors entre les mains des fils et des petits-fils du grand Clovis. Le clergé et le peuple de la ville de Nantes, qui n'y était pas encore comprise et qui obéissait aux comtes de la Petite-Bretagne, ayant perdu leur saint évêque Évémère, que d'autres appellent Eumèle, en l'année 550, envoyèrent demander le prêtre Félix pour remplir sa place, et on ne put le refuser à leurs instances. Il ne fut pas plutôt entré dans l'exercice de l'épiscopat, qu'on crut voir revivre toutes les vertus de son prédécesseur. C'était la même humilité, la même douceur, le même zèle, la même charité, le même soin pour les pauvres et les malades, la même assiduité à la prière, les

mêmes austérités dans les jeûnes et les veilles. C'était la même vigilance sur son troupeau, la même application à ses devoirs et aux besoins de son église.

La province des Bretons était alors partagée entre divers seigneurs qui portaient la qualité de comtes et relevaient des rois de France depuis Clovis. Celui qui était le maître de la ville de Nantes s'appelait Chanao ou Conon. Il avait quatre frères ; en ayant fait mourir trois, il voulait aussi égorger le quatrième appelé Macliaf, qu'il retenait prisonnier. Mais l'évêque Félix, touché de compassion pour son malheur, s'employa auprès de ce frère inhumain pour lui sauver la vie. Chanao la lui accorda, et se contenta que Macliaf lui fit serment de fidélité. Mais celui-ci ayant depuis oublié son devoir et se voyant poursuivi par son frère, se réfugia auprès du comte Chonomor, qui commandait dans la Basse-Bretagne. On ne trouva d'autre expédient que de le cacher dans une cave bouchée que l'on fit passer pour son sépulcre, par une inscription qui marquait qu'il y était enterré. Chanao crut devoir s'en tenir là, sans oser faire ouvrir le tombeau, et se contenta de se saisir des terres de ce frère. Macliaf ainsi sauvé pour la seconde fois se fit clerc, et fut ensuite évêque de Vannes. Après la mort de Chanao, il quitta l'église, reprit sa femme et s'empara des États de son frère. Cette conduite obligea saint Félix et les autres évêques de la province, de s'assembler pour lui faire des remontrances et de l'excommunier ensuite lorsqu'on en vit l'inutilité.

Peu de temps après, saint Félix assista au troisième Concile de Paris, assemblé l'an 537, sous le roi Childebert. Il y vit beaucoup de saints évêques, qui étant animés du même esprit que lui, conspirèrent ensemble pour remettre en vigueur la discipline de l'Église et rétablir la pureté des mœurs.

Les principaux étaient saint Euphrone de Tours, son métropolitain, saint Germain de Paris, saint Prétextat de Rouen, saint Léonce de Bordeaux, saint Probien de Bourges, saint Pair d'Avranches, saint Calétric de Chartres et saint Samson, évêque régional, abbé du monastère de Dol.

Pendant que saint Félix, retourné dans son église, s'appliquait à faire observer les règlements salutaires de ce concile, le roi Childebert vint à mourir, et son frère Clotaire réunit toute la monarchie sous sa puissance. Celui-ci avait un fils nommé Chramne, qui s'était révolté contre lui depuis l'an 555, et se voyant privé de son principal appui par la mort de son oncle Childebert, qui l'avait soutenu mal à propos dans sa rébellion, ne chercha plus qu'à se réconcilier avec son père. Chramne ne demeura pas longtemps en repos, après avoir obtenu son pardon. Il se révolta de nouveau et se retira auprès de Chonobert, comte de Bretagne, qu'il engagea dans la guerre qu'il voulait soutenir contre le roi son père. Ils furent défaits par l'armée de Clotaire, sur les limites des diocèses de Nantes et de Vannes. Chonobert fut tué dans le combat, Chramne y fut pris et peu de jours après brûlé tout vif avec sa femme et ses enfants, par l'ordre de Clotaire, qui obligea la ville de Nantes de lui ouvrir ses portes et de se rendre à sa discrétion.

Saint Félix, qui connaissait le naturel inhumain de ce prince, alla promptement au-devant de lui pour tâcher d'arrêter le ressentiment qu'il pourrait avoir de ce qu'on y avait reçu son fils rebelle, lorsqu'il était uni avec Chonobert, seigneur du lieu. Ses discours et ses larmes eurent tant de force sur l'esprit du roi, qu'il obtint de lui que son peuple serait traité avec douceur et serait conservé dans ses privilèges. Il entra même fort avant dans la confiance et la faveur de ce prince, qui lui laissa, dit-on, le gouvernement de la ville et du comté de Nantes, lorsqu'il retourna en France. Cet emploi ne fut pas fort agréable à Félix ; il ne lui fut pourtant pas inutile pour l'autorité dont il avait besoin dans la nécessité où il était de réparer les désordres causés par la guerre. Il s'en servit utilement pour soulager les peuples qui avaient été foulés et pour y faire reflourir la religion avec la paix. Mais après la mort de Clotaire, qui arriva dès l'année suivante, il se défit de toute l'administration civile et se renferma dans les bornes du ministère de son épiscopat, auquel il croyait devoir tout son temps et tous ses soins.

Pour tâcher de maintenir ses pieux établissements et de conserver tout le bien qu'il faisait dans son diocèse ; il éleva dans sa maison épiscopale de jeunes clercs qu'il formait de sa main. Il les éprouvait longtemps en les affermissant dans la vertu ; il les instruisait de tous les devoirs de pasteurs et les envoyait ensuite, les uns dans les paroisses continuer son ouvrage, les autres dans lieux qui étaient encore dans les ténèbres du paganisme. L'un des plus connus de ces ouvriers sortis de son séminaire est saint Martin, qui fut depuis abbé de Vertou et qu'il envoya dans le territoire d'Herbauges prêcher la foi aux infidèles. Le séminaire de Félix, tout fécond qu'il l'eût rendu, ne lui produisait pas encore autant de bons ministres qu'il souhaitait et qu'en demandait l'étendue de son diocèse. Il tâchait d'y suppléer en y attirant des religieux et des solitaires capables d'instruire ou au moins d'édifier ses peuples par leur sainteté. C'est ce qui parut par la manière dont il en usa envers saint Friard et quelques autres Saints dont nous parlerons ailleurs.

Il assista, l'an 566, au Concile national de Tours, où il retrouva la plupart des saints évêques qu'il avait vus au Concile de Paris, neuf ans auparavant. Il eut grande part aux excellents réglemens que l'on y fit, et l'on peut dire que la conduite qu'il observait déjà dans son diocèse fut l'une des principales règles que l'on y suivit. Le cinquième de ces réglemens obligeait chaque ville et chaque bourgade à nourrir ses pauvres, afin que l'on ne vît plus de mendiants par les rues, ni de vagabonds sur les chemins. Les ecclésiastiques, comme les bourgeois, devaient entretenir chacun le leur et retirer chez eux ceux qui n'avaient point de retraite. Félix ne fut pas plutôt retourné à Nantes, qu'il fit garder ce statut avec beaucoup d'exactitude dans sa ville épiscopale et dans les autres lieux de son diocèse. Pour en donner l'exemple, il se chargea de la subsistance d'un certain nombre de pauvres en particulier, outre ses aumônes ordinaires. Chacun suivit ce modèle, les ecclésiastiques et les laïques, les gentilshommes et les bourgeois. L'émulation fut si grande, que personne ne

s'en dispensa, sauf ceux qui n'avaient que le nécessaire pour leur propre subsistance.

Saint Félix eut plus de peine à faire observer le treizième canon de ce concile dans certains villages qui étaient aux extrémités de l'évêché de Nantes, où les paysans qui avaient nouvellement embrassé la foi de Jésus-Christ ne s'étaient pas encore défaits de certains reflets de leur ancien paganisme. Le canon défendait les superstitions et les abus qui se commettaient au premier jour de janvier en l'honneur de Janus et au jour de la Chaire de saint Pierre, c'est-à-dire au temps des étrennes et du carnaval. Félix y apporta tant de prudence et de vigueur, qu'il vint à bout à la fin d'abolir ces pratiques superstitieuses et d'en détruire du moins les objets extérieurs. Il leur en substitua d'autres, en faisant bâtir des églises et des chapelles, où le vrai Dieu devait recevoir les vœux de ses peuples et leur culte dans la pureté que leur évêque leur enseignait. Ayant achevé de bâtir la grande basilique, dont les fondements avaient été jetés par son prédécesseur, il en fit une dédicace fort solennelle où se trouvèrent saint Euphrone, évêque de Tours, saint Domnole, évêque du Mans, Domitien d'Angers, Victorius de Rennes et Romacaire de Coutances.

Saint Félix, toujours appliqué à ce qui concernait le salut de son peuple, veillait sans cesse pour en écarter les obstacles. N'ayant pu empêcher qu'il ne restât dans son diocèse un grand nombre de Saxons qui voulurent s'y établir, après une irruption que ces barbares avaient faite en France, il crut devoir travailler plutôt à leur conversion ; ce qu'il fit avec tant de succès, qu'il en porta la plupart à demander le Baptême. Sa charité n'en demeura point là ; elle lui fit encore trouver des sommes considérables pour racheter un grand nombre de prisonniers que les autres Saxons avaient faits dans le pays et qu'ils avaient emmenés avec eux. Il se trouva encore l'an 573 au quatrième Concile de Paris, où l'on vit des évêques de toutes les provinces ou métropoles du royaume, hors de la Belgique.

Peu de temps après, il eut un démêlé avec saint Grégoire de Tours, qui avait succédé à saint Euphrone, au sujet d'un village que ce nouvel évêque prétendait appartenir à son Église. Saint Grégoire prit en mauvaise part l'avis que Félix lui avait donné dans le même temps touchant l'assassinat de son frère Pierre, diacre de Langres, qui était accusé d'avoir eu part au meurtre de l'évêque Sylvestre, pour se saisir de son siège, et qui dans ce soupçon avait été tué par le fils même de Sylvestre, quoique peut-être sans beaucoup de fondement. L'évêque de Tours se plaignit beaucoup de l'aigreur qu'il prétendait trouver dans les lettres que l'évêque de Nantes lui écrivit sur le sujet de leur contestation et lui fit des réponses encore plus aigres.

C'était le fruit d'une prévention fâcheuse où saint Grégoire était entré contre saint Félix à son avènement à l'épiscopat. Parce que Félix avait exercé un acte de miséricorde à l'égard de Riculfe, qui lui avait voulu disputer le siège de Tours, et qu'il regardait comme son ennemi, il s'était persuadé que le prélat favorisait cet adversaire contre lui. Mais Dieu ne permit pas que deux évêques qui étaient si utiles à son Église, fussent longtemps désunis, et saint Grégoire reconnut enfin le mérite de saint Félix.

Quelque temps après, lorsque le diocèse du saint évêque semblait jouir d'une profonde paix, les Bas-Bretons vinrent faire de grands dégâts autour de Nantes et de Rennes. Ils ravagèrent toute la campagne, ruinèrent la moisson et la vendange, et emmenèrent beaucoup de prisonniers. Saint Félix, toujours prêt à sacrifier ses biens et son repos, et à exposer sa vie pour sauver celle de son prochain, s'employa auprès des chefs de ces barbares, pour rendre la liberté aux captifs et arrêter le cours de ces brigandages. Il acheva par son autorité et par ses menaces ce qu'il avait commencé par son argent et par celui de son Église. Il envoya ensuite des gens pour traiter avec eux, mais ils oublièrent bientôt la parole qu'ils lui avaient donnée.

La charité qu'il avait pour son peuple s'étendait aussi sur

les autres soins du temporel. Il entreprit diverses ambassades et d'autres négociations pour le garantir de la guerre et des impositions. Il travailla à lui faire venir les commodités de la vie, en facilitant le commerce des denrées. Il détourna même, avec beaucoup de travail et de dépense, une rivière pour ce sujet.

Il y avait plus de trente-deux ans qu'il gouvernait son Église, lorsque se sentant attaqué d'une maladie contagieuse qui régnait en France depuis quelque temps, et qui y causait une grande mortalité, il crut qu'il pouvait écouter les propositions qu'on lui faisait de recevoir un successeur. On lui fit jeter les yeux sur son neveu Burgondien, et soit qu'il ne le crût pas indigne d'un si grand emploi, soit qu'il ne pût résister aux sollicitations de sa parenté, il y donna les mains sans beaucoup réfléchir sur le peu de rapport qu'il y avait de ce qu'il faisait avec la disposition des saints canons, dont il avait toujours été rigide observateur, tant qu'il avait eu de la santé.

Il fit prier tous les évêques voisins de venir à Nantes pour le voir et pour confirmer le choix qu'il faisait de son neveu pour lui succéder. Ils se rendirent auprès de lui, et ils ne firent point difficulté de signer sa résignation. Il convinrent ensuite d'envoyer Burgondien, qui avait alors près de vingt-cinq ans, au métropolitain, qui était saint Grégoire de Tours, pour en avoir la confirmation. Burgondien pressa fort ce prélat d'aller à Nantes, où étaient encore les autres évêques, afin de le sacrer et de le mettre à la place de son oncle. Saint Grégoire, ne voyant dans toute cette conduite qu'une contravention perpétuelle aux saints canons, ne crut pas devoir consentir sitôt à ce qu'on souhaitait de lui. Il renvoya Burgondien à Nantes, auprès de Félix son oncle, afin que commençant par recevoir la tonsure cléricale des mains de celui qui l'avait élu, il passât ensuite par les degrés que prescrivent les lois de l'Église, pour parvenir canoniquement à la prêtrise. Il lui conseilla de servir auprès de lui, et de ne point songer à l'épiscopat, tant qu'il serait vivant ; mais de travail-

ler saintement à s'en rendre digne par la pratique des vertus, pour pouvoir lui succéder après sa mort.

Burgondien, trouvant à son retour que la santé de l'évêque, son oncle, se rétablissait, et ne voyant point d'apparence à pouvoir parvenir sitôt à ses fins, ne se mit pas en peine de suivre les conseils de saint Grégoire de Tours. Après que la fièvre eut quitté l'évêque Félix, il lui vint des ampoules aux jambes. Les médecins y firent appliquer un cataplasme de cantharides dont l'effet fut si violent, que la gangrène s'y mit. Il en mourut le sixième, ou selon d'autres, le huitième jour de janvier de l'année 584, en la soixante-dixième de sa vie, et la trente-troisième de son épiscopat, et il eut pour successeur, non pas son neveu Burgondien, mais son cousin germain Nonnique, qui fut mis sur son siège à la nomination du roi.

Les funérailles que l'on fit à saint Félix furent très-magnifiques ; son corps fut enterré dans la cathédrale qu'il avait bâtie et qui passait pour l'un des plus superbes édifices du royaume. L'éclat des miracles qui se firent à son tombeau, et le concours des peuples qui venaient y offrir des vœux à Dieu, furent cause qu'on leva son corps de terre, dans la suite des temps. Il fut renfermé dans une châsse de vermeil du poids de deux mille neuf cents gros. Sa tête fut mise à part dans un reliquaire d'argent, que l'on gardait dans le trésor de l'église. Cette élévation, que l'on appelle aussi translation, se fit le 7 juillet, jour que l'on a choisi pour sa principale fête, parce que celui de sa mort se trouve en concurrence avec le jour ou dans l'octave des Rois. Le martyrologe romain ne fait point mention de lui, ce que l'on peut attribuer au silence d'Usuard.

SAINT WALFROY,

SOLITAIRE.

Saint Walfroy ou plutôt saint Wulflaïc était né en Lombardie, aux premières années du *v^e* siècle. Son éducation fut

chrétienne, et dès son jeune âge il prit la résolution de ne rien négliger pour conquérir le ciel. Il priaït souvent saint Martin de Tours, dont il admirait la vie. Il quitta sa patrie pour aller en pèlerinage à son tombeau. En traversant le Limousin, il visita le monastère d'Atane, qui était gouverné par saint Yriez. Il fut si charmé de la paix qui régnait dans cette retraite qu'il voulut y demeurer. Saint Yriez, sur sa demande, lui donna l'habit monastique.

Mais au bout de quelques années, son zèle lui inspirant un genre de vie plus austère, il demanda au saint abbé Yriez la permission de se retirer dans une solitude. Il l'obtint, et il gagna une montagne auprès de Trèves. Il y éleva une colonne où il se proposait de vivre en stylite. Il y passa quelques années, debout, pieds nus, exposé à toutes les intempéries des saisons, à la pluie, à la gelée, aux ouragans, vivant là dans les plus dures austérités. Il voulait reproduire en lui la vie de saint Siméon Stylite. Il n'avait d'autre nourriture que du pain, de l'eau et quelques herbes.

Il y avait à peu de distance de sa colonne une vieille idole qu'on appelait la Diane des Ardennes. Les habitants de la contrée, païens encore, venaient adorer cette statue. Saint Walfroy se mit à prêcher, du lieu élevé où il était, le culte du vrai Dieu, et à montrer l'inanité des idoles. Il convertit ainsi un assez grand nombre de pauvres gens, en leur faisant voir le néant de l'idolâtrie et la bonté de Dieu. Alors une troupe de ceux qu'il parvint à éclairer jetèrent des pierres à l'idole. Il descendit de sa colonne, s'unit à eux, et la statue de la Diane des Ardennes fut abattue et mise en pièces.

Il était remonté sur sa colonne lorsque saint Magneric, évêque de Trèves, vint l'engager à descendre de ces hauteurs, en lui représentant que ce qu'il avait entrepris dans le climat où il voulait, était au-dessus des forces humaines, et qu'il ne fallait pas tenter Dieu. Saint Grégoire de Tours le vit quelque temps après rentrer dans le monastère d'Atane. Il mourut assez longtemps après, dans un âge avancé, avant la fin du **vi^e siècle**.

Sa sainteté fut constatée par des miracles, et on l'honore le 7 juillet.

SAINTE ÉDILBURGE OU AUBIERGE,

ABBESSE DE FAREMOUTIER.

Sainte Édilburge, qu'on appelle vulgairement sainte Aubierge, était fille d'Annas, roi des Est-Angles, et de sainte Héreswide. Dès son plus jeune âge elle s'était consacrée à Dieu et voulait être religieuse. Mais les Iles-Britanniques avaient alors très-peu de couvents, tandis que la France en possédait beaucoup. Elle fut donc conduite en France, et elle prit le voile dans l'abbaye de Faremoutier, qui était gouvernée par sainte Fare, à qui on devait cette fondation. Sainte Fare étant morte en 650, la seconde abbesse de cette maison de prières fut sainte Sédrice, qui, épousée en secondes noces par Annas, était sœur de père de sainte Édeltrude. Sédrice étant devenue veuve, avait voulu retrouver au couvent de Faremoutier celle qui était à la fois sa belle-fille et sa sœur.

Or en 655 ou 659, la bienheureuse Sédrice ayant couronné sa vie pieuse par une mort sainte, Édilburge, du vœu unanime de toutes les religieuses, fut élue pour lui succéder. Elle gouverna dignement l'abbaye de Faremoutier, se fit chérir de toutes les sœurs, et à son tour elle s'en alla à Dieu dans les dernières années du vi^e siècle.

Elle avait entrepris dans son monastère la construction d'une nouvelle église en l'honneur des saints Apôtres, et elle l'avait choisie pour le lieu de sa sépulture. Quoique cette église ne fût faite qu'à moitié lorsqu'elle mourut, on l'y enterra comme elle l'avait souhaité, parce qu'on espérait achever bientôt cet édifice ; mais d'autres affaires qui survinrent en ayant fait ensuite abandonner l'entreprise, on résolut, au bout de sept ans, de déterrer son corps pour le transporter dans l'autre église. On fut grandement surpris de retrouver ce corps entier et sans aucune corruption, ce qui fut pris pour le symbole de la pureté où elle avait vécu. On se contenta de

le relever et de lui donner de nouveaux habits ; puis on le transporta avec solennité dans l'église de Saint-Étienne, où l'on commença dès lors à célébrer sa fête le 7 juillet. C'est le jour auquel elle est marquée dans le martyrologe de France. On y met aussi sainte Artongathe, quoiqu'on en fasse mémoire au 23 février.

SAINT HEDDA,

ÉVÊQUE DES ANGLO-SAXONS.

Hedda, Anglo-Saxon, était moine de l'abbaye de Sainte-Hilde, lorsque son mérite éminent, ses vertus et ses lumières l'en firent tirer en 666 pour le faire évêque des Saxons occidentaux. Il résida d'abord à Dorchester, puis il transporta son siège à Winchester. Il fit des nombreuses conversions, appuyé par le roi Céwal. Ce roi n'avait pas encore été baptisé ; il voulait recevoir à Rome ce grand sacrement ; il y alla, y fut baptisé et y mourut en 688. On l'enterra dans l'église de Saint-Pierre.

Ina, son parent, lui succéda sur le trône, et il eut comme lui une grande vénération pour Hedda. Ce fut par ses conseils et par ceux de saint Erconvald qu'il publia, en 693, les sages lois qu'on admirera toujours. On remarque entre autres mesures généreuses la loi qui donne la liberté à l'esclave que son maître fait travailler le dimanche.

Saint Hedda, après trente années d'épiscopat, mourut dans une sainteté éminente, le 7 juillet de l'an 705, et le Vénérable Bède rapporte que plusieurs miracles glorifièrent son tombeau. Il est nommé en ce jour au martyrologe romain.

SAINT GUILLEBAUD OU WILBAUD ¹,

ÉVÊQUE D'EICHSTADT.

Saint Wilbaud, que nous appelons plus communément saint Guillebaud, était né vers l'an 700, en Angleterre, dans le

Willibaldus et *Bilibaldus*.

XIII.

26

pays de Westsex, ou des Saxons occidentaux, près du lieu où se trouve aujourd'hui la ville de Southampton. Il était fils d'un prince à qui l'on a depuis donné le nom de Richard, et dont l'Église honore la mémoire. Saint Wilbaud était frère aîné de saint Wunebaud ou Guinebaud et de sainte Walburge, et cousin de saint Winefrid ou Boniface, évêque de Mayence. A l'âge de trois ans, il tomba dans une dangereuse maladie qui fit craindre pour sa vie. Ses parents ayant remarqué l'inutilité des remèdes humains sur lui, le portèrent devant une croix qui était dans une maison des champs où ils demeuraient, et promirent à Dieu de le consacrer à son service dans quelque monastère s'il lui plaisait de le leur conserver. C'était alors un usage assez commun parmi les Anglais, surtout chez les nobles qui avaient de la piété, de faire ériger dans leurs terres de grandes croix, devant lesquelles ceux de la famille allaient faire leurs prières. Celles de Richard et sa femme furent exaucées à l'égard du jeune Guilleband, leur fils, qui recouvra la santé.

Son père le retint encore deux ans chez lui, et le mit ensuite entre les mains d'un ami qu'il avait, appelé Théodoret, afin qu'il allât l'offrir à Dieu en son nom, dans quelque monastère. Théodoret le donna à Egbaud ¹, qui avait la conduite de l'abbaye de Waltham et qui le fit élever dans son cloître. Guilleband y fut instruit avec grand soin dans tous les exercices de la piété et de l'étude des lettres ; mais l'Esprit de Dieu qui le gouvernait depuis qu'il avait commencé de vivre, agit encore beaucoup plus fortement dans son cœur, que ses maîtres ne firent sur son esprit. Se trouvant ainsi prévenu de la grâce de Dieu, il tourna toutes ses pensées vers lui, et il le prit pour l'unique objet de son amour et la fin de toutes ses espérances. Il ne chercha qu'à lui plaire et à le servir d'une manière digne de lui. Dans cette vue, il apprit les Psaumes avec grand soin, et remplit son esprit des maximes de l'Écriture-Sainte. Il s'acquitta de tous les devoirs de sa

¹ Ou Égilward.

profession avec beaucoup de zèle et d'exactitude, et il gagna l'affection et l'estime de tous les religieux de la maison, par sa modestie, sa douceur et son obéissance.

N'étant pas satisfait des exemples de vertu qui se rencontraient dans le monastère de Waltham, ni des efforts qu'il y faisait lui-même pour arriver à la perfection de la vie spirituelle, il eut le désir de quitter son pays dans la pensée qu'il trouverait chez les étrangers ce qu'il cherchait. En ces siècles il était fort ordinaire aux Anglais d'aller à Rome par dévotion, et de faire encore d'autres pèlerinages en d'autres lieux que la piété des fidèles rendait célèbres. Guillebaud crut qu'un voyage qu'il ferait à Rome, pourrait servir à ses desseins. Il engagea son père Richard et son frère Wuneband à lui tenir compagnie, et ils partirent ensemble, dans l'espérance d'obtenir de Dieu de nouvelles grâces pour leur sanctification par l'intercession des saints Apôtres, au tombeau desquels ils allaient porter leurs prières. Ils vinrent à Rouen, par la Seine, traversèrent ensuite la France et passèrent en Italie, visitant les églises et les lieux de piété qui se trouvaient voisins de leur route. Saint Richard mourut en chemin et fut enterré dans l'église de saint Frigidien de Lucques, en Toscane. Ses deux fils, dont l'aîné n'avait que vingt et un an, et le second dix-neuf, continuèrent leur voyage et arrivèrent à Rome vers la fête de saint Martin de l'an 721.

On rapporte qu'ils y passèrent sept ou huit mois dans les exercices de la vie monastique, ce qui a fait juger qu'ils s'étaient retirés dans quelque cloître de la ville. La maladie les y attaqua l'un après l'autre et prolongea leur séjour durant les grandes chaleurs de l'été. Mais lorsqu'ils furent guéris, ils se séparèrent en bonne intelligence et d'un commun accord. Guilleband laissa son frère à Rome d'où il retourna ensuite en son pays, puis s'étant joint à de jeunes Anglais de son âge qu'il trouva dans la ville, il résolut de faire avec eux le voyage de la Terre Sainte, mais de telle sorte néanmoins qu'ils pussent souvent se détourner en chemin pour visiter les lieux qui avaient été honorés par le séjour des Saints célèbres ou

qui l'étaient encore par leurs tombeaux. Ils passèrent de Naples en Sicile, et s'arrêtèrent à Catane, où ils furent trois semaines, allant souvent prier dans l'église Sainte-Agathe. Étant débarqués en Asie, ils allèrent visiter l'église des Sept-Dormants et celle de Saint-Jean-l'Évangéliste, à Éphèse, où était son tombeau.

Après avoir été en divers autres lieux, ne vivant partout que du pain mendié qu'ils se contentaient de tremper dans les fontaines ou les rivières où ils passaient, ils allèrent achever l'hiver à Patare, en Lycie, lieu de la naissance de saint Nicolas. Ils firent un long séjour dans l'île de Chypre, tant à Paphos qu'à Constance, qui était l'ancienne Salamine, où ils honorèrent le tombeau de l'évêque saint Épiphanes. Ils en partirent avant la Saint-Jean, et s'étant embarqués pour la Palestine, ils arrivèrent à Émèse¹, ville de Phénicie. Ils y furent arrêtés tous trois, avec cinq autres chrétiens, par les Sarazins qui étaient alors les maîtres du pays et qui les firent charger de chaînes dans la prison. Dieu ne les y abandonna pas, et la charité qu'il inspira à un marchand d'Émèse, leur fit trouver dans leur captivité des douceurs et des soulagements qu'ils n'eussent peut-être pas eus s'ils eussent été libres. Ce marchand, qui ne les connaissait point, fut tellement touché de leur disgrâce qu'il s'offrit de les racheter.

Mais les Sarazins, qui ne les avaient mis en prison que par un mouvement de défiance, parce qu'ils craignaient que ce ne fussent des espions, non pour en tirer de l'argent, rejetèrent les offres du marchand, qui ne pouvant obtenir leur liberté ne songea plus qu'à les assister de ce qui pouvait leur être nécessaire, afin de rendre leur prison plus supportable. Outre le dîner et le souper qu'il leur faisait porter tous les jours, il leur envoyait son fils, les mercredis et les samedis, pour les consoler et les divertir, et répondant de leurs personnes aux geôliers, il les menait au bain dans la ville et les ramenait ensuite lui-même à la prison. Le dimanche, il les condui-

¹ Célèbre à cause du Chef de saint Jean-Baptiste.

sait dans l'église et les faisait passer ensuite par le marché, afin que s'ils avaient envie de quelque chose de ce qu'ils y voyaient, ils le lui déclarassent librement, et qu'il pût l'acheter de sa bourse pour les satisfaire.

Comme ils étaient tous jeunes, de bonne mine et assez bien vêtus, beaucoup d'habitants d'Émèse se rendaient au marché à l'heure qu'on savait qu'ils devaient y passer pour avoir le plaisir de les voir, ce qui fit que leur disgrâce et la charité du marchand furent connues de toute la ville. Un Espagnol habitué en ce lieu eut compassion d'eux, et comme il avait du crédit à la cour du roi des Sarrazins, il entreprit de leur procurer la liberté. Ayant su d'eux-mêmes qui ils étaient, il pria son frère, qui était chambellan du roi, de soutenir leur cause devant ce prince. Le chambellan, voyant dans le palais le gouverneur d'Émèse qui les avait fait arrêter, le porta à terminer incessamment leur affaire. L'un et l'autre, accompagnés du capitaine du vaisseau qui les avait amenés de Chypre, allèrent représenter au roi que c'étaient des étrangers venus des extrémités de l'Occident qui ne devaient pas être suspects, et ils obtinrent leur liberté.

Saint Guillebaud et ses compagnons étant ainsi sortis de prison allèrent à Damas, d'où ils entrèrent en Palestine. Ils s'arrêtèrent dans la Galilée à visiter Nazareth, Cana, Capharnaüm, le Mont-Thabor et les autres endroits de cette province qui avaient été consacrés par la présence de Jésus-Christ vivant sur la terre, et qui pour la plupart étaient ornés de belles églises où les peuples venaient de tous côtés satisfaire leur dévotion. Ils allèrent ensuite à Césarée, et ils furent curieux de voir aussi beaucoup de célèbres monastères, laures et ermitages de la Palestine, et d'en observer les usages. Ils visitèrent ensuite Bethléem, Jérusalem, le mont Calvaire, la montagne des Oliviers et tous les lieux où les mystères de notre rédemption se sont opérés. Saint Guillebaud étant à Gaza, dans l'église de Saint-Mathias, perdit la vue tout d'un coup; mais étant retourné à Jérusalem il la recouvra au bout de deux mois, dans l'église de Sainte-Croix, d'une manière aussi ines-

pérée que celle dont il l'avait perdue avait été subite. Il fut aussi malade à Ptolémaïde qu'on a depuis appelée Acre, qui est le port où abordent les Latins ou Occidentaux.

Pendant qu'il était ainsi arrêté par la maladie, ses compagnons voulant éviter une disgrâce semblable à celle qu'ils avaient soufferte, obtinrent des passeports du gouverneur de la ville d'Émèse, dont la juridiction s'étendait jusqu'à la mer. Il partit avec eux lorsque sa santé fut rétablie pour aller à Constantinople, d'où ils retournèrent en Italie avec les légats du Pape Grégoire II et les ambassadeurs de l'empereur Léon l'Isaurien. Saint Guillebaud fit une relation également exacte, curieuse et édifiante de tout ce qu'il avait remarqué dans son voyage en Palestine, en Asie et en Grèce touchant les monuments de religion, les antiquités saintes, les mœurs et les coutumes des chrétiens; et il l'a mise avant sa mort entre les mains d'une religieuse de ses parentes qui s'en servit depuis avec ce qu'elle avait appris de sa bouche pour composer sa Vie.

Saint Guillebaud s'arrêta quelque temps à Naples et dans les lieux voisins, jusqu'à ce qu'un évêque lui conseillât de se retirer au Mont-Cassin, monastère célèbre de Saint-Benoît qui était demeuré longtemps enseveli sous des ruines depuis que les Lombards l'avaient détruit et qui venait d'être rétabli par les ordres du Pape Grégoire II et les soins de l'abbé Pétronax. Il suivit l'avis de l'évêque et il entra dans cette abbaye avec Diapert, compagnon de ses voyages, auxquels il avait employé sept ans depuis qu'il était parti de Rome. Le nombre des religieux qu'il y trouva était encore petit, et s'étant joint à eux il leur fut d'un grand secours par les exemples de sa vertu, par ses conseils et ses discours, qui faisaient voir qu'il avait acquis beaucoup d'expérience dans la discipline de la vie spirituelle. Il demeura dix ans avec eux; la première année, il fut fait sacristain de leur église; la seconde, il fut élu doyen de la communauté; les huit autres, il fut portier tant au monastère d'en haut que dans celui d'en bas, que l'on avait bâti au pied de la montagne. Ce n'était pas pour l'humilier qu'on le fit

portier après avoir été sacristain et doyen : car la règle de Saint-Benoît rend cette charge considérable et des plus importantes d'un monastère, et le saint patriarche veut qu'on ne la confie qu'à un homme d'une vigilance, d'une charité et d'une sagesse éprouvée.

Saint Guillebaud alla ensuite à Rome pour accompagner un religieux espagnol du Mont-Cassin qui avait demandé à l'abbé Pétronax la permission de le mener. Il apprit, lorsqu'il y arriva, que saint Boniface, son parent, en était parti pour retourner en Allemagne travailler aux missions apostoliques avec Wunebaud, son frère, qui était revenu d'Angleterre. Le Pape Grégoire III, ayant su qu'il était dans la ville, le fit venir pour apprendre de lui tout le détail de ses voyages, et l'envoya de là aux missions d'Allemagne pour aider saint Boniface qui le lui avait demandé. Ce Saint le reçut avec une grande joie parce qu'il connaissait l'esprit, la piété, le savoir et le zèle de Guillebaud. Pour rendre un tel ouvrier plus utile à l'Église, il l'ordonna prêtre en l'an 740, le 22 juillet, confia à ses soins le lieu appelé Eichstadt, dans le Palatinat de Bavière, où il ne restait alors que peu de maisons et une chapelle depuis que la ville avait été ruinée par les Huns.

Saint Boniface, voyant les grands fruits de ses prédications, crut devoir augmenter encore son autorité ; et l'ayant fait venir en Thuringe où il était, il le sacra évêque quinze mois après qu'il l'avait fait prêtre, et il érigea ou rétablit le diocèse d'Eichstadt, auquel il l'attacha. C'est ainsi que saint Guillebaud passe pour le premier évêque de cette ville, quoique d'autres prétendent qu'avant que les barbares l'eussent détruite elle avait déjà eu un siège épiscopal sous un autre nom¹. Il assista au Concile tenu en Allemagne l'an 742 par les soins de saint Boniface, sous l'autorité du prince Carloman, qui y fut présent.

Saint Guillebaud travailla pendant l'espace de près de quarante-cinq ans avec un courage et une patience infatigable à détruire l'idolâtrie et l'impiété dans son diocèse, à y déraciner

¹ *Aurearum.*

le vice qui y règnait avec l'erreur, et à y faire fleurir la religion de Jésus-Christ. Il y changea toute la face des choses, assisté des seigneurs du pays qui avaient de la piété et du zèle pour la gloire de Dieu, et qui voulaient bien contribuer à maintenir les règlements qu'il faisait par leur exemple et leur autorité. Il bâtit une cathédrale, et il composa son chapitre d'une communauté de religieux avec lesquels il vécut comme l'un d'entre eux, observant la régularité dans les jeûnes, les veilles et les exercices de la piété avec autant d'exactitude et de vigueur qu'il avait fait à Waltheim et au Mont-Cassin. Mais quelque sévère qu'il fût à lui-même pour ne rien permettre qui pût flatter les sens ou l'amour-propre, il avait beaucoup de douceur dans la conduite qu'il tenait à l'égard des autres, et était plein de tendresse pour le prochain. Il ressentait vivement les maux des personnes affligées, et non content de les consoler par ses discours, il leur procurait tous les secours qu'il était capable de leur rendre. Comblé de grâces et du mérite de toutes les bonnes œuvres que Dieu lui avait fait faire dans tout le cours d'une longue vie, il mourut le 7 juillet de l'année 786 ou de la suivante, en la quatre-vingt-septième de son âge.

Il fut enterré dans son église, où il demeura jusqu'à ce que l'évêque Réginald, qui fut le onzième après lui, le transporta, vers l'an 972, du milieu du chœur dans une grotte préparée pour lui servir de tombeau; mais on dit que le Pape Léon VII l'avait déjà déclaré Saint, ou canonisé en la manière de ces temps-là, dont la principale cérémonie consistait à lever de terre le corps du Saint. Cela étant, l'action de Réginald ne serait qu'une seconde translation. Il s'en fit une autre l'an 989 qui est honorée comme la première, pour mettre les reliques de saint Guillebaud derrière l'autel de saint Vit, qui était au-dessus de la grotte. On leur fit souvent changer de place depuis pour favoriser la dévotion des peuples qui venaient y offrir leurs vœux et leurs oblations, jusqu'à ce que l'évêque Hildebrand fit bâtir en son honneur une église où il les plaça pour n'être plus transportées ailleurs.

Les anciens martyrologes du ix^e siècle ne parlent point de saint Guillebaud, parce qu'il est rare qu'ils fassent cet honneur aux Saints du viii^e siècle, surtout à ceux qui ne sont morts que sur la fin. Le martyrologe romain en fait mention au 7 juillet, que l'on croit être le jour de sa mort. La fête de sa première translation, c'est-à-dire de celle de l'an 989, est marquée au 22 d'avril dans le calendrier de l'église d'Eichstadt, la seconde de l'an 1256 au 10 de juin ; la troisième de l'an 1270 au 13 d'octobre.

On trouve encore dans quelques martyrologes qu'il est fait mémoire de saint Guillebaud et de saint Wunebaudo son frère au premier jour de mai, et même au cinquième jour de juin à l'occasion de saint Boniface de Mayence. La fête du premier de mai a son fondement sur ce qu'on dit qu'il se fit une translation en ce jour de quelques parties de ses reliques avec une partie de celles de saint Wunebaudo, son frère, et de celles de sainte Walburge, sa sœur, à Furnes, en Flandre, l'an 1109.

(BAILLET.)

SAINT DÉOCHAR,

ABBÉ D'HERRIEDEN.

A l'aurore du xi^e siècle vivait, dans une partie déserte du diocèse d'Eichstadt, un pieux ermite, nommé Déochar, à qui Charlemagne permit de bâtir une petite église en l'honneur de la très-sainte Vierge. Le bruit de sa sainteté s'étant depuis répandu au loin, et plusieurs hommes qui partageaient la manière de voir du Saint, s'étant venus joindre à lui, le prince fit élever un couvent à côté de l'oratoire, et nomma Déochar premier abbé de la nouvelle communauté. Cet endroit ainsi que le couvent reçurent le nom de *Herrried*, parce que les moines (nommés *Herren*) avaient défriché ce pays. Cette pépinière attira plusieurs disciples ; bientôt le couvent s'entoura d'un village, qui se convertit successivement en bourg et en ville. Elle porte aujourd'hui le nom de *Herrieden*, et forme un siège présidial, situé en Bavière, dans le cercle de Rétat.

L'année où le saint abbé est mort n'est pas connue ; ce qui est certain, c'est qu'il est mort au commencement du ix^e siècle. Le couvent fut supprimé dans la suite, et les moines furent remplacés par huit prêtres séculiers. Déochar fut invoqué aussitôt comme intercesseur auprès de Dieu ; en 1317, son corps fut levé de terre par Philippe, évêque d'Eichstadt, qui l'exposa dans un cercueil de marbre à la vénération publique. Une partie de ses reliques fut donnée à la ville de Nuremberg par l'empereur Louis de Bavière ; elles y reposent dans l'église de Saint-Laurent. Une autre partie fut transférée à Eichstadt. Plusieurs miracles se sont opérés par l'intercession du Saint. Sa fête se célèbre le 7 juillet.

En quelques lieux, saint Déochar est appelé saint Diègre.

SAINT ANGELAUME,

ÈVÈQUE D'AUXERRE.

Saint Angelelme, que l'on appelle aussi saint Angelaume, fut le trente-quatrième évêque d'Auxerre, et il siégea de l'an 813 à 828. Prêtre dans le diocèse d'Auxerre, il avait conquis l'estime et l'affection de tous.

Après la mort du bienheureux Aaron, l'archevêque de Sens, Magne, vint à Auxerre pour lui donner un successeur. Il rassembla le clergé et le peuple dans l'église Saint-Germain, et là, du consentement de tous, Angelelme fut élu et ordonné. Chargé du ministère épiscopal, il se donna tout entier au culte du Seigneur et à l'aumône. Il enrichit l'église de Saint-Étienne de quatre belles cloches. Louis-le-Débonnaire, en l'an 816, fit tenir un Concile général à Aix-la-Chapelle ; on y statua que désormais les chanoines mèneraient une vie régulière et seraient cloîtrés. Angelelme se hâta d'exécuter ces prescriptions, et dès lors on appela les chanoines les Frères de l'évêque, parce qu'ils demeuraient avec lui.

Par une vive dévotion au Saint-Sacrement, Angelelme donna à sa cathédrale et à toutes les églises de son diocèse de précieux vases sacrés ; il embellit les autels, se fit aimer et bé-

nir, et mourut, riche en bonnes œuvres, le 7 juillet de l'an 828. Il fut inhumé avec pompe dans l'église de Saint-Germain, et il est invoqué parmi les saints qui reposent dans ce sanctuaire.

LE BIENHEUREUX LAURENT DE BRINDES,

GÉNÉRAL DES CAPUCINS.

Le bienheureux Laurent de Brindes fut un des plus grands hommes de son temps, non-seulement par son éminente sainteté, mais encore par les qualités élevées de l'esprit et du cœur dont il fut doué. Honoré de l'estime et de la confiance des Souverains-Pontifes et de tous les princes catholiques, il rendit aux uns et aux autres des services signalés, et mérita bien de l'Église tout entière, en contribuant, par ses exhortations et ses prières, aux victoires éclatantes que les chrétiens remportèrent sur les Turcs à cette époque. Nous allons rapporter rapidement les principaux traits de sa longue et sainte vie.

Il naquit à Brindes le 22 juillet 1559, et reçut au Baptême le nom de Jules-César. Guillaume de Rossi et Élisabeth Maffella, ses parents, tous deux de familles distinguées, lui firent donner une éducation soignée et chrétienne, et se firent un devoir de favoriser par tous les moyens l'attrait qu'il manifesta de bonne heure pour la vie religieuse. Conformément au désir qu'il lui en avait exprimé plusieurs fois, son père le revêtit de l'habit de Saint-François, et le conduisit au monastère de Saint-Paul, de la ville de Brindes, où il le confia à la direction du R.P. Giacomo, célèbre prédicateur de l'Ordre.

C'était alors l'usage à Brindes et dans quelques autres villes d'Italie, que les enfants prononçassent dans les églises des discours pieux et édifiants, auxquels assistaient un grand nombre de fidèles. Jules de Rossi s'acquitta de ce devoir avec tant de modestie, de gravité et quelquefois de force et d'énergie, qu'il excita l'admiration générale et produisit souvent les effets les plus salutaires. Plusieurs pécheurs furent convertis par ses discours ; mais ce furent principalement les

jeunes gens de son âge qui en profitèrent, et les parents avouaient avec reconnaissance qu'ils lui étaient redevables des changements merveilleux qu'ils remarquaient dans ceux de leurs enfants qui jusque-là avaient résisté davantage à leurs recommandations.

Sur ces entrefaites, Jules perdit son père, et il fut obligé de quitter Brindes, pour se retirer à Venise chez un oncle qu'il y avait et qui voulait bien se charger de poursuivre son éducation. C'était un prêtre séculier, d'une grande piété et d'un savoir profond, à qui on avait confié le soin de gouverner les jeunes gens qui fréquentaient le collège Saint-Marc. Ces étudiants portaient la soutanelle. Jules de Rossi adopta aussi ce costume, et déposa l'habit de Saint-François ; mais telle était déjà l'idée qu'on avait de sa sainteté, que quelques-uns de ses parents gardèrent son habit conventuel comme une relique précieuse. Venise connut bientôt le trésor qu'elle possédait dans cet excellent jeune homme, et l'on crut généralement que l'on devait à ses prières et à sa foi la cessation d'une tempête furieuse qui en ce temps-là s'éleva sur l'Adriatique, et qui pouvait occasionner les plus grands désastres.

Jules était trop parfait pour se plaire dans le monde ; il lui fallait un état plus saint que les professions ordinaires, et il résolut d'embrasser l'Institut des Capucins, qui venait d'être réformé au commencement de ce siècle. Ce fut le 18 février 1575 qu'il exécuta ce pieux dessein, à Vérone. Son année de noviciat étant terminée, il prononça ses vœux et il prit le nom de Laurent, sous lequel il fut connu depuis. Aussitôt après, on l'envoya finir ses études à Padoue, contre l'usage ordinaire qui voulait que le jeune profès fût encore pendant deux ou trois ans sous la surveillance d'un gardien, afin de se perfectionner et de s'affermir dans les vertus qu'il avait dû acquérir par son noviciat. Le latin, le grec et l'hébreu devinrent très-familiers à notre Saint par l'application extrême qu'il donna à l'étude, et il relisait souvent dans le texte original l'Ancien et le Nouveau Testament. Pendant cette lecture, il se tenait constamment à genoux et découvert, comme

si Dieu lui-même lui eût alors adressé directement la parole.

A peine était-il diacre, que ses supérieurs, voyant en lui des talents extraordinaires et une piété exemplaire, se déterminèrent à lui faire annoncer la parole de Dieu : leurs espérances ne furent pas trompées. Le Père Laurent s'attacha surtout à corriger les désordres qui régnaient parmi les jeunes gens qui fréquentaient les écoles de Padoue. L'Université de cette ville était alors la plus célèbre de l'Europe pour le droit civil et la médecine. Les étudiants y accouraient en foule de toutes parts, pour s'y perfectionner dans les sciences ; mais trop souvent ils y apportaient avec eux la licence et la débauche, malheureusement si communes à cet âge. A ces scandales presque inévitables, il s'en joignait d'autres encore ; l'hérésie et l'impiété faisaient les plus grands ravages dans les contrées voisines des bouches du Pô, et la plupart des jeunes gens qui en venaient, ne faisaient qu'augmenter la corruption déjà si générale parmi cette jeunesse sans frein. L'éloquence de Laurent, la grâce et l'onction de ses discours, l'air de sainteté qui se remarquait en lui, tout lui attira dès le commencement une multitude d'auditeurs, et les conversions s'opérèrent en grand nombre. Après une année de prédications et de travaux, on ne reconnaissait plus la ville de Padoue, tant la réformation des mœurs y avait été prompte et générale.

Le bienheureux Laurent fit tous ses efforts pour ne point recevoir la prêtrise, à l'exemple de saint François qui l'avait toujours refusée par humilité ; mais ses supérieurs le voulurent, et il obéit. Il savait que *l'obéissance est plus agréable à Dieu que tous les sacrifices*, et jamais il n'hésita à soumettre sa volonté personnelle, toutes les fois que son inclination particulière put se trouver plus ou moins opposée à la volonté du ceux qui avaient autorité sur lui.

C'est ici que nous allons voir commencer cette longue suite de travaux et de missions délicates, qui remplirent la carrière de bienheureux Laurent de Brindes. Clément VIII, un des plus grands Pontifes qui aient gouverné l'Église, informé de sa

vertu et de ses succès dans la chaire, le fit venir à Rome pour travailler à la conversion des Juifs, œuvre qu'il avait fortement à cœur, et dont il s'occupait avec zèle depuis longtemps.

On doit le dire à la gloire du Saint-Siège, les Papes ont toujours traité les Juifs avec douceur, ils les ont défendus contre leurs persécuteurs, et ont arrêté le zèle mal dirigé de ceux qui voudraient les convertir par force. Leurs efforts pour les amener à la religion chrétienne ont été à la fois constants et réglés par l'admirable esprit de l'Évangile. Ils ont, à Rome, désigné un quartier séparé dans lequel les Juifs demeurent et peuvent se livrer aux occupations de leur état, sans être inquiétés en aucune manière. La seule condition qu'on leur impose, est qu'un tiers d'entre eux se rendent tous les samedis à l'oratoire de la Trinité, où les Dominicains leur font une instruction sur la vérité de la religion chrétienne. On n'exige pas rigoureusement qu'ils y assistent ; les jeunes filles juives en sont dispensées. Ceux qui veulent embrasser la religion chrétienne sont admis dans des maisons de catéchumènes des deux sexes, toujours ouvertes, et dans lesquelles ils sont nourris, logés et instruits pendant quarante jours. S'ils reçoivent le Baptême, ils y restent huit jours de plus. Les jeunes gens qui montrent des dispositions pour l'étude sont placés au collège des néophytes. L'on donne une dot aux filles qui se marient. Celles qui désirent embrasser la vie religieuse sont reçues sans frais dans un couvent de Dominicaines, connu sous le nom de *la Petite-Annonciation*. Si elles veulent vivre dans le célibat, sans entrer en religion, elles trouvent dans une maison qui leur est destinée, un logement pour le reste de leurs jours. Assurément il serait difficile d'allier ensemble d'une manière plus sage et plus modérée l'esprit de tolérance avec un juste prosélytisme.

Clément VIII ayant donc communiqué au Père Laurent son dessein pour la conversion des Juifs, le saint missionnaire voulut se préparer à cet important travail en implorant la bénédiction divine sur son entreprise, puis en réfléchissant attentivement et en consultant des personnes sages et expé-

rimentées sur les moyens les plus propres à en assurer le succès. Sa première démarche fut de tâcher de se concilier l'affection de ceux qui allaient devenir les objets de son zèle. Il leur montrait beaucoup d'égards dans ses entretiens, et en même temps la plus grande politesse. Il s'efforçait de les convaincre que nul autre motif que le désir de leur salut et l'espoir de le procurer, n'avait pu l'engager à se charger d'une pareille mission. Lorsqu'il montait en chaire, il portait avec lui une Bible hébraïque, d'où il tirait les textes qu'il traduisait ensuite en hébreu rabbinique et en italien. Il invitait alors les rabbins à examiner et à vérifier l'exactitude des citations et des traductions, et la justesse des conséquences qu'il tirait de ces passages. Nul mot offensant pour ses auditeurs ne lui échappa jamais. Ses instructions, entremêlées de petits épisodes qui tout à la fois plaisaient et soutenaient l'attention, se terminaient d'ordinaire par une exhortation vive et affectueuse, et elles produisirent beaucoup de conversions.

Laurent prêcha ensuite devant le Pape lui-même, qui en fut extraordinairement content et édifié, puis successivement à Mantoue, à Padoue, à Vérone et à Venise, toujours avec succès et au grand applaudissement de ses nombreux auditeurs.

Mais les talents du saint religieux ne se bornaient pas à la chaire seule, et ses supérieurs, après l'avoir fait prêcher dans presque toute l'Italie, lui firent enseigner la théologie dans un de leurs couvents. Nous ne dirons pas qu'il s'acquitta avec zèle de ces nouvelles fonctions, et qu'il ne demeura point au-dessous de la réputation qu'il avait méritée sur un autre théâtre ; il en devait être ainsi. Mais ce qui a droit d'étonner dans ce siècle où l'enseignement de la théologie se réduisait à une dialectique sèche et aride, Laurent adopta pour ses élèves un plan vaste, qui est précisément celui que le savant Père Pétau a mis en usage dans son livre des *Dogmes théologiques*, et qui dès lors est devenu général. En même temps qu'il leur développait la suite des vérités que comprend la théologie, il avait soin de leur faire lire l'Écriture-Sainte, et de leur en expliquer les textes, à mesure qu'ils avançaient et

selon les difficultés qui se présentaient. Plusieurs de ses élèves devinrent dans la suite des hommes distingués par leur savoir et leur piété.

De la chaire de théologie, le bienheureux Laurent passa à des fonctions d'un autre genre, pour lesquelles il ne se montra ni moins de talent, ni moins d'habileté. Il fut successivement gardien de plusieurs maisons, et ensuite provincial de Toscane et des États de Venise. Député au chapitre qui se tenait à Rome en 1596, il y fut nommé définiteur général, l'une des places les plus élevées et les plus importantes de son Ordre. Il n'avait que trente-neuf ans ; mais on fit moins d'attention à son âge qu'à son mérite universellement reconnu et admiré.

Sur ces entrefaites, le Pape Clément VIII qui, de concert avec l'empereur Rodolphe II, s'occupait de l'établissement des Capucins dans les États impériaux de l'Allemagne et de la Bohême, jeta les yeux sur le Père Laurent pour l'exécution de cette affaire, également importante et difficile ; car l'Ordre de Saint-François est entièrement dévoué à la défense de la foi et aux besoins spirituels des peuples, et à cette époque les novateurs ne réussissaient que trop à répandre le venin de leurs erreurs dans toutes les parties de ce vaste empire. Aussi le projet du Pape et de l'empereur devait-il rencontrer de leur côté des obstacles nombreux, et le Père Laurent ne se les dissimula pas. Il aurait bien voulu qu'on choisît un autre religieux pour cette entreprise ; il se croyait incapable de la faire réussir. Mais le Souverain-Pontife le connaissait trop bien, et il n'eut garde de se rendre à ses observations. Le saint religieux obéit donc à la volonté du chef suprême de l'Église. Onze prêtres de son Ordre et deux Frères lais se mirent en route sous sa direction, et furent accueillis à Vienne avec la plus grande distinction par l'archiduc Matthias, frère de l'empereur. Ils éprouvèrent bien quelque opposition de la part d'un petit nombre de courtisans qui étaient protestants ; mais cela n'eut pas de suite, et le premier couvent de l'Ordre en Allemagne fut fondé dans la capitale de l'Autriche avec beau-

coup de solennité. Cependant Laurent, qui y avait laissé six de ses compagnons, partit avec le reste pour la ville de Prague, où il devait faire un second établissement. L'archevêque de cette ville le reçut avec transports. L'empereur, qui habitait alors un château peu éloigné de la capitale de la Bohême, l'accueillit aussi avec des démonstrations particulières d'estime et de bienveillance ; mais bientôt les choses changèrent de face. Une partie de la noblesse et des bourgeois s'efforça de mettre des obstacles à l'admission des Capucins. A la tête des mécontents était Tycho-Brahé, si célèbre par ses connaissances en astronomie, et qui, quoique protestant, jouissait de toute la confiance de l'empereur. L'histoire ne nous fait point connaître quelles étaient ses connaissances théologiques ; mais il avait beaucoup d'esprit, s'entendait bien à railler, et était plein de zèle pour la religion protestante. Aidée de ce secours, l'opposition formée contre le Père Laurent et ses compagnons réussit pendant quelque temps. L'empereur refusait même de voir les Capucins ; mais il revint bientôt à de meilleurs sentiments, donna à ces religieux des marques de sa faveur, et fonda pour eux un couvent à Prague, un autre à Vienne, et un troisième à Gratz, capitale de la Styrie. C'est de ces couvents que tirent leur origine les trois provinces de l'Ordre de Saint-François, d'Autriche, de Bohême et de Styrie, qui furent formées dans la suite.

L'empereur, qui avait eu occasion de connaître la prudence et l'habileté du Père Laurent à la manière dont il venait de remplir une mission délicate, songea à l'employer dans une affaire d'un genre tout différent et aussi difficile. Mahomet III, qui occupait alors le trône ottoman, s'étant avancé vers le Danube, annonçait le projet d'envahir la Hongrie. Rodolphe leva une armée et invita tous les princes de l'Allemagne, tant catholiques que protestants, à venir se joindre à lui pour la défense de la chrétienté. Mais il craignit que ces invitations, quelque pressantes qu'elles fussent, n'obtinssent pas tout le résultat qu'il désirait, et il leur envoya le Père Laurent pour les déterminer. Le succès du saint religieux fut complet : tous

les secours demandés furent envoyés avec célérité, et l'archiduc Matthias fut choisi pour généralissime de l'armée chrétienne. Mais là ne devait point se terminer encore la mission du bienheureux Laurent : le Seigneur lui réservait un triomphe d'un autre genre. A la demande de Matthias, du nonce et de plusieurs des princes confédérés, le Pape lui ordonna de se rendre à l'armée afin de contribuer aux succès de la campagne par ses conseils et par ses prières. Il obéit sans résistance. Sitôt qu'il fut arrivé, on rangea devant lui l'armée en bataille. Le saint religieux, la croix à la main, harangua les soldats et les assura formellement d'une victoire certaine ; ensuite il les prépara au combat par la prière et par la pénitence. Le jour de l'engagement, le chef des Turcs présenta 80,000 hommes en bataille rangée ; le général des chrétiens n'en avait que 18,000. Frappés de cette différence, quelques officiers de l'empereur, même des plus intrépides, conseillaient d'agir avec prudence et de se retirer dans l'intérieur du pays. L'archiduc ayant appelé le Père Laurent au conseil, il s'y rendit, prit connaissance de l'objet de la délibération, opina pour l'attaque et, pour la seconde fois, il donna à l'assemblée l'assurance d'une victoire complète. Cette réponse ayant diminué les craintes, l'on résolut de commencer le combat sur-le-champ, et on rangea les soldats en bataille. Le Père Laurent, à cheval, se plaça à la première ligne, revêtu de son habit religieux. Alors élevant un Crucifix qu'il tenait à la main, il se tourna vers les troupes, et leur parla avec tant de force qu'elles ne voulurent pas attendre l'attaque des Turcs. Sur-le-champ elles s'élancèrent contre l'ennemi avec une valeur incroyable. Les Turcs, de leur côté, les reçurent avec fermeté, et le choc fut terrible. Le Père Laurent fut un moment entouré par les infidèles ; mais les colonels Rosbourg et Altain, accourus pour le défendre, l'arrachèrent au péril et le conjurèrent de se retirer, lui disant que ce n'était pas là sa place. « Vous vous trompez, leur répondit-il à haute voix ; c'est ici que je dois être ; avançons, avançons, et la victoire est à nous ! » Les chrétiens recommencent la charge, et l'en-

nemi, frappé de terreur, s'enfuit dans toutes les directions.

Cette bataille se donna le 11 octobre 1611. Une seconde eut lieu le 14 du même mois, et fut suivie des mêmes succès. Les Turcs se retirèrent alors au-delà du Danube, après avoir perdu 30,000 hommes. On ne saurait exprimer les sentiments d'admiration que le Père Laurent avait inspirés aux généraux et aux soldats. Le duc de Mercœur, qui commandait sous l'archiduc, déclara, pour me servir de ses propres expressions, que ce saint religieux avait plus fait lui seul dans cette guerre que toutes les troupes ensemble, et qu'après Dieu et la très-sainte Vierge, c'était à lui qu'il fallait attribuer les deux victoires remportées sur les ennemis du nom chrétien. Lors de la cérémonie de la béatification du Père Laurent, cet événement mémorable fut représenté dans un tableau placé au-dessus de la principale porte du Vatican. Au-dessous on lisait en lettres d'or une inscription latine dont voici la traduction : « L'Autriche se trouvant dans la plus grande détresse, le bienheureux Laurent de Brindes, la croix à la main, épouvante et met en fuite les ennemis du nom chrétien. »

La guerre étant terminée de la manière extraordinaire que nous venons de rapporter, le Père Laurent retourna en Italie, à pied, et gardant le plus strict incognito, pour éviter les honneurs qu'on n'aurait pas manqué de lui rendre s'il eût été reconnu dans sa route. Mais à peine était-il arrivé à Rome que le chapitre de l'Ordre, rassemblé pour l'élection d'un général, lui déféra cette charge à l'unanimité. Il fallut donc bientôt recommencer de nouvelles courses. Le Père Laurent n'était pas encore remis de ses fatigues, lorsqu'il se mit à parcourir successivement tous les pays où il existait des couvents de sa dépendance, le Milanais, la Flandre, l'Espagne, l'Allemagne et la France. Dans ses visites, il voulait comme un bon père voir tous ses enfants et connaître tous leurs besoins par lui-même. Il avait pour les anciens une grande considération, et montrait envers les jeunes beaucoup de douceur et d'indulgence. A tous, il recommandait d'une manière particulière l'obéissance et l'humilité, regardant avec raison ces deux

vertus comme les deux bases de la perfection religieuse. Lui-même il leur en donnait un exemple continu ; car il ne permettait pas qu'on le traitât avec la moindre distinction, et ne voulait pour sa nourriture que la portion ordinaire du réfectoire. La règle était pour lui un supérieur auquel il se soumettait en tout, sans restrictions et sans réserve. Ses pieuses recommandations inspirèrent à tous ses religieux un tel amour et une telle estime de ces deux vertus, que tous refusaient les distinctions et les charges qu'on voulait leur conférer, et l'on fut obligé d'insérer dans les constitutions « que les religieux ne se montreraient pas trop difficiles à accepter les charges. » Laurent ne souffrait point d'ornements dans les bâtiments, ni de luxe même dans les églises. Lorsqu'on lui représentait que les travaux et les embellissements que l'on pouvait faire, nourrissaient les pauvres et encourageaient les artistes, il répondait que ces travaux entretenaient aussi l'orgueil des propriétaires. Dans une de ses visites, il trouva un couvent de son Ordre bâti magnifiquement, tandis que l'église était assez pauvre ; il en témoigna tout son mécontentement, et prédit que le couvent tomberait bientôt en ruines. Les Frères, effrayés de sa prédiction, voulaient abandonner la maison sans délai, mais il les rassura, en leur annonçant que, quoique le couvent dût tomber certainement, aucun d'eux ne serait blessé. A quelque temps de là, pendant que les religieux de cette maison se trouvaient à une procession générale, l'édifice fut renversé jusqu'aux fondements : l'église seule fut épargnée et resta intacte.

A la fin de son généralat, le Père Laurent revint à Rome, avec l'espoir de passer le reste de ses jours dans quelque couvent obscur, partageant son temps entre la prière, les œuvres de mortification et l'exercice du saint ministère. Mais le Pape, l'empereur et les princes catholiques d'Allemagne le forcèrent à prendre une part active dans un des événements les plus importants de l'histoire moderne.

La mort de Jean-Guillaume, dernier duc de Clèves, causa plusieurs contestations touchant sa succession, contestations

qui se sont prolongées pendant plusieurs années. Les princes protestants d'Allemagne se servirent de ce prétexte pour s'assembler à Hall, et former l'*Union protestante*, destinée, ainsi qu'ils l'annonçaient, à défendre leurs libertés et leur religion. Ils choisirent pour leur président l'électeur palatin, et le prince Christian d'Anhalt pour général en chef. L'électeur refusa de faire partie de cette ligue ; mais Henri IV, roi de France, la favorisa. Pour s'opposer à cette coalition, les princes catholiques d'Allemagne formèrent une confédération dite la *Ligue catholique*, et placèrent à leur tête le duc de Bavière. Mais il fallait contre-balancer la puissante influence du roi de France en faveur de l'union, et ils résolurent d'envoyer des ambassadeurs aux autres princes catholiques, pour les engager à se joindre à la confédération. On voulut surtout s'attacher le roi d'Espagne, et cette importante mission fut confiée au père Laurent. Philippe III, qui gouvernait alors ce royaume, était plein d'estime pour le saint religieux qui lui était député. Il lui fit la réception la plus flatteuse, et se détermina facilement d'après ses conseils à entrer dans la ligue. Il fut convenu cependant que le duc de Bavière resterait à la tête des affaires. Cette disposition était juste ; car la maison de Bavière a toujours été regardée comme un des principaux soutiens de la cause catholique en Allemagne, tant par l'influence politique que lui donnent ses vastes domaines, que par son zèle et son attachement à la religion. L'union et la ligue dont nous parlons subsistèrent jusqu'au traité de Westphalie, auquel elles servirent de bases.

D'un autre côté, le Père Laurent s'employa utilement auprès du roi pour les intérêts de son Ordre, et en obtint la permission de fonder plusieurs établissements en Castille, où il n'y en avait point eu jusqu'alors. Mais il était dans sa destinée d'être appelé partout où l'intérêt des affaires réclamait une prudence et une habileté non communes. Un événement qui eut lieu en Allemagne sur ces entrefaites, fournit à la ligue catholique l'occasion de prendre les armes. Il était de la plus grande importance que les premières opérations fussent exécutées

avec ensemble et énergie. Le Pape, à la demande de quelques-uns des principaux membres de la confédération, ordonna au Père Laurent de se rendre auprès du duc de Bavière ; et, pour donner plus d'importance à sa mission, il lui conféra le titre de nonce apostolique et d'ambassadeur extraordinaire de la cour de Rome auprès de l'électeur. La sagesse de l'humble religieux, son zèle pour les intérêts de l'Église, son attention continuelle aux affaires dont il était chargé, lui méritèrent la confiance de tous les princes, l'admiration et les applaudissements des peuples. Mais aussitôt qu'il eut rempli les intentions du Saint-Père et que les pouvoirs qui lui avaient été confiés furent devenus inutiles, le serviteur de Dieu reprit ses travaux de missionnaire. C'était un spectacle vraiment édifiant, de voir un religieux que les souverains traitaient avec des égards particuliers et qu'ils avaient chargé des affaires les plus importantes, traverser l'Allemagne et offrir à tous les consolations de la religion, avec l'humilité la plus profonde et la piété la plus vive. Ses missions produisirent les plus heureux effets ; elles contribuèrent surtout à réveiller dans les ministres du sanctuaire l'esprit ecclésiastique, et à leur donner le courage nécessaire pour remplir leurs saintes fonctions avec zèle et assiduité. Partout où il parut, il fut reçu avec respect et comblé de bénédictions.

L'année 1617 fut marquée par un différend qui s'éleva entre le roi d'Espagne et le duc de Savoie. Une guerre générale dans toute l'Europe pouvait en être la suite. Le Pape Paul V, redoutant ce malheur, employa pour le détourner tous les moyens qu'il avait en son pouvoir. D'autres princes catholiques, sur les instances du Saint-Père, le firent également. L'on proposa divers projets d'accommodement ; des médiateurs s'offrirent pour rapprocher les princes divisés ; mais tous leurs efforts furent inutiles, et une entière rupture paraissait imminente, lorsque le Souverain Pontife eut recours au Père Laurent. C'est alors qu'on vit mieux que jamais quelle haute autorité un homme de bien peut exercer sur ceux avec lesquels il a des affaires délicates à traiter. Ce que n'avaient

pu faire les grands personnages de l'Europe, un simple religieux l'accomplit en quelques semaines, par l'ascendant de sa vertu et la sagesse des accommodements qu'il sut proposer.

Au milieu de tant de voyages, d'occupations et d'affaires d'une si haute importance, le bienheureux Laurent ne cessa pas un seul instant d'être le religieux le plus humble, le plus mortifié, le plus régulier. Les honneurs dont il était environné, la distraction continuelle que ses missions semblaient lui donner, tout cela ne l'empêchait pas d'être intimement uni à Dieu, et de s'acquitter fidèlement de tous les exercices de piété qui étaient prescrits par sa règle. Il ne laissa jamais passer un jour sans offrir le saint Sacrifice de nos autels, pour lequel il avait une dévotion toute particulière. Lorsqu'il célébrait en public, il n'y mettait pas plus d'une demi-heure ; mais quand il le faisait en particulier, il s'abandonnait aux impressions de la grâce et de la joie intérieure qui dans ce moment remplissaient son âme. Ses larmes coulaient en abondance, et souvent il restait à l'autel jusqu'à six et huit heures de temps. Après l'office des matines, qui chez les Capucins est toujours à minuit, il ne se couchait pas, mais il passait le reste de la nuit en prière et en méditation. Il avait l'habitude de se confesser tous les jours, avant de monter à l'autel. Sa dévotion envers la très-sainte Vierge fut aussi très-remarquable. Les Papes Clément VIII et Paul V lui accordèrent de dire la messe votive en son honneur tous les jours, excepté les grandes solennités. Tous les samedis et la veille de ses fêtes, il jeûnait dans la même intention.

La patience du bienheureux Laurent était admirable. Il souffrit beaucoup de la goutte, mais il souffrit en silence ; et tandis que la violence de la douleur couvrait son front d'une sueur abondante, il conservait le calme et la sérénité de son âme, sans la moindre altération. N'omettons pas de rapporter ici un fait constant : c'est que dans ses accès de goutte les plus forts et les plus durables, il cessa toujours de souffrir pendant tout le temps qu'il était à l'autel pour célébrer les saints Mystères.

Avec des vertus si héroïques et si éclatantes, il ne faut pas être étonné que le saint religieux ait joui de la vénération au plus haut degré. Dès qu'on savait qu'il devait arriver quelque part, on allait en foule à sa rencontre, et l'on se prosternait devant lui pour obtenir sa bénédiction. Un jour qu'il était allé rendre visite au cardinal Borromée, frère et successeur de saint Charles sur le siège de Milan, ce prélat se jeta lui-même à ses pieds avec une foule de peuple qui était présent, et lui demanda avec instance de bénir le pasteur et le troupeau.

Au dernier retour du Père Laurent à Rome, il eut une révélation de sa mort prochaine, et il voulut se retirer à Brindes, sa patrie, pour y terminer paisiblement sa sainte carrière; mais Dieu en avait disposé autrement. Un ordre du Pape le fit partir de nouveau pour Naples, et de là pour l'Espagne, afin d'obtenir la révocation des pouvoirs du vice-roi, dont le gouvernement tyrannique et arbitraire excitait un mécontentement universel parmi la noblesse. Le roi le reçut de la manière la plus honorable et la plus distinguée, et révoqua le duc d'Ossone, après avoir examiné avec soin les griefs qui lui étaient portés contre lui. Mais le Bienheureux ne devait pas voir lui-même la fin de cette affaire, et le temps était arrivé pour lui d'aller recevoir la récompense de ses longs et glorieux travaux. Il fut attaqué de la dyssenterie peu après son arrivée au château de Bélem, près de Lisbonne, et malgré les assurances contraires des médecins, il annonça que sa fin était prochaine. Le roi, les princes et la noblesse, tout le monde s'informait avec intérêt des progrès de sa maladie : la crainte de le perdre excitait une affliction générale. Le jour qui précéda sa mort, il fit venir auprès de lui deux religieux qui l'avaient accompagné, et il les pria d'aller, après sa mort, se prosterner aux pieds du général des Capucins pour lui demander pardon de toutes les fautes qu'il avait commises, et le recommander à ses prières. Le lendemain, 22 juillet 1619, il mourut, en répétant jusqu'au dernier soupir le saint nom de Jésus.

Lorsque le duc de Bavière apprit sa mort, il s'écria : « J'ai perdu l'homme le plus capable de me donner de bons conseils, le plus sage directeur et l'ami le plus vrai que j'aie jamais eu. »

La réputation de sainteté dont jouissait le Père Laurent était si universelle et si bien établie, qu'aussitôt après sa mort on s'adressa au Saint-Siège pour obtenir sa canonisation. Le procès fut en effet commencé dès l'année 1624 par ordre d'Urbain VIII ; mais il y eut ensuite une grande interruption, et le décret de béatification ne fut publié que le 1^{er} juin 1783, par le Pape Pie VI. Ce décret rapporte un grand nombre de miracles authentiques opérés par le bienheureux Laurent, pendant sa vie et après sa mort.

On a de lui neuf ouvrages qui sont restés en manuscrits ; ce sont des sermons, des dissertations contre Luther, et une explication de la Genèse ¹.

LE BIENHEUREUX PIERRE FOURIER,

CURÉ DE MATTAINCOURT, CHANOINE RÉGULIER DU SAINT-SAUVEUR.

En l'année 1565, le dernier jour de novembre, naquit à Mirecourt, petite ville du duché de Lorraine, le bienheureux Pierre Fourier. Son père s'appelait Dominique Fourier, et sa mère Anne Nacquart. C'était une famille patriarcale, comme notre vieille France catholique en produisait tant autrefois, et qui sont devenues si rares depuis que les mœurs se sont affaiblies avec la piété.

Dominique Fourier appartenait à la bourgeoisie ; plus tard il fut anobli par le duc Charles III, dans la maison duquel il avait obtenu un emploi. C'était un homme juste et craignant Dieu. Il éleva ses enfants avec un soin extrême, cherchant avant tout à leur inspirer les sentiments religieux dont il était pénétré lui-même. Je ne saurais mieux faire connaître la foi profonde qui l'animait, qu'en racontant la mort de ce vieillard vénérable. « Se voyant, dit le P. Bédel, historien du

¹ Emprunté aux Additions de Godescard, par Mgr Doney.

bienheureux, pour ainsi dire l'âme sur les lèvres, et tout voisin de son trépas, il ramassa ce qui lui restait de forces pour ôter son bonnet, tenant les mains jointes sur son estomac et les yeux fixés au ciel, attendait le dernier coup de la mort et la fin de ses jours. Ses parents et amis, qui l'assistaient en ce passage, se mettent en devoir de le couvrir, sur ce que ce froid de tête accroîtrait de beaucoup son mal et affaiblirait de beaucoup ses forces ; mais sans écouter cette persuasion, d'un jugement très-sain, d'une voix entièrement libre et d'un sentiment parfaitement chrétien, il leur dit : « Mes chers parents et amis, vous n'oseriez donner une lettre, ni faire le moindre présent à un prince, que la tête découverte et le corps demi-courbé, en signe de révérence ; hélas ! que c'est bien autre chose des grandeurs de mon Dieu que de celles des hommes ! Il y a tant d'années que je possède l'âme qu'il m'a prêtée ! je suis maintenant près de la lui rendre ; permettez que je lui fasse un présent de cette importance, en la posture du plus grand respect qu'il me sera possible. » Et il mourut de la sorte, arrosé des larmes de toute sa famille, et au regret de tout le voisinage. »

Ce bon vieillard découvrant sa tête chenue pour remettre avec plus de respect son âme entre les mains de Dieu, n'est-il pas un spectacle admirable ? Comme les Anges durent la conduire avec joie devant Notre-Seigneur ! et quand ce bon père la vit se présenter à lui d'une manière si humble et si soumise, sa terrible justice ne se trouva-t-elle pas à moitié désarmée ?

Dominique Fourier eut de sa première femme, Anne Nacquart, trois garçons et une fille. Celle-ci s'appelait Marie ; elle répétait souvent à son fils ces belles paroles de la reine Blanche : « Mon fils, vous êtes après Dieu l'unique appui de ma faiblesse ; néanmoins je vous assure que j'aimerais mieux vous voir étendu roide mort sur le carreau, que de savoir un péché mortel dans votre cœur. Pensez-y donc, mon enfant, et ne faites pas mourir votre mère par le trépas de votre âme. » L'enfant retint cette pieuse leçon, et il mérita de recevoir un

jour du bienheureux Pierre Fourier, son oncle, une lettre où celui-ci lui disait : « Vous connaissez combien je vous aime et chéris, et l'intérêt que je prends dans tout ce qui vous touche, à raison que vous êtes si bon, si raisonnable, et si honnête homme et si dévotieux, que vous suivez en cela l'exemple et les instructions de votre mère... »

Un des frères du bienheureux, nommé Jacques, avait gagné surtout son affection par ses rares vertus ; voici ce qu'à l'âge de soixante-quinze ans, tout près de mourir, il écrivait à sa veuve : « Nous avons cela de nature, et comme héréditaire entre nous tous, de nous aimer très-parfaitement les uns les autres, à l'exemple de nos pieux ancêtres ; mais mon très-cher frère et moi y avons surajouté, entre nous deux, quelque chose, ce me semble, par-dessus ce que la nature et nos prédécesseurs nous avaient donné. »

M. l'abbé Chapia, dernier historien du Bienheureux, et à qui nous devons ces détails, raconte de ce frère un trait bien touchant. Quand il apprit l'élection du Bienheureux au généralat des Chanoines Réguliers réformés, il entra dans une affliction incroyable, il pleura pendant plusieurs jours ce qu'il regardait comme un grand malheur. « La vertu, disait-il, est fondée sur une profonde humilité ; ne perdra-t-elle point son lustre dans cette apparence d'honneur ? » La première fois qu'il revit son frère, il ne put s'empêcher de le tancer vertement d'avoir accepté cette charge. « Hélas ! mon frère, reprit le Bienheureux, j'ai fait ce que j'ai pu pour la refuser, mais ils m'y ont contraint. » Alors tous deux se mirent à pleurer, et se tenant étroitement embrassés, ils confondirent leurs larmes.

Ne voilà-t-il pas des enfants vraiment dignes du bon vieillard leur père ? O foi, ô foi, ne nous ferez-vous plus de tels hommes !

Le Bienheureux était l'aîné de cette chrétienne famille. En sa qualité de premier-né, ses parents l'avaient offert dans leur cœur au Seigneur ; aussi remarquèrent-ils avec bonheur les premiers indices de sa vertu. « Dès le maillot, dit le

P. Bédel, la moindre nudité lui était insupportable, et si on ne l'habillait bien vite, il remplissait la maison de cris si extraordinaires, qu'on voyait bien qu'il avait quelque chose qui n'était pas commun au reste des enfants. » Je note ce fait, tout puéril qu'il paraisse, afin que les mères chrétiennes observent avec soin les moindres dispositions de leurs petits enfants. Ce sont quelquefois des indices qui aideront à dévoiler plus tard les vocations extraordinaires à la sainteté.

Quand il commença d'étudier, il se distingua des autres écoliers par sa contenance modeste, sa timidité, son silence dans la classe, son attention, son recueillement, sa douceur. Loin de se mêler aux jeux bruyants, il aimait la retraite. « Après le repas, dit son historien, où, en qualité d'aîné de la famille, il récitait les prières de la bénédiction et de l'action de grâces, le jeune Fourier, pieux jusque dans ses récréations, se rendait à un petit oratoire qu'il avait élevé de ses mains, et qu'il ornait et décorait de son mieux d'images des Saints et de fleurs odorantes. Là, comme on nous le raconte de saint Charles Borromée et de beaucoup d'autres Saints, il se revêtait d'ornements qu'il avait fabriqués lui-même, et il célébrait à sa manière les divers offices de l'Église. Aux jours solennels, quand il y avait eu sermon à la paroisse, il convoquait au son de la clochette un petit auditoire, et répétait devant ces fidèles assemblés ce qu'il avait retenu de l'instruction, y ajoutant ce qu'il pouvait, et le débitant d'un ton tout pénétré, avec des gestes pleins d'une naïve éloquence. S'il donnait ainsi à ses auditeurs le sujet d'une récréation innocente, il laissait dans leur esprit une admiration qui leur faisait dire, comme autrefois les voisins de saint Jean : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? »

A l'âge de quinze ans, son père le conduisit à l'Université de Pont-à-Mousson, où il resta cinq années. « Mon fils, lui dit-il en le quittant, je vous ai fait connaître mes intentions de vous consacrer au Seigneur ; cependant, si elles ne se trouvaient point conformes aux desseins de Dieu sur vous, à lui ne plaise que je veuille vous empêcher d'écouter sa voix !

elle est préférable à toute autre. Je vous laisse entre les bras de sa Providence ; consultez-la et obéissez à ses mouvements : je ne veux vous contraindre en rien. »

Le Bienheureux fit sa rhétorique sous le fameux P. Sirmond, et suivit deux années le cours de philosophie du P. Guinard. Il se rendit fort habile dans les langues anciennes, il montrait aussi beaucoup de génie pour les mathématiques ; mais il fit encore plus de progrès dans la science des Saints. « On l'a surpris, dit M. Chapia, écolier pénitent, couché sur des fagots, où il avait passé la nuit, durant les rigueurs de l'hiver. Souvent, pour échapper aux yeux de ses compagnons de chambre, pendant qu'il les croyait endormis, il se glissait doucement de sa couche, et se couvrant d'un simple drap de lit, il passait la nuit sur le sol nu ; quand les premières lueurs de l'aurore venaient à se répandre dans le ciel, il se replaçait paisiblement sur son grabat, de peur d'être surpris dans cet acte de mortification. Adolescent, il revêtait déjà son corps d'une haire comme d'une cuirasse contre les ennemis du salut ; il chargeait ses mains innocentes d'une lourde discipline, dont il frappait ses tendres épaules, quand, à l'insu de tous, il pouvait s'échapper en quelque coin. »

Dès sa jeunesse, il eut un grand amour pour la très-sainte Vierge ; au collège, il s'était fait inscrire dans la congrégation des Enfants de Marie ; tous les jours il récitait le Rosaire, afin de rendre hommage à celle qu'il regardait comme sa Mère.

Après ses études, le Bienheureux ouvrit à Mirecourt un petit pensionnat, où les premières familles de Lorraine envoyèrent leurs enfants. Son père, comme nous l'avons dit, était honorablement connu à la cour, et le Bienheureux avait déjà lui-même la réputation d'un saint. Il nous reste de cette époque de sa vie un témoignage curieux. Voici ce que le maire de Lunéville, qui avait été son élève, racontait un jour à un Chanoine Régulier du Saint-Sauveur.

« Il avait une grande sévérité pour le vice et une circonspection inconcevable, à ceux qui ne l'ont pas vu, pour ne

pas scandaliser un seul de ses petits. Pour ce qui est de ses vertus, je vous dirai que trois ou quatre des plus âgés, parmi lesquels j'étais, voyant qu'on l'appelait du nom de saint, et qu'on en faisait tant d'estime, nous fîmes un complot de l'épier partout, afin de voir s'il en était autant qu'on en disait. Nous le guettions donc en ses paroles, en ses gestes, en ses actions, dans les corrections qu'il nous faisait, pour voir s'il n'y avait point quelque aigreur d'esprit, quelque émotion de colère, une parole injurieuse; nous examinions comme il se comportait en compagnie, en sa chambre, à table, au boire et au manger, en ses habits, et en tout. Mais, bien que notre enquête fût passionnée, avec une certaine déman-gaison de lui trouver quelque défaut, pour nous servir d'excuse quand il nous corrigerait, je vous proteste, et je le signerais de mon sang, que nous n'y découvrîmes jamais une faute qui pût monter à un péché véniel, mais toutes sortes de perfections.

» Les vices qu'il avait surtout en horreur, ajoutait le maire de Lunéville, c'étaient le mensonge, le jurement et la déshon-nêteté. Ces deux derniers avaient leur châtimement effectif, et le cuir en pâtissait. Pour le mensonge, il avait une méthode qu'il estimait peut-être plus douce, mais dont nous avons plus d'appréhension que ni du fouet ni des autres exécutions d'école. Écoutez, nous disait-il, puisque Dieu permet de la différence entre les hommes, vous souffrirez bien que j'y en mette. Mon gentilhomme, à moi, ce ne sera pas le plus riche, le mieux vêtu, le plus noble; non, la vraie noblesse consiste en la vertu; et partant, les plus vertueux seront mes gen-tilshommes, et les vicieux seront mes roturiers; et entre les vicieux, le menteur sera le plus roturier de tous, parce qu'il est l'enfant du démon, père du mensonge, le premier men-teur du monde. Quelle honte d'être l'enfant d'un tel père! Dieu l'a mis sous les pieds des Anges; eh bien! le menteur sera sous les pieds de ses condisciples; il sera le valet de tous, se lèvera le premier, allumera la chandelle, fera le feu, ba-layera la chambre, et servira ses compagnons à table, tête

nue. Nous avions tant de peur de ce châtiment, qu'en moins de rien le mensonge fut banni de notre compagnie. »

A cinq lieues de Mirecourt, se trouvait une abbaye de Chanoines Réguliers de Saint-Augustin, appelée l'abbaye de Chaumouzey; le Bienheureux en connaissait l'abbé. Désirant quitter le monde pour se donner plus entièrement à Dieu, il demanda d'être reçu parmi les Chanoines Réguliers. On l'accueillit avec joie, mais non sans un peu d'étonnement. La discipline était fort relâchée dans ce monastère, et l'on ne pouvait comprendre qu'un homme de ce mérite eût choisi l'Ordre le moins sévère de la Lorraine. Dieu, qui le destinait à en être le réformateur, le conduisait par la main dans cette circonstance, où le monde ne laissa pas de le blâmer.

Il entra donc à l'abbaye de Chaumouzey en l'année 1586. Deux ans après, le 25 février 1589, il fut ordonné prêtre par le suffragant de l'archevêque de Trèves. Il alla ensuite achever son cours de théologie à l'université de Pont-à-Mousson. Son oncle, le P. Jean Fourier, en était alors recteur. C'était un religieux de grande vertu, qui avait antrefois dirigé saint François de Sales, lorsque celui-ci étudiait à Paris. Le Bienheureux trouva encore à Pont-à-Mousson deux hommes qui devaient, comme lui, être les réformateurs de leur Ordre, Servais de Lairuels, qui rétablit l'ancienne observance parmi les Prémontrés, et Didier de la Cour, qui fonda plus tard la fameuse Congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe, dans l'Ordre de Saint-Benoît. Tous trois logeaient dans la même maison et étaient liés d'une étroite amitié : tous trois se préparaient, par la prière et l'étude, aux desseins que la Providence avait sur eux.

En 1595, le cardinal de Lorraine, qui était évêque de Metz, connaissant les talents et la piété du Bienheureux, le nomma à la cure de Saint-Étienne, dans sa ville épiscopale; mais l'humble religieux le pria d'agréer son refus. Le cardinal alors le força d'accepter au moins la paroisse de Saint-Martin de Pont-à-Mousson; il commençait à y faire le bien, lorsque ses supérieurs le rappelèrent à Chaumouzey. Il resta peu de

temps dans son monastère, les religieux souffrant avec peine le spectacle de ses vertus. On lui offrit alors trois cures, celle de Saint-Martin de Pont-à-Mousson, qu'il avait déjà administrée, celle de Nomeny et celle de Mattaincourt. Le Bienheureux consulta son oncle, le P. Jean Fourier. « Si vous désirez des richesses et des honneurs, lui répondit le recteur de l'université, il faut prendre le Pont ou Nomeny; si vous voulez avoir beaucoup de peine et pas de récompense temporelle, c'est ce que vous trouverez à Mattaincourt. »

Le Bienheureux n'hésita pas un instant et partit pour Mattaincourt, qui est un fort village des Vosges, situé à une demi-lieue de Mirecourt. Il y arriva le jour de la très-sainte Trinité, le 1^{er} juin de l'an 1597. Il était alors dans sa trente-deuxième année.

La paroisse de Mattaincourt se trouvait dans un déplorable état : l'ivrognerie, la débauche, le blasphème, l'irrégion y régnaient presque sans partage. Le Bienheureux s'en aperçut bien dès la première visite qu'il fit à ses paroissiens, et tout aussitôt il se prépara au combat. Ses armes, pour vaincre l'ennemi, furent la prédication, la charité envers les pauvres et l'austérité de sa vie.

Il commença donc par instruire ses paroissiens : il faisait des catéchismes deux fois par semaine, cherchant à y attirer le plus de monde qu'il pouvait, et à gagner le cœur des pères et des mères en même temps qu'il évangélisait les enfants; il fit ensuite des conférences dans quelques maisons, puis en public, et quand il crut avoir suffisamment préparé les cœurs, il les entraîna par ses prédications ardentes. Il cherchait surtout à les aguerrir contre la timidité. « Ne craignez pas que je vous tance, leur disait-il naïvement; vous avez péché, sans doute, mais ça été plutôt par ignorance que par malice. Eh quoi! que je sois si indiscret de rudoyer ceux qui, dans un moment, seront en la grâce de Dieu, et ne pardonner pas à des personnes à qui Celui qu'elles ont offensé est près de pardonner; je serais bien mal avisé. Non, mes amis, venez, ne craignez pas; nous adoucirons la médecine selon notre

pouvoir, et parce qu'on ne se peut assurer de sa vie, commençons dès demain, je vous prie. »

Le lendemain, dit M. Chapia, il était au confessionnal dès l'aurore; il ne le quittait que pour le saint Sacrifice, et y retournait jusqu'à la nuit. Bien que ses prédications, ajoute le P. Bédel, fussent très-efficaces, ses catéchismes très-doctes, ses instructions particulières pathétiques au possible, on a remarqué qu'il avait fait beaucoup plus de fruit au confessionnal que dans les chaires, ayant une grâce toute spéciale pour épuiser une conscience jusqu'au fond et amollir les plus endurcis, lorsqu'il pouvait les tenir en ce tribunal, et les arroser des eaux de la pénitence.

Le spectacle de sa charité ne touchait pas moins les cœurs : il donnait tout ce qu'il avait, et lorsque sa bourse était épuisée, son presbytère dégarni, il mendiait pour ses pauvres. Souvent Dieu venait à son aide.

Une pauvre femme lui demandait un jour un boisseau de blé; le bon curé donne ordre aussitôt de monter au grenier et de le lui livrer.

- Mais, mon Père, il n'y a plus rien.
- Allez-y voir, reprit le Bienheureux.
- Cela est très-sûr, mon Père; hier j'ai balayé le grenier.
- Allez toujours, répondit-il.

On alla et on trouva du blé autant qu'il en fallait pour la pauvre femme.

Il avait, continue M. Chapia, dressé un catalogue de ses pauvres, qu'il réunissait deux fois la semaine. Chaque fois, il leur donnait du pain pour trois jours. Le dimanche, il voulait leur donner du pain blanc, il y ajoutait un peu de lard pour la soupe, et même un peu de vin pour les vieillards. Aux jours solennels de Pâques, de la Pentecôte, de Noël, de la Toussaint, il amassait de grandes provisions, pour faire bonne chère à *cette noblesse du royaume de Dieu*.

Un de ces beaux jours, lui advint parmi ses pauvres un malheureux soldat, revenant de l'armée avec plus d'appétit

que de ressources. Le P. Fourier l'aborde, lui demande quelle aumône lui serait agréable :

— C'est Pâques, mon Père, répondit le soldat ; pour bien faire, il me faudrait quelques œufs.

Le Père en fit donner deux.

— Hélas ! reprit-il, je croyais qu'un homme de votre sorte ne m'en donnerait pas moins d'une demi-douzaine.

Le Père avoue qu'il a eu tort, en fait ajouter quatre, et lui demande s'il est content.

— Il me faudrait encore, ajoute le soldat, un morceau de pain pour les manger.

— Oui, oui, vous en aurez ; et le Père de courir à un morceau du plus blanc et du meilleur.

— Ne vous faut-il plus rien ?

Le soldat, voyant qu'il était tombé chez un bon hôte : — Il faudrait bien, dit-il, pour une si bonne fête, un petit verre de vin.

Le Père, tout joyeux, va lui chercher du vin, lui verse lui-même à boire, et ne le quitte point que le soldat n'ait dit : « Oh ! je suis content ; je prie Dieu de bon cœur, pour l'honneur de son Église, que tous les curés vous ressemblent. »

Quand il se préparait quelque repas de noces dans sa paroisse, le Bienheureux avait toujours soin de faire réserver la part des pauvres, afin de sanctifier le festin. Le jour de Saint-Èvre, qui était la fête patronale, il réunissait ses pauvres, et, après la messe, il demandait à ses paroissiens s'ils ne voulaient point recevoir Notre-Seigneur à leur table. « Tenez, leur disait-il, voilà Jésus qui vous attend ; prenez-le, menez-le à votre fête et traitez-le selon ses mérites. Ce que vous faites au moindre des miens, vous le faites à moi-même. » C'était à qui recevrait un représentant de Notre-Seigneur, et il fallait que le Bienheureux fit lui-même la distribution de ses protégés. Ce jour-là, ils dînaient au haut bout de la table.

Il avait aussi institué une sorte de caisse de prévoyance pour ceux de ses paroissiens qui éprouvaient des pertes dans

leur commerce ; il l'appelait *la bourse de saint Èvre*. Elle se composait de dons, de legs et d'amendes. Quand un marchand se trouvait arriéré, on lui prêtait sur ce fonds, afin de rétablir ses affaires, à la seule condition de rendre s'il réussissait. L'établissement prospéra au-delà de toutes les espérances. C'est ainsi que la charité a devancé de deux siècles la caisse d'épargne et les compagnies d'assurances.

La vie austère du Bienheureux acheva la conversion de Mattaincourt, d'abord en attirant sur ce pays les bénédictions du ciel, et ensuite en frappant d'une manière plus éloquente que tous les discours l'esprit grossier des habitants. Il ne vivait, en effet, que de pois et d'herbages, ne buvant jamais de vin, ne faisant qu'un repas, vers le soir. Il couchait sur un banc ou dans une chaise d'osier, quoiqu'il eût, pendant quelque temps, un lit dans sa chambre, pour dissimuler la pénitence de ses nuits ; mais le lit s'en alla peu à peu chez les pauvres. L'un eut la couverture, l'autre les matelas, si bien qu'il ne resta plus rien. Au plus fort de l'hiver, on ne voyait point de feu au logis, à moins qu'il ne vînt une visite. Tout le mobilier se composait d'une table, de quelques chaises et d'images de papier peint. Ses paroissiens estimaient plus la sainteté de sa vie que le talent des autres prédicateurs. « Ceux-là, disaient-ils, nous entendons ce qu'ils nous disent, mais nous ne savons pas comme ils vivent ; pour notre bon curé, nous savons qu'il fait ce qu'il nous recommande, et beaucoup plus encore. »

Aussi, en très-peu de temps, la paroisse se trouva tellement changée, que le Bienheureux put diviser ses ouailles en trois classes : les *parfaits*, ceux qui marchaient déjà vers les sommets de la sainteté ; les *profitants*, qui s'efforçaient de mener une vie toute chrétienne ; les *commençants*, c'est-à-dire ceux qui entraient seulement dans les voies de Dieu. Or voici, dit l'historien du Bienheureux, ce qu'étaient les commençants.

« Il y avait dans la paroisse un jeune homme de quatorze ans, qui languissait malade dans son lit : des Pères Jésuites, l'ayant visité, l'exhortaient à la patience, en lui suggérant

les motifs qui semblaient propres à faire sur son cœur une salutaire impression. « Ah ! s'écria tout à coup le jeune malade, comment me plaindrais-je méditant les souffrances de mon Dieu ! » Et en parlant ainsi, il baisait une image du Christ attaché à la croix. Comme les bons Pères, émerveillés, louaient sa piété et sa résignation : « Hélas ! ajouta-t-il, je ne suis encore que dans la troisième classe. » Certes, si on pouvait appeler ce jeune homme un commençant, nous voyons à quel point de progrès était arrivé le bon curé dans sa paroisse. »

A l'exemple du pasteur, les brebis menaient une vie pénitente : plusieurs jeûnaient le vendredi et même le samedi ; d'autres portaient la haire ou le cilice ; les communions étaient fréquentes ; presque tous se confessaient chaque mois. Les cabarets étaient déserts et l'église pleine. Il y avait bien quelques rebelles, ce que le Bienheureux appelait *la bande perdue* ; mais, comme Notre-Seigneur, il se mit à la poursuite de ces brebis égarées, et parvint presque entièrement à les ramener. Mattaincourt, qui avait été le scandale de la Lorraine, en devint la perfection et le modèle. De tous les pays voisins on accourait, les dimanches, pour s'édifier au spectacle de cette paroisse si pieuse, et jouir des instructions du bon curé.

L'amour que les habitants de Mattaincourt portaient au Bienheureux égalait les services qu'il leur avait rendus. « Si tout ce qu'il avait, était à eux, aussi tout ce qu'ils avaient était-il à lui. Lui arrivait-il quelque compagnie, des religieux passaient-ils chez lui ? cela était bientôt connu dans tout le village : c'étaient des hôtes pour tous. On savait le dénûment de l'homme de Dieu, et de tous côtés on accourait pour venir en aide à sa pauvreté. L'un apportait du linge, une nappe et des serviettes ; l'autre du pain ; un autre du vin ; celui-ci de la vaisselle ; celui-là du lait ou du fromage ; d'autres des œufs ou des légumes, ou des fruits ; chacun ce dont il abondait ; en sorte que les étrangers ne faisaient nulle part meilleure chère que chez ce pauvre de Jésus-Christ.

» Si le bon curé, continue M. Chapia, revenait de quelque voyage, dès qu'on savait son retour, on volait en foule au-devant de lui ; on le recevait avec mille démonstrations d'allégresse : c'était un père revenu au milieu de sa famille. Les pauvres en particulier l'environnaient ; ils le serraient de plus près, comme ses plus proches et ses plus chéris. Le bon pasteur, ravi d'aise, le front rayonnant de joie, allait au milieu de ses enfants, les saluait chacun par son nom, s'informait de leur santé, de leurs affaires pendant son absence ; il se faisait tout à tous : pauvre avec les pauvres, petit avec les petits, le plus humble d'entre eux. »

L'évêque de Toul apprit avec bonheur le changement des habitants de Mattaincourt. « Ce lieu, écrivait-il au Souverain Pontife, est devenu un véritable monastère, par l'ordre et la piété qu'on y remarque. — Je souhaiterais seulement d'avoir, disait-il quelquefois, cinq prêtres semblables à celui-là, un à chaque coin de mon diocèse et l'autre au milieu. » Il sut, au reste, faire profiter tout son troupeau du zèle admirable du curé de Mattaincourt, en l'employant dans les missions. Un grand nombre de protestants furent convertis par les prédications et les vertus de l'homme de Dieu ; l'hérésie par ses soins, disparut des Vosges.

Mais Notre-Seigneur avait destiné le bienheureux à des entreprises plus vastes encore : il lui voulait faire fonder la Congrégation de Notre-Dame, pour l'instruction des jeunes filles, et réformer les Chanoines Réguliers du Saint-Sauveur. Je ne puis malheureusement entrer dans le détail de ces grands travaux ; je me contenterai de citer quelques faits qui achèveront de peindre l'esprit et la puissance du serviteur de Dieu.

L'éducation des jeunes filles lui semblait d'une importance extrême pour la religion ; il pria longtemps Notre-Seigneur de l'éclairer à ce sujet. Ce bon maître inspira alors à quelques âmes pieuses de Mattaincourt, et principalement à la Mère Alix, qui mourut en odeur de sainteté, la pensée de se dévouer à cette œuvre. Les commencements furent difficiles, et le démon n'omit rien pour les dégoûter. Il parvint à en faire

succomber une sous le poids de l'ennui et de la tristesse, si bien qu'elle exigea du Bienheureux qu'il la laissât retourner au monde.

— Vous sortirez, ma fille, lui dit à la fin le Père, mais avant que de partir vous prendrez la peine d'aller saluer Notre-Dame à l'église, et lui faire vos adieux.

Il lui donne un papier qui contenait cet adieu ; la jeune fille pleine de joie le prend, court à l'église s'agenouiller devant l'autel de la très-sainte Vierge, et y lit ces paroles : « Madame, je suis ici pour vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait de me recevoir au nombre de vos filles ; je suis lasse de cette faveur, et je juge que le monde est plus digne d'être aimé que ni vous ni votre Fils ; c'est pourquoi je m'en retourne à lui, et vous quitte tous deux. Vous servez qui voudra, pour moi je n'en ai plus d'envie. »

Frappée comme d'un coup de foudre, touchée jusqu'au fond de l'âme, la jeune fille jette le billet, arrose les marches de l'autel de ses larmes en demandant pardon à Notre-Dame de sa lâcheté, et proteste qu'elle ne quittera ses compagnes qu'à la mort. Ce qu'elle accomplit fidèlement.

Au bout de quelques années, le Souverain Pontife ayant approuvé la nouvelle congrégation, on fonda des monastères à Nancy, Saint-Mihiel, Châlons, Bar-le-Duc ; l'institut se répandit rapidement dans toute la Lorraine. C'est à l'occasion de l'établissement du monastère de Mirecourt que le Bienheureux fit son premier miracle.

« Le dernier jour de mai de l'an 1620, en l'octave de l'Ascension, eut lieu la prise d'habit et la clôture de la maison de Mirecourt, que présida l'abbé de Chaumouzey, et à laquelle assista le sieur Jennin, curé de Châlons. Le soir de ce beau jour, le ciel déclara hautement, pour la première fois devant les hommes, la sainteté de son serviteur et sa gloire future. Le bon Père était retourné à Mattaincourt, après la cérémonie, avec le sieur Jennin : il était huit heures. Des enfants qui jouaient au bord d'un puits, en la cour de la maison, voyant le curé de Châlons, à eux inconnu, venir puiser de l'eau, se

sauvèrent effrayés ; mais une petite fille qui tenait les bords du seau dans lequel on puisait l'eau, se laissa entraîner et tomba dans le puits. On cria dans la rue : « A l'eau, à l'eau ! » mais on accourut lentement. On disputa sur les moyens de retirer l'enfant, on fit plusieurs essais inutiles ; tellement que lorsqu'on parvint à la retrouver, elle était morte. Le père de la pauvre petite, qui était un cordonnier, accourt, trouve son enfant noyée, va se jeter aux pieds de son bon pasteur, pour lui redemander sa fille :

— Que ferai-je, mon Père, s'écrie-t-il ; que ferai-je ?

— Priez Dieu, mon fils, priez Dieu, répondit le bienheureux.

L'enfant fut emportée chez son père ; l'homme de Dieu rentra dans sa chambre, se jeta devant le Seigneur à deux genoux, versant des larmes abondantes et de ferventes prières ; au bout de quelques heures, la petite fille était retournée à la vie ; mise au lit, elle dormit, et le lendemain elle vint à l'école. Trente-six ans après, elle racontait elle-même sa résurrection, à la gloire de Dieu et à la louange du Père de Mattaincourt. Le sieur Jennin a donné l'attestation de tout ceci, par serment et devant notaire, à Châlons, un an après la mort de notre Bienheureux.

Le bon curé fit encore à Mattaincourt un autre miracle. Les médecins allaient couper la jambe d'un pauvre jeune homme, qu'un mal de genou affreux réduisait à l'extrémité. Touché de compassion, le serviteur de Dieu s'approche du malade et prie les médecins de différer l'opération en disant :

— Il n'y a pas tant de mal !

— Voyez vous-même, répondirent-ils.

On découvre le genou ; le Bienheureux le touche légèrement, et à l'instant le mal disparaît, aux yeux des chirurgiens immobiles d'admiration.

Il guérit encore, en 1623, le jeune duc Charles, qui était gravement malade de la petite vérole. Le Bienheureux se trouvait à Lunéville, lorsqu'on vint le chercher pour le conduire à la cour. Il passe la nuit en prières et en disciplines ; le matin, il paraît tout joyeux, et comme on lui en demandait la

raison, il lui échappa de dire : « Ah ! c'est qu'il ne mourra point. » Il rougit aussitôt d'avoir trahi son humilité. Il arrive à Nancy, non dans une charrette de paysan comme il le projetait, mais dans un superbe carrosse que le duc lui avait envoyé, tout confus des honneurs qu'on lui rendait. Sitôt que le jeune prince l'aperçut, il passa doucement sa main sous la couverture et toucha la robe du bon Père. Comme la femme de l'Évangile, il se disait en lui-même : *Si seulement je touchais son vêtement, je serais guéri*. Il se sentit mieux en effet ; dès ce moment la maladie cessa ses ravages, et bientôt il fut complètement rétabli.

C'est en cette même année 1623, le jour de la Chandeleur, dans la magnifique église des Prémontrés de Pont-à-Mousson, que prirent l'habit les premiers novices de la réforme des Chanoines Réguliers du Saint-Sauveur. Après plusieurs essais infructueux, le Bienheureux, par l'ascendant de sa vertu, avait réussi là où tant d'autres avaient échoué. Il n'avait, il est vrai, entrepris cette réforme que sur les ordres de son évêque, M. de Maillane, qui le regardait comme un Saint, ayant éprouvé par lui-même la fermeté et l'ardeur de son zèle. M. de Maillane aimait à raconter en quelle occasion, et je rapporterai aussi ce fait, parce qu'il honore à la fois le bon Père et l'illustre évêque.

« Ce prélat, dit le vieil historien du Bienheureux, étant prêt à dire la messe en présence d'un grand peuple, envoya un de ses hommes à l'église, pour voir s'il n'y avait point quelque prêtre pour l'ouïr en confession. On lui dit que le Père de Mattaincourt était là ; il le fit entrer et le pria de l'entendre. Le Père s'excuse ; on persiste. Sachant qu'en ce tribunal il tient la place de Jésus-Christ, souverain juge des hommes et des Anges, sans avoir égard aux crosses ni aux mitres, le Père jette son pénitent sur trois points d'importance : le premier fut la visite de son diocèse, qui ne se faisait pas tous les ans ; le second sur la pluralité des bénéfices, contraire aux décrets du Concile de Trente ; le troisième touchant une vieille querelle contre un gentilhomme. Il le mena et le pour-

mena sur ces trois importantes matières, l'espace de deux heures, ne voulant ouïr parler ni d'absoudre ni de renvoyer son pénitent, qu'il ne lui eût promis de mettre ordre à tous trois, et ce incessamment. L'évêque promit et tint sa promesse. Ce qui est un miroir, ajoute le Père Bédel, où les confesseurs pourront apprendre à ne point trahir, par une lâcheté mercenaire, le pouvoir et crédit que leur donne la sainteté de leur ministère. »

En quelques années la réforme s'établit dans tous les monastères de Chanoines Réguliers que possédait la Lorraine. Elle rendit de grands services à ce pays par le zèle que déployèrent les nouveaux religieux pour le salut des âmes. Le Père Guinet en fut le premier général, après que le Pape eut approuvé la Congrégation naissante. Le Bienheureux avait, par humilité, refusé cette charge, et, pour mieux l'éviter, il n'avait point voulu réitérer ses vœux. Mais des temps malheureux se préparaient pour la Lorraine. La guerre, la peste, la famine étaient à ses portes. Dieu devait éprouver cruellement ce pauvre petit pays : avant d'envoyer ces redoutables fléaux, toujours miséricordieux dans ses vengeances, il voulut affermir la réforme du Saint-Sauveur en lui donnant le Bienheureux pour général. Il rappela donc à lui le Père Guinet, qui déclara sur son lit de mort que Dieu ne le retirait de ce monde, à la fleur de son âge, que pour faire place à leur Père commun.

Le Chapitre s'assembla le lendemain, et le Bienheureux fut élu tout d'une voix. « Aussitôt, dit le Père Bédel, qui faisait partie de cette assemblée, aussitôt que le premier scrutateur eut prononcé son nom, comme si au même instant il lui eût enfoncé deux poignards dans les yeux, il en sortit deux ruisseaux de larmes, accompagnés de sanglots qui éclataient si haut, qu'on n'entendait que lui dans tout le Chapitre ; il fallut un grand quart d'heure pour donner place à la violence du mal. — Jésus, s'écria-t-il enfin d'une voix déchirante, Jésus, quel général ! — Puis il se remit à pleurer tellement que les électeurs ne purent retenir leurs larmes. »

Le Bienheureux essaya en vain d'alléguer qu'il n'était point profès de la réforme, qu'il se devait à Mattaincourt ; en peu de jours on lève tous les obstacles, et il est contraint de recevoir l'hommage de ses Frères, qui viennent selon l'usage lui baiser la main. « Il s'asseoit dans une chaire, nous raconte son vieil ami, mais avec une contenance si désolée, que je n'ai jamais vu criminel se coucher avec plus de répugnance sur la roue où il doit bientôt perdre la vie par le brisement de ses os. Il tremble de tout son corps ; son visage blémit, et ne pouvant souffrir l'excès de sa confusion pendant cette cérémonie, il se cachait avec la manche de son surplis, et faisait craindre qu'une telle violence n'altérât de beaucoup l'état de sa santé. Jamais superbe n'eut tant de peine à la poursuite d'une charge comme son humilité lui fit de maux ce jour-là, pendant lequel il ne fit que pleurer. »

Cependant la guerre avait éclaté en Lorraine : Nancy était assiégé par les troupes de Richelieu ; la famille ducale était prisonnière ou dispersée ; bientôt les Suédois vinrent porter partout le fer et la flamme. Les villes étaient dévastées, les églises pillées et profanées, les reliques des Saints dispersées, le très-saint Sacrement jeté aux chevaux. La famine suivit ces dévastations, et la peste y ajouta ses horreurs. Le Bienheureux montra alors ce qu'il y a de courage et de charité dans le cœur des Saints. Il raffermir les esprits, en les élevant vers Dieu ; il fit des aumônes innombrables, mendiant partout pour ses pauvres affamés, une besace à la main. Aux fléaux qui ravageaient son pays, il opposa la puissance et la miséricorde de Marie. C'est alors qu'il répandit par toute la Lorraine ces petits billets où étaient écrites ces paroles : MARIE A ÉTÉ CONÇUE SANS PÉCHÉ, et qui opérèrent tant de prodiges. La peste respecta les maisons qui les portaient inscrits comme une sauvegarde, et l'épée farouche des Suédois s'en écarta.

Non content de soulager les misères du peuple, le Bienheureux consolait ses princes, les conseillait, les encourageait. Le duc Charles le consulta souvent, heureux s'il eût

toujours suivi ses avis. Richelieu s'effraya de l'influence d'un homme qui semblait conjurer lui seul tous les maux de la patrie ; il menaça de le faire arrêter, et le serviteur de Dieu dut prendre le chemin de l'exil. Il se retira à Gray, qui appartenait aux Espagnols. Partout il reçut des peuples les hommages les plus éclatants. Écoutons le Père Bédel nous racontant son entrée à Verdun :

« Nous trouvâmes cette ville remplie d'un bruit commun, que le Père, passant à Toul, avait rendu la vie à un ecclésiastique malade, ce qui fut cause qu'on le reçut avec un accueil admirable et comme un thaumaturge : les enfants le suivaient en troupes par les rues, les personnes affligées y accouraient en foule, pour recevoir quelque allègement par ses prières. Chacun sortait de son logis pour le voir, et disait pour s'animer : « Voilà le Saint ; voilà le Saint qui passe ; courez, venez voir ! » Quantité de personnes le suivaient partout, et lui baisaient le manteau, et la robe, et le bréviaire, et tout ce qu'ils pouvaient attraper de lui.... Lui, s'échappe le mieux qu'il peut, se fâche tout de bon, retire son manteau de roideur ; tout cela n'y fait rien ; l'empressement redouble, en sorte que, pour aller par les rues, il est contraint d'entrer dans sa carriole d'osier, pour se cacher et se défendre de ces assauts. Mais à la sortie et à l'entrée, c'était la peine ; car l'une touchait son manteau de la main, qui de son chapelet, l'autre de sa bouche, et les plus ferventes en coupèrent plusieurs pièces, comme il apparut depuis par les taillades que nous y trouvâmes ; le jour de son départ fut avancé par cet accueil, un escadron le suivait, les ciseaux en main, pour continuer ce métier ; et ne trouvant à s'en approcher, la couverture de sa carriole en pâtit et en fut pour quelques morceaux. »

A Gray, le Bienheureux retrouva la famine et la peste ; mais ses prières parvinrent à chasser ce dernier fléau ; elles éloignèrent aussi de cette ville les terribles ennemis qui en voulaient faire le siège. Le gouverneur étant tombé malade, le serviteur de Dieu qui était son confesseur l'alla voir.

— Mon Père, lui dit M. d'Andelot, je vois que je vais mourir; la perte de la vie n'est pas ce que je regrette, mais je crains les jugements de Dieu. Si j'avais encore seulement un an pour me préparer à l'éternité!

— La prière peut tout, répondit le Bienheureux; demandons cette année au Seigneur.

Le gouverneur guérit en effet; et, après une année passée dans la pénitence, il retomba malade et mourut.

Le Bienheureux ne tarda guère à le suivre. Deux de ses religieux ayant été malades successivement, il dit au troisième : « C'est à moi de prendre la place après eux, et puis à vous, et pas un de la maison ne sera exempt; mais, pour moi, je n'en serai pas quitte à si bon marché que les autres. »

Vers le milieu du mois d'octobre de l'an 1640, il ressentit les premières atteintes de la fièvre; les accès redoublèrent, bientôt il fut à l'extrémité. Au milieu de ses souffrances, il ne cessait d'implorer Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge. « Nous avons un bon Maître et une bonne Maîtresse, disait-il souvent : *Jésus, Marie!* »

— Vierge sainte, ajoutait-il, montrez à ce coup que vous êtes Mère de ce pauvre misérable, et ne dédaignez pas de reconnaître pour fils, en cette détresse, celui qui vous honore et vous chérit comme sa mère.

Quand on lui apporta le saint Viatique, il dit :

« Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez à moi; non, je ne suis pas digne, Seigneur; je devrais bien plutôt être jeté dans une voirie, pour être là visité des chiens et des corbeaux, que d'avoir l'honneur de votre présence. »

Après la Communion, on lui entendit dire :

« Que vous saurais-je rendre, ô mon Dieu! en reconnaissance de tant de faveurs? Ne faut-il, pour vous plaire, que prendre en main le calice de ma mort? De bon cœur, mon Dieu, de bon cœur, pourvu que ce soit avec votre grâce. »

Ce jour était un beau jour pour ce fidèle serviteur de Marie : c'était la fête de l'Immaculée-Conception.

Le lendemain, il se fit lire quelques passages de l'*Imitation*,

qu'il appelait le *Livre d'or*; il récita ensuite le *Miserere*, comme avait fait saint Augustin, son Père, instituteur des Chanoines Réguliers.

« A neuf heures du soir, dit M. Chapia, il demanda l'Extrême-Onction, et il la reçut dans cette résignation parfaite à la volonté du Seigneur, qui est le sceau des élus. A onze heures, il se tourna vers ses enfants en larmes : « Quelle heure est-il? » demanda sa voix mourante. Alors, saisissant son crucifix : « O Jésus, ne m'abandonnez pas au moment de ma mort! » Puis, prenant une image de Notre-Dame : « Vous savez en qui j'ai toujours eu confiance, ô Marie; assistez-moi. » Il fit ensuite sur lui-même trois grands signes de croix, et il entra dans une douce agonie, qui ne dura que quelques instants. Ses lèvres se remuaient encore pour la prière; on pouvait distinguer, à leur mouvement, ces noms qu'il aimait tant : Jésus! Marie! Il expira enfin, sans nul effort; comme un parfum qui s'exhale, son âme s'envola doucement de sa prison corporelle. Il était dans la soixante-seizième année de son âge. » « Voilà une belle mort, s'écria le P. Bédel; aussi est-ce la suite d'une belle vie!

En ce moment, on vit s'élever de la maison un globe de flammes resplendissant; il plana quelque temps dans les airs, et se dirigea ensuite vers la Lorraine.

Le corps du Bienheureux fut rapporté dans ce pays, quelques mois après, par les Chanoines de son Ordre. Ils le voulaient placer dans leur église de Pont-à-Mousson; mais, par une erreur où le doigt de Dieu était empreint, ils se trompèrent de route, et passèrent par Mattaincourt, qu'ils voulaient surtout éviter. Les habitants refusèrent, en effet, de rendre les restes de leur père; ils l'enterrèrent sous le crucifix du chœur, là où le bon curé avait autrefois désigné sa place, et ni les ordres du duc de Lorraine, ni la force armée ne put leur enlever ce précieux dépôt. Des miracles innombrables vinrent glorifier la tombe du Père de Mattaincourt; en peu d'années, deux cent neuf purent être constatés juridiquement, en sorte qu'il fut béatifié par Benoît XIII, en 1730

Le cœur du serviteur de Dieu était resté à Gray : à l'occasion de la fête de sa béatification, on ouvrit l'urne qui le contenait. C'était le 30 mars 1730. A la joie inexprimable et à la vénération de tous les assistants, on reconnut qu'il était dans un état de conservation parfaite, malgré les quatre-vingt-dix années qui s'étaient écoulées depuis la mort du Bienheureux. Les médecins constatèrent l'intégrité, la fermeté, l'élasticité d'une chair vivante, sans odeur sensible, par conséquent sans embaumement. N'était-il pas juste que Notre-Seigneur préservât de la corruption du tombeau le cœur qui l'avait tant aimé ?

(E. DARAS.)

LA VÉNÉRABLE MÈRE ALIX LECLERC,

CHANOINESSE RÉGULIÈRE DE NOTRE-DAME.

Quoique le bienheureux Père Fourier soit l'instituteur des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame et qu'on ne lui puisse pas-disputer ce titre, puisque c'est lui qui a fait leurs constitutions, qui leur a prescrit leur manière de vivre et qu'il a employé tous ses soins pour leur établissement, néanmoins la V. Mère Alix Leclerc, qui a été la première religieuse de cet Ordre, a eu tant de part à cette œuvre, qu'on ne peut pas aussi lui en refuser le titre de fondatrice. C'est pourquoi nous donnons ici sa Vie.

Elle naquit à Remiremont, petite ville de Lorraine, le 2 février 1576, et ses parents, qui étaient des premières familles de ce lieu, l'élevèrent dans la piété et dans la vertu. Elle était d'un naturel fort doux. La modestie qui paraissait sur son visage lui attirait l'admiration de tout le monde, et sa présence imprimait du respect et de la retenue à tous ceux qui la regardaient. Elle fut occupée néanmoins pendant sa jeunesse des vanités du monde et elle s'ennuyait dans cet état sans en savoir la cause.

Son père étant tombé malade et étant réduit dans une espèce de langueur, on lui conseilla de changer d'air pour le recouvrement de sa santé. Il vint avec toute sa famille de-

meurer au village d'Hymont, qui était une annexe de la cure de Mattaincourt. La jeune Alix en fut ravie, croyant par ce moyen se retirer du monde en s'éloignant des personnes qui l'entretenaient dans la vanité ; mais le voisinage de la ville de Mirecourt, qui n'est éloignée d'Hymont que d'un quart de lieue, l'engagea dans de nouvelles compagnies. Elle sentit même plus de penchant à la vanité, et elle se trouvait dans ce lieu plus de contentement selon le monde qu'à Remiremont.

Deux ans se passèrent ainsi jusqu'à ce que le P. Fourier fut pourvu de la cure de Mattaincourt. Il commença à prêcher régulièrement tous les dimanches et fêtes avec son zèle ordinaire, et même très-souvent les jours de travail ; mais les oreilles de la jeune Alix étant bouchées par la vanité et son cœur couvert de ténèbres ne pouvaient encore recevoir les lumières ; néanmoins, comme elle avait beaucoup de dévotion à la très-sainte Vierge, un jour qu'on célébrait une de ses fêtes, elle résolut d'aller à confesse et fit appeler le Père Fourier pour ce sujet, qui, se trouvant pour lors occupé, ne put venir, et la dévotion de cette jeune fille se ralentit. Mais comme Dieu se sert de plusieurs moyens pour nous attirer à lui, il permit que par trois dimanches consécutifs, lorsqu'elle assistait à la messe de paroisse, elle entendit en l'air comme le son d'un tambour qui lui ravissait les sens. Aimant le divertissement et la danse, elle était fort attentive au son de cet instrument qui l'appliquait entièrement. Mais, le dernier dimanche, son esprit était si fort occupé à entendre ce tambour (comme elle le dit dans ses écrits) que, tout hors d'elle-même, il lui sembla voir un diable qui frappait ce tambour, et une troupe de jeunes gens qui le suivaient avec joie. Ce que considérant attentivement, elle résolut sur l'heure de n'être plus à jamais du nombre de cette troupe, et pleine de honte et de confusion de s'être laissé entraîner aux illusions du démon, elle quitta tous ses habits de vanité et prit un voile blanc sur sa tête, comme les simples filles du village le portaient lorsqu'elles voulaient communier, et fit vœu de chasteté : ce qui alarma ses parents et fit parler beaucoup le monde, d'autant que la

dévotion était nouvelle à Mattaincourt. Elle alla voir ensuite le P. Fourier pour la première fois, afin de se mettre sous sa conduite : elle lui fit une confession générale, et sur ce qu'elle lui témoigna le grand désir qu'elle avait d'être religieuse, il lui proposa plusieurs Ordres où l'observance régulière était exactement gardée. Mais elle ne se sentait pas appelée à ces Ordres qui étaient déjà établis ; il lui semblait au contraire que Dieu demandait d'elle qu'elle en établît un nouveau. Le P. Fourier l'en détournait toujours et lui conseillait d'entrer plutôt dans un institut déjà approuvé par le Saint-Siège, sur la difficulté qu'il y aurait de trouver des filles qui voulussent embrasser cette nouvelle vocation. Mais les révélations qu'elle eut, jointes à celles du P. Fourier, lui firent connaître que Dieu approuvait son dessein ; et ce qui la fortifia dans sa résolution fut qu'en moins de six semaines ou deux mois, trois filles vinrent l'une après l'autre la trouver pour lui dire la résolution qu'elles avaient prise d'être religieuses avec elle. Elle les mena aussitôt au P. Fourier qui, jugeant par là que Dieu approuvait l'établissement qu'elle avait projeté, consentit à ce qu'elles vécussent ensemble, et il leur prescrivit quelque manière de vivre.

Cependant les parents de la Mère Alix, offensés des murmures et des calomnies que l'on faisait contre elle à cause de ces dévotions nouvelles, la firent conduire dans un monastère de Sœurs-Grises, qui sont des Hospitalières du Tiers-Ordre de Saint-François, et qui ne gardent point de clôture ; mais elle leur dit que Dieu ne l'appelait point à cet état, et qu'elle n'avait aucune intention d'y demeurer. Elle dit adieu à ses compagnes et les assura qu'elle viendrait bientôt les rejoindre. Elle écrivit au P. Fourier pour lui procurer son retour. Elle employa aussi le crédit de madame d'Apremont et de madame Fresnel, chanoinesses de Poussey, à qui elle avait communiqué son dessein, et ces dames sollicitèrent si fortement auprès de ses parents et les prièrent avec tant d'instance de la laisser avec elles, qu'ils la leur accordèrent. Elle alla donc à Poussey, avec ses compagnes, la veille de la fête du

Saint-Sacrement de l'an 1597, et ce fut en ce lieu qu'elles jetèrent les fondements de la Congrégation, s'exerçant en des prières et des veilles continuelles. Elles commencèrent à instruire les jeunes filles, et le P. Fourier fit approuver l'année suivante, par Mgr l'évêque de Toul, les règlements qu'il leur avait prescrits.

Elles ne demeurèrent qu'un an à Poussey, parce que l'abbesse et quelques chanoinesses les obligèrent d'en sortir, dans l'appréhension que quelques dames de cette église ne s'adonnassent trop à la retraite, à l'imitation de ces saintes filles. Mais madame d'Apremont voulut être leur protectrice en leur achetant une maison à Mattaincourt, dont la Mère Alix fut supérieure. Les habitants de ce lieu, reconnaissant peu l'utilité et le profit qu'ils tiraient de la piété de cette sainte communauté où leurs enfants étaient enseignés gratuitement, ne voulurent pas céder une maison plus grande que celle qu'elles possédaient et que madame d'Apremont leur avait achetée ; c'est pourquoi elle résolut de les envoyer à Saint-Mihiel, dans une belle maison grande et spacieuse, qui lui appartenait et qu'elle leur donna.

Elles sortirent de Mattaincourt, pour aller prendre possession de cette nouvelle maison, le 7 mars 1601. Elles n'étaient encore qu'au nombre de quatre, savoir : la Mère Alix Leclerc, et les Mères Gante André, Jeanne de Louvroir et Claude Chauvenel ; mais leur nombre s'augmenta peu de temps après. Madame d'Apremont leur donna tous les meubles nécessaires, avec une bonne provision de blé, et ordonna aux marchands de la ville de ne leur rien refuser de ce dont elles auraient besoin, promettant de les satisfaire. Elles ouvrirent ensuite leurs classes, et on ne peut comprendre les austérités qu'elles pratiquèrent pendant les six premières années de leur établissement. Elle ne mangeaient le plus souvent qu'un peu de pain bis, des fruits, ou de la salade, quelquefois des légumes ou un potage assez mal assaisonné, et ne buvaient jamais de vin. Elles souffrirent beaucoup de pauvreté dans le commencement, parce qu'elles ne voulurent pas se servir des offres

de madame d'Apremont et qu'elles ne voulaient pas qu'on sût leurs besoins, afin de n'être point à charge au public et avoir sujet de souffrir pour l'amour de Dieu. Elles s'abstinrent aussi de manger de la viande, et auraient souhaité continuer ce genre de vie, si les RR. PP. de la Compagnie de Jésus n'eussent remontré au R. P. Fourier que cette austérité ne pouvait subsister avec le travail et l'instruction de la jeunesse. Elles vivaient aussi dans une obéissance très-exacte, suivant les règlements provisionnels que le P. Fourier leur avait dressés, qui furent encore approuvés par le cardinal de Lorraine, légat du Pape, qui approuva aussi cette Congrégation sous le nom de la Bienheureuse Vierge Marie, et leur en donna des Bulles l'an 1603.

La même année, la Mère Alix et la Mère Chauvenel sortirent de Saint-Mihiel pour venir commencer un second établissement à Nancy. Quelque temps après, il s'en fit deux autres, l'un à Verdun et l'autre à Pont-à-Mousson, où la Mère Alix fut, en l'année 1610, pour en être supérieure. Après y avoir demeuré deux ans, elle alla aussi en la même qualité à Verdun, et ensuite à Châlons, l'an 1613, pour y faire un pareil établissement.

Les maisons se multipliant, les Mères, dans une assemblée qu'elles tinrent à Nancy, l'an 1614, pour traiter avec le P. Fourier des affaires de leur Congrégation, le prièrent instamment de songer aux moyens qu'il faudrait prendre pour obtenir du Saint-Siège la confirmation de leur Congrégation, la permission d'ériger leurs maisons en monastères, avec celle de pouvoir faire des vœux solennels. Le cardinal de Lenoncourt, primat de Nancy, voulut bien se charger de cette négociation et être le protecteur de ces bonnes filles. Il sollicita si fortement les Bulles nécessaires, qu'il en obtint une du Pape Paul V, le 1^{er} février 1615 ; mais à cause des difficultés qu'on apporta à Rome de joindre l'instruction des petites filles externes avec la clôture, Sa Sainteté n'accorda par cette Bulle que les pensionnaires. Le cardinal de Lenoncourt, sur de nouvelles instances, en obtint une seconde le 6 octobre 1616, qui

leur permettait l'instruction des filles externes. Cette Éminence fit encore davantage en faveur de cette Congrégation naissante, en voulant bien être le fondateur du premier monastère qui fut établi à Nancy ; quoique celui de Saint-Mihiel soit la première maison où la Congrégation a été formée, c'est néanmoins celle de Nancy qui la première a pris la clôture.

Pendant que par les ordres de ce cardinal on bâtissait ce premier monastère, la Mère Alix avec une compagne alla à Paris chez les Ursulines du faubourg Saint-Jacques, afin d'apprendre la méthode qu'elles observaient en joignant avec la clôture l'instruction des petites filles externes. Elle partit de Nancy le 12 mars 1615, et fut reçue chez les Ursulines par mademoiselle de Sainte-Beuve, leur fondatrice, et par madame de Villiers de Saint-Paul, qui y avait été envoyée de l'abbaye de Saint-Étienne de Soissons pour établir parmi elles la régularité, et qui fut dans la suite abbesse de Saint-Étienne de Reims. La Mère Alix y demeura près de deux mois pour y voir tous les exercices réguliers qu'elle pratiqua comme une novice, en suite de quoi elle retourna en Lorraine.

Le long séjour que le R. P. Fourier fit à Nancy durant l'année 1616 lui donna le temps de travailler aux constitutions de cette Congrégation, qui furent achevées sur la fin du mois de février 1617. Les ayant communiquées au cardinal primate en présence de quatre Pères de la Compagnie de Jésus, et ayant pris l'avis de quelques anciennes Mères de la Congrégation, leur sentiment fut qu'il les porterait à l'évêque de Toul pour le prier de les approuver et confirmer suivant le pouvoir qu'il en avait reçu du Pape par la Bulle de confirmation de cette Congrégation. C'était pour lors Jean de Maillane des Porcellets. Ce prélat, les ayant examinées en présence de son conseil, y donna son approbation le 9 mars 1617.

Le monastère de Nancy étant en état d'y pouvoir loger commodément, les premières Mères de l'Ordre y vinrent pour prendre l'habit, qu'elles reçurent des mains du cardinal de Lenoncourt, leur fondateur, le jour de la Présentation de

Notre-Dame ; et après que les cérémonies furent achevées, Son Éminence les conduisit processionnellement dans le cloître en chantant le *Te Deum*. Quelques jours après, les Mères de Saint-Mihiel et de Châlons s'en retournèrent chez elles pour faire ériger leurs maisons en monastères, et l'année du noviciat étant expirée, la Mère Alix et ses compagnes firent leurs vœux solennels entre les mains du R. P. Fourier, le deuxième jour de décembre 1618.

Ces trois maisons de Nancy, de Saint-Mihiel et de Châlons ont été les trois premières érigées en monastères d'où on a tiré des religieuses professes pour commencer la plupart des autres monastères de la Congrégation, qui se sont tellement multipliés, qu'il y en a présentement plus de quatre-vingts, tant en France qu'en Lorraine, en Allemagne et en Savoie. En 1641, quelques monastères ont reçu de nouvelles constitutions ; les autres sont demeurés dans l'observance des anciennes, qui avaient été écrites par le P. Fourier. L'archevêque de Sens, Octave de Belgarde, obligea les monastères de Provins, de Joigny, d'Étampes et de Nemours, de son diocèse, de les recevoir. Son successeur, Louis-Henri de Gondrin, dressa des éclaircissements ou règlements sur ces mêmes constitutions, tirés de tous les livres et écrits du P. Fourier, lesquels règlements furent imprimés à Paris en 1674 ; ces différentes constitutions et ces règlements n'ont pas empêché que tous les monastères ne soient demeurés dans une parfaite union, entretenant toujours une grande correspondance entre eux.

Après la solennité des vœux, la Mère Alix ne vécut que trois ans. Les grandes austérités et les macérations qu'elle exerçait sur son corps ayant abrégé le cours de sa vie, elle mourut dans sa quarante-sixième année, le 9 janvier 1622.

Pendant sa dernière maladie, la duchesse de Lorraine, les princesses ses filles, et plusieurs personnes de la première qualité, la visitèrent tous les jours. Le bon duc Henri avait une si grande estime pour cette sainte religieuse, qu'il fut lui jeter de l'eau bénite après sa mort, dès le premier jour

qu'elle fut exposée; et quoiqu'il eût une horreur naturelle de voir les morts, il ne pouvait se lasser de la regarder, la considérant comme une Sainte. Le duc Charles et les autres princes y vinrent aussi. Son corps fut trois jours exposé pour contenter la dévotion du peuple; et quoiqu'on eût mis des gardes à la porte et aux grilles, ils furent contraints de céder à la force. L'évêque de Toul fit la cérémonie des obsèques. On mit son corps dans un cercueil de plomb, sous l'autel du chœur des religieuses, par ordre de ce prélat, quoique cette sainte fondatrice eût souhaité d'être enterrée dans le cimetière du monastère. Plusieurs personnes, qui ont eu recours à son intercession, en ont ressenti les effets.

La Mère Angélique Milly, seconde supérieure du monastère de Nancy, fit les établissements des monastères de Saint-Amand, en Bourbonnais, présentement transféré à Bourges, de Vernon, de Montfort, de Châteaudun et quelques autres. Sa Vie a été écrite avec celle de la Mère Alix, comme ayant été l'un des ornements de cette Congrégation par la pureté de ses mœurs.

La principale fin de cet Institut est à peu près conforme à celle des Ursulines, en ce qu'il regarde l'instruction gratuite des petites filles. Elles n'ont que l'Office de Notre-Dame, quelques jeûnes particuliers, principalement les vendredis et les veilles des fêtes de la très-sainte Vierge. Elles suivent la règle de Saint-Augustin et sont habillées de noir. Les religieuses de cet Ordre, à Paris et en quelques autres lieux, prennent le titre de Chanoinesses, fondées apparemment sur ce que le P. Dumoulinet croit qu'on les peut mettre au rang des Chanoinesses Régulières, puisqu'elles en ont reçu de leur Père la règle et l'esprit.

Dans presque tous les monastères des religieuses de la Congrégation, il y a des Filles séculières, qui ont pour fin d'honorer l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge. Pour ce sujet, elles font tous les ans protestation en public, et tous les jours en particulier, d'honorer toute leur vie l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge; et pour marque

extérieure qui les distingue, elles portent un petit scapulaire qu'elles appellent un collier, qui est d'étoffe de couleur bleue céleste, où d'un côté est l'image de la Conception, et de l'autre sont écrits ces mots en lettres d'or ou d'argent : *Marie a été conçue sans péché*. Ce scapulaire peut être aussi de couleur blanche, et alors cette devise doit être en soie bleue. Les jours qu'elles font leur protestation, elles ont un cierge de cire blanche à la main, auquel est attaché un écusson, contenant la même devise écrite en lettres d'or ou d'argent. Elles ont des règles et constitutions qui ont été faites par le B. Pierre Fourier, et approuvées par le Pape Innocent X, l'an 1643. Ce Pontife accorda beaucoup d'indulgences à cette Congrégation de Filles séculières, établie sous le nom de l'Immaculée-Conception de la B. Vierge Marie. (HÉLYOT.)

LE VÉNÉRABLE J.-B. DE FÉNELON,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Jean-Baptiste-Auguste Salignac de Fénelon, prêtre du diocèse de Périgueux, né à Saint-Jean-d'Estissac en 1714, appartenait à la famille de l'illustre archevêque de Cambrai. Il l'égala et le surpassa peut-être en charité pour les indigents. Ses qualités personnelles, autant que sa naissance, lui avaient fait conférer la charge d'aumônier de la reine Marie Leckzinska, épouse de Louis XV. Après la mort de cette princesse, en 1768, il se retira dans le diocèse d'Autun, au prieuré de Saint-Sernin-du-Bois ¹, dont il avait été pourvu en 1743, et qui fut le seul bénéfice dont il ait joui jusqu'au dépouillement du clergé.

Dans cette retraite agreste, située parmi les montagnes de l'Autunois, il saisit avec empressement toutes les occasions de donner un généreux essor à sa charité. Dès l'année 1749, il avait affranchi à ses propres frais ses vassaux qui étaient

¹ Prieuré de Chanoines Réguliers de Saint-Augustin, fondé, selon la tradition, par les ducs de Bourgogne. Il était de nomination royale. *Courtepée*, tom. III.

tous main-mortables. Il rebâtit l'église en 1767, le presbytère en 1777, et éleva, pour les malades, une maison de charité, desservie par deux Sœurs et un chirurgien. Il encouragea la culture des terres, établit des forges pour faciliter le débit du charbon qui abonde dans la contrée, et abandonna généreusement le produit d'un étang qui formait la meilleure partie de son revenu. Dans une année de disette, il fit ouvrir à ses frais une grande route de Saint-Sernin à Couches ; il procura ainsi à ses vassaux le moyen de transporter facilement leurs produits au marché, et aux femmes, aux enfants, aux vieillards, employés dans ces travaux, une existence assurée dans ces temps de misère. Ce bon prieur fit ouvrir une autre route, tendant au Mont Cenis, et paver les chemins vicinaux qui correspondent à chaque hameau de la paroisse. Ainsi, tout s'améliorait par ses soins dans ces lieux naguère misérables, où sa mémoire est encore bénie. Mais ailleurs se trouvaient bien des infortunés, au secours desquels la Providence voulait qu'il accourût.

Des circonstances imprévues le forcèrent à sortir de sa retraite et à se rendre à Paris. Ses vertus y brillèrent d'un nouvel éclat. Il accepta la direction de l'admirable et modeste institution fondée par l'abbé de Pontbriand en faveur des pauvres enfants savoyards. Il loua une maison qu'il remplit de tous les objets à leur usage. Il forma un magasin de chemises, de vêtements, de chaussures ; il y joignit les instruments nécessaires à l'exercice de leur profession ; puis il distribua ces petits effets suivant leurs besoins particuliers. Il leur donnait en même temps de bons conseils, afin que leur conduite fût toujours irréprochable.

Bientôt le bruit de la charité du vénérable abbé se répand parmi les enfants de la Savoie et retentit jusque dans leurs montagnes. Dès qu'ils arrivent à Paris, les jeunes Savoyards s'informent de sa demeure. Sa porte leur est toujours ouverte ; et, quels que soient leur nombre et leurs besoins, ils sont toujours accueillis avec bonté et secours. Dans les heures de la journée où leurs occupations sont suspendues, ou bien à cer-

tains jours marqués, l'abbé de Fénelon les rassemble chez lui, les interroge sur leur conduite, et leur donne des leçons de morale et de religion. Lorsqu'un certain nombre d'entre eux sont suffisamment instruits dans la foi, il les réunit pour les disposer à la première communion. Il les prépare à cet acte solennel par une retraite spirituelle, et les réconcilie avec Dieu au tribunal de la pénitence; puis, il leur donne des vêtements neufs, afin qu'ils puissent se présenter avec décence à la table sainte. La cérémonie a lieu avec l'appareil le plus imposant; elle est suivie du renouvellement des vœux du Baptême, et laisse dans le cœur de ces enfants des impressions qui ne s'en effacent jamais et qui assurent leurs pas dans la bonne voie.

Tels étaient les soins paternels que prenait l'abbé de Fénelon en faveur des petits Savoyards. Son zèle lui inspira un nouveau moyen de les encourager à suivre le sentier de la vertu. Il fit frapper un certain nombre de médailles portant cette inscription : *Prix de sagesse*. On ne l'obtenait qu'après avoir donné des preuves multipliées de docilité et de bonne conduite. L'enfant, possesseur de cette médaille, s'en parait les jours de fête; il ne manquait pas de la produire lorsqu'il avait besoin de recommandation; il l'emportait dans son pays, et la conservait comme le bijou le plus précieux qu'il pût jamais posséder.

L'abbé de Fénelon était connu de tous ces pauvres enfants, et il les connaissait tous. Souvent, pour s'assurer de leur conduite, il parcourait les places et les carrefours où ils se tenaient ordinairement en station. Il s'arrêtait pour causer avec eux, s'informer de leurs gains, et les consoler lorsqu'ils n'en avaient pas obtenu. Souvent il y suppléait de sa bourse, et accompagnait ces bienfaits de quelques leçons édifiantes. Il ne manquait jamais de s'informer de l'objet de leurs besoins les plus urgents, afin d'y satisfaire à la première occasion.

La fortune modique de l'abbé de Fénelon ne se bornait pas à secourir les petits Savoyards, il se livrait avec le zèle le plus apostolique au soin de ramener à Dieu quelques brebis

égérées; le nombre de celles qu'il a remises dans la voie du salut est incalculable.

Tant de vertus, tant de zèle, auraient dû soustraire l'abbé de Fénelon aux effets de la rage révolutionnaire; mais ce fut au contraire un titre de proscription. Il fut arrêté comme suspect, et conduit dans la prison du Luxembourg. Il avait alors quatre-vingts ans. Ce respectable ecclésiastique prévit bien le sort qu'il attendait; et, comme il désirait ardemment donner sa vie pour Jésus-Christ, il se prépara à la mort, et devint un modèle sublime de résignation pour tous les infortunés qui partageaient sa prison. Il entendit leur confession et les disposa à mourir saintement. L'un d'eux lui dit un jour : « Je m'attends à paraître bientôt devant le tribunal révolutionnaire, parce que je suis dénoncé comme fanatique. — Ah! que je vous en félicite! reprit sur-le-champ le vénérable Fénelon; je voudrais bien être à votre place! Quel bonheur de mourir pour avoir rempli ses devoirs de religion! C'est mourir pour Jésus-Christ, qui est mort pour nous. Je crains de n'avoir pas ce précieux avantage; je n'en suis pas digne. »

A la nouvelle de l'arrestation de leur bienfaiteur, les petits Savoyards répandus dans Paris sont saisis de la plus grande douleur. Ils se réunissent pour aviser aux moyens de le sauver. Ils se font rédiger une pétition et décident qu'ils iront eux-mêmes la présenter et conjurer la Convention de leur rendre leur père à tous. Ils s'acheminent vers l'horrible assemblée; on ne peut refuser de les introduire. L'un d'eux, nommé Firmin, parlant au nom de tous, réclame avec les plus vives instances la liberté du vertueux Fénelon, et dépose sur le bureau la pétition signée par lui au nom de tous ses camarades. Une démarche aussi touchante aurait fait une vive impression sur des cœurs sensibles; mais il y en avait bien peu dans cette détestable assemblée, et la pétition fut renvoyée au Comité de sûreté générale. C'était remettre la destinée du saint prêtre entre les mains de ceux qui voulaient sa mort. En entendant cette cruelle décision, un des Savoyards s'écrie avec l'accent de la douleur : « Au Comité

de sûreté générale ! notre père est donc perdu ! Citoyens législateurs, vous aurez annoncé la paix aux chaumières et déclaré la guerre aux châteaux ; pourriez-vous ne pas pardonner au saint abbé de Fénelon d'être né dans un château, lui qui fut soixante ans le bienfaiteur et l'ami des chaumières ? »

L'abbé Fénelon fut condamné par le tribunal révolutionnaire le 7 juillet 1794. Cette nouvelle remplit d'affliction un grand nombre de prisonniers que le vénérable prêtre avait ramenés dans la voie du salut. Parmi ceux que la douleur accable est un guichetier nommé Joseph, Savoyard, dont le bon abbé avait jadis soutenu l'enfance. Ayant aperçu son bienfaiteur parmi les victimes destinées à l'échafaud, il s'élance, hors de lui-même, dans ses bras et le serre étroitement : « Mon père ! mon père ! s'écrie-t-il, quoi ! vous allez à la mort, vous qui n'avez fait que du bien ! » Et il continue de le serrer, l'empêche d'avancer et veut le tirer des mains des gendarmes qui le conduisent. « Console-toi, mon cher Joseph, lui dit le respectable vieillard, la vie n'est plus un bien pour celui qui ne peut plus en faire. Adieu, mon ami ! Pense quelquefois à moi. — Ah ! je ne vous oublierai jamais ! » reprenait le bon Joseph en versant d'abondantes larmes.

Un autre Savoyard, qui avait au vertueux Fénelon les mêmes obligations que Joseph, ayant été arrêté comme suspect, parce qu'il était rempli de piété, se trouvait au nombre des prisonniers : « Eh quoi ! mon bon père, lui dit-il, vous allez aussi au tribunal ! » L'abbé de Fénelon lui répondit d'un ton affectueux : « Ne pleurez pas, mon enfant, c'est la volonté de Dieu qui s'accomplit. Priez pour moi, et si je vais au ciel, comme je l'espère de la grande miséricorde de Dieu, je vous assure que vous y aurez un bon protecteur. »

Monté sur la fatale charrette qui le conduisait au martyre, le saint prêtre disait à ses compagnons de supplice : « Mes chers camarades, Dieu exige de nous un grand sacrifice, celui de notre vie : offrons-le-lui de bon cœur ; c'est un sûr moyen d'obtenir de lui miséricorde. Ayez confiance en lui, il vous accordera le pardon de vos péchés, dont je vais tout à l'heure,

comme ministre, vous absoudre. » Arrivé au pied de l'échafaud, il les exhorta à former de tout leur cœur un acte de contrition. Tous ayant incliné humblement la tête, il prononça sur eux les paroles de l'absolution, et l'on assure que le bourreau, pénétré d'un respect involontaire, s'inclina ainsi que les autres, comme s'il eût voulu être absout du crime qu'il allait commettre. Quelques instants après, le saint prêtre recevait de Dieu la récompense de sa charité.

(PÉQUÉGNOT.)

LA VÉNÉRABLE ADÉLAÏDE DE SERVILLE.

Adélaïde de Serville, veuve de Jacques Beaupréau, née à Paris en 1755, ne laissa point ébranler sa foi dans les épreuves où Dieu permit que ses serviteurs fussent en lutte pendant les orages révolutionnaires. Elle entretenait sa piété par la lecture des saints livres. Dans une perquisition qu'on fit chez elle, on trouva ces livres sacrés et les papiers de famille de la pieuse dame. Elle fut aussitôt livrée au Tribunal révolutionnaire, qui l'envoya à l'échafaud comme convaincue d'avoir gardé chez elle ses titres de noblesse et divers écrits *fanatiques*. Ce jugement fut prononcé et exécuté le 7 juillet 1794.

LA BÉATIFICATION DES 205 SAINTS MARTYRS DU JAPON ¹.

Sa Sainteté Pie IX, par un décret du 7 juillet 1867, a béatifié deux cent cinq martyrs, la plupart Japonais, parmi lesquels la Compagnie de Jésus compte trente-trois de ses enfants, l'Ordre de Saint-Dominique, vingt et un, celui de Saint-François, dix-huit, celui des Ermites de Saint-Augustin, cinq.

L'Église du Japon a été fondée en 1549 par saint François-

¹ Quoique nous donnions, autant que possible, à la date de leur martyre, une notice sur chacun des deux cent cinq Bienheureux que Pie IX a élevés sur nos autels, nous avons cru devoir en rappeler la mémoire au jour anniversaire de leur béatification.

Xavier. Le christianisme fit de rapides progrès dans ces îles lointaines, plongées jusqu'alors dans les ténèbres de l'idolâtrie, et les travaux des missionnaires, couronnés par les plus beaux succès, obtinrent de nombreuses conversions jusque dans les plus hautes classes de la société. Dès 1560, les églises s'élevaient en grand nombre, et, avec elles, des écoles, des hôpitaux, des séminaires qui fournirent, quelques années plus tard, des prêtres indigènes.

Mais bientôt les souverains du Japon, excités par les prêtres des idoles, organisèrent contre les chrétiens une persécution cruelle. Elle se développa dans des proportions effrayantes de l'année 1613 à 1632. On décréta contre les chrétiens les supplices les plus horribles que la rage de l'enfer et des tyrans inventa jamais pour exterminer le christianisme.

On vit alors se renouveler, dans l'Église du Japon, les plus beaux traits d'héroïsme des premiers siècles de l'ère chrétienne. Si, du côté des persécuteurs, c'était la même cruauté qu'au temps des Néron et des Dioclétien, du côté des Martyrs, c'était le courage, l'intrépidité que nous admirons dans les Laurent, les Sébastien, les Agnès, les Lucie.

Une partie des chrétiens étaient enfermés dans de noirs cachots, torturés par la faim et la misère, livrés à une lente et cruelle agonie. D'autres étaient jetés dans les flammes ardentes ou étouffés lentement dans une fosse fétide, ou précipités soit dans de sombres abîmes, soit dans les eaux bouillantes et sulfureuses du Bungen ; d'autres enfin étaient livrés à des bourreaux impitoyables, qui leur déchiraient les flancs avec des tenailles de fer et mettaient leur chair en lambeaux. Mais la patience des martyrs triompha de tous les supplices ; ils couraient à la mort rayonnants de joie et d'espérance, avides de cueillir la palme immortelle réservée aux vainqueurs.

Un des missionnaires du Japon, historien de ces persécutions, écrivait dans ses Mémoires de l'année 1624 : « Un travail m'a bien consolé, c'est d'avoir constaté que, dans les dix années de 1614 à 1624, on compte au Japon cinq cent cinquante très-glorieux Martyrs, sans parler de ceux dont

nous n'avons pas de renseignements, ou qui ont péri dans les souffrances et les misères de l'exil ; ils sont assurément en grand nombre. Parmi les chrétiens martyrisés, cent quatre-vingt-seize ont été brûlés vifs, et les autres crucifiés, décapités, gelés dans l'eau, plongés vivants dans la mer, lapidés, etc. Et malgré la violence de la persécution, je trouve, compte fait, d'année en année, que, dans le cours de ces dix ans, plus de dix-sept mille adultes ont été baptisés. Le sang des Martyrs est la semence de nouveaux chrétiens. »

Cependant la divine Providence permit aux persécuteurs de ruiner cette belle et florissante mission. Tous les prêtres furent exilés ou condamnés au dernier supplice, et durant plus de deux siècles l'accès du Japon demeura interdit aux chrétiens d'Europe, sous peine de mort.

Aujourd'hui les portes de cet empire commencent à se rouvrir, et les lettres de la Propagation de la foi nous apprennent que l'Église compte encore de nombreux et fervents prosélytes dans ces contrées lointaines.

Ainsi la foi apportée au Japon par saint François-Xavier n'a pas été anéantie : fécondée par le sang des Martyrs, elle a jeté dans cette terre de si profondes racines que tous les efforts de l'enfer n'ont pu parvenir à les arracher. Mais, privés depuis plus de deux siècles de toute communication avec l'Europe, les chrétiens du Japon tournent leurs regards vers Rome, et ils espèrent que le ciel, fléchi par leurs prières, leur accordera bientôt le retour des missionnaires avec la liberté.

Joignons nos prières ferventes aux supplications de ces infortunés chrétiens. Adressons-nous aux saints Martyrs protecteurs du Japon, afin d'obtenir du Sacré-Cœur de Jésus la fin de cette longue persécution. Rappelons-nous aussi la parole de saint Augustin : « Les fêtes instituées en l'honneur des martyrs sont des exhortations au martyre ; elles nous excitent à imiter sans crainte ceux dont nous aimons à célébrer les louanges. »

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 7 juillet de l'an 1484, Pierre de Ranchicourt, évêque d'Arras, dédia l'église cathédrale de cette ville sous l'invocation de la très-sainte Vierge. Il est juste de garder la mémoire de la dédicace de nos églises, à l'exemple du martyrologe romain qui rapporte au 9 et au 18 novembre la dédicace de Saint-Jean-de-Latran et celle de Saint-Pierre. Or l'anniversaire de la dédicace d'une église dédiée à la très-sainte Vierge doit exciter en nous une dévotion encore plus ardente que la dédicace d'une église dédiée en l'honneur de quelque Saint, puisque Dieu a élevé Marie sa très-sainte Mère au-dessus de tous les Saints, et qu'il a voulu qu'elle fût notre Avocate auprès de lui d'une manière plus particulière.

Le dimanche le plus proche du 7 juillet, on célébrait à Douai la fête des Miracles de Notre-Dame-de-Trailles, en reconnaissance des grâces obtenues et de nombreux prodiges opérés dans la chapelle voisine de l'église collégiale et paroissiale de Saint-Pierre. Les miracles de Notre-Dame-de-Trailles commencèrent en l'an 1532.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, les saints martyrs Claude, conservateur des registres d'enrôlement militaire ; Nicostrate, premier greffier de

¹

NONIS JULII.

Romæ, sanctorum Martyrum Claudii commentariensis, Nicostrati primiscrinii, Castorii, Victorini et Symphoriani, quos sanctus Sebastianus ad fidem Christi perduxit, et beatus Polycarpus Presbyter baptizavit. Eisdem in perquirendis sanctorum Martyrum corporibus occupatos Fabianus Judex comprehendi jussit, et per decem dies minis et blanditiis exagitans, cum in nullo penitus posset commovere, jussit tertio torqueri, ac postea in mare præcipites dari. — Dyrrachii, in Macedonia, sanctorum Martyrum Peregrini, Luciani, Pompeji, Hesychii, Papii, Saturnini, et Germani, qui natione Itali, in persecutione Trajani ad eam urbem confugientes, cum sanctum Astium Episcopum ibi pro fide Christi in cruce pendentem viderent, Christianos se esse palam confessi, jussu Præsidis tenti, atque in mare demersi sunt. — Perusii, beati Benedicti Undecimi Tarvisini, ex Ordine Prædicatorum, qui brevi Pontificatus sui spatio,

la préfecture; Castorie, Victorin et Symphorien, que saint Sébastien convertit à Jésus-Christ, et que saint Polycarpe, prêtre, baptisa. Comme ils étaient occupés à rechercher les corps des saints Martyrs, le juge Fabien les fit arrêter, et pendant dix jours il employa les menaces et les caresses pour les engager à l'apostasie; mais n'ayant pu les ébranler en rien, il les fit mettre trois fois à la torture, et après cela les fit jeter dans la mer.

A Durazzo, en Albanie, les saint martyrs Pérégrin, Lucien, Pompée, Hésique, Papius, Saturnin et Germain, tous Italiens, qui, s'étant retirés dans cette ville pendant la persécution de Trajan, et y voyant saint Aste, évêque, crucifié pour la foi de Jésus-Christ, confessèrent publiquement qu'ils étaient chrétiens. Ils furent arrêtés par l'ordre du gouverneur et jetés dans la mer.

A Alexandrie, fête de saint Panthène, homme apostolique et doué d'une grande sagesse. Il eut tant de zèle et de passion pour la parole de Dieu, que, cédant au feu de sa foi et de sa piété, il partit pour aller prêcher l'Évangile de Jésus-Christ aux nations qui habitaient les contrées les plus reculées de l'Orient; et enfin, de retour à Alexandrie, il mourut en paix sous le règne d'Antonin Caracalla.

A Brescia, saint Apollone, évêque et confesseur.

En Saxe, saint Guillebaud, premier évêque d'Eichstadt, qui,

Ecclesiæ pacem, disciplinæ restorationem, Religionis incrementum mirifice promovit. — Alexandria, natalis sancti Pantæni viri Apostolici, et omni sapientia adornati, qui tantum studii et amoris erga verbum Dei fuit, ut etiam ad prædicandum Christi Evangelium gentibus, quæ in Orientis ultimis secessibus reconduntur, fidei et devotionis calore succensus, profectus sit : ac demum Alexandriam reversus, sub Antonino Caracalla in pace quievit. — Brixia, sancti Apollonii Episcopi et Confessoris. — In Saxonia, sancti Willebaldi primi Eistetensis Episcopi, qui una cum sancto Bonifacio laborans in Evangelio, multas gentes convertit ad Christum. — Arvernus, sancti Illidii Episcopi. — Urgellæ, in Hispania Tarraconensi, sancti Odonis Episcopi. — In Anglia, sancti Heddæ Episcopi Saxonum occidentalium. — Graii, in Burgundia, beati Petri Forerii Canonici Regularis sanctissimi Salvatoris, virtutibus et miraculis clari. — In Anglia, sanctæ Edilburgæ Virginis, Anglorum Regis filiæ.

s'employant avec saint Boniface à la prédication de l'Évangile, convertit plusieurs peuples à Jésus-Christ.

A Clermont, en Auvergne, saint Allyre, évêque.

A Urgel, en Catalogne, saint Eude, évêque.

En Angleterre, saint Hedde, évêque des Saxons occidentaux.

Au même pays, sainte Aubierge, vierge, fille du roi des Anglais.

Additions des autres Martyrologes.

Translation de saint Véran, évêque de Cavaillon, et de saint Honorat faite à Jargeau par le Pape Innocent IV.

Saint Consul, évêque, honoré à Coïne.

Saint Thomas de Malée, confesseur, honoré chez les Grecs.

Saint Sigébold, vulgairement Sigisbaud, évêque de Sééz, après saint Latuin.

Saint Médran et saint Odran, frères et confesseurs, en Irlande.

Saint Navit (Navitus), évêque de Trèves, au IV^e siècle.

Saint Basenda, évêque martyr en Égypte, honoré chez les Grecs.

Saint Eolde, évêque de Vienne, en Dauphiné, au III^e siècle.

Saint Just, honoré en Franche-Comté.

Le bienheureux Davanzato, confesseur, honoré à Barbérino, en Toscane.

Saint Jean l'Angelopte, évêque de Ravenne, au V^e siècle.

Saint Eusane, prêtre du IV^e siècle, honoré dans l'Abruzze.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Causse, curé au diocèse de Clermont, condamné à la déportation pour refus de serment, mort en route et enterré à l'île d'Aix, le 7 juillet 1794.

Marie-Madeleine Guillermier, religieuse ursuline à Boulène, n'ayant pas voulu renier ses vœux; condamnée à mort avec plusieurs de ses sœurs, guillottinées ensemble à Orange le 7 juillet 1794. Marie-Madeleine avait soixante-trois ans.

Jeanne Dumeau, religieuse de Bordeaux, arrêtée avec quatre autres religieuses et une bonne femme qui leur rendait quel-

ques services. Ces six pieuses servantes de Dieu guilloténées à Bordeaux le 7 juillet 1794.

Jean-Joseph Juge-de-Saint-Martin, prêtre sulpicien au diocèse de Limoges, insermenté, condamné à la déportation, transporté malade à Rochefort dans la barque qui servait d'hôpital, mort dans cette barque à l'âge de cinquante-cinq ans, le 7 juillet 1794, enterré à l'île d'Aix.

Mathurin Lebreton, prêtre du diocèse de Saint-Malo, pour refus de serment, traîné dans les prisons de Vannes, décapité le 7 juillet 1794.

Jean-Alexandre de la Roche-Lambert, né à Cahors, vicaire-général de l'évêque de Beauvais, pour refus de serment, envoyé à Paris, guillotiné le 7 juillet 1794.

Matthieu Picard, prêtre du diocèse de Sens, n'ayant pas fait de serment, arrêté en 1797, conduit très-malade à Rochefort, déporté à Sinnamary, mort à cinquante-neuf ans dans l'hôpital de ce désert, le 7 juillet 1799.

François Sauvage, prêtre du diocèse de Limoges, n'ayant pas fait le serment schismatique, conduit à Rochefort pour la déportation, mort là le 7 juillet 1794.

Georges-Charles de Lurienne, prêtre et chanoine de la cathédrale de Rouen, pour refus de serment envoyé à Paris, emprisonné au Luxembourg, accusé là de conspiration et guillotiné le 7 juillet 1794.

Pierre-Paul Rempnoux, curé de Rochechouart, au diocèse de Limoges, emprisonné en 1793, pour refus de serment, déporté, mort à Rochefort et enterré à l'île d'Aix le 7 juillet 1794.

HUITIÈME JOUR DE JUILLET.

Sainte Elisabeth, reine de Portugal. — **Saint Aquila et sainte Priscille,** hôtes et coopérateurs de saint Paul. — **Saint Procope, martyr.** — **Saint Auspice, évêque de Toul.** — **Saint Brechan, évêque.** — **Saint Baudry, porcher, et saint Beury, berger.** — **Sainte Landrade, vierge et abbesse.** — **Sainte Kilien ou saint Mulha, évêque et martyr.** — **Saint Grimbaud, abbé.** — **Saint Thibault, abbé de Vaux-Cernay.** — **Le bienheureux Eugène III, Pape.** — **La bienheureuse Berthe de Marbais, première abbesse de Marquette.** — **Le vénérable Pierre l'Ermite.** — **La vénérable Jeanne Briolle.** — **Mémoire de la très-sainte Vierge.** — **Martyrologe romain.** — **Additions des autres martyrologes.** — **Martyrologe de la dernière persécution.**

SAINTÉ ÉLISABETH,

REINE DE PORTUGAL.

Élisabeth était fille de Pierre III, roi d'Aragon, et petite-fille de Jacques I^{er}, surnommé le Saint pour ses vertus, et le Conquérant à cause de la prise de Majorque et de Valence. Elle eut pour mère Constance, fille de Mainfroi, roi de Sicile et petit-fils de l'empereur Frédéric II. Elle naquit en 1271, et fut nommée Élisabeth, du nom de sainte Élisabeth de Hongrie, sa tante, qui avait été canonisée en 1235.

Sa naissance réconcilia son grand-père et son père, dont les divisions troublaient le royaume d'Aragon. Le roi Jacques se chargea du soin d'élever sa petite-fille, et la laissa en mourant déjà toute pénétrée des plus sublimes maximes de la piété, quoiqu'elle n'eût pas encore six ans accomplis.

Pierre III, étant monté sur le trône, ne mit auprès de sa fille que des personnes vertueuses, dont les exemples pouvaient continuellement lui servir de leçons. La jeune princesse était d'une douceur admirable, et n'avait de goût que pour les choses qui portaient à Dieu. C'était lui faire un grand plaisir que de la mener à l'église ou à quelques exercices de religion. Dès l'âge de huit ans elle pratiquait déjà des mortifi-

fications. Inutilement on lui alléguait qu'elle était trop jeune, pour modérer sa ferveur. Par une suite de cette ferveur, elle portait une sainte envie à tous ceux qu'elle voyait faire le bien.

A la mortification des sens elle joignait celle de la volonté et un amour extraordinaire pour la prière, afin d'obtenir la grâce de réprimer ses passions et même d'en prévenir les révoltes. Par là elle vint à bout de se vaincre parfaitement et d'acquérir une humilité profonde.

Comme la vertu lui paraissait le plus précieux de tous les avantages, elle avait en horreur tout ce qui eût été capable de la dissiper, et se montrait l'ennemie déclarée de tous les vains amusements du monde. Tout autre chant que celui des psaumes, des cantiques et des hymnes de l'Église lui était insipide. Chaque jour elle récitait le bréviaire, et le faisait avec autant de soin que l'ecclésiastique le plus fervent. Les pauvres l'appelaient leur mère, à cause de la charité compatissante avec laquelle elle pourvoyait à leurs besoins.

Lorsqu'elle eut atteint sa douzième année, on la maria à Denys, roi de Portugal. Ce prince avait moins considéré en elle la vertu que l'éclat de la naissance et les belles qualités du corps et de l'esprit. Il lui laissa cependant la liberté de vaquer à ses exercices, et il ne put refuser son admiration à la piété de son épouse.

Semblable à Esther, la reine de Portugal ne fut point éblouie par l'appareil des grandeurs humaines. Elle fit une sage distribution de son temps pour allier les devoirs du christianisme avec ceux de son état. Jamais elle ne manquait à ses pratiques de dévotion, à moins qu'elle n'eût des raisons très-pressantes de se départir du soin qu'elle s'était tracé. Tous les jours elle se levait de grand matin. Après une méditation, elle récitait matines. Ensuite elle entendait la messe, où elle communiait souvent. Elle disait aussi chaque jour l'office de la très-sainte Vierge. Elle se retirait aussi fréquemment dans son oratoire pour y faire des lectures pieuses. Elle avait des heures réglées pour ses affaires.

domestiques, ainsi que pour l'accomplissement de ses autres devoirs envers le prochain. Son travail consistait à faire des ornements pour les églises ou des vêtements pour les pauvres ; en cela, elle était aidée par ses dames d'honneur.

Tout son extérieur annonçait la simplicité ; elle était affable et pleine de bonté pour tout le monde. Elle possédait l'esprit de componction, et souvent il lui arrivait, dans la prière, de verser des larmes abondantes. Plus d'une fois on voulut lui persuader de modérer ses austérités ; mais elle répondit toujours que la mortification n'est nulle part plus nécessaire que sur le trône, où tout semble exciter et nourrir les passions.

Les jeûnes prescrits par l'Église ne suffisant pas à sa ferveur, elle jeûnait tout l'Avent, et depuis la Saint-Jean-Baptiste jusqu'à l'Assomption. Peu de temps après, elle recommençait un nouveau carême qui durait jusqu'à la fête de saint Michel ; elle ne vivait souvent que de pain et d'eau. Les vendredis et samedis, les veilles des fêtes de la très-sainte Vierge et des Apôtres, elle faisait à pied la visite des églises et des lieux de dévotion.

La charité pour les pauvres était une des vertus qu'on admirait principalement dans sainte Élisabeth. Par ses soins, les étrangers étaient pourvus de logement et de tout ce qui leur était nécessaire. Elle faisait faire une recherche des pauvres honteux, et leur fournissait secrètement de quoi subsister d'une manière conforme à leur état. Les pauvres filles, si souvent exposées au danger d'offenser Dieu, trouvaient dans ses libéralités une dot pour se marier suivant leur condition. Elle visitait les malades, les servait de ses propres mains, et pansait leurs plaies. Elle fit divers établissements dans toutes les parties du royaume ; elle fonda entre autres à Coïmbre un hôpital près de son palais, et à Terras-Novas une maison pour les femmes repenties, avec un autre hôpital pour les enfants trouvés.

Tant de soins ne l'empêchaient pas de remplir ses autres devoirs. Elle aimait et respectait son mari ; elle lui était sou-

mise et supportait ses défauts avec patience. Denys avait d'excellentes qualités ; il aimait la justice, il était brave, humain, compatissant ; mais il se conduisait d'après les maximes corrompues du monde.

Élisabeth, touchée du scandale qui en résultait, priait assidûment et faisait prier pour sa conversion. Elle tâchait de gagner le cœur de son mari par les voies de la douceur ; elle s'intéressait au sort des enfants qu'il avait eus de ses maîtresses, et se chargeait elle-même du soin de les faire élever. Une telle conduite lui fit ouvrir les yeux. Il renonça à ses désordres, et garda toujours depuis la fidélité qu'il devait à sa vertueuse épouse. Dès lors il devint la gloire et l'idole de ses sujets.

Il institua l'Ordre du Christ en 1318, fonda avec une magnificence vraiment royale l'université du Coïmbre, et orna son royaume d'édifices publics.

Ce fut quelque temps avant sa parfaite conversion qu'arriva l'événement que nous allons rapporter.

Élisabeth avait un page extrêmement vertueux, qu'elle employait pour la distribution de ses aumônes secrètes. Un autre page, jaloux de la faveur dont il jouissait à cause de son mérite, résolut de le perdre ; et, pour y réussir, il persuada au roi que ce page avait un commerce coupable avec la reine. Le prince, que la corruption de son cœur portait à mal penser des autres, ajouta foi à la calomnie, et forma le projet d'ôter la vie au prétendu criminel. Il dit à un maître de four à chaux qu'il lui enverrait un page pour lui demander s'il avait exécuté ses ordres, et que c'était le signal auquel il le reconnaîtrait : « Vous le prendrez, ajouta-t-il, et le jetterez dans le four afin qu'il y soit brûlé ; il a mérité la mort, pour avoir justement encouru mon indignation. »

Au jour marqué, le page innocent fut envoyé au four à chaux. Ayant passé devant une église, il y entra pour adorer Jésus-Christ et prier la sainte Vierge ; il entendit une messe indépendamment de celle qui était commencée. Cependant le roi, impatient de savoir ce qui s'était passé, envoya le déla-

teur s'informer si l'on avait exécuté ses ordres. Le maître du four, prenant celui-ci pour le page dont le prince lui avait parlé, le saisit et le jeta dans le feu, qui le consuma en un instant. Le page de la reine, après avoir satisfait sa dévotion, continua sa route, gagna le four, demanda si l'ordre du roi était exécuté, et comme on lui répondit affirmativement, il revint au palais rendre compte de sa commission. Le roi fut singulièrement étonné en le voyant de retour contre son attente ; mais lorsqu'il eut été instruit des particularités de l'événement, il adora le jugement de Dieu, rendit justice à la vertu du page, et respecta toujours depuis la sainteté de la reine.

Sainte Élisabeth eut deux enfants : Alphonse, qui succéda à son père, et Constance, qui fut mariée à Ferdinand IV, roi de Castille. Alphonse épousa depuis l'infante de Castille. Peu de temps après son mariage, il se mit à la tête d'une conjuration formée contre son père. Élisabeth fut vivement affligée de ces troubles ; elle employa le jeûne, la prière, les aumônes, pour obtenir de Dieu le rétablissement de la paix ; elle exhorta son fils de la manière la plus pressante à rentrer dans le devoir, et pria en même temps le roi de pardonner au coupable. Enfin la conduite qu'elle tint en cette occasion fut si sage et si religieuse, que le Pape Jean XXII lui écrivit une lettre où il en faisait de grands éloges. Mais certains flatteurs trouvèrent le moyen de prévenir le roi ; ils lui représentèrent la reine comme une mère aveugle qui favorisait le parti de son fils. Le prince crédule ajouta foi à ce qu'on lui disait, et il exila la reine à Alenquer. Élisabeth supporta cette disgrâce avec beaucoup de patience, et se servit de l'occasion que lui procurait sa retraite pour redoubler ses austérités et ses autres pratiques de piété. Elle ne voulut pas entendre les propositions que lui faisaient les mécontents, ni même avoir avec eux aucune sorte de correspondance.

Le roi ne put s'empêcher d'admirer les vertus qu'elle fit éclater dans sa disgrâce ; il la rappela, et se montra plus que jamais pénétré d'amour pour elle.

Comme la Sainte était d'un caractère doux et paisible, elle

s'employait de toutes ses forces à étouffer les divisions, et surtout à écarter les guerres, qui entraînent tant de maux à leur suite. Elle réconcilia son fils avec le roi, lorsque leurs armées étaient prêtes à en venir aux mains, et fit rentrer tous les rebelles dans le devoir. Elle rétablit aussi la paix entre Ferdinand IV, roi de Castille, et Alphonse de la Carda, son cousin germain, qui se disputaient la couronne, ainsi qu'entre Jacques II, roi d'Aragon, son frère, et le roi de Castille son gendre.

Pour parvenir à la dernière de ces réconciliations, elle fit avec son mari un voyage dans les deux royaumes, et y étouffa jusqu'aux germes de division. Peu de temps après, le roi Denys, qui régnait depuis quarante-cinq ans, tomba malade ; Élisabeth lui donna en cette occasion les plus grandes marques d'attachement et d'affection ; elle le servait elle-même, et ne sortait presque jamais de sa chambre que pour aller à l'église ; mais son principal soin était de lui procurer une sainte mort. Elle distribua donc d'abondantes aumônes, et fit faire des prières de tous côtés, dans l'intention de lui obtenir cette grâce. Le roi, durant tout le cours de sa maladie, donna des preuves d'une sainte pénitence. Il mourut à Santarem, le 6 janvier 1325.

Lorsqu'il eut expiré, la reine alla prier pour lui dans son oratoire, puis elle se consacra au service de Dieu, en prenant l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François. Elle assista aux funérailles de son mari, et suivit son corps jusqu'à l'église des Cisterciens d'Odiversa, où le prince avait choisi sa sépulture. Elle resta là un temps assez considérable, après quoi elle fit un pèlerinage à Compostelle, d'où elle revint à Odiversa pour célébrer l'anniversaire du roi. La cérémonie finie, elle se retira dans un monastère de Clarisses, qu'elle avait commencé à faire bâtir dès avant la mort du roi : elle désirait s'y consacrer à la pénitence par la profession religieuse ; mais elle en fut d'abord détournée par des motifs de charité pour le prochain, et surtout pour les pauvres : ainsi elle se contenta de porter l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François et de

vivre dans une maison attenante au monastère, où elle rassembla quatre-vingt-dix religieuses. Elle les visitait souvent, et les servait quelquefois à table, avec Béatrix sa belle-fille.

La guerre s'étant allumée entre Alphonse IV surnommé le Brave, roi de Portugal, et Alphonse XI, roi de Castille, les deux princes se hâtèrent de lever chacun une armée. Cette nouvelle pénétra la Sainte d'une vive douleur; elle résolut de prévenir les malheurs de la guerre en éloignant le feu de la discorde. Comme on voulait lui persuader de différer son voyage à cause de la chaleur, elle répondit qu'il n'y aurait peut-être jamais de circonstances où elle dût être plus disposée à faire le sacrifice de sa vie, s'il le fallait. A peine eut-on appris qu'elle était en route, que l'animosité diminua dans les cœurs. Enfin, elle arriva à Extremor, sur les frontières de Portugal et de Castille, où était son fils, qu'elle exhorta fortement à faire la paix et à mener une vie sainte.

La fièvre dont elle fut prise en arrivant annonça bientôt qu'elle touchait à la fin de sa vie. Elle se confessa plusieurs fois, reçut le saint Viatique à genoux et au pied de l'autel, puis le sacrement de l'Extrême-Onction. Elle montra pendant toute sa maladie une grande dévotion pour la très-sainte Vierge, qu'elle invoquait très-fréquemment, et elle paraissait remplie de joie et de consolation intérieure.

Elle mourut entre les bras de son fils et de sa belle-fille, le 4 juillet 1336, à l'âge de soixante-cinq ans. On l'enterra chez les Clarisses de Coïmbre, et il s'opéra plusieurs miracles sur son tombeau. En 1612, on leva de terre son corps, qui se trouva entier, et qui est présentement renfermé dans une châsse magnifique. Urbain VIII canonisa la servante de Dieu en 1625, et fixa sa fête au 8 juillet.

SAINT AQUILA ET SAINTE PRISCILLE,

NOTES ET COOPÉRATEURS DE SAINT PAUL.

Saint Aquila et sa femme, sainte Priscille, étaient Juifs de naissance; ils l'étaient aussi de religion avant d'avoir em-

brassé la foi de Jésus-Christ. Ils étaient originaires de la province du Pont; c'est au moins ce que l'Évangéliste saint Luc témoigne d'Aquila. Ils avaient leur établissement à Rome, du temps de l'empereur Claude, et leur métier était de faire des tentes.

Un ordre que donna ce prince pour chasser tous les Juifs de la ville, les obligea d'en sortir. Ils se retirèrent à Corinthe, ville métropole de l'Achaïe et de toute la Grèce en ces temps-là, où le commerce était très-florissant à cause de la commodité des deux mers. Ils étaient chrétiens dès lors.

Il n'y avait pas longtemps qu'Aquila et sa femme se trouvaient établis à Corinthe, lorsque saint Paul y arriva de la ville d'Athènes, où il avait converti saint Denys l'Aréopagite. Cet Apôtre voulut loger chez eux, principalement à cause qu'il savait le même métier qu'eux, et qu'il voulait, en travaillant, pourvoir à sa subsistance durant le séjour qu'il devait faire en cette ville. Après y avoir demeuré dix-huit mois, il en partit pour retourner à Jérusalem, et il emmena avec lui ses hôtes Aquila et Priscille. Ils lui tinrent compagnie jusqu'à Éphèse, où il les laissa pour instruire et fortifier les fidèles déjà convertis, et pour annoncer aussi l'Évangile aux Gentils qui restaient dans la ville. Ils s'acquittèrent parfaitement des fonctions d'un ministère qu'ils avaient déjà exercé sous lui à Corinthe, et peut-être même à Rome avant qu'ils l'eussent connu. Ils étaient encore à Éphèse trois ans après, lorsque cet Apôtre, qui y était revenu après son voyage de Judée, de Syrie, de Galatie et de Phrygie, salua de leur part les Corinthiens, auquel il écrivait pour la première fois. Il paraît même qu'ils avaient encore saint Paul pour hôte en cette ville, où son séjour ne fut guère moindre que de trois ans.

Outre les services ordinaires qu'ils avaient rendus à cet Apôtre, en travaillant avec lui à la propagation de l'Évangile, il témoignait leur avoir encore d'autres obligations plus particulières. Il déclare qu'ils avaient exposé leurs têtes pour lui sauver la vie; et non-seulement lui, mais toutes les églises des Gentils étaient pleines de reconnaissance pour eux. Ces

obligations, qui leur faisaient tant de redevables, consistaient dans l'hospitalité et en d'autres offices de charité rendus aux fidèles. Ils étaient secondés par la fidélité, le zèle et la piété de leurs domestiques, d'où l'on sait que les bonnes œuvres de cette espèce dépendent beaucoup. Toute leur maison était si chrétienne et si bien réglée, que saint Paul l'appelait une *église domestique*. Ils quittèrent Éphèse presque en même temps que cet Apôtre, et ils vinrent demeurer à Rome vers le commencement de la quatrième année de Néron, qui était la sixième du bannissement des Juifs de la ville.

Saint Paul parcourut cependant les côtes de la Phrygie et passa en Macédoine, d'où il se rendit, sur la fin de l'année, à Corinthe. De là, il écrivit peu de temps après sa Lettre aux Romains, dans laquelle Aquila et Priscille sont mis les premiers au rang de ceux qu'il y salue, et les y distingue par un éloge particulier.

Nous ne savons s'ils demeuraient encore à Rome, lorsque, trois ans après, saint Paul y vint pour la première fois, et qu'il y resta prisonnier pendant deux ans. Il est certain qu'ils n'y étaient plus, et qu'ils étaient retournés en Asie dans le temps de sa seconde prison à Rome, qui fut suivie de son martyre. C'est ce qui paraît par la seconde Épître qu'il écrivit pour lors à Timothée, son disciple, qu'il avait établi évêque d'Éphèse. Il lui recommande de les saluer de sa part, et Priscille y est nommée Prisque, qui est la même chose, si ce n'est que ce dernier nom est le primitif de l'autre qui en est le diminutif, selon l'usage des Romains. En l'un et l'autre endroit, l'Apôtre la met avant son mari.

On est persuadé que les deux Saints survécurent à saint Paul; mais on ne peut dire en quel temps ni en quel lieu ils moururent. S'il était certain qu'ils eussent eu une église à Rome dans les premiers siècles, ce serait un préjugé suffisant pour autoriser l'opinion de ceux qui veulent qu'ils aient souffert le martyre en cette ville, et que cette église ait été le monument qui fut dressé sur leur tombeau. Leur culte paraît avoir été établi chez les Grecs au 13 février. On

voit, par leurs Menées, qu'ils font encore leur grand office au 14 juillet de saint Aquila seul, sans y faire mention de sainte Priscille; et ils lui donnent les titres d'apôtre, d'évêque et de martyr. Ils témoignent qu'il se faisait de grands miracles dans son église.

SAINT PROCOPE,

MARTYR.

Saint Procope fut la première des victimes que la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien fit dans la Palestine. L'édit en avait été publié, premièrement à Nicomédie en Bithynie, où résidait la cour, vers la fin de février de l'an 303, puis à Césarée en Palestine, dans le mois d'avril suivant, au temps où les fidèles célébraient la Passion du Sauveur, et ce fut par Procope que l'on en commença l'exécution dans le pays. Il était né dans la ville de Jérusalem, et il avait été élevé dans la vraie foi dès son enfance. Il avait toujours vécu dans une grande pureté, et avait joint à l'innocence des mœurs, l'exercice des vertus chrétiennes. Il avait mortifié son corps par les austérités de la pénitence; ce qui le rendait maître absolu de ses passions. Mais il avait pris soin de fortifier son âme par la nourriture divine des Saintes Écritures. Il était discret et modéré dans toute sa conduite; et se regardant comme le dernier des autres partout où il se trouvait, il donnait à tout le monde l'exemple d'une humilité et d'une douceur admirable. Il avait reçu en sa jeunesse quelque teinture des lettres humaines et des sciences profanes. Mais ayant depuis donné toute son affection et tout son temps à l'étude et à la méditation de la parole de Dieu dans les livres saints, il n'eut plus que de l'indifférence pour toutes les connaissances étrangères.

Il avait quitté le lieu de sa naissance pour aller demeurer à Scythopolis, ville voisine du Jourdain, au midi de la mer de Tibériade. Il avait été fait clerc dans l'Eglise, et il y exerçait trois ministères à la fois : celui de lecteur, pour lire l'Evan-

gile au peuple ; celui d'interprète, pour expliquer en syriaque ce qui se lisait en grec dans cette église ; et celui d'exorciste, pour imposer les mains aux possédés.

Lorsque l'édit des empereurs contre les chrétiens eut été porté à Scythopolis, ce qui n'arriva qu'environ trois mois après sa publication, Procope fut arrêté avec quelques autres et conduit à Césarée, qui était alors la métropole de toute la Palestine. Il ne fut pas plutôt entré dans la ville, qu'au lieu de le renfermer dans la prison, on le mena droit au palais du gouverneur, appelé Flavien. Ce juge lui proposa d'abord de sacrifier aux dieux. Procope lui répondit qu'il n'en connaissait qu'un, et que le nom de Dieu n'était dû qu'à Celui qui avait créé l'univers, qui le gouvernait seul, et qui en était l'unique maître. Flavien touché d'une si belle réponse fut obligé de convenir qu'elle était juste et pleine de raison. Mais il lui dit de sacrifier au moins aux empereurs, c'est-à-dire aux quatre princes ou maîtres de l'empire. Car outre les deux Augustes qui étaient Dioclétien et Maximien Hercule, il y avait encore deux Césars : Constance Chlore et Galère Maximien. Procope releva cette proposition du gouverneur par un vers d'Homère où il est dit qu'il n'est pas avantageux de voir plusieurs maîtres à la fois dans un État, et qu'il ne faut qu'un souverain.

Cette repartie était un peu hardie ; aussi le juge s'en trouva-t-il tellement choqué, qu'il condamna sur-le-champ le Martyr à la mort, comme ayant manqué de respect envers les empereurs. Il lui fit couper la tête, un mercredi, qui était le septième jour de juillet. Les martyrologes de l'Église latine ont mis sa fête au lendemain, jour où les Grecs font celle d'un autre Martyr de même nom et de même pays. Il y avait à Constantinople une église de saint Procope du temps des empereurs chrétiens. Quoiqu'on ne puisse assurer si elle était dédiée en l'honneur de l'un des deux Martyrs ou d'un troisième, on peut présumer que cela regardait plutôt celui qui était particulièrement honoré chez les Grecs, qui le qualifiaient Mégalo-martyr, titre qu'ils donnaient à ceux qui

s'étaient particulièrement distingués entre les Martyrs par leur constance, ou par la longueur et la diversité de leurs supplices.

SAINT AUSPICE,

ÉVÊQUE DE TOUL.

Saint Auspice, évêque de Toul dans le ^v^e siècle, était, selon saint Sidoine Apollinaire, l'un des plus illustres prélats des Gaules. Sa science profonde, son éloquence, sa foi, ses œuvres, tout le rendait extrêmement recommandable. Le comte Arbogaste ayant demandé à saint Sidoine quelques explications des Livres saints, celui-ci le renvoya à saint Loup, de Troyes, ou à saint Auspice, de Toul, comme à des prélats plus capables que lui de satisfaire à sa demande. Il ne vécut guère au-delà de l'an 474. On trouve son nom, au 8 juillet, dans le martyrologe de Baronius, et dans celui de du Saussai. On a de lui une *Lettre* en vers, adressée au comte Arbogaste, alors gouverneur de Trêves, et depuis, selon quelques auteurs, évêque de Chartres. (Elle se trouve dans la collection de Duchesne, tom. I^{er}.) Il y a une lettre de saint Sidoine à saint Auspice, pour lui recommander un nommé *Pierre* ; elle est la dixième ou la onzième du livre des *Lettres* de Sidoine ; mais Baronius croit qu'il s'agit là d'un autre saint Auspice.

SAINT BRÉCAN,

ÉVÊQUE.

Brécan ou Brocan naquit vers 410, dans l'Armorique. Le ciel voulut qu'il reçût le jour d'une sainte et d'un héros. La reine Darerque et le roi Conan-Mériadec furent ses parents. Dès ses premières années, il protégea les Bretons contre des hordes étrangères. Il édifica par la pratique des vertus qu'on aime dans les grands. C'est ainsi qu'il se rendit utile à la terre. Il savait aussi servir le ciel.

Secrétaire de son oncle Patrice, il partagea toutes les fati-

gues, tous les dangers et toutes les bonnes œuvres de l'apôtre, qui le fit évêque de Maothal-Brogain, en Désie. Il avait tout à créer : troupeau, écoles, monastères, clergé, églises, hospices, etc. ; et cela, malgré tous les obstacles. Sa constance et sa charité triomphèrent, et son triomphe enhardit les ouvriers évangéliques. Le Seigneur, le récompensant de tant de services, l'appela à lui à la fin du v^e siècle.

SAINT BAUDRY,

PORCHER.

ET SAINT BEURY,

BERGER.

Saint Baudry était porcher à Sombernon, dans la Côte-d'Or, et, dans le plus humble des états, il eut le bonheur de se sanctifier par sa pureté admirable et par sa piété constante. On manque de détails sur sa vie. Mais on sait qu'il eut une mort toute sainte en l'an 570 et que ses reliques sont conservées à Oigny, au diocèse d'Autun.

Saint Beury vécut dans une condition aussi humble, un siècle après saint Baudry. Il était berger, et dans cette vie pastorale il se sanctifia. Mais on manque de détails. Il est honoré dans le diocèse de Besançon, et il y a près de Semur, dans la Côte-d'Or, une paroisse qui l'a pour patron.

SAINTE LANDRADE,

VIERGE ET ABBESSE.

Sainte Landrade était nièce de saint Arnoul, évêque de Metz. Ses parents qui n'avaient d'enfant qu'elle, voulant la marier, elle leur déclara le désir qu'elle avait de demeurer vierge, et ayant obtenu d'eux, avec assez de peine, la liberté de servir Dieu dans cet état, elle se fit pratiquer une petite cellule dans le lieu même de sa naissance, où elle mena une vie solitaire et pénitente, sans qu'il parût qu'elle fût encore séparée de sa famille.

Elle se mit un cilice sur le corps, et le couvrit d'un habit fort simple et semblable à celui des servantes. Elle partageait tout son temps entre la prière, le travail des mains, la visite des pauvres et des malades. Souvent elle passait les nuits en oraisons, se contentant de prendre un peu de repos sur le plancher où elle priait, lorsqu'elle se trouvait accablée de sommeil. Le pain et l'eau faisaient sa nourriture, et l'uniformité était la règle de toute la conduite de sa vie. Lorsqu'elle savait que quelqu'un était tombé dans le péché, elle en faisait pénitence, et s'en punissait comme si elle l'eût commis elle-même.

Elle se sentait sollicitée de se retirer dans un désert, par l'amour qu'elle avait pour la contemplation ; mais, comme elle était prudente et charitable, elle se retint longtemps, par la considération de sa jeunesse et par la crainte de voir abandonnés les pauvres qu'elle assistait. Dès qu'elle fut assez avancée en âge pour l'exécution de son dessein, elle quitta sa famille et s'en alla dans un bois où l'on ne voyait que des bêtes sauvages. Sans redouter une si affreuse société et sans appréhender même de manquer des choses nécessaires, parce qu'elle s'était fait une habitude de tout souffrir, elle commença par planter une croix dans le lieu qu'elle avait choisi pour sa demeure, et elle s'y fit elle-même une petite cellule ; elle y nourrit quelque bétail pour l'usage des pauvres et des pèlerins ; car, comme elle ne mangeait point de chair, elle n'en avait aucun besoin pour elle.

Ces pauvres et ces pèlerins ne pouvaient manquer de faire connaître le mérite de leur bienfaitrice, et sa réputation attira encore auprès d'elle d'autres personnes ; ce qui lui donna moyen de bâtir une église que saint Lambert, évêque de Maëstricht, vint dédier sous le nom de la très-sainte Vierge. Depuis ce jour, on vit beaucoup de pieuses filles et de veuves venir se rendre auprès de la bienheureuse Landrade, pour observer ses exemples et travailler à leur salut sous sa conduite. Elle fut obligée de leur faire bâtir des cellules autour de la sienne, pour ne les point renvoyer dans le monde, et

elle donna ainsi le nom au célèbre monastère de Bilsen. Landrade conduisit ses religieuses par les voies les plus étroites du salut, marchant toujours à leur tête pour leur aplanir les difficultés.

Quelque zèle qu'elle fit paraître à les instruire, elle les aimait encore plus par ses actions secrètes que par ses discours. Elle ne permit jamais qu'aucune de ses Sœurs la servît, si ce n'est dans sa dernière maladie, où elle voulut bien recevoir de leurs mains le soulagement qu'elles étaient capables de lui procurer ; mais elle ne se dispensa jamais du jeûne ni des offices.

Se voyant sur le point de mourir, elle envoya prier saint Lambert de venir près d'elle, afin qu'elle pût recevoir sa bénédiction. Il ne put arriver assez tôt pour lui donner cette consolation ; lorsqu'il entra au monastère, les religieuses venaient de l'inhumer dans leur église. Mais, comme la Sainte lui avait déclaré qu'elle souhaitait d'être enterrée à Wintershow, il y fit transférer son corps. Le concours qui se fit à son tombeau fut si grand que l'on fut obligé, quelques années après, de lever de terre ses restes sacrés pour les exposer plus convenablement à la vénération des fidèles.

Sainte Landrade mourut vers la fin du vi^e siècle.

SAINT KILIEN OU SAINT KULHN,

EVÊQUE ET MARTYR.

Saint Kilien ou Kyllen, que les Allemands appellent saint Kulhn, né en Irlande, y avait été élevé dans la piété et les lettres, par les soins de ses parents. Il s'était appliqué principalement à l'étude de l'Écriture Sainte, et s'y était rendu si habile, qu'il était regardé dans le clergé, et parmi le peuple de son pays, comme un oracle du Saint-Esprit, lorsqu'il expliquait les vérités qui y sont contenues. L'amour ardent qu'il avait pour la gloire de Dieu, le fit s'appliquer pendant plusieurs années à gagner des âmes à Jésus-Christ, et à étendre a foi dans les lieux où elle n'était pas encore établie. Son zèle

ne pouvant demeurer renfermé dans les bornes de son pays, il prit la résolution de passer la mer et d'aller annoncer l'Évangile aux infidèles. Il choisit pour compagnons de cette sainte expédition onze de ses disciples, dont trois étaient prêtres comme lui, et un diacre. Il leur fit entendre que pour suivre Jésus-Christ plus facilement, il fallait renoncer aux commodités de leur pays, et aux douceurs qu'ils recevaient de leurs proches, quitter tout en un mot, se renoncer soi-même et porter sa croix. Les ayant trouvés disposés à le suivre, il partit avec eux, et alla dans cette partie de la France orientale, ou de delà le Rhin, que l'on a appelée la Franconie. Il s'arrêta quelque temps à Wurtzbourg, où le peuple, avec son gouverneur le prince Gozbert, était encore dans les ténèbres du paganisme. Il jugea aisément que la moisson évangélique y serait grande; mais afin d'y travailler avec plus d'autorité, il voulut aller à Rome, avec deux de ses compagnons, le prêtre Coloman et le diacre Totnan, pour prendre sa mission du Pape Jean V, qui avait été élevé sur le Saint-Siège peu de mois avant leur départ de l'Irlande. Ils le trouvèrent mort lorsqu'ils arrivèrent à Rome; mais Conon son successeur ne les reçut pas moins favorablement. Ce Pape ayant appris les desseins de Kilien, l'examina sur sa foi et sa doctrine, et l'ordonna évêque, sans l'attacher à aucun siège particulier, afin qu'il eût plus de liberté dans ses fonctions. Il lui donna en même temps le pouvoir de prêcher avec une autorité apostolique, et de faire tout ce qu'il jugerait nécessaire pour l'établissement de la religion, sans avoir recours à personne.

Kilien revint à Wurtzbourg, où il semble qu'il avait établi le centre de sa mission. Le bruit qu'y firent ses prédications porta le prince Gozbert à le faire venir, pour savoir quelle était cette nouvelle doctrine qu'il venait annoncer, et à quoi elle conduisait. Le saint évêque eut sur cela plusieurs conférences avec lui, et Dieu, qui disposait peu à peu le cœur de Gozbert à recevoir les vérités de l'Évangile qu'on lui prêchait, le rendit si favorable que, non content de permettre qu'on annonçât la foi de Jésus-Christ dans les lieux qui

étaient de sa dépendance, il se laissa encore persuader à recevoir le Baptême. Son exemple fut suivi par la plus grande partie du peuple, et l'on vit en moins de deux ans toute la face de la religion changée dans la ville et le territoire de Wurtzbourg.

Gozbert avait épousé la veuve de son frère, suivant un usage qui était reçu dans le pays, et qui se pratiquait aussi chez les Juifs. Kilien n'ignorait pas la discipline de l'Eglise sur ce point ; mais la prudence qui réglait toutes ses démarches l'empêcha d'abord de lui en faire un scrupule, jusqu'à ce qu'il le crut entièrement affermi dans la foi chrétienne. Il prit alors la liberté de lui dire que la sainteté de la religion qu'il avait embrassée ne lui permettait pas de vivre avec la femme de son frère, et il l'exhorta fortement à la quitter, pour donner à l'Eglise une marque publique de véritable conversion. Gozbert, surpris de cette proposition, lui dit, comme en se réveillant d'un profond sommeil, qu'il ne s'était pas attendu à cela, et que les choses qu'il lui proposait depuis son Baptême étaient plus difficiles à pratiquer que celles qu'il lui avait enseignées auparavant ; mais que comme il avait tout quitté, et renoncé à tout ce qui lui faisait le plus de plaisir dans le monde pour l'amour du Dieu qu'il lui avait annoncé, il voulait bien encore lui faire ce sacrifice, et se séparer d'une femme qu'il aimait très-tendrement.

La femme, qui se nommait Geilane, ayant appris cette disposition de son mari, entra dans une fureur si étrange contre le Saint, qui en était l'auteur, qu'elle conçut aussitôt le dessein de le faire mourir avec ses compagnons. Ils eurent avis des mesures qu'elle prenait contre eux à l'insu de Gozbert, mais ils ne crurent pas devoir lui opposer autre chose que la prière, le jeûne, la patience et la soumission ordinaire qu'ils avaient aux ordres de Dieu.

Geilane, sachant qu'ils étaient assemblés en une même chambre, envoya secrètement l'assassin qu'elle avait aposté. Lorsque Kilien le vit entrer, il le reçut sans s'épouvanter ; et après avoir exhorté ses compagnons à ne pas craindre ceux

qui ne pouvaient tuer que le corps et qui n'ont aucun pouvoir sur les âmes, il présenta généreusement la tête au bourreau, qui la lui abattit. Ses compagnons furent traités de même; au moins ceux qui se trouvaient avec lui, et que quelques-uns réduisent au prêtre Coloman et au diacre Totnan. C'était le 8 juillet 689.

On les fit enterrer la nuit même sans bruit, et on renferma dans leur tombeau leurs hardes et leurs livres, surtout la Croix et l'Évangile dont ils se servaient pour prêcher, afin qu'il ne parût rien qui pût donner soupçon à ceux qui les rechercheraient.

Quelques jours après, le prince Gozbert étant étonné de ne plus voir l'évêque Kilien, le fit chercher; et sa femme fit répandre le bruit qu'il s'était retiré avec ses compagnons, et qu'on ne savait ce qu'ils étaient devenus. Mais le bourreau qui les avait fait mourir, troublé de l'horreur de son action, dont le souvenir ne le laissait en repos ni la nuit ni le jour, ne put tenir la chose cachée. Tourmenté par sa conscience, il courait par les rues comme un frénétique; se déchirant et criant que saint Kilien le brûlait cruellement. Le prince Gozbert, affligé de la mort du Saint, fut en peine de savoir ce qu'on ferait à ce malheureux qu'il avait déjà donné ordre d'arrêter. Mais sur l'avis d'un homme dévoué à sa femme Geilane, qui lui avait conseillé de laisser au Dieu des chrétiens le soin de venger les siens, il le fit relâcher. Il s'en remit même à l'événement de cette affaire, pour se déterminer touchant la religion; s'étant laissé persuader par ce pernicieux conseiller, qui était du nombre des mauvais convertis, qu'il fallait se servir de cette occasion pour éprouver si le Dieu qu'avait prêché Kilien était aussi puissant et aussi présent à toutes choses qu'il l'avait fait croire; et que s'il ne discernait pas les méchants d'avec les bons pour les punir, il vaudrait mieux reprendre le culte de la grande Diane, comme avaient fait leurs pères, qui ne s'en étaient pas plus mal trouvés.

Il parut des marques assez visibles de la vengeance de

Dieu sur l'auteur et l'exécuteur du crime : la fin funeste de la misérable Geillane et de son ministre. Gozbert lui-même, qui avait eu la témérité de tenter ainsi Dieu après la mort de saint Kilien, périt malheureusement, et toute sa race fut éteinte en peu de temps.

Les corps du saint évêque et de ses compagnons demeurèrent ensevelis dans le lieu de leur première sépulture jusqu'au temps du roi Pépin. Saint Boniface, qui était alors évêque de Mayence, et qui, ayant érigé l'église de Wurtzbourg en évêché, y avait mis son disciple saint Burchard pour premier évêque, les fit lever de terre où l'on croyait que l'humidité avait tout perdu. On trouva les chairs réduites en cendres ; mais tous les os, aussi bien que les livres et les hardes que l'on avait renfermés avec eux, étaient demeurés en leur entier, quoique le bois du cercueil fût tout pourri. Burchard en fit la translation solennellement, avec l'autorisation du Pape Zacharie et du métropolitain saint Boniface. Il les transféra d'abord au mont de Sainte-Marie, près de Wurtzbourg ; mais il les reporta depuis sur le lieu même de leur première sépulture, où il bâtit son église cathédrale. Tous ces mouvements furent accompagnés de divers miracles, qui servirent à glorifier la mémoire de saint Kilien et à augmenter son culte. La ville de Wurtzbourg le choisit pour son patron, mais il en fut l'apôtre, et cette ville ne fut siège épiscopal que cinquante-trois ans après sa mort.

SAINT GRIMBAUD,

ABBÉ.

Grimbald, vulgairement appelé Grimbaud, naquit en France, à Saint-Omer. Il fut élevé dans l'abbaye de Saint-Bertin et y fit de brillantes études ; il y prit ensuite l'habit monastique.

Alfred le Grand, roi d'Angleterre, visita l'abbaye de Saint-Bertin, lorsqu'il allait à Rome en 885. Il eut plusieurs entretiens avec Grimbald, et conçut pour lui une grande vénération. De retour en Angleterre, il l'invita à venir s'y établir,

conseillé en cela par le vénérable Eldréd, archevêque de Cantorbéry, qui avait fait avec lui le voyage de Rome. Le saint religieux partit donc pour l'Angleterre ; et à son arrivée il fut nommé professeur en théologie dans l'Université d'Oxford, que quelques historiens disent fondée par lui. On rapporte aussi que saint Grimbald fit bâtir l'église de Saint-Pierre d'Oxford.

Après la mort d'Alfred, Grimbaud obtint du roi Édouard l'*Ancien* la permission de se retirer à l'abbaye de Winchester, et le nouveau monastère ayant été achevé par Édouard, il en fut fait le premier abbé. Il partagea son temps entre la prière et l'étude des saintes Lettres. Dans sa dernière maladie, il voulut, malgré son extrême faiblesse, recevoir à genoux le saint Viatique. Les trois jours suivants, il resta seul avec celui qui le servait, pour que rien n'interrompît l'union de son âme avec Dieu. Le quatrième jour, se sentant proche de sa dernière heure, il fit venir toute la communauté, et rendit tranquillement l'esprit au milieu des prières de ses religieux. C'était en l'an 903, et il avait alors quatre-vingt-trois ans. Saint Elphège leva son corps de terre. Ses reliques, renfermées dans une chasse d'argent, se sont gardées avec dévotion jusqu'à la prétendue réforme.

SAINT THIBAUT,

ABBÉ DE VAUX-CERNAY.

Saint Thibault était fils de Bouchard, baron de Marly, de l'ancienne maison de Montmorency, et de Hildegarde sa femme, personnes également nobles et vertueuses. Marly fut le lieu de sa naissance et de son éducation. Comme il était l'aîné, son père eut un grand soin de le former de bonne heure à tous les exercices qui mettent un jeune gentilhomme en état de paraître à la Cour et dans les armées. Il n'y en avait point qui sût mieux monter à cheval et faire des armes, ni qui se distinguât davantage dans les jeux publics, les courses et les tournois. Cependant il ne négligeait pas la piété, et surtout

il avait une singulière dévotion envers la très-sainte Vierge, qu'il honorait comme sa bonne Mère et sa chère Maîtresse.

Ce fut cette dévotion qui donna lieu à son entière conversion. Car allant un jour à un célèbre tournoi, où plusieurs seigneurs devaient lutter avec lui, il arriva que passant devant une église, il entendit sonner une messe. Il descendit de cheval, entra dans l'église et entendit la messe toute entière, avec d'autant plus de dévotion qu'on la célébrait en l'honneur de la très-sainte Vierge ; après la messe il piqua vers ses compagnons ; mais il fut bien surpris de les voir venir autour de lui pour le congratuler de la victoire qu'il avait remportée dans le jeu. Il en témoigna d'abord quelque étonnement, mais reconnaissant aussitôt à ce qu'ils disaient que son bon Ange avait pris sa figure et qu'il avait jouté en sa place, il ne s'en expliqua pas davantage : puis se retirant dans l'église d'où il venait, après avoir rendu grâces à la Mère de Dieu d'une si insigne faveur, il fit vœu de quitter le monde et de renoncer à toutes les grandeurs que le siècle lui promettait.

L'abbaye de Vaux-Cernay, de l'Ordre de Cîteaux, au diocèse de Paris, fondée par Simon de Neaufle, connétable de France, était alors fort célèbre ; il y avait peu de couvents où l'autorité religieuse et toute l'observance monastique fût gardée avec plus de rigueur. Ce fut le lieu que le saint jeune homme, qui voulait embrasser la pénitence sans délicatesse, choisit pour celui de sa retraite. Il y alla bien accompagné de ses domestiques sans leur rien découvrir de son dessein, mais s'étant fait recevoir par l'abbé, il les renvoya en sa maison fort affligés de perdre un si bon maître.

Dès qu'il eut pris l'habit, il brilla tout d'un coup par toutes les vertus religieuses. Ses compagnons, qui ne le pouvaient suivre, admiraient sa modestie, son silence, son humilité, sa ferveur, son assiduité à l'oraison, et surtout son esprit doux et humble, qui était comme une cire molle entre les mains de ses supérieurs. Les plus anciens bénissaient Dieu de leur avoir envoyé un jeune homme qui joignait à la noblesse de son sang et aux perfections de son corps, une âme si bien

née, et tant de qualités spirituelles. Comme il n'avait presque point étudié, on lui donna un maître qui lui apprit en peu de temps ce que l'on apprend dans les écoles publiques.

Sa vertu croissant toujours avec l'âge, on l'élut prieur du monastère, et quelque temps après, l'abbé Richard, sous lequel il avait exercé cette charge avec une prudence singulière, étant mort, il fut mis à sa place. Il résista quelque temps à cette inclination de ses confrères, mais ne pouvant leur faire changer de résolution, il fut obligé de se rendre à leurs instantes prières. Comme ils ne l'avaient élu qu'après une longue épreuve de sa justice et de sa charité, ils n'eurent pas sujet de se repentir de leur choix. Ils eurent en lui un supérieur sage, vigilant, miséricordieux, rempli de compassion pour les besoins de ses frères et toujours prêt à les secourir.

Thibault ne crut pas que l'abbé dût avoir d'autres privilèges que d'être l'exemple de la maison et de surpasser les autres religieux en toutes les vertus monastiques, autant qu'il les surpassait en dignité. Son humilité était si prodigieuse, qu'il n'y avait point d'emploi dans le monastère, quelque vil qu'il fût, auquel il ne s'abaissât avec joie. Il se chargeait souvent d'allumer les lampes de l'église, du dortoir et de l'infirmierie, il nettoyait les souliers et les habits de ses Frères, il chantait au chœur à son tour les répons qu'on fait ordinairement chanter aux plus jeunes clercs. Il ne faisait point de difficulté à servir d'aide aux maçons et de porter des pierres et du mortier sur ses épaules pour avancer les bâtimens de son couvent. Enfin il était si pauvrement vêtu, qu'il l'emportait en cela sur le dernier de Frères convers.

Ces pratiques d'humilité ayant été sues dans l'Ordre de Cîteaux, les abbés lui en firent un jour un reproche au Chapitre général, où sa dignité l'obligea de se trouver; mais il leur ferma aussitôt la bouche en leur disant qu'ils auraient beaucoup plus de sujet de le reprendre et de trouver à redire à sa conduite, s'il était venu bien monté, et qu'ils lui vissent un habit précieux et éclatant, puisque cela était opposé à la sainte pauvreté de leur profession.

Ce qui le rendait surtout admirable, était sa dévotion et sa tendresse pour la très-sainte Vierge : il pensait continuellement à elle, et il avait l'adresse de rapporter à sa gloire tout ce qu'il disait et ce qu'il faisait. Lorsqu'on écrivait des livres pour le chœur, il voulait qu'on formât toujours son nom en lettres rouges, avec du vermillon. Quand il l'entendait prononcer, son amour lui faisait dire ces belles paroles : « Nom suave de la bienheureuse Vierge, nom vénérable, nom béni, nom ineffable, nom aimable dans toute l'éternité. » S'il passait devant le grand autel où était le Saint-Sacrement, il disait d'un cœur plein de joie : « Béni soit Jésus-Christ Fils de Dieu, qui par sa naissance temporelle a rempli d'une gloire indicible Notre-Dame, sa très-digne et très-glorieuse Mère. »

On lui dit un jour qu'il pouvait y avoir de l'excès dans cette affection pour la Vierge Marie, parce qu'il semblait qu'il partageât son cœur entre Dieu et elle, et que Jésus-Christ n'en avait pas l'entière possession. Mais il satisfait à cette plainte par une réponse aussi chrétienne que modeste : « Sachez, dit-il, que je n'aime la très-sainte Vierge autant que je fais, que parce qu'elle est la Mère de mon Seigneur Jésus-Christ; que si elle ne l'était point, je ne l'aimerais pas plus que les autres vierges saintes. Ainsi c'est Jésus-Christ même que j'aime, que j'honore et que je révere en elle. » Il ajoutait qu'il ne doutait nullement qu'elle ne fût élevée au-dessus de tous les Anges et de tous les Élus et qu'elle ne méritât par conséquent d'être aimée par-dessus toutes choses après Dieu.

Ce grand amour lui méritait souvent la vue, l'entretien et les saintes caresses de cette auguste Dame. Il fut aussi un jour consolé par une vision de la très-adorable Trinité, selon qu'elle se peut faire voir par des espèces créées ; et il apprit en cette vision que Dieu prenait un singulier plaisir, lorsqu'on chantait avec ferveur le cantique des trois enfants de la fournaise de Babylone. Ce dont l'abbé de Clairvaux rendit témoignage après sa mort dans la cérémonie de l'élévation de son corps.

Ses prières étaient si efficaces, qu'elles obtenaient de Dieu tout ce qu'il lui demandait. Nous en avons deux exemples mémorables qu'il ne faut pas passer sous silence. Un jour, un novice de son monastère étant fortement tenté, demanda avec empressement qu'on lui rendît ses habits du monde. Le maître des novices n'oublia rien pour lui faire comprendre que c'était un artifice du démon, qui le voulait faire retomber dans ses pièges, mais ce fut inutilement. Le saint abbé l'alla trouver lui-même, et dans la ferveur de son zèle lui dit tout ce qu'un père plein de charité peut dire à son enfant pour l'empêcher de se perdre; mais il ne gagna rien. Enfin il le pria d'attendre au moins jusqu'au lendemain pour exécuter une si funeste résolution : ce qu'il n'obtint qu'avec peine. Après complies, il se mit en oraison pour lui, et la continua durant toute la nuit, mais avec tant de succès, que le lendemain, lorsqu'il envoya dévêtir le novice, on le trouva si changé, si confus de sa légèreté, si résolu de persévérer dans sa vocation, qu'il protesta qu'il ne sortirait pas pour tous les trésors du monde.

La reine Marguerite, femme de saint Louis, ne pouvant avoir d'enfants, on disait déjà en France que le roi la devait répudier et en prendre une autre, pour donner des successeurs à la couronne. La bonne reine en était fort troublée, et c'eût été sans doute une chose de très-mauvais exemple, et extrêmement préjudiciable à tout le royaume. On faisait partout des prières pour cette affaire. Saint Thibault, animé de l'esprit de Dieu, dit qu'on ne se mit point en peine, qu'on eût patience, et que Dieu ne manquerait pas de secourir le royaume. En effet, par la force des oraisons de son serviteur, la reine eut dans la suite plusieurs garçons et plusieurs filles. Cette princesse en fut si reconnaissante envers saint Thibault, qu'après sa mort elle vint à son sépulcre, et s'étant prosternée le visage contre terre, elle lui rendit ses devoirs comme à son bienfaiteur.

Ce grand homme ne sortait qu'à regret de son abbaye.
« O mon âme, disait-il alors, ton Bien-aimé, celui que tu

cherches et que tu désires, n'est pas ici : retournons à Vaux-Cernay, c'est là que tu le trouveras, que tu converseras avec lui, et que tu auras le bonheur de le voir par des espèces, en attendant que tu le voies face à face, et tel qu'il est en lui-même. » Il ajoutait encore dans la crainte de se trop dissiper : « Retourne, Sunamite, à ton monastère, retournes-y promptement, et là tu adoreras ton Dieu avec plus de dévotion et de sûreté. »

Le Saint ne pouvait trouver d'autre consolation que celle qui lui venait de Dieu. Il était la plupart du temps retiré dans sa cellule, où pour tout mets on lui apportait du pain bis et de l'eau. S'il lui venait en ce temps-là des lettres du dehors, même de la part des prélats et des grands seigneurs, on les mettait sur la petite fenêtre de son oratoire pour en avoir réponse, sans pour cela l'interrompre ni lui parler.

Il avait un soin particulier de s'élever à Dieu par tout ce qu'il voyait ou entendait. Étant à la cour de saint Louis, où un musicien récréait le roi, il fut élevé en une haute contemplation de la sainteté divine et des joies du Paradis, de sorte que les larmes lui coulèrent des yeux en abondance ; ce qui fit dire à ce saint roi que Thibault avait trouvé le moyen de changer la joie temporelle en joie spirituelle, et de tirer profit des pertes d'autrui.

Enfin la vie et la conversation de ce saint abbé étaient si édifiantes que son monastère, bien loin de rien relâcher de la rigueur de l'observance sous son gouvernement, devint un monastère encore plus régulier et plus austère qu'il n'était auparavant : de sorte qu'on l'appelait communément la prison de l'Ordre, et qu'il n'y avait que les plus fervents religieux qui souhaitassent d'y demeurer.

Saint Thibault vécut ainsi jusqu'à 1247, où Dieu, pour récompenser ses travaux et couronner ses mérites, lui envoya une maladie qui fut l'instrument de sa délivrance, et le chemin par lequel il arriva à une mort bienheureuse. Son corps fut d'abord enterré dans le chapitre, où la reine Marguerite et depuis Philippe le Hardi son fils le visitèrent. Quatorze ans

après il fut élevé de terre et transféré dans la chapelle où on le vénéra longtemps. On trouva sa cucule entière et si parfaitement saine, que l'abbé Geofroy, un de ses successeurs, s'en servit le reste de sa vie en certains jours de cérémonie. Les miracles qui se sont faits et qui se font continuellement à son tombeau, sont sans nombre. (GIRY.)

LE BIENHEUREUX EUGÈNE III

PAPE.

Eugène III, religieux de Cîteaux sous saint Bernard, ensuite abbé de Saint-Anastase, fut élevé sur la Chaire pontificale de Rome, en 1145. Il était de Pise et s'appelait Bernard. Les Romains étaient animés de l'esprit de révolte, lorsqu'il monta sur le Saint-Siège. Ils avaient rétabli le sénat et élu un patrice; ils voulurent qu'Eugène III approuvât tous ces changements. Le Pape aima mieux sortir de Rome. Il y rentra à la fin de l'année, après avoir soumis les rebelles par les armes des Tiburtins, anciens ennemis des Romains. Le feu de la rébellion n'était pas éteint : les séditeux le soufflaient de tous côtés. Eugène, fatigué du séjour orageux de Rome, se retira à Pise, et de là à Paris, en 1147. Il assembla un concile à Reims l'année d'après, et un autre à Trèves, où il permit à sainte Hildegarde, religieuse, d'écrire ses visions. De retour en France, il vint à Clairvaux. Il y avait été simple moine, il y parut en Pape ; mais en Pape qui n'avait pas oublié son ancien état : il portait sous les ornements pontificaux une tunique de laine. Sur la fin de cette année il reprit le chemin d'Italie, et mourut à Tivoli en 1154, après un pontificat de plus de huit ans, aussi agité qu'il méritait peu de l'être. Les Romains ne sentirent la douleur de leur perte, que quand on rapporta chez eux le corps de ce magnanime et modéré Pontife, qu'ils arrosèrent de leurs larmes. C'est à lui que saint Bernard adresse ses livres *de la Considération*. Eugène le regarda toujours comme son maître, et faisait le plus grand cas de ses avis. De faux esprits ont abusé de ces faits pour

exagérer les abus que Bernard reprenait, au lieu d'admirer et la sagesse personnelle du Pontife, et celle d'un gouvernement où les conseils et les leçons, énoncés même quelquefois durement, sont reçus avec reconnaissance et avec fruit. On a d'Eugène des *décrets*, des *épîtres*, des *constitutions*. Il est honoré comme Bienheureux dans l'ordre de Cîteaux.

LA BIENHEUREUSE BERTHE DE MARBAIS,

PREMIÈRE ABBESSE DE MARQUETTE.

La Bienheureuse Berthe descendait d'une très-illustre famille au XIII^e siècle. Elle était même parente de Jeanne, comtesse de Flandre. Les heureuses dispositions qu'elle annonça dès ses premières années furent cultivées avec soin et firent bientôt d'elle une personne accomplie. Ses parents lui donnèrent pour époux le seigneur de Molembais, que la mort lui ravit presque aussitôt. Il ne fut pas possible de déterminer la jeune veuve à contracter un second mariage, et elle se hâta de suivre l'attrait qui la portait à la vie religieuse. Ce fut au monastère d'Aiviers, en Brabant, qu'elle se rendit pour se consacrer au Seigneur. Ce genre de vie, si nouveau pour elle, ne la rebuta point, et on vit bientôt briller en elle toutes les vertus d'une fervente novice. Les auteurs admirent comment une personne, élevée jusqu'alors délicatement, pouvait s'imposer une règle si pénible et une contrainte continuelle ; mais l'Esprit de Dieu avait donné à la vénérable Berthe le courage et la générosité qu'il ne refuse jamais à ceux qui l'invoquent.

Au moment où elle goûtait, dans sa chère communauté d'Aiviers, la paix d'une vie sainte et oubliée, on lui apprit que la comtesse Jeanne, sa parente, avait jeté les yeux sur elle pour diriger le monastère fondé par ses soins à Marquette. Malgré les regrets et les inquiétudes que lui causait une semblable demande, elle dut s'y rendre et commencer l'œuvre toujours difficile d'un premier établissement. Mais la grande sagesse dont Dieu l'avait remplie et qui éclatait dans

toutes ses paroles et ses actes, la ferveur qu'elle portait dans tous les exercices de piété et les fonctions de sa charge, inspirèrent en peu de temps aux filles réunies sous sa conduite un excellent esprit qui fit de cette communauté une véritable maison de saintes. Il y avait près de vingt ans que la vénérable Berthe la dirigeait quand elle tomba malade à Bruges, au monastère d'Éparmaille, qu'elle avait dû visiter, et où elle rendit son âme à son Créateur. Son corps, rapporté à Marquette, fut inhumé dans le couvent.

Lorsque, en 1619. Mgr Jean Dave, évêque de Namur, rédigea le catalogue des femmes saintes, bienheureuses et vénérables de son diocèse, il n'oublia point la vénérable abbesse de Marquette, qui avait tant édifié le monastère d'Aiviers, où son souvenir s'est conservé très-longtemps.

LE VÉNÉRABLE PIERRE L'ERMITE.

Pierre l'Ermite, gentilhomme français d'Amiens en Picardie, quitta la profession des armes pour embrasser la vie érémitique, et ensuite celle-ci pour la vie de pèlerin. Il fit un voyage dans la Terre-Sainte, vers l'an 1093. Touché de l'état déplorable où étaient réduits les chrétiens, il en parla à son retour d'une manière si vive au Pape Urbain II, et fit des tableaux si touchants, que ce Pape l'envoya de province en province exciter les princes à délivrer les fidèles de l'oppression. C'est l'occasion et l'origine de la première croisade. Il faut être bien affermi dans l'insensibilité philosophique pour prétendre que les chrétiens eussent dû abandonner leurs frères, et céder l'empire des Constantin et des Théodose à des usurpateurs, à des tyrans sanguinaires, ou afficher une injustice étrange en condamnant ces expéditions sur le peu de succès qu'elles eurent.

Le grand effet des croisades n'a certainement pas échappé aux chefs de ces expéditions lointaines. Ils savaient très-bien que le moyen le plus efficace de garantir l'Europe de la fureur mahométane était de porter la guerre en Asie. C'est ce qui ne saurait plus nous paraître douteux, depuis que nous avons

entendu le Pape Urbain II, au Concile de Clermont, et ses successeurs en tant d'autres rencontres, exhortant les princes et les peuples à réprimer l'insolence des Musulmans, alléguer, en termes exprès, le dessein qu'avaient ces infidèles de subjuguier tous les royaumes, tous les empires, d'anéantir toute puissance chrétienne.

Pierre paraissait peu propre, au premier abord, à conduire une affaire si importante. C'était un petit homme, d'une physionomie peu agréable. Il portait une longue barbe et un habit fort grossier; mais sous cet extérieur humble il cachait un grand cœur, du feu, de l'éloquence, de l'enthousiasme; c'était un homme d'un courage héroïque, d'un esprit élevé, d'une vivacité et d'une énergie de sentiment qui faisait passer ses propres affections, d'une manière irrésistible, dans l'âme de tous ceux à qui il parlait. Sa vie pauvre et très-austère lui conférait un degré nouveau d'autorité. Il distribuait ce qu'on lui donnait de meilleur, ne mangeait que du pain, ne buvait que de l'eau, mais sans affectation, et avec la piété judicieuse qui convenait à un génie de cet ordre.

Il eut bientôt à sa suite une foule innombrable Godefroi de Bouillon, chef de la partie la plus brillante de la croisade, lui confia l'autre. L'ermite guerrier se mit à leur tête, vêtu d'une longue tunique de grosse laine, sans ceinture, les pieds nus, avec un grand froc et un petit manteau d'ermite. Il divisa son armée en deux parties; il donna la première à Gauthier, pauvre gentilhomme de ses amis, et conduisit l'autre. Ce solitaire commandait quarante mille hommes d'infanterie et une nombreuse cavalerie. Cette multitude indisciplinée fut défaite en plusieurs combats par les Turcs, et il ne resta que trois mille hommes qui se réfugièrent à Constantinople.

Pierre se joignit ensuite à Godefroi de Bouillon et autres chefs croisés. Se trouvant en 1097 au siège d'Antioche, qui traînait en longueur, et réfléchissant sur le peu de succès qu'il avait eu dans la conduite d'une armée, tandis qu'il en avait eu un si grand et si prompt à former la croisade, il crut qu'il avait rempli la tâche que la Providence lui avait mar-

quée, et que ce serait prendre le change que de continuer l'emploi de général. Il résolut de se retirer ; mais Tancrède, prévoyant l'effet que ce départ aurait sur l'esprit des croisés, lui fit faire serment de n'abandonner jamais une entreprise dont il était le premier auteur. Il signala son zèle par la conquête de la Terre-Sainte, et fit des merveilles au siège de Jérusalem, l'an 1099. Après la prise de cette ville, le nouveau patriarche le fit son vicaire-général en son absence, pendant qu'il accompagna Godefroi de Bouillon, qui allait au-devant du sultan d'Égypte pour lui livrer bataille auprès d'Ascalon. Il mourut dans l'abbaye de Neumoutiers, près de Huy, dont il était fondateur. Son tombeau, qui était dans une grotte sous la tour, a été comblé dans ces dernières années, lorsqu'on a réparé l'église, sans qu'on ait seulement songé à conserver la pierre sépulcrale avec l'épithaphe de cet homme illustre ; son corps a été transporté dans la sacristie, où on le voyait dans une urne de bois.

Le Vénérable Pierre l'Ermite fut le premier prieur des Chanoines Réguliers de Neumoutiers, et son nom est marqué dans le martyrologe gallican au 8 juillet, jour où il mourut en l'an 1115.

LA VÉNÉRABLE JEANNE BRIOLLE.

Jeanne Briolle, religieuse à Bordeaux, rejetée dans le monde par la suppression des cloîtres, fut dénoncée aux persécuteurs pour avoir assisté en secret à la messe d'un prêtre catholique. On l'emprisonna aussitôt avec cinq autres personnes pieuses, et on leur promit de les rendre à la liberté, si elles indiquaient la retraite de quelques prêtres cachés. Elles refusèrent de répondre et furent condamnées à la peine de mort comme contre-révolutionnaires et complices des prêtres. L'exécution de leur sentence eut lieu le 8 juillet 1794.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Le 8 juillet, entrée triomphante à Constantinople de l'em-

pereur Emmanuel Comnène, et actions de grâces à Notre-Seigneur et à la très-sainte Vierge pour la victoire remportée par leur protection sur les peuples de la Pannonie. L'empereur entra dans cette ville par la porte orientale qui conduisait à la citadelle. Les rues de Constantinople étaient tendues de tapis de pourpre brodés d'or. Les habitants, de tous côtés, abandonnant leurs maisons et leurs travaux, semblables à un torrent, accoururent en foule avec précipitation pour voir la magnificence de ce triomphe. Le monde était placé jusque sur les toits des maisons. Des chars superbes et brillants en or et en argent étaient tirés par des chevaux plus blancs que la neige. Les prisonniers de guerre y furent attachés et les suivaient. Sur le char qui précédait, et qui marchait avant celui de l'empereur, était placée l'image vénérable de la très-sainte Mère de Dieu, la seule invincible et la protectrice de l'armée de l'empereur. Après ce char, marchaient les parents et les amis de l'empereur, le sénat, les magistrats, et tous ceux qui étaient constitués en quelque dignité. Ensuite venait l'empereur monté sur un cheval de prix, richement enharnaché. L'empereur était vêtu de ses ornements impériaux les plus superbes. Le général Andronic, auteur de ce triomphe, accompagnait l'empereur, à cause de la victoire qu'il avait remportée et de ses belles actions. On marcha ainsi vers la grande église de Constantinople, où étant arrivé, on chanta les louanges du Seigneur, et on lui rendit de solennelles actions de grâces de cette victoire.

MARTYROLOGE ROMAIN.

Sainte Élisabeth, veuve, reine de Portugal, que le Pape

1

OCTAVO IDUS JULII.

Sanctæ Elisabeth Viduæ, Lusitanæ Reginæ, quam virtutibus et miraculis claram Urbanus Octavus in Sanctorum numerum retulit. — In Asia minori, sanctorum Aquilæ et Priscillæ uxoris ejus, de quibus in Actibus Apostolorum scribitur. — In Portu Romano, sanctorum quinquaginta militum Martyrum, qui in confessione sanctæ Bonosæ ad fidem adducti, et a beato Felice Papa baptizati, in persecutione Aureliani occisi sunt. — In Palæstina, sancti Procopii Martyris, qui sub Diocletiano Imperatore

Urbain VIII mit au nombre des Saints à cause de l'éclat de ses vertus et de ses miracles.

Dans l'Asie-Mineure, saint Aquila et sainte Priscille, sa femme, dont il est fait mention dans les Actes des Apôtres.

A Porto, cinquante bienheureux soldats, martyrs, qui, attirés à la foi au martyr de sainte Bonose, et baptisés par le Pape saint Félix, furent mis à mort dans la persécution d'Aurélien.

En Palestine, saint Procope, martyr, qui, du temps de l'empereur Dioclétien, fut amené de Scythopolis à Césarée, où, dès le premier aveu qu'il fit, il fut condamné par le juge Fabien à avoir la tête tranchée.

A Constantinople, supplice de plusieurs saints moines Abrahamites, qui, ayant résisté à l'empereur Théophile, à cause de la vénération des saintes images, furent martyrisés.

A Wurtzbourg, en Allemagne, saint Kilien, évêque, qui, ayant été envoyé par le Souverain-Pontife pour prêcher l'Évangile, et ayant gagné beaucoup de personnes à Jésus-Christ, fut massacré avec ses compagnons Coloman, prêtre, et Totnan, diacre.

A Trèves, saint Auspice, évêque et confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Yved, archevêque de Rouen.

Saint Ithier, évêque de Nevers.

Saint Disibode, évêque.

Saint Doucelin, confesseur, florissait en Anjou, au x^e siècle.

Il est patron de Varennes.

ab Scythopoli ductus Cæsaream, ad primam responsionum ejus confidentiam a Judice Fabiano capite cæsus est. — Constantinopoli, passio sanctorum Monachorum Abrahamitarum, qui ob cultum sanctarum Imaginum resistentes Theophilo Imperatori, martyrium consummarunt. — Herbipoli, in Germania, sancti Chilian Episcopi, qui a Romano Pontifice ad prædicandum Evangelium missus, cum multos ad Christum perduxisset, una cum sociis Colomanno Presbytero et Totnano Diacono trucidatus est. — Treviris, sancti Auspicii Episcopi et confessoris.

Saint Épictète et saint Astion, martyrisés à Almyride, en Scythie.

Saint Illuminat, solitaire à Montalbano, près de Città del Castello.

Saint Marin, diacre à Auxerre, au ^{vi}^e siècle.

Sainte Éremberte, nièce de saint Vilnier, honorée dans le Boulonnais.

Sainte Palatiade, martyre, honorée à Osimo, dans la Marche d'Ancône. Elle souffrit avec sainte Laurence, qui est fêtée le 8 octobre.

Saint Nom (Nummius), honoré dans le diocèse de Versailles.

Saint Paulin, diacre, martyr.

Sainte Sommine, vierge, martyre en Irlande.

Martyrologe de la dernière persécution.

Anne Gassiot, religieuse de Bordeaux, condamnée à mort comme fanatique, parce qu'elle était pieuse, exécutée à trente-trois ans, le 8 juillet 1794.

Joseph-Elzéar Perrin, diacre du diocèse d'Apt, pour refus de serment, condamné à mort par la commission révolutionnaire d'Orange, exécuté à l'âge de vingt-six ans, le 8 juillet 1794, avec trois religieuses.

Marguerite Gireau, jeune religieuse de Bordeaux, condamnée avec cinq de ses compagnes, comme fanatiques, guilloténées ensemble le 8 juillet 1794.

Jacques Santerre l'oncle et Jacques Santerre le neveu, tous deux prêtres du diocèse de Nantes, arrêtés pour refus de serment, conduits à Lorient, guillotiné ensemble le 8 juillet 1794.

Marie-Anne-Marguerite Rochier, religieuse sous le nom de Sœur-des-Anges, dans le couvent des Ursulines de Boulène, se retira chez son frère à la suppression des cloîtres. Arrêtée à, conduite à Orange et guillotinée le 8 juillet 1794.

NEUVIÈME JOUR DE JUILLET.

Les saints Martyrs de Gorcum. — Saint Cyrille de Gortyne, évêque et martyr. — Sainte Anatolie, vierge et martyre. — Saint Brice, évêque et martyr. — Sainte Évéride, vierge. — Saint Hérumbert, évêque de Minden. — Les saints Martyrs de La Ferté. — Sainte Vénique Juliani, vierge et abbess. — Le bienheureux Damien de Valence, frère-mineur, martyr. — Le bienheureux Martin de Valence, frère-mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LES SAINTS MARTYRS DE GORCUM.

Lorsqu'au xvi^e siècle l'hérésie de Calvin ravageait la Flandre et la Hollande, onze religieux de l'Ordre de Saint-François, et Frères du Tiers-Ordre, résolurent d'aller exposer leur vie pour le salut des errants et pour affermir dans leur foi les catholiques de ces contrées. Dès ce temps-là, le protestantisme avait subi le sort de toutes les sectes ; il s'était divisé et subdivisé en plusieurs branches, dont chacune avait ses opinions particulières, qui prenaient encore autant de nuances qu'il se rencontrait de diversités dans les esprits qui en étaient imbus. On voyait donc chaque ville, chaque bourgade et même chaque famille se partialiser en faveur des erreurs diverses. La politique fomentait l'animosité qu'enfante l'opposition des sentiments : Réformés, Anabaptistes, Remontrants, etc., travaillaient sans relâche à se détruire ; mais l'habileté des chefs de parti les réunissait tous contre les catholiques, qu'on égorgeait sans miséricorde, pour les punir de leur persévérance dans la foi ; tandis que les prédicants flattaient leurs partisans d'une liberté indéfinie dans l'explication des livres qui renferment tous les objets de la croyance des chrétiens.

Tel était l'état des choses en Flandre et en Hollande, quand nos missionnaires entreprirent de défendre les intérêts du

ciel. Ils étaient au nombre de neuf prêtres, savoir : Nicolas Pikou, Pikius, gardien du couvent de Gorcum, Jérôme de Werden, vicaire de Louvain, Willehade, Nicaise Johnson, Thierry d'Embden, Antoine de Werden, Godefroy, François de Homaire et Antoine d'Asca, et deux frères laïques, Pierre et Corneille de Dorestate.

Ces religieux se rendirent d'abord aux lieux où l'hérésie faisait des progrès ; leur présence et leurs discours retinrent dans le sein de l'Église plusieurs personnes, que la séduction des hérétiques ou la crainte des châtimens avait ébranlés. Entre les différents points de la religion chrétienne sur lesquels ils insistaient dans leurs prédications, ils s'appliquaient principalement à établir, avec autant de clarté que de solidité, la présence réelle de Jésus-Christ au saint Sacrement de l'autel, que les protestants rejetaient, et défendaient avec un courage constant la primauté du Chef visible de l'Église, si essentielle à l'unité de ses membres.

Le prince d'Orange, ennemi déclaré du dogme de la présence réelle et que ses intérêts avaient porté à prendre les armes pour protéger les calvinistes, ne fut pas plutôt informé de l'arrivée des missionnaires et des assauts qu'ils osaient donner à l'erreur, dans des villes qu'il avait déjà soumises militairement, qu'il donna ordre de les arrêter. Il les fit interroger de la manière la plus imposante ; et voyant qu'ils étaient fermes dans leur foi, il voulut essayer si des tourmens ne les ébranlèrent pas. Il commanda donc qu'on les chargeât de coups et qu'on les mît aux chaînes.

Les satellites chargés de l'exécution de ces ordres, déployèrent toute leur rage sur ces hommes apostoliques et s'attachèrent surtout à tourmenter le Père Nicolas, leur supérieur, dans l'espoir apparemment que sa défection entraînerait celle de la mission entière.

Ayant épuisé sur eux tout ce que la cruauté ingénieuse du fanatisme peut faire endurer à des malheureux auxquels on laisse la vie pour prolonger leurs douleurs, ces hommes de sang embarquèrent les missionnaires et les conduisirent à

Dordrecht, et de là à la Brille, autre petite ville de Hollande, où ils les exposèrent aux insultes de la populace et aux fureurs d'une soldatesque effrénée, enivrée de ses nouvelles conquêtes sur les catholiques : conquêtes qui, pour nous servir des propres termes d'un historien protestant, furent *accompagnées d'insolence et de cruauté* ¹.

Le comte de Lumey, Guillaume de la Mark, amiral du prince d'Orange, commandait dans ces pays. La fermeté d'une poignée d'hommes, presque sexagénaires ou octogénaires, le surprit et le choqua : il voulut voir jusqu'à quel point la constance humaine peut aller dans les tourments ; il fit jeter les missionnaires dans une prison affreuse, où ils étaient livrés aux horreurs de la faim et de la soif, et exposés aux tentations continuelles des offres séduisantes que leur faisaient les hérétiques, s'ils voulaient renoncer à la vraie Église. Au milieu de ces tribulations, les saints religieux priaient pour leurs persécuteurs ; ils tâchaient par de pieuses exhortations de les ramener à la foi et n'opposaient aux violences qu'on exerçait sur eux que la patience et la douceur, sans cependant se relâcher en rien du zèle qui les animait pour les vérités évangéliques.

Le comte de Lumey, certain que le prince d'Orange ne désapprouverait pas sa conduite, résolut d'éprouver si le courage des missionnaires ne succomberait pas à une mutilation sanglante et douloureuse ; car la haine des hérétiques tombant plus spécialement encore sur la croyance que sur les personnes, le grand objet était de leur faire abjurer leur religion. Dans cette vue, il ordonna qu'on leur coupât le nez et les oreilles. Les bourreaux procédèrent à cette cruelle opération et mirent dans l'appareil et dans les détails tout ce qu'ils crurent devoir la rendre plus effrayante.

Loin que ces affreux tourments altérassent la foi des missionnaires, elle en prenait de nouveaux accroissements. Le

¹ *Histoire de la Réformation dans les Pays-Bas*, par Brandt, liv. X, année 1572.

sang qu'ils perdirent en cette occasion fut pour eux le présage de leur martyre, qu'ils allaient bientôt consommer; dès qu'ils le virent couler, ils se mirent à louer Dieu et à lui rendre les plus vives actions de grâces de ce qu'il permettait qu'ils souffrissent pour son nom. Pas une plainte, pas un seul reproche pour leurs persécuteurs : ils tendaient leurs mains innocentes et pures, et allaient au-devant du fer qui devait les mutiler, soutenant toujours avec intrépidité l'équité de la cause et exposant avec une présence d'esprit admirable les vérités saintes pour lesquelles ils étaient persécutés.

Après ces rudes épreuves, les hérétiques, convaincus qu'il ne restait aucun moyen pour arracher de la bouche des serviteurs de Dieu l'abjuration de leur sainte doctrine, ni pour les contraindre à un silence qui les aurait rendus complices de l'erreur, prirent le parti de les condamner à la mort. On les attacha deux à deux, les mains liées derrière le dos : en cet état et tout couverts de leur sang, ils furent conduits hors de la ville de Gorcum jusqu'à la Brille. Dans le chemin, ils s'encourageaient mutuellement à souffrir, à mourir pour Jésus-Christ, et à mériter par leur persévérance la couronne de l'immortalité. Ils l'acquirent en effet, ayant été pendus à Brille, le 9 juillet de l'an 1572.

A ces religieux de Saint-François furent associés trois curés, un prêtre séculier, un chanoine régulier de Saint-Augustin, un Dominicain et deux Prémontrés ; ce qui fait en tout dix-neuf personnes qui remportèrent la palme du martyre en ce jour. (FÉROT.)

Les trois curés étaient Léonard Wichel, Nicolas Poppel et Godefroi Dunen, né à Gorcum. Ce dernier, après avoir été recteur de l'Université de Paris, où il avait étudié et enseigné, devint curé en Hollande, près des territoires de la France ; il résigna sa cure depuis, et alla vivre dans sa patrie.

Les noms des autres étaient Jean Oosterwican, Chanoine régulier ; Jean, religieux Dominicain de la province de Cologne et curé d'Hornaïre ; Adrien de Hilvarenbeck, Prémontré de Middelbourg, qui desservait la paroisse du village de

Munster, près de l'embouchure de la Meuse; Jacques Lacop, religieux du même Ordre et du même monastère, qui travaillait dans une paroisse voisine de Munster; André de Walter, prêtre séculier, mais qui avait été curé de Heinert, près de Dort.

Jean Oosterwicaan, Chanoine régulier de Saint-Augustin, dirigeait un couvent de religieuses de son Ordre à Gorcum. Il était fort âgé, et avait souvent demandé à Dieu la grâce du martyre.

Le curé Léonard Wichel avait étudié la théologie avec beaucoup de succès sous le célèbre Ruard Tapper, professeur de Louvain. Ayant été chargé de conduire une paroisse à Gorcum, il s'acquitta de ses devoirs avec autant de zèle que de savoir et de piété. La conduite qu'il tenait dans les circonstances difficiles servait de règle aux curés du pays, et ses décisions étaient regardées comme des oracles; même par l'Université de Louvain. Il employait tous ses revenus au soulagement des pauvres, de ceux surtout qui étaient malades. Il reprenait le vice, sans faire acception des personnes; sa douceur et sa patience gagnèrent à la longue plusieurs pécheurs qui avaient été longtemps sourds à ses remontrances et qui n'y avaient répondu que par des insultes et des outrages.

Nicolas Poppel, autre curé à Gorcum, n'avait pas des talents aussi distingués que Léonard; mais il ne lui était point inférieur du côté du zèle pour le salut des âmes. Leurs compagnons s'étaient pareillement préparés au martyre par une vie pleine de bonnes œuvres; plusieurs miracles ayant été opérés par leur intercession, ils furent tous déclarés martyrs et béatifiés par Clément X en 1674, et canonisés par Pie IX en 1867.

Ce furent le pieux archiduc Albert et son épouse Isabelle, qui conçurent le dessein de faire transférer en un lieu convenable les reliques des saints Martyrs. Quelques personnes de confiance furent envoyées, en septembre 1615, de Bruxelles à Brille. Elles se rendirent à l'endroit où le martyre avait été

consommé, et prirent une grande partie de leurs ossements, et les apportèrent, au milieu de grands dangers, à Bruxelles. Elles y furent placées dans des châsses précieuses et exposées à la vénération publique dans l'église des Récollets, après avoir été solennellement levées de terre, ce qui arriva le 18 octobre 1618. L'enquête au sujet de leur authenticité avait duré jusqu'à ce jour. Le jour même, l'archevêque de Malines, Matthias Hovius, célébra une messe solennelle; les reliques furent processionnellement promenées dans la ville, et une maladie contagieuse, qui régnait alors à Bruxelles et y causait beaucoup de ravages, fut soudain arrêtée dans ses progrès.

Des parties de ces saintes reliques furent envoyées aux Récollets de Louvain, de Malines, d'Anvers, de Tirlemont, de Saint-Tron, de Cambrai, d'Ath, de Binche, de Tournai, de Lille, de Douai, de Valenciennes, de Mons, de Nivelles, de Namur, de Cologne et de plusieurs autres endroits, où l'anniversaire de la mort des martyrs de Gorcum fut célébrée avec pompe tous les ans.

En 1772, le second jubilé séculaire de leur mort fut solennellement célébré dans toutes les églises des Récollets des Pays-Bas catholiques. A Louvain, ce jubilé fut célébré par une fête de quinze jours. (GODESCARD.)

SAINT CYRILLE DE GORTYNE,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Cyrille pratiqua la loi de Dieu dès son enfance et ne s'en écarta point. À l'âge de trente-quatre ans, il fut fait évêque de Gortyne, dans l'île de Candie; il gouverna plus de cinquante ans avec sainteté cette Église. Non content de conserver dans la pureté de la foi ceux qu'il trouva fidèles à Jésus-Christ, il travailla de telle sorte à augmenter le troupeau de son divin Maître, qu'il convertit un grand nombre de païens, et que, sur la fin de son épiscopat, il eut la consolation de voir presque toute sa ville soumise à Celui-là seul dont le joug est doux.

L'édit porté contre les chrétiens au milieu du III^e siècle ayant été publié à Gortyne, Lucius, gouverneur de la ville, fit arrêter Cyrille. C'était un vénérable vieillard de quatre-vingt-quatre ans. Il voulut contraindre ce serviteur éprouvé à sacrifier aux dieux de l'empire. Sur le refus qu'en fit le saint évêque, comme il aurait dû s'y attendre, il lui déclara que l'édit du prince portait peine de mort contre les contrevenants, et il l'exhorta à avoir pitié de sa vieillesse.

— Ne faites aucune attention à ma vieillesse, répondit doucement Cyrille; le Dieu que je sers m'a promis qu'il renouvellerait ma jeunesse comme celle de l'aigle. Je ne puis donc sacrifier à vos dieux; parce que quiconque reconnaîtra d'autres dieux que le seul à qui ce nom auguste appartient, sera exterminé de la terre des vivants.

— J'apprends, lui dit le gouverneur, que vous avez de la sagesse et de l'expérience; faites-en maintenant usage en prenant les moyens propres à vous sauver, vous et tous ceux qui vous sont attachés.

— Je ne saurais, répartit Cyrille, montrer plus de sagesse qu'en faisant tous mes efforts pour ne pas me perdre, moi qui ai appris aux autres à se sauver.

Le juge lui fit encore plusieurs instances, où il tâcha d'ébranler sa résolution; mais voyant qu'il ne pouvait l'entraîner à l'apostasie, il prononça sa sentence en ces termes : « J'ordonne que Cyrille, ennemi de nos dieux, soit brûlé vif. » Ce qui fut exécuté en l'an 250, sous l'empire de Dèce.

SAINTE ANATOLIE,

VIERGE ET MARTYRE.

Souffrir le martyre pour Jésus-Christ est un honneur si considérable et une grâce si précieuse, qu'il mérite bien qu'on s'en rende digne par les jeûnes, les prières, les aumônes et tous les autres exercices de la piété chrétienne. C'est ce qu'a fait excellemment sainte Anatolie, vierge, native de la Marche d'Ancône, en Italie. Voyant la persécution de Dèce cruelle-

ment allumée contre les chrétiens, elle crut que, pour mériter de répandre son sang pour la gloire de son divin Époux, elle devait se préparer par une oraison et une mortification continuelles. En ce temps, il arriva qu'Anien, fils de Diodore, proconsul de la province, fut saisi et tourmenté d'un furieux démon, qui ne cessait point de crier : « Anatolie, vous me brûlez ! » Le proconsul, homme puissant, mais extrêmement attaché au culte des idoles, envoya son fils par tous les temples et les bois dédiés aux faux dieux, pour lui procurer du soulagement ; mais ce fut toujours sans succès ; enfin, un jour on le mena auprès du lieu où demeurait sainte Anatolie ; alors le possédé rompant ses chaînes et s'échappant des mains de ceux qui le tenaient, s'alla jeter aux pieds de la Sainte, et lui dit : « C'est vous qui me brûlez par l'ardeur de vos prières. » Anatolie, sans différer davantage, souffla sur lui, et dit seulement : « Je te commande, démon, de sortir du corps de cet homme ; » et, à l'heure même, cet hôte cruel en sortit et laissa Anien en liberté. Ce dernier, étant retourné chez son père, lui fit le récit de sa délivrance. Cet illustre magistrat vint, avec sa femme et tous ses enfants, trouver la Sainte pour lui en témoigner leur reconnaissance. Ils lui offrirent en même temps une grande somme d'argent, comme la récompense de son bienfait ; mais la vierge de Jésus-Christ la refusa constamment, et leur dit que, s'ils la jugeaient digne de quelque récompense, elle les priait seulement de distribuer leurs deniers aux pauvres chrétiens, et de croire eux-mêmes en Jésus-Christ, Fils de Dieu, parce que, sans cela, ils seraient perdus éternellement.

Le bruit de ce miracle s'étant divulgué dans toute la Marche d'Ancône, on amena de divers endroits à Anatolie des lunatiques, des possédés et des malades désespérés des médecins ; elle les guérit parfaitement, ne leur demandant point d'autre condition pour cela que de croire en Jésus-Christ. Les prêtres des idoles, ne pouvant supporter l'accroissement que ces miracles donnaient au christianisme, en informèrent l'empereur Dèce, qui envoya aussitôt le président Faustinien, avec

ordre de contraindre Anatolie à sacrifier, et, sur son refus, de la faire mourir. Faustinien, l'ayant fait paraître devant son tribunal, en la ville de Thora, lui déclara l'ordre de l'empereur, et la pressa d'adorer les dieux de l'empire, si elle ne voulait passer par les plus cruels supplices; elle répondit généreusement qu'elle ne craignait point ses supplices, mais que lui-même souffrirait des tourments qui ne finiraient jamais, s'il ne croyait en Jésus-Christ. Sur cette réponse, on lui déchira le corps à coups de fouet, on l'étendit sur le cheval, et on lui brûla les côtes avec des torches ardentes. Ensuite on l'enferma dans un cachot avec un énorme reptile qui la devait dévorer. Mais Celui qui a dit : *Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon*, ne permit pas que le monstre fît aucun mal à la Sainte. Comme il se jeta, au contraire, sur le magicien qui l'avait introduit, Anatolie le prend aussitôt avec la main, le détache de son cou, et, au nom de Jésus-Christ, qui a vaincu le serpent infernal, lui commande de se retirer sans nuire à personne : ce qu'il fit. A ce miracle, l'enchanteur fut converti, et il eut le courage de souffrir le martyre. Après lui, sainte Anatolie fut percée d'un coup d'épée qui lui passa du côté droit au côté gauche, comme il est remarqué dans ses Actes. Les fidèles de la ville de Thora enlevèrent son corps et l'enterrèrent en un lieu qui fut marqué par révélation divine; on y bâtit dans la suite, en son honneur, une célèbre église ornée de riches colonnes. La Sainte fut percée du coup d'épée le 8 juillet, mais elle ne mourut que le 9, l'an 253, Notre-Seigneur lui donnant encore quelques heures pour perfectionner son martyre par de nouveaux actes d'amour et de nouveaux désirs de souffrir pour le nom de son divin Époux ¹.

SAINT BRICE,

ÉVÊQUE.

Saint Brice (Brictius), évêque de Sainte-Marie de Pantano,

¹ Extrait de Giry.

était un prélat vénéré qui conduisait admirablement son troupeau. La piété florissait autour de lui, lorsque son zèle le fit arrêter pendant la persécution de Dioclétien. Le juge Marcien lui fit subir divers tourments, mais comme on se préparait à lui donner la mort, la victoire de Constantin rendit la paix à l'Église et saint Brice rentra dans son évêché où il amena à la foi un grand nombre de païens.

Il est honoré le 9 juillet.

SAINTE ÉVÉRILDE,

VIERGE.

En 635, Kinégils, roi des Saxons occidentaux, qui avait été jusqu'alors plongé dans l'idolâtrie, fut converti par les soins de saint Bertin, et reçut le Baptême de ses mains. Il avait une fille, nommée Évérilde, qui eut aussi le bonheur de parvenir à la connaissance de Jésus-Christ. A peine eut-elle été baptisée, qu'elle formula le vœu de se consacrer entièrement à Dieu, et de vivre dans une virginité perpétuelle. Ce pieux dessein ayant souffert quelques obstacles, Évérilde sortit secrètement de la maison paternelle, pour se réfugier dans un monastère. Deux autres vierges, nommées Béglie et Wuldrède, se joignirent à elle; et, poussées du même esprit, elles devinrent ses compagnes inséparables. Les trois saintes filles se mirent sous la direction de saint Wilfrid, archevêque d'York, qui leur assigna une retraite dans une communauté, dont Évérilde fut nommée supérieure. Ce lieu retint le nom d'Évéridisham, qui signifie demeure d'Évérilde.

La Sainte et ses compagnes remercièrent Dieu de la faveur qu'il leur avait faite en les retirant du siècle, et en leur donnant la liberté de pouvoir le servir avec toute la ferveur dont elles étaient capables. Évérilde ne cessa de donner à ses compagnes l'exemple des plus sublimes vertus, leur traça le chemin de la perfection, et fut pour elles la plus tendre mère.

Après une carrière toute remplie de saintes actions, elle mourut de la mort des justes. On ignore l'année de sa mort; mais on sait qu'elle arriva un neuvième jour de juillet.

SAINT HÉRUMBERT,

ÉVÊQUE DE MINDEN.

On a peu de détails sur la vie de saint Hérumbert, on sait qu'il fut un des missionnaires que Charlemagne envoyait aux Saxons pour les amener à la foi et les civiliser. On dit que son zèle, sa bonté, sa mansuétude et sa douce éloquente amenèrent à l'Église une foule de ces Saxons idolâtres et barbares qui se civilisèrent si difficilement. En l'an 780, à la demande de Charlemagne, le Pape Adrien I^{er} éleva la ville de Minden en Westphalie au rang d'évêché ; saint Hérumbert en fut le premier évêque. On croit qu'il mourut vers l'an 800. On l'honore le 9 juillet.

LES SAINTS MARTYRS DE LA FERTÉ.

Le martyrologe gallican, le ménologe de Cîteaux et celui des Bénédictins, Angèle Maurique et Barnabé de Montalbe, font mémoire, le 9 juillet, du martyre de plus de cinquante religieux de Notre-Dame de la Ferté-sur-Grosne, mis à mort, avec Pierre leur abbé, l'an 1300, par une armée d'hérétiques bannis. Ces hérétiques étaient peut-être les Fratricelles ou Bégards que l'on venait de condamner, ou quelques restes de la secte des Albigeois. Après avoir massacré les religieux de La Ferté, ils brûlèrent le monastère et la bibliothèque.

Montalbe rapporte que l'incendie fut si violent qu'il ne laissa aucun vestige des écrits, des tombeaux, des reliques de La Ferté, rien de ce qui aurait pu perpétuer la mémoire des saints et des princes ensevelis dans les cloîtres et dans l'église du monastère ¹.

(PÉQUÉNOT.)

1 Toutefois il convient d'observer que la bibliothèque de Châlon possède plusieurs magnifiques manuscrits de La Ferté, antérieurs à ce désastre ; entr'autres une belle copie des œuvres morales de saint Grégoire-le-Grand sur Job, à la fin de laquelle nous avons lu ces paroles :

« *Anno ab Incarnatione Domini 1134, in vigilia B. Laurentii martyris, liber iste tribus in voluminibus positus, manu Petri Tullensi gratia Dei donante scriptus, finem sumpsit scribendi temporibus Domini Bartholomæi Firmâtis abbatis.* »

SAINTE VÉRONIQUE JULIANI,

VIERGE ET ABBESSE.

Sainte Véronique Juliani, appelée Ursule à sa naissance naquit à Mercatello, le 16 décembre 1660, dans le diocèse d'Urbino, de parents pieux et honnêtes, et donna, dès le berceau, des marques admirables de sa future sainteté.

La dévotion à la très-sainte Vierge et à l'enfant Jésus fut sa première dévotion. L'innocence et la candeur de son âge l'entraînaient vers cette Mère des vierges. Il arriva plusieurs fois que Marie lui apparut accompagnée de son divin Fils, et lui témoigna visiblement l'amour qu'elle lui portait. Elle négociait en quelque sorte les saintes fiançailles qu'elle devait contracter avec l'Enfant Jésus. Mais si elle lui promettait des consolations spirituelles, elle l'avertit aussi des assauts qu'elle aurait à soutenir contre les démons et contre les hommes. Aussi la jeune vierge se prépara-t-elle à des combats.

L'humilité, l'obéissance et la patience furent les vertus sur lesquelles elle s'appuya ; elle y joignait un vif désir d'imiter le Sauveur dans ses souffrances. Ce pieux désir l'animait et lui donnait tant de courage qu'elle ne pensa plus dès lors qu'aux moyens d'y parvenir.

Lorsqu'elle eut dix-sept ans, triomphant de tous les obstacles que lui opposaient sa famille et ses proches, elle choisit pour son refuge le couvent de Sainte-Claire établi dans la ville de Castello. Cet asile était habité par des vierges qui suivaient les règles les plus austères de leur sainte institution. Ursule prit là le nom de Véronique et montra tout d'abord qu'elle était déjà bien avancée dans la perfection. Son noviciat fut des plus heureux et des plus exemplaires ; mais quand elle eut fait profession, elle fut assaillie par mille tourments à la fois, et le démon ne négligea rien pour la détourner de ses pieuses pratiques.

Heureusement l'Enfant Jésus vieillait sur elle. Il l'aïda à soutenir ces terribles assauts. Peu de créatures ont reçu des faveurs plus singulières du Sauveur : ses mains, ses pieds,

sa poitrine étaient empreints des divins stigmates. La couronne d'épines couvrait sa tête de plaies ; les mystères de la Passion étaient gravés dans son cœur, et des extases continuelles l'enlevaient et faisaient d'elle une habitante du ciel plutôt que de la terre.

Ses victoires sur le démon et les dons particuliers dont elle était comblée lui attirèrent beaucoup de chagrins. On attribuait à la magie des grâces si peu ordinaires, et on jugeait devoir la soumettre à de grandes épreuves. La jeune vierge endurait tout avec patience ; les plus douloureuses accusations lui paraissaient peu de chose lorsqu'elle pensait à celles auxquelles s'étaient soumis le divin Sauveur. Tantôt on l'enfermait dans une prison obscure, tantôt on la mettait sous la garde d'une Sœur converse qui la traitait avec la dernière sévérité.

Assurément la grâce divine suffisait à la soutenir au milieu de ces tribulations ; mais il y eut plusieurs instants où elle fut abandonnée à elle-même et à ses propres forces. C'est alors qu'il fallait voir le courage héroïque de cette sainte fille que rien ne pouvait ébranler. En vain s'acharnait-on sur elle, la confiance ne l'abandonnait jamais. Que dis-je ? elle était si persuadée du retour prochain de l'assistance divine, qu'elle en était encore plus forte et plus assurée.

Cependant elle avançait en âge et toujours elle conservait la même simplicité. Ses compagnes lui rendirent enfin justice, et elles la choisirent pour leur abbesse. Pendant trente-trois ans qu'elle exerça ces hautes fonctions, non-seulement elle ne se relâcha jamais de ces saintes pratiques, mais elle se montra toujours le modèle de ses subordonnées.

Mais la terre ne pouvait posséder toujours une si vertueuse fille ; elle aspirait depuis longtemps après son divin Époux, et le Sauveur voulut bien mettre un terme à son impatience. Une maladie subite la frappa le 6 juin 1727 ; et en cela il faut admirer la bonté divine ; car elle avait toujours désiré de mourir d'une mort violente, pour se rendre plus conforme à son divin Époux. Sa maladie dura trente-trois jours, pendant

lesquels elle endura d'horribles souffrances. Enfin, après avoir reçu tous les secours de la religion, après avoir imploré la grâce divine, elle mourut le 9 juillet 1727, dans la soixante-sixième année de son âge, la cinquantième de sa profession religieuse.

Ses vertus héroïques et ses miracles ont jeté sur elle un tel éclat qu'elle fut inscrite au nombre des Bienheureuses en 1804, par le Pape Pie VII, et, le jour de la Trinité de l'an 1839, élevée au rang des Saintes par le Pape Grégoire XVI.

LE BIENHEUREUX DAMIEN DE VALENCE,

FRÈRE MINEUR, MARTYR.

Le bienheureux Damien naquit à Valence, ville d'Espagne, et prit l'habit de Saint-François au couvent des Discales de Badajoz, en qualité de Frère lai. Son humilité ne lui permettait pas de prendre les Ordres, quoique ses études le missent en état de les recevoir. Cependant, lorsqu'après avoir rigoureusement pratiqué toutes les vertus religieuses, il se sentit mû du désir d'aller prêcher l'Évangile aux Sarrazins, ses supérieurs, pour le mettre plus à portée de remplir sa mission, voulurent qu'il se fît ordonner prêtre.

Après avoir reçu les saints Ordres, il partit d'Espagne et vint à Naples, où, en attendant qu'un vaisseau fît voile pour l'Afrique, il se voua au service des malades dans les hôpitaux. Il s'embarqua enfin, et aussitôt qu'il se vit au milieu des infidèles, il se mit à prêcher la religion chrétienne, et à attaquer l'absurde mahométisme.

Il ne demeura pas longtemps parmi les Sarrasins, sans qu'ils l'arrêtassent. Ils le livrèrent d'abord aux flammes qui le respectèrent, et alors ils le lapidèrent, puis le percèrent à coups d'épée. Ainsi son zèle fut récompensé par la couronne du martyre, en l'an 1533.

LE BIENHEUREUX MARTIN DE VALENCE,

FRÈRE MINEUR.

Une famille honnête et pieuse, établie à Valence, entre Léon et Bénévent, en Espagne, donna naissance au bienheureux Martin. La bonne éducation qu'on lui donna lui inspira dès son enfance l'amour de Dieu et la crainte de ses jugements ; en sorte qu'étant résolu à tout faire pour se sanctifier, il quitta le monde et se fit religieux de Saint-François, au couvent de Majorica, de la province de Saint-Jacques. Il était très-jeune lorsqu'il prit l'habit, et eut de rudes tentations à surmonter de la part de l'esprit de ténèbres, qui fit tout ce qu'il put pour le détourner de sa vocation.

La lecture assidue du livre de la *Conformité de saint François avec Jésus-Christ*, et les leçons de son Père-Maitre, Jean d'Argomanis, homme très-instruit dans la science du salut, le fortifièrent dans la vertu, et lui inspirèrent un tel attachement pour la religion, qu'il désirait ardemment le martyre.

Martin, qui n'avait pour objet dans toute sa conduite que la gloire de Dieu et sa propre perfection, ayant entendu parler de la vie austère des réformés qui venaient de s'établir en Portugal, demanda et obtint la permission de s'unir à eux. Dans cette réforme, où tant de sainteté éclatait, Martin fut lui-même un modèle de sainteté. Après avoir édifié ses Frères pendant quelque temps, Martin les quitta pour aller assister de ses soins Jean de Guadeloupe, qui se proposait d'établir la même réforme dans la Custodie de Saint-Gabriel. Cherchant dans ces contrées un lieu solitaire où il pût, sans distraction, se livrer aux austérités, il obtint la permission d'établir un petit couvent près de Belus. Quelque retiré qu'il vécût dans ce lieu, l'odeur de sa piété se répandit bientôt dans ceux d'alentour, et chacun voulait voir un homme qui vivait sur la terre comme les Anges dans le ciel.

Sur ces entrefaites le comte de Feria s'étant brouillé avec le marquis de Pliégo, de façon à ne se plus revoir, et des

motifs particuliers lui faisant désirer que cette division ne continuât pas de subsister, il pria les supérieurs de Martin de lui permettre de venir demeurer au couvent de Saint-Onuphre, afin que se trouvant dans le voisinage des deux parties, il fût plus à portée de les réconcilier. Ce comte avait une si haute idée de notre religieux, qu'il le regardait comme le seul homme capable de terminer le grave différend qu'il avait avec Pliégo.

Les supérieurs de Martin et les religieux ses Frères le voyaient tous d'un œil de complaisance, parce qu'outre ses qualités personnelles, ils le considéraient comme un homme chéri de Dieu ; mais il était dans des idées bien différentes et se regardait comme un serviteur inutile. Ce sentiment de lui-même, qui naissait de sa profonde humilité, lui faisait désirer de trouver une solitude où il pût vivre ignoré du reste des hommes, passer ses jours à contempler les grandeurs de Dieu, et à s'anéantir devant sa suprême Majesté. Il fixa son attention sur l'Ordre des Chartreux, dont le genre de vie lui parut le plus propre à remplir ses vues, et fit tant de démarches auprès de ses supérieurs, qu'après bien des difficultés, ils lui accordèrent enfin la permission d'y passer, en lui témoignant tout le regret que leur causait la perte d'un aussi rare sujet.

Charmé des délices qu'il se figurait devoir goûter dans sa nouvelle retraite, il se mit en chemin pour s'y rendre ; mais une grande douleur au pied l'ayant mis dans l'impossibilité de marcher, il comprit que Dieu voulait qu'il persévérât dans l'état qu'il avait embrassé, et retournant sur ses pas, il rentra dans son couvent.

Cependant le désir d'une solitude absolue le travaillait toujours, et il trouva le moyen d'y satisfaire en allant demeurer au couvent de Notre-Dame du Mont-Cœlio-de-la-Fosse, lieu isolé et très-propre à la méditation, par son éloignement de toute habitation.

Il y reçut d'abord plusieurs consolations intérieures ; mais après avoir éprouvé les douceurs de la grâce, il fut

assailli de tentations si violentes, qu'il perdit la ferveur de l'oraison : la solitude, qu'il avait tant désirée, commença à l'ennuyer ; il ne trouvait que du dégoût dans ses exercices spirituels, et la charité pour ses frères se trouvait éteinte en lui : enfin son danger fut si imminent, qu'il alla jusqu'à se sentir agité de doutes sur les Mystères de la foi, et il les porta si loin sur le Sacrement de nos autels, qu'il ne pouvait se résoudre à célébrer la messe.

Martin passa quelques jours dans cet horrible état, mais Dieu l'en retira d'une manière surnaturelle : tout à coup sa tiédeur se changea en zèle ; il se sentit brûler du désir de gagner des âmes à Dieu. Son dessein ne se bornait pas au retour des pécheurs : il voulait aller porter les lumières de la Foi parmi les infidèles. Deux fois il demanda la permission de passer en Afrique, et il fut refusé.

Il ne perdit cependant pas de vue son pieux projet, et il en était tout occupé, quand il fit rencontre d'un saint personnage qui lui dit qu'il n'était pas destiné pour l'Afrique, mais pour les Indes. Il reçut cet avis comme un oracle du Ciel, et attendit humblement le moment d'être employé à la moisson du Seigneur. Il se prépara à sa mission par les jeûnes, les veilles, les prières et les disciplines.

François Guignonès, alors général de l'Ordre, connaissant à fond le mérite et la piété de Martin, le choisit pour chef de custode et le premier vicaire-apostolique.

Quoique ces charges lui donnassent beaucoup d'autorité, que l'empereur la lui eût confirmée, et que Fernand Cortez eût une profonde estime pour lui, il ne s'en prévalut jamais ; et regardant la pauvreté et l'humilité comme la base du ministère qu'il exerçait, il se garda soigneusement de faire aucune démarche qui répugnât à ces deux vertus.

Martin, et les treize missionnaires qui l'accompagnaient, partant pour la province de Yucatan, s'embarquèrent à Saint-Lucar, au mois de janvier, et arrivèrent au port de Saint-Jean-d'Ulva, dans la Nouvelle-Espagne, la veille de la Pentecôte, qui était le 14 mai de cette année-là. Cortez les reçut

avec les plus grandes démonstrations d'amitié et les traits avec distinction. De crainte qu'ils ne fussent insultés, il leur donna une escorte pour les conduire jusqu'à Mexico, où il se rendit le premier, et quand ils y arrivèrent, ce général dit à la foule d'Indiens qui l'environnaient : « Voici des hommes envoyés de Dieu, qui ne désirent ni votre or ni vos possessions ; ils viennent pour vous faire connaître l'unique et seul vrai Dieu, et pour détruire le culte de vos fausses divinités. Ils ont traversé la vaste étendue de l'Océan pour travailler à votre salut ; nous vous les présentons afin qu'ils soient vos maîtres dans la Foi, et qu'ils instruisent vos enfants. Ils ont beaucoup de crédit auprès du roi, et leurs prières sont très-efficaces devant Dieu. »

Après cette courte harangue, Cortez conduisit les missionnaires au palais royal, et pour faire comprendre aux Indiens combien ils devaient honorer ces religieux, il les traita toujours de la manière la plus respectueuse.

L'ignorance de la langue du pays était un obstacle à l'instruction des peuples, et les missionnaires s'ennuyaient de leur inaction. Ils conférèrent avec Cortez sur leur embarras à cet égard, et pour ne pas perdre un temps précieux, ils commencèrent par l'instruction des enfants, qui, ayant plus de facilité à apprendre, retenaient aisément les premiers principes de la religion qu'on leur enseignait, et par là se mettaient en état d'enseigner les personnes plus âgées, et de donner en même temps aux instituteurs une teinture de l'idiome vulgaire.

Pour remplir son projet, Martin établit des écoles publiques, où les pères et mères devaient envoyer leurs enfants ; et l'ordre étant ainsi établi, et tout prévu pour la régie de ces espèces de séminaires, il consulta avec les autres religieux sur la conduite qu'il devait tenir pour donner de dignes fruits à leur entreprise. Ils arrêtèrent donc de se partager dans les quatre principales villes de cet empire, et ils y établirent des maisons vastes et commodes, pour recevoir un grand nombre d'écoliers. On les partageait par classes, suivant leur âge et

leurs dispositions, et ils y apprenaient à lire, à écrire, à chanter, et toutes les pratiques du christianisme.

Ces divers établissements étant affermis, Martin rassembla ses frères et leur proposa des règles de conduite pour les nouveaux chrétiens, lesquelles étant jugées utiles et saintes, furent acceptées pour être employées à l'avenir dans l'éducation des néophytes.

Dieu bénit le zèle des pieux missionnaires, et ils recueillirent des fruits abondants de leurs travaux : sept millions de personnes furent baptisées dans le seul territoire de Mexico, d'où l'on peut juger le nombre des conversions dans l'étendue de ce vaste empire, dont la population était si considérable, que l'on comptait jusqu'à quinze cent mille âmes dans l'île de Saint-Domingue.

Pour faire perdre aux Mexicains le souvenir de leur eulte absurde, partout où nos missionnaires passaient, ils renversaient les idoles et faisaient détruire leurs temples.

Quand ils eurent achevé ce grand ouvrage, Martin, qui était dévoré de zèle pour l'accroissement du christianisme, crut que les vastes provinces du Mexique ne produiraient pas une moisson assez ample, et résolut de passer à la Chine. Il pensait que les Chihoïs, séduits par les sophismes d'une orgueilleuse philosophie, seraient moins disposés à recevoir la foi, et lui procureraient la gloire de répandre son sang pour le nom de Jésus-Christ. Il entreprit à diverses fois le voyage, mais l'honneur de porter le flambeau de la religion dans ces vastes contrées étant réservé à d'autres, il se vit toujours forcé de revenir au Mexique, et de donner à l'instruction de ces peuples le temps qu'il voulait consacrer à éclairer les Chinois.

Pour s'appliquer sans distraction à la contemplation des vérités éternelles, et vaquer plus librement à ses exercices de piété, Martin avait fait construire un oratoire sur une montagne appelée Amaguemeca, à peu de distance du couvent de Tlamanalca, où il demeurerait. Il s'y retirait assez souvent, même cette année (1534), quoiqu'il fût fort incommodé d'une

douleur de côté. Un jour qu'il s'y rendait, il dit au religieux qui l'accompagnait : « Tout est consommé. » Celui-ci, qui ne comprit pas le sens de ces paroles, pria Martin de les lui expliquer ; mais il ne répondit rien. Un peu après, il se plaignit d'un grand mal de tête, et revint à Tlamanalca, où il se fit administrer les Sacrements.

Pour être plus à portée de lui fournir les secours nécessaires à son état, les religieux se mirent en devoir de le faire transporter à Mexico : mais lorsqu'il fut au port d'Ayot-Zinco, il connut que son heure était venue, et pria ceux qui le portaient de le mettre à terre. Dès qu'il y fut, il s'agenouilla, et tenant ses yeux fixés vers le ciel, il rendit son âme à Dieu, en l'année 1534. Son corps fut porté au couvent de Tlamanalca, et enterré au milieu de la grande chapelle.

Jacques Tastera ayant appris sa mort, vint aussitôt le faire lever de terre, pour le déposer dans un tombeau avec une épitaphe honorable, et sur lequel on appliqua les sceaux du vice-roi et ceux du prélat.

Les historiens assurent que Dieu a honoré le Bienheureux Martin de plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort, et parmi les éloges qu'ils lui donnent, l'appellent l'Apôtre des Indes, titre qu'il semble avoir mérité par son zèle, par ses travaux et par les succès qui les ont couronnés.

Dans des circonstances particulières et pour satisfaire à la dévotion de personnes qualifiées, le tombeau de Martin a été ouvert plusieurs fois dans les trente années qui ont suivi sa mort, sans qu'on ait pu apercevoir sur son corps aucune marque de corruption ; et chaque fois que cette cérémonie s'est faite, on a remis les sceaux sur le tombeau avec la plus scrupuleuse exactitude. Cependant, lorsqu'en 1567, le Saint-Siège ordonna qu'on le tirât de sa sépulture, et que ses reliques fussent mises dans une châsse, pour être exposées à la vénération des fidèles, on fut fort surpris de ne plus trouver le corps, quoique les sceaux de la tombe fussent parfaitement entiers. Les magistrats firent à ce sujet les plus rigoureuses recherches, et qui n'ont servi qu'à convaincre qu'il n'avait

point été transporté ailleurs par des voies humaines, et qu'apparemment Dieu en avait disposé.

Au défaut de lui-même, ses habillements et toutes les choses qui lui ont servi, sont regardés comme des présents du ciel, dont la présence ou l'attouchement guérissent les maladies, et préservent de la peste et de tout mal contagieux : de sorte que les Indiens d'Amérique ont pour la mémoire de Martin de Valence, quoiqu'ils ne le possèdent pas matériellement, la même vénération que ceux d'Orient ont conservée pour saint François-Xavier, auquel ils sont redevables de la connaissance qu'ils ont de l'Évangile. (FÉROT.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

LE MIRACLE DE NOTRE-DAME DELL'ARCHETTO, OU DE L'ARCADE,

A ROME.

Ce tableau qui représente la très-sainte Vierge Mère de miséricorde est exposé à la vénération des fidèles, dans la rue qui est derrière le palais Casali : il est placé contre une espèce d'arcade ou muraille, qui d'un côté est appuyée au palais Casali, et de l'autre à une maison appartenant à la confrérie de Saint-Antoine. C'est là ce qui lui a fait donner par le peuple le nom de *Notre-Dame de l'Arcade*. Il est peint à l'huile sur une toile de trois à quatre palmes romains¹ ; il ne représente qu'un buste à demi-face, la tête un peu penchée vers l'épaule droite ; les yeux sont ouverts, et on en voit distinctement les prunelles avec une portion du globe ; ils paraissent regarder le peuple, mais modestement. Il y a, devant, une grille de fer qui se ferme la nuit, pour la sûreté des ornements et des *ex-voto*, dont quelques-uns ont assez de valeur. La peinture est sous une très-belle glace, qui n'empêche pas qu'on en voie très-distinctement toutes les parties. Le local est d'ailleurs suffisamment éclairé, et le tableau n'est pas à plus de

¹ Environ deux pieds et demi.

douze palmes d'élévation ¹, en sorte qu'une vue même assez courte peut en jouir sans le secours d'une lunette.

Avant l'époque de ces miracles, la dévotion des fidèles avait déjà rendu célèbre cette image de la bienheureuse Vierge ; et à toutes les heures du jour, souvent même de la nuit, on trouvait quelques personnes devant elle, priant en silence et avec une pieuse componction. Cet empressement et cette dévotion n'avaient certainement pas besoin d'être ranimés ; car tout Rome est témoin que jusqu'à la nuit du 8 juillet 1796, qui précéda immédiatement le commencement des miracles, la confiance, la piété, le concours du peuple s'étaient soutenus dans leur degré ordinaire de ferveur, si même le sentiment des maux de la chrétienté, celui de nos propres malheurs ² et la crainte qui agitaient tous les esprits ne l'avaient pas augmentée.

Les choses étaient ainsi, lorsqu'arriva le 9 juillet de l'année passée 1796 ; époque à jamais fameuse dans l'histoire de Rome par la longue suite de prodiges qui ont commencé ce jour-là et par les innombrables miséricordes que Dieu daigna répandre alors sur ce peuple, par l'intercession de sa divine Mère, devenue, pour ainsi dire, plus compatissante et plus tendre envers cette malheureuse capitale du christianisme. Le jour était serein, le temps était tranquille, et déjà le soleil était depuis quelques heures sur l'horizon, lorsque la bienheureuse Vierge commença à faire éclater sur cette dévote image un prodige plein d'amour. Le procès-verbal ne dit point l'instant précis où il commença, ni quel est le premier qui eut le bonheur de s'en apercevoir : car M. Ambrosini qui y alla dans la matinée, vers les douze heures d'Italie (7 heures du matin), s'y trouva avant tous les autres témoins qui ont été examinés juridiquement, et il atteste y avoir été conduit par une sainte curiosité. Elle lui fut inspirée,

¹ Environ huit pieds.

² Cette relation a été écrite en 1797 par l'abbé Marchetti, qui était alors examinateur apostolique du clergé.

parce que passant par hasard dans cet endroit, il entendit quelqu'un qui disait dans la rue, que Notre-Dame dell'Archetto avait ouvert et fermé les yeux ; ce qui prouve qu'alors le miracle avait commencé et que d'autres l'avaient déjà vu. Mais ils n'étaient pas en grand nombre, puisqu'il ne trouva à son arrivée que sept ou huit personnes ; en sorte qu'il put aisément entrer dans la balustrade, s'approcher très-près de l'image, se mettre en face, et se procurer le point de vue le plus favorable et le plus sûr. Parmi ceux qui observaient avec lui, M. Ambrosini ne reconnut distinctement qu'un religieux Conventuel de Saint-François, et M. Octave Contana, qui ont été également entendus dans le procès-verbal. Au bout de deux ou trois minutes, il eut le bonheur de voir clairement cet étonnant prodige. « Car j'observai, dit-il, dans sa déposition, page 101, qu'on ne voyait plus les deux yeux ; les paupières supérieures s'étaient abaissées et réunies aux paupières inférieures, en sorte que les yeux étaient parfaitement fermés. J'avoue que l'impression que j'éprouvai fut telle, que je doutai un instant si je ne m'étais pas trompé, et s'il n'y avait pas quelque éblouissement dans ma vue ; je tâchai de la raffermir en mettant ma main sur mes yeux, et en les fermant quelques moments. Les ayant ouverts de nouveau, et fixés sur ceux de la très-sainte Vierge, j'aperçus très-bien qu'ils étaient encore fermés ; mais ils ne tardèrent pas à s'ouvrir. Les paupières supérieures revinrent à leur place, et je vis distinctement ses saintes prunelles. Ce mouvement fut si visible et si sensible, que je n'ai aucun terme pour l'exprimer, à moins qu'on ne me permette de dire que les yeux de cette pieuse image s'ouvrirent de part en part... A la vue d'un tel prodige, je ne pus contenir ma voix, et je poussai un grand cri, sans que je puisse me souvenir des paroles que je prononçai ; car l'impression que j'éprouvai fut telle, que je sentis un grand frisson dans tout mon corps, et à l'instant mes yeux se remplirent de larmes. J'entendis en même temps, et précisément en même temps, un cri semblable au mien de la part du petit nombre de personnes

qui étaient présentes; d'où je compris qu'elles étaient, ainsi que moi, témoins du prodige que je voyais. »

Continuant à rendre compte des observations qu'il fit pour s'assurer de l'événement, M. Ambrosini remarque qu'une seule lampe brûlait devant ce tableau, mais qu'elle était placée si bas, que sa lumière ne pouvait pas réfléchir sur l'image, relativement aux observateurs. Il s'assura bien aussi des effets que pouvait faire la glace du tableau, ou la lumière du soleil, qui cependant ne donnait pas directement dans cette enceinte.

M. Ambrosini dit qu'il a trente-sept ans, que sa vue est ferme et très-nette, et qu'il fut tellement convaincu de la vérité du phénomène miraculeux, qu'il ne lui est jamais survenu depuis la moindre ombre de doute. Il raconta sur-le-champ ce qu'il avait vu à ceux qu'il rencontra en sortant; et souvent, lorsqu'il y pensait, il ne pouvait retenir ses larmes. Il ajoute, à l'appui de cela, que dans la suite il est retourné devant la même image, et s'est remis dans la même situation, avec une prévention qui, naturellement, avait dû s'accroître beaucoup, et qu'il n'a plus vu le prodige : ce qui l'a confirmé dans la ferme croyance que ce qu'il avait vu le premier jour, n'avait pas pu être en lui l'effet de l'imagination.

Il faut, en effet, convenir qu'il aurait fallu que l'imagination d'un trop grand nombre de personnes s'altérât à la fois de la même manière et sur le même objet : car dès les premiers moments où ce témoin dit qu'il fut obligé de se retirer, à cause de la foule du peuple qui, sur le bruit du miracle, commençait à accourir, jusqu'à la fin d'une longue suite de semaines et de mois, dès la première pointe du jour et bien avant dans la nuit, le concours du peuple fut tel, soit devant cette image de la très-sainte Vierge, soit devant toutes les autres qui étaient miraculeuses, qu'on fut obligé de mettre des soldats aux environs dans différents postes; et tout Rome est témoin, qu'au moins pendant tout le reste du mois de juillet et une bonne partie d'août, il fallait commencer dès le commencement de la place des Saints-Apôtres d'un côté, et,

de l'autre, dès l'oratoire de Saint-Marcel, à arrêter et à contenir le peuple, pour que chacun pût, à son tour et sans désordre, s'approcher peu à peu de l'Archetto.

Un autre témoin examiné juridiquement trouva les choses en cet état dès le premier jour. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'au bout d'une heure il parvint à s'approcher à la distance de dix ou douze palmes ¹. Là il put aussi faire des observations sûres. Pendant quelque temps, ni lui ni les autres spectateurs n'apercevaient aucun changement dans le tableau. Leur silence et la continuation de leurs prières en était une preuve démonstrative, lorsque tout à coup, à l'apparition du prodige, la foule entière interrompt sa prière ; des cris de joie et d'attendrissement s'élèvent vers le ciel, tous font retentir distinctement ces mots : « Vive Marie ! Sainte Marie, miséricorde ! Voici, voici qu'elle ouvre encore les yeux, » et d'autres paroles semblables. Le témoin, nommé Décupis, atteste, dans sa déposition, qu'à l'instant précis où on entonnait dans les Litanies le verset *Sancta Maria*, on vit soudain, très-distinctement et bien sensiblement, les sourcils se courber en arc, les paupières supérieures s'élever, le globe des yeux se mouvoir, et des regards de tendresse se porter tout autour du peuple, comme ceux d'une personne vivante.

Quels sentiments produisait dans les spectateurs cet admirable mouvement qui, durant tout le chant des Litanies, après quelques légers intervalles, se renouvelait souvent et d'une manière lente et paisible, qui donnait tout le loisir de le bien distinguer, et écartait toute crainte, tout soupçon d'un éblouissement dans la vue ? De tels sentiments peuvent s'imaginer d'après ceux que le témoin cité atteste avoir éprouvés. « Mes yeux, dit-il, que j'aurais voulu fixer de nouveau sur ceux de Marie, ne pouvaient l'être, parce qu'ils étaient devenus deux sources de larmes, qui coulaient en abondance, et redoublaient aux cris de joie, de dévotion et de componction que faisait éclater en même temps le peuple, attestant par là la vérité

¹ De sept à huit pieds.

et la certitude du prodige que j'avais vu. » Ce mouvement horizontal fut ici le plus fréquent, et le peuple l'indiquait par ses cris lorsqu'il arrivait. Quelquefois cependant, la prunelle s'élevait perpendiculairement sous la paupière supérieure, comme l'ont déposé le curé des Saints-Apôtres, le Père Goani, et quelques autres. D'autres fois aussi, mais plus rarement, les paupières s'abaissaient, et l'œil était entièrement fermé, comme on le voit en plusieurs endroits du procès-verbal, et comme nous l'a déjà rapporté M. Ambrosini.

Généralement, les témoins apportaient à ce spectacle une prévention contraire, et les gens cultivés et instruits, qui étaient en grand nombre parmi eux, craignaient que la simplicité du peuple n'eût été entraînée dans l'erreur à la suite du mouvement général, augmenté sans cesse par le récit des prodiges d'Ancône et de quelques autres endroits, qui faisait le sujet habituel des conversations; ils supposaient que des personnes, plus religieuses qu'éclairées, imagineraient voir ce dont elles entendaient parler si souvent. On rencontre plus d'une fois cette disposition dans des témoins qui se proposaient en conséquence de faire les plus exactes observations, comme le curé Carenzi le dit expressément de lui-même; et malgré cela, arrivés sur le lieu, ayant choisi un bon point de vue, et considérant le phénomène, tantôt à l'œil simple, tantôt avec une lunette ou une excellente loupe, constamment et plus d'une fois dans le même jour, ou à des intervalles répétés, ils eurent le consolant spectacle des regards vivants de la Bienheureuse Vierge Marie, par le moyen de la pieuse image dont nous parlons.

Le mouvement de ses yeux, comme nous l'avons observé, était communément tranquille et lent, soit qu'elle les portât d'un angle à l'autre, soit que la prunelle s'élevât et allât se cacher sous la paupière supérieure : circonstance qui, comme tout le monde le voit, rendait leurs observations très-assurées. Car la circonscription naturelle de l'œil étant bien fixée, et la quantité de blanc du globe et du noir de la prunelle étant bien remarquée, tous observaient parfaitement quo

l'espace occupé par la partie blanche, l'était ensuite par la partie noire, et réciproquement le noir de la prunelle était remplacé par le blanc de l'œil ; pour me servir des paroles mêmes du P. Vassali, et à cet égard Dieu a permis qu'à dater de l'image dont nous parlons, qui a été la première à se montrer miraculeuse, les choses aient été portées à un tel degré d'évidence, que c'est sur elle qu'a été faite la mémorable expérience de mesurer publiquement, le compas à la main, de combien de lignes mathématiques la prunelle s'éloignait de sa position, et de combien elle rétrogradait pour la reprendre : démonstration que l'on trouva détaillée, dans l'interrogatoire du P. Goani, qui eut le courage de la faire.

Du reste le prodige singulier de ces regards pleins de tendresse de la Bienheureuse Vierge Marie n'a pas été un fait passager qui ait eu la rapidité d'un éclair ; il a duré longtemps, et a eu lieu habituellement. Cependant il n'a pas été possible de prolonger les informations sur toute sa durée ; on n'a pu les faire que sur un espace de quelques semaines. Il est certain que le témoignage qu'en rendait le concours immense du peuple a duré plusieurs mois. Pendant les missions qui durèrent dix-huit jours, y compris le 26 juillet, la ville entière fut témoin que les choses étaient dans le même état que le premier jour ; et quoique dans la suite la fréquence du miracle qu'on était accoutumé de voir, ait diminué par degrés, il n'a cependant pas cessé tout à fait pendant plusieurs mois. Rome ne fut plus la même ; des larmes de pénitence et d'amour commençaient à couler devant l'image miraculeuse ; elles continuaient dans les rues, au tribunal de la pénitence, et jusque dans les maisons ; les mœurs publiques et particulières éprouvèrent un changement sensible à tous les yeux ; mais nous en parlerons plus en détail dans une autre relation.

MARCHETTI.)

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, au lieu dit *la Goutte toujours coulante*, fête de saint Zénon et de dix mille deux cent trois autres martyrs.

A Gortyne, en l'île de Crète, saint Cyrille, évêque, qui, dans la persécution de Dèce, fut jeté dans les flammes par ordre du président Lucius ; mais comme il en sortit sain et sauf, quoique les liens qui l'enchaînaient fussent brûlés, le juge, frappé d'étonnement à la vue d'un si grand miracle, lui donna la liberté. Le même juge cependant le condamna ensuite à avoir la tête tranchée, parce qu'il avait recommencé à prêcher la foi de Jésus-Christ avec un zèle vif et ardent.

Dans la ville de Thora, sur un des lacs du Vélino, martyre de sainte Anatolie et de saint Audax, sous l'empereur Dèce. La vierge chrétienne Anatolie, ayant, dans toute la province

1

SEPTIMO IDUS JULII.

Romæ ad Guttam jugiter manantem, natalis sanctorum Martyrum Zenonis et aliorum decem millium ducentorum trium. — Gortynæ, in Creta, sancti Cyrilli Episcopi, qui in persecutione Decii sub Lucio Præsidente flammis injectus, cum incensis vinculis evasisset illæsus, ac stupore tanti miraculi a iudice dimissus esset, rursus pro instanti et alacri fidei prædicatione facta de Christo, ab eodem capite plexus est. — In civitate Thora, apud lacum Velinum, passio sanctorum Anatoliæ et Audacis sub Decio Imperatore : quorum Anatolia Christi virgo, postquam plurimos, per totam Piceni provincia variis languoribus affectos curasset, et in Christum credentes fecisset, jubente Faustiniano Iudice, diversis pœnarum generibus vexata, cum ab immisso serpente liberata Audacem convertisset ad fidem, novissime extensis manibus orans gladio transverberata est ; Audax quoque in custodiam datus, sine mora capitali sententia coronatur. — Alexandriæ sanctorum Martyrum Paternuthii, Copretis et Alexandri, qui sub Juliano Apostata cæsi sunt. — Briellæ in Hollandia, passio novemdecim Martyrum Gorcomiensium nuncupatorum, qui ob tuendam Ecclesiæ Romanæ auctoritatem, et realem Christi in Eucharistia præsentiam, a Calvinianis hæreticis varia ludibria et tormenta perpassi, extremo supplicio martyrium consummarunt. — Martulæ sancti Briccii Episcopii, qui sub Marciano Iudice pro confessione Domini multa passus, cum magnam populi multitudinem ad Christum convertisset, Confessor in pace quievit. — Tiferi, sanctæ Veronicæ de Julianis Ordinis Minorum Capuccinorum, Abbatissæ asceterii ejus urbis ; ex oppido Mercatelli Urbanensis diæcesis, insigni patiendi studio, cæterisque virtutibus, ac celestibus charismatibus illustris, quam Gregorius Papa Decimus sextus sanctarum Virginum collegio adscripsit.

de la Marche d'Ancône, guéri plusieurs personnes affligées de diverses maladies, et les ayant converties à Jésus-Christ, fut livrée à différentes sortes de tortures, par ordre du président Faustinien. Un serpent lâché sur elle ne l'ayant point lésée, cette délivrance miraculeuse convertit Audax. Enfin, comme elle priait, les bras en croix, elle fut percée du glaive. Audax fut mis en prison et décapité sans délai.

A Alexandrie, les saints martyrs Paternus, Cyprien et Alexandre, qui furent mis à mort sous Julien l'Apostat.

A Sainte-Marie de Pantano, saint Brice, évêque, qui, après avoir souffert beaucoup de tourments pour Jésus-Christ, sous le juge Marcien, et converti au christianisme une grande multitude de peuple, mourut en paix, confesseur de la foi.

A Città-di-Castello, sainte Véronique Juliani, capucine, abbesse du monastère de cette ville et native de Mercatello, au diocèse d'Urbino, illustre par son ardent amour des souffrances, par ses autres vertus et par les faveurs célestes dont elle fut comblée; elle fut mise au rang des Vierges saintes par le Pape Grégoire XVI.

Additions des autres martyrologes.

Saint Eusèbe et ses compagnons, martyrs à Furconio, dans les Abruzzes.

Saint André et saint Probus, martyrs, honorés chez les Grecs.

Saint Annemond, abbé du monastère de Mairé, en Poitou, successeur de saint Junien, qui avait fondé cette maison de prières, mort vers l'an 600.

Sainte Florienne et sainte Faustine, vierges martyres.

Saint Félix, évêque de Gênes, au VI^e siècle.

Saint Zénon, martyr à Tomes, en Scythie, avec saint Mimian.

Le bienheureux Landulf, évêque de Lodi.

Saint Moch, honoré comme martyr chez les Grecs.

Saint Paul, évêque de Sens.

Saint Fraternus, évêque d'Auxerre, tué par les Huns en 451.

Il ne siégeait que depuis trois ans.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Charles de Carbonnières, prêtre du diocèse de Limoges, pour refus du serment schismatique amené à Paris, condamné à mort et guillotiné le 9 juillet 1794.

Marie de Gènes-Chansolle, religieuse du Saint-Sacrement à Boulène, pour refus de renier ses vœux, condamnée à mort à Orange, exécutée avec trois autres religieuses le 9 juillet 1794.

Jean-François Didier, prêtre du diocèse de Grenoble, pour refus des serments révolutionnaires, condamné à mort à Paris, comme impliqué de la conspiration supposée du Luxembourg, guillotiné le 9 juillet 1794.

Pierre Ralles de Millaguet, prêtre au diocèse de Saintes, envoyé à Rochefort pour la déportation, mort sur le navire, le 9 juillet 1794.

Jean-Louis Radix, enfant de Paris, prêtre-chanoine de la cathédrale, ne fit aucun serment, ne quitta pas Paris, fut mis dans la prison du Luxembourg, condamné à mort comme conspirateur, guillotiné le 9 juillet 1794.

Félix-Pierre Nonan, prêtre-religieux de l'Ordre de Saint-Bruno, après avoir été militaire et gagné la croix de Saint-Louis, ne sortit pas de France, s'enferma dans la Chartreuse de Paris, y fut arrêté et mis dans la prison du Luxembourg, impliqué dans la conspiration supposée, guillotiné le 9 juillet 1794.

Reuchoux (prénoms inconnus), prêtre-secrétaire de l'évêque de Clermont, n'ayant pas fait de serments, arrêté dans le département de l'Allier en 1793, envoyé à Rochefort pour la déportation, mort à fond de cale, le 9 juillet 1794.

DIXIÈME JOUR DE JUILLET.

Sainte Félicité et ses sept fils, martyrs. — Sainte Rufine et sainte Seconde, vierges et martyres. — La fête du saint Concile de Nicée. — Saint Généroux, abbé de Saint-Jouin. — Saint Pâquier, évêque de Nantes. — Sainte Amalberge, veuve. — Sainte Amelberge, vierge. — Saint Ulrich, bénédictin. — Saint Antoine, abbé du monastère des Cryptes. — Le vénérable Cornélius Musius, confesseur de la foi. — Les vénérables sœurs Béron. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE FÉLICITÉ ET SES SEPT FILS,

MARTYRS.

Sainte Félicité est une des plus illustres Martyres qui aient souffert dans la ville de Rome. Après la mort de son mari, elle vivait dans la retraite, occupée de la prière et de l'éducation de ses enfants. Elle était mère de sept fils, à qui la grandeur de leur naissance pouvait faire espérer les premières dignités de l'État. Mais elle leur inspira de bonne heure le mépris des honneurs vains ; elle demandait sans cesse à Dieu d'en faire des citoyens du ciel, et non des hommes distingués dans le monde.

L'exemple de sa piété affermissait aussi plusieurs chrétiens et portait un grand nombre de païens à rejeter les idoles. Les prêtres des faux dieux instruisirent de ces griefs l'empereur Antonin le Pieux ; ils disaient dans leur requête : « Cette femme veuve et ses enfants attentent à votre propre vie en insultant nos dieux ; si elle tarde plus longtemps à révéler les divinités de l'empire, Votre Piété doit savoir qu'elles seront irritées au point qu'il ne sera plus possible de les apaiser. »

À la suite de cette requête, Félicité fut arrêtée avec ses fils. L'empereur avait chargé de cette affaire le préfet de Rome,

Publius, qui avait ordre de calmer les dieux et leurs pontifes. Publius voulut voir Félicité ; il la fit venir. Il employa d'abord les formes de la politesse et de la douceur pour l'engager à sacrifier aux dieux de l'empire. Mais la voyant constante dans sa foi, il eut bientôt recours aux menaces ; il lui fit entendre qu'il y allait de la vie, si elle n'obéissait pas. Soutenue par la grâce de Jésus-Christ et animée d'une foi vive, Félicité répondit : « Vos menaces, avec l'aide de mon Dieu, ne sauraient m'abattre, et vos promesses ne peuvent me séduire. L'Esprit-Saint qui est en moi me rend invincible au démon ; ainsi je ne crains point, sachant que si Dieu me conserve la vie, je demeurerai victorieuse, et que s'il vous permet de me l'ôter, j'entrerai dans la gloire. — Misérable que vous êtes, dit Publius en s'irritant, si la mort a pour vous des charmes, au moins ne cherchez pas à perdre vos enfants. — Ils vivront, répondit Félicité, pourvu qu'ils ne sacrifient point aux idoles ; au lieu que, s'ils commettaient un si grand crime, ils ne pourraient attendre qu'une mort éternelle. »

Publius parut le lendemain sur son tribunal, dans la place de Mars ; il fit comparaître juridiquement Félicité avec ses fils, et il lui dit en leur présence : « Ayez pitié de vos enfants, dont la jeunesse florissante est si pleine d'avenir. — La pitié que vous me conseillez, répondit-elle, serait une barbarie, et la compassion à laquelle vous m'exhortez ferait de moi la plus cruelle des mères. Regardez en haut, mes enfants, poursuivit-elle ; voyez le ciel ; c'est là que Jésus-Christ vous attend avec ses Saints. Demeurez fidèles à son amour ; combattez pour vos âmes. »

Publius, indigné du courage de cette sainte dame, lui fit appliquer des soufflets en disant : « Vous êtes bien hardie de leur donner en ma présence de tels avis, au mépris des ordres de nos princes ! »

Alors il appela, l'un après l'autre, les sept fils de la pieuse veuve. Il tâcha de gagner Janvier, qui était l'aîné, d'abord en lui promettant de grands biens, puis en le menaçant de grands supplices. Le jeune homme lui répondit : « Vous me

conseillez des choses insensées; mais j'espère que la sagesse de mon Dieu me conservera et qu'elle me rendra victorieux. » Le préfet le fit battre de verges et l'envoya en prison.

Il fit approcher Félix, le second, et l'exhorta de même à sacrifier aux dieux. « Il n'y a qu'un seul Dieu, répondit Félix, c'est à lui seul que nous devons le sacrifice de nos cœurs. »

Publius fit venir le troisième, qui se nommait Philippe : « L'empereur Antonin, mon maître et le vôtre, lui dit-il, vous commande d'honorer les dieux tout-puissants. — Ceux dont vous me parlez, répondit Philippe, ne sont ni des dieux ni des êtres puissants; ce ne sont que de vaines idoles, et ceux qui les honorent périront éternellement. »

Publius commanda qu'on lui amenât Sylvain, le quatrième des fils de la veuve, et il lui dit : « Je vois bien que vous avez concerté avec la plus méchante de toutes les mères le dessein de vous perdre par votre désobéissance aux ordres des empereurs. — Si nous étions assez faibles pour craindre une mort passagère, répondit Sylvain, nous tomberions dans un supplice éternel; mais parce que nous connaissons les récompenses qui attendent les justes et la peine qui est réservée aux pécheurs, nous méprisons les menaces des hommes, et nous demeurons constants dans la fidélité que nous devons à Dieu. »

Le cinquième, nommé Alexandre, ayant comparu ensuite, Publius lui dit : « Ayez pitié de votre jeunesse; obéissez aux empereurs, afin de mériter leur faveur et de conserver votre vie. — Je suis serviteur de Jésus-Christ, répondit Alexandre; je le confesse de bouche, je le possède dans mon cœur, je l'adore sans cesse. »

« Pour vous, Vital, dit alors Publius au sixième enfant, sans doute vous souhaitez de vivre? — Qui souhaite une meilleure vie, répondit Vital, ou celui qui adore le vrai Dieu, ou celui qui sert les démons? — Et qu'est-ce que les démons? reprit Publius. — Les démons sont les dieux des nations, condamnés avec ceux qui les adorent. »

Enfin Publius ayant fait approcher le dernier des enfants,

appelé Martial, lui dit : « Vous êtes vous-mêmes les auteurs des cruels supplices qui vous attendent, en méprisant les ordres des empereurs. — Oh ! si vous saviez, répondit Martial, quels sont les tourments que Dieu prépare aux adorateurs des démons ! Il veut bien différer encore de faire éclater sa juste colère contre vous et vos idoles ; mais sachez que tous ceux qui ne confessent pas que Jésus-Christ est le vrai Dieu seront précipités dans les flammes éternelles.

Le préfet, consterné, renvoya tous les jeunes confesseurs et fit porter à l'empereur le procès-verbal de ces interrogatoires. Antonin l'ayant vu, assigna Félicité et ses enfants devant quatre différents juges, qui condamnèrent la mère et les fils à divers supplices. On fit mourir le premier des sept frères à coups de lanières plombées, c'est-à-dire garnies de balles de plomb par les bouts. Le second et le troisième furent assommés à coups de bâton. Le quatrième fut précipité dans le Tibre. Les trois derniers eurent la tête tranchée, l'an de Jésus-Christ 164.

Sainte Félicité mourut de la même manière quatre mois après. Elle est nommée le 23 novembre dans le martyrologe romain, qui fait mémoire des sept frères le 10 juillet. Il y avait sur la voie *Salaria* une église bâtie sur le tombeau de sainte Félicité.

Ce fut dans cette église que saint Grégoire le Grand prêcha sa troisième homélie sur les Évangiles le jour de la fête de la sainte Martyre. Voici de quelle manière il s'y exprime : « Félicité ayant sept enfants, craignait plus de les laisser sur la terre après elle, que les autres mères de survivre aux leurs. Elle fut plus que martyre, puisqu'elle souffrit en quelque sorte ce que souffrait chacun de ses enfants. Elle combattit la huitième, selon l'ordre du temps ; mais elle fut dans la peine durant toute cette scène sanglante ; elle commença son martyre dans l'ainé de ses enfants, et ne le consumma que par sa propre mort. Elle reçut une couronne pour elle et pour tous ceux qu'elle avait mis au monde. En les voyant tourmenter, elle ne perdit rien de sa persévérance. Comme mère,

elle éprouvait tout ce que la nature fait souffrir en pareille circonstance; mais elle se réjouissait dans son cœur par les sentiments que lui inspirait l'espérance. »

Le même Père prend de là occasion de montrer combien la foi est faible en nous : dans sainte Félicité, elle triompha de la chair et du sang, et dans nous, elle n'est pas capable d'arrêter les saillies de nos passions, ni de détacher nos cœurs de ce monde perfide et corrompu. « Soyons du moins couverts de confusion, ajoute-t-il, en voyant que nous sommes si éloignés de la vertu de cette Sainte, et que nous permettons aux mauvais penchants d'étouffer la foi dans nos cœurs. Souvent un mot nous trouble; la moindre contradiction nous irrite ou nous décourage, et cependant les supplices et la mort même ne purent ébranler l'âme courageuse de Félicité... Nous pleurons sans cesse lorsque Dieu nous redemande les enfants qu'il nous avait donnés, tandis que Félicité s'attriste si les siens ne meurent pas pour Jésus-Christ, et se réjouit de les voir sceller leur foi par l'effusion de leur sang. »

SAINTE RUFINE ET SAINTE SECONDE,

VIERGES ET MARTYRES.

Rufine et Seconde étaient sœurs et demeurèrent vierges. Elles étaient nées à Rome, et eurent pour père le clarissime Astérius, et pour mère la clarissime Aurélia. Dans le temps où la persécution suscitée par les empereurs Valérien et Gallien était dans la plus grande violence à Rome¹, il arriva que les fiancés de ces vierges, Armentarius et Vérinus, abandonnèrent la foi chrétienne. Non contents de perdre leurs âmes, par leurs détestables conseils ils exhortaient ces servantes de Dieu à les imiter. Dans le dessein de se dérober à leurs sollicitations insensées, elles montèrent sur un char, et prirent le chemin d'une villa qu'elles possédaient dans le pays d'Étrurie. Armentarius et Vérinus, apprenant leur

¹ L'an de Jésus-Christ 257.

départ, se rendirent auprès du comte Archésilaüs et lui dirent : « Nos fiancées nous ont répudiés ; et à l'opprobre des dieux, elles honorent le Christ Jésus, qu'elles disent être l'unique et vrai Dieu du ciel ; quant aux mystères de nos temples, elles en ont horreur comme d'une contagion. C'est le motif qui les a fait s'enfuir aujourd'hui de la ville. »

Aussitôt l'exécrable Archésilaüs, montant à cheval avec ses satellites, se mit à la poursuite des saintes vierges de Dieu, qu'il atteignit sur la voie Flaminienne, au quatorzième milliaire. Il se saisit de leurs personnes, les ramena à la ville et les présenta au préfet Junius Donatus, lui disant : « Ces vierges sacrilèges méprisent les lois, nient l'existence des dieux, ne fréquentent pas les temples et ne font rien pour le salut des princes : je l'ai appris de leurs fiancés, qui les en accusent. Et comme le soin de ces choses m'a été confié par nos seigneurs les invincibles princes, j'ai cru de mon devoir de les poursuivre dans leur fuite, et de les présenter à l'examen de Votre Magnificence. » Le préfet indigné ordonna de les mettre dans des prisons séparées, et de les amener, le troisième jour, à son tribunal. Lorsqu'on lui eut amené Rufine, il lui dit : « Fille de noble race, qui a pu te porter à prendre une condition si basse ? Tu aimes donc mieux vivre dans les liens de la captivité, que de mener une vie agréable et libre avec un mari ? » Rufine répondit : « Cette captivité temporelle préserve de la captivité éternelle, et les liens temporels brisent les liens de ces autres chaînes qui ne se délieront jamais. » Le préfet : « Laisse là ces vaines fables de vieilles femmes, et sacrifie aux dieux immortels, afin de pouvoir ensuite parvenir à l'heureuse possession de ton fiancé. » RUFINE : « Tu veux me persuader deux choses qui sont inutiles, et tu m'en promets une autre qui est fort douteuse. Car tu me dis que je dois sacrifier aux idoles, c'est-à-dire que je dois me perdre pour l'éternité ; et après cela, prendre un mari, sacrifiant ainsi la gloire de ma virginité. Et en suite de ces propositions si dures pour moi et si opposées à mes vues, tu me promets que je parviendrai jusqu'à la vieillesse dans

la joie et les plaisirs, toi qui es tellement incertain de la vie que tu ne sais pas même si tu verras le jour de demain. »

LE PRÉFET : « Mets fin à ces discours, car les instruments du supplice sont prêts. Je crois donc devoir t'exhorter à goûter de meilleurs conseils, à renoncer à ces vaines superstitions, et à ne pas perdre le temps dont tu peux jouir encore. »

RUFINE : « Je vois que tu corriges un peu tes premiers dires. En effet, quand tu parles du temps qui me reste à vivre, tu donnes à entendre que la vie de l'homme n'est point assurée, et il est vrai que rien n'est plus incertain. Mais moi j'embrasse cette vie qui se résume dans l'éternité, et qui ne promet rien d'incertain à ceux qui l'aiment. C'est cette vie qu'a enseignée le Christ, le maître de la vérité. Lorsque les cœurs endurcis des Juifs n'opposaient que le doute ou l'incrédulité à ses enseignements, il faisait sortir, devant eux, les morts de leurs tombeaux, ordonnant à ceux-ci de rendre témoignage de la vérité de sa doctrine, afin que ceux qui ne voulaient pas croire à ses paroles, ajoutassent foi à ses miracles. »

Le préfet Junius Donatus lui dit alors : « Laisse là tous ces vains discours et épouse ton fiancé. » Le comte Archésilaüs repartit : « Cette fille est coupable de sacrilège, elle ne saurait contracter l'union matrimoniale. » Rufine répondit : « Comme tu dis, je ne puis prendre le parti du mariage; car, si je désirais devenir l'épouse d'un homme, ce ne serait donc pas sincèrement que j'ai voué ma virginité au Christ Fils de Dieu. C'est pourquoi, écoute, comte Archésilaüs : cherche quelque autre à qui tes menaces puissent inspirer de l'effroi : pour moi, elles ne pourront ni m'enlever la palme de la virginité, ni me séparer de l'amour du Christ Fils de Dieu. »

Le préfet fit amener Seconde, et ordonna d'infliger, en sa présence, une rude flagellation à sa sœur Rufine; car il espérait, ce sacrilège, que Seconde, cédant à la crainte, se rendrait à ses persuasions. Mais elle, voyant sa sœur qu'on battait de verges, se mit à crier au juge : « Qu'est-ce que tu fais, ô homme pervers et contempteur du royaume des

cieux? pourquoi est-ce que tu glorifies ma sœur, et que tu me déshonores, moi? » Le préfet lui dit : « A ce que je vois, tu es encore plus insensée que ta sœur. » SECONDE : « Ma sœur n'est point une insensée, et moi je ne déraisonne pas non plus; mais nous sommes toutes deux chrétiennes. Et puisque nous confessons ensemble le Seigneur Christ, il est juste que nous soyons flagellées ensemble. La gloire du nom chrétien augmente avec les coups de verges, et elle compte autant de couronnes éternelles qu'elle recevra de plaies ici-bas. » LE PRÉFET : « Exhorte donc plutôt ta sœur à se rendre, afin que vous soyez délivrées de cette infamie, et que vous puissiez être remises à vos fiancés dans toute la gloire de votre noblesse. » SECONDE : « Tu te tourmentes pour de vaines terreurs, et tu t'inquiètes pour de frivoles promesses. Quant à nous, nous sommes si intimement éprises des charmes de la virginité, que nous préférons de beaucoup subir la mort plutôt que de la perdre. » LE PRÉFET : « Et si on vous enlève cette virginité malgré vous, que ferez-vous alors avec le Christ? » SECONDE : « La virginité agréable au Christ Fils de Dieu consiste dans un cœur pur. Une vierge ne saurait perdre son intégrité tant qu'elle ne consent pas à abandonner la pureté; car la violence produit la souffrance, et la souffrance prépare la palme de la victoire. Tu as pris tes armes pour obtenir notre consentement, pour nous contraindre à vouloir ce que nous ne voulons pas, et à prendre plaisir à des choses que nous repoussons. Emploie donc sur nous le feu, les fouets, le glaive : autant de supplices tu nous infligeras, autant je compterai de sujets de gloire dans notre martyre; et toutes les violences dont tu useras envers nous, seront pour nous autant de couronnes. Car c'est pour nous une grande gloire que les peines de tout genre que nous endurons pour l'amour du Christ; et l'on ne peut dire qu'elle a été souillée celle qui, forte de l'intégrité de son âme, a perdu par violence celle de son corps : c'est sur le consentement que l'on est jugé devant Dieu, qui aime la volonté quand elle est pure. »

Le préfet ordonna de les enfermer dans un lieu ténébreux

et d'y faire pénétrer une fumée infecte. Mais après qu'on eut exécuté ses ordres, cette fumée se transforma en un parfum qui flattait délicieusement l'odorat. L'obscurité de la prison avait fait place, à un jour lumineux ; les ténèbres devaient disparaître là où l'auteur des ténèbres était vaincu par la lumière même de Dieu. L'ordre vint ensuite de les tirer de là, et de les enfermer dans les bains de leur maison. On les jeta aussitôt dans une baignoire remplie d'eau bouillante. Deux heures après, des hommes rentrèrent pour enlever leurs corps ; mais ils trouvèrent la baignoire froide et toute l'eau évaporée. Le préfet l'ayant appris, en fut stupéfait. Alors il commanda qu'on les menât sur une barque au milieu du Tibre, et qu'on les précipitât dans l'eau avec une grosse pierre qui serait attachée au cou des deux sœurs. Elles demeurèrent ainsi submergées pendant environ une demi-heure ; puis ces deux vierges qu'on avait jetées sans vêtements au milieu du fleuve, se montrèrent sur la rive, revêtues d'habits entièrement secs, exaltant le triomphe du Seigneur, et chantant la gloire du Christ. Quand on eut porté cette nouvelle au préfet, il dit au comte Archésilaüs : « Les filles que tu m'as amenées triomphent de nous par les effets de l'art magique, ou bien la sainteté règne vraiment en elles. Je te les rends donc comme tu me les as livrées ; je te laisse maître ou de leur faire subir leur sentence, ou de les relâcher. » Archésilaüs les fit conduire dans une forêt, sur la voie Cornélia, à dix milles de Rome, sur un terrain qu'on appelle Buxo, et il ordonna que l'une et l'autre y fussent décapitées, et qu'on y laissât leurs corps sans sépulture, exposés à la dent des loups.

Mais la grâce du Seigneur, qui n'avait point manqué à celles qui croyaient au Christ, ne les abandonna pas non plus après leur mort. Une matrone nommée Plautilla, sur les terres de laquelle leur martyre avait été consommé, les aperçut dans une vision, parées de riches pierreries, et étendues sur un lit de repos ; elles lui dirent : « Plautilla, mets fin à ton idolâtrie et renonce à ton incrédulité ; crois au Christ ; puis

viens dans ton verger, et tu trouveras nos corps : tu les inhumeras au même lieu où tu les auras découverts. » Plautilla, se levant aussitôt, se rendit à l'endroit indiqué ; y ayant trouvé les corps des saintes vierges sans mauvaise odeur et sans aucune lésion, elle se prosterna, elle crut et fit ériger un tombeau aux vierges du Christ. En ce même lieu la puissance de leurs prières produit de grands prodiges, pour la louange et la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, avec Dieu le Père et l'Esprit-Saint, vit et règne dans les siècles des siècles. Amen. Ces deux Saintes souffrirent le martyre le cinq des ides de juillet.

(BÉNÉDICTINS DE SOLESMES.)

LA FÊTE DU SAINT CONCILE DE NICÉE.

Le choix que les Grecs et les Orientaux ont fait du dixième jour de juillet pour honorer tous les ans la mémoire de la sainte assemblée du premier Concile œcuménique, celle des trois cent dix-huit Pères dont elle était composée, celle même de l'empereur Constantin qui l'avait convoquée, nous porte à faire ici quelque mention de cette fête, que l'Église d'Orient a établie pour exciter ses enfants à la reconnaissance publique des grâces de Dieu. Ce Concile était en effet l'ouvrage du Saint-Esprit ; de telle sorte que nous n'avons rien de plus vénérable après l'Écriture Sainte. Ce n'est pas ici le lieu de rapporter toute l'histoire de cette célèbre assemblée, ni de parler même en particulier de tous les saints évêques qui s'y trouvèrent. Nous nous contenterons d'en nommer les principaux, renvoyant le lecteur aux jours que l'Église a destinés pour leur fête à part, et de donner ici une idée générale du Concile en très-peu de mots.

L'empereur Constantin, voyant le peu d'effet qu'avaient eu les moyens divers qu'il avait employés pour guérir le mal que faisaient à l'Église l'hérésie d'Arius, prêtre d'Alexandrie, le schisme des Méléciens, et la division qui était entre les orthodoxes touchant la célébration de la Pâque, crut devoir recourir au dernier remède que lui suggérèrent les évêques. Ce fut d'assembler un Concile œcuménique, c'est-à-dire de

toute la terre habitable, afin de ramasser toutes les forces de l'Église contre celles du démon, qui tâchait de renverser le royaume de Jésus-Christ. Il choisit pour le lieu de cette grande assemblée la ville de Nicée, en Bythinie, voisine de celle de Nicomédie où il résidait ; et il écrivit aux évêques de toutes les provinces de l'empire des lettres très-respectueuses, pour les prier de s'y trouver ; donnant ordre qu'on leur fournit à ses dépens les voitures et les autres commodités nécessaires pour ce voyage. Les évêques s'assemblèrent au nombre de trois cent dix-huit, sans compter les prêtres, les diacres et les acolytes. Le Pape saint Sylvestre, ne pouvant assister au Concile à cause de son grand âge, y envoya deux prêtres de son église, Vite et Vincent, avec ordre de présider à tout ce qui s'y ferait. Osius, évêque de Cordoue, en Espagne, prélat de très-grande considération, qui avait été le principal conseiller de cette convocation, s'y trouva, tant en son nom qu'en celui du Pape même, dont il paraît avoir représenté la personne à la tête de ses légats. On y vit paraître saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, accompagné du diacre Athanase, qui fut son successeur, et qui devint depuis le principal défenseur de la foi du Concile. Entre les autres évêques d'Égypte qui vinrent à Nicée, il n'y en eut point de plus remarquables que saint Potammon, d'Héraclée, sur le Nil, qui avait perdu un œil pour Jésus-Christ dans la persécution, et saint Paphnuce, de la Haute-Thébaïde, lequel, outre l'œil droit crevé, avait eu aussi le jarret gauche coupé dans la même persécution, comme plusieurs autres Confesseurs condamnés aux mines. C'est une opinion invétérée, et communément reçue sur l'autorité de quelques anciens, quoiqu'en ces derniers temps il se soit trouvé quelques modernes qui aient voulu le nier à l'égard de Paphnuce. De l'île de Chypre, il y avait au Concile saint Spiridion, évêque de Trémithonte, homme admirable, qui ne laissait point de garder les moutons en gouvernant son église. De la Mésopotamie, on y vit venir le célèbre saint Jacques, évêque de Nisibe, le rempart de l'empire romain contre les Perses, et de la Syrie

euphratésienne, saint Paul, évêque de Néocésarée sur l'Euphrate, pour la fête duquel il semble qu'on n'ait pas assigné de jour particulier dans les martyrologes, quoiqu'au mérite que lui avait acquis sa vertu, il eût déjà joint la gloire d'avoir confessé le nom de Jésus-Christ devant les tribunaux des infidèles, et d'avoir perdu pour la défense de la foi l'usage des deux mains, dont on lui avait brûlé les nerfs avec un fer chaud, dans la persécution de Licinius.

Saint Eustathe, évêque d'Antioche, capitale de la Syrie et de tout l'Orient, prélat aussi confesseur et généralement estimé des catholiques, pour la sainteté de sa vie et pour sa doctrine, brilla beaucoup entre les Pères de l'assemblée de Nicée. On y vit aussi saint Macaire, évêque d'Élie ou de Jérusalem, sous lequel fut trouvé le bois de la croix du Sauveur quelque temps après; saint Léonce, évêque de Césarée en Cappadoce, qui acheva, en venant à Nicée, la conversion de saint Grégoire de Nazianze, le père du Théologien; saint Eusyque de Thyanes, dans la même province, oublié dans les martyrologes; de même que Longien, évêque de Néocésarée, dans le Pont; et Basile d'Amasée, dans la même province, ou plutôt son successeur Eutyque ou Eutychien, puisqu'on ne peut guère douter que ce saint Martyr ne fût mort durant la persécution de Licinius, comme nous l'avons remarqué au 26 avril; saint Méléce, évêque de Sébastopole, dans la même province du Pont, fut aussi du nombre des Pères de Nicée, de même que saint Hypace, évêque de Gangres, en Paphlagonie, qui fut tué, dit-on, à coups de pierres par les Novations, au retour du Concile; et saint Amphion, évêque d'Épiphanie, en Cilicie, qui avait beaucoup souffert aussi pour la foi de Jésus-Christ. On y compte encore beaucoup d'autres saints prélats, dont l'Église ne fait point mention dans ses fastes; les plus apparents furent Pedore, ou plutôt Pæderoté, évêque d'Héraclée, métropole de Thrace, mis au rang des hommes apostoliques par saint Athanase; Alexandre, évêque de Thessalonique en Macédoine, homme de si grande autorité, qu'il n'appelait point saint Athanase autrement que son fils, depuis même que ce

saint fut évêque d'Alexandrie ; Protogène, évêque de Sardique, ville d'Illyrie, entre la Thrace et la Dacie, qui signala encore beaucoup depuis son zèle pour la défense de la foi contre les Ariens ; Cécilien, évêque de Carthage, célèbre par les persécutions que lui avaient faites les Donatistes, schismatiques d'Afrique. Saint Métrophane, évêque de Byzance, quoique voisin, ne put se trouver au Concile, soit qu'il fût déjà mort, soit que son grand âge et sa dernière maladie le retinssent chez lui ; mais avant de mourir, il avait nommé des prêtres pour y assister à sa place, et l'un d'eux, appelé Alexandre, lui succéda aussitôt après, et fut le premier évêque de Constantinople. Enfin, on vit venir à cette assemblée, qui représentait toute l'Église de Jésus-Christ répandue par toute la terre, des évêques de delà les bornes de l'empire romain. Les Scythes et les Goths envoyèrent Théophile ; les Perses députèrent Jean, qui avait reçu l'ordination depuis peu d'années des mains de saint Jacques de Nisibe, et qui est le même apparemment que celui qui souffrit le martyre environ vingt ans après, sous le roi Sapor, avec le prêtre Jacques. On ne doit pas omettre non plus dans cette illustre compagnie, saint Nicolas, évêque de Myre, métropole de la Lycie.

Les autres évêques catholiques, quoique moins connus maintenant devant les hommes, n'étaient sans doute pas d'un moindre mérite auprès de Dieu. La plupart étaient de glorieux confesseurs de Jésus-Christ, qui s'étaient signalés durant les persécutions de Galère Maximien, de Maximin Daïa et de Licinius. Plusieurs en portaient encore les marques sur le corps, comme nous l'avons remarqué de Pot-Ammon et de Paphnuce. En général, il y en avait peu, ou presque point, qui n'eussent souffert quelque tourment, la prison, le bannissement, ou la confiscation de leurs biens.

L'Église ne prétend pas néanmoins nous faire honorer de telle sorte cette sainte assemblée, qu'elle veuille nous faire

1 Les Grecs ont fait *Potamon* de *Pot-Ammon*.

entendre que de ces trois cent dix-huit Pères qui la composaient et qui étaient alors catholiques, défenseurs de la divinité du Verbe éternel, il n'y en eût pas un qui ne méritât un culte religieux après sa mort. Car ce qu'elle sait de Marcel d'Ancyre en Galatie, que les persécutions des Ariens firent jeter dans le sabellianisme pour s'éloigner d'eux, de Macédoine, de Mopsueste en Cilicie qui devint arien dans la suite, et de quelques autres¹ encore, à qui Dieu n'accorda point la grâce de la persévérance, ne peut lui laisser oublier le discernement qu'elle y doit prescrire. Aussi son intention dans la fête de ce jour est que nous nous bornions à ce qui s'est fait simplement dans le Concile de Nicée, par le mouvement du Saint-Esprit qui présidait à l'assemblée.

L'ouverture s'en fit le 19 juin, ou dès le 20 mai, l'an de Jésus-Christ 325, dans une grande salle, au milieu du palais, où l'empereur Constantin se rendit, et s'assit sur un petit siège d'or, au haut de la salle, mais hors des rangs des évêques. Il y fut harangué par un prélat des plus apparents, qui était assis le premier du côté droit et que l'on croit avoir été saint Eustache d'Antioche. Il répondit en latin pour la majesté de l'empire², quoique la plupart des Pères de l'assemblée ne sussent presque que la langue grecque, qui était celle de tout l'Orient et la plus étendue alors dans l'Église. La doctrine de l'hérésiarque Arius, qui faisait le principal sujet de la convocation, fut examinée d'abord et condamnée. On y confirma celle de l'Église touchant la divinité du Fils de Dieu ; et pour aller au-devant des détours et de la supercherie des hérétiques, on inventa, ou plutôt on résolut d'employer le mot de Consubstantiel³, pour faire entendre à tout le monde que le Fils n'est pas seulement semblable au Père éternel, mais qu'il est encore de la même substance. Après que l'on

¹ Nous ne prétendons pas y comprendre Osius, qui n'est tombé que par faiblesse.

² Constantin savait fort bien le grec, mais ce qu'il disait en latin était aussitôt expliqué par un interprète.

³ Ce mot n'était pas nouveau parmi les catholiques.

fut convenu de ce mot si redoutable et si odieux aux Ariens, et qu'on en eut encore choisi d'autres qu'on jugea les plus propres pour exprimer la foi catholique, Osius en dressa le formulaire, que nous appelons encore aujourd'hui le *symbole de Nicée*. Tous les évêques y souscrivirent, ceux même qui défendaient Arius, hors deux qui lui demeurèrent opiniâtrément attachés et qui se firent condamner avec lui.

Après cette grande décision, qui a toujours été depuis une règle de la foi dans l'Église, on traita la question fameuse de la Pâque, qui faisait le second motif de la réunion du Concile. Tous les évêques convinrent de garder l'uniformité par toute l'Église dans sa célébration. Le jour en fut fixé au dimanche qui suivrait immédiatement la pleine lune d'après l'équinoxe du printemps ; parce qu'il s'agissait de faire honorer en ce jour la résurrection de Jésus-Christ, et qu'on était assuré que Notre-Seigneur était ressuscité le dimanche qui avait suivi de plus près la Pâque des Juifs. Le Concile pourvut ensuite au schisme des Méléciens, qui divisaient l'Égypte depuis le commencement du siècle ; on ôta tout pouvoir à leur chef Méléce, évêque de Lycopole, et on lui fit grâce du reste, quoiqu'il n'en méritât point. On fit ensuite quelques canons, ou règles générales de discipline, non pour en établir une nouvelle, mais pour maintenir l'ancienne qui se relâchait. Le nombre en fut si petit, que l'antiquité n'en comptait pas plus de vingt ; mais le respect que l'on a eu pour ce saint Concile a fait passer sous son nom beaucoup d'autres règles très-anciennes, et dans ces derniers siècles, les Orientaux lui ont attribué toute l'ancienne discipline ¹ de l'Église.

On fit la clôture du Concile le 25 août, après deux mois et une semaine de séance. Il y avait un mois précisément que commençait la vingtième année du règne de Constantin. Mais pour rendre la joie publique plus générale et plus parfaite, il avait voulu différer jusqu'à la conclusion de cette sainte assemblée, cette fête que l'on appelait des Vicennales,

¹ Les canons Arabiques du Concile de Nicée.

qui devait se célébrer par tout l'empire avec une grande solennité, afin qu'elle fût commune pour l'heureux succès du Concile et de son règne. Eusèbe de Césarée, en Palestine, y prononça un panégyrique à la louange de l'empereur, en sa présence, au milieu des évêques. La fête se termina par un magnifique festin, que l'empereur fit à tous les évêques du Concile, et qui fut regardé comme un sacrifice qu'il faisait à Dieu en actions de grâces. Mais nous ne pouvons deviner pourquoi on a choisi le 10 de juillet pour honorer la mémoire de ce Concile, puisqu'il n'a ni commencé ni fini en ce jour. C'était celui des Syriens et des autres Orientaux, mais non pas celui des Grecs, qui ont pris en beaucoup d'endroits le 28 mai; en quelques autres, le lendemain; et en d'autres, encore le dimanche d'avant la Pentecôte, pour faire une mémoire générale des trois cent dix-huit Pères de Nicée. Le prêtre Georges de Césarée, en Cappadoce, raconte des choses merveilleuses, tant de ces saints prélats en général, que de la ville de Nicée, qui seraient fort propres à faire voir comment Dieu aurait voulu manifestement autoriser le culte religieux de ce Concile. Mais Georges, qui est un fort bon témoin du culte qu'on rendait de son temps à ce Concile, a vécu trop tard pour pouvoir garantir les faits qu'il avance, n'ayant écrit que vers le milieu du x^e siècle.

Au reste, ce Concile n'est pas l'unique dont les Grecs aient fait une fête pour en honorer la mémoire. Après qu'on eut rétabli partout l'honneur des saintes images au ix^e siècle, ils choisirent le 26 juillet pour célébrer les six premiers Conciles œcuméniques en une fête, et principalement ceux d'Éphèse et de Chalcédoine, tenus contre Nestorius et Eutychès; et depuis encore, ils instituèrent la fête du second Concile de Nicée à part, celui qui s'était tenu au viii^e siècle, en faveur des saintes images, et ils la remirent au 11 octobre, ou plutôt au dimanche suivant. Mais comme nous ne trouvons point ce culte des saints Conciles parmi les usages de l'Église latine, nous nous dispenserons d'en donner l'histoire dans cet ouvrage, et nous nous contenterons d'avoir proposé

celle du premier de ces Conciles, qui a servi de modèle aux autres, et d'ajouter que les Moscovites ou Russes ont suivi les Grecs dans ce culte, comme dans le reste de leurs rites.¹

SAINT GÉNÉROUX,

ABBE DE SAINT-JOUIN.

Saint Généroux, appelé plus vulgairement saint Généroux, était Romain de naissance. On ignore quels motifs lui firent abandonner l'Italie. Il en sortit peut-être comme tant d'autres qui, à une époque de rénovation sociale, quittaient leur pays agité par les incessantes révolutions du monde, afin de trouver ailleurs un repos dont leur patrie ne jouissait point. Quoi qu'il en soit, après avoir parcouru une partie du Poitou, il arriva jusqu'au monastère d'Ansion, dans le voisinage de Thouars, que saint Jouin avait fondé vers la fin du v^e siècle. On était alors au commencement du vi^e, la réputation de la sainte demeure resplendissait encore de l'éclat que lui avaient donné les vertus et les miracles de son fondateur. Généroux n'eut pas besoin d'un long examen pour apprécier ce qu'il venait de trouver, et il résolut d'arrêter là ses recherches. Le premier abbé gouvernait encore, après avoir succédé à saint Jouin. C'était Léonégisile, autre étranger que la soif de la perfection évangélique avait jadis attiré aussi vers les lieux embaumés de la réputation de saint Hilaire. Il ouvrit à Généroux les portes de la communauté, et peu de temps après celui-ci y prit l'habit religieux.

De telles vocations ne manquent pas de se prouver bientôt par une fidèle observance de la règle, par l'amour de l'obéissance, par la pratique du silence et du recueillement habituel, marques certaines dans une âme religieuse de cette vie de foi qui la mène rapidement à sa perfection. Tant de précieuses qualités se développèrent dans Généroux de la manière la plus édifiante, si bien que Léonégisile étant mort, celui dont il avait guidé les premiers pas dans la car-

¹ Extrait de Baillet.

rière monastique fut élu d'un consentement unanime pour continuer son œuvre et guider à son tour ces âmes d'élite vers le ciel. Dans cette tâche toujours difficile et fort souvent très-délicate, où les supérieurs ont besoin de chercher avant tout l'esprit de Dieu, le nouvel abbé se comporta tout d'abord avec une discrétion et une prudence qui ne se démentirent jamais, modérant par beaucoup de réflexion et de maturité l'ardeur naturelle de son zèle, et s'appliquant à ne pas sortir dans la conduite de ses frères des limites assignées par la règle aux austérités de leur vie pénitente.

Sous son gouvernement, le monastère s'enrichit des mérites de saint Paterne et de son bienheureux ami Scubilion, qui vinrent y cacher des vertus dont le monde n'était pas digne. Mais, comme nous l'avons raconté au 16 avril, il leur avait fallu, après quelque temps d'essai, une solitude plus profonde ; et les deux amis, profitant de la liberté laissée, en ces premiers siècles, à tout religieux de changer de communauté selon que le lui inspirait le désir d'une plus grande perfection, ils s'étaient retirés, après trois ans à peine de séjour à Ansion, sur les côtes de la Normandie, où la sainteté de leur vie n'éclata pas moins que dans le Poitou. Ils y habitaient depuis peu de temps, et déjà, s'étant séparés pour vivre dans une plus grande union avec Dieu, Paterne s'adonna à des austérités plus dures. Sa nourriture consistait uniquement en une faible portion journalière de pain et d'eau ; c'était à peine si quelquefois il y joignait quelques légumes mêlés d'un peu de sel. Pour vêtement il n'avait qu'un cilice, qu'il portait nuit et jour ¹. Générox apprit ces rigueurs excessives et sa charité s'en émut : il craignit que le Saint ne portât trop loin le zèle de la pénitence et ne perdît ainsi des forces dont le service de l'Église avait besoin. Il quitta donc ses frères pour quelques jours, se dirigea vers la solitude habitée par son disciple, et ne revint à la sienne qu'après lui avoir fait promettre qu'il modérerait la rigueur de ses mortifications

¹ Saint Fortunat, *Vita sancti Paterni*, n° 6. — Ap. Migne, col. 492.

en les conformant à la règle qu'il avait suivie jusqu'alors.

Saint Généroux mourut plein de bonnes œuvres, mais moins âgé que ses historiens ne l'ont cru jusqu'ici, et longtemps avant la fin du ^{vi}^e siècle. Il est honoré le 10 juillet.

Une église paroissiale, devenue plus tard prieuré de Saint-Jouin de Marne, avait été d'abord construite par saint Généroux à une courte distance de l'abbaye. Son corps y fut porté après sa mort, par les disciples qu'il y avait laissés ¹. Comme tant d'autres, ces restes vénérés sont disparus, profanés et dispersés par la guerre ou l'impiété. Mais Dieu a gardé le monument qui porte encore après treize siècles le nom béni de son fondateur, et reste aux yeux du chrétien, qui y voit un de ses titres de gloire, le plus ancien témoin de sa religion dans cette religieuse partie du Poitou.

SAINT PAQUIER,

ÉVÊQUE DE NANTES.

Saint Pascaire ou Pâquier naquit à Nantes, en 603, de parents riches et distingués. Une bonne éducation, une excellente conduite et un goût décidé lui facilitèrent l'entrée dans le clergé.

Les vertus et les lumières de ce digne ecclésiastique le firent placer sur le trône épiscopal de son diocèse. Il s'y appliqua de suite à trois choses importantes : à bien régler les ministres des autels ; à faire le bonheur du peuple par l'instruction et par la distribution faite aux pauvres de son patrimoine considérable ; à procurer à ses ouailles l'exemple de la pratique des conseils évangéliques. Il obtint, pour ce dernier projet, des religieux de Fontenelle. Saint Lambert, abbé de ce monastère, chargea saint Hermeland d'aller, avec onze moines, fonder une maison dans l'île d'Indre. Le pieux prélat protégea cette édifiante colonie, passa la plus grande partie de son temps dans le nouveau monastère, observant la règle comme un religieux, ne sortant que lorsque les af-

¹ M. Arnaud, *Monuments des Deux-Sèvres*, p. 44, d'après D. Fonteneau.

fares de son évêché l'appelaient. Il persévéra dans l'exercice des œuvres de charité, et mourut le 10 juillet 649. Ce saint successeur de Léobard avait assisté au Concile de Paris, en 654.

(GARABY.)

SAINTE AMALBERGE.

VEUVE.

Amalberge naquit à Saintes, en Hainaut, vers le commencement du vi^e siècle ; mais, ayant perdu ses parents, qui étaient riches et puissants, en bas âge, elle fut élevée sous l'autorité de son oncle maternel, qui eut soin de lui procurer une éducation toute chrétienne, comme à ses propres filles. Les sentiments de piété qu'on lui inspira, la portaient à demeurer toute sa vie dans la virginité, et à se consacrer à Dieu dans cet état, comme fit sa cousine Gertrude.

Mais elle n'eut pas la force de désobéir à son oncle, qui, sans s'arrêter beaucoup à sa répugnance, la maria à un grand seigneur, nommé Thierry, déjà veuf et père de deux enfants. Elle lui donna une fille nommée Pharailde, dont on fait la fête le 4 janvier. Thierry étant mort quelques années après, Amalberge fut remariée par Pépin, qui était tout-puissant dans le royaume d'Austrasie, et qui lui fit épouser le comte Witger, de la première noblesse de Brabant. Elle eut de ce second lit deux filles, qui furent sainte Renelle et sainte Gudule, et un fils nommé Émebert, qui fut évêque d'Arras et de Cambrai.

On ne doit pas douter qu'une sainteté si généralement répandue sur tous les enfants d'une seule famille, ne fût le fruit d'une éducation que leur mère leur avait procurée. Amalberge attirait sans cesse sur eux les bénédictions du ciel, comme sur elle-même, par la pureté de sa vie, par l'ardeur de ses prières et par la piété des instructions qu'elle leur donnait. Son mari Witger n'en fut pas exclu ; touché du désir de ne plus servir que Dieu à l'exemple de sa femme, il consentit de bon cœur à une séparation, après avoir pourvu à l'état de leurs enfants, qui embrassèrent tous l'état de la continence.

Witger entra quelques années après dans un monastère d'hommes, où il finit heureusement ses jours. Amalberge se retira vers la rivière de Sambre, en un lieu qui était à elle, selon toutes les apparences, où elle demeura jusqu'à ce que le monastère de Maubeuge eût été fondé par sainte Aldegonde, qui lui était parente. Elle reçut le voile de la religion des mains de saint Aubert, évêque d'Arras et de Cambrai, et mena une vie pénitente dans les jeûnes, les veilles et la prière continuelle. Elle s'y sanctifia par le saint usage qu'elle fit des grâces du ciel, et elle mourut de la mort des justes, vers l'an 690, le 10 juillet. — Elle fut pleurée par les religieuses du monastère, et par tous les pauvres des villages d'alentour, comme leur mère commune.

Son corps, transporté au monastère de Lobbes, fut enseveli dans l'église de Sainte-Marie, auprès de celui de son époux : des guérisons miraculeuses opérées à son tombeau augmentèrent encore dans la suite la haute opinion que l'on avait de sa sainteté. Durant les guerres, ses reliques, avec celles des autres saints de cette illustre abbaye, furent mises en sûreté dans la maison de refuge de Binch, et depuis lors on fit sa fête dans cette ville, comme à Lobbes, le dixième jour de juillet.

SAINTE AMELBERGE,

VIERGE.

Sainte Amelberge vivait au VIII^e siècle ; elle était du pays des Ardennes ; elle fut religieuse à Munster-Bilsen, près de Liège. Ce fut pour elle non-seulement une excellente école, où elle apprit à pratiquer toutes les vertus dont Dieu lui avait mis les semences dans le cœur, mais encore un asile contre les poursuites et les violences d'un grand seigneur, qui la rechercha longtemps. Elle avait aimé Jésus-Christ dès sa plus tendre enfance ; et, dès qu'elle avait connu la vie qu'il avait menée sur la terre, et les promesses qu'il avait faites à ceux qui voudraient le suivre, elle avait renoncé à tout pour l'amour de lui.

Pour tâcher de l'imiter dans sa pauvreté, ses souffrances et ses humiliations, elle avait méprisé les grands biens de sa famille, et rejeté les plaisirs de la vie. Lorsqu'on voulait la parer de riches habits, et qu'on la voulait traiter délicatement, elle demandait si Jésus-Christ en avait usé de la sorte ; et ce grand exemple obligeait les personnes qui la gouvernaient à se rendre, en partie, à ses désirs.

Ayant perdu ses parents avant que d'entrer en religion, elle demeura quelques années dans la maison paternelle, qui était une terre considérable sur l'Escaut, avec son frère Rodin, qui se consacra depuis au service de Dieu. Amelberge vivait déjà chez elle aussi régulièrement qu'elle fit depuis dans le monastère. Elle passait tout son temps dans la retraite, le silence, le jeûne, le retranchement de tout ce qui pouvait flatter ses sens. Elle ne rendait visite qu'aux églises et aux hôpitaux. Elle faisait profession de n'avoir point de parents plus proches, ni de plus grands amis que les pauvres de Jésus-Christ, à qui elle distribuait tous ses biens avec joie.

Après s'être sanctifiée dans la pratique de toutes les vertus religieuses, elle mourut, vers l'an 772, âgée d'environ trente et un ans. La fête de sainte Amelberge se célèbre le 10 juillet.

SAINT ULRICH,

BÉNÉDICTIN.

Saint Ulrich vit le jour à Ratisbonne, vers le commencement du ^x^e siècle. Son père, nommé Bérold, était un des plus puissants seigneurs de la cour de l'empereur Henri III, et jouissait d'une grande confiance auprès de ce prince si rempli d'estime pour les hommes de mérite. Les plus heureuses dispositions se manifestèrent de bonne heure dans le jeune Ulrich, et rien ne fut négligé pour lui donner une éducation brillante. Il avait l'esprit vif et pénétrant ; mais ce qui le distinguait davantage, ce qui le faisait surtout admirer et chérir de ses maîtres, c'étaient sa piété et son application à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Comme il avait l'humeur naturellement vive et enjouée, il se défiait des écarts

dans lesquels elle aurait pu l'entraîner, et veillait avec le plus grand soin sur lui-même, de crainte qu'il ne lui échappât quelque chose qui pût offenser Dieu. La grâce lui fit comprendre dès l'âge le plus tendre toute la vanité des biens et des plaisirs de ce monde, et lui en fit goûter d'incomparablement plus doux dans l'entière consécration qu'il fit de lui-même au Seigneur, en renonçant dès lors, par le vœu de chasteté, à tous les établissements auxquels il aurait pu aspirer.

Lorsque son éducation fut achevée, son père le produisit à la cour de l'empereur Henri III, où bientôt il s'acquit l'estime et l'amitié de tous ceux qui la composaient. Chacun admirait sa modestie ; la bonté était peinte sur son visage et l'accompagnait partout ; sa piété, douce et sans ostentation, édifiait sans choquer personne. La pieuse impératrice Agnès, en particulier, le comblait de bontés, et s'estimait heureuse de voir auprès d'elle un jeune homme d'une vertu si accomplie. Mais il ne devait pas y rester longtemps. L'évêque de Freising, qui était son oncle, l'appela dans son diocèse, lui conféra le diaconat et le fit prévôt de sa cathédrale. Dans cette nouvelle dignité, Ulrich montra de plus en plus combien sa vertu était solide, en s'appliquant tout entier et sans réserve aux devoirs de son état. Il fit régner la régularité dans son Chapitre, en donnant lui-même aux chanoines l'exemple de l'exactitude, de la piété et de la ferveur. Ses charités étaient immenses, et dans un temps de disette, on le vit vendre ou engager tous ses biens pour venir au secours des malheureux. Aussi le peuple avait-il pour lui une vénération profonde : on le regardait généralement comme un saint.

C'était alors l'usage, pour un grand nombre de personnes pieuses, de visiter les Lieux Saints. Ulrich entreprit et exécuta ce pèlerinage lointain, et puisa dans cette terre sanctifiée par la présence de l'Homme-Dieu, une nouvelle ferveur, un zèle nouveau pour sa sanctification. Aussi, à son retour, il n'eut plus d'autre pensée que celle de tout abandonner pour cet objet, l'*unique nécessaire en ce monde*. Après de mûres réflexions, il se décida à entrer dans l'abbaye de Cluny, et il y

fut admis avec empressement par le saint abbé Hugues. Celui-ci connut bientôt son mérite, le fit ordonner prêtre, et le nomma confesseur de la maison, avec la charge de maître des novices. Plus tard, on lui donna encore la direction des religieuses de Marcignac, preuve de la confiance entière que l'on avait dans sa vertu et dans ses connaissances pour la conduite des âmes. De son côté, le saint religieux ne laissait pas que d'être éprouvé de plusieurs manières. Il eut à souffrir des persécutions de la part de plusieurs religieux, jaloux de sa vertu et de la confiance que lui accordait l'abbé. Des tentations violentes vinrent l'assaillir au milieu de sa retraite, et ce n'est qu'à force de mortifications et de combats qu'il put triompher de l'ennemi du salut. A cela se joignirent encore des douleurs de tête aiguës, qu'il ressentait presque habituellement et qui lui firent perdre successivement l'usage de ses deux yeux. Mais sa patience fut toujours inaltérable, et ses souffrances ne servirent qu'à rendre sa vertu plus solide et plus édifiante.

Saint Ulrich devint, dans la suite, prieur de l'abbaye de Payerne, dans le diocèse de Lausanne, et il eut le bonheur de ramener un nombre infini de pécheurs dans les voies du salut, par ses exemples, ses prières et ses exhortations touchantes. De là, le saint religieux passa dans le diocèse de Bâle, où il fit construire un monastère spacieux, avec une église également vaste et élégante. Ce monastère, auquel il donna lui-même le nom de Cella, devint une pépinière de saints, par le soin qu'il eut toujours de n'y admettre que des sujets parfaitement éprouvés et d'une vocation sûre. A une lieue de cet établissement, il en fonda bientôt un second, mais pour les veuves, les vierges, et généralement toutes les personnes du sexe qui voudraient se retirer dans la solitude pour échapper aux dangers du monde. Un jour, entre autres, qu'il s'y trouvait pour l'exercice de quelques-uns des devoirs de sa charge, il guérit par ses prières une jeune personne d'un cancer affreux qui la dévorait. Dans plusieurs autres circonstances, Dieu lui accorda le don des miracles. Il eut

aussi à un très-haut degré le don de la contemplation et des larmes. Un de ses religieux l'ayant un jour trouvé baigné de ses pleurs, lui demanda quelle en était la cause : « Je pleure mes péchés, répondit Ulrich ; je pleure sur les misères de ce monde perfide et trompeur : je pleure de me voir encore exclus de la jouissance du royaume céleste ; je pleure surtout de voir ici un bon nombre de religieux, qui n'en ont que le nom et l'habit. »

On croit que saint Ulrich mourut l'an 1093, le 10 juillet, jour auquel sa fête a toujours été célébrée à Cluny.

Il avait composé, à la demande du Bienheureux Guillaume, abbé de Hirschau, un livre des *Coutumes et des Règles pratiquées à Cluny*. Cet ouvrage, divisé en deux parties, fut adopté dans plusieurs monastères d'Allemagne¹.

SAINT ANTOINE,

ABBÉ DU MONASTÈRE DES CRYPTES.

La Russie, au xi^e siècle, n'était pas encore égarée dans le schisme qui lui a donné tant de sectes. Le monastère des Cryptes en cette contrée si vaste était florissant ; il avait pour abbé un saint religieux qui s'appelait Antoine. Il avait pris l'habit dans l'un des monastères du Mont-Athos, et c'est après ce noviciat qu'il était revenu en Russie, où il avait fondé auprès de Kiew le monastère des Cryptes. Il devait ce nom aux nombreuses cavernes qui avaient la propriété de conserver incorruptibles les morts qu'on y confiait. Elles gardaient alors, toujours fraîches, les reliques d'un grand nombre de Saints. On sait peu de choses de la vie de saint Antoine le Russe, sinon qu'il est fêté le 10 juillet.

LE VÉNÉRABLE CORNÉLIUS MUSIUS,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Le vénérable Père Cornélis Muys, ordinairement appelé Cornélius Musius, était né à Delft ; il fit à l'université de Lou-

¹ Emprunté aux additions de Godescard par Mgr Doney.

vain de savantes études. Il passa quelque temps en France, à Paris, à Poitiers, et il lia avec les hommes distingués de son époque un étroit commerce de lettres et d'amitié. En l'année 1536 il publia un opuscule latin : *L'Éducation de la Femme chrétienne*, et un premier volume d'odes et de psaumes. « Écrivain aussi élégant que son maître Érasme, poète délicat et pieux, il nous semble offrir un véritable phénomène dans le monde lettré du xvi^e siècle :... il vit le beau, comme Platon, dans la splendeur du vrai, et n'admit de vrai que dans les sujets chrétiens. » C'est ainsi que s'exprime sur Cornélius Musius le savant auteur de *la Hollande catholique*, le cardinal Pitra. Mais, si chrétiennes que fussent les inspirations de cette chaste muse, elle se tut pendant trente ans, et sembla se préparer, dans le silence et le recueillement, à offrir à Dieu un autre sacrifice que l'encens des louanges et des tranquilles adorations. Quelquefois cependant, l'essor de cette âme poétique débordait en quelques hymnes pieux, consacrés à la gloire des Saints, et surtout des saints Apôtres de la Batavie. Recueillis en 1566, ces petits poèmes furent imprimés par le célèbre Plantin, et forment un des plus intéressants volumes qui soient sortis de ses presses.

La réforme sévissait de toutes parts, et remplissait les Pays-Bas de pillages et de meurtres. Prêtres et religieux pouvaient prévoir, dans un avenir peu éloigné, l'approche du martyre.

On dit que Cornélius avait placé dans sa cellule un portrait de l'illustre chancelier d'Angleterre Thomas Morus, et que souvent il méditait devant cette image, qui retraçait le souvenir, tout récent encore, d'une foi si noble, d'une si douce vertu et d'une mort si courageuse. Il aspirait lui-même, dit un de ses anciens historiens, à la gloire du martyre, et quelques-uns de ses vers expriment ce désir, pressentiment d'une âme généreuse qui s'exerce au combat. La mort des saints Martyrs de Gorcum le remplit d'enthousiasme et lui arracha des larmes de jalousie ; il inscrivit sur des tablettes leurs noms et la date de leur mort, afin d'en célébrer chaque

année le glorieux anniversaire; mais, quand le cours de l'année ramena ce jour mémorable, Cornélius lui-même était réuni à la cohorte triomphante des Martyrs, debout devant le trône de l'Agneau.

On touchait à la fin de l'année 1572. Le prince d'Orange Guillaume-le-Taciturne avait reçu l'hospitalité dans le couvent de Sainte-Agathe à Delft, dont Cornélius était le supérieur, et il témoignait au saint prêtre une grande vénération. Mais à la suite du prince marchait un de ces hommes de sang qui surgissent aux jours d'orages, et dont les factions civiles excitent et développent les redoutables et viles passions: c'était Guillaume de la Marck, comte de Lumey. Un de ses soldats, voulant violer la consigne d'une sentinelle de la ville, fut percé d'une balle. Lumey exigea une réparation. Les magistrats prirent conseil du prince et s'y refusèrent. Lumey, furieux, jura de se venger lui-même sur l'hôte du prince d'Orange. Des amis zélés vinrent avertir Cornélius et le firent partir pour La Haye. Mais, aux portes de cette ville, il fut reconnu par quelques soldats, et remis par eux aux mains de Lumey, qui l'avait suivi, et qui, après l'avoir fait dépouiller de ses vêtements, le fit traîner sur la neige jusqu'à Delft. La nouvelle de cette arrestation arriva aux oreilles du prince d'Orange, qui écrivit aussitôt à son lieutenant une lettre par laquelle il lui ordonnait de relâcher le vieillard; mais cette lettre (qui existe encore) fut regardée comme non-avenue par le cruel spadassin, audacieux envers son chef parce qu'il se sentait nécessaire.

Le 11 décembre, le captif arriva à Leyde. Une Sœur du couvent de Sainte-Agnès qui se trouvait dans cette ville, parvint jusqu'à lui, et lui exprima sa sympathie par ses larmes.

— Bon courage, ma fille, lui dit-il, nous ne serons pas longtemps ici-bas : notre part de bonheur éternel est proche; mais nos malheureux concitoyens ont pour longtemps à gémir sous une dure oppression.

On le conduisit au cimetière de l'église de Saint-Pierre,

puis dans la maison vacante du syndic de Leyde, Cornélius Veyn, exilé pour cause de religion. Un prédicant hérétique voulut convaincre par ses raisonnements le vénérable confesseur ; mais celui-ci ne tarda pas à le confondre et à lui fermer la bouche. Il ne cessa de répéter qu'il n'abandonnerait pas, dans sa vieillesse, la foi de son jeune âge, et qu'il était tout disposé à mourir pour elle.

Le lendemain, le bourreau de Harlem arriva, et aussitôt les soldats de Lumey entraînèrent Musius au lieu du tourment. Voici, d'après les récits des contemporains, la torture qu'endura ce noble vieillard, préparé par une vie d'innocence et de bonnes œuvres au sanglant holocauste des Martyrs. Les bourreaux l'élevèrent en haut, l'attachèrent par les mains, fixèrent un poids énorme à ses pieds ; et, pendant qu'une cruelle tension déchirait ses membres, ils lui brûlaient avec des torches ardentes les flancs et la poitrine. Lorsque ce supplice eut duré assez pour épuiser la patience des tourmenteurs, mais non celle de la victime, on soumit Musius à la question de l'eau, et après, à une sanglante flagellation. Puis on l'attacha à un anneau cloué à la voûte, la tête en bas, et retenu par des cordelettes qui lui serraient les orteils des pieds. Bientôt les chairs se déchirèrent, et le confesseur tomba de tout son poids sur la terre.

En ce moment, il resta seul avec ses bourreaux ; on entendit de loin de profonds soupirs et des cris de douleur. Vers dix heures de la nuit, on vit le Martyr, traîné hors de cette maison de meurtre, traverser, nu-pieds et chancelant, le cimetière et la place publique, laissant sur la neige de longues traces de sang. Les bourreaux hâtaient la marche et riaient de ses dernières souffrances : ils lui avaient coupé les doigts des pieds. Attaché négligemment à une grosse corde qui devait prolonger son agonie, il fut suspendu à la potence, et jusqu'au jour on l'entendit pousser de douloureux gémissements, avant de rendre à Dieu son âme bienheureuse.

Le lendemain, les bourreaux exercèrent de nouvelles horreurs sur son corps inanimé, et finirent par jeter ses restes,

sanglants et déchirés, dans un lieu qui n'a pas été retrouvé jusqu'à ce jour, quoique Guillaume Estius, de Douai, en son *Histoire véritable des Martyrs de Gorcum*, assure que le saint corps, recueilli par une pieuse Vierge, fut enterré sous le portail de l'église de Saint-Pierre de Leyde, sans épitaphe ni funérailles.

Le prince d'Orange versa des larmes en apprenant la mort de Musius ; mais il ne put la venger. Le comte de Lumey, après avoir échappé à la mort honorable des champs de bataille, succomba à la morsure que lui avait faite un chien enragé ; mort affreuse, dans laquelle les contemporains crurent voir la sentence du juste Juge qui vengeait ses Martyrs immolés par cette bête sanguinaire. Or, ce sang des Martyrs, répandu à flots partout où l'hérésie a triomphé, ce sang crie vengeance ; mais il dit aussi miséricorde : n'obtiendra-t-il pas lumière et grâce pour des peuples abusés, et qui, trois siècles écoulés, sont encore aveuglés par l'erreur de leurs ancêtres ? Des milliers de Martyrs prient pour *l'île des Saints*, pour la Hollande autrefois si catholique, et qui commence à rentrer aujourd'hui au saint bercail, pour la Suède qui envoyait ses princes aux croisades, pour la Germanie qui a donné tant de Saints au ciel. Des milliers de Martyrs demandent que Dieu *venge enfin leur sang sur ceux qui habitent la terre*, qu'il le venge en convertissant les fils des persécuteurs : seront-il exaucés ¹ ?

LES VÉNÉRABLES SŒURS BÉRON.

Jeanne, Marie et Renée Béron étaient trois pieuses sœurs qui passaient leur vie dans la retraite et le service de Dieu, à Daumeray, en Anjou. Dans la persécution de 1793, elles don-

¹ Nous avons puisé nos renseignements sur Musius, dans *la Hollande Catholique* de Dom Pitra ; dans *l'Histoire des Martyrs de Gorcum*, par Guillaume Estius, et dans un ouvrage rare et curieux, intitulé : *Theatrum crudelitatum hæreticorum nostri temporis*, imprimé à Anvers, chez Adrien Hébert, l'an 1602, et accompagné de gravures qui représentent les supplices des Martyrs. Une de ces gravures est consacrée au vénérable Musius.

nèrent asile à un bon prêtre dont la vie était menacée. Leur action généreuse fut connue ; on les jeta toutes trois dans les prisons d'Angers, d'où elles ne sortirent que pour monter à l'échafaud. Leur martyre eut lieu le 10 juillet 1794.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE,

LE MIRACLE DE L'IMAGE DE NOTRE-DAME DU ROSAIRE.

Cette image est placée au-dessus d'une arcade qui soutient un vieux mur, bâti entre deux maisons particulières, dans le voisinage de l'église de Sainte-Marie in *Monterono*. Elle y est enfoncée à la profondeur de deux doigts, et est entourée d'un petit châssis qui soutient la glace qu'on y a mise, pour la défendre des injures de l'air, sans en empêcher la vue. Il y avait tout autour des ornements de fort mauvais goût, qui ont été changés depuis le prodige. La peinture est à l'huile, sur toile, de la grandeur d'environ trois palmes et demie ¹, son élévation de terre d'environ quinze. Cette proportion la rend très-visible. La très-sainte Vierge a dans sa main droite, qui est un peu soulevée, le saint Rosaire, et de la gauche elle soutient son Divin Fils, l'Enfant Jésus : les yeux de la Mère et de l'Enfant sont sensiblement ouverts et regardent le peuple. La circonstance qui donna lieu à s'apercevoir du prodige, le 9 juillet, est particulière. Un artiste, grand homme de bien, très-dévôt envers cette image, dont il prend soin depuis longtemps, venait d'entendre parler des miracles qui avaient commencé à éclater ce jour-là même en plusieurs images, et il sortait de son atelier de sculpture qui est dans le voisinage, pour aller en visiter quelques-unes, lorsque passant devant celle-ci, il y remarque quelques toiles d'araignées, prend aussitôt une échelle, y monte, et nettoie la glace avec son mouchoir. Une autre personne qui était en bas, voyant les yeux de la Vierge s'ouvrir et se fermer, cria au miracle ; en même temps les larmes lui vinrent aux yeux, et elle paraissait tout

¹ Environ deux pieds.

hors d'elle-même. En effet, en regardant principalement l'œil gauche, qui est du côté de l'Enfant Jésus, au lieu de le voir ouvert, comme il est toujours, on le voyait entièrement fermé, la paupière supérieure était descendue sur celle d'en bas. Plus de deux cents personnes étaient accourues à l'instant, les litanies avaient été entonnées, et les spectateurs y mêlaient leurs cris et leurs vives acclamations, étant tous à la fois témoins du prodige, qui se répétait à chaque instant d'une manière bien sensible. Les paupières des deux yeux s'abaissaient lentement, se fermaient tout à fait ; en sorte que le globe entier des yeux, tant la partie blanche que la partie noire des prunelles, était entièrement couvert, et demeurait ainsi l'espace d'un *Ave Maria* environ ; après quoi les paupières remontaient, mais bien plus rapidement qu'elles n'étaient descendues.

Depuis neuf heures du matin de cette première journée, et bien avant dans la nuit, ainsi que le jour suivant 10 juillet, et pendant trois semaines, ce fut autour de cette image toujours même affluence de peuple, applaudissant de mille manières, priant, invoquant et attestant ce même mouvement miraculeux : les Actes en font foi. Le duc de Lenté fut un de ceux qui, pour mieux s'en assurer, montèrent sur l'échelle qu'on avait laissée auprès de l'image à cet effet. L'avocat Célestini en fit autant, et à cette proximité, ils furent plus d'une fois témoins du prodige. Ils virent encore un autre mouvement très-sensible ; la prunelle allait d'un coin de l'œil à l'autre, comme pour regarder les assistants, et ce mouvement céleste embellissait l'image et lui donnait l'air de la vie. Le mouvement des paupières a été attesté par M. Gutierrez, prêtre, qui l'avait vu très-distinctement, et avait éprouvé en l'observant une émotion bien vive, ainsi que tous les spectateurs : il vit, pendant une demi-heure entière, les paupières s'ouvrir et se fermer presque sans interruption. Une telle durée et une telle répétition rendent l'erreur presque impossible.

LE MIRACLE DE L'IMAGE DE SAINTE-MARIE, SUR LA PLACE DES
SAINTS-APOTRES.

Avant le 9 juillet, cette image était suspendue tout simplement au mur latéral du palais occupé par le cardinal Hertzan, sur le coin, vis-à-vis le palais Bracciano, dans la rue qui va de la place des Saints-Apôtres au Corso. Elle est aujourd'hui placée au milieu de l'arcade qui réunit les deux palais, contre un mur qu'on a orné de peintures et de dessins en stuc. Le tableau est peint à l'huile, grand d'environ deux palmes et demie, élevé de terre d'à peu près deux palmes au-dessus de la taille ordinaire d'un homme. Il représente le buste de la très-sainte Vierge, les mains jointes au milieu de la poitrine, et la tête un peu penchée vers la droite : les yeux sont modestement baissés. On aperçoit entre les paupières un trait noir qui indique les prunelles ; mais on ne voit rien de toute la partie blanche. Il y avait dessus, et il y a encore une glace qui n'empêche pas la vue, le lieu étant très-éclairé et bien découvert.

Ce fut donc le 9 juillet, un peu avant midi, qu'on commença à y admirer le prodige, et il y a été vu constamment, de la manière la moins équivoque ; car les paupières prenant un mouvement lent, sans vibration ni tremblement (circonstance qui a toujours été observée ici et dans toutes les autres images), s'élevaient et découvraient, nous pouvons bien le dire, un œil tout neuf et formé miraculeusement, dans lequel on distinguait parfaitement la partie noire et la partie blanche du globe, comme dans un œil humain et vivant qui aurait été médiocrement ouvert ; et comme si ces deux prodiges n'eussent pas suffi, on en voyait un troisième et un quatrième ; car ces vivantes prunelles promenaient lentement leurs regards, et ensuite la paupière se rabaissait, et l'œil se remettait à sa place.

M. Benini, habile artiste, y fit ses observations avec exactitude, tantôt ne fixant que l'œil droit, tantôt le gauche tout seul, et ensuite les deux à la fois. Il a vu se renouveler très-

souvent les mouvements miraculeux que nous venons de décrire. Il avait choisi un point de vue favorable ; il était sur ses gardes contre les effets qui pourraient être produits dans le sens de sa vue par la lumière, la glace et les autres causes étrangères : spectateur silencieux, il comparait son indubitable sensation avec le témoignage uniforme que les assistants rendaient de la leur au même instant ; accord parfait qui était pour tous ceux qui surent observer ces faits admirables, suivant les règles de la critique, une prompt démonstration d'une évidence commune à tous les spectateurs.

On pourrait dire la même chose des observations qui ont été faites le lendemain 10 juillet, par d'autres témoins juridiques, l'un desquels fait mention de la précaution qu'il prenait de distraire et de promener de temps en temps sa vue sur d'autres objets, quand il craignait qu'elle ne s'altérât en la fixant. Les yeux ainsi rafraîchis et devenus plus fermes et plus sûrs, il a été très-souvent témoin de l'élévation et de l'abaissement des paupières, et de l'apparition d'un œil entier que le pinceau d'un homme n'avait jamais formé.

Le P. Louis, Augustin déchaussé, qui vint avec ses confrères novices, vit la même chose, ainsi qu'eux tous ; et tandis qu'ils le voyaient, les autres spectateurs témoignaient ordinairement par leurs exclamations qu'ils le voyaient aussi. Le jeune religieux observa avec esprit toutes ces circonstances qui pouvaient avoir rapport avec le phénomène miraculeux dont il était témoin ; et réfléchissant en lui-même, il remarquait que les cierges étant plus bas que le visage de la très-sainte Vierge, leur lumière ne pouvait pas produire l'apparence de ce mouvement ; qu'elle ne pouvait pas non plus être attribuée à l'éblouissement de la vue, ou à la réflexion du soleil, etc. ; car toutes les règles du raisonnement et de l'optique persuadent que, dans tous ces cas, le mouvement n'eût pas été exempt de vibration. et qu'il eût paru prompt, rapide, et non pas lent et tranquille comme était celui-ci ; de plus, que non-seulement les yeux, mais toutes les autres parties du visage auraient été aussi l'objet de cette

même illusion. Car un homme sensé ne comprendra jamais que le nez, par exemple, ou les lèvres, ne dussent pas paraître se remuer, lorsque lesdites causes extérieures auraient excité dans le spectateur cette sensation : et cependant il est certain que, ni lui, ni aucun de ceux qui ont observé, n'a vu communément d'autre mouvement dans les saintes images que celui des yeux. M. C. Zirach a déposé une circonstance particulière : quelquefois les paupières s'étant élevées, l'œil demeurait dans cet état ouvert et bien visible pendant l'espace d'un *Ave Maria*, et plus, avant de se refermer ; ce qui excitait dans l'assemblée une émotion singulière, qui se manifestait par des cris et des larmes.

(MARCHETTI.)

MARTYROLOGE DOMAIN¹.

A Rome, martyr des sept frères, saints Janvier, Félix, Philippe, Sylvain, Alexandre, Vital et Martial, enfants de sainte Félicité, aussi martyr, qui furent mis à mort, au temps de l'empereur Antonin, par ordre de Publius, préfet de la ville. Janvier après avoir été fouetté et mis en prison,

1

SEXTO IDUS JULII.

Romæ, passio sanctorum septem fratrum, filiorum sanctæ Felicitatis Martyris, id est, Januarii, Felicis, Philippi, Silvani, Alexandri, Vitalis, et Martialis, tempore Antonini Imperatoris, sub Præfecto urbis Publio : ex quibus Januarius post verbera virgarum, et carceris macerationem, plumbatis occisus : Felix et Philippus fustibus mactati : Silvianus præcipitio interemptus : Alexander, Vitalis ; et Martialis capitali sententia puniti sunt. — Item Romæ, sanctorum Virginum et Martyrum Rufinæ et Secundæ sororum, quæ in persecutione Valeriani et Gallieni tormentis subactæ, ad ultimum altera gladio capite illiso, altera cæsa cervice, migrarunt in cælum : quarum corpora in Basilica Lateranensi prope Baptisterium debito honore servantur. — In Africa, sanctorum Martyrum Januarii, Marini, Naboris, et Felicis decollatorum. — Nicopoli, in Armenia, sanctorum Martyrum Leontii, Mauriti, Danielis, et sociorum, qui sub Licinio Imperatore et Lysia Præsidente varie excruciat, tandem in ignem coniecti, martyrii cursum confecerunt. — In Pisidia, sanctorum Martyrum Bianoris et Silvani, qui sævissima pro Christi nomine passi, demum cervicibus abscissis coronantur. — Iconii, sancti Apollonii Martyris, qui per crucem insigne martyrium consummavit. — Apud Gandavum, sanctæ Amelbergæ Virginis.

fut tué à coups de cordes garnies de plomb ; Félix et Philippe furent massacrés à coups de bâton ; Sylvain fut jeté dans un précipice ; Alexandre, Vital et Martial furent décapités.

A Rome encore, les deux sœurs sainte Rufine et sainte Seconde, vierges et martyres, qui, après avoir été livrées aux tourments, dans la persécution de Valérien et de Gallien, eurent à la fin, l'une la tête fendue d'un coup d'épée, l'autre la tête tranchée. Leurs corps sont conservés avec l'honneur qui leur est dû, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, auprès du baptistère.

En Afrique, les saints martyrs Janvier, Marin, Nabor et Félix, qui furent décapités.

A Nicopolis, en Arménie, les saints Léonce, Maurice, Daniel et leurs compagnons, qui, ayant souffert divers tourments sous l'empereur Licinius et le président Lysias, furent enfin jetés dans le feu, et terminèrent ainsi leur martyre.

En Pisidie, saint Bianor et saint Sylvain, martyrs, qui, après avoir souffert des supplices affreux pour le nom de Jésus-Christ, eurent enfin la tête tranchée et obtinrent ainsi leur couronne.

A Icone, saint Apollone, martyr, qui termina par la croix son illustre combat.

A Gand, sainte Amelberge, vierge.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Etton, évêque, compagnon de saint Fourcy, honoré dans le Hainaut.

Saint Zé, appelé aussi Etto, évêque missionnaire, venu de l'Irlande. Il est honoré à Liessies.

Saint Antoine, martyr à Nicopolis d'Arménie, avec saint Léonce, saint Daniel, saint Marin, nommés au martyrologe romain.

Sainte Tusque (*Tusca*), vierge du III^e siècle, honorée à Vérone.

Le bienheureux Witger, époux de sainte Amalberge.

Saint Pierre, abbé du mont Caprara, au XIII^e siècle.

Saint Maxime et ses compagnons, martyrs à Antioche.

Sainte Phaine, martyre à Ancyre en Galatie, avec sainte Técuse, sainte Théodora et d'autres.

Saint Milion et ses compagnons, martyrs à Nicopolis, en Arménie.

Saint Péserski, prêtre en Moscovie, alors catholique (XI^e siècle).

Saint Isidore, martyr à Héliopolis, en Égypte.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Freret, curé au diocèse d'Évreux, n'ayant pas fait le serment schismatique, arrêté et envoyé à Paris, emprisonné au Luxembourg, guillotiné le 10 juillet 1794.

Nicolas Dupuy, prêtre du diocèse de Rouen, pour refus de serment condamné à la déportation, mort à fond de cale à Rochefort le 10 juillet 1794.

Jean Guyot, curé de Villefranche, au diocèse de Sarlat, condamné à la déportation, mort à fond de cale, comme le précédent, le 10 juillet 1794.

Jeanne Romillon, religieuse Ursuline à Boulène, arrêtée comme Marie-Gertrude, condamnée à mort pour refus de serment, exécutée à Orange, le 10 juillet 1794.

Jean-Baptiste-François Attirel, prêtre de Dôle, amené comme suspect à Paris, condamné à mort, exécuté le 10 juillet 1794.

Germain Queudeville, prêtre de l'Oratoire, chassé de sa paroisse, à Caen, pour refus de serment, venu à Paris, emprisonné au Luxembourg, guillotiné le 10 juillet 1794, à l'âge de soixante-deux ans.

Jacques Valarcher, curé de Saint-Pons, au diocèse de Clermont, pour refus de serment, condamné à la déportation, mort à Rochefort dans la cale du navire, à l'âge de soixante-quinze ans, le 10 juillet 1794.

Jean-Baptiste-Ambroise Hédou, prêtre de la maison de Saint-

Louis à Rouen, n'ayant pas fait le serment schismatique de 1791, déporté, mort à fond de cale, le 10 juillet 1794.

Jean-Mathieu-Simon Fiteau, ancien Jésuite, arrêté avec les religieuses de Boulène, conduit dans les prisons d'Orange, condamné à mort comme contre-révolutionnaire, exécuté le 10 juillet 1794.

ONZIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Hidulphe, évêque et solitaire. — Saint Pie I^{er}, Pape et martyr. — Saint Janvier et sainte Pélagie, martyrs. — Saint Savin et saint Cyprien, frères et martyrs. — Sainte Golinduch, Persane. — Saint Sigebert, moine. — Saint Jean, évêque de Bergame, martyr. — Saint Abonde, martyr à Cordoue. — Saint Berthevin, martyr. — Sainte Hélène ou Olga, princesse russe. — Saint Jean, moine de Cîteaux. — La B. Jeanne Scopello, vierge Carmélite. — La V. Marie-Gertrude d'Alausier. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT HIDULPHE,

ÉVÊQUE ET SOLITAIRE.

Saint Hidulphe était d'une très-noble famille de Bavière, dans laquelle il reçut toute l'éducation que l'on donne ordinairement aux enfants de qualité. Lorsqu'il eut fait ses études, dans lesquelles il avait conservé l'innocence et la pureté de son Baptême, et s'était préservé des vices dont la jeunesse a coutume de se souiller, il embrassa l'état ecclésiastique, et se fit recevoir au nombre des clercs dans la ville de Ratisbonne, dite aussi Ragensburg. De là il alla à Trèves, où il embrassa la vie religieuse dans un monastère de cette ville où florissait la vertu et la sainteté. Mais quoique les religieux fussent des personnes d'une piété singulière, il marcha néanmoins à si grands pas dans le chemin de la perfection, qu'il brilla entre eux comme le soleil au milieu des étoiles, et qu'il se fit admirer de ses égaux et de ses supérieurs. C'est ce qui fit que l'archevêque Milon lui donna beaucoup de part à l'administration de son diocèse, et que, dès qu'il fut mort, le clergé et le peuple le demandèrent unanimement pour leur pasteur. Pépin, qui régnait alors en France, eut cette élection très-agréable, de sorte que le Saint, malgré ses résistances et sa fuite, fut enfin sacré archevêque de Trèves.

Il ne reçut pas cette dignité comme un moyen de vivre à son aise, et de passer ses jours dans l'oisiveté et les divertissements, mais se souvenant toujours de sa profession religieuse, il accrut encore les austérités de sa règle, affligeant son corps de même que s'il avait commis de très-grands crimes. Sa charité envers les pauvres était admirable ; il n'avait rien qui ne fût à eux, et qu'il ne leur distribuât libéralement pour les tirer de l'indigence et de la nécessité où il les voyait. Le soin du salut des âmes était son occupation principale. Il y travaillait par ses prédications, ses visites, ses exhortations, ses réprimandes, ses bons exemples, ses prières continuelles, et surtout par la vertu de l'auguste Sacrifice de la Messe qu'il célébrait tous les jours.

Entre les actions mémorables qu'il fit dans le temps de son épiscopat, une des principales fut l'élévation et la translation du corps de saint Maximin de Trèves, l'un de ses prédécesseurs, dans une chapelle qu'il avait fait bâtir en son honneur. Il était encore dans le lieu où saint Paulin évêque de Trèves l'avait inhumé, et il était couvert d'une tombe si pesante, que trois cents hommes ne pouvaient la soulever ; mais saint Hidulphe la remua lui seul facilement ; et ayant trouvé dessous cette incomparable relique, il la mit dans une châsse de cyprès, et la transporta avec beaucoup de solennité dans le lieu qu'il lui avait destiné.

Cependant ce grand archevêque, qui n'avait été tiré que par force de la vie solitaire, où il jouissait des douceurs de la contemplation, soupirait incessamment après le retour de ce bienheureux état, et vivait dans une sainte impatience de rompre ses chaînes et de se décharger de sa prélature, afin de se renfermer dans quelque cellule. Pour lever les oppositions que ses diocésains, qui l'aimaient uniquement, y pouvaient apporter, il leur proposa pour évêque un homme de grand mérite, et qu'ils ne pouvaient pas raisonnablement refuser : c'était l'abbé de Saint-Maximin, nommé Ucomande, dont la prudence et la piété étaient connues de tout le monde. Ainsi, en ayant arraché comme par force le consentement

de son peuple, il se mit en chemin pour se retirer dans les montagnes des Vosges, que la présence de saint Colomban, saint Eustase, saint Amé, saint Arnoult, saint Deïle, saint Dié ou Diédonné, et de beaucoup d'autres grands personnages, avait déjà rendues très-célèbres.

Le premier lieu où il s'arrêta fut une plaine au milieu de plusieurs montagnes, dont le pied est arrosé de la petite rivière appelée Rapin. Là il bâtit un monastère qui fut nommé Moyen-Moutier, parce qu'il était au milieu de ceux de Senones, d'Estival, de Saint-Dié et de Saint-Sauveur, et il y fit construire deux églises, l'une en l'honneur de la très-sainte Vierge, et l'autre en l'honneur de saint Pierre. Il en ajouta depuis une troisième, en dehors de l'enceinte, pour les pèlerins et les malades qui venaient implorer son secours et celui de ses religieux, et il lui donna le nom de Saint-Jean-Baptiste.

Après ces édifices qui furent bientôt achevés, il s'adonna à la contemplation, pour laquelle il avait quitté la dignité épiscopale et tous les avantages dont il pouvait jouir dans le monde. Cela néanmoins ne l'empêcha pas de recevoir en sa compagnie quantité de personnes de qualité et de mérite, qui voulurent avoir l'honneur d'être ses disciples : ce qui remplit bientôt son monastère de saints religieux, dont la vie et la conversation était toute céleste. Il y venait aussi une infinité de malades et d'estropiés pour recevoir du soulagement dans leur misère, parce que Dieu lui avait donné la grâce des miracles dans un si haut degré, que, par sa seule prière, il rendait la santé à ceux qui imploraient son assistance. De là vint que beaucoup de séculiers bâtirent des maisons aux environs de Moyen-Moutier, et que ce lieu, qui était auparavant désert et inhabitable, commença d'être extrêmement peuplé.

Entre ceux qui se rangèrent sous la conduite de saint Hidulphe, les principaux furent saint Spin, saint Jean et saint Bégnin, dont il se servit utilement pour la propagation de la vie monastique en ce pays. Saint Érard, son frère, qui avait été élu évêque de Ratisbonne, le vint aussi trouver, et demeura un assez long espace de temps avec lui, durant lequel

il fonda une nouvelle maison appelée de Saint-Sauveur. On lui recommanda pareillement une jeune fille, nommée Odile, fille d'Attico, duc d'Alsace, laquelle était aveugle de naissance, et encore enveloppée, comme son père, dans les ténèbres de l'idolâtrie : il l'instruisit des mystères de notre religion, et lui ayant conféré le saint Baptême, il lui donna la vue ; -ce qui porta ses parents à se convertir comme elle, et à lui bâtir un monastère de filles aux environs de ceux du Saint.

On rapporte de lui une chose bien surprenante : appréhendant que le grand monde, qui venait continuellement à son monastère, attiré par ses miracles et par ceux de saint Spin, son disciple, qui mourut longtemps avant lui, n'en ruinât l'observance régulière, et ne le détournât lui-même, aussi bien que ses religieux, des exercices de la vie contemplative, il s'adressa à ce cher disciple, déjà décédé, et s'étant prosterné devant son tombeau, il le pria et même lui commanda de cesser de faire des miracles, et de tarir aussi des puits de sel qui s'étaient trouvés dans ce lieu, et qui contribuaient encore à y faire venir des ouvriers et des marchands. Ce commandement ne fut pas plutôt fait, que les puits de sel tarirent et que les miracles cessèrent de se faire si communément ; le Bienheureux Spin obéissant ainsi à la voix d'un homme mortel, pour nous faire connaître le mérite de l'obéissance, et qu'elle est préférable aux plus grands miracles.

Je ne m'arrête point à rapporter ici les dons considérables que divers princes et seigneurs firent à Moyen-Moutier et aux autres maisons fondées par saint Hidulphe ; je dirai seulement que sa réputation était si grande dans le pays, que tout ce qu'il y avait de nobles et de gentilshommes le regardaient comme un homme venu du ciel, et s'empressaient de lui témoigner du respect et de la bienveillance. Dans sa vieillesse, les religieux de Saint-Dié le prièrent d'étendre ses soins charitables sur leur monastère : ce qu'il fit d'autant plus volontiers qu'il avait toujours eu beaucoup de liaison avec leur Père et avec eux.

Enfin étant déjà fort âgé, il eut une vision de saint Dié, qui

l'avertit que sa mort était proche. Il s'y prépara donc avec une nouvelle ferveur ; et après avoir consolé ses Frères par une exhortation toute paternelle, et s'être muni des Sacrements de l'Église, il rendit paisiblement son âme à Dieu pour aller recevoir de lui la couronne de justice. Son corps fut d'abord enterré dans l'oratoire de Saint-Grégoire, qu'il avait encore ajouté à celui de Saint-Jean-Baptiste, et qu'il avait destiné aux sépultures : mais peu de temps après, il fut solennellement transféré dans l'église principale dédiée sous le nom de la très-sainte Vierge. L'année de sa mort est incertaine : le Père Mabillon croit plus probable qu'il est mort vers l'année 707. Mais nous ne finirons pas sa vie sans parler des rapports qu'il eut avec saint Dié.

Saint Dié, que pour abrégé on nomme saint Dié, était Français et d'une race considérable de la Gaule occidentale. Après de bonnes études et une jeunesse toute sainte, s'étant enrôlé dans la milice de Jésus-Christ en prenant les Ordres sacrés, il fut élu évêque de Nevers. C'était une prélature qui, avec les commodités de la vie, lui donnait encore un rang très-honorable, soit dans le clergé, soit dans la cour de nos rois ; mais préférant la solitude à l'éclat de l'épiscopat, il renonça de lui-même à sa dignité, et avec quelques saints ecclésiastiques qui voulurent avoir part à son bonheur, il prit le chemin des déserts des Vosges, où beaucoup de grands hommes s'étaient déjà retirés. Lorsqu'il y fut arrivé, il demanda permission à Garibalde, évêque de Toul, de s'y établir avec ses compagnons. Saint Arbogaste, qui était l'un des principaux, alla peupler un lieu appelé la Sainte-Forêt, et fut depuis élu évêque de Strasbourg. Saint Florent se plaça dans le désert de Hazelot, d'où il fut enfin tiré pour occuper le même siège après la mort de saint Arbogaste. Pour saint Dié, il choisit sa demeure dans une vallée, appelée le Val-de-Galilée, qui est maintenant Saint-Dié.

C'était assurément ce lieu que la divine Providence lui avait choisi : car s'étant auparavant arrêté à Argentèle, puis à Vilra, il fut contraint d'en sortir par la malice des habitants qui ne

purent souffrir une si grande lumière dans leur voisinage. Il est vrai que Dieu les punit d'une manière terrible des insultes qu'ils lui firent. Mais comme il était d'un naturel infiniment doux, il ne voulut pas demeurer dans des lieux où il était regardé de mauvais œil. Cependant, il eut d'abord extrêmement à souffrir dans cette vallée, où il ne trouva pour nourriture que des herbes, des racines et des fruits sauvages. Il se réjouissait en Notre-Seigneur de ce qu'il le jugeait digne avec ses compagnons d'endurer quelque chose pour son amour, et il croyait être bien récompensé de son abstinence et des autres rigueurs de sa solitude, en vivant dans l'oubli de toutes les choses de la terre, et dans la conversation continue avec son Dieu.

Mais la divine Bonté qui veille perpétuellement au soulagement de ses serviteurs, suscita un prince d'Alsace, nommé Hunon, avec sa femme, nommée Hunne, pour lui envoyer les aliments qui lui étaient nécessaires. Le Saint avait baptisé leur fils, et lié une étroite amitié avec eux avant que d'entrer au Val-de-Galilée; mais ils ne savaient pas ce qu'il était devenu depuis. Hunon entendit donc durant son sommeil une voix qui lui disait : « Pourquoi laisses-tu mourir de faim dans le désert le vénérable Dieudonné, ton ami, qui a tout quitté pour mon service, et s'est réduit volontairement à une pauvreté extrême? » Hunon répondit qu'il souhaitait de toute son âme de l'assister, mais qu'il ne savait pas le lieu de sa retraite, ni le chemin pour y aller. — Charge tes chevaux de provisions, répliqua la voix, et laisse-les aller d'eux-mêmes, ma Providence les conduira. » Il obéit, il chargea ses chevaux de pain, de vin et d'autres vivres, et ils allèrent d'eux-mêmes au Val-de-Galilée. Quelques serviteurs les suivirent et apprirent par ce moyen le lieu de la pénitence du saint prélat : ce qui fit que depuis rien ne lui manqua, ni à ses compagnons.

Beaucoup de seigneurs offrirent alors au Saint de l'argent et des héritages pour la fondation et la subsistance d'un monastère, et il se vit en peu de temps Père et supérieur d'un grand nombre de religieux, qui ayant renoncé au monde, s'ef-

forçaient d'emporter le ciel par une violence continuelle contre eux-mêmes. Cela l'obligea de bâtir le célèbre couvent qui porte son nom, où il édifia deux églises, selon l'ancienne coutume de l'Ordre de Saint-Benoît, l'une en l'honneur de saint Martin, l'autre en l'honneur de saint Maurice. Ensuite il alla à Trèves pour obtenir de l'archevêque, qui était alors saint Numérien, la confirmation de son établissement : ce que ce prélat lui accorda volontiers avec des immunités et des privilèges très-considérables.

Il faudrait la plume d'un Ange pour décrire dignement avec quelle sainteté vivait ce grand homme dans ce lieu solitaire et sauvage. Il se nourrissait plus du pain des larmes et de l'aliment de la parole de Dieu, que du pain matériel qui sert à substantier le corps. Ses veilles étaient fréquentes, son oraison assidue, sa dévotion dans le chant des psaumes et la célébration des divins Mystères si généreuse et si constante, que son exemple était capable d'amollir les cœurs les plus endurcis. Il avait d'ailleurs une prudence céleste pour le gouvernement, et tant de bonté et de douceur envers ses enfants spirituels, que chacun s'estimait heureux de vivre sous sa conduite.

Dans sa Vie, rapportée par Surius, on assure que saint Hidulphe, archevêque de Trèves, le trouva encore au Val-de-Galilée lorsqu'il vint dans les montagnes des Vosges, y mener une vie solitaire. Ces deux Saints s'unirent ensemble d'une amitié très-étroite : ils se visitaient tous les ans une fois, et que lorsque saint Dié allait voir saint Hidulphe, ce saint prélat sortait au-devant de lui avec ses disciples pour le recevoir : ensuite l'ayant pris par la main avec beaucoup de respect, il le conduisait à l'oratoire pour prier, d'où l'ayant conduit dans le monastère, il s'occupait toute la nuit avec lui à chanter les louanges de Dieu et à s'entretenir des vérités de l'autre vie. Saint Dié faisait de même lorsque saint Hidulphe le venait visiter à son tour, et rendait à ce bienheureux archevêque tous les devoirs d'une sainte hospitalité.

La même Vie ajoute que saint Dié étant tombé malade à la

mort, saint Hidulphe en fut averti par une voix du Ciel, et vint promptement à sa cellule pour lui donner le Viatique, et lui rendre les autres devoirs qui sont dus aux moribonds. Le saint malade fut parfaitement consolé de sa présence : il lui recommanda ses disciples qu'il allait laisser orphelins, et le pria d'en prendre la conduite. Et en effet saint Hidulphe s'en chargea pour ne pas affliger un si saint ami.

D'autres cependant ne conviennent pas que saint Hidulphe ait vécu avec saint Dié dans le désert, parce que saint Dié prit possession du Val-de-Galilée en 669, sous l'épiscopat de saint Numérien à Trèves, et mourut onze ans après ; et qu'il est difficile d'accorder ce temps avec l'épiscopat, la retraite et la solitude de saint Hidulphe ; mais comme il y a dans la chronologie des difficultés inexplicables, les auteurs et les copistes ayant substitué des noms et des nombres pour d'autres, je crois que l'on peut accepter le récit rapporté par Surius comme autorisé par le sentiment commun et ancien de ces deux célèbres monastères.

Ce qui est indubitable, c'est que saint Dié arriva à une grande vieillesse, et qu'étant consumé de travaux et de saintes œuvres, il mourut paisiblement entre les mains de ses chers disciples, qu'il avait si saintement élevés dans la crainte et l'amour de Dieu. Sa tunique religieuse fut depuis en très-grande vénération, et lorsque saint Hidulphe venait au Val-de-Galilée, les religieux de cette abbaye ne manquaient pas de la lui présenter. Ils la lui portaient même, lorsque dans sa vieillesse il n'était plus en état de sortir de Moyen-Moutier. Le saint archevêque avait tant de vénération pour elle, qu'il la baisait les genoux en terre, et l'appliquait dévotement sur ses membres, étant bien persuadé que l'honneur qu'il rendait à ce vêtement insensible se rapportait à saint Dié, qu'il ne doutait point régner avec Dieu dans le ciel. Après sa mort, les religieux de saint Dié et ceux de saint Hidulphe allaient processionnellement les uns chez les autres, y portant réciproquement les tuniques sacrées de leurs pères ; et lorsque leurs corps eurent été levés de terre et déposés dans des châs-

ses, ils les portèrent également dans leurs processions. Il s'est fait plusieurs miracles aux tombeaux de ces saints prélats. Saint Pierre Damien en parle fort honorablement dans le livre qu'il a fait pour montrer que l'on peut quitter l'épiscopat (chap. vii), et il y prouve par leur exemple que ce renoncement est louable.

L'abbaye de Moyen-Moutier, au diocèse de Toul, qu'on appelle en latin *Mediamum*, était de l'Ordre de Saint-Benoît, et appartenait à la Congrégation de Saint-Viton : mais celle de Saint-Dié avait été sécularisée, et était desservie par des chanoines. Beaucoup de monde s'étant rassemblé autour de l'église, et y ayant bâti des maisons, il s'en est fait une ville qu'on appelle Saint-Dié. (GIRY.)

SAINT PIE 1^{er},

PAPE ET MARTYR.

Saint Pie, Pape et martyr, était natif d'Antioche : son père s'appelait Rufin. Il succéda dans le Souverain Pontificat à Hygin, qui fut aussi Pape et martyr, l'an de Notre-Seigneur 158, sous l'empereur Antonin. Il ordonna plusieurs choses fort utiles à la sainte Église. Il imposa de graves peines aux prêtres qui étaient négligents à administrer le très-saint Sacrement de l'autel, et à ceux qui jurent contre leur conscience, ou qui entendant les parjures ne les reprennent pas. Il ordonna que les domaines de l'Église fussent inaliénables, comme étant voués à Dieu pour le service divin, et pour entretenir les personnes ecclésiastiques. Il voulut qu'on ne consacrat point les vierges qui font profession de chasteté perpétuelle, avant qu'elles n'eussent atteint vingt-cinq ans.

Il fit un décret par lequel il commanda que la fête de Pâques se célébrât toujours le dimanche, Notre-Seigneur étant ressuscité à pareil jour ; ce qui avait été ordonné par les Apôtres. Mais Pie le confirma pour détruire l'abus de certaines Églises, qui semblaient imiter les Juifs dans la célébration de cette fête. Il y fut principalement excité par la lecture d'un livre

qu'un fidèle très-fervent, nommé Hermas, lui présenta, dans lequel, rapportant l'entretien qu'il avait eu avec un Ange, en habit de pasteur, il avertissait tous les chrétiens de solenniser la sainte résurrection au jour du dimanche.

Saint Pie consacra les Thermes de Novatien en l'honneur de sainte Pudencienne, par l'intercession de sainte Praxède, sa sœur. Il dota cette église de riches dons, et y célébra la messe à diverses reprises ; il y mit des fonts pour baptiser, et y baptisa un grand nombre de personnes de sa main. Il écrivit des épîtres que l'on trouve avec ses décrets au livre des Conciles. Outre celles-ci, il en écrivit deux à saint Juste, évêque de Vienne.

Enfin, après avoir saintement gouverné l'Église de Dieu neuf ans et six mois, moins trois jours, il reçut la couronne du martyre. Il tint cinq fois les Ordres au mois de décembre, où il fit douze évêques, dix-huit prêtres et vingt et un diacres. Il fut enterré au Vatican. L'Église célèbre sa mémoire le 11 juillet, qui est le jour où il mourut, l'an 167, sous l'empire de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus.
(RIBADÉNÉIRA.)

SAINT JANVIER ET SAINTE PÉLAGIE,

MARTYRS.

La persécution de Dioclétien s'étendit jusqu'aux extrémités de l'empire romain. A Nicopolis, en Arménie, les idolâtres amenèrent au magistrat un chrétien, nommé Janvier, et peu après on lui amena une vierge, appelée Pélagie. Pour l'un comme pour l'autre, la sentence fut la même : offrir de l'encens aux idoles, ou mourir. Sur leur refus de renier la foi, on les livra aux bourreaux qui les flagellèrent sur le chevalet, leur déchirèrent les côtes avec des ongles de fer, les roulèrent sur des fragments de pots cassés, et imaginèrent pendant quatre jours des tortures horribles. Rien n'ébranle ce que Dieu soutient. Le quatrième jour de leur supplice étant la veille d'une fête, on les décapita, le soir venu, et leurs âmes s'enlevèrent au ciel. C'était, à ce qu'on croit, le 11 juillet, dans les premières années du iv^e siècle.

SAINT SAVIN ET SAINT CYPRIEN,

FRÈRES ET MARTYRS.

Dans le cours du v^e siècle, deux frères nés dans la partie de la Gaule lyonnaise qu'on a depuis appelée la Bresse, quittèrent leur pays et leur famille, qui y tenait une position élevée, pour répandre au loin, par un apostolat volontaire, la connaissance et l'amour de Jésus-Christ. Savin était l'aîné, et prêtre, selon toutes les apparences ; car leurs Actes nous les montrent accompagnés dans leur pieux pèlerinage de deux autres prêtres, nommés Asclépius et Valère ¹. Après s'être arrêtés en plusieurs provinces, ils arrivèrent dans le Poitou et y continuèrent leurs prédications.

C'est le temps où l'Église, délivrée dans la Gaule du poison de l'arianisme, respirait sur le tombeau de saint Hilaire après des combats longs et animés. Cependant l'erreur ne laissait pas d'apparaître dans le Poitou avec les hordes barbares qui possédaient l'Aquitaine : les Visigoths y étaient les maîtres, et notre contrée surtout avait à supporter leurs brutales exactions.

Arrivés dans cette partie du Haut-Poitou où la Gartempe se jette dans la Creuse, les deux jeunes gens trouvèrent le pays occupé par quelques détachements de ces barbares. La foi de la Trinité qu'ils prêchaient déplut aux farouches ennemis de cet adorable mystère : ils poursuivirent les deux Saints, qui se virent ainsi forcés de se séparer pour leur échapper plus facilement à travers les bois dont le pays était couvert. Mais Dieu permit qu'un même sort les réunit bientôt dans un séjour que personne ne pourrait leur ravir. Savin s'était réfugié dans une petite île de la Gartempe, nommé le Gué-de-Sceaux, entre la ville actuelle de Saint-Savin et Antigny. Il y exerçait déjà son zèle charitable envers quelques pauvres âmes qui écoutaient ses instructions quand il y fut découvert, tout près d'un lieu appelé alors *le Céri-*

¹ *Propr. Pictav.* 1682, p. 74 et 75.

sier. Ses persécuteurs le saisirent, et, pour le forcer de renoncer à Jésus-Christ, lui firent subir de cruels tourments. Les fouets, le chevalot, les peignes de fer exercèrent tour à tour sa constance ; mais la douleur ne put vaincre cet intrépide soldat de Jésus-Christ : il oubliait son supplice pour exhorter ses bourreaux à se convertir, et ceux-ci ne purent lui imposer silence qu'en lui coupant la tête sur le lieu même de son bon combat.

Cyprien avait pu gagner Antigny, mais il n'y fut pas longtemps en sûreté. Des hommes ardents à sa poursuite s'étaient jetés sur ses traces et l'y rejoignirent. Pressé de renoncer à Jésus-Christ au nom de sa jeunesse que ces barbares semblaient vouloir respecter, le jeune homme repoussa avec horreur cette indigne apostasie, et mourut de la mort de son frère.

Les deux prêtres, qui avaient été forcés de se séparer des deux Martyrs, ne les avaient pas perdus de vue, et se hâtèrent, la nuit suivante, de venir dérober leur corps à la terre dont on les avait recouverts. Ils furent portés et ensevelis dans le même tombeau, aux Trois-Cyprès, maison de campagne du voisinage, qui occupait l'éminence connue aujourd'hui sous le nom de Mont Saint-Savin. Le nom des deux frères ne tarda pas à devenir célèbre dans la contrée, et étendit au loin la renommée de leurs miracles. Charlemagne voulut la consacrer par un monument digne d'eux, et fonda en 806, aux bords de la Gartempe et près du lieu sanctifié par leurs souffrances, une magnifique abbaye dont l'église fut consacrée le 7 janvier d'une autre année qu'on ne connaît pas bien. On y suivit la règle de Saint-Benoît jusqu'à sa destruction en 1791. Les miracles s'y continuèrent nombreux et éclatants, de telle sorte que Pépin I^{er}, roi d'Aquitaine, qui avait sa cour à Poitiers, jaloux d'y posséder quelque chose de ces pieuses richesses, obtint des moines tout ce qui n'avait pas été accordé à d'autres églises des restes de saint Cyprien. Ils furent transportés à Poitiers en 828, au milieu de grandes pompes et d'une immense foule de peuple, qui avait été les

chercher dans l'église abbatiale et qui les accompagna jusque dans la capitale du Poitou ¹.

Il y avait alors en dehors de la ville, et sur les bords du Clain, une petite église dédiée à Notre-Dame et à saint Martin : c'est là que le saint corps reçut un nouvel asile, et qu'une église plus vaste et plus belle fut élevée sous l'invocation de saint Cyprien ². Pépin y ajouta un monastère où furent placés des Bénédictins, et qu'il dota de terres et de revenus. Peu de temps après, en 846, les Normands vinrent assiéger Poitiers et renversèrent l'église et les bâtiments. Rebâtie dans les premières années du x^e siècle par notre évêque Frotier II, elle fut dédiée en 936 à la sainte Vierge et au saint Martyr. Mais il semblait que les deux frères, que Dieu avait unis pendant leur vie d'une si sainte amitié, dont la mort avait été la même, qui avaient reposé près de quatre siècles dans le même tombeau, et qu'on n'avait enfin séparés que pour les honorer davantage, il semblait, disons-nous, qu'ils devaient se retrouver ensemble dans la dévotion de la grande cité. C'est pourquoi une église paroissiale y fut dédiée à saint Savin peu de temps après, et ne fut supprimée, comme l'abbaye de Saint-Cyprien, qu'aux jours malheureux où il fut donné à l'ennemi de Dieu de « prévaloir pour un temps contre son Église. »

(AUBER.)

SAINTÉ GOLINDUCH,

PERSANE.

Le vénérable Étienne, évêque d'Hiérapolis, a écrit l'histoire de cette Sainte, qu'on a surnommée la Martyre vivante. Appartenant à l'une des familles d'où sortaient les mages, elle avait été élevée dans leur foi et dans leurs sciences occultes. Elle épousa l'un des grands personnages de cette classe puissante, et elle en eut deux fils. Mais sans doute elle avait des vertus qui lui attirèrent de Dieu la grâce de le connaître. Trois

¹ *Propr. sanct. Fict. diocess.*, 1682, p. 76.

² Bouchet, feuil. 69.

ans après son mariage, elle eut un jour une extase où un Ange lui apparut ; il lui exposa clairement les Mystères chrétiens ; il lui rappela que les premiers Gentils qui saluèrent Jésus naissant étaient des mages, et elle entra dans la lumière. De sorte qu'en sortant de son extase, elle s'écria : « Je suis chrétienne ! »

Cette conversion inattendue fit grand bruit. C'était vers la fin du vi^e siècle. Les mages, en l'apprenant, s'irritèrent, et voulurent la faire rentrer dans leurs superstitions. Mais leurs efforts furent vains. Alors, comme ils étaient puissants, ils s'emparèrent d'elle et tentèrent, par des tortures longues et variées, de la ramener à eux ; ils n'y parvinrent pas. Dieu l'ayant favorisée du don des miracles et du don de prophétie, elle guérit des malades, découvrit les choses cachées et annonça d'avance les faits à venir.

De jour en jour plus affermie dans la foi et dans l'amour de Jésus-Christ, elle fit le pèlerinage de Jérusalem et visita les Saints Lieux.

L'empereur Maurice lui envoya dans la Terre-Sainte un de ses officiers chargé de la prier de venir à Constantinople, car il désirait la voir et l'entretenir. Mais comme elle n'avait quitté son pays que pour vénérer les Saints Lieux, elle ne se rendit pas à cette invitation. Rentrée chez elle, elle put amener sa famille et un très-grand nombre de Persans à l'Église, et elle mourut d'une sainte et heureuse mort, le 11 juillet, dans les cinq premières années du vii^e siècle.

SAINT SIGEBERT,

MOINE.

Lorsque la reine Brunehaut eut expulsé saint Colomban de son monastère de Luxeuil, il fut réduit à se retirer en Suisse. De ses moines, qui le vénéraient et le chérissaient, plusieurs voulurent le suivre et partager sa disgrâce. Nous ne devons citer que saint Sigebert, saint Gal, saint Babolein, qui le secondèrent dans l'œuvre qu'il entreprenait d'amener à la sainte

Église les idolâtres de l'Helvétie. Ils prêchèrent ensemble dans ces contrées et y firent de nombreuses conversions, qu'on a pu appeler des conquêtes. A l'exemple de saint Colomban, qui fondait un monastère auprès de Brégentz, dans le Tyrol, Sigebert en fonda un autre dans le canton des Grisons. Ce fut le lieu de sa retraite, et il y mourut riche de mérites, vers l'an 640, le 10 ou le 11 juillet.

SAINT JEAN,

ÉVÊQUE DE BERGAME, MARTYR.

Saint Jean fut considéré comme l'un des plus savants et des plus saints prélats du ^{vii}^e siècle de l'Église. Il fut fait, vers l'an 636, évêque de Bergame, dans la Lombardie, du temps du roi Aripert et du Pape Vitalien. Aripert faisant profession de la foi catholique, laissa le saint évêque purger son diocèse de l'hérésie arienne dont les Lombards l'avaient infecté du temps de ses prédécesseurs. Il vint à bout de chasser de Bergame ceux qui suivaient les impiétés de cette secte, et il fut assez heureux pour ramener à la foi catholique toute la ville de Farre, qui était dans une île de la rivière d'Adda. Il unit encore ses efforts à ceux de Jean Bon, évêque de Milan, son ami particulier, pour faire une guerre sainte à ces hérétiques dans toute l'étendue du royaume de Lombardie où ils avaient régné si longtemps.

Rien ne contribuait tant aux fréquentes victoires qu'il remportait sur eux que cette capacité qu'il avait acquise par son grand savoir, jointe à l'opinion que l'on avait de sa sainteté, car il était regardé comme un homme qui prouvait sa doctrine par des miracles.

Ses succès furent un peu ralentis durant la discorde des deux frères Pertarite et Gondebert, à qui Aripert avait laissé son royaume, en l'an 661. Grimoald, duc de Bénévent, sut si bien profiter de leur division, qu'il les chassa tous deux et se rendit maître de la Lombardie. On avait tout sujet de craindre qu'il ne rappelât avec lui l'arianisme dont il faisait pro-

fession et qu'il avait toujours favorisé. Mais l'évêque de Bergame travailla si heureusement à l'instruire, qu'il lui fit quitter l'erreur pour embrasser la foi catholique. Après la mort de ce prince et celle de son fils Garibald, qui ne fut pas un an sur le trône, Pertarite, fils d'Aripert, fut appelé, et il soutint assez bien ce que saint Jean de Bergame et les autres évêques catholiques faisaient dans ses États pour y rétablir la foi orthodoxe dans sa pureté. Saint Jean combattit aussi le monothéisme. Il alla pour ce sujet à Rome, l'an 680, où il assista au Concile que le Pape Agathon y tint le 27 mai.

A son retour, il continua avec son zèle ordinaire à rétablir la pureté de la foi et celle des mœurs dans son pays. Il reprenait les grands et les petits avec une vigueur égale lorsqu'il s'agissait de les retirer du péché. Cette liberté lui aurait été funeste si Dieu n'eût fait connaître, par un effet visible de sa protection, qu'elle venait de lui. Un jour que le Saint était à table avec le prince Cunibert, que le roi Pertarite, son père, avait associé à la couronne dès l'an 679, et que l'on traitait de Majesté depuis ce temps, il lui fit quelque remontrance sur quelque chose qu'il disait ou qu'il faisait contre la justice. Le jeune roi s'en offensa de telle sorte qu'il résolut de le perdre. Il avait dans son écurie un cheval fougueux que personne n'osait monter. Il le fit conduire à l'hôtellerie du saint évêque et ne permit point qu'on lui en donnât un autre pour s'en retourner de Pavie à Bergame. Le Saint fut obligé de monter le cheval, qui se trouva si doux qu'il n'en reçut aucune incommodité. Cunibert l'ayant appris, fut touché de cette merveille : et pour réparer sa faute, en quelque sorte, il lui fit présent du meilleur de ses chevaux, qu'il avait coutume de monter lui-même, et lui rendit toutes sortes d'honneurs tant qu'il vécut.

Mais le Saint ne demeura point longtemps au monde après cet événement. Car les ariens, ne pouvant souffrir que ce généreux défenseur de la divinité de Jésus-Christ les poursuivît toujours avec la même vivacité, crurent qu'ils ne pourraient délivrer leur secte qu'en lui ôtant la vie. Ils le firent

tuer par des assassins, et par leur crime, il lui procurèrent la couronne du martyr le 11 juillet de l'an 683. Le martyrologe romain en fait mention en ce jour comme d'un Martyr. (BAILLET.)

SAINT ABONDE,

MARTYR A CORDOUE.

Abonde était curé en Espagne d'un village voisin de Cordoue, et situé sur la montagne qui domine cette ville. Il y faisait beaucoup de bien et il y était aimé, lorsqu'un Sarrasin, mahométan exalté, lui tendit un piège perfide.

Le mahométan l'aborda avec un air bienveillant et lui conseilla d'aller prêcher sa foi au kalife Mohamed, qui résidait à Cordone, et qui l'accueillerait avec bienveillance, car il voulait du bien aux chrétiens. Le bon prêtre, avide de faire la conquête du souverain des Sarrasins, se hâta d'aller au palais; et, présenté à Mohamed, il lui exposa sa foi en la comparant au culte grossier des musulmans. Mohamed l'écoutait, et à mesure que le bon prêtre parlait, sa figure s'animait. L'humble missionnaire le croyait conquis, lorsque tout à coup il commanda à ses gardes de lui couper la tête. Le courageux prêtre ne se troubla pas, il se mit à genoux, fit le signe de la Croix et tendit le cou, en bénissant Dieu. Sa tête tomba, et les gardes du kalife jetèrent son corps aux chiens, pendant que l'âme qui avait habité ce corps était portée au ciel par les Anges. C'était en l'an 850.

SAINT BERTHEVIN,

MARTYR.

Saint Berthevin naquit sur le territoire de Lisieux, vers la fin du ix^e siècle. Dès sa plus tendre jeunesse, il se fit remarquer au milieu des enfants de son âge par la pureté de ses mœurs et sa grande piété. Ses vertus ne firent que croître avec les années. Engagé dans les pratiques de la vie parfaite, saint Berthevin fut jugé digne d'être promu au diaconat. A

cette époque, la partie du royaume des Francs la plus rapprochée de l'Océan était continuellement exposée à l'incursion des Normands, et se trouvait ravagée par le fer et le feu des barbares. Plusieurs historiens rapportent que ce fut la cause pour laquelle saint Berthevin s'éloigna de son pays ; il désirait pouvoir plus facilement servir Dieu loin du tumulte des armes et du danger des ennemis.

En s'éloignant donc de sa patrie, à la recherche d'une solitude, saint Berthevin arriva dans cette partie de notre province du Maine où coule la rivière dite le Vicoin, près de la ville de Laval, et il s'y arrêta. Bientôt le bruit de sa sainteté se répandit, et le comte de Laval ne tarda pas à donner toute sa confiance à saint Berthevin, pour lequel il était plein de vénération : il lui confia même le soin de l'éducation religieuse de ses enfants. Mais le Saint, animé du zèle de Dieu et du salut des âmes, et surtout plein de tendresse pour les pauvres, n'en donnait pas moins tous ses soins pour apprendre la doctrine et les règles de la vie chrétienne aux pauvres habitants de la contrée. Au milieu de ces occupations charitables, ne s'oubliant pas lui-même, mais aspirant encore à des dons plus parfaits, il nourrissait son âme par une oraison continuelle, ayant coutume de se retirer dans une solitude située près du Vicoin, afin de jouir plus facilement des communications avec Dieu, et de la contemplation des choses du ciel.

Quelques personnes de la Cour ou quelques domestiques du comte de Laval ne pouvant plus supporter la perfection du Saint, et la liberté avec laquelle il les reprenait de leurs mœurs dépravées, se précipitèrent sur saint Berthevin, pendant qu'il était en prières dans l'ermitage dont nous avons parlé, et après l'avoir percé d'un glaive, le jetèrent dans la rivière. Son corps fut dans la suite transféré dans l'église cathédrale de Lisieux, et déposé sur le grand autel. Saint Berthevin est honoré comme l'un des patrons principaux de cette église. Son office a été conservé dans le propre de l'église de Bayeux, à laquelle l'église de Lisieux se trouve mainte-

nant réunie. Dans le diocèse de Laval se trouvent deux églises paroissiales placées sous l'invocation de saint Berthevin, au moins depuis le ^{xii}^e siècle. Dans l'une, qui est proche de la ville de Laval, on visite, comme but de pèlerinage, le lieu dit la Chaire de Saint-Berthevin, où l'on croit qu'il a souffert le martyre.

Saint Berthevin est nommé au 8 septembre dans les martyrologes gallicans, mais sa fête se célèbre le 11 juillet.

SAINTÉ HÉLÈNE OU OLGA,

PRINCESSE RUSSE.

Olga, princesse russe, naquit vers la fin du ^{ix}^e siècle. La Russie était encore, à cette époque, plongée dans les profondes ténèbres de l'idolâtrie, et c'est à Olga qu'elle doit les premières lueurs du christianisme.

Cette princesse était femme d'Igor, duc de Russie, qui entreprit une expédition contre la ville de Constantinople ; il fut repoussé par les généraux des empereurs. Il se retira avec son armée, et en retournant dans son pays, il fut tué par les Dreulans.

Olga, apprenant la mort de son mari, résolut de le venger ; elle se mit à la tête de l'armée et vainquit les Dreulans. Elle gouverna ensuite l'État, durant plusieurs années, avec une sagesse et un courage extraordinaires. Cependant plusieurs prêtres, envoyés de Constantinople, avaient annoncé l'Évangile dans quelques provinces de ses États. Olga voulut les voir, s'instruisit avec eux, et fut la première qui se convertit dans tout ce vaste empire.

Étant déjà parvenue à un âge avancé, elle laissa le soin du gouvernement à son fils pour ne s'occuper que de Dieu et du salut de son âme. Elle se rendit à Constantinople, acheva de s'instruire dans la religion, et reçut le saint Baptême : ce fut à l'occasion de cette cérémonie qu'elle prit le nom d'Hélène, qu'elle porta le reste de sa vie. Bientôt après elle retourna dans sa patrie, et s'appliqua de toutes ses forces à y répandre la lumière de l'Évangile.

Ses soins eurent le plus grand succès ; mais elle ne put cependant obtenir la conversion de son fils, que des raisons de politique retenaient dans l'idolâtrie. Sainte Hélène en éprouva la plus vive douleur, qu'elle conserva jusqu'à sa mort, qui arriva vers l'an 970. Les Russes font sa fête le 11 juillet.

Nous avons placé sainte Hélène parmi les saints que l'Église catholique honore, parce qu'il a été prouvé que le schisme des Grecs ne fut formé qu'en 1053, plusieurs années après la conversion des Russes, qui ne l'embrassèrent en partie que quelque temps ensuite.

LE BIENHEUREUX JEAN,

MOINE DE CITEAUX.

Le ménologe de Cîteaux et un missel de ce monastère donnent le titre de saint à Jean, disciple de saint Robert. Philippe Séguin, l'un des hagiographes de l'Ordre, nous apprend en effet que ce religieux se distingua par les plus éclatantes vertus. Après avoir habité Molesme avec saint Robert, il le suivit dans la solitude de Cîteaux, construisit avec lui ce nouveau monastère auquel Dieu préparait de si hautes destinées, et y remplit avec une admirable ferveur tous les devoirs de la profession religieuse. Dieu se plut à manifester la sainteté de son serviteur par un grand nombre de miracles, comme on peut s'en convaincre, ajoute l'hagiographe, en lisant l'histoire de sa vie. Nous regrettons donc qu'elle ne soit pas parvenue jusqu'à nous.

LA BIENHEUREUSE JEANNE SCOPELLO,

VIERGE CARMÉLITE.

Jeanne Scopello naquit à Reggio, dans le duché de Mantoue, en 1428. Ses parents y tenaient un rang distingué, et ils s'étaient rendus fort recommandables par leurs vertus. Dieu la combla de bonne heure de l'abondance des bénédictions célestes : elle donna, dès sa première enfance, les in-

dices de sa future sainteté. La prière, le jeûne, les austérités, toutes les sortes de bonnes œuvres avaient pour elle des charmes, à un âge où l'on ne songe guère ordinairement à s'y exercer. Ce fut dès lors qu'elle songea de choisir le Seigneur pour son époux, en se liant à lui par le vœu de perpétuelle continence, et qu'elle prit la résolution d'embrasser l'état religieux.

Ses parents, quoique pieux, n'approuvaient cependant pas son dessein, et quand elle fut arrivée à cette époque de la vie où l'on forme un établissement dans le monde, ils l'engagèrent à recevoir un époux terrestre ; mais ni leurs prières, ni leurs caresses, ni leurs larmes, ni même leurs menaces, — car, malgré leur piété, ils en vinrent jusque-là, — ne purent ébranler sa fidélité à l'Époux céleste, à qui elle s'était donnée dans son cœur. N'ayant pu obtenir d'eux la permission d'entrer en religion, elle voulut du moins montrer au monde qu'elle avait renoncé à lui pour jamais : elle se couvrit, par dessus un rude cilice, de l'habit des Carmélites, et vécut en vraie fille du Carmel dans la maison de son père, jusqu'au moment où, par la perte de ses parents, elle devint maîtresse d'elle-même, et libre de se donner tout entière à son Dieu.

Pour commencer par un acte de vertu héroïque, digne de saint François d'Assise, elle se dépouilla de tout ce qu'elle possédait, en renonçant à l'héritage de ses père et mère. Dépouillée ainsi de toute richesse, elle manifesta l'intention de bâtir un monastère. Elle était allée se loger chez une pauvre femme, et là elle s'occupa sérieusement de la bonne œuvre que le Ciel lui inspirait. Aux prudents, qui lui objectaient son manque de ressources pécuniaires, elle répondit : « N'ai-je pas mon Jésus crucifié, et avec lui ne possède-je pas tous les trésors ? »

Cette admirable foi en la Providence toucha plusieurs personnes, qui résolurent de suivre son exemple : une veuve, qui avait deux filles, lui offrit une maison, et se mit avec elles sous sa direction. Jeanne, au comble de la joie, y réunit ses ferventes disciples, et pendant quatre ans, elles s'y exercèrent

toutes ensemble à la pratique des vertus religieuses. Alors elle put acheter, à l'aide des libéralités des personnes pieuses, une vaste maison, qu'elle disposa pour sa destination nouvelle, et quand tout fut prêt, la servante de Dieu et ses compagnes embrassèrent solennellement l'Ordre du Carmel, en se plaçant sous la direction des Pères Carmes de Mantoue.

Jeanne fut élue, par ses compagnes, prieure du couvent qu'elle venait de fonder. Et qui mieux qu'elle aurait pu le gouverner? Dans ce nouveau poste, ses vertus semblèrent jeter encore un plus vif éclat. Elle donna constamment à ses Sœurs les plus beaux exemples de piété, d'obéissance et de détachement. Ennemie de son corps, elle l'affligeait par toutes les pratiques des plus austères mortifications : de l'Exaltation de la sainte Croix jusqu'à Pâques, elle se nourrissait uniquement de pain et d'eau. Elle se livrait avec ardeur à l'oraison, et sa vie était une méditation continuelle. Chaque jour, elle donnait au moins cinq heures à la prière : elle s'y livrait avec tant de ferveur, qu'elle obtenait de Dieu tout ce qu'elle lui demandait.

Une mère affligée vint un jour lui recommander son fils, nommé Augustin, comme celui de sainte Monique, et qui était, lui aussi, engagé dans les liens de l'erreur. Jeanne le fit venir au monastère, et là elle lui parla de ses égarements avec une force pleine d'onction ; mais toutes les paroles de son zèle allèrent échouer contre une âme de bronze : le jeune homme resta sourd au langage de la charité. Jeanne alors recourut à la prière, elle fit au Seigneur une douce violence, et le jeune égaré, touché intérieurement, abjura ses erreurs, confessa humblement ses fautes, et donna toutes les marques d'un véritable repentir.

Une femme distinguée de la ville de Reggio, nommée Julia Sessi, atteinte d'une maladie très-grave, ayant réclamé le secours de sa puissante intercession devant Dieu, Jeanne se mit à prier pour elle, ajoutant aux forces de la prière celles des jeûnes et des disciplines, scellant de son sang virginal sa

requête à son divin Époux, et la malade obtint une entière guérison.

Jaloux de tant de sainteté, le démon mit tous ses efforts à troubler cette âme dévouée à son Dieu; mais ce fut en vain cette sainte fille trouva dans la prière une force et un courage invincibles, et toujours elle triompha de l'ennemi du salut. La prière obtient tout du Ciel, soit dans l'ordre spirituel, soit dans l'ordre temporel. Dieu fait des miracles à la voix de ses serviteurs aimés. Un jour, le pain manquait à cette communauté, qui disait au Père qui est aux cieux : Donnez-nous notre pain quotidien! Jeanne pria en silence, rappelant au Seigneur sa promesse, et les vivres arrivèrent en assez grande abondance pour rassasier tout son monde.

Après une vie passée dans la pratique des vertus les plus pures, favorisée de grâces extraordinaires, la servante de Dieu parut un fruit mûr pour le ciel. Elle avait soixante-trois ans : elle connut sa fin prochaine, et elle en prévint ses Sœurs, que cette triste annonce plongea dans une affliction profonde. Bientôt, de nombreuses infirmités, qu'elle sut porter avec une admirable patience, vinrent achever de la rendre conforme à son Époux sacré, à l'homme des douleurs. Se voyant près de sa fin, elle reçut avec une tendre dévotion les derniers sacrements de l'Église; puis elle s'entretint avec ses religieuses réunies autour de sa couche austère, les exhortant à l'exacte observance de la règle, à la charité mutuelle et à une vive piété, leur donna le baiser de paix, et s'endormit dans le Seigneur, le 9 juillet 1491.

Deux ans après son trépas, son corps fut trouvé sans aucune corruption dans son tombeau; il fut levé de terre par l'évêque de Reggio, et placé près de l'autel du monastère. Son culte a été approuvé par le Pape Clément XIV, et ses reliques ont été exposées à la vénération publique. L'Ordre des Carmes célèbre sa fête le 11 juillet.

(CHAPLA.)

LA VÉNÉRABLE MARIE-GERTRUDE D'ALAUSIER.

Marie-Gertrude d'Alausier, religieuse Ursuline de Boulène, fut enfermée, pour le nom chrétien, dans les prisons d'Orange, avec quelques-unes de ses Sœurs. Elle n'interrompt point dans les cachots la pratique des règles de son Ordre, et se prépara au martyre par les actes et les sentiments de la plus fervente piété. Deux de ces vierges saintes furent envoyées à la mort, le 4 juillet 1794, par la Commission populaire. Le lendemain, Marie eut, en s'éveillant, une sorte de révélation qui lui annonçait que son heure allait arriver. Elle en ressentit un vif transport de joie, et s'écria, en versant des larmes : « Bientôt je verrai mon Dieu. » Le 10 juillet, elle parut devant le tribunal impie. Toutes ses réponses furent autant de généreuses professions de foi ; elle fut condamnée à la mort, avec une de ses compagnes, comme *fanatiques et contre-révolutionnaires*. Elle remercia ses bourreaux du bonheur qu'ils lui procuraient, monta le lendemain sur l'échafaud, baisa l'instrument de mort, et reçut les palmes du martyre.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

LE MIRACLE DE SAINTE-MARIE IN VALLICELLA.

Cette image représente l'Assomption de Notre-Dame. Elle est placée dans l'église de Sainte-Marie in Vallicella, appelée communément *la Chiesa Nuova*. Ce fut le 11 juillet, à neuf heures du matin, qu'on y aperçut dans les yeux de la sainte image un mouvement qui se reproduisit jusqu'au 15 août, jour consacré à la glorieuse Assomption de la très-sainte Vierge, qui fait le sujet de ce tableau. Pendant tout ce temps, la répétition de ce mouvement miraculeux a été presque continuelle, et peut-être n'a-t-il été nulle part plus sensible ; car, à peine les yeux avaient-ils repris leur place, que le mouvement recommençait, et souvent avec une telle promptitude, que, dans un court espace de temps, on pouvait l'admirer, le comparer et s'en bien assurer un très-grand nombre de fois.

Il est vrai que, comme les chapelles latérales ne prennent le jour que de l'église, la lumière n'y est pas brillante ni considérable; mais chacun sait par expérience qu'il y a assez de lumière partout où on distingue nettement et sans équivoque les objets. D'ailleurs, nous étions dans ces beaux jours de juillet et d'août, où le soleil éclaire, pour ainsi dire, les cavernes; et il est ici question du tableau principal de la chapelle, lequel est d'une grande proportion, et dont par conséquent toutes les parties sont très-sensibles à la vue, et peuvent être discernées avec la certitude de ne pas se tromper.

Le tableau est dans la première chapelle, à main droite, en entrant par la petite porte latérale de l'église : il est peint à l'huile, sur toile, bien découvert et sans glace, ainsi que tous les grands tableaux du même genre. La figure est entière et de grandeur naturelle; elle est dans la gloire, les bras étendus et élevés, la tête pareillement élevée vers le ciel, ainsi que les yeux qui sont ouverts et bien visibles. Elle est entourée d'AnGES, dont quelques-uns paraissent la soutenir sur les nuages, par le moyen de la lumière du jour, qui, comme nous avons dit, est suffisante dans cette chapelle; et à l'aide de plusieurs cierges placés dans les chandeliers et sur les gradins de l'autel, on voyait dans cette image un mouvement presque continu : le plus souvent, les yeux déjà tournés vers le ciel, s'y élevaient encore davantage, puis s'abaissaient, pleins de vie et parlants, vers les spectateurs, dont on entendait alors toutes les voix réunies rendre à l'unisson un témoignage éclatant : « Voilà! voilà! Vive Marie! Ah! très-sainte Marie, nous ne sommes pas dignes, etc. »

Ainsi, ce que chacun voyait de son côté très-clairement, était au même instant attesté par tous les autres, et l'observateur critique, qui comparait cette conviction universelle avec la sienne propre, y trouvait un rapport singulièrement exact. L'expérience des uns encourageait les autres; ce qui produisit à l'instant un tel concours, et si continu, qu'il fut impossible, la première nuit, de fermer cette grande église,

et que pendant huit autres jours consécutifs, les dignes prêtres qui en ont soin purent à peine venir à bout de la fermer entre onze heures et minuit.

Les épreuves qui ont été faites par des hommes du plus grand talent sont innombrables. L'un ne se contentait pas d'avoir vu le prodige une ou deux fois, il voulait le voir sept ou huit fois, afin de se mettre à jamais dans l'impossibilité d'en douter, et néanmoins il y retournait encore pendant huit ou dix jours, à des heures différentes, changeant de point de vue et de manière d'observer, regardant tantôt à l'œil simple, tantôt avec un instrument, et toujours avec la même conviction. Un autre, voulant en quelque façon combattre contre sa propre évidence, se tenait ferme sur le poste qu'il avait choisi pour observer, pas moins de deux heures chaque fois, à deux jours différents, le matin et l'après-midi, ne fixant ses regards que sur un seul œil, pour simplifier l'objet; et pendant ces huit heures d'examen ainsi varié, il vit le mouvement perpendiculaire des yeux durer presque continuellement.

On a répété plusieurs fois, et toujours avec le même succès, l'expérience d'augmenter la clarté par le moyen d'un cierge attaché au bout d'un bâton, qu'on élevait jusqu'au niveau du visage de la très-sainte Vierge, tandis que les spectateurs prenaient la lumière de tous les angles. Cette expérience fut imaginée et faite par plusieurs personnes, qui étaient venues exprès, et qui avaient apporté beaucoup de prévention et de défiance. Elle servit à les convaincre, ainsi que plusieurs autres, qui se trouvaient là par hasard et ne pensaient à rien de semblable : c'est ce qui est arrivé à deux graves et savants religieux, qui ont été entendus dans l'information, le P. Parmiani, professeur de théologie aux Camaldules, et le P. Barzolari, du même Ordre. S'il m'était permis d'ajouter ici un mot, qui n'est pas littéralement dans le procès-verbal, je rapporterais, le sachant de science certaine, le témoignage d'un autre prêtre noble, bénéficiaire de Saint-Pierre, jeune homme doué d'une vue ferme et perçante, qui a fait pendant plusieurs

heures des expériences incroyables, et qui avait poussé les précautions jusqu'à porter avec lui une éponge trempée dans l'eau fraîche, afin de rendre du ton aux fibres optiques et de se rafraîchir la vue, pour que de cent fois qu'il avait vu avec certitude le mouvement miraculeux, il n'y en eût pas une seule qui pût être attribuée à l'éblouissement ou à la fatigue.

(MARCHETTI.)

LE MIRACLE DE L'IMAGE DE NOTRE-SEIGNEUR CRUCIFIÉ,
APPARTENANT A M. PUCCI.

Il paraît dans cette nouvelle suite de merveilles que la divine Providence avait réservées pour ces temps-ci, qu'elle ait voulu encore confirmer la foi de l'Église catholique, ranimer et rendre de plus en plus authentique le pieux usage qu'ont les fidèles de rendre un culte aux saintes images, et de les conserver, non-seulement dans les églises et dans les oratoires, mais encore dans les maisons particulières, et spécialement sur les voies et les places publiques, et sous les yeux de tout le monde : aussi, lorsqu'au milieu de ce grand nombre d'images, où la main du Tout-Puissant s'est montrée si féconde en prodiges, il fut question d'en constater plusieurs par écrit, et d'élever par là un monument qui en rendit témoignage à la postérité la plus reculée, le Pape Pie VI, voulant se conformer aux indications de la Providence, ordonna sagement, par le moyen de son vicaire, le cardinal della Somaglia, qu'on dirigeât les informations sur les trois classes indiquées des saintes images, c'est-à-dire sur celles qui, dans les églises, sous les yeux du public, dans les rues, et enfin dans les maisons particulières, auraient offert une suite de prodiges assez authentiques, pour qu'il en résultât ce degré d'évidence et de démonstration que la pratique constante de l'Église et l'esprit des saints canons exigent dans ce genre de faits.

En suivant cet ordre, nous trouvons à ce jour l'image du saint Crucifix, appartenant à une famille distinguée et respectée, qui vit honorablement à Rome du revenu de ses biens,

et qui jouit d'une grande réputation de probité. Cette image était suspendue au mur d'une chambre intérieure, où dormaient d'innocents enfants, qui furent les premiers à s'apercevoir, dans la matinée du 11 juillet, du changement admirable qui paraissait dans ses yeux. Le tableau, qui est vieux, et médiocrement peint, est à l'huile, sur toile, d'environ cinq palmes de grandeur¹. Il était alors élevé de terre d'à peu près deux cannes ; en sorte qu'on ne le voyait pas bien distinctement, et ses maîtres eux-mêmes n'y avaient pas aperçu jusques-là deux figures représentant la sainte Vierge et le Disciple bien-aimé, entre plusieurs autres qui sont peintes sous la croix plus en petit. La tête du Sauveur, qui est grande à proportion du corps, est un peu penchée vers l'épaule droite, et a les yeux ouverts et élevés vers le ciel : au-dessous du crucifix est une tête de mort, avec deux os en sautoir, pour exprimer la victoire remportée sur la mort.

Lorsqu'un des enfants de M. Pucci avertit qu'il avait remarqué un mouvement dans les yeux de cette divine effigie, on n'y ajouta pas une foi entière, à cause de l'obscurité du tableau et sa hauteur ; mais on y fit attention. On monta sur quelques meubles, on s'approcha, et on vit d'une manière incontestable le mouvement des prunelles, qui, quoique élevées vers le ciel, sont très-remarquables : leur couleur noire s'aperçoit distinctement, et tranche sur le blanc du reste de l'œil. On remarqua pour lors une sorte d'obscurcissement, qui voilait les prunelles, et rendait les yeux de l'image semblables à ceux d'un mourant : ce nuage, ou ce voile, se dissipait ensuite peu à peu, et les yeux reprenaient la couleur que leur a donnée le peintre. Plusieurs témoins ont attesté que cette particularité avait commencé dès le premier jour, et qu'elle s'est renouvelée plus d'une fois. On vit encore depuis un autre changement. Les prunelles, spécialement celle de l'œil droit, qui fixait davantage les regards du spectateur, prenant un mouvement perpendiculaire, allaient se

¹ Environ un mètre.

cacher sous les paupières supérieures, et il ne restait de visible que la seule couleur blanche ; puis quelquefois, comme dans des yeux vivants, elles paraissaient se tourner de l'un à l'autre côté, pour regarder les objets passant d'un angle à l'autre, et montrant réciproquement une plus grande ou une moindre quantité du blanc, suivant la direction du mouvement.

Qu'on ne croie pas, dit le témoin que nous copions, que je n'aie été qu'une, deux, trois, ou quatre fois témoin oculaire de ce prodige ; car je n'exagère pas en disant que je l'ai vu cent fois, et un très-grand nombre de personnes l'ont vu en même temps que moi ; et même toutes ces personnes qui, dans le cours de plusieurs mois, ont été fréquemment dans la maison qui possédait ce nouveau trésor, y eurent toute la facilité possible pour y faire leurs observations, par une circonstance qui est toute particulière à cette image ; car on la descendit sur-le-champ de la hauteur incommode où le prodige avait commencé à paraître, et on la plaça dans le milieu d'une chambre, tant était grande l'assurance que tout le monde avait de la certitude du fait, qui venait d'être avéré avec la plus lumineuse évidence. Elle est restée ainsi très-longtemps posée sur un socle qui avait deux palmes de hauteur, appuyée contre une petite table, et isolée de tous côtés ; en sorte que chaque assistant se mettant à genoux devant elle, avait les yeux au niveau des siens, et pouvait la toucher de ses mains, la tourner et la retourner à son gré.

Cette circonstance d'un tableau isolé, nu, appuyé contre une petite table, soutenu par un socle peu élevé, qu'on pouvait voir par derrière et par devant, tourner, retourner, et placer à la distance et au point de lumière que chacun désirait, mérite d'être bien remarquée. Cette singulière commodité, et la conviction qui en résulta, firent que spécialement dans les premières semaines, lorsque les foules étaient si grandes en tant d'endroits, quiconque n'avait pas pu jouir de la consolation de voir le miracle dans d'autres images et avait quelque connaissance dans la maison Pucci, y allait voir à

coup sûr, pour ainsi dire, l'admirable mouvement des saints yeux de cette image si complaisante. C'est dans cette situation que l'ont trouvée tous les témoins qui ont été entendus dans le procès-verbal, à l'exception de deux, dont nous parlerons, qui y allèrent en novembre. Elle était alors placée dans une chambre plus reculée, dont on avait fait une chapelle : ce transport avait eu lieu dans les premiers jours de septembre, c'est-à-dire environ deux mois après le commencement des prodiges.

Au reste, tout le temps qu'elle est restée d'une manière si précaire au milieu de la chambre, on y a vu constamment le mouvement horizontal des yeux, qui attendrissait tous les cœurs. Lorsque M. Felici, curé, y fut sur la fin de juillet, il croyait alors ne s'être pas encore procuré une évidence du fait, telle qu'il la jugeait nécessaire pour l'assurer avec serment ; mais alors, après les observations et précautions les plus exactes, il vit, ainsi que tous les assistants, le globe entier de l'œil se gonfler, devenir saillant et comme de chair, puis se mouvoir perpendiculairement, d'une manière si visible, si sensible, que le noir de la prunelle se perdait sous la paupière supérieure, et qu'on n'apercevait plus que le blanc de l'œil, jusqu'à ce que venant à s'abaisser, la prunelle retournait à sa situation ordinaire. On entendit alors un des assistants demander si on éprouvait pas comme lui un certain frisson à la vue d'un prodige si extraordinaire. Et la réponse fut qu'on éprouvait ce même frissonnement d'une manière étrange, mais qui pénétrait de respect et de dévotion.

Peu de temps après, au commencement d'août, deux prêtres très-connus y furent ensemble pour la première fois ; c'étaient le chanoine Sala, et M. Vadorini, secrétaire du cardinal Caprara. Tandis qu'ils étaient présents, la vénérable image leva les yeux au ciel plusieurs fois, et tellement qu'on ne voyait plus qu'un point presque insensible du noir de la prunelle, particulièrement dans l'œil droit. Le second des témoins ci-dessus rappelle cette circonstance, que s'étant un peu éloigné et arrêté dans une autre chambre, il voulut retour-

ner devant l'image, et voir si, en approchant une lumière, il se procurerait encore plus de certitude ; et c'est ce qu'il éprouva. Il rapporte aussi, qu'ayant ensuite fait une courte prière, il vit le même prodige, mais opéré d'une autre manière : les deux yeux parcoururent assez rapidement le cercle des assistants, comme pour les regarder avec amour ; puis prenant un mouvement plus lent, ils recommencèrent à s'élever, comme ils avaient fait jusque-là, et si sensiblement, que tout le monde put remarquer que le noir de l'œil droit se perdait totalement sous la paupière, tandis qu'on apercevait encore une très-petite partie de la prunelle gauche. Le même mouvement a été observé aussi par le célèbre architecte, M. Valadier, qui y alla dans le mois d'août, et qui y remarqua, avec toute la certitude possible, cet air vivant qui avait frappé tout le monde, et qui rendait le prodige plus touchant. Il durait encore le 13 novembre, jour où les prêtres dont nous avons parlé en furent encore témoins. La sainte image n'a plus perdu depuis la beauté qu'elle avait ainsi acquise et qui n'est point un effet de l'art, car elle n'a même été nettoyée. (MARCHETTI.)

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, saint Pie, Pape et martyr, qui gagna sa couronne dans la persécution de Marc-Aurèle-Antonin.

¹

QUINTO IDUS JULII.

Romæ, beati Pii Papæ et Martyris, qui in persecutione Marci Aurelii Antonini martyrio coronatus est. — Nicopoli, in Armenia, natalis sanctorum Martyrum Januarii et Pelagiæ, qui equuleo, ungulis et testarum fragmentis diebus quatuor cruciati, martyrium impleverunt. — In territorio Senonensi, sancti Sidronii Martyris. — Iconii, sancti Marciani Martyris, qui sub Perennio Præside per multa tormenta pervenit ad palmam. — Sidæ, in Pamphylia, sancti Cindei Presbyteri, qui sub Diocletiano Imperatore et Stratonico Præside post multa tormenta in ignem injectus, et nil læsus, demum in oratione reddidit spiritum. — Brixia, sanctorum Martyrum Savini et Cypriani. — Bergami, sancti Joannis Episcopi, qui ob tuendam catholicam fidem ab Arianis occisus est. — Cordubæ, sancti Abundii Presbyteri, qui cum in Mahumetis sectam invehetur, martyrio coronatus est. — In territorio Pictaviensi, sancti Sabini Confessoris.

A Nicopolis, en Arménie, fête de saint Janvier et de sainte Pélagie, qui consommèrent leur martyre, après avoir été pendant quatre jours tourmentés sur le chevalet, et déchirés avec des ongles de fer et des têts de pots cassés.

Au territoire de Sens, saint Sidroin, martyr.

A Icone, saint Marcien, martyr, qui, sous le président Pénennice, éprouvé par plusieurs tourments, gagna ainsi la palme de la victoire.

A Side, en Pamphilie, saint Cindée, prêtre, qui, sous l'empereur Dioclétien et le président Stratonique, ayant été jeté dans le feu après plusieurs tourments, et n'y ayant reçu aucun mal, mourut enfin lorsqu'il était en prières.

A Brescia, saint Savin et saint Cyprien, martyrs.

A Bergame, saint Jean, évêque, qui fut tué par les Ariens pour la défense de la foi catholique.

A Cordoue, saint Abonde, prêtre, qui fut couronné par le martyre, parce qu'il prêchait avec vigueur contre la secte de Mahomet.

Dans le Poitou, saint Savin, confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Ulric, confesseur, honoré à Sens.

Saint André, moine de Délibanos, honoré en Éthiopie.

Saint Eutyché, martyr à Alexandrie.

Saint Isidore, moine d'Égypte.

Saint Just, confesseur, honoré à Bourges.

Sainte Speciosa, martyre, citée dans le martyrologe attribué à saint Jérôme.

Saint Léonce et saint Étienne, martyrs à Rome avec plusieurs autres.

Sainte Euphémie la Crucifiée, désignée ainsi parce qu'elle fut mise en croix et y mourut, honorée en Éthiopie.

Translation des reliques de saint Benoît et de sainte Scholastique, dont les premières furent déposées dans l'abbaye de Fleury-sur-Loire, au diocèse d'Orléans, et les secondes en la ville du Mans, dans l'église dédiée à saint Benoît.

Saint Marien, martyr en Afrique.

Saint Placide, martyr, honoré en Suisse.

Saint Kétille, confesseur, honoré en Danemarck.

Martyrologe de la dernière persécution.

Marguerite d'Albarède, religieuse du Comtat-Venaissin, condamnée à mort comme fanatique, exécutée à l'âge de cinquante-quatre ans, le 11 juillet 1794.

Marie-Claire Blanc, religieuse à Boulène, condamnée à mort comme fanatique à l'âge de cinquante-trois ans, exécutée le 11 juillet 1794.

Jean-Baptiste Dugravier, prêtre de Bordeaux, arrêté dans le Périgord, emprisonné pour refus de serment, condamné à la déportation, emmené à Rochefort, mort là sur le navire *les Deux-Associés*, le 11 juillet 1794.

François Chabannes, prêtre bénédictin, condamné à mort comme prêtre réfractaire ou insermenté, guillotiné à Angers le 11 juillet 1794.

Mathurin Pasquier, prêtre du diocèse d'Angers, n'ayant pas fait le serment schismatique, condamné à mort, exécuté à Angers le 11 juillet 1794.

Rosalie Bès, religieuse du Saint-Sacrement à Boulène, fut enlevée et conduite avec quarante autres religieuses dans les prisons d'Orange. Elle y fut condamnée à mort comme fanatique. Elle avait trente-quatre ans. Exécutée le 11 juillet 1794.

DOUZIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Jean Gualbert, abbé, fondateur de l'Ordre de Vallombreuse. — Saint Hermagoras, évêque, et saint Fortunat, martyrs. — Saint Jason, disciple du Seigneur. — Sainte Épiphané, martyre. — Saint Nabor et saint Félix, martyrs. — Saint Viventiol, évêque de Lyon. — Saint Balay ou Balley. — Saint Menou, évêque de Quimper. — Sainte Marcienne de Tolède, vierge et martyre. — Saint Léon, second abbé de Cava. — Le B. Witger. — Le B. Lambert, abbé de Cîteaux. — Le B. André, martyr des Juifs. — Les Bienheureux Mancius et Mathias Araki, frères, et leurs compagnons, martyrs au Japon. — La B. Marguerite d'Albarède et ses compagnes. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JEAN GUALBERT,

ABBÉ, FONDATEUR DE L'ORDRE DE VALLOMBREUSE.

Saint Jean Gualbert sortait d'une famille riche et noble. Il naquit à Florence et fut élevé avec soin dans les maximes de la piété et dans la connaissance des lettres. Mais à peine se fut-il jeté dans le monde, qu'il en adopta les goûts et l'esprit. L'amour des plaisirs le subjugna, et il s'imagina que la dissipation et le faste devaient être un privilège de sa naissance. La doctrine évangélique ne s'accordait guère avec ses idées. Mais il chercha à s'étourdir sur ce point, et c'en était fait de lui, si Dieu n'eût ménagé une circonstance qui lui ouvrit les yeux.

Hugues Gualbert, son frère aîné, avait été tué dans une querelle par un gentilhomme du pays. Jean forma aussitôt le projet de venger sa mort en ôtant la vie à son meurtrier. Animé encore par les discours de son père, il oublia qu'on ne peut rendre injure pour injure, et qu'aucun homme n'a le droit de se faire justice lui-même. Aveuglé par sa passion et affermi dans son projet, il s'en revenait de la campagne à Florence, un jour de vendredi saint ; tout à coup il rencontre son ennemi dans un passage si étroit, qu'ils ne pouvaient

s'éviter ni l'un ni l'autre. Il met l'épée à la main, et, ardent de colère, il se prépare à la plonger dans le sein du meurtrier de son frère. Mais le gentilhomme, sans chercher à se mettre en défense, se jette à ses pieds, les bras étendus en croix, et le conjure, par la passion et la mort de Jésus-Christ, dont on célébrait la douloureuse mémoire en ce même jour, de ne pas lui ôter la vie. Jean Gualbert, frappé, touché en même temps de la grâce, se rappelle la grande leçon du divin Sauveur priant pour ses bourreaux ; la dureté de son cœur s'amollit subitement ; il laisse tomber son épée ; il tend la main à son ennemi, et il lui dit avec douceur : « Je ne vous refuserai pas ce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ, mon Seigneur. Non-seulement je vous accorde la vie ; je vous rends encore mon amitié. Priez Dieu de me pardonner.

S'étant ensuite embrassés l'un l'autre, ils se séparèrent.

Jean, continuant sa route, dit Rohrbacher, arriva bientôt à une certaine église ; il y entre, y prie avec une ferveur extraordinaire devant un Crucifix, qu'il voit distinctement incliner la tête, comme pour le remercier de la miséricorde qu'il venait de faire pour l'amour de lui. Profondément ému de ce qu'il voyait, Gualbert se mit à penser de quelle manière il pourrait le mieux plaire à Dieu ; « car, disait-il en lui-même, quelle récompense ne recevrai-je pas dans le ciel, si je sers fidèlement le Seigneur, lui qui, pour si peu que je viens de faire, me récompense par un si grand miracle ? » Plein de ces pensées, il s'approchait de Florence, lorsqu'il renvoie son écuyer, entre dans le monastère de Saint-Miniat au faubourg, raconte à l'abbé tout ce qui venait de lui arriver, et lui demande l'habit monastique. L'abbé, ayant tout pesé avec attention, l'encouragea dans son dessein de quitter le monde et de se consacrer à Dieu. Il l'admit d'abord en habit séculier, afin d'éprouver sa vocation, et par crainte de son père.

Dans le temps, ajoute Baillet, que le jeune homme sollicitait qu'on lui coupât les cheveux et qu'on lui donnât l'habit

de la religion, son père, qui avait su assez tard où il s'était retiré, vint le redemander à l'abbaye avec menaces. L'abbé et les religieux eurent assez de force pour lui résister et ne lui point livrer son fils. Mais comme on le connaissait emporté et vindicatif, personne n'osa se hasarder à donner au postulant ni la tonsure monacale ni l'habit de religion. Jean à qui la ferveur ôtait la crainte, crut que Dieu lui présentait l'occasion de faire voir que ce n'était point assez d'avoir quitté son père pour Jésus-Christ s'il ne montrait que l'amour qu'il avait pour Jésus-Christ l'emportait sur celui qui lui restait pour son père : il se coupa les cheveux lui-même devant toute la communauté. Il fit plus, car ayant pris l'habit de l'un des Frères et l'ayant porté sur l'autel durant l'office, il s'en revêtit en plein chœur avec les protestations ordinaires, voulant au moins avoir pour témoins de sa profession ceux que la crainte de son père empêchait de s'en rendre les ministres. Dieu approuva et bénit de telle sorte cette pieuse hardiesse, que Gualbert même, après avoir jeté en l'air les premiers feux, changea de sentiment en faveur de son fils, consentit à tout ce qu'il fit, et fut des premiers à l'exhorter à la pénitence.

L'abbé et les moines de Saint-Miniat ratifièrent volontiers ce qui s'était fait à leur défaut en cette occasion ; de sorte que Jean, se voyant religieux de l'aveu de tout le monde, entra avec une joie et une ardeur merveilleuse dans les voies de la pénitence qu'il avait embrassée. Il travailla puissamment à déraciner de son cœur les vices qu'une mauvaise éducation, le penchant d'une nature corrompue et les exemples pernicious du siècle y avaient laissé croître. Les armes qu'il employa pour détruire en lui ce vieil homme furent les jeûnes, les veilles, la mortification de tous ses sens, le renoncement à sa propre volonté et à ses lumières particulières. Bientôt il parut le plus humble, le plus obéissant, le plus ponctuel, le plus tempérant, le plus recueilli, le plus dévoué religieux de la communauté. Il ne se contentait point de se regarder comme le dernier des Frères, ce qui est une vertu assez com-

mune dans les cloîtres, mais il voulut que les autres le regardassent comme tel et le traitassent sur ce pied, ce qui est une vertu d'autant plus rare que notre orgueil, qui nous porte assez souvent à nous mépriser et à nous humilier nous-mêmes, nous fait regarder ce pouvoir comme un droit incommuniquable à d'autres.

Son zèle était toujours accompagné de beaucoup de discrétion et de douceur. Il avait grand soin de prévenir les effets de la mauvaise humeur des autres : lorsqu'il n'avait pu l'éviter, il la modérait par des adoucissements pleins d'onction et de charité. Jamais il ne s'offensait de quoi que ce fût ; il se persuadait volontiers que quelque dureté qu'on eût à son égard, on le traitait toujours plus charitablement qu'il ne méritait. Sa patience était invincible partout, et dans les contradictions qu'il recevait de la part de ses Frères, et dans les maladies qu'il plaisait à Dieu de lui envoyer. Son assiduité à tous les exercices de la discipline monastique, sa ferveur à la prière était toujours égale. Si son esprit repassait sur les dérèglements de sa vie passée, ce n'était que pour les effacer avec les larmes de la pénitence : du reste, le déplaisir qu'il en avait ne lui causait pas une inquiétude excessive, étant soutenu par la confiance qu'il avait en la miséricorde et aux promesses de Dieu. Il ne songeait plus qu'à s'unir à lui par la pureté inviolable de sa nouvelle vie ; et lorsqu'il eut acquis le don parfait de l'oraison, il ne voulut plus s'entretenir que de lui, et le plus souvent avec lui seul.

C'est ainsi que se passèrent les premières années de la profession religieuse de saint Jean Gualbert. Il n'était occupé que des moyens de pouvoir mériter la grâce de continuer dans son état d'humiliation et de pénitence, lorsque la mort de l'abbé de Saint-Miniat fit jeter les yeux aux religieux de la maison sur lui pour le mettre à sa place. Il fut donc élu abbé par les suffrages de toute la communauté, parce qu'il en fut jugé le plus digne. Mais il fit connaître que ses sentiments étaient bien opposés à ceux des autres, et préférant le repos et la sûreté de l'obéissance à la gloire du commandement

qu'il croyait environné de précipices, il résista de toute sa force à son élection. Dans l'intervalle du temps qu'il fallut pour vaincre sa répugnance, un des Frères, qui avait une passion secrète pour cette dignité, voulut profiter de la conjoncture présente pour y parvenir. Il se pourvut auprès de l'archevêque de Florence, et par le moyen d'une somme d'argent qu'il lui donna, il obtint de lui des lettres par lesquelles il le constituait abbé de Saint-Miniat.

Les religieux, fort surpris d'une promotion si criminelle, ne purent recevoir qu'avec peine ce loup qui venait armé de l'autorité épiscopale prendre la place de leur pasteur. Jean Gualbert n'en fut pas moins touché que les autres ; et comme il avait plus de zèle et plus de pénétration que plusieurs, il eut aussi plus de douleur d'une intrusion si irrégulière. Il ne put voir sans quelque indignation que l'on donnât pour supérieur à une communauté si réglée un homme dont chacun connaissait l'incapacité, et qui venait de prendre un nouveau degré d'inhabilitété par le crime de la simonie. Il s'en fit même un scrupule qui le porta à sortir du monastère pour venir à Florence consulter quelques personnes éclairées sur ce qu'il avait à faire. Il alla trouver un reclus, nommé Teuzon, qui était en grande réputation de sainteté par la ville, et qui vivait renfermé dans une cellule étroite, au bas de l'église de Notre-Dame.

Ce bon vieillard, qui avait déjà fait paraître en diverses autres rencontres son aversion contre la simonie, vice qui régnait alors communément dans l'Eglise, surtout en Italie et en Allemagne, où la plupart des dignités ecclésiastiques ne se donnaient plus gratuitement, trouva les difficultés de Jean Gualbert raisonnables et bien fondées. Il lui conseilla de ne point retourner au monastère de Saint-Miniat, mais d'en chercher un autre où il pût vivre sous l'obéissance d'un supérieur dont l'autorité fût légitime. Il porta même son zèle jusqu'à persuader à Gualbert et à son compagnon que, pour le bien de l'Eglise, ils devaient aller sur la place publique de la ville déclarer à haute voix devant tout le peuple

que l'archevêque de Florence et l'abbé de Saint-Miniat étaient simoniaques. Ce second conseil paraissait peu conforme aux lois de la prudence. Néanmoins, Gualbert se fit un devoir de le suivre, croyant sa conscience intéressée à ce que lui ordonnait un homme à qui il croyait que l'Esprit de Dieu l'avait adressé. Son action partagea les esprits de ceux qui l'entendirent. Ceux qui étaient pour leur évêque voulaient qu'on l'arrêtât comme calomniateur et qu'on le punit même de mort ; les autres le soutenaient et louaient son zèle.

Saint Jean Gualbert sortit secrètement de la ville, et se voyant échappé des mains des partisans de l'archevêque qui le cherchaient, il se garda bien de retourner à son monastère. Il prit le chemin de l'Apennin, et il alla voir d'abord le célèbre ermitage de Camaldoli, où saint Romuald avait institué un nouveau genre de vie retirée. Les saints habitants de ce désert le convièrent de vouloir s'arrêter parmi eux : mais comme on y menait une vie d'anachorète, et qu'il jugeait celle des communautés cénobitiques plus sûre, au moins pour lui et pour ceux à qui il est dangereux de vivre seuls, il ne se sentit point porté à embrasser cet institut. Il passa dans une autre solitude de l'Apennin, et s'arrêta en un lieu appelé *Vallombreuse*¹. C'était une vallée du territoire de Florence, en Toscane, à six ou sept lieues de cette ville du côté du levant.

Saint Jean Gualbert trouva ce lieu fort propre au dessein qu'il avait d'établir une Congrégation nouvelle de religieux parmi lesquels il pût faire reflourir la règle de l'Ordre de Saint-Benoît. Il y fut reçu par deux solitaires qui s'y étaient déjà pratiqué un petit ermitage. Ils se l'associèrent avec son compagnon dans la communion de prières et de discipline, et ayant en peu de temps reconnu la supériorité de sa vertu et les grands talents que Dieu lui avait donnés pour la conduite, ils voulurent se soumettre à lui comme à leur directeur. Sa réputation attira ensuite beaucoup d'autres personnes en ce lieu pour avoir l'avantage de servir Dieu sous lui. Il ne

¹ Lat. Vallis umbrosa.

put se défendre des instances que tous ces nouveaux solitaires lui firent de vouloir leur servir de guide dans les voies du salut; de sorte que voyant grossir la compagnie considérablement, il obtint de l'abbesse de Saint-Hilaire la place qu'ils occupaient, et y bâtit pour les retirer un monastère de bois et de terre, en l'an 1051. Tels furent les fondements de la célèbre Congrégation de Vallombreuse, qui s'est depuis si fort étendue dans la Toscane et dans toute la Lombardie.

Les disciples de Gualbert, qui avaient été jusque-là épars dans la solitude du lieu, se rassemblèrent alors en un corps sous un chef. Ils élurent pour leur premier abbé leur instituteur même, persuadés que personne n'était plus en état de les conduire que celui qui leur avait montré leur chemin et qui les avait déjà mis dans les voies. Il voulut s'en éloigner, comme il avait fait dans l'abbaye de Saint-Miniat, mais sa résistance n'eut pas le même succès; et pour ne pas abandonner son nouvel établissement dans sa naissance, il se vit contraint de prendre l'administration spirituelle et temporelle de la communauté. Il entreprit d'abord de faire pratiquer la règle de Saint-Benoît dans toute sa rigueur littérale, ce qui paraissait inoui depuis plus de trois siècles, mais il s'appliqua plus encore à en faire connaître l'esprit.

Il ne commandait rien à ses disciples dont il ne leur donnât l'exemple, et il ne leur faisait rien faire de pénible et de rigoureux qu'ils ne lui vissent observer avec encore plus d'exactitude qu'il n'en exigeait d'eux. Rien n'échappait à sa vigilance : sa charité était universelle, et elle n'était guère moins occupée des besoins du corps que de ceux de l'âme dans les choses qui ne pouvaient flatter l'amour-propre et la cupidité. Son humilité était si profonde qu'il était aisé de juger par cet endroit beaucoup plus que par le rang d'élévation que lui donnait sa charge, qu'il était le maître des autres. Ils les surpassait aussi en abstinence, et, loin de vouloir être traité en abbé dans le réfectoire, c'est-à-dire plus délicatement que le reste de la communauté, on prétend qu'il se faisait retrancher diverses choses que la règle permettait aux autres, et qu'il

se contentait souvent de ce qui ne faisait que l'objet de leur rebut. C'est à quoi l'on attribua un mal d'estomac et un asthme fâcheux qu'il porta jusqu'au tombeau. Quelques-uns lui représentèrent que Dieu permettait qu'il tombât dans ces infirmités afin de le rendre un peu plus compatissant et plus sensible aux faiblesses corporelles des autres. Soit que ces remontrances fissent impression sur son esprit, soit que sa propre expérience le fit réfléchir sur la sévérité de sa discipline, il parut devenir un peu plus indulgent dans la suite ; et cette modération attira dans sa communauté beaucoup de bons sujets que sa rigueur avait rebutés auparavant et détournés d'embrasser son institut. Ces commencements difficiles furent comme un hiver qui empêcha cette semence spirituelle de croître d'abord ; mais lorsque ce temps fâcheux fut passé, et qu'il y fit succéder, pour ainsi dire, un printemps nouveau, on vit prendre de grands accroissements à sa Congrégation.

L'empereur Henri III qui était à Florence aux fêtes de la Pentecôte de l'an 1055, ayant été informé de la vertu du Saint, conçut pour lui beaucoup d'estime et de bienveillance. Il envoya de sa part consacrer l'autel de sa nouvelle église qui fut dédiée depuis toute entière par le cardinal Hubert, et il se promettait de bien appuyer son institut s'il eût vécu. D'autres personnes de qualité y suppléèrent par diverses libéralités qui donnèrent lieu au Saint de bâtir quelques monastères de son Ordre, entre autres celui de Saint-Salvi, celui de Moschetta, celui de Razzuolo, et celui de Monte-Scalario. Il en réforma aussi quelques-uns d'anciens sur le modèle de l'observance qu'il avait établie à Vallombreuse ; de ce nombre, furent ceux de Pagine et de Sainte-Réparate, et il eut la consolation, avant de mourir, d'avoir fait revivre l'esprit des anciens dans dix ou douze de ces maisons.

Il avait soin de les visiter souvent pour y maintenir l'amour de la pauvreté, du silence, de la mortification et de l'oraison qu'il y avait introduit et pour y corriger ce que l'esprit humain y apportait de défectueux. Un jour qu'il faisait la visite

de Moscetta, il trouva que le nouvel abbé Rodolphe y avait fait des bâtimens dont la magnificence ne convenait point à la pauvreté religieuse. Il en eut tant de douleur, qu'après avoir marqué son indignation à l'abbé et lui avoir aigrement reproché qu'il avait employé à bâtir sans nécessité des sommes dont on aurait pu nourrir plusieurs pauvres, il donna sa malediction à l'édifice et pria Dieu de ne pas laisser sur pied ce monument de l'orgueil de son disciple. Il eut bientôt la satisfaction qu'il demandait, car les eaux extraordinaires qui tombèrent des montagnes causèrent un si grand débordement au ruisseau qui passait par le monastère, et coulèrent avec tant d'impétuosité, qu'elles emportèrent tout le bâtiment et ruinèrent presque toute la maison.

Ayant appris que dans un autre monastère on avait fait faire à un novice en le recevant une donation générale de tous ses biens en faveur de la communauté, sans en rien laisser à ses héritiers, il en voulut voir le contrat, et lorsqu'il l'eut entre les mains, il le déchira, disant qu'il était honteux d'acquérir du bien par des voies si peu charitables. Autant il avait d'aversion pour enrichir ou orner ses monastères, autant faisait-il paraître de zèle pour faire nourrir et revêtir les pauvres. Il les préférait souvent à ses religieux dans une nécessité égale ; on le vit plus d'une fois vider en leur faveur les greniers de sa communauté, sachant même qu'elle devait manquer, et il ne fit point difficulté d'en détruire les troupeaux pour une semblable fin.

Les dons extraordinaires qu'il reçut de Dieu pour discerner les esprits, sonder les cœurs, prévoir les choses à venir, et faire même des choses surnaturelles, le firent regarder comme un ornement singulier de l'Église de son siècle. Tous les Papes qui la gouvernèrent depuis le temps qu'il avait établi sa nouvelle congrégation l'honorèrent de leur bienveillance et de leur estime particulière. Saint Léon IX voulut l'aller voir dans son monastère de Passignano, près de Florence, et y prendre même un repas avec toute la cour romaine. Étienne IX fit connaître le désir qu'il avait aussi de

le voir, lorsque ne pouvant aller à Vallombreuse il voulut l'en faire enlever malgré ses infirmités, si Dieu n'y eût apporté obstacle. Alexandre II eut également de la considération pour lui tant à cause de la sainteté de sa vie que pour l'horreur singulière qu'il avait des simoniaques, contre lesquels ce Pape fit la guerre pendant tout le temps de son Pontificat.

Nous avons déjà vu jusqu'où était allé le zèle du Saint contre l'archevêque de Florence, n'étant encore que simple religieux de Saint-Miniat, lorsqu'il le proclama simoniaque en pleine halle. Il s'éleva vers l'année 1063 avec encore plus de force contre le successeur de ce prélat, nommé Pierre de Pavie, qu'il voulait convaincre de simonie et d'hérésie. Cet homme, qui était plutôt le tyran que le père ou le pasteur de son peuple, tâcha de détourner le Saint de ses poursuites, ou de se venger de lui par divers moyens plus convenables à un brigand et à un voleur qu'à un évêque, comme fut celui d'envoyer piller et brûler son monastère de Saint-Salvi par une troupe de soldats. Toutes les violences, non plus que les menaces de ce prélat, soutenues même de toute l'autorité du duc Godefroy de Lorraine, qui était alors très-puissant en Italie, ne purent empêcher le Saint de poursuivre vivement sa condamnation. S'il en vint à bout, comme on ne peut le nier, il faut avouer qu'il en fut redevable moins à la force de ses raisons et de ses remontrances, qu'aux miracles que fit le Seigneur, comme nous l'avons raconté dans la vie de saint Pierre Ignée, son disciple, au 8 février.

Saint Jean était dans la soixante et quatorzième année de sa vie lorsqu'il fut attaqué de la maladie qui devait le délivrer des misères de ce monde. Lorsqu'il s'aperçut qu'elle tournait à la mort, il fit venir à Passignano, où il était, tous les abbés et les autres supérieurs des maisons de son Ordre, pour leur recommander l'exactitude et la fidélité à leur règle, et pour leur faire comprendre l'importance qu'il y avait qu'ils entretenissent une union parfaite entre eux. Il fit en leur présence sa profession de foi. Il mourut le 12 juillet de l'an 1073,

et fut enterré trois jours après dans l'église de son monastère de Passignano. Les témoignages de sa sainteté et de sa gloire qui parurent après sa mort portèrent le Pape Célestin III, environ cent vingt ans après, à faire faire les informations juridiques de sa vie et de ses miracles. Il le mit au nombre des Saints l'an 1193 avec les solennités ordinaires de la canonisation. Le Pape Clément VIII ordonna que l'on ferait de lui une commémoration dans l'office de l'Église romaine au 12 juillet. Clément X permit depuis qu'on lui destinât un office particulier de rit semi-double, mais par ordre de son successeur, Innocent XI, cet office est maintenant double et de précepte.

(BAILLET.)

SAINT HERMAGORAS,
ÉVÊQUE,
ET SAINT FORTUNAT,
MARTYRS.

Saint Hermagoras, disciple de saint Marc l'Évangéliste, fut le premier évêque d'Aquilée. Il propagea ardemment la foi et fit de nombreuses conversions. Il était courageusement secondé par saint Fortunat, son diacre. Mais la persécution de Néron vint arrêter le cours de ses heureux succès. Quatre dames chrétiennes, dont l'une se nommait Euphémie, furent sommées de retourner aux idoles, et comme la grâce les soutenait, elles s'y refusèrent et furent probablement les premières martyres de la ville d'Aquilée. Saint Hermagoras et saint Fortunat leur donnèrent la sépulture, et peu après ils les suivirent dans les Cieux en gagnant aussi la couronne.

Sainte Euphémie est honorée le 3 septembre.

SAINT JASON,

DISCIPLE DU SEIGNEUR.

Saint Jason, que l'Église latine honore en ce jour, était de Thessalonique, en Macédoine, et parent de saint Paul, selon le témoignage que cet Apôtre en a rendu dans son Épître

aux Romains, où il salue les chrétiens de Rome de sa part, et de celle de Sosipatre, qu'il y appelle aussi son parent.

Saint Jason avait été disciple du Seigneur ; et nous savons en effet qu'il était chrétien quand saint Paul vint prêcher en Macédoine. Ce fut chez lui qu'il logea, avec Silas son compagnon, durant le séjour qu'il fit à Thessalonique.

Les Juifs de la ville qui étaient endurcis dans leur erreur, ne pouvant souffrir le progrès que l'Évangile faisait dans leur synagogue, prirent avec eux quelques scélérats de la lie du peuple, et vinrent attaquer la maison de Jason, dans la résolution d'enlever Paul et Silas, son compagnon, qu'ils regardaient comme les principaux auteurs de ce changement. Ne les y ayant point trouvés, ils excitèrent une grande sédition par la ville, et ayant forcé la maison de Jason, ils le saisirent, et le traînèrent avec quelques autres fidèles devant les magistrats, criant que c'étaient ces gens-là qui troublaient toute la terre, qui étaient venus mettre le désordre dans la ville, qui, non contents d'être rebelles, révoltaient encore les autres contre les ordonnances de César, et publiaient qu'il y avait un autre roi, qu'ils nommaient Jésus ; que c'étaient ces sortes de gens que Jason avait retirés chez lui. Les magistrats, quoique émus de ces cris, ne laissèrent pas de renvoyer Jason et les autres chrétiens sous la caution qu'ils donnèrent de représenter ceux que l'on recherchait, si l'on pouvait quelque chose contre eux. C'est ainsi que Jason, répondant de saint Paul et des autres associés de son apostolat, exposa sa vie pour les sauver ; et comme ce fut sur lui que tomba tout le danger de cette action, ce fut aussi à lui qu'en revint la principale gloire.

Dès la nuit même, les fidèles de Thessalonique conduisirent hors de la ville saint Paul et Silas, pour aller à Bérée, qui n'était pas fort loin. Les Juifs de cette ville avaient le naturel plus noble, c'est-à-dire plus doux et plus raisonnable que ceux de Thessalonique. Plusieurs d'entre eux se convertirent à la prédication de saint Paul, qui convertit aussi beaucoup de Gentils. On croit que Sosipatre, fils de Pyrrhus

son parent, dont nous avons parlé, reçut alors la foi de l'Évangile; mais on n'en juge ainsi que parce qu'il était de Bérée, en Macédoine. Saint Paul, en quittant la ville de Bérée, alla à Athènes, à Corinthe, retourna en Asie et en Judée, et fit pendant cinq ou six ans divers voyages, jusqu'à ce qu'étant revenu en Grèce, il prit en sa compagnie Sosipatre, que saint Luc appelle en cette rencontre Sopatre. Quand cet Apôtre quitta la Grèce, pour retourner en Judée par l'Asie, Sosipatre le suivit avec Aristarque et Second, qui étaient tous deux de Thessalonique, et quelques autres. Ils l'accompagnèrent jusqu'à Philippes, en Macédoine, d'où ils prirent le devant, pour l'aller attendre à Troade.

On n'a aucun sujet de douter que Sosipatre n'ait continué le chemin de Judée avec cet Apôtre; mais on ne sait où il le quitta, ni ce qu'il devint depuis. Les Grecs font sa fête avec celle de saint Jason, le 29 avril, et quelques-uns de leurs ménologes la mettent encore au 27 et au 28. Ils disent de l'un et de l'autre beaucoup de choses incertaines. Ils font Sosipatre évêque d'Icône, et Jason évêque de Tarse, qu'ils supposent être le lieu de sa naissance, et ils veulent que l'un et l'autre ait souffert le martyre pour la défense de la foi. Les Latins marquent la fête de saint Sosipatre en particulier au 25 juin, comme on le voit dans les martyrologes d'Adon et d'Usuard.

SAINTE ÉPIPHANE,

MARTYRE.

Les Actes de cette Sainte paraissent tellement altérés, qu'on ne peut avec confiance rapporter que le sommaire de sa vie. Elle fut arrêtée en Sicile, pour le nom de Jésus-Christ, dans la grande persécution de Dioclétien. Parmi les tourments que les barbares lui firent endurer, ils lui coupèrent les mamelles et lui brûlèrent les côtes. Elle demeura inébranlable dans la foi, et, en rendant son âme sainte au Dieu pour qui elle avait combattu, elle reçut les palmes du martyre.

SAINT NABOR ET SAINT FÉLIX,

MARTYRS.

Les saints martyrs Nabor et Félix furent arrêtés à Milan par l'ordre de l'empereur Maximien, ennemi juré du nom chrétien aussi bien que Dioclétien, son collègue à l'empire. Ayant été interrogés pour savoir d'eux s'ils étaient chrétiens, ils professèrent hardiment leur foi, et rien n'ayant pu les en détourner, ils furent jetés dans un cachot pour y être privés de toute nourriture.

Pendant bien des jours, les saints Martyrs supportèrent les ardeurs de la faim, les défaillances de la faiblesse, la puanteur de ce lieu infect. Mais quand on vit que ces tourments ne pouvaient ébranler leur résolution, Maximien les fit amener devant lui, chargés de chaînes, et frapper d'une manière cruelle. Il ordonna ensuite d'étendre Nabor sur le chevalet en présence de Félix, de lui brûler les côtés avec des torches ardentes, et de lui déchirer tout le corps avec des ongles de fer.

Cette torture ne put abattre le courage de Nabor, ni diminuer l'intrépidité de Félix ; et Maximien, désespérant de les soumettre, commanda qu'on les jetât dans une fournaise ardente. Mais le feu fut moins cruel que le tyran ; il épargna les deux saints Martyrs, et ne brûla pas un cheveu de leur tête.

Ce miracle de la puissance de Dieu ne put toucher le cœur de Maximien, ni le détourner de ses desseins impies. Attribuant le prodige de leur conservation à des paroles magiques, et devenu plus opiniâtre dans sa haine, il les fit reconduire en prison, et ensuite décapiter, au bout de quelques jours, auprès du fleuve. Leurs corps furent ensevelis par une noble femme nommée Sabine.

L'Église célèbre la mémoire de ces Martyrs le jour même de leur mort, qui fut le 12 juillet de l'an 303, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien. On bâtit plus tard sur leur tombeau une église, où la dévotion envers ces fidèles témoins de Jésus-Christ attirait un concours prodigieux de peuple.

C'est là que saint Ambroise découvrit, par une révélation divine, les reliques des saints martyrs Gervais et Protais, comme il le raconte lui-même en la lettre qu'il adressa à sa sœur Marceline. Une portion des reliques des saints Nabor et Félix fut transportée en France, pendant le ^{xiii}^e siècle ; mais la partie principale est restée dans la même église, qui porte aujourd'hui le nom de Saint-François. (E. DARAS.)

SAINT VIVENTIOL,

ÉVÊQUE DE LYON.

Saint Viventiol, passa les années de sa jeunesse dans quelque monastère du mont Jura, ou Mont-Jou, à se former dans les exercices de la vertu, sous la discipline des successeurs du célèbre saint Romain, abbé de Condat¹, ou de son frère saint Lupicien, abbé de Lauconne. Il entra dans la cléricature, et il était déjà prêtre, lorsqu'il se vit honoré de l'amitié du célèbre Alcime Avit, évêque de Vienne, et de son frère Apollinaire, évêque de Valence. Agobard, l'un de ses successeurs, rend témoignage à sa grande érudition ; et en preuve, il allègue les écrits du Saint et ceux des autres auteurs qui ont eu occasion de faire mention de lui, et qui ne l'ont fait qu'avec de grands éloges. Saint Avit était persuadé de sa capacité, lorsque dans une lettre qu'il lui écrivait pour le remercier d'une chaise dont il lui avait fait présent, demeurant encore dans les déserts du Jura, il lui souhaitait, ou plutôt lui présidait la chaire, c'est-à-dire un siège épiscopal, dont il le jugeait digne.

Viventiol était alors venu à Lyon pour voir saint Apollinaire, frère d'Avit, qui y était malade, et pour consoler ce frère par une lettre qu'il lui avait écrite de cette ville à Vienne, en lui envoyant son présent. Avit, dans sa réponse, lui persuada de retourner au monastère de Condat, qui avait perdu son supérieur par la mort de l'abbé Eugende, que nous appelons saint Oyend, leur ami commun, disciple et successeur de saint

¹ Aujourd'hui Saint-Claude.

Romain. Il l'exhorte même à se charger de la conduite de cette sainte communauté, afin que dans le ministère du sacerdoce du second ordre qu'il y exercerait, il pût faire les premières épreuves de l'épiscopat, auquel il prévoyait que Dieu le destinait. Si Viventiol fut fait supérieur du monastère de Condat, ce ne fut sans doute que pour fort peu de temps. Car le siège épiscopal de l'église de Lyon étant venu à vaquer par la mort d'Étienne, successeur de saint Rustique, il y fut élevé d'un commun consentement du clergé et du peuple de la ville, suivant la prédiction de saint Avit, qui ne contribua peut-être pas peu lui-même à la rendre véritable.

Nous ne pouvons pas dire précisément en quelle année saint Viventiol fut fait évêque de Lyon ; mais nous savons qu'en 517 il assista au célèbre Concile d'Épaone ou d'Yenne, sur la rive gauche du Rhône, à quatre lieues environ de Lyon et de Vienne. C'était un Concile national de tout le royaume de Bourgogne, assemblé par les soins de saint Sigismond, le premier des rois bourguignons qui fut catholique, et saint Avit, qui avait converti ce prince, y présida comme métropolitain. On y fit des réglemens de discipline très-salutaires pour tous les sujets de Sigismond, à l'imitation de ceux qu'on avait faits six ans auparavant pour les Français, dans le Concile national d'Orléans, par l'autorité du grand Clovis.

Avant le Concile d'Épaone, un scandale arrivé dans la ville où le diocèse de Lyon avait obligé saint Viventiol, assisté de saint Avit, d'en assembler un dans son église, composé des évêques des deux provinces. Il s'agissait de dissoudre un mariage contracté par un inceste. L'incestueux n'était autre qu'Étienne, trésorier de l'épargne du roi des Bourguignons, qui avait été retranché de la communion de l'Église dans ce Synode. Sigismond, qui était associé à la royauté avec son père Gondebaud, soit qu'il ne fût pas encore catholique, soit qu'il eût été prévenu par cet officier excommunié, et par ses courtisans presque tous Ariens, avait été tellement animé contre les évêques de ce Concile de Lyon, qu'il les avait tous envoyés en exil, où on les avait exercés par des souffrances

qui leur avaient acquis la qualité de confesseurs. Comme le lieu de leur bannissement était dans le territoire de Lyon, saint Viventiol, quoique soumis aux peines des autres bannis, ne laissa point de gouverner toujours son peuple avec autant de liberté que s'il eût été au milieu de sa ville. L'exil ne fut pas de longue durée, et il paraît que ce fut la conversion de Sigismond, ou la mort du roi Gondebaud qui le fit finir.

On rapporte que le Saint se trouva encore dans un Concile de soixante évêques assemblés par le roi Sigismond, dans le monastère d'Agaune ou de Saint-Maurice, qu'il venait de fonder au pays de Valais, sur le Rhône. Si le titre de la fondation de ce monastère que l'on en a produit est véritable, on ne peut pas douter que Viventiol n'ait eu beaucoup de part à la confirmation de ses privilèges, et à l'établissement d'Hymnemonod ou Hin-memod pour premier abbé du lieu. Plusieurs mettent ce Concile l'an 515, d'autres le placent après celui d'Épaone. Une chose le rend suspect : c'est l'absence de saint Avit de Vienne, que l'on ne peut bien expliquer qu'en supposant une maladie qui l'aurait empêché de s'y trouver.

Le reste des actions de la vie de saint Viventiol nous est entièrement inconnu, aussi bien que le temps et les autres circonstances de sa mort. On est persuadé qu'elle fut précieuse devant Dieu, comme celle de tous ses Saints, puisque l'Église a consacré sa mémoire. Outre la lettre que nous avons alléguée de saint Avit à saint Viventiol encore prêtre, on en a quatre autres qu'il lui a écrites depuis son épiscopat, et qui nous font voir combien leur union était étroite.

SAINT BALAY OU BALLEY.

Saint Balay (en latin *Biabailus*) était seigneur de Rosmaudeuc, en Bretagne ; mais dégoûté du monde il se décida à se faire moine et à s'occuper de la seule chose nécessaire, c'est-à-dire du salut de son âme. Il alla donc se mettre sous la direction de saint Guénolé, abbé du monastère de Landévenec. Il y vécut en paix avec lui-même et avec Dieu, et sa vie se termina par une mort sainte, vers le milieu du vi^e siècle. Il

devint, un peu plus tard, patron d'une paroisse qui s'appelle Ploubalay.

SAINT MENOÛ,

ÉVÊQUE DE QUIMPER.

Saint Menou, né en Irlande et devenu chrétien, se décida à quitter son pays où il était trop connu et vint dans l'Armorique. Arrivé à Quimper, il alla saluer l'évêque, qui était saint Corentin, deuxième du nom. Corentin fut charmé de sa piété, de sa sagesse et de sa science, et l'admit dans son clergé. Menou fut bientôt honoré de la vénération publique, et à la mort du saint évêque, il fut élu pour lui succéder.

Devenu pasteur de ce diocèse, il distribua partout le pain de la parole de Dieu et attira à lui tous les cœurs par sa charité. Il ne prit quelque repos qu'en allant à Rome visiter les tombeaux des Apôtres. Sa mort toute sainte eut lieu dans le VII^e siècle, à Mailly, où il a donné son nom à une célèbre abbaye de religieuses.

SAINTÉ MARCIENNE DE TOLÈDE,

VIERGE ET MARTYRE.

Pendant que les Sarrasins s'efforçaient d'éteindre le christianisme dans l'Espagne, la jeune vierge Marcienne, qui faisait, par ses vertus, l'admiration de l'Église de Tolède, fut livrée aux bourreaux, qui l'exposèrent aux bêtes. Elle fut mise en pièces par un taureau furieux, en confessant avec courage le Nom de Jésus-Christ, qui allait lui donner la couronne de gloire.

SAINT LÉON,

SECOND ABBÉ DE CAVA.

Saint Léon était né dans la ville de Lucques, en Toscane ; mais il fut transporté de bonne heure hors de son pays, et fut élevé auprès de la ville de Salerne. S'étant dévoué au service de Dieu dans la vie monastique, il fut élevé sous la dis-

cipline de saint Alféri, fondateur et premier abbé du monastère de Cava, dans la principauté Citérieure, au royaume de Naples. Son supérieur, après l'avoir traité en disciple pendant quelque temps, ne voulut plus le regarder que comme son compagnon, par considération pour les grâces extraordinaires dont il voyait que Dieu le favorisait. Il l'associa même en quelque sorte à sa supériorité pour donner plus de poids aux exemples de sa vertu, et pour le mettre aussi en état d'instruire les Frères sous lui. Tout était commun entr'eux, jusqu'à l'autorité, jusqu'aux miracles même, qu'on dit qu'ils faisaient ensemble. De sorte que quand saint Alféri vint à mourir, vers l'an 1050, la communauté n'eut point à délibérer sur le choix qu'elle devait faire de son successeur. Le désir et l'intérêt qu'elle avait de faire revivre son fondateur, lui firent mettre à sa place celui qu'elle avait déjà regardé comme son coopérateur.

La dignité d'abbé ne changea rien aux austérités de sa vie, et ne servit qu'à donner un nouvel éclat aux vertus dont il avait déjà édifié ses frères, n'étant que simple religieux. Son humilité en parut même encore plus grande. Car non content de travailler des mains, comme le moindre des Frères qui était sous sa conduite, il allait au bois dans le désert voisin de son monastère, en rapportait sa charge sur ses épaules, l'allait vendre lui-même au marché dans la place publique de la ville de Salerne, achetait du pain de l'argent qu'il en faisait, et le distribuait aux pauvres avant que de rentrer dans sa cellule. Il recherchait ainsi le mépris des hommes, comme un excellent remède contre l'enflure du cœur et l'orgueil de l'esprit, qui fait périr tout le fruit des bonnes œuvres.

Il n'eut point honte de paraître en cet état devant Gisulfe, prince de Salerne, qui sortait de la ville avec les principaux de sa cour. Il lui présenta même du pain qu'il donnait aux pauvres. Un seigneur de sa compagnie voyant qu'il le refusait, et qu'il passait en se moquant, lui dit que c'était Dieu qu'il méprisait en la personne du Saint. Gisulfe en eut regret, retourna sur ses pas, et reçut de la main de Léon le pain des

pauvres avec sa bénédiction. Ce prince eut depuis ce temps une estime et des égards tout particuliers pour le Saint. On lui vit sur ses remontrances modérer souvent l'humeur fière et cruelle qui le portait à diverses violences. Léon obtenait seul de lui, tantôt par ses prières, et quelquefois par les menaces des jugements de Dieu, ce que toutes les puissances de la terre n'en pouvaient espérer. Il sauva ainsi la vie, la liberté, ou les biens à beaucoup de malheureux, qui souvent étaient innocents.

Étant devenu fort âgé et infirme, il se déchargea de la supériorité du monastère de Cava sur le bienheureux Pierre qui, ayant été son religieux, s'était rendu à Cluny pour y comprendre l'esprit de réforme, et qui, élu évêque de Policastro à son retour, venait de quitter son siège épiscopal pour se renfermer dans son premier monastère. Il se soumit à ce nouvel abbé et lui obéit comme le dernier des Frères.

Quelques religieux de la communauté s'opposant aux réformes de Pierre entraînèrent le bon vieillard dans leur parti. Mais ayant reconnu bien vite qu'on abusait de sa condescendance, il reprit sa première vigueur et embrassa complètement les réformes pour donner l'exemple aux autres. Il mourut quelque temps après, et on l'honore le 12 juillet.

LE BIENHEUREUX WITGER.

Les auteurs ne sont point d'accord sur le titre que l'on doit donner à Witger, époux de sainte Amalberge, qui vivait au ^{vii}^e siècle. Baldéric, dans sa Chronique, l'appelle un homme saint, d'une race illustre et d'une vie admirable. « Dans certains tableaux, dit aussi Thomas Luytens, abbé de Liessies, il est mis au nombre des Saints ; cependant on ne fait dans notre monastère ni son office, ni sa mémoire. » On peut donc le regarder comme un homme très-vénérable, que ses vertus personnelles ont sanctifié, et qui eut le bonheur d'avoir une épouse et des enfants honorés par l'Église d'un culte public. Ces trois enfants sont sainte Reinelde, sainte Gudule et saint Émébert, évêque de Cambrai.

Il serait également difficile de déterminer la qualité du bienheureux Witger : les uns l'appellent comte, d'autres duc ; on lui a même donné quelquefois le nom de duc de Lotharingie ou de Lorraine ; mais ce titre ne pouvait exister alors, puisqu'on ne le trouve pour la première fois dans l'histoire que plus de deux cents ans après, sous Lothaire, fils de Louis le Débonnaire. Peut-être que Witger possédait de grands biens dans ce pays, et que par le nom de duc de Lorraine, on a voulu faire connaître le pouvoir dont il y jouissait.

Quoi qu'il en soit, Witger était un seigneur très-puissant, qui occupait au palais une place distinguée. Ses possessions étaient considérables et se trouvaient en partie dans le Brabant, comme l'attestent les donations faites au monastère de Lobbes par sainte Reinelde et sainte Gudule, ses filles.

On ne connaît que sa vie très-imparfaitement, et seulement d'après ce que rapportent les biographes de ses enfants. Toutefois leur récit en dit assez pour prouver que c'était un noble leude, orné de toutes les vertus chrétiennes, et également chéri de Dieu et des hommes.

La position élevée qu'il occupait, loin d'être pour lui un obstacle au bien, ne faisait que lui inspirer plus de ferveur et de dévouement. Fidèle à ses devoirs envers Dieu, il l'était également à ceux qu'il devait au prochain, et il s'en acquittait auprès des grands qu'il édifiait par ses bons exemples et auprès des petits et des pauvres à qui il procurait tous les secours de la charité. Telle fut la conduite du bienheureux Witger et de sa vertueuse épouse, sainte Amalberge, dont nous avons parlé le 10 juillet. Leurs enfants marchèrent fidèlement sur leurs traces, comme l'attestera pareillement l'exposé de leur vie et de leurs œuvres.

Lorsque sainte Amalberge, du consentement de son époux, se retira au monastère de Maubeuge, pour y terminer ses jours dans la solitude et la prière, Witger lui-même voulut suivre ce bel exemple et consacrer à Dieu seul les dernières années d'une vie déjà si sainte. Il paraît certain que ce fut au

monastère de Lobbes qu'il se rendit, et que là aussi fut transportée plus tard la dépouille mortelle de sainte Amalberge¹.

LE BIENHEUREUX LAMBERT,

ABBÉ DE CITEAUX.

Le bienheureux Lambert, septième abbé de Cîteaux, gouverna successivement trois monastères, Claire-Fontaine, Morimond et Cîteaux, tous trois du même Ordre. En 1133, il reçut la visite de l'empereur Frédéric Barberousse. En 1138, il unit à Cîteaux la vaillante et pieuse milice de Calatrava.

L'Église était alors troublée par les prétentions de Frédéric qui, hostile au Pape Alexandre III légitimement élu, soutint un antipape nommé Victor et ensuite deux autres. Lambert sut conserver quelque temps la confiance de l'empereur en même temps que la fidélité au Pape légitime, Alexandre III. Mais apprenant que Barberousse menaçait de sa colère les religieux de Cîteaux établis dans son empire, il se démit du gouvernement abbatial et se retira à Morimond, où il acheva en paix une vie sainte et riche en mérites et en vertus, le 12 juillet 1163².

LE BIENHEUREUX ANDRÉ.

MARTYR DES JUIFS.

Ce saint enfant naquit le 16 novembre 1459, près d'In-spruck. Ayant perdu de bonne heure son père, il fut élevé par son parrain, qui habitait une maison située près de la grande route qui conduisait à Bolsano. André, jouant un jour dans la rue avec ses petits camarades, fut aperçu par une troupe de Juifs que séduisit sa beauté. Ces malheureux prièrent le parrain de l'enfant de le leur confier afin de soigner son éducation; ils lui offrirent même une forte somme d'argent. Ils étaient au nombre de dix, ayant un rabbin à leur

¹ Emprunté à M. l'abbé Destombes, dans ses *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*.

² Extrait du *Légendaire d'Autun* de M. Péquégnot.

tête. Dès qu'ils furent maîtres d'André, ils le conduisirent dans une forêt, le placèrent sur un rocher, et le circoncrivirent en proférant les plus horribles blasphèmes contre le nom de Jésus-Christ. L'enfant voulut appeler du secours : alors ils lui ouvrirent les veines, l'attachèrent en forme de croix à un arbre et se sauvèrent. Dès que la nouvelle de cette horrible mort fut connue dans le pays, on s'empressa de recueillir les restes du malheureux enfant, et on les ensevelit à Rinn, où le Seigneur attesta la sainteté du jeune Martyr par une multitude de guérisons qui y attirèrent en foule des chrétiens. Depuis ce moment, le tombeau du bienheureux André fut visité par les pèlerins de toutes les contrées circonvoisines : on s'y rendit même de plusieurs parties de la France. On croyait que les meurtriers d'André étaient les mêmes que ceux qui, treize ans plus tard, firent subir une mort à peu près semblable à saint Siméon de Trente ¹.

LES BIENHEUREUX MANCIUS ET MATHIAS ARAKI,

FRÈRES,

ET LEURS COMPAGNONS,

MARTYRS AU JAPON.

Après le supplice du père Pachéco et de huit autres religieux de la Compagnie de Jésus, qui furent tous brûlés vifs à Nangasaki le 20 juin 1626, Cavaci donna ordre aux gouverneurs d'Omura d'envoyer à Nangasaki les hôtes de ces Pères, pour le 12 juillet, afin d'y faire exécuter leur sentence. C'étaient les deux frères Mancius et Mathias Araki, hôtes du Père Pachéco ; Pierre et Suzanne, sa femme, hôtes du frère Gaspard ; Jean Naisen, Monique sa femme et Louis leur fils, hôtes du Père Zola ; Jean Tanaca et Catherine sa femme, hôtes du Père de Torres. Mais ils eurent d'abord à soutenir, spécialement les femmes, de cruels combats pour se maintenir dans la foi. Je ne détaillerai pas, pour abrégér, les bar-

¹ Emprunté à l'excellent Supplément donné à Godescard par Mgr Doney, évêque de Montauban.

bares traitements qu'ils endurèrent. Il suffira de dire que Suzanne fut suspendue par les cheveux à un arbre et exposée aux insultes de la populace, pendant huit heures, et qu'avec elle Monique et Catherine subirent plusieurs fois le tourment horrible de l'eau ; que leurs enfants furent maltraités sous leurs yeux ainsi que leurs servantes ; malgré cela, elles restèrent inébranlables dans la confession de la foi, et furent enfin renfermées avec leurs maris dans une affreuse prison. L'état de Mancius Araki, déjà à moitié épuisé par la phthisie, empira tellement par suite des mauvais traitements qu'on y endurait, qu'à la fin de janvier il avait le corps gonflé et souffrait des douleurs continuelles et très-vives. Les principaux seigneurs de Ximabara, ses parents, demandèrent plusieurs fois au gouverneur, en offrant leurs propres têtes comme garantie, de le faire sortir de prison pour qu'il pût se soigner ailleurs. Mais le barbare le refusa toujours, et ajouta même qu'il laisserait le cadavre pourrir au milieu des prisonniers, afin qu'ils eussent à souffrir et de sa vue et de son infection. Le saint homme expira très-doucement à minuit, le 8 juillet, dans de tendres colloques avec Dieu, plein de joie, et entouré de ses compagnons qui le soutenaient par leurs pieuses paroles et par le chant des prières de l'Église.

Trois jours après, les autres condamnés furent conduits au rivage pour passer à Nangasaki. Pendant le trajet, ils chantaient des litanies et des psaumes. On prit terre à une lieue et demie de Nangasaki, et l'on y passa la nuit. Ils se consacrèrent à se préparer au martyre, et dès l'aube du jour, 12 juillet, on se remit en route. Nos confesseurs de la foi étaient à cheval, portant leur chapelet au cou, et chantant des cantiques tout le long du chemin. Un soldat tenait entre ses bras le petit Louis, qui n'avait encore que six ans, et le corps de Mancius, placé sur une planche, était porté sur les épaules de deux autres soldats. Car ces indignes gouverneurs voulurent que le cadavre fût transporté à Nangasaki, lié à un poteau, comme s'il eût été vivant, et brûlé comme les autres.

Les confesseurs de la foi arrivèrent, en chantant les litanies, au lieu des exécutions par le côté qui regarde la mer ; puis passant à travers une multitude de peuple accouru à ce spectacle, ils entrèrent dans l'enceinte palissadée. Les hommes, condamnés au feu, allèrent embrasser tendrement le poteau où ils devaient être liés ; les femmes, condamnées à avoir la tête tranchée, s'agenouillèrent en face et prièrent en silence. Le soldat qui portait le petit Louis sur ses bras, le déposa par terre ; et l'enfant, qui ne comprenait pas encore ce qui se préparait pour les autres comme pour lui-même, courut à Monique sa mère lui faire des caresses. Celle-ci, craignant de sentir son courage faiblir à la vue de son fils, le repoussa doucement avec la main sans même se retourner pour le voir. L'enfant tout triste revint vers le soldat ; mais Jean, son père, lui dit du poteau où il était lié et d'un visage aimable : « Louis, console-toi ; tout à l'heure nous serons tous les trois en Paradis. » Les pères et mères se dirent mutuellement un dernier adieu, puis les bourreaux tirèrent leurs sabres et abattirent d'un seul coup la tête de Catherine, de Suzanne et de Monique, qui la présentaient avec intrépidité. Louis eut son tour. Comme il se mettait à pleurer et à sangloter en voyant décapiter sa mère, tous les assistants émus de compassion fondaient en larmes, tandis que les quatre héros chrétiens liés à leur poteau bénissaient Dieu à haute voix de ce triomphe, appelaient ces âmes mille fois heureuses et les priaient de leur envoyer du ciel un pareil courage afin d'aller bientôt les y retrouver.

Les exécuteurs mirent alors le feu aux broussailles, et les Martyrs levèrent les yeux et le cœur vers le ciel. Le cruel Feizo avait fait tremper le bois dans la mer pour qu'il prit feu difficilement et que le supplice fût plus lent et plus douloureux. Une épaisse fumée enveloppa d'abord le bûcher et déroba la vue des victimes, mais on les entendait bénir Dieu. Le feu s'éclaircit ensuite, les flammes s'élevèrent, et déjà les cordes qui liaient Jean Tanaca étaient brûlées, quand Dieu fit éclater un miracle de sa puissance dans cet homme vieux,

pauvre, né dans un pays sauvage, et dont la science se bornait aux vérités du salut que les Pères lui avaient apprises, et en dernier lieu le Père de Torres, qui logeait chez lui. Jean, se voyant donc détaché du poteau, s'en alla à travers les flammes qui le brûlaient de tout côté embrasser le corps de Mancius, mort en prison quatre jours plus tôt, et que la rage des persécuteurs faisait consumer dans le bûcher ; puis il vint à Mathias, frère de Mancius, à Pierre, à Jean Naisen encore vivants, s'arrêta devant chacun d'eux, s'inclina en signe de respect, leur baisa dévotement les mains. Et, comme s'il n'eût été brûlé que du feu de l'amour de Dieu, il paraissait rempli de joie à la vue de l'héroïque courage de ses compagnons, il les admirait et répétait en s'approchant d'eux : « Oh ! quel joyeux visage, oh ! qu'il est beau ! » La multitude qui se pressait là en fut frappée comme d'un prodige extraordinaire, et tous, jusqu'aux païens, poussaient des cris d'admiration. Feizo seul, cet indigne apostat, éclatait de rage. Le saint vieillard ayant achevé de saluer et d'embrasser tendrement ses quatre compagnons, revint à son poteau, le serra étroitement en signe de grande affection et s'y tint immobile jusqu'à ce qu'il tomba ou qu'il s'étendit de lui-même à terre. Il ne prononça plus une seule parole et resta jusqu'au dernier soupir les yeux et les bras levés vers le ciel. Ses compagnons, immobiles dans les flammes, avec un calme admirable sur le visage, expirèrent doucement les uns après les autres. Ainsi tous les neuf allèrent au ciel embrasser les neuf religieux brûlés vifs dans le même lieu vingt-deux jours auparavant, et dont ils avaient été les disciples et les hôtes. On brûla leurs corps une seconde fois en rechargeant le bûcher, afin de les réduire en cendres, qui furent dispersées dans la mer.

(BOÉRO.)

Ces neuf Martyrs ont été béatifiés par Pie IX avec les autres 203 bienheureux Martyrs du Japon.

LA V. MARGUERITE D'ALBARÈDE ET SES COMPAGNES.

Marguerite d'Albarède avait, dès l'âge le plus tendre, consacré sa virginité à Jésus-Christ. Elle prit le voile religieux chez les Ursulines du Pont-Saint-Esprit, où elle était un modèle de douceur, d'humilité et de pénitence. On l'arracha de la paisible retraite où elle oubliait les vains tracés de ce monde. Trente et une autres vierges, plongées avec elle dans les cahots d'Orange, partagèrent les horreurs de sa captivité, la gloire de sa confession et sa généreuse mort, qui eut lieu le 12 juillet 1794.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

LE MIRACLE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.

Le couvent de Saint-Martin possède une image de Notre-Dame du Carmel, dont la hauteur est de six palmes. C'est le tableau principal de la chapelle intérieure du noviciat. Elle est peinte à l'huile, sur toile : elle représente la très-sainte Vierge assise, tenant entre ses bras l'Enfant Jésus, qui présente le scapulaire au bienheureux Simon Stock, général de l'Ordre des Carmes. Il serait difficile de dire quelle est la direction des yeux du tableau, parce que les paupières sont presque fermées, et qu'on n'aperçoit qu'un trait, qui indique plutôt qu'il ne montre la couleur noire des prunelles. Il était donc impossible de se tromper à l'apparition du prodige, qui commença le 12 juillet, pendant la neuvaine qu'on faisait à Notre-Dame du Carmel.

Les novices, qui s'y trouvèrent présents, avant l'arrivée du P. Pevérelli leur maître, avaient eu la consolation de l'admirer plusieurs fois, lorsque la communauté, presque toute entière, y accourut aussi, et fut témoin que les paupières, qui dans la peinture sont fermées, s'élevaient et laissaient à découvert le globe entier des yeux, qui se refermaient ensuite comme des yeux vivants ; mais avant de se refermer, ils lançaient des regards si sensibles, qu'ils arra-

chaient un cri universel et attendrissaient tous les spectateurs jusqu'aux larmes. Le mouvement était rapide, car il se renouvelait trois ou quatre fois dans l'espace de deux minutes environ. La très-sainte et compatissante Vierge se prêtait tellement aux vœux et aux prières des assistants, qu'il suffisait de l'invoquer sous son titre de *Mère du Carmel*, pour voir le prodige se renouveler à l'instant. Il a été déposé par un des témoins, qu'il suffisait aussi de faire un acte de contrition : on se retournait ensuite vers la sainte effigie, et elle ouvrait les yeux, et répétait les mêmes regards de miséricorde.

Que de précautions n'ont pas été prises par les observateurs soigneux, dans une chapelle intérieure, où ils avaient toute liberté, et n'étaient point gênés par la foule du peuple ! M. d'Auribeau, après avoir choisi les meilleurs points de vue, monta enfin sur l'autel. Un autre s'approcha également, changea souvent de poste, pour observer pendant plusieurs jours, et remporta une entière conviction, après avoir été plus de vingt fois témoin du prodige. Il y en a qui attestent l'avoir vu plus de cent fois dans l'espace de douze ou quinze jours, qui furent les premiers : alors il était plus fréquent ; mais il y a des preuves qu'il durait encore le 22 janvier 1797.

(MARCHETTI.)

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Milan, les saints martyrs Nabor et Félix, qui souffrirent la mort dans la persécution de Maximien.

1

QUARTO IDUS JULII.

In monasterio Passiniano, prope Florentiam, sancti Joannis Gualberti Abbatis, institutoris Ordinis Vallisumbrosæ. — Mediolani, sanctorum Martyrum Naboris et Felicis, qui in persecutione Maximiani passi sunt. — In Cypro, beati Jasonis antiqui Christi discipuli. — Aquilejæ, natalis sancti Hermagoræ, discipuli beati Marci Evangelistæ, et primi ejusdem civitatis Episcopi : qui inter miracula sanitatum, et prædicationis instantiam, ac populorum conversionem, plurima pœnarum genera expertus, tandem una cum Fortunato Diacono suo, capitali supplicio perpetuum meruit triumphum. — Luceæ, in Tuscia, beati Paulini, qui a

Au monastère de Passignano, près Florence, saint Jean Gualbert, abbé, instituteur de l'Ordre de Vallombreuse.

En l'île de Chypre, saint Jason, ancien disciple de Jésus-Christ.

A Aquilée, fête de saint Hermagore, disciple de saint Marc, Évangéliste, et premier évêque de cette ville, qui, pendant qu'il guérissait miraculeusement les malades, qu'il prêchait avec zèle et convertissait les peuples, ayant souffert plusieurs tourments et ayant eu la tête tranchée, avec son diacre Fortunat, obtint la couronne éternelle.

A Lucques, en Toscane, saint Paul, qui, ayant été sacré par saint Pierre premier évêque de cette ville, fut tué au pied du mont Pise, avec d'autres compagnons, après avoir souffert plusieurs tourments.

Le même jour, mort de saint Procle et saint Hilarion, qui, après avoir souffert de très-cruels tourments, obtinrent la palme du martyre sous l'empereur Trajan et le président Maxime.

A Lentini, sainte Épiphane, qui mourut après avoir eu les mamelles coupées sous l'empereur Dioclétien et le président Tertylle.

A Tolède, sainte Marcienne, vierge et martyre, qui obtint sa couronne après avoir été exposée aux bêtes et déchirée par un taureau pour la foi de Jésus-Christ.

A Lyon, saint Viventio, évêque.

A Bologne, saint Paternien, évêque.

sancto Petro primus ejusdem civitatis Episcopus ordinatus, sub Nerone ad radices montis Pisani post multos agones martyrium suum cum aliis sociis consummavit. — Eodem die, passio sanctorum Procli et Hilarionis, qui sub Trajano Imperatore et Maximo Præsidente per acerbissima tormenta ad palmam martyrii pervenerunt. — Apud Leontinos, sanctæ Epiphane, quæ sub Diocletiano Imperatore et Tertyllo Præsidente, uberrimis præcis, reddidit spiritum. — Toleti, sanctæ Marcianæ Virginis et Martyris, quæ pro fide Christi bestiis objecta, atque a tauro discerpta martyrio coronatur. — Lugduni, sancti Viventii Episcopi. — Bononiæ, sancti Paterniani Episcopi.

Additions des autres martyrologes.

Translation de saint Prix ou saint Pregt, évêque et martyr.
Saint Ménas et saint André le Stratiote, fêtés chez les Grecs.
Saint Ansbaud ou Ansbal, abbé de Saint-Hubert, vénéré dans les Ardennes.

Saint Lithard, pèlerin, honoré à Corneto, en Toscane.

Saint Athanathée, évêque de Clisme, en Égypte.

Saint Die (*Dius*), honoré à Césarée.

Saint Fauste, martyr avec saint Menas.

Saint Gouffin, moine en Berry, au vi^e siècle.

Saint Jean, abbé, disciple de saint Amand.

Saint Honeste, martyr.

Saint Riemire ou Rigomer, que quelques hagiographes placent à ce jour, est fêté le 17 janvier où se trouve sa Vie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Girault Arnal, curé de Saint-Pierre, à Mende, n'ayant pas fait le serment schismatique, condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné à Mende, le 12 juillet 1794.

Louise Cluze, religieuse du Saint-Sacrement à Boulène, n'ayant pas renié ses vœux, condamnée à mort et guillotinée à Orange, le 12 juillet 1794.

Pierre-François Flocon, curé de Romécourt, au diocèse de Metz, arrêté et emprisonné à Bar-sur-Ornain, guillotiné le 12 juillet 1794.

Pierre-Louis Gonnet, prêtre du diocèse d'Orange, condamné à mort comme contre-révolutionnaire, guillotiné à Orange le 12 juillet 1794.

Jean-Baptiste Hillaire, curé dans le diocèse d'Uzès, n'ayant pas fait le serment schismatique, condamné à Mende, comme prêtre réfractaire, guillotiné le 12 juillet 1794.

Éléonore de Justamont, religieuse du couvent de Sainte-Catherine à Avignon, réfugiée à Boulène, traînée de là dans les prisons d'Orange, et n'ayant pas renié ses vœux, guillotinée le 12 juillet 1794.

Mathurin Lambert, curé au diocèse d'Orléans, emprisonné dans cette ville, puis envoyé à Paris, condamné là pour refus de serment schismatique, guillotiné le 12 juillet 1794.

Benoît Marcel, prêtre du diocèse d'Avignon, arrêté en 1793, conduit dans les prisons d'Orange, guillotiné là comme prêtre réfractaire, le 12 juillet 1794.

Pradon (prénoms inconnus), curé de Banne, au diocèse d'Uzès, se réfugia dans les bois lorsque Banne fut envahi par les Conventionnels, traqué et arrêté là avec d'autres ecclésiastiques, et massacré avec les autres sur la place publique des Vans, le 12 juillet 1794.

TREIZIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Eugène, évêque de Carthage, et ses compagnons, martyrs. — **Saint Anaclet**, pape et martyr. — **Saint Joël**, prophète. — **Saint Esdras**, prophète. — **Saint Silas**, compagnon de Saint Paul. — **Sainte Maure** et **sainte Britte** ou **Brigide**, vierges et martyres. — **Sainte Dagile**, martyre. — **Saint Salutaire**, diacre de Carthage, martyr. — **Saint Turiaf**, évêque de Dol. — **Saint Etienne** le **Thaumaturge**, solitaire. — **Le Bienheureux Séguin**, abbé. — **Saint Arnton**, évêque et martyr. — **Sainte Pétronille**, abbesse d'Aubeterre. — **Le Vénérable Dom Lamo-rélie des Biards**, confesseur de la Foi. — **Mémoire** de la très-sainte Vierge. — **Martyrologe** romain. — **Additions** des autres martyrologes. — **Martyrologe** de la dernière persécution.

SAINT EUGÈNE,

ÉVÊQUE DE CARTHAGE.

A la mort de Genséric, roi des Vandales, le 25 janvier 477, et à l'avènement de Hunéric, son fils aîné, l'Église de Carthage était sans évêque depuis vingt-quatre ans. Mais enfin, à la prière de l'empereur Zénon et de la princesse Placidie, dont Hunéric avait épousé la sœur, il permit aux catholiques d'y ordonner un évêque. Pour assister à l'élection, Hunéric envoya à l'église Alexandre, ambassadeur de l'empereur Zénon, et avec lui un de ses notaires, nommé Vitarit, portant un édit qu'il fit lire publiquement en ces termes : « Notre maître, à la prière de l'empereur et de la très-noble Placidie, vous accorde d'ordonner un évêque tel qu'il vous plaira, à condition que les évêques de notre religion, qui sont à Constantinople et dans les autres provinces d'Orient, aient la liberté de prêcher dans leurs églises en telle langue qu'ils voudront, et d'exercer la religion chrétienne, comme vous avez la liberté ici et dans vos autres églises d'Afrique, de célébrer les messes, de prêcher et d'exercer votre religion. Car si cela n'est pas observé, l'évêque qui sera ordonné ici et les autres évêques d'Afrique, avec leur clergé, seront envoyés

chez les Maures. » Cet édit ayant été lu dans les églises de Carthage le 18 juin 481, Victor de Vite et les autres évêques catholiques qui étaient présents en gémirent, voyant l'artifice avec lequel on préparait la persécution. Ils dirent au commissaire du roi : « A des conditions si dangereuses, cette Église aime mieux n'avoir point d'évêque ; Jésus-Christ la gouvernera comme il a fait jusqu'ici. » Mais le commissaire ne voulut point recevoir cette protestation. D'un autre côté, le peuple demandait un évêque avec des cris qu'il était impossible d'apaiser.

Eugène fut donc ordonné évêque de Carthage avec une joie incroyable du peuple ; car il y avait un très-grand nombre de jeunes gens qui n'avaient jamais vu d'évêque assis sur le trône de cette Église. Il s'attira bientôt, par ses vertus, le respect et l'affection, non-seulement des catholiques, mais de tout le monde ; car il était humble, charitable, plein de compassion, et faisait de très-grandes aumônes. Il est vrai que les Barbares possédaient tous les biens de l'Église, mais on apportait tous les jours de grandes sommes au saint évêque, et il distribuait tout fidèlement, sans en rien réserver, que pour les besoins du moment. Il ne gardait jamais d'argent au lendemain, à moins qu'on ne le lui eût apporté trop tard pour le donner avant la nuit. Sa réputation lui attira bientôt l'envie des évêques ariens, et principalement de Cyrila, la plus puissant de tous. Ils représentèrent au roi qu'il était dangereux de souffrir qu'Eugène continuât de prêcher. Ils voulaient qu'Eugène lui-même empêchât que personne, ni homme ni femme, ne parût dans l'église en habit de barbare. Il répondit comme il convenait : « La maison de Dieu est ouverte à tout le monde, nul ne peut repousser ceux qui entrent. » Ce qu'il disait principalement à cause des catholiques qui, servant dans la maison du roi, étaient obligés à porter l'habit des Vandales.

Après cette réponse de l'évêque, Hunéric fit mettre à la porte de l'église des bourreaux, qui, voyant un homme ou une femme y entrer, avec l'habit de leur nation, leur jetaient

sur la tête de petits bâtons dentelés, dont ils leur entortillaient les cheveux, et, les tirant avec force, arrachaient la chevelure avec la peau de la tête. Quelques-uns en perdirent les yeux, d'autres moururent de leurs souffrances, plusieurs survécurent longtemps. On menait par la ville des femmes avec la tête ainsi écorchée, précédées d'un crieur, pour les montrer à tout le peuple; mais cette cruauté ne fit quitter à personne la vraie religion. Alors Hunéric s'avisa d'ôter leurs traitements aux catholiques qui étaient à la cour, et de les envoyer travailler à la campagne. Ainsi, des hommes nés libres et délicats furent conduits dans les plaines d'Utique, pour couper du blé à la plus grande ardeur du soleil. Un d'eux avait la main sèche depuis longtemps, et, comme on le forçait à travailler, nonobstant une excuse si légitime, il fut guéri par les prières de tous les autres. Tel fut le commencement de la persécution d'Hunéric.

Sa conduite envers ses proches montrait aux catholiques ce qu'ils avaient à attendre. Genséric avait réglé, par son testament, que la couronne des Vandales passerait toujours à celui de ses descendants qui se trouverait le plus âgé. Hunéric, voulant assurer le royaume à ses enfants seuls, se mit à égorger toute sa famille. Son frère Théodoric avait une femme très-capable, et un fils aîné bien instruit dans les lettres, auquel le trône devait revenir. Il les fit tuer l'un et l'autre, et ensuite bannit Théodoric, dépouillé même de ses vêtements, avec un fils encore enfant et deux filles. Godagise, fils aîné de son frère Genton, fut pareillement banni avec sa femme. Il brûla vifs ou tua par le glaive les nombreux amis de son frère Théodoric : en quoi il imitait son père, qui avait noyé la veuve de son frère dans la rivière de Cirthe et égorgé ses enfants. Bien des personnes que Genséric lui avait recommandées à son lit de mort et sous la foi du serment, périrent par divers supplices. Il trancha la tête à Heldica, vieux ministre de son père, et brûla sa femme au milieu de la ville. Un jour, au milieu de Carthage, en présence du peuple, il fit brûler Jocundus, évêque de sa religion, que les Vandales

appelaient leur patriarche, parce qu'il passait pour être l'ami de son frère Théodoric. A cette vue, les catholiques se disaient : « S'il est aussi cruel envers un évêque de son parti, comment nous épargnerait-il, nous et notre religion? »

Hunéric, après avoir fait périr les siens pendant cinq ans, se crut bien affermi sur le trône, et tourna toute sa fureur contre l'Église catholique. Il ordonna d'abord que personne ne servît dans son palais, qu'il ne fût arien, et il y eut un grand nombre qui renoncèrent à leurs charges pour conserver la foi. Ils les chassa ensuite de leurs maisons, les dépouilla de tous leurs biens et les relégua en Sicile et en Sardaigne. Il ordonna aussi que les biens des évêques catholiques appartiendraient au fisc après leur mort, et qu'on ne pourrait leur donner de successeur, qu'il n'eût payé au fisc cinq cents pièces d'or. Mais ses domestiques lui représentèrent que l'on traiterait de même ou plus rigoureusement les évêques ariens en Thrace et ailleurs : ce qui l'obligea à révoquer cette ordonnance. Il fit ensuite assembler les vierges sacrées, les fit visiter honteusement par des matrones de sa nation, et les fit tourmenter pour les contraindre à déposer contre les évêques. On les suspendait avec de grands poids aux pieds, on leur appliquait des lames de fer rouge sur le dos, sur le ventre, le sein, les côtés, les pressant de dire que les évêques et les clercs abusaient d'elles. Plusieurs moururent de ces tourments, d'autres en demeurèrent courbées ; mais elles ne donnèrent aucun prétexte de calomnier l'Église.

Ensuite Hunéric envoya en exil, dans le désert, des évêques, des prêtres, des diacres et d'autres catholiques, au nombre de quatre mille neuf cent soixante-seize, entre lesquels il y avait plusieurs goutteux, plusieurs à qui leur grand âge avait fait perdre la vue. Félix d'Abbirite, évêque depuis quarante-quatre ans, était paralytique, en sorte qu'il avait perdu tout sentiment, et même la parole. Les évêques catholiques, ne sachant comment l'emmener, firent demander au roi qu'on le laissât à Carthage, où il mourrait bientôt. Le roi répondit : « S'il ne peut se tenir à cheval, qu'on l'attache

avec des cordes à des bœufs indomptés, pour le mener où j'ai ordonné. » Il fallut le porter sur un mulet, lié en travers comme une pièce de bois. On assembla tous ces confesseurs dans les deux villes de Sicca et de Larée, où les Maures devaient venir les prendre pour les mener dans le désert. Là, deux comtes vinrent leur dire avec de douces paroles : « Pourquoi vous obstiner de la sorte ? pourquoi ne pas obéir aux ordres de notre maître, qui vous comblera d'honneurs ? » Tous s'écrièrent aussitôt à haute voix : « Nous sommes chrétiens ! nous sommes catholiques ! nous confessons un seul Dieu en trois personnes ! » On les enferma premièrement dans une prison, où leurs confrères avaient permission d'entrer, de prêcher et de célébrer les divins Mystères. Il y avait avec eux plusieurs jeunes enfants que leurs mères accompagnaient, les unes, joyeuses d'avoir enfanté des Martyrs ; les autres, tristes de voir les leurs en ce péril, voulaient les en tirer pour les faire rebaptiser ; mais aucun des petits ne se laissa séduire.

Les confesseurs furent ensuite resserrés dans une prison plus étroite ; on ne permit plus de les visiter, et les gardes furent châtiés rudement. Les prisonniers étaient entassés l'un sur l'autre, sans pouvoir s'écarter pour satisfaire aux nécessités naturelles ; ce qui produisit bientôt une infection et une horreur plus insupportables que tous les tourments. Les autres évêques, entre autres Victor de Vite, qui a écrit toute cette histoire, ayant trouvé moyen, au poids de l'or, d'y entrer secrètement, enfoncèrent dans l'ordure jusqu'aux genoux. Enfin, les Maures leur ordonnèrent, à grand bruit, de se préparer à marcher. Ils sortirent donc un dimanche, sales comme ils étaient, non-seulement par leurs habits, mais par la tête et le visage, et, toutefois ils chantaient cette parole du psaume : *Telle est la gloire de tous les Saints !* Cyprien, évêque d'Unizibe, les consolait et leur donnait tout ce qu'il avait, désirant être emmené avec eux. Il souffrit beaucoup dans la suite, et fut emmené en exil après une rude prison. Le peuple accourait de tous côtés pour voir les saints

confesseurs; les chemins étaient trop étroits, et les fidèles couvraient les vallées et les montagnes, portant des cierges à leurs mains, et jetant leurs enfants aux pieds des Saints. Ils leur criaient : « A qui nous laissez-vous, en courant au martyre? qui baptisera ces enfants? qui nous donnera la pénitence et la réconciliation? qui nous enterrera après la mort? qui nous offrira le divin Sacrifice avec les cérémonies ordinaires? Que ne nous est-il permis d'aller avec vous ! »

L'évêque Victor ajoute : « Un jour que nous marchions ainsi avec l'armée de Dieu, nous apercevons une petite vieille femme, portant un sac et d'autres vêtements, et tenant par la main un petit enfant, qu'elle encourageait par ces mots : Courez, mon seigneur! Voyez tous les Saints, comme ils se pressent avec joie d'aller recevoir la couronne! Nous la grandâmes de ce qu'étant femme elle voulait aller avec tant d'hommes et se joindre à l'armée du Christ. Elle répondit : Bénissez-moi, seigneurs, et priez pour moi, ainsi que pour cet enfant, qui est mon petit-fils; car, quoique pécheresse, je suis fille du défunt évêque de Zurite. — Mais, lui dîmes-nous, pourquoi marcher dans un si chétif accoutrement et venir de si loin? Elle répondit : Je vais en exil avec ce petit, votre serviteur, de peur que l'ennemi ne le trouve seul et ne l'entraîne de la voie de la vérité à la mort. A ces mots, nous fondîmes en larmes, et ne pûmes dire autre chose, sinon : Que la volonté de Dieu soit faite! Ils marchaient plus de nuit que de jour, à cause de l'ardeur du soleil, et logeaient avec grande incommodité dans les caves qui leur étaient préparées. Pendant la marche, quand les vieillards ou les jeunes gens les plus faibles n'en pouvaient plus, on les piquait avec des dards ou on leur jetait des pierres pour les presser. Ensuite, on commanda aux Maures de lier par les pieds ceux qui ne pouvaient marcher, et de les traîner comme des bêtes mortes, par les lieux rudes et pierreux, où d'abord leurs habits furent déchirés et ensuite leurs membres. L'un avait la tête cassée, l'autre le côté fendu; il en mourut un grand nombre, que l'on enterra comme on put le long des grands chemins. Les

plus valides arrivèrent dans le désert où on les menait, et on leur donna pour nourriture de l'orge, comme à des chevaux; encore la leur ôta-t-on dans la suite. Ce lieu était plein de scorpions et d'autres bêtes venimeuses, qui toutefois ne firent de mal à aucun des serviteurs de Dieu.

Hunéric, au contraire, bien loin de s'adoucir, devenait encore plus méchant. Après avoir arraché à l'Église de Dieu quelques membres, il entreprit de déchirer et de perdre le corps entier. Le jour de l'Ascension, 483, en présence de Réginus, ambassadeur de l'empereur Zénon, il envoya à l'évêque Eugène un édit pour le faire lire dans l'église; il l'envoya dans le même temps par des courriers dans toute l'Afrique. Il y parlait ainsi : « Hunéric, roi des Vandales et des Alains, aux évêques homousiens. Il vous a été souvent défendu de tenir des assemblées dans le partage des Vandales, de peur que vous ne séduisiez les âmes chrétiennes. On a trouvé que plusieurs, au mépris de cette défense, y ont célébré des messes, soutenant qu'ils conservent l'intégrité de la foi chrétienne. C'est pourquoi, ne voulant point souffrir de scandale dans les provinces que Dieu nous a données, sachez que, du consentement de nos saints évêques, nous avons ordonné que vous veniez tous à Carthage, le jour des calendes de février prochain, pour disputer de la foi avec nos évêques, et prouver par les Écritures la créance des homousiens que vous tenez, afin que l'on puisse connaître si vous avez l'intégrité de la foi. Donnée le treizième des calendes de juin, la septième année du règne d'Hunéric, c'est-à-dire le 20 mai 483. » Les évêques qui se trouvèrent présents (de ce nombre était l'historien Victor de Vite) furent étrangement consternés à la lecture de cet édit : il leur parut être le signal de la persécution, particulièrement ces paroles : Ne voulant point souffrir le scandale dans nos provinces, comme s'il disait : Nous n'y voulons point souffrir de catholiques. Après avoir délibéré, ils ne trouvèrent point d'autre remède que de tâcher d'amollir ce cœur barbare, en lui faisant présenter une remontrance dressée par l'évêque Eugène.

Elle contenait en substance que, comme il s'agissait de la cause commune, il fallait aussi appeler les évêques d'outre-mer. La réponse du roi fut : « Soumettez toute la terre à ma puissance, et je ferai ce que vous dites. » Eugène répliqua : « Il ne faut pas demander l'impossible. J'ai dit que, si le roi veut connaître notre foi, qui est une et véritable, il peut envoyer à ses amis, c'est-à-dire aux princes catholiques ; j'écrirai aussi à mes frères, afin qu'il vienne de mes coévêques, pour vous démontrer avec nous notre foi commune, et principalement l'Église romaine, qui est à la tête de toutes les églises. » Le ministre d'Hunéric dit à l'évêque : « Ainsi vous et le roi, mon maître, vous êtes égaux ? » Eugène répondit : « Je ne suis pas l'égal du roi, mais j'ai dit : S'il désire connaître la foi véritable, qu'il écrive à ses amis, pour qu'ils envoient nos évêques catholiques ; j'écrirai de mon côté à mes collègues, parce que c'est la cause de toute l'Église catholique. » Eugène parlait ainsi, non que l'Afrique manquât de personnages capables de réfuter les objections de leurs adversaires, mais pour faire venir des évêques qui, n'étant point sujets des Vandales, leur parlassent avec plus de liberté, et pussent attester à toute la terre l'oppression que souffraient les catholiques. Hunéric n'eut aucun égard à cette remontrance ; au contraire, il chercha divers prétextes pour persécuter les évêques qu'il apprenait être les plus savants. Il envoya une seconde fois en exil l'évêque Donatien, après lui avoir fait donner cent cinquante coups de bâton. Il bannit de même Présidius de Suffétule. Il fit battre Mansuétus, Germain, Fusculus et plusieurs autres. Cependant il défendit qu'aucun des siens ne mangeât avec les catholiques, qui, bien loin de s'affliger de cette défense, s'en réjouirent beaucoup.

Dans le moment que le feu de la persécution allait éclater, Dieu consola ses fidèles par un miracle public. Il y avait à Carthage un aveugle nommé Félix, très-connu dans la ville. La nuit de l'Épiphanie, il lui fut dit un songe : « Lève-toi ; va trouver mon serviteur l'évêque Eugène, et dis-lui que je t'ai envoyé à lui. Et à l'heure qu'il bénira les fonts baptismaux,

il touchera tes yeux et tu recouvreras la vue. » L'aveugle, croyant que c'était un songe ordinaire, ne voulut pas se lever ; s'étant rendormi, il reçut le même ordre une seconde fois, et enfin une troisième avec de grands reproches. Il éveille le garçon qui lui donnait la main, il va en diligence à la basilique de Fauste, et, après avoir prié avec beaucoup de larmes, il s'adresse à un sous-diacre nommé Pérégrin, le priant d'avertir l'évêque qu'il avait un secret à lui dire. L'évêque dit qu'on le fit entrer. Le peuple chantait déjà par toute l'église les prières nocturnes. L'aveugle déclare à l'évêque sa vision, et lui dit : « Je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez rendu la vue, comme le Seigneur vous l'a ordonné. » Eugène lui dit : « Retirez-vous, mon frère ; je suis un pécheur et le dernier des hommes, puisque Dieu m'a réservé à ces malheureux temps. » L'aveugle, lui tenant les genoux, répétait la même prière. Eugène, voyant sa foi et pressé par l'heure de l'office, marche avec lui vers les fonts, accompagné de son clergé. C'était la coutume d'Afrique, comme de quelques autres églises, de donner à l'Épiphanie le Baptême solennel comme à Pâques et à la Pentecôte.

L'évêque Eugène étant arrivé aux fonts, se mit à genoux, et, avec de grands gémissements, fit la bénédiction de l'eau ; ayant achevé la prière, il se leva et dit à l'aveugle : « Je vous ai déjà dit, mon frère Félix, que je suis un homme pécheur ; mais je prie le Seigneur, qui a daigné vous visiter, de vous donner selon votre foi et de vous ouvrir les yeux. En même temps, il fit sur ses yeux le signe de la Croix, et l'aveugle recouvra la vue. L'évêque le retint auprès de lui jusqu'à ce que tous fussent baptisés, de peur que le peuple ne l'écrasât en s'empressant de le voir ; ensuite on fit connaître le miracle à toute l'église. Félix accompagna l'évêque, marchant à l'autel, et fit son offrande en action de grâce. L'évêque, l'ayant reçue, la mit sur l'autel, et le peuple témoigna sa joie par de grands cris. Aussitôt on en porta la nouvelle au roi, qui fit prendre Félix pour savoir de lui la vérité de la chose. Il raconta tout, comme cela s'était passé. Les évêques des

ariens disaient qu'Eugène l'avait fait par maléfice, et s'ils avaient pu, ils auraient fait mourir Félix ; car il était si connu qu'on ne pouvait cacher ce miracle.

Le 1^{er} de février, jour marqué pour la conférence, étant proche, les évêques vinrent non-seulement de toute l'Afrique, mais encore des îles sujettes aux Vandales. Ils étaient accablés de douleur. On garda le silence pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'Hunéric eut séparé les plus habiles pour les faire mourir sur des calomnies. Il fit brûler un des plus savants, nommé Létus, après l'avoir tenu longtemps en prison, pensant intimider les autres par son exemple. Enfin, on vint à la conférence dans le lieu marqué par les ariens. Les catholiques choisirent dix d'entre eux, qui devaient répondre pour tous, afin d'ôter aux Ariens le prétexte de dire qu'ils les avaient accablés par leur multitude. Cyrila ou Cyrola était assis avec les siens, en un lieu élevé, sur un trône magnifique, au lieu que les catholiques étaient debout. Ils dirent : « On doit garder l'égalité dans une conférence, et il doit y avoir des commissaires pour examiner la vérité. Qui fera ici cette fonction ? » Un notaire du roi répondit : « Le patriarche Cyrila dit... » Les catholiques l'interrompirent, et demandèrent par quelle autorité Cyrila prenait ce titre. Alors les ariens commencèrent à faire du bruit et à calomnier les catholiques, et, parce qu'ils avaient demandé que, s'il n'y avait point de commissaires, du moins les plus sages du peuple fussent spectateurs, on ordonna de donner cent coups de bâton à tous les catholiques qui étaient présents. Alors l'évêque Eugène s'écria : « Que Dieu voie la violence qu'on nous fait et la persécution que nous souffrons ? » Les évêques catholiques dirent à Cyrila : « Faites votre proposition. » Il répondit : « Je ne sais pas le latin. » Son prétexte était que les Vandales, comme les autres barbares, parlaient la langue tudesque. Les évêques catholiques répondirent : « Nous savons certainement que vous avez toujours parlé latin ; ainsi vous ne devez pas apporter cette excuse, vu principalement que c'est vous qui avez allumé ce feu. » Comme il vit les évêques catholiques mieux

préparés au combat qu'il ne pensait, il employa diverses chicanes, voulant absolument éviter la conférence. Les catholiques l'avaient bien prévu, et avaient écrit une profession de foi qu'ils firent lire publiquement.

Elle est fort ample, et contient d'abord l'explication de l'unité de substance en Dieu, avec la trinité de personnes ; la nécessité d'employer le mot grec *homoousios*. Ensuite on prouve par l'Écriture que le Fils est de même substance que le Père, qu'ils sont égaux, qu'il y a deux natures en Jésus-Christ ; comment sa génération est inexplicable, comment le Père non engendré et le Fils engendré sont de même substance, comment la substance de Dieu est indivisible ; que le Saint-Esprit est consubstantiel au Père et au Fils, qu'il procède de l'un et de l'autre, et que, sous le seul nom de Dieu, les trois personnes sont comprises. Les évêques s'étendent particulièrement sur la divinité du Saint-Esprit, et la prouvent entre autres par ce texte de saint Jean, déjà cité par saint Cyprien : « Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint, et ces trois sont une même chose. » Ils concluent en ces mots : « Telle est notre foi, appuyée sur l'autorité et les traditions des Évangélistes et des Apôtres, et fondée sur la société de toutes les Églises catholiques du monde, dans laquelle, par la grâce de Dieu tout-puissant, nous espérons persévérer jusqu'à la fin de notre vie. » Ce mémoire est conservé daté du 20 juin 484¹.

A la lecture de cette confession de foi, les ariens s'écrièrent, se plaignant que leurs adversaires prissent le nom de catholiques, et aussitôt ils rapportèrent au roi qu'ils avaient fait du bruit pour éviter la conférence. Alors il envoya secrètement par toutes les provinces un décret daté du 25 février, qu'il tenait tout prêt, en vertu duquel, tandis que les évêques étaient à Carthage, il fit fermer en un jour toutes les églises d'Afrique, et donna à ses évêques ariens tous les biens des

¹ Vict. de Vite, l. III.

églises et des évêques catholiques. Dans cet édit de persécution, après avoir parlé de sa clémence et de sa mansuétude, le Vandale dit que les évêques homousiens étaient arrivés à Carthage après le jour fixé pour la conférence; qu'après avoir demeuré quelque temps dans la ville, ils avaient encore obtenu un délai de quelques jours. « Quand ils ont dit, ajoute-t-il, qu'ils étaient prêts au combat, nos vénérables évêques leur ont proposé qu'ils prouvassent par l'Écriture l'homousion, ou du moins qu'ils condamassent ce que plus de mille évêques assemblés au Concile de Rimini et de Séleucie ont condamné; ils n'en ont rien voulu faire, tournant tout en sédition, par le moyen du peuple qu'ils avaient excité, en sorte qu'on n'a pu en venir à la dispute. En conséquence, nous ordonnons que leurs églises soient fermées, tant qu'ils refuseront d'en venir à la conférence proposée. Et, comme ils s'y refusent par une coupable obstination, il est juste de retorquer contre eux les lois pénales, qu'ils ont fait rendre contre leurs adversaires par les empereurs qu'ils ont séduits. » Rappelant donc les lois portées contre les hérétiques et y ajoutant du sien, il veut que les évêques catholiques soient chassés des villes; qu'ils ne puissent faire aucune fonction, pas même baptiser; que, dans le cas qu'ils auraient ordonné quelqu'un, ils paieraient dix livres d'or, de même que celui qu'ils auraient ordonné; que les laïques de leur communion ne pourraient ni donner ni recevoir quoi que ce soit, soit entre vifs, soit par testament; qu'ils seraient privés de leurs charges condamnés à diverses amendes, dépouillés de tous leurs biens, fouettés et bannis, en cas qu'ils persistassent dans leur religion; que les livres qui soutenaient la foi de la consubstantialité seraient jetés au feu; que les juges qui seraient convaincus de n'avoir pas infligé aux homousiens de cruels supplices, les encourraient eux-mêmes; qu'enfin il n'y aurait d'exception que pour ceux qui, avant le 1^{er} juin de la même année 484, embrasseraient la religion du prince.

Quand le Vandale hérétique tourne contre le catholicisme les lois faites contre l'hérésie, il agit comme le brigand qui

tourne contre le propriétaire et le juge les lois faites contre le vol et l'homicide; comme le rebelle qui tourne contre l'autorité légitime les lois faites contre la révolte; comme le révolutionnaire qui tourne contre l'ordre et la paix publiques les lois faites contre les troubles et l'anarchie. Car toute hérésie, par son principe même, qui est de ne reconnaître de règle que soi, justifie toutes les révoltes et tous les crimes. Le catholicisme seul peut, sans inconséquence, les condamner tous. Aussi l'édit et le raisonnement d'Hunéric, est-ce un édit et un raisonnement de Vandale. L'exécution le fit bien voir.

Il reprochait aux évêques catholiques d'avoir refusé la conférence. Et aussitôt après son édit, lorsqu'ils étaient encore tous assemblés à Carthage pour cela, il commanda de les en chasser tous, sans leur laisser ni cheval, ni serviteur, ni habit à changer, mais les dépouillant de tout, après leur avoir pris ce qu'ils avaient chez eux. Il y avait même défense de les loger ni leur fournir des vivres, sous peine, aux contrevenants, d'être brûlés avec toute leur maison. Les évêques ainsi chassés résolurent de ne point s'éloigner, de peur qu'on ne dît qu'ils avaient fui la conférence; aussi bien n'avaient-ils plus ni églises ni maisons. Comme ils étaient ainsi, gémissants et exposés à l'air autour des murailles de la ville, le roi sortit par hasard, et ils vinrent tous à lui, disant : « Quel mal avons-nous fait pour être traités ainsi? Si nous sommes assemblés pour une conférence, pourquoi nous dépouiller, nous chasser, nous faire mourir de faim et de froid? » Pour toute réponse, le roi, les regardant de travers, et avant d'avoir entendu toute leur remontrance, fit courir sur eux des cavaliers qui en blessèrent plusieurs, principalement des plus vieux et des plus faibles.

Ensuite on leur donna un ordre de se trouver dans un lieu nommé le temple de Mémoire. Là on leur présenta un papier roulé et on leur dit : « Le roi, notre maître, quoique mécontent de votre désobéissance et de votre refus à être de sa religion, pense toutefois à vous faire du bien. Si vous jurez

de faire ce qui est contenu dans ce papier, il vous renverra à vos églises et à vos maisons. » Tous les évêques répondirent : « Nous disons et nous dirons toujours que nous sommes chrétiens et évêques ; nous tenons la foi apostolique, qui est une et véritable. » Comme on les pressait de faire ce serment, Hortulan et Florentien dirent au nom de tous : « Sommes-nous des bêtes, pour jurer au hasard, sans savoir ce que contient ce papier ? » Les émissaires du roi leur dirent : « Jurez qu'après la mort du roi, vous désirez que son fils Hildéric lui succède, et qu'aucun de vous n'enverra des lettres outre-mer. Si vous prêtez ce serment, il vous renverra à vos églises. » Plusieurs crurent, par simplicité, qu'ils pouvaient prêter ce serment, de peur que le peuple ne leur reprochât qu'il n'avait tenu qu'à eux qu'on ne rendit les églises. Les autres, soupçonnant la fraude, ne voulurent point jurer, et dirent qu'il est défendu dans l'Évangile, par ces paroles de Notre-Seigneur : « Vous ne jurerez point du tout. » Alors les officiers du roi séparèrent les uns d'avec les autres, et des notaires écrivaient ce que chacun disait, de quelle ville il était, et quel était son nom. Cela fait, ils furent envoyés les uns et les autres en prison.

On reconnut alors l'artifice du Vandale. On vint dire aux premiers : « Parce que vous avez voulu jurer, contre le précepte de l'Évangile, le roi ordonne que vous ne voyiez jamais vos villes ni vos églises ; mais vous serez relégués dans des fermes, où l'on vous donnera des terres à cultiver, à la charge toutefois que vous ne chanterez, ni ne prierez, ni ne porterez à la main de livre pour lire ; que vous n'administrerez ni les Ordres, ni le Baptême, ni la Pénitence. » Aux autres on dit : « Vous n'avez pas voulu jurer, parce que vous ne souhaitez pas le règne du fils de notre roi. C'est pourquoi vous serez relégués dans l'île de Corse, et occupés à couper du bois pour la construction des vaisseaux. » C'est même Hildéric, qui servit de prétexte à la persécution, étant parvenu à la couronne quarante ans après, rendit la liberté aux confesseurs.

Avant que les évêques fussent conduits en exil, Hunéric

envoya des bourreaux par toute l'Afrique, afin qu'il n'y eût aucune maison ni aucun lieu où il n'y eût des lamentations et des pleurs. Car on leur avait donné ordre de n'épargner personne, ni âge, ni sexe, mais ceux-là seulement qui céderaient à la volonté du roi. On faisait mourir les uns à coups de bâton, on pendait les autres ou on les brûlait. On dépouillait les femmes, principalement les nobles, pour les tourmenter en public. Une d'elles, nommée Denyse, plus hardie et plus belle que les autres, leur dit : « Tourmentez-moi comme il vous plaira, épargnez-moi seulement la honte de la nudité. » Mais loin de se laisser toucher à ces paroles, ils l'exposèrent dans le lieu de la place le plus élevé, pour la donner en spectacle à tout le monde. Tandis qu'on la battait de verges et que des ruisseaux de sang coulaient de son corps, elle leur disait : « Ministres du démon, ce que vous faites pour me déshonorer sera ma gloire. » Comme elle était très-instruite dans les Écritures, elle exhortait les autres au martyre, et, par son exemple, elle procura le salut à presque toute sa patrie. Elle avait un fils unique, nommé Majoric, encore jeune et délicat. Voyant qu'il tremblait à la vue des tourments qu'il allait endurer, elle jeta sur lui des regards sévères, et employa, pour l'animer à souffrir, toute l'autorité maternelle. Pendant qu'on le frappait de verges, elle lui disait : « Souviens-toi, mon fils, que nous avons été baptisés au nom de la Trinité, dans l'Église catholique, notre Mère. Ne perdons pas le vêtement de notre salut. La peine qui est à craindre, c'est celle qui dure toujours. » Le jeune homme, fortifié par les discours de sa mère, souffrit le martyre avec beaucoup de constance. En l'embrassant après sa mort, elle rendit grâces à Dieu, et ne voulut point l'enterrer ailleurs que dans sa maison, afin de lui être plus intimement unie par la prière. Sa sœur Dative et le médecin Émélius, son parent, souffrirent le martyre par ses exhortations, avec un grand nombre d'autres.

Il y en eut à Clusé une multitude innombrable qui répandirent leur sang pour la foi, entre autres une femme nommée

Victoire, que son mari, qui s'était laissé pervertir, ne put jamais ébranler. Victorien, proconsul ou gouverneur de Carthage, l'homme d'Afrique le plus riche, sollicité par le roi de renoncer au parti des catholiques, avec l'assurance d'être le plus cher de ses confidants, fit cette réponse : « Dites au roi qu'il m'expose au feu ou aux bêtes, qu'il me fasse souffrir toutes sortes de tourments ; si je cède, c'est en vain que j'ai été baptisé dans l'Église catholique. Car, quand il n'y aurait que cette vie, je ne voudrais pas, pour un peu de gloire temporelle, être ingrat au Créateur, qui m'a fait la grâce de croire en lui. » Irrité de cette réponse, le roi lui fit souffrir de longs et d'indicibles tourments, pendant lesquels il consumma son martyre. A Tambaise, les bourreaux, après avoir appliqué à deux frères beaucoup de lames ardentes et les avoir déchirés avec les ongles de fer, rebutés par leur patience, et surtout parce qu'on ne voyait en eux ni meurtrissures ni autre vestige de tourments, les chassèrent en disant : « Tout le monde les imite et personne ne se convertit à notre religion. »

A Typase, dans la Mauritanie césarienne, l'Algérie actuelle, les ariens ayant ordonné un évêque de leur secte, les habitants sortirent de leur ville et passèrent en Espagne, excepté un petit nombre, qui ne trouvèrent pas le moyen de passer la mer. L'évêque arien usa tantôt de caresses et tantôt de menaces pour les pervertir, mais inutilement. Ils s'assemblèrent dans une maison et y célébraient publiquement les Mystères. Le roi, informé et irrité de leur conduite, leur fit couper à tous la langue et la main droite, dans la place publique, en présence de toute la province. Mais ils ne laissèrent pas de parler aussi bien qu'auparavant. Victor de Vite, témoin oculaire du miracle, dit à ceux qui en douteraient, qu'ils pouvaient s'en assurer eux-mêmes, en allant à Constantinople, où ils trouveraient un sous-diacre nommé Réparat, du nombre de ceux à qui on avait coupé la langue jusqu'à la racine, qui parlait nettement, sans aucune peine, et qui par cette raison était singulièrement honoré de l'empereur Zénon et de l'im-

pératrice. Énée de Gaze, philosophe platonicien, qui était alors à Constantinople, dit dans un dialogue écrit avant l'an 533, qu'il avait vu lui-même les personnes qui avaient eu la langue coupée, qu'il les avait entendues parler distinctement, et que ne pouvant s'en rapporter à ses oreilles, il leur avait fait ouvrir la bouche et vu toute leur langue arrachée jusqu'à la racine ; qu'il était étonné, non de ce qu'ils parlaient encore, mais de ce qu'ils n'étaient pas morts de ce supplice. Procope, qui écrivait quelque temps après, dit qu'il en avait vu se promener à Constantinople, parlant librement, sans se sentir de ce supplice ; mais que deux d'entre eux, ayant péché avec des femmes abandonnées, perdirent l'usage de la parole. Le comte Marcellin dans sa *Chronique*, l'empereur Justinien dans une constitution pour l'Afrique, attestent également avoir vu ce miracle.

Hunéric n'épargna pas plus les Vandales catholiques, et n'eut aucun égard à l'intercession d'Uranus, ambassadeur de Zénon. Au contraire, pour montrer le mépris qu'il faisait de l'empereur et des Romains, il fit mettre le plus de bourreaux et les plus cruels dans les rues et les places de Carthage, où l'ambassadeur devait passer pour aller au palais. On vit longtemps dans cette ville les marques des cruautés exercées en cette persécution : les uns étaient sans mains ou sans pieds, d'autres sans yeux, sans nez ou sans oreilles ; d'autres, à force d'avoir été suspendus, avaient les épaules démisées et élevées au-dessus de la tête ; car étant attachés au haut des maisons, on les poussait en l'air pour servir de jouet aux barbares : quelquefois la corde se rompait, et ils se cassaient la tête ou les jambes. Victor relève en particulier le courage de Dagila, femme d'un maître d'hôtel du roi, qui, bien que noble et délicate, avait déjà confessé plusieurs fois Jésus-Christ dans la persécution de Genséric. Après lui avoir donné tant de coups de fouets et de bâtons, qu'il ne lui restait plus de force, on la relégua dans un désert stérile, où elle ne pouvait recevoir de consolation de personne. Elle y alla avec joie, laissant sa maison, son mari et ses enfants.

On lui offrit depuis de la transférer dans une solitude moins affreuse et plus à portée des consolations humaines ; mais elle demanda de rester où elle était.

Saint Eugène de Carthage, voyant qu'on l'emmenait en exil sans lui donner le temps d'exhorter ses ouailles, écrivit une lettre où il les conjure, par la majesté de Dieu et l'avènement de Jésus-Christ, de demeurer fermes dans la foi de la Trinité et d'un seul Baptême, sans souffrir d'être rebaptisés. Il proteste qu'il sera innocent du sang de ceux qui périront, et que cette lettre sera lue contre eux devant le tribunal de Jésus-Christ ; il leur recommande la prière, le jeûne et l'aumône, et de ne point craindre ceux qui ne peuvent tuer que le corps. Cette lettre, que Grégoire de Tours nous a conservée, est la seule qui nous reste de saint Eugène. Outre une profession de foi, il avait encore écrit quelques conférences qu'il avait eues avec les évêques ariens, et des requêtes en forme d'apologie, pour obtenir du roi Hunéric la paix de l'Église. Mais ces écrits ne sont pas venus jusqu'à nous. Avec lui était Vindémial, évêque de Capse, dans la province Byzacène, et Longin de Pamare, dans la Mauritanie césarienne. Nous avons le catalogue des évêques de toutes les provinces d'Afrique, qui étaient en exil, savoir : cinquante-quatre de la Proconsulaire, cent vingt-cinq de Numidie, cent sept de la province Byzacène, cent vingt de la Mauritanie césarienne, quarante-quatre de celle de Sitifi, cinq de Tripoli, huit de Sardaigne et des îles voisines ; en tout, quatre cent soixante-six évêques, dont il en mourut quatre-vingt-huit. Il y en eut quarante-six relégués en Corse, trois cent deux ailleurs, vingt-huit s'enfuirent. Plusieurs évêques furent relégués près de leur pays ; ce qu'Hunéric faisait par malice, afin de les tenter plus violemment de renoncer à la foi.

L'évêque Eugène étant en exil, on bannit aussi tout le clergé de Carthage, composé de plus de cinq cents personnes, après leur avoir fait souffrir la faim et toutes sortes d'autres tourments. Un apostat, nommé Elpidifore, qui avait reçu le Baptême de la main des catholiques, dans l'église de Fauste,

fut proposé pour les faire tourmenter. Lorsqu'on vint au diacre Muritta, qui avait été son parrain, et que l'on commençait à le dépouiller, il tira tout d'un coup les linges dont il avait couvert Elpidifore au sortir des fonts, et, les ayant déployés aux yeux de tout le monde, il dit à cet apostat, qui était assis comme son juge : « Voilà les linges qui t'accuseront quand le grand juge viendra, et qui te précipiteront dans l'abîme de soufre. Ces linges, qui t'ont enveloppé lorsque tu es sorti pur des eaux du Baptême, redoubleront ton supplice quand tu seras enseveli dans les flammes éternelles, parce que tu t'es revêtu de malédiction en perdant le sentiment du vrai Baptême et de la foi. » A ce spectacle et à ce discours, toute la ville fondit en larmes ; l'apostat Elpidifore resta muet de honte. Un autre apostat nommé Theucarius, qui avait été lecteur et avait eu sous sa conduite de jeunes enfants qui apprenaient le chant, conseilla d'en rappeler douze qu'il connaissait pour avoir les plus belles voix. On envoya en diligence pour les ramener ; ils ne voulaient pas quitter les saints confesseurs et s'attachaient à leurs genoux en pleurant ; mais les hérétiques les en séparèrent l'épée à la main et les ramenèrent à Carthage. On essaya d'abord de les gagner par des caresses, ensuite on les tourmenta à plusieurs reprises et on les chargea de coups de bâton ; mais ils demeurèrent inébranlables. La persécution étant passée, la ville de Carthage les respectait comme douze apôtres. Ils vivaient encore lorsque Victor écrivait, demeurant ensemble, mangeant à une même table, et chantant ensemble les louanges de Dieu.

Les évêques et les clercs ariens persécutaient plus cruellement les catholiques que le roi et les autres Vandales. Ces évêques marchaient partout l'épée au côté, avec leurs clercs. Le plus cruel de tous était Antoine, voisin du désert de Tripoli. Il détermina le roi Hunéric, qui le connaissait, à reléguer dans ce désert Eugène, évêque de Carthage. Antoine, ayant ordre de le garder, le mit dans une prison si étroite, qu'il ne le laissait voir à personne. Il chercha même plusieurs

inventions pour le faire périr. Saint Eugène, touché des afflictions de son Église, portait un cilice et couchait sur la terre, couvert seulement d'un sac. Cette austérité, jointe à la vieillesse, lui attira une paralysie qui lui embarrassait même la langue. Antoine fit chercher du vinaigre très-fort et lui en fit boire malgré lui, croyant qu'il en perdrait la vie; son mal en augmenta à la vérité, mais il ne laissa pas de guérir.

Ce fut encore ce même Antoine qui, voyant qu'il ne pouvait obliger un saint évêque, nommé *Habet Deum*, à se faire arien, lui fit lier les pieds et les mains avec de grosses cordes, et fermer la bouche pour l'empêcher de crier; puis, il répandit de l'eau sur lui, prétendant par là qu'il l'avait rebaptisé; ensuite, l'ayant fait délier, il lui dit comme en triomphant : « Vous voilà maintenant chrétien comme nous, mon frère; vous ne sauriez donc, à l'avenir, ne pas vous soumettre à la volonté du roi. » Le saint évêque répondit : « Pour être coupable d'une semblable impiété, il faut que la volonté y consente. J'ai toujours conservé la même foi; et tandis que vous me teniez lié et la bouche fermée, je faisais dans mon cœur une protestation que les Anges écrivaient pour la présenter à Dieu. » Non content de cette protestation, il alla à Carthage présenter une requête à Hunéric, où il se plaignait avec force de la manière basse et indigne dont on traitait les évêques exilés, à qui l'on ne permettait pas de vivre du moins en repos, après les avoir privés de leurs biens, de leur Église, de leur patrie, de leur maison. Victor, qui rapporte le précis de cette requête, dit que le roi répondit à *Habet Deum* : « Allez trouver nos évêques et suivez ce qu'ils vous diront, parce qu'ils ont tout pouvoir en cette matière. »

Ces évêques, secondés par les Vandales, rebaptisaient tous ceux qu'ils pouvaient faire arrêter sur les grands chemins. Ils allaient souvent eux-mêmes, avec des troupes de gens armés, dans les villes et les bourgades, enfonçaient les portes et entraient dans les maisons, portant de l'eau qu'ils répandaient sur ceux qu'ils trouvaient endormis dans leurs lits : après quoi, ils criaient qu'ils les avaient faits chrétiens. Les

plus éclairés s'en mettaient peu en peine ; mais les plus simples, se croyant souillés par une espèce de rebaptisation, se couvraient aussitôt la tête de cendre et le corps de cilice, ou se frottaient de boue, déchiraient les linges dont on les avait couverts, et les jetaient dans les cloaques. Cyrila, le prétendu patriarche des ariens, fit enlever à Carthage le fils d'un homme noble, âgé seulement de sept ans ; puis, lui ayant fermé la bouche, il le plongea dans les fonts. Cet enfant, se voyant enlevé, criait : « Je suis chrétien ! » et sa mère, les cheveux épars, le suivait par toute la ville. Il usa de la même violence envers les enfants d'un médecin nommé Libérat, déjà condamné au bannissement avec toute sa famille. Les ariens s'étant avisés de séparer ses enfants, Libérat en témoigna beaucoup de douleur ; mais sa femme arrêta ses larmes, en lui représentant qu'ils étaient à Jésus-Christ. Quelque temps après, on sépara Libérat de sa femme, et on fit entendre à celle-ci que son mari avait obéi aux ordres du roi. Elle demanda de le voir, et, l'ayant trouvé devant le tribunal, enchaîné, elle lui fit de violents reproches de son apostasie. Son mari, voyant qu'on l'avait trompé, lui répondit : « Qu'avez-vous, ma femme ; que vous a-t-on dit de moi ? Par la grâce de Jésus-Christ, je suis toujours catholique, et jamais, je ne pourrai cesser d'être ce que je suis. »

Il y eut dans le même temps une sécheresse incroyable par toute l'Afrique, qui causa la famine et ensuite la peste. La calamité fut telle, qu'il n'y avait plus de commerce ni même plus de liens de famille. Chacun s'en allait où il pouvait, cherchant de quoi apaiser sa faim. Bientôt les montagnes, les collines, les grands chemins, les places des villes furent jonchés de cadavres. Des endroits très-populeux restèrent entièrement déserts. Le fléau se fit particulièrement ressentir aux Vandales, habitués à l'abondance, et à ceux qu'ils avaient séduits. On avait promis à ces derniers, pour prix de leur apostasie, qu'ils ne manqueraient de rien. Ne trouvant donc plus de quoi vivre dans les provinces, ils arrivèrent en foule dans Carthage, d'où Hunéric, les voyant expirer l'un sur

l'autre, les expulsa tout d'un coup, de peur qu'ils ne fissent de toute la ville un tombeau. Ils allèrent donc mourir dehors, sans pouvoir retourner chez eux. Hunéric lui-même mourut en 484, d'une maladie de corruption, le corps mangé par les vers et tombant en lambeaux. Il avait régné sept ans et dix mois, et eut pour successeur, non pas son fils Hildéric, pour lequel il avait cependant massacré une partie de sa famille, mais Gontamond, fils de Genton, que le privilège de l'âge appelait à la royauté.

Gontamond rappela les évêques exilés, entre autres saint Eugène. Mais étant mort après deux ans de règne, son frère Trasamond lui succéda le 24 septembre 496. Le nouveau roi des Vandales persécuta les catholiques, moins par la violence, comme ses prédécesseurs, qu'en leur promettant des charges, des dignités, de l'argent, ou l'impunité des crimes. Toutefois, il exila de nouveau saint Eugène de Carthage, qui mourut l'an 505, à Albi, ville alors sous la domination des ariens wisigoths. Il défendit surtout d'ordonner des évêques aux Églises qui en manquaient. Mais les évêques catholiques, pour ne point laisser périr la religion et pour obéir à Dieu plutôt qu'à un homme, ordonnèrent des évêques à toutes les Églises vacantes, en particulier saint Fulgence à celle de Ruspe, comme nous l'avons dit au premier jour de janvier.

(ROHRBACHER.)

SAINT ANACLET,

PAPE ET MARTYR.

Après le décès de saint Clément, Pape et Martyr, saint Anaclet, Grec de nation, natif d'Athènes et fils d'Antiochus, fut mis sur le Siège pontifical d'un commun consentement, l'an de Notre-Seigneur 103, sous l'empire de Trajan. Cet empereur, voyant que la religion chrétienne s'augmentait, et que le service des faux dieux s'anéantissait, suscita la troisième persécution contre l'Église, croyant l'exterminer par la mort et par les tourments : néanmoins, il lui en coûta la vie, et

la semence de la doctrine céleste, arrosée du sang des martyrs, florissait de jour en jour.

A cause de cette cruelle persécution, et de l'imminence du danger, saint Anaclel ordonna que tous ceux qui assisteraient à la messe y communiasent. Il prescrivit aussi qu'en la consécration d'un évêque, il se trouvât au moins trois autres évêques (ainsi que saint Pierre l'avait auparavant ordonné); que les prêtres fussent publiquement admis aux Ordres, afin que l'on reconnût ceux qui étaient dignes d'une si excellente charge.

Il écrivit quelques Épîtres, dans lesquelles il traite de l'autorité et de la puissance du Pape, et dit que Dieu seul le peut juger. Il parle hautement des Églises patriarcales. Il écrivit aussi les louanges de l'Apôtre saint Pierre. Il fit bâtir et orner des chapelles souterraines et d'autres lieux pour enterrer les Papes, ses successeurs. Il tint deux fois les Ordres au mois de décembre, où il fit six évêques, cinq prêtres et trois diacres, et, après avoir gouverné l'Église de Jésus-Christ neuf ans, trois mois et dix jours, il fut martyrisé, l'an de Notre-Seigneur 112, et le treizième de l'empire de Trajan. Il fut enterré au Vatican. L'Église célèbre sa fête le jour de son martyre, qui fut le treizième jour de juillet.

Saint Ignace, dans une de ses Épîtres, parle avec honneur de saint Anaclel. Quelques auteurs grecs confondent Anaclel avec Clet, et des deux n'en font qu'un : de sorte qu'il y en a qui mettent le martyre de saint Anaclel au temps de l'empereur Domitien. Néanmoins, ce que nous en avons dit passe pour le plus certain et est le plus communément reçu.

(RIBADÉNÉIRA.)

SAINT JOEL,

PROPHÈTE.

Joël, fils de Phatuël, était de la tribu de Gad, ou selon d'autres de celle de Ruben qui la joignait au-delà du Jourdain. La plupart des Pères et des autres anciens ont cru qu'il avait paru dans le monde en même temps qu'Osée, et qu'il a pro-

phétisé comme lui pendant un siècle entier. Quoiqu'il fût sujet du royaume d'Israël, ses prophéties semblent ne regarder que le royaume de Juda : il paraît même qu'il les a faites au milieu de Jérusalem. C'est ce qui a fait juger à quelques auteurs qu'il pourrait n'avoir écrit qu'après la captivité des dix tribus, ou la dispersion d'Israël par Salmanassar, roi d'Assyrie ; mais on a d'autres raisons pour se persuader qu'il a prophétisé même avant Amos, qui vivait sous le règne d'Ozias. Car Joël ayant prédit le fléau d'une grande sécheresse qui devait mettre la désolation et la disette par tout le pays, on voit qu'Amos se plaint de ce que ce fléau était arrivé sans avoir pu toucher et convertir les cœurs de ceux qui en avaient été affligés. Cette calamité fut causée vers la vingt-unième année du règne d'Ozias, roi de Juda, par les chenilles, les sauterelles et d'autres insectes qui rongèrent les grains, les arbres et les vignes, et par la nielle qui acheva de perdre ce qui avait échappé à ces insectes. La disette fut si grande dans tout le royaume, qu'on ne pouvait fournir au temple la farine et le vin qui étaient nécessaires pour les oblations.

Peu de temps après, Joël prédit une grande irruption d'ennemis venus de loin et du côté du Nord dans la Palestine. On croit ordinairement, après les anciens Pères et d'autres interprètes, que cela regarde les Assyriens ou les Chaldéens ; mais quelques savants estiment que le Prophète entendait les Scythes qu'ils prétendent être venus de delà le Pont-Euxin faire de grands ravages dans la Judée, en la vingt-sixième année du règne d'Ozias, et que cette incursion avait été précédée un an ou deux auparavant d'un grand tremblement de terre qui avait renversé beaucoup de maisons dans Jérusalem.

Saint Joël est honoré chez les Grecs, qui font sa fête le 19 octobre, comme font aussi les Russiens ou Moscovites qui suivent leur rit. Les Latins ont varié assez longtemps sur le jour qu'ils devaient destiner pour son culte. Dans le vieux martyrologe romain de Rosweide, Joël est mis d'abord au 6 juillet avec Isaïe : puis remis au 13 du même mois avec

Esdras, comme jour de l'octave du 6. Il est placé le **second** en l'un et l'autre jour : ce qui peut surprendre par rapport à Esdras, qui n'a paru qu'après lui. Adon a observé la même conduite au 6 et au 13 juillet dans son martyrologe. Usuard est le premier qui lui a fixé le 13 juillet, en laissant le 6 à Isale seul. Il a joint le Prophète Joël comme les précédents avec Esdras, mais en lui donnant le premier rang. C'est ce qui a été observé aussi dans le martyrologe romain. On trouve le nom de Joël, dans un calendrier Julien, marqué au 23 septembre.

Joel tient le **second** rang des douze petits Prophètes parmi les Latins, et le quatrième parmi les Grecs. (BAILLET.)

SAINT ESDRAS,

PROPHÈTE.

Esdras était de la race sacerdotale d'Aaron par la branche d'Éléazar, et il était fils de Saraïas, grand-sacrificateur, que Nabuzardan, général de l'armée de Nabuchodonosor, roi des Babyloniens, emmena avec le reste des Juifs après la prise de Jérusalem et l'incendie du temple, et que ce roi fit mourir peu de jours après avec les enfants du roi Sédécias et les principaux des Juifs dans la ville de Reblatha ou Ribla, aux extrémités de la Palestine, du côté de la Syrie. Il était du nombre de ces captifs avec son frère aîné Josédec, qui fut grand-prêtre pendant la captivité, et il fut emmené tout jeune à Babylone en la dix-huitième année de la captivité, dont les soixante-dix années commencent à se compter avec la première année de Nabuchodonosor, lorsqu'il vint la première fois à Jérusalem quatre ans après la mort du saint roi Josias, dont nous avons rapporté la vie au 23 de juillet. Il y avait déjà onze ans que Jéchonias, fils de Joakim et petit-fils de Josias, avait été transporté dans la même ville avec tous les trésors du temple et ceux du palais de Jérusalem, et il fut de la dernière transmigration où finit le royaume de Juda, quatre cent soixante-huit ans depuis le commencement du règne de David, cent trente-quatre depuis la destruction du

royaume d'Israël ou la dispersion des dix tribus. Il fut élevé à Babylone dans l'obscurité et les tribulations de la captivité, mais il fut appliqué à l'étude des livres saints avec tant de soin et de succès, qu'il a été considéré comme le chef des docteurs de sa nation.

Il y avait près de cinquante-deux ans qu'il vivait ainsi, banni de son pays, lorsque Cyrus, roi des Perses, étant devenu le maître de l'empire des Babyloniens, publia un édit portant permission aux Juifs de retourner en leur pays, avec ordre de rebâtir le temple, suivant les prédictions qui en avaient été faites par les prophètes Isaïe et Jérémie. Ils partirent au nombre de près de cinquante mille personnes, sous la conduite de Zorobabel, prince de la famille royale de David, et petit-fils du roi Jéchonias, suivi de Josué, fils du grand-prêtre Josédec, et neveu d'Esdras, et l'on commença à rebâtir le temple dès l'année suivante. Cet ouvrage fut traversé par les Samaritains et quelques autres ennemis ou jaloux, pendant tout le règne de Cyrus et deses deux successeurs Cambyse et le mage Oropaste ou Smerdis, appelés par Esdras Assuérus ou Artaxerxès, jusqu'à la seconde année de Darius Hystaspes. L'ouvrage fut repris et continué alors à la sollicitation des Prophètes Aggée et Zacharie, et par les soins du prince Zorobabel et du grand-prêtre Josué dit Jésus. Il fut achevé au bout de quatre ans, en la sixième année de Darius, qui avait libéralement fait fournir les choses nécessaires, et qui l'avait appuyé par son autorité. La dédicace s'en fit aussitôt après avec des solennités et des réjouissances tout extraordinaires : ce qui fut suivi de la célébration de la Pâque au quinzième jour du premier mois de l'année suivante dans toutes les cérémonies que les anciens se souvenaient d'avoir vu pratiquer en leur enfance avant la transmigration. Darius, après un règne de trente-six ans, eut pour son successeur au royaume des Perses son fils Xerxès, à qui succéda au bout de douze ans Artaxerxès surnommé Longuemain.

En la septième année du règne d'Artaxerxès, Esdras, qui était demeuré à Babylone, obtint des lettres de retour pour

lui et pour tous ceux qui voudraient le suivre à Jérusalem. C'étaient des lettres de recommandation en forme d'édit aux gouverneurs de Syrie et des autres provinces voisines, pour les obliger à assister Esdras et ceux de sa nation de tout ce qui dépendrait d'eux pour favoriser le rétablissement des Juifs. Voici les termes auxquels elles étaient contenues : « Artaxerxès, roi des rois, à Esdras, sacrificateur et docteur très-savant de la loi de Dieu du ciel, salut. Nous avons ordonné que tous ceux du peuple d'Israël répandus dans mon royaume, qui voudront aller à Jérusalem, y aillent avec vous. Car c'est par l'ordre du roi et de l'avis de sept personnes de son conseil que vous y êtes envoyé pour visiter et rétablir la Judée et Jérusalem, selon la loi de votre Dieu dont vous êtes très-instruit, et pour porter l'or et l'argent que le roi et ses conseillers offrent volontairement au Dieu d'Israël, qui a établi son tabernacle à Jérusalem. Nous vous donnons pouvoir d'emporter avec toute liberté tout l'or et tout l'argent que des Israélites, qui sont encore répandus dans le royaume de Babylone, voudront aussi offrir au temple de leur Dieu. Vous offrirez aussi à votre Dieu les vases sacrés que nous vous ferons remettre entre les mains. Nous vous laissons la liberté de faire tout ce que vous jugerez à propos pour toutes les dépenses de la maison du Seigneur, et quelque grandes qu'elles puissent être, nous entendons que l'on prenne dans notre trésor tout ce qui sera nécessaire pour y fournir. Nous ordonnons pour ce sujet à tous les trésoriers de notre épargne de delà l'Euphrate, de vous donner sans délai tout ce que vous leur demanderez jusqu'à cent talents d'argent, et toutes les provisions de blé, de vin, d'huile pour vos besoins, outre ce que nous voulons être offert pour nous au temple du Dieu du ciel. Nous défendons aussi à tout officier ou toutes autres personnes de nos États, d'imposer ni taille, ni tribut, ni autres charges aux prêtres, aux lévites, ni à quelque autre ministre que ce soit du temple du Dieu d'Israël. Et vous, Esdras, vous établirez des juges et des magistrats selon la sagesse que votre Dieu vous a donnée pour juger tout le peuple qui est

au-delà du fleuve, connaissant et suivant la loi de votre Dieu, par toute la Syrie, la Phénicie et la Judée : vous enseignerez aussi la loi à tous ceux qui auront besoin d'être instruits. Ceux qui n'observeront pas exactement la loi de votre Dieu et cette ordonnance du roi, seront punis par des amendes, par l'exil, par la prison et par la peine de mort même, selon la qualité de leur désobéissance. »

Esdras, recevant ces lettres, adora le Seigneur et lui en rendit de grandes actions de grâces, persuadé que c'était à son assistance qu'il fallait attribuer ces témoignages d'une bonté aussi extraordinaire qu'était celle du roi à son égard. Il en fit la lecture à tous les Juifs qui étaient alors à Babylone, et en envoya des copies aux Juifs et Israélites qui habitaient la Médie et les autres provinces voisines, et plusieurs se rendirent avec joie auprès d'Esdras pour retourner en Judée. Il sortit de Babylone le premier jour du premier mois de l'année, et il rassembla tout son monde sur le bord de la rivière d'Ahava, et publia un jeûne, afin que tous s'humiliassent devant le Seigneur, et qu'ils pussent obtenir qu'il fût lui-même leur conducteur dans leur voyage. Car Esdras avait eu honte de demander au roi une escorte de cavaliers pour les défendre des insultes de leurs ennemis pendant le chemin, après lui avoir dit que la main favorable du Dieu d'Israël ne quitte point ceux qui le cherchent sincèrement. Ils partirent de là le douzième du premier mois, et arrivèrent heureusement à Jérusalem au commencement du cinquième mois.

Après qu'Esdras se fut acquitté des sacrifices qu'il fit au Seigneur pour le remercier des succès qu'il donnait à ses entreprises, et pour attirer sa bénédiction sur ceux qu'il avait amenés, il remit par compte entre les mains de douze prêtres choisis tout l'argent qu'il avait apporté, avec les vases et les meubles qui devaient servir au temple et à ses ministres, et il fit tenir dans les provinces les lettres et les ordres du roi aux gouverneurs et autres officiers, qui se pressèrent à l'envi pour rendre services aux Juifs retournés à Jérusalem. Mais quoique son zèle pour l'édifice de la maison du Seigneur

et pour tout le culte extérieur fût fort grand, il avait encore tout autrement à cœur la piété qu'il tâchait d'inspirer à tout le peuple, en lui enseignant la loi du Seigneur pour le porter à la pratiquer et à ne plus s'écarter des voies de la justice et de la vérité.

C'est pourquoi il eut une douleur sensible d'apprendre que plusieurs de ceux qui étaient venus avec Zorobabel et encore depuis, étaient tombés dans l'abomination des peuples infidèles leurs voisins, non en retournant aux idoles, mais en prenant des femmes étrangères contre l'ordre du Seigneur : ce qui était arrivé à beaucoup de prêtres et de lévites, aussi bien qu'au reste du peuple. Il voulut donner d'abord des marques de son affliction en se déchirant les habits, en s'arrachant la barbe et les cheveux, en se couvrant du cilice et de la cendre. Il se mit dans la posture la plus humiliante de la pénitence pour apaiser la colère de Dieu, craignant que ces nouveaux crimes de son peuple ne le portassent à l'abandonner de nouveau. Il lui fit une ardente prière où l'on ne peut s'empêcher d'admirer toujours l'humilité extrême d'un si grand serviteur de Dieu, et la charité qu'il avait pour ses frères. Il y joignit des exhortations si pressantes que tous ceux qui avaient épousé des femmes étrangères se résolurent de les renvoyer, et de faire une pénitence convenable pour expier cette abomination. Tous se soumirent à tout ce qu'il voudrait leur prescrire. On tint une assemblée générale où chacun vint faire sa déclaration, et après une perquisition sévère que l'on fit dans les familles, on chassa non-seulement toutes les femmes étrangères, mais encore tous les enfants que l'on avait eus d'elles. Ce qui produisit la perte de plus d'une centaine de familles, à laquelle on aima mieux se résoudre, que de souffrir contre la loi du Seigneur le mélange et l'impureté dans le sang des enfants d'Israël. C'est ainsi qu'Esdras, plus heureux ou plus favorisé du ciel en ce point que les rois les plus zélés et les plus puissants, vint à bout d'abolir les mariages profanes ; et l'aversion qu'il inspira pour cette mauvaise coutume se fortifia de telle sorte qu'il

n'y eut point d'observation après celle de la circoncision que les Juifs des siècles postérieurs aient tâché de garder avec plus de scrupule et de religion.

Esdras travailla toujours depuis avec le même zèle et la même application à corriger le peuple, à le purifier, à l'instruire de ses devoirs. Il était persuadé que c'était là proprement rebâtir le temple du Seigneur, que c'était le moyen de rétablir la cité sainte, la vraie Jérusalem que les péchés de son peuple avaient détruite, et que ce qui avait été ruiné par la corruption et le dérèglement des mœurs ne pouvait être réparé que par la réformation des mœurs. C'est ce que ce saint Docteur avait appris de cette science consommée de la loi de Dieu, qu'il avait acquise par une méditation profonde et continuelle de plus de cent vingt ans de retraite dans sa captivité, et c'est à quoi il crut devoir borner tous ses soins, se reposant du reste sur ceux qui avaient l'inspection des édifices extérieurs.

Rien n'avancait moins que ces ouvrages de dehors, surtout ceux qui regardaient la ville, si toutefois l'on pouvait donner encore le nom de ville à quelques maisons éparses les unes loin des autres et dressées à la hâte sans être environnées de murailles. Les habitants n'ayant point ainsi de clôture pour se mettre à couvert, se trouvaient à toute heure exposés aux insultes de leurs ennemis, qui venaient jeter par terre et brûler leurs portes et leurs murs à mesure qu'ils tâchaient de les relever. Néhémie, Juif de race lévitique, échanson du roi Artaxercès, étant à la cour de Perse, dans la ville de Suze, qui était alors la capitale de ce grand empire, apprit ce déplorable état et fut touché au vif de tant d'afflictions et d'opprobres, jusqu'à ne pouvoir retenir ses larmes en servant le roi son maître à table. Ce prince en fut attendri lui-même, lorsqu'il lui en eut déclaré le sujet, et lui permit d'aller à Jérusalem et de la rétablir, donnant les ordres nécessaires pour qu'on lui fournît de son épargne de quoi faire les murailles, les remparts, les édifices publics, et aussi de quoi achever le temple. C'est à quoi il travailla heureuse-

ment, assisté des conseils d'Esdras, dans le terme des douze années qui lui était prescrit pour retourner auprès du roi. L'année de l'arrivée de Néhémie à Jérusalem était la vingtième du règne d'Artaxercès, qui était la date des lettres ou de l'édit que ce prince donna en sa faveur pour le rétablissement de la ville ; et plusieurs prétendent que c'est de ce point qu'il faut commencer à compter les soixante et dix mystérieuses semaines d'années, marquées par le Prophète Daniel pour l'accomplissement du temps où devait paraître le Messie.

A la fête des Tabernacles, qui se faisait au septième mois de l'année, à l'entrée de l'automne, et qui était aussi solennelle que celle de Pâques et de la même durée, tout le peuple assemblé pria Esdras de leur lire les lois de Moïse et de les leur expliquer suivant le don d'intelligence qu'il avait reçu de Dieu. La lecture de ce premier jour dura depuis le matin jusqu'au soir. Ils en furent si touchés que tous généralement répandirent des larmes, parce qu'outre que ces saintes lois leur faisaient voir clairement ce qu'ils devaient faire dans le temps présent et à l'avenir, elles leur faisaient connaître en même temps que si eux et leurs pères les eussent observées par le passé, ils ne se seraient point attiré tant de malheurs. Esdras, les voyant tous pénétrés de leur douleur, leur dit de se retirer pour donner plus de lieu à leurs larmes et leur laisser le loisir de les essuyer, témoignant qu'il ne fallait pas pleurer le jour d'une fête si solennelle, mais plutôt se réjouir et faire un si bon usage du regret qu'ils avaient de leurs fautes passées, qu'ils n'en commissent plus de semblables à l'avenir. Ils furent fort consolés de ces paroles, et ils célébrèrent avec joie la grande fête des Tabernacles. Le second jour, les chefs des familles de tout le peuple, les prêtres et les lévites vinrent trouver Esdras pour le prier de continuer de leur expliquer les paroles de la loi. On tomba sur l'endroit où il était écrit que le Seigneur, par le ministère de Moïse, avait ordonné que tous les enfants d'Israël demeurassent sous des tentes durant toute la solennité de cette fête du sep-

tième mois, et que ces tentes devaient être de branches d'oliviers, de myrtes, de palmiers et des plus beaux arbres du pays. Tout le peuple ayant entendu ces paroles, alla chercher de ces branches de tous côtés. On s'en fit des couverts ou des loges en forme de tentes sur le toit des maisons, dans les places, dans les rues, jusqu'au vestibule du temple. Chacun demeura ainsi dans sa tente durant tous les jours de la fête, suivant l'institution de Moïse, à qui le Seigneur l'avait prescrite pour renouveler la mémoire de la demeure des Israélites dans le désert sous des tentes pendant les quarante années d'entre la sortie d'Égypte et l'entrée de la Terre Promise. Depuis le temps de Josué, successeur de Moïse, il n'y eut point de fête de Tabernacles célébrée avec tant de dévotion, d'éclat et de réjouissance que celle-ci ; l'on peut dire aussi avec tant de fruit, par le soin qu'eut Esdras de continuer ses lectures et ses exhortations publiques jusqu'au dernier jour de la fête. Elle se termina le huitième jour par une assemblée générale de tout le peuple, dans laquelle tous remercièrent publiquement Esdras d'avoir réformé leurs mœurs ; puis ils s'en retournèrent chantant des hymnes à la louange de Dieu, résolus de le servir dorénavant avec fidélité et d'apprendre à leurs enfants la loi et les préceptes du Seigneur, selon qu'ils les avaient eux-mêmes appris de leur saint Docteur.

Le vingt-quatrième jour du même mois, les enfants d'Israël se rassemblèrent couverts de sacs et de cendres, dans un grand jeûne qui avait été indiqué pour faire au Seigneur une satisfaction publique pour la violation de sa loi qu'ils avaient ou méprisée ou ignorée jusqu'à Esdras. Après qu'ils eurent confessé leurs péchés et les iniquités de leurs pères, on fit les prières publiques pour en obtenir la rémission, et l'on réitéra souvent la lecture des Livres Saints. On renouvela ensuite l'alliance avec le Seigneur dans les formes les plus solennelles, et l'on accompagna des serments les plus sacrés la promesse que tous firent, pour eux et pour toute leur postérité, d'accomplir à la lettre tout ce que sa loi ordonnait. On en dressa un acte authentique qui fut signé par

Néhémie, gouverneur du pays, par Esdras, docteur de la nation et interprète de la loi, par les prêtres, les lévites, les chefs de sa famille et le reste du peuple. Esdras se trouva encore à la dédicace qui se fit des murs de Jérusalem, lorsque son enceinte fut entièrement fermée et fortifiée par les soins de Néhémie ; et il était à la tête des prêtres et des lévites qui formaient le premier chœur des chantres, jouant de tous les instruments ordonnés par David pour chanter les saints cantiques et les louanges du Seigneur.

Après cette dernière action, nous ne voyons plus paraître Esdras : c'est ce qui nous fait juger qu'il n'était plus au monde lorsque Néhémie retourna auprès d'Artaxerxès, roi des Perses, en la trente-deuxième année du règne de ce prince, douze ans après son arrivée à Jérusalem. Il y avait alors cent quarante-six ans qu'Esdras avait été transporté de son pays à Babylone par Nabuchodonosor. De sorte que, si jeune qu'il pût être au temps de cette transmigration, il ne pouvait avoir guère moins de cent cinquante ans quand il mourut. Dans les derniers devoirs que l'on rendit à sa mémoire, on tâcha de ne rien oublier pour marquer la vénération qu'on avait pour sa sainteté et la reconnaissance qu'on gardait des grâces qu'il avait obtenues du ciel pour le peuple, qui le regardait comme son médiateur auprès du Seigneur, depuis qu'il le lui avait réconcilié, et comme son second législateur depuis qu'il lui en avait retracé les lois. Il le considérait encore comme le grand-maître, c'est-à-dire le premier et le prince des Scribes ou des Docteurs de la nation juive, qu'on a depuis nommés rabbins, qui n'ont guère tardé de corrompre les voies qu'il leur avait marquées pour le suivre, lorsqu'ils ont voulu mêler les traditions humaines aux commandements du Seigneur.

Nous avons deux livres qui portent le nom d'Esdras dans le canon des Saintes Écritures. Il est l'auteur du premier, et Néhémie l'est du second, qui s'appelle aussi communément le livre de Néhémias. Celui qu'Esdras a composé contient l'histoire de la délivrance des Juifs, sortis de la captivité de Babylone depuis la première année de la monarchie de Cyrus

jusqu'à la vingtième année du règne d'Artaxerxès-Longue-Main, durant l'espace de quatre-vingt-deux ans. L'autre ne contient que l'histoire de trente-un ans depuis le point où finit le premier. L'on trouve encore parmi les apocryphes de l'Ancien Testament deux autres livres sous le nom d'Esdras. Le premier, que l'on appelle le troisième d'Esdras, répète presque toute l'histoire des deux qui sont canoniques, et y fait quelques additions. Il est fort ancien, et se trouve cité par les Pères du iv^e siècle de l'Église. Le dernier n'est peut-être pas de beaucoup plus récent, mais on y trouve quelques erreurs parmi beaucoup de songes et de visions. Leurs auteurs sont fort différents, mais ils nous sont également inconnus.

Les Grecs ne paraissent pas avoir décerné de culte particulier à la mémoire d'Esdras comme à un docteur de la loi du Seigneur ; et ceux qui prétendent qu'ils ont eu intention de lui en rendre un comme à un prophète, reconnaissent qu'ils l'ont confondu avec Malachie, le dernier des douze, suivant le sentiment des Juifs. Les Latins ont commencé à insérer son nom dans leurs martyrologes au ix^e siècle, comme on le voit par le romain et par ceux d'Adon et d'Usuard. Tous donnent à Esdras la qualité de Prophète. (BAILLET.)

SAINT SILAS,

COMPAGNON DE SAINT PAUL

On ne sait rien du pays ni du temps où naquit Silas, qui est aussi nommé Sylvain. Plusieurs ont cru qu'il était citoyen romain. On conjecture qu'il pouvait avoir été du nombre des soixante-douze disciples de Jésus-Christ. Il fut certainement un des premiers entre les frères qui composaient l'Église aussitôt après la descente du Saint-Esprit. Saint Luc lui donne même la qualité de Prophète, et loue le talent avec lequel il instruisait ses auditeurs en les exhortant à la vertu. Attaché d'abord à saint Pierre, il s'unit ensuite à saint Paul, et les aida l'un et l'autre dans le ministère de l'apostolat.

Il était à Rome avec saint Pierre au commencement de la

mission qu'il y fit lorsqu'il y établit son siège. On croit que ce fut lui que saint Pierre chargea de porter sa première Épître, adressée aux Juifs convertis du Pont, de la Bithynie, de la Galatie et des provinces voisines. Il y est qualifié son frère fidèle et nommé Sylvain, comme dans quelques Épîtres de saint Paul, quoique saint Luc, dans les Actes des Apôtres, ne l'appelle pas autrement que Silas.

On ne sait s'il revint à Rome trouver saint Pierre, ou si des provinces de l'Asie il s'en alla droit en Judée. Mais il est certain qu'il assista au Concile de Jérusalem, tenu l'an 51 par les Apôtres saint Pierre, saint Jean et saint Jacques, évêque du lieu, et par les anciens d'entre les frères. On y vit aussi saint Paul et saint Barnabé, qui y avaient été députés de l'Église d'Antioche, pour maintenir la liberté évangélique en faveur des Gentils convertis contre ceux qui prétendaient les obliger à la circoncision, ou du moins aux autres observations légales du judaïsme, pour pouvoir mériter le salut. Il fut arrêté dans cette assemblée apostolique, où présidait le Saint-Esprit, qu'on n'imposerait point aux Gentils un joug que les Juifs même n'avaient pu porter, et que l'Évangile avait aussi rendu inutile pour ceux-ci comme pour les autres. Les Apôtres et les anciens de l'Église députèrent Jude, surnommé Barsabas, et Silas, qui étaient des principaux et des plus considérés d'entre les frères, pour aller, avec saint Paul et saint Barnabé, à Antioche, porter ce décret avec la lettre du Concile qui était adressée aux Gentils convertis de cette ville et des provinces de Syrie et de Cilicie.

Jude et Silas étant arrivés à Antioche, firent assembler les fidèles pour y signifier les résolutions prises par les Apôtres et les anciens de l'Église de Jérusalem, et y faire la lecture de la lettre du Concile, qui causa à toute l'assemblée beaucoup de consolation et de joie. Après s'être acquittés ainsi de leur commission, ils passèrent encore quelque temps dans la ville à instruire et à fortifier les frères. Jude s'en retourna ensuite à Jérusalem; mais Silas voulut demeurer à Antioche, pour continuer d'y rendre ses services aux fidèles en la compagnie

de saint Paul et de saint Barnabé. Ces deux Apôtres se proposèrent, quelque temps après, d'aller ensemble par les provinces de l'Asie visiter les fidèles des villes où ils avaient porté l'Évangile. Jean-Marc de Jérusalem, cousin de saint Barnabé, demanda à les suivre dans ce voyage, nonobstant le peu de courage et de fidélité qu'il avait fait paraître sept ans auparavant en les abandonnant dans leur première mission, où ils l'avaient mené pour travailler avec eux. Barnabé, qui était naturellement tendre et indulgent, et qui, d'ailleurs, avait quelque considération de parenté, était d'avis qu'on lui accordât ce qu'il souhaitait. Mais saint Paul ne le jugea point à propos, estimant qu'il était bon que Jean-Marc sentit autant qu'il le devait la faute qu'il avait faite de les quitter en Pamphylie, dans le temps où ils avaient le plus besoin de son assistance. Saint Barnabé trouva cette fermeté de saint Paul un peu sévère, et insista à vouloir reprendre son parent. Saint Paul, de son côté, ne voulut rien relâcher de sa résolution. Cette difficulté forma entre eux une contestation qui les sépara, non d'affection ou de charité, mais de ministère. Saint Paul laissa Jean-Marc à saint Barnabé, et prit avec lui Silas, dont il avait reconnu particulièrement le mérite depuis le Concile de Jérusalem. Ils allèrent ensemble visiter les Églises de Syrie et de Cilicie, et passèrent de là dans la Pisidie et la Lycaonie, fortifiant les fidèles de toutes ces provinces dans la foi, et travaillant à en augmenter le nombre par leurs prédications et leurs miracles. De Lycaonie, ils allèrent en Galatie et en Phrygie, et de là en Macédoine, où ils furent accompagnés de saint Luc l'Évangéliste, de saint Timothée et de quelques autres disciples.

Étant à Philippes, ville considérable de la Macédoine, saint Paul guérit une fille esclave de la possession du démon qui la rendait devineresse ou pythonisse. Les maîtres de cette servante, qui faisaient un grand trafic des illusions et des friponneries de son démon, voyant que cette guérison leur faisait perdre l'espérance de leur gain, se saisirent de Paul et de Silas et les traînèrent devant les magistrats, disant que

c'étaient des Juifs qui étaient venus troubler la ville, et qui prétendaient introduire une manière de vie qu'il n'était point permis à des Romains, comme étaient les citoyens de Philippi¹, de recevoir et de suivre. Le peuple étant accouru en foule au bruit que fit cette affaire, les magistrats, sans l'examiner, firent fouetter Paul et Silas, après leur avoir fait déchirer leurs habits. Ils les envoyèrent ainsi en prison, où le geôlier ayant reçu ordre de les garder étroitement, les mit dans un cachot, et leur serra les pieds dans la machine de bois que les anciens appelaient *le nerf*, et qui était un genre de torture bien douloureux. Sur le minuit, Paul et Silas s'étant mis en prières, il se fit un tremblement de terre qui ébranla les fondements de la prison. Toutes les portes s'ouvrirent, les liens de tous les prisonniers furent rompus. Le geôlier éveillé, ayant vu les portes de la prison ouvertes, voulut se tuer dans le désespoir où le mettait la pensée que les prisonniers se seraient sauvés. Paul l'en empêcha, l'assurant que personne n'était sorti. Le geôlier étant entré avec la lumière, se jeta aux pieds de Paul et de Silas, crut en Jésus-Christ, lava les plaies que leur avaient faites les coups de verges, fut instruit et baptisé avec toute sa famille, et les ayant menés dans son appartement, il leur servit à manger. Le jour venu, les magistrats envoyèrent des huissiers pour faire sortir ces prisonniers. Saint Paul dit aux envoyés qu'il était un peu étrange qu'après avoir traité avec tant d'indignité des citoyens romains sans connaissance de cause, on voulût les faire ainsi sortir en secret sans leur faire réparation, qu'il était juste que les magistrats vinssent eux-mêmes les mettre dehors. Cette réponse fut rapportée aux magistrats, qui eurent peur lorsqu'ils surent que Paul et Silas étaient citoyens romains. Ils vinrent donc leur faire excuse, et les ayant fait sortir de la prison, ils les prièrent fort civilement de se retirer de la ville. Paul et Silas allèrent de la prison chez Lydie, leur hôtesse, qui était une

¹ Parce que c'était une colonie romaine.

marchande de pourpre qu'ils avaient convertie en arrivant à Philippes.

Ils passèrent de là par Amphipolis et par Apollonie et vinrent à Thessalonique, métropole de la Macédoine, où l'Évangile fit beaucoup de fruit. Les Juifs de la ville, irrités de ce progrès, allèrent, escortés de quelques scélérats d'entre le petit peuple, pour enlever Paul et Silas chez Jason, leur hôte, dont ils forcèrent la maison. Ne les y ayant point trouvés, ils traînèrent devant le magistrat Jason même et quelques autres fidèles qu'on laissa aller néanmoins sous caution. Dès la nuit même, Paul et Silas partirent pour aller à Bérée. Les Juifs de Thessalonique l'ayant su, allèrent y émouvoir encore le peuple contre eux. Les fidèles firent sauver saint Paul du côté de la mer, et il prit le chemin d'Athènes, où il fit savoir à Silas et à Timothée qu'il les attendait. Ce dernier l'y alla rejoindre quelques mois après; mais Silas fut retenu à Bérée, soit par une maladie, soit par quelque autre empêchement. Saint Paul étant sur le point de partir pour Corinthe, renvoya Timothée à Thessalonique, pour consoler et fortifier les fidèles qui y étaient persécutés. Silas et lui se rendirent au commencement de l'année suivante auprès de l'Apôtre, qui parut fort sensible à la joie que lui donna leur retour. Saint Paul écrivit peu de jours après sa première Épître aux Thessaloniciens, qui est aussi la première de toutes celles que nous ayons de lui selon l'ordre des temps. Elle est au nom de Paul, de Sylvain ou Silas, et de Timothée, de même que la seconde, qu'il leur envoya encore peu de temps après. Ce qui nous fait juger qu'il ne se passait rien dans leur société qui ne leur fût commun et dont ils ne partageassent la peine et la gloire, comme l'Apôtre le témoigna quatre ans après dans sa seconde lettre aux Corinthiens, où il attribuait toute la prédication faite dans la Corinthe également à notre Saint et à Timothée comme à lui. Le séjour que fit l'Apôtre en cette ville fut de dix-huit mois, pendant lesquels quelques-uns croient que mourut saint Silas, parce qu'en effet il n'est plus parlé de lui depuis ce temps

Sa mémoire a toujours été en grande vénération dans l'Église d'Orient et dans celle d'Occident. Les Grecs, qui distinguent mal à propos Silas et Sylvain, honorent l'un et l'autre au 30 juillet, sous la qualité d'Apôtres avec d'autres compagnons, et en font leur grand office du jour. Les Latins font ordinairement sa fête le 13 juillet. Usuard et Adon lui donnent la qualité d'*Apôtre*.

SAINTE MAURE ET SAINTE BRITTE OU BRIGIDE,

VIERGES ET MARTYRES.

Les noms des deux saintes vierges Maure et Britte, que l'on appelle vulgairement *Brigide*, sont connus dans l'Église de France par le culte religieux que l'on rend à leur mémoire en Touraine et en Beauvaisis, beaucoup plus que par l'histoire de leur vie. Il paraît, par la manière dont saint Grégoire de Tours a parlé d'elles, que l'on n'avait pas eu soin d'écrire leur histoire ; ce qui leur aurait été commun avec une infinité d'autres Saints, dont les belles actions ensevelies dans l'oubli des hommes ne sont plus connues que de Dieu, ou que ce qui en avait été écrit avait péri, comme les autres Actes de Martyrs et monuments des Églises des Gaules durant les irruptions des Barbares qui les désolèrent dans le v^e siècle.

Si du lieu de leur première sépulture, il est permis de remonter par des conjectures jusqu'à leur vie et leur mort, nous serons aisément portés à croire que les deux Saintes étaient du pays même de Touraine, qu'elles vivaient du temps de l'évêque saint Martin, ou de son successeur saint Brice. Comme Dieu a couronné leur virginité et les actions saintes de leur vie par la gloire du martyre, ça été, selon les apparences, par la main des barbares qui excitèrent dans les lieux où ils se jetèrent une cruelle persécution contre ceux des fidèles qui refusaient de satisfaire leur superstition, leur avarice ou leur brutalité. Ces barbares étaient des Alains, des Suèves et des Vandales, et d'autres détachements de nations du Nord encore plus féroces qui, ayant formé un déluge

d'hommes, renversèrent les Francs ou Français alliés de l'empire romain dont ils gardaient les limites sous Honorius, passèrent le Rhin, inondèrent les Gaules, et y firent plusieurs martyrs pendant les années 406 et 407. C'est tout ce que la conjecture peut nous fournir de plus plausible touchant le temps de la vie et de la mort de ces deux Saintes.

Ce que nous savons de leur sépulture et de la découverte de leurs corps est plus certain, venant de la plume de saint Grégoire de Tours, qui connaissait leur tombeau, et qui devait l'avoir visité souvent comme évêque du lieu. Il parle de cette

- découverte, comme d'une chose arrivée de son temps.

Selon ce qu'il en rapporte, la colline sous laquelle étaient enterrés les corps des Saintes dont on avait perdu la connaissance, était si couverte d'épines, de sauvageons et de broussailles, qu'on n'en pouvait percer le buisson pour y aller. Cependant on savait confusément par un reste de tradition que deux saintes vierges y reposaient. On disait que l'on y voyait de temps en temps paraître une lumière extraordinaire la nuit, surtout aux veilles des bonnes fêtes. Un homme s'étant trouvé assez hardi pour en approcher en pleine nuit, rapporta qu'il avait vu un cierge d'une blancheur merveilleuse qui jetait tout autour une clarté fort grande. Vers le même temps, un habitant du lieu publia qu'il avait vu en songe les deux saintes vierges qui se plaignaient qu'on laissât ainsi leurs corps d'une manière si indécente exposés à toutes les injures de l'air, sans avoir seulement une tombe pour couvrir leur sépulture. Ayant été menacé de mort dans une seconde vision, s'il ne faisait ce qu'elles souhaitaient, il coupa les ronces, abattit le buisson, défricha et nettoya la colline, découvrit le tombeau des Saintes. Il y trouva comme de grosses gouttes de cire répandues partout qui avaient la couleur et l'odeur de l'encens. Il amassa ensuite des matériaux pour leur dresser un monument, et il employa l'été suivant à faire bâtir une chapelle sur leur tombeau.

Lorsque l'ouvrage fut achevé, il vint à Tours prier saint Euphrone, qui était l'évêque diocésain, celui à qui saint Gré-

goire auteur de ce récit succéda immédiatement, de venir bénir la chapelle. Euphrone voulut s'en excuser sur les incommodités de sa vieillesse, sur la saison de l'hiver qui était plus rude que de coutume, et sur la difficulté des chemins qui étaient rompus, inondés ou couverts de neige. La nuit suivante, comme il s'était endormi tout occupé de cette pensée, il lui sembla voir les deux Vierges, dont l'ainée se plaignit à lui, mais respectueusement comme à un serviteur de Dieu, du refus qu'il avait fait d'aller consacrer l'édifice qu'une personne de piété avait bâti en leur honneur. A son réveil, touché de ce qu'il avait vu, il ne songea qu'à réparer promptement sa faute, craignant d'encourir l'indignation de Dieu s'il différerait de rendre à ses servantes les devoirs que lui-même exigeait d'une manière si sensible. Dès qu'il se mit en chemin, on vit les vents s'apaiser, les pluies et les neiges cesser. Il consacra la chapelle en l'honneur des deux Saintes, et revint à Tours, sans avoir ressenti aucune incommodité de son voyage.

Saint Grégoire ajoute que, depuis ce temps, saint Euphrone racontait souvent sa vision, qu'il dépeignait les deux Saintes comme s'il les eût connues lorsqu'elles vivaient sur la terre; que l'une était de haute taille, et l'autre plus petite, toutes deux plus blanches que la neige; que l'une s'appelait Maure, et l'autre Britte, selon qu'elles le lui avaient déclaré de leur propre bouche dans cette vision.

Ce saint prélat accablé de sa vieillesse, comme nous l'avons remarqué, ne vécut pas beaucoup après cette révélation. Il mourut l'an 573, c'est-à-dire plus de cent soixante ans après le temps où nous avons placé la mort de nos deux Saintes, terme suffisant pour avoir pu effacer leur mémoire dans l'esprit des peuples, et avoir laissé croître du bois sur leur tombeau à la faveur des désordres arrivés dans le pays par les révolutions qui firent tomber l'empire romain et changer de maître aux Gaulois. On ne peut douter que saint Grégoire, qui succéda à Saint Euphrone, ne continua le culte religieux des Saintes établi dans son diocèse par son prédécesseur, et

que la piété des fidèles n'ait fait subsister ce culte après lui, depuis même que leurs reliques furent enlevées de Touraine.

On dit que sainte Bathilde, reine de France, veuve du roi Clovis II, voulant enrichir de reliques l'abbaye de Chelles, qu'elle venait de fonder dans le diocèse de Paris, eut intention d'y faire transporter les corps des deux vierges martyres sainte Maure et sainte Brigide, sur le bruit des miracles que Dieu opérait à leur tombeau; qu'elle les fit enlever du lieu de leur martyre et de leur sépulture, appelé Balagny, nom commun à beaucoup de lieux de France; mais qu'elle y laissa celles de leur frère Hispade, que l'on nomme vulgairement saint Espain. On ajoute que les deux corps saints étant en chemin, elle changea de résolution, et qu'elle les fit mettre à Nogent, au-delà de la rivière d'Oise, près de Creil, en Beauvaisis, où ils sont toujours demeurés depuis.

La dévotion des peuples y entretint leur culte, qui y reçut un grand accroissement en l'année 1183, par la translation solennelle de leurs reliques que fit l'évêque de Beauvais, Philippe de Dreux, assisté de Gaufredi ou Geofroy II, évêque de Senlis, environ cinq cents ans après la mort de sainte Bathilde. La cérémonie se fit le dimanche d'après l'Ascension, qui tombait au cinquième de mai, suivant l'usage de la France où l'on fit la Pâque le 24 de mars l'an 1185, au lieu qu'en d'autres endroits on ne la fit que le 23 d'avril. Ainsi ce ne put être par l'ordre du Pape Urbain III, qui ne fut élevé sur le Saint-Siège que le 25 novembre de la même année. Les évêques ayant placé les saintes reliques dans le lieu le plus exposé de l'église de Nogent, qui fut surnommé *les Vierges* pour ce sujet, établirent une fête, pour rendre la mémoire de cette translation plus célèbre, et donnèrent aux fidèles pour les visiter le terme d'entre le dimanche de l'octave de l'Ascension jusqu'à la Saint-Jean.

Le culte des deux Saintes alla toujours en augmentant sur le récit des grâces extraordinaires que Dieu accordait de temps en temps aux fidèles par leur intercession. On dit que l'an 1242, le roi saint Louis vint par dévotion visiter leur église à

Nogent, que l'ayant trouvée trop petite, il la fit augmenter de tout le chœur et transférer leurs reliques dans de nouvelles châsses. C'est ce qui fut reconnu l'an 1342, par l'ouverture qu'en fit Jean de Marigny, évêque de Beauvais, qui fut fait archevêque de Rouen quatre ans après. Il trouva un acte qui marquait que saint Louis s'était servi d'Eudes, coadjuteur de l'évêché de Beauvais, qui peut-être n'était autre chose que le vicaire général de l'évêque Robert de Cressonsac; au moins ne voit-on pas qu'il ait été son successeur.

Cependant on honorait toujours les deux Saintes en Touraine, où il s'était formé même un bourg considérable autour de leur église, qui avait pris le nom de Sainte-Maure, à six ou sept lieues de Tours, vers le midi, et un autre à deux lieues de là, sous le nom de Saint-Espain, que l'on croit être leur frère. Mais le déplaisir de s'y voir privé du gage de leur protection, je veux dire de leurs reliques, fit partir deux religieux de l'ancien prieuré du lieu, pour tâcher de les venir enlever de Nogent en Beauvaisis, et les restituer à leur ancienne patrie. Ils y avaient assez bien réussi par leurs artifices. Mais ayant été arrêtés par des paysans à qui leur voiture et leur marche paraissait suspecte, ils perdirent les fruits de leur vol. Les reliques furent remises dans l'église de Nogent, où elles attirèrent toujours les peuples avec la même affluence. On renouvela leurs châsses, l'an 1635, par l'autorité de l'évêque Augustin Potier, et par les soins du sieur Chaillou, maître des comptes, seigneur de la paroisse.

La fête principale des deux Saintes se fait dans le Beauvaisis au 13 juillet, que l'on y prend pour le jour de leur martyre, ou plutôt pour celui de l'arrivée de leurs corps de Touraine à Nogent-les-Vierges. Celle de leur translation, qui se fit au 5 mai, l'an 1185, se célèbre le dimanche dans l'octave de l'Ascension, parce que cela se rencontra ainsi lorsqu'on en fit la cérémonie. On les y honore comme des vierges et martyres; mais en Touraine et en Anjou, elles n'ont que le culte de simples vierges, parce que saint Grégoire de Tours n'a point parlé de leur martyre, et que dans les révélations

qui ont servi à la découverte de leurs corps, on ne voit que des symboles ¹ de virginité. On y fait leur fête le 15 janvier, qui est celui de leur élévation, ou le 28, et ailleurs encore le 30 du même mois, qui est celui de la dédicace de leur première église par saint Euphrone. Car pour le jour de leur mort, il a toujours été inconnu. On voit leurs noms aux 13 de juillet, 5 mai, 14 et 15 de janvier dans divers martyrologes modernes, comme ceux de du Saussay, de Canisius, de Ferrari, et de la première édition de l'Usuard de Molanus; mais le martyrologe romain n'en fait point mention.

Ce que nous avons dit de l'enlèvement des corps des deux Saintes du lieu de leur sépulture par l'ordre de sainte Bathilde, qui y laissa celui de leur frère, saint Hispade ou saint Espain, n'est cependant pas certain, car en Touraine on croit posséder encore aujourd'hui leurs reliques dans l'église paroissiale du bourg de Sainte-Maure, et l'on y voit des titres de cette possession depuis le ^{xiii}^e siècle. En 1666, le vicaire général de l'archevêque de Tours, Victor Le Bouthillier, fit l'ouverture de la châsse où l'on disait que se gardaient leurs reliques. Il y trouva vingt-cinq grands ossements et beaucoup de petits, avec deux titres qui faisaient foi que c'étaient les reliques de sainte Maure et de sainte Britte. Le premier de ces titres était de l'an 1267 et signé de Vincent, archevêque de Tours, qui certifiait qu'ayant ouvert la châsse, il en avait ôté les deux chefs des Saintes en faveur de Guillaume, seigneur de Sainte-Maure. L'autre titre était de Jean, archevêque, qui témoignait avoir visité les mêmes reliques le 30 juin 1454, en présence de Richard, évêque de Coutances, abbé des Noyers, et de Jean, seigneur de Sainte-Maure. De sorte que si le Beauvaisis n'a point partagé les reliques de ces Saintes avec la Touraine, il faut dire que celles qu'il possède sont de deux Saintes toutes différentes dont l'histoire se serait perdue, et dont il ne nous serait resté que la connaissance du lieu de leur martyre, qu'on prétend n'être autre que le village de

¹ Cierges blancs, habits blancs.

Balagny, d'où les corps auraient été transportés à Nogent-les-Vierges qui n'en est qu'à deux lieues.

Ce qui est certain, c'est qu'en Touraine on honore sainte Maure et sainte Britte seulement comme *vierges* et non comme *martyres*. On peut donc croire en effet que ce sont des Saintes différentes, et que la ressemblance des noms a été cause de la confusion qui s'est mise dans leur histoire. Mais nous l'avons dû rapporter entièrement, afin qu'on puisse juger de ce qui appartient aux vierges de Touraine et aux vierges martyres du Beauvaisis.

SAINTE DAGILE,

MARTYRE.

L'humble Dagile, femme du chef des cuisines de Genséric, roi des Vandales, avait été élevée dans la foi catholique, et son entourage, imbu de l'hérésie d'Arius, n'avait pu l'entraîner dans cet égarement. Sans doute que son mari était tombé dans l'erreur, car on ne parle que d'elle. On dit qu'elle souffrit sous Genséric ; mais elle souffrit davantage sous Hunéric son successeur. Après qu'on l'eût accablée de coups de bâton, en l'an 484, on la déporta dans un lieu inhabité. Séparée ainsi de son époux et de ses enfants, elle se consola en sentant qu'elle avait le bonheur de souffrir pour la foi.

Quelques gens de la cour, qui la regrettaient, obtinrent qu'elle pût sortir du désert où on l'avait exilée, et qu'elle gagnât un lieu où elle trouverait au moins quelques bannis comme elle, et pourrait en être soutenue ; mais elle resta dans son affreux désert, où elle vivait sans relâche en présence de Dieu, et elle mourut là vers la fin du v^e siècle.

SAINT SALUTAIRE,

ARCHIDIACRE DE CARTHAGE, MARTYR.

Il fut arrêté avec saint Eugène, son évêque, dans la persécution de l'odieux Hunéric, roi des Vandales, et après divers supplices qu'on lui fit subir pour l'entraîner dans l'arianisme.

comme il restait ferme et fidèle dans la foi catholique, on le transporta dans un pays lointain et sauvage, où il rendit à Dieu son âme sainte.

SAINT TURIAF,

ÉVÊQUE DE DOL.

Turiaf naquit en Bretagne, dans un village voisin du monastère de Vellone, qui dépendait de l'abbaye de Saint-Samson de Dol. Né sans fortune, il était encore enfant lorsque, cherchant à se pourvoir, il abandonna son village et vint à Dol, où le tombeau de saint Samson, évêque apostolique des Bretons, attirait beaucoup de monde. Il se donna d'abord à un homme du lieu pour le servir, et il en garda les bestiaux, jusqu'à ce que l'évêque saint Thiarmail, abbé du monastère de Dol, le retira chez lui pour l'instruire. Il fit de si grands progrès dans la piété et dans les lettres, que ce saint prélat, trouvant en lui une grande intégrité de mœurs et une solidité d'esprit dont on pourrait profiter pour le service de l'Église, le fit entrer dans son clergé. Il le fit passer par tous les degrés de l'ordination, et peu de temps après il lui donna la direction des clercs de son église, c'est-à-dire de son séminaire et de son chapitre. Turiaf fit admirer dans cet emploi sa sagesse, sa prudence et la connaissance qu'il avait de l'esprit et de la discipline de l'Église, et les exemples de sa vertu ne contribuaient pas moins à former les ecclésiastiques que ses instructions. Saint Thiarmail le voyant augmenter de jour en jour dans la perfection de la vie chrétienne, et connaissant les grands talents qu'il avait pour la conduite des âmes, le chargea de l'administration d'une partie de son diocèse, et surtout du ministère de la prédication, auquel son grand âge l'empêchait de vaquer. Il le désigna même pour être son successeur après l'avoir fait son chorévêque; et si l'on en croit l'auteur de sa Vie, il voulut lui donner lui-même l'ordination épiscopale. De sorte qu'à sa mort, qui arriva l'an 733, Turiaf se trouva établi évêque du pays, au grand

contentement des peuples, et fit comme ses prédécesseurs sa résidence ordinaire dans le monastère de la ville de Dol.

Se voyant seul alors pour éclairer tout ce diocèse, il se crut obligé de redoubler la vigilance et l'ardeur avec laquelle il s'était appliqué à servir Dieu et le prochain. Il parut encore plus humble, plus austère dans ses jeûnes et ses veilles, plus fervent dans sa prière. On admirait sa patience et sa charité dans les travaux de son ministère. Surtout il fit éclater sa vigueur épiscopale en une rencontre singulière où il s'agissait de délivrer ses peuples d'une fâcheuse vexation, et de réprimer la tyrannie d'un puissant seigneur du pays, nommé Rivallon. Cet homme, entr'autres violences commises dans la province, avait mis le feu à l'église et au monastère de Saint-Maoch, distant de six à sept lieues de la ville de Dol, par un mouvement de pure impiété, et pour marquer le mépris qu'il faisait de Dieu, de ses Saints et de son Église. Turiaf, dans l'ardeur de son zèle, prit avec lui douze clercs tant séculiers que religieux, alla trouver hardiment Rivallon dans son château de Lakfruth, et lui parla avec tant d'autorité, qu'il le rendit souple et rabattit entièrement son orgueil par la crainte de la vengeance divine. Celui-ci, effrayé de ses menaces et touché de repentir, se jeta à ses pieds, et se soumit à la pénitence que le saint évêque voulut lui imposer. Un changement si subit et si sincère ne pouvait être qu'un miracle de la puissance et de la miséricorde de Dieu, et Rivallon conduit par saint Turiaf, non content de réparer les dommages et les scandales qu'il avait causés dans le pays, vécut depuis d'une manière fort édifiante. Quelque sujet qu'eût saint Turiaf d'être satisfait de la bénédiction que Dieu donnait à ses travaux, on prétend qu'il quitta son évêché pour se retirer dans une solitude et achever de s'y sanctifier dans la pénitence, la prière et le repos de la contemplation divine. L'auteur de sa Vie ne dit rien de sa démission ni de sa retraite; on raconte néanmoins qu'il quitta la Bretagne, qu'il passa en Normandie et qu'il fut reçu dans le monastère de la Croix-Saint-Ouen, sur la rivière d'Eure au diocèse d'Évreux, par saint

Leufroy qui en était le premier abbé, et qui y vivait dans une sainteté admirable depuis près de cinquante ans. Il s'y mit sous sa discipline, et se réduisit, nonobstant son âge et son caractère, à toutes les observations de la régularité qui y était établie, avec toute la soumission et tout le zèle d'un novice. Saint Leufroy mourut quelque temps après, et l'on croit que saint Turiaf lui survécut de dix ou douze ans.

Sa mort arriva l'an 749 ou environ, et l'auteur de sa Vie la marque au troisième des ides de juillet, c'est-à-dire au treizième jour de ce mois. C'est celui auquel sa fête est rapportée dans le martyrologe d'Usuard, où il est qualifié homme d'une simplicité et d'une innocence admirable. Ce jour semble être plutôt celui de la translation de son corps à Paris, que celui de sa mort. La crainte des Normands-Danois qui ravageaient la Neustrie porta les religieux de la Croix-Saint-Ouen, qui fut depuis appelée la Croix-Saint-Leufroy où il avait été enterré, à le lever avec celui de saint Ouen qui y reposait aussi, ceux de saint Leufroy et de saint Agofred son frère, et à l'emporter en des lieux de sûreté. Ils déposèrent ces quatre corps saints dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris, où l'on veut qu'ils se réfugièrent sous Charles-le-Simple, qui commença à régner l'an 893. A leur retour en Normandie, ils remportèrent les reliques de saint Ouen et de saint Agofred ; mais en reconnaissance de la charité qu'on avait exercée à leur égard, ils laissèrent celles de saint Leufroy et de saint Turiaf dans Saint-Germain-des-Prés, où on les conserve encore maintenant. De là vient l'établissement du culte de l'un et de l'autre à Paris.

SAINT ÉTIENNE THAUMATURGE,

SOLITAIRE.

Ce saint anachorète était moine dans la lauré de saint Sabas, en Palestine. Il florissait au ix^e siècle. Neveu de saint Jean Damascène, il servait et vénérail, à l'exemple de son oncle, la bienheureuse vierge Marie, et, favorisé par elle, il

obtint tant de miracles, qu'on le distingua des Saints de son nom en l'appelant Étienne le Thaumaturge. Il est fêté le 13 juillet.

LE BIENHEUREUX SÉGUIN,

ABBÉ.

Séguin, troisième abbé du monastère de la Chaise-Dieu, en Auvergne, brillait vers la fin du XI^e siècle par ses vertus et par les grâces nombreuses qu'il obtenait de Dieu. Sa vie, qui est riche en miracles, a été écrite avec celle de saint Robert, fondateur de la Chaise-Dieu. Sa mémoire est vénérée en Auvergne, et il est fêté à Avignon le 13 juillet.

SAINT ARNTON,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Arnton, évêque de Wurtzbourg, en Franconie, a laissé de glorieux souvenirs pour ses vertus, son mérite et ses travaux. Il reconstruisit sa cathédrale, qui est un beau monument de son zèle. Il combattit les désordres, lutta contre l'idolâtrie et contre les brigandages, car il vivait sous le règne orageux de Charles-le-Gros, empereur et roi de France; et il fut massacré par des bandits dans sa cathédrale, à l'autel même où il disait la messe. Il est honoré comme martyr le 13 juillet.

SAINTE PÉTRONILLE,

ABBESSE D'AUBETERRE.

Pétronille, appelée aussi Perronnelle, issue d'une famille opulente et chrétienne, fut recherchée en mariage par un noble et généreux chrétien qui devint saint Gilbert, et que l'Église fête le 6 juin. Cette union eut lieu dans la première moitié du XII^e siècle, et il en naquit une fille qu'on appela Poncie (Pontia). Mais peu après, la croisade qui emmena le roi Louis-le-Jeune et tous les cœurs généreux à la délivrance de la Terre-Sainte, obligea Gilbert, comme gentilhomme et

comme chrétien, à figurer dans cette guerre sainte. Il suivit donc les bataillons français, que bénissait saint Bernard, et prit part à cette grande expédition qui fut assez longue. A son retour, Gilbert, désirant se retirer du monde où il voyait des dangers pour son âme, pria sa fidèle Pétronille de consentir à sa retraite. Elle l'accorda de grand cœur, car elle voulait aussi se donner toute à Dieu. Leur fille, qui était déjà grandelette, témoigna le même désir.

Les deux époux aussitôt distribuèrent aux pauvres la moitié de leurs biens, qui étaient grands; de l'autre moitié ils fondèrent deux monastères, l'un d'hommes, l'autre de vierges et de veuves. Gilbert se retira dans le monastère de Neuffonts, Pétronille et sa fille dans celui des Saints-Gervais et Protais. Elle en fut la première abbesse, et sa fille Poncie, que l'on fête le 20 mai, lui succéda.

Cette Sainte mourut en Dieu à la fin du xii^e siècle.

LE VÉNÉRABLE DOM LAMORÉLIE DES BIARDS,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Dom Barthélemy Lamorélie des Biards, prêtre et religieux de Cluny, de l'ancienne Observance sécularisée canoniquement avant la Révolution, résidait près de sa famille, à Saint-Yriex, diocèse de Limoges. Il avait un frère chanoine de l'église collégiale de cette ville, et leur oncle en était le doyen. Comme eux, il se montra invincible dans sa foi et dans son attachement aux devoirs du sacerdoce, et comme eux il fut arrêté en 1793 et condamné à la déportation maritime par le tribunal criminel du département de la Haute-Vienne.

Envoyé à Rochefort pour y être embarqué, il fut placé sur le navire *les Deux-Associés*. Son tempérament secondant sa foi, il soutint assez heureusement les cruelles tortures de l'entrepont de ce bâtiment; sa charité le porta à servir comme infirmier les autres prêtres malades ou mourants. Il fut atteint de la maladie pestilentielle qui les enlevait, et mourut lui-même, obtenant ainsi tout ensemble et la palme du martyre.

qu'on mérite en mourant au service des pestiférés, et celle qu'on acquiert en donnant sa vie pour la foi. Il expira le 13 juillet 1794, à l'âge de quarante ans.¹ Un de ses compagnons de déportation nous atteste qu'il était d'une douceur admirable¹.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

LE MIRACLE DE NOTRE-DAME DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION A ROME.

Dans l'église de Saint-Sylvestre *in Capite*, qui appartient à un célèbre monastère de religieuses, il y a deux tableaux de Notre-Dame représentée sous différents symboles ; chacun d'eux est le tableau principal de la chapelle où ils sont placés, en face l'un de l'autre. C'est sur ces deux tableaux qu'on a vu éclater à la fois, et dans le même temps, les prodiges de la toute-puissance divine. Celui dont nous allons parler est dans la troisième chapelle à main gauche, en entrant dans l'église, du côté de l'Évangile du maître-autel. Il représente l'Immaculée Conception. Sous les pieds de Marie est la représentation ordinaire du serpent écrasé ; autour de la tête est la couronne mystérieuse de douze étoiles, et à ses côtés, des Chérubins empressés à la servir. Les yeux, grands dans la proportion d'un tableau principal d'église, sont bien visibles, ouverts, et un peu élevés vers le ciel. La peinture est à l'huile, sur toile. Il n'y a rien qui fasse obstacle à la vue du tableau, qui est sans glace.

Il y avait déjà quelques jours que les prodiges des différentes images, objet de l'admiration générale, produisaient dans Rome de grands effets, lorsque dans la matinée du 13 juillet, D. François Taccorini, prêtre sacristain de l'église, remarqua quelques personnes qu'il ne connaissait pas, priant devant cette image de sainte Marie, avec un degré peu commun d'attention et de ferveur. Après la messe, c'est-à-dire à sept heures, il apprit dans la sacristie, avec certitude, le

¹ Emprunté au *Légendaire d'Autun*, de M. Péquégnot.

miracle que voyaient les assistants : il alla à l'instant devant l'autel, et il en fut aussi témoin. Tous les spectateurs voyaient bien distinctement les prunelles des deux yeux disparaître peu à peu par un mouvement lent, et rester cachées pendant quelques instants, puis redescendre et reparaitre par degrés comme le soleil quand il se lève ; d'autres fois, elles prenaient, ainsi que tout le globe de l'œil, un mouvement horizontal, et présentaient le ravissant spectacle de leurs tendres regards, portés successivement sur le cercle des assistants, qui, tous à la fois, se trouvaient comme forcés de faire éclater leur reconnaissance par des cris de joie et des louanges. Depuis cet instant, la foule du peuple et des personnes distinguées dans tous les rangs remplissait l'église, et tout le monde put satisfaire sa pieuse curiosité ; car le prodige continuait presque sans interruption, et il suffisait d'y rester quelques instants, à une distance proportionnée, pour l'admirer plusieurs fois et avec une entière assurance.

Bientôt accoururent avec le peuple des observateurs plus critiques et d'une dévotion plus éclairée, qui voulaient ne laisser aucun doute sur la certitude du fait. Parmi eux, le P. Palma y vint souvent, et vit parfaitement cette merveilleuse élévation des prunelles huit ou dix fois dans l'espace d'un demi-quart d'heure qu'il y resta. Dans la troisième visite qu'il fit, il fut témoin d'un miracle encore plus frappant. Une pieuse mère, qui avait mis sur l'autel sa fille, petit enfant tout estropiée, implorait à grands cris sa guérison : les assistants unissaient leurs prières aux siennes. La vénérable image abaissa peu à peu les paupières supérieures, et ferma les yeux si visiblement, que les spectateurs augurèrent que la grâce ne serait point accordée : en effet, elle ne le fut point.

Ce n'a pas été la seule occasion où on ait vu ces mêmes yeux se fermer. Lorsque le baron Gavotti vint dans l'église, il ne put entrer dans la chapelle qui est en face, et dont nous parlerons tout à l'heure, à cause de la grande foule des spectateurs qui admiraient et attestaient les prodiges dont ils étaient tous ensemble témoins. Il vit alors dans la chapelle

dont nous parlons notre image fermer et ouvrir plusieurs fois les yeux de la manière que nous venons de décrire ; il le remarqua très-distinctement, et s'en assura encore davantage par le moyen d'une excellente lunette.

Dans toutes les occasions se renouvelait, parmi les assistants, ce mouvement de ferveur et de componction qui produisait dans les mœurs de Rome un changement si grand.

(MARCHETTI.)

LE MIRACLE DE SAINTE MARIE AU CÉNACLE.

Vis-à-vis l'autel dont nous venons de parler, à main droite en entrant du côté de l'Épître du maître-autel, est peint à l'huile, sur toile, le Mystère de la descente du Saint-Esprit dans le Cénacle, où les Apôtres et les Disciples étaient rassemblés et persévéraient dans la prière avec Marie, mère de Jésus. La figure de la très-sainte Vierge, la seule dont nous nous occupons ici, est la principale du tableau. Elle est représentée de grandeur naturelle, les mains jointes sur la poitrine, les yeux grands et ouverts, fixés vers le ciel, d'où descendent les Langues mystérieuses, et toute l'expression du visage indique un ardent désir de l'éternité. C'est dans cette même matinée du 13 juillet, où le peuple, en foule et empressé autour de l'autel de la Conception qui est en face, y admirait les prodiges que nous venons de raconter, que, vers midi, quelqu'un commença à s'apercevoir que le même prodige s'opérait dans notre tableau, et attira sur lui l'attention de ceux qui étaient présents. Tout le monde vit en effet que les prunelles de cette sainte image s'élevaient avec un mouvement lent et semblable à celui de la précédente, le seul blanc du globe occupant alors tout l'intervalle des paupières, jusqu'à ce que, rabaissées avec la même lenteur, elles repaissaient telles que le peintre les a formées ; puis, un mouvement non moins admirable succédant à l'autre, ces mêmes yeux, qui respiraient la clémence et la bonté, se portaient tout autour des spectateurs, et passaient alternativement d'un angle à l'autre. Les témoins de ce prodige se multipliant à

chaque instant à mesure que le bruit s'en répandait, il ne fut pas possible, dans toute cette journée, de fermer l'église; on fut obligé de mettre des soldats aux portes pour contenir la foule, et ce ne fut que bien avant dans la nuit qu'on put persuader au peuple de sortir, en lui représentant combien il était convenable qu'une église de religieuses fût fermée durant la nuit. Le prodige fut continué pendant sept ou huit jours dans ces deux images, ainsi que le concours des témoins qui se succédaient sans interruption.

Beaucoup d'entre eux y ont fait ces longues et exactes observations qui, dans le cours de ces grands événements, ont été répétées par un si grand nombre de spectateurs critiques. Ici s'est spécialement distingué le chanoine français M. d'Hesmuy-d'Auribeau, qui y est resté souvent plusieurs heures de suite, changeant de situation et variant les points de vue, et toujours avec la plus scrupuleuse attention à toutes les circonstances, qu'il commença dès lors à consigner par écrit, à mesure qu'il en était témoin, pour ne rien oublier, comparant ensuite ce qu'il voyait avec ce qu'il avait vu dans les précédentes visites, avec une si grande certitude de ne s'être pas trompé. L'œil de cette image prenait, avant de se mouvoir, un certain gonflement comme s'il eût été de chair, la paupière se soulevait ensuite lentement et sensiblement, puis se rabaisait au-delà même de sa place ordinaire, à laquelle cependant elle retournait bientôt après. C'est ainsi que l'a vu M. Fontana avec le secours d'une excellente loupe; il y resta longtemps, et s'assura complètement d'avoir vu, non pas une fois, mais souvent cette élévation et ce rabaissement du globe de l'œil. Il avait avec lui un intendant, peintre de profession, qui assurait comme lui qu'on ne pouvait attribuer ce mouvement qu'à un prodige surprenant. (MARCHETTI.)

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Rome, saint Anaclet, Pape et martyr, qui, gouvernant l'Église de Dieu, après saint Clément, l'illustra par un glorieux martyre.

Le même jour, saint Joël et saint Esdras, prophètes.

En Macédoine, saint Silas, qui, étant un des premiers Frères, et ayant été destiné par les Apôtres pour la mission des Églises des Gentils, avec saint Paul et saint Barnabé, rempli de la grâce de Dieu, s'acquitta avec un zèle persévérant du devoir de la prédication, et, glorifiant Dieu dans ses ouvrages, à la fin reposa en paix.

En Macédoine encore, saint Sérapion, martyr, qui, sous l'empereur Sévère et le président Aquila, obtint sa couronne par le supplice du feu.

En l'île de Chio, sainte Myrope, martyre, qui, sous l'empereur Dèce et le président Numérien, ayant été assommée de coups de bâton, rendit son âme au Seigneur.

En Afrique, les saints confesseurs Eugène, évêque de Car-

1

TERTIO IDUS JULII.

Romæ, sancti Anacleti Papæ et Martyris, qui post sanctum Clementem Ecclesiam Dei regens, eam glorioso martyrio decoravit. — Eodem die, sanctorum Joëlis et Esdræ Prophetarum. — In Macedonia, beati Silæ, qui cum esset unus de primis fratribus, et ab Apostolis ad Ecclesias Gentium una cum Paulo et Barnaba destinatus, prædicationis officium gratia Dei plenus instanter consummavit, atque in passionibus suis Christum clarificans, postmodum requievit. — Item, sancti Serapionis Martyris, qui sub Severo Imperatore et Aquila Præsidente per ignem pervenit ad coronam martyrii. — In insula Chio, sanctæ Myropis Martyris, quæ sub Decio Imperatore et Numeriano Præsidente vectibus contusa, migravit ad Dominum. — In Africa, sanctorum Confessorum Eugenii Carthaginiensis Episcopi, fide ac virtutibus gloriosi, et universi cleri ejusdem Ecclesiæ, qui fere quingenti, vel eo amplius, in persecutione Wandalica sub Hunnerico Rege Ariano cæde inediaque macerati (inter quos plurimi erant Lectores infantuli) gaudentes in Domino procul exilio crudeli extrusi sunt. Erant etiam in eis nobilissimi Archidiaconus nomine Salutaris, et Muritta secundus in officio ministrorum, qui tertio Confessores effecti, gloriosæ in Christo perseverantiæ titulo illustrati sunt. — In Britannia minori, sancti Turianni Episcopi et Confessoris, miræ simplicitatis et innocentiae viri.

thage, illustre par sa foi et ses vertus, et tout le clergé de la même Église, composé d'environ cinq cents personnes, ou plus, parmi lesquelles il y avait plusieurs lecteurs encore enfants, qui tous, dans la persécution des Vandales, sous le roi arien Hunéric, ayant été déchirés de coups de fouet et éprouvés par la faim, souffrirent, dans la joie du Seigneur, les rigueurs d'un cruel exil. Les plus considérables entre eux étaient aussi l'archidiacre nommé Salutaire, et Maritte, le second parmi les ministres ecclésiastiques qui, étant confesseurs pour la troisième fois, devinrent illustres par leur glorieuse persévérance en la foi de Jésus-Christ.

En Bretagne, saint Turiaf, évêque et confesseur, homme d'une simplicité et d'une innocence admirables.

Additions des autres martyrologes.

Le bienheureux Albert, abbé de Saint-Jacques, à Liège.

Saint Batalan, martyr, sur les confins de l'Égypte et de l'Éthiopie, honoré chez les Grecs.

Saint Zénon, martyr à Trieste, avec sainte Justine, l'an 289, sous Dioclétien.

Saint Héliodore, martyr à Moromile, en Phrygie, avec saint Néon et saint Nicon.

Saint Pérennelle, religieux Prémontré, honoré en Auvergne.

Sainte Sponsa, vierge, l'une des compagnes de sainte Ursule. Ses reliques se gardaient à Paris, dans l'église de l'Abbaye-au-Bois.

Sainte Sara, vierge, au diocèse de Scété, en Égypte.

Sainte Mildrède, abbesse, en l'île de Thanet.

Saint Vigbert, abbé de Fritisleer, dans la Hesse.

Saint Luguzon, berger en Suisse.

Martyrologe de la dernière persécution,

Amand Adam, Cordelier de Rouen, insermenté et condamné à la déportation, mort à cinquante-deux ans, dans l'île d'Aix, le 13 juillet 1794.

Léonard Durand de Ramefort, prêtre du diocèse de Périgueux, n'ayant pas fait le serment schismatique, retiré à Bordeaux, arrêté là, condamné comme prêtre réfractaire, guillotiné le 13 juillet 1794.

Henriette Faurié, religieuse du Saint-Sacrement à Boulène, arrêtée et conduite dans les prisons d'Orange, condamnée pour refus de renier ses vœux, exécutée avec cinq autres religieuses le 13 juillet 1794.

N. de la Bastide, prêtre de la cathédrale d'Uzès, arrêté par des frénétiques dans la maison de sa famille, et fusillé le 13 juillet 1794.

Marguerite-Rose Gourdon, religieuse du diocèse d'Avignon, amenée dans les prisons d'Orange, condamnée à mort en même temps que plusieurs autres religieuses, comme fanatique, exécutée le 13 juillet 1794.

Sœur de Sainte-Françoise, née Guartier, amenée à Orange pour refus de serment politique, condamnée à mort et guillotinée avec d'autres religieuses, le 13 juillet 1794.

Louis-Joseph-Sanison Bricogne, prêtre du diocèse de Paris, condamné à mort comme fanatique, guillotiné avec sept autres prêtres, le 13 juillet 1794.

Antoine-Marie-François Hallé, prêtre d'Ecouis, au diocèse de Rouen, n'ayant pas fait de serment, n'étant pas sorti de France, arrêté dans le département de l'Eure, condamné à mort comme réfractaire, exécuté le 13 juillet 1794.

Élisabeth Verchières, religieuse de Boulène, conduite à la prison d'Orange, pour avoir refusé le serment de Liberté-Égalité, guillotinée à l'âge de vingt-quatre ans, le 13 juillet 1794.

Emmanuel Delzers, prêtre de Mende, condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné le 13 juillet 1794.

Marie-Anne Peyre, sœur converse chez les Ursulines de Carpentras, arrêtée avec toutes les autres religieuses, et pour avoir refusé le serment de Liberté-Égalité, condamnée à mort et guillotinée le 13 juillet 1794.

Marie-Anastasie Rocard, religieuse Ursuline de Boulène, conduite dans les prisons d'Orange, refusa le serment de Liberté-Égalité, qui était un piège, et fut condamnée à mort comme fanatique, guillotinée le 13 juillet 1794.

QUATORZIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Bonaventure, cardinal-évêque d'Albano, docteur de l'Église. — Saint Juste, martyr. — Saint Phocas, évêque de Sinope, martyr. — Saint Héraclas ou Héraclé, évêque d'Alexandrie. — Sainte Reinolle, vierge et martyre. — Saint Madelgaire ou Mauger, appelé aussi saint Vincent de Soignies. — Saint Marchelm ou Marcellin. — Saint Joseph, archevêque de Thessalonique. — Saint Libert, martyr. — Saint Bonizon, évêque de Plaisance, martyr. — Le Bienheureux Gaspard Bon, Minime. — Le Bienheureux Rosnata, martyr. — Le Bienheureux Humbert de Romans, vicaire-général des Frères-Prêcheurs. — La Bienheureuse Angeline Corbara, fondatrice du Tiers-Ordre régulier de Saint-François. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Addition des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT BONAVENTURE,

CARDINAL-ÉVÊQUE D'ALBANO, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Saint Bonaventure, la gloire et l'ornement de l'Ordre de Saint-François, a été surnommé *le Docteur séraphique*, à cause de sa dévotion extraordinaire, de son ardente charité, et de la connaissance profonde qu'il avait des sciences ecclésiastiques. Il naquit, en 1221, à Bagnaréa, en Toscane. Son père et sa mère, tous deux recommandables par leur piété, se nommaient, l'un Jean de Fidenza, et l'autre Marie Ritelli. Il reçut au Baptême le nom de Jean ; mais il prit ensuite celui de Bonaventure à l'occasion de ce que nous allons rapporter.

A l'âge de quatre ans, il fut attaqué d'une maladie si dangereuse, que les médecins désespérèrent de sa vie. Sa mère demanda sa guérison par des prières ferventes, puis alla se jeter aux pieds de saint François d'Assise, le conjurant avec larmes d'intercéder auprès de Dieu pour un enfant qui lui était si cher. Le Saint, touché de compassion, se mit en prières, et le malade se trouva si parfaitement guéri, qu'il n'éprouva aucune incommodité jusqu'au temps où il plut au Seigneur

de l'appeler à lui. L'ayant vu lorsqu'il était près de finir sa vie mortelle, il lui prédit toutes les grâces dont la miséricorde divine le comblerait, et s'écria tout à coup, dans un ravissement prophétique : *O buona ventura!* paroles italiennes qui signifient : *O la bonne rencontre!* De là vint le nom de *Bona-venture* qui fut donné à notre Saint. Sa mère, pleine de reconnaissance, le consacra au Seigneur par un vœu, et prit un grand soin de lui inspirer, dès ses premières années, de vifs sentiments de piété. Elle l'accoutuma aussi de bonne heure à la pratique du renoncement, de l'humilité et de l'obéissance. Son fils répondait à toutes ses vues ; il parut enflammé d'amour pour Dieu aussitôt qu'il fut capable de le connaître. Les progrès qu'il fit dans ses études étonnèrent ses maîtres, mais ceux qu'il fit dans la science des Saints furent encore plus extraordinaires. Son plus grand plaisir était d'apprendre par combien de titres il appartenait à Dieu, et de chercher tous les moyens de ne plus vivre que pour lui.

Lorsqu'il eut atteint sa vingt-deuxième année, il entra dans l'Ordre de Saint-François, et reçut l'habit des mains d'Haymon qui en était alors général ¹. Il nous apprend lui-même, dans son prologue de la *Vie de saint François*, qu'il embrassa cet état et qu'il fit ces vœux en reconnaissance de ce que saint François lui avait conservé la vie par ses prières, et dans la

¹ Haymon, qui était Anglais de naissance, avait enseigné la théologie à Paris. Grégoire IX l'envoya, en qualité de nonce, à Constantinople, et le chargea de la révision du bréviaire et des rubriques de l'Eglise romaine. Il ne faut pas le confondre avec un autre Haymon, qui est plus ancien.

Celui-ci, qui florissait dans le ix^e siècle, fut disciple de Raban-Maur puis évêque d'Halberstadt. Nous avons de lui des homélies, des commentaires sur l'Ecriture, et un Abrégé de l'Histoire ecclésiastique. Ses ouvrages ne sont qu'un tissu de passages de différents auteurs cousus ensemble. Cette manière d'écrire, que plusieurs adoptèrent dans le xi^e et le xii^e siècle, ne pouvait servir qu'à fomentier la paresse ; elle rétrécissait l'esprit, qui s'étend par l'invention et par la noble liberté qu'il prend de s'approprier les beautés des grands modèles. Mais il serait injuste d'oublier que l'Eglise produisit aussi au ix^e siècle des hommes comme Alcuin, et de plus remarquables encore dans les deux siècles suivants.

résolution de servir Dieu avec toute la ferveur dont il serait capable.

Peu de temps après, on l'envoya à Paris pour qu'il y achevât ses études sous le célèbre Alexandre de Hales, surnommé *le Docteur irréfragable*¹. La mort lui ayant enlevé ce maître en 1245, il suivit les leçons de Jean de la Rochelle, son successeur. Il joignait à beaucoup de pénétration un jugement exquis; ce qui faisait que dans les matières les plus subtiles, il ne s'attachait qu'à ce qu'il y avait de nécessaire, ou au moins d'utile, pour dégager la vérité des sophismes sous lesquels des adversaires pointilleux tâchaient de l'opprimer. Il se rendit très-habile dans la connaissance de la philosophie scolastique, et dans les parties les plus sublimes de la théologie : mais il rapportait toutes ses études à la gloire de Dieu et à la sanctification de son âme, et il avait soin de se prémunir contre la dissipation et contre une vaine curiosité; par là, il sut conserver en lui l'esprit de recueillement et de prière. Jamais il ne détournait son attention de Dieu; il invoquait les lumières de l'Esprit-Saint au commencement de chacune de ses actions; il nourrissait sa ferveur par de fréquentes aspirations qui rendaient sa prière continuelle. Le souvenir des plaies de Jésus-Christ, qui faisait le sujet ordinaire de ses méditations, l'enflammait d'amour pour le Sauveur; il s'imaginait voir son nom dans tout ce qu'il lisait, et souvent ses yeux se remplissaient de larmes. Saint Thomas d'Aquin l'étant venu voir, et lui ayant demandé dans quels livres il avait appris cette science sacrée : « Voilà, répondit-il en lui montrant son crucifix, la source où je puise mes connaissances. J'étudie Jésus, et Jésus crucifié. » Il avait encore des

¹ Alexandre est surnommé *de Hales*, parce qu'il était de Hales, dans le comté de Gloucester. Ayant fini ses études en Angleterre, il se rendit à Paris, où il s'appliqua à la théologie et au droit canonique. Il s'acquit dans cette ville une réputation extraordinaire. Il entra dans l'Ordre des Frères-Mineurs, et mourut à Paris, en 1245. Ses ouvrages montrent qu'il avait beaucoup de pénétration. Les principaux sont une *Somme* des vertus, et une *Somme* ou un commentaire sur les quatre livres du Maître des Sentences, lequel fut composé par l'ordre du Pape Innocent IV.

heures marquées pour s'occuper uniquement de la prière, qu'il regardait avec raison comme le principe de la grâce et comme la clef qui ouvre le ciel. Il avait appris de saint Paul qu'il n'y a que l'Esprit-Saint qui puisse nous initier à la connaissance des secrets et des desseins de Dieu, et graver dans nos cœurs l'amour de ses saintes maximes, que lui seul peut se faire connaître à nous, et qu'il en est de sa lumière comme de celle du soleil, qui se manifeste par elle-même, que cette lumière éclaire nos âmes et nous découvre intérieurement nos devoirs. Il savait de plus que le don de prière n'est communiqué qu'à ceux qui se sont d'abord disposés à recevoir la présence sensible du Saint-Esprit par la componction, ainsi que par la pratique de la pénitence, de l'humilité et du renoncement. Ce fut donc par ces différentes vertus qu'il se prépara à être admis aux faveurs ineffables de l'Époux céleste.

Sa vie était si pure, ses passions étaient si parfaitement soumises, qu'Alexandre de Hales avait coutume de dire, en parlant de lui, qu'il ne paraissait pas qu'il eût péché en Adam. L'esprit de mortification était le principal moyen qu'il employait pour s'entretenir dans l'innocence ; ses austérités étaient extraordinaires. On remarquait cependant sur son visage une certaine gaieté, qui provenait de la paix intérieure dont il jouissait. On l'entendait souvent lui-même répéter cette maxime : « La joie spirituelle est la marque la plus certaine de la grâce de Dieu qui habite dans une âme. » A la pratique de la mortification, il ajoutait celle des plus grandes humiliations. S'il s'agissait de servir les malades, il cherchait toujours à exercer les offices les plus bas et les plus dégoûtants. Il ne craignait point d'exposer sa vie en s'attachant à ceux dont les maladies étaient plus dangereuses et plus capables de rebuter la nature. Son humilité ne lui faisait découvrir en lui que des imperfections et des fautes, et il avait un soin extrême de cacher ce qui aurait pu lui attirer l'estime des hommes. Quand l'éclat de ses vertus le trahissait malgré lui, il embrassait de nouvelles humiliations pour di-

minuer la haute idée que l'on concevait de lui, ou du moins pour se fortifier contre le poison de la vaine gloire, et pour satisfaire l'amour qu'il avait pour l'abjection. A l'en croire, il était le plus indigne des pécheurs ; il ne méritait pas de respirer l'air, ni de marcher sur la terre. Souvent, son humilité l'empêchait d'approcher de la sainte Table, quoiqu'il brûlât du plus ardent désir de s'unir tous les jours au tendre objet de son amour : mais Dieu fit un miracle pour calmer ses frayeurs et pour récompenser son amour. Voici de quelle manière il est rapporté dans les Actes de sa canonisation : « Plusieurs jours s'étaient écoulés sans qu'il osât se présenter à la Table sainte ; mais pendant qu'il entendait la messe, et qu'il méditait sur la Passion de Jésus-Christ, le Sauveur, pour couronner son humilité et son amour, mit dans sa bouche, par le ministère d'un Ange, une partie de l'Hostie consacrée que le prêtre tenait dans ses mains. » Cette faveur l'enivra d'un torrent de délices ; depuis ce temps-là, il communia plus fréquemment, et chacune de ses communions fut accompagnée des plus douces consolations.

Saint Bonaventure se prépara par le jeûne, la prière et d'autres bonnes œuvres, à recevoir la prêtrise, afin d'obtenir une mesure de grâce proportionnée aux fonctions sublimes qu'il devait exercer. Il n'envisageait le sacerdoce qu'avec crainte et tremblement, et plus il en connaissait l'excellence et la dignité, plus il s'humiliait en considérant qu'il était sur le point d'en être honoré. Toutes les fois qu'il montait à l'autel, on s'apercevait à ses larmes et à tout son extérieur, des sentiments d'humilité et d'amour avec lesquels il offrait, tenait dans ses mains et recevait dans son âme l'Agneau sans tache. Il fit, pour son action de grâces après la messe, la belle prière qui commence par ces mots : *Transfige, dulcissime Domine*, et dont l'Église recommande la récitation à tous les prêtres qui viennent de célébrer l'auguste Sacrifice. Se croyant appelé, en qualité de prêtre, à travailler spécialement au salut du prochain, il ne négligea rien pour répondre parfaitement à sa destination. Il annonça la parole de Dieu avec autant de

force que d'onction, et il réussissait merveilleusement à allumer dans ses auditeurs le feu sacré qui le brûlait lui-même. Pour se faciliter les moyens de bien remplir cette importante fonction, il écrivit le livre intitulé *Pharetra*, qui n'est autre chose qu'un recueil de pensées fort touchantes tirées des ouvrages des Pères de l'Église.

Vers le même temps, on le chargea du soin d'enseigner dans l'intérieur du couvent. Après la mort de Jean de la Rochelle, on le nomma pour remplir la chaire publique de l'Université. Il n'avait que vingt-trois ans, il en fallait vingt-cinq pour exercer cet emploi : mais on crut pouvoir se dispenser de la règle en faveur de Bonaventure. Ses rares talents lui eurent bientôt acquis une admiration universelle. Il continua, comme auparavant, d'étudier aux pieds de son crucifix.

Alexandre IV ayant terminé en 1356 la dispute qui s'était élevée entre l'Université de Paris et les Réguliers, on invita saint Thomas et saint Bonaventure à prendre ensemble le bonnet de Docteur. Les deux Saints, au lieu de se disputer le pas, voulurent se céder la première place l'un à l'autre. Ils ne furent point touchés par des raisons que de prétendus intérêts d'Ordre font quelquefois alléguer ; ils ne parurent jaloux que des prérogatives qui sont fondées sur l'humilité. Saint Bonaventure insista si fortement, que saint Thomas fut obligé de consentir à passer le premier, et par là il triompha tout à la fois de lui-même et de son ami.

Le roi saint Louis avait une estime singulière pour saint Bonaventure. Souvent il le faisait manger à sa table, et le consultait sur les affaires les plus difficiles. Il le pria de composer pour son usage un office de la Passion de Jésus-Christ. Bonaventure dressa aussi une règle pour sainte Isabelle, sœur du roi, et pour son monastère de Long-Champ, habité par des Clarisses mitigées. Son livre *du Gouvernement de l'âme*, ses *Méditations* pour chaque jour de la semaine, et la plupart de ses autres petits traités, furent encore écrits à la prière de diverses personnes de la cour qui faisaient profession de piété. Il règne dans tous ses ouvrages une onction

qui attendrit les cœurs les plus insensibles. Le saint Docteur renferme un grand sens en peu de paroles ; chaque mot fait naître les plus beaux sentiments. On ne saurait trop lire ses méditations sur les souffrances de l'Homme-Dieu : on sentira comme passer en soi les affections brûlantes qu'il éprouvait à la vue d'un mystère qui est le prodige de la miséricorde divine, qui offre un modèle parfait de vertu et de sainteté, et qui est la source de tout bien.

Voici ce que dit le célèbre Gerson des écrits de saint Bonaventure : « De tous les docteurs catholiques, Eustache (car c'est ainsi que l'on peut traduire son nom de Bonaventure) me paraît le plus propre à éclairer l'esprit et à échauffer le cœur. Son *Breviloquium*, et son *Itinerarium* surtout, sont écrits avec tant de force, d'art et de concision, qu'il n'y a rien qui leur soit comparable en ce genre. Les ouvrages de saint Bonaventure, dit-il dans un autre endroit, me paraissent les plus propres pour l'instruction des fidèles. Ils sont solides, sûrs, pieux et dévots ; on n'y trouve point de ces subtilités ni de ces vaines questions de scolastique qui avaient beaucoup de cours dans le temps. Il n'y a nulle part une doctrine plus élevée, plus divine et plus capable de conduire à la piété. » Trithème porte à peu près le même jugement des écrits du saint Docteur. « Les expressions de saint Bonaventure sont, dit-il, pleines de feu ; elles n'embrasent pas moins de l'amour divin le cœur de ceux qui les lisent, qu'elles n'éclairaient leur esprit des plus pures lumières. Ses ouvrages surpassent tous ceux des Docteurs du même siècle par leur utilité, si l'on considère l'esprit de charité et de dévotion qui y règne. Le saint Docteur est profond sans être diffus, subtil sans curiosité, éloquent sans vanité ; ses paroles sont enflammées sans être enflées... Ainsi quiconque veut être savant et dévot, doit s'attacher à la lecture de ses ouvrages. »

Ce qui vient d'être dit convient principalement aux traités de piété que saint Bonaventure a composés. Il s'y montre partout pénétré de l'humilité la plus profonde, zélé partisan de la pauvreté, parfaitement détaché des choses de la terre,

brûlant d'amour pour Dieu, et rempli d'une tendre dévotion envers Jésus-Christ souffrant. On y voit que la pensée des biens du ciel l'occupait continuellement, et qu'il ne désirait rien que de porter les autres à les désirer avec une vive ardeur. « Dieu lui-même, disait-il, les Esprits bienheureux et tous les habitants de la cour céleste, nous attendent avec impatience, et souhaitent le moment où nous serons associés à leur félicité. Pourrions-nous ne pas désirer de toute notre âme d'être admis dans leur sainte compagnie ? Quelle sera notre confusion lorsque nous paraîtrons devant eux, si dans cette vallée de larmes nous n'avons pas élevé nos âmes au-dessus des objets visibles, pour être déjà, dans la disposition du cœur, les habitants de cette région fortunée ! » Il fait voir clairement qu'il ne pouvait exprimer les transports de la joie qu'il ressentait toutes les fois qu'il pensait à l'union future de son âme avec Dieu dans le séjour de l'immortalité bienheureuse. Sans cesse il se rappelait les ravissements que les Saints éprouvaient, et les vifs sentiments de reconnaissance dont ils étaient animés, en considérant d'un côté l'état immuable dont ils jouissaient, et de l'autre la situation des hommes qui vivaient sur la terre au milieu d'une foule d'ennemis redoutables, et dont plusieurs tombaient chaque jour en enfer. Son cœur était fortement ému quand il pensait à cette multitude innombrable d'AnGES et de Saints, tous distingués les uns des autres par la diversité de leurs couronnes ; en sorte cependant que chacun jouit de son bonheur et de celui des autres par un effet de cette charité qui les unit tous ensemble, et qui ne fait de tous que comme une même chose en Dieu. A l'exemple de saint Anselme, il demandait souvent à son cœur, si pauvre, si faible et si rempli de misère sur la terre, comment il pourrait, sans une grâce extraordinaire, soutenir tout le poids de l'éternelle félicité. Mais finissons ce détail et renvoyons aux ouvrages mêmes de saint Bonaventure ceux qui veulent connaître plus parfaitement ses sublimes sentiments de dévotion et de ferveur.

Malgré l'attrait que saint Bonaventure avait pour les exer-

cices de la vie intérieure, il ne laissait pas de se produire au-dehors quand la gloire de Dieu l'exigeait ; il se prêtait même aux fonctions extérieures pour l'utilité du prochain ; mais il les animait et les sanctifiait par l'esprit de prière et par la pratique du recueillement.

Tandis qu'il enseignait la théologie à Paris, il fut élu général de son Ordre dans un chapitre qui se tint à Rome en 1256, dans le couvent appelé *Ara-Cæli*. Quoiqu'il n'eût que trente-cinq ans, le Pape Alexandre IV n'en confirma pas moins son élection. En apprenant cette nouvelle, il fut saisi d'une vive douleur ; il se prosterna par terre, les yeux baignés de larmes, pour implorer le secours de Dieu dans la circonstance où il se trouvait, et se mit en route pour aller à Rome. Sa présence était d'autant plus nécessaire en Italie, que l'Ordre des Franciscains était alors troublé par des dissensions intestines. Il y avait des Frères qui étaient d'une sévérité inflexible pour l'observation de la règle ; d'autres demandaient qu'on en adoucît la rigueur par quelques mitigations. Le nouveau général n'eut pas plus tôt paru, qu'il rétablit le calme par ses exhortations, mêlées de force, de douceur et de charité. Tous les Frères se réunirent sous leur supérieur commun, et ne furent plus animés que d'un seul et même esprit.

Guillaume de Saint-Amour, membre de l'Université de Paris, ayant publié contre les Ordres mendiants une satire amère, intitulée *Des dangers des derniers temps*, saint Thomas prit la plume pour y répondre. Saint Bonaventure réfuta aussi cet ouvrage dans son livre *De la Pauvreté du Seigneur Jésus*. Quoiqu'il eût affaire à un auteur plein de fiel et d'amertume, il ne s'écarta point des règles de la douceur chrétienne ; en quoi il remporta une double victoire sur son adversaire.

En revenant à Paris, il visita tous les couvents de son Ordre qui se rencontrèrent sur sa route. Il montra partout qu'il n'avait accepté la place de premier supérieur, que pour donner plus parfaitement l'exemple de la charité et de l'humilité. Il était fort compatissant, et l'on voyait en tout qu'il

se regardait comme le serviteur de ses religieux. La multiplicité de ses occupations ne prenait rien sur ses exercices de piété ; il savait si bien ménager son temps, qu'il en trouvait pour chaque chose. Étant à Paris, il y composa plusieurs ouvrages. Souvent il se retirait à Mantes, afin d'être moins distrait. On y voit encore la pierre qui lui servait d'oreiller pendant qu'il reposait. En 1260, il tint un chapitre général à Narbonne, et là, de concert avec les définiteurs, il donna une forme nouvelle aux anciennes constitutions, y ajouta quelques règles qu'il crut nécessaires, et réduisit le tout à douze chapitres. Il consentit aussi de se charger, comme on l'en priait, du soin d'écrire la Vie de saint François. De Narbonne, il se rendit au mont Alvernia, et y assista à la dédicace d'une église. Il voulut converser avec Dieu dans le petit oratoire bâti à l'endroit où le Fondateur de son Ordre avait reçu les marques miraculeuses des plaies du Sauveur. Son oraison y fut longue, sublime, et accompagnée d'une extase. Ce fut là qu'il écrivit son *Itinerarium mentis in Deum*, ou *la Voie de l'âme pour aller à Dieu*. Son but était de montrer qu'on ne peut trouver de consolation et de richesses qu'en Dieu, et de tracer la route par laquelle on arrivera sûrement à lui.

Lorsque saint Bonaventure fut en Italie, il ramassa tous les mémoires dont il avait besoin pour écrire la Vie de saint François. On remarque, en la lisant, qu'il était plein des vertus héroïques qui avaient éclaté dans son bienheureux père. Saint Thomas l'étant venu voir un jour qu'il travaillait à cet ouvrage, il l'aperçut à travers la porte de sa cellule, entièrement absorbé dans la contemplation. « Retirons-nous, dit-il alors, et laissons un Saint écrire la vie d'un Saint. »

De Padoue, où il avait assisté à la translation des reliques de saint Antoine, saint Bonaventure alla tenir à Pise le chapitre général de son Ordre. Il y exhorta ses religieux, encore plus par ses exemples que par ses paroles, à l'amour du silence et de la retraite. Il y donna des preuves non équivoques de sa tendre dévotion envers la sainte Vierge, et ce n'était pas pour la première fois qu'il manifestait ses senti-

ments à cet égard. Immédiatement après son élection au généralat, il mit son Ordre sous la protection spéciale de la Mère de Dieu. Il se traça un plan d'exercices réglés en son honneur, et composa son *Miroir de la Vierge*, où il s'étend sur les grâces, les vertus et les privilèges dont Marie a été favorisée. Il y joignit plusieurs prières qui étaient l'expression tendre et respectueuse des sentiments de son cœur. Il fit aussi une paraphrase fort touchante sur le *Salve, Regina* et le *Psautier de la très-sainte Vierge*¹. En publiant ainsi les louanges de la Mère, il voulut satisfaire l'amour qu'il portait au Fils, et procurer l'accroissement de sa gloire. Pour étendre les limites du royaume de Jésus-Christ, il envoya, par l'autorité du Pape, des prédicateurs chez plusieurs nations barbares. Ce fut une grande peine pour lui de ne pouvoir les accompagner, et de n'avoir pas la liberté d'exposer sa vie parmi les infidèles.

Saint Bonaventure avait au nombre de ses religieux un Frère convers qui était d'une simplicité admirable. Il se nommait Gilles, et était le troisième compagnon de saint François d'Assise. Un jour qu'il s'entretenait avec saint Bonaventure, il lui dit : « Mon Père, Dieu nous a fait une grande miséricorde, et nous a comblés de beaucoup de grâces ; mais nous qui ne sommes que des ignorants, comment pouvons-nous correspondre à son infinie bonté, et parvenir au salut ? — Si Dieu, répondit le Saint, n'accordait à un homme d'autre talent

¹ L'édition des œuvres de saint Bonaventure, commencée au Vatican par l'ordre de Sixte V, fut achevée en 1588 : elle est en huit volumes in-fol. Les deux premiers contiennent les commentaires du Saint sur l'Écriture ; le troisième, ses sermons et ses panégyriques ; le quatrième et le cinquième, ses commentaires sur le Maître des Sentences ; le sixième, le septième et le huitième, ses petits traités. Parmi ces traités, les uns ont pour objet la doctrine chrétienne, et les autres les devoirs de la vie religieuse. Divers sujets de piété considérés en général, notamment les mystères de Jésus-Christ et de la très-sainte Vierge, font la matière de tous les autres. La plupart ont été imprimés séparément.

Toutes les œuvres de saint Bonaventure ont été réimprimées à Mayence et à Lyon. On en a donné une nouvelle édition à Venise en 1754-1756, laquelle est en 14 volumes in-4°.

que la grâce de l'aimer, cela seul suffirait et serait un grand trésor.—Quoi! reprit le Frère Gilles, un ignorant, un idiot peut aimer Dieu d'une manière aussi parfaite que le plus grand docteur?—Oui, répliqua Bonaventure : il y a plus, c'est qu'une bonne femme peut aimer Dieu plus qu'un célèbre théologien. » A ces mots, le Frère Gilles, transporté de joie, va dans le jardin, puis se tenant à la porte qui était sur le grand chemin et du côté de la ville de Rome, il se met à crier : « Venez, hommes simples et sans lettres, venez, bonnes femmes, venez tous aimer Notre-Seigneur. Vous pouvez l'aimer autant et même plus que le Père Bonaventure et les plus habiles théologiens. » Il tomba ensuite dans une extase qui dura trois heures.

En 1265, le Pape Clément IV nomma saint Bonaventure à l'archevêché d'York, ne doutant pas que son choix ne fût agréable à toute l'Angleterre. Le Saint n'en eut pas plus tôt été informé, qu'il pria Dieu de le délivrer du grand danger auquel il se croyait exposé; il alla ensuite se jeter aux pieds Pape, et vint à bout, par ses instances et ses larmes, de se faire décharger d'un fardeau qu'il se jugeait incapable de porter. L'année suivante, il tint à Paris le chapitre général de son Ordre. Ce fut dans celui qui se tint à Assise, qu'il régla qu'on réciterait l'*Angelus* tous les matins à six heures pour honorer le mystère de l'Incarnation.

Saint Bonaventure contribua beaucoup à l'élection du successeur du Pape Clément IV, qui se fit en 1272. Le choix des cardinaux tomba sur Thibaud, archidiacre de Liège, né à Plaisance, et qui était pour lors en Palestine. Il prit le nom de Grégoire X. Saint Bonaventure craignant que ce Pape¹ ne voulût l'élever aux dignités ecclésiastiques, quitta l'Italie, et vint à Paris. Il composa dans cette ville son *Hexaameron*, ou explication de l'ouvrage de six jours. A peine eut-il achevé cet ouvrage, qu'il reçut un Bref de Rome, par lequel il apprenait tout à la fois qu'il avait été fait cardinal, et nommé à

¹ Grégoire X est honoré parmi les Saints. Voyez sa Vie, que nous avons donnée au 16 février.

l'évêché d'Albano¹. Grégoire ordonnait au Saint d'accepter, et de partir pour Rome sans aucun délai. Il fit en même temps partir deux nonces, qui devaient le rencontrer en route, et lui remettre les marques de la dignité de cardinal. Les nonces le trouvèrent à quatre lieues de Florence, dans le couvent des Franciscains de Migel. Lorsqu'ils arrivèrent, il était occupé à un des plus bas ministères de la communauté qu'il demanda la permission d'achever. Son ouvrage fini, il prend le chapeau qu'on lui avait apporté, va rejoindre les nonces qui se promenaient dans le jardin, et leur rend les hommages dus à leur caractère ; après quoi, il sortit du couvent pour continuer sa route. Le Pape, qui était à Orviette, le vint trouver à Florence, et voulut faire lui-même la cérémonie de son sacre ; il lui ordonna ensuite de se préparer à parler dans le Concile général qui avait été convoqué à Lyon pour la réunion des Grecs et des Latins.

L'empereur Michel Paléologue avait cette réunion fort à cœur, et il l'avait fait proposer au Pape Clément IV. Grégoire X poursuivit cette affaire avec beaucoup d'ardeur. Joseph, patriarche de Constantinople, fit tous ses efforts pour en empêcher la réussite ; mais l'empereur l'en punit, et l'obligea de se retirer dans un monastère. Grégoire invita les Grecs à venir à Lyon, où il avait assemblé un Concile général². Deux choses l'avaient déterminé à la convocation de ce Concile : il voulait consommer le grand ouvrage de la réunion des Grecs, et prendre des mesures pour engager les princes chrétiens à retirer la Terre-Sainte des mains des infidèles. L'assemblée fut extrêmement nombreuse ; il s'y trouva cinq cents évêques et soixante-dix abbés. Jacques, roi d'Aragon, et les ambassadeurs de Michel Paléologue et de plusieurs autres princes y assistèrent aussi. Saint Thomas d'Aquin y fut invité ; mais il n'y put venir, parce qu'il mourut en route. Saint Bonaventure y accompagna le Souverain Pontife. Il

¹ Cet évêché est un des six suffragants de Rome.

² Ce Concile fut le quatorzième général, et le second de Lyon.

arriva à Lyon au mois de novembre ; mais l'ouverture du Concile ne se fit que le 7 mai 1274¹. Il s'assit à côté du Pape et fut le premier qui harangua l'assemblée. Entre la seconde et la troisième session, il tint le chapitre de son Ordre, et s'y démit du généralat. Il sut encore trouver du temps pour annoncer la parole de Dieu. Il établit à Lyon la confrérie appelée *del Gonfalone*, qu'il avait premièrement instituée à Rome. Les personnes qui y entraient s'assujettissaient à faire chaque jour certaines pratiques de piété sous la protection de la sainte Vierge.

Lorsque les députés des Grecs furent arrivés, le Pape chargea le Saint d'avoir des conférences avec eux. Charmés de sa douceur, et convaincus par la solidité de ses raisons, ils acquiescèrent à tout ce qu'on exigeait d'eux. Grégoire X, en reconnaissance de cet heureux succès, chanta la messe le jour de saint Pierre et de saint Paul, et voulut qu'on y lût l'évangile en grec et en latin. Saint Bonaventure y prêcha sur l'unité de la foi ; après quoi, on dit le symbole aussi en latin et en grec pour marquer la réunion des deux Églises, et l'on répéta trois fois ces mots : *qui procède du Père et du Fils*. En mémoire de cet heureux événement, on plaça deux croix sur le grand autel de l'église métropolitaine de Saint-Jean de Lyon².

Saint Bonaventure tomba malade après la troisième session du Concile : il assista cependant encore à la quatrième, dans laquelle le logothète ou grand-chancelier de Constantinople abjura le schisme ; mais le lendemain ses forces l'abandonnèrent au point qu'il fut obligé de rester chez lui. Depuis ce temps-là, il ne s'occupa plus que de ses exercices de piété. La sérénité qui paraissait sur son visage annonçait la tranquillité de son âme. Le Pape lui administra lui-même le sacrement de l'Extrême-Onction, comme cela se prouve par une

¹ *Con.*, t. XI, p. 937.

² L'empereur Michel Paléologue étant mort en 1283, son fils Andronic, qui lui succéda, renouvela le schisme, et rétablit le patriarche Joseph qui avait été déposé.

inscription qui se voyait encore, en 1731, dans la chambre où il mourut. Durant sa maladie, il eut toujours les yeux attachés sur un crucifix. Sa bienheureuse mort arriva le 15 juillet 1274. Il était dans la cinquante-troisième année de son âge. Il fut enterré chez les Cordeliers de Lyon. Ses funérailles se célébrèrent avec beaucoup de magnificence ; le Pape et tous les Pères du concile y assistèrent. Pierre de Tarentaise, cardinal-évêque d'Ostie, qui fut Pape depuis sous le nom d'Innocent V, prononça son oraison funèbre. Il dit qu'il n'y avait personne qui n'eût conçu une grande estime et une affection singulière pour Bonaventure ; que les étrangers même, en l'entendant parler, désiraient pouvoir se conduire uniquement par ses avis ; qu'il captivait tous les cœurs par son affabilité et sa douceur, qu'il était humble, compatissant, chaste, prudent, et orné de toutes les vertus.

Le corps de saint Bonaventure fut transporté, en 1434, dans la nouvelle église des Cordeliers. On le déposa depuis dans une magnifique chapelle de l'église du couvent des mêmes religieux, qui fut fondé en 1494, au pied du château de Pierre-Encise¹ par Charles VII, roi de France. Ce prince en fit détacher une partie de la mâchoire inférieure, dont il enrichit la chapelle de Fontainebleau, et qui fut transférée chez les Cordeliers du grand couvent à Paris. Les villes de Bagnaréa et de Venise possèdent aussi quelques ossements du saint cardinal. En 1562, les calvinistes pillèrent sa chässe, brûlèrent ses reliques dans la place publique, et en jetèrent les cendres dans la Saône². Ils massacrèrent en même temps le gardien du couvent, avec un officier catholique qu'ils avaient fait prisonnier ; ils mirent ensuite le feu au couvent et réduisirent en cendres les archives, qui étaient dans la bibliothèque. On trouva pourtant le moyen de dérober à la

¹ En latin *Petra scissa*, forteresse située sur un rocher, élevée près de la Saône, et entourée de murs épais et de quelques bastions.

² Voyez le savant P. Possevin, Jésuite, qui était alors à Lyon, *Appar. sacr.*, t. I, p. 245.

furé des hérétiques le chef du Saint et quelques autres reliques¹.

Saint Bonaventure fut canonisé par Sixte IV, en 1482. Sixte V le mit au nombre des Docteurs de l'Église, comme Pie V y avait mis saint Thomas d'Aquin. On lit dans les Actes de sa canonisation, l'histoire de plusieurs miracles opérés par son intercession. La peste ayant attaqué la ville de Lyon en 1628, on fit une procession où l'on porta quelques reliques du serviteur de Dieu, et aussitôt le fléau cessa ses ravages. D'autres villes ont été aussi délivrées de plusieurs calamités publiques en invoquant le même Saint.

Charles d'Orléans, père de Louis XII, roi de France, ayant été fait prisonnier par les Anglais à la bataille d'Azincourt, qui se livra en 1415, fut pris d'une fièvre violente dont tous les remèdes de la médecine ne purent le guérir. Il n'y avait personne qui ne désespérât de sa vie. Dans cette extrémité, le prince implora la protection de saint Bonaventure, et il recouvra une parfaite santé. Il ne fut pas plutôt en liberté, qu'il se rendit à Lyon pour remercier Dieu sur le tombeau du Saint, auquel il fit de magnifiques présents².

Selon saint Bonaventure, ce grand maître de la vie spirituelle, la perfection du christianisme consiste moins à pratiquer les exercices sublimes de l'état religieux, qu'à bien faire ses actions ordinaires. « La meilleure perfection, dit-il, est de faire les choses communes d'une manière parfaite. Une fidélité constante dans les petites choses, est une grande, une héroïque vertu. »

(GODESCARD.)

1 L'église des Cordeliers de Lyon a été érigée en paroisse par les soins du cardinal Fesch, archevêque de cette ville, et possède encore ces reliques.

2 Gerson dit, en parlant de saint Bonaventure, qu'il était un chérubin, et cela à cause de ses écrits qui éclairent l'esprit et enflamment le cœur. On suit sa doctrine dans les écoles de son Ordre, conformément à un décret de Pie V. A l'étude des ouvrages du saint Docteur, les théologiens cordeliers joignent celle des commentaires de Scot sur Aristote et sur Pierre Lombard, surnommé le Maître des Sentences.

SAINT JUSTE,

MARTYR.

Juste était un soldat romain, qui servait sous les ordres du tribun Claude ; or pendant son service militaire, Juste vit dans les airs une croix lumineuse. Il crut que c'était un appel que lui faisait le Dieu des chrétiens. Aussitôt qu'il fut libre, il alla se faire instruire, reçut le Baptême et distribua aux pauvres tout ce qu'il possédait.

S'étant signalé de la sorte, il fut arrêté comme chrétien, et sommé de retourner aux dieux de l'empire. Ayant confessé sa foi, on l'assomma à coups de nerfs de bœuf ; et comme il respirait encore, on le coiffa d'un casque rougi au feu et on le jeta dans un brasier, où il expira.

Quand les chrétiens vinrent relever son corps, ils furent émerveillés de voir que les flammes l'avaient respecté et qu'il n'avait pas même perdu un de ses cheveux.

SAINT PHOCAS,

ÉVÊQUE DE SINOPE, MARTYR.

Saint Phocas, évêque de Sinope, dans le Pont, ne doit pas être confondu avec saint Phocas le jardinier, honoré le 3 de ce mois, ni avec saint Phocas, le martyr d'Antioche, que l'on vénère le 5 mars. Au reste, nous ne trouvons pas la vie du saint évêque de Sinope. Tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il siégeait au commencement du II^e siècle, sous le règne de Trajan. Il fut arrêté comme chrétien, jeté dans une prison, sommé de brûler de l'encens devant les idoles, et sur son refus, condamné à mourir sur un bûcher, où il rendit son âme à Dieu.

Ses précieux restes, apportés en France, ont été déposés à Vienne, en Dauphiné.

SAINT HÉRACLAS OU HÉRACLE,

ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE.

Saint Héracle, frère de l'illustre Martyr saint Piatarque,

dont nous avons parlé au 28 juin, était de la ville d'Alexandrie, en Égypte, et avait été élevé dans le paganisme comme lui. Ils reçurent l'un et l'autre la foi de Jésus-Christ dans le fort de la persécution que l'empereur Sévère avait excitée contre l'Église. La grâce de la conversion avait fait naître en eux un désir ardent de connaître la vérité ; mais ils ne trouvèrent point le moyen de le satisfaire dans la triste conjoncture où étaient les affaires de l'Église l'Alexandrie, parce que la terreur des ministres de la persécution avait écarté et fait disparaître tous ceux qui avaient soin des instructions chrétiennes dans cette ville. Cependant, ils ne pouvaient différer de se faire instruire ; et dans l'ardeur qui les rendait ainsi impatients, ils s'adressèrent à Origène, qui venait de perdre son père, le martyr Léonide, et qui n'étant encore âgé que de dix-sept à dix-huit ans, s'était mis à enseigner la grammaire pour subsister après la confiscation de son bien. Ils l'engagèrent à leur faire des leçons sur la religion, et l'obligèrent ainsi à ouvrir l'école célèbre des catéchèses, dont ils furent les premiers disciples.

Après la mort de saint Plutarque, qui fut emporté l'année suivante par la tempête de la persécution, Héracle, que Dieu réservait pour le bien de son Église, embrassa la vie ascétique, c'est-à-dire une vie retirée, austère, et convenable à un vrai philosophe, à un chrétien dégagé des affections de la terre, qui renonçant à la poursuite des honneurs, des plaisirs et des richesses du monde, devait s'occuper tout entier de l'exercice de la vertu, et de la recherche ou de la possession de la vérité. Il reprit sérieusement l'étude de la philosophie humaine, qu'il n'avait apparemment qu'ébauchée avant sa conversion. Pour faire voir qu'il en faisait même une profession particulière, il voulut quitter la robe, qui était l'habit des gens du monde, pour prendre le manteau de philosophe ; et conséquemment il se laissa croître les cheveux. Il eut pour maître alors le célèbre Ammone, surnommé Saccas, le plus illustre platonicien de son temps, mais qui était chrétien, qui fut aussi le maître des plus grands philo-

sophes de ce siècle. Il y avait déjà cinq ans qu'il allait l'entendre, lorsqu'Origène se fit aussi le disciple d'Ammone, sans abandonner la chaire des catéchèses ou des leçons théologiques, qu'il remplissait avec beaucoup de réputation. Ils avaient pour compagnons de la même étude, plusieurs païens, tous gens d'esprit, et c'est ce qui obligeait nos philosophes chrétiens à s'appliquer si particulièrement à ces connaissances humaines, dont ceux-là faisaient toute leur doctrine, afin de pouvoir être en état de combattre les sages du monde avec leurs propres armes.

Héracle conserva toujours son habit de philosophe et ses longs cheveux depuis qu'il fut fait prêtre, et lors même qu'il fut évêque. Car il faut remarquer que les ecclésiastiques ne se distinguaient point encore par leurs habits, hors des autels, où même ceux que l'on employait n'étaient différents de ceux de l'usage ordinaire, qu'en ce qu'ils étaient plus blancs ou plus propres. La prêtrise n'empêcha pas encore Héracle de continuer l'étude de la philosophie humaine, avec l'examen des livres de toutes sortes de philosophes ; et son exemple de même que celui de saint Pantène, dont nous avons parlé déjà, servit beaucoup à Origène pour se défendre contre ceux qui le blâmaient de se donner trop à la philosophie. Héracle n'avait guère moins d'éclat dans toutes les autres sciences des Grecs, que dans la philosophie. Mais l'étude de toutes ces matières profanes ne fit jamais diversion à celles des Saintes Écritures, où il était persuadé que résidait la vraie philosophie, et l'unique science qui peut rendre l'homme heureux.

Origène, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome, dans les commencements du règne de Caracalla, ne se trouvant plus en état de pouvoir suffire seul au travail des catéchèses, voulut le partager avec Héracle, qu'il regardait toujours comme le premier de ses disciples depuis la mort de son frère Plutarque. Il le choisit entre tous les autres, tant à cause de son zèle pour la religion et de l'intelligence qu'il avait des Lettres saintes, que parce qu'il était d'ailleurs fort

éloquent, et parfaitement instruit de toute la philosophie. Il lui donna la conduite des nouveaux convertis et des premiers catéchumènes, c'est-à-dire de ceux à qui il fallait encore enseigner les premiers principes, et se réserva le soin des plus avancés. Héraclé qui était prêtre dès lors, au sentiment de saint Jérôme, s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de capacité et de succès, de sorte que bientôt les catéchumènes ne furent pas les seuls qui voulurent entendre ses leçons. Le grand nom qu'il y acquit, fit venir les plus habiles à son école, et le célèbre Jules Africain fut du nombre de ceux que sa réputation attira des provinces à Alexandrie. Il continua cet exercice pendant plusieurs années, et lorsqu'Origène se vit obligé de sortir d'Alexandrie et de se retirer en Palestine, pour éviter la persécution que lui faisait l'évêque Démètre, il fut chargé seul de la conduite entière des catéchèses, c'est-à-dire de toute l'école théologique d'Alexandrie. Il l'aurait sans doute gouvernée longtemps, si la Providence divine ne l'en eût fait tirer, pour le mettre sur le siège épiscopal après la mort de Démètre, qui survint avant la fin de l'année.

Il fut unanimement élu par le collège des prêtres qui gouvernait l'Église pendant la vacance, et qui semblaient avoir seuls le droit de choisir leur évêque, à l'exclusion du reste du clergé. Cet usage était particulier sans doute à l'Église d'Alexandrie ; il paraît même que ces électeurs, que quelques-uns ont voulu réduire au nombre de douze, et qui se faisaient un devoir de prendre toujours un homme de leur corps, n'appelaient ni le peuple, ni les évêques voisins pour assister à l'élection. Mais on n'a point de preuve suffisante que l'évêque ainsi élu par les seuls prêtres ne fût pas ensuite présenté aux évêques pour être approuvé, ou du moins pour être ordonné. Comme on le pratique encore en plusieurs églises, où les évêques sont élus par les chapitres.

Saint Héraclé, dont l'élection fut approuvée de tout le monde et reçue avec joie, se voyant obligé de prendre l'administration de cette grande église, laissa la chaire des caté-

chèses à saint Denys, qui avait été le compagnon de ses études de théologie sous Origène, et qui fut depuis son successeur dans l'épiscopat. L'histoire ne nous a point conservé le détail de ce qui s'est passé dans tout le temps qu'il gouverna son Église, quoiqu'on ne doute point que pendant tout cet espace, qui fut de plus de seize ans, il n'ait fait beaucoup d'actions saintes qui lui ont mérité la réputation de l'un des plus grands prélats de son siècle. Saint Denys son successeur témoigne qu'il avait pris pour la règle de sa conduite celle que le Saint observait à l'égard de ceux qui voulaient rentrer dans l'Église, après s'en être retirés par quelque hérésie, et même à l'égard de ceux qui ne quittant point l'Église, mais se trouvant dans les assemblées avec les autres, allaient néanmoins écouter quelque hérétique, ce qui se faisait assez communément et sans beaucoup de scrupule à Alexandrie. « Héracle, notre bienheureux père, dit ce saint évêque, avait coutume de chasser ces personnes de l'église ; et il ne les y recevait point, quelque instance qu'ils en fissent, à moins qu'ils ne déclarassent publiquement tout ce qu'ils avaient entendu de ces hérétiques ; et alors il les recevait dans l'assemblée (c'est-à-dire dans la communion des fidèles) sans les baptiser de nouveau, parce qu'ils avaient reçu de lui le Saint-Esprit. »

L'accroissement que prenait la foi de Jésus-Christ dans l'Égypte et les provinces voisines par la prédication de l'Évangile donna lieu à saint Héracle d'établir de nouveaux sièges, et de multiplier le nombre des évêques. Ammone, l'un de ceux qu'il avait ordonnés, s'étant écarté des voies de la vérité pour se jeter dans quelque hérésie, saint Héracle n'eut pas de repos, qu'il ne l'en eût retiré. Il convoqua un Concile pour prendre l'avis de ses confrères ; il se transporta ensuite à la ville dont Ammone était évêque, et le ramena à l'Église, après l'avoir éclairé sur les sujets de son égarement.

Saint Héracle mourut vers la fin de l'an 247, après avoir tenu le siège d'Alexandrie, qui était le second de toute l'Église, depuis le mois d'octobre de l'an 231. Usuard a marqué sa fête au 14 juillet, en quoi il a été suivi dans le martyrologe ro-

main. Nous ne voyons pas que les Grecs lui aient assigné de jour particulier pour rendre un culte public à sa mémoire.

SAINTE REINOFLE,

VIERGE ET MARTYRE.

Reinofle naquit dans cette région du nord des Gaules qu'on a appelée longtemps le comté de Namur et qui fait partie de la Belgique. La religion chrétienne y avait pénétré. De saints missionnaires avaient semé la foi en Jésus-Christ en beaucoup de lieux, et on comptait déjà de nombreuses familles qui vivaient saintement. C'était aux premières années du vi^e siècle. Mais quoiqu'il y eût des églises, des monastères, des chapelles, de saints ermitages et des prêtres dévoués, il y avait aussi de nombreuses familles qui ne se détachaient pas de l'idolâtrie. Reinofle sortait d'une de ces familles. Elle avait eu le bonheur d'entendre de saints missionnaires. Leurs enseignements l'avaient conquise. Elle avait reçu le Baptême et vivait en chrétienne dans sa famille, qui avait le malheur de repousser les vérités qu'elle leur annonçait. Ces gens, qui tenaient à la terre, ne voulaient pas s'élever plus haut.

Reinofle, jeune et belle, pure et pieuse, avait des parents riches, qui voulaient la ramener à leurs idoles quand elle leur apportait leur salut. Ne la pouvant persuader par des ruses et par des querelles, ils résolurent de la marier, dans l'espoir de la rendre à leur culte. On lui proposa des partis flatteurs ; elle les repoussa en disant qu'elle était la fiancée de Jésus-Christ, et que rien ne pourrait la séparer de son Dieu.

Ses parents la conduisirent alors aux magistrats, qui, la trouvant rebelle à leurs dieux, l'emprisonnèrent, lui firent subir des privations et des tortures, mais ne purent la vaincre. Alors, maîtres de leur captive, ils la condamnèrent à mourir, on ne sait par quel supplice ; mais on sait qu'elle reçut la mort en bénissant Dieu et en témoignant la joie de s'en aller à Jésus-Christ.

Son supplice eut lieu vers l'an 650, et la ville de Namur fait sa fête le 14 juillet.

SAINT MADELGAIRE OU MAUGER,

APPELÉ AUSSI SAINT VINCENT DE SOIGNIES.

Le comte Madelgaire, que nous appelons vulgairement saint Mauger, et que plusieurs nomment tantôt saint Vincent Madelgar, tantôt saint Vincent de Soignies, était né au château de Strépy, près de Binche, en Hainaut, d'un père qui était l'un des plus riches et des plus puissants seigneurs du pays, et d'une mère dont l'extraction n'était pas moins noble. Il fut élevé d'une manière conforme à ce que demandait sa grande naissance dans le monde, et à ce qu'exigeait aussi la régénération spirituelle qu'il avait reçue au Baptême. Ses parents lui firent ensuite épouser une femme digne de lui. C'était la célèbre Valtrude ou Vaudru, fille de Valbert et de Bertille, sœur de sainte Aldegonde, nièce de Gundoard ou Gundeland, maire du palais du roi Clotaire II, de laquelle nous avons eu occasion de parler au 9 avril.

Quoiqu'il fût distrait par les emplois qu'il avait à la cour et par le service qu'il rendait au roi Dagobert I^{er} dans ses armées, il ne laissait pas de vivre toujours dans la crainte de Dieu et dans une application continuelle à observer ses commandements. Dieu se servit principalement des exemples et des instructions de sa femme pour l'exciter à la vertu, et il vécut avec elle selon les règles que l'Apôtre prescrit aux personnes mariées. Il eut d'elle quatre enfants, qui sont tous honorés comme saints dans l'Église : Landry, qui se fit religieux, et que l'on a confondu avec un évêque de Meaux de même nom ; Audru ou Aldetrude, et Madelberte ou Mauberte, qui furent toutes deux abbesses de Maubeuge après sainte Aldegonde, leur tante maternelle, et Dentlin, qui mourut en bas âge, c'est-à-dire dans le berceau même selon les uns, ou à l'âge de sept ans, aussitôt après son Baptême selon les autres, et qui, par un exemple bien extraordinaire, est honoré d'un culte public, appuyé seulement sur les mérites de Jésus-Christ en lui, dans l'église de Rées, sur le Rhin, au

duché de Clèves, où l'on croit que ses reliques ont été transportées de Soignies.

Vaudru, après la naissance de ces quatre enfants, tâcha d'inspirer à son mari le désir de la continence. Elle n'eut aucune peine à l'y porter, parce que l'expérience qu'il avait des choses du monde l'en avait déjà fort dégoûté. Étant présent un jour à la dédicace de l'église de Saint-Guislein, il fut si touché des sermons qu'y firent les évêques, et particulièrement de quelques réponses que saint Aubert, évêque de Cambrai et d'Arras, fit ensuite à ses consultations, qu'il résolut aussitôt de proposer une séparation à sa femme. Elle y consentit avec joie, et ce fut à sa persuasion même qu'il se fit couper les cheveux par saint Aubert pour servir Dieu dans la profession religieuse.

Il se retira, vers l'an 650, dans la solitude de Hautmont, sur la rivière de Sambre, près de Maubeuge, et il y bâtit un monastère pour loger avec lui des serviteurs de Dieu, des exemples desquels il pût profiter. Saint Aubert en dédia l'église sous les noms de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, patrons les plus ordinaires des abbayes de ces siècles. Comme sa conversion avait fait grand éclat dans le monde, elle produisit aussi des effets merveilleux dans le cœur de beaucoup de personnes qui vinrent se retirer auprès de lui et se consacrer au service de Dieu dans les exercices de la pénitence. Quelques-uns ont cru qu'il s'était même chargé de leur conduite, et qu'il était devenu leur abbé; mais on est persuadé qu'ils furent plutôt les imitateurs de sa vertu que ses disciples. L'émulation fut si grande dans cette nouvelle communauté, qu'en peu de temps on la vit composée de près de trois cents religieux.

Mais l'humilité du Bienheureux Mauger et l'amour qu'il avait pour la solitude, ne pouvaient compatir aisément avec les visites fréquentes que lui rendaient plusieurs séculiers, que sa réputation attirait à Hautmont. C'est ce qui le fit retirer à Soignies, à cinq ou six lieues de là, vers le Brabant. Il y bâtit, en 655, un nouveau monastère, et s'y renferma

avec son fils Landry, qui en fut depuis abbé, selon l'opinion de ceux qui prétendent le faire distinguer de l'évêque de Meaux.

Le Saint, que l'on ne connaît presque plus que sous le nom de Vincent, acheva de se sanctifier dans cette retraite, et il mourut de la mort des justes le 14 juillet, vers l'an 677. Il fut enterré dans le monastère de Soignies, dont on prétend qu'il fut le premier abbé. Son culte y devint célèbre, et il s'y forma depuis une ville qui subsiste encore maintenant en Hainaut. Mais l'abbaye fut changée en un collège ou chapitre de Chanoines séculiers, l'an 965, par Brunon, archevêque de Cologne, quoique ce lieu, qui était du diocèse de Cambrai, dépendît de la métropole de Reims.

Il s'est fait une translation des reliques du Saint par Pierre, évêque d'Albano, légat du Saint-Siège, qui sépara la tête d'avec le reste du corps pour pouvoir être plus facilement portée en procession. C'est peut-être de cette translation que l'on fait la fête au 20 septembre; on en célèbre encore une seconde le 29 octobre. Il en est fait mention en ces trois jours différents dans les additions du martyrologe d'Usuard, donné par Molanus, et aux deux premiers dans celui de France, composé par M. Du Saussay, qui appelle notre Saint comte de Hainaut, par une erreur qui lui est commune avec beaucoup d'autres, et qui ne le nomme aussi que Vincent, nom qui lui avait été donné à cause de la victoire qu'il avait remportée sur le monde et sur lui-même dans sa conversion. L'on trouve encore une fête de lui, marquée au 6 juin, dans d'autres martyrologes. Mais il y a faute de chiffre dans ceux où on la trouve au 4 ou au 24 juillet.

SAINT MARCHELIN OU MARCELLIN.

Saint Marchelin ou Marcellin (en latin *Marcelmus*), est aussi appelé dans les Pays-Bas saint Marceaumes. Il était un des plus zélés disciples de saint Willibrord. Après la mort de cet apôtre, qui avait converti la moitié de la Frise, Marcellin poursuivit ses missions de 738 à 760. Alors saint Grégoire

d'Utrecht l'envoya avec saint Lebwin dans la province d'Ower-Issel, où ils firent de si heureuses conquêtes qu'au bout de dix ans ils eurent la joie de bâtir auprès de la ville de Deventer une église où saint Marcellin ou Marchelin est fêté le 14 juillet.

SAINT JOSEPH,

ARCHEVÊQUE DE THESSALONIQUE.

Saint Joseph naquit dans l'île de Candie, aux premières années du ix^e siècle; il était frère de saint Nicolas-le-Studite. Après avoir fait d'heureuses études, par sa science et ses vertus il se vit élevé sur le siège de Thessalonique. Tout en gouvernant son diocèse, où il était l'appui des faibles et des pauvres, il composa des hymnes estimées que l'Église grecque chante encore; ce qui fait que quelques fois on le confond avec saint Joseph, l'hymnographe, qui est fêté le 3 avril.

Saint Joseph de Thessalonique est honoré le 14 juillet.

SAINT LIBERT DE MALINES,

MARTYR.

Un comte Adon, l'un des principaux seigneurs de Malines, menait la vie chrétienne avec Élise, sa femme. Ils faisaient du bien à l'Église et aux pauvres. Mais ils avaient une vive peine, celle de n'avoir pas d'enfants, quoiqu'ils fussent mariés depuis près de vingt ans. Ils eurent recours à saint Rumold ou Rombaud, leur premier évêque, et le prièrent d'intercéder auprès de Dieu pour les tirer de leur affliction. Le saint obtint ce qu'ils désiraient, Élise devint mère; et la bonne comtesse fit baptiser son fils par le saint évêque, qui lui donna le nom de Libert.

Libert grandit et étudia sous sa direction. Mais un jour, ayant à peine dix ans, en jouant aux bords de la rivière qui avoisine Malines, l'enfant y tomba et s'y noya. Ceux qui devaient le surveiller étant avertis de ce malheur accoururent et retirèrent son cadavre. Mais, comme on le voit dans son

histoire, saint Rumold le ressuscita, de sorte qu'il lui dut la vie une seconde fois. Sa reconnaissance fut si grande qu'il ne voulut plus quitter le saint évêque. Il prit à seize ans l'habit religieux dans le monastère que ses parents avaient fondé et que saint Rumold gouvernait.

A la mort du saint évêque, Libert, ne vivant plus que pour Dieu, se retira au monastère de Saint-Tron, où, peu après, dans le dernier quart du *viii^e* siècle, il fut massacré, pendant qu'il priait, par les Barbares venus du Nord qui dévastaient le Brabant. — On fête ce saint Martyr le 14 juillet.

SAINT BONIZON,

ÉVÊQUE DE PLAISANCE, MARTYR.

Bonizon, élevé sur le siège épiscopal de Sutri, par sa sainteté et ses mérites, était grand administrateur du saint Pape Grégoire VII. Le vif attachement qu'il lui portait lui attira la haine de l'empereur Henri IV qui l'expulsa de son siège. C'était en 1082, il s'occupa alors, dans sa retraite, à écrire la vie des Papes jusqu'à son temps. Cet ouvrage n'a pas été conservé. Après sept années de solitude, le Pape Victor III lui donna le siège de Plaisance. Mais il y avait à peine six mois qu'il siégeait, lorsque des bandits schismatiques, partisans de l'antipape Guibert, trouvèrent le moyen de l'enlever et de l'enfermer dans un cachot. Là, ils lui arrachèrent les yeux, puis ils lui coupèrent les pieds et les mains et l'abandonnèrent. Le saint évêque ne survécut que quelques heures à ce martyre. Son corps recueilli par les fidèles fut emporté à Crémone, où il reçut la sépulture. Il est honoré le 14 juillet.

LE BIENHEUREUX GASPARD-BON,

MINIME.

Gaspard Bon, Espagnol, né à Valence en 1530, d'une pauvre famille, montra dès son enfance d'heureuses dispositions à la piété. Lorsqu'il lui fallut prendre un état, il prit le service militaire. Dans cette carrière où la vie est si agitée, où les

mœurs se perdent si facilement, il sut se maintenir pur, éviter les querelles et conserver la foi. Il se trouva dans une bataille où il courut de grands dangers ; la peur d'une mort soudaine le fit frémir, et pour se rassurer il fit à Dieu le vœu de se donner tout à lui dans l'Ordre des Minimes ; vœu qu'il accomplit en 1560. Il avait trente ans. Il fit parfaitement son noviciat, étudia avec ferveur les sciences religieuses ; et ses supérieurs le firent entrer dans les ordres.

Devenu prêtre, il rendit de grands services à la religion et à l'Ordre des Minimes. Il fut élu deux fois provincial de cet Ordre et s'acquitta de ses fonctions admirablement. Ses travaux et ses austérités lui donnèrent dans l'âge avancé des douleurs vives qu'il souffrit sans se plaindre et qui n'altérèrent jamais sa sérénité. Il avait soixante-quatorze ans, lorsque Dieu l'appela à lui le 14 juillet 1604. Il fut béatifié par le Pape Pie VI.

LE BIENHEUREUX ROSNATA,

MARTYR.

Le bienheureux Rosnata, de l'Ordre de Prémontré, fut, dès sa naissance, consacré d'une manière particulière à la très-sainte Vierge. La sage-femme qui assistait sa mère, prenant l'enfant dans ses bras, le trouva mort. La mère désolée recommanda aux domestiques de prendre les soins nécessaires pour l'inhumation du nouveau-né ; mais la sage-femme plus confiante en Marie dit aux serviteurs de ne point exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu ; puis s'adressant à la mère : « Prenez votre fils, ajouta-t-elle, et offrez-le à la puissante Vierge Marie, dont l'enfantement a éclairé et animé le monde. »

Partagée entre la crainte et l'espérance, la mère suivit le conseil qu'on lui donnait. A peine eut-elle achevé sa prière, que l'enfant ouvrit les yeux et laissa échapper un faible cri, au grand étonnement des assistants et à la grande joie de sa mère, qui reconnut qu'elle devait la vie de son fils à un prodige éclatant de la très-puissante Mère de Dieu.

Mais là ne finit pas la sollicitude miraculeuse de la très-sainte Vierge pour la vie de cet enfant. Rosnata grandit : s'amusant un jour avec ses compagnons sur les glaces de la Vistule, le glaçon qui le soutenait se rompit ; il fut englouti dans les eaux et y demeura enseveli plusieurs heures. Une de ses sœurs accourut au bord du fleuve et fit promptement repêcher le corps de l'enfant, qu'elle voulait avoir vivant ou mort ; mais tout fut inutile. Enfin, quelques jeunes gens s'étant jetés à la nage, le trouvèrent au fond de l'eau, le saisirent par les cheveux et le ramenèrent ainsi sur le rivage. Tout le monde s'attendait à ne revoir qu'un cadavre ; mais à la grande surprise de tous, l'enfant était plein de vie, sans aucune blessure et tout joyeux.

Lorsqu'elle fut revenue de sa douleur, sa sœur lui demanda comment il avait pu demeurer si longtemps dans l'eau sans en recevoir aucun mal. Le jeune Rosnata répondit, qu'aussitôt après sa chute, il avait vu une belle dame, qui empêchait avec ses mains que l'eau n'arrivât jusqu'à lui, et qu'il croyait que sa libératrice était la très-sainte Vierge Marie, Mère de miséricorde. Il entra dans l'Ordre de Prémontré, et voulut, par reconnaissance pour la Reine du ciel, lui consacrer le reste de sa vie, qu'il termina par le martyre en 1217, dans la ville de Dopel, en Bohême ¹.

LE BIENHEUREUX HUMBERT DE ROMANS,

GÉNÉRAL DES FRÈRES-PRÊCHEURS.

Humbert, loué par tous nos historiens comme un des plus saints religieux et des plus illustres généraux de l'Ordre de Saint-Dominique, naquit vers le commencement du XIII^e siècle, à Romans, en Dauphiné, dans le diocèse de Vienne, à quatre lieues de Valence, sur l'Isère. Un auteur moderne dit que ses parents étaient nobles, riches et fort pieux. Thomas de Cantimpré peut être cité pour garant de leur noblesse, et nous

¹ Extrait des Bollandistes par le R. P. Muzzarelli.

avons une grande preuve de leur piété dans la sainte éducation qu'ils donnèrent à leurs enfants, aussi bien que dans l'officieuse hospitalité qu'ils se faisaient un plaisir d'exercer envers les serviteurs de Dieu, particulièrement à l'égard des Chartreux, lorsque l'occasion ou la nécessité les obligeaient de passer par leur ville. Les édifiantes conversations de ces pieux cénobites nourrissant dans le cœur du jeune Humbert toutes les semences de vertu que la grâce y avait déjà mises, il conçut le désir d'embrasser leur Institut et d'imiter leur pénitence. Ce désir ne contribua pas peu à le faire marcher, dès ses plus tendres années, dans les sentiers de la justice comme un homme qui, ayant déjà renoncé au siècle, ne devait prendre aucune part ni à ses amusements ni à ses plaisirs.

Envoyé par ses parents dans les écoles de Paris pour y faire ses études, non-seulement il fuyait avec soin les légèretés ordinaires à la jeunesse, mais on le vit toujours constant dans diverses pratiques de piété et de pénitence, peu communes aux écoliers. Cette précaution était nécessaire, surtout dans un temps et dans un lieu où, selon l'histoire, les mœurs des étudiants étaient extrêmement corrompues. Les débauches les plus criminelles, ils les regardaient comme un jeu : l'occasion et l'exemple semblaient les y inviter. Jacques de Vitry, témoin oculaire, dit que dans une même maison on trouvait les écoles et les lieux infâmes. Les clercs qui faisaient le plus de dépense étaient les plus estimés ; ceux qui voulaient vivre avec frugalité et observer les règles de la modestie, on les traitait d'avares, d'hypocrites ou de superstitieux. La plupart n'étudiaient que par des motifs de vanité, de curiosité, d'ambition ou d'intérêt. Ils étaient divisés non-seulement par la diversité des écoles, mais aussi par celle des nations, Français, Anglais, Allemands, Normands, Poitevins, Bourguignons, Bretons, Lombards, Siciliens, Brabançons, Flamands et autres. A chaque nation, on reprochait son vice particulier, et des paroles on en venait souvent aux mains. Fleury, d'après le curé d'Argenteuil, charge beaucoup plus le portrait : nous supprimons ce qu'il a de plus affreux.

On comprend assez combien il était difficile de ne pas suivre le torrent ou de n'en être point entraîné presque malgré soi. Pour se soutenir contre la mortelle contagion de l'exemple, Humbert ajoutait la pratique des bonnes œuvres, la prière, les jeûnes, l'aumône à une sérieuse application à l'étude. Sans vouloir passer pour dévot, et sans craindre la censure des libertins ni leurs piquantes railleries, il entendait souvent la parole de Dieu et allait tous les jours faire oraison, tantôt dans l'église de sa paroisse, tantôt dans celle de Notre-Dame, où il assistait quelquefois à l'office de la nuit. Bien loin que ces exercices de piété fussent un obstacle aux progrès de ses études, il en fit au contraire de très-grands, soit dans les belles-lettres, soit dans les hautes sciences, principalement dans la théologie et le droit canon. Son attention à fuir les mauvaises compagnies ne lui épargnait pas toujours la vue des scandales dont sa timide piété était offensée, et il en prenait occasion de soupirer avec plus d'ardeur vers le lieu destiné à sa sanctification. Pour hâter sa retraite et fixer sa vocation, la Providence se servit des prédications du Bienheureux Jourdain de Saxe et des sages avis que vint lui donner le curé de Saint-Pierre-aux-Bœufs, un jour qu'il le trouva dans un coin de son église où le pieux jeune homme faisait ses prières. La bonne odeur que répandaient parmi les peuples les premiers enfants de Saint-Dominique, le sollicitait d'une part de demander leur habit, et le souvenir de sa première vocation le retenait ou le pressait de l'autre. La résolution qu'il avait prise presque dès son enfance d'entrer parmi les Chartreux, il la considérait comme une espèce de vœu, et il ne pensait pas qu'il lui fût permis de s'engager dans un autre état.

Ayant proposé son doute à des personnes sages et désintéressées, on lui fit comprendre qu'une simple résolution n'est pas un engagement sans retour, qu'il était toujours libre de choisir, et que, dans l'un ou l'autre Institut, il pouvait se sanctifier, mais que parmi de saints solitaires, il n'aurait pas, ainsi que dans un Ordre apostolique, les moyens de faire

valoir les talents qu'il avait reçus de Dieu, sans doute afin qu'il les employât à l'instruction des peuples et au salut des âmes. Décidé par cette réponse, Humbert n'hésita plus : il reçut l'habit des Frères-Prêcheurs dans le couvent de Saint-Jacques, le jour de saint André 1224. Et trois mois après, il attira à la même profession le célèbre Hugues de Saint-Cher, sous lequel il avait étudié le droit dans les écoles de Paris, comme nous l'avons fait remarquer dans l'histoire de ce cardinal.

Si la retraite d'un docteur du mérite et de la réputation d'Hugues, fut un sujet de joie pour le nouveau religieux qui semblait commencer ainsi ses conquêtes par celle de son maître, il ne fut pas moins sensible à la démarche d'un de ses frères selon la chair, lequel, après avoir étudié avec beaucoup de succès à Paris et à Bologne, se consacra au service du Seigneur sous l'habit de Saint-Bruno. Il parut que la Providence avait fait le partage et marqué la destination des deux frères. Aussi répondirent-ils l'un et l'autre avec une égale fidélité à la grâce de la vocation. Le Chartreux, dans le silence et la retraite, vécut comme vivent les amis de Dieu qui n'ont que le corps sur la terre, et il mourut en odeur de sainteté. Le Dominicain ajouta à la pratique de toutes les vertus chrétiennes et religieuses les travaux de l'apostolat qui l'élevèrent à une haute perfection.

Bientôt après sa profession religieuse, il fut employé selon ses talents à instruire les fidèles dans les chaires et dans les écoles ; il remplit l'un et l'autre emploi avec beaucoup d'applaudissement à Lyon et avec un plus grand succès à Paris. La science des Écritures, le don de la parole et l'innocence de sa vie le rendirent d'abord célèbre, disent l'abbé Trithème et Duboulai, qui le comptent parmi les illustres académiciens. Nous ne savons pas dans quelle année le Père Humbert alla exercer le ministère de la prédication dans la Palestine, mais il nous apprend lui-même qu'il avait visité les Lieux Saints, et qu'il pouvait parler savamment des profanations dont les Sarrasins, à la suite même de l'empereur Frédéric, les avaient

souillés. L'histoire nous oblige de mettre cette mission après l'an 1229 et avant l'année 1236.

A son retour, on lui donna la conduite de la province romaine; et il se comporta avec tant de sagesse, de prudence, d'habileté dans l'exercice de sa charge, qu'en se conciliant l'amour de tous ses Frères, il gagna en même temps l'affection des peuples, l'estime des prélats, et la confiance des cardinaux. Thomas de Cantimpré, cité encore par Duboulai, assure qu'après la mort du Pape Grégoire IX, plusieurs cardinaux jetèrent les yeux sur le père Humbert pour l'élever à la Papauté. Nous ne connaissons point d'autre auteur contemporain qui ait parlé de ce fait. Mais on sait que pendant la longue vacance du Saint-Siège, les cardinaux dans leurs Assemblées proposèrent bien des sujets avant que de s'accorder en faveur du cardinal Sinibald de Fieschi, qui ne fut élu que le vingt-unième mois depuis la mort de son prédécesseur, et prit le nom d'Innocent IV.

Ce nouveau Pape ayant donné la pourpre romaine à Hugues de Saint-Cher, Humbert lui succéda dans le gouvernement de la province de France, et on le continua pendant près de dix ans dans cette charge. Aussi connaissait-on peu de supérieurs en qui on vît tant de talents réunis, soit pour conserver l'Ordre dans sa pureté, et la discipline régulière dans sa vigueur, soit pour inspirer à tous les particuliers, par la force de l'exemple, l'amour de leur état et la fidélité à leurs devoirs. Les religieux français n'étaient pas les seuls qui pensaient ainsi de leur illustre supérieur; les Italiens, les Allemands, les Polonais, les Anglais, les Espagnols, respectaient également son mérite: et ils le firent paraître dans le chapitre tenu à Bude l'an 1254, pour le choix d'un général. Les suffrages ne furent point partagés: le Père Humbert les eut tous, et lui seul en fut surpris.

Comme ses prédécesseurs, le Bienheureux Jourdain, saint Raymond et Jean le Teutonique, avaient exactement suivi le plan du bienheureux fondateur, et s'étaient, pour ainsi dire, formés sur son esprit, Humbert de Romans se proposa

aussi de marcher toujours sur leurs traces, et de les prendre pour ses modèles, autant pour sa propre perfection, que pour la conduite de ses Frères et l'instruction des peuples. Tous les réglemens qui avaient été faits dans les trente-deux chapitres précédents, il les confirma dans celui de Bude, et il prit de nouvelles mesures, afin qu'on les gardât dans toutes les provinces, avec la même exactitude avec laquelle il les avait fait observer dans celles de Rome et de France. Nous verrons qu'après l'esprit de prière et de régularité, qui doit être comme le premier fondement et le principal appui d'un Ordre religieux, ce sage supérieur n'eut rien plus à cœur que de former de bons prédicateurs, en faisant fleurir dans son Ordre l'étude des sciences et celle des langues. Il était persuadé qu'un ministre de la parole ne fera jamais tout le fruit qu'on a lieu d'attendre de son ministère, s'il n'est véritablement savant : comme il ne saurait porter au loin la lumière de la foi, sans le secours ou la connaissance des langues.

La première province, dont le nouveau général fit la visite, fut celle de Hongrie. Elle était dès lors d'une grande étendue; il ne laissa pas cependant de la parcourir à pied, d'observer sans aucun adoucissement les abstinences ou les jeûnes de la règle, et d'annoncer la parole de Dieu à tous les peuples chez qui les intérêts de son Ordre pouvaient l'appeler. Les religieux profitèrent de ses exemples, les fidèles de ses instructions, et la cour de Hongrie de ses salutaires avertissements. Bela IV ne se contenta pas de l'honorer de son affection; il voulut lui donner des preuves plus marquées de son estime et de sa confiance, en lui demandant comme une faveur de vouloir s'arrêter quelque temps dans ses États, pour recevoir les vœux de la jeune princesse Marguerite de Hongrie.

Bollandus, après les historiens de la nation, rapporte que la reine Marie, princesse aussi illustre par ses vertus que par sa naissance, se trouvant enceinte dans le temps que les Tartares, l'an 1241, ravageaient toute la Hongrie avec une

cruauté plus que barbare, le roi et son épouse promirent à Dieu de consacrer à son service l'enfant qu'il leur donnerait s'il voulait bien les regarder dans sa miséricorde, en les délivrant de cette impie et féroce nation. Leurs vœux furent exaucés ; ces infidèles, également ennemis de l'autel et du trône des princes chrétiens, déjà ivres de sang, sortirent aussitôt d'un pays où ils avaient porté la désolation, et la reine accoucha heureusement d'une fille, qui fut nommée Marguerite. Lorsqu'elle eut l'âge de trois ans, on reconnut que son naturel et toutes ses inclinations, qui commençaient à se développer, la rendaient bien plus digne d'avoir Jésus-Christ pour époux, que propre à passer sa vie dans les délices de la cour. On ne trouva point de lieu plus favorable pour ce dessein, que le monastère des religieuses de Saint-Dominique, bâti depuis peu à Vesprime, et déjà célèbre par la sainteté d'un grand nombre de vierges qui s'y étaient consacrées à Dieu. Le roi et la reine, pour accomplir leur vœu, y conduisirent en grande cérémonie la jeune princesse, qui s'avancé toujours de plus en plus dans la piété, à mesure qu'elle s'avancé en âge.

Ses augustes parents, connaissant par là que la victime qu'ils avaient présentée à l'autel était agréable au Seigneur, en conçurent tant de joie, qu'ils résolurent de faire construire une église et un nouveau monastère en l'honneur de la Mère de Dieu. On choisit pour cela une île, distante seulement de demi-lieue de la ville de Bude, et appelée depuis l'île Sainte-Marguerite. Ces édifices étant achevés en 1254, le roi de Hongrie les remit aussitôt à la disposition de notre général, et le pria d'y amener la princesse avec un nombre d'autres religieuses de Vesprime, afin que dans ce nouveau sanctuaire, moins éloigné de la ville royale, elle continuât à servir Dieu sous l'habit de Saint-Dominique. Le Père Humbert consentit d'autant plus volontiers aux désirs de Sa Majesté, qu'il connaissait déjà tout le mérite du précieux dépôt qu'on lui confiait. Il examina cependant avec soin les dispositions de la bienheureuse Marguerite, qui venait de donner de nouvelles

preuves de sa vocation, en refusant l'alliance des rois de Pologne et de Bohême. Elle n'avait encore que douze ans, lorsque le Père Humbert reçut ses vœux solennels de religion. La pratique de ce temps-là le permettait ainsi ; ou le Saint-Siège avait accordé la dispense nécessaire, et la meilleure preuve qu'on n'avait rien précipité, fut la persévérance ou plutôt le progrès continuel de cette chaste vierge, dont la sainteté répandit une odeur de vie dans tout le royaume de Hongrie. C'est ce qu'on peut voir dans l'histoire de ses vertus et de ses miracles, écrite par un auteur de la même nation, insérée depuis dans le second tome des Actes des Saints, et mise enfin en notre langue par M.^r Arnaud d'Andilly.

Après avoir rempli les intentions du roi de Hongrie, et tous les devoirs de sa charge dans ce pays, le Père Humbert se rendit en Italie, où il reçut d'abord deux lettres du Pape Alexandre IV. Elles étaient écrites l'une et l'autre de Naples, et datées du dernier jour de décembre 1254. La première, adressée à notre général et à tous ses religieux, n'était proprement que pour leur apprendre l'exaltation du nouveau Pontife, et demander pour lui le secours de leurs prières. La seconde révoquait quelques Brefs d'Innocent IV, qui paraissaient peu favorables aux réguliers. Ceux-ci avaient trouvé dans la personne d'Alexandre IV un puissant et zélé protecteur, qui, pendant tout le temps de son pontificat, ne cessa de leur donner de nouvelles preuves d'un amour de Père.

Afin que ces favorables dispositions pussent servir plus utilement à l'édification des peuples et au salut des âmes, les Supérieurs généraux des deux Ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, animés du même esprit de Jésus-Christ, concertèrent ensemble les moyens de serrer de plus en plus les nœuds de l'amitié sainte qui devait toujours unir leurs frères. Nous avons une longue lettre du deuxième de février 1255, adressée à tous les religieux de l'un et de l'autre Institut, et signée des deux généraux, Humbert de Romans et Jean de Parme. On peut regarder cette pièce comme un précieux monument du zèle, de la piété, de l'humilité et du

saint amour qui embrasait les cœurs de ces deux grands personnages. Aussi, tout leur but était-il de relever l'excellence ou la nécessité de la charité fraternelle, et de prescrire la manière de la pratiquer, en prévenant ou faisant cesser tout sujet de division, de mécontentement ou de plainte, et mettant à profit tout ce qui peut contribuer à rendre à jamais inviolable cette parfaite union, qu'on avait toujours admirée entre les bienheureux fondateurs, et qu'ils avaient prétendu laisser à leurs enfants, comme leur plus riche héritage.

Ce que le Père Humbert, par cet écrit plein de force et d'onction, venait de recommander à tous ses religieux répandus dans différents royaumes, il le proposa de nouveau à ceux qui se trouvèrent peu de mois après assemblés à Milan, où il tint son second chapitre général. Le grand nombre de missionnaires qu'il fallait continuellement envoyer en Orient et dans les vastes régions du Nord, était le principal motif de ces fréquentes assemblées, et le sujet des sollicitudes d'un supérieur dont le zèle s'étendait à tout. Comme si la Providence l'avait spécialement chargé de procurer la réduction des schismatiques et la conversion des Juifs, des Sarrasins, des idolâtres, il n'omettait rien pour donner à tous la connaissance de Jésus-Christ, de son Évangile, et de la véritable Église. Peu content d'avoir fait partir du chapitre même de Milan plusieurs prédicateurs de la foi pour les missions étrangères, il écrivit une lettre commune à tous ses Frères, dans quelque partie du monde qu'ils se trouvassent. Il leur recommandait principalement trois choses. La première était une sérieuse application à l'étude des langues orientales, la grecque, l'hébraïque et l'arabe, dont la connaissance leur était particulièrement nécessaire pour communiquer les lumières de l'Évangile aux schismatiques grecs, aux Juifs, aux mahométans, aux gentils. La seconde était un entier détachement de toutes les commodités que chacun pouvait trouver dans son pays et parmi ses parents, afin qu'en véritables disciples de Jésus-Christ, qui ne connaissent d'autre patrie que le Ciel, ils fussent toujours prêts à se ren-

dre sans peine et sans aucun délai dans tous les pays où la Providence les appellerait pour les intérêts de la religion. Enfin, il exhortait tous ceux qui se trouvaient déjà dans ces heureuses dispositions, de le lui faire savoir, afin que distribuant les ouvriers évangéliques selon les besoins des peuples, il pût procurer à tous les secours spirituels dont ils avaient besoin.

Pour inspirer à tous ses Frères les mêmes sentiments de charité et de sacrifice dont son cœur était rempli, le zélé supérieur leur propose l'exemple des Apôtres, qui, après l'ascension de leur divin Maître et la descente du Saint-Esprit, n'étaient point demeurés oisifs dans la Galilée, mais se partageant en quelque manière le monde entier, avaient porté le flambeau de la foi, ceux-là dans les Indes, ceux-ci dans l'Éthiopie; les uns dans l'Asie, les autres dans l'Achaïe, et parmi les autres nations connues. La longueur de cette lettre ne nous permet point d'en donner ici la traduction. Il suffit de remarquer qu'elle ne fut point sans effet : car (pour parler avec saint Antonin) qui pourrait dignement raconter quel fut le nombre et le mérite de ces fervents religieux, qui, des pays les plus éloignés, non-seulement se présentèrent avec joie pour ces difficiles missions, mais conjurèrent encore le saint général, par le sang de Jésus-Christ, de les envoyer, selon sa volonté, partout où il le jugerait à propos, parce qu'ils étaient tous disposés à souffrir le martyre parmi les Gentils pour la confession et la propagation de la foi.

Saint Raymond de Pégnafort, qui vivait encore dans sa retraite de Barcelone, donna en même temps un autre sujet de consolation et de joie à notre général, en lui apprenant que ses religieux d'Espagne, dont plusieurs avaient appris les langues, travaillaient avec beaucoup de succès à la conversion des Maures, surtout dans les royaumes de Grenade et de Tunis. Mais afin que les fruits de leurs missions fussent toujours plus abondants, le Pape Alexandre IV exhorta le provincial d'Espagne à multiplier les ministres de la parole parmi les infidèles, et Sa Sainteté leur accorda, outre plusieurs

privilèges, le pouvoir d'ôter toute sorte d'irrégularité, de la manière que le peuvent les légats *a latere*. Le Bref est du 27 de juin 1256.

Humbert était alors à Paris, où, pendant qu'il célébrait son troisième Chapitre général, le roi de France, saint Louis, l'honora de plusieurs marques de son estime. La plus précieuse, sans doute, fut celle de le choisir pour tenir sur les fonts de Baptême un de ses enfants, le prince Robert, comte de Clermont, qui a été la glorieuse tige de la branche des Bourbons ¹.

Les fâcheux démêlés excités depuis quelques années entre les docteurs séculiers et les réguliers, dans l'Université de Paris, faisaient alors beaucoup de bruit. Un homme aussi amateur de la paix que l'était le serviteur de Dieu ne pouvait qu'être infiniment affligé, et du scandale que donnaient ces longues dissensions, et du préjudice qu'elles causaient au repos des personnes qui, uniquement consacrées au service de l'Église et du prochain, se trouvaient par là bien éloignées de la tranquillité nécessaire pour la prière, l'étude et la prédication. Tout ce que le Père Humbert avait d'éloquence, d'habileté et de crédit, il l'employa d'abord pour pacifier les esprits et ramener cette désirable paix que tous avaient un intérêt égal de procurer. Mais le moment marqué par la Providence n'était pas encore venu. Tous les efforts du pieux général étant inutiles, il se contenta d'ordonner des prières particulières dans toutes les maisons de son Ordre. Par le conseil de saint Louis, il retourna en Italie, dans le dessein de proposer au Vicaire de Jésus-Christ les moyens dont il paraissait qu'on pourrait se servir pour mettre les premières dispositions à la paix, tandis que la sagesse et le zèle du saint monarque lui faisaient tout employer pour en hâter la conclusion.

Nous avons remarqué ailleurs que le livre intitulé : *Des*

¹ Parmi les modernes qui rapportent ce fait, nous nous contentons de citer l'auteur de l'*Histoire généalogique et chronologique de la Maison royale de France*, et le savant Dom Denis, dans son *Gallia christiana*.

Périls des derniers temps, ouvrage né dans le feu des disputes, avait aussi servi à les rendre plus vives. L'auteur fut accusé de plusieurs erreurs, et ce fut par l'examen de cet écrit que Sa Sainteté jugea à propos de commencer les procédures contre celui qui semblait ne l'avoir mis au jour que pour faire avorter tous les projets de conciliation. Saint Thomas d'Aquin, appelé en Italie, travailla heureusement par ordre du Père Humbert, et sous sa direction, à faire connaître tout ce que ce livre contenait de contraire à la piété et à la vérité. Le jugement d'Hugues de Saint-Cher et celui des autres cardinaux commis pour cet examen, se trouvèrent conformes aux réflexions du saint Docteur. L'ouvrage scandaleux fut pros crit. Le Pape et le roi sévirent contre l'auteur, toujours opiniâtrement attaché à ses sentiments particuliers. Mais tout cela ne rétablit pas si tôt le calme désiré. Les troubles continuèrent encore assez longtemps pour exercer la patience et augmenter les sollicitudes de notre vigilant supérieur. De son côté, il continua à gémir devant Dieu et à exciter dans le cœur de tous ses Frères un renouvellement de ferveur, de piété, de confiance en Dieu et en la puissante protection de la très-sainte Vierge, afin d'obtenir du ciel, par ses intercessions, ce qui paraissait désormais impossible à toute l'industrie des hommes.

C'est ce qu'il recommanda spécialement, et par ses lettres et par un discours fort pathétique qu'il fit dans son quatrième Chapitre général, assemblé à Florence dans le mois de mai 1257. Mais dans celui qu'il tint l'année suivante à Toulouse, il eut enfin la consolation de pouvoir annoncer à tout son Ordre que le Seigneur l'avait regardé dans sa miséricorde. La lettre de ce saint homme, dictée par la charité, est toute remplie de l'Esprit de Dieu.

« Vous le savez, mes très-chers frères, y disait-il, parmi ces longues et cruelles persécutions que vous avez tous éprouvées (et qui nous ont frappé plus vivement, parce que par le devoir de notre charge nous devons être comme le bouclier de tous), en combien de manières n'avons-nous pas

ressenti la force victorieuse du secours divin? Sans parler ici de ces consolations intérieures que le Dieu de paix n'a cessé de répandre dans le cœur de plusieurs, n'a-t-il pas donné à tous des preuves éclatantes de sa divine protection par les sentiments qu'il a inspirés en notre faveur, tant au Saint-Père et à tout le Sacré-Collège qu'au roi très-chrétien et à cette multitude de saints personnages qui ne nous ont point oubliés dans la tribulation?

» Vous ne pouvez méconnaître ce que nos glorieux patrons dans le ciel ont demandé et obtenu pour nous. Comme le peuple de Dieu fut autrefois redevable de sa délivrance à la reine Esther et au fidèle Mardochée, nous le sommes aussi de la nôtre à la très-sainte Mère de Dieu, notre glorieuse protectrice, et au bienheureux patriarche saint Dominique. Vous en serez sans doute persuadés si vous faites attention à toutes les circonstances d'un événement dont vous ne devez jamais perdre le souvenir. Et certes, le Seigneur semblait s'être retiré pour un temps, mais au fort de la tempête, il est venu à notre secours, les vents et la mer ont respecté ses ordres, et une douce tranquillité a succédé à l'orage : elle est maintenant parfaite, cette tranquillité. Nos frères, assemblés ici en grand nombre, nous apprennent que dans toutes les nations, ils jouissent aujourd'hui d'une profonde paix, uniquement appliqués à servir Dieu et l'Église selon l'esprit de leur vocation. »

L'évêque de Toulouse était alors Raymond de Felgar, l'un des premiers disciples de saint Dominique. La joie de cet illustre prélat ne fut sans doute pas petite en considérant dans l'assemblée de tant de saints personnages, les bénédictions du Seigneur sur un Ordre dont il avait vu les faibles commencements. Mais il donna lui-même un autre sujet d'édification à tous ses Frères, par la régularité de sa vie également religieuse et épiscopale. Nous avons fait ailleurs son éloge. en faisant le récit de ses actions et de ses vertus.

Philippe de Montfort venait de fonder un couvent dans la ville de Castres, en Albigeois. Il avait aussi obtenu l'agrè-

ment de l'abbé et des religieux, qui possédaient auparavant la célèbre église de Saint-Vincent, martyr, et il donna l'un et l'autre aux Frères-Prêcheurs. Le Père Humbert ayant accepté la fondation et le don, dans son chapitre de Toulouse, en partit vers la fin de mai, pour aller faire la visite du monastère de Prouille. Comme on suivait avec beaucoup d'exactitude les maximes de saint Dominique, sa règle et son esprit, dans cette première maison de son Ordre, le pieux général n'y trouva rien qui eût besoin de correction ou de réforme. Il se contenta de faire quelques règlements touchant l'administration du temporel, et d'ordonner que le nombre des religieuses serait fixé à cent. Les facultés de la maison suffisaient pour leur entretien, sans qu'il fût nécessaire de recevoir aucune dot des jeunes demoiselles que Dieu appelait à son service. Cette ordonnance rapportée par Bernard Guidonis, et insérée par Dom Martène dans le quatrième tome de ses *Anecdotes*, est du onzième de juin 1258.

Le huitième jour de septembre de la même année, saint Louis donna une autre preuve de sa confiance aux lumières et en la probité du Père Humbert. Le comté de Clermont étant en dispute entre le roi et les comtes de Poitiers et d'Anjou. Sa Majesté, pour faire examiner les droits d'un chacun et avoir une décision sûre, fit assembler ses conseillers, plusieurs archevêques et évêques du royaume, et parmi ces grands personnages, dit Budée, dans ses *Notes sur les Pandectes*, se trouvait le général des Frères-Prêcheurs. Il est vrai que le Père Humbert n'était pas moins habile jurisconsulte que savant théologien, et le saint monarque croyait avec raison pouvoir d'autant mieux s'en rapporter à son jugement, qu'il le connaissait incapable de parler contre ses propres lumières.

Au sortir de Paris, le général continua ses visites et ses travaux ordinaires jusqu'au temps du chapitre, qu'il tint l'année suivante à Valenciennes, dans le comté de Hainaut. Son attention pour le progrès des études fut heureusement secondée par le zèle du bienheureux Albert le Grand, de saint

Thomas d'Aquin et de Pierre de Tarentaise, depuis cardinal, et ensuite Pape, qui se trouvèrent avec plusieurs autres célèbres docteurs de Paris dans le même chapitre. Un autre objet l'occupait encore davantage, parce qu'il était plus pressant. Les Tartares venaient de recommencer leurs incursions et leurs cruautés ordinaires sur les terres des chrétiens, particulièrement dans le royaume de Hongrie, et la charité attentive du Père Humbert lui faisait prendre les mesures nécessaires, soit pour procurer des retraites assurées aux religieux, que l'approche des Barbares obligerait de se retirer de tous ces lieux désolés, soit pour remplacer ceux que le glaive des infidèles avait déjà immolés, et empêcher que les peuples, après avoir perdu leurs biens et leurs fortunes, ne se trouvassent encore dépourvus de tout secours spirituel. Il joignit aussi ses humbles représentations aux avertissements du Pape Alexandre IV pour détourner le roi de Hongrie d'écouter les propositions des Tartares, parce que l'alliance et les conditions qu'offraient ces infidèles, étaient également honteuses à la gloire d'un prince chrétien¹ et à la religion, dont Bela IV avait été jusqu'alors le défenseur.

Nous ne voyons pas que ce souverain ait effectivement contracté aucune alliance particulière avec les ennemis du nom de Jésus-Christ. La Providence se servit d'autres moyens pour sauver les restes de son peuple, et dès l'année 1260, le roi de Hongrie jouissait de la paix, du moins du côté des infidèles, quoique la tranquillité du royaume eût été encore

Nous apprenons quelles étaient ces conditions par une lettre de Bela IV au Pape : « Mes forces, disait ce prince, n'étant pas assez grandes pour résister à la puissance formidable des Tartares, si le secours du Saint-Siège me manque à présent, je serai contraint, à mon grand regret, d'accepter la paix et l'alliance qu'ils m'ont souvent offertes. Ils me donnent le choix d'un mariage, ou de mon fils avec la fille de leur prince, ou de son fils avec une de mes filles ; mais toujours avec la condition expresse que mon fils, suivi de la quatrième partie de mes troupes, marchera à la tête des Tartares contre les peuples des chrétiens, et qu'il aura la cinquième partie du butin et des conquêtes ; de plus, je serai exempt de leur payer tribut, et ils n'entreront plus sur mes terres, etc. Odoric Rain. *ad An.* 1259, n. 31. Fleury, *Hist. Eccl.*, liv. LXXXIV. n. 55.

troublée par l'inquiétude du roi Étienne, fils de Bela IV, ou par l'ambition de ses ministres. Cela paraît par les lettres que le roi et la reine de Hongrie écrivaient au Père Humbert, dans le temps qu'il présidait à son chapitre de Strasbourg, l'an 1260. Nous avons rapporté ces lettres dans l'histoire de Jean le Teutonique, parce que c'est à son occasion qu'elles avaient été écrites.

Celles que le général reçut en même temps de Rome lui ayant appris que Sa Sainteté venait de choisir Albert le Grand pour remplir le siège de Ratisbonne, il en fut sensiblement affligé, parce qu'il craignait que cette promotion ne fût bien plus préjudiciable à l'un de ses plus illustres religieux et à son Ordre, qu'avantageuse à un peuple dont il connaissait l'indocilité. Il écrivit aussitôt au bienheureux Albert pour lui persuader de refuser cette dignité, et de demeurer toujours ferme dans son refus. Pour cela, il le pria de considérer d'abord quels étaient les embarras qui se rencontraient dans le gouvernement des Églises d'Allemagne, et combien il était difficile dans ces postes de ne point offenser Dieu ou les hommes. Il lui demandait comment, après avoir tant aimé les Livres Saints et la pureté de conscience, il pourrait se voir engagé dans le tumulte des affaires temporelles, toujours exposé à des périls continuels de péché. Enfin il lui faisait remarquer que le bien qu'il y avait à faire dans l'épiscopat était tout à fait incertain; tandis que par son changement d'état il allait perdre les grands fruits qu'il faisait déjà, non-seulement en Allemagne, mais dans toute l'Église, par sa réputation, par ses exemples et par ses écrits. Cette vive et pathétique exhortation, il la concluait, en protestant qu'il aimerait mieux voir porter un de ses religieux dans le cercueil que sur une chaire épiscopale. Le Bienheureux Jourdain dans la même place avait parlé de même, et cette expression dans la bouche de l'un et de l'autre était sincère.

Cependant les désirs du saint général, ses prières, ses avertissements, toutes ses remontrances furent alors sans effet. Albert le Grand, il est vrai, ne pensait pas autrement

que le Père Humbert, et il craignait autant, peut-être d'avantage, le péril qu'il voyait de plus près. Mais on ne lui laissait pas la liberté de refuser le fardeau; le Vicaire de Jésus-Christ voulut être obéi, et Albert accepta en tremblant une dignité qu'il se serait reproché d'avoir désirée. Les suites firent assez connaître ses véritables sentiments. Trois ans après, ayant enfin réussi à faire agréer sa démission au Pape Urbain IV, le saint docteur rentra dans son couvent de Cologne, en même temps que le Père Humbert, par la cession volontaire de sa charge, reprenait son premier état de religieux particulier. Il avait tenu son huitième chapitre général à Barcelone, et le neuvième à Bologne. Ce ne fut que dans celui de Londres, l'an 1263, qu'il obtint des définiteurs la permission de se démettre d'un emploi que la seule obéissance avait pu lui faire accepter, et dont il avait saintement rempli tous les devoirs pendant neuf ans.

En quittant sa place, Humbert laissa à ses successeurs de grands exemples à imiter. Aussi a-t-il toujours été regardé comme le parfait modèle d'un supérieur sage, zélé, vigilant, capable de compatir aux infirmités des faibles, incapable de mollir par lâcheté ou de dissimuler par complaisance, ce qui aurait pu énerver la rigueur de la discipline régulière. Les plus grands travaux ne le rebutaient point. Les contre-temps les plus fâcheux n'avaient pu ébranler la fermeté de son âme. Et les faveurs des princes, les honneurs qu'il recevait à Rome, en France, en Hongrie, bien loin de lui inspirer quelques sentiments d'orgueil, n'avaient servi qu'à mieux faire connaître la solide humilité de son cœur, sa modestie et son désintéressement, vertus chéries dont il donna de beaux exemples dans les différents états où il fut placé par l'ordre de la Providence, mais qui parurent avec un nouvel éclat lorsque le Pape Urbain IV voulut l'arracher aux délices de la solitude pour l'élever à la dignité de Patriarche de Jérusalem. Sensible aux besoins de cette Église, qu'il avait lui-même gouvernée pendant plusieurs années, le Souverain-Pontife souhaitait ardemment qu'un homme du caractère du Père Humbert

fût chargé de la conduire après lui. Plus les intérêts de son premier troupeau lui étaient chers, plus il désirait les remettre aux attentions d'un pasteur dont il connaissait parfaitement le zèle, les talents, la longue expérience dans la conduite des âmes et dans le maniement des affaires. La seule modestie du serviteur de Dieu s'opposa aux désirs de Sa Sainteté. Rien ne fut capable de le faire consentir à son élévation ; il demeura toujours ferme dans le refus de cette dignité et de toute autre, car il en refusa plusieurs, selon le témoignage d'un auteur contemporain.

Ce n'était ni par un défaut de zèle ni par la crainte du travail que ce saint homme refusait de sortir de sa retraite. Parmi les sollicitudes du gouvernement, il avait su se renfermer dans la solitude du cœur pour s'y entretenir seul à seul avec Dieu, et dans le silence du cloître, il joignit toujours, avec les douceurs du repos, la variété de plusieurs occupations utiles. Plus uni à Dieu et menant une vie toute céleste dans les pratiques de la religion, il ne cessait de prier que pour prêcher ou pour écrire. Les ouvrages de piété qui sortirent de sa plume pour apprendre à tous les chrétiens les voies sûres du salut, ou pour aider en particulier les personnes religieuses à acquérir la perfection de leur état, nous font connaître quel fut l'emploi de son loisir pendant les quatorze années qu'il vécut encore dans le couvent de Valence, en Dauphiné.

C'est dans ces louables occupations et dans l'exercice du ministère de la parole, que le serviteur de Dieu coula ses dernières années. Mais tous les jours de sa vie, il pratiqua encore plus parfaitement ce qu'il enseignait aux autres. Consumé enfin de travail et de veilles, et plus chargé encore de mérites que d'années, il mourut dans le baiser du Seigneur le quatorzième jour de juillet 1277. Sa mémoire est encore en bénédiction parmi ses frères, et son saint corps repose dans notre église de Valence, en Dauphiné, où on lit son épitaphe, son éloge et la date de sa mort, comme nous venons de le marquer, conformément aux Actes du chapitre

tenu à Milan au mois de juin 1278. C'est donc par erreur que dans une petite chronique qu'on trouve à la fin de nos constitutions, on a mis la mort du Père Humbert en l'année 1274. Dupin s'est encore trompé, quand il a dit que ce grand homme, après sa démission volontaire, s'était retiré dans le couvent de Lyon. Il est vrai que Léandre Albert, Michel Pie, Bzovius, le Jésuite Théophile Raynaud, dans son Catalogue des Saints de Lyon, avaient déjà dit la même chose. Mais, selon les auteurs contemporains, le couvent de Valence fut le lieu de la retraite ordinaire du Père Humbert et celui où il finit saintement ses jours.

C'est sur la réputation de ses grandes vertus que plusieurs historiens lui donnent le titre de Saint ou de Bienheureux.

(TOURON.)

NOTICE DES ÉCRITS DU BIENHEUREUX HUMBERT.

Les écrivains ecclésiastiques, l'abbé Trithème, le cardinal Bellarmin, M. Dupin, le P. Échard, et plusieurs autres, ont parlé avec éloge des écrits du P. Humbert, et ils en ont donné le catalogue. Nous nous contenterons d'en indiquer ici quelques-uns : 1° Un *Traité touchant les trois vœux de religion*, imprimé à Haguenau, l'an 1508, et à Venise en 1603 ; 2° Un *Commentaire sur la Règle de Saint-Augustin*, et un autre sur le *Prologue des Constitutions des Frères-Prêcheurs* : le premier a été imprimé à Côme, dans le duché de Milan, en 1605, et à Mons, l'an 1645 ; le second, devenu fort rare, se trouve en partie dans la *Glose sur le prologue et les premiers chapitres de nos Constitutions* ; 3° Un *Traité des sept degrés de la contemplation*, où l'auteur explique, avec autant d'onction que de précision et de lumière, ce qu'il y a de plus parfait dans les voies intérieures ; 4° Une *Histoire abrégée de la Vie de saint Dominique* ; 5° Une petite *Chronique* de son Ordre, depuis l'an 1203 jusqu'en 1254. Ce dernier ouvrage est quelquefois attribué au Père Gérard du couvent de Limoges, aussi bien que l'*Histoire de l'origine de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, ou de ces hommes illustres : on sait cependant que le Père

Humbert avait fourni la plupart des pièces, et dirigé la composition de l'un et de l'autre. Nous avons encore du même auteur deux cents sermons, imprimés à Hagueneau et à Venise, et deux livres pour l'instruction des prédicateurs : ils ont été imprimés à Vicence l'an 1604 et à Barcelone l'an 1607.

On ne doit pas confondre cet écrit avec un autre, qui enseigne la manière de prêcher la croisade contre les Sarrasins. Rien n'était plus commun, dans le ^{xiii}^e siècle, que l'usage de prêcher la croisade ; mais il s'y glissait souvent bien des abus, et si les ministres de la parole n'étaient toujours attentifs à régler leur zèle par la prudence, ce qui devait être un moyen de salut pouvait devenir à plusieurs une occasion de ruine. La plupart de ceux qui prenaient la croix pour aller combattre les infidèles en Orient, s'imaginaient que l'indulgence qu'on leur promettait, jointe aux travaux et aux périls où ils allaient s'exposer dans une guerre sainte, leur assurait pleinement le pardon de leurs crimes, quoique d'ailleurs ils se missent peu en peine de changer leur manière de vie, de satisfaire leurs créanciers, ou de se réconcilier avec leurs ennemis. On sent de quelle importance il était que les ministres de l'Évangile, au lieu d'entretenir les peuples dans cette folle présomption, travaillassent au contraire à leur faire bien comprendre les devoirs les plus essentiels de la religion, et les motifs particuliers qu'ils devaient avoir, afin de rendre méritoires les peines toujours inséparables de l'entreprise à laquelle ils s'engageaient. Et c'est en partie ce que se proposait notre pieux auteur, dans l'ouvrage dont nous parlons.

Parmi les manuscrits du Vatican, on en voit un avec ce titre : *Livre du Vénérable et Religieux Frère Humbert, cinquième Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, touchant ce qui doit être traité dans le prochain Concile général de Lyon, sous le Pape Grégoire X, l'an de Notre-Seigneur 1274.* Cet excellent manuscrit, qu'on conservait autrefois dans la bibliothèque de la reine Christine de Suède, et que le Père Mabillon avait lu depuis dans celle du Vatican, est divisé en trois parties.

Dans la première, partagée en vingt-sept chapitres, le Père Humbert entreprend de montrer : 1° Par quels moyens on pourrait reprendre les Lieux Saints, et les conserver contre les efforts des infidèles ; 2° Quels devaient être les officiers et les soldats qu'on emploierait à cette expédition ; 3° De quelle manière il faudrait pourvoir à leur subsistance ; 4° L'auteur insiste principalement sur la nécessité de faire observer aux troupes les lois de la discipline militaire, et encore plus celles de la religion, afin de bannir des armées des Croisés ces crimes monstrueux qui ont souvent attiré la colère de Dieu sur les armes des chrétiens, et fait échouer les entreprises des Papes ou des plus saints monarques.

La seconde partie, qui contient dix-neuf chapitres, regarde le schisme des Grecs. Après avoir fait sentir toute la grandeur de ce mal, et avoir expliqué fort clairement les causes qui l'ont fait naître, et celles qui l'entretiennent depuis tant de siècles, le Père Humbert propose les remèdes qu'on pourrait y appliquer avec succès. Pour faciliter le retour des schismatiques, il voudrait : 1° Qu'on tolérât par une sage condescendance la diversité de leurs rits, de leurs coutumes, de leurs cérémonies, dans tous les points qui n'intéressent pas la foi ; 2° Qu'on empêchât les vexations des ministres, ou de l'Église romaine, ou des princes latins ; 3° Que les nonces envoyés chez les Grecs évitassent surtout de les aigrir par des manières hautes, ou par de trop grandes dépenses ; 4° Pourvu que les patriarches orientaux voulussent se soumettre à demander leur confirmation au Saint-Siège, le Père Humbert croyait qu'il ne fallait pas mettre leur obéissance à de trop fréquentes épreuves. Enfin, il remarque que de son temps, à peine se trouvait-il quelqu'un à la Cour de Rome, qui pût lire des lettres des Orientaux. De là il prend occasion de recommander fortement l'étude des langues, aussi bien que celle de la théologie, trop négligée par ceux mêmes qui en devaient tirer les armes de leur milice.

La troisième et dernière partie de ce traité, renfermée en douze chapitres, fait le détail des abus que le Concile géné-

ral pourrait corriger dans le clergé, tant séculier que régulier, de l'Église latine. L'auteur en marque en même temps les moyens les plus efficaces, parmi lesquels il n'oublie pas la résidence des pasteurs, et la fréquente célébration des Conciles provinciaux.

Ce petit échantillon peut faire connaître le mérite de tout l'ouvrage, qui n'a pas cependant été imprimé. On doit présumer que ce fut par l'ordre du Pape Grégoire X que le Père Humbert l'avait composé, vers l'an 1273, après la publication de la Bulle pour la convocation d'un second Concile général de Lyon.

A tous ces différents écrits, il faut en ajouter un autre que nous aurions pu mettre parmi les premiers, puisque le Père Humbert le composa vers l'an 1254. Comme tous les religieux connaissaient sa capacité et qu'ils étaient convaincus du zèle qui l'animait pour le service de Dieu, la première chose que les définites lui recommandèrent dans le Chapitre de Bude, fut d'ordonner selon sa prudence tout ce qui peut regarder l'Office divin de jour et de nuit, les légendes, la distribution des psaumes, le chant, les rubriques; en un mot, toutes les parties du bréviaire, le missel, le martyrologe, les livres cho-raux à l'usage de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Le Père Humbert exécuta tout cela avec autant de diligence que d'exactitude, de méthode et de clarté. Déjà sous son prédécesseur, plusieurs religieux de différentes nations avaient été chargés du même travail, et on ne peut point dire qu'ils l'eussent négligé. Mais on n'avait jusqu'alors présenté que des essais, des collections ou des ébauches, dont quelques-unes avaient leur mérite et leur beauté, sans avoir ce degré de correction et de perfection qu'on désirait. Tous ces différents essais furent donc remis au vénérable Père Humbert. Il en prit ce qu'il jugea convenir davantage à la décence ou à la majesté du culte divin; mais il se servit plus particulièrement de l'Office qui était en usage dans l'Église de Paris, pour régler celui qui a toujours été depuis commun à tout l'Ordre de Saint-Dominique.

Le successeur du Père Humbert le fit autoriser par une Bulle de Clément IV, datée de Viterbe, le 7 juillet 1267. Ce Pape, après avoir loué la sagesse de l'auteur et l'utilité de son ouvrage (divisé en quatorze livres), défend d'y faire aucun changement sans une permission spéciale du Saint-Siège. L'intention du Vicaire de Jésus-Christ a toujours été respectée, et c'est principalement dans la célébration des saints Mystères que l'Ordre des Frères-Prêcheurs a constamment suivi sans aucune variation son ancien rit. Parmi les rubriques de la Messe, celle qui prescrit au prêtre de se servir de la main gauche pour recevoir le Corps du Sauveur, et de la droite pour le précieux Sang, est plus ancienne que le Père Humbert : il ne l'a adoptée que parce qu'elle était dès lors en usage, même parmi les évêques et les cardinaux. On peut voir la preuve de ceci dans un manuscrit du XIII^e siècle, conservé dans la Bibliothèque du roi, dont le titre est : *Cæremoniales Romanum multiplex*.

On a encore attribué au Père Humbert : 1^o un écrit intitulé : *le Miroir des religieux*; 2^o un livre qui traite des véritables et des fausses vertus; 3^o un *Recueil de sermons sur la Confrérie du Rosaire*. Mais le premier de ces ouvrages, comme on l'a remarqué ailleurs, appartient à Guillaume Pérault, et les anciens n'ont point fait mention des deux autres, parmi ceux qui sont véritablement de notre auteur : ce qui peut les faire regarder au moins comme douteux. Il n'en est pas de même de celui qui marque en détail les devoirs particuliers de tous les religieux chargés de quelque office dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Il est vrai que dans l'édition de 1625, il y est parlé des ouvrages de Louis de Grenade parmi ceux dont on doit recommander la lecture aux novices. Mais il est visible que ces paroles ont été ajoutées par l'éditeur; on ne les trouve pas, en effet, ni dans les premières éditions, ni dans les anciens manuscrits, qui portent tous le nom du Père Humbert. Comme si rien ne devait échapper au zèle de ce digne successeur de saint Dominique, son attention semble avoir été de fournir à chacun de ses Frères des secours et des

lumières sur tout ce qui peut servir, ou à diriger l'intérieur ou à marquer les fonctions extérieures de chaque emploi. Aussi appartenait-il à un homme tout rempli de son Ordre, et justement considéré comme la règle vivante de ce qui est bon et parfait, de faire des leçons de perfection et de sainteté.

(TOURON.)

LA BIENHEUREUSE ANGÉLINE DE CORBARA,

FONDATRICE DU TIERS-ORDRE RÉGULIER DE SAINT-FRANÇOIS.

On ne saurait refuser à la bienheureuse Angèle ou Angéline de Corbara le titre de fondatrice des religieuses du Tiers-Ordre de Saint-François, puisqu'elle est la première qui a établi la clôture dans le monastère qu'elle fonda à Foligno en 1397 et dans tous les autres qui furent sous sa conduite; car Wading, dans ses *Annales des Frères Mineurs*, ne fait point difficulté de dire que le couvent de Foligno est le premier de cet institut.

Cette bienheureuse institutrice naquit l'an 1377, à Monté-Giové, bourg du royaume de Naples, éloigné d'Orviété de dix milles. Son père fut Jacques de Montémarté, comte de Corbara et de Tisigniano, et sa mère se nommait Anne de Burgari, de la famille des comtes de Marsciano. Les premières inclinations d'Angéline firent connaître qu'elle méritait bien le nom qu'on lui avait donné; car dès son enfance elle s'adonna à la piété et n'avait point d'autres divertissements que d'orner des oratoires et de réciter des prières.

Ayant perdu sa mère à l'âge de douze ans, elle conçut un si grand mépris de toutes les choses de la terre et un si grand désir de plaire à Jésus-Christ, qu'elle lui voua sa virginité. Sa tendresse et sa compassion envers les pauvres étaient si grandes, qu'elle leur donnait tout ce qu'elle avait, et son recueillement était tel qu'elle fuyait tous les divertissements, même les plus innocents.

Son père la voulut marier à l'âge de quinze ans au comte de Civitella, dans l'Abbruze; mais comme elle avait fait vœu

de virginité depuis trois ans, elle refusa ce parti, ce qui mit son père dans une si grande colère, qu'il la menaça de la faire mourir si elle ne consentait à ce mariage, ne lui donnant que le terme de huit jours pour prendre sa résolution. Angéline, dans cette extrémité, eut recours à Dieu, qui lui révéla qu'elle pouvait consentir au mariage qu'on lui proposait, sans craindre de violer son vœu, et ainsi l'an 1393 elle épousa le comte de Civitella. Le jour des noces se passa en jeux et en divertissements de la part des personnes qui y avaient été invitées ; il n'y eut que la Sainte qui était toujours dans l'inquiétude, ne pouvant comprendre comment s'accomplirait la promesse que Dieu lui avait faite de conserver sa virginité.

La nuit s'approchant, elle se retira seule dans sa chambre et se jeta toute baignée de larmes au pied d'un crucifix, le sommant de sa parole et le conjurant de l'exécuter. Pendant qu'elle soupirait, un Ange lui apparut et lui confirma la promesse de Dieu. En ce moment le comte de Civitella, curieux de savoir où était son épouse et ce qu'elle faisait, regarda par une fente de la porte, et voyant l'Ange sous la figure d'un jeune homme qui parlait familièrement avec elle, il entra dans la chambre transporté de jalousie ; mais la trouvant seule il lui demanda d'un ton sévère où était le jeune homme qui l'entretenait. Angéline lui découvrit alors le vœu qu'elle avait fait, le commandement qu'elle avait reçu de Dieu de l'épouser sans craindre de manquer à la fidélité qu'elle avait vouée à sa divine Majesté, et l'assurance qu'un Ange venait de lui en donner. Le comte, touché de ces merveilles et ravi de la vertu de son épouse, ne la regarda plus que comme une personne du ciel ; il la pria de lui donner son amitié, non pas comme épouse, mais comme sœur, et l'assura qu'il n'aurait jamais que du respect pour elle, puisque sa vertu était si chérie de Dieu, et qu'elle méritait d'être visitée par les Anges. Angéline, de son côté, fut ravie de voir la promesse de Dieu si heureusement accomplie, et tous les deux firent vœu dans le même temps de conserver leur pureté, et

passèrent la nuit en prières et à rendre grâces à Dieu de la faveur qu'ils recevaient de sa bonté.

Ils se retirèrent quelques jours après à Civitolla, où ils s'adonnèrent entièrement aux œuvres de piété. Le comte mourut saintement l'année suivante, dans la pratique de ces saints exercices, et Angéline se trouvant entièrement libre, prit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François avec ses demoiselles suivantes, et renonçant à toutes les vanités du monde, elle fit de sa maison une école de vertu. Elle s'adonnait particulièrement au secours des pauvres et au soulagement des malades, et Dieu, pour faire voir combien sa charité lui était agréable, l'honora de plusieurs miracles en leur faveur.

La piété d'Angéline ne trouvant pas assez d'étendue dans sa ville, elle alla avec ses filles en divers lieux de la province de l'Abbruze, où elle convertit plusieurs pécheurs par ses exhortations, et attira tant de filles à l'amour de la virginité, qu'elle fut déferée devant Ladislas, roi de Naples, comme une prodigue qui avait dissipé le bien de son mari, et comme une hérétique vagabonde qui courait le pays de province en province, qui condamnait le mariage, et qui, sous ce prétexte, trompait un grand nombre de filles. Elle fut citée pour comparaître devant ce prince, sans qu'on lui signifîât les motifs de son accusation. Elle se mit en chemin avec une grande confiance que le Ciel serait son protecteur, et son espérance ne fut pas vaine ; car Ladislas ayant écouté avec beaucoup de satisfaction l'éloge qu'elle fit de la virginité, ce prince la renvoya avec beaucoup d'honneur, et de grandes marques de l'estime qu'il en faisait. Sa puissance auprès de Dieu était si grande, qu'elle ressuscita, peu de temps après, un jeune homme qui était l'unique espérance d'une des principales familles de Naples : ce qui la mit dans une si haute réputation, que tout le monde commença à publier sa sainteté ; mais son humilité ne pouvant supporter les honneurs qu'on lui rendait, elle se retira secrètement de Naples et retourna à Civitella, où elle continua ses exercices de piété. Elle fit entrer par ses exhortations tant de filles dans

des monastères, où elle leur persuada de faire vœu de virginité, que les principaux seigneurs du pays se voyant privés de leurs filles, renouvelèrent leurs plaintes contre elle ; mais avec tant d'animosité que le roi la bannit de son royaume avec ses compagnes. Elle vendit tout le bien qu'elle avait, distribua aux pauvres la plus grande partie du prix qu'elle en avait reçu, et ne se réserva que ce qu'elle crut qui lui serait absolument nécessaire pour nourrir sa famille dans cet exil. Ainsi elle abandonna son pays et fut inspirée d'aller avec ses compagnes à Assise pour y gagner l'indulgence de la Portioncule, qui devait arriver peu de temps après. Étant dans l'église, après avoir satisfait à ses dévotions, elle fut ravie en extase, et Dieu lui révéla d'aller à Foligno pour y fonder un monastère de religieuses du Tiers-Ordre de Saint-François, où elle se renferma avec ses compagnes dans une clôture perpétuelle.

Elles arrivèrent toutes ensemble à Foligno le troisième jour d'août de l'an 1393, et allèrent d'abord à l'église cathédrale, dédiée à saint Félicien, qu'elle supplia de vouloir être leur protecteur. La Sainte visita aussi toutes les églises de la ville, principalement celle de Saint-François, où l'on conserve le corps de la bienheureuse Angèle de Foligno, qui était aussi du Tiers-Ordre de Saint-François, et, après y avoir demeuré en prières un temps considérable, Dieu accorda à ses larmes, qu'elle y répandit en abondance, les lumières qui lui furent nécessaires pour réussir dans l'exécution de l'ordre qu'elle avait reçu de Dieu. Elle rassembla ensuite ses compagnes, avec lesquelles elle alla trouver l'évêque de cette ville, Jean d'Angelo della Popola, pour lui demander la permission d'y fonder un monastère. Ce prélat, regardant le dessein de la Sainte comme une entreprise difficile et nouvelle, lui dit qu'il ne pouvait lui accorder cette permission sans avoir consulté le Pape, qui était pour lors Boniface IX, auquel il lui promit qu'il écrirait sur ce sujet. Quelques semaines s'étant écoulées, l'évêque reçut la réponse du Pape, qui lui ordonnait d'accorder la demande de

la pieuse comtesse, dont la réputation s'était déjà répandue par toute l'Italie. Il en parla à Ugolin de Trinci, seigneur de Foligno, qui donna une place pour jeter les fondements de ce monastère.

Angéline et ses compagnes achetèrent une petite maison près de ce lieu pour y demeurer en attendant que le monastère fût bâti, et ayant été achevé au commencement de l'année 1397, l'église fut dédiée en l'honneur de sainte Anne, mère de la très-sainte Vierge, et bénite par Onuphre de Trinci, frère du seigneur de Foligno, qui avait succédé à Jean d'Angelo della Popola. Angéline alla demeurer dans ce monastère avec ses premières compagnes, au nombre de six. Deux demoiselles de Foligno, deux d'Assise et une de Camérino, poussées d'un saint zèle pour la vie religieuse, et animées par l'exemple de ses vertus, se joignirent à elle. Ainsi elles se trouvèrent douze, qui reçurent des mains de l'évêque l'habit régulier du Tiers-Ordre de Saint-François, dont elles firent aussi profession solennelle entre ses mains l'année suivante, ayant ajouté aux vœux ordinaires celui de clôture perpétuelle.

La bienheureuse Angéline fut élue première supérieure, et cette sainte fondatrice, appréhendant que le grand nombre de religieuses n'affaiblît les observances régulières, fixa le nombre de celles qui devaient être reçues dans son monastère, ordonnant qu'on ne pourrait pas en recevoir qu'il n'y eût des places vacantes. Mais comme il y avait plusieurs filles de Foligno qui voulaient aussi embrasser le même institut, et qu'elles ne pouvaient pas entrer dans le monastère de la bienheureuse Angéline, à cause que le nombre qu'elle avait fixé était rempli, les bourgeois firent bâtir un autre monastère dans la même ville, pour celles qui ne pouvaient entrer dans le premier, et prièrent la Sainte de leur accorder une de ses religieuses, pour apprendre les observances régulières à celles du nouveau monastère, qui fut achevé l'an 1399, et dédié à sainte Agnès, vierge et martyre. La bienheureuse fondatrice nomma pour première supérieure de cette com autre-

munauté une religieuse native de la même ville, nommée Sœur Marguerite, qui le gouverna avec cet esprit de piété et de ferveur qu'elle avait imité et appris de sa mère dans la vie spirituelle.

La sainteté des religieuses de ces deux monastères se répandit bientôt par toute l'Italie, en sorte que plusieurs villes en souhaitant, Martin V accorda un Bref à ces religieuses, en 1421, par lequel il leur permettait de faire d'autres établissements en Italie. Avec cette permission, quelques disciples de la bienheureuse Angéline fondèrent de nouveaux monastères en plusieurs provinces. Elle alla elle-même à Assise, où elle fonda celui de Saint-Quirice, vulgairement appelé *San-Chierico*. Elle en envoya deux à Florence, qui y bâtirent un monastère l'an 1429; quatre autres allèrent à Viterbe, à la prière de saint Bernadin de Sienne, qui y prêchait; et en peu de temps il y eut onze monastères de cet institut en plusieurs villes d'Italie, comme à Ascoli, Riéti, Todi, Aquila, Plaisance, Pérouse et ceux dont avons parlé.

Martin V, par une Bulle de l'an 1428, unit tous ces monastères en une congrégation, permettant aux religieuses d'élire une générale dans des chapitres généraux qu'elles devaient tenir tous les trois ans. Cette supérieure générale devait visiter, avec quelques autres religieuses, tous les monastères de la congrégation, et y établir des supérieures, ce qui fut confirmé en 1436 par le Pape Eugène IV, qui accorda à la générale de pouvoir substituer à sa place une vicairie générale pour les visites. La première générale fut la bienheureuse Angéline; mais cette sorte de gouvernement ne dura pas longtemps; car l'an 1459 le Pape Pie II, à la sollicitation de Louis de Vicence, vicairie général des Frères-Mineurs, supprima l'office de cette générale, et ordonna qu'à l'avenir chaque monastère élirait une supérieure qui aurait dans son monastère la même autorité que la générale avait dans toute la congrégation. Quoique ces monastères fussent soumis à l'autorité d'une générale, ils dépendaient néanmoins des Frères-Mineurs de l'Observance, en vertu d'une Bulle de Martin V,

de l'an 1430, ce qui dura jusqu'en l'an 1481, que ces religieuses quittèrent les Observants pour se soumettre à la juridiction des Amadéistes. Mais ceux-ci ayant été supprimés, quelques-uns de ces monastères de Tierciaires retournèrent à l'obéissance des Observants, et tous les autres furent soumis aux ordinaires.

Quant à la bienheureuse Angéline, elle mourut dans son monastère de Sainte-Anne, à Foligno, le 14 juillet 1435, âgée de cinquante-huit ans, et fut enterrée dans le couvent de Saint-François comme elle avait souhaité, et le monastère de Sainte-Anne a depuis été appelé Sainte-Anne des Comtesses, à cause de la qualité de sa fondatrice, qui était comtesse de Civitella. Après sa mort, les monastères de cet institut se multiplièrent de telle sorte que François de Gonzague, qui écrivait sur la fin du xvi^e siècle, dit qu'il y en avait cent trente-cinq, dans lesquels il y avait près de quatre mille religieuses.

(HÉLYOT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

LE MIRACLE DE NOTRE-DAME DES DOULEURS.

Ce tableau de la très-sainte Vierge est exposé à tous les regards, sur la place Madame, au centre de Rome, dans la partie la plus fréquentée de la ville.

La compassion de la très-sainte Vierge y est exprimée par tous les traits de son visage, et par des larmes qui coulent sur ses joues ; il est peint à l'huile, sur toile, de forme ovale. Il représente le buste de la Mère de Dieu, la tête et les épaules couvertes d'un double voile ; la face n'est point entière, elle est médiocrement tournée vers la droite, la joue gauche est par conséquent dans la lumière du tableau et se voit presque en entier, les yeux sont un peu élevés vers le ciel (les prunelles par conséquent plus près de la paupière supérieure que de l'inférieure) ; ils sont ouverts et bien visibles, car le tableau est assez grand et peu élevé. La glace qui y est ordinairement en fut ôtée pour la même raison que dans

les autres images thaumaturges. On en voulait rendre la vue plus libre, plus naturelle, et ne pas laisser ce vain prétexte à ceux qui voudraient un jour prendre la peine d'instruire les ignorants et grossiers habitants d'une ville telle que Rome, sur les différentes porosités du verre, et sur la théorie de la réflexion et de la réfraction des rayons.

Bien à l'abri de ces effets, Catolli, qui est un amateur de peinture, vit très-distinctement les yeux de notre image aller de l'un à l'autre côté, comme si elle eût voulu regarder les assistants. Quand il y accourut, il trouva une grande quantité de monde qui récitait les Litanies. Instruit comme il l'est, il choisit un point de vue très-favorable, et joignant sa voix et ses prières à celles du peuple, il fixait les yeux du tableau, et même, pour éviter l'inconvénient de regarder un objet double, et s'assurer davantage en regardant le plus visible, il se borna à observer l'œil gauche qui, comme nous l'avons dit, paraît en son entier et est très-éclairé. A peine avait-on récité quelques versets des Litanies, qu'il vit le mouvement circulaire de la prunelle de ce même œil gauche d'une manière si sensible, qu'il ne lui resta aucun doute sur la vérité d'un prodige qu'il entendait en même temps attester chaque fois par les applaudissements du peuple. Car tous les spectateurs à la fois interrompant par un cri général la récitation des prières, tous à l'unisson s'écriaient : *Vive Marie ! Voyez, voyez ; voilà ses yeux en mouvement, etc.*

Le témoin cité confesse ingénument qu'il ne peut attester si le peuple spectateur voulait, par ces expressions, signifier qu'il voyait le prodige s'opérer dans les deux yeux. Quant à lui qui, pour ne pas distraire sa vue, s'était fixé à l'œil gauche tout seul, il comprit seulement très-bien que tous les spectateurs voyaient précisément comme lui, et au même instant que lui ; comme aussi lorsqu'ils cessaient leurs exclamations ou se remettaient à continuer dévotement leurs prières, ils lui donnaient bien à entendre qu'ils ne voyaient plus rien, non plus que lui, et toujours les cris et les exclamations recommençaient précisément à l'instant où lui-même

recommençait à voir le prodige. Il ne dit rien du temps précis où il a vu ce qu'il dépose ; mais il paraît que les miracles ont dû ici avoir lieu avant le milieu de juillet, à cause de la circonstance qui a été remarquée par M. d'Auribeau, qu'on était alors dans le fort des missions. Celui-ci, observateur très-attentif, vit aussi le même prodige plusieurs fois, à deux ou trois jours différents, il suivit le mouvement de la prunelle et remarqua que l'expression de la tristesse du visage devenait plus vive.

(MARCHETTI.)

LE MIRACLE DU CRUCIFIX DE SAINT-JEAN-IN-AINO.

Cette image de Notre-Seigneur crucifié est l'esquisse même du Guide, qui lui a servi de modèle pour le beau crucifix de Saint-Laurent. En 1788, on a réuni toutes les feuilles de papier qui composent cette esquisse ; on les a collées sur du bois, et placées contre la muraille, à main gauche en entrant dans l'église de Saint-Jean, entourées d'un beau cadre, et sous un châssis de glaces. L'auteur a voulu représenter la bienheureuse agonie du Divin Jésus : sa tête est un peu élevée vers le ciel, où se portent ses regards, pour remettre entre les mains de son Père, son âme désolée. Les yeux ont une grandeur proportionnée au dessin, et sont très-visibles ; cependant, une partie des prunelles se trouve cachée sous la paupière supérieure, comme il est naturel quand on regarde en haut ; mais il en reste à découvert une portion suffisante et bien sensible, surtout dans une figure comme celle-ci, qui est plus grande que nature. Il y avait déjà quelques jours que M. Gasparri, curé de Saint-Jean, croyait remarquer dans le visage de cette image quelque changement. Dès le dimanche 10 juillet, elle paraissait plus blanche, plus claire que par le passé, et n'avait plus cette couleur rousse que le temps avait fait prendre au papier : la chose commença à lui faire impression, lorsqu'après de fréquentes inspections, il reconnut que ce changement était permanent. Les jours suivants, il vit le mouvement des prunelles, qui s'élevaient et s'abaissaient souvent, et d'autres fois se portaient d'un angle de

l'œil à l'autre. Une observation en produisait une autre ; leur exactitude allait toujours croissant. Des épreuves variées et répétées lui persuadèrent que le prodige était digne d'attention ; mais il n'entendait rien dire de semblable à personne, et cependant l'image était exposée à tous les regards et à la vénération publique.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi. Il crut sagement qu'étant curé de cette église, et propriétaire de cette précieuse image, il ne devait pas, suivant les lois de la prudence, être le premier à divulguer le miracle, et que, si Jésus-Christ voulait le manifester, il se servirait d'un moyen moins suspect que lui. Le raisonnement était juste ; car le Seigneur ne manque pas de moyens pour exécuter ses desseins et manifester ses œuvres.

En effet, le jeudi 14 juillet 1796, l'église se remplit en un instant, et les prodiges se firent voir à tout le monde. Le peuple exprimait hautement les sentiments de son cœur : les uns pleuraient à chaudes larmes, les autres donnaient tous les signes de la componction et de la contrition, les autres s'épuisaient en cantiques de louanges à notre divin Rédempteur. Alors, pour ôter tout prétexte aux moindres chicanes, on fit ôter les châssis de vitres qui étaient devant l'image. Le mouvement des yeux parut alors plus visiblement : il était tantôt perpendiculaire, tantôt circulaire : les exclamations du peuple attestaient chaque changement que tout le monde voyait avec une évidence complète. Pendant un mois environ la foule continua dans l'église, que souvent il fallut laisser ouverte jusque bien avant dans la nuit ; preuve que le prodige durait encore, et principalement les vendredis. On sait positivement qu'il eut encore lieu le 2 janvier de l'année suivante.

La blancheur et la clarté que le visage avait acquises au commencement, ont persévéré, et ont fait apercevoir quelques gouttes de sang autour de la tête et au-dessous de la couronne d'épines, qu'on n'y avait jamais remarquées auparavant. L'image est restée longtemps sans châssis ; et pendant

ce temps-là, plusieurs personnes firent un grand nombre d'expériences plus particulières, à des jours et à des heures différentes, qui les convinquirent de la certitude du miracle. Ils virent plusieurs fois les yeux du Christ se baisser vers les assistants, et promener autour d'eux leurs regards. Ce mouvement n'était ni lent ni bien rapide, et il était très-sensible, soit dans l'œil droit, soit dans l'œil gauche, suivant qu'on fixait plus particulièrement l'un ou l'autre.

(MARCHETTI.)

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Lyon, mort de saint Bonaventure, cardinal et évêque d'Albano, confesseur et docteur de l'Ordre des Frères-Mineurs, illustre par sa science et la sainteté de sa vie.

A Rome, saint Juste, soldat, sous le tribun Claude, qui, s'étant converti à Jésus-Christ par l'apparition miraculeuse d'une croix, et ayant été baptisé aussitôt, donna tous ses biens aux pauvres. Ensuite, ayant été arrêté par le préfet Magnèce, qui le fit frapper de coups de nerfs de bœuf, lui fit

1

PRIDIE IDUS JULII.

Lugduni, depositio sancti Bonaventuræ Cardinalis et Episcopi Albanensis, Confessoris et Doctoris, Ordinis Minorum, doctrina et vitæ sanctitate celeberrimi. — Romæ, sancti Justi militis sub Claudio Tribuno, qui, apparente sibi divinitus Cruce, credidit in Christum, et mox baptizatus omnia sua pauperibus erogavit; tentus deinde a Magnetio Præfecto, verberari nervis, galea ignita contegi, et in rogam immitti jussus, nec in capillo quidem læsus, in confessione Domini reddidit spiritum. — Synopæ, in Ponto, sancti Phocæ martyris, ejusdem civitatis Episcopi, qui sub Trajano Imperatore carcerem, vincula, ferrum, ignemque pro Christo superans, evolavit in cælum : cujus reliquiæ Viennam, in Gallia, delatæ, in Basilica sanctorum Apostolorum conditæ sunt. — Alexandria, sancti Heraclæ Antistitis, ob cujus celeberrimam opinionem Africanus historiographus memorat se Alexandriam ad eum visendum properasse. — Carthaginæ sancti Cyri Episcopi, in cujus festivitate sanctus Augustinus de eo sermonem ad populum habuit. — Novocomi, sancti Felicis primi ejusdem civitatis Episcopi. — Brixia, sancti Optatiani Episcopi. — Davenportiæ, in Belgis, sancti Marcellini Presbyteri et Confessoris. — Romæ, sancti Camilli de Lellis Confessoris, Clericorum Regularium infirmis ministrantium Institutoris, quem virtutibus et miraculis clarum Benedictus Decimusquartus Pontifex Maximus sanctorum numero recensuit.

mettre sur la tête un casque embrasé, le fit jeter dans un brasier; et n'ayant point été lésé et n'ayant pas même perdu un cheveu, il rendit l'esprit en confessant le nom du Seigneur.

A Synope, dans la province de Pont, saint Phocas, martyr, évêque de cette ville, qui s'en alla au Ciel après avoir souffert courageusement, sous l'empereur Trajan, la prison, les fers, les chaînes et le supplice du feu pour l'amour de Jésus-Christ. Ses reliques, apportées à Vienne en France, ont été déposées dans la basilique des Saints-Apôtres.

A Alexandrie, saint Héraclas, évêque, que l'Africain, l'historiographe, dit être allé voir à Alexandrie, à cause de sa grande réputation.

A Carthage, saint Cyr, évêque, dans la fête duquel saint Augustin fit un sermon au peuple sur ses vertus.

A Côme, saint Félix, évêque de cette ville.

A Brescia, saint Optatien, évêque.

A Deventer, en Belgique, saint Marcellin, dit Marceaumes, prêtre et confesseur.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Guillaume, abbé de Breteuil.

Sainte Tuscana, veuve, de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, honorée à Vérone.

Saint Marcien, évêque en Italie.

Saint Amic (Amicus), confesseur, honoré à Lyon.

Saint Onésime, Thaumaturge, honoré chez les Grecs.

Saint Basin, martyr au ^{vi}^e siècle, dans le diocèse de Gand. Ses reliques sont dans l'abbaye de Drongheu.

Saint Sisinne, honoré à Torcello, dans l'État de Venise.

Saint Donat et saint Papias, martyrs en Afrique.

Saint Obole, martyr, sur les confins de l'Égypte et de l'Éthiopie, avec vingt-six autres chrétiens.

Saint Lifary ou Naufray, honoré comme évêque à Moissac-en-Quercy.

Saint Antiochus, saint Marius et leurs compagnons, martyrs à Alexandrie.

Saint Just, qui seconda les travaux apostoliques de saint Urbin, archevêque de Bourges.

Saint Ménésidee, martyr à Alexandrie avec plusieurs autres.

Sainte Zyngue, fille de Béla, roi de Hongrie, morte Clarisse.

Martyrologe de la dernière persécution.

Bravard (prénoms inconnus), prêtre de Saint-Sulpice, assassiné dans le diocèse d'Uzès, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, pour la cause de la foi, le 14 juillet 1794.

Joseph Gros, prêtre d'Avignon, condamné à mort comme contre-révolutionnaire par la commission populaire d'Orange, exécuté dans cette ville le 14 juillet 1794.

Jean-Antoine Chardon, prêtre du diocèse de Mende, condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné à Mende le 14 juillet 1794.

Jean Langoirau, prêtre du diocèse de Bordeaux, honoré et vénéré pour ses vertus, massacré dans Bordeaux avec l'abbé Dupuy, son ami, pour la cause de la foi, le 14 juillet 1794.

Clémenceau (prénoms inconnus), curé de Saint-Castor, à Nîmes, ayant refusé le serment schismatique, se retira à Vans, dans l'Ardèche, et fut massacré avec sept autres prêtres, le 14 juillet 1794.

Jacques Lejan, prêtre du diocèse de Tréguier, pour refus de serment, condamné à Nantes à la déportation, mort à Rochefort et enterré à l'île d'Aix, le 14 juillet 1794.

Drôme (prénoms inconnus), l'un des sept prêtres massacrés avec Clémenceau.

Faure (prénoms inconnus), l'un des sept prêtres massacrés avec Clémenceau.

Lejeune (prénoms inconnus), compagnon des martyrs précédents.

Montagnon (prénoms inconnus), massacré avec les précédents.

Joseph Souchard, prêtre Cordelier du couvent de Montiuçon, conduit à Rochefort pour la déportation, mort dans le navire le 14 juillet 1794, enterré à l'île d'Aix.

Jacques-Barthélemi Parelon, conduit à Rochefort comme le précédent, mort dans le navire et enterré à l'île d'Aix, le 14 juillet 1794.

QUINZIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Henri, empereur. — Sainte Bonose, sainte Zosime et saint Eutrope, martyrs. — Saint Cindée, martyr. — Saint Jacques, évêque de Nisibe. — Notice des écrits de saint Jacques de Nisibe. — Saint Muritte, diacre de Carthage. — Saint Antioque et saint Cyriaque, martyrs. — Sainte Evronie. — Saint Pléhelm, abbé de la Gueldre. — L'invention des reliques de sainte Rosalie, vierge. — Saint Athanase, évêque de Naples. — Saint Wladimir ou Wlodomir, duc de Moscovie. — Saint Answère ou Ansuérus et ses compagnons, martyrs. — Le Bienheureux Eginon, abbé. — La Bienheureuse Thérèse, Cistercienne. — Le Bienheureux Bernard, margrave de Bade. — Le Bienheureux Gérard de Florence, Frère mineur. — Le Bienheureux Pierre de Saint-Séverin, Frère mineur. — Le Bienheureux Ignace d'Azévedo et ses compagnons, martyrs. — Le Vénérable Élie de Bourdeilles, cardinal. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT HENRI,

EMPEREUR.

Henri, deuxième du nom comme roi, premier comme empereur, était petit-fils de Henri, frère d'Othon I^{er}, et par là, descendait tout ensemble et de Charlemagne et du fameux Saxon Witikind. Il était le plus proche parent d'Othon III, qui était mort sans enfants. On le nomma Henri II, par rapport à Henri l'Oiseleur ; on le nomma aussi le Boiteux, mais il est plus connu par le titre de Saint, qu'il reçut après sa mort.

La dignité royale lui avait été prédite par saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne. Car le duc Henri, père de celui-ci, lui ayant amené ses enfants pour recevoir sa bénédiction, le saint évêque nomma Henri roi ; Brunon, son frère, évêque ; Gisèle, sa sœur aînée, reine, et il nomma abbesse la cadette, qu'il avait baptisée. La prédiction fut accomplie de point en point. Brunon fut évêque d'Augsbourg, et Gisèle reine de Hongrie. Après la mort de Wolfgang, qui fut son maître, le

jeune duc Henri étant venu prier à son tombeau, le Saint lui apparut en songe et lui dit : « Regardez attentivement ce qui est écrit sur la muraille. » Henri n'y put lire que ces deux mots : *Après six*. Étant éveillé, il crut que c'était à dire qu'il mourrait six jours après et donna beaucoup aux pauvres. Au bout de six jours, voyant qu'il se portait bien, il crut que c'était six mois ; et, au bout de six mois, il crut devoir mourir après six ans ; mais, la septième année ; il fut élu roi et connut le sens de la prédiction.

Il fut couronné à Mayence, par l'archevêque Villegise, le septième de juin 1002, et on lui donna la sainte Lance, comme la marque de son pouvoir. Le dixième d'août, jour de saint Laurent, Cunégonde, épouse du roi Henri, fut couronnée reine, à Paderborn, par le même archevêque de Mayence ; elle a été mise aussi au nombre des Saintes. Le roi Henri vécut avec elle en continence parfaite, comme si elle eût été sa sœur ; et Dieu permit que, pour rendre public cet exemple si rare de vertu, Cunégonde fût exposée à une rude épreuve. Sa réputation fut attaquée, et Henri lui-même entra en soupçon de sa fidélité. Elle offrit de se justifier par le fer chaud, suivant les lois du pays, et marcha sur des socs de charrue rougis au feu, sans en sentir aucun mal.

Aux vertus d'un Saint, Henri joignait les qualités d'un héros. Il eut plusieurs guerres à soutenir : une première en 1002, contre un de ces compétiteurs, Herman, duc de Souabe. Herman ayant surpris et pillé la ville et l'église de Strasbourg, qui tenaient pour Henri, on donnait à Henri le conseil d'en faire autant de la ville et de l'église de Constance, qui tenaient pour Herman. Le nouveau roi répondit avec douceur : « A Dieu ne plaise que, pour punir l'emportement d'Herman, je m'attaque à celui qui m'a donné la couronne royale. En pillant Constance pour Strasbourg, je ne diminuerais point ma perte, je la doublerais. D'ailleurs, c'est mal acquérir un royaume que d'y risquer son âme. Dieu m'a couronné, non pour violer les églises, mais pour punir ceux qui les violent. » Avant la fin de l'année, le duc Herman vint se présenter à lui

nu-pieds, et lui demanda pardon à genoux ; ce qu'il obtint en cédant à l'église de Strasbourg une abbaye en dédommagement.

Saint Henri rétablit l'évêché de Mersebourg, et en fonda un nouveau à Bamberg, qu'il soumit immédiatement à l'Église romaine. En 1014, il fut couronné empereur par le Pape Benoît VIII : voici avec quelles cérémonies.

Le 22 février, fête de la Chaire de saint Pierre, le roi Henri fit son entrée dans Rome, accompagné de la reine sainte Cunégonde, son épouse, et entouré de douze sénateurs, dont six avaient la barbe rase et six la barbe longue, avec des bâtons à la main. Il arriva ainsi à l'église de Saint-Pierre, où le Pape Benoît l'attendait. Mais avant qu'il y fût introduit, le Pape lui demanda s'il voulait être le fidèle patron et défenseur de l'Église romaine, et lui garder, à lui et à ses successeurs, la fidélité en toutes choses. Le roi répondit dévotement qu'il le voulait. Et alors le Pape le sacra et le couronna empereur avec la reine son épouse, et fit suspendre devant l'autel de Saint-Pierre la couronne que Henri portait auparavant. Le même jour, le Pape donna un grand festin à l'empereur et à l'impératrice, dans le palais de Latran. C'est ainsi que le raconte l'évêque Ditmar.

Le moine Glaber, qui écrivait dans le même temps, ajoute une circonstance : que le Pape avait fait faire une pomme d'or, ornée de deux cercles de pierreries croisées, avec une croix d'or plantée dessus. La pomme représentait le monde, la croix figurait la religion dont l'empereur doit être le protecteur, et les pierreries, les vertus dont il doit être orné. Le Pape donna cette pomme, en présence de tout le monde, à l'empereur Henri, qui la reçut avec plaisir et dit au Pape : « Vous voulez, Saint-Père, m'apprendre par là comment je dois gouverner. » Puis, en regardant la pomme, il ajouta : « Ce présent ne peut mieux convenir à personne qu'à ceux qui ont foulé aux pieds les pompes du monde pour suivre plus librement la croix ; » et il l'envoya au monastère de Cluny, estimé alors le plus régulier de tous, et auquel il avait déjà fait de

riches présents. Glaber dit au même endroit, à l'occasion du couronnement de saint Henri : « Ce nous paraît un décret extrêmement convenable et excellent pour maintenir la paix, savoir : qu'aucun prince n'entreprenne audacieusement de porter le sceptre de l'empire romain ; qu'aucun ne puisse s'appeler empereur ni l'être, sinon celui que le Pape du Siège romain aura choisi pour son mérite comme propre à la république, et auquel il aura donné les insignes de l'empire. »

Ces paroles et ces faits nous montrent de plus en plus ce que les empereurs d'Occident étaient aux Papes. Ces empereurs étaient les défenseurs titulaires de l'Église romaine contre les infidèles, les hérétiques, les schismatiques et les séditeux. Défendre l'Église romaine, voilà ce qu'ils promettaient à leur sacre. D'après cela, il était tout naturel, comme le remarque Glaber, que le chef de l'Église romaine, le Pape, choisît celui des princes chrétiens qu'elle devait avoir pour protecteur.

A l'exemple d'Othon I^{er}, l'empereur saint Henri donna au Pape Benoît un diplôme, souscrit de lui, de trois évêques, trois abbés et plusieurs seigneurs, dans lequel il reconnaît, ratifie et confirme tous les droits temporels appartenant au Saint-Siège, toutes les donations qui lui avaient été faites par Pépin et Charlemagne. Dans ce diplôme, comme dans celui d'Othon qu'il copie, on voit la réserve, non pas de la souveraineté de l'empereur, comme dit Fleury, mais de la puissance qui était attribuée aux empereurs dans la constitution du Pape Eugène et de ses successeurs, savoir : que tout le clergé et toute la noblesse de Rome s'engageraient par serment à n'élire de Pape que d'une manière canonique, et que le nouvel élu, avant d'être sacré, s'engagerait de même par serment, en présence des envoyés de l'empereur, ou en présence de tout le peuple, à conserver les droits de tous. On voit, par ces paroles du diplôme, qu'il n'est point ici question de souveraineté proprement dite, mais du droit réservé par les Papes mêmes aux empereurs, comme dé-

fenseurs de l'Église romaine, de veiller à ce que l'élection du Pape se fit canoniquement, et à ce que le nouveau Pape jurât de conserver les droits de tout le monde.

Pendant que l'empereur saint Henri était à Rome, il demanda aux prêtres pourquoi, après l'Évangile, ils ne chantaient pas le Symbole, comme on faisait dans les autres églises. Ils répondirent que l'Église romaine, n'ayant jamais été infectée d'aucune hérésie, n'avait pas besoin de déclarer sa foi par le Symbole. Toutefois l'empereur persuada au Pape Benoît de le faire chanter à la messe solennelle.

L'empereur Henri, retournant en Allemagne, vint à Cluny voir l'abbé saint Odilon, pour lequel il avait une telle affection, qu'il le visitait souvent et le menait quelquefois à sa cour. A cette visite, il donna au monastère sa couronne, son sceptre, sa pomme, son habit impérial et un crucifix, le tout d'or, du poids de cent livres. Après avoir obtenu d'être associé à cette sainte communion, il se recommanda à leurs prières et leur donna des terres considérables en Alsace. Saint Meinwerck, évêque de Paderborn, qui accompagnait l'empereur, profita de cette occasion pour demander à saint Odilon des moines, afin de fonder un monastère près de sa ville. Il emporta aussi le poids du pain, la mesure du vin, le livre de la règle, celui des hymnes et un antiphonier ; et, quand il fut de retour, il fonda, près de Paderborn, une chapelle en l'honneur de saint Benoît, qui devint depuis un monastère fameux. Il introduisit également la réforme, mais non sans peine, dans le monastère de Corbie, en Saxe, où la vie des moines était extrêmement relâchée.

Au milieu de ses grandeurs, de ses richesses, de ses guerres, de ses victoires, de ses bonnes œuvres et de ses maladies, car plus d'une vint éprouver sa patience, l'empereur saint Henri aspirait à quelque chose de mieux : c'était de quitter toutes ces richesses et toutes ces grandeurs, pour embrasser l'humilité du cloître. Il aimait particulièrement le bienheureux Richard, abbé de Saint-Viton ou Vannes de Verdun ; il lui avait fait bien des fois de riches présents en or,

en argent et en ornements. Un jour donc il vint voir les nouveaux bâtiments des lieux réguliers que le saint abbé avait rétablis ; et, en entrant dans le cloître, soutenu d'un côté par l'évêque Haimon, et de l'autre par l'abbé Richard, il dit ces paroles du psaume : « C'est ici mon repos pour toujours, c'est ici l'habitation que j'ai choisie ! » L'évêque remarqua cette parole de l'empereur, et dit à l'abbé en particulier : « Si vous retenez ce prince et le faites moine, comme il le désire, vous perdrez tout l'empire ! » L'abbé y fit une sérieuse réflexion et trouva un expédient pour contenter l'empereur sans nuire à l'État.

Il le fit venir au milieu de la communauté, et l'interrogea sur son dessein. L'empereur répondit avec larmes qu'il avait résolu de quitter l'habit du siècle et de servir Dieu en ce lieu même, avec les moines. « Voulez-vous, demanda l'abbé, suivant la règle et, suivant l'exemple de Jésus-Christ, être obéissant jusqu'à la mort ? » L'empereur répondit qu'il le voulait de tout son cœur. « Et moi, reprit l'abbé, je vous reçois pour moine, et, dès ce jour, je me charge du soin de votre âme. C'est pourquoi je veux que vous fassiez, avec la crainte de Dieu, tout ce que je vous ordonnerai. » L'empereur le promit, et Richard continua : « Je veux donc, et je vous ordonne, que vous retourniez gouverner l'empire que Dieu vous a confié, et que, par votre fermeté à rendre justice, vous procuriez, selon votre pouvoir, le salut de tout l'État. » L'empereur obéit, quoique à regret, et reprit le gouvernement de l'empire ; mais il visitait souvent l'abbé Richard, et réglait par son conseil les affaires les plus importantes de l'État.

Au commencement de l'an 1021, l'empereur Henri assiégea le comte Othon dans son château de Hamerstein, près de Coblentz, parce qu'il pillait les terres de l'église de Mayence, en haine de l'archevêque, qui l'avait excommunié dans un concile, pour un mariage illicite. L'empereur étant donc à ce siège, manda à saint-Héribert, archevêque de Cologne, de venir le trouver avec ses troupes. Depuis longtemps l'empereur était irrité contre cet archevêque, qui n'avait point

assisté à son élection, étant occupé aux funérailles de l'empereur Othon, et avait tardé à lui apporter les ornements impériaux ; on avait même persuadé à Henri que l'archevêque voulait un autre empereur. Or, dans le temps même qu'il fut mandé de venir avec ses troupes, Héribert était malade d'une grosse fièvre et ne put y aller. L'empereur, croyant que c'était un prétexte, dit en colère : « Eh bien, puisqu'il est malade, j'irai le visiter ! » En effet, sitôt qu'il eut soumis le comte, il marcha vers Cologne, et les ennemis de l'archevêque ne manquaient pas de l'échauffer encore contre lui.

Quand il y fut entré, l'archevêque le reçut avec l'honneur convenable. La nuit suivante, l'empereur vit en songe un homme vénérable, revêtu d'ornements pontificaux, qui lui dit : « Prends garde, empereur, de rien entreprendre contre mon frère Héribert ! Sache que c'est un homme agréable à Dieu, et que, si tu l'offenses, tu en porteras infailliblement la peine ! » Le matin, l'empereur envoya chercher l'archevêque, qui se présenta les yeux baignés de larmes, voulant se plaindre de ce qu'il était irrité contre lui sans sujet. Mais l'empereur, se levant de son siège, courut l'embrasser, et, pour le remettre de son étonnement, il lui dit : « J'avoue, mon Père, que depuis que je suis venu à la couronne, je me suis prévenu d'aversion contre vous et ne vous ai pas fait justice ; mais le ciel se déclare pour vous, et Dieu m'a fait connaître que vous êtes du nombre de ses élus. » Ayant ainsi parlé, il l'embrassa encore jusqu'à trois fois, et le fit asseoir à côté de lui. Mais non content de cette satisfaction, la nuit suivante, après matines, il prit un clerc avec lui, et alla à la chambre du prélat. Il ne l'y trouva pas : il était en prière, suivant sa coutume, dans un oratoire de Saint-Jean, qui était proche. L'empereur ôta son manteau, se prosterna à ses pieds, le priant de lui remettre, par sa puissance sacerdotale, tous les péchés qu'il avait commis contre lui. L'archevêque releva l'empereur et lui donna l'absolution qu'il demandait, puis il lui dit en secret : « Sachez qu'après votre départ, nous ne nous reverrons plus en ce monde ! » L'empereur, attendri de

cette prédiction, l'embrassa de nouveau en pleurant, et lui baisa les yeux et les mains. Saint Meinwerc, évêque de Paderborn, était à Cologne avec l'empereur lors de cette réconciliation, et il exhorta ce prince à réparer, par quelque aumône, l'injure qu'il avait faite au saint archevêque; c'est pourquoi l'empereur donna une terre en Westphalie au nouveau monastère de Paderborn.

Outre les assemblées d'évêques et de seigneurs pour le bien de l'Église et de l'empire, on vit des assemblées de rois à la même fin. L'an 1006, il y eut, entre les deux rois Henri de Germanie et Robert de France, une entrevue sur la Meuse, qui séparait leurs États. Plusieurs de leur suite disaient qu'il n'était pas de leur dignité de passer l'un du côté de l'autre, et qu'ils devaient se voir sur des barques au milieu de la rivière. Mais l'humilité et l'amitié sincère l'emportèrent. Le saint roi Henri, s'étant levé de grand matin, passa avec peu de suite chez le roi de France, et ils s'embrassèrent avec une cordialité inexprimable : ils entendirent la messe, célébrée par des évêques, et dinèrent ensemble. Après le dîner, le roi Robert offrit à Henri des présents immenses d'or, d'argent et de perles précieuses; de plus, cent chevaux très-bien enharnachés, sur chacun desquels étaient une cuirasse et un casque; déclarant, au surplus, que leur amitié diminuerait à proportion de ce qu'il lui laisserait de toutes ces choses. Henri, toutefois, accepta seulement un livre des Évangiles, couvert d'or et de pierres précieuses, avec un reliquaire fait de même, lequel contenait une dent de saint Vincent, martyr. Quant à sa femme, sainte Cunégonde, elle reçut seulement des vases d'or pareils. Le jour suivant, le roi Robert passe avec ses évêques dans la tente du roi de Germanie, qui lui fait une réception magnifique. Le dîner entre eux étant fini, Henri présente cent livres d'or pur au roi Robert, qui n'accepte que quelques vases d'or; puis, ayant cimenté un traité d'amitié, les deux rois s'en retournèrent chez eux. Il existe un diplôme en faveur du monastère de Saint-Bénigne de Dijon, donné par le roi Robert pendant son entrevue avec Henri

sur la Meuse, et qui porte expressément la date de 1006, dix-neuvième année du règne de Robert. (ROHRBACHER.)

Le 23 juin 1014, ajoute Godescard, l'empereur Henri convoqua à Strasbourg une assemblée générale des seigneurs tant ecclésiastiques que laïques de la Germanie et de l'Italie, où il publia plusieurs lois pour maintenir la police de l'empire. Wérinaire, évêque de cette ville, était alors occupé de la construction de sa cathédrale. Cette église avait été détruite tant en 1002 par les troupes de Herman, duc de Souabe et d'Alsace, qu'en 1007 par le feu du ciel. On jeta les fondements de la nouvelle en 1015, et l'on travailla avec tant d'ardeur, que l'ouvrage fut porté, en 1028, jusqu'à la toiture ; mais il ne fut plus continué depuis ce temps-là qu'avec une extrême lenteur, ce qui vint soit du défaut de zèle dans les évêques, soit de l'indifférence des fidèles, ou plutôt des incendies fréquents, des guerres et des malheurs publics. Quoi qu'il en soit, la cathédrale de Strasbourg ne fut achevée qu'en 1175. L'année suivante, on jeta les fondements de la tour qui fait encore aujourd'hui l'admiration des étrangers : elle fut achevée en 1439. L'empereur Henri fit aussi bâtir la cathédrale de Bamberg, que le Pape Jean XVIII consacra, en 1019, sous l'invocation de Pierre. Outre ces fondations, il en fit encore plusieurs autres en divers lieux, lesquelles avaient toutes pour objet l'accroissement de la gloire de Dieu et le soulagement des pauvres.

Quelque temps auparavant, les idolâtres qui habitaient la Pologne et l'Esclavonie avaient ravagé le diocèse de Meersbourg, et détruit plusieurs églises. Saint Henri marcha contre eux, après avoir mis son armée sous la protection des saints Martyrs Laurent, Georges et Adrien ; il attaqua les infidèles, et remporta sur eux une victoire complète. On dit que les trois Saints apparurent durant la bataille ; qu'on les vit combattre à la tête des impériaux ; que les barbares furent saisis d'une crainte subite au commencement de l'action ; qu'ils se dispersèrent tout à coup, et se rendirent sans aucune résis-

tance. Henri avait communiqué la veille avec toute son armée, et s'était engagé par vœu à rétablir le siège épiscopal de Meersbourg, en cas qu'il fût vainqueur. La révolte des princes de Bohême fut aussi réprimée dès sa naissance.

Toutes ses victoires rendirent le Saint la terreur de ses ennemis. La Pologne, la Bohême et la Moravie devinrent tributaires de l'empire. Henri répara les églises avec magnificence, et rétablit les sièges de Hildesheim, de Magdebourg, de Bâle, de Misnie, et de Marsbourg. Il envoya dans la Pologne et la Bohême des prédicateurs zélés pour instruire les idolâtres : mais il n'est point vrai, comme quelques auteurs l'ont avancé, qu'il ait converti saint Étienne, roi de Hongrie, puisque ce prince était né de parents chrétiens ; il le seconda seulement dans les pieuses entreprises qu'il forma pour amener à la connaissance de la vérité ceux de ses sujets qui ne connaissaient point encore Jésus-Christ.

De nouvelles affaires le rappelèrent en Italie. Il s'agissait d'aller au secours de la chrétienté, et surtout du Saint-Siège. Il vainquit les Sarrasins avec les Grecs leurs alliés, les chassa d'Italie, et mit un gouverneur dans les provinces qu'il avait reprises sur eux ; mais il laissa les Normands jouir paisiblement du pays qu'ils avaient enlevé aux infidèles, à condition toutefois qu'ils ne tourneraient point leurs armes contre Naples et Bénévent ¹. Il alla ensuite au mont Cassin. On le reçut à Rome de la manière la plus honorable. Pendant son

¹ Dans le partage qui se fit entre Charlemagne et l'impératrice Irène, on convint que la Pouille et la Calabre appartiendraient aux Orientaux, et que Charlemagne et ses successeurs auraient le reste du royaume de Naples.

Vers l'an 660, les Sarrasins commencèrent à ravager la Sicile ; bientôt après, ils se rendirent maîtres de cette île, ainsi que de la Calabre et de plusieurs autres contrées voisines. Othon I^{er}, surnommé *le Grand*, les chassa d'Italie et garda la Pouille et la Calabre à titre de conquête. Les Grecs cédèrent les prétentions qu'ils avaient sur ces provinces, par le mariage d'Othon II, avec Théophanie, fille de Romain, empereur d'Orient, à laquelle on donna pour dot la Pouille et la Calabre. Ceci n'empêcha pas les Grecs de se joindre aux Sarrasins pour dépouiller les Allemands d'un pays qui leur appartenait : mais en 1008, Tancrede, gentilhomme normand,

séjour dans cette ville, il eut à la cuisse une contraction de nerfs fort douloureuse qui le rendit boîteux pour le reste de sa vie. En retournant en Allemagne, il passa par l'abbaye de Cluny. Il eut plus tard une seconde entrevue avec Robert ¹, roi de France. Elle se fit en 1023, les deux princes s'entretenirent d'affaires concernant l'Église et l'État, ainsi que de la meilleure manière d'accroître le règne de la piété, et de rendre leurs sujets heureux ; ils ne prirent congé l'un de l'autre qu'après s'être donné des preuves de la plus sincère amitié.

Henri prit sa route par Verdun et Metz. De retour dans ses États, il les parcourut dans le dessein de faire fleurir partout la religion. Il enrichissait les églises, soulageait les pauvres, remédiait avec soin aux abus et aux désordres, prévenait les injustices, et garantissait le peuple de l'oppression. On eût dit qu'il ne voulait avoir sur la terre d'autre héritier que les indigents ; il ne passait dans aucun lieu sans les assister par d'abondantes aumônes, et sans y répandre la bonne odeur de sa piété.

seigneur de Hauteville, passa dans la Pouille avec ses douze fils et une armée de braves, tous aventuriers : il remporta des avantages considérables sur les Sarrasins et les Grecs. Les Normands devinrent depuis ce temps-là ducs de Calabre, et comtes et ducs de la Pouille. Robert Guiscard, duc de la Pouille, augmenta ses domaines par la conquête de la Sicile, de Naples, et des terres situées entre cette ville et le Latium ou territoire de Rome. En 1130, Roger, aussi Normand, fut reconnu par le Pape pour roi des Deux-Siciles.

Le roi Robert aimait l'Église. Ce fut un prince sage, courageux et savant. Il composa quelques séquences, qu'on a chantées autrefois à la messe dans certaines églises, comme celle de l'Ascension, *Rex omnipotens die hodierna*, et celle de la Pentecôte, *Sancti Spiritus adsit nobis gratia*. C'est peut-être pour avoir confondu la seconde avec la célèbre séquence, *Veni, Sancte Spiritus*, que Trithème et le cardinal Bona ont fait honneur de celle-ci au même prince, quoiqu'elle appartienne au Pape Innocent III. Le roi Robert enrichit aussi les offices de l'Église de répons et d'antiennes. On chante encore à Saint-Denis en France celui qui commence par ces mots : *O constantiam martyrum*, et qui se trouve dans quelques processionnaires au commun des martyrs, quoique fait en particulier pour saint Denis et ses compagnons. On prétend que le pieux roi le commença de la sorte, pour faire cesser les importunités de la reine Constance, qui le pressait de faire quelque chant à sa louange.

Malgré la multiplicité des affaires dont il était comme accablé, il ne négligeait pas pour cela les détails. Rien ne paraissait lui échapper ; mais son attention à remplir les devoirs publics de sa place ne lui faisait point oublier le soin de son âme. Régler son intérieur lui semblait la première et la plus essentielle de ses obligations. Sans cesse il se rappelait que l'orgueil et la vaine gloire sont les plus dangereux de tous les vices ; qu'ils sont les plus difficiles à découvrir, et que toujours ils sont les derniers vaincus dans cette guerre spirituelle que nous avons à soutenir. Il se rappelait encore souvent que l'humilité est le fondement de toutes les vertus, et que sur les progrès que nous y faisons, se mesure notre avancement dans la perfection chrétienne. Plus donc il était élevé dans le monde, plus il cherchait à s'abaisser, et l'on a dit en parlant de lui qu'on n'avait jamais vu une humilité plus grande sous le diadème. Il n'avait point de meilleurs amis que ceux qui le reprenaient librement de ses fautes¹ : il avouait sur-le-champ celles qu'il avait commises, et réparait les torts qu'il croyait avoir causés. Il n'eut pas plus tôt reconnu l'innocence de saint Héribert, archevêque de Cologne, contre lequel il s'était laissé prévenir faute d'être bien instruit, qu'il alla se jeter à ses pieds, où il demeura jusqu'à ce que le prélat l'eût assuré qu'il lui pardonnait. Il chassa les flatteurs, qu'il regardait comme les plus grandes pestes de la cour des rois². Par la pratique de la mortification, il sut captiver tous ses penchants sous la règle du devoir. La raison et la foi lui avaient appris que les plaisirs, même les plus innocents, étaient dangereux ; qu'ils dissipaient l'âme ; qu'ils en affaiblissaient la force, et qu'ils préparaient la voie

¹ Il n'admettait dans son intimité que de saints hommes. On y compte entre autres saint Odilon, abbé de Cluny ; saint Poppon, abbé de Stavélo ; saint Burchard, évêque de Woorms ; saint Meinwerck, évêque de Paderborn ; saint Héribert, archevêque de Cologne, etc ; et, avant son avènement à la couronne, saint Wolfgang de Ratisbonne, Abraham de Freising et Ramuold, abbé de Saint-Emmèran.

L'empereur Sigismond donna un soufflet à un flatteur, en lui disant que ses fades éloges étaient le plus grand affront qu'il eût jamais reçu.

au crime, à moins que l'on ne fût continuellement sur ses gardes.

La prière, et surtout la prière publique, faisait les plus chères délices de ce prince. S'étant trouvé, en 1012, à la cathédrale de Strasbourg, il y admira la modestie avec laquelle les Chanoines, appelés alors Frères de Sainte-Marie, célébraient l'Office divin, le bel ordre qui s'y observait, et la majesté qui régnait dans le sanctuaire. Henri, plein de mépris pour les grandeurs humaines, conçut le dessein de renoncer à la couronne; il voulut se retirer auprès des Chanoines de la cathédrale, et il demanda à être reçu parmi eux comme leur confrère. Mais il en fut empêché par les remontrances des seigneurs de sa cour, et surtout par celles de l'évêque Vérinhaire, qui lui fit comprendre que sa véritable vocation était de régner avec sagesse et de se sanctifier sur le trône. Henri, à cette occasion, honora de ses dons la cathédrale de Strasbourg. Les bienfaits dont il la combla ont fait dire aux historiens de sa vie qu'il fut le restaurateur de l'évêché de Strasbourg. Il augmenta les revenus des canonicats; il y fonda aussi, pour éterniser sa dévotion, un canonicat doté d'une riche prébende pour celui qui ferait en son nom le Service divin. Cette fondation existe encore aujourd'hui. Elle devint, vers le commencement du ^{xiii}^e siècle, lorsque se fit la séparation des Chanoines nobles d'avec ceux qui ne l'étaient pas, une prébende du grand chœur, sous le titre de prébende du roi du chœur.

Henri assistait au Sacrifice de la messe avec beaucoup de piété et participait souvent à l'auguste Sacrement de l'autel. Il honorait la Mère de Dieu comme sa patronne, et il aimait à prier dans les églises dédiées sous son invocation : c'est ce qui parut surtout à Rome par son assiduité à fréquenter l'église de Sainte-Marie-Majeure. Il avait aussi une tendre dévotion pour les Anges gardiens, et généralement pour tous les Saints.

Quoiqu'il vécût dans un parfait détachement de toutes les choses créées, il désirait ardemment de renoncer au monde,

et son dessein était de se retirer dans l'abbaye de Saint-Vannes, à Verdun ; mais le pieux Richard, abbé de cette maison, lui conseilla de ne point exécuter son dessein.

Henri fit constamment présider la religion à ses conseils, la bonne foi à ses traités et le zèle à ses entreprises. Sa vertu le rendit toujours insensible aux charmes de la volupté. Non-seulement il conserva la chasteté au milieu des périls de la cour, mais il est certain qu'il garda la continence dans le mariage, de concert avec sainte Cunégonde, son épouse. Il mourut au château de Grône, près d'Halberstadt, la nuit du 13 au 14 juillet 1024, dans la cinquante-deuxième année de son âge et la vingt-deuxième année de son règne. Ses vertus royales et politiques l'ont fait mettre au rang des héros, et ses vertus chrétiennes au nombre des Saints. Son corps fut porté dans la cathédrale de Bamberg. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau changèrent bientôt les regrets en une vénération religieuse. Il fut canonisé le 14 mars 1152, par le Pape Eugène III. On célèbre sa fête le 15 juillet. Il est patron du diocèse de Bâle, où son office est du rit double de première classe avec octave. Sa fête fut établie le 4 juillet 1348, par l'évêque, le grand-chapitre et le magistrat de Bâle. La mémoire de saint Henri a été également en vénération dans la cathédrale de Strasbourg. Les Chanoines inscrivirent son nom dans le nécrologe parmi ceux des bienfaiteurs de leur église. Son office s'y faisait autrefois sous le rit double ; mais quand il était célébré par le roi du chœur, dont la prébende avait été fondée par le Saint, la fête avait plus de solennité, et l'office se faisait comme aux jours doubles de seconde classe.

(GODESCARD.)

SAINTE BONOSE, SAINTE ZOSIME ET SAINT EUTROPE,

MARTYRS.

Sainte Bonose, appelée aussi Venouse, fut arrêtée comme chrétienne avec sa sœur Zosime et Eutrope, leur frère, dans la persécution d'Aurélien, en l'an 274. Bonose souffrit si

généreusement les tortures dans les fers qu'elle soutint par son exemple sa sœur Zosime et son frère Eutrope. Leur martyre eut lieu le 15 juillet de l'an 274. Cinquante soldats, que le saint Pape Félix I^{er} venait de baptiser, ayant été témoins du courage de ces trois Martyrs, confessèrent aussitôt Jésus-Christ et gagnèrent le ciel par le martyre.

SAINT CINDÉE,

MARTYR.

Cindée était un saint prêtre de Syda, en Pamphilie. Il fut arrêté pendant la persécution de Dioclétien. Le président Stratonice, le sachant chrétien, lui ordonna de brûler de l'encens aux effigies des dieux et à celles des empereurs. Cindée répondit qu'il n'y avait qu'un Dieu et que les empereurs n'étaient que des hommes. Il y avait là un grand feu allumé. Stratonice ordonna qu'on jetât ce chrétien dans ce bûcher. Mais les flammes le respectèrent. Soumis à d'autres supplices, il n'en souffrit rien. Ce miracle émut la foule; le président Stratonice s'enfuit, et le saint Confesseur s'en alla chez lui, où il mourut plus tard, priant Dieu en paix.

SAINT JACQUES.

ÉVÊQUE DE NISIBE.

Saint Jacques, un des plus célèbres docteurs de l'Église syriaque, était de Nisibe ¹, en Mésopotamie, pays qui faisait partie de l'empire d'Orient. La nature lui avait donné un beau

¹ Nisibe était le nom assyrien de cette ville. Elle fut appelée par les Grecs *Antioche de Mygdonie*, à cause de la rivière de Mygdon sur le bord de laquelle elle était située, et qui donna son nom au territoire. Elle se nommait anciennement *Achal* ou *Achap*, et était un des sièges de l'empire de Nemrod. Ce prince, dit saint Jérôme, *qu. in Genes.*, c. 10, n. 10, régna à Arach, c'est-à-dire à Édesse, et à Achab, qui s'appelle présentement Nisibe. Saint Éphrem avait fait la même observation avant saint Jérôme. « Nemrod, dit-il, régna à Arach, qui est Édesse, et à Achab, qui est Nisibe, et à Calanne, qui est Ctésiphon, et à Rehobot, qui est Adiab. *Comment. in Genes.* »

génie, qu'il cultiva par une application infatigable au travail. Lorsqu'il se fut suffisamment instruit des sciences humaines, il tourna ses études du côté de l'Écriture Sainte. A peine fut-il entré dans le monde, qu'il reconnut que les partisans de ses maximes étaient dominés par l'ambition, par la vanité, par l'amour du plaisir; qu'on y vivait dans un tumulte continu; qu'on n'y trouvait point le temps de rentrer en soi-même; qu'on y négligeait la plus importante de toutes les affaires. La vue de tant de dangers le pénétra d'une vive frayeur; il résolut d'assurer son salut par la fuite, ou du moins d'aller se fortifier dans la solitude, pour être ensuite plus en état de résister aux efforts de ses ennemis.

Il choisit pour sa demeure de hautes montagnes. Pendant l'hiver, il y vivait dans une grotte souterraine; le reste de l'année, il le passait dans les bois, continuellement exposé à l'air. Il joignait de grandes austérités à l'exercice de la prière, qu'il n'interrompait jamais, au moins dans la disposition du cœur. Des racines et des herbes crues faisaient toute sa nourriture. Il n'avait d'autre vêtement qu'une tunique et un manteau faits l'un et l'autre de poil de chèvre. Malgré le soin qu'il prenait de se cacher, il fut à la fin découvert. Plusieurs personnes grimpaient sur les rochers escarpés qu'il habitait, pour se recommander à ses prières, et le consulter sur les affaires de leur conscience. Ayant été favorisé du don des miracles et de celui de prophétie, il en donna diverses preuves dans un voyage qu'il fit en Perse, pour visiter les églises qui venaient d'y être fondées, et pour fortifier les nouveaux convertis, alors cruellement persécutés par les ennemis du christianisme. Sa présence ranima le courage de ceux qui chancelaient, et leur inspira un désir ardent de mourir pour la défense de la foi; il amena aussi plusieurs idolâtres à la connaissance de l'Évangile.

On ne peut douter qu'il n'ait souffert pour la foi durant la persécution de Maximin II. En effet, Gennade le met au nombre de ceux qui confessèrent Jésus-Christ sous ce prince. Nicéphore le nomme aussi parmi les saints évêques du Con-

cile de Nicée, qui portaient les marques glorieuses des tourments qu'ils avaient endurés pour le nom du Seigneur.

Sa grande réputation de sainteté le fit élever sur le siège épiscopal de Nisibe. Il continua toujours le genre de vie qu'il menait sur les montagnes ; il ajouta à ses jeûnes et à ses autres austérités, une exactitude extrême à remplir les devoirs que lui imposait sa dignité. La conversion des pécheurs et la persévérance des justes étaient deux objets qui l'occupaient continuellement. Il avait aussi un grand soin des pauvres ; sa charité pour eux allait si loin, qu'il semblait ne rien posséder que pour soulager leurs misères. On lit dans les Actes de saint Miles et de ses compagnons, martyrs de Perse, qu'il fit bâtir à Nisibe une église magnifique ; que saint Miles étant venu dans cette ville, passa quelque temps avec le saint évêque ; qu'il fut singulièrement frappé de la beauté de l'église, et qu'après son retour à Adiab, il envoya à saint Jacques une grande quantité d'étoffes de soie pour faire des ornements qui servissent à la célébration du culte divin.

Entr'autres miracles de saint Jacques de Nisibe, Théodoret rapporte le suivant : Un jour que le Saint était en voyage, une troupe de mendiants vint l'aborder. Ces malheureux, pour tirer de lui quelque argent, prétendirent qu'ils n'avaient point de quoi faire enterrer un de leurs compagnons, qu'ils montrèrent étendu par terre, et qu'ils disaient mort quoiqu'il fût plein de vie. Le serviteur de Dieu leur donna ce qu'ils demandaient ; puis il se mit en prières pour obtenir à celui qu'il croyait mort la rémission des péchés qu'il avait commis pendant sa vie, et le bonheur d'être reçu dans la compagnie des Saints. Aussitôt qu'il fut parti les mendiants, coururent à leur camarade, afin de partager avec lui le butin qu'ils venaient de faire ; mais ils furent étrangement surpris de le trouver véritablement mort. Saisis de douleur et de crainte, ils jettent de grands cris, ils courent après l'homme de Dieu, se prosternent à ses pieds, lui demandent pardon de leur faute, le conjurent d'avoir pitié d'eux, et de

rendre la vie à leur infortuné camarade. Le Saint, attendri par leurs prières et leurs larmes, les reçoit avec bonté, et ressuscite le mort.

Arius ayant semé ses dogmes impies en plusieurs endroits, saint Jacques sut préserver son Église de la contagion du mal, et mit tout en œuvre pour étouffer l'hérésie naissante. Il assista en 325 au Concile de Nicée, comme l'assurent Théodoret et Gennade ; il se trouva aussi à celui qui se tint à Antioche, sous saint Eustache, vers l'an 326. Il était à Constantinople en 336, lorsque Constantin ordonna à saint Alexandre, évêque de cette ville, de quitter son siège s'il ne voulait pas communiquer avec Arius. Cet hérésiarque en avait imposé au prince par une confession de foi artificieuse et pleine d'hypocrisie. Durant les troubles qui s'élevèrent à cette occasion, saint Jacques exhorta le peuple à recourir à Dieu par le jeûne et la prière. Huit jours après, c'est-à-dire le dimanche même où l'on devait recevoir Arius à la communion, cet impie fut trouvé mort dans un lieu secret où il était allé pour satisfaire aux besoins de la nature.

Le plus célèbre de tous les miracles de saint Jacques de Nisibe, est celui par lequel il délivra sa ville épiscopale de la fureur des barbares. Il est rapporté par Théodoret dans son *Histoire religieuse*¹, et dans son *Histoire ecclésiastique* ; par Théophane, par l'auteur de la *Chronique d'Alexandrie*, et par Philostorge lui-même, qui, étant arien, ne peut être soupçonné d'avoir été trop favorable au saint évêque.

Sapor II, roi de Perse, assiégea deux fois Nisibe, tandis que saint Jacques en était évêque. On met le premier de ces sièges en 338, peu après la mort de Constantin le Grand², dont la valeur avait toujours tenu les barbares en respect. L'armée

¹ Le père Cuper pense que la relation de cet événement, qui se trouve dans l'*Histoire religieuse* de Théodoret, est une addition postérieure tirée de quelque autre endroit. Voyez le savant hollandiste, t. jul. IV in *comment. prævio ad vitam S. Jacobi*, n. 12 et 17.

² Ce prince mourut le 22 mai 337, après avoir régné trente-neuf ans neuf mois et vingt-sept jours.

des Perses était composée d'une multitude innombrable de troupes de cavalerie et d'infanterie; ils avaient aussi un grand nombre d'éléphants et de machines de guerre de toute espèce : mais après soixante-trois jours de siège, Sapor fut obligé de se retirer ignominieusement, et de retourner dans États. Son armée, fréquemment harcelée par l'ennemi, et épuisée de fatigues, périt à la fin par la famine et par le ravage de diverses maladies épidémiques.

Dix ans après, les Perses tombèrent de nouveau sur les terres des Romains; ils surent profiter de l'avantage que leur donnaient la pusillanimité et la mauvaise conduite de l'empereur Constance. Fiers du butin qu'ils avaient fait, ils vinrent, en 350, mettre le siège devant Nisibe. S'étant emparés de toutes les avenues, ils firent leurs approches avec une furie qui n'a point d'exemple. Ils tournèrent d'abord leurs machines contre les murailles, qu'ils sapèrent avec une ardeur à laquelle rien ne paraissait devoir résister. Tous leurs efforts furent pourtant inutiles. Après soixante-dix jours de fatigues qui n'avaient produit aucun effet, ils construisirent, à une distance considérable de Nisibe, une écluse pour arrêter le fleuve Mygdonius qui passait à travers cette ville; ils l'abattirent ensuite lorsque l'eau fut à une très-grande hauteur; en sorte que la violence avec laquelle elle vint frapper une des murailles, y fit une large brèche. Aussitôt ils poussèrent des cris de joie, s'imaginant être vainqueurs. Ils différèrent toutefois l'assaut au lendemain, à cause de l'inondation qui les empêchait d'approcher; mais ils furent singulièrement étonnés de ne plus voir de brèche; les assiégés avaient élevé une nouvelle muraille avec une promptitude surprenante. Ils avaient été excités au travail par le saint évêque, qui, pendant tout ce temps-là, était resté en prière dans l'église. Sapor s'avancant en personne, s'imagina voir sur le rempart un homme qui avait tout l'extérieur d'un roi, et dont la pourpre et le diadème jetaient un éclat extraordinaire; il crut que c'était l'empereur Constance, et menaça de la mort ceux qui lui avaient dit que ce prince

était à Antioche. Sur les nouvelles assurances qu'on lui donna que l'empereur des Romains n'était réellement point à Nisibe, et convaincu que le ciel combattait pour ses ennemis, il lança un javelot en l'air comme pour se venger de ce que la Divinité semblait prendre parti contre lui. Saint Éphrem, qui était pour lors à Nisibe, pria saint Jacques d'aller sur le rempart considérer l'armée des Perses, et de demander à Dieu la défaite de ces infidèles. Le saint évêque, qui ne désirait la destruction de personne, se contenta de prier Dieu de délivrer la ville des malheurs d'un si long siège. Étant monté sur le haut d'une tour, d'où il découvrait la plaine toute couverte d'hommes et d'animaux, il dit, le visage tourné vers l'ennemi : « Seigneur, qui pouvez par les faibles moyens humilier l'orgueil de vos ennemis, défaites cette multitude que je vois, par une armée de moucherons. » Cette prière fut exaucée, et l'on vit renouveler le prodige que Moïse avait autrefois opéré en Égypte pour la délivrance du peuple d'Israël. A peine le Saint eut-il cessé de parler, qu'un horrible essaim de mouches vint s'attacher aux trompes des éléphants, ainsi qu'aux oreilles et aux narines des chevaux. L'aiguillon de ces insectes rendit ces animaux furieux ; ils renversèrent par terre ceux qui les montaient, et mirent en désordre toute l'armée des Perses. Une grande partie de ces peuples fut emportée par la famine, et la peste qui survint bientôt après. Sapor, outré de désespoir, mit le feu à ses machines, abandonna le siège qui durait depuis plus de trois mois, et prit la route de Perse avec les débris de son armée.

Le même prince reçut un troisième échec devant les murs de Nisibe en 339. Pour s'en venger, il tourna ses armes contre Amide, emporta cette ville, et en fit passer la garnison et la plus grande partie des habitants au fil de l'épée¹. Ceux de Nisibe attribuèrent leur délivrance à l'intercession de saint

¹ Tillemont, *Hist. des Emp.*, t. IV, p. 674, met le second siège de Nisibe en 346, et le troisième en 350 ; mais les dates que nous suivons s'accordent mieux avec l'histoire, et sont munies du suffrage de la plupart des critiques modernes.

Jacques, qui, selon la plus commune opinion, était passé de ce monde dans le séjour de la gloire avant ce dernier siège : il mourut, au rapport de Gennade, sous le règne de Constance, dont la mort arriva en 361¹. La plupart des modernes mettent celle de saint Jacques en 350, peu après le second siège de Nisibe.

Les fidèles avaient tant de confiance en l'intercession du saint évêque, qu'ils crurent que Nisibe serait à l'abri de la fureur des barbares, si elle possédait sa dépouille mortelle. Ce fut pour cela que l'empereur Constance, quoique arien, ordonna qu'on enterrât le corps de saint Jacques dans l'enceinte de la ville, ce qui était contraire aux lois qui s'observaient alors exactement à ce sujet. En 361, Julien l'Apostat, enviant au Saint le privilège honorable dont il avait joui, fit ôter son corps de la ville. L'empereur Jovien ayant acheté la paix des Perses, en leur cédant Nisibe avec cinq provinces romaines situées sur le Tigre, et une grande partie de la Mésopotamie, les fidèles l'emportèrent en se retirant de Nisibe. Ces précieuses reliques furent transférées à Constantinople vers l'an 970, selon l'auteur du ménologe des Arméniens, imprimé à Venise.

Le nom de saint Jacques de Nisibe est célèbre dans les Églises d'Orient et d'Occident. Les Latins font sa fête le 15 de

¹ MM. Assémani (les deux aînés) mettent la mort de saint Jacques en 338, peu après le premier siège de Nisibe, auquel ils attribuent toutes les circonstances qui sont ordinairement attribuées au second. En effet, Théodoret confond ces deux sièges, comme l'ont observé plusieurs auteurs, notamment, Garnier, *in hunc Theodoretum locum*; Petau, *in Or. I Julian.*; Henri de Valois, *in Hist. eccles.*; Théodoret et Ammien-Marcellin, l. 18; Pagi et Tillemont. MM. Assémani confirment la chronologie qu'ils adoptent, par le témoignage exprès des auteurs des deux chroniques syriaques, de celle d'Edesse, et de celle de Denys, patriarche des Jacobites. (Sim. Assém. *Bibl. orient.*, tom I, c. 5, pag. 17, et Step. Evod. *Assem. in Op. S. Ephrem*, t. I). Mais ces chroniques ne nous paraissent point avoir assez d'autorité pour contre-balancer le témoignage des historiens grecs. Les circonstances d'ailleurs nous persuadent que saint Jacques survécut au second siège de Nisibe, et elles ont déterminé Tillemont et Ceillier à mettre sa mort en 350. Cuper, un des continuateurs de Bollandus, n'en fixe pas l'année, se contentant de la placer entre les années 350 et 361.

juillet ; les Grecs, le 13 de janvier et le 31 d'octobre ; les Syriens, le 18 de janvier, et les Arméniens, un samedi du mois de décembre. Ces derniers l'honorent avec autant de solennité que les Syriens, et jeûnent les cinq jours qui précèdent sa fête, aussi rigoureusement qu'en Carême. Ils chantent dans son office des hymnes composées par Niersès IV, patriarche d'Arménie, dit *de Ghelaia*, qui soutint généreusement, dans le xii^e siècle, l'union des Grecs avec l'Église latine contre l'empereur Michel Comnène, et que les Arméniens catholiques révèrent parmi les Saints.

Saint Jacques est mis, comme saint Éphrem, au nombre des plus célèbres docteurs de l'église de Syrie. Quoique Syrien de naissance, il composa divers traités dans la langue des Arméniens pour l'instruction de ces peuples, et cela à la prière d'un saint évêque nommé Grégoire. Nous avons encore la lettre que Grégoire écrivit à ce sujet à saint Jacques. Il lui promet d'aller le voir, et de passer quelque temps avec lui, afin de se perfectionner par ses leçons dans la connaissance et la pratique de la vertu. « Daignez, lui dit-il, me donner quelques courtes instructions, et m'apprendre quel est le véritable fondement de la vie spirituelle de la foi. Enseignez-moi par quels moyens nous devons élever l'édifice de nos âmes, par quelles bonnes œuvres et quelles vertus on doit l'achever et le porter à sa perfection. » Saint Jacques fit ce que Grégoire lui demandait, et composa les beaux discours que nous avons encore. (GODESCARD.)

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT JACQUES DE NISIBE.

Saint Grégoire, auquel sont adressées les dix-huit instructions ou discours de saint Jacques de Nisibe, n'est point l'apôtre d'Arménie, surnommé l'*Illuminateur*, comme quelques copistes l'ont imaginé ; il paraît que c'est son neveu, nommé aussi Grégoire. Celui-ci ayant été sacré évêque, prêcha la foi dans l'Albanie, province de la Grande-Arménie, près de la mer Caspienne, et fut mis à mort par les barbares dans le pays même où Baronius prétend que l'Apôtre saint Barthe-

lemi reçut la couronne du martyre. Voyez Galanus, *Hist. Eccles. Armen.*, c. 4, et not. *ibid.*, et M. Antonelli, *Not. in ep. S. Gregor. ad S. Jacob. Nisib.*, p. 1.

Gennade parle de dix-huit discours de saint Jacques de Nisibe, et en donne les titres, p. 901, t. II, *Oper. S. Hier. Veronæ*, an 1735. Saint Athanase les appelle des monuments de la simplicité et de la candeur d'une âme apostolique, *ep. Encyclic. ad Episc. Ægypti et Libiæ*. Ils sont loués par les auteurs arméniens que cite M. Antonelli. Ce savant démontre, d'ailleurs, que ces discours sont un ouvrage du iv^e siècle.

Dans le premier, qui est *sur la Foi*, saint Jacques prouve que cette vertu est le fondement de notre édifice spirituel, qui est élevé par l'espérance et la charité; que l'âme chrétienne devient par là la maison et le temple de Dieu; que ce temple a pour ornements les bonnes œuvres, comme le jeûne, la prière, la chasteté, et tous les fruits du Saint-Esprit. L'auteur relève la foi par l'autorité de Jésus-Christ, qui l'exige partout dans l'Évangile, par son indispensable nécessité, par les vertus héroïques qu'elle produit, par les miracles qu'elle a opérés.

Le second discours traite *de la Charité*, qui nous fait aimer Dieu et le prochain, dans laquelle consiste l'accomplissement de toute la loi évangélique, qui est la plus excellente de toutes les vertus, et le principe de cette admirable sainteté que Jésus-Christ a recommandée par ses discours et par ses exemples. Le Saint montre que la fin de la doctrine des mystères et des souffrances de l'Homme-Dieu a été d'établir dans nos cœurs le règne de la charité.

Le troisième discours est *sur le Jeûne*. Le Saint fait voir que par la tempérance et la mortification, nous soumettons la chair à l'esprit; nous mourons à nous-mêmes, nous obtenons la grâce de Dieu et la protection des Anges qui viennent nous assister et combattre pour nous. C'est ce qu'il prouve par des exemples et des passages de l'Écriture, p. 60, 61, 62.

Dans son quatrième discours, il traite *de la Prière*, et donne sur cette matière des maximes admirables. « L'excellence de

la prière, dit-il, dérive de la pureté, de la ferveur et de la sainteté du cœur; sur lequel le feu céleste descend, et qui glorifie Dieu, même par son silence. Mais personne ne sera purifié, à moins qu'il n'ait été lavé dans le bain du Baptême, et qu'il n'ait reçu le Corps et le Sang de Jésus-Christ; car le sang est expié par ce Sang, et le corps purifié par ce Corps. Soyez assidu à la prière, et commencez-la toujours par la formule que le Seigneur nous a enseignée. Quand vous priez, souvenez-vous toujours de vos amis, et de moi qui suis un pécheur. »

Le cinquième discours, intitulé : *De la Guerre*, est une invective contre l'orgueil, que nous devons travailler à vaincre; et le Saint montre que c'est en cela principalement que consiste cette guerre spirituelle que nous avons à soutenir.

Le sixième discours, qui est fort remarquable, porte pour titre : *Des personnes dévotes*, c'est-à-dire des ascètes. Le mot arménien *Ugdavor*, qu'emploie le Saint, signifie une personne qui s'est consacrée au Seigneur par vœu. On voit par ce discours que quelques-uns des ascètes vivaient dans la continence, les uns par vœu, les autres par suite d'une simple résolution. Saint Jacques les exhorte tous d'une manière très-pathétique à la vigilance, et il inculque fortement l'obligation où est chaque chrétien de devenir un homme spirituel formé sur la ressemblance de Jésus-Christ, le second Adam, afin de parvenir à la gloire avec lui. Il reprend certains ascètes qui habitaient avec une femme aussi ascète, par laquelle ils se faisaient servir; pratique qui est aussi sévèrement condamnée par saint Grégoire de Nazianze. *Carm.* 3, p. 149, et *Or.* 43, p. 701; par saint Basile, *Ep.* 55, p. 149; par saint Chrysostome, par les Conciles de Nicée, d'Ancyre, etc. Saint Jacques fut ascète lui-même dans sa jeunesse, ainsi que saint Grégoire auquel il envoya ses discours; et il est clair, par plusieurs passages de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, etc., que ce genre de vie était fort commun dans la Cappadoce, le Pont et l'Arménie, avant que saint Basile y instituât l'état monastique. Voyez M. Antonelli, *Not. ibid.* 203.

Dans son septième discours, qui est *sur la Pénitence*, saint Jacques exhorte les pécheurs à confesser promptement leurs crimes, et dit que de les cacher par honte est le propre de l'impénitence finale. Il ajoute, p. 237, que le prêtre ne peut savoir autrement la confession des pénitents.

Dans son huitième discours, intitulé : *De la Résurrection des Morts*, il prouve ce dogme important qui avait été nié par les infidèles et par les hérétiques des premiers siècles de l'Église.

Le neuvième discours, qui traite *de l'Humilité*, contient un bel éloge de cette vertu, par laquelle nous devenons les enfants de Dieu et les frères de Jésus-Christ. Ce n'est que justice à l'homme de s'humilier, dit le Saint, puisqu'il n'est que cendre. Les fruits de l'humilité sont l'innocence, la simplicité, la douceur, la charité, la patience, la sincérité, la compection, la paix, etc. Celui qui aime cette vertu est béni du ciel, et jouit d'une tranquillité inaltérable; Dieu, qui se plaît avec les âmes douces et humbles, habite en lui.

Le dixième discours, intitulé : *Des Pasteurs*, renferme d'excellentes instructions pour un pasteur des âmes, surtout par rapport à l'obligation qui lui est imposée de veiller sur son troupeau, et de lui distribuer la nourriture spirituelle.

Dans le onzième et le douzième discours, l'un *sur la Circoncision*, et l'autre *sur le Sabbat*, saint Jacques montre que les observances judaïques n'obligent plus, et que les Égyptiens avaient emprunté des Juifs la circoncision.

Le treizième discours a pour titre : *Du choix des mets*. Il y est montré qu'aucun mets n'est mauvais de sa nature, et qu'il n'est point défendu sous ce rapport.

Le quatorzième discours est *sur la Pâque*. Le Saint y prouve que la Pâque des Juifs a été abolie par celle des chrétiens; il ajoute que les fidèles honorent spécialement la Passion de Jésus-Christ tous les vendredis, ce qui se fait encore à Nisibe, le quatorzième jour de chaque mois.

Saint Jacques prouve, dans le quinzième discours, la réprobation des Juifs; dans le seizième, la divinité du Fils de

Dieu ; dans le dix-septième, l'excellence de la virginité dans laquelle vivaient les clercs et les ascètes. Il n'attaquait que les Juifs dans ce dernier discours, puisqu'il l'écrivit avant que les hérétiques du iv^e siècle se fussent déclarés contre la sainteté de l'état des vierges.

Dans son dix-huitième discours, il réfute les juifs qui prétendaient que leur temple et leur synagogue seraient rétablis à Jérusalem.

La lettre aux prêtres de Ctésiphon et de Séleucie, contre le schisme et les divisions excitées par Papas, évêque de ces deux villes, est attribuée à saint Jacques dans quelques manuscrits, mais c'est une faute ; on ne peut douter que ce ne soit la lettre synodale d'un concile tenu à cette occasion neuf ans après celui de Nicée. (Voyez la *Vie de saint Miles*, avec les notes de M. Evode Assémani, *ibid. Act. Mart. orient*, t. I, p. 72, et M. Joseph Assémani, *Bibl. orient*, t. I, p. 86, etc.)

Parmi les liturgies orientales, une qui est en chaldaïque, et qui était anciennement en usage chez les Syriens, porte le nom de saint Jacques de Nisibe.

Selon Gennade, notre saint docteur avait composé vingt-six livres en syriaque, tous sur des sujets de piété, ou sur la persécution des Perses. Ces livres n'ont jamais été traduits en grec ¹.

(GODESCARD.)

SAINT MURITTE,

DIACRE DE CARTHAGE.

Muritte était un saint diacre de Carthage, vénéré de tous les fidèles. Il fut arrêté à cause de son orthodoxie, pendant la persécution d'Hunéric, roi des Vandales, enfoncé dans l'aria-

¹ M. Assémani a donné dans sa *Bibliothèque orientale*, t. I, p. 552, 632, les lettres de saint Jacques de Nisibe et de saint Grégoire, ainsi que celle qui est adressée au clergé de Séleucie et de Ctésiphon.

M. Nicolas Antonelli, chanoine de l'église de Latran, a publié à Rome, en 1756, les discours de saint Jacques de Nisibe, en arménien et en latin, in-fol. Ils ont été imprimés d'après un manuscrit trouvé dans le couvent de saint Antoine des religieux arméniens à Venise.

nisme. Muritte était déjà dans un âge avancé. On le cita devant le juge Elpidophore, que lui, Muritte, avait tenu sur les fonts de baptême. Ce jeune magistrat étant tombé dans l'apostasie, se montrait l'un des plus ardents ennemis des catholiques. Comme saint Muritte détestait l'arianisme, on se mit à le déshabiller pour le livrer aux tortionnaires. Alors il tira de dessous sa robe la tunique blanche dont il avait couvert Elpidophore au sortir des fonts baptismaux, et, la lui montrant en présence de tous les assistants, il lui dit : « Ce vêtement vous accusera devant Dieu, quand il viendra juger tous les hommes, je l'ai gardé comme témoignage de l'apostasie qui vous précipitera dans l'abîme. »

Il sortit intact des tortures, non-seulement avec Elpidophore, mais dans deux autres supplices ; mais enfin il mourut en exil et s'envola dans les cieux.

SAINTE ANTIOQUE ET SAINT CYRIAQUE.

L'UN MÉDECIN, L'AUTRE BOURREAU.

Antioque, qui exerçait la médecine à Sébaste, était un chrétien fervent. Quoique médecin renommé, il fut arrêté dans la persécution de Dioclétien. Le président Adrien le somma de brûler de l'encens devant les dieux de l'empire et les images des empereurs. Antioque répondit qu'il n'encenserait pas des idoles. Il fut donc condamné à mort ; mais comme il était aimé dans la ville, on lui épargna les tortures. Le bourreau qui devait le décapiter se nommait Cyriaque. Dès que la tête du Saint tomba, Cyriaque vit que du corps d'Antioque, il sortait, non du sang, mais du lait. Il fut si frappé de ce prodige, qu'il s'écria : « Et moi aussi je suis chrétien. » Comme il persistait dans sa foi, il fut condamné, et une heure après sa tête tomba aussi. Il avait reçu le Baptême de sang.

SAINTE ÉVRONIE (APRONIA).

Cette sainte, sœur de saint Epvre, septième évêque de Toul, est née comme son frère à Trancault, village du diocèse

de Troyes, à neuf lieues de la ville épiscopale, du côté de Nogent, dans le v^e siècle. Lorsque saint Epvre monta sur le siège de Toul, elle le suivit pour profiter de ses exemples et de ses instructions ; mais lorsqu'il mourut, elle se rendit à Troyes, où elle mena une vie sainte et retirée. Par l'abondance de ses mérites, elle fut reçue dans la gloire céleste, et après sa mort elle obtint les honneurs sacrés. Saint Gérard, successeur de saint Epvre sur le siège épiscopal de Toul, recherchant avec soin les reliques des saints, demanda à Troyes le corps de sainte Évronie ; les citoyens se rendirent à sa prière ; ils le lui accordèrent, et ce saint pontife le plaça au milieu de sa ville, comme une solide protection. Depuis, ces reliques furent déposées dans la cathédrale, où elles sont révérees avec beaucoup d'honneur et de dévotion.

SAINT PLÉCHELM,

APOTRE DE LA GUELDRÉ.

Saint Pléchem, sorti d'une famille distinguée parmi les Anglo-Saxons, naquit dans la partie méridionale de l'Écosse. Ayant reçu les ordres sacrés, il fit un pèlerinage à Rome, d'où il rapporta plusieurs reliques dans sa patrie. Quelques temps après il passa avec saint Wiron, évêque, et saint Otger, diacre, dans cette partie de la Basse-Allemagne qui n'avait point encore été éclairée de la lumière de la foi. Soutenu par la protection de Pépin, maire du palais d'Austrasie, il convertit au christianisme le pays qui compose la Gueldre et les duchés de Clèves et de Juliers, ainsi que plusieurs autres contrées situées entre le Rhin, le Wahal et la Meuse ; il se retira ensuite au mont Saint-Pierre, près de Ruremonde ; mais il en sortait souvent pour aller faire des missions à ce qui restait encore d'idolâtres.

Pépin, qui répara les désordres de sa jeunesse par une vie chrétienne et pénitente, avait en lui beaucoup de confiance. Il le choisit pour confesseur après la mort de saint Wiron, et il allait le trouver de son château de Herstatt. Mais écoutons

l'auteur de la Vie du Saint. « Pépin, roi des Français (c'est-à-dire, maire du palais, revêtu de l'autorité royale), était pénétré pour lui d'une vénération profonde. Au commencement du carême de chaque année, il quittait les marques de sa dignité, allait nu-pieds de son palais au mont Saint-Pierre où vivait le Saint, pour le consulter sur la manière de gouverner conformément à la loi et à la volonté de Dieu, et de procurer l'accroissement de la piété. Il confessait aussi ses péchés au grand-prêtre du Seigneur, recevait pénitence, et purifiait par ses larmes les fautes que la fragilité humaine lui avait fait commettre. »

Saint Pléhelm est appelé, par Bollandus, évêque d'Odenzel et de Ruremonde. Il mourut le 15 juillet 732. On l'enterra dans l'église située sur le mont Saint-Pierre, près de Ruremonde, et dite aujourd'hui de *Sainte-Odile*. Il s'est opéré plusieurs miracles par la vertu de ses reliques, dont la plus considérable partie se garde à Odenzel, dans la province d'Over-Yssel. Le nom de ce Saint est célèbre dans les martyrologes des Pays-Bas.

L'INVENTION DES RELIQUES DE SAINTE ROSALIE,

VIERGE.

On célèbre le 15 juillet à Palerme l'invention des reliques de sainte Rosalie, qui eut lieu ce jour-là, en 1525, sous le Pape Urbain VIII.

Sainte Rosalie, née à Palerme en Sicile, au ^{xii}^e siècle, était fille de Sinibald, seigneur de Roses et de Quisquina, lequel descendait de la famille impériale de Charlemagne. Elle méprisa dès sa jeunesse toutes les vanités du monde. Elle se retira dans une grotte du mont Pélégrino, à trois milles de Palerme. Elle y acheva le sacrifice de son cœur par les austérités de la pénitence jointes au travail des mains, à une prière continuelle et à une union non interrompue de son âme avec Dieu.

On voit à côté de sa caverne une fontaine où elle allait boire, et dont l'eau fait de fréquents miracles.

Le corps de sainte Rosalie ayant été trouvé dans cette grotte, fut transporté à Palerme et délivra la ville d'une grande peste. En mémoire de ce miracle, sainte Rosalie fut déclarée patronne de Palerme, où l'on célèbre sa fête avec pompe le 4 de septembre. Les miracles que font ses reliques attirent tous les ans plus de cent mille pèlerins.

On a élevé aussi sur le mont Pélégrino, la statue de cette Sainte. Elle est d'une hauteur si prodigieuse, que ceux qui sont en pleine mer peuvent la voir aisément.

Sainte Rosalie mourut en 1160. On trouvera sa vie au 4 septembre.

SAINT ATHANASE,

ÉVÊQUE DE NAPLES.

Saint Athanase était frère de Grégoire, gouverneur de Naples, dont le fils, nommé Sergius, lui succéda. Or, peu de temps après, en 850, Athanase fut élevé sur le siège de Naples par le suffrage de tous. Mais Sergius, son neveu, avait épousé une femme qui haïssait avec frénésie le saint prélat. Comme elle dominait son mari, elle l'obligea à persécuter l'évêque élu; Sergius fit enlever Athanase et le mit en prison.

Dès que le bruit de cet odieux attentat se fut répandu, toute la ville de Naples se souleva, réclamant son évêque; et la foule le tira de sa prison. Saint Athanase se réfugia dans l'île de Saint-Sauveur. Sergius, dès qu'il l'apprit, alla trouver son oncle et lui promit la paix, s'il voulait abdiquer son évêché et se faire moine. L'évêque lui répondit qu'il ne le pouvait pas. Alors il fut assiégé dans son humble retraite. L'empereur Louis II, petit-fils de Charlemagne, reconnu roi d'Italie, apprenant ces excès, envoya des troupes qui délivrèrent le prisonnier et l'emmenèrent à Bénévent, où il l'accueillit avec une grande vénération.

Alors Sergius pillait le trésor de l'église épiscopale, persécuta le clergé, chassa les prêtres de leurs paroisses, donna leurs bénéfices à des laïques et se livra aux plus condamnable iniquités. Le Pape Adrien II, à ces nouvelles, envoya à

Naples des missionnaires qui excommunièrent les auteurs de ces attentats. La femme de Sergius, toujours furieuse contre le saint évêque, apprenant qu'Athanase était retiré à Rome, envoya des scélérats pour l'empoisonner. Anathase fut averti de ce projet, et il s'en alla à Sorrente, où son frère Stéphanos était évêque. Mais là, après quelques jours de repos, désolé jusqu'aux larmes de savoir la désolation des Napolitains depuis les anathèmes lancés sur leur ville, il retourna à Rome pour conjurer le Pape de lever l'excommunication dont Naples était frappé; Adrien II, pour le consoler, y consentit, et l'empereur Louis II reconduisait Athanase à Naples pour le rétablir sur son siège, mais il tomba malade en route, près du Mont-Cassin. Il mourut en priant pour ses ennemis, le 15 juillet de l'an 872.

SAINT WLADIMIR OU WLODOMIR,

duc de MOSCOVIE.

Wladimir, successeur en 980 de son père Swatoslas, duc de Moscovie, embrassa le christianisme en 989. C'est là proprement l'époque de l'établissement de la foi chrétienne dans ces vastes régions. Pourtant, dès le siècle précédent, elle y avait pénétré par les soins de saint Ignace, patriarche de Constantinople. Mais elle avait peu conquis. En 989, Wladimir envoya une ambassade à l'empereur Basile II, qui régnait à Constantinople, pour lui demander la main de la princesse Anne, sa sœur, et quelques missionnaires catholiques pour annoncer l'Évangile et semer la foi dans ses États. Il obtint ce qu'il désirait. La princesse Anne arriva, accompagnée d'une cohorte de prêtres et de religieux dont le chef nommé Michel instruisit Wladimir, le catéchisa et, le voyant affermi dans la foi, le baptisa. Il le maria aussitôt après à la princesse grecque, dans cette même année 989.

Wladimir eut de son mariage plusieurs enfants, dont nous ne citerons que saint Romain et saint David, qui moururent martyrs (fêtés le 24 juillet), et la princesse Anne de Russie qui devint l'épouse du roi de France Henri I^{er}.

Avant sa conversion, Wladimir s'était montré cruel, violent et immoral. Mais, entré dans l'Église, il édifica son peuple par une conduite exemplaire, par un grand zèle pour la religion et les mœurs, par d'immenses aumônes et par une vie austère.

Il vécut une longue vie, comme disent les Russes, et sa mort sainte et résignée eut lieu le 15 juillet de l'an 1014. On lui éleva un tombeau très-monumental, que les chrétiens honorent, car il est vénéré même par les schismatiques, qui, eux aussi, le regardent comme l'apôtre de leur nation.

SAINT ANSWÈRE OU ANSUEBUS,

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Dans la seconde moitié du *x^e* siècle, un saint et généreux missionnaire vint, avec plusieurs ecclésiastiques dévoués, prêcher la foi dans la principauté de Ratzenbourg, en Basse-Saxe. Des envoyés de Dieu y avaient fait à grande peine quelques conversions. Les nouveaux venus, qui avaient pour abbé le pieux Ansuerus, comptaient sur l'appui de Gottescalh, prince de Ratzenbourg, qui se montrait zélé pour les missionnaires, et qui désirait que ses sujets devinssent chrétiens.

Mais lorsqu'ils apprirent que de nouveaux missionnaires arrivaient, ses sujets s'insurgèrent, s'emparèrent de Gottescalh, le tuèrent et massacrèrent sa femme. Ce fut là l'horrible nouvelle qu'apprit Answère à son arrivée. Il avait été accompagné par des prêtres et des religieux, au nombre de trente; et plusieurs vierges de la contrée avaient voulu le suivre pour fonder des monastères. Toute cette troupe généreuse fut entourée de Vandales qui à grands cris demandaient leur mort. Le chef qu'ils s'étaient choisi en prononça la sentence. Toute la troupe chrétienne fut massacrée aussitôt. La seule grâce qu'obtint le saint abbé fut de mourir le dernier, afin d'encourager ses frères. On croit qu'ils furent tués le 15 juillet de l'an 1065.

LE BIENHEUREUX ÉGINON,

ABBÉ.

Le bienheureux Éginon, élevé à Augsbourg, dans le monastère de Saint-Ulrich, s'y trouva si heureux qu'il y prit l'habit et y fit ses vœux. Or la ville d'Augsbourg avait un évêque intrus, nommé Hériman, imposé par l'empereur Henri IV, en hostilité contre le Saint-Siège ; et cet évêque, séparé de l'Église, tourmentait de tout son pouvoir les chrétiens attachés au Pape. Éginon, qui savait que l'Église ne pouvait vivre séparée du successeur de saint Pierre, dut se réfugier chez l'évêque Romain Ghébard, qui siégeait à Constance. Mais cet évêque persécuté fut obligé de quitter son siège, et il se réfugia avec Éginon dans la Forêt-Noire. Pendant ces détresses, Ghébard, qui ne pouvait abandonner son diocèse, envoya plusieurs fois Éginon à Rome, où il exposait les excès d'Hériman et de quelques autres prélats ou abbés protégés par l'empereur. Bientôt les moines de Saint-Ulrich, ayant perdu leur abbé, élurent Éginon pour lui succéder ; Éginon voulait refuser ce poste, dont il se croyait indigne, mais l'évêque de Constance l'obligea à l'accepter, en lui disant que non-seulement il ferait un grand bien, mais aussi qu'il empêcherait un grand mal. Éginon se soumit ; et il ne fut pas plutôt reconnu abbé, qu'il alla trouver Hériman et lui annoncer de la part du Souverain Pontife que s'il ne s'arrêtait pas, il allait être frappé des censures ecclésiastiques. Hériman, pour toute réponse, fit chasser du monastère de Saint-Ulrich Éginon et ses religieux, qui se réfugièrent dans les diocèses voisins. Alors l'archevêque de Mayence envoya à son tour le fidèle Éginon au Pape Calixte II, qui venait d'être élevé sur la chaire de Saint-Pierre, et qui était destiné par la bonté de Dieu à guérir les plaies de l'Allemagne. Mais en revenant, il tomba malade à Pise, chez les Camaldules de cette ville, et Dieu l'appela à lui le 15 juillet 1120.

LA BIENHEUREUSE THÉRÈSE,

CISTERCIENNE.

La Bienheureuse Thérèse, fille de Sanche, roi de Portugal, entra avec sa sœur, la Bienheureuse Mafalde, dans l'Ordre de Cîteaux. Elles prirent l'habit ensemble, en 1228, dans le monastère d'Arouca. Thérèse servit de modèle à sa sœur dans la pratique des vertus monastiques. Elles firent ensemble de grandes austérités, et moururent l'une et l'autre en odeur de sainteté : Mafalde, le 1^{er} mai 1252, jour où elle est fêtée, et Thérèse, le 15 juillet suivant.

LE BIENHEUREUX BERNARD,

MARGRAVE DE BADE.

La maison de Bade, qui tire son origine des anciens ducs d'Alsace, eut le bonheur, au milieu du x^v siècle, de donner un saint à l'Église dans la personne de Bernard. Jacques, margrave de Bade, son père, fut un des princes les plus accomplis de son temps. La sagesse qu'il fit constamment paraître dans sa conduite privée et publique, le soin qu'il eut de maintenir la paix dans ses terres au milieu des troubles qui agitaient ses voisins, sa libéralité envers les églises, sa charité pour les pauvres, son équité à l'égard de tous ses sujets, lui ont mérité le surnom de *Salomon* de l'Allemagne. Il fut, au rapport d'Æneas Sylvius (depuis Pape sous le nom de Pie II), renommé partout pour sa prudence et sa justice. Il ne lui manquait, ajoute le même auteur, que la culture des lettres pour en faire le plus grand prince de son siècle. Comme il sentait vivement ce défaut, il ne négligea rien pour l'éducation de ses enfants. Il mourut à Bade en 1453, et fut enterré dans la collégiale de cette ville qu'il venait de fonder. Il avait épousé, en 1426, Catherine, fille de Charles I^{er}, duc de Lorraine, laquelle ne mourut qu'en 1491. Il en eut cinq fils et une fille. Charles et Bernard, les deux aînés, lui succédèrent dans le margraviat, et en partagèrent les domaines entre eux. La maison aujourd'hui régnante de Bade descend

de Charles. Bernard est celui dont nous donnons la vie. Jean, Georges et Marc embrassèrent l'état ecclésiastique. Jean devint archevêque de Trèves, en 1456, et mourut le 19 février 1503. Georges, nommé coadjuteur de Metz, en 1457, en devint évêque trois ans après. Marc, chanoine des cathédrales de Cologne et de Strasbourg, mourut en 1478. Marguerite, leur sœur, épousa, en 1445, Albert, marquis de Brandebourg.

Le B. Bernard, doué des plus belles qualités du corps et de l'esprit, reçut une éducation conforme à son rang et aux vues que son illustre famille avait sur lui. On ignore l'année de sa naissance; mais il est certain qu'on doit la mettre avant l'an 1438, puisqu'on voit, par le testament de son père, que dès lors il était majeur. Bernard avait été fiancé, du vivant de son père, à Madeleine, fille de Charles VII, roi de France; mais son amour pour la retraite et la chasteté lui fit refuser cette alliance honorable; il céda même à Charles, son frère, en 1455, la partie du margraviat qui lui était échue. Il parcourut ensuite les différentes cours des princes de l'Europe, pour les engager à entreprendre une nouvelle croisade contre les Turcs, qui venaient de s'emparer de l'empire d'Orient. L'empereur Frédéric IV, qui avait donné en mariage Catherine d'Autriche, sa sœur, à Charles de Bade, frère de Bernard, mit ce dernier à la tête de l'entreprise. Bernard se rendit d'abord à la cour de Charles VII, roi de France, puis à celle de Louis, duc de Savoie. Il fut très-bien reçu par ces deux princes. Il partit de Turin au commencement de juillet 1458, pour aller à Rome trouver le Pape Calixte II; mais il tomba malade en route, à Moncaliéri, ville située sur le Pô, près de Turin. On le transporta dans le couvent des Franciscains, où il mourut le 15 juillet, laissant des marques non équivoques de sa sainteté. Il fut enterré dans la collégiale de Sainte-Marie de cette ville, près du grand autel.

Les vertus que Bernard de Bade avait pratiquées dans le monde et la retraite reçurent un nouvel éclat des miracles qui s'opérèrent à son tombeau, ainsi que dans la collégiale de la ville de Vic, appartenant à l'évêché de Metz, où le por-

trait du Saint avait été placé par l'ordre de l'évêque Georges, son frère. Ces prodiges frappèrent si vivement ce pieux prélat, qu'il en écrivit, en 1478, aux magistrats de Moncaliéri pour délibérer avec eux sur la béatification de Bernard, mort vingt ans auparavant. Le Pape Sixte IV nomma, le 23 décembre de la même année, des commissaires pour informer sur la vie et les miracles du Vénérable Bernard. Il choisit de nouveau, le 4 août 1479, les évêques de Turin et de Carpentras pour continuer la procédure. Enfin le même Pape publia, en 1481, le décret de la béatification du serviteur de Dieu, laquelle fut célébrée du vivant de la mère de Bernard et d'une partie de ses frères. Georges, évêque de Metz, mourut le 11 octobre de l'an 1484. Christophe, margrave de Bade, fils de Charles, fit frapper, dans les années 1501, 1512, 1513 et 1519, différentes médailles d'or et d'argent, où le Bienheureux Bernard est représenté en casque et en cuirasse, la tête environnée d'une auréole, tenant d'une main l'étendard de Bade, et de l'autre l'écu de sa maison, avec cette inscription : *Beatus Bernardus Marchio*. On conserve son cilice dans le trésor de Bade-Dourlach. Le serviteur de Dieu est particulièrement honoré à l'abbaye de Saint-Vannes de Verdun. Sa mémoire obtint une nouvelle célébrité par les soins d'Auguste-Georges Simpert, dernier margrave de la branche de Bade-Bade, lequel fit confirmer la béatification par une Bulle de Clément XIV, qui, au commencement de son pontificat, déclara le Bienheureux Bernard patron du margraviat. Louis-Constantin de Rohan, cardinal-évêque de Strasbourg, par son Mandement du 20 juin 1770, étendit la fête du B. Bernard dans tout son diocèse, et la fixa au 24 juillet; il ordonna en même temps de la célébrer du rit semi-double, et prescrivit le rit de seconde classe dans les domaines du margraviat qui faisaient partie de son diocèse.

LE BIENHEUREUX GÉRARD DE FLORENCE,

FRÈRE-MINEUR.

Le bienheureux Gérard, surnommé de Florence, parce

qu'il naquit dans cette capitale ou dans son territoire, au commencement du ^{xv}^e siècle, reçut l'habit de Frère-Mineur en 1431, à l'âge de trente ans, des mains de saint Bernardin de Sienne, dont il devint le compagnon. Saint Bernadin étant mort, Gérard s'attacha à saint Jacques de la Marche, mais son grand âge l'empêchant de suivre ce Bienheureux, il se retira dans la province de la Marche d'Ancône, où il se livra sans réserve à la prière et à la méditation.

L'amour de la solitude le porta dès lors à fuir toute conversation avec les hommes; néanmoins se croyant plus obligé à la sainte obéissance, que libre de suivre ses inclinations, il remplit durant vingt années la place de portier au couvent de Mur. Il s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de discrétion et de prudence, et la charité avec laquelle il traitait les pauvres lui mérita l'estime et la vénération de tous ceux qui le connurent. Humble de cœur et d'esprit, et plein de cette modestie qui convient si bien à un religieux, il ne regarda jamais personne en face, et il était si fort réservé sur les sociétés, qu'il ne connaissait par leur nom que le gardien de Mur et le syndic de cette communauté.

Sa patience fut éprouvée pendant trente années par une colique et par la goutte qui lui causaient de violentes douleurs : au plus fort de ses souffrances, il chantait quelques hymnes à la louange du Seigneur, et elles se calmaient.

Gérard connut l'heure de sa mort, et en avertit ses Frères : le bruit s'en étant répandu, la vénération attira une grande multitude de peuple des environs de Mur, qui venait pour le voir avant qu'il mourût. Plusieurs malades en approchant de son lit furent guéris miraculeusement, et dans l'admiration où ce prodige répété les jetait, ils se précipitaient à genoux pour rendre grâces à Dieu, qui faisait éclater la sainteté de son serviteur. Les honneurs qui lui furent rendus à cette occasion lui causèrent une peine extrême; car son humilité était si grande, qu'il se regardait comme le dernier des hommes et comme celui qui avait le moins mérité. Mais le Seigneur fit bien connaître que la conduite toute pure de Gérard

lui était agréable, en rendant la vue à deux aveugles qui étaient venus auprès du malade, priant Dieu avec ferveur et avec foi de leur accorder quelque soulagement par les mérites du saint religieux. Ce dernier miracle couvrit le modeste Gérard de tant de confusion que se levant de dessus son grabat, et dans les termes les plus humbles, il demanda au Ciel le pardon de ses offenses, suppliant les assistants de se joindre à lui, et de ne le considérer que comme un misérable pécheur. Ceci arriva le 14 juillet de l'an 1506.

Le lendemain était le jour où Gérard devait quitter le monde pour aller jouir de l'éternité bienheureuse, suivant qu'il l'avait prédit : effectivement, il n'alla pas au-delà et rendit paisiblement son âme à son Créateur, à l'âge de cent cinq ans, dont il en avait passé soixante-quinze en religion, laissant après lui une grande réputation de sainteté.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE SAINT-SÉVERIN,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Pierre était originaire de San-Séverino, petite ville épiscopale de l'État ecclésiastique, dans la Marche d'Ancône. Il s'est distingué dans l'Ordre de Saint-François par de rigoureuses abstinences qui, loin de lui rendre l'humeur chagrine, ne faisaient qu'ajouter à la douceur de son caractère. C'était d'ailleurs un homme éclairé sur les devoirs de la vie religieuse et qui forma un grand nombre de novices à la piété, pendant le temps qu'il remplit la place de Père-Maître aux couvents de Massa et de Mascia. Le démon entreprit plusieurs fois de le troubler, et apparaissait à ses novices sous les formes les plus hideuses ; mais par l'efficacité de ses prières et de ses austérités, il le dompta enfin.

Dieu ne laissa pas les mérites de son serviteur sans récompenses de cette vie : on rapporte que pendant le sacrifice de la messe, qu'il célébrait avec une foi entière et une ferveur angélique, il recevait d'en haut des consolations infinies, et qu'il fut honoré d'une apparition de la très-sainte Vierge et de sainte Catherine de Bologne, morte en 1463.

Pierre ayant eu révélation de l'heure de sa mort, reçut d'abord le sacrement de Pénitence à l'infirmerie, puis, par respect pour la sainte Eucharistie, descendit à l'église où il reçut le corps de Jésus-Christ. Il mourut à San-Séverino, le 15 juillet 1506. Son corps prit alors un éclat qu'il n'avait point étant en vie, et un religieux, nommé Constantin, homme dont la piété semble autoriser le rapport, assura qu'étant fort éloigné de San-Séverino, au jour où Pierre mourut, il vit son âme monter au ciel, environnée des marques de la béatitude.

LE B. IGNACE D'AZÉVEDO ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Le martyre de ces saints religieux offre le spectacle d'une de ces glorieuses luttes de la foi par laquelle les vaincus sont les véritables vainqueurs et à la suite de laquelle les morts ont conquis la vie et l'immortalité. Les circonstances de cette victoire sont nouvelles. Ce n'est plus dans l'arène du cirque que le martyre se consomme ; c'est en pleine mer, dans l'Atlantique, non loin des îles Canaries et à la suite d'un combat naval désespéré : ce ne sont plus les fureurs de l'idolâtrie qui sévissent si aveuglément, c'est la rage des hérétiques qui s'acharne sur de paisibles apôtres de l'Évangile pour les empêcher de porter la paix, la lumière et le bonheur aux sauvages du nouveau continent.

Le bienheureux Ignace d'Azévedo, le chef de ces héros, était issu d'une des familles les plus illustres du Portugal, et son frère avait longtemps exercé aux Indes la charge suprême de vice-roi ; mais le talent et la vertu éclipsaient en lui ces avantages dont il ne voulut user que pour devenir plus pauvre et plus humble. En 1556, saint François de Borgia, général de la Compagnie, le nomma visiteur au Brésil : car cet Ordre religieux, qui venait de naître, avait déjà porté l'Évangile dans les forêts solitaires de ce vaste empire. Les calvinistes français et genevois s'étaient engagés dans la même direction, mais pour un but bien différent. Ils cherchaient, en haine de la vraie religion, à replonger le Brésil

dans la barbarie, à détruire les colonies des Portugais qui secondaient puissamment cette sainte religion, et leurs corsaires sillonnaient les mers, tant pour piller les convois de marchandises que pour s'enivrer du sang des missionnaires. Azévedo, après avoir visité les missions de ses frères au Brésil, jugea qu'il fallait fonder là une pépinière de missionnaires, à l'aide d'un noviciat et d'un séminaire d'étudiants. Il repassa donc la mer pour chercher du monde en Europe, affrontant les dangers qui, dans le trajet, menaçaient ses jours. Arrivé en Portugal, il parle dans les grands collèges de ce pays, des tribulations et même du martyre qui attendent au Brésil ceux qui combattent sous la bannière de la Croix. Ses discours enflamment le zèle des jeunes gens : tous sollicitent la faveur de suivre Azévedo. A Rome, l'enthousiasme est le même qu'à Lisbonne. Le saint Pape Pie V comble le missionnaire de faveurs spirituelles et l'autorise à prendre une copie du portrait de la très-sainte Vierge, attribué à l'Évangéliste saint Luc et conservé dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure.

Chargé, en qualité de provincial, de conduire au Brésil une héroïque milice que les chances les plus probables du martyre attachent à ses pas, Azévedo a réuni soixante-neuf compagnons nouveaux, quelques-uns déjà prêtres, la plupart élèves de théologie et de philosophie, et d'autres encore coadjuteurs temporels ; il profite avec eux du départ d'une flotte de sept vaisseaux portugais, que commande Luis de Vasconcellos, gouverneur du Brésil. Azévedo et trente-neuf de ses frères s'embarquent sur le *Saint-Jacques* ; le reste des missionnaires est réparti sur d'autres bâtiments ¹.

La flotte quitta Lisbonne le 5 juin 1570, et arriva en sept jours à Madère. Là, le *Saint-Jacques* dut se séparer des autres vaisseaux pour aller déposer des marchandises à Palma, l'une des Canaries, dont l'archipel est situé au sud de Madère. Dès

¹ Cinq de ces derniers périrent d'une mort non moins glorieuse, mais un peu plus tard, et sous les coups d'un autre corsaire.

ce moment, les chances du martyre devenaient plus prochaines, car on avait déjà aperçu quelques navires des corsaires. Vasconcellos les avait poursuivis en vain, et Azévedo apprit même à Madère qu'ils avaient fait route vers les Canaries. Il recommanda donc aux passagers du *Saint-Jacques* de se tenir prêts à mourir au besoin pour la foi. En voguant vers le sud, on ne s'entretenait que de la couronne du martyre et du bonheur que ces îles vraiment *Fortunées* pouvaient procurer bientôt.

Cependant le navire est contraint de relâcher à un petit port de l'île de Palma, d'où il doit ensuite reprendre sa route pour le principal port. Azévedo y rencontre un de ses amis d'enfance, qui insiste pour qu'il se rende par la voie de terre de cet endroit au port principal, où le navire, qui y devait déposer des marchandises, le rejoindrait à loisir. Il flottait entre les instances de son ami, déterminées par la crainte des corsaires calvinistes qui couraient la côte, et la répugnance qu'il éprouvait à se séparer des matelots du *Saint-Jacques*. Du moins, avant de les quitter, il voulut les communier de sa main. Après la messe, pendant laquelle il ne manquait jamais de recommander à Dieu les affaires importantes, Azévedo, au lieu de prendre la voie de terre, fait remplacer son bagage sur le navire, y monte avec ses compagnons, et fait voile pour le port de Palma. Le samedi 15 juillet, à l'aube du jour, un matelot signale cinq vaisseaux. On crut d'abord que c'était la flotte du gouverneur du Brésil; on ne tarda pas à se détromper et à reconnaître des voiles françaises.

Mais laissons parler M. Crétineau-Joly¹.

« C'était Jacques Sourie, corsaire de Dieppe, qui, sous le titre de vice-amiral de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, croisait dans ces parages. Le pirate, auquel ses cruautés hérétiques ont fait une espèce de célébrité dans les annales maritimes, avait un double but à remplir. Écumetier de mer, il tentait la fortune en attaquant les convois portugais; dévot

¹ Dans son *Histoire des Jésuites*.

à Calvin, il cherchait à intercepter aux missionnaires la route des Indes. Vasconcellos aussi a en vue ces cinq navires, mais ils sont plus légers que les siens. Ils lui échappent sous le vent, et le corsaire, ayant à son bord trois cents soldats déterminés, se jette à la poursuite du *Saint-Jacques*, où l'on ne comptait que quarante hommes d'équipage.

» Azévedo voit le danger de la situation; la fuite est impossible, il en appelle au courage des matelots. Les matelots étaient catholiques; ils jurent de combattre jusqu'à la mort. Le capitaine demande que les Jésuites non engagés dans les dans les saints Ordres puissent prendre part à sa défense désespérée. Azévedo répond que leur intervention armée sera sans nul effet, et que, voués au culte du Seigneur, ils rendront plus de services à l'équipage en priant pour lui ou en secourant les blessés, qu'en les suivant dans la mêlée. Onze restent sur le tillac; les plus jeunes descendent à fond de cale, sous la conduite de Benoît de Castro. Le corsaire somme le *Saint-Jacques* de se rendre à discrétion. Le *Saint-Jacques* répond par une bordée qui donne le signal de l'attaque.

» Ignace d'Azévedo, debout au pied du grand mât, tenait entre ses mains l'image de la très-sainte Vierge, qu'il avait apportée de Rome. Sa voix inspirée communiquait à ses frères et aux matelots la force qu'il puisait dans sa foi. Sourie tente l'abordage: il est repoussé. A deux reprises différentes, il revient à la charge; il échoue encore. Cette intrépidité de quelques hommes, entourés par une escadre, redouble son audace habituelle. Sourie apercevait des Jésuites sur le pont: la proie était pour lui mille fois plus précieuse que tous les trésors des Indes. Il craint que, par un prodige de valeur, le *Saint-Jacques* ne lui échappe. Il commande à ses autres bâtiments d'assaillir l'ennemi par un quintuple abordage. Ses ordres s'exécutent; bientôt Sourie, à la tête de cinquante des siens, se jette sur le vaisseau portugais. La mêlée devient affreuse; mais le capitaine du *Saint-Jacques* tombe percé de coups. Il ne reste plus, pour défendre le pavillon, qu'une douzaine de blessés; ils mettent bas les armes. Sourie leur

accorde la vie. Ce n'est pas aux soldats qu'il en veut, c'est aux Jésuites. Il conserve les uns pour qu'ils puissent porter dans leur patrie le récit des tortures infligées aux autres. Dans sa pensée, ce récit doit comprimer l'élan apostolique.

« Aux Jésuites! répète-t-il d'une voix tonnante, aux Jésuites! et point de quartier pour ces chiens, qui vont répandre au Brésil la semence des fausses doctrines. »

» Azévedo et ses onze compagnons s'étaient montrés dignes de l'héroïsme de l'équipage. A chaque homme qui tombait, un Père était là; il le recevait dans ses bras, et, à travers le feu de la mitraille, il le bénissait. Plusieurs étaient blessés, Azévedo lui-même. Lorsque le combat fut terminé, ce dernier comprit que l'heure suprême était venue. Il les réunit autour de lui pour mourir tous ensemble comme ils avaient fait vœu de vivre. Les calvinistes, poussés par le corsaire, se précipitent sur leurs victimes. Benoît de Castro s'offre à leurs mousquets; il périt en prononçant un acte de foi. Azévedo a la tête fendue d'un coup de sabre. Son sang inonde ses compagnons : « Les Anges et les hommes me sont témoins, s'écrie-t-il, que je meurs pour la défense de la sainte Église catholique, apostolique, romaine. » Et il expirait serrant sur son sein l'image de la très-sainte Vierge, qu'on n'avait pu lui arracher et qui le suivit dans les flots. Les Huguenots s'acharnent sur son cadavre; puis ils égorgent les autres avec le poignard, ils les assomment avec le canon de leurs espingoles. »

« Au bruit que les ennemis avaient fait en se précipitant sur le navire ¹, le Père Benoît de Castro, qui priait au fond du vaisseau avec les jeunes Jésuites, était remonté, un crucifix à la main; et, s'avancant au plus fort de la mêlée, il montrait le signe de la rédemption aux calvinistes, à qui il disait avec courage : « Je suis catholique, fils de l'Église romaine, et je veux mourir tel. » Trois coups d'arquebuse répondent à sa profession de foi. Comme il continue, plusieurs coups

¹ *Hist. génér. des Missions catholiques*, par M. Henrion. .

d'épée leur succèdent, et on le jette encore vivant dans les flots. Emmanuel Alvaro, autre Jésuite, encourageant aussi les Portugais à combattre, et reprochant aux calvinistes leur aveuglement et leur obstination, est blessé au visage ; on l'étend ensuite à demi mort sur un tillac, on lui rompt les jambes, on brise ses os pour ajouter à ses souffrances, et, dans ses angoisses, Alvaro, tournant les yeux vers ses compagnons, leur dit : « Mes frères, je vous supplie de ne pas me porter compassion, mais de me porter plutôt envie ; car je confesse n'avoir jamais mérité le bonheur que Dieu m'accorde d'endurer ces tourments pour sa gloire. Il y a quinze ans que je suis dans la Compagnie, et plus de dix que je demande de faire le voyage du Brésil et que je m'y prépare. J'estime que mes travaux sont récompensés par une fin si heureuse. » Les calvinistes, furieux de ce langage, lancent Alvaro agonisant au milieu des vagues. Apercevant deux autres Jésuites qui priaient Dieu devant des images, pour lesquelles ils ont tant d'horreur, ils se jettent sur eux avec rage : du pommeau de leurs épées, ils enfoncent le crâne du premier, Blaise Ribeiro, qui, lorsqu'on lui fit sauter la cervelle, tombe raide mort ; le second, Pierre Fonseca, reçoit dans la bouche un coup de poignard qui lui brise la mâchoire et lui coupe la langue. Cependant le P. Jacques d'Andrada, devenu supérieur par la mort d'Azévedo, entendait la confession de quelques-uns de ses compagnons. Les calvinistes, reconnaissant un prêtre à cette action, s'indignent bien davantage encore, lorsqu'il s'écrie : « Mes frères, préparez vos âmes, car votre rédemption s'approche. » Se ruant sur lui, les barbares lui donnent plusieurs coups de poignard, puis le jettent à moitié vivant dans la mer. »

« Ce premier carnage n'a fait qu'exciter la cruauté des calvinistes. Vingt-huit novices étaient restés à fond de cale durant le combat. On les traîne sur ce théâtre d'horreur : ils étaient jeunes, timides ; on raille leur innocence, on insulte à leur modestie. Le jour qui éclairait cette scène de martyre était un samedi. On veut les forcer à rompre l'abstinence ;

on leur porte de la viande à la bouche : ils la foulent aux pieds. On leur promet la vie sauve s'ils abjurent leur culte : ils ne répondent que par un regard de mépris. Pendant plus d'une heure, ils servirent ainsi de jouet à cette foule enivrée de vengeance. Quand les hérétiques furent fatigués de prodiguer tant d'outrages, ils prirent le parti de massacrer encore. A ceux qui étaient engagés dans les Ordres, on écrasait la tête à l'endroit de la tonsure ; aux autres on faisait subir un nouveau supplice : on les attachait par les pieds deux à deux, on les poussait ainsi jusqu'au bord du navire. Là, avec des cris moqueurs, on leur plongeait une épée ou un poignard dans le corps, et on les laissait tomber au fond de l'abîme ¹. »

Citons encore quelques particularités sur ces jeunes héros que l'on eût crus à peine mûrs pour la lutte, si tout ici n'était l'œuvre de la grâce bien plus que de la nature.

« Deux autres Jésuites, Grégoire Escrivan et Alvarez Mendez, qui gisaient au lit malades, se lèvent à grand'peine, passent leur soutane sur leur chemise, et à demi vêtus, les pieds nus, vont se mêler à ceux que l'on massacre, afin de ne pas perdre une si belle couronne. Ils auraient pu se soustraire à la mort en restant dans leur lit, sans dire qu'ils étaient les compagnons des Martyrs, mais ils aiment mieux gagner la même palme que de prolonger leur vie temporelle, et ils se font tuer pour la même cause. Un jeune homme de dix-huit ans, Simon d'Acosta, que son extérieur et son air de noblesse signalent comme le rejeton d'une illustre famille, est amené devant Sourie, qui espère de lui une riche rançon. Le corsaire lui demande s'il est aussi Jésuite. Une simple dénégation peut lui sauver la vie ; loin d'y recourir, Simon déclare qu'il est le compagnon et le frère de ceux qui meurent pour la foi catholique, apostolique, romaine. Sourie, transporté de fureur, le fait aussitôt étrangler et jeter dans

¹ Crétineau.

² *Hist. génér. des Missions catholiques*, par M. Henrion.

l'eau. Maîtres du navire, les calvinistes le mettent au pillage; ils vident les coffres dans lesquels Azévedo avait placé les objets de dévotion et les ornements sacerdotaux, profanent les reliques, brûlent un morceau de la vraie croix, frappent de leurs poignards un crucifix, et l'un d'eux, s'habillant par dérision comme le prêtre à l'autel, parodie les cérémonies de la messe. Comme l'artillerie des Français avait maltraité le *Saint-Jacques* au point qu'il menaçait de couler à fond, on rassemble tous les Jésuites qui survivent, et, après les avoir accablés de soufflets et de coups de poing, on les met à la pompe; mais ce travail dura peu. Jacques Sourie, apprenant qu'il y a encore des Jésuites en vie, ordonne à haute voix d'en finir : « Tuez, tuez cette canaille, qui allait au Brésil semer le papisme, s'écrie-t-il; jetez dans la mer tous ces chiens de Jésuites. » A cet ordre du vice-amiral, les soldats saisissent les captifs, les attachent deux à deux ou trois à trois, les conduisent sur le bord du navire, les percent chacun de quelques coups de poignard, et les précipitent dans les flots, où les Martyrs tombent en entonnant le *Te Deum*. A quelques-uns même, on coupa les bras ou les mains, pour leur ôter tout moyen de se rattacher au navire dans les convulsions de l'agonie. Ainsi périrent, massacrés de sang-froid, les religieux ou novices de la Compagnie de Jésus, jeunes gens pour la plupart, de qui les calvinistes n'avaient pu recevoir aucun dommage, mais que leur qualité de Jésuites, c'est-à-dire de grenadiers de la foi, désignait à toutes les violences de l'hérésie. Le même Jacques Sourie s'étant rendu maître, peu de temps auparavant, d'un vaisseau qui transportait deux Franciscains et deux prêtres séculiers, n'avait fait aucun mal ni aux uns ni aux autres, tandis qu'il ne laissa pas échapper un seul disciple de saint Ignace; preuve évidente que c'était à la Compagnie de Jésus que les calvinistes en voulaient. Nous nous trompons : sur quarante, il y eut une exception. Au fur et à mesure que les corsaires, triant les captifs, mettaient à part les Jésuites, ils examinaient avec soin les mains et les vêtements de chaque prisonnier. Voyant

que Jean Sanchez avait les mains sales et durcies, et qu'il portait une robe courte et souillée, ils demandèrent au captif s'il n'était pas le cuisinier des religieux. Sur sa réponse affirmative, ils l'épargnèrent, afin de l'employer au même usage, Dieu permettant que ce témoin survécût pour attester toutes les circonstances du martyre de ses Frères. Sanchez resta avec les calvinistes jusqu'à leur retour en France, d'où il regagna le Portugal. Mais d'autres Portugais, auxquels on accorda la vie, portèrent beaucoup plus tôt la nouvelle de ce tragique événement à Madère, où se trouvaient encore les trente autres membres de la Compagnie qui s'y étaient arrêtés, en sorte que le P. Diaz put envoyer, dès le 18 août, au P. Henriquez, provincial du Portugal, un récit de ce qui s'était passé le 15 juillet. L'exception faite en faveur du Frère cuisinier réduisait à trente-neuf le nombre des victimes ; mais celui de quarante, comme autrefois pour les martyrs de Sébaste, était arrêté dans les décrets éternels sur les missionnaires du Brésil. Un jeune homme, nommé Saint-Jean, neveu du capitaine qui commandait le *Saint-Jacques*, avait été si frappé des actes de vertu et de piété des Jésuites, qu'il avait demandé au P. Azévedo, et obtenu la faveur d'être admis au nombre des novices, mais sans porter leur habit, parce qu'il ne s'en trouvait pas de reste sur le navire. Au moment du triage, il se rangea sans mot dire parmi les agneaux destinés à la boucherie. On le repoussa, en disant qu'il n'était pas du nombre des condamnés. — « Tu n'as pas l'habit des papistes, lui dit le corsaire, tu ne mérites pas la mort. — Vous vous trompez, dit-il avec courage ; je suis reçu dans la Compagnie de Jésus, et je vais aussi prêcher au Brésil les vérités de la religion catholique. » Comme on ne tenait pas compte de sa généreuse réclamation, il saisit un des habits dont les Martyrs avaient été dépouillés, s'en revêtit à la hâte, et revint vers les meurtriers, qui le massacrèrent dans leur dépit furieux, et jetèrent son corps à la mer. Saint-Jean, bien qu'il n'appartint pas encore proprement à la Compagnie de Jésus, compléta ainsi le nombre de ses quarante Martyrs. »

Qu'on nous permette de donner ici leurs noms qui, inscrits au livre de vie, sont aussi immortels pour les fastes de l'Église ; quelques-uns d'entre eux sont historiques : Ignace d'Azévedo, Benoît de Castro, Jacques d'Andrada, Emmanuel Alvarez, Blaise Ribeiro, Fonseca, Alvare Mendez, Escrivan, d'Acosta, F. Alvarez de Covillo, D. Fernandez, Vaena, Antoine Suarès, Gonzale-Henriquez, J. Fernandez de Braga, J. Fernandez de Lisbonne, Juan de Mayorca, Delgado, Louis Correa, Emmanuel Rodriguez, Lopez, Pierre Munoz, Magallanès, Dinys, Gaspar Alvarez, Antoine Fernandez, Pacheco, Pierre de Fontaura, André Gonzalvès, Perez, Antoine Correa, Aimé Vaz, Caldeira, Baeza, Ferdinand Sanchez, Perez Godoi, Juan de de Zafra, San-Martin, San-Juan, qui prit la place du F. Jean Sanchez, enfin Étienne Zuzayre, Biscayen, qui, avant de quitter Placencia, en Espagne, où il demeurerait, pour aller au Brésil, avait dit au P. Joseph Acosta, son confesseur, qu'il partait joyeux, parce qu'il avait la certitude de mourir martyr. Comme on lui demandait qui lui avait donné cette assurance, il avait répondu que Notre-Seigneur venait de le lui révéler. « La *Vie* d'Azévedo a été écrite par les Pères Jules de Cordara et de Beauvais, du même Ordre. Le P. Jacques Courtois, dit le Bourguignon, peintre et Jésuite, fit de sa mort et de celle de ses compagnons le sujet d'un tableau ; mais le plus beau monument de leur triomphe est un décret du 21 septembre 1742, par lequel Benoît XIV a constaté le martyre et la cause du martyre de ces quarantes Jésuites¹. »

Il nous a été donné de voir l'Église mettre la dernière main à ce monument, en plaçant sur les autels ces généreux athlètes, et en proposant leur constance dans la foi comme un modèle aux générations chrétiennes.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire les horribles profanations commises par les hérétiques sur les objets sacrés qu'ils trouvèrent parmi les dépouilles de leurs victimes : le bois même de la vraie Croix ne fut pas respecté. L'un de ces

¹ *Hist. génér. des Missions catholiques*, par M. Henrion.

forcenés alla jusqu'à cracher sur cette insigne relique et il la jeta ensuite au feu.

Mais il ne fut pas donné à ces impies de profaner l'image de la très-sainte Vierge que le P. Azévedo portait comme l'étendard de sa foi. En vain essaya-t-on, encore sur le tillac, de la lui arracher; dans les étreintes mêmes de la mort, il la retint si étroitement serrée entre ses mains, qu'on ne pût s'en emparer pour la profaner, et que ce prodige effraya les coupables. On le précipita donc encore vivant à la mer, avec le tableau qu'il portait entre ses bras. Il ne tarda pas à expirer; mais pendant toute la journée, son corps, soutenu par une force surnaturelle, resta flottant sur l'eau, les bras étendus en forme de croix, tandis que la main droite élevait l'image sacrée au-dessus des flots. Vers le soir, un Portugais remarquant que le corps du Martyr s'approchait du navire jusqu'à lui faire toucher l'image, s'avança sur le bord et la retira sans peine. Il la cacha avec soin et en fit don aux Jésuites de Madère qui l'envoyèrent à Bahia, au Brésil; cette image y est devenue, dans une chapelle publique, l'objet d'une dévotion spéciale.

Diverses révélations manifestèrent dans le même temps la gloire des Martyrs admis dès ce moment dans le ciel : on en trouvera le récit aux sources que nous venons de citer. Sainte Thérèse, en particulier, en eut la révélation bien distincte au monastère d'Avila. Étant en oraison, elle vit, le jour même de l'événement, c'est-à-dire le 15 juillet 1570, le ciel s'entr'ouvrir pour recevoir quarante martyrs, qui, la palme en main, s'élevaient de la terre. Elle reconnut à leur habit qui ils étaient, et elle se réjouit beaucoup en distinguant dans cette troupe d'élus son proche parent F. Perez Godoi. La Sainte en informa sans délai le P. Balthazar Alvarez, son confesseur; des rapports venus de Madère ne tardèrent pas à confirmer l'authenticité de cette vision.

Le Pape Pie IX a béatifié ces quarante glorieux Martyrs de la Compagnie de Jésus.

LE VÉNÉRABLE ÉLIE DE BOURDEILLES,

CARDINAL.

Élie de Bourdeilles naquit en Périgord, d'Arnaud de Bourdeilles, qui était sénéchal et gouverneur de cette province de France. Il embrassa, étant encore fort jeune, l'Ordre de Saint-François, dans lequel il fit en peu de temps de grands progrès vers la perfection. Il n'avait que vingt-quatre ans, lorsque l'évêque de Périgueux étant venu à mourir, le chapitre de cette ville le choisit, à cause de sa science et de sa piété, pour lui succéder; et le Pape Eugène IV, instruit du motif qui avait déterminé l'élection de Bourdeilles, la confirma. L'humilité dont il faisait profession lui fit craindre une élévation si soudaine; mais l'obéissance le contraignit de se soumettre aux volontés du Pape régnant, qui chargea le cardinal de Sainte-Croix de lui administrer l'onction épiscopale.

Après la cérémonie, il alla prendre possession du siège de Périgueux, le 3 août 1437, et s'appliqua avec un zèle vraiment pastoral au gouvernement de son église. Quoique revêtu de l'épiscopat, il continua de vivre dans l'observance étroite de la règle de Saint-François, et voulut que ses meubles, ses vêtements et sa nourriture ne démentissent point l'état de pauvreté qu'il avait d'abord embrassé. Se considérant comme simple administrateur des revenus de son église, il ne les économisait que pour le soulagement des pauvres; on le voyait assidu à partager avec son clergé les soins de l'enseignement, de la prédication et de l'administration des sacrements, et ce fut par cette conduite, digne des premiers temps du christianisme, beaucoup plus que par l'éloquence de ses discours, qu'il réforma les mœurs dans toutes les conditions de son diocèse.

Après avoir assisté entre les premiers Pères au Concile de Florence, tenu l'an 1439, et avoir rempli l'emploi délicat de confesseur du roi de France, Louis XI, il passa en 1466 à l'archevêché de Tours. Enfin Sixte IV, élu en 1471, l'honora de la pourpre et lui donna le titre de Sainte-Lucie *in Silice*.

Tant de prospérités ne purent altérer sa modestie, ni sa ferveur dans la prière, ni sa régularité, qui était celle d'un parfait religieux.

Attaqué d'une dangereuse maladie, et sentant ses forces diminuer, il demanda les sacrements de l'Église, qu'il reçut avec les sentiments d'un cœur embrasé de la foi la plus vive. Peu avant sa mort il exigea qu'on le mît sur la cendre, où il expira le 15 juillet 1484. On l'inhuma dans sa cathédrale. Il a laissé un traité *De potestate Papæ, et Defensorium concordatorum contra pragmaticam sanctionem*, et plusieurs autres opuscules.

Jean de Tanis, évêque de Périgueux, fit faire, en 1526, une information de la vie de Frère Élie de Bourdeilles et des miracles qu'il avait opérés, tant dans le cours de sa vie que depuis sa mort, pour servir au procès de la canonisation de ce vertueux prélat, dont on vit reflourir la science et la piété dans un évêque de Soissons, son arrière-neveu.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

LE MIRACLE DE NOTRE-DAME DE GUADALUPÉ, A ROME.

Cette pieuse image, si propre à inspirer la dévotion, est exposée à la vénération des fidèles, sur le rétable de l'autel dédié à saint Jean-Baptiste, qui est la première chapelle à main droite, en entrant par la porte principale de ladite Église de Saint-Nicolas *in carcere Tulliano*. Sa forme rappelle le miracle fameux et touchant à qui elle doit son origine ; miracle arrivé au Mexique, dans l'Amérique méridionale, où le sanctuaire de Guadalupe est très-célèbre ; car la très-sainte Vierge s'est peinte en quelque sorte elle-même dans cette figure, lorsqu'elle arrangea dans le manteau grossier de l'humble Jean Diego de Quaulstitlan les roses miraculeuses et les autres fleurs qu'elle lui avait ordonné de cueillir sur le Tepejacac, et qui imprimèrent miraculeusement sur cette toile auparavant si vile, la belle effigie qu'on voit encore, et qu'on vénère à *Guadalupe*, monument perpétuel de ce prodige, et

objet d'une singulière vénération parmi ces peuples¹. Elle est donc restée empreinte sur cette espèce de manteau, étendu dans l'air et soutenu par un homme, et représente la figure entière de Marie, ayant sous ses pieds le symbole du croissant que nous fournit l'Écriture, et qui est l'indice de sa beauté originelle et des consolations qu'elle nous apporte: *Pulchra ut luna, electa ut sol* (belle comme la lune et pure comme le soleil). La Reine des Anges y paraît dans la première fleur de sa jeunesse, ce qui rappelle l'idée de son immaculée Conception; sa tête est élevée, mais d'une manière naturelle, qui n'ôte rien à l'air d'humilité et de recueillement qu'elle exprime. Les yeux modestement baissés et sans aucune direction déterminée, sont suffisamment ouverts; car les paupières supérieures en couvrent environ la moitié, et laissent apercevoir une partie bien sensible des prunelles et du blanc qui est autour. Les mains sont jointes devant la poitrine; la peinture est à l'huile, sur toile; elle est d'un bon auteur moderne, de la hauteur environ cinq palmes d'architecte, et large à proportion. C'est un présent fait à l'église, il y a peu d'années, par un saint prêtre jésuite, mort à présent, et qui désirait vivement propager dans le cœur des fidèles la vénération et le culte de la très-sainte Vierge dans cette effigie miraculeuse.

Le 15 juillet, les prodiges y commencèrent, et parurent à tout le monde si évidents, qu'en un instant l'église fut remplie, et qu'on sonna les cloches, comme pour annoncer une solennité. Les assistants étaient pénétrés de la plus douce consolation, en voyant le mouvement presque continu des prunelles qui, sans vélocité ni lenteur, mais semblables à celles d'une personne tranquille qui regarde autour d'elle, allaient comme naturellement de l'un à l'autre côté, et s'enfouaient alternativement dans les angles opposés de l'œil, et reprenaient ensuite leur place. « A la vue d'un prodige si

¹ On peut voir la relation abrégée, qui a été imprimée à Rome, en 1792, sous le titre de *Breve Relazione*.

surprenant (dit M. Roboa, archiprêtre de cette église, qui y était accouru au son des cloches), je me sentis d'abord pénétré d'une sainte horreur : elle diminua peu à peu, et fit place dans mon cœur à une si grande douceur, à une telle consolation, que je n'ai pas de termes suffisants pour l'exprimer : elle ne peut être comprise que par celui qui l'a éprouvée. Depuis ce temps-là l'église fut tellement fréquentée par un si grand nombre de personnes de tout état et condition, qu'on peut dire qu'elle n'a pas cessé un instant d'être pleine ; et pendant plusieurs jours, on fut obligé de la laisser ouverte nuit et jour. » Le prodige continua à s'opérer pendant le reste de juillet, et le témoin ci-dessus atteste que pendant cette quinzaine, il l'a vu de ses yeux se répéter un nombre infini de fois, à différents jours, et à des heures et dans des circonstances différentes. Le peuple, en même temps, rendait comme à l'ordinaire, par ses acclamations, un témoignage toujours conforme ; et cela est remarqué aussi par le Père Christophe Devalle-Petra, professeur de théologie dans le couvent des Capucins, qui y vint le dimanche 17 juillet. Il fit une attention particulière à la position ordinaire des yeux de cette sainte image, et se plaça près d'elle, dans un point de vue favorable, d'où il pouvait observer les plus petites circonstances. Ce bon religieux avait étudié à fond les règles de l'optique, et il avait réfléchi sur la meilleure manière de se préserver de toute illusion, d'autant plus qu'il n'avait aucune prévention en faveur de cette image qu'il n'avait jamais vue. Ayant bien fixé et remarqué l'intervalle que laissaient entr'elles les paupières entr'ouvertes, il se mit à prier Dieu, les yeux baissés, pour maintenir sa vue fraîche, et il attendait le moment d'observer le prodige lorsqu'il lui serait annoncé par les cris ordinaires du peuple, « le voilà, le voilà. » En effet, quelques moments après, il entendit une voix universelle s'écrier : « Vive Marie ! » Levant alors tranquillement les yeux, « je vis, dit-il, toutes les lois de la nature renversées, et j'observai que ces yeux exprimés avec des couleurs sur une toile, commençaient miraculeusement à s'ouvrir, et

que les paupières supérieures conduites par un mouvement lent, grave et majestueux, s'élevaient jusqu'à laisser apercevoir distinctement leur prunelle toute entière environnée de la partie blanche. Je vis de plus que lesdites paupières restèrent ainsi ouvertes au moins l'espace de quatre secondes, et s'abaissèrent ensuite avec la même majesté, la même gravité, la même lenteur pour reprendre leur situation.» Touchés, comme on peut l'imaginer, d'un tel spectacle, les assistants fondaient en larmes : c'étaient des larmes bien douces ; ils poussaient des cris de joie, de reconnaissance et de repentir. Rien n'était plus édifiant que la foi simple et vive de ce bon peuple, qui, dès que l'admirable prodige avait cessé, faisait cette prière naïve à la meilleure des Mères : « Marie, sainte Marie, faites-nous la grâce de le revoir encore, » et la reine des Cieux daignait, par son ineffable bonté, lui donner cette consolation ; elle ouvrait de nouveau les yeux, et promenait sur lui ses regards maternels. Des observations plus multipliées, et qui demandaient de la patience, ont été faites par un artiste ingénieux, qui eut bien de la peine à s'approcher du tableau, et qui, après avoir percé la foule, eut la consolation, en arrivant, de voir ce mouvement des paupières, et les tendres et aimables regards de Marie, les yeux se baisser ensuite, et quelques minutes après, le prodige recommencer. Il était alors sur la marche de l'autel du côté de l'Évangile ; de là il passa au côté opposé, pour se donner un nouveau point de vue ; et là il vit encore deux ou trois fois la même chose et de la même manière. Le samedi suivant, même épreuve de sa part, même succès. Deux témoins juridiques attestent absolument la même chose : il s'étaient placés fort près, et ils eurent, à plusieurs reprises, la certitude la plus complète. Le dernier dit que les paupières restèrent élevées pendant un *Ave, Maria* environ, avant de reprendre leur place ; et raisonnant tous les deux suivant les bonnes règles de l'optique, ils remarquent que ni la lumière du soleil, ni celle des cierges ne pouvaient, soit par réverbération, soit par réfraction, produire l'apparence de ce merveilleux phénomène,

qui, dans ce cas-là, eût été inégal, inconstant, irrégulier, ou absolument fixe et sans changement. (MARCHETTI.)

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Bamberg, saint Henri II, empereur, qui, avec son épouse sainte Cunégonde, garda une perpétuelle virginité, et gagna saint Étienne, roi de Hongrie, et presque tout son royaume, à la foi de Jésus-Christ.

A Porto, la fête des martyrs saint Eutrope, sainte Zozime et sainte Bonose, sa sœur.

A Carthage, saint Catulin, diacre, dont saint Augustin fit l'éloge dans un sermon au peuple, et les martyrs saint Janvier, saint Florent, sainte Julie et sainte Juste, dont les corps furent déposés dans la basilique de Fauste.

A Alexandrie, saint Philippe, saint Zénon, saint Narsée et dix enfants, martyrs.

1

IDIBUS JULII.

Bambergæ, sancti Henrici primi Imperatoris, qui cum uxore sua Chunegunde perpetuam virginitatem servavit, et sanctum Stephanum Hungarorum Regem cum universo fere ejus regno ad fidem Christi suscipiendam perduxit. — In Portu Romano, natalis sanctorum Martyrum Eutropii, Zosimæ et Bonosæ sororum. — Carthagine, beati Catulini Diaconi, de cujus laudibus sanctus Augustinus sermonem ad populum habuit; et sanctorum Januarii, Florentii, Juliæ et Justæ Martyrum, qui, positi sunt in Basilica Fausti. — Alexandriæ, sanctorum Martyrum Philippi Zenonis, Narsei, et decem infantum. — In insula Tenedo, sancti Abudemii Martyris, qui sub Diocletiano passus est. — Sebaste, sancti Antiochi Medici, qui sub Hadriano Præsidente capite obtruncatus est : cumque ex eo lac pro sanguine manaret, Cyriacus carnifex conversus ad Christum, et ipse martyrium subiit. — Papiæ, sancti Felicis Episcopi et Martyris. — Nisibi natalis sancti Jacobi, ejusdem urbis Episcopi, magnæ sanctitatis viri. Hic miraculis et eruditione clarus, unus fuit ex numero Confessorum sub persecutione Galerii Maximiani, qui in Nicæna Synodo perversitatem Arii, Homousii oppositione, damnarunt : cujus et Alexandri Episcopi oratione ipse Arius condignam suæ iniquitatis mercedem, effusis visceribus, Constantinopoli recepit. — Neapoli, in Campania, sancti Athanasii, ejusdem civitatis Episcopi, qui ab impio nepote Sergio nulla passus, ac sede pulsus, Verulis confectus ærumnis migravit in cælum tempore Caroli Calvi. — Panormi, inventio corporis sanctæ Rosaliæ Virginis Panormitanæ, quod Urbano Octavo Pontifice Maximo repositum divinitus, anno jubilæi Siciliam a peste liberavit.

Dans l'île de Ténédos, saint Abudème, martyr, qui souffrit sous Dioclétien.

A Sébaste, saint Antioque, médecin, qui fut décapité sous le président Adrien; et comme il sortait de sa tête du lait au lieu de sang, le bourreau Cyriaque se convertit à Jésus-Christ, et souffrit lui-même le martyre.

A Pavie, saint Félix, évêque et martyr.

A Nisibe, la fête de saint Jacques, évêque de cette ville, homme d'une grande sainteté. Illustre par ses miracles et son érudition, il fut du nombre des confesseurs, dans le temps de la persécution de Galère-Maximien, qui, dans le Concile de Nicée, condamnèrent la perversité d'Arius, en lui opposant le dogme de la consubstantialité. Par le mérite de ses prières et de celles de l'évêque Alexandre, Arius lui-même reçut une récompense digne de son iniquité, lorsque les entrailles lui crevèrent à Constantinople.

A Naples, dans la Campanie, saint Anastase, évêque de cette ville, qui, ayant souffert beaucoup d'outrages de l'impie Sergius, son neveu, et ayant été chassé par lui de son siège, mourut dévoré de chagrins à Vérules, où il s'était retiré du temps de Charles-le-Chauve.

A Palerme, invention du corps de sainte Rosalie, vierge de ce pays, qui fut trouvé, du temps du Pape Urbain VIII, d'une manière miraculeuse, et qui délivra la Sicile de la peste, l'année du jubilé.

Additions des autres martyrologes.

Saint Éterne, évêque d'Évreux, martyr.

Saint Rambert, martyr.

Saint Spérande, qui établit à Gubbio une Congrégation attachée à l'Ordre de Saint-Benoît.

Saint Agrippin, martyr à Sirmich, sous Dioclétien, avec saint Second, saint Martial, saint Maxime et saint Fortunat.

Saint Benoît, évêque d'Angers, au ix^e siècle.

Sainte Clélie, l'une des compagnes de sainte Ursule, vierge et martyr, honorée à Pont-aux-Dames.

Saint Besnard, confesseur, au diocèse de Nancy, dans le x^e siècle.

Saint David, abbé bénédictin dans la Scandinavie.

Sainte Régensvide, vierge martyre, à Lauffen, diocèse de Wurtzbourg, au viii^e siècle.

Saint Herruc, évêque de Ferden, en Westphalie, au ix^e siècle.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre-André Lalouelle, prêtre capucin, refusa le serment schismatique, condamné alors à la déportation, et conduit à Rochefort, il mourut dans le vaisseau, le 15 juillet 1794.

Michel-Bernard Marchand, pour le même refus, condamné à la même peine. Conduit à Rochefort, il y mourut le même jour. Il était du diocèse de Rouen.

Jean-Pierre Laurent, curé au diocèse de Bourges, quitta sa paroisse pour refus de serment, fut emmené à Paris et condamné comme ennemi du peuple par fanatisme, guillotiné à l'âge de cinquante-huit ans, le 15 juillet 1794.

François-Denis Millet, chanoine de Toulon, ne fit pas le serment schismatique, s'en alla de Toulon, et alla se fixer à Sens, arrêté-là, emmené à Paris et condamné à mort comme fanatique, guillotiné le 15 juillet 1794.

Claude Parat, prêtre du diocèse du Puy, refusa le serment schismatique, ne quitta pas sa paroisse, y fut arrêté et emmené à Paris, condamné là comme convaincu de manœuvres contre-révolutionnaires, et guillotiné le 15 juillet 1794.

Claude Monghal, prêtre du diocèse de Clermont, refusant le serment schismatique, fut arrêté pour cela, conduit à Bordeaux, enfermé au fort du Hâ, transporté de là à l'hôpital Saint-André, où il mourut le 15 juillet 1794.

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES

1^{er} — 15 JUILLET.

1^{er} JOUR DE JUILLET.

	Pages.
S. Thibault, ermite.	1
S. Aaron, premier prêtre de l'ordre lévitique.	12
S. Jules et saint Aaron, martyrs.	20
S. Lupien.	21
S. Domitien, moine.	21
S. Léonce, évêque d'Autun.	22
S. Thierry, abbé du Mont-d'Hor.	22
S. Gal, évêque de Clermont.	25
S. Calais, premier abbé d'Anille.	32
S. Léonor ou Lunaire, évêque.	37
S. Siméon Salus.	38
S. Cybard, solitaire.	45
S. Goulhen ou Golvein, évêque de Léon.	50
S. Ludwin ou Lutwin, évêque de Trèves.	51
S. Rumold, évêque et martyr.	52
S. Pierre le Patrice.	55
St ^e Reine de Denain.	55
S. Conrad, archevêque nommé de Trèves, martyr.	56
S. Arnold de Solenhove, archevêque de Mayence, martyr.	57
Le Miracle de la rue des Billettes.	58
La V. Clarisse, vierge.	59
La V. Anne Leblanc et sa fille Anastasie.	61
Mémoire de la très-sainte Vierge.	62
Martyrologe romain.	65
Additions des autres martyrologes.	67
Martyrologe de la dernière persécution.	68

II^e JOUR.

La Visitation de la très-sainte Vierge.	69
S. Proesse et saint Martinien, martyrs.	86
S. Aceste et saint Longin, martyrs.	88
S. Ariston et ses compagnons, martyrs.	88
S. Boniface et ses compagnons, martyrs.	89
S ^{te} Monégonde.	90
S. Oudocée, évêque de Landaff.	93
S. Géroche, abbé.	93
S. Swithin, évêque de Winchester.	94
Le B. Hervé, archevêque de Reims.	98
S. Otton, évêque de Bamberg, apôtre de la Poméranie.	98
Le B. Jean de Vicence, frère prêcheur.	131
Mémoire de la très-sainte Vierge.	148
Martyrologe romain.	150
Additions des autres martyrologes.	151
Martyrologe de la dernière persécution.	152

III^e JOUR.

S. Phocas, martyr, patron des matelots.	153
S. Hyacinthe, martyr.	161
Les saints martyrs Félix, Irénée et Mustiola.	161
S. Euloge, martyr.	164
S. Anatole, évêque de Laodicée.	164
S. Héliodore, évêque d'Altino.	165
S. Guthagon, reclus.	168
Le B. Lanfranc, archevêque de Cantorbéry.	169
Le B. Robert Stuart, frère mineur.	180
Mémoire de la très-sainte Vierge.	181
Martyrologe romain.	183
Additions des autres martyrologes.	185
Martyrologe de la dernière persécution.	185

IV^e JOUR.

S. Ulric ou Udalric, évêque d'Augsbourg.	187
Le saint prophète Osée.	194
Le saint prophète Aggée.	198
S. Théodore, évêque de Cyrène.	199
S. Élie, patriarche de Jérusalem, et saint Flavien II, patriarche d'Antioche.	199
L'Ordination et la Translation de saint Martin.	210

S. Sisoès, solitaire.	213
S. Laurien, évêque de Séville, martyr.	223
S ^{te} Berthe, abbesse de Blangy.	224
S. André de Crète, martyr.	225
Le B. Aurélien, archevêque de Lyon.	226
Le V. Salocon, évêque de Dol	226
S ^{te} Modwène, vierge.	227
Le B. Bernold et le bienheureux Bruno, bénédictins.	227
Le B. Hatton, bénédictin.	228
S. Odon, archevêque de Cantorbéry.	228
Le B. Guillaume, abbé de Hirschau.	233
Le B. Gelduin, abbé d'Anchin.	239
S. Raymond de Toulouse, chanoine régulier.	240
Le B. Jean Vespignano.	242
La B ^{se} Camille, clarisse.	243
Le V. confesseur de la Foi Hugues Baudus.	244
La V. sœur Marie Dubert.	244
Mémoire de la très-sainte Vierge.	245
Martyrologe romain.	246
Additions des autres martyrologes.	247
Martyrologe de la dernière persécution.	247

V^e JOUR.

S. Michel-des-Saints, de l'Ordre des Trinitaires déchaussés.	249
S ^{te} Zoé, martyre.	268
S ^{te} Cyrille ou Cyprille, veuve, et ses compagnes, martyres.	270
S. Domèce, moine persan, martyr.	272
S. Domitius, martyr.	272
S. Cast, évêque et martyr.	273
S. Athanase, diacre de Jérusalem, martyr.	274
S. Athanase, moine du Mont-Athos.	275
S. Fleuret, évêque.	276
S. Vallier, premier évêque de Couserans.	279
S. Numérien, évêque de Trèves.	280
Le B. Pierre de Luxembourg, évêque de Metz.	280
Le B. Archange de Calatafimo, frère mineur.	288
La V. Jeanne Alix et ses compagnes.	289
Mémoire de la très-sainte Vierge.	290
Martyrologe romain.	290
Additions des autres martyrologes.	291
Martyrologe de la dernière persécution.	292

VI^e JOUR.

S ^{te} Godelive ou Godeleine.	293
S. Isaïe, prophète et martyr.	315
S. Romule, évêque de Fiésolé, martyr.	325
S. Aste, évêque de Durazzo, martyr.	325
S. Gervais, martyr du Châlonnais.	325
S. Tranquillin, martyr.	336
S ^{te} Lucie et ses compagnons, martyrs.	339
S. Sisoès le Thébéen.	330
S. Pallade, apôtre des Scots.	331
S ^{te} Noyale, vierge et martyre.	334
S. Goar, prêtre et ermite.	334
S ^{te} Sexburge, abbesse d'Ély.	346
S. Berthier et saint Attalein, martyrs.	347
Le V. Thomas Morus, martyr.	347
Mémoire de la très-sainte Vierge.	349
Martyrologe romain.	351
Additions des autres martyrologes.	352
Martyrologe de la dernière persécution.	353

VII^e JOUR.

Le B. Benoît XI, pape.	354
S. Pantène, apôtre des Indes.	385
S ^{te} Cyriaque, la mégalo-martyre.	387
S. Claude, saint Nicistrate, saint Castore, saint Victorin et saint Symphorien, martyrs à Rome.	387
S. Félix, évêque de Nantes.	391
S. Walfroy, solitaire.	398
S ^{te} Édilburge ou Aubierge, abbesse de Faremoutier.	400
S. Hedda, évêque des Anglo-Saxons.	401
S. Guillebaud ou Wilbaud, évêque d'Eichstadt.	401
S. Déochar, abbé de Herrieden.	409
S. Angelaume, évêque d'Auxerre.	410
Le B. Laurent de Brindes, général des Capucins.	411
Le B. Pierre Fourier, curé de Mattaincourt, chanoine régulier du Saint-Sauveur.	425
La V. Mère Alix Leclerc, fondatrice des chanoinesses régulières de Notre-Dame.	446
Le V. Jean-Baptiste de Fénelon, confesseur de la foi.	454
La V. Adélaïde de Serville.	459
La Béatification des 205 martyrs du Japon.	459

Mémoire de la très-sainte Vierge.	462
Martyrologe romain.	462
Additions des autres martyrologes.	464
Martyrologe de la dernière persécution.	464

VIII^e JOUR.

S ^{te} Elisabeth, reine de Portugal.	466
S. Aquila et sainte Priscille, hôtes et coopérateurs de saint Paul.	472
S. Procope, martyr.	475
S. Auspice, évêque de Toul.	477
S. Brecan, évêque.	477
S. Baudry, porcher, et saint Beury, berger.	478
S ^{te} Landrade, vierge et abbesse.	478
S. Kilien ou saint Kulhn, évêque et martyr.	480
S. Grimbaud, abbé.	484
S. Thibault, abbé de Vaux-Cernay.	485
Le B. Eugène III, Pape.	491
La B ^{se} Berthe de Marbaix, première abbesse de Marquette.	492
Le V. Pierre l'Ermite.	493
La V. Jeanne Briolle.	495
Mémoire de la très-sainte Vierge.	495
Martyrologe romain.	496
Additions des autres martyrologes.	497
Martyrologe de la dernière persécution.	498

IX^e JOUR.

Les saints Martyrs de Gorcum.	499
S. Cyrille de Gortyne, évêque et martyr.	504
S ^{te} Anatolie, vierge et martyre.	505
S. Brice, évêque et martyr.	507
S ^{te} Évérilde, vierge.	508
S. Hérumbert, évêque de Minden.	509
Les saints Martyrs de La Ferté.	509
S ^{te} Véronique Juliani, vierge et abbesse.	510
Le B. Damien de Valence, frère-mineur, martyr.	512
Le B. Martin de Valence, frère-mineur.	513
Mémoire de la très-sainte Vierge.	519
Martyrologe romain.	526
Additions des autres martyrologes.	527
Martyrologe de la dernière persécution.	527

X^e JOUR.

S ^{te} Félicité et ses sept fils, martyrs.	529
S ^{ts} Rufine et sainte Seconde, vierges et martyres.	533
La fête du saint Concile de Nicée.	538
S. Généroux, abbé de Saint-Jouin.	545
S. Pâquier, évêque de Nantes.	547
S ^{te} Amalberge, veuve.	548
S ^{te} Amelberge, vierge.	549
S. Ulrich, bénédictin.	550
S. Antoine, abbé du monastère des Cryptes.	553
Le V. Cornélius Musius, confesseur de la foi.	553
Les V. sœurs Béron.	557
Mémoire de la très-sainte Vierge.	558
Martyrologe romain.	562
Additions des autres martyrologes.	563
Martyrologe de la dernière persécution.	564

XI^e JOUR.

S. Hidulphe, évêque et solitaire.	566
S. Pie I ^{er} , Pape et martyr.	574
S. Janvier et sainte Pélagie, martyrs.	575
S. Savin et saint Cyprien, frères et martyrs.	576
S ^{te} Golinduch, Persane.	578
S. Sigebert, moine.	579
S. Jean, évêque de Bergame, martyr.	580
S. Abonde, martyr à Cordoue.	582
S. Berthevin, martyr.	582
S ^{te} Hélène ou Olga, princesse russe.	584
Le B. Jean, moine de Clteaux.	585
La B. Jeanne Scopello, vierge Carmélite.	585
La V. Marie-Gertrude d'Alausier.	589
Mémoire de la très-sainte Vierge.	589
Martyrologe romain.	596
Additions des autres martyrologes.	597
Martyrologe de la dernière persécution.	598

XII^e JOUR.

S. Jean Gualbert, abbé, fondateur de l'Ordre de Vallombreuse.	599
S. Hermagoras, évêque, et saint Fortunat, martyrs.	609
S. Jason, disciple du Seigneur.	609
S ^{te} Épiphanie, martyre.	611

TABLE DES MATIÈRES.

817

S. Nabor et saint Félix, martyrs.	612
S. Viventiot, évêque de Lyon.	613
S. Balay ou Balley.	615
S. Menou, évêque de Quimper.	616
S ^{te} Marcienne de Tolède, vierge et martyre.	616
S. Léon, second abbé de Cava.	616
Le B. Witger.	618
Le B. Lambert, abbé de Cîteaux.	620
Le B. André, martyr des Juifs.	620
Les Bienheureux Mancius et Mathias Araki, frères, et leurs compa- gnons, martyrs au Japon.	621
La B ^{te} Marguerite d'Albarède et ses compagnes.	625
Mémoire de la très-sainte Vierge.	625
Martyrologe romain.	626
Additions des autres martyrologes.	628
Martyrologe de la dernière persécution.	628

XIII^e JOUR.

S. Eugène, évêque de Carthage, et ses compagnons, martyrs.	630
S. Anaclet, pape et martyr.	651
S. Joël, prophète.	652
S. Esdras, prophète.	654
S. Silas, compagnon de Saint Paul.	663
S ^{te} Maure et sainte Britte ou Brigide, vierges et martyres.	668
S ^{te} Dagile, martyre.	674
S. Salutaire, diacre de Carthage, martyr.	674
S. Turiaf, évêque de Dol.	675
S. Etienne le Thaumaturge, solitaire.	677
Le B. Séguin, abbé.	678
S. Arnton, évêque et martyr.	678
S ^{te} Pétronille, abbesse d'Aubeterre.	678
Le V. Dom Lamorélie des Biards, confesseur de la Foi.	679
Mémoire de la très-sainte Vierge.	680
Martyrologe romain.	684
Additions des autres martyrologes.	685
Martyrologe de la dernière persécution.	686

XIV^e JOUR.

S. Bonaventure, cardinal-évêque d'Albano, docteur de l'Eglise.	688
S. Juste, martyr	704
S. Phocas, évêque de Sinope, martyr.	704
S. Héraclas ou Héracle, évêque d'Alexandrie.	704

XIII.

52

S ^{te} Reinofle, vierge et martyr.	709
S. Madelgaire ou Mauger, appelé aussi saint Vincent de Soignies.	710
S. Marchelin ou Marcellin.	712
S. Joseph, archevêque de Thessalonique.	713
S. Libert de Malines, martyr.	713
S. Bonizon, évêque de Plaisance, martyr.	714
Le B. Gaspard Bon, Minime.	714
Le B. Rosnata, martyr.	715
Le B. Humbert de Romans, vicaire-général des Frères-Prêcheurs.	716
La B ^{se} Angeline Corbara, fondatrice du Tiers-Ordre régulier de Saint-François.	739
Mémoire de la très-sainte Vierge.	745
Martyrologe romain.	749
Additions des autres martyrologes.	750
Martyrologe de la dernière persécution.	751

XV^e JOUR.

S. Henri, empereur.	753
S ^{te} Bonose, sainte Zosime et saint Eutrope, martyrs.	766
S. Cindée, martyr.	767
S. Jacques, évêque de Nisibe.	767
Notice des écrits de saint Jacques de Nisibe.	774
S. Muritte, diacre de Carthage.	778
S. Antioque et saint Cyriaque, martyrs.	779
S ^{te} Evronie.	779
S. Pléhelm, apôtre de la Gueldre.	780
L'invention des reliques de sainte Rosalie, vierge.	781
S. Athanase, évêque de Naples.	782
S. Wladimir ou Wlodomir, duc de Moscovie.	783
S. Answère ou Ansuérus et ses compagnons, martyrs.	784
Le B. Eginon, abbé.	785
La B. Thérèse, Cistercienne.	786
Le B. Bernard, margrave de Bade.	786
Le B. Gérard de Florence, Frère mineur.	788
Le B. Pierre de Saint-Séverin, Frère mineur.	790
Le B. Ignace d'Azévedo et ses compagnons, martyrs.	791
Le V. Élie de Bourdeilles, cardinal.	802
Mémoire de la très-sainte Vierge.	803
Martyrologe romain.	807
Additions des autres martyrologes.	808
Martyrologe de la dernière persécution.	809

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

Pages.

S. Aaron, martyr, avec saint Jules. — 1 ^{er} juillet	20
S. Aaron, premier prêtre de l'ordre lévitique. — 1 ^{er} j.	13
S. Abonde, martyr à Cordoue. — 11 j.	532
S. Aceste, martyr, avec saint Longin. — 2 j.	88
V. Adélaïde de Serville. — 7 j.	459
S. Aggée, prophète. — 4 j.	198
Alausier (La V. Marie d'). — 11 j.	589
V. Alix Leclerc (la vénérable Mère), chanoinesse régulière de Notre-Dame. — 7 j.	446
S ^{te} Amalberge, veuve. — 10 j.	548
S ^{te} Amelberge, vierge. — 10 j.	549
S. Anaclet, pape et martyr. — 13 j.	651
S. Anatole, évêque de Laodicée. — 3 j.	164
S ^{te} Anatolie, vierge et martyre. — 9 j.	505
S. André de Crète, martyr. — 4 j.	225
B. André, martyr des Juifs. — 12 j.	620
V. Anne Leblanc et sa fille Anastasie. — 1 ^{er} j.	61
S. Angelaume, évêque d'Auxerre. — 7 j.	410
B ^{ee} Angéline de Corbara, fondatrice du Tiers-Ordre régulier de Saint-François. — 14 j.	739
S. Ansuérus, martyr, avec ses compagnons, le même que saint Answère. — 15 j.	784
S. Answère et ses compagnons, martyrs, le même que saint An- suérus. — 15 j.	784
S. Antioque, médecin, avec saint Cyriaque, bourreau. — 15 j.	779
S. Antoine, abbé du monastère des Cryptes. — 10 j.	553
S. Aquila et sainte Priscille, hôtes et coopérateurs de saint Paul. — 8 j.	472
B. Archange de Calatafimo, frère mineur. — 5 j.	288
S. Ariston et ses compagnons, martyrs. — 2 j.	88
S. Arnold de Solenhove, archevêque de Mayence, martyr. — 1 ^{er} j.	57
S. Arnton, évêque et martyr. — 13 j.	678

S. Aste, évêque de Durazzo. — 6 j.	325
S. Athanase, évêque de Naples. — 15 j.	782
S. Athanase, diacre de Jérusalem, martyr. — 5 j.	274
S. Athanase, du Mont-Athos. — 5 j.	275
S. Attalein, martyr, avec saint Bertier — 6 j.	347
S ^{te} Aubierge, abbesse de Faremoutier, la même que sainte Édil- burge. — 7 j.	400
B. Aurélien, archevêque de Lyon. — 4 j.	226
S. Auspice, évêque de Toul. — 8 j.	477

B.

S. Balay ou Balley. — 12 j.	615
S. Baudry, porcher, avec saint Beury. — 8 j.	478
Béatification (La) des 205 martyrs du Japon. — 7 j.	459
B. Benoît XI, pape. — 7 j.	354
B. Bernard, margrave de Bade. — 15 j.	756
B. Bernold, bénédictin, avec le bienheureux Bruno. — 4 j.	227
V. Béron (Les sœurs). — 10 j.	557
S ^{te} Berthe, abbesse de Blangy. — 4 j.	224
B ^{se} Berthe de Marbais, première abbesse de Marquette. — 8 j.	492
S. Berthevin, martyr. — 11 j.	582
S. Berthier, martyr, avec saint Attalein. — 6 j.	347
S. Beury, berger, avec saint Baudry. — 8 j.	478
Billettes (Le Miracle de la rue des). — 1 ^{er} j.	58
S. Bonaventure, cardinal, évêque d'Albano, docteur de l'Eglise. — 14 j.	688
S. Boniface et ses compagnons, martyrs. — 2 j.	89
S. Bonizon, évêque de Plaisance, martyr. — 14 j.	714
S ^{te} Bonose, martyre, avec sainte Zosime et saint Eutrope. — 15 j.	766
S. Brecan, évêque. — 8 j.	477
S. Brice, évêque. — 9 j.	507
S ^{te} Brigide ou Britte, vierge et martyre, avec sainte Maure. — 13 j.	668
B. Bruno, bénédictin, avec le bienheureux Bernold. — 4 j.	227

C.

S. Calais, premier abbé d'Anille. — 1 ^{er} j.	32
B ^{se} Camille, clarisse. — 4 j.	243
S. Cast, évêque et martyr. — 5 j.	273
S. Castore, martyr à Rome, avec saint Claude, saint Nicostrate, saint Victorin et saint Symphorien. — 7 j.	387
S. Cindée, martyr. — 15 j.	767
V. Clarisse, vierge. — 1 ^{er} j.	59

S. Claude, martyr à Rome, avec saints Nicostrate, Castore, Victorin et Symphorien.	387
Concile de Nicée (La fête du saint). — 10 j.	539
S. Conrad, archevêque de Trèves, martyr. — 1 ^{er} j.	56
V. Cornélius Musius, confesseur de la foi. — 10 j.	553
S. Cybard, solitaire. — 1 ^{er} j.	45
S. Cyprien, martyr, avec son frère saint Savin. — 11 j.	576
S ^{te} Cyprille, martyre, avec ses compagnes, la même que sainte Cyrille. — 5 j.	271
S. Cyriaque, bourreau, avec saint Antioque. — 15 j.	779
S ^{te} Cyriaque, la mégalo-martyre. — 7 j.	387
S. Cyrille de Gortyne, évêque et martyr. — 9 j.	504
S ^{te} Cyrille, veuve, et ses compagnes, martyres, la même que sainte Cyprille. — 5 j.	271

D.

S ^{te} Dagile, martyre. — 13 j.	672
B. Damien de Valence, frère-mineur, martyr. — 9 j.	512
S. Déochar, abbé de Herrieden. — 7 j.	409
S. Domèce, moine persan, martyr. — 5 j.	272
S. Domitien, moine. — 1 ^{er} j.	21
S. Domitius, martyr. — 5 j.	272
V. Dom Lamorélie des Biards, confesseur de la Foi. — 13 j.	679

E.

S ^{te} Édilburge, abbesse de Faremoutiers, la même que sainte Aubierge. — 7 j.	400
B. Éginon. — 15 j.	785
V. Élie de Bourdeilles, cardinal. — 15 j.	802
S. Élie, patriarche de Jérusalem. — 4 j.	199
S ^{te} Élisabeth, reine de Portugal. — 8 j.	466
S ^{te} Épiphanie, martyre. — 12 j.	611
S. Esdras, prophète. — 13 j.	654
S. Étienne Thaumaturge, solitaire. — 13 j.	677
S. Eugène, évêque de Carthage. — 13 j.	630
B. Eugène III, Pape. — 8 j.	491
S. Euloge, martyr. — 3 j.	164
S. Eutrope, martyr, avec sainte Bonose et sainte Zosime. — 15 j.	766
S ^{te} Évérilde, vierge. — 9 j.	508
S ^{te} Evronie (Apronia). — 15 j.	779

F.

S ^{te} Félicité et ses sept fils, martyrs. — 10 j.	529
---	-----

Ferté (Les saints martyrs de la). — 9 j.	509
S. Félix, évêque de Nantes. — 7 j.	391
S. Félix, martyr, avec saint Irénée et sainte Mustiola. — 3 j.	161
S. Félix, martyr, avec saint Nabor. — 12 j.	612
Fénelon (Le V. J.-B de), confesseur de la foi. — 7 j.	454
S. Flavien II, patriarche d'Antioche. — 4 j.	199
S. Fleuret, évêque. — 5 j.	276
S. Fortunat, martyr, avec saint Hermagoras. — 12 j.	609

G.

S. Gal, évêque de Clermont. — 1 ^{er} j.	25
B. Gaspard Bon, minime. — 14 j.	714
B. Gelduin, abbé d'Anchin. — 4 j.	239
S. Généroux, abbé de Saint-Jouin. — 10 j.	545
B. Gérard de Florence, frère mineur. — 15 j.	788
S. Géroche, abbé. — 3 j.	93
S. Gervais, martyr du Châlonnais. — 6 j.	325
S. Goar, prêtre et ermite. — 6 j.	334
S ^{te} Godeleine, la même que sainte Godelive. — 6 j.	293
S ^{te} Godelive, la même que sainte Godeleine. — 6 j.	282
S ^{te} Golinduch, Persane. — 11 j.	578
S. Golvein, le même que saint Goulhen, évêque de Léon. — 1 ^{er} j.	50
Gorcum. (Les saints Martyrs de). — 9 j.	499
S. Goulhen, le même que saint Golvein, évêque de Léon. — 1 ^{er} j.	50
S. Grimbaud, abbé. — 8 j.	484
B. Guillaume, abbé de Hirschau. — 4 j.	233
S. Guillebaud, évêque d'Eichstadt, le même que saint Wilbaud. — 7 j.	401
S. Guthagon, reclus. — 3 j.	168

H.

B. Hatton, bénédictin. — 4 j.	228
S. Hedda, évêque des Anglo-Saxons. — 7 j.	401
S ^{te} Hélène, princesse russe, la même que sainte Olga. — 11 j.	584
S. Héliodore, évêque d'Altino. — 3 j.	105
S. Henri, empereur. — 15 j.	753
S. Héraclas ou Héracle, évêque d'Alexandrie. — 14 j.	704
S. Hermagoras, évêque et martyr, avec saint Fortunat. — 12 j.	609
S. Hérumbert, évêque de Minden. — 9 j.	509
B. Hervé, archevêque de Reims. — 2 j.	98
S. Hidulphe, évêque et solitaire. — 11 j.	566
V. Hugues Baudus, confesseur de la Foi. — 4 j.	244
B. Humbert de Romans, général des Frères prêcheurs. — 14 j.	716
S. Hyacinthe, martyr. — 3 j.	161

I.

B. Ignace d'Azévedo et ses compagnons, martyrs. — 15 j.	771
Invention (L') des reliques de sainte Rosalie. — 15 j.	781
S. Irénée, martyr, avec saint Félix et saint Mustiola. — 3 j.	161
S. Isaïe, prophète et martyr. — 6 j.	315

J.

S. Jacques, évêque de Nisibe. — 15 j.	767
S. Janvier et sainte Pélagie, martyrs. — 11 j.	575
Japon (La Béatification des 205 martyrs du). — 7 j.	459
S. Jason, disciple du Seigneur. — 12 j.	609
V. J.-B. de Fénelon, Confesseur de la Foi. — 7 j.	454
B. Jean de Vicence, frère prêcheur. — 2 j.	131
S. Jean, évêque de Bergame, martyr. — 11 j.	580
S. Jean Gualbert, abbé, fondateur de l'Ordre de Vallombreuse. — 12 j.	599
B. Jean, moine de Clteaux. — 11 j.	585
B. Jean Vespignano. — 4 j.	242
V. Jeanne Alix et ses compagnes. — 5 j.	289
V. Jeanne Briolle. — 8 j.	495
B ^{se} Jeanne Scopello, vierge Carmélite. — 11 j.	585
S. Joël, prophète. — 13 j.	652
S. Joseph, archevêque de Thessalonique. — 14 j.	713
S. Jules, martyr, avec saint Aaron. — 1 ^{er} j.	20
S. Juste, martyr. — 14 j.	704

K.

S. Kilien, évêque et martyr, le même que saint Kulhn. — 8 j.	480
S. Kulhn, évêque et martyr, le même que saint Kilien. — 8 j.	480

L.

B. Lambert, abbé de Clteaux. — 12 j.	620
V. Lamorélie des Biards (Dom). — 13 j.	679
S ^{te} Landrade, vierge et abbesse. — 8 j.	478
B. Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. — 3 j.	169
B. Laurent de Brindes, général des Capucins. — 7 j.	411
S. Laurien, évêque de Séville, martyr. — 4 j.	223
S. Léon, second abbé de Cava. — 12 j.	616
S. Léonce, évêque d'Autun. — 1 ^{er} j.	22
S. Léonor, le même que saint Lunaire, évêque. — 1 ^{er} j.	37
S. Libert de Malines, martyr. — 14 j.	713
S. Longin, martyr, avec saint Aceste. — 2 j.	88

S ^{te} Lucie et ses compagnons, martyrs. — 6 j.	330
S. Ludwin, le même que saint Lutwin, évêque de Trèves. — 1 ^{er} j.	51
S. Lunaire, le même que saint Léonor, évêque. — 1 ^{er} j.	37
S. Lupien. — 1 ^{er} j.	21
S. Lutwin, le même que saint Ludwin, évêque de Trèves. — 1 ^{er} j.	51

M.

S. Madelgaire, le même que saint Mauger, ou saint Vincent de Soignies. — 14 j.	710
B. Mancius Araki, avec son frère Mathias et ses compagnons, martyrs au Japon. — 12 j.	621
S. Marcellin, le même que saint Marchelin. — 14 j.	712
S. Marchelin, le même que saint Marcellin. — 14 j.	712
S ^{te} Marcienne de Tolède, vierge et martyre. — 12 j.	616
V. Marguerite d'Albarède et ses compagnes. — 12 j.	625
V. Marie d'Alansier. — 11 j.	589
V. Marie Dubert (La vénérable sœur Marie Dubert). — 4 j.	244
B. Martin de Valence. — 9 j.	513
S. Martin (L'Ordination et la Translation de). — 4 j.	210
S. Martinien, martyr, avec saint Proesse. — 2 j.	86
Martyrs de Gorcum. (Les saints). — 9 j.	499
Martyrs de la Ferté (Les saints). — 9 j.	509
Martyrs du Japon (La Béatification des 205). — 7 j.	459
B. Mathias, avec son frère Mancius et ses compagnons, martyrs au Japon. — 12 j.	621
S. Mauger, le même que saint Madelgaire ou saint Vincent de Soignies. — 14 j.	710
S ^{te} Maure, vierge et martyre, avec sainte Britte ou Brigide. — 13 j.	668
S. Menou, évêque de Quimper. — 12 j.	616
S. Michel-des-Saints, Trinitaire déchaussé. — 5 j.	299
Miracle (Le) de Notre-Dame dell'Archetto, ou de l'Arcade, à Rome. — 9 j.	519
Miracle (Le) de Notre-Dame de l'Immaculée-Conception, à Rome. — 13 j.	680
Miracle (Le) de Notre-Dame de Guadalupe, à Rome. — 15 j.	803
Miracle (Le) de Notre-Dame-des-Douleurs. — 14 j.	745
Miracle (Le) de la rue des Billettes. — 1 ^{er} j.	58
Miracle (Le) de l'image de Notre-Seigneur crucifié, appartenant à M. Pucci. — 11 j.	592
Miracle (Le) de Notre-Dame du Mont-Carmel. — 12 j.	625
Miracle (Le) de sainte Marie au Cénacle. — 13 j.	682
Miracle (Le) de sainte Marie in Vallicella. — 11 j.	589

Miracle (Le) de l'image de sainte Marie, sur la place des Saints- Apôtres. — 10 j.	560
Miracle (Le) du Crucifix de Saint-Jean-in-Aino. — 14 j.	747
S ^{te} Modwène, vierge. — 4 j.	227
S ^{te} Monégonde. — 2 j.	90
S. Muritte, diacre de Carthage. — 15 j.	778
S ^{te} Mustiola, martyre, avec saint Irénée et saint Félix. — 3 j.	161

N.

S. Nabor, martyr, avec saint Félix. — 12 j.	612
Nicée (La fête du saint concile de). — 10 j.	529
S. Nicostrate, martyr à Rome, avec saint Claude, saint Castore, saint Victorin et saint Symphorien. — 7 j.	387
Notice des écrits du Bienheureux Humbert de Romans. — 14 j.	735
Notice des écrits de saint Jacques de Nisibe. — 15 j.	774
S ^{te} Noyale, vierge et martyre. — 6 j.	334
S. Numérien, évêque de Trèves. — 5 j.	280

O.

S. Odon, archevêque de Cantorbéry. — 4 j.	229
S ^{te} Olga, princesse russe, la même que sainte Hélène. — 11 j.	584
S. Osée, prophète. — 4 j.	194
S. Otton, évêque de Bamberg, apôtre de la Poméranie. — 2 j.	98
S. Oudocée, évêque de Landaff. — 2 j.	93

P.

S. Pallade, apôtre des Scots. — 6 j.	331
S. Pantène, apôtre des Indes. — 7 j.	385
S. Pâquier, évêque de Nantes. — 10 j.	547
S ^{te} Pélagie, martyre, avec saint Janvier. — 11 j.	575
S ^{te} Pétronille, abbesse d'Aubeterre. — 13 j.	678
S. Pie I ^{er} , Pape et martyr. — 11 j.	574
B. Pierre de Luxembourg, évêque de Metz. — 5 j.	281
B. Pierre de Saint-Séverin, frère mineur. — 15 j.	790
B. Pierre Fourier, curé de Mattaincourt, chanoine régulier du Saint-Sauveur. — 7 j.	425
V. Pierre l'Ermite. — 8 j.	403
S. Pierre le Patrice. — 1 ^{er} j.	55
S. Pléchem, apôtre de la Gueldre. — 15 j.	780
S. Phocas, évêque de Sinope, martyr. — 14 j.	704
S. Phocas, martyr, patron des matelots. — 3 j.	153

S^{te} Priscille et saint Aquila, hôtes et coopérateurs de saint Paul.

— 8 j.	472
S. Proesse, martyr, avec saint Martinien. — 2 j.	86
S. Procope, martyr. — 8 j.	475

R.

S. Raymond de Toulouse, chanoine régulier. — 4 j.	240
S ^{te} Reine de Denain. — 1 ^{er} j.	55
S ^{te} Reinofle, vierge et martyre. — 14 j.	709
R. Robert Stuart, frère mineur. — 3 j.	180
S. Romule, évêque de Fiésole, martyr. — 6 j.	325
S ^{te} Rosalie (l'Invention des reliques de). — 15 j.	781
R. Rosnata, martyr. — 14 j.	715
S ^{te} Rufine, vierge et martyre, avec sainte Seconde. — 10 j.	533
S. Rumold, évêque et martyr. — 1 ^{er} j.	52

S.

V. Saloon, évêque de Dol — 4 j.	226
S. Salulaire, archidiacre de Carthage, martyr. — 13 j.	674
S. Savin, martyr, avec son frère saint Cyprien. — 11 j.	576
S ^{te} Seconde, vierge et martyre, avec sainte Rufine. — 10 j.	533
B. Séguin, abbé — 13 j.	678
S ^{te} Sexburge, abbesse d'Ély. — 6 j.	348
S. Sigebert, moine. — 11 j.	579
S. Silas, compagnon de saint Paul. — 13 j.	663
S. Siméon Salus. — 1 ^{er} j.	38
S. Sisoès le Thébéen. — 6 j.	330
S. Sisoès, solitaire. — 4 j.	213
V. Sœurs Béron (Les). — 10 j.	557
S. Symphorien, martyr à Rome, avec saint Claude, saint Nicostate, saint Castore et saint Victorin. — 7 j.	387
S. Swithin, évêque de Winchester. — 2 j.	94

T.

S. Théodore, évêque de Cyrène. — 4 j.	199
B ^{ee} Thérèse, cistercienne. — 15 j.	786
S. Thibault, abbé de Vaux-Cernay. — 8 j.	485
S. Thibault, ermite. — 1 ^{er} j.	4
S. Thierry, abbé du Mont-d'Hor. — 1 ^{er} j.	22
V. Thomas Morus, martyr. — 6 j.	347
S. Tranquillin, martyr. — 6 j.	326
S. Turiaf, évêque de Dol. — 13 j.	675

U.

S. Udalric, évêque d'Angsbourg, le même que saint Ulric. — 4 j.	187
S. Ulric, évêque d'Angsbourg, le même que saint Udalric. — 4 j.	187
S. Ulrich, bénédictin. — 10 j.	550

V.

S. Vallier, premier évêque de Couserans. — 5 j.	279
S ^{te} Véronique de Juliani, vierge et abbesse. — 9 j.	510
S. Victorin, martyr à Rome, avec saint Claude, saint Nicostrate, saint Castore et saint Symphorien. — 7 j.	387
S. Vincent de Soignies, le même que saint Madelgaire ou Mauger. — 14 j.	710
Visitation (La) de la très-sainte Vierge. — 2 j.	69
S. Viventiol, évêque de Lyon. — 12 j.	613

W.

S. Walfroy, solitaire. — 7 j.	398
S. Wilbaud, évêque d'Eichstadt, le même que saint Guillebaud. — 7 j.	401
B. Witger. — 12 j.	618
S. Wladimir ou Wlodomir, duc de Moscovie. — 15 j.	783

Z.

S ^{te} Zoé, martyre. — 5 j.	268
S ^{te} Zosime, martyre, avec sainte Bonose et saint Eutrope. — 15 j.	768

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
922 C69G C001 v.13
Grande vie des saints : comprenant la vi



3 0112 089239740